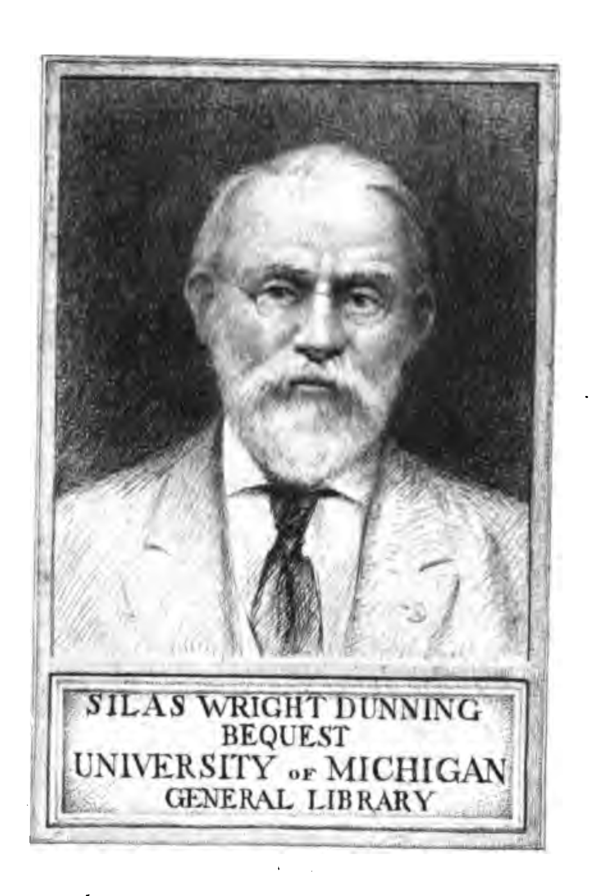
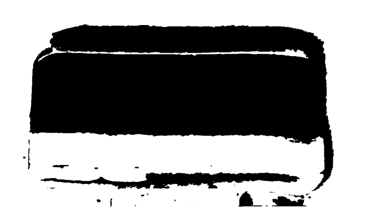



MAI-SEPTEMBRE
1903


SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



LA

MOSAÏQUE DU MIDI.

TOULOUSE, IMPRIMERIE J.-B. PAYA
Hôtel Castellane.

LA

MOSAÏQUE DU MIDI.

PUBLICATION MENSUELLE.

Deuxième Année.

1838.



PROPRIÉTÉ DE J.-B. PAYA, EDITEUR.

TOULOUSE,
RUE CROIX-BARAGNON, 9,
HÔTEL CASTELLANE.

PARIS,
AU DÉPOT DE LA MAISON,
17, RUE DES BEAUX-ARTS.

1838.

MOSAÏQUE DU MIDI.

ÉTUDES LITTÉRAIRES.

CAMPISTRON.

Lorsqu'on entre dans la salle des Illustres du Capitole de Toulouse, on ne fait guère attention à un buste placé dans la troisième niche à droite. Ce buste est celui d'un poète fameux dans son temps et presque oublié dans le nôtre. Cependant lorsqu'on a été l'élève de Racine et l'un de ses imitateurs, il semble qu'on devrait figurer au milieu des modestes illustrations de la ville de Toulouse avec plus d'éclat que Jean Galbert de Campistron.

Jean Galbert de Campistron naquit à Toulouse en 1656, d'une famille noble et assez honorable; son entrée dans le monde fut digne d'un poète; elle annonçait même plus de fougue et d'entrain qu'on n'en trouva plus tard dans ses écrits. Les parens de Campistron s'opposaient à son penchant pour la poésie; ils voulaient, comme il arrive d'ordinaire, le lancer dans une carrière moins périlleuse, et, comme à l'ordinaire aussi, le jeune homme n'écoutait pas leurs sages avis; il fesait des vers avec tout le zèle d'un poète novice; il était amoureux comme un écolier, malheureux en amour comme un homme d'esprit, et duelliste comme un gentilhomme qu'il était.

Son rival, plus heureux auprès de celle qu'il aimait, fut aussi plus adroit, et le blessa dangereusement. Il fit pendant sa maladie de sérieuses réflexions: indigné de se voir ainsi partout méconnu et contrarié dans ses plus chères affections, il forma le dessein de quitter Toulouse. Quitter Toulouse a été le désir et la nécessité de tous les hommes de talent que cette grande cité a vus naître dans son sein; je ne sais à qui l'on doit attribuer un aussi fâcheux résultat, mais en aucun temps, et aujourd'hui moins que jamais, le mérite n'y obtint la protection et les encouragemens qui lui sont dus.

Le jeune Campistron le comprit et il partit pour Paris, où tout réussit. Racine qui avait quelquefois l'extrême modestie de douter de lui-même, voulut bien avoir confiance au talent du jeune poète. Il n'y a rien de tel qu'un homme supérieur pour découvrir le mérite des capacités les plus vulgaires. Racine protégea donc notre compatriote et lui donna des conseils. Ce fut sans doute sous ce haut patronage que Campistron composa et fit jouer *Virginie*, sa première œuvre dramatique. *Arminius*, sa seconde tragédie, vint bientôt après: malheureusement, la duchesse de Bouillon à qui la pièce était dédiée n'accorda pas de gratifications à l'auteur.

La position de Campistron devenait chaque jour plus brillante et plus difficile, et la gloire n'entraînait après elle rien qui mît à même le jeune poète de pourvoir à son entretien. Bien au contraire, les nécessités matérielles suivaient la même progression que sa renommée; sa famille mécontente lui refusait tout secours, afin de le ramener plutôt dans une autre carrière, et il ne lui venait de Toulouse que le souvenir de ses mésaventures. De cet état, peut-être Campistron se serait vu forcé de céder aux vœux de ses parens; mais l'amitié d'un honnête homme le soutint: le comédien Raisin le reçut chez lui et le traita pendant quelques temps avec les égards dus à son mérite. Ce comédien qu'on a beaucoup vanté pour son esprit et son amabilité, prouva dans cette circonstance qu'il avait le cœur haut placé; et ce fut bien à lui de tendre la main à un poète qui donnait de telles espérances, alors que la duchesse de Bouillon avait regardé sa tragédie et son épître dédicatoire comme non avenues.

Campistron ne fut pas ingrat; il donna tous les beaux rôles de ses tragédies à Mlle Raisin; les biographes du poète disent que ce fut par reconnaissance. On pourrait soupçonner que l'amour eut quelque part à cette préférence; d'ailleurs, il fallait que celui qui s'était proposé Racine comme un modèle à suivre, eut aussi sa Champmêlée. L'admiration de Campistron pour Racine ne lui fut point inutile; elle lui valut, indépendamment des conseils du maître, la protection du duc de Vendôme que l'auteur d'Athalie sut disposer en faveur de son élève. Vendôme voulut un jour, ce qu'il voulait assez ordinairement, passer de joyeux momens avec ses amis. Il donnait une fête au Dauphin: alors il n'y avait point de fête possible entre grands seigneurs sans un divertissement dramatique. Vendôme, avec le sans-façon d'un prince et le tact d'un maréchal de France, demanda des vers à Racine. Demander à Racine un divertissement dramatique! à quoi certaines amitiés exposent un homme de génie, et comme l'auteur de Britannicus dut être flatté de la proposition! Racine, au lieu de refuser noblement, fut obligé de s'excuser et de satisfaire les vœux de monseigneur. Il lui proposa Campistron qu'il jugeait avec raison beaucoup plus propre que lui à composer un divertissement dramatique.

Vendôme accepta; il n'y regardait pas de si près. Campistron fit son divertissement. L'œuvre plut et remplit les intentions du duc de Vendôme. Cent louis furent envoyés à l'auteur; c'était une somme énorme pour ce temps, énorme, vue la triste situation du poète. Il allait se précipiter sur ces fruits tardifs de ses labeurs, mais son ami Raisin l'arrêta. — Sois désintéressé, lui dit-il! — Pourquoi faire? — Pour obtenir mieux que cela! — Comment? — Vendôme est un bon diable qui t'appellera près de lui; tu es gentilhomme; il sait que tu ne crains pas un coup d'épée; renvoie ces cent louis.

Campistron trouva que le conseil n'était pas mauvais; il renvoya l'argent au duc de Vendôme avec une lettre dans laquelle il disait que l'honneur de lui être agréable suffisait à son ambition et lui paraissait une assez digne récompense de son travail. Vendôme qui n'avait pas le temps d'y regarder de près, accepta cette affaire comme elle se présentait. Campistron lui parût un véritable héros de désintéressement; il voulut l'attacher à sa personne et le nomma son secrétaire des commandemens.

C'était une véritable sinécure que cette charge de secrétaire. Ce dernier entrait parfaitement dans les intentions du patron, et lorsqu'il trouvait fatiguant de répondre aux lettres adressées au duc de Vendôme, il les brûlait en présence du duc qui en riait beaucoup et tout le premier. Chacun sait la joyeuse vie que menait le duc de Vendôme, et Campistron dût passer auprès de sa personne de fort agréables momens. Mais ce qui fut un bonheur pour le gentilhomme devint funeste à l'homme de lettres. Le poète s'encanailla avec le maréchal. Il perdit dans l'orgie le talent qui avait donné des espérances à Racine; il ne fut pas ce qu'il aurait été.

Le gentilhomme fit en revanche bonne contenance à côté de son protecteur, soit qu'il fallut le suivre dans tous les excès de la bonne chère, soit qu'il fallut supporter les fatigues de la guerre en Espagne où en Italie. A la bataille de Steinkerque, où Vendôme fit des prodiges de vaillance, Campistron suivit le prince sans trop s'inquiéter de la mitraille qui sifflait autour d'eux. Le duc qui vit son secrétaire galopper étourdiment à sa suite sans aucune nécessité, lui cria avec impatience; allez-vous en Campistron. —Monseigneur, est-ce que vous voulez vous en aller? répondit le belliqueux poète.

Il faut beaucoup de sang-froid et de courage pour avoir de l'esprit dans un pareil moment; et, lorsque Campistron courait ainsi sous le feu, à la suite du prince, il était bien loin de Racine qu'il s'était proposé pour modèle; en effet, l'auteur d'Athalie fesait mauvaise contenance à la suite de Louis XIV, et plus tard, lorsque Boileau, son ami, vint apprendre au roi qu'il était mort avec beaucoup de fermeté, on s'en étonna fort à la cour. — Vous me surprenez étrangement, M. Despréaux, dit le roi; car je me souviens qu'en Hollande vous étiez le plus brave des deux. Mais si Campistron fut plus brave que Racine, en revanche il fut bien moins poète que lui. Il abandonna vite la carrière des lettres pour aller jouir au sein de sa famille des bienfaits du duc de Vendôme. Le roi d'Espagne lui avait donné une riche commanderie de St-Jacques, et le duc de Mantoue le marquisat de Pénango. La protection du prince lui valut donc cela bien mieux encore que sa bravoure; aussi Vendôme, indigné de voir qu'il voulait le quitter, l'appela-t-il ingrat.

Ce mot acheva de les désunir. On ne put retenir Campistron. D'ailleurs sa santé ne résistait plus aux campagnes et aux orgies du duc de Vendôme. Il était aussi pénible de suivre ce prince à table que dangereux de l'accompagner à la guerre. Campistron qui avait été tiraillé pendant long-temps et en sens inverses par les exigeances de sa double existence poétique et guerrière, sentit bientôt qu'il était aussi peu guerrier que poète, et retomba naturellement dans la vie bourgeoise. Ses souvenirs, ses goûts et le bien être qu'il s'était acquis, le rappelèrent à Toulouse qu'il avait quitté plein d'indignation. Mais il voulait alors vivre calme, ignoré, sans travailler, sans penser, et Toulouse devait lui sourire.

Campistron de retour à Toulouse y fut bien accueilli par ses compatriotes; les plus illustres amitiés lui furent acquises; il avait de la réputation, de la fortune, on se rapprocha de lui. Il fit une noble alliance: Mme de Maniban-Cazaubon, cousine du premier président au parlement de Toulouse et sœur de l'archevêque de Bordeaux, accepta la main du poète, et vint ajouter à la considération dont il jouissait tout le crédit de sa famille.

Il ne faut cependant point se le dissimuler: ce ne fut pas le poète Campistron que ses compatriotes accueillirent si bien, ce fut le secrétaire du duc de Vendôme, le commandeur de St-Jacques, le marquis de Pénango. Ce fut le marquis qu'on admit à l'académie des Jeux-Floraux, ce fut au marquis que l'on accorda une niche dans la salle des illustres. Et cependant, Campistron aurait vainement été secrétaire du duc de Vendôme, vainement commandeur de Chimène, vainement marquis de Pénango, s'il n'avait composé quelques tragédies où l'on remarque des vers faciles. S'il n'avait obtenu la protection de Racine, s'il n'avait pas été mis en nombre de ses imitateurs, qui s'occuperait aujourd'hui de Campistron, commandeur, marquis et secrétaire d'un duc quelconque?

Le poète toulousain serait allé bien plus loin dans la carrière des lettres, s'il n'eût obtenu cette protection funeste et ces bienfaits du duc de Vendôme qui le firent bien venir de ses compatriotes. Campistron, en effet, vécut en fort mauvaise compagnie dès qu'il eût renoncé au commerce des muses. Vendôme lui donna le goût de la bonne chère, et dans son pays l'archevêque de Toulouse l'entretint dans les habitudes peu littéraires qu'il avait prises chez le duc. Le onzième jour du mois de mai 1723, l'archevêque de Toulouse le conduisit à sa maison de campagne de Balma; un dîner splendide attendait les convives. L'ancien secrétaire du duc de Vendôme se crut transporté aux



CAMPISTRON.

beaux jours de son maître. Malheureusement pour lui il n'y fut transporté qu'en esprit, et l'aspect de la fête ne lui rendit que le souvenir de ces temps heureux. Campistron s'imagina qu'il était rajeuni, et un appétit trompeur, aussi mauvais conseiller que la faim est mauvaise conseillère, le fit s'abandonner un peu trop aux délices de la table. Tranchons le mot : le poète prit une indigestion. Ce qui pourrait lui servir d'excuse, c'est que Vendôme l'avait bien gâté. Il rentra fort tard en ville, dans la voiture de monsieur de Toulouse. Il descendit dans la cour du palais archiépiscopal, aujourd'hui la préfecture, et prit congé de son amphitrion pour rentrer chez lui. Ce brave Campistron était alors âgé de quelques soixante-sept ans; il jouissait d'un embonpoint un peu gênant, si bien qu'il ne se sentit pas de force à regagner sa maison, qui était fort éloignée. Le copieux dîner qu'il venait de faire le rendait encore plus lourd que d'ordinaire, en sorte qu'il se vit obligé d'appeler des porteurs qui stationnaient sur la place St-Etienne pour se placer dans leur chaise. Les porteurs s'approchèrent avec empressement ; mais dès qu'ils reconnurent ce bon Campistron dont l'embonpoint était proverbial, ils lui refusèrent leur ministère sous le vain prétexte qu'il était trop pesant et que sa maison était trop éloignée. Campistron, furieux d'essuyer un refus si insolemment motivé, menaça les porteurs de leur donner quelques coups de bâton; il se mit dans une telle colère que cette irritation soudaine, jointe au travail d'une digestion pénible, le fit aussitôt tomber en apoplexie.

On le transporta d'abord chez un chirurgien qui le saigna, et plus tard chez lui, où il mourut quelques heures après. Quelques amis de Campistron se sont efforcés de le justifier du reproche d'intempérance. Nous sommes de l'avis de certains qui soutiennent que la chose est fort indifférente en soi, et que, pour juger un auteur dramatique, il importe peu de savoir s'il est

mort ou non d'une indigestion. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne doit pas en faire un crime à l'homme qui fut obligé de passer quelques années de sa vie avec le duc de Vendôme; lequel Vendôme mourut aussi d'une indigestion.

Il y a fort peu de chose à dire sur Campistron, l'auteur dramatique; il ne profita pas assez des leçons et des exemples que Racine lui avait donnés. Parmi ses meilleures tragédies, on compte *Tiridate* et *Andronic*, qui depuis long-temps ont disparu du théâtre avec les autres productions du même auteur. Ces œuvres sont arrivées cependant jusqu'à la neuvième édition, et quelques-unes de ses pièces ont fait les délices de la cour et de la ville; voilà ce qui est affligeant pour ceux qui se livrent à la même carrière. Que penser de l'opinion publique qui s'attache à élever un homme pour le laisser retomber dans l'oubli? et quels fonds peut-on faire sur les triomphes du jour qui s'évanouissent le lendemain?

Si l'on consulte tous les critiques qui se sont exercés sur les tragédies de Campistron; si l'on s'en rapporte à l'impression qu'elles produisent à la lecture, on s'explique difficilement les succès de leur auteur. Il faut être juste cependant, et reconnaître que les plans de ses tragédies sont bien posés et convenablement exposés aux spectateurs. Le style de l'élève de Racine n'a point la grâce et la chaleur entraînante du maître; on ne retrouve pas en lui cette science profonde du langage, ces traits qui vont au cœur, ces magnifiques développemens des passions les plus intimes; mais sa parole est nette et facile; il dit en style modeste des choses assez ordinaires, et s'il s'élève ce n'est jamais vers le ciel, mais seulement pour raser la terre.

La Harpe traite Campistron bien cavalièrement. Il explique ses succès de théâtre par la protection de quelques hauts personnages, et surtout par le talent du comédien Baron: il aimait surtout à jouer les rôles de notre Campistron qui roulaient entièrement sur l'amour. Dans les scènes consacrées à la galanterie prétentieuse et musquée de ces temps, Baron trouvait moyen de faire valoir auprès des grandes dames sa bonne mine et sa jolie figure. Tout cela était fort bien accueilli, et Campistron allait à la fortune et à la gloire en flattant le mauvais goût de son siècle, tandis que Racine avait éprouvé quelques chutes pour avoir essayé de s'y soustraire.

Notre compatriote termina sa carrière littéraire par un opéra intitulé *Achille et Hercule*; cet ouvrage donna lieu à un épigramme assez juste après laquelle on n'entendit plus parler de l'auteur. Voici cette épigramme:

> À force de forger on devient forgeron.
> Il n'en est pas ainsi du pauvre Campistron;
> Au lieu d'avancer, il recule:
> Voyez Hercule.

Le brave Campistron recula si bien qu'il entra dans l'académie des Jeux-Floraux de Toulouse, et qu'il y mourut. Il fut aussi de l'académie française; et certes, tous ces honneurs ne pouvaient lui manquer. Ils étaient dus à l'homme qui croyait imiter Racine en flattant le mauvais goût de son temps. On peut dire du poète toulousain qu'il fut assez peu gentilhomme pour être poète, et assez peu poète pour être académicien. Au reste, il vécut calme et heureux comme un homme médiocre. Il fut assez philosophe pour abandonner les intrigues et les tracasseries de la vie littéraire. Peu jaloux de l'immortalité et de la gloire qu'il s'était acquise, il se retira à l'écart lorsqu'il pouvait briller encore. On eut dit qu'il prévoyait le sort qui attendait ses œuvres. Pour ne pas donner au temps le plaisir de faire justice de son nom et de sa renommée, il les abandonna le premier et voulut, pour ainsi dire, mourir de son vivant; voilà son beau côté. Ce digne Campistron ne se prit pas au sérieux. Il fit ce que nous fesons aujourd'hui, peu de cas de la réputation qu'il avait acquise. C'est bien à lui d'avoir été sans vanité.

Maintenant son nom a disparu de toute question littéraire, ses tragédies du théâtre et ses œuvres des bibliothèques. Toutefois il lui reste encore son article dans les biographies générales, une place dans les registres des Jeux-Floraux et un buste en terre cuite dans la salle des illustres du Capitole de Toulouse. Mais Campistron n'était pas homme à se réjouir de cette illustration communale offerte à ses mânes comme un dédomagement à l'oubli profond qui menaçait de l'engloutir, et je suis assuré qu'au sein de sa tombe il s'émeut fort peu et de l'obscurité qui couvre son nom, et de son buste en terre cuite, et de cet article biographique que je lui consacre sans la moindre prétention.

Isidore LATOUR, (de Saint-Ybars.)

NOTICE HISTORIQUE ET STATISTIQUE SUR LE DÉPARTEMENT DE L'ARDÈCHE.

Plusieurs ramifications de la longue chaîne des Cévennes se perdent bizarrement dans quelques-uns des départemens situés dans la partie de la France sud-est; elles forment dans l'Ardèche une immense amphithéâtre, dont les degrés s'abaissent à mesure qu'on s'approche des côtes du Rhône. La chaîne principale est connue sous le nom de montagne de *Coiron*. Les contrées qui s'étendent au pied de ces pics, plus ou moins élevés, sont naturellement fertiles; la nature y est si variée, que le sol change d'aspect à chaque pas que l'on fait dans ce département, jusqu'à ce jour trop peu connu. On trouve partout un mélange confus de basaltes, de terres sablonneuses, de laves recouvertes en quelques endroits, de quatre à cinq pouces

de terre. Le pays est entrecoupé de collines, de monticules et de vallées si étroites, que la plus étendue n'a pas une lieue et demie de largeur.

Avant l'invasion romaine, lorsque les peuples de la Gaule étaient régis par leurs rois particuliers, la région comprise aujourd'hui dans le département de l'Ardèche, était habitée par un peuple connu sous le nom d'Helviens. On ignore l'époque de leur soumission aux proconsuls romains; mais tout porte à croire qu'ils partagèrent le sort des autres nations de la Gaule Narbonnaise et de la Viennoise. Quoi qu'il en soit, les Helviens n'eurent pas à se plaindre de la domination de leurs nouveaux maîtres, puisqu'ils ne trahirent jamais le serment de fidélité qu'ils avaient prêté aux proconsuls de la république.

Lorsque César, après avoir dompté les peuples les plus intrépides, depuis l'Océan jusqu'à la Méditerranée, ne cacha plus le dessein qu'il avait conçu d'anéantir à jamais la liberté gauloise, les Cardurques, les Avernes et les Velaues formèrent une ligue redoutable; l'immortel Vercingétorix fit un appel à tous les héros, et brava long-temps, dans *Alise*, la fortune et la puissance de César.

Les Helviens, dans cette lutte mémorable par l'habileté du conquérant et la noble résistance des Gaulois, se rangèrent sous les drapeaux de la république, et refusèrent de prendre part à l'insurrection de leurs frères. Rome se montra reconnaissante, et, pour prix de leur fidélité, le sénat leur accorda le droit de se régir par les mêmes lois qu'auparavant, et d'élire leurs chefs. Sous les empereurs, ils furent aussi l'objet de la sollicitude de Rome, leur protectrice et leur mère; leur pays fut d'abord compris dans la Gaule Narbonnaise, et, un peu plus tard, dans la Viennoise.

A la chute de l'empire, les Helviens furent cruellement punis de leur incorruptible fidélité. Les Barbares qui inondèrent alors le midi de la Gaule, ne respectèrent pas les alliés de Rome. Les Vandales, les Gots, les Alains, les Germains dévastèrent tour-à-tour ces contrées; ils détruisirent de fond en comble la belle ville d'Alba-Augusta, et mirent tout en œuvre pour effacer jusqu'au dernier vestige de la puisance romaine. Ce fut alors que Viviers devint la capitale de toute l'Helvétie qui changea bientôt son nom gaulois en celui de Vivarais.

Clovis, maître de l'immense royaume des Visigoths, voulut poursuivre ses conquêtes jusqu'au Vivarais; mais il le trouva occupé par les Bourguignons, qui le possédèrent jusqu'au commencement du septième siècle. Deux cents ans plus tard, le Vivarais fut incorporé à la Provence, et passa enfin, en 921, dans le domaine des comtes de Toulouse.

Alors commença pour cette malheureuse contrée, la lutte sanglante, connue sous le nom de *Guerre des Albigeois*. Les descendans des anciens Helviens ne voulurent pas rester spectateurs inactifs de cette aggression injuste sous tous les rapports. Leurs chefs écrivirent à Raymond de Toulouse: . . . .

« Seigneur, nous avons reconnu l'élite de la nation; nous avons formé la ferme résolution de nous ranger sous votre bannière pour repousser les sauvages du Nord, qui viennent souiller et dévaster nos belles régions du Midi. »

Ils furent fidèles à leur promesse, et eurent la douleur de voir leur pays dévasté par les soldats du farouche Simon de Montfort. Ils chérissaient la domination des Raymonds; mais l'éclat que la maison de Toulouse avait jeté sur la Langue d'Oc, diminuait de jour en jour, et, en 1271, Philippe-le-Hardi ne craignit pas de lui enlever ses possessions dans le Vivarais, sur la rive droite de l'Érieux; car la partie septentrionale n'avait jamais été détachée du royaume de Bourgogne. Cette fraction du Vivarais fut réunie à la couronne de France, en 1300, par Philippe-le-Bel.

Depuis cette époque, la province jouit de plusieurs années de paix; gouvernée par ses états, elle avait conservé ses franchises et ses privilèges. Au commencement du seizième siècle, les doctrines de Luther pénétrèrent dans le Vivarais, et les habitans qui avaient autrefois embrassé avec tant d'ardeur l'hérésie des Albigeois se déclarèrent les disciples des nouveaux prédicateurs. Ils eurent beaucoup à souffrir pendant tout le temps que durèrent les guerres désastreuses de la ligue. Mais les principales villes étaient peuplées de Calvinistes, et les ligueurs ne purent s'en emparer. Les habitans du Vivarais, défendus par leurs montagnes, bravèrent impunément l'autorité royale. Louis XIII voulut, en 1629, s'assurer par lui-même si ces Calvinistes étaient indomptables. Il mit le siége devant Privas; cette ville, alors bien fortifiée, lui opposa une noble résistance; mais, après quinze jours de tranchée, elle fut prise d'assaut par les troupes royales, pillée et livrée aux flammes.

Ces actes de rigueur ne firent qu'augmenter dans le cœur des habitans du Vivarais la haine de l'oppression royale. Le pays fut toujours dans une continuelle insurrection, et lorsque la révocation de l'édit de Nantes força les protestans à s'expatrier ou à abjurer, les habitans des Cévennes cherchèrent un asile sur leurs plus hautes montagnes. Alors commencèrent les *Dragonades*, et les soldats de Louis XIV, missionnaires d'une espèce nouvelle, travaillèrent avec le glaive à la conversion des hérétiques. Cette guerre calamiteuse où les Camisards s'immortalisèrent par leur héroïsme fut pour le Vavarais un coup mortel. Déjà cette province se distinguait parmi toutes les autres par son industrie et le nombre de ses fabriques. Les plus habiles manufacturiers étaient presque tous protestans; ils s'exilèrent et portèrent dans les pays étrangers le fruit de plusieurs années de travaux et d'expérience. Jusqu'alors le Vivarais avait eu ses états particuliers; Louis XIV, pour punir les habitans, incorpora la province à celle du Languedoc. Il est vrai que, dès le commencement du quinzième siècle, le pays des Helviens était sous la dépendance des Languedociens. Mais aucune preuve, aucun monument historique qui puisse constater l'époque précise de la réunion

des états du Vivarais aux états généraux du Languedoc. D'ailleurs, avant Charles VII, ces états généraux n'avaient rien de stable; il est donc probable que les descendans des anciens Helviens firent cause commune avec les Languedociens, lorsque ce roi eut établi sur des bases solides le gouvernement de la grande province.

S'il faut en croire le témoignage de quelques historiens, les états particuliers du Vivarais sont antérieurs à l'établissement des états généraux du Languedoc; mais il paraît imprudent d'accorder le droit d'aînesse à l'une ou à l'autre de ces deux assemblées; d'autant plus que les annales ne nous ont pas transmis de documens certains. Nous ne pouvons pourtant affirmer que les états du Vivarais reposaient sur les mêmes bases administratives que les états généraux du Languedoc. Seulement le clergé n'y avait aucun représentant. Le motif de cette exclusion n'est pas difficile à découvrir.

Lorsque les états du Vivarais furent établis, l'hérésie des Albigeois s'était déjà répandue dans tout le



PAYSANS DE L'ARDÈCHE.

Midi. Les oppresseurs et les opprimés s'étaient également rendus odieux par leur vengeance réciproque. Les hérétiques, qui étaient en grand nombre dans le pays, ne virent plus dans le clergé qu'un ennemi acharné à leur perte. Les pères transmirent leur méfiance à leurs enfans, et, à l'époque de l'organisation primitive des états, il fut arrêté que les prélats n'y auraient point place. Le seul évêque de Viviers y fut admis en sa qualité de baron; mais il n'y eut aucune prépondérance comme homme d'église.

La noblesse y était représentée par deux barons diocésains, et par les douze barons qui assistaient alternativement aux états généraux du Languedoc (1).

Les états du Vivarais étaient présidés chaque année par le baron qui avait assisté à la grande assem-

(1) En 1789, les douze baronnies du Vivarais étaient: celles de Crussol, de Lavoulte, de Montlaur, de l'Argentière, de Tournon, de Boulogne, de Joyeuse, de St-Remezi, de Chalençon et la Tourette, d'Annonay, de Vogué et d'Aubenas.

Les deux baronnies diocésaines étaient celles de Lagorie et de Pradelles.

blée des états généraux du Languedoc. Les barons ne s'y rendaient pas toujours; ils avaient la faculté de se faire représenter par un Bailli. En sa qualité de seigneur du Vivarais, l'évêque de Viviers envoyait chaque année aux états un de ses grands-vicaires, qui avait droit de prendre rang et séance avec les barons et les baillis.

Le tiers-état du Vivarais était représenté par treize consuls ou députés des villes et des communautés. Ils avaient droit de prendre part aux délibérations, et bien souvent leur opposition aux exigences de la noblesse rendit les séances orageuses.

L'assemblée des états se réunissait tantôt dans une ville, tantôt dans une autre; le baron, que le sort appelait à présider, et son bailli pouvaient les convoquer où bon leur semblait et même dans leur maison. Le premier consul de Viviers et le sénéchal du Vivarais entraient aux états en qualité de commissaires ordinaires.

Les états du Vivarais, comme les états généraux du Languedoc, ont existé jusqu'en 1789. Alors, les provinces du Midi subirent la nouvelle organisation imposée à la France, et le Vivarais forma le département de l'Ardèche. Dès les premières années de la révolution, il paya son tribut à la gloire nationale, et envoya à la convention l'immortel Boissy-D'Anglas dont l'histoire transmettra le nom à la postérité, environné de l'éclatante auréole du courage civil. Ils députèrent aussi Glaizal qui eut le courage d'attaquer Marat et les massacreurs de septembre.

Sous l'Empire, les bataillons de l'Ardèche, conduits par les braves généraux Rampon et de Lesse, donnèrent souvent des preuves d'intrépidité, et s'immortalisèrent avec leur chef, en défendant la redoute de Montegélino.

D'ailleurs les habitans du département de l'Ardèche n'ont rien à envier à leurs voisins, sous le rapport des illustrations qui surgirent à diverses époques. Au XV.[e] siècle, une noble châtelaine, la célèbre Clotilde de Surville chantait, dans les gorges du Vivarais, les stances gracieuses, qui résument à elles seules toute la poésie du moyen-âge. Plus tard, le cardinal de Tournon, homme d'état habile et profond, administrateur éclairé, devenait premier ministre de François I[er]. Vers le milieu du seizième siècle, l'agronome Olivier de Serres écrivait son *Théâtre de l'Agriculture*, et introduisait en France la culture du mûrier, tandis que son frère, Jean de Serres écrivait l'histoire de Henri IV. Sous le règne de Louis XIV, le Vivarais vit naître le marquis de Lafare qui charma quelquefois par ses vers érotiques la tristesse dédaigneuse de celui qu'on appelait le grand roi. Au dix-huitième siècle, le cardinal de Bernis et Victorin Fabre s'illustraient comme poètes, et les frères Montgolfier, inventeurs des aérostats, ouvraient à l'audace humaine une route toute nouvelle dans l'immense étendue de l'air. De nos jours, les frères Seguin, industriels du premier mérite, ont doté la France des ponts suspendus et des chemins de fer. En un mot, les grands hommes du département de l'Ardèche ont gravé, dans tous les temps, leurs noms dans les fastes de notre histoire nationale.

De toutes ces villes, la plus agréablement située est Aubenas; elle est bâtie sur une riante colline, dont la pente est très rapide vers l'est et le nord, et très-douce vers l'ouest. L'Ardèche coule sous ses murailles et arrose une belle esplanade couverte d'une riche végétation, d'où l'on peut voir les falaises volcanisées qui s'élèvent à l'horizon, et les hautes cimes du Coiron qui forment divers étages couverts de sombres forêts. Lorsque l'œil, fatigué de ce spectacle grandiose, se porte vers la ville, il l'a voit d'abord couronnée de verdure et dominée par la flèche aérienne de son église; ensuite il découvre les tourelles de l'hôtel-de-ville, autrefois château-fort qui soutint plusieurs siéges et appartenait à la maison d'Harcourt. La petite ville d'Aubenas conserve encore l'enceinte de ses remparts.

La Voulte ne se recommande à la curiosité des voyageurs que par son vaste château qui appartenait au duc de Ventadour, et où Louis XIII séjourna lors de la révolte des habitans du Vivarais en 1629. Ce prince, pour récompenser la fidélité de la petite ville, lui accorda divers privilèges dont elle jouit jusqu'à la révolution. La Voulte est connue aujourd'hui des industriels par ses abondantes mines de fer.

Privas et Viviers, l'un chef-lieu du département, l'autre ville épiscopale, ont perdu beaucoup de leur ancienne importance. Privas ne s'est embelli que depuis quelques années, et Viviers, autrefois capitale du Vivarais qui accueillit jadis les malheureux habitans de l'antique Alba-Augusta, ne joue plus aujourd'hui qu'un rôle secondaire dans la contrée dont elle fut long-temps le centre administratif. Villeneuve-de-Berg a perdu sa cour présidiale que *Louis XIV* y établit en 1646: elle n'a plus sa maîtrise des eaux-forêts ni son bailliage. La cité de Tournon a vu successivement s'éteindre les comtes de Tournon, les Mont-Morency, les Ventadour et les Rohan-Soubise. Son château féodal sert aujourd'hui de prison d'où les détenus peuvent à travers les barreaux des fenêtres contempler un magnifique panorama; à l'est, ils découvrent le lit du Rhône, le cours de l'Isère jusqu'à Romans, et la chaîne centrale des Alpes.

Annonay, que les auteurs anciens appellent *Annonæum* et *Annoniacum*, est sans contredit la ville la plus riche et la plus florissante de tout le département de l'Ardèche. Elle appartenait aux Rohan-Soubise, et avait le titre de Marquisat. Elle eut beaucoup à souffrir pendant les guerres de religion. Les ligueurs la livrèrent plusieurs fois au pillage; mais ses habitans qui se sont toujours fait remarquer par leur industrie active et leur esprit inventif, réparèrent bientôt leurs désastres. Maintenant Annonay est au plus haut point de prospérité, et ses papeteries ont porté sa gloire industrielle dans toute l'Europe. Quel voyageur a parcouru le cours du Rhône sans s'arrêter quelques instans à Saint-Péray, jolie petite ville si renommée pour ses bons vins? Aujourd'hui le berceau des ducs de Crussol n'est guère connu que des gastronomes; et pourtant Saint-Péray a conservé de magnifiques débris de l'architecture du moyen-âge. A quelque distance

de la petite ville sur le château de Beauregard qui servit long-temps de prison d'état : on est frappé d'admiration quand on voit pour la première fois les tours de l'ancien manoir des ducs de Crussol, qui dominent le lit du Rhône et les campagnes du département de la Drôme. Les autres villes et bourg de l'Ardèche ne se font remarquer que par leurs sites pittoresques, avantage commun aux pays entrecoupés de montagnes.

En parcourant le pays habité autrefois par les Helviens, les fidèles alliés de Rome, on est étonné de ne pas trouver à chaque pas des débris de la magnificence des Romains. La fameuse Alba-Augusta était sans doute décorée de somptueux édifices ; tout a disparu sous le marteau destructeur des Barbares. Depuis quelques années seulement, on a découvert dans la commune d'Aps des pavés en mosaïque, des tronçons de colonnes, des restes d'aqueduc, des ustensiles en bronze, des vases de terre et une grande quantité de médailles. Ces débris qui auraient pu être d'un grand secours pour connaître l'histoire du pays, ont été malheureusement dispersés ; plusieurs des maisons du village sont construites en pierres sculptées et ciselées : quelques-unes sont revêtues d'inscriptions latines. On a découvert dans une muraille un buste en demi-relief, autour duquel on lit le nom de Lucrétius. C'est peut-être ce qui a fait supposer à certains historiens que la mère de Cicéron, Helvia, était originaire d'Alba-Augusta. Quoiqu'il en soit, tout porte à croire qu'avant l'invasion des peuples du Nord, la capitale des Helviens était une des plus belles villes municipales de la Gaule-Narbonnaise.

Les habitans du département de l'Ardèche, comme les Helviens leurs ancêtres, sont très attachés à leur pays ; actifs, sobres, intelligens, ils sont capables de tout faire, pourvu qu'on ne les force pas à quitter leurs montagnes. De nos jours seulement, l'instruction commence à pénétrer parmi la population des campagnes, plongée jusqu'à ce jour dans l'ignorance la plus profonde. Il est pourtant encore dans les hautes régions, certains villages qui semblent opposer une barrière inaccessible aux progrès de la civilisation. L'apreté du climat influe d'une manière toute puissante sur l'organisation des montagnards, dont les naturels ont toute la rudesse et la grossièreté des sauvages du nouveau monde. Ils se livrent aux excès de l'ivrognerie, et quand ils sont plongés dans les vapeurs du vin, leurs haines sont redoutables et leurs vengeances terribles. Dans leurs chaumières, ils se montrent toujours bons et francs ; ils se conduisent avec une sévérité de mœurs qu'on ne peut s'empêcher d'admirer, et le chef de famille a tout le pouvoir qu'exerçaient les anciens patriarches. Pauvres, pouvant à peine, avec un travail immense, suffire aux besoins les plus urgens de la vie, les montagnards de l'Ardèche ne laissent pas d'être hospitaliers. Accoutumés à une vie sobre dans l'intérieur de leurs familles ; ils parviennent, après plusieurs années d'économie, à acquérir une position plus aisée ; alors ils se montrent généreux, et l'étranger qui entre dans leurs maisons pour s'y reposer n'en sort pas sans avoir rompu le pain de l'hospitalité. Les femmes, accoutumées de bonne heure à l'obéissance, donnent dans toutes les occasions des marques de leur entière soumission à leurs maris.

Les montagnards de l'Ardèche ne suivent pas tous la même croyance ; certains villages sont protestans, et les autres catholiques. Quoique le souvenir de la persécution vive encore dans tous les cœurs, le plus parfait accord règne parmi les paysans ; on les voit souvent se diriger ensemble vers l'église et vers le temple, et si nos philosophes, prôneurs de la tolérance religieuse, parcouraient les Cévennes, ils y trouveraient un peuple qui s'est élevé jusqu'aux sublimités de la pratique sans le secours de leurs froides théories.

Le costume des habitans du département de l'Ardèche n'est remarquable que par sa simplicité. Les jours de travail, hommes et femmes ne portent que des vêtemens d'étoffe grossière ; mais le dimanche, ils mettent un peu plus d'apprêt à leur toilette. Une veste de serge ou de toile, une chemise blanche comme la neige, une cravate de couleur, des culottes courtes, de gros souliers, une casquette en forme de berret complètent le costume d'un montagnard fashionnable ; jeunes gens et vieillards laissent croître leur cheveux qui retombent sans ordre sur leurs cous et sur leurs tempes.

Le costume des femmes a plus de grâce ; leurs jupons ne sont pas si mal façonnés, qu'on ne puisse admirer la taille élancée des jeunes filles. Quelques-unes portent le dimanche de larges chapeaux ornés de fleurs qu'elles placent horizontalement sur leurs têtes ; les plus pauvres se contentent de quelques pans de velours noir. Pendant les chaleurs de l'été, elles se garantissent des rayons du soleil au moyen de grands chapeaux de paille, et les montagnardes de l'Ardèche, quoiqu'elles n'aient pas la grâce des femmes pyrénéennes, se font pourtant admirer des étrangers, tant elles sont fraîches et jolies. Le patois de l'Ardèche est un dialecte formé de l'ancienne langue languedocienne, commune autrefois à tous les peuples du Midi ; quelques-unes de ses locutions ont toute la naïveté, toute la grâce de l'idiome de nos vieux troubadours.

Hyppolite Vivien.



ESSAI SUR LES TECTOSAGES.

L'histoire des âges primitifs de la Gaule est enveloppée d'épaisses ténèbres, et il est presque impossible de présenter une synthèse lumineuse sur le mouvement politique et social des nations que Rome ne connaissait que sous la vaste et méprisante dénomination de *famille barbare*. La force expansive du monde grec et romain ne s'est long-temps déployée que dans des directions méridionales; et tout ce qui était au-delà des Alpes et des limites septentrionales de l'Italie, de l'Illyrie, de la Macédoine et de la Thrace, les historiens de la civilisation hellénienne et latine l'excluaient de leurs annales.

Si, de temps en temps, nous voyons apparaître le nom de quelque peuple *barbare*, c'est que ce nom signale une infortune nationale, un désastre religieux, ou une grande perturbation dans la vie des empires du Midi; comme la première expédition contre la Cisalpine, le sac de Rome, l'invasion de la Macédoine sous Ptolemée-Keraunos, le siége de Delphes, etc., etc.

Les écrivains de l'antiquité, et principalement ceux qui écrivaient l'histoire, appartenaient aux castes aristocratiques, et, comme tels, l'agitation de la vie politique de leur patrie les absorbait dans la narration exclusive des événemens locaux. L'histoire générale, universelle, ne leur importait guère, et ils ne s'en préoccupaient que lorsque l'élément national venait à se choquer avec l'élément barbare et étranger. En dehors de ces nations dont la fidélité et l'exactitude s'expliquent par le contact guerrier et l'intérêt social, les renseignemens que les anciens nous ont laissés sont en général d'une médiocre valeur, car ils sont pleins de fables et de merveilleux. L'impossibilité d'ailleurs où étaient les anciens de voyager dans les pays slaves et celtiques, nous montre assez quel fondement nous devons faire sur ce qu'ils rapportent des peuples de ces contrées.

Ce qu'on sait de plus sûr c'est qu'ils inspiraient une terreur solennelle à la Grèce et à l'Italie. Aristote les a peints comme des Titans immobiles qui ne craignaient rien que la chûte du ciel. Elien en parle dans les mêmes termes. Homère avait déja éveillé les frayeurs de l'imagination grecque par quelques mots sur les redoutables Kimmériens. Dans la guerre de Phocide, Castor et Pollux combattirent pour la ville de Delphes du haut des rochers d'Hyampée et de Nauche. Camille, après avoir délivré sa patrie des Gaulois, reçut le surnom de second fondateur de Rome. L'histoire présente une foule d'autres faits qui constatent l'effroi que les *Géans* du Nord répandaient dans l'esprit poétique des populations méridionales.

Parmi les peuplades galliques, une des plus célèbres est, sans contredit, celle des Volces. Ils se divisaient en deux tribus : les Volces-Tectosages et les Volces Arékomikes. On s'est épuisé en conjectures pour trouver l'origine des Volces. Dom Martin les fait arriver de la Bythinie, d'où il tire toute la population originelle des Gaules, environ vingt siècles avant notre ère. Samuel Bochard peuple les Gaules avec une colonie asiatique descendue de Joram, petit-fils de Noé. Venus sous le nom de Rhodaniens, c'est d'eux que le Rhône, *Rhodanus*, aurait pris son nom, et cette émigration se serait faite par mer. Suivant Dom Calmet, ce sont des Cimbres descendus de Gomer qui ont été les premiers habitans des Gaules. C'est le système terrien de la diffusion des peuples, et par conséquent un des plus raisonnables, par rapport à la Gaule surtout. Fréret, d'après le sentiment d'un géographe grec, regarde les Volces, en particulier, comme une colonie venue des bords de l'Ebre habités par les Ibères et les Lyguriens. Mais toutes ces opinions ne sont appuyées sur aucune base historique solide, et malheureusement les monumens manquent pour coordonner une systématisation complète de l'ethnographie de la partie occidentale du continent européen. A moins de découvrir des sources jusqu'ici ignorées, d'où l'histoire puisse tirer des connaissances moins vagues que celles qui nous sont parvenues à travers le cataclysme des invasions qui ont formé le monde moderne, il est probable que les temps primitifs de la presque totalité de l'Europe resteront plongés dans l'obscurité d'un passé qui n'a point laissé de sentiers pour retourner à lui.

Il est pourtant un ordre d'investigations qui pourrait amener la solution de beaucoup de problèmes historiques antiques, mais il se rattache à une synthèse humaine inconnue et préparée par une école qui n'a pas encore signalé son avénement définitif dans le monde scientifique. Nous n'avons point à nous en occuper ici; nous resterons donc dans les conditions de l'histoire, telle que nous l'ont léguée les civilisations anciennes.

S'il est impossible de caractériser avec précision l'état des populations gauloises avant la guerre de César et dans les siècles qui confinaient à l'apparition du monde chrétien, il est tout-à-fait chimérique, avec les ressources actuelles de la science, de remonter aux époques primordiales où la Gaule pouvait être habitée par des races nées providentiellement sur un sol. Nous ne hazardons rien sur l'existence d'une race méridionale ou solaire qui aurait tenu la Gaule à une époque dont il ne nous reste point de vestiges. La démonstration de ce fait nécessiterait des considérations qui n'appartiennent point à la nature de cet article.

Nous ne pouvons donc entrer dans la profonde nuit du déploiement des races occidentales qu'au moment où la tradition, les livres religieux et la philologie nous indiquent le point de départ de l'immense mouvement qui a déterminé la vie générale connue du

monde européen ancien, et au-delà de laquelle nous tomberions dans le vide.

Cette impulsion de vitalité, qui est comme la naissance réelle de l'Europe, dérive du grand tumulte des races du nord qui a eu lieu environ 3000 ans avant J.-C.

On sait que, parmi les peuples d'origine scytique, venus de la Haute Asie et qui firent irruption dans l'Europe vers le temps que nous assignons à l'apparition des premiers habitans connus des terres européennes, les Galls étaient un des plus nombreux et des plus puissans. — Leur domination dans les extrémités occidentales de l'Europe prouverait en même temps qu'ils furent les conducteurs et comme l'avant-garde de l'invasion. Ces conquérans tourmentés du besoin de se faire une patrie, et toujours poussés par les hordes qu'ils avaient laissées derrière eux, ne pouvaient s'arrêter qu'en face de la mer. Alors la première submersion cessa, et les multitudes hyperboréennes se répandirent dans tous les sens du pays qu'elles avaient conquis par les armes, ou simplement occupé, soit qu'elles aient eu à lutter contre des populations indigènes, soit qu'elles aient trouvé l'Europe solitaire et inhabitée.

Les Galls s'établirent dans la France, la Suisse, la Belgique et les îles britanniques. Tous ces pays s'associèrent sous le nom de fédératif Galltache.

La puissance des Galls n'a laissé d'autres souvenirs que les expéditions guerrières qu'ils ont essayées contre leurs voisins. Elles remontent très haut dans la chronologie, car la première porte la date de l'an 1500 environ avant J.-C. Elle fut dirigée contre les Ibères et produisit la fusion de deux peuples; c'est là l'origine de la dénomination de Celtibériens. Le nom de Galice, qui est resté à une province d'Espagne, est un vestige authentique de cette expédition.

Nous ne suivrons pas les Galls dans leurs nombreuses conquêtes; nous ne touchons à leur histoire que pour arriver aux Tectosages.

Au sixième siècle avant notre ère, les Kimris qui sont les mêmes que les Kimmériens des Grecs, poussés en avant par d'autres hordes indo-germaniques, quittèrent leurs possessions du Tanaïs et des Palus Méotides, et vinrent faire la conquête de la Frise, du nord et de l'ouest de la Gaule. Les premières races galliques se concentrèrent dans le Midi, dont les limites étaient trop étroites pour recevoir ce refoulement et le contenir. Il fallut recourir à une émigration. Deux armées se partagèrent le devoir de l'exil et l'espérance d'une patrie nouvelle. C'est la double expédition de Sigovèse vers les Alpes Illyriennes et de Bellovèse en Italie. Cet événement se rapporte à l'an 587.

Cependant la famille Kimirique établie en Belgique et dans tout le pays qui est au nord de la Loire, prépara une nouvelle invasion gallo-méridionale au IV° siècle. C'est alors qu'on voit pour la première fois les Tectosages, colonie belge, qui pénètre en compagnie des Arékomikes jusqu'aux Cévennes, et s'établit entre le Rhône et les Pyrénées, après avoir dépossédés les Ibères, dominateurs de ce pays depuis 1500.

(On ne sait si cette irruption ibérienne de 1500 s'est faite à la suite ou en dehors de celle que les Galls firent dans le même temps sur la terre hispanique; il est vraisemblable toutefois que c'est une peuplade gallique mélangée avec les Ibères qui sera revenue sur ses pas. L'assertion de Fréret qui fait des Volces une colonie ibérienne ne serait pas plus acceptable pour cela, puisque ces ibériens ont été détruits par les Kimris).

Ainsi les Tectosages seraient un peuple Kimris venu de la Belgique, et non une race méridionale trans-pyrénéenne comme quelques écrivains l'ont affirmé.



CHEF TECTOSAGE.

Les Arékomikes et les Tectosages vainqueurs se partagèrent le pays conquis. Les premiers s'étendirent au midi et les autres au nord du territoire enlevé aux Ibères. Il n'est pas facile de rendre raison du nom de Volces commun aux deux peuples. L'ont-ils apporté de la Belgique? Ou tient-il à l'histoire de la contrée envahie? La science n'ayant encore rien dit de satisfaisant à cet égard, nous nous dispenserons de donner nos conjectures.

Les événemens de la vie politique des Tectosages nous sont inconnus dans leur ensemble régulier; ce n'est que lorsqu'ils entrent en collision avec les nations civilisées d'alors, que nous retrouvons quelques traces obscures et contradictoires de leur histoire. Cependant un des faits historiques les plus certains, c'est le départ d'une colonie de Tectosages du bourg de Tolosa pour les possessions galliques fondées par Sigovèse dans l'Europe orientale. Cette armée se rendit comme alliée et non comme ennemie chez les Galls établis dans la Panonnie. Elle devait sans doute concourir aux projets ambitieux qu'on ne tarda pas à voir éclater.

La colonie de Sigovèse, sur le Danube, était devenue si prospère et si puissante qu'elle osa tenter d'attaquer la Macédoine, la Thrace et la Thessalie. Belgius, chef des Gaulois-Scordisques, remporta une grande victoire sur Ptolémée Keraunos, qui laissa la vie sur le champ de bataille; mais l'armée gauloise ne poursuivit point ses succès, et, après la mort de Ptolémée, Sosthène, général macédonien, auquel fut confié le soin de la guerre, expulsa l'ennemi du territoire, par son habileté et son système de temporisation. Les Gaulois épuisés, presque vaincus par l'armée en déroute de Ptolémée, se retirèrent dans le pays qui est entre la Drave et la Save; mais bientôt un de leurs nouveaux *Brenn* remit une armée en campagne contre la Macédoine. Sans une insurrection qui se déclara parmi les envahisseurs, la Grèce entière eût peut-être été obligée de se lever, comme au temps de Xercès, pour repousser les barbares. Ce furent les Tectosages qui se séparèrent des Gaulois-Scordisques, au moment où leur alliance pouvait décider du sort de la Macédoine. Ils se divisèrent en deux armées: l'une, sous la conduite d'un chef dont le nom ne nous est parvenu que défiguré, Léontius, se dirigea vers le Thrace; l'autre, sous le commandement de Lutasius, nom tout aussi corrompu, prit le chemin du Pont-Euxin, passa le Bosphore, la Propontide, et fonda dans l'Asie-Mineure une Gaule nouvelle, la Salatie.

Cependant le *Brenn* gaulois, quoique affaibli par la séditieuse retraite des Tectosages, rentra en Macédoine. Il dévasta le pays, commit des horreurs inouïes, battit Sosthène, fut battu lui-même à Héraclée, saccagea la ville de Callion, et mit le siège devant Delphes. Mais un orage terrible éclata sur son armée, la dispersa, et lui fit éprouver un échec complet devant la ville Sainte, pour le salut de laquelle l'histoire grecque fait intervenir Castor et Pollux, ainsi que nous l'avons déja remarqué. Le *Brenn* se tua de désespoir, et l'armée des Gaulois fut, dit-on, entièrement exterminée.

Quant aux Tectosages, une partie de la colonne de Léontius doit être revenue au pays des Volces. Comment? C'est ce qu'on ne raconte point. Nicodème, roi de Bythinie, employa pour ses guerres ceux qui avaient suivi Lutasius, et leur donna, en récompense de leurs services, une contrée de la Phrygie qui comptait parmi ses villes Ancyre et Pessinunte.

Les Galates, descendant des Tectosages, figurent dans plusieurs guerres asiatiques, entre autres dans la fameuse guerre des Machabées contre Antiochus. Les Galates étaient auxiliaires du roi de Syrie, et furent enveloppés dans la vengeance de Dieu avec Antiochus. Atale, roi de Pergame, les vainquit aussi, et finalement ils tombèrent sous le pouvoir universel des Romains.

Une des épîtres de saint Paul est adressée aux Galates.

Les Tectosages de la rive droite de la Garonne étaient déja réduits sous l'obéissance des Romains près d'un siècle avant la guerre de César. Leur pays était compris dans cette province romaine appelée *Galiæ Narbonnensis*. Leurs deux villes principales étaient *Narbo*, première colonie latine dans les Gaules, et *Tolosa* qui n'était qu'un vaste bourg.

Nul débris important ne constate que Tolosa ait été une ville remarquable par sa civilisation et ses monumens. Les Romains ne l'ont jamais colonisée; toutes leurs prédilections étaient pour Narbonne, (*Narbo*), Nîmes (*Nemausus*), Marseille (*Massilia*), Fréjus (*Forum-Julii*), Nice (*Nicæa*), Aix (*Aquæ-sextiæ*), Arles (*Arelate*), villes qui avoisinaient la Méditerranée.

Le temple de Minerve qui occupait l'emplacement où est aujourd'hui l'église de la Daurade, avait été bâti par les Romains; il fut détruit par ordre de Constantin, après sa conversion au christianisme.



GUERRIER TECTOSAGE.

Le trésor de Cépion est devenu fameux dans les annales toulousaines; l'importance de ce trésor a été porté au-delà de toute vraisemblance, et il a dû à la double circonstance de son origine religieuse, et de la profanation étrangère, la célébrité qu'il a acquise dans la tradition populaire. Les historiens varient sur la valeur de ce trésor dont le chiffre flotte entre 80,000,000 et 4 milliards. Strabon présente la première somme, qui est encore très-exagérée sans aucun doute, si l'on se reporte au temps du vol de Cépion, et à l'incertitude qui devait exister sur des richesses accumulées sans contrôle au fond d'une pièce d'eau et que la superstition gauloise grossissait pieusement.

Nous terminerons en indiquant les limites du pays des Tectosages avant la conquête romaine.

Leur territoire longeait la Méditerranée depuis l'étang de la Palme, jusqu'à l'embouchure d'une petite rivière de la Catalogne appelée Cervera. De la Palme

il remontait par Sijean jusqu'aux sources de l'Alrance, non loin du bourg de Lacaune; de là, il continuait sur les limites des Ruthénois jusqu'à la rencontre de l'Aveyron près de Pampelonne. L'Aveyron jusqu'au Quercy, une partie du Quercy lui-même, et le Tarn jusqu'à Moissac, étaient ses frontières de ce côté. Le cours de la Garonne jusques vers Cazères circonscrivait le pays des Tectosages à l'ouest; et enfin la délimitation géographique s'achève, si l'on tire une ligne de Cazères aux Pyrénées, (en rejetant de cette ligne le Couserans), et des Pyrénées à la Cervera.

Charles Gérard.

LE PONTIFICAT DE JEAN XXII.

I.

EGO SUM PAPA.

La lutte incessante des Guelphes et des Gibelins, l'enlèvement des trésors de l'église par les habitans de Modène, avaient plongé le pape Clément V dans une noire mélancolie qui dégénéra bientôt en une maladie que les médecins déclarèrent mortelle. Le vieux pontife, persuadé que l'air natal rétablirait sa santé ruinée depuis long-temps par les soucis les plus cruels, partit pour Bordeaux dans les premiers jours du mois d'avril 1314. Il passa le Rhône à Château-Neuf et s'arrêta à Roquemaure, où il succomba quinze jours après son départ d'Avignon. Son corps fut transporté à Carpentras, où il resta sans sépulture jusqu'à ce que ces parens et ses domestiques, riches des dépouilles du pape défunt, songèrent enfin à lui rendre les honneurs funèbres.

Les cardinaux réunis à Carpentras, au nombre de vingt-trois, s'enfermèrent dans le palais de l'évêque pour hâter, autant que possible, l'élection d'un nouveau pontife; mais la discorde ne tarda pas à s'introduire dans le conclave. Les cardinaux italiens voulaient un pape de leur nation, espérant qu'il transporterait le saint-siége à Rome; les Gascons mettaient tout en œuvre pour faire tomber la tiare sur la tête de quelqu'un d'entr'eux, et les Français, après avoir long-temps hésité, se joignirent aux Italiens: cette défection rendit les deux partis égaux. Les laquais et les domestiques des membres du conclave se livraient à toute sorte d'excès contre les habitans de Carpentras, qui formèrent la résolution de mettre un terme à leur insolence. La petite ville était troublée par des rixes de jour en jour plus violentes. Un cardinal gascon, ennuyé de tant de longueurs, dit un soir à ceux de sa nation:

— Frères, il y a trente cinq jours que nous sommes réunis, et l'élection d'un nouveau pontife est aussi incertaine qu'auparavant. La chaleur est insupportable; nous mourrons tous dans cette prison, si nous n'avisons au moyen de nous séparer.

Il faut nommer un pape, répondit un autre cardinal; que dirait le monde chrétien, si nous sortions de Carpentras avant d'avoir donné un successeur à Clément V!...

— Comme vous voudrez, messeigneurs, repliqua le cardinal; mourons à la peine: ce ne sera pas moi qui reculerai le premier.

Le gascon n'osa pas communiquer le dessein qu'il avait conçu; mais deux jours après, le feu prit au palais de l'évêque, et l'incendie devint général. Les membres du conclave effrayés, ne songèrent qu'à fuir, et promirent par serment de se réunir dans un autre lieu pour y continuer leurs opérations. Ils ne furent pas tous fidèles à leurs promesses, et depuis deux ans l'univers catholique demandait un pape à grands cris. Philippe, comte de Poitiers, craignant que l'anarchie où se trouvait l'église ne devînt préjudiciable à la religion, mit tout en œuvre pour attirer les cardinaux à Lyon. Il y réussit; le seul cardinal Bérenger de Frédol, ne se rendit pas à l'invitation du prince. Les membres du nouveau conclave s'enfermèrent dans le couvent des frères prêcheurs, la veille de saint Pierre et de saint Paul 1316. Le comte de Poitiers les y laissa d'abord en liberté; mais la mort de Louis-le-Hutin, son frère, l'appela bientôt à Paris. Philippe, avant de partir, mit des gardes aux portes du conclave, et signifia aux cardinaux qu'ils ne sortiraient pas avant d'avoir nommé un pape. L'obstination était inutile, et les cardinaux résolurent enfin de mettre un terme à leurs longues tergiversations. Jacques d'Euse, de la ville de Cahors, était chéri de tous ses confrères, à cause de sa rare modestie et de ses éminentes vertus. Les membres du conclave, d'un commun accord, résolurent de s'en rapporter à sa décision. Le samedi, septième jour du mois d'août, ils se réunirent dans l'église des frères prêcheurs.

— Priez Dieu, mes frères, dit Jacques d'Euse, afin qu'il m'éclaire des lumières de l'Esprit-Saint.

Et les cardinaux entonnèrent le *Veni Creator*.

Jacques pria plus long-temps que les autres; puis, se levant soudain, il s'écria d'une voix forte:

— Ego sum Papa.

Les cardinaux restèrent quelques instans muets d'étonnement; l'ascendant de Jacques d'Euse triompha de la répugnance de quelques-uns d'entre eux, et le nouveau pontife fut reconnu et proclamé par tout le conclave. Son couronnement se fit avec une pompe extraordinaire, dans l'église métropolitaine de Lyon, le 8 septembre 1316. Jacques d'Euse prit le nom de Jean.

II.

AVIGNON.

Avez-vous vu sur la colline qui domine les belles plaines où coule le Rhône, où serpente la Du-



rance, un mélange confus de tours, de crénaux, de remparts, de clochers? plus haut encore, sur la pente méridionale du rocher Des-Dons, une masse énorme qui fut jadis le palais des papes? Oh! si vous avez admiré la riche végétation qui couronne la belle île de la Berthalase, vous n'avez pas oublié la fiancée des papes, Avignon, la *ville sonnante*, comme le disait Rabelais, étourdi par le son des trois cents cloches qui bruissaient tout le long du jour. Vous vous souvenez encore des douces impressions que vous avez éprouvées en parcourant la fertile plaine qui s'étend comme une ceinture de roses autour de la vieille cité. Vous pourriez retracer la forteresse gothique habitée long-temps par les souverains pontifes, et que Grégoire XI quitta pour jouir des magnificences du Vatican. Avignon n'est point comme les autres villes que le voyageur voit avec indifférence et salue sans regret en partant. De grands souvenirs se rattachent au département de Vaucluse. Là, siégèrent pendant un siècle les successeurs de Pierre; là, se réunirent plusieurs fois, les évêques, les cardinaux et les princes de la chrétienté. Non loin de ces murs, près de la source enchantée de Vaucluse, Pétrarque chanta les charmes de la belle Laure.

Et de tout cela que reste-t-il? Rien qu'un souvenir confus, quelques débris, de hautes murailles crénelées, flanquées de tours de style mauresque; une multitude de clochers, de vieilles constructions d'aspect triste, quoique riches encore des beautés de l'architecture gothique et de la renaissance. L'ancienne métropole Notre-Dame-des-Dons; le palais des papes transformé en caserne et en prison; le vieux pont Saint-Benézet qui fut long-temps regardé comme un chef-d'œuvre de l'art.

Voilà tout ce que la noble cité d'Avignon a conservé de sa grandeur passée. Et maintenant elle s'élève triste comme une veuve en deuil, au dessus de la riante vallée que fertilisent les eaux du Rhône et de la Durance : c'est un tombeau au milieu d'un oasis émaillé de fleurs.

O fiancée des papes, console-toi! cesse de pleurer sur ta grandeur qui n'est plus. Reine détrônée, cherche un soulagement à ta douleur dans le souvenir des beaux jours de ta gloire! Ici tout doit périr, et les cités, comme les hommes, succombent sous le poids de la caducité! Lorsque tu avais tes souverains pontifes, Venise la belle, Venise la puissante, avait ses doges... Et aujourd'hui, Venise est triste comme toi; le lion de Saint-Marc a pardu sa force et sa majesté, et le doge ne va plus au printemps jeter l'anneau des fiançailles dans les flots de l'Adriatique, sa bien-aimée. Le ciel ne suscitera pas un autre Clément V pour repeupler ton enceinte de moines et de cardinaux. Ne te plains pas, car tu puisas long-temps au grand trésor des gloires humaines.

Le premier jour du mois d'octobre de l'an de grâce treize cent seize, des baraques pavoisées de brillantes couleurs descendaient rapidement le Rhône. Le ciel était sans nuages, et les populations voisines se pressaient sur la rive pour voir passer le nouveau pape qui se rendait à Avignon. Jean XXII s'entretenait avec Jacques de la Voye, son neveu, et le cardinal Napoléon des Ursins.

— Mon frère, disait-il au cardinal des Ursins, voyez comme le ciel de France est beau! et vous voudriez que je quitte pour toujours ma patrie pour aller mourir dans cette ville ruinée que vous appelez Rome!... Oh! non, mon frère, le Dieu qui donna à Pierre le pouvoir de livrer et de délivrer est partout. Je suis déterminé à fixer mon séjour à Avignon. Votre riante Italie ne serait pour moi qu'une terre d'exil.

— Rome doit être la capitale du monde chrétien, répondait le cardinal des Ursins; si vous voulez vous montrer fidèle à votre promesse, vous n'habiterez d'autre palais que le Vatican.

— Je sais ce que la gloire de Dieu et l'intérêt de la chrétienté réclament de moi, répliqua Jean XXII avec aigreur. Le cardinal Napoléon des Uusins oublie qu'il est italien et que je suis français. Les suffrages du conclave ont mis sur ma tête la couronne pontificale; je suis maintenant le vicaire de Jésus-Christ sur la terre, et c'est du cardinal des Ursins que j'attends la plus prompte obéissance...

Le prêtre italien, étonné de la noble fermeté du nouveau pontife, s'inclina respectueusement, et se mêla à un groupe de cardinaux de sa nation.

— Mon très cher neveu et fils en Jésus-Christ, dit Jean XXII à Jacques de la Voye, ce n'était pas sans raison que je redoutais le fardeau imposé à ma faiblesse par le conclave de Lyon. Je suis fermement résolu de ne jamais transporter le Saint-Siége à Rome, et la faction italienne ne cessera de me susciter des ennemis.

— Dieu n'abandonnera pas le successeur de Pierre.

— Ainsi soit fait! répondit Jean XXII.

Et il s'assit seul à l'extrémité de la barque que le fleuve entraînait avec la plus grande rapidité! Napoléon des Ursins s'entretenait à voix basse avec les cardinaux italiens, et leur communiquait les craintes que lui inspirait la fermeté du pontife qu'ils venaient d'élire.

Enfin, le deuxième jour d'octobre au matin, les bateliers s'écrièrent en battant des mains :

— Avignon! Avignon!

En effet, cette ville apparut tout-à-coup sur sa colline, et les cardinaux distinguèrent bientôt une multitude innombrable qui accourait au-devant du pontife bien aimé. Jean XXII fut accueilli avec des transports de joie, et les Avignonais lui donnèrent d'éclatans témoignages de leur reconnaissance. Jean revit avec des transports de tendresse paternelle ses chères ouailles; il leur donna pour évêque Jacques de la Voye, son neveu, et au mois de décembre, il fit une promotion de cardinaux. De ce nombre furent Jacques de la Voye, Gosseaome de Jean, Bernard de Castenet, Bertrand de Poyet, Pierre d'Arreblay, Gaillard de la Motte et Jean Gaïetan des Ursins; il mit au rang des saints confesseurs, Louis, évêque de Toulouse, fils de Charles II, roi de Naples, et travailla activement au bien-être spirituel et temporel de la chrétienté! Que ne promettaient pas de si heureux commencemens!

III.

LE FER ET LE POISON.

Les cardinaux italiens conjuraient chaque jour Jean XXII de transporter le Saint-Siège à Rome; voyant que le pontife s'obstinait de rester à Avignon, ils résolurent de mettre fin à ses jours et d'élire un pape de leur nation. L'histoire ne nous a pas transmis les noms des chefs de cette épouvantable conspiration, mais nous connaissons les scélérats dont ils subornèrent la fidélité en leur prodiguant l'or, et en leur promettant les plus hautes faveurs. Dans les premiers jours d'octobre 1317, Guilhaume Arcambal, médecin du pape Jean, et Hugues Géraud, évêque de Cahors, se promenaient seuls sur le pont d'Avignon.

— Monseigneur de Cahors, disait le médecin, c'est donc un projet bien arrêté : nous empoisonnerons le pape.

— Oui, répondit l'évêque de Cahors.

— Je ne puis vous cacher que cet exécrable attentat me fait horreur toutes les fois que j'y pense. Le pape Jean nous regarde comme ses plus fidèles amis; il vous a nommé évêque de Cahors; j'ai reçu de lui tant de marques de confiance que je rougis de moi-même! Nous sommes bien coupables, monseigneur de Cahors!!

Hugues Gérand s'éloigna du médecin, et se promena pendant quelques instans livré à une grande agitation; enfin, il se tourna vers Guilhaume Arcambal, et lui dit : Vous voulez donc être parjure?

— Je ne dis pas cela, monseigneur, répondit le médecin.

— Avez-vous oublié que hier encore vous preniez à témoin le Dieu qui doit nous juger tous, que vous ne négligeriez rien pour délivrer l'univers catholique d'un pape qui s'obstine à rester à Avignon.

— Je l'ai juré, monseigneur de Cahors, répondit le médecin; je serai fidèle à mon serment.

Guillaume Arcambal quitta subitement Hugues Géraud, et se dirigea d'un pas précipité vers le palais pontifical. Il était dix heures du soir lorsqu'il entra dans une salle où le pape s'entretenait avec son neveu Jacques de la Voye et Gaillard de la Mote. Jean XXII fit approcher Arcambal, et lui dit à voix basse :

— Guilhaume, je viens d'apprendre que mes ennemis ont formé le projet d'attenter à mes jours. Si j'ajoutais foi à certaines révélations, je ferais pendre tous les officiers attachés au service de mon palais. Quoiqu'il en soit, je compte sur vous, maître Guilhaume; je sais que vous êtes dévoué à ma personne; allez, mon très cher fils, et veillez à ce qu'aucun mal n'advienne à celui qui, en toute occasion, vous donnera sa bénédiction pontificale.

Arcambal s'inclina devant le pontife, et se hâta de sortir; le poids du remords oppressait déja son cœur.

— Comme Judas Iscariote, je vais donc vendre mon maître pour trente deniers, se dit-il, quand il entendit la porte se fermer derrière lui... Je suis bien coupable! Arrêtons-nous au bord de l'abîme; il en est temps encore.... Que dis-je, insensé! J'ai juré par le corps et le sang de Jésus-Christ de verser du poison dans la coupe du pape Jean! Les scélérats tels que moi ne s'arrêtent qu'après avoir accompli leurs desseins.

Le médecin parcourut à grands pas un sombre corridor qui aboutissait à un petit appartement habité par le barbier du pontife. Il trouva la porte fermée et frappa long-temps sans pouvoir se faire entendre.

— Qu'est-ce donc? s'écria Cyprien Laval, éveillé par le bruit... Les ennemis du souverain pontife, notre père bien aimé, ont-ils envahi le palais?

— Hâte-toi donc d'ouvrir!

— Qui êtes-vous, seigneur?

— Guilhaume Arcambal.

— Oh, maître Arcambal! il faut que vous ayez dans le corps tous les diables de l'enfer, pour troubler, à cette heure, le sommeil des bons chrétiens qui dorment sous les ailes de leurs anges gardiens.

Le vieux barbier ouvrit la porte et alluma une petite lampe. Guilhaume Arcambal s'assit sur un escabelle près du foyer où brûlaient encore quelques tisons.

— Tu dormais comme un bienheureux, dit-il au barbier.

— Oui, maître Guilhaume; depuis que j'ai l'honneur de raser deux fois par semaine le pape Jean XXII, les soucis viennent rarement troubler mon repos.

— Tu aimes bien notre souverain pontife?

— Je l'aime parce qu'il me paie bien, maître Guilhaume; je suis convaincu que si notre saint-père le pape oubliait de remplir votre escarcelle de pièces d'or, vous iriez bientôt exercer la médecine dans votre petite ville de Figeac, en Quercy.

— Assurément, maître Laval. Tu parles comme un cardinal; j'aime ta franchise et j'admire ton dévouement. *Ami jusqu'à la bourse*; n'est-ce pas? beau sire barbier... Et si le pape cessait de payer, il se verrait réduit à laisser croître sa barbe comme les anciens solitaires de la Thébaïde?

— Comme vous le dites, maître Arcambal...

— Si quelqu'un voulait t'enrichir, ne couperais-tu pas le cou au pape Jean?

— Non, maître Arcambal, non, s'écria le barbier effrayé d'une semblable proposition. Vous me faites frémir! De grâce, retirez-vous; le diable a établi son domicile dans votre ame.

Arcambal jeta sur son rival un regard de colère, et fut sur le point de le poignarder, craignant qu'il ne découvrît le secret de la conspiration.

— Écoute, dit-il au barbier, après quelques instans de réflexion : puisque tu n'oserais pas frapper le pape, tu seras au moins fidèle au serment que j'exige de toi.

— Oui, maître Arcambal, répondit le barbier qui se sentait fasciné par le regard étincelant du médecin. Je ne révélerai jamais ce que je viens d'entendre.

— Ce n'est pas tout; il faut que le pape meure. Na



connais-tu pas, parmi ses nombreux serviteurs, un homme capable de l'empoisonner?

— Revenez demain, maître Arcambal, et je vous dirai si le pape Jean est bien gardé.

Le lendemain, Guillaume Arcambal frappa de nouveau à la porte du barbier.

— C'est vous? lui dit Laval....

— As-tu parlé aux domestiques du pape?

— Leur fidélité résistera à toutes les séductions, maître Arcambal; mais j'ai réfléchi, et vous pouvez compter sur moi.

Au même instant, le cardinal Bertrand de Poyet passa dans le corridor, et le médecin, pour ne pas éveiller de soupçons, s'éloigna après avoir recommandé au barbier le secret le plus inviolable. L'évêque de Cahors l'attendait hors des portes: un cardinal italien était avec lui.

— Que Dieu vous tienne en sa sainte garde, dit le médecin en s'inclinant tour à tour devant l'évêque et le cardinal.

— Avez-vous accompli votre promesse? répondit l'évêque de Cahors, impatient d'apprendre l'issue des démarches du médecin.

— Les serviteurs du pape Jean sont tous dévoués à leur maître, dit Guilhaume Arcambal. L'assassin qui voudra arriver jusqu'à lui devra se rendre invisible. J'ai promis de l'or, des honneurs; ils ont persisté dans leur inviolable attachement.

— Ecoutez, maître Arcambal, dit l'évêque de Cahors; il nous reste un dernier moyen.

— Quel est-il, monseigneur?

— Croyez-vous à la puissance de la magie?

— Oui, monseigneur de Cahors. De même que le Tout-Puissant est le Dieu du bien, Satan est le génie du mal; et Satan confie quelquefois son pouvoir infernal à ceux qui se donnent à lui.

— Vous dites vrai, maître Arcambal... Ayons donc recours à l'enfer.. Que nous importe? pourvu que le pape Jean meure. A l'extrémité de la ville est une vieille maison qui tombe en ruine; elle sert d'asile à un magicien florentin... Vous avez entendu parler de Giacomo?

— Je le connais, répondit le médecin, qui ne pût s'empêcher de frémir en entendant prononcer ce nom redoutable.

— Allez frapper à la porte de sa demeure. Dites-lui que les Gibelins triompheront de leurs ennemis; qu'un pape italien sera élu par le conclave, aussitôt que Jean XXII aura rendu le dernier soupir.

L'évêque de Cahors serra la main droite du médecin, et lui montra du doigt la route qu'il devait suivre.

— Le magicien, assis près du foyer où brûlaient des plantes odoriférantes, examinait tour-à-tour un globe et une carte céleste placés devant lui sur une petite table.

— La guerre et la dissension désoleront encore long-temps le monde chrétien, s'écria-t-il en remuant les plantes pour en accélérer la combustion. Ici deux taches de sang; là, une étoile qui pâlit: cette étoile naguère si belle, si resplendissante, est l'étoile de Rome... La capitale de l'univers ne reverra point ses papes avant que ce siècle se soit écoulé!

Giacomo se leva en sursaut en entendant du bruit à la porte.

— Ouvre-moi donc, enfant du diable, s'écriait Arcambal, impatient.

— Entrez, seigneur, répondit le magicien en examinant avec la plus grande attention celui qui venait le visiter dans sa retraite, à une heure si avancée de la nuit.

—Salut à Giacomo le magicien, répartit Arcambal en s'approchant du vieillard. Par Satan, roi de tous les sorciers, je ne croyais pas te trouver éveillé à minuit. Que fais-tu là, Giacomo? Tu prépares quelque remède infernal pour convertir le lait des nourrices en poison... Combien gagne-tu par jour?

— Quelques pièces de cuivre pour acheter du pain, seigneur.

— Si quelqu'un voulait te donner assez d'or pour te rendre riche comme un noble de Venise?

— Seigneur, je me vendrais à cet homme corps et ame.

— Oui. Bien! Giacomo, touche là; le marché est conclu.

— Que demandez-vous de moi? seigneur...

— Y a-t-il quelque moyen de donner la mort à un personnage puissant, toujours gardé par de fidèles serviteurs?

— Oui, Seigneur. Apportez-moi trois figures en cire, représentant l'ennemi dont vous désirez vous délivrer, et je vous jure par tous les démons de l'enfer, qu'il ne sera pas en vie deux jours après.

— A demain, Giacomo, dit Arcambal après avoir donné au magicien une petite bourse pleine de pièces d'or.

Le médecin de Jean XXII s'empressa de raconter à l'évêque de Cahors tout ce qu'il avait vu et entendu. Le lendemain, deux cardinaux italiens, Hugues Géraud, le barbier Pierre Laval, précédés par le médecin, se rendirent à la demeure du magicien. Giacomo trembla de tous ses membres en voyant les robes rouges des cardinaux.

— Je suis trahi, s'écria-t-il... c'est fait de moi...

— Ne craignez rien, seigneur Giacomo, dit Arcambal; songez seulement à accomplir votre promesse, et comptez sur la reconnaissance de nos seigneurs les cardinaux.

Le magicien, rassuré par ces paroles, fit les préparatifs nécessaires à son exécrable cérémonie. Il couvrit une petite table d'un drap noir parsemé de figures diaboliques, mit de la braise dans un vase de cuivre, y jeta quelques grains d'une poudre odoriférante, et pria long-temps dans un langage inconnu.

— Où sont les figures que vous deviez apporter? s'écria-t-il en regardant Arcambal.

— Les voici, répondit le médecin.

— C'est le pape Jean, grand Dieu! s'écria Giacomo.

— Tu trembles!

— Seigneur, ne me trahissez-vous pas? n'avez-vous

pas formé le dessein de conduire au bûcher un misérable vieillard ?

— Au nom de tous, je jure par les plaies du Christ, qu'il n'y a pas de traitres ici, s'écria Hugues Géraud, évêque de Cahors.

— Non, non, répétèrent les cardinaux.

— Votre serment me rassure ; je vais commencer, mais gardez-vous de prononcer le nom du Christ ; c'est Satan seul que nous devons implorer.

A ces mots, Giacomo plaça les trois figures de cire sur la petite table, il prononça des prières cabalistiques; il les entoura d'abord d'un cercle de fer, puis il les plaça dans un cercle d'airain (1).

— De même que ce cercle d'airain entoure l'image du pape Jean, que Satan l'étreigne de ses bras et l'étouffe.

Ensuite le magicien plaça les trois figures devant un miroir :

— Approchez, messeigneurs, dit-il aux cardinaux; voyez le pape Jean tourmenté déja par les douleurs de la suffocation. Ce n'est pas assez, messeigneurs, je vais lui porter un coup mortel.

Le magicien s'arma d'un petit poignard et perça à plusieurs reprises les figures du pape Jean.

Voici le grand coup, s'écria-t-il en enfonçant son poignard à l'endroit du cœur. Je vous jure que le pape a déjà rendu le dernier soupir.

Au même instant, un grand bruit se fit entendre à la porte, elle céda bientôt aux efforts réitérés des soldats du souverain pontife.

— Saisissez les conspirateurs, s'écria le chef en entrant dans la demeure de Giacomo (2).

— Oserez-vous porter la main sur les princes de l'église catholique, apostolique et romaine, dit l'évêque de Cahors ?

— Au nom de Jean XXII, successeur de Pierre, vous êtes prisonniers, s'écria Bertrand de Lagarde ?

Deux heures après, tous les conspirateurs étaient enfermés dans les cachots creusés sous le palais des papes. Lagarde montra à Jean XXII les figures de cire qu'un de ses soldats avait portées de la maison du magicien Giacomo. Le pontife fut effrayé de la multitude de coups dont elles étaient percées; un de ses serviteurs apporta en même temps deux vases pleins d'une boisson empoisonnée.

— Qu'ai-je fait à mes cardinaux, s'écria le pape lorsque sa frayeur se fut dissipée ?.... Ils ont juré ma mort ! veillez sur votre serviteur, grand Dieu ! car le nombre de ses ennemis est bien grand.

Le jour même, Bernard de Castanet reçut ordre de procéder contre les coupables ; ils s'étaient tous évadés, et l'évêque de Cahors fut trouvé seul dans le cachot. Le cardinal Bérenger hâta la marche des procédures, et Hugues Géraud, convaincu par les témoins, fit l'aveu de son crime. Bérenger le condamna à être dégradé publiquement et à une prison perpétuelle, le 4 mai 1317.

Jean XXII, clément par caractère, aurait peut-être pardonné au perfide prélat, sans un incident qui nécessita toutes les rigueurs de la justice séculière. Le cardinal Jacques de la Voye, son neveu, évêque d'Avignon, se fit porter, deux jours après la condamnation de Géraud au palais du souverain pontife.

— Très Saint-Père, s'écria-t-il en se jetant aux pieds de Jean XXII, je viens vous demander votre dernière bénédiction ; priez pour moi, car je sens que l'éternité s'approche. Je porte la mort dans mon sein ; je suis empoisonné !

Mon fils, mon très cher fils, s'écria le pape effrayé....

Il n'eut pas le temps d'embrasser son neveu qui tomba mort subitement.

— Infâme Géraud ! murmura le pontife, tu voulais donc exterminer toute ma race !... Cardinal Bérenger de Frédol, je vous livre l'évêque de Cahors.

Le malheureux prélat fut arraché de sa prison et livré aux juges séculiers qui le condamnèrent à être écorché et brûlé vif. Il fut attaché à la queue d'un cheval, qui le traina au supplice au milieu de la foule qui l'accablait de malédictions. Géraud supporta la torture avec une impassibilité effrayante, et mourut, sans proférer un seul cri, le 20 mai 1317 (1).

IV.

GUELPHES ET GIBELINS.

Le pape Jean, délivré de ses ennemis les plus acharnés, tourna ses regards vers les provinces voisines ; le Languedoc, le Poitou, l'Aquitaine manquaient alors de pasteurs ; il créa un grand nombre d'évêchés (2). L'église de Toulouse devint métropole, et eut pour premier archevêque Jean Raymond de Comminges, évêque de Maguelonne. Les ordres religieux eurent aussi part à la sollicitude du souverain pontife. Néanmoins il eut beaucoup de peine à calmer les divisions des frères mineurs, qui avaient nommé général Michel de Césène dans un conciliabule tenu à Naples en 1316. Un nommé Bernard Déliciosi était à la tête des factieux en France; le pape le fit arrêter, et on le convainquit d'avoir voulu livrer Albi, Cordoues et Carcassonne à Fernand, fils du roi de Majorque. Déliciosi fut condamné à passer le reste de ses jours dans un cachot.

Les mineurs poussèrent de hauts cris, et parcoururent le Languedoc en criant publiquement que le pape Jean était l'Antechrist, chef de la synagogue de Satan, et non de l'église apostolique et romaine.

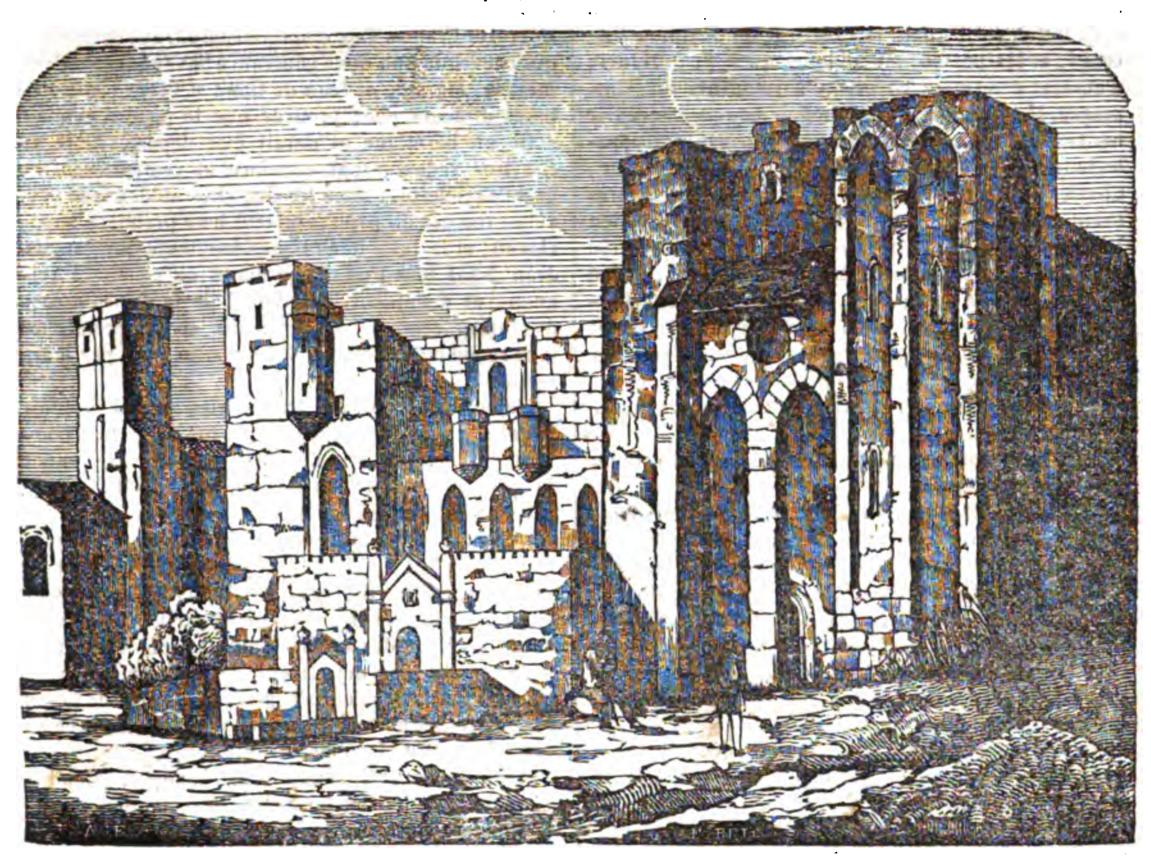
Pendant que le pontife poursuivait ainsi sans relâche le projet qu'il avait de réformer les ordres reli-

(1) Bernard Guido, vie de Jean XXII.

(2) On peut lire les détails de cette horrible conspiration dans la *Chronique de Vassinghem* et dans les ouvrages de la Baluse.

[1] *Almaric Auger vita Joannis, Bernard Guido, vie de Jean XXII.*

(2) Les évêchés de Montauban, de Rieux, de Lombez, de Saint Papoul, de Lavaur, de Castres, de Vabres, de Saint-Flour, d'Agen, de Luçon, de Limoux, d'Alet, etc., etc.



PALAIS DES PAPES, A AVIGNON.

gieux, les députés du roi de France et du comte de Flandre arrivèrent à Avignon. Les flamands, depuis long-temps en guerre avec les français, étaient alors réduits à la plus affreuse misère ; bloqués par terre et par mer, ils ne voyaient d'autre moyen de salut que de demander la paix. Le comte, résolu d'avance de violer le traité, recommanda à ses députés d'accepter toutes les conditions ; les français se laissèrent tromper, et consentirent à une suspension d'armes. Les flamands profitèrent de la trève pour faire des provisions, et continuèrent la guerre jusqu'à ce que, fatigués de voir leur pays livré à la dévastation, ils forcèrent leur comte à se réconcilier sincèrement avec le roi de France.

Jean XXII s'occupait en même temps à ruiner la faction des Gibelins; il fit publier, dans ce dessein, les décrets du concile de Vienne, sous le nom de *Clémentines*. Alors il surgit un nouvel incident qui devait exercer une funeste influence sur son règne pontifical.

Frédéric d'Autriche et Louis de Bavière se disputaient l'empire; les deux concurrens avaient déja pris les armes, et ils firent tous leurs efforts pour s'attirer la faveur de Jean XXII. Le pape résolut de ne se déclarer ni pour l'un ni pour l'autre des deux compétiteurs, et les assigna à comparaître devant lui. Par une bulle, il cassa les vicaires établis par Henri VII dans les grandes villes, et s'unit ouvertement aux Guelphes pour écraser les Gibelins. Ces derniers, commandés par l'intrépide Mathieu Viscomti, ne se laissèrent effrayer ni par les menaces du pape, ni par l'excommunication lancée contre leur chef, et firent trembler l'Italie.

Jean, persuadé que les foudres de l'église ne pouvaient rien contre les Gibelins, envoya des troupes en Italie sous les ordres de Bertrand Puget. Ce cardinal ne reçut pas des Guelphes des secours assez puissans pour résister à Viscomti; il eut la douleur de voir la ville de Gênes livrée à la fureur des deux factions: les Génois ne furent délivrés que par les troupes du roi de Naples. Sur ces entrefaites, les Gibelins furent battus par le roi Robert, et tout annonçait aux Guelphes une victoire complète. Mais la fortune changea bientôt de face. Les Viscomti, fiers de la protection de Louis de Bavière, triomphèrent de leurs adversaires, et Jean XXII se vit réduit à implorer le secours de Frédéric d'Autriche. Le prince allemand se laissa persuader, et fit partir pour l'Italie le prince Henri

son frère, avec deux mille hommes de cavalerie. C'en était fait des Gibelins, si l'adresse de Mathieu Viscomti, et les présens magnifiques qu'il fit à Henri, n'eussent déterminé ce prince à retourner en Allemagne, sans avoir tiré l'épée du fourreau pour secourir les Guelphes. Vers le même temps mourut Philippe-le-long, roi de France, qui eut pour successeur, Charles son frère, comte de la Marche. Les Gibelins firent une perte plus irréparable : l'intrépide Mathieu Viscomti rendit le dernier soupir dans la cathédrale de Milan, sur la fin de 1322. Galéas Viscomti, l'aîné de ses fils et son successeur, ne put résister à l'acharnement des Guelphes, qui le chassèrent de Milan et de plusieurs autres places importantes. Les beaux jours de la gloire des Gibelins étaient passés, et les principaux chefs jugèrent que le moment était venu de se soumettre au pape d'Avignon.

Frédéric d'Autriche et Louis de Bavière mettaient les provinces d'Allemagne à feu et à sang; la bataille de Vethwis décida enfin de la fortune des deux concurrens. Frédéric d'Autriche et le prince Henri, son fils, prisonniers de Louis de Bavière, virent leur ennemi seul maître de l'empire. Le vainqueur tourna ses regards vers l'Italie, et résolut de relever la faction des Gibelins qui se débattait encore contre les Guelphes. Il envoya des troupes à Galéas Viscomti, et parvint même à obtenir une armistice de Jean XXII. Le pape indigné de ce qu'au mépris des traités, les Gibelins s'étaient emparés de Milan, lança contre Louis de Bavière un monitoire par lequel il le sommait de renoncer à l'empire.

Ces brouilleries duraient encore lorsque Villaret, grand maître de l'ordre de saint Jean de Jérusalem, vint à Avignon plaider sa cause contre Maurice de Pagnac que les chevaliers de Rhodes avaient élu à sa place. Les victoires de Villaret assurèrent le triomphe de son parti à la cour du souverain pontife, qui ne put s'empêcher de payer son tribut d'admiration au héros qui venait de conquérir l'île de Rhodes. Villaret abdiqua quelques mois après la grande maîtrise que les chevaliers réunis à Avignon conférèrent au fameux Hélion de Villeneuve.

Cependant Louis de Bavière qui avait tout à craindre de la colère de Jean XXII, dans un siècle où l'excommunion était un coup mortel, députa au souverain pontife Albert, maître des chevaliers hospitaliers en Allemagne, et Henri, chanoine de Prague, pour connaître les causes du monitoire lancé contre sa personne.

— Je veux bien surseoir, dit Jean XXII, pour deux mois seulement à la publication des peines encourues par votre maître; mais si dans ce temps il n'abdique pas la corounne impériale, je l'excommunierai.

Louis de Bavière répondit aux menaces du pontife en envoyant de nouvelles troupes à Galéas Viscomti, qui battit les Guelphes en plusieurs rencontres. Il établit de nouveaux vicaires en Italie, et fit publier dans tous les états d'Allemagne, que le pape Jean ne tendait qu'à priver les électeurs de leurs droits. Le pontife écrivit le 15 juillet 1324 une bulle qu'il envoya aux princes allemands et italiens, et même à Charles IV, roi de France. Tant d'opiniâtreté effraya l'empereur qui convoqua une diète générale à Saxenhausen. Deux moines, Marsille et Jean de Gand y firent lecture de longs discours pour prouver que le pape d'Avignon était un hérétique et devait être déposé. Alors les Gibelins redoublèrent d'audace et remportèrent de grandes victoires; mais les Guelphes aidés par de nouvelles recrues du pape reprirent leur première supériorité, et la lutte devint plus sanglante que jamais. Jean XXII tenait en même temps un concile à Avignon, et établissait le tribunal de la *Rotte*, espèce d'aréopage composé de cardinaux et des prélats les plus renommés, soit par leur science, soit par leurs vertus.

L'empereur, lassé des tracasseries que lui suscitait la haine du souverain pontife, le fit supplier de nouveau de consentir à son élection, et de le couronner de sa propre main. Jean refusa, et Louis de Bavière irrité se jetta dans l'Italie pour secourir les Gibelins. Les grandes villes lui ouvrirent leurs portes; il entra dans Milan le 13 mai 1327, et y fut couronné par Guy de Tarlot, évêque d'Arezzo. Les Romains, après avoir long-temps hésité entre les deux partis, résolurent enfin d'envoyer des ambassadeurs à Jean XXII pour protester de leur dévoûment. Le souverain pontife répondit qu'ils devaient s'opposer aux armes de Louis de Bavière, et n'avoir aucune communication avec ce prince banni du giron de la sainte église.

Louis, accoutumé depuis long-temps à entendre gronder sur sa tête les foudres de l'excommunication, ne se laissa pas effrayer. Il traversa l'Italie et entra dans Rome le septième jour du mois de janvier. Les habitans de cette grande ville le reçurent avec une magnificence extraordinaire; il monta en triomphateur au capitole et fixa le jour de son couronnement au dix-sept du même mois. Il reçut en effet la couronne d'Italie dans la grande basilique de Saint-Pierre.

L'empereur ne recula plus alors devant aucun obstacle; il forma la résolution de déposer Jean, son mortel ennemi, et tint à Rome une assemblée des plus solennelles. Il y parut avec le grand manteau de cérémonie, la tunique impériale, le diadême sur la tête; il lut devant tous les prélats une sentence qui condamnait *Jean de Cahors* comme hérétique, déchu de la dignité pontificale. Cet arrêt étrange produisit une grande sensation sur la masse, toujours avide de nouveauté. Mais Jean XXII avait dans Jacques Colonna un défenseur aussi dévoué qu'intrépide. Il eut le courage de lire sur la place de Saint-Marcel un acte d'excommunication lancé contre le Bavarois. Louis de son côté se livra aux excès de la colère la plus violente. Il condamna Jean XXII à être brûlé vif avec le roi de Naples. Non content de cette démarche ridicule, ayant appris d'ailleurs que Jean avait envoyé à tous les princes d'Allemagne une lettre dans laquelle il le déclarait déchu de tous les droits à l'empire, le nouveau roi des Romains déclara qu'il était nécessaire de procéder à l'élection d'un autre pape.

Pierre Rainalluci, plus connu sous le nom de Corbario, fut le personnage qu'il choisit pour jouer, aux yeux des Romains, cette ignoble comédie.

V.

L'ANTI-PAPE.

Le 12 mai 1328, une grande multitude se pressait sur la place Saint-Pierre. L'empereur y avait fait dresser un grand théâtre surmonté d'un dais magnifique. Il y parut paré de tous les ornemens impériaux, et fit asseoir Corbario à côté de lui.

— Romains ! s'écria-il, le prêtre Jean a déshérité du Saint-Siége la capitale du monde chrétien ; il est temps que le schisme finisse. Rome doit être à jamais le séjour des successeurs de Pierre.

— Vive Louis-Auguste, empereur des Romains, s'écria la foule en battant des mains.

Quand ces premiers transports de joie se furent calmés, le cardinal Nicolas Fabriano prononça un long discours dont le texte était : — Le Seigneur à envoyé son ange et m'a délivré des mains d'Hérode.

Romains, voulez-vous Pierre Corbario pour souverain pontife, s'écria par trois fois un hérault de Louis de Bavière !

Et la multitude s'obstinait à garder un profond silence : elle avait espéré que Louis lui donnerait un pape né à Rome. L'empereur voyant qu'il fallait en imposer par son audace à ce peuple qui aurait bien pu se révolter, s'approcha de Corbario, lui mit l'anneau au doigt, et lui donna le nom de Nicolas V. La multitude et les cardinaux n'opposèrent plus aucune résistance, et Louis conduisit tranquillement le nouveau pape à un splendide festin qu'il avait fait préparer.

L'anti-pape créa des cardinaux, et affecta bientôt la magnificence fastueuse d'un prince puissant. Pour subvenir à ses folles dépenses, il se vit bientôt réduit à vendre les vases sacrés et les privilèges de la sainte église.

Jean XXII informé de l'élection de l'anti-pape et du couronnement de Louis de Bavière, excommunia tous ceux qui avaient assisté à la cérémonie. Nicolas V de son côté lança ses foudres contre le pape d'Avignon, et, pendant quelques mois, les deux pontifes firent assaut d'excomunications. Mais le cardinal des Ursins, légat de Jean XXII, travaillait, d'une manière plus efficace à ruiner le parti de l'anti-pape et de l'empereur. Les Guelphes reprirent courage, et Louis de Bavière se vit forcé de sortir de Rome le 4 août 1328. Plus tard, les Viscomti accablés par leurs ennemis triomphans, eurent recours à la clémence de Jean ; l'anti-pape lui-même, n'ayant plus rien à espérer, écrivit au souverain pontife qui se laissa toucher par son repentir. Alors seulement, Jean XXII se vit délivré des guerres désastreuses qui avaient ensanglanté l'Italie. Son plus redoutable ennemi, Louis de Bavière, était encore au faîte de sa puissance. Le pape tourna tous ses efforts contre ce prince qui lutta contre l'énergie pontificale avec une très-grande fermeté. Mais les princes d'Allemagne étaient aussi fatigués de tant d'années de combats, et par leurs instigations, Louis envoya des ambassadeurs à Avignon.

— Qu'il abdique la couronne impériale, répondit Jean XXII toujours inflexible.

Et la guerre recommença avec une nouvelle fureur en Allemagne et en Italie. En vain le roi de Bohême s'efforça de reconcilier Louis avec le pape, il ne reçut pour toute réponse que l'offre de la couronne impériale qu'il eut la générosité de refuser.

VI.

LAURE ET PÉTRARQUE.

Belle fontaine de Vaucluse, épanche plus doucement tes eaux pures et argentées. Qu'elles murmurent plus long-temps au milieu du gazon et des fleurs. La matinée est riante ; aucun nuage ne voile l'azur du ciel ; l'air est parfumé, et les oiseaux du printemps, cachés sous des rameaux fleuris, recommencent leur doux ramages aux premiers rayons du soleil levant.

Quel est ce jeune homme qui s'avance à côté d'un prince de la sainte église ? Ses cheveux noirs tombent négligemment sur ses épaules ; un ceinture de soie verte rattache autour de ses reins une petite robe de velours. Son œil brille d'un éclat céleste ; sa bouche prononce des paroles harmonieuses comme le chant du rossignol... Salut poète, salut Pétrarque, amant de Laure ! Le souffle brûlant des guerres civiles t'a chassé de l'Italie... Oh ! viens chercher parmi nous le pain de l'hospitalité ! Le ciel d'Avignon est aussi beau que celui d'Arrezzo ta patrie, et les peuples d'Occitanie t'accueilleront comme l'enfant de leur amour !

Le troisième jour du mois de mai 1329, le cardinal Philippe de Cabassole se promenait dans les détours enchantés que forme la vallée de Vaucluse. Pétrarque le suivait à petits pas; le poète et le cardinal admiraient en silence les richesses de la nature.

— Mon ami, dit enfin le cardinal, vous êtes trop mélancolique pour votre âge ; si je ne me trompe, vous ne pensez pas toujours à votre belle Italie.

— Le souvenir de la patrie enivre mon ame d'une joie céleste, répondit Pétrarque, et cette belle vallée ne me fera jamais oublier les riantes plaines d'Arrezzo.

— Et l'amour, mon ami ? ajouta le cardinal en riant... Ne rougissez pas Pétrarque... Dieu créa la première femme pour charmer la solitude d'Adam ; il ne nous a pas défendu d'aimer le chef-d'œuvre de sa toute puissance.

— Seigeur, répondit le poète, j'admirais l'architecture de la chapelle de Saint-Véran. D'ailleurs, je ne suis qu'un pauvre exilé ; quelle femme voudrait enchaîner sa destinée à la mienne. Je n'ai jamais demandé qu'une seule chose au ciel : périssent les Gibelins !...

— Et gloire à Jean XXII ! ajouta le cardinal.

— Oh ! pourquoi s'est-il obstiné à fixer son séjour à Avignon ! Ne sait-il pas que cette ville est la Babylone moderne ?

— Vous êtes Italien, Pétrarque...

— Je suis catholique, monseigneur ; répondit Pé-

trarque, et je voudrais que le successeur de Pierre siège au Vatican et non au château fort d'Avignon.

— Vous n'aimez donc pas Jean XXII?

— Je le regarderai comme un impie, jusqu'à ce qu'il ne soit assis sur la chaire de Pierre.

— Il vous a comblé de faveurs.

— Il m'a trompé, monseigneur de Cabassoles.

— Silence, Pétrarque; vous êtes encore trop jeune pour juger les actions du souverain pontife.

Et Pétrarque garda le silence, jusqu'au moment où il rentra dans le château du cardinal son protecteur.

Depuis long-temps, il connaissait la belle Laure épouse du marquis de Noves. Laure lui avait promis de se rendre ce jour là même à la fontaine de Vaucluse. Pétrarque apperçut au loin une blanche haquenée, et ne doutant pas que ce ne fut sa bien-aimée, il pressa le cardinal de rentrer au château.

Quelques instans après, la noble dame suivie d'un page et deux damoiselles, mit pied à terre près de la fontaine. Pétrarque se hâta d'arriver, et s'agenouilla devant la belle Laure qu'il avait déja chantée tant de fois.

Laure rougit d'abord et dit au poète :

— Je suis venue, Seigneur, pour faire un pélérinage à Saint-Véran; c'est un vœu que j'ai fait pour que Dieu me donne un fils; vous me suivrez, seigneur; j'aime tant à vous entendre, surtout lorsque vous parlez de votre Italie.

Pétrarque s'inclina respectueusement devant la noble dame, et un sourire ineffable passa sur ses lèvres.

Qui pourrait dépeindre les douces impressions qu'éprouvèrent en ce beau jour l'amante et le poète! Qui nous répétera les stances divines que Pétrarque composa sans doute dans l'extase de son amour! Il ne fut pas donné aux oreilles d'un homme d'entendre le suave concert d'amour qui s'éleva dans ce moment jusqu'au ciel.

L'exilé d'Arrezzo coulait des jours heureux à Avignon; il respirait le même air que Laure; il pouvait la voir à chaque instant. Il était entièrement absorbé par l'amour; la gloire n'avait pas encore frappé à la porte de son cœur. Cependant ses poésies étaient déja populaires en France et en Italie. Le même jour, il reçut deux lettres, une du recteur de l'Académie de Paris, et l'autre de Rome. On l'invitait à accepter la couronne qu'on voulait lui décerner, en sa qualité de prince des poètes. Pétrarque hésita long-temps; il opta pour Rome, et se mit en route pour l'Italie.

— Noble dame, dit-il à Laure, quelques jours avant son départ, je n'envierais pas tant cette couronne, sans l'espoir que j'ai de la déposer à vos pieds. Soyez bénie, belle et vertueuse Laure, pour toutes les consolations que vous avez prodiguées à mon âme.

— Revenez bientôt, Pétrarque; revenez, s'écria la belle Laure.

Elle ne devait plus revoir le poète qui, à son retour à Avignon, se vit réduit à pleurer sur le tombeau de la dame qu'il avait tant aimée. Laure seule aurait pu retenir Pétrarque loin de l'Italie; aussi ne tarda-t-il pas à manifester le désir de quitter le comtat Ven·issin.

— Ma bien aimée n'est plus, répondit-il au cardinal Philippe de Cabassoles qui voulait le retenir. Trop long-temps j'ai respiré l'air d'Avignon, la Babylone moderne.

Dès ce jour, les échos de Vaucluse ne répétèrent plus les suaves accords du poète; la tristesse de la solitude régna de nouveau dans cette vallée que le génie de Pétrarque avait changé en un temple sacré où retentissaient sans cesse les accens de l'amour.

Cinq siècles se sont écoulés depuis lors, et la fontaine chantée par le poète d'Arezzo, n'a rien perdu de ses poétiques souvenirs. Le nom de Vaucluse résume à lui seul tout ce qu'il y eut d'amour et de poésie dans le quatorzième siècle; on dirait que pendant les belles nuits d'été, Pétrarque descend du ciel pour répéter ses admirables sonnets, et plus d'une imagination exaltée a cru souvent voir flotter dans les airs les plis ondoyans de la robe blanche de Laure. Mais pour le commun des hommes, Vaucluse n'est plus aujourd'hui qu'un lieu sauvage, bizarrement embelli par la nature.

VII.

LES FUNÉRAILLES.

Cependant Louis de Bavière avait presque anéanti le parti du pape en Allemagne. Jean XXII pour réparer les pertes qu'il venait d'essuyer dans cette partie du monde chrétien, fit tous ses efforts pour attirer à lui les peuples d'Italie. Les grandes villes lui envoyèrent des députés, et promirent avec serment de ne plus reconnaître les officiers de l'empereur. Galéas Viscomti ne se laissa pas effrayer par cette défection subite; il se ligua avec le roi de Naples et battit près de Ferrare les troupes de Jean XXII. Philippe roi de France crut que l'occasion était des plus favorables pour réconcilier le pape et Louis de Bavière; Jean fut encore inflexible, et le prince allemand convoqua un concile où il fit condamner Jean comme hérétique: les peuples d'Allemagne demandèrent à grands cris la déposition de Jean. Le cardinal Napoléon des Ursins désespérant de déterminer le souverain pontife à transporter le Saint-Siége à Rome, répondit favorablement aux propositions que lui fit Louis de Bavière.

Jean XXII qui n'avait rien perdu de son activité, malgré son grand âge, ne fut pas plutôt instruit des nouveaux projets de l'empereur qu'il travailla avec plus d'ardeur que jamais à lui enlever la couronne. En même temps les Bolonais se révoltèrent contre le pouvoir pontifical; ils chassèrent de leur ville le cardinal Poyet, et démolirent le magnifique palais qu'il avait fait construire. Le vieux pape ne put résist r à ce nouveau coup de la fortune; la maladie fit des progrès si rapides que les médecins déclarèrent que c'en était fait du souverain pontife. Jean XXII sentant sa dernière heure approcher réunit tous ses cardinaux; leur fit lire une bulle qui contenait sa profession de foi,

reçut la communion et rendit le dernier soupir à neuf heures du matin le 4 décembre 1834.

Il avait occupé le saint siège, dix-huit ans trois mois et vingt-huit jours; dans le cours de son long pontificat il rendit à l'église les services les plus importans par leurs résultats. La Provence, le Languedoc et l'Aquitaine lui furent surtout redevables de nombreuses améliorations. Jean XXII n'oublia jamais qu'il avait vu le jour sous le beau ciel de notre France méridionale; toutes les fois qu'il eut des faveurs spirituelles ou temporelles à accorder il jetta les yeux sur ses compatriotes. A ce titre seul il mérite de figurer dans les fastes historiques du midi.

Quant aux invectives dont ses ennemis ont chargé sa mémoire, je n'essairai pas de les atténuer, parceque le silence est la meilleure réfutation des historiens qui ont écrit sous l'influence de la haine et de la colère. Qui voudra ajouter foi à l'assertion de Villani qui a dit que Jean XXII laissa des trésors qui s'élevaient jusqu'à la somme de vingt-cinq millions de florins? Cet historien était vendu corps et âme aux Gibelins et à Louis de Bavière; il était payé pour flétrir d'une manière quelconque un pontife qui, du fond de son palais d'Avignon, avait fait trembler tous les princes de l'Europe.

Les violentes apostrophes de Pétrarque ne sont pas d'un plus grand poids dans la balance de l'histoire. Le poète voulait que le saint-siège fut transféré à Rome; Jean refusa, et l'amant de Laure paya l'hospitalité pontificale par des injures et des calomnies. Peut-on faire un crime à Jean XXII d'avoir préféré Avignon à Rome? L'amour de la patrie, si naturel à tous les hommes, lui serait-il imputé comme une action indigne du successeur de Pierre? La prudence ne lui défendait-elle pas de se livrer aux peuples de cette Italie si audacieuse, si turbulente, qui méprisait ses anathèmes et maltraitait ses nonces?

Pendant tout le temps du pontificat de Jean XXII, l'Europe fut livrée à la fureur des dissentions. Il eut besoin d'une main ferme et hardie pour conduire la barque de Pierre sur la mer orageuse du monde.

Louis de Bavière, Frédéric d'Autriche, tantôt les Guelphes, tantôt les Gibelins ne cessèrent de hurler comme des bêtes féroces autour du palais d'Avignon. Jean lutta avec une habileté admirable, et tout autre que lui se serait peut-être perdu dans ce naufrage. Néanmoins, jamais pape n'a été plus calomnié; jamais plus d'accusations ne pesèrent sur une seule tête (1).

Les hommes ont été, sont, et seront toujours les mêmes: ils jugent leurs semblables quand ils ont accompli leur mission; ils oublient les dangers qu'ils ont bravés, et les obstacles qu'ils ont eu à surmonter. Ils voient le héros vaincu, terrassé, et ne se souviennent plus qu'il a combattu long-temps avant de succomber.....

J. M. Cayla.

1 Les constitutions de Jean XXII furent recueillies avec celles de Clément V, son prédécesseur. On les appela d'abord les Joannines; on les connait aujourd'hui sous le nom d'*Extravagantes*.

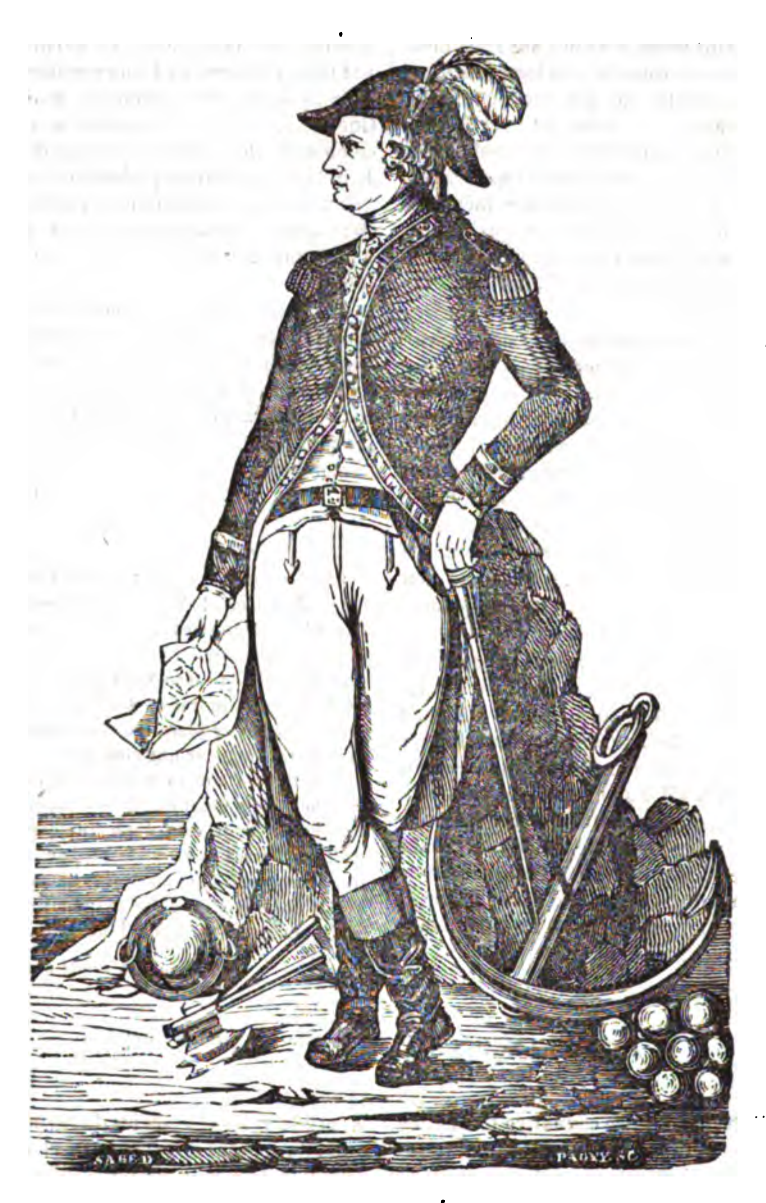
Le mausolée de Jean XXII, dans la cathédrale d'Avignon, est digne de l'admiration des voyageurs. Le 9 mars 1759, on le changea de place. Le corps fut trouvé tout entier. Il n'avait de longueur que cinq pieds, ses bras et ses mains étaient croisés sur sa poitrine; il avait des gants de soie blanche, et au doigt une grosse bague d'or avec une pierre blanche. Il était vêtu d'une tunique de soie violette, et avait par dessus une grande chappe enrichie d'une infinité de petites perles, et au-dessus de la chappe, le *Pallium*. Sa tête était couverte d'une petite mitre de soie blanche dont les bouts pendants étaient de soie rouge.

(*Histoire des Papes d'Avignon*, page 1159)

JEAN-FRANÇOIS GALAUP DE LAPEROUSE.

Dans un recueil destiné à faire connaître toutes les célébrités du midi de la France, le lecteur trouvera souvent le nom d'un artiste à côté du nom d'un guerrier; celui d'un savant qui a vécu dans la retraite et la méditation, à côté de celui d'un navigateur qui a trouvé la gloire dans des explorations lointaines, et dans une vie d'agitation et de dangers. Tous les esprits privilégiés, qui font des conquêtes dans le monde moral ou dans le monde physique ont des droits à la reconnaissance de la patrie; ils accomplissent cette loi divine qui veut: que l'homme perfectionne indéfiniment son intelligence, et qu'il arrive, par son industrie, à la possession et à la paisible exploitation du globe. Pour qu'il puisse accomplir ses hautes destinées, la providence l'a doué d'une constitution flexible, qui lui permet de vivre à toutes les latitudes, au milieu des glaces polaires, comme sous les feux de l'équateur; elle a voulu que les produits les plus variés du règne animal et du règne végétal, servent à ses besoins et à son bien être. La postérité doit donc un tribut d'hommages aux savans intrépides, et aux voyageurs qui ont ouvert un passage à la civilisation au milieu des terres inconnues, ou qui ont frayé sur les mers, jusqu'à eux inaccessibles, une route au commerce et à l'industrie. Le midi peut nommer avec orgueil Lapérouse pour l'opposer à ce que la France entière et l'Europe offrent de plus illustre parmi les navigateurs.

Lapérouse naquit à Albi, en 1741; une éducation soignée, une jeunesse studieuse lui préparaient une carrière distinguée; ses goûts que l'étude avait développés lui firent choisir la marine militaire, dans laquelle il entra en qualité de garde du pavillon le 19 novembre 1756; il se distingua à son début pendant la guerre que la France soutenait contre l'Angleterre.



GALAUP DE LAPÉROUSE.

Il fut blessé et fait prisonnier dans le combat que le maréchal de Conflans livra avec son escadre aux flottes anglaises, à la hauteur de Belle-Ile. Les vaisseaux de l'arrière-garde française, le *Magnifique*, le *Héros* et le *Formidable* furent enveloppés par huit à dix vaisseaux ennemis, et, après un combat terrible, qui occasionna la perte de 8 vaisseaux français ou anglais, le *Formidable*, criblé de boulets se rendit aux Anglais. Rendu peu de temps après à la France, Lapérouse fit avec distinction trois campagnes sur le vaisseau le *Robuste*. Promu au grade d'enseigne, le 1er octobre 1764, il pouvait jouir du repos pendant une paix de quatorze ans; mais son amour pour la marine lui faisait chercher de nouvelles fatigues; aussi pendant ce temps de trève, nous trouvons Lapérouse sur six vaisseaux différents, s'exerçant aux pratiques de la navigation dans les mers d'Amérique, et sur les côtes du Malabar. En 1778 les hostilités recommencèrent et Laperouse promu au commandement de l'*Amazone* qui faisait partie de l'escadre de l'amiral d'Estaing, se signala par la capture de la frégate anglaise l'*Ariel*, et par la part glorieuse qu'il eut à la prise du vaisseau

l'Expériment. Nommé capitaine en 1780, il prit le commandement de la frégate l'*Astrée*, et il alla avec l'*Hermione*, croiser vers le cap nord de l'ile royale : c'est là qu'il livra le 21 juillet, un brillant combat à six bâtimens de guerre anglais. A sept heures du soir, les deux frégates coururent ensemble, toutes voiles dehors, sur la ligne que formaient les vaisseaux ennemis, et, après avoir porté le désordre dans l'escadrille anglaise, elles capturèrent après une demi heure de combat le *Charlestown* de 24 canons, et le *Jach* de 18. Les autres bâtimens anglais ne durent leur salut qu'à la fuite et à l'obscurité de la nuit. Ce glorieux fait d'armes, augmenta la réputation de Lapérouse, qui reçut, le 31 mai 1782, comme témoignage de la haute estime du gouvernement, la mission de détruire les établissemens anglais de la baie d'*Hudson*. Monté sur le *Sceptre* de 74, et suivi des deux frégates l'*Astrée* et l'*Engageante*, commandées par les capitaines *Delangle* et *la Jaille*, il arriva le 17 juillet à l'entrée de la baie d'Hudson qu'il trouva encombrée de glaces; des brumes épaisses rendaient encore sa position plus difficile. Lapérouse, avec son habileté ordinaire, surmonta les obstacles, et après quelques jours de dangers, il arriva en présence du fort du *prince de Galles* qui se rendit à sa première sommation. Le fort d'Yorck situé au sud n'offrit pas plus de résistance. Cette expédition, terminée presque sans coup férir, mit à découvert la capacité incomparable de Lapérouse comme navigateur. Son génie naturel, son courage, une expérience consommée le rendaient digne de diriger les plus hautes entreprises. A cette époque, Louis XVI, enthousiasmé par la lecture des immortels voyages de Cook, voulut que la France rivalisât avec l'Angleterre par ses explorations et ses travaux géographiques. Les regards du monarque en cherchant un rival à Cook devaient se porter sur le capitaine qui revenait vainqueur du milieu des glaces polaires. Lapérouse fut désigné pour diriger une campagne d'exploration dans l'Océanie, et sur les côtes de la Tartarie; un projet détaillé fut présenté à Louis XVI et ce prince, très-versé dans la géographie, après l'avoir examiné avec soin, y ajouta des notes et des observations qu'il terminait par quelques lignes que nous croyons devoir reproduire : «Pour résumer ce qui est » proposé dans ce mémoire, et les observations que j'ai » faites, il y a deux parties : celle du commerce et celle » des reconnaissances; la première a deux points prin» cipaux, la pêche de la baleine dans l'océan méridio» nal au sud de l'Amérique et du cap de Bonne-Espé» rance, l'autre est la traite des pelleteries dans le » nord-ouest de l'Amérique, pour être transportées en » Chine, et, si l'on peut, au Japon. Quant à la partie » des reconnaissances, les points principaux sont: celui » de la partie nord-ouest de l'Amérique, qui concourt » avec la partie commerciale; celui des mers du Japon » qui y concourt aussi; mais pour cela, je crois que » la saison proposée dans le mémoire est mal choisie; » celui des îles Salomon et celui du sud-ouest de la » Nouvelle-Hollande. Tous les autres points doivent » être subordonnés à ceux-là; on doit se restreindre à » ce qui est le plus utile et qui peut s'exécuter à l'aise » dans les trois années proposées. » Les intentions du roi furent secondées par le concours de tous les savans, et une instruction complette fut remise par *Fleurieu*, à Lapérouse, qui allait s'immortaliser par ses belles découvertes, et s'éloigner pour jamais de la patrie. Les deux frégates la *Boussole* et l'*Astrolabe*, portant chacune cent hommes d'équipage furent armées à Brest. Lapérouse commandait la *Boussole*, et son ami Delangle l'*Astrolabe*; l'expédition mit à la voile le 1er août 1785; elle relâcha à Madère et de là se rendit à l'île Sainte-Catherine située sur la côte de l'Amérique méridionale à quelques degrés au nord de la rivière *La Plata*. Peu de temps après, les frégates doublèrent le cap *Horn* pour entrer dans ce monde des marins, l'Océanie, si intéressante, si utile au commerce et où il reste encore tant de découvertes à terminer. Il mouilla le 22 février 1786 dans la baie de la Conception, puis, remontant vers le nord, il passa dans le voisinage de l'île de Paques et des îles Sandwich, découverte par l'illustre Cook; de là il vint attérir au mont Saint-Elie, situé sur la côte de l'Amérique du nord à 60 degrés de latitude.

Trois mois suffirent pour explorer la côte de l'Amérique septentrionale dans une étendue de plus de 600 lieues. Ce rapide examen eut pour résultat de belles découvertes; des points importants que Cook n'avait qu'entrevus furent rigoureusement déterminés; un beau port jusqu'alors inconnu et que Lapérouse appela le *Port des Français*, fut signalé aux navigateurs et aux géographes. Ce dernier succès devait coûter à notre illustre compatriote des larmes bien amères : des canots envoyés pour sonder le port, au moment de la haute mer, furent engloutis; un seul échappa comme par miracle à la fureur des vagues. Deux frères de la plus grande espérance, les MM. Delaborde, furent victimes de ce fatal événement. « C'est avec la plus vive » douleur, dit Lapérouse, dans sa relation, que je » trace l'histoire d'un désastre, plus cruel mille fois » que les maladies, et tous les autres événemens » des plus longues navigations : je cède au devoir » rigoureux que je me suis imposé d'écrire cette rela» tion, et je ne crains pas de laisser connaître que » mes regrets ont été depuis cet événement cent fois » accompagnés de mes larmes. » Mais la douleur ne pouvait abattre cet âme aussi héroïque qu'elle était sensible; après un court relâche à *Monterey*, les deux frégates mirent à la voile le 21 septembre 1786 pour traverser le grand Océan pacifique. Au nord de l'archipel *Sandwich*, elles rencontrèrent le 5 novembre, une île inculte qui fut appelée île *Neker*; la nuit suivante, les deux navires faillirent se perdre sur un récif qui n'était point éloigné de 100 toises; échappés à ce danger, ils pénétrèrent dans le grouppe des Mariannes, et relâchèrent dans la rade de Macao; de là, ils se rendirent à Manille et mouillèrent le 27 février 1787 dans le port de Cavité. Enfin Lapérouse quitta les Philippines le 10 avril, pour exécuter la reconnaissance des côtes de Tartarie et du Japon, partie principale de son voyage, qui a rendu son nom à jamais célèbre. Cette partie du globe n'était connue que par les récits

contradictoires et confus des missionnaires. Il était réservé à notre compatriote de fixer les géographes, et d'éclaircir par des découvertes du premier ordre les doutes des navigateurs. S'avançant au nord, en suivant le canal que forment les îles Japonnaises avec la Tartarie, il reconnait d'abord l'île *Quelpaërt* qui appartient à la *Corée*, longeant successivement les deux rives du canal, il découvre sur la côte du Japon un beau port (le port *d'Estaing*). A cet endroit, le canal qui se rétrécit vers le nord, n'a plus que quatre lieues de largeur. Enfin le 24 juillet, par 51° 30' de latitude, la profondeur des eaux diminua à tel point, que Lapérouse ne put trouver passage pour ses frégates : il traversa plusieurs fois le canal de l'ouest à l'est, et il acquit la certitude que les hauts fonds le barraient dans toute sa largeur. Des vents furieux qui s'élevèrent du sud auraient rendu sa position périlleuse, sans l'importante découverte qu'il fit d'une baie spacieuse (la baie de Castries) sur la côte de Tartarie. Après y avoir réfugié ses vaisseaux, Lapérouse envoya des canots en exploration ; mais ils ne purent, malgré leurs efforts, pénétrer jusqu'à l'embouchure du fleuve *Amur* dont ils étaient peu éloignés. Cette navigation difficile prouva (ce qui depuis a été confirmé par Krusenstern) que l'île Japonnaise de Ségalien se trouve, en effet, détachée de la Tartarie, mais que le canal de séparation qui se retrécit vers le nord était obstrué par les dépôts sablonneux de l'*Amur*. Forcé de rétrograder au sud, Lapérouse ne s'écarta pas de la côte de l'île Ségalien, et il termina cette partie de l'expédition de la manière la plus brillante, en découvrant par 45° 10° de latitude au sud du cap *Crillon* le détroit qui porte son nom. Après avoir complété différentes découvertes, ébauchées par les Hollandais, l'illustre navigateur traversa les *Kouriles* et vint se relâcher au *Kamchatska* dans le hâvre de Saint-Pierre et de Saint-Paul, le 7 septembre 1787. Les frégates prirent ensuite la route sud, et stationnèrent aux îles des Navigateurs, où le capitaine Delangle et quelques autres marins ou savans de l'expédition furent assassinés par les sauvages. Le 7 février 1788, Lapérouse, après avoir réalisé les plus belles découvertes et éprouvé deux malheurs affreux dans la perte de ses amis les plus chers, était rentré à Botany-Bay, d'où il écrivit, pour la dernière fois, au ministre de la marine, une lettre, dont nous reproduisons la dernière partie, parce qu'elle renferme un exposé précis des explorations qu'il voulait encore entreprendre pour terminer son grand voyage:

« Je remonterai aux îles des Amis, et je ferai absolu» ment tout ce qui m'est enjoint par mes instructions,
» relativement à la partie méridionale de la nouvelle
» Calédonie, à l'île *Santa-Crux de Mendana*, à la
» côte sud de la terre des *Arsacides de Surville*, et à
» la terre de la *Louisiade* de Bougainville, en cher» chant à connaitre si cette dernière fait partie de la
» *Nouvelle Guinée*, ou si elle en est séparée. Je passe» rai, à la fin de juillet 1788, entre la *Nouvelle Guinée*
» et la *Nouvelle Hollande*, par un autre canal que
» celui de l'*Endeavour*, si toutes fois il en existe un.
» Je visiterai, pendant le mois de septembre, et une
» partie d'octobre, le golfe de la *Carpentarie*, et,
» toute la côte occidentale de la *Nouvelle Hollande*,
» jusqu'à la terre de *Diemen*, mais de manière cepen» dant qu'il me soit possible de remonter au nord assez
» tôt, pour arriver au commencement de décembre
» 1788, à l'île de France.

Ces lignes étaient les derniers adieux de Lapérouse, à la patrie qu'il ne devait plus revoir. Le 9 février 1791 le gouvernement n'avait plus de nouvelles de l'expédition, et l'assemblée rendit un décrèt, par lequel le roi était prié de faire armer des vaisseaux pour aller à la recherche de Lapérouse et pour continuer l'exploration dont sa dernière lettre contenait le programme. Le 22 avril 1791 la même assemblée décrétait que les relations et les cartes envoyées de Botany-Bay, seraient imprimées et gravées aux frais de l'état et qu'excepté les exemplaires dont le roi voudrait disposer, l'édition serait offerte à madame de Lapérouse; elle décréta aussi, que Lapérouse resterait porté sur l'état de la marine, jusqu'au retour des bâtimens envoyés à sa recherche et que ses appointemens continueraient à être payés à sa femme.... Le contre-amiral d'Entrecasteaux eut la mission honorable de continuer le voyage de Lapérouse et de chercher à découvrir les lieux où ses frégates avaient péri; mais cette expédition utile à la navigation et à la géographie, ne put éclaircir le mystère qui enveloppait la fin malheureuse de notre compatriote. Les regrets de toute l'Europe, les attentions bienveillantes du gouvernement, ne purent calmer la douleur de madame de Lapérouse ; l'espérance l'avait soutenue, sa vie s'éteignit dans la fleur de la jeunesse, lorsqu'elle l'eut perdue....

Trente-cinq ans après la perte de Lapérouse, l'académie des Jeux-Floraux couronnait en 1823 son éloge composé par M. Vinati. —Enfin le hasard a mis les navigateurs sur la trace de notre infortuné compatriote. L'anglais Peter Dillon échangea le 13 septembre 1827 avec les insulaires des îles Mallicolo, (Vanikoro de d'Urville), des objets de fabrique européenne; quatre mois après, la corvette française, l'*Astrolabe* était dans ces parages. A force de soins et de recherches, M. Dumont d'Urville acquit la conviction que les naturels avaient vu deux navires portant pavillon blanc échoués sous le récif de leur île. Un sauvage, gagné par des préesens, conduisit une des embarcations de l'Astrolabe dans une coupure au travers des brisans, et là, à la profondeur de 12 à 15 pieds, on distingua bientôt des ancres, des canons, des boulets, et de nombreuses plaques de plomb; une ancre et un canon furent, après des efforts inouis, détachés des coraux qui les empatuient. —Plusieurs pièces d'argent timbrées de fleurs de lys, et la grande cloche du navire sur laquelle on lit; *Barin ma fait*, ont été rapportées en Europe avec d'autres objets précieux. Un fragment de poupe portait encore des sculptures qui se rapportent aux dessins conservés de la *Boussole*.

En comparant les différens récits des naturels, M. d'Urville pense qu'à la suite d'une nuit orageuse, les insulaires de Vanikoro, apperçurent près du district

de *Tanema* un vaisseau échoué sur les récifs; les vagues le détruisirent rapidement, et un petit nombre d'hommes parvinrent à gagner la terre : le jour suivant les sauvages apperçurent un second vaisseau échoué devant le village de *Païou*; celui-ci, moins tourmenté, se conserva long-temps. Les Français débarquèrent à Païou, où ils travaillèrent sans relâche avec leurs infortunés compagnons à la construction d'un autre navire; ils quittèrent ensuite l'Ile, épuisés par la fièvre et par les combats qu'ils avaient soutenus contre les insulaires; mais cette frêle embarcation ne put résister à la fureur des vagues, ou bien, suivant l'opinion de M. d'Urville, elle alla se perdre sur les côtes occidentales des îles *Salomon*.

Il reste encore un dernier nuage sur les destinées de Lapérouse; nuage qui ne sera peut-être jamais entièrement dissipé.— M. d'Urville a fait construire un modeste monument (aux îles Vanikoro, archipel Lapérouse, de Balbi) pour conserver dans ces parages le souvenir de notre infortuné compatriote.

Lapérouse, comme militaire, peut être compté parmi les braves marins qui ont illustré le pavillon national; comme navigateur, il peut figurer avec honneur à coté de Magellan, de Cook, de Vancouver... Il était doué de toutes les qualités du cœur; sa douceur le faisait chérir de ses compagnons; sa modestie parfaite le portait à faire valoir les services des autres et à oublier les siens.. Le gouvernement, en s'associant à ses concitoyens pour lui ériger une statue dans sa ville natale, a rendu un hommage mérité au courage et au génie.

E. Brassine.

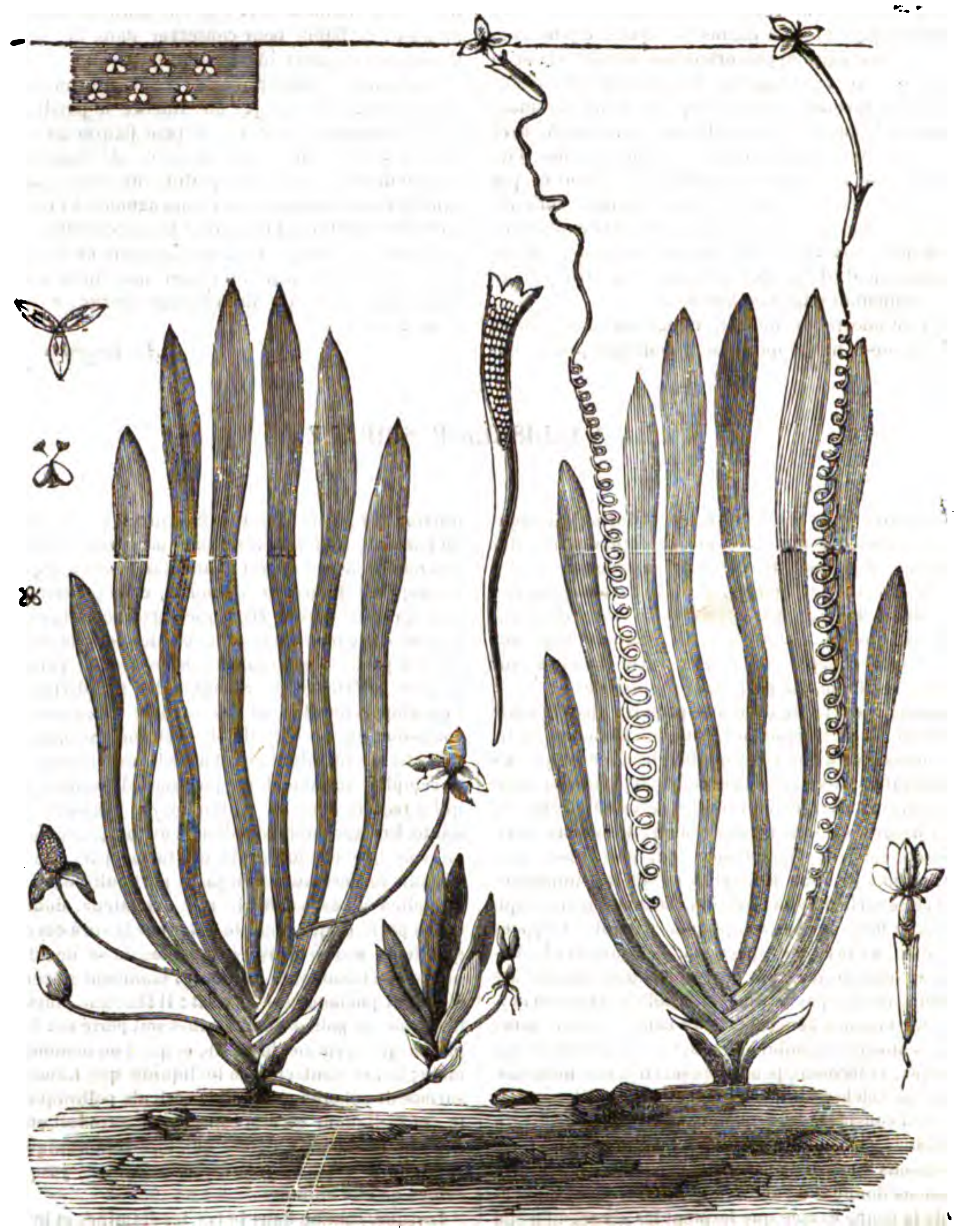
LA VALLISNÉRIE SPIRALE.

L'histoire de la Vallisnérie se rattache tellement aux phénomènes que présente la reproduction des végétaux, qu'on nous pardonnera, sans doute, de placer en tête de cet article, et dans le but de mieux faire saisir tout ce que cette plante offre de merveilleux, quelques considérations élémentaires sur les organes chargés de remplir cette fonction, sur laquelle est fondée la perpétuité des espèces.

Comme il est facile de le comprendre, par la seule réflexion, la production constante de semences donnant naissance à des êtres semblables à ceux qui les ont produites, nécessite le concours de parties ou organes spéciaux chargés de remplir cette admirable loi de la nature. Ce sont les fleurs à qui de si doux attributs sont confiés; chaque pièce qui entre dans leur composition joue un rôle plus ou moins important dans cette sorte d'hymen végétal. Néanmoins celles qui dans une fleur la plus compliquée possible, frappent nos yeux, au premier aspect, par l'élégance et la variété de leurs formes, par la vivacité ou la douceur des couleurs, ne sont pas les plus essentielles; il faut rechercher les organes générateurs au centre, où ils semblent s'abriter à l'ombre de celles-ci, chargées de les protéger, et formant, pour nous servir d'une heureuse image du célèbre Linné, les rideaux de ce lit nuptial.

Si l'on considere avec quelque attention les fleurs du lys blanc, si commun dans les jardins et que nous choisissons à cause de la facilité que leurs grandes dimensions donnent à l'observateur, on trouve, au centre de la coupe évasée que forment les six segmens de l'enveloppe florale, un petit corps dressé, offrant dans le bas un renflement oblong à trois côtes; au-dessus s'élève une partie mince et cylindrique qui supporte une tête à trois lobes, dont la surface est légèrement duvetée et humectée d'une liqueur visqueuse : on dirait une colonne ayant sa base, son fut et son chapiteau. Cette colonne ainsi faite est le pistil. Voici le rôle que cet organe joue dans l'acte de la reproduction : la partie la plus inférieure et la plus renflée, ou l'*ovaire*, renferme trois loges occupées par des graines nombreuses à l'état rudimentaire, qui n'acquéront la propriété de grossir, de mûrir, et de germer qu'autant qu'elles auront reçu une certaine influence de la part d'organes excitateurs particuliers dont il nous reste à parler. Ces organes, on les trouve portés sur la face intérieure de chacune des six divisions de l'enveloppe florale : on les nomme étamines; elles consistent en un filet délié, terminé au sommet par un petit sac membraneux d'abord, exactement fermé et rempli d'une abondante poussière de couleur jaune, qui a reçu le nom de pollen ou de poussière fécondante. En examinant le pollen, à un fort grossissement, on voit que chaque grain est formé par une petite vésicule renfermant une liqueur particulière. Or, c'est au pollen qu'est confié le rôle excitateur, dont nous avons parlé et qui consiste à donner la vie à ces ovules que nous avons trouvé incapables de se développer hors de sa fécondante influence. Comment s'opère cet étonnant phénomène? le voici : Il faut que, lors de la floraison, le pollen des étamines soit porté sur le chapiteau qui termine le pistil, et que l'on nomme stigmate; là, en contact avec le liquide qui humecte la surface de cet organe, chaque vésicule pollinique éclate, et la liqueur qu'elle contenait s'introduit en parcourant les canaux déliés qui font communiquer le stigmate à la partie inférieure ou ovaire, jusqu'aux ovules qu'elle anime.

Lorsque, comme dans le lys, les étamines et le pistil sont renfermés dans la même fleur, cette sorte d'hermaphrodisme rend facile le phénomène de la fécondation; mais, inépuisable dans ses effets, la nature a voulu que des espèces végétales fussent constamment composées d'individus n'ayant que des pistils sans étamines, et d'autres des étamines sans aucune trace de pistil. C'est à ces plantes qui ont ainsi les organes floraux séparés sur des pieds différents que les botani-



Plante mâle. Plante femelle.

LA VALLISNÉRIE SPIRALE.

-nistes ont consacré la dénomination de *dioïques*.
Quelquefois il arrive que des causes fortuites, ou la nature même des choses, tiennent à des distances très éloignées les pieds pourvus d'étamines, des pieds dont les fleurs sont toutes pistilifères : n'importe la fécondation s'opérera. Les brises du matin, apportant

au loin la poussière sur les étamines sauront rendre fertiles des fleurs femelles qui semblaient vouées à une constante stérilité.

La Vallisnérie est dans la classe des végétaux dioïques : cette spirale filiforme terminée par un ovaire alongé, cylindrique, dont le sommet offre six lobes ouverts dont trois inférieurs plus petits, et au centre trois stigmates, où est le pistil ; d'abord resserré sur lui-même, ce long pédicule est placé au fonds des eaux entre les feuilles, au milieu desquelles il nait ; mais, à l'heure de la floraison, il se déroule lentement jusqu'à ce que la fleur soit arrivée au niveau de la surface de l'eau.

Maintenant, pour que le mystère de la fécondation s'opère, des phénomènes plus étonnans vont avoir lieu : les fleurs munies d'étamines sont très nombreuses et fixes au-tour d'un axe central, au sommet d'un sommet très-court, et entourées d'une membrane diaphane, d'abord très-entière qui les protége, et qui finit par se déchirer en plusieurs lobes irréguliers. Ces petits points que vous remarquez sont de très petites fleurs qui ont chacune deux étamines renfermées dans une enveloppe florale à trois divisions très profondes, hermétiquement fermées. La cavité qu'elles forment se trouve remplie d'un gaz particulier ; ce qui rend ces organes spécifiquement plus légers que l'eau ; aussi, à l'heure de la floraison, toutes ces fleurs, se détachant du support commun, viennent, libres, gagner la surface du liquide. Bientôt, à la première influence des royons solaires, chaque fleur s'épanouit, les étamines se redressent, et, flottantes, poussées par les ondes ou les vents, elles viennent se grouper, nombreuses, autour des fleurs femelles, en lançant sur elles les grands poliniques ; puis, flétries, elles sont dispersées, car leur rôle est terminé : les ovules sont fécondés. On voit alors le pistil se contracter de nouveau en spirale et regagner les fonds des eaux pour y murir les nombreuses graines qui, répandues sur la vase fertile, ou fixées aux corps solides, submergés à l'aide d'une sorte de glu qui les environne, donneront naissance à une nombreuse postérité.

Certes y a-t-il une autre plante capable de piquer la curiosité de l'observateur à légal de celle-ci ? La véritable interprétation des phénomènes que nous venons de passer en revue aurait suffi pour établir à tout jamais la démonstration des sexes dans les fleurs. Ces idées admises aujourd'hi par tout le monde, depuis que Linné leur donna la consécration de son grand nom, ont été célébrées par les poètes, et la Vallisnérie a eu sa belle part d'éloges dans les descriptions que Castel, Delille, Aimé-Martin nous ont donnée des noces des plantes. Pour nous, nous avons cru devoir borner notre rôle à celui d'observateur exact, et nous nous sommes contentés de dire ce que nous avons si souvent admiré, lorsque, pendant les belles matinées de l'été, si communes à Toulouse, assis sur les bords du canal de Languedoc, sous la belle allée des platanes qui le bordent, non loin de la ville, nous nous surprenions à passer de longues heures dans le recueillement le plus complet, suivant des yeux les jeux de ces végétales amours. Il nous a semblé que ce récit devait être dépouillé de toute la pompe du style descriptif. Eh ! à quoi serviraient les images pour dire des faits si surprenans par eux mêmes. Aux poètes seuls appartient ce droit.

Delille a célébré, dans ses *Trois règnes de la nature*, les amours de la Vallisnérie. Voici ses vers :

Eh ! même dans le sein de l'humide séjour,
Les peuples végétaux n'ont-ils pas leur amour !
Je t'en prends à témoin, ô toi, plante fameuse
Que le Rhône soutient sur son onde écumeuse !
Même lien n'unit point les deux sexes divers ;
Le mâle dans les eaux cachant ses épis verts,
Y végète ignoré ; sur la face de l'onde
Son épouse suivant sa course vagabonde,
Y goûte, errant au gré des vents officieux,
Et les bienfaits de l'air, et la clarté des cieux.
Mais des flots paternels la barrière jalouse
Vainement de l'époux à séparé l'épouse.
L'un vers l'autre bientôt leur sexe est rappelé :
Le temps vient, l'amour presse, et l'instinct a parlé ;
Alors, prêts à former l'union conjugale,
Les amans, élancés de leur couche natale,
Montent, et sur les flots confidens de leurs feux,
Forment à leur amante un cortège nombreux.
L'épouse attend l'époux que l'onde lui ramène ;
Zéphire à leur amour prête sa molle haleine :
Le flot les réunit, la fleur s'ouvre et soudain
L'espoir de sa famille a volé dans son sein.
L'amour a-t-il rempli les vœux de l'hymenée,
Sûre de ses trésors, la plante fortunée,
Prête à donner aux eaux de nouveaux citoyens,
De ses plis tortueux racourcit les liens,
Redescend dans le fleuve, et, sur sa molle arène,
De sa postérité s'en va mûrir la graine ;
Attendant qu'elle vienne au milieu de sa cour,
Retrouver le printemps, le soleil et l'amour.

Ainsi que notre gravure les représente, les racines de la Vallisnérie sont fibreuses : elles sont fixées sous la vase au fond des eaux et émettent ça et là des drageons traçans. De chaque touffe des racines s'élèvent des feuilles planes, alongées, minces et un peu transparentes, assez semblables aux feuilles des graminées. Cette plante est vivace et se multiplie avec une grande facilité soit par les rejets nombreux qui partent de ses racines, soit par les nombreuses graines fournies par le fruit. Pendant long-temps le Rhône seul, en France, était en possession de cette plante que l'on trouve aussi en Italie, dans l'Amérique septentrionale et même à la nouvelle Hollande. Elle abonde aujourd'hui dans le canal de Languedoc, et sa présence dans ce réservoir d'eaux stagnantes date presque de son ouverture. Personne, que je sache, n'avait cherché à expliquer l'apparition de la Vallisnérie spirale dans le canal de Riquet, lorsque, dans un morceau sur les plantes voyageuses de nos contrées, publié dans le premier volume de la Revue du Midi, nous essayâmes en 1833 de fixer les naturalistes sur ce point.

On nous pardonnera de faire un emprunt à ce que nous écrivions alors : « La Vallisnérie, comme tou

» le monde le sait, est assez abondante dans le canal
» de Languedoc, pour en rendre la navigation difficile
» si on n'avait d'ailleurs le soin presque chaque an-
» née, de la détruire du moins en partie. Long temps
» en France elle ne fut signalée que dans les eaux
» rapides du Rhône; c'est là aussi que nous retrou-
» verons sa première patrie; et pour déterminer son
» itinéraire, il nous suffira de dire que, portée dans
» le bassin de la Méditerranée par les nombreuses
» bouches du fleuve, elle fut rejettée par la mer,
» avec d'autres productions venues des mêmes lieux,
» sur la plage, et, de là, dans le réservoir où elle
» semble se complaire aujourd'hui. »

Au commencement du XVIII[e] siècle, Micheli, célèbre botaniste de Florence fit connaître la Vallisnérie dans ses *nouveaux genres de plantes;* il lui imposa le nom quelle porte encore aujourd'hui en la consacrant à Vallisnéri, professeur de médecine à Padoue. L'état de la science et les fausses idées que l'on avait alors sur les organes réels de la fécondation, ne permirent pas à l'illustre Florentin de connaître les véritables fonctions de ces parties qu'il a décrites et figurées avec un soin digne d'éloges. Il était réservé à Linné d'attirer sur la Vallisnérie l'attention des naturalistes et l'admiration même de ceux qui restent étrangers à la science des végétaux.

J.-B. Noulet.

LE MILLAS DE HENRI IV.

TRADITION LANGUEDOCIENNE.

Aux pieds de la montagne *Noire* dont la chaine s'épanouit verte, veloutée, ombreuse, d'un côté; nue, aride, chauve de l'autre, entre Castres et Carcassonne, un village s'abrite au bas du versant Castrais. Ce village se nomme Sorèze. Si l'on en croit une inscription gravée sur une table de marbre, trouvée, il y a quelques cent ans, parmi des décombres, ce village date du VIII[e] siècle. Il tire son origine d'une abbaye de l'ordre de Saint-Benoit, fondée par Pepin-le-Bref, et son nom du petit ruisseau qui l'arrose, appelé *Soré : Nomen dat urbi Soror amnis.*

Quoiqu'il en soit, Sorèze est bien le plus gracieux village que la montagne *Noire* ait caché dans l'un des plis de sa robe verdoyante. Couché à l'ombre de saules superbes, il éparpille capricieusement ses petites maisons blanches, dont les eaux vives du Soré viennent baiser les pieds humides. La montagne regarde, par dessus le village, un bassin délicieux. Des bois, des prairies, des vignes, des vergers se disputent cette jolie plaine. Des massifs d'arbres ensevelissent dans des tombeaux de verdure de fraiches habitations. Ce bassin fertile se creuse entre deux villages qui surgissent à ses deux bouts : Sorèze et Puylaurens. Il faut que dans ces ruisseaux qui s'attardent, en murmurant à travers ces campagnes, dans les vents qui sifflent, en se battant avec les arbres, ou jouant avec les hautes herbes; il faut que dans toute cette nature sombre et imposante là haut, riante et gracieuse en bas, riche partout, il y ait quelque chose qui porte à la réflexion, qui conseille la pensée, qui provoque le recueillement et l'étude. Sans cela, comment expliquer la préférence dont les arts et les lettres ont honoré ce séjour? De temps immémorial, ils sont venus demander l'hospitalité à cette plaine et ne l'ont plus quitté depuis. Capricieux malgré leur constance, ils ont voyagé d'un village à l'autre. Une abbaye se fonde à Sorèze, l'abbaye décroit; une école, une académie protestante s'élèvent à Puylaurens, la révocation de l'édit de Nantes tue l'académie. Les muses s'exileront-elles en pleurant de ces lieux tant aimés? Non sans doute. L'abbaye de Sorèze s'enrichit d'une partie des fonds destinés à l'académie, et elle les consacre à l'éducation gratuite de douze pauvres gentilshommes. Voilà le premier noyau, comme la première origine, du célèbre collége de Sorèze.

Sorèze est une ville à part, ou plutôt ce n'est pas une ville, ce n'est pas un village; c'est une immense école. Le collége peut dire hardiment : Sorèze c'est moi. Otez les élèves et les accessoires d'un collége, les ouvriers et les professeurs qui travaillent diversement au profit de la communauté; que vous reste-t-il? Personne. Le professeur, comme l'ouvrier, s'habille, se nourrit, se loge avec le gain qu'il recueille au collége. Quand l'ouvrier est pauvre, il se nourrit des miettes du collége, et s'habille de la défroque des écoliers. Aussi n'est-il pas rare de voir la petite veste d'uniforme et surtout la casquette de cuir faire un dernier service d'invalide sur le dos d'un bottier paresseux, ou sur le chef d'un tailleur surnuméraire.

En reconnaissance de tant de services, la ville se montre la très-humble et très-dévouée vassalle du collége. Elle chôme scrupuleusement le jeudi : ce jour-là, le professeur va se promener dans la direction opposée à celle que choisit le collége, et l'ouvrier escalade la montagne pour garder un jour son attelier de sa vigne, après avoir gardé toute la semaine sa vigne de son attelier. Les vacances sont la morte saison pour la ville, qui s'endort ou plutôt trépasse deux mois durant. A Sorèze on ne suit d'autre calendrier que le calendrier scolaire. L'année commence en novembre, comme elle commençait à la Noël ou à Pâques au moyen-âge, comme en septembre, en Grèce, et sous notre république. On solemnise la fête du directeur du collége avec plus de pompe que celle du roi. On

illumine pour la distribution des prix, ce qu'on fait à peine pour l'anniversaire de juillet. Ne parlez pas de révolutions et d'émeutes à cette population singulière; elle ne tremble que devant les révoltes du collége, s'affecte plus de la démission d'un professeur d'éloquence que de la chûte d'un ministre; et la nomination d'un nouveau directeur remue chez elle plus d'intérêts, plus d'ambition, plus d'enthousiasme, que l'avénement du roi de France.

On sait bien à Sorèze comme ailleurs que Charlemagne est réputé le fondateur des écoles; que sous François 1[er] les arts et les lettres prirent un nouvel élan dans une régénération intellectuelle; que le règne de Louis XIV consacra l'apogée de notre littérature nationale : on sait tout cela; mais en se remettant au point de vue de la petite-ville, au risque de confondre dans son admiration le prieur Hoddy avec Charlemagne, de préférer dom Fougeras à François 1[er], et d'usurper au bénéfice de dom Despault le piédestal de Louis XIV.

Gardez-vous de visiter pendant les vacances cette petite Nécropolis qu'on s'obstine alors par déférence à nommer Sorèze; gardez-vous en bien, à moins que vous ayez choisi cette ville-cadavre pour une halte obligée dans vos incursions à travers la montagne, et que vous espériez trouver dans vos fouilles archéologiques, quelque vieux professeur en retraite, que la solitude n'ait pas effrayé et que l'émigration temporaire des habitans n'est pas séduit.

C'est avec des circonstances aussi atténuantes que je commis, il y a deux ans environ, une entrée peu triomphante à Sorèze, de laquelle un mien ami d'enfance, Paul d'Aiguefonde, voulut bien se rendre complice. Dès la veille, nous avions annoncé par un message une visite a M. Daubian, notre ancien professeur; celui-ci nous attendait à la porte; l'accueil fut de part et d'autre franc et cordial.

Il nous introduisit dans une petite salle au rez-de-chaussée. Son unique fenêtre, ombragée par un cadre de verdure dont deux longues treilles fesaient les frais, regardait un jardin cultivé en grande partie par notre hôte. Ce jardin se clôturait du côté de la rue par une haie d'églantiers et longeait l'église de Sainte-Marie qui l'abritait vers le nord. Une église gothique, autre verdure de pierre, mais plushardie, plus efflorescente; l'église, cet orgue immense qui rayonne au soleil et parle sous la brise mieux que la statue de Memnon; l'église, qui semble s'animer sous les criailleries joyeuses des milliers d'oiseaux qui se nichent dans les fentes de ses rosaces, sous le couvercle de ses clochetons : aimables chanteurs qui paient cette hospitalité en éparpillant ça et là le grain de leur nourriture. Semence qui devient herbe et transforme les gargouilles en vases, et les contreforts en prairies.

La fraicheur aérienne de notre petit réduit, sa vue riante sur l'église voisine et la montagne prochaine, tout cela était plein de charmes. Le sentiment de notre jouissance s'augmentait encore à l'aspect de ces crêtes incultes ou de ces ravins ombreux que nous présentait la montagne comme des témoins de nos courses et de nos fatigues. Le souvenir présent de la bataille, double le prix de la victoire. La vue du désert parcouru fait trouver dans l'oasis des délices ignorées.

Pour toutes ces raisons et pour une autre encore qui se tire d'une grande somme d'appétit, amassée par monts et par vaux, nous étions merveilleusement disposés à faire honneur au déjeûner de Monsieur Daubian.

— Savez-vous, mes enfans, nous dit celui-ci, que voilà bientôt un *lustre* que je suis privé du bonheur des vacances par cela seul que je les prends toute l'année?

— Il y a donc cinq ans que la famille dont chacun de nous se glorifie d'être membre, ne s'augmente plus?

— Hélas! oui, et mes anciens sont partis l'un d'un côté, l'autre d'un autre; moi seul je suis demeuré constant au lieu de notre amitié. J'ai voulu que si, par hasard, quelques-uns de mes enfans comme vous, venaient à Sorèze, ils trouvassent leur vieux Daubian fidèle à son poste comme un saint dans sa niche. Moi, mes enfans, quand je me surprends à visiter seul le parc de l'école ou ma classe de physique, je me trouve isolé, une chose me manque, c'est la voix de mes pauvres élèves. Je ne les entends plus bourdonner à mes côtés. Je ne connais plus ces voix nouvelles dont retentissent ces cours et ces salles. Les élèves d'aujourd'hui ne parlent pas, ne crient pas, ne jouent pas comme les miens. Eh bien, mes enfans, j'ai voulu que pour vous l'illusion fut complète. J'ai voulu que vous ne puissiez trouver la place vide; car je vous y accompagnerai toujours. Ma foi! tant que mes jambes ne donneront pas leur démission, ce qui ne peut tarder, car je me fais vieux.

— Allons donc! vous avez le cœur d'un jeune homme, interrompit M. d'Aiguefonde.

— Je le crois, si j'en juge par le plaisir que j'éprouve en vous voyant : aussi je vous accueille en amis et mon déjeuné frugal vous dira que je suis resté fidèle aux traditions du collége.

— Mais pas trop.

Notre amphytrion se croyait obligé à déprécier sa table autant que, par notre rôle de convives, nous étions tenus de l'exalter; au reste, je dois ici rendre justice à la cuisine du vieux professeur. Elle était éminemment locale. Or, ce genre de cuisine possède, selon moi, un avantage inappréciable sur la cuisine cosmopolite. On ne saurait trop, dans l'intérêt de l'art, encourager ses manifestations. Depuis qu'on a soumis la France à un même régime, le pittoresque s'est envolé pour faire place au trivial. Depuis que la même robe et le même drapeau sont imposés par le journal des Modes à Bayonne comme à Calais; depuis que l'on est obligé de soumettre tout édifice au lit de Procuste du conseil des bâtimens; depuis que le *Cordon bleu* régit notre nourriture, les Français portent l'uniforme, la France nouvelle ressemble à une rue tirée au cordeau, et notre cuisine à un réfectoire de communauté. Le voyageur qui passe sans s'arrêter, qui se contente de la superficie sans sonder l'intérieur, le *intus et in cute*, celui-là rencontrant partout des lieux communs s'étonne

ne quand on lui dit que le Breton diffère du Provençal et le Basque du Normand. Ah! c'est que pour trouver la poésie et le pittoresque, il faut interroger le passé, ou descendre chez des peuples légataires fidèles des vielles traditions.

Autrefois les habits, les édifices, la nourriture avaient leur raison d'exister; ils se rattachaient les uns au sol, les autres à des événemens; ils fesaient partie de l'histoire d'une nation. Un pli de moins, une ceinture de plus provenaient d'un fait historique. Cette diversité possédait une éloquence muette. Le blason était une langue comprise de tous. La nourriture désignait la patrie, la religion même. L'habit distinguait le serf du bourgeois, du noble. Le costume vous disait: voilà un juif, un manant, un clerc, un seigneur. L'architecte différenciait le palais du château, le château de l'église: aujourd'hui rien de tout cela. Partout un prosaïque uniforme. On a une table servie, un habit tout fait, un édifice achevé. Et vienne un normand ou un provençal, un boutiquier ou un artiste; vienne un anachorète ou un danseur, ils sont nourris, habillés et logés de la même manière. Nous fesons de sainte Géneviève un panthéon s'il nous plait; rien n'empêche que la chambre des députés n'établisse son domicile à la Magdelaine, que le concert Musart ne s'instale à Notre-Dame-de-Lorette. Aussi, si vous voulez que le passant ne confonde pas ces choses entr'elles, il faudra prendre le soin de leur infliger un numéro et une étiquette: la *Bourse*, la *Chambre*, le *Palais de Justice* etc. Qui oserait se donner le ridicule d'inscrire au front de Notre-Dame de Paris: ceci est une église?

Après cela, on comprendra facilement que, dans l'intérêt de l'art d'abord et de mon appétit ensuite, je sus apprécier la table de M. Daubian. Une table locale, comme la sienne, est une géographie *illustrée* du pays; elle offre la topographie pittoresque de la contrée: ici, la gimbelette d'Alby à côté du vin blanc de Gaillac, le melon de Lautrec, la châtaigne de Mazamet, la pomme de terre de Brassac, le raisin de Saïx. Si la saison et l'ordonnance du repas eussent permis d'y joindre la cerise de Lavaur, les asperges de Castres, le navet de Lacaune, les fraises de Burlats, tout le département du Tarn eût été représenté jusques dans ses plus chétifs villages, dans la salle à manger de M. Daubian.

J'allais oublier le mets le plus national qu'il nous servit. Dans nos campagnes du midi et même dans nos villes, le blé reconnait dans le maïs un redoutable rival, qui le terrasse complétement dans nos campagnes, pour se laisser vaincre à son tour dans les villes. Le pain lutte avec le *Millas*, que les Italiens appellent *Polenta*.

Vers les cinq heures du soir, entrez dans la cabane d'un paysan: une jeune fille accroupie sur le feu, presse entre la plaque de la cheminée et une pierre que soutient son genou, un pot de fer suspendu à la crémaillère. Ainsi fixé, elle peut remuer à son aise, avec l'aide d'un bâton, un liquide jaunâtre qui se condense au fur et à mesure de la cuisson. Elle a beaucoup à faire la jeune fille, et encore ne pourrait-elle suffire à tout, si le petit enfant, le même qui tourne la broche aux jours de gala, ne s'occupait à jeter des branches de bois dans l'âtre. Car la jeune fille ne peut se distraire un instant de sa besogne; elle remue toujours et à mesure que le feu s'anime, agitant son bâton d'une main, elle verse avec l'autre de l'eau et de la farine de Maïs. Malheur si elle se repose un instant, car des globules de farine durcie, appelés *Couquels*, viendront accuser sa paresse. Elle en rira la première, et répondra gaîment que le plus gros *Couquel* est celui qui tenait le bâton. Cette plaisanterie ordinaire désarme la critique et impose silence à la satyre des convives. Pour l'instant, regardez notre héroïne: elle plonge une petite branche dans le pot et la retire investie d'une couche jaunâtre, pour la présenter à l'enfant. — Pierrou, goûte s'il est cuit. — L'enfant, trop prompt à obéir, se brûle la bouche et répond, faute de mieux, par un signe de tête que la jeune fille interprète en versant une sorte de bouillie qui va se répandre sur une nappe cuirassée de farine. Le *Millas est fait!*

Le Millas, qui se partage, avec le seigle et la pomme de terre, l'honneur de nourrir nos paysans; le millas que la table du riche ne refuse pas d'admettre quand, le poêle est venu le roussir et qu'une poudre sucrée s'incruste sur ses faces. C'est dans cet état, moins primitif, que nous le présenta M. Daubian.

— C'est du millas, messieurs, nous dit-il; je serais heureux s'il vous agréait autant que celui dont Henri IV voulut manger à Castres.

— Comment, Henri IV a mangé du millas à Castres?

— Oui, messieurs. Je n'ai appris cela dans aucune histoire; mais ce n'en est pas moins sûr; à telle enseigne que j'ai vu le banc de Pierre sur lequel s'assit le roi. On l'a religieusement conservé et il se trouve encore aujourd'hui dans la cour d'une maison appartenand à M. Bouffard, un de mes anciens élèves, qui est devenu un *père* des Saint-Simoniens, le pauvre enfant!

Cela nous parut singulier de voir un vieux professeur de physique dépositaire d'une poétique tradition. Cette crédulité à côté de la science et sous des cheveux blancs, avait quelque chose de patriarcal qui allait au cœur, surtout quand la mémoire d'Henri IV venait y mêler le prestige de sa popularité et le charme de son souvenir.

— Contez-nous donc cela, M. Daubian?

— Avec plaisir, mes amis. D'abord je commence par vous dire que vous n'êtes pas obligés de croire. J'ai eu à ce sujet quelques altercations avec le charmant chroniqueur de Castres, M. Magloire Nayral; il m'accorde bien qu'Henri IV a séjourné dans cette ville; mais il ne professe pas une foi aveugle pour l'aventure du millas.

— Nous serons de meilleure composition que lui, peut-être.

— Mes enfans, pas de complaisance.... Je vais conter toujours, le reste c'est votre affaire.

Un jour du mois de mai 1585, Henri IV, encore

roi de Navarre, se promenait dans les rues de Castres en compagnie d'un seul courtisan. Tous les bourgeois sortaient sur le seuil de leurs portes ou regardaient aux fenêtres passer le bon roi. C'était l'heure du souper, sept heures du soir. Le *reyot*[1] fatigué de sa course, voulut se reposer, et il s'assit sur un banc de pierre accroupi devant une maison de pauvre apparence. Le propriétaire du logis, qui était un paysan originaire de Lautrec, vaquait à son souper. Il ne trouva pas dans cette occupation un motif déterminant pour s'abstenir d'assister au passage du monarque; mais, pour concilier les intérêts de sa curiosité avec ceux de son appétit, il apporta un fragment de sa nourriture frugale, représentée par un morceau de millas. Henri tourna les yeux vers lui, et, le voyant manger de si bonne grâce, il l'appela avec bonté. Le paysan, confus d'un si grand honneur, resta comme cloué au sol; il attendit une seconde invitation pour aventurer quelques pas en avant, après avoir fait un signe de croix. Le rouge au front, il cachait ses mains noires et son millas jaune dans son bonnet de laine, fabriqué à Roquecourbe.

— Que mangeais-tu là? demanda le monarque.

Le paysan n'osait pas répondre et encore moins extraire le sujet de l'interrogtion royale.

— J'en veux manger aussi, dit le prince; va m'en chercher!

Une condamnation infamante n'eut pas trouvé le paysan plus atterré qu'un pareil ordre. « Le roi se » moque de nous, pensa-t-il; moi, que je lui porte du » *millas*: quelque chose que nous mangeons tout » notre soûl et à toute heure; mais une bouche de » roi fait à peine tant d'honneur à des ortolans et des » faisandeaux. Pas si fou de lui servir du *millas*. A » propos j'ai pris une caille, je vais la faire rôtir et » avec du pain blanc: le roi qu'on dit si bon ne la » dédaignera pas sans doute; mais il m'a demandé » du millas, et un roi c'est comme Dieu: il voit tout, » il sait tout, il sait peut-être que j'ai eu la pensée » de le tromper. Oh! je vous demande pardon, sire, » mais aussi vous offrir du millas, de ce que je man- » ge, de ce que mangent ma femme, mes enfans; » mon chien même, oh! non jamais!

» S'il s'impatientait, le roi! après tout c'est lui qui l'a ordonné, obéissons! »

— Rose, ma femme, quel vilain millas! il est brûlé, je ne m'en étais pas aperçu, et précisément aujourd'hui que le roi en désire.

— Quel guignon! s'il'on était prévenue encore.

— Choisis au moins le morceau le plus joli, le plus roux.

— Dites donc, Jean, si je le fesais frire?

— Oh! oui.

— Si je le trempais un peu dans du miel, comme nous faisons à Pâques.

— Oh! qu'elle idée! merci Rose, merci; mais presse-toi, vite, vite; je t'embrasserai pour ta peine quand j'aurai le temps.

Bientôt le *millas* fut présenté au roi dans une assiette de terre, la plus propre de la maison. Malgré l'heureuse amélioration de Rose, Jean était bien peu rassuré sur son mets villageois: il l'offrit en tremblant au monarque. O prodige! le noble convive le trouve à son goût et d'un air satisfait il en appelle au témoignage du favori. Jean était heureux et fier; le front radieux, il regardait avec un sourire de satisfaction, tantôt le roi, tantôt la foule. Dans le délire de son bonheur, il s'attribuait une partie des acclamations du peuple qui s'écriait avec enthousiasme: vive le roi! vive le roi!

Henri IV se tournant vers le paysan.— Merci mon brave homme: votre millas est délicieux.

— Oh! mon dieu, non, sire; il ne doit pas valoir grand chose; je voudrais qu'il fut un million de fois meilleur.

— Je le trouve fort bon. Est-ce que vous en mangez tous les jours?

— Oui sire et même plus souvent: quand nous voulons enfin.

Et alors Henri-le-grand parla à l'oreille de son favori, mais pas assez bas pour que Jean ne l'entendit. — Mais le peuple est riche et heureux; sa nourriture est saine et bonne.

— Parfaite, sire.

— Cette assiette me paraît fort propre?

— Ce paysan bien vêtu (c'était un dimanche).

— Comme vous dites, sire.

— Y aurait-il quelque inconvénient à augmenter les impôts?

— Pas le moindre, sire.

Jean comprit, et l'air morne et la pensée triste, il inclinait sa tête pendant que la foule, charmée de la popularité du prince, exprimait sa joie par des cris et des trépignemens.

— Adieu, mon brave homme, dit Henri d'un ton amical; nous reviendrons vous voir, s'il plaît au bon Dieu.

Le paysan salua par une profonde révérence et rentra chez lui le dépit au cœur et la figure dolente.

Depuis ce jour, Jean était triste. Jean qu'avez-vous? lui demandaient ses voisins. Seriez-vous malade? lui disait Rose. Et Jean répondait: « je n'ai rien »; mais on voyait clairement qu'il mentait. Les impôts augmentaient et la tristesse de Jean aussi; il ne parlait presque plus; il n'avait goût à rien; il s'habillait mal; se chaussait mal, ou plutôt pas du tout. Trois ans se passèrent de la sorte, et le roi Henri IV ne revenait pas le voir comme il le lui avait promis, et Jean, qui était crédule, s'imaginait qu'un roi ne peut manquer à sa promesse, même vis-à-vis du plus chétif de ses sujets. Les proverbes ne mentent pas, pensait-il en lui-même, et les proverbes disent: parole de roi; mais Jean et ses proverbes continuaient d'avoir tort.

Un jour les consuls de Castres firent traîner les canons à l'Albinique, où stationnaient 400 arquebu-

[1] Nom populaire de Henri IV. Ce mot patois signifie: petit roi, bon roi.



MILLAS PRÉSENTÉ AU ROI.

siers et les troupes Suisses en garnison dans la ville. Toutes les cloches de l'Abbaye de Saint-Benoit, des églises Notre-Dame et de Saint-Jacques étaient en branle. Le maréchal de Montmorenci, gouverneur de la province, accompagné de Chatillon et de son frère d'Andelot, fils de l'amiral Coligny, commandait une cavalcade de jeunes seigneurs.

Pour qui tous ces préparatifs, pour qui ces honneurs, pour qui cette fête? pour le roi Henri IV. Il arrivait, au milieu des gentilshommes de sa maison. Turenne, qui n'aguère s'était illustré à la tête des troupes Castraises, précédait immédiatement le roi, qui avait à ses cotés le prince de Condé, Béthune, duc de Sully, Roquelaure et Duplessis Mornai.

A cette nouvelle, le front de Jean se déplissa un peu, sa langue se réveilla, l'espoir rentra dans son cœur.

Rose profita de ces favorables dispositions pour l'engager, à cause de la solennité, à revêtir un habit de *cordelat* qu'elle avait commandé à son insu; comme aussi pour lui demander de faire emplette pour elle d'un jupon de *sargine* fabriqué à Castres. A cette double prière, Jean reprit son air sérieux et refusa d'un ton si déterminé que Rose vit clairement que le seul parti à prendre était celui du silence et de la résignation. Aussi ce fut plutôt pour l'acquit de sa conscience que dans un but de succès, qu'elle ajouta; j'aimerais bien que le roi vint nous voir pour vous faire rougir de votre avarice.

Rose ne se croyait pas le don de prophétie et pourtant, une huitaine après, le roi, cheminant par la ville, passa comme la première fois dans la rue de La Tour-Caudière, où habitait Jean, et, comme la première fois, il s'assit sur le banc de pierre de sa porte. Ce jour là il était escorté d'une brillante compagnie de gentilshommes.

« Messeigneurs, leur dit *le Béarnais*, je tiens à vous faire goûter d'un mets fort agréable qui constitue l'ordinaire de mes paysans. Vous verrez que cette nourriture leur permet d'attendre en patience le plaisir de pouvoir mettre leur poule au pôt. » Puis il se retourna et il aperçut Jean sur le seuil de sa porte

mangeant comme l'autre fois. Seulement le paysan lui sembla plus maigre et plus pauvre. Pas de bonnet à la tête, pas de souliers aux pieds; le roi ne parut pas y prendre garde, et il l'appela de nouveau, au grand étonnement de la foule ébahie, qui, par sa surprise, reprochait à Jean le peu de décence de sa toilette. Celui-ci, sans se déconcerter, s'approcha du roi, écouta ses ordres avec respect et rentra chez lui. Rose l'accueillit d'un air de supériorité triomphante, lequel voulait dire: « Je l'avais bien prévu, vous auriez dû écouter votre femme. » Le paysan haussa les épaules et ne répondit que par un signe de tête affirmatif à cette question de Rose: « Le roi veut-il encore du *millas?* » Et avant que celle-ci lui eut fait la proposition de l'accomoder à la poèle, comme jadis, Jean coupa au hazard une tranche de celui qui débordait sur la nappe, l'a posa dans le premier plat qu'il trouva sous la main, sans plus faire attention à Rose qui se jeta à genoux en criant: « Jésus Maria! mon mari a perdu la tête, que vais-je devenir? seigneur Dieu! »

Henri IV prit le plat des mains du paysan; et, soit qu'il eût peu d'appétit, soit qu'il voulût faire les honneurs à la compagnie, il divisa le morceau et l'offrit à ses courtisans en leur disant: N'est-il pas vrai, messeigneurs, que le *millas* est une chose excellente? Tous furent de l'avis du prince, même avant d'en goûter; je vous ai dit que c'étaient des courtisans. Ils se récrièrent sur la bonté exquise de ce mets, sur l'originalité de sa saveur. Il faudrait connaître mieux que moi les ressources élogieuses du langage des cours pour reproduire tout ce qu'il fut dépensé de paroles flatteuses et de louanges adroites à la plus grande gloire du *millas* rustique; et la foule de s'ébaudir de voir tant noble compagnie faire un dîner si bourgeois! Seul, le paysan restait morne; ces applaudissemens du populaire et des convives semblaient lui percer le cœur. Il regardait obstinément dans une certaine direction, et, tout absorbé dans ce regard, il restait étranger à cette scène dont il était pourtant le principal acteur. A le voir ainsi inquiet, sérieux, on l'eut pris plutôt pour un patient que pour l'amphitrion de cette belle compagnie. Toujours son œil était attaché vers le même endroit, comme si tout espoir devait lui venir par ce côté, comme si c'eût été le seul orient d'où pouvait jaillir l'unique soleil qui dut vivifier son courage, en admettant qu'un homme si abattu pût tenir une espérance en réserve. Que regardait donc Jean avec tant de fixité? Probablement cette réflexion vint à la pensée du roi; car il détourna la tête pour examiner l'objet de l'attention tenace du paysan. C'était un chevalier d'un âge mûr, à l'allure sévère, à la physionomie imposante et douce à la fois. La tradition se tait sur le nom de ce noble seigneur. Mais tout m'a porté à croire que ce devait être le grand ministre Sully. Quoi qu'il en soit, il ne partageait pas l'enjouement courtisanesque de la suite du monarque, et celui-ci crut s'apercevoir qu'il appréciait médiocrement le cadeau du Castrais.

— Il me semble Sully, (nous convenons que c'était Sully), il me semble que vous faites la grimace à ce gâteau de maïs.

— Un peu, sire.

— Est-ce que vous ne seriez pas du goût de tous ces messieurs?

— Nullement, sire, et j'en suis fâché pour moi. Je ne me croyais pas plus délicat qu'un autre.

— Cela m'étonne, dit le roi, ou plutôt cela ne m'étonne pas, ajouta-t-il, en laissant tomber ce mot à demi-voix et l'accompagnant d'un sourire de bonhomie malicieuse à l'adresse des courtisans. Voyons! je veux juger le débat.

Le paysan, sur le front duquel la joie commençait à rayonner, donna aussitôt le plat à Henri IV. Jean ne respirait pas, et maintenant il regardait le roi avec cet œil obstiné qu'un instant auparavant il dirigeait sur le ministre.

— En effet, Sully à raison, dit le monarque en rejetant dans le plat le morceau à peine entamé; ce n'est pas bon.

— Pas trop, répétèrent en cœur les courtisans. Le paysan triomphait.

— Comment se fait-il, maraud, que tu sois aujourd'hui plus mal habillé que la dernière fois que je te vis? dit le roi en examinant son hôte de plus près; comment se fait-il surtout que ton millas que je trouvais excellent, soit devenu détestable?

— Sire, répondit humblement le paysan, je suis plus mal accoutré et je ne puis vous offrir une chair meilleure, parce que je n'ai plus le moyen de me procurer d'autres habits, et que mes profits ne me permettent pas d'acheter de la graisse et du miel, ce qui me réduit à manger mon *millas* tout sec, comme j'ai l'honneur de vous le servir.

— Vous serait-il arrivé quelque malheur? continua le prince avec bienveillance.

— Au contraire, sire, puisque j'ai eu, comme tout le monde, le plaisir de payer un peu plus cher pour la gloire de la patrie; ce qui serait un bonheur général, n'était l'inconvénient que notre malheur particulier en résulte.

— Je comprends à merveille, répartit le roi avec un sourire; messeigneurs, la leçon vaut mieux que le régal de ce rustre, profitons-en. Et puis, s'adressant au peuple: « Mes enfans, les impôts seront diminués. En attendant, voilà de quoi rétablir les affaires, » dit-il au paysan, en lui jetant sa bourse.

Nos pères seuls pourraient conter l'enthousiasme et les vives acclamations qui accueillirent cette promesse royale. Le peuple était si riche de bonheur, si absorbé par son allégresse, qu'il ne s'aperçut pas de la disparition de Jean.

Hâtons-nous de le suivre dans sa maison pour le voir sauter au cou de sa femme éplorée: « Rose, ma Rose, je suis en Paradis, et je ne suis pas fou! Tu peux maintenant acheter ma veste et ton jupon; c'est le roi qui paie!

— Vive le roi ! s'écria Rose, sans rien comprendre à la bonne fortune de son mari, et à la joie qui la gagnait elle-même.

— Oui, vive le roi ! répéta Jean, car de cette bourse datera la fortune de plusieurs. »

Frédéric Thomas.



INGRES.

Les faits inaccomplis de l'histoire contemporaine, avec ses ébauches chanceuses et indécises, ne doivent tomber dans le domaine de l'opinion que lorsqu'ils présenteront à la génération entière un ensemble de travail achevé.

Car ses hommes, encore vivans, continuent des œuvres qui doivent attirer sur eux l'attention, tantôt haineuse, tantôt bienveillante et admiratrice de ceux qui seront appelés à les juger. L'histoire contemporaine donc n'est et ne peut être qu'une relation pâle et imparfaite de faits commencés et marchand vers un accomplissement toujours probable et jamais certain. Elle est une initiation que prend une époque sur des questions simplement posées et dont la solution n'appartient qu'à l'époque qui suit. Ainsi s'enchaînent les temps, et avec eux les événemens qui leur sont propres. Les siècles passés nous ont signalé tout ce qu'ils avaient vu surgir de remarquable dans leur cours successif et providentiellement déterminé. Alors les hommes et les choses, avec leur influence connue ou présumée, nous ont été transmis. C'est donc à nous qu'appartenaient la comparaison et l'analyse; c'est nous qui avons conclu sur la moralité des faits accomplis, parce que, venus après leur accomplissement, nous avons pu, avec indépendance, discuter les rapports des circonstances entre elles, les rapports des hommes entre eux, afin d'y puiser un enseignement pour l'avenir.

A nous permis d'enregistrer des faits dont nos yeux peuvent suivre le développement, et qui, nés d'une époque qui est la nôtre, ou provoqués par des circonstances auxquelles nous ne sommes point étrangers, peuvent devenir l'objet de nos réflexions et de nos études. A nous permis de saisir les hommes dans les spécialités qui servent à les populariser; à nous, enfin, la critique des œuvres qui attirent sur un nom l'admiration ou le sarcasme des temps présens. Mais si les œuvres nous appartiennent, disons-le, nous n'avons aucun droit sur les hommes. L'avenir seul doit les juger.

Ainsi donc, en introduisant dans cette publication une sommité artistique du Midi, en communiquant à nos lecteurs quelques réflexions sur le talent d'un homme qui a pris un rang élevé dans la peinture française, et dont la presse parisienne a proclamé les succès et popularisé le nom, nous n'avons point pour but de faire une biographie; nous bornant à signaler une de

nos gloires méridionales, il nous suffira d'entrer dans quelques détails relativement aux œuvres qui l'ont élevé, et de préparer, par nos réflexions sur les débuts et les succès progressifs du grand artiste, le jugement que ses travaux futurs doivent faire prononcer à l'égard de son école.

Un peintre en miniature, assez estimé à Montauban (Tarn-et-Garonne) vers la fin du dernier siècle, s'attacha à inspirer de bonne heure à son jeune fils le goût de l'art qu'il professait; il n'est pas de soins minutieux dont il n'entourât son inclination naissante, désireux qu'il était de lui léguer, avec le patrimoine, sa spécialité artistique: exemple fort rare à cette époque où l'on semble avoir pris à tâche de ne point rendre les professions héréditaires.

Ce peintre en miniature était Ingres père. Fort jeune encore, son fils fut confié par lui aux soins de M. Roques père, de Toulouse, dans l'atelier duquel il commença le grand œuvre de son élévation future; c'est du sein de ces modèles divers, de divers maîtres, que devait jaillir cette étincelle de génie qui allait substituer en peinture la pensée à la matière, l'idée à la forme, la poésie à la réalité; c'est au milieu de ces toiles sur lesquelles diverses écoles avaient jeté, chacune selon son genre, leurs diverses pensées, que se formait le pinceau qui devait atteindre les Carraches et faire revivre Raphaël.

Ingres, trop jeune encore pour songer à obtenir, par la combinaison des écoles, un genre particulier qui le distinguât des autres en l'écartant de la commune voie, dirigea d'abord son pinceau d'après les exigences et la loi des principes reçus. Il se perfectionna dans l'imitation, dans la copie des œuvres remarquables; multiplia, par son activité laborieuse, les ressources de l'élève auquel une brillante imagination prépare une vaste carrière, et, après avoir donné à ses études une direction certaine, il quitta l'atelier de M. Roques, pour aller à Paris continuer, dans celui de David, les travaux dont peu de temps plus tard l'exposition allait recevoir les premiers résulats.

L'école de David, aux préceptes de laquelle Ingres allait assujettir l'exercice de son pinceau; la pesanteur, la matérialité d'une exécution aussi peu idéalisée que celle de David, ne pouvaient que perfectionner l'art du dessinateur, en ce qui concerne la justesse des contours et la disposition des chairs, en ce qui concerne l'anatomie; mais cette exécution était évidemment impuissante pour enrichir l'imagination du peintre, pour provoquer une inspiration poétique. David avait matérialisé sa pensée. Il avait traduit l'idéal par les formes. Son école avait exclu le mouvement. Partant de ce principe que la vérité du dessin n'avait de possibilité que dans l'inertie, elle avait sacrifié l'inspiration à la méthode, et le génie qui ne peut être resserré dans les bornes étroites du calcul, ne pouvait s'assujettir aux exigeances du compas.

Quoiqu'il en soit du point de vue sous lequel nous envisageons l'école de David, il n'entre point dans nos idées de la présenter comme n'ayant point mérité l'engouement passager d'une époque dont elle fit la gloire. Si nous refusons le génie à David, si nous nous attachons à démontrer que ce peintre n'était qu'un reproducteur méthodique de la matérialité de l'art, ce n'est point de la dépréciation que nous avons voulu jeter sur sa spécialité. David a rempli convenablement son temps. Son genre était le résulat direct de l'état, déplorablement restreint, de la *mesquinité* où Lebrun avait réduit la peinture française, indépendamment des efforts qu'avaient faits Lesueur, Poussin et Mignard pour la sauver de l'envahissement des sujets de cœur, qui l'occupaient d'une manière absolue, et à l'exclusion des beautés historiques dont la reproduction seule pouvait lui donner de la vie.

Mais le sceptre que l'opinion publique avait placé dans les mains de David, ne pouvait avoir qu'une autorité passagère. La méthode devait faire place à l'inspiration, la pensée allait commander aux formes, et ce même sceptre échappé aux mains de David devait être recueilli par son élève: Ingres avait vingt ans.

En l'an IX, un jeune homme dont le nom n'a pas fait autant d'éclat que celui de tant d'autres qui peut-être le méritaient moins, Grangé combinait, avec tous les soins minutieux d'un artiste amoureux de cette amère et enivrante fumée qu'on appelle gloire, les fines couleurs dont il enrichissait sa palette; placé devant une toile que l'exquise délicatesse de son goût avait détournée d'un jour pernicieux, il traçait, d'une main que l'espérance rendait sûre, les lignes sévères et rigoureusement mesurées d'un tableau qui devait fixer l'attention publique et trouver une place dans le coin où l'on range les œuvres couronnées. Le tableau de Grangé parut à l'exposition de l'an IX. Il représentait *les ambassadeurs d'Antiochus, ramenant à Scipion son jeune fils qui avait été fait prisonnier sur mer*. Ce sujet rendu avec conscience et justesse révéla dans l'auteur un talent qui donnait des espérances élevées; mais un autre pinceau avait reproduit cette scène; un autre Scipion, un autre fils, d'autres ambassadeurs d'Antiochus avaient été groupés sur une autre toile; un autre tableau conçu sur le même plan, exprimant la même idée, exécuté en même temps, exposé dans le même lieu, divisait les admirateurs et les opinions, appelait les amateurs à l'examen et à l'appréciation, et mettait en balance les jugemens de l'art. Ce tableau qui se faisait remarquer par la réunion des parties essentielles de la peinture; ce tableau, dans l'ensemble duquel on trouvait une pensée juste et déterminée, une dignité et une expression entièrement convenables; ce tableau qui laissait entrevoir l'inexpérience du peintre, mais qui trahissait aussi, par cette inexpérience même, le génie de l'artiste en même temps que la forme du dessinateur, ce tableau était l'œuvre de Ingres, et Ingres avait vingt ans!

On trouve dans cet ouvrage de l'aisance, du naturel et de la grâce. L'attitude du fils de Scipion parut réunir toutes ces qualités; l'ajustement des autres fut jugé très convenable; mais un défaut de transparence, et l'harmonie parfois fausse des teintes qu'on lui reprocha, firent obtenir à Grangé une préférence que l'éta-

boration de son œuvre lui avait justement méritée : Ingres n'eut que le second prix.

S'il s'agissait pour nous de grouper dans cet article des notes biographiques pour préluder au développement futur d'une histoire individuelle et pour préparer le jugement que d'autres que nous porteront sur l'homme qui nous occupe, nous irions dépouiller les mémoires du temps, et nous offririons à nos lecteurs l'état exact des dissensions qui s'élevèrent à propos de ce nouveau nom qui, en fesant sa première apparition dans le monde artistique, trahit l'intention de vouloir s'écarter de la ligne commune, en donnant à la peinture française un nouveau caractère; nous peindrions les travaux incessans de cet homme qui n'a pas reculé devant la démolition d'un échafaudage élevé par tant d'années et que couronna David, et qui a osé rentrer dans la nuit de plusieurs siècles pour reprendre la vieille palette de Léonard de Vinci et le pinceau du grand élève de Michel-Ange, Raphaël, le maître de tous les peintres, le Dieu de la peinture; mais, nous bornant à l'énumération des principales œuvres de l'homme remarquable que notre Midi s'honore de compter au nombre de ses illustrations, nous nous attacherons seulement à reproduire en leur lieu les opinions diverses qui accueillirent au salon de 1834 le *Saint-Symphorien*, cet événement qui ébranla, dans l'intimité de leurs sympathies, tous les membres de cette famille que nous appelons l'art.

Un an après avoir obtenu le second prix de l'exposition, alors que le tableau de Scipion l'africain eut livré pour la première fois son nom à la publicité, Ingres avait déja choisi la place que devait occuper son second ouvrage au salon de l'an X.

Quand ce temple où tant d'hommes distingués ont commencé leur gloire, et où le public, plus souvent curieux qu'appréciateur, va considérer annuellement le résultat de tant de veilles, le fruit de tant d'espérance, l'œuvre de tant de tourmens et de privations; quand ce temple, disons-nous, fut ouvert, la foule se porta en masse vers un tableau dont on connaissait déja l'auteur. Ingres devint dès lors un nom prononcé avec enthousiasme par toutes les bouches; on s'éloignait de son œuvre pour s'en rapprocher encore. L'attitude des *Députés d'Agamemnon* se présentant devant *Achille* pour l'engager à reprendre les armes, avait été conçue et exécutée avec élévation; la pose d'Achille, encore indigné de l'enlèvement de *Brizeis*, était sublime; cette lyre que l'artiste avait placée dans sa main, réunissait l'amour des beaux arts à l'expression fière du visage de ce héros, si terrible dans les combats : tout était convenablement disposé. On vit l'heureuse réunion du dessin et des teintes. Rien de trop accentué, rien de raide; l'air y circulait pur et élastique; le goût public promit le premier prix à l'auteur du tableau, l'institut le lui décerna.

A vingt-un ans, Ingres avait déja présenté deux ouvrages à l'exposition; et, à cet âge, deux prix l'avaient couronné ! mais il n'avait jusques-là qu'ébauché le grand système qu'il devait développer plus tard; il n'avait fait que poser le fondement d'une école dont il devait être le chef, après en avoir définitivement raffermi les principes et fixé les erremens par des études actives et bien comprises : Rome et Florence allaient faciliter sa verve et favoriser l'élan de son génie.

Pensionnaire de l'empereur, après le tableau d'Achille, il partit pour l'Italie, visita les plus poétiques contrées de cet Eden des artistes, puis il alla passer à Rome cinq années qu'il consacra spécialement à ses études consciencieuses et sévères. De Rome, il se rendit à Florence pour compléter, par l'examen de l'école florentine, cette éducation qui, combinée avec sa haute intelligence, allait produire bientôt le *vœu de Louis XIII*.

Le défaut de couleur que l'on a toujours reproché à Ingres se reproduit encore dans ce magnifique tableau qui fut néanmoins accueilli avec un enthousiasme indicible. On s'est long-temps demandé et l'on se demande encore pourquoi ce pinceau si ingénieux continue, malgré les observations quelquefois acerbes de la critique, à jeter sur la toile un ciel brumeux, des clairs obscurs vicieux, des vides sans limpidité, des lumières embrouillardées, des couleurs incessamment ternes. Ce défaut a été attribué par quelques-uns à une disposition particulière de la vue de l'artiste; d'autres ont affirmé qu'Ingres s'attachait à perpétuer cette imperfection dans le but de conserver son originalité. Nous adoptons la première opinion qui nous paraît la plus raisonnable, et, sans toutefois nous arrêter aux causes, notre admiration n'ira pas jusqu'à nous dissimuler l'existence de l'effet.

Le *vœu de Louis XIII*, avec la pose aisée et gracieuse du royal personnage, avec la disposition heureuse des vêtemens qui le couvrent, avec sa vierge, dont la tête radieusement belle, a été prise pour une reproduction raphaëlique, excita l'admiration de tous ceux qui purent le contempler. Cette œuvre remarquable, qui décore l'église de Montauban, est assez connue dans le Midi pour que nous nous dispensions de nous étendre d'avantage sur ce sujet.

Fixé de nouveau à Paris, Ingres fut employé par le gouvernement, et termina en 1827 l'apothéose d'Homère. Ce chef-d'œuvre trouva d'abord des appréciateurs froids, hommes d'opinions peu arrêtées, de jugemens pleins d'inconstance, qui allaient, en 1834, frapper de leur dépréciation un ouvrage incompris, et proclamer, au préjudice de celui-ci, la haute conception du premier qu'ils avaient antérieurement flétri par leurs sarcasmes.

Quand l'ouverture du salon de 1834 eut livré à la critique le *Martyre de saint Symphorien*, on entendit, en effet, une multitude de ces juges que la partialité et les petits intérêts font toujours mouvoir lorsqu'il s'agit de questions importantes, opposer à Ingres de 1827 Ingres de 1834, comme ils avaient opposé au peintre de *l'apothéose d'Homère*, le peintre du *vœu de Louis XIII*. Nul doute que, perpétuant le genre d'appréciation qu'ils ont adopté, ils n'accordent au *Symphorien* de 1834 une supériorité marquée sur la production future que le Raphaël français pourra livrer aux regards du public.

Le *Martyre de saint Symphorien* fut un événement

qui révolutionna la peinture moderne. — Quelques-uns des critiques qui parlèrent de ce tableau de manière à signaler une chute, appuyèrent leurs argumens sur la nature du sujet que le peintre avait choisi; d'autres, acceptant une probabilité assez naturelle, disaient qu'avec l'âge, la main s'alourdit, l'inspiration s'éteint, et semblaient vouloir prouver par là que le *Saint-Symphorien* était une production qui témoignait de l'affaiblissement de l'organisation de l'auteur. D'un autre côté, on dénonçait une gravitation de la peinture de Ingres vers le gris, la tendance très prononcée qu'elle avait de s'envelopper de brouillards. De ces conjectures diverses jaillit une question que chacun s'adressa dans le monde compétent : le *Saint-Symphorien* était-il une œuvre d'inspiration ou d'habitude? était-il le fruit de l'expérience ou de la pratique?

La décroissance de lumière à laquelle Ingres n'a point su se dérober, dans l'âge même le plus énergique, ne pouvait trouver un sujet qui put mieux l'admettre que le *Martyre de Symphorien*. « Transplantés sous » le ciel de la Gaule septentrionale, les arts et la civi- » lisation de la Grèce s'étaient assombris comme ce ciel. » Les dieux auxquels l'édit de Dioclétien obligeait les » chrétiens de sacrifier, ces dieux ne reconnaissaient » plus les étoiles sous lesquelles s'élevait leur sanc- » tuaire : ils souffraient de la pluie et de la gelée. »

Un sujet de mœurs et de costumes antiques, représenté dans un atmosphère pareille à celle que l'on respire dans la Gaule septentrionale, est l'emblème le plus naturel de la révolution forcée qu'a subi le talent du chef suprême de la peinture moderne; or, quoi qu'on aie dit de cet ouvrage, nous préférons croire à sa supériorité incomprise qu'à la faiblesse de son exécution; il a démontré, par l'ensemble de son tableau qu'il n'était pas étranger à la reproduction anatomique de la forte nature. Les bourreaux de saint Symphorien le prouvent d'une manière évidente, et la pureté de pensée qui a conduit son pinceau lorsqu'il a jeté sur le visage du *saint* ce sentiment de résignation qui charme les regards, établit que toute poésie n'est pas éteinte dans son âme!

Nous avons succinctement présenté toute l'opposition que rencontra le dernier tableau de Ingres; pour formuler un jugement à cet égard, nous nous bornerons à introduire dans notre article les réflexions suivantes que nous extrayons d'un journal de Paris.

» J'ai dit avec une entière sincérité l'impression que » m'avait causée l'œuvre de M. Ingres. Je n'ai dissi- » mulé aucune des objections que cette œuvre m'a » suggérées; je n'ai pas dû taire davantage l'admiration » que j'éprouve pour l'ensemble et les principales par- » ties du tableau. Maintenant, laissons faire au temps, » qui n'abandonne jamais les créations réellement » puissantes, qui confond les jugemens injustes ou » légers, qui donne raison au génie contre l'esprit, et » à l'originalité contre la routine. Au reste, et quelles » que soient les clameurs du jour, M. Ingres n'a pas » le droit de se plaindre. Avec un tableau aussi pro- » voquant que le sien, il n'en aurait en aucun temps » été quitte à si bon marché. Aujourd'hui, il ne fait » qu'essuyer les éclaboussures de la foule; il y a vingt » ans, on aurait fait de son tableau une affaire d'état. » Les professeurs, les philanthropes et la police auraient » fait éclater leur intérêt pour le goût, la morale et » l'ordre public; et qui sait si quelque décret impérial » n'aurait pas confiné, dans la prison du Tasse, l'auteur » de cette œuvre incompréhensible à tant de regards, » qu'on appelle le *Martyre de saint Symphorien?* »

Indépendamment des tableaux que nous avons fait connaître, nous mentionnerons celui dont M. G... de Montauban est actuellement en possession; le sujet représente un ambassadeur d'Espagne qui, reconnaissant l'épée de Henri IV dans les mains d'un page, s'agenouille pour la baiser. C'est un de ceux où Ingres a le plus conservé la solidité des carnations.

Nommé depuis quelques années directeur de l'école française à Rome, Ingres a quitté sa patrie et prépare sans doute dans ce moment quelqu'ouvrage qui puisse le dédommager des dégoûts du passé, en lui fesant acquérir un nouveau titre à l'admiration de ses concitoyens.

A. Bellegarrigue.

ESSAI HISTORIQUE SUR LES CAPITOULS.

I.

Lorsque les peuples du Nord, courbés sous le joug des Carlovingiens, subissaient la triste influence du pouvoir féodal, les Languedociens, gouvernés par leurs états généraux, jouissaient des bienfaits de la civilisation et de la liberté. Les comtes de Toulouse n'imitaient pas les grands vassaux de la France septentrionale; ils se fesaient chérir des peuples qui habitaient leurs vastes domaines, et les derniers des Raymonds éprouvèrent, dans l'adversité, tout ce que peuvent faire des sujets pour un prince bien-aimé! Que de vœux n'adressa-t-on pas au ciel, lorsque l'héritier de Raymond VI eut acquis la triste conviction que sa noble race s'éteindrait en lui!

— Grand Dieu! donnez un fils au descendant de Raymond de Saint-Gilles! criait-on de toutes parts. Que le grand arbre qui a couvert trois générations de son ombre tutélaire, ne tombe pas sans laisser un rejeton! . . . .

Malheureusement ces vœux ardens ne furent pas exaucés: Jeanne, fille unique de Raymond VII, épousa Alphonse, comte de Poitiers, frère de Saint-Louis, et, à sa mort, en 1271, le comté de Toulouse appartint aux rois de France. Néanmoins les Capétiens avaient une si haute idée de l'indépendance des Languedociens, qu'ils n'osèrent pas réunir leur pays à la couronne; Philippe III se contenta de prendre le titre de comte de Toulouse, et le Languedoc fit partie du domaine royal en 1361, à l'avènement du roi Jean 1er.

Long-temps avant l'établissement des communes, les grandes villes du Midi étaient régies par des lois et des institutions municipales. Les principaux habitans étaient appelés par voie d'élection à pourvoir à la sécurité individuelle de leurs concitoyens. C'était un beau spectacle pour les peuples méridionaux de voir, tous les ans, l'élite de leur population se réunir pour investir des parens, des amis, d'un pouvoir consulaire! Aussi dès les premiers siècles de la monarchie, l'Occitanie fut l'asile des beaux arts et le foyer de l'intelligence: souvent le Nord prit les armes pour étouffer ces germes précieux qui devaient plus tard produire de si beaux fruits; alors nos ancêtres se précipitèrent dans la lice, et si la race franke triompha des Aquitains, ces derniers opposèrent toujours à la force matérielle l'éternelle prépondérance de la pensée. Dans les guerres contre les Albigeois, page sanglante de notre histoire méridionale, les Provençaux et les Aquitains résistèrent avec une intrépidité héroïque aux conquérans du Nord conduits, par Simon de Montfort: les chevaliers, les barons, les comtes, les ducs, n'eurent qu'à frapper sur leurs boucliers, et les vassaux se hâtèrent de se ranger sous leurs bannières.

Quelle était donc la cause d'un si noble enthousiasme? L'amour de la patrie, le désir de conserver des institutions qui faisaient le bonheur des peuples qui les avaient adoptées! Assurément, si les peuples du Midi avaient eu à se plaindre de leurs seigneurs, ils ne leur auraient pas donné tant de preuves de leur constante fidélité. Déja leurs cœurs étaient brûlés du feu sacré du patriotisme, parce que, comme les serfs du Nord, ils n'étaient pas attachés à la glèbe; parce que les châtelains savaient apprécier la fierté de leurs vassaux, dont les aïeux avaient mérité les faveurs et la protection des proconsuls de Rome.

Dans les temps les plus reculés, les historiens nous montrent les Languedociens vivans sous la domination paternelle de leurs comtes ou de leurs ducs; choisissant parmi leurs concitoyens, ceux qu'ils croyaient les plus propres à défendre la cause commune. Les élus, que les suffrages unanimes appelaient à remplir les nobles fonctions des magistrats municipaux, s'efforçaient toujours de mériter la confiance publique; si la patrie était en danger, ils s'imposaient les sacrifices les plus onéreux; ils vendaient leurs terres pour coopérer plus puissamment que les autres au salut de tous. Nos annales fournissent mille exemples de ce noble désintéressement qui excite encore notre admiration, et nous force à rougir de notre égoïsme.

Jamais les peuples du Languedoc ne se soumirent à la domination anglaise; et cependant le Nord eut besoin de l'enthousiasme d'une jeune fille, pour réchauffer le patriotisme au cœur de ses guerriers. Dans les revers que la France essuya pendant un siècle, nos aïeux se montrèrent toujours fidèles à l'honneur national; les populations payèrent avec joie les nouveaux tributs qui leur furent imposés pour subvenir à tant de désastres. Lorsque le roi Jean, prisonnier dans la tour de Londres, gémissait sur les malheurs de la France, les états du Languedoc envoyèrent en Angleterre six députés pour déposer aux pieds du monarque vaincu le témoignage de la constante affection des peuples du Midi.

De pareils faits, mieux que toutes les assertions, démontrent que dans tous les temps la France méridionale prit une part active à la gloire et aux revers de la patrie. Elle se tint constamment debout devant les ennemis, parce qu'elle était libre, et qu'en perdant ses institutions elle serait tombée dans l'abrutissement de l'esclavage. Cette noble fierté dont elle ne se démentit jamais, elle la devait à ses états généraux et à son administration municipale.

Toulouse était alors, comme aujourd'hui, un centre commun où se réunissait tout ce qu'il y avait d'intelligence et de force morale entre la Dordogne et les Pyrénées. De temps immémorial, cette grande ville avait ses magistrats particuliers qui composaient une espèce de sénat dont la sagesse mériterait d'être proposée pour exemple à nos municipalités.

Sous ses comtes, Toulouse était divisée en cité et en bourg; l'une et l'autre étaient encore subdivisés en six parties qui nommaient chacune deux magistrats communaux. Dans un acte daté de l'an 1247, ils sont appelés *capitularii;* plus tard, ce nom se changea en celui de *capitouls*.

Certains historiens assurent à tort que le mot *capitoul* vient de capitolium, parce que ces magistrats tenaient leurs grandes assemblées dans l'ancien capitole construit par les Romains. Mais il est plus probable que le nom de *capitouls* n'a d'autre origine que le mot *capitulum, chapitre*, assemblée. D'autant mieux que dans une charte de l'an 1164, il est dit que les capitouls, rassemblés en chapitre, prêtèrent serment de fidélité au comte Raymond; *tunc capitularii et vicarius qui in capitulo erant congregati* (1).

Les capitouls, au nombre, de vingt-quatre étaient juges souverains des délits commis dans la cité. Les premiers comtes ne cherchèrent jamais à les contrarier dans leurs fonctions qu'ils remplissaient avec zèle et équité, ni dans leurs priviléges dont ils n'usèrent jamais au préjudice de leurs concitoyens. Habitués à une autorité qui ne connaissait d'autres bornes que celles de la justice, ils se persuadèrent que leurs sentences devaient être souveraines; ils citaient même, à l'appui de leurs prétentions, plusieurs actes où leurs jugemens avait été sans appel. Alphonse, dernier comte de Toulouse, se plaignit hautement de cette prérogative, et

(1) Catel, *Annales du Languedoc — Histoires des comtes de Toulouse*, p. 24

dans plusieurs lettres patentes, envoyées aux capitouls de *Tolose*, il déclara qu'il voulait que ses vassaux pussent en appeler à son tribunal. Cette demande du prince offusqua d'abord la fierté du sénat toulousain; mais, peu à peu, les capitouls cédèrent aux exigences d'Alphonse, et, à sa mort, ils ne se refusèrent pas à prêter serment de fidélité au roi de France.

Guillaume de Cohardon, sénéchal de Carcassonne, se rendit à Toulouse pour mettre la ville et le comté au pouvoir du roi. Le vingt-sixième jour du mois de décembre de l'an 1271, Cohardon rassembla les capitouls au *Château-Narbonnais*.

— Messeigneurs, leur dit-il, le comte Alphonse et la comtesse Jeanne viennent de mourir; ils n'ont pas laissé d'enfans, et je crois que la comté est dévolue de droit à Philippe, roi de France. Je vous requiers donc, messeigneurs, de le reconnaître par un acte public pour votre unique et véritable seigneur, et de lui jurer fidélité?

Les capitouls délibérèrent long-temps. Plusieurs craignaient de se soumettre à un prince qu'ils regardaient comme étranger, parce qu'alors la France était partagée en deux nations, la langue *d'ouil* et la langue *d'oc*. Enfin, tous consentirent à reconnaître Philippe de France pour leur unique seigneur.

— Beau sire de Cohardon, dit Raymond de Roaix, nous aimons tant le roi Philippe, que nous sommes prêts à lui jurer fidélité; mais nous voulons qu'il nous permette, avec serment, de maintenir la ville de *Tolose* dans le droit de créer ses capitouls.

— Je le jure au nom du roi notre seigneur, répondit le sénéchal de Carcassonne.

— Nous voulons, répondit Raymond de Roaix, que les habitans de *Tolose* soient conservés dans l'affranchissement de toutes sortes de péages et de loudes, et dans tous les autres priviléges et usages dont ils ont joui jusqu'à ce temps.

— Je le jure; répliqua Cohardon.

— Nous demandons acte de notre protestation (1). Ensuite on apporta les saints évangiles, et les capitouls jurèrent *de garder, deffendre et conserver de tout leur pouvoir le roi et sa domination; et de lui être toujours fidèles et à ses successeurs.*

Deux jours après, les nobles et principaux bourgeois de la ville se rendirent au château narbonnais et prêtèrent aussi serment de fidélité au roi Philippe.

Les capitouls n'avaient pas seuls le droit de délibérer sur les affaires publiques; la ville nommait en outre un certain nombre d'habitans qui, avant d'entrer en fonctions, juraient *de bien conseiller*. Il est fait mention de ce conseil de ville dans une ancienne charte, où il est dit que « Le comte Raymond se rendit à la maison commune de Toulouse où étaient réunis les consuls, le viguier et les citoyens de distinction qui composaient le conseil. »

Dans les grandes circonstances, quand il s'agissait de prendre une détermination importante, les Capitouls et le conseil de ville appelaient le peuple à une assemblée générale. Alors on se réunissait hors la ville, dans un pré ou dans un champ, et chacun avait droit de donner son suffrage. Une charte du comte Raymond fait mention d'une de ces assemblées qui se tint dans un pré communal appelé pré Carbonel, *in communi prato quod dicitur Carbonelli.*

Ces réunions de tous les habitans d'une grande ville, ne rappellent-elles pas les beaux temps d'Athènes et de Rome, lorsque les citoyens de ces deux républiques à jamais célèbres, allaient voter sur le *forum* pour le salut de la patrie? on ne doit pas s'étonner, après cela, que Toulouse aie joué un rôle si important dans le Midi; que cette noble cité se soit toujours montrée protectrice et mère des beaux arts. La capitale du Languedoc vivait sous un système olygarchique un peu mitigé; c'était Venise avec son conseil des dix, qui n'avait pas besoin pour maintenir la sûreté de ses habitans du poignard clandestin du *Bravo*.

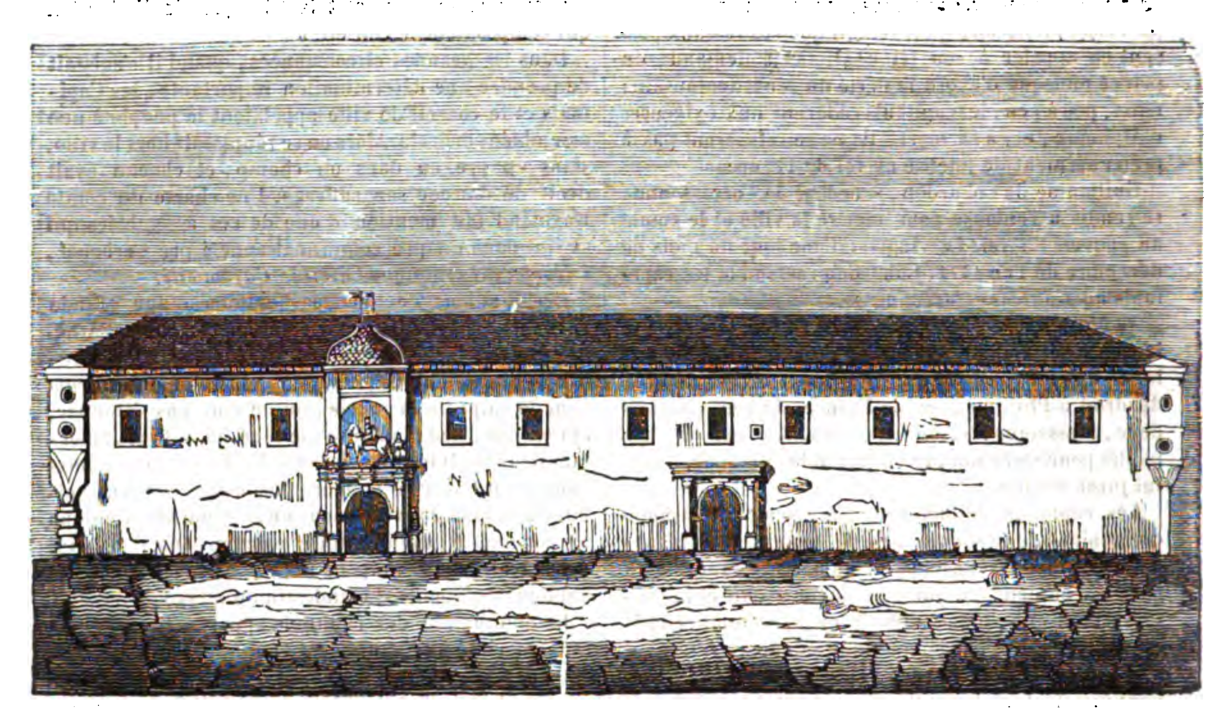
La nomination des capitouls appartenait de temps immémorial aux habitans de Toulouse. Raymond VII, par des lettres patentes données dans l'assemblée générale, avait confirmé ce droit, et déclaré formellement que l'élection des consuls ou capitouls appartenait à la *communauté* de la ville. Néanmoins, Alphonse, ayant appris que le peuple de *Tolose* avait élu ses capitouls, s'en plaignit amèrement; ces magistrats n'en furent pas moins maintenus dans leurs fonctions, et les rois de France, devenus maîtres de la *comté*, laissèrent aux Toulousains liberté pleine et entière pour leurs élections annuelles.

Les capitouls eurent long-temps le droit spécial de poursuivre les juifs et les hérétiques; ils pouvaient aussi prononcer sur les délits des nobles et des ecclésiastiques. Quelques fois même ils rendaient la justice à la place du viguier, et Philippe-le-Bel, par une ordonnance royale datée de l'an 1321, déclara que la justice était *patrimoniale* à la ville de Toulouse. Plus tard, l'article 72 de l'ordonnance de Moulins leur enleva cette prérogative : maintenus pourtant dans leurs usages et libertés, ils obtinrent en 1332 la jouissance des vieux murs et des fossés de la ville.

Le chroniqueur Bardin dit qu'en « l'an 1373, le » 17 février, Louis, duc d'Anjou, frère du roi, créa les » capitouls de son autorité et au préjudice de la » ville, et les continua dans leur gestion jusqu'à la » fin d'août de l'an 1375. Il était bruit que les capi- » touls, pour se faire continuer, avaient donné au duc » six cents écus dor. »

Cette première prévarication entraîna des résultats qu'on était loin de prévoir, et imprima sur la toge des capitouls une tache presque indélébile. Depuis, cette haute magistrature, si vénérable dans les premiers temps, perdit beaucoup de la considération dont elle avait joui, et le parlement établi par Philippe-le-Bel, ne craignit pas de s'arroger le droit de nommer d'of-

(1) Les noms des capitouls mentionnés dans l'acte de 1271 sont : Bernard Bombelles, Raymond Athon de Toulouse; Adhomard d'Aigremont, Raymond de Roaix, Pierre Rond, Vital Faure-Othon, Béranger Raymond, Guillaume Pictor, Pierre de Saint-Subran, Raymond Bastion, Maurand de Belpuech.



ANCIEN CAPITOLE DE TOULOUSE.

fice les capitouls dont l'élection appartenait auparavant au conseil de ville.

Pendant plusieurs siècles, les fonctions du capitoulat avaient été annuelles. Comme dans les anciennes républiques, les Toulousains n'avaient pas voulu que les magistrats municipaux prissent l'habitude du pouvoir; et tous les ans de nouveaux membres étaient appelés aux charges municipales. Cette institution démocratique était d'autant plus sage, qu'une longue expérience a prouvé que les hommes qui tiennent trop long-temps en main les rênes du pouvoir, finissent par en abuser.

Néanmoins, le parlement, sous prétexte de leur donner le temps d'achever le cadastre de la ville, réélut, pour deux ans, les douze capitouls de l'an 1548.

Tous les habitans de Toulouse qui étaient élevés au capitoulat, devenaient gentilshommes par le fait; avant le quinzième siècle, s'ils mouraient dans les six premiers mois qui suivaient leur élection, leurs portraits n'étaient point peints sur les annales de l'hôtel-de-ville, et ils perdaient toutes les prérogatives attachées aux fonctions municipales. Mais les meilleures institutions dégénèrent tôt ou tard : le capitoulat fut aussi entaché d'innombrables abus. Vers l'année 1518, le parlement de Toulouse déclara que les descendans des capitouls jouiraient des faveurs accordées à leurs pères, quoique morts après l'élection, et même avant d'entrer en charge.

C'est à ces fréquentes dérogations à la rigidité des anciennes institutions, qu'il faut attribuer la cupidité honteuse avec laquelle les Toulousains briguèrent dans la suite les nobles fonctions qui, primitivement, n'étaient accordées qu'à des citoyens recommandables par leurs vertus.

Dès le seizième siècle, l'assemblée des capitouls n'était plus ce sénat auguste dont les yeux étaient sans cesse ouverts sur les dangers de la patrie. Déja l'intrigue était regardée comme le plus sûr moyen d'arriver jusqu'aux fauteuils rembourrés de l'hôtel-de-ville. Le parlement, content d'avoir dénaturé l'administration municipale de Toulouse, s'efforça de faire oublier aux capitouls la noble indépendance dont jouissaient leurs prédécesseurs. Il leur accorda priviléges sur priviléges, et les bons magistrats, contens des titres honorifiques qui leur étaient prodigués, s'habituèrent aisément à une lâche dépendance. Énumérons, s'il est possible, les minces prérogatives concédées par le parlement, qui traitait les capitouls comme des enfans qu'on amuse avec des jouets.

En 1522, un arrêt du parlement statua que les capitouls, à la première entrée de l'archevêque, marcheraient immédiatement après lui à l'exclusion du sénéchal.

Ils avaient une place distincte quand ils étaient réunis en corps.

Lorsque la ville envoyait quelque présent au roi, un capitoul était toujours député pour le lui offrir.

Le parlement ne s'en tint pas là, et pour se rendre les magistrats municipaux de plus en plus favorables, il en reçut quelques-uns dans son sein. En 1539, Nicolas Bertrand fut nommé conseiller, et continua d'exercer les fonctions du capitoulat.

Vers le milieu du seizième siècle, les capitouls sentirent se rallumer dans leurs cœurs quelques étincelles de l'énergie que leurs prédécesseurs avaient montrée dans les circonstances les plus périlleuses. Toulouse était alors mal bâtie; les rues étroites et tortueuses ne prêtaient pas un libre cours à la circulation de l'air; aussi, tous les ans, la peste emportait un grand nombre d'habitans, et les mesures sanitaires n'étaient pas assez promptes pour arrêter le terrible fléau. Les capitouls de l'an 1542, furent délégués par le parlement et le conseil de la ville, pour veiller à l'exécution des mesures les plus salutaires. Ils s'acquittèrent de cette noble mission avec un zèle qui malheureusement ne fut pas secondé par l'habileté des médecins. Ceux qui leur succédèrent suivirent pendant quelques années le noble exemple qu'ils avaient donné aux populations du Languedoc. Les capitouls de l'an 1551 méritent surtout d'être mentionnés dans l'histoire: Bosredon, seigneur de Roquetaillade, qui exerçait pour la deuxième fois la charge municipale, s'était rendu coupable de plusieurs concussions. Ses propres collègues, convaincus de la vérité des accusations, résolurent de lui intenter un procès. L'arrêt lui fut bientôt signifié dans la maison de ville; mais, dans un transport de colère, il le déchira, et n'osant pas affronter les nombreux témoins qui avaient déposé contre lui, il prit lâchement la fuite. On le condamna par contumace à une amende de trois mille livres, somme exorbitante dans ce temps, et à être dégradé publiquement. Ce bel exemple de sévérité est digne de l'admiration de tout homme de bien qui voit dans les fonctions municipales autre chose qu'un titre honorifique. Une assemblée sera toujours vénérable, tant qu'elle aura assez d'énergie pour rejeter de son sein un membre qui la déshonore.

Cette circonstance ne fut pas la dernière où les capitouls donnèrent signe de vie. Souvent ils opposèrent une résistance louable aux exigeances des membres du parlement. Malheureusement, lorsque les guerres de religion secouèrent leurs torches embrâsées sur les régions méridionales, les magistrats qui siégeaient au Capitole, s'abaissèrent jusqu'au rôle d'inquisiteurs, et compromirent leur dignité en s'occupant à punir ce qu'on appelait alors *crime d'hérésie*. Ils auraient dû plutôt interposer leur autorité pour calmer la fureur des partis, et la mission de pacificateur eut été plus honorable pour leur mémoire, que celle d'exterminateur des huguenots. Ils jouissaient encore d'une grande considération parmi les habitans de Toulouse; on ne pouvait faire aucune levée de gens de guerre dans le pays toulousain avant de leur avoir communiqué les ordres du roi. Le cardinal d'Armagnac ayant tenu une assemblée des états du pays sans leur autorisation, ils protestèrent contre toutes les délibérations qui y avaient été prises.

Une époque de guerre civile, de massacres, de dissentions va s'ouvrir. Les fureurs de la ligue rongent au cœur les catholiques et les protestans du Languedoc; Toulouse nage dans le sang; ses plus belles rues deviennent la proie des flammes; le président Duranti meurt sous les coups d'un assassin, et trois conseillers au parlement sont pendus à l'ormeau du palais. Les capitouls auraient peut-être empêché ces cruels désastres, si au lieu d'ameuter la foule, ils lui eussent donné l'exemple de la modération. Mais ils se laissèrent entraîner par le vertige qui portait alors les croyances religieuses jusqu'au fanatisme. Qui sait d'ailleurs si, désespérant de contenir le torrent populaire, ils ne furent pas forcés à en suivre le cours impétueux. Dans ce dernier cas, ils agirent en lâches; il eut été plus beau pour eux de mourir sur leurs chaises curules comme les sénateurs de l'ancienne Rome.

Depuis le règne de Henri IV jusqu'à la révolution de 1789, le capitoulat ne fut plus qu'une dignité qui conférait la noblesse et ne contribuait en rien à la prospérité de Toulouse. Sous Louis XIV surtout, plusieurs bourgeois ambitionnant la *gentilhommerie*, employèrent pour parvenir aux fonctions municipales les plus coupables intrigues. La dignité de capitoul, si belle dans son origine, s'acheta à prix d'argent, et la cour se montra très complaisante, pour échanger un titre de noblesse, contre les quelques mille livres que lui payaient chaque année les nouveaux capitouls.

Cependant, l'autorité municipale suscita quelques améliorations dans le dix-huitième siècle. Elle fit élargir quelques rues; elle favorisa l'établissement de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, vota des fonds pour construire la nouvelle façade du Capitole, qui fut commencée en 1750. Après quoi, les nobles capitouls s'endormirent dans leurs robes sénatoriales, et sommeillèrent paisiblement jusqu'à ce que le grand cri de la révolution les réveilla en sursaut. Alors l'assemblée constituante décréta la suppression des différentes formes d'administration communale, et ordonna que chaque commune du royaume fût régie par un maire assisté de plusieurs officiers municipaux. Les capitouls, nommés pour l'an 1790, cessèrent leurs fonctions le 4 février, et le même jour, M. de Rigaud fut proclamé maire par l'élection du peuple.

II.

ANCIEN CAPITOLE

Aussitôt que Rome eût étendu sa domination sur la Gaule Narbonnaise et les deux Aquitaines, elle éleva les grandes cités au rang de colonies de la république. Nîmes, Aix, Narbonne, Toulouse, furent érigées en métropoles; chacune de ces villes voulut imiter la magnificence fastueuse de la capitale du monde: la patrie des anciens Tectosages eut, comme ses voisines, un Capitole qui fut, dit-on, construit sous l'empire de Galba, l'an soixante-huit de l'ère chrétienne.

Quelques écrivains ont voulu contester à Toulouse

le titre de colonie romaine. Ils appuient leurs assertions sur l'absence totale de monumens qui, partout ailleurs, signalent le passage des maîtres du monde. Il est vrai que la capitale du Languedoc ne présente pas aux antiquaires ces débris de basiliques, d'amphithéâtres qu'on retrouve encore de nos jours dans les grandes villes du Midi. Mais doit-on conclure de là que Toulouse n'était pas une cité importante avant l'invasion romaine? Ne sait-on pas que les rois visigoths la choisirent pour en faire le centre de leurs vastes domaines, et que ces peuples barbares ne posèrent le marteau destructeur qu'après avoir anéanti tout ce qui pouvait faire revivre le souvenir de Rome? D'ailleurs qui doute aujourd'hui de l'antique splendeur de la ville de Toulouse? Qui ne sait qu'elle a été deux fois capitale d'un grand royaume?

Cette noble et grande cité que le poète Ausone appelle *Quintuple*, dont les écoles étaient si renommées dans toute la Gaule, renfermait primitivement dans ses murailles des monumens qui exciteraient notre admiration; mais tout a disparu, et, selon toutes les probabilités, il ne reste pas pierre sur pierre de la belle cité des *Tolosates*. Son Capitole fut démoli par les Barbares; on n'en trouve pas un seul débri. De sorte que les historiens ne sont pas d'accord sur le lieu qu'il occupait.

Les uns disent que l'ancien Capitole n'était autre chose que le Château-Narbonnais, connu de nos vieux chroniqueurs sous le nom de *L'oustal rouyal del Castel-Narbonnés*. Les autres affirment qu'il occupait l'emplacement où furent construits, plus tard, les bâtimens de l'inquisition; d'autres enfin affirment, avec plus de raison, que l'ancien Capitole était situé près de la chapelle de Saint-Quentin, au même endroit où s'élève aujourd'hui la nouvelle façade construite par l'architecte Cammas.

Catel, dans ses *Annales du Languedoc*, démontre assez clairement que le nom de capitole donné à l'hôtel-de-ville de Toulouse n'est point d'origine romaine. Il le fait dériver du mot *capitulum*, *chapitre*, assemblée, parce que c'était là que se réunissaient les *capitularii* ou capitouls. Dans un acte daté de l'an 1280, et qui se trouvait dans les archives avant la révolution, il est fait mention du Capitole où les *capitularii* étaient rassemblés avec leur *consistoire*.

Quant à l'emplacement de l'ancien Capitole, je me contenterai de citer les principaux historiens de ces siècles reculés.

Paulus Hentznérus, dans son *Voyage en Languedoc* dit que le *capitolium* ou *capitulum* de Toulouse s'élevait sur le terrain même où l'on construisit plus tard l'église et le couvent de l'inquisition. Mais, s'il faut ajouter foi au commentaire du père Brouvérus, sur les œuvres de Fortunatus, l'ancien Capitole n'occupa jamais l'emplacement de l'inquisition. La plus grande preuve qu'on puisse citer à l'appui de cette assertion, sont les actes du martyr de saint Sernin. En effet, il est dit que le premier évêque de Toulouse ayant refusé de sacrifier aux faux dieux, fut attaché à la queue d'un taureau indompté qui le traina jusqu'à l'endroit où est aujourd'hui l'église du Taur. Est-il vraisemblable que l'animal furieux ait parcouru le long trajet qui se trouve entre le quartier Saint-Michel et le quartier Saint-Sernin? D'ailleurs, si tant on voulait affirmer que l'ancien Capitole de Toulouse était situé dans cette partie de la ville, mieux vaudrait encore lui assigner l'emplacement du Château-Narbonnais, quoique nos chroniqueurs ne nous en parlent que sous le nom d'*Oustal rouyal*, de château-fort, de citadelle, et qu'il soit bien prouvé que le Château-Narbonnais ne servit jamais aux réunions des capitouls.

Un historien de la ville de Toulouse affirme, je ne sais d'après quel document, que saint Sernin fut condamné, non dans le Capitole, mais dans un temple consacré à Jupiter. Les monumens religieux de l'ancienne Toulouse ont été détruits de fond en comble, de telle sorte qu'il serait bien difficile d'assigner d'une manière certaine l'emplacement de ce temple; Au milieu de tant de doutes, le parti le plus sage est d'adhérer aux opinions qui présentent le plus de probabilité.

De tous les écrivains qui ont travaillé à débrouiller les vieilles annales de la capitale des *Tectosages*, Catel est celui qui a su le mieux se frayer une route dans ce dédale sinueux. Il vivait dans un temps où les papiers de l'hôtel-de-ville, les chartes des couvens, des monastères, les registres des parlemens étaient encore intacts; il y puisa des renseignemens précieux, et les vieillards durent lui raconter tout ce qui se transmettait alors par tradition de père en fils.

L'historien des comtes de Toulouse affirme que l'ancien Capitole ou hôtel-de-ville était situé au même endroit où on le voit aujourd'hui; seulement il paraît que les vieilles constructions n'occupaient guère que les deux tiers de la façade actuelle. Catel, dans ses *Annales du Languedoc*, cite plusieurs actes qu'il avait trouvés dans les archives, dans lesquels il est fait mention à chaque page des assemblées des capitouls réunis dans le capitole de Saint-Quentin; *et capitularii in capitolio Sancti-Quentini assistentes*.

Il ajoute qu'en 1619, M. de Fieubet, président au parlement, fesait démolir d'anciennnes constructions qu'il avait achetées dans la rue de la Porterie; les ouvriers découvrirent une chapelle dont les murailles étaient ornées de portraits des capitouls; quelques-uns de ces portraits remontaient à des temps si reculés, qu'on les avait couverts d'une seconde et troisième couche de mortier. Ce fait seul ne suffit-il pas pour détruire toutes les suppositions des vieux chroniqueurs et des historiens modernes qui ont copié servilement leurs paradoxes et leurs erreurs. D'ailleurs, le siége de l'administration municipale est de temps immémorial au Capitole; pourquoi s'obstinerait-on à en assigner un autre dont il n'est fait mention que par les chroniqueurs et les légendaires du moyen âge?

S'il est difficile de désigner, de manière à triompher de tous les doutes, l'emplacement de l'ancien hôtel-de-ville, il n'est pas plus facile de rappeler les

époques diverses de sa construction. La vieille façade dont nous avons donné le dessin exact [1], était construite d'une manière si bizarre que tous les genres d'architecture s'y trouvaient mêlés et confondus. Deux portes donnaient entrée au palais municipal de Toulouse; la porte principale était ornée de statues. Des croisées, presque carrées, laissaient à peine pénétrer le jour dans l'intérieur de l'édifice. La façade qui existait avant le nouveau plan donné par l'architecte Cammas, n'était qu'un mélange confus de divers styles. Sans doute l'hôtel-de-ville de Toulouse dut subir de nombreuses modifications dans les révolutions et les guerres qui bouleversèrent la capitale du Languedoc. Démoli et reconstruit à plusieurs époques, il n'offrait aux yeux des hommes de l'art aucun indice qui désignât clairement l'année de sa fondation. L'annaliste Lafaille est le seul qui, dans son *Histoire du Capitoulat*, ait recueilli quelques renseignemens sur le Capitole.

La galerie, dite aujourd'hui *Salle des Illustres*, fut construite au commencement du XVII[e] siècle, 1602; le petit consistoire fut terminé quelques années avant les guerres de la ligue; la porte intérieure, au fronton de laquelle on plaça depuis la statue de Henri IV, fut construite sur les dessins du célèbre architecte et sculpteur Nicolas Bachelier. Cette porte est ornée de colonnes d'ordre dorique; la figure qui est à droite est une perfection remarquable, et les deux qui sont autour de l'archivolte furent sculptées par Bachelier lui-même. La porte extérieure du Capitole, démolie, on ne sait pourquoi, en 1817, était encore l'ouvrage de Bachelier; on a conservé quelques-unes des belles figures qui en fesaient le principal ornement.

Plusieurs s'étonneront peut-être que la grande ville de Toulouse n'ait eu pendant huit cents ans qu'un édifice bizarre et mesquin pour y tenir les assemblées de ses fiers capitouls. On nous dira que l'ancien Capitole ressemblait à une forteresse plutôt qu'à un hôtel-de-ville. Mais on ne doit pas ignorer qu'autrefois les édifices consacrés aux assemblées municipales étaient flanqués de tours et hérissés de créneaux, parce que, dans ces temps de guerres et de dissentions, l'autorité avait besoin d'un asile inaccessible, où elle put se mettre à l'abri des émeutes populaires et des attaques de l'ennemi.

D'ailleurs, l'ancien Capitole était adossé aux remparts qui entouraient la ville au nord; la porte qui s'ouvrait jadis dans la rue de *la Porterie* était défendue par quatre grosses tours.

Il est donc clairement démontré que l'ancien hôtel-de-ville n'était situé, ni sur l'emplacement du Château-Narbonnais, ni de l'Inquisition, mais devant l'église Saint-Quentin [2]. Des actes très anciens et authentiques ont été recueillis par Catel. Une charte de 1175 dit que le conseil s'assemblait dans le consistoire, à Saint-Quentin. — *Sciendum est quod fortit de moliverta venit cum multis probis hominibus antè Capitulum, seu Capitolium Sancti-Quentini*. Quant à la fondation, elle remonte à la plus haute antiquité; il est fait mention du Capitole dans les premiers actes des comtes de Toulouse; comme nous l'avons déja dit, l'édifice n'est pas resté intact au milieu des révolutions qui bouleversèrent le Languedoc. La vieille façade commençait à s'écrouler en 1750; les capitouls et la ville versèrent alors des fonds pour construire la nouvelle, et le plan de l'architecte Cammas fut adopté.

Il n'est pas en France d'hôtel-de-ville qui ait été le théâtre de plus grands événemens que celui de Toulouse. Dans son enceinte, se réunirent sans doute les bourgeois et les nobles afin de prêter serment de fidélité à Raymond-VI, leur seigneur, et pour chasser de leurs murailles Simon de Montfort et son armée de croisés. Là, s'assemblaient les capitouls toutes les fois qu'il s'agissait de défendre la cité contre l'oppression féodale.

Voici venir le XIII[e] siècle, époque d'amour et de poésie; les troubadours de la Provence s'en vont de ville en ville, de castel en castel, chantant les belles et les preux; leurs chansons rallument dans les cœurs l'enthousiasme de la poésie : sept bourgeois de Toulouse fondent la société du *Gai-Savoir*, et chaque année les ménestrels du Languedoc viennent recevoir l'églantine d'or fin et la violette d'argent; une nouvelle muse va présider à ces réjouissances littéraires, et la figure allégorique de Clémence-Isaure résume à elle seule l'amour, les chants et la chevalerie du moyen âge.

Lorsque les fondateurs du Gai Savoir virent qu'il fallait pour leurs fêtes un autre théâtre que le Laurier du faubourg des Augustins[1], ils obtinrent des capitouls la permission de tenir leurs séances dans une des salles du Capitole, et dans l'enceinte de l'hôtel-de-ville retentirent les premiers accens des troubadours qui commençaient à bégayer la langue de la poésie. Franchissons des siècles : nous touchons aux tourmentes du fanatisme religieux. Duranti, premier président au parlement, est prisonnier au Capitole, et n'en sort que pour marcher à la mort la plus ignominieuse. Cent quarante ans plus tard, Richelieu fait tomber sous la hache du bourreau, la tête du plus puissant des vassaux du roi de France, le maréchal de Montmorency. . . .

. . . .

III.

NOUVELLE FAÇADE DU CAPITOLE.

Lorsque Napoléon, à son passage à Toulouse, s'arrêta sur la place du Capitole, il jeta un coup d'œil rapide

1 Feuille 5, page 40.

2 L'église ou chapelle de Saint-Quentin occupait l'emplacement du café Lala; avant la révolution, la chapelle de Saint-Quentin était exclusivement dévolue aux petits savoyards.

1 La lettre que les sept premiers mainteneurs écrivirent aux troubadours, porte que :

Donadas foron el Vergier
Del dit loc al pé d'un laurier,
El barri de las Augustinas
De Tholosa nostras vesinas.

sur l'édifice et dit : *c'est beau, mais trop bas.* Ce jugement du grand homme qui savait si bien apprécier toutes choses, était dicté par ce goût exquis, cette profondeur de vue, qui dicerne dans un instant les beautés artistiques et les défauts des chefs-d'œuvre de l'art et du génie. Tous les étrangers qui voient pour la première fois l'hôtel-de-ville de Toulouse, ne peuvent se défendre au premier abord d'un sentiment d'admiration, parce que le Capitole dans son ensemble est un édifice d'une architecture mâle et empreinte de la majesté des anciens monumens. Mais aussitôt que l'enthousiasme s'est calmé, et qu'ils examinent d'un œil observateur la masse monumentale et sa longueur démesurée, ils se disent avec douleur : — *C'est un chef-d'œuvre manqué.*

Néanmoins, le Capitole de Toulouse est un des plus beaux hôtels-de-ville de France ; il est digne en tout et pour tout de l'attention de nos lecteurs ; tâchons donc de leur donner un aperçu historique sur l'époque de la construction de la nouvelle façade, et une courte description des différentes parties qui la composent.

L'ancien édifice n'était qu'un assemblage grotesque de constructions exécutées à diverses époques; la plupart dataient du quinzième siècle, et, pendant le seizième, on y avait fait quelques réparations. Le corps des bâtimens était flanqué de grosses tours, et une rue tortueuse longeait le palais municipal des capitouls. Des créneaux gothiques surmontaient ses murailles, et dans une niche, au-dessus de la porte principale, on voyait la statue équestre de Louis XIII, foulant aux pieds l'hérésie. En 1750, la vieille façade menaçait de tomber en ruines; l'architecte Cammas, appelé par les capitouls, leur présenta plusieurs plans qui furent tous rejetés, parce qu'ils nécessitaient des frais exhorbitans pour la ville et la province. L'architecte, jaloux de prouver aux magistrats que l'habileté triomphe des obstacles les plus grands, conçut le dessein d'élever sur les mêmes fondemens une nouvelle façade décorée dans le goût qui prévalait alors : pour qu'il ne manquât rien à son plan, il proposa aussi aux capitouls de former une belle place devant l'hôtel-de-ville, qui serait arrosée par quatre fontaines.

Les capitouls approuvèrent ce dernier plan avec acclamations, et laissèrent à l'architecte liberté pleine et entière, excepté dans le choix des ornemens et des matériaux à employer. La nouvelle façade devait avoir cent vingt mètres de longueur. De nombreux ouvriers se mirent au travail, et, en quelques années, l'édifice monumental toucha presqu'à sa fin. Alors Cammas eut à vaincre une difficulté dont il ne triompha qu'en flattant l'orgueil des capitouls. L'avant corps du milieu, suivant le plan qu'il avait donné, devait être décoré de huit colonnes en marbre incarnat. Les magistrats furent effrayés du prix qu'on leur demanda et décidèrent, d'un commun accord, qu'elles seraient exécutées en brique. L'architecte Cammas, à cette nouvelle, se rendit au lieu de l'assemblée ; et, n'écoutant que son désespoir, il s'écria :

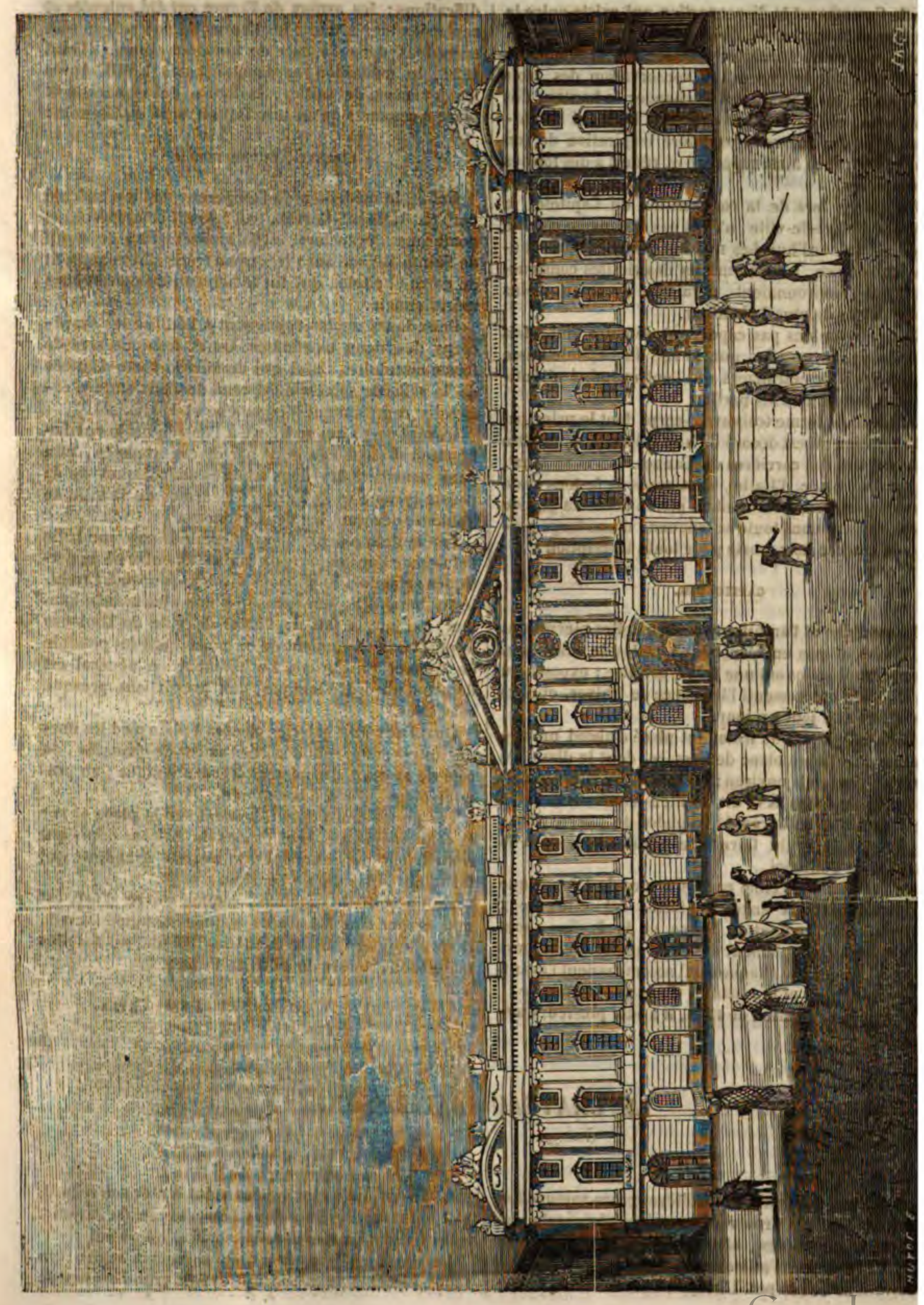
— Messieurs, en ordonnant que les colonnes qui doivent soutenir le fronton principal seraient formées en briques, vous avez porté une atteinte sensible à mon projet et, j'ose le dire, à votre gloire. Ma composition est absolument allégorique, et je vais vous le prouver. L'image de Louis-le-Bien-Aimé, placée dans le tympan, doit rappeler à nos derniers neveux ce monarque si justement adoré; les symboles militaires dont il est entouré consacrent le souvenir de ses victoires et les lauriers cueillis à Fontenoi. Les statues de la Force et de la Justice, mises aux angles, retraceront l'équité qui préside aux décisions du gouvernement et la force qui le caractérise; enfin, les lys qui brillent au sommet du fronton, désignent la France heureuse et triomphante sous le meilleur des rois.

— Mais, messeigneurs, en vain, le roi que nous chérissons se précipiterait dans le champ de mars, en vain il chercherait à établir dans ses provinces la justice qui comble les vœux des peuples, en vain il invoquerait la force contre ses ennemis, si des sujets zélés, si des magistrats comme vous, dévoués au prince et à la patrie, ne soutenaient point, par leurs travaux et leurs lumières, l'immense édifice du gouvernement français. Sans leurs soins, cette masse imposante croulerait avec fracas, et les lys déshonorés tomberaient dans la poussière. Ma composition indique aussi ces dignes magistrats, ces sujets fidèles et dévoués dont je viens de parler; ils sont représentés par les colonnes qui supportent le fronton. Ces colonnes sont au nombre de huit, ainsi que les capitouls de cette ville. C'est vous, messieurs, que j'ai voulu désigner comme les soutiens de l'état, et pouvais-je choisir une matière vile et commune pour offrir allégoriquement l'image de ceux qui soutiennent le trône et honorent la cité.

Cammas en caressant la vanité des capitouls, savait bien d'avance qu'il triompherait de leur obstination; en effet, l'architecte avait à peine terminé son discours, que les magistrats s'écrièrent : *en marbre, en marbre.* Ainsi, grâce à l'adresse de Cammas, le Capitole de Toulouse ne fut pas privé de son plus bel ornement : je dirai même de la seule chose qui put imprimer à son front la majesté des grands monumens.

La nouvelle façade, telle qu'elle est aujourd'hui, fut commencée, comme nous l'avons déja dit, en 1750 ; l'exécution coûta dix ans de travail, et des frais énormes que la ville et la province s'imposèrent volontairement. Cammas présenta d'abord un plan beaucoup plus grandiose ; mais on ne put s'y conformer, parce qu'il nécessitait la démolition de trois galeries qui avaient été construites en 1602, et notamment la galerie des hommes illustres qui fait face à la place et à la cour intérieure. Il fut donc obligé de se conformer à l'ancien plan développé seulement sur une plus longue échelle. La ville de Toulouse doit un tribut de reconnaissance à l'architecte qui sut se plier aux tracasseries des magistrats municipaux et aux difficultés que fit surgir la nécessité d'économiser les fonds donnés par la ville et la province.

Le seul défaut qu'on puisse reprocher au chef-d'œu-



vre de Cammas est la disproportion qui existe entre la hauteur et la largeur de l'édifice. Le fait est incontestable; pourtant l'architecte n'est pas si blamable qu'on pourrait le penser : la conservation des trois galeries ne lui permit pas de changer la hauteur des planchers, et l'édifice qui eut été si beau, si l'architecte avait pu suivre la première inspiration de son génie, se trouva ainsi rapetissé et réduit à des formes irrégulières.

En outre, lors de la construction du Capitole, la place de l'hôtel-de-ville, n'était pas exhaussée comme elle l'est aujourd'hui. Les maisons étaient moins hautes, et l'édifice, isolé au milieu des vieilles constructions qui l'environnaient, paraissait avoir au moins deux mètres de plus de hauteur.

Nous ne voulons pas cependant détruire tout-à-fait la mauvaise impression que la vue du Capitole laisse dans l'esprit des étrangers qui l'ont examiné attentivement dans toutes ses parties.

Le Capitole forme trois avant-corps dont le principal est au milieu ; il est décoré de huit colonnes de marbre incarnat tiré des carrières de Caunes. Les chapitaux, en marbre blanc d'Italie, sont ornés de festons et de pendeloques primitivement en plomb doré. La grande frise, revêtue dans toute sa longueur d'une large plaque de marbre noir, porte pour toute inscription :

CAPITOLIUM.

La corniche et l'architrave sont en belles pierres qui ne le cèdent pas en blancheur à celles de Saint-Leu. Aujourd'hui, elles ont une teinte grisâtre ; exposée au nord, elles ont ressenti l'influence de l'hiver, et elles noircissent de jour en jour.

Dans le tympan du froton fut placé d'abord un médaillon de marbre blanc de Carrare, dont le diamètre était de six pieds environ; ce médaillon représentait la figure de Louis XV, dit le Bien-Aimé, couronnée de lauriers et entourée de trophées de guerre ; l'architecte avait voulu faire une adroite allusion à la victoire de Fontenoi.

Le tympan était cimé par les armes de France que supportaient deux anges de forme colossale ; deux statues, représentant la Force et la Justice, sont posées sur l'accouplement des deux angles. Deux tours creuses, placées de chaque côté, accompagnent l'avant-corps du milieu et le séparent du reste de l'édifice.

Depuis la révolution de 1789, il a subi plusieurs modifications ; les armes de France ont été enlevées et replacées tour à tour : les figures de nos rois se sont succédées dans l'espace de quelques années. Avant 1830, le médaillon représentait Louis XVIII. Après les journées de juillet, la figure du monarque fit place à ces mots qu'on inscrivit au front du Capitole :

LIBERTÉ, ORDRE PUBLIC.

Enfin, le médaillon de l'empereur, si bien exécuté par M. Griffoul-Dorval, est venu remplacer ses nombreux devanciers, et la sombre figure du captif de Sainte-Hélène aura trouvé un trône stable au front de notre Capitole, qui fut le berceau de notre gloire méridionnale.

Deux tours rondes rejoignent à l'édifice les avant-corps des deux extrémités. Leurs frontons sont de forme circulaire. Celui qui domine la porte d'entrée de la salle de spectacle est orné de deux statues colossales représentant Melpomène et Thalie.

L'avant-corps qui se trouve à l'entrée de la rue Lafayette est aussi couronné par divers trophées, et a pour ornement les deux statues allégoriques de la poésie lyrique et de Pallas. Les armes de la ville de Toulouse décorent les deux tympans.

Le Capitole a deux étages terminés par une belle balustrade que supporte un soubassement orné de portiques refondus. Nous avons dit déja pourquoi l'architecte Cammas ne leur donna pas une plus grande hauteur, qui aurait fait de l'hôtel-de-ville de Toulouse le plus beau monument de ce genre qu'il fut possible de trouver en Europe. Le bâtiment en général est décoré d'un ordre ionique, aux proportions presque colossales.

Quant aux trois galeries placées à plein pied les unes des autres, elles sont décorées au rez-de-chaussée, du côté de la cour, d'ornemens d'ordre ionique ; au premier étage, d'ordre corinthien.

Les portes-croisées qui donnent sur la place et sur la cour intérieure, sont ornées de balcons dorés qui contribuent puissamment à la majesté grandiose qui fait toute la beauté de l'édifice.

En un mot, le Capitole, comme œuvre d'art, est une erreur d'architecture ; comme monument civil, il sera toujours, malgré tous ses défauts, un des plus majestueux hôtels-de-ville de France.

J.-M. CAYLA.

LE CHATEAU D'AUBUSSON.

Le château d'Aubusson, qui s'élève encore aujourd'hui sur les bords de la Creuse, a des ruines pleines de souvenirs, et ces ruines, alors que le voyageur s'arrête à les considérer, l'attirent, le fascinent, fixent ses méditations et ses pas. L'homme cherche le mystère, s'anime partout où le mystère vient tenter son regard, soit qu'il se présente dans l'incertitude de l'avenir, soit qu'il apparaisse dans les ombres du passé.

Le vieux château des d'Aubusson vit naître, en 1405, Pierre d'Aubusson qui devint grand-maître de

Rhodes. Sa famille était issue des anciens comtes de la Marche, et tous les honneurs étaient faits pour son ambition. Sa noblesse lui donnait le droit d'y prétendre Le siége que Pierre d'Aubusson eut à soutenir dans Rhodes contre les généraux de Mahomet II est, sans contredit, un des plus mémorables que l'histoire moderne ait inscrit dans ses fastes. Une flotte de cent soixante vaisseaux couvrait l'île ; une armée de cent mille hommes forma des lignes puissantes autour des remparts de Rhodes, et une redoutable artillerie démantela complètement les fortifications de la pl ce. Ce fut alors que les chevaliers se présentèrent sur ces ruines comme un mur de fer qu'il fallut démolir avec l'épée. Animés qu'ils étaient par l'exemple de leur grand-maître, ces braves gentilshommes, venus de tous les points de l'Europe, soutinrent avec un acharnement héroïque le choc d'une armée redoutable : ils couchaient, combattaient, mangeaient et dormaient aux armes sur les brèches. D'Aubusson reçut, pour sa part, cinq grandes blessures qui ne l'empêchèrent pas de commander et de combattre jusqu'au bout, parce que le courage, cette puissance du sang, cicatrise vite les blessures que le courage a faites. Malgré leurs cent mille hommes et leur artillerie, les Turcs furent mis en fuite et se retirèrent honteusement devant quelques blessés, sans comprendre leur défaite, sans pouvoir s'expliquer la puissance de leurs ennemis.

Ce fut un chevalier du Limousin, un d'Aubusson, grand-maître des religieux de Saint-Jean de Jérusalem, qui eut le gloire d'. rrêter la puissance musulmane; les forces de l'empire ottoman vinrent se briser contre le rocher de Rhodes, et le fort bouclier de d'Aubusson servit alors d'abri à la chrétienté tout entière.

Le voyageur qui s'arrête sur les bords de la Creuse à considérer ce vieux manoir où naquit et vécut un homme qu'attendaient d'aussi belles destinées, celui-là voit passer devant lui tous les événemens du siége mémorable qui convainquit d'impuissance le grand empire des Ottomans ; et son imagination déroule à ses regards comme un chant de l'Illiade, à l'honneur des héros qui n'ont eu d'autre Homère que l'histoire et la tradition.

Mais ce n'est pas seulement par des souvenirs de gloire qu'est embelli le château qui fut la demeure des seigneurs d'Aubusson. De grandes infortunes l'entourent de leur puissant prestige, et viennent jeter comme un voile de deuil sur ces murs attristés déja par l'outrage du temps. Mahomet avait laissé deux fils en mourant, Zizim et Bajazet. Ce dernier qui était l'aîné apprit en Egypte la nouvelle d'un événement qui l'élevait sur le trône. Il venait de faire son pélerinage de la Mecque, et, plein de confiance dans ses droits, il se hâta de voler à Constantinople. Il craignait que son frère Jeni ou Zem, que les chrétiens nomment Zizim, n'usurpât en son absence une couronne qui lui était due. Zizim était jeune, ambitieux, hardi; il eut bientôt assez d'influence pour gagner les troupes de l'Asie mineure et se faire couronner empereur dans la ville de Pruse. La guerre commença entre les deux frères : par malheur pour Zizim, Ahmet pacha, le premier général de l'empire, tenait le parti de son frère : il est battu et contraint de se retirer en Egypte. Il revient l'année suivante à la tête d'une armée plus redoutable; mais il est encore trahi par la fortune, et ce dernier revers lui enleva à la fois et les ressources nécessaires pour relever son parti et l'espoir de trouver parmi les siens un asile sûr.

C'est alors que ce malheureux prince se souvint dans ses malheurs, des chevaliers et du grand maître dont il avait ouï vanter le courage et la grandeur d'ame par les vieux soldats de son père. Il résolut d'aller lui confier sa tête et les débris d'une grande fortune, certain qu'il était de trouver chez les Chrétiens un refuge assuré, où la vengeance d'un frère ne pourrait l'atteindre.

Ce fut un spectacle bien étrange sans doute que de voir entrer dans le port de Rhodes les vaisseaux qui portèrent le fils de ce Mahomet, dont la puissance était venue se briser contre la valeur des chevaliers; un spectacle bien étrange que de voir Pierre d'Aubusson accorder une noble hospitalité au fils de son plus grand ennemi, et trouver dans ces deux hommes l'occasion de faire éclater sa grandeur d'ame en les surpassant tous deux : Zizim par sa loyauté, et Mahomet II par son courage. Toutefois il apprit bientôt que la haine de Bajazet voulait atteindre Zizim jusques dans son nouvel asile; d'Aubusson éprouva une de ces craintes que les nobles cœurs ne savent pas dompter. Il eut peur de voir le noble transfuge qu'il avait reçu, emprisonné dans son palais par les ordres de son frère. Peut-être il craignit encore d'attirer contre Rhodes les armes de Bajazet; et, pour que l'espoir de punir Zizim et de s'emparer de sa personne ne fut pas auprès du sultan un nouveau motif d'attaquer l'île une seconde fois, il fit partir ce prince pour la France et lui assigna pour demeure son château d'Aubusson, dans les forêts du Limousin.

Le prince partit avec des trésors, des femmes et quelques compagnons d'infortune qui lui étaient resté fidèles; un iman qui l'avait élevé, deux agas, ses frères d'armes, et plusieurs esclaves pleins de dévouement pour lui. La traversée fut heureuse, et Zizim arriva bientôt avec sa suite au château d'Aubusson que le grand-maître lui avait donné pour asile. Les chevaliers de la commanderie de Bourganeuf occupaient déja le château pour le recevoir et lui rendre les honneurs qui lui étaient dus. Le grand-maître qui savait de quelle importance était le noble transfuge, avait même ordonné de le garder à vue, de peur qu'il ne voulut s'échapper; mais de ne contrarier aucun de ses désirs. D'Aubusson savait d'ailleurs que, malgré son éloignement, ses jours pouvaient être menacés; et, comme il en répondait sur son honneur, il voulait que ses chevaliers fussent toujours armés à ses côtés, afin de pouvoir le défendre au besoin

Lorsque Zizim vit le château d'Aubusson, ces tours hautes et larges, ces murs sans ornemens, il fut long-temps immobile et rêveur; long-temps, il contempla

le séjour âpre et sauvage où il devait ensevelir l'ambition, les amours, les rêves qui dévoraient sa jeunesse.

Les bords de la Creuse, qui coulait invisible au fond des vallées et murmurait comme une eau souterraine; les forêts du Limousin, profondes et solitaires, tout se présentait à lui sous l'aspect le plus sombre. Un ciel triste et brumeux qui se traînait sur la terre comme un froid linceul, lui fesait regretter l'Orient, et le malheureux exilé courba la tête et cacha les larmes qui tombaient de ses yeux; bientôt il se tourna vers une jeune grecque, celles de ses femmes qu'il aimait le plus: celle-ci partageait sa douleur et s'était penchée sur le cou de son beau cheval, comme pour cacher son désespoir. Alméida, lui dit le prince d'une voix affligée, où sont les plaines riantes de Mongery et le ciel de la Grèce qui t'a vue naître, où sont les palais, les esclaves attentives à te servir; les honneurs de sultane et ce bel avenir que je t'avais promis. Je te traîne à ma suite, pauvre femme, en exil sur une terre froide et sous un ciel humide où tu mourras, faible fleur, toi qui avais besoin pour t'épanouir et du beau soleil de la Grèce et des brises chaudes de l'Orient.

Alméida, lui répondit : les douces plaines de Mongery et le beau ciel de la Grèce, je les trouverai toujours dans tes yeux, ô mon maître! tant que tu daigneras jeter un regard de bonté sur ton esclave, tu es ma patrie, tu es mon Dieu!

Zizim se sentit consolé par ces paroles de la jeune grecque. Il jeta un regard autour de lui : le dévouement de tous ses compagnons d'infortune se peignait sur leur visage : calmes, les yeux baissés, ils semblaient respecter sa douleur et craindre de voir couler ses larmes. Le prince reprit courage, il vit venir les chevaliers de Bourganeuf qui voulaient lui faire honneur en allant au-devant de lui. Le peuple d'Aubusson accourait en foule de son côté pour voir le prince turc qui venait habiter le château, et Zizim reprit toute sa dignité pour faire bonne contenance devant les chrétiens.

Le commandant de Bourganeuf installa le prince dans son nouveau séjour, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre du grand-maître, et le frère de Bajazet put commander dans le manoir des d'Aubusson aussi librement qu'il l'aurait fait dans un de ses châteaux d'Alep ou de Natolie. Le premier soin de Zizim fut de disposer sa demeure de manière à ce qu'elle pût s'adapter aux mœurs de ses nouveaux habitans. Il fit élever une tour, il bâtit une salle de bains; autour des fossés, il fit tracer des jardins.

Toutefois, ce fut dans le commerce de bonne amitié qu'il entretenait avec les chevaliers de la commanderie de Bourganeuf, que Zizim trouva les plus grands dédomagemens aux chagrins de l'exil. Il discutait longuement avec eux des guerres que leur ordre avait soutenues contre ses ancêtres, et cette ame ardente se laissait distraire par les seules images d'une vie glorieuse dont elle regrettait les hasards et les dangers.

Zizim se plaisait à tous les exercices militaires des chevaliers. Il parcourait avec eux les forêts du Limousin; il usait, dans les fatigues de la chasse, une vigueur de jeunesse qu'il ne pouvait employer à combattre pour son ambition. Les chevaux arabes qu'il avait amenés en France, sur son vaisseau, le servaient admirablement dans ces plaisirs, et les bons paysans du Limousin qui le voyaient souvent passer à travers leurs sombres forêts, parlaient déja dans tous leurs entretiens du prince infidèle et de ses beaux coursiers, rapides comme le vent. Alméida, la jeune grecque que Zizim avait emmenée avec lui, vit avec peine le frère de Bajazet chercher une distraction à ses chagrins dans l'amitié du commandeur de Bourganeuf et dans la chasse. Cette femme était ambitieuse, et si elle avait partagé l'amour du jeune fils de Mahomet II, c'est que l'espoir de devenir sultane et les qualités brillantes que Zizim fesait paraître, lui avaient montré comme certain l'avenir que son ambition avait rêvé. Mais l'infortune avait brisé les espérances de Zizim sans altérer son courage; l'exil était venu jeter comme un voile de deuil sur son caractère plein de sève et d'éclat, et le climat sombre où il se trouvait transplanté avait refroidi la chaleur de son sang.

Le frère de Bajazet n'avait pu rester insensible à la noble conduite du sire de d'Aubusson. Les chevaliers de la commanderie de Bourganeuf le traitaient avec les égards dus à son infortune et à son rang; il trouvait en eux cette fraternité simple qui lie tous les hommes d'armes, et l'infidèle, modifié à son insçu par l'atmosphère toute chrétienne dans laquelle il venait d'entrer, sentait mourir dans son ame l'ambition, l'amour effréné du pouvoir et des plaisirs, ces vertus de son sang et de son origine.

Au milieu des forêts solitaires où il s'égarait quelquefois, il avait reçu les influences du ciel nuageux qui s'étendait sur sa tête.

Il eut besoin de rêver à un bonheur plus pur que les plaisirs du paradis de Mahomet. Autrefois, il n'a pas levé les yeux au ciel, parce qu'il trouvait sur la terre tout ce que le Prophète promet à ses élus. Mais à mesure que la fréquentation des chrétiens développa dans son ame des penchans qui, jusqu'alors, n'avaient point été réveillés, il trouva, dans les mystères de la contemplation, une volupté secrète qui consolait son ame attristée; sa vie passée dans ses amours, ainsi que dans ses haines, lui parut abjecte et grossière; il rêva des amours plus pures, des haines plus généreuses, et, sans connaître où le poussaient ces nouveaux penchans, il crut entrevoir devant lui comme une existence nouvelle.

Ce changement n'avait pas échappé au regard d'Alméida. Cette femme cachait une ame forte et calme sous des formes délicates; et sa pâleur, son œil languissant, toutes les apparences de la faiblesse dont elle s'embellissait avec art, ne servaient qu'à voiler plus sûrement les profondes pensées d'orgueil qu'elle nourrissait dans son cœur. Elle avait des espions et des courriers qui lui apportaient des nouvelles des cours de l'Europe; elle savait que plusieurs souverains demandaient à grands cris le prince Zizim, pour commander les armées qu'ils faisaient marcher contre le

sultan ; aussi lorsque un émissaire secret venait solliciter le frère de Bajazet à se dérober par la fuite aux mains qui le gardaient et à combattre de nouveau pour remonter sur le trône, Alméida, l'astucieuse, lui parlait, quelque temps avant l'arrivée des émissaires de la patrie, et de la gloire, et du plaisir qu'il éprouverait à fouler à ses pieds ses lâches ennemis.

Non loin du château d'Aubusson, Zizim avait vu dans une ferme d'assez belle apparence, une jeune fille qu'il jugea noble à ses riches habits, au respect de ceux qui l'entouraient. Souvent il l'apercevait au retour de la chasse, seule à la croisée du manoir : car il y avait auprès de la ferme une habitation mieux bâtie et plus élevée que les toits de chaume qui recouvraient les étables où l'on renfermait les troupeaux. Cette jeune fille se nommait Marie; sa naissance était mystérieuse, et l'on ne prononçait jamais à haute voix le nom de sa parentée. Une vieille demoiselle veillait auprès d'elle et protégeait l'inexpérience de ses jeunes années. Mais Marie, qui n'était déja plus un enfant, se trouvait malheureuse d'être isolée et de n'avoir pas auprès d'elle une mère qu'elle put chérir avec tout l'abandon et toute l'énergie de son cœur.

On avait raconté à Marie les malheurs de Zizim, et lorsqu'il passait sous ses fenêtres, elle aimait à considérer ce jeune homme grave et morne sur un cheval lancé de toute sa vitesse. Il maîtrisait la fougue de son coursier par la seule force de l'habitude et sans prêter la moindre attention à ses élans les plus désordonnés. Cet homme, disait-elle, est seul comme moi. Que dis-je, il sait du moins qu'une mère pleure pour lui, que des amis dévoués comptent les jours de son absence : mais moi, je n'occupe aucune pensée et nul ne s'afflige de mes chagrins ni ne se réjouit de mon bonheur. Il est loin de son pays ; mais il a connu des amis, des parens ; il peut avoir présentes à son cœur ces images chéries ; ces rêves peuvent lui rendre son bonheur; mais moi qui suis inconnue à moi-même, vers qui tourner mes souvenirs ou mes espérances; cet homme est exilé sans doute, mais moi qui suis seule au monde, ne suis-je pas plus exilée que lui.

Un jour qu'elle admirait, comme à son ordinaire, son adresse à manier un cheval, et qu'elle s'étonnait de le voir toujours pensif et les yeux fixés à terre, cette tête baissée se releva lentement, et cet homme si profondément affligé, cet homme qui ne se laissait distraire par aucun des objets qui l'entouraient, cet homme se tourna vers elle et la regarda.

Marie fut troublée : la puissance de ce regard la dominait et le charme de cette noble figure pâle et attristée réveillait en elle toute sa sympathie pour ce malheur. Elle rougit, elle ne put triompher de son émotion, et elle se retira brusquement de la croisée pour échapper à la fascination du regard de Zizim.

Le frère de Bajazet ne fut pas insensible à la beauté de Marie, quoiqu'il l'eût à peine entrevue. Lorsqu'il passait devant la ferme, plongé dans ses réflexions, il avait bien cru voir une femme qui toujours se présentait à la fenêtre et disparaissait aussitôt. Il avait bien entendu une douce voix de jeune fille qui cessait de chanter aussitôt qu'il s'approchait ; mais il n'avait jamais daigné ralentir la course de son cheval, jamais détourné son regard vers elle.

Un jour que Zizim, suivi du chevalier de Bourganeuf et de ses compagnons d'infortune, poursuivait un sanglier de toute la vitesse de son cheval ; il entendit à quelques pas de lui des voix de jeunes filles ; il crut même reconnaître celle de Marie, et il s'arrêta tout à coup.

Sa suite fut emportée par son ardeur, à la suite de le meute aboyante qui courait à travers les bois. Mais Zizim descendit de cheval et s'approcha vers les lieux où il avait entendu les chants des jeunes filles. Il se tint caché derrière une haie pour tout voir sans être aperçu ; les voix vinrent à lui, et le jeune homme vit les bons paysans d'un hameau voisin venir se ranger avec recueillement autour d'une croix plantée sur le chemin. Sur cette croix, les jeunes filles qui entouraient Marie déposèrent des couronnes de fleurs. Le prêtre bénit les moissons, et pria. Les vierges chantèrent des cantiques, et l'on se retira bientôt dans le même ordre et dans le même recueillement.

La ferme et le manoir de Marie n'étaient pas éloignés de la croix où la procession venait de s'arrêter. La jeune fille resta là seule et pria quelque temps pour se retirer bientôt dans sa demeure. Zizim crut que le ciel voulait favoriser son amour. Il s'approcha d'elle et lui frappa sur l'épaule pour la distraire de sa méditation.

Marie allait se troubler ; mais il la rassura. Ecoute, lui dit-il, ne me fuis pas parce que je suis un infidèle; Jésus est un grand prophète, et j'ai lu dans le Coran les éloges que Mahomet donne à la Vierge Marie, la mère de Jésus. Ecoute-moi, parce que je suis malheureux et exilé, et que la vertu de la femme est la pitié envers le malheur. Ecoute-moi, encore parce que je t'aime depuis que je t'ai vue, et que tu dois m'aimer toi qui cours à ta fenêtre lorsque je passe près de ta demeure.

Marie rougissait et baissait les yeux. Je vous écoute, monseigneur, lui dit-elle ; mais songez que je ne suis qu'une pauvre fille sans nom et sans parens, et que je suis chrétienne et que vous suivez la loi de Mahomet: quel amour, quelle amitié peut exister entre nous ?

Ainsi parlait Marie, et Zizim se laissait conduire comme un enfant, docile qu'il était à suivre ses pensées, à accepter ses espérances. Alors qu'elle le quitta, il se trouva malheureux loin d'elle, et il revint lentement vers le château d'Aubusson où on l'attendait.

Ces retards excitèrent la jalousie de la jeune grecque. Depuis quelque temps, elle se voyait délaissée par Zizim, et ses soupçons avaient déja pénétré la cause de ce changement. Parmi les chevaliers de la commanderie de Bourganeuf qui veillaient au château d'Aubusson sur la personne de Zizim, un jeune homme avait été séduit par la beauté d'Alméida. Il n'attendait qu'une occasion favorable pour lui découvrir la nouvelle passion du prince et la rendre ainsi plus facile à écouter son amour. Cette occasion allait se présenter.

Pendant la nuit suivante, la jeune grecque espionna

son maître jusques dans le sommeil. Elle visita ses armes et ses vêtemens avec cet instinct de jalousie si ardent à découvrir les preuves du malheur qu'il redoute. Rien n'accusait Zizim d'infidélité, rien ne découvrait à la jeune grecque le fatal secret dont elle avait le pressentiment. Poussée par son malheur, elle osa chercher jusques dans le sein de Zizim ce qu'elle ne pouvait trouver autour de lui, et sa main alla saisir sur le cœur du jeune prince la preuve de son nouvel amour : cette couronne de fleurs que lui avait donnée Marie.

La jeune grecque, habituée à la dissimulation, n'éclata point en sanglots quoiqu'elle se crût trahie par son maître Elle se garda bien de troubler son sommeil et d'arracher ces fleurs cachées sur son sein. Toujours silencieuse et calme, elle sortit de la tour où dormait Zizim pour se retirer dans son appartement.

Mais à la porte de la chambre où Zizim reposait, un chevalier de la langue de Provence, Pierre de Montmajour, veillait en armes, comme le commandeur de Bourganeuf l'avait ordonné. Alméida qui avait observé toutes les démarches de ce chevalier, avait compris qu'elle pouvait disposer de cet homme et qu'elle était aimée; aussi, pour lui donner un prétexte de lui parler et de l'arrêter au passage, elle feignit d'essuyer ses larmes et de dissimuler une profonde douleur.

Alméida ne se trompait pas. Pierre de Montmajour l'arrêta lorsqu'il vit briller ses larmes à la lueur de la lampe de nuit qui éclairait ses veilles.

La jeune grecque écouta favorablement Pierre de Montmajour, et ne craignit pas de lui donner des espérances s'il consentait à la venger de Zizim; le chevalier frémit au mot de vengeance, mais Alméida le rassura avec un sourire où il aurait pu lire tout le dédain que lui inspiraient ces vaines frayeurs. Tout ce que j'exige de vous, lui dit-elle, pour prix de cet amour que vous me demandez, c'est que vous fassiez dire au grand-maître que le prince Zizim cherche à s'échapper, et que Mathias Corvins, le roi de Hongrie, veut s'emparer de sa personne pour le mettre à la tête d'une armée qu'il va faire marcher sur Constantinople. Je ferai parvenir cette nouvelle à la Sublime-Porte, et Bajazet obtiendra que son frère soit renfermé dans une étroite prison. Le traître sera chargé de chaînes. Il ne verra plus la femme qu'il aime, et je serai vengée; alors vous pourrez me conduire partout où vous voudrez, alors je serai votre esclave comme je fus la sienne, alors j'accepterai votre main et je serai fière de passer auprès de vous le reste de mes jours dans une retraite ignorée.

Pierre de Montmajour crut aux promesses de cette femme, et jura de lui obéir sans retard : il accomplit aussitôt les conditions qu'elle lui avait imposées.

Tous les jours Zizim et Marie se voyaient vers le soir, auprès de la croix où ils s'étaient rencontrés. Marie convertissait Zizim à l'Évangile, et Zizim inclinait à l'amour le cœur de Marie; la séduction qu'ils exercèrent ainsi l'un sur l'autre fut telle, que Marie promit de s'unir à Zizim aussitôt que Zizim aurait reçu le baptême, et que Zizim à son tour promit de recevoir le baptême aussitôt que Marie l'aurait accepté pour époux. Un bon père hermite des environs, qui desservait un oratoire, fut mis dans la confidence des deux amans et favorisa des projets que le ciel devait protéger. Le jour fut fixé qui devait voir le bonheur et la conversion du frère de Bajazet. Zizim et Marie prolongèrent l'entretien ordinaire qu'ils avaient au pied de la croix des rogations; quand ils touchèrent à la veille de leur bonheur, il y eut dans leurs discours plus d'abandon et plus de confiance, et Zizim avoua que dans la loi de Mahomet il n'y avait point les chastes voluptés et les suaves émotions que donne la loi de Jésus-Christ. L'infidèle arrivait à la religion par l'amour. Marie était pour lui comme une personnification de la religion du Christ, et cette femme lui semblait tellement supérieure aux autres femmes, elle lui inspirait tant de vénération et son amour était plein d'une si haute estime, qu'il ne pouvait s'empêcher de concevoir la plus grande idée du Dieu que Marie de Bourganeuf adorait.

Lorsqu'ils se séparèrent pour se retrouver le lendemain aux pieds du saint hermite, dans l'oratoire qui lui était confié, ils étaient pleins d'espérance et d'amour; leurs sermens, leurs aveux et jusqu'à ce ciel pur et cette nature calme qui les entouraient, tout les portait à marcher avec confiance vers l'avenir.

D'autres passions que les leurs avaient eu cependant leurs cours; depuis que la jeune grecque avait conçu des soupçons, et qu'elle avait acquis la preuve de leur amour, le grand-maître d'Aubusson avait été averti par Montmajour que Zizim cherchait à s'évader. Alméida avait envoyé des espions affidés jusqu'à Constantinople, pour irriter la haine jalouse de Bajazet. Le grand maître d'ailleurs se voyait chaque jour pressé par plusieurs souverains de remettre le prince Zizim en leur pouvoir; le pape Sixte IV, Ferdinand, roi de Castille, d'Aragon et de Sicile, un autre Ferdinand de la même maison, et roi de Naples; enfin, et surtout Mathias Corvin, fils de Huniade, grand capitaine comme son père, faisaient à la fois de vives instances auprès de Pierre d'Aubusson pour mettre Zizim à la tête de leurs armées. Le grand-maître dut ajouter foi aux faux avis que lui fesaient donner les chevaliers de Bourganeuf; en même temps Bajazet lui envoya des députés pour se plaindre et menacer. D'Aubusson, agité par de si graves intérêts, se vit obligé de prendre un parti violent pour ne pas attirer sur l'île de Rhodes les armes du sultan Bajazet; mais il ne perdit jamais de vue les devoirs que l'honneur lui imposait envers un prince qu'il avait pris sous sa protection, et le désir d'assurer sa vie eut autant de part aux résolutions nouvelles qu'il fut obligé de prendre, que la nécessité de veiller à la défense de Rhodes.

Pendant que tant de passions s'agitaient à cause de lui, et que l'ambition, aussi bien que la haine, se tournaient vers sa retraite, le prince infidèle était loin de sa vie passée. Il avait renoncé à ses projets de grandeur que les ennemis des Turcs voulaient représenter plus séduisans à ses désirs. Il n'éprouvait aucun sen-

timent de haine contre un frère qui ne dormait pas tranquille, parce qu'il croyait de voir les Hongrois, les Français ou les Espagnols venir fondre sur Constantinople avec des armées et des flottes commandées par Zizim. Zizim ne savait pas que Charles VIII, jeune et chevaleresque, voulait aller à Constantinople gagner une couronne d'empereur. Il ne savait pas que le pape Innocent VIII, successeur de Sixte IV, voulait aussi se servir de son nom pour humilier le Croissant. Tout entier à l'avenir de bonheur que lui promettait l'amour de Marie, Zizim attendait le lendemain pour croire au Christ et pour s'unir à celle qu'il aimait.

Dès que le jour parut, il se leva, appela des esclaves, et se fit revêtir de ses plus beaux vêtemens. Le bonheur était dans ses yeux, le sourire le plus confiant était sur ses lèvres: il prit ses armes et il partit. Mais à peine avait-il fait quelques pas pour descendre dans la cour du château, que plusieurs chevaliers armés se présentèrent à lui pour lui fermer le passage. Il eut beau se plaindre et menacer, on le ramena dans sa chambre, et le commandant de Bourganeuf lui dit qu'il venait de recevoir de Rhodes de nouvelles instructions qui ne lui permettaient pas de le laisser sortir du château.

Ce fut un coup de foudre pour Zizim. Marie l'attendait, et il ne pouvait accourir auprès de Marie. Ses transports de colère furent terribles, et les deux chevaliers qui veillaient à la porte de sa chambre frémissaient de garder dans sa cage ce lion furieux.

Le chevalier de Montmajour qui connaissait l'amour de Zizim, et peut-être les projets qu'il avait formés, en avertit secrètement le commandeur, et l'on fit entendre au prince qu'il pourrait bientôt voir la demoiselle de Bourganeuf; alors il se calma et il attendit.

Lorsqu'Alméida n'entendit plus les cris et les emportemens du prisonnier, elle comprit aussitôt quel moyen l'on avait employé pour le calmer, et elle forma la résolution de prévenir les intentions du commandeur.

On avait instruit Marie de tout ce que les nouveaux ordres du grand-maître avaient ajouté de rigueur au destin de Zizim, et ce surcroit d'infortunes avait rendu le prince infidèle plus cher encore à ce noble cœur. Elle n'attendit pas qu'on vînt la prier de venir auprès de lui; elle se présenta au château d'Aubusson, et, sans retard, elle fut introduite auprès de sa rivale qui avait tout préparé pour la recevoir.

Alméida était couchée sur des coussins. Elle s'était placée de manière à faire ressortir sa pâleur; et lorsque Marie l'aperçut, elle ne douta pas que cette femme ne fut travaillée par une maladie de langueur. La jeune grecque dit à Montmajour qu'elle avait une grace à demander à Marie, et le chevalier les laissa seules et sortit pour ne pas gêner leur entretien.

Oui, dit Alméida pour qui le langage du pays était déja familier; oui, madame, j'ai une grace à vous demander; nous connaissons la puissance que vous avez sur le prince, et vous obtiendrez de lui, pour moi, ce que je ne puis obtenir moi-même. Madame, je suis née dans la Grèce et je fus enlevée, jeune encore, par les Turcs qui me vendirent à leur sultan : d'esclavage en esclavage, je suis tombée sous la puissance de Zizim, prince généreux et digne de votre amour. Maintenant qu'il se convertit à la loi de Jésus-Christ, j'ose espérer qu'il me rendra la liberté, à moi chrétienne, à moi qui ai souffert pour ma foi. Si vous daignez parler pour moi, madame, il ne vous résistera point, et je serai libre. Je reverrai la Grèce, ma chère patrie, mon vieux père qui maintenant est esclave comme moi; je pourrai faire tomber ses fers... Oh! madame, par le sang de Jésus-Christ et par votre amour pour le prince, ayez pitié d'une femme qui va mourir dans l'exil et dans l'esclavage, si on ne lui accorde l'air de la liberté.

En finissant ces mots, Alméida se prit à pleurer, et Marie promit de parler pour elle à Zizim; Marie la consola, et la jeune grecque reprit aussitôt :

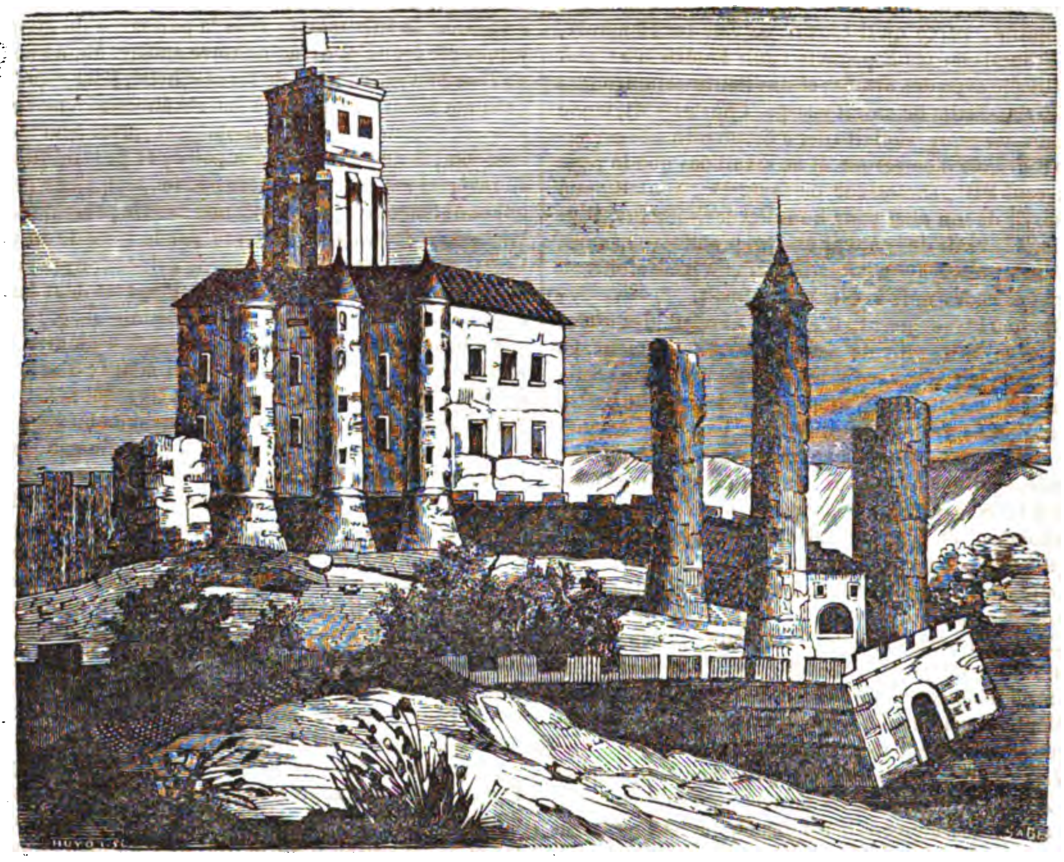
Pardonnez, madame, si je vous demande un gage de la sincérité de votre promesse : il est d'usage dans mon pays d'obliger ceux de qui l'on reçoit une parole, à boire avec vous dans une même coupe pour rendre leurs engagemens plus sacrés; voilà une coupe que je vais remplir, buvez la première et je ne douterai point de votre sincérité; je me croirai sur le point d'être libre. J'ai tort sans doute de vous demander ce gage de franchise; vous avez promis de me servir, parce que vous voulez me servir en effet. Mais pardonnez cette faiblesse à une tête malade; pardonnez à une pauvre femme qui désire depuis si long-temps un bonheur que vous seule pouvez lui donner.

Marie n'hésita pas : elle but à demi le breuvage que la jeune grecque lui présenta, et celle-ci vida la coupe d'un air satisfait Puis, elle conduisit Marie jusqu'à la porte de sa chambre où le chevalier de Montmajour l'attendait.

Alméida se hâta de rentrer dans son appartement et d'avaler un second breuvage pour détruire l'effet du poison qu'elle venait de boire et de donner à Marie. Puis elle s'étendit tranquillement sur sa couche, et elle attendit l'heure favorable pour se présenter à Zizim et pour suivre le cours de ses projets.

Sa chambre était à côté de celle qui servait de prison au frère de Bajazet; elle entendit bientôt des cris, des pas précipités; les gémissemens de Zizim qui appelait au secours. Le poison a fait son effet, se dit-elle; Marie est morte en ce moment. A l'instant même le chevalier de Montmajour entra précipitamment et lui reprocha d'avoir empoisonné la jeune fille. Je me suis vengée, lui répondit-elle froidement; car je suis vraie dans mes haines, aussi bien que dans mes amours. Est-ce à vous de m'en faire des reproches, et craignez-vous déja ma vengeance, si vous m'êtes infidèle; mon amour, si vous êtes indifférent? Elle était sûre de fermer la bouche à cet homme, en le rappelant à sa passion, et il fut convenu entre eux qu'ils prendraient bientôt la fuite. Montmajour ne demanda qu'une heure afin de tout préparer.

Cependant les chevaliers étaient réunis dans la chambre de Zizim où le spectacle le plus lugubre attirait tous les regards. Le prince infidèle assis au fond de sa prison, tenait dans ses bras le corps de Marie,



CHATEAU D'AUBUSSON (Creuse), en 1763.

pâle et décoloré; dans sa douleur, il accusait les chevaliers d'avoir empoisonné la jeune fille; il maudissait le Christ et Mahomet, et, lorsque l'on feignait de vouloir arracher de ses mains le cadavre de la jeune fille, il grinçait des dents et menaçait les plus hardis avec son sabre recourbé.

Alméida, aussitôt que sa rivale eut rendu le dernier soupir, se présenta devant Zizim qui l'écouta d'abord avec calme. Malheureusement pour elle, le chevalier de Montmajour entra au même instant et découvrit tout au frère de Bajazet. Zizim voulut d'abord poignarder Alméida, Montmajour le retint. — Tu l'aimes! dit Zizim... Je te la vends; donne-moi une tresse des cheveux de Marie et cette esclave est à toi.

Alméida ne survécut pas à un coup si terrible: pendant la nuit, elle se pendit à une fenêtre, qu'on appelle encore la *fenêtre de l'étrangère*.

Le malheureux Zizim, toujours inconsolable de la mort de Marie, languit dans sa prison jusqu'à ce que le pape Innocent VIII le fit venir à Rome, où il fut reçu magnifiquement. La mort de ce pontife le livra aux mains de l'infâme Alexandre VI, son successeur. Ce pape se fesait donner pour lui jusqu'à soixante mille ducats par le ministre de la Porte; Bajazet qui était bien digne de traiter avec ce pontife, lui écrivait souvent au sujet de son frère.

— Saint Père, lui disait-il, Zizim ne vit pas au fonds de sa prison, il ne fait que languir: il est plus qu'à demi-mort. C'est lui rendre un bon office que de l'envoyer, par une mort entière, dans les cieux où il jouira d'un repos éternel. Pour déterminer Alexandre à lui accorder la tête de son frère, Bajazet promit dans la même lettre de lui faire compter trois cent mille ducats, que le Saint-Père, disait-il, pourrait employer à acheter des seigneuries pour ses enfans.

L'envahissement rapide de l'Italie par les Français vint arrêter l'effet de ces négociations. Charles VIII entra dans Rome. Le roi de France qui méditait une guerre dans le Levant, exigea d'Alexandre qu'il remît entre ses mains le prince Zizim, et le pape le promit.

Borgia fut chargé de donner le poison au frère de Bajazet. Zizim fut livré au roi de France; mais à peine fut-il arrivé à Terracine qu'il mourut dans d'horribles souffrances. Le fils du pape s'enfuit précipitamment pendant les ténèbres, pour aller apporter cette heureuse nouvelle à son père, et se soustraire à la vengeance des Français.

J. Julia.

COUTUME DE GOURDON.

Aimério Fortuné, seigneur de Gourdon, suivit le roi Louis IX à son départ pour la première croisade que ce prince dirigea vers l'Orient, afin de délivrer le tombeau de Jésus-Christ. Avant que de dire adieu à sa famille et à ses vassaux, le comte Fortuné voulut assurer le repos de la ville de Gourdon pendant que durerait son absence. Il fit rédiger par ses clercs, aidés du notaire de la commune, une charte qui contenait toutes les coutumes du pays: le viguier, qui devait rendre la justice en son lieu et place, fut établi sur son siége et lui prêta serment. L'administration de la cité fut confiée à quatre prud'hommes, ayant à leur service deux sergens de ville pour surveiller les foires et les marchés; enfin, le seigneur Aimério n'oublia rien pour que son voyage ne servit pas de prétexte aux malintentionnés qui voudraient jeter le trouble dans la cité.

Le principal but que se proposait le comte Fortuné, lorsqu'il prenait toutes ces précautions, c'était d'assurer le bonheur de son épouse et de sa fille Berthe qu'il aimait tendrement. Il laissa près d'elles un de ses vassaux Raymond de Cubières, fils de sa sœur; ce jeune écuyer aurait bien voulu suivre son oncle et le roi Louis à la croisade; mais le seigneur Fortuné qui le connaissait brave et loyal, voulut en faire un défenseur de sa famille, tant que durerait son absence. Il lui fit promettre, par serment, de ne pas s'éloigner du château de Gourdon jusqu'à son retour de la croisade, et, pour le lier invinciblement au serment qu'il venait de lui prêter, il promit de son côté que, s'il revenait de la croisade, huit jours après son arrivée, il lui donnerait en mariage sa fille Berthe, unique héritière de ses grands biens. Raymond de Cubières avait déjà pensé à sa cousine, et le comte pouvait se reposer sur lui du soin de défendre sa famille. Jamais les tours du château de Gourdon ne pouvaient être mieux gardées que par lui, car le jeune écuyer allait veiller auprès de celle qu'il aimait; il s'y était engagé sur l'honneur.

Aimério partit donc avec quelques hommes d'armes de ses amis. Il était profondément affligé en se séparant de son épouse et de sa fille; mais il s'éloignait sans inquiétude sur leur tranquillité.

Son neveu mit en effet tout son zèle et son empressement à justifier la confiance qu'il lui avait témoignée. Il exagérait même les soins qu'il devait se donner auprès de Berthe et de sa mère. La nuit, il fesait douze fois la visite des postes, il plaçait lui-même les sentinelles, et était debout au moindre bruit; le jour, il visitait les écuries, veillait aux exercices, inspectait les armes et se fesait rendre compte de tout. Les momens qu'il ne donnait pas aux devoirs de sa charge, étaient consacrés à Berthe et à la dame Fortuné sa mère. C'est lui qui les accompagnait à l'église, aux promenades, à la chasse, partout, lorsqu'elles sortaient de leur manoir. Pendant les longues soirées d'hiver, il leur récitait les vers amoureux que Thibaud de Champagne adressait à la reine Blanche. Il lisait des romans de chevalerie ou bien encore les vies des saints martyrs qui les premiers avaient porté la foi dans les Gaules.

Raymond de Cubières était un noble jeune homme, simple et droit, marchant sans défiance vers son avenir. Jeune et amoureux, il ne prévoyait pas quels obstacles pourraient contrarier ses désirs; pour lui, tant il était généreux et franc, personnes et choses, tout n'avait qu'un aspect. Berthe, sa cousine, était aussi simple de cœur; toutes ses pensées étaient pour Raymond de Cubières en qui elle voyait son maître et son époux. L'amour et la piété remplissaient son ame, et tour-à-tour elle demandait pardon à Dieu du plaisir qu'elle ressentait à vivre auprès de Raymond; pardon à Raymond, son cousin, des heures trop longues qu'elle passait à la chapelle au pied des autels. Ainsi, comme deux enfans s'endorment dans un même berceau, Berthe et Raymond se fiaient aux mêmes espérances et se reposaient sans crainte en Dieu et dans leur amour.

Mais il se formait contre eux des intrigues terribles; à leur insçu des passions puissantes s'élevaient contre leur bonheur, et le complot infernal qui se tramait dans le silence les enveloppait de ses nœuds comme un reptile entoure de ses replis un homme qu'il surprend pendant le sommeil. Le viguier, chargé de rendre la justice à Gourdon en l'absence du comte, était un riche bourgeois dont la famille avait toujours été fort considérée par les seigneurs; Ferrières venait d'acheter une baronnie près de Cahors; et, pour se faire accepter par la noblesse du pays, il ne lui manquait plus que d'être illustré par quelque alliance avec une ancienne famille. Lorsque le seigneur Fortuné était parti pour la croisade, cet homme avait calculé tous les résultats de ce départ. Si le comte venait à mourir, s'il était pris par les infidèles, si son absenece se prolongait trop longtemps, ne pouvait-il pas profiter de toutes ces circonstances pour circonvenir la dame de Fortuné et obtenir d'elle la main de sa fille.

Marcel, c'était le nom de ce viguier, ne perdit pas espoir lorsqu'il vit arriver au château Raymond de Cubières. Les intentions du comte, manifestées avant son départ, tous ces sermens donnés et rendus, ne purent altérer ses résolutions. Cet homme savait que le temps use tout en nous et hors de nous-mêmes. Il prit la ferme résolution d'observer et d'attendre.

La dame Fortuné recevait au château les jurats et les prud'hommes de Gourdon, le viguier et tous les notables. Un jour qu'ils étaient venus, comme à leur ordinaire, passer leur soirée dans la grande salle du

manoir, Raymond et Berthe se tenaient à l'écart et s'entretenaient mystérieusement dans l'embrâsure d'une grande fenêtre qui donnait sur les fossés. Le viguier, qui s'était placé comme les autres auprès de la dame Fortuné, fut surpris de trouver une sorte de contrainte dans son maintien et dans ses discours. Elle était distraite de l'entretien qui régnait autour d'elle. Sa contenance changeait à chaque instant. On la voyait enfin rougir d'impatience et maîtriser avec peine le désordre de ses sens.

Le viguier qui ne la perdait pas de vue, se prit à discourir au hasard pour l'étudier avec plus de succès; car il voulait éloigner des soupçons par la négligence et l'absence de son entretien. Ce moyen lui fut heureux; il vit la dame de Fortuné jeter sur Berthe et Raymond des regards qui exprimaient plutôt la jalousie d'une rivale que les sollicitudes d'une mère. D'un seul coup d'œil, il découvrit tout le parti qu'il pourrait tirer d'un tel amour, et son ambition tressaillit au fond de son ame. L'occasion qu'il avait patiemment attendue était arrivée.

Depuis ce moment, cet homme calcula froidement en lui-même tout ce qu'il devait faire pour entretenir et rendre plus énergique la passion malheureuse qui commençait à naître dans le cœur de la dame Fortuné. Le lendemain, il monta au château de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Berthe et Raymond étaient assis à la même place qu'ils occupaient la veille. La dame châtelaine, qui entrait dans la salle de réception en même temps que lui, parut encore plus étonnée qu'à l'ordinaire de les surprendre en tête à tête. A la colère qui se peignit soudainement dans ses yeux et sur son front, le viguier ne douta plus de cet amour qu'elle avait déja fait entrevoir. Laissons à leur amour ces deux enfans, dit-il à Marguerite de Beaufort, c'était le nom de la dame Fortuné; pourquoi troubler les innocentes confidences qu'ils échangent et leurs tendres sermens, puisqu'un jour ils doivent être unis? — Ce peu de mots produisit un prompt changement dans l'esprit de la dame. Elle parut revenir alors à de meilleurs sentimens; elle était ravie du secours que le ciel envoyait à sa vertu chancelante. Les paroles du viguier l'avaient rappelée à son amour de mère, à sa pudeur de femme; et elle l'entraîna vers un autre appartement avec une joie mêlée de reconnaissance.

Celui-ci ne vit pas sans quelque déplaisir que la vertu luttait avec avantage dans le cœur de Marguerite, et que sa tendresse pour sa fille lui donnerait peut-être la force d'étouffer un amour criminel; il craignait même de s'être mépris, lorsqu'il avait vu dans ses regards les premiers feux d'une passion naissante. Alors Marguerite de Beaufort s'abandonna sans réserve à ce retour de tendresse maternelle; mais, comme elle craignait d'être soupçonnée par le viguier dont elle connaissait le regard pénétrant, elle exagéra l'expression du dévouement qui dans son ame veillait sans cesse au bonheur de sa fille. C'est bien, dit en lui-même le viguier: elle veut se justifier, donc elle se sent coupable.

Depuis cet instant, tous les efforts de Ferrières se tournèrent vers un but unique, celui de réveiller par mille moyens, dans le cœur de Marguerite, la passion qu'elle voulait comprimer. Voici quel entretien ils eurent ensemble dans ce moment, voici de quelle manière le viguier poussa vers l'abîme où elle allait tomber, une femme faible qui avait besoin de toute sa force pour démeurer fidèle à ses devoirs.

— Je crois, madame, dit le viguier, que le bonheur de ces enfans est aussi éloigné qu'il est certain. Dieu me garde de vous affliger! mais vous savez aussi bien que moi tous les dangers de la mer, les malheurs d'un long voyage, les incertitudes de la guerre, les revers de la fortune. Si le ciel exaussait nos vœux, sans doute, il nous rendrait bientôt notre bien aimé seigneur; je crains cependant que le moment de son retour ne soit trop éloigné de nous, et souvent même je me surprends à douter de ce retour.

— Que dites-vous, seigneur viguier?.. J'espère que vos pressentimens ne se réaliseront pas.

— Je le désire, madame; et cependant, croyez-moi, puisque ces enfans s'aiment et que l'intention de votre noble époux est de les unir; puisque, avant de vous quitter, il vous a secrètement autorisée à donner Berthe en mariage à Raymond, son neveu; voici bientôt six mois qu'il est parti, six mois que nous n'en recevons aucune nouvelle, croyez-moi, vous devez sans retard assurer leur bonheur.

— Je sais ce que demande l'intérêt de ma fille; et, quant aux instructions dernières que m'aurait données le seigneur de Gourdon, seule je les connais; elles n'ont aucun rapport avec les bruits qu'on a répandus; je sais mieux que tout autre ce que demande le bonheur de ma fille: et ce que demande son bonheur, je saurai l'accomplir quand il en sera temps.

La vivacité avec laquelle Marguerite prononça ces dernières paroles donnèrent de l'espoir à l'homme adroit qui voulait la perdre pour arriver à ses fins. Il avait observé d'ailleurs que la dame du château venait d'écouter avec plaisir tout ce qu'il avait dit pour montrer le retour du comte Aiméric comme impossible et sa mort même comme fort possible. L'espoir qu'il voulait lui faire concevoir, elle l'avait conçu; il n'avait plus qu'à faire courir une fausse nouvelle pour annoncer à la ville et au pays la mort du seigneur de Gourdon, et Marguerite, qui était en secret la rivale de sa fille, n'hésiterait plus à se déclarer hautement contre l'union de Raymond et de Berthe

— Madame, lui dit-il encore, je vois que vous avez prêté l'oreille aux mensonges que font courir de par le monde les ennemis du jeune Raymond de Cubières.

— Comment! Que disent-ils? Que peut-on lui reprocher?

— Rien qui attente à son honneur, sans dou e; et cependant quelque chose qui vous empêchera peut-être de l'accepter pour gendre avant le retour du comte votre noble époux.

— Parlez: il m'importe de tout apprendre.

— Vous saurez tout: Nos plus notables bourgeois, les prud'hommes et les jurats de la cité, l'accusent d'être téméraire, emporté, facile à se laisser surprendre par

trop de confiance en tous ceux qui l'abordent. Est-ce là, disent-ils, le maître qu'on nous destine et que son union avec la jeune Berthe va rendre seigneur de Gourdon. Où est la prudence et la haute sagesse que réclame un tel homme. Raymond de Cubières est brave, mais qu'est-ce que la bravoure, quand il faut négocier avec des rivaux ambitieux, des ennemis toujours prêts à vous tendre un piége; il est noble et généreux, mais de quoi lui serviront et sa générosité et sa bravoure, quand il faudra rendre la justice dans la ville, calmer une sédition, veiller à la prospérité de la commune.

— Vraiment, ils disent tout cela !... j'y avais songé sans doute; oui, je craignais pour Raymond, jusqu'à ses vertus qui me le font aimer... comme un fils, mais les habitans de Gourdon ne s'arrêteront pas à ces préventions, je l'espère.

— Ne l'espérez pas, madame. Si Dieu ne permet pas à votre noble époux de revoir son pays; s'il est condamné à mourir sur la terre étrangère, les hommes notables de Gourdon voudront intervenir dans le choix que vous ferez d'un gendre, et leur suffrage ne sera pas favorable au sire Raymond de Cubières.

Pendant que la dame Marguerite écoutait avec une émotion qu'il lui était difficile de maîtriser, les paroles perfides du viguier de Gourdon; pendant qu'à son insçu, peut-être, elle laissait pénétrer dans son ame des espérances perfides qu'elle aurait dû étouffer, sa fille Berthe entra dans la chambre et vint toute en larmes se jeter dans ses bras. Le viguier et la dame, également étonnés, demandèrent à Berthe la cause de ses larmes; mais la jeune fille ne répondait pas, et comme si elle avait craint de montrer la rougeur qui colorait son front, elle se cachait dans le sein de sa mère. Mais Marguerite que la joulousie tourmentait en ce moment, voulut savoir pourquoi sa fille avait quitté précipitamment son cousin Raymond de Cubières avec qui elle s'entretenait; elle lui ordonna de parler et de découvrir sans retard la cause de sa fuite et de ses pleurs. Berthe obéit et dit à voix basse à sa mère qui l'écoutait attentivement : Raymond vient de m'embrasser, et le baiser qu'il m'a donné a mis le trouble dans mon cœur; je crains d'avoir offensé Dieu et que Satan ne s'empare de moi. Au moment où Raymond m'embrassait, j'ai laissé tomber le crucifix d'ivoire que vous m'avez donné, et Raymond, qui n'y prenait pas garde, l'a écrasé sous son pied... Je crains que cela ne nous porte malheur.

La dame Marguerite avait senti comme un coup de poignard lorsque sa fille lui avait parlé de ce baiser que Raymond de Cubières venait de lui donner. L'espoir d'épouvanter sa fille par la crainte d'attirer sur son cousin les malheurs que son amour lui fesait pressentir; cet espoir vint la tenter. Elle ne songea pas qu'elle allait mentir à Berthe et à elle-même, en lui disant que ce crucifix brisé sous les pas de Raymond devait lui porter malheur. Toutes les passions violentes sont franches, et Marguerite se livra à son espérance sans autre préoccupation.

Le viguier avait à peu près entendu ce que Berthe venait de lui dire; il feignit d'être fort étonné. De son côté, Marguerite le regarda long-temps avec les dehors de la consternation; tous deux échangèrent, par les seuls regards, des pensées secrètes. Ils comprirent que le moment était venu de désunir deux enfans dont l'amour excitait leur jalousie.

Aussitôt que le viguier eut appris de la comtesse ce que sa fille venait de lui dire, il parut profondément affligé. Marguerite leva les yeux au ciel comme dans un moment de profonde douleur. Et Berthe, innocente et faible créature, facile à recevoir toutes les impressions qu'on voulait lui imposer, se crut bien malheureuse et bien coupable, en voyant tous ces signes de douleur. Ah!.. pleurez... pleurez, madame, lui dit le viguier avec une voix émue; pleurez, car Dieu vient de maudire votre amour; il ne veut pas que vous soyez unie à l'homme qui a brisé son image sous ses pieds, et je vous le dis en toute vérité, car la science des choses secrètes et le pressentiment de l'avenir que j'appris dans ma jeunesse auprès d'un solitaires fameux; cette science, dis-je, me fait entrevoir pour vous et pour messire Raymond les infortunes les plus accablantes.

J'aime mieux aller mourir dans un cloître, s'écria Berthe avec l'accent de la plus vive douleur. Ce fut un trait de lumière pour sa mère et pour le viguier.
— Nous y penserons, ma fille, dit Marguerite en la consolant; oui, je consulterai nos amis, des hommes respectables par la science et la vertu; les saints pères qui dirigent notre église; et, tout ce qu'ils jugeront convenable de faire pour ton salut et le bonheur de Raymond, nous le ferons.

— Oui, ma mère, répondit Berthe en s'éloignant la tête baissée, les yeux en larmes, pour aller prier à la chapelle du château.

Lorsque la dame Marguerite et le viguier furent restés seuls, voici quel entretien s'établit entre eux;

Marguerite.— Croyez-vous, maître Ferrières, que ce crucifix brisé sous les pieds de Raymond, n'annonce pas à ma fille les plus grands malheurs?

Ferrières.— Nul doute, madame. Ce crucifix brisé est le symbole de leurs amours et de leurs espérances; il faut éloigner sans retard Raymond de Cubières du château.

Marguerite.— L'éloigner! que dirait le seigneur de Gourdon à son retour; c'est à lui, à son neveu, qu'il a confié la garde de sa famille et de sa forteresse. J'aimerais mieux sortir que de l'éloigner.

Ferrières.— Que faire alors?

Marguerite.— Berthe l'a dit. Son cœur lui a dicté quelle doit être sa conduite jusqu'au retour de son père. Elle ira se renfermer dans un couvent, et lorsque le seigneur de Gourdon reviendra parmi nous, il avisera lui-même à ce qu'il faut faire.

Ferrières.— Sans doute, et j'approuve ce dessein; mais il faut bien se garder de permettre que Berthe prononce des vœux.

Marguerite.— Je ne le permettrai jamais. Vous êtes l'ami fidèle et le vassal dévoué du seigneur Fortuné.

C'est vous que je veux charger de conduire ma fille dans une sainte retraite.

Ferrières.— Madame, comptez sur moi. Toutefois, je pense qu'il faut, avant tout, bien s'assurer des résolutions de mademoiselle Berthe. Si vous le désirez, je pourrais engager un saint homme à monter au château pour affermir dans son ame le projet qu'elle a conçu.

Marguerite.— Ne perdons pas de temps, allez; je l'attends, et, dès ce soir peut-être, Berthe sortira du château. Préparez tout pour le départ: je vous donnerai une lettre pour l'abbesse du monastère de Vayrac. Elle est ma cousine, et je suis sûre que Berthe sera traitée avec tous les égards qui lui sont dus, dans cette sainte maison.

Ils n'en dirent pas davantage.

Ferrières sortit.

Berthe, à genoux sur le pavé de la chapelle, demandait pardon à Dieu de son amour et lui fesait le sacrifice de son bonheur et de sa jeunesse pour écarter les malheurs qu'elle croyait menacer Raymond. Il fut bien facile à Ferrières et au prêtre qu'il envoya dans le château, de l'affermir dans une résolution qu'elle-même venait de prendre. A tout ce qu'on lui disait pour lui faire craindre des infortunes terribles pour elle et pour son amant, elle répondait par des larmes et par son dévouement. Déjà la nuit était fort avancée, Raymond de Cubières avait placé les sentinelles et s'était retiré dans sa chambre. Marguerite, Ferrières et le prêtre qu'il avait amené, entouraient Berthe qui avait promis de renoncer à son amant. Ils gardaient tous un profond silence. La noble fille se recueillait dans sa douleur; les autres avaient une sorte de pudeur secrète à sacrifier un enfant qui allait au-devant de tous les sacrifices qu'on imposait à sa jeunesse. Il fallait obtenir d'elle encore qu'elle consentît sans retard à quitter le château, et Berthe vint au-devant du coup qu'on allait lui porter. Elle se leva pour parler, et, d'une voix calme et digne, pleine d'une noble assurance, elle dit à ceux qui l'entouraient :

— Si les malheurs que vous m'annoncez ne devaient atteindre que moi, je les braverais tous, parce que je sens qu'il n'est pas de véritable douleur qui pût m'atteindre si j'étais aimée de lui, si j'étais son épouse. Mais, puisque c'est lui que l'avenir menace de frapper, je saurai me sacrifier à son bonheur, je vous l'ai dit. N'hésitons plus à exécuter la résolution que j'ai prise; demain peut-être, je n'aurai pas la force de le quitter. Partons dès à présent; partons, car s'il apprenait que je m'éloigne, il me retiendrait auprès de lui. Il braverait pour moi votre haine et tous les malheurs que vous nous annoncez; partons donc sans retard. Après qu'elle eut dit ces paroles, la force l'abandonna tout à coup, et elle se jeta dans les bras de sa mère en pleurant, sans pouvoir déguiser sa douleur.

Il s'en fallut de peu que Marguerite ne prît la résolution de retenir sa fille auprès d'elle; mais Ferrières était là pour lutter contre un reste de vertu qui vivait encore dans le cœur de cette femme. Tout est calme, dit-il, profitons du moment pour sauver demoiselle Berthe: partons. La pauvre fille se laissa conduire. On avait gagné un des hommes qui gardaient les poternes, et ce fut vers une de ces portes secrètes qu'on se dirigea. Il fallait, pour arriver à l'escalier qui descendait vers l'issue qu'on avait choisie, passer devant la chambre où dormait Raymond de Cubières; tout était perdu s'il se réveillait. Berthe se tourna vers la porte de cette chambre alors qu'on passa devant l'appartement. Malgré la ferme résolution qu'elle avait prise, elle ne put surmonter sa douleur, et lorsqu'elle songea que jamais elle ne reverrait celui qu'elle aimait saintement, celui qui devait la protéger et la chérir, l'homme de toutes ses espérances et de tous ses souvenirs, la force l'abandonna soudainement, elle s'évanouit dans les bras de Ferrières. Le viguier profita de ce moment pour l'emporter aussitôt hors du château de Gourdon.

La porte se ferma sur eux, et Berthe se crut pour toujours séparée de Raymond et de sa mère. A quelques pas de là, des écuyers les attendaient avec des chevaux qu'on avait préparés pour la fuite. Tandis que chacun s'empressait autour de Berthe pour lui donner des soins, le seigneur de Cubières qui avait entendu les gonds des portes qu'on ouvrait, s'était levé pour connaître la cause du bruit qui se fesait dans le château. Berthe le vit paraître aux créneaux, une torche à la main; elle l'entendit parler aux sentinelles et leur demander l'explication des bruits qu'il avait entendus.

Quelqu'un est sorti de ce château ou vient d'y rentrer, disait-il d'une voix forte. Malheur à celui de vous qui serait reconnu traître à sa foi. Lorsque le seigneur de Gourdon est parti pour la croisade, nous jurâmes tous d'être les gardiens fidèles de son épouse et de sa noble fille, Berthe ma cousine; je me souviens de mes sermens, moi, si vous avez oublié les vôtres.

Berthe écoutait en pleurant cette voix qu'elle ne devait plus entendre; elle regardait son noble cousin qui ne quittait point les créneaux, qui croyait veiller sur elle, et qui demain ne la retrouverait plus dans la chapelle et dans les lieux où il avait coutume de la venir trouver. Ferrières comprenait la profonde impression que devait faire sur elle la vue de Raymond qu'elle aimait. Il l'éloigna sans attendre davantage et se dirigea vers le couvent où devait être renfermée la noble demoiselle.

L'abbesse fit à Berthe un accueil plein d'affabilité; elle lut avec empressement la lettre de Marguerite et donna des ordres pour qu'on préparât une cellule à la demoiselle de Gourdon. Malgré les soins et l'empressement dont elle était l'objet, Berthe se sentait pénétrée de tristesse; elle exprima le désir qu'elle éprouvait d'être seule, et l'abbesse la conduisit elle-même dans la petite chambre qu'on lui avait préparée. Lorsque Berthe se trouva plongée dans la solitude et l'isolement, elle jeta les yeux autour d'elle. Sa vie passée, si calme et si pleine de rêves suaves, avait disparu tout à coup. Les mêmes objets n'étaient pas sous ses yeux, les mêmes bruits ne venaient pas à son oreille; ici, le silence et la paix; ici, des murs simples et sans ornement, rien qui puisse fixer ses regards et la distraire du ciel où ils doivent toujours s'élever. Berthe ne savait pas combien lui étaient nécessaire et l'espérance d'être unie à

Raymond, et le bruit de ses pas dans le château, et le son de sa voix, et le plaisir de songer qu'il venait auprès d'elle; aussi, lorsque toutes ces voluptés innocentes se furent évanouies, l'infortunée jeune fille se trouva comme dans un désert et elle se prit à pleurer.

L'étonnement de Raymond de Cubières fut grand, lorsqu'il chercha Berthe dans tout le château, le lendemain de son départ. Il avait coutume de venir la saluer au jardin, lorsqu'il avait donné ses ordres pour la journée. Il entra donc dans le jardin, il écouta pour l'entendre chanter; rien, Berthe n'avait point paru. Ceux auxquels il demandait de ses nouvelles répondaient vaguement à ses questions. Raymond de Cubières était saisi d'une tristesse involontaire. Alors il se dirigea vers la chapelle, pensant que sa cousine avait prolongé ses prières un peu plus long-temps que d'ordinaire. Il entre et regarde autour de lui; la chapelle était déserte, la place de Berthe vide, et rien ne disait qu'elle fut venue dans ce lieu. Raymond remarqua que les vases où elle venait tous les matins déposer un nouveau bouquet de fleurs qu'elle choisissait elle-même, et observa que ces vases contenaient encore les fleurs de la veille; Berthe n'était donc pas sortie de sa chambre, et Raymond pensa qu'une maladie soudaine la retenait dans son lit.

Cette pensée l'épouvanta : il courut vers la chambre de Berthe. Il écouta vainement à la porte, il n'entendit rien. Alors, il entra sans hésiter ; car il ne pouvait dompter son impatience, il voulait satisfaire aux doutes, aux incertitudes, aux pressentimens qui envahissaient son ame. Quelle ne fut pas sa tristesse, lorsqu'il vit déserte la chambre que Berthe habitait et sa couche si pure et si élégante dans le même état que la veille. Berthe n'avait pas dormi dans le château. Raymond se souvint du bruit qu'il avait entendu pendant la nuit, il se souvint que Berthe avait fui en pleurant lorsqu'il l'avait embrassée; un frisson involontaire parcourut ses membres et il pâlit. Immobile, incertain, il regardait autour de lui sans savoir où reposer ses yeux, où diriger ses pas. Il y avait dans la chambre de Berthe quelque chose de chaste qui la fesait ressembler à un sanctuaire; quelques siéges, une armoire aux boiseries élégamment sculptées, un prie-dieu, un lit simple, quelques ajustemens cachés derrière une draperie, tel était l'ameublement de la chambre que Berthe avait occupée; mais rien ne portait les traces les plus légères, ni le moindre vestige de l'usage qu'elle en avait fait; aucune de ces choses n'avait été gâtée par ses mains; elle avait au contraire répandu sur tout ce qui l'entourait, dans ses heures de repos et de solitude, quelque chose de l'harmonie qui régnait dans son ame. On pressentait le calme et la pureté de son cœur, à l'ordre et à la disposition heureuse des objets qui servaient à son usage de tous les jours. Il y avait dans cette chambre un reflet d'elle-même, et les souvenirs qu'elle y avait laissés s'exhalaient de toutes parts comme des parfums.

Raymond de Cubières fut long-temps immobile sans pouvoir se rendre compte du sentiment pénible qui l'accablait; Marguerite qui l'observait depuis long-temps et suivait tous ses pas depuis qu'il était sorti de l'appartement, Marguerite l'aborda pour lui annoncer le départ de sa cousine. Raymond sortit alors de sa profonde rêverie, et tous deux se regardèrent long-temps sans se parler. Le jeune seigneur de Cubières fut le premier à rompre le silence.

Raymond. — Madame, que veut dire ceci? Je cherche ma cousine aux jardins, à la chapelle, dans sa chambre, et c'est en vain. Où pourrais-je la trouver? j'ai besoin de la voir.

Marguerite. — Raymond, vous ne la reverrez peut-être jamais.

Raymond. — Madame.... J'ai mal entendu.... Redites-moi cela.

Marguerite. — Je ne sais quel entretien vous avez eu avec ma fille, hier; mais elle vous a quitté tout en larmes pour venir se jeter dans nos bras. Elle m'a dit qu'un grand malheur vous menaçait tous deux; qu'elle renonçait à vous, qu'elle voulait vous fuir, et, sans vouloir écouter mes conseils, ni mes ordres, ni mes prières, elle s'est éloignée pendant la nuit pour aller se renfermer dans un couvent.

Raymond.— Elle s'est renfermée dans un couvent, et vous l'avez permis.

Marguerite. — Elle est partie à mon insçu. Croyez-vous que j'aurais consenti à me séparer de ma fille.

Raymond. — Qui donc a favorisé sa fuite? Je suis seul maître de ce château, les portes n'obéissent qu'à moi. Je saurai qui a fait violence à mes sentinelles, et alors, j'atteste Dieu! que j'userai largement des pouvoirs qui m'ont été donnés pour punir ceux qui ont usurpé ces pouvoirs.

Raymond, transporté de colère, fit appeler aussitôt tous les hommes d'armes qui gardaient le château, les écuyers, les pages et jusqu'au dernier varlet. Il se plaignit, il menaça; mais l'homme qui avait été gagné par Ferrières et la comtesse de Gourdon répondit, comme les autres, qu'il n'avait rien entendu pendant la nuit. Le jeune homme alors retomba sans espoir dans sa douleur et sa tristesse, aussi impuissante que sa fureur.

Combien furent sombres les jours qui suivirent le départ de Berthe, et plus sombres les nuits, pour Raymond de Cubières. Il fuyait tous les entretiens, il se défiait de tous ceux qui l'entouraient; toutes ses pensées, toutes ses démarches n'avaient qu'un but qu'il poursuivait sans relâche. C'était de découvrir la retraite où sa chère Berthe s'était retirée; et lorsque tant de peines étaient inutiles, lorsqu'il se voyait aussi impuissant dans tous ses efforts, une douleur profonde, un chagrin sauvage s'emparait de son ame, et il s'isolait de tout pour pleurer. Son seul plaisir était de venir rêver dans la chambre que Berthe avait occupée dans le château.

Marguerite de Beaufort était jalouse des souvenirs qu'il donnait à sa fille. Pour faire supporter sa présence à Raymond qui l'évitait, cette malheureuse femme était obligée de lui parler de sa fille et de pleurer avec lui. Elle donna de si grandes marques de tristesse que le jeune homme se reprocha les soup-

çons qu'il avait d'abord formés contre elle, et qu'il l'accepta pour l'unique confidente de son amour et de ses espérances. Marguerite proposait sans cesse à Raymond de nouvelles tentatives pour découvrir la retraite de Berthe. Elle se conciliait ainsi son affection, en même temps qu'elle rendait ses tentatives infructueuses. Tous les ravages que fesaient en elle l'amour et la jalousie, Raymond de Cubières les attribuait à la douleur, et souvent il consolait Marguerite de la perte de sa fille, ce qui redoublait son désespoir.

Que fesait Berthe alors? tandis que son amant et sa mère étaient livrés aux plus violens transports de la jalousie et du désespoir, elle offrait à Dieu ses prières et ses larmes; elle supportait sans murmure la vie lourde et désenchantée que lui avait imposée son dévouement. Ferrières vit avec chagrin que cette frêle organisation ne résisterait pas long-temps aux ennuis et aux souffrances qu'on lui fesait subir. Il songea dès lors à donner un prompt dénouement aux intrigues qu'il avait tramées.

Des hommes qui lui étaient dévoués apportèrent à Gourdon de fâcheuses nouvelles touchant la croisade du roi de France; heureusement pour lui l'événement vint bientôt après réaliser ces mensonges, et alors il lui fut facile de faire accepter une dernière nouvelle qui devait tout changer. Le bruit courut dans le pays et dans la ville que le seigneur Aiméric était mort dans le combat de la Massoure. Un homme, qui se disait croisé, vint au château de Gourdon; il raconta comment le comte avait péri de la main des Sarrazins, et chacun fut tellement convaincu de la vérité de ses paroles, que l'on fit des prières publiques pour honorer la mémoire du comte et assurer le repos de son ame.

Le seigneur Fortuné tenait le château de Gourdon et tous les droits attachés à cette terre, d'un puissant baron du pays qui lui en avait fait la cession en stipulant que la seigneurie reviendrait à lui ou à sa famille, si Fortuné mourait sans laisser d'enfant mâle habile à lui succéder. Berthe était la fille unique d'Aiméric, et Raymond de Cubières n'avait plus à veiller sur Berthe et sur Gourdon qui revenait de droit à son ancien maître. Il se prépara donc à revenir auprès de sa famille, après avoir donné les clefs du château aux jurats de la ville et au viguier.

Marguerite de Beaufort vit arriver avec effroi le moment qui devait la séparer à jamais de celui qu'elle aimait avec tant de passion. La mort de son époux venait de redoubler son amour en lui donnant des espérances. Elle forma la résolution de tout découvrir à Raymond et de le retenir auprès d'elle par tous les moyens possibles.

Elle avait rompu les derniers liens qui l'attachaient à la prudence, et, dans la fièvre qui lui brûlait le sang, elle se sentait capable de tout oser pour arriver au but de ses désirs.

Aussitôt qu'elle eut pris la résolution extrême de ne garder aucune retenue, elle chercha le jeune seigneur de Cubières pour lui découvrir son cœur. Raymond était allé faire ses derniers adieux à la chambre que Berthe occupait avant que de quitter à jamais le château. Il y avait pour lui comme une vertu secrète d'affliction et de douleur, comme une puissance de tristesse dans cette chambre depuis si long-temps abandonnée. Lorsque Marguerite de Beaufort aborda le jeune homme, elle le trouva morne et silencieux, assis dans un coin obscur de l'appartement, les yeux fixés sur un crucifix d'ivoire qu'il arrosait de ses larmes. Il s'assit pour lui parler.

Marguerite. — Toujours les mêmes regrets, Raymond; votre douleur renouvelle la mienne; au lieu de s'affliger ensemble, les malheureux ne devraient-ils pas se consoler. Quel est ce crucifix que vous tenez dans la main?

Raymond. — C'est le même que j'eus le malheur de briser sous mon pied lorsque j'osai embrasser Berthe pour la dernière fois. Avec lui furent brisées mes espérances. Voyez maintenant; un habile ouvrier de Toulouse est parvenu à rejoindre toutes ses parties, et à le rétablir dans son premier état. Plût à Dieu, que mon amour et tous mes rêves de bonheur me fussent ainsi rendus. Mais non, jamais; et voilà tout ce qui me reste d'elle.

Marguerite. — Oui, Raymond, enfermez ce crucifix dans votre cœur, et abandonnez un espoir qui ne se réalisera jamais.

Raymond. — Je le sais bien, madame. Mais comment distraire ma pensée de Berthe et mes regards de ce crucifix qui reposa sur son noble cœur! mais non, il ne me quittera plus; et, soit qu'il élève à Dieu mon ame affligée, soit qu'il me rapelle tout ce que j'éprouvais de bonheur auprès de Berthe, il sera toujours pour moi un symbole d'amour et de douleur. Laissez-moi donc pleurer; car il faut que je m'éloigne des lieux qu'elle habitait.

Marguerite. — Raymond, vous ne songez qu'aux peines que vous souffrez. Vous ne faites pas attention qu'auprès de vous, il est des infortunes plus grandes que la vôtre; qu'auprès de vous on pleure aussi; qu'auprès de vous on soupire après un avenir qu'on ne peut atteindre; qu'auprès de vous on passe des jours sombres et des nuits inquiètes. Ah! Raymond, je ne suis pas oublieuse comme vous, et souvent je me suis affligée de vos chagrins; maintenant qu'il faut quitter cette demeure où nous avons souffert ensemble, c'est moi qui vous cherche pour vous consoler; moi qui m'inquiète pour savoir quel a été votre avenir.

Raymond. — Ah! c'est que j'aime tant votre fille, madame!.... C'est justice que vous songiez à moi, que vous soyez sensible à mon chagrin.

Marguerite. — Non, vous ne pouvez pas comprendre à quel point je vous suis dévouée; je me suis dit aujourd'hui: quel malheur pour Raymond que mon noble époux soit mort en Palestine! Berthe, en apprenant son retour, serait venue se jeter dans ses bras; nous l'aurions unie à Raymond, et le noble Aiméric aurait assuré à ses enfans la possession du château de Gourdon. Maintenant plus d'espoir, et ce noble chevalier ne sera qu'un simple homme d'armes, sans bannière, sans château fort, sans seigneurie. Cette injustice du sort me révoltait, et je cherchais en moi-même

un moyen de la réparer. Je connais, mieuxque vous, les intentions bienveillantes du seigneur Fortuné à votre égard, et je me suis engagée, quelques jours avant son départ, à seconder ses vues. C'est donc pour être fidèle à ma promesse, autant que pour vous exprimer ma reconnaissance pour le zèle et la fidélité que vous avez fait éclater pendant son absence, que j'ai songé sérieusement à m'occuper de votre avenir. Vous savez quelle est ma famille, Raymond, vous connaissez les nombreux vassaux qui obéissent à mon père : il entretient garnison dans trois forteresses; il possède des moulins sur plusieurs rivières, des droits de justice sur plusieurs villes; mon père est un puissant seigneur et je suis l'unique héritière de ses grands biens. Ces biens, je vous les offre; il faut se résigner à accepter ma main et vous posséderez demain tout ce que mon père possède. Je sais bien que je n'ai aucun droit à votre amour, je ne le réclame pas, et l'union que je vous propose n'est pour moi qu'un plus sûr moyen de vous témoigner ma reconnaissance.

Raymond. — C'est trop de dévouement, madame; vous êtes encore jeune et vous serez toujours belle; vous méritez l'amour de celui qui aura l'honneur d'être votre époux; vous-même, pourquoi pousser la reconnaissance jusqu'à vous donner sans ressentir de l'amour pour celui qui deviendrait votre maître. Je n'accepterai pas vos bienfaits, je ferais votre condition trop mauvaise; encore si vous aviez ressenti pour moi quelque penchant, j'aurais pu souscrire à votre projet mais....

Marguerite. — Et bien! je t'aime, Raymond. Eh bien... connais tout ce que l'amour m'a fait souffrir de tortures depuis le premier moment où je t'ai vu. Non, jamais je n'avais ressenti de tels transports : faible et timide lorsqu'on m'unit au seigneur Aiméric, j'entrai dans son lit comme une victime qu'on mène à la mort, et, depuis cet instant, j'ai vécu comme une esclave auprès de celui que je devais aimer; mais quand tu m'es apparu, que te dirai-je? — Mon ame s'est élancée vers toi avec toute la puissance de son instinct. Ce pouvoir d'aimer, qui dans son cœur était démeuré impuissant et stérile; ce pouvoir s'est réveillé pour toi tout entier; rien n'a pu me faire obstacle, et dans les combats intérieurs que j'ai eu à supporter, mon amour a triomphé de tout : jugez donc maintenant, jugez de ma tendresse, aujourd'ui, que le hasard a levé tous les obstacles qui m'éloignaient de toi. Oh! Raymond, par tout ce que j'ai souffert en t'aimant, par tout ce que tu te dois à toi-même, ne rejette pas une malheureuse femme qui pleure à tes genoux.

Marguerite, en effet, s'était laissée tomber aux genoux du jeune homme : celui-ci, étonné de ce qu'il venait d'entendre, réfléchit long-temps et revint sur lui-même; il s'efforçait d'expliquer un passé mystérieux par cet amour qu'il ne connaissait pas, et l'infortune de Berthe, et son absence, et les paroles de Marguerite, tout cela devenait clair à ses yeux.

La colère monta bientôt à son front. Il se leva et repoussant Marguerite loin de lui : laissez-moi, madame, s'écria-t-il; je comprends maintenant le départ de Berthe et la résolution qu'elle prit de me quitter. Laissez-moi, vous dis-je, et rendez grace au ciel, si je ne vous maudis pas et si je ne vous fais pas expier tout ce que Berthe eut à souffrir. Adieu, je partirai demain; demain, vous ne me reverrez plus. Vous demandez mon amour, madame; recevez mon mépris et ma haine; jamais nous ne serons unis.

Il la quitta brusquement et se retira dans sa chambre, résolu qu'il était à s'éloigner d'elle et de Gourdon aussitôt que paraîtrait le jour. Marguerite resta long-temps à genoux à la même place où Raymond l'avait laissée. Que fera-t-elle? Elle s'est humiliée vainement; vainement, elle a violé les saintes lois de la pudeur; les cruels sacrifices qu'elle s'est imposés seront-ils perdus? Pourra-t-elle vivre accablée de mépris et de haine par celui qu'elle a tant aimé? Après tant et de si longues souffrances, après des années pleines de tristesse, d'inquiétudes, d'agitations nocturnes et de remords, elle n'a plus devant elle que le désespoir. Elle pressera sa mort. Raymond n'a pas eu pitié d'elle, elle sera sans pitié pour lui; elle ne sait pas ce qu'elle doit entreprendre; mais elle se sent pleine de courage et de résolution, elle se sent capable d'un effort terrible qui la fera sortir dignement de l'état d'avilissement où elle est tombée. Elle se relève, appelle un des valets du château et lui ordonne d'aller avertir le viguier de Gourdon qu'il ait à se rendre au plutôt auprès d'elle.

Ferrières, en apprenant cet ordre, comprit que la nouvelle de la mort du comte avait produit des résultats; et, feignant une extrême surprise, il se hâta de se rendre aux désirs de Marguerite.

Lorsque Ferrières arriva près de Marguerite, il la trouva se promenant à grands pas dans la grande salle du château. Une faible lampe éclairait l'appartement. Marguerite lui sembla plus grande qu'à l'ordinaire; son front pâle et résolu se dressait dans l'ombre, et ses yeux brûlans étaient comme armés d'un regard qu'il ne pouvait supporter. Que vous plaît-il, madame, lui dit-il humblement, que voulez-vous de moi? — Marguerite ne répondit pas; elle alla fermer la porte de la chambre pour qu'ils ne fussent pas entendus. — Je me suis rendu à vos ordres, madame, ajouta Ferrières; vous me trouverez toujours prêt à vous obéir. Marguerite ne répondit rien encore aux paroles du viguier. Elle alla s'asseoir près du grand fauteuil et fit signe à Ferrières de venir se placer à son côté. Il obéit, dominé par l'ascendant qu'elle prenait sur lui; cette femme, se disait-il, est étrangement préoccupée ou bien elle te dédaigne fort, puisqu'elle n'a pas daigné répondre à ton dévouement que tu lui manifestais par deux fois.

Enfin, Marguerite adressa la parole au viguier. Il faut que le malheur m'ait bien éprouvée pour que je fasse l'aveu que vous allez entendre. Mais vous verrez aussi que la nature, Dieu ou le hasard, en me condamnant à de grandes faiblesses, a mis dans mon ame assez de force et de grandeur pour racheter mon ignominie. Écoutez, et sans songer à me juger ou à m'admirer, soyez prêt à me servir. Ferrières, j'aime

Raymond, je l'aime sans réserve, que vous dirai-je, sans pudeur. Je lui ai fait l'aveu de mon amour, il m'a repoussée; je vous fais appeler, et je vous découvre toute ma faute. Vous voyez que je suis une femme perdue. — Madame, interrompit Ferrières, il n'y a là que du malheur. — Il y a de la honte, Viguier, s'écria Marguerite, et vous allez voir comment je saurai la repousser. Raymond de Cubières m'a menacée de me frapper, si j'osais me présenter encore devant lui. Eh! bien, je me présenterai devant lui, je lui parlerai de ma tendresse, et s'il me frappe, si je meurs sous ses coups je serai vengée... Quoi! vous ne comprenez pas que je serai vengée! mais la coutume de Gourdon veut qu'on ensevelisse l'assassin sous sa victime. S'il me tue, vous ne l'épargnerez pas, et alors nous serons unis dans la tombe; et lui qui repoussait le dévouement d'une femme, subira les embrassemens d'un cadavre; je serai sa fiancée dans la mort; je serai heureuse et vengée. Ce projet vous étonne, Viguier! Hésiteriez-vous à me servir? Pour vous récompenser, je vous donne la main de ma fille et les biens qu'elle a reçus de son père, je vais lui écrire pour lui imposer cette union. C'est une sainte fille qui respectera les dernières volontés de sa mère. Je vais lui écrire, vous dis-je, allez sans retard faire venir les jurats de Gourdon et les sergens de ville, vous irez ensemble vers la chambre de Raymond de Cubières, et là, vous me trouverez morte à ses pieds. — Il n'osera jamais se rendre coupable d'un assassinat! — Je vous dis que je serai morte à ses pieds; que voulez-vous de plus pour le condamner! allez.

Le viguier sortit : cette femme le dominait et il obéissait à sa voix; d'ailleurs, il entrait dans ses vues de perdre Raymond. Il se hâta donc de satisfaire aux désirs de Marguerite.

Pendant qu'il s'éloignait, Marguerite écrivit à sa fille une lettre; elle lui ordonnait de donner sa main à Ferrières après lui avoir fait l'éloge du viguier de Gourdon, et, pour l'éloigner de Raymond de Cubières, elle se plaignait à elle des mauvais traitemens qu'il lui fesait subir. Ainsi lorsqu'on viendrait lui apprendre que le jeune homme avait tué sa mère, elle ne douterait pas de son crime et croirait son honneur engagé à maudire la mémoire d'un assassin et à récompenser le zèle du vengeur de Marguerite. Après qu'elle eut terminé cette lettre, elle la déposa sur une table, comme il était convenu avec le viguier, pour qu'il pût s'en saisir en rentrant au château, et l'envoyer sur le champ à Berthe qui la recevrait avant la nouvelle de l'assassinat.

Marguerite réfléchit et prit courage. Elle allait se présenter à Raymond et tenter de le fléchir. Quoique cette malheureuse femme crut être sans retour l'objet de son mépris et de sa haine, elle se surprit à espérer qu'il pourrait peut-être se laisser attendrir. L'espoir ne nous quitte jamais, parce que nous croyons, malgré nous-mêmes, à la puissance de Dieu qui peut à chaque instant nous arracher de l'abîme et changer notre sort. Marguerite espéra, et pour détruire l'effet de la lettre qu'elle venait d'adresser à sa fille, elle en écrivit à la hâte une seconde qu'elle cacha dans son sein. Si Raymond voulait avoir pitié de ses chagrins, elle enverrait aussitôt la seconde lettre à sa fille pour se justifier de la première et pour en détruire l'effet.

C'était alors un moment solemnel pour Marguerite : faible et tremblante, elle se dirigea vers la chambre de Raymond. Tout était calme autour d'elle; la nuit, profonde comme le silence. En elle seulement, l'amour, le désespoir, l'espérance, luttaient avec force et soulevaient sa poitrine fatiguée. Lorsqu'elle arriva près de cette porte et près du seuil qu'il fallait franchir, un frisson mortel parcourut son corps; elle s'appuya contre le mur, et la malheureuse appela à son secours Dieu qu'elle outrageait. Elle se ranime, sa fièvre se réveille et lui donne des forces; elle marche d'un pas ferme, ouvre la porte de la chambre, la referme sur elle, se présente à Raymond de Cubières qui s'était endormi dans un grand fauteuil.

Une lampe, prête à s'éteindre, éclairait cette chambre en désordre; les armes du jeune homme, placées sur une table, rendaient quelques reflets; les meubles hors de leur place, les vêtemens de Raymond jetés au hasard, tout annonçait un départ prochain. Au bruit que fit Marguerite en entrant, il s'éveilla, la reconnut et voulut s'éloigner; mais elle le retint avec force, elle s'était jetée à genoux, elle le pressait sur son cœur, elle sanglottait et pleurait en le regardant sans pouvoir parler. Le jeune homme eu eut pitié. Il crut qu'elle cédait au repentir; il s'assit et la pria de se relever. Vous pleurez vos fautes, madame. Je ne serai pas plus cruel que Dieu; je vous pardonnerai tout le mal que vous m'avez fait; mais rendez-moi Berthe. Si Berthe m'est rendue, si je deviens son époux, j'oublierai le passé, je serai pour vous un fils dévoué, j'ensevelirai dans un profond silence le souvenir de vos fautes; je perdrai ce souvenir.

Marguerite. — Ainsi tu comprends enfin combien tu fus injuste pour moi; mais que demandes-tu à la femme qui t'aime, comment pourrai-je me repentir et revenir à Dieu, si tu n'as pas pitié de moi; de quoi, grand Dieu! faut-il que je me repente! Je n'ai obtenu que tes mépris, jai séché, j'ai langui dans les larmes; ta haine va bientôt me tuer, puis-je me repentir de mon malheur? Mais si tu avais pitié de tout ce que j'ai souffert, si ton amour....

Raymond. — Madame, pourquoi réveillez-vous ma haine, pourquoi voulez-vous me contraindre à vous maudire!

Marguerite. — Oui, maudis-moi, parce que ce n'est pas assez d'avoir pleuré deux ans auprès de toi; maudis-moi, parce que ce n'est pas assez d'avoir renfermé pendant deux ans un secret qui brûlait ma poitrine. Je me suis roulée sur les dalles de la chapelle, j'ai appelé Dieu à mon secours, et Dieu ne m'a pas secourue : maudis-moi, cruel, parce que j'ai beaucoup souffert.

Raymond. — Berthe a souffert comme vous, et elle ne le méritait pas.

Marguerite. — Eh bien! écoute : je souffrirai plus

qu'elle, je me condamnerai à vivre dans une tombe; j'irai prendre sa place et je la mettrai dans tes bras; mais que je puisse emporter un doux souvenir dans cet enfer où j'irai faire pénitence : elle passera près de toi des jours, des années, sa vie; eh bien! moi, je ne te demande qu'une heure d'amour, et tu pourras après me fouler à tes pieds, tu pourras m'oublier, tu pourras me maudire; mais une heure d'amour, une heure et puis la mort!

Raymond. — Non, non, madame; j'aime mieux renoncer à Berthe et ne plus la revoir, que de me rendre indigne d'elle : éloignez-vous, sortez; vous me faites horreur.

En prononçant ces dernières paroles, Raymond détourna ses regards de Marguerite qui rampait à ses pieds et joignait ses mains avec l'expression du désespoir; mais lorsqu'elle vit tout le mépris et le dédain profond que sa passion inspirait à Raymond de Cubières, elle se releva tout-à-coup et lui parla d'une voix assurée.

Marguerite. — Ainsi vous me repoussez.

Raymond. — Je vous dédaigne.

Marguerite. — Et vous ne craignez pas ma haine et ma vengeance.

Raymond. — Non, et je les préfère à votre amour.

Marguerite. — Qu'il soit donc fait comme tu l'as voulu : tu ne veux pas de moi maintenant; eh bien! tu seras obligé plus tard d'épouser mon cadavre.

En prononçant ces dernières paroles, Marguerite saisit le poignard de Raymond qui était placé sur une table, elle se mit à crier de toutes ses forces : à l'assassin! à l'assassin! Raymond de Cubières comprend le dessein infernal qu'elle a formé. Il veut la saisir pour étouffer ses cris, pour lui arracher le poignard, mais elle fuit autour de la table, et le poignard levé au-dessus de sa tête, elle crie encore : à l'assassin! à l'assassin!... Aussitôt qu'elle entend venir à grand bruit les écuyers du château et le viguier de Gourdon, elle se frappe et tombe dans son sang.

Raymond consterné s'arrête, comme dominé par l'horreur de ce crime. La porte de la chambre s'ouvre; les jurats de Gourdon, le viguier, les écuyers du château entrent avec des flambeaux et voient Marguerite étendue sanglante aux pieds du jeune de Cubières. Ils ont tous entendu les cris de la victime qui les appelait au secours; ils ne doutent pas que Raymond ne soit l'assassin. Celui-ci ne se défend pas et se laisse saisir sans faire aucune résistance. On le conduit dans un cachot de la ville, et les hommes d'armes du château, jugeant le jeune seigneur sur les apparences, demeurent consternés sans chercher même à briser ses liens.

Au château, tout le monde est convaincu que Raymond de Cubières est l'assassin de Marguerite, et dans la ville, Ferrière fera courir ses agens pour indisposer le peuple dès que le jour aura paru. Le viguier triomphe, rien ne s'oppose à ses désirs : il a fait parvenir à Berthe la lettre où sa mère se plaignait de Raymond et lui ordonnait d'épouser le viguier; maintenant qu'elle est ainsi prévenue contre son amant, elle ne doutera pas qu'il ne soit l'assassin, lorsque la rumeur publique lui apprendra la mort de sa mère.

Ferrières hâte l'exécution de ses coupables desseins. L'horreur que le peuple éprouve pour celui qu'il croit être le meurtrier de Marguerite, seconde ses mauvais désirs; il hâte la condamnation de Raymond et obtient un arrêt tel qu'il l'a souhaité. Le jour qui suivit la mort de Marguerite suffit aux jurats de Gourdon, présidés par le viguier, pour écouter les témoins qui déposèrent contre l'homme accusé : ils le condamnèrent sans presque l'entendre, tant ils étaient indignés, et l'exécution de la sentence fut fixée pour le lendemain.

Le viguier ordonna les apprêts. Il fit creuser une fosse profonde où l'assassin devait être enseveli vivant sous sa victime; au fond de la tombe des pieux garnis de cordes furent plantés en terre : il fallait pouvoir lier le patient et l'obliger à se tenir couché sur le dos, les yeux tournés vers le ciel. Tous les préparatifs terminés, Ferrières se retira satisfait. Le lendemain verrait périr son rival; le lendemain, il pourra aborder Berthe en se disant le vengeur de sa mère; le lendemain verrait s'accomplir les projets qu'il avait si longtemps médités.

Cependant Raymond de Cubières veillait au fond de son cachot et frémissait dans l'attente de son supplice. Toutefois il espérait dans son innocence, sans savoir d'où pourraient lui venir des secours; il invoquait Dieu, Berthe, son bon ange. Il pressait sur ses lèvres le crucifix d'ivoire que Berthe avait porté sur son cœur. Il passait du sourire aux larmes, de l'espérance au désespoir.

De son côté, Berthe pleurait dans sa cellule et succombait aux coups terribles qui venaient de la frapper. Sa mère morte, Raymond criminel, c'était pour elle deux malheurs sans remède qui empoisonnaient ses souvenirs et détruisaient ses espérances. Seule, à genoux sur la pierre, à genoux devant une image de la Vierge éclairée par une bougie, la noble fille pleurait sans jamais pouvoir se consoler. Lorsqu'on lui avait appris la mort de son père à la croisade, elle avait pu se dire au milieu de ses douleurs : Raymond viendra me secourir; il m'aime, j'espère en lui. Mais aujourd'hui en qui peut-elle espérer, quel nom invoquer? Sur qui pouvoir reposer une espérance? Qui sera l'objet de ses pensées? Alors elle eut recours à la prière pour soutenir son ame défaillante; à la prière, ce baume qui caractérise toutes les blessures; à la prière, cette dernière consolation de l'innocence, ce remède suprême qui guérit des remords et calme les plus cruelles douleurs.

Pendant qu'elle priait et pleurait dans le silence, elle entendit marcher dans les couloirs du couvent. Les pas se rapprochèrent de sa cellule, on frappa légèrement à la porte. Berthe hésitait à ouvrir; mais la voix de la supérieure se fit entendre; elle fut rassurée et se hâta de l'introduire dans sa cellule. Ma sœur, dit-elle à Berthe, je vous amène ce saint homme qui passe la nuit dans le couvent pour que vous puissiez lui demander des nouvelles de votre père; il vient

de Palestine et peut vous dire mieux qu'un autre ce qu'est devenu le seigneur de Gourdon ; je vous laisse avec lui.

Berthe vit entrer un moine et la supérieure se retirer. Elle eut peur de se trouver seule avec un inconnu ; elle voulut sortir, mais le moine l'arrêta. Berthe qui ne pouvait s'éloigner, recula tremblante jusqu'au fond de la cellule : le moine jeta son froc, son capuchon, son bâton de pélerin et tendit les bras vers la jeune fille : ce moine... c'était son père.

Les yeux de Berthe étaient trop fatigués par les larmes pour qu'elle pût le reconnaître au premier aspect; il lui fallut entendre la voix de Fortuné pour aller se jeter dans ses bras. Elle hésitait en voyant un homme d'armes debout devant elle ; mais aussitôt qu'il eut prononcé ces paroles : Berthe, ma fille, c'est moi. Elle poussa un grand cri, s'élança vers son père et tomba sans connaissance dans les bras qu'il lui tendait pour la recevoir.

Un long silence régna sur eux. Berthe revint bientôt à elle-même; mais elle n'eut point de parole à adresser à son père. Elle le regardait avec joie, elle le pressait dans ses bras avec délire, elle ne pouvait satisfaire son amour.

Partons, lui dit son père, les momens sont précieux. Il se passe à Gourdon des événemens horribles. Hâtons-nous d'aller secourir Raymond. Aiméric reprit alors le froc qu'il avait jeté, et conduisit sa fille hors du couvent. Des écuyers et des valets les attendaient avec des chevaux. Le seigneur de Gourdon fit donner à sa fille un déguisement semblable au sien, et ils se mirent en marche vers la ville.

Dès que le jour parut, le peuple en foule se porta sur les bords de la fosse où devait être attaché Raymond de Cubières et dans les rues où il devait passer. Les habitans des villages voisins, des étrangers attirés par le bruit de l'exécution, s'étaient rendus de toutes parts et encombraient la place publique. Les portes du château étaient ouvertes et le peuple se pressait pour aller voir le corps de Marguerite étendu sur un lit. Les haines de la foule se ranimaient à ce spectacle, et l'on entendait de moment en moment des voix atroces qui demandaient le supplice et s'élevaient pour hâter l'heure de la mort.

Enfin elle sonna; on vit sortir des prisons de la ville le condamné conduit par les sergens. Il avait formé la résolution de se montrer calme et fier à cette foule avide qui murmurait autour de lui. Et son innocence, appuyée sur son courage, le fit paraître aussi grand et aussi magnanime qu'il s'était promis de l'être.

Avant de descendre dans la fosse, il voulut parler au peuple; mais cette faveur lui fut refusée. Il protesta de son innocence, il accusa Marguerite de s'être poignardée elle-même parce qu'il dédaignait son amour : mais on ne lui permit pas d'en dire davantage, et les sergens le poussèrent au fond de la tombe. Là, ils le couchèrent sur le dos et ils l'attachèrent fortement pour qu'il ne pût pas changer de position. En même temps, le viguier fesait apporter du château le corps de Marguerite pour être enseveli dans la même fosse que Raymond occupait, pour être étendu sur ce malheureux : elle, cadavre; lui, vivant.

Le jeune homme entendait dans le lointain les chants des prêtres qui formaient le convoi funèbre, et tout ce cortége de mort qui entourait sa hideuse fiancée lui fesait comprendre toute l'horreur de sa destinée. Une seule chose aurait pu le consoler, c'était la prière qu'on adressait à Dieu; mais ces prières, ces honneurs rendus aux morts, rien de cela n'était pour lui. Il n'entendait que les imprécations d'un peuple aveuglé, dont la voix s'élevait par intervalles afin de le maudire. Quelques-uns de la foule, placés au bord de la fosse, prenaient plaisir à le torturer et à lui faire comprendre tout son malheur. La voici, lui disaient-ils, celle-ci qui va s'unir à toi pour jamais ; elle est pâle et sanglante, elle exhale déja une odeur infecte, et tu seras forcé de recevoir sa bouche sur tes lèvres, tu seras forcé d'exaler ton dernier soupir sur cette bouche glacée. Lorsqu'on vous couvrira de terre, tu voudras crier, appeler au secours, mais la tête de Marguerite pèsera sur la tienne, elle étouffera ta voix, et, dans ton désespoir, tu mordras cette tête et les vers te la disputeront.

Tandis que les hommes du peuple disaient à Raymond ces teribles paroles, il entendait le convoi s'approcher : les prêtres et les soldats se rangeaient autour de la fosse à mesure qu'ils arrivaient. L'infortuné tremblait à chaque instant de voir paraître le cadavre qui devait le posséder dans ses derniers instans. Il parut enfin. On l'avait assis dans un grand fauteuil ; les varlets qui le portaient allèrent le placer à l'une des extrémités de la fosse, en face de Raymond, pour qu'il pût mieux l'apercevoir.

Lorsque Raymond l'aperçut, il sentit son ame frémir, et son regard fut brisé ; il ferma les yeux. Le cadavre était donc assis, la tête appuyée sur le sein, on eut dit que Marguerite la courbait à dessein pour mieux regarder dans la tombe. La mort n'avait pas effacé de cette figure la dernière expression du désespoir et de la vengeance qui l'avaient animée. Ses yeux vides et toujours ouverts semblaient fixer un regard étrange sur la victime liée au-dessous d'elle, et sa bouche entr'ouverte exprimait comme un sourire infernal, plein d'une volupté brutale qui semblait s'obstiner à vivre dans ce cadavre, même après le trépas. Raymond de Cubières ne pouvait s'empêcher de fixer ce cadavre qui lui fesait horreur ; car il craignait à chaque instant de le voir descendre vers lui. Une sueur froide coulait de tout son corps, et le malheureux n'entendit pas son arrêt qui fut lu pour la dernière fois.

Le moment fatal arriva. On avait lié le corps de Marguerite avec trois longues courroies, afin de le déposer au fond de la fosse sans y descendre; six hommes tenaient les extrémités de ces courroies. Ils soulevèrent le cadavre au-dessus de la fosse de telle sorte que la face demeurât tournée vers la terre. Et tous, par un seul mouvement, lachèrent insensiblement les courroies.

Raymond vit cette tête affreuse qui descendait vers lui. Une longue chevelure noire tombait vers son visage

comme un voile de mort, ce cadavre allait lui faire violence. Déja les cheveux touchaient son front, déja ses bras pendans allaient l'embrasser, quand une lettre tombe du sein de Marguerite sur le visage de Raymond. Arrêtez, s'écria-t-il, qu'on lise cette lettre; je suis innocent. Les sergens s'arrêtent, le peuple s'émeut; mais le viguier ordonne à ses bourreaux d'accomplir leur œuvre: le cadavre de Marguerite est étendu sur Raymond. Le malheureux pousse un grand cri et s'évanouit. Ferrières veut consommer l'œuvre sans retard. Il ne sera content que lorsqu'il verra la fosse comblée: il commande à ses gens de se hâter. Un silence profond régnait sur la multitude; et l'on obéit à Ferrières sans hésiter.

— Holà! Viguier, s'écria tout-à-coup une voix forte, examinez cette lettre et ne nous pressons pas. Tous les regards se tournèrent vers l'homme qui osait interposer sa voix et sa volonté contre l'autorité de Ferrières; on vit un moine de haute taille, simplement accompagné d'un frère plus jeune que lui, et que chacun prit pour un novice. Le viguier jeta sur lui des regards furieux. Il s'apprêtait à le faire saisir par les sergens; mais le moine marcha d'un pas ferme vers lui, croisa ses bras sur sa poitrine, et le regarda sans lui parler. Le viguier se trouble, pâlit et tombe à la renverse. Le peuple s'émeut et se presse autour du moine qui fait signe à la foule de se tenir à distance.

On obéit. Alors il se découvre, laisse tomber sa longue robe, tire sa large épée et désigne au peuple l'étendard des Croisés qui flotte sur les tours du château de Gourdon. Le peuple a reconnu son seigneur; il pousse au ciel des cris de joie, et le salue et se prosterne pour lui exprimer son dévouement. Aiméric fait signe à ses vassaux de garder le silence: ils se taisent pour l'écouter.

— Qu'on s'empare du viguier, dit-il. Cet homme-là a fait courir la nouvelle de ma mort pour perdre ma famille. — Les mêmes hommes qui s'empressaient à remplir les volontés de Ferrières, se hâtent de lui lier les mains derrière le dos et de s'assurer de lui.

Qu'on enlève le cadavre de Marguerite; qu'on délivre Raymond de Cubières; qu'on lui prodigue tous les soins dont il a besoin. — Le peuple obéit à tous les ordres du seigneur.

Le comte se fit apporter la lettre qui était tombée du sein de Marguerite; il la lut et resta convaincu de l'amour criminel de son épouse pour Raymond, du crime qu'elle avait commis pour le perdre avec elle et des manœuvres du viguier de Gourdon. — Eh bien! misérable, lui dit-il: soutiendras-tu maintenant que Raymond de Cubières est l'assassin de Marguerite? — Il est innocent, répondit Ferrières, et la dame de Gourdon s'est elle-même frappée de désespoir? Grace, monseigneur, je réparerai mes torts.

Aiméric Fortuné ne voulut rien entendre. Le peuple indigné n'aurait peut-être pas permis qu'on pardonnat au viguier. Il fut condamné tout d'une voix et sans retard exécuté. Par ordre d'Aiméric, on lui fit subir le supplice qu'il destinait à Raymond de Cubières et ce fut lui qu'on ensevelit tout vivant avec le cadavre de Marguerite.

Pendant que justice se fesait sous les murs du château de Gourdon; dans le château, les plus zélés serviteurs d'Aiméric, ceux qui étaient revenus avec lui de son voyage d'outre-mer, ceux qui chérissaient son nom et sa domination équitable, tous ceux enfin qui étaient vassaux fidèles et amis dévoués de cette noble famille, tous ces hommes s'empressaient, les uns, à préparer une brillante réception au comte; les autres, à rappeler à lui-même Raymond de Cubières qu'on avait étendu sur un lit. Berthe, à genoux près de lui, fut illuminée soudainement par un rayon de joie céleste. Elle se dit en regardant le ciel: c'est sur moi que va s'arrêter son premier regard. Laissez-nous, laissez-nous, je veux être seule avec lui.

On obéit, et Berthe put alors se livrer sans remords aux transports de sa joie. Afin de le rappeler à lui-même, Berthe employa les accens de cette voix autrefois si puissante sur Raymond: frère, lui disait-elle, reviens, nous avons beaucoup souffert l'un pour l'autre; mais les temps d'épreuves sont passés. Reviens à moi, ouvre tes yeux; je suis un envoyé de paix, je viens t'annoncer une bonne nouvelle: mon père est de retour, et il a juré son honneur qu'avant la fin du jour nous serions unis. Oh! Raymond, Raymond, ma voix n'a plus de charme pour toi, ma voix n'arrive plus jusqu'à ton cœur. Le jeune homme écoutait ses accens; il entendait la voix de Berthe, mais il ne pouvait surmonter le sourcil de plomb qui pesait sur sa paupière et rendait ses membres engourdis.

Aiméric Fortuné était monté au château. Il s'émut en voyant de quels soins Berthe entourait Raymond, en écoutant les douces paroles qu'elle lui fesait entendre pour le ranimer. Ma fille, lui dit-il, écoute: si tu veux le ranimer à l'instant, si tu veux que ses yeux s'ouvrent sans retard, embrasse ton cousin. Berthe rougit et voulut s'éloigner. Enfant, reprit le père, il est ton époux et dans une heure tu seras à lui: on prépare la chapelle. Dépose sur son front un baiser chaste que ton père permet, appelle en même temps Raymond, et Raymond te répondra.

Berthe obéit, le jeune homme tressaillit et fut ranimé. Il ouvre les yeux et voit auprès de lui Berthe qui presse sa main dans la sienne, son oncle qui le protége de son regard calme et puissant. Le cadavre, la foule, la mort, tout a disparu; Berthe seule est devant lui. Raymond ne pouvait en croire ses yeux encore pleins de ses horribles souvenirs. Il se crut au premier abord transporté dans le ciel avec tout ce qu'il avait aimé sur la terre; il craignit d'être la victime d'une illusion passagère; mais, lorsque Berthe et son père lui racontèrent tout ce qui venait de se passer, lorsqu'on vint l'avertir que l'autel était prêt, lorsqu'il fallut donner à Berthe sa main encore faible pour aller recevoir la bénédiction nuptiale, alors il se prit à pleurer comme un enfant, alors il osa croire à son bonheur

I. Latour (de Saint-Ybars.)





UNE TRIBU DE BOHÉMIENS.

Vers le commencement de l'année 1805, il vint à Pau une jeune fille qui disait la bonne aventure. Cette industrie était bonne à cette époque; personne ne l'exerçait dans le pays depuis que les Bohémiens en avaient été chassés par un arrêté administratif. Aussi la jeune fille ne paraissait-elle jamais, les jours de marché, sans voir accourir autour d'elle des groupes de bonnes femmes et des paysans qui lui tendaient les mains, et où elle lisait couramment ce qui devait leur arriver. Sa finesse et son habileté ne tardèrent pas à la mettre en grande faveur auprès du peuple, tandis que la singularité de son costume et de ses manières, finit par éveiller l'attention de la haute société, et lui fit dans la ville une grande réputation.

Tout le monde la suivait des yeux quand elle passait dans les rues. Chacun aimait à voir sa jolie taille souple et élancée; ses jambes nues sortaient blanches et fines de dessous un cotillon de bure qui ne lui allait qu'aux genoux, et ses pieds étaient mignons et grêles, à faire le désespoir des grandes dames. Mais c'était surtout sa tête qui était d'une merveilleuse beauté: elle avait la figure ovale, les cheveux noirs et flottans en bandeau sur les tempes. Sa peau, se rapprochant plus de l'orange que de la rose, servait à faire ressortir, sur un fond mat et bistré, des yeux noirs et vifs, et, lorsqu'elle riait, des dents d'une incomparable blancheur. Il y avait dans l'expression de sa physionomie, comme dans le port de sa taille, quelque chose de naïf et de fier, qui commandait le respect.

Nul ne savait son nom, ni celui de sa patrie. Quand on la questionnait sur cela, elle répondaït toujours qu'elle n'avait ni nom, ni patrie; mais que toute la terre lui appartenait, et que depuis l'âge de douze ans, on l'appelait *Sorguia* (sorcière).

Elle venait presque tous les jours à Pau, et on n'avait pu encore découvrir par quel chemin elle y arrivait. On ne s'apercevait de sa présence que lorsque le peuple la saluait de ses acclamations, ou bien lorsqu'on entendait tout-à-coup dans quelque promenade, une mesure cadencée sur le tambour basque. La lice où elle se montrait le plus souvent, est l'endroit où sont situées les prisons de la ville; c'est là où elle paraissait presque chaque jour en arrivant; là aussi par où elle passait avant de s'en aller. On l'avait vue quelquefois s'y arrêter des heures entières, les yeux fixés vers une fenêtre grillée, derrière laquelle se dressait, au son de sa voix, une tête hideuse que le plaisir fesait grimacer. Ils passaient long-temps à échanger des regards et des paroles, et ne se quittaient jamais sans que le prisonnier n'envoyât un baiser à la jeune fille qu'elle lui rendait avec résignation.

Des gens qui avaient voulu découvrir la source de ces singuliers rapports de la Sorguia avec le détenu, n'avaient pu y réussir. On avait seulement appris que ce dernier était un bohémien, bien sale et bien laid, qui devait passer à la cour d'assises pour crime de vol. Il n'était pas à présumer que le misérable fut aimé de la jeune fille, et ceux qui s'étaient arrêtés à cette pensée, l'accusaient de n'y être parvenue qu'en ensorcelant la victime.

Les jeunes gens des meilleures familles de Pau,

croyaient ne pas avoir besoin de recourir à ce moyen pour arriver au cœur de la sorcière. Ils en étaient presque tous épris et comptaient bien ne pas l'être en vain. Les uns fondaient les plus grandes espérances sur la coupe incroyable de leur habit; les autres, sur l'attrait de leur figure; et les plus avisés, sur les séductions contenues dans leurs bourses. Mais la jeune fille restait indifférente devant leur tournure, leur bonne mine et leurs prodigalités. Tout ces moyens, si meurtriers d'ordinaire pour la vertu des femmes, glissaient sur la sienne, sans qu'elle daignât s'en apercevoir.

C'était désespérant pour tous les muscadins de la petite ville, dont la plupart ne voyaient dans la Sorguia qu'une vagabonde, sans feu, ni lieu, qui devait se trouver fort honorée de ceux qu'ils lui préparaient dans une chambre garnie. Quelques-uns, convaincus de l'innocence de leurs attaques, trouvèrent plus facile de la faire succomber par la calomnie; mais la Sorguia sortit pure de leurs boueux propos, comme elle était sortie chaste de leurs menées libertines. D'autres, aussi lâches, mais plus hardis que ceux-là, voulurent la suivre à l'heure où elle sortait de la ville; mais, comme elle passait toujours près de la prison, il s'échappait constamment de la fenêtre grillée un sifflet aigu, qui fesait tourner la tête à la jeune fille et l'avertissait du danger; et alors, vous l'eussiez vue courir comme un izard par les sentiers étroits, arriver en quelques bonds dans un chemin creux où elle s'arrêtait, où elle avait l'air d'attendre ceux qui la poursuivaient; puis, lorsqu'ils étaient arrivés près d'elle, il sortait toujours, de derrière les haies, des voix menaçantes qui les fesaient reculer. Quelques-uns qui avaient voulu aller plus avant, avaient vu des bras robustes armés de ganibets percer de quelques buissons.

On ne se rendait pas raison de cette étrange protection qui abritait toujours la jeune fille; mais on avait fini par la considérer et par ne plus s'exposer à la rencontrer. Les plus déterminés, prenant pour une illusion ou pour un dangereux guet-à-pens ce qui leur était arrivé à la suite de la Sorguia, se résignèrent à ne plus aller l'admirer en plein champ. Elle venait du reste si souvent à la ville, elle se laissait si bien regarder le jour, que l'on pouvait aisément se consoler des échecs qu'on essuyait la nuit.

Il y avait à Pau, vers cette époque, un petit café situé en face de la maison de détention; c'était comme une cachette où les élégans de bonne maison allaient ensevelir, sans scandale, leurs soirées de plaisir et d'orgie. Ils s'y réunissaient fort tard et n'en sortaient que quelques heures avant le jour; il leur arriva pourtant une fois de s'oublier plus que d'habitude : ils s'étaient, en cette occasion, tellement endormis sur le vieux Jurançon, qu'ils laissèrent s'en aller toutes les bougies et toutes les heures de la nuit sans relever de dessus la table leurs têtes avinées. Il était près de neuf heures du matin lorsqu'ils furent subitement éveillés par le son d'un tambour basque qu'on tourmentait dans la rue.

— La sorcière, la sorcière, crièrent tous les jeunes gens en se précipitant aux croisées.

C'était en effet la Sorguia qui appelait en ce moment la foule autour d'elle, et la foule accourait, et les fenêtres de toutes les maisons s'ouvraient pour la regarder.

— Il faut la faire venir, dit un des étourdis du café.

— Bravo! dirent les autres; mais qui l'appellera?

— Henri, Henri, cria tout le monde; il ne l'a jamais suivie, elle ne le connaît pas.

Henri était un jeune homme de 24 ans, triste et pâle. Accablé de lassitude ou d'ennui, il ne paraissait assister que par complaisance à ces fêtes pleines de désordre et de folie. Il aurait mieux aimé consacrer ses veilles à ses études de droit et aux soins de son début, qui devait avoir lieu dans quelques jours à la cour d'assises; mais, soit par faiblesse, soit par amitié, il cédait aux volontés de ses compagnons, et il dépensait avec eux son temps sans profit et sa santé sans plaisir.

Il se laissa aller encore cette fois aux désirs de ses amis, et fit signe à la Sorguia de venir. Soit que cette invitation n'eut pas séduit la jeune fille, soit qu'il n'en eût pas été aperçu, elle n'approcha pas. Alors Henri qui sentait son amour propre s'allumer à cette indifférence, se pencha vivement sur l'embrâsure de la croisée et appela la Sorguia; celle-ci, qui l'avait d'abord regardé, reportait comme la première fois son attention sur le public qui l'environnait, lorsqu'un léger coup de sifflet lui fit lever la tête vers les prisons. Une grosse main noire sortait à travers les barreaux et s'étendait vers la fenêtre où se tenait Henri. Il tomba en même temps sur la foule quelques mots d'une langue inconnue que la jeune fille parut seule recueillir.

— J'y vais, j'y vais, dit-elle, comme répondant à un ordre que la voix lui jetait du soupirail de la prison, et elle s'élança vers le café.

Elle ne remarqua pas tout d'abord le nombre de ceux qui l'attendaient, sans quoi elle eut peut-être hésité à entrer. Ce ne fut qu'en reconnaissant toutes ces figures, dont la plupart l'avaient effrayée, qu'elle se retourna pour sortir; mais il n'en était plus temps : la porte s'était fermée derrière elle.

— Il n'y est pas, dit timidement la jeune fille, en se réfugiant dans un coin de la chambre où quelques jeunes gens la suivirent.

— Oh! laissez-moi, laissez-moi, disait-elle, en se débattant dans leurs bras; messeigneurs, par pitié!

— Pas d'insultes, dit gravement une voix qui les arrêta tout-à-coup, je suis cause qu'elle est ici; et l'on vit Henri, debout, l'œil animé et presque menaçant.

— C'est lui, cria la Sorguia en se dégageant de toutes les étreintes pour s'approcher du jeune homme.

Mais celui-ci, redevenu calme, s'était étendu sur un banc, et, sans se lever, il lui tendit nonchalamment la main en lui disant : Petite, ma bonne aventure?

— La jeune fille s'agenouilla pour le considérer avec un sourire ineffable, qui fesait naître vingt jalousies autour d'eux.

— Tous vos désirs seront remplis, messeigneur,

dit-elle après avoir fait semblant de regarder les lignes de sa main.

— Ah ! ah ! dit le jeune homme, et quels sont mes désirs ?

— De tirer le Bohême de prison.

— Bien, tu le sais ; encore, ajouta-t-il en la regardant avec amour.

— Et vous voulez suivre la jeune fille, dit-elle ; mais si doucement qu'il eut peine à l'entendre.

— C'est vrai.

— Eh bien ! elle vous attendra ce soir au bord du Gave. Et elle se leva pour s'en aller.

— Ecoute, lui dit Henri en la retenant et en lui montrant ses amis qui les regardaient ébahis ; tu les as tous repoussés, pourquoi ?

— Parce qu'ils suppliaient, répondit fièrement la Sorguia.

— Et moi, pourquoi suis-je plus heureux ?

— Parceque j'ai voulu la première.

— Alors, tu m'aimes ?

— Non, et elle descendit lestement l'escalier.

Le jeune homme resta tout étourdi de cette réponse et de cette fuite ; il ne se réveilla qu'au feu croisé des plaisanteries de ses amis ; il les supporta patiemment parce qu'il ne les entendait pas. C'est égal, dit-il à la fin comme se répondant à lui-même, c'est égal, j'irai.

Le soir, un homme, enveloppé d'un large manteau, se promenait sur la rive gauche du Gave ; il regardait souvent du côté du pont, comme si quelqu'un eut dû venir par là. Il s'arrêtait même quelquefois pour écouter si quelque bruit de pas ne se détachait pas du murmure que roulait le fleuve. C'était Henri, attendant la Sorguia.

Il était déja depuis long-temps au rendez-vous qu'elle lui avait donné, et il se préparait à ne plus l'attendre, lorsqu'il la vit, arrêtée à quelques pas de lui, debout et lui fesant signe de la suivre.

Il se hâta aussitôt pour la joindre, mais elle avait avancé et l'avait encore laissé derrière elle ; il voulut courir, elle avait couru de son côté et avait toujours maintenu entre eux la même distance. A la fin, il se résigna à marcher ainsi séparés.

Ils s'engagèrent pendant quelque temps à travers la campagne que la jeune fille semblait parfaitement connaître ; mais bientôt elle regagna le fleuve par un détour et elle le remonta en longeant sa rive droite. Le jeune homme, qui la suivait toujours, eut à traverser des champs, des bois et des grèves, tout un pays désert et solitaire ; il marchait toujours avec courage pour ne pas perdre de vue sa compagne qui semblait à peine raser le sol devant lui.

Il ne l'avait pas encore entendu parler ; mais comme ils allaient passer dans un endroit où deux chemins se croisent, elle se retourna vers lui en lui disant : prenez garde !

Il y avait sur la route deux bâtons étendus en croix et tout auprès un berret béarnais renversé. Ah ! ah ! des Bohémiens qui veulent de l'argent, dit Henri en jetant dans le berret quelques pièces de monnaie ; et il passa sans épier les gitanos qui sortirent des broussailles aussitôt qu'il eut disparu.

La Sorguia, en ce moment, ralentit sa marche, et, comme le terrain devenait de plus en plus embarrassé et difficile, elle lui prit la main pour le guider. Ils étaient parvenus à un endroit où des roches s'élèvent à pic ; il fallait les gravir. Avant d'arriver au sommet, ils trouvèrent un sentier étroit et tortueux qui tournait comme un ruban sur le front de la coline ; les ronces et les épines les bordaient de chaque côté et ensanglantaient leurs membres. Courage, dit à Henri la jeune fille, voilà le terme de notre voyage, et elle lui montra une vaste et rouge lueur qui parut à travers les bruyères.

— Qu'est-ce cela ? dit le jeune homme, cédant malgré lui à une faible émotion.

— Le foyer de ma tribu, répondit timidement la Sorguia.

— Alors, tu es ?

— Bohémienne, monseigneur.

Et ils se trouvèrent immédiatement à l'entrée d'une vaste caverne remplie d'hommes, de femmes et d'enfans, tous maigres, hagards et déguenillés. Ils étaient rassemblés en cercle autour d'un feu de broussailles vif et pétillant, ce qui permit à Henri de les contempler à son aise. Ils avaient tous ces signes invariables de leur race ; le teint brun cuivré, les cheveux noirs et légérement crépus, les yeux brillans, astucieux ou atones, le front bas et avancé, les lèvres lourdes. La laideur des femmes causait du dégoût ; celle des hommes fesait peur. Chacun s'était levé à l'arrivée de l'étranger, et déja la langue d'acier du cuchillos sortait de toutes les poches : mais, à un seul mot de la jeune fille, tout le monde reprit tranquillement sa place et ferma son cuchillo. Les hommes reprirent leurs pipes, les marmots recommencèrent à se rouler sur les cendres chaudes comme des moineaux au soleil, et les femmes n'interrompirent plus leurs récits poétiques comme des contes arabes.

Henri s'assit sur un quartier de roc à l'entrée de la caverne. Il avait devant lui toutes les faces des Bohémiens, dont les gosiers fumaient comme des forges ; sous ses yeux une vieille gitana qui donnait à une novice de la caste des leçons de filouterie. Ce fut à travers le courant boueux qui sortait de la bouche de cette femme et la sale vapeur qui s'échappait de celle des hommes, que le jeune Béarnais put distinguer la Sorguia. Elle était à l'extrémité de la caverne, mirant sa taille et ses cheveux à un fragment de glace collé au mur. Insouciense à tout ce qui se passait, elle abandonna Henri à toute la liberté de ses observations. Celui-ci put tout voir et tout entendre ; mais ce qu'il regardait surtout, c'était la Sorguia, debout à quelques pas de là, peignant ses longs cheveux noirs ; ce qu'il écoutait, c'était une chanson tendre et mélancolique qu'il devait se rappeler long-temps. La céleste image de la jeune fille, les douces paroles qui tombaient de ses lèvres, tout cela enfoui dans un repaire où tout ce qu'il y a de hideux s'était amassé. C'était comme un ange au milieu des damnés.

Tout en se livrant à ces réflexions, Henri se mit à



CAVERNE DE BOHÉMIENS.

considérer avec quelle sécurité la horde se reposait si près de la ville. On n'en avait vu aucune s'en approcher ainsi. Il fallait qu'une raison puissante eut forcé celle-ci à sortir des montagnes du pays basque pour venir camper presque en face de Pau.

En ce moment, il fut subitement arrêté dans les conjectures qui étaient prêtes à assaillir son esprit par l'arrivée d'un nouveau personnage dans la caverne. C'était un vieillard grand et fort, à la figure bronzée, encadrée dans un large coller de barbe noire qui contrastait avec ses cheveux blancs. Il y avait de l'intelligence sur son front, de la pénétration dans ses yeux. Il entra fièrement, drapé dans ses haillons, et promena autour de lui un regard despotique que personne n'osa soutenir.

C'était le chef de la tribu, celui qui est chargé de lui donner des lois et de les faire exécuter; celui qui doit la conduire à la maraude et la sauver du danger; celui que nous appelons chef de vagabonds, et que les Bohémiens nommaient Voïvode.

Il alla droit en arrivant au jeune béarnais, et lui tapant familièrement sur l'épaule, il lui dit avec plus de réserve que de bonhomie : Soyez le bienvenu, monsieur; on vous attendait depuis long-temps.

— Henri resta étonné et regarda la Sorguia comme pour lui demander une explication.

— La jeune fille, continua le Voïvode, n'allait à la ville que pour vous.

Le jeune homme sentit à ces mots son cœur battre avec violence dans sa poitrine. Il se tourna vers la Sorguia qui paraissait émue, et son regard lui envoya furtivement une caresse pour la remercier.

— Il était temps, ajouta le vieux Bohémien sans paraître remarquer son trouble, qu'elle vous amenât à votre tour, car nous n'attendions que vous. Le doute s'empara d'Henri une seconde fois, et il regarda avec inquiétude l'entrée de la caverne que quelques jeunes gens bouchaient avec des pierres et des branches. Son interlocuteur le laissa un instant à la liberté de ses méditations, pour aller s'attabler avec complaisance près d'un quartier de roc assez uni sur lequel fumait une grosse pièce de viande grillée et noircie. C'était tout ce qui restait d'un cheval mort que les Bohémiens avaient déterré, il y avait quelques jours, pour s'en nourrir; et maintenant ils regardaient avec des yeux d'envie le Voïvode dévorer avec avidité cette

chair à laquelle les plantes aromatiques et le feu n'avaient pu oter son odeur de charogne qui levait le cœur.

— Voilà mon repas ; en désirez-vous ?

Henri, pour toute réponse, porta la pomme de sa main devant ses yeux avec dégoût.

— Que voulez-vous ! dit le Voïvode avec amertume, ce ne sont pas ici vos splendides festins des villes, vos mets variés, vos vins exquis, toutes ces choses préparées pour le luxe, par le travail. Nous n'avons, nous, que ce que le hasard nous donne et ce que vous abandonnez.

— Mais, dit Henri, qui oublia en ce moment sa position hasardée pour se laisser aller au plaisir de connaître l'étrange vie de ces tribus nomades, pourquoi ne pas se confier à un autre Dieu que le hasard ?

— Le hasard, répondit le gitano, a été un bon père pour notre race, il l'a nourrie jusqu'ici.

— Il en est un autre et qui nourrit tous les autres hommes et qui serait meilleur pour elle.

— Et vous l'appelez !

— Le travail.

La figure du Bohémien qui était restée calme et froide jusqu'alors, s'illumina tout à coup d'un éclair de rage. Il bondit sur son siége, et jeta sur le jeune homme des regards haineux et cupides.

— Le travail ! dites-vous, le travail ! mais où voulez-vous qu'on nous le permette ? y a-t-il quelque part un petit coin de terre qu'on nous laisse cultiver. Connaissez-vous une lande assez aride pour qu'on veuille nous l'abandonner? des roches assez désertes pour qu'on nous y laisse en paix? Le travail ! Ne voyez-vous pas qu'on nous l'a défendu ? Chacun peut dire partout : ce champ, cette maison sont à moi ; nous seuls n'avons ni champs, ni maison. Tous les hommes ont une patrie ; nous seuls n'en avons pas. On s'occupe de vous à votre naissance, pendant votre vie et à votre mort ; les Bohémiens seuls naissent inaperçus, vivent et meurent ignorés. Nous avons toutes les charges de votre loi sans en avoir les bienfaits. Quand un homme de votre race commet un crime, il y a pour lui le bagne et quelquefois l'échafaud ; mais qu'un de nous au contraire soit tué, que la justice trouve son cadavre sur son chemin, elle passera indifférente : ce n'est qu'un Bohémien de moins.

— Vous ne trouvez aucun refuge sur la terre, ni aucune protection dans la loi, parce que vous ne voulez donner ni votre travail à la terre, ni votre soumission à la loi, lui répondit le jeune homme ; parce que vous vivez en vagabonds dans tous les pays, parce que vous n'êtes dans chacun que pour recueillir et jamais pour semer.

— La terre est pour tout le monde, interrompit le gitano ; il est impie de la partager pour toujours entre quelques-uns, et d'en chasser éternellement les autres. Si nous n'avons rien sous le ciel, pas même l'espérance, à quoi voulez-vous que nous nous attachions ? Irions-nous, comme tant d'autres de votre race, suer sang et eau sur la propriété d'autrui, pour en retirer une mince nourriture ? pourrions-nous nous y incorporer comme un guy sur l'écorce ; y lier servilement notre vie et lui donner ainsi deux maîtres ! non ; nous sommes des enfans d'une même nature ; et elle nous a faits tous libres et égaux.

— Mais le vagabondage n'est pas la liberté, et le vol n'est pas l'égalité.

— Nous sommes vagabonds et voleurs, parce que nous voulons protester jusqu'à la fin. On nous empêche d'avoir notre place au soleil, nous passons partout ; on nous refuse tous les biens de Dieu que vous possédez, nous nous en emparons ; c'est notre droit, le seul que vous soyez impuissans à nous enlever. — Nous sommes deux milles Bohémiens dans la Navarre, depuis le pic du midi jusqu'à la mer ; toutes les montagnes en sont peuplées, et nous vivons libres comme les izards. Si quelque jour, à force de nous traquer comme des bêtes fauves, on parvient à nous en chasser, nous partirons ; mais il faudra que la douane garde bien tous les ports de la frontière espagnole, pour que cette population, qui gangrène le pays, ne s'y écoule de nouveau : car nous y reviendrons pour achever de conquérir votre amour à force de haine. Notre haine vient de celle que vous nous portez, elle naît de la défiance que vous nous témoignez ; de là, une continuelle excitation dans la plaie dont nous souffrons tous et qui l'envenime au lieu de la guérir. Vous ne venez pas à nous parce que vous nous méprisez ; nous n'allons pas à vous, parce que vous nous repoussez, parce que vous ne vous faites connaître à nous que par des gendarmes et le bourreau.

Le vieux gitano s'arrêta de parler un instant, pour promener ses yeux sur la bande des Bohémiens qui l'écoutaient.

— Voyez-les, ils sont tous misérables et nus ; nous avons eu beau nous employer à la tonte des mulets, près de Bargori ; forcer toutes nos jeunes filles à tresser des paniers, lancer toutes nos pauvres vieilles femmes dans vos villes, pour tirer les cartes et vous vendre des philtres ; nous n'avons pu dépouiller le cilice de la misère, qui s'est attaché à nous. Il a fallu s'éloigner d'une contrée où l'existence était si rude ; nous avons quitté le pays basque, et nous nous sommes dirigés vers le Nord. Nos épouses, avec tous nos enfans sur leurs épaules, les vieillards conduisant les ânes chargés du bagage, les jeunes gens échelonnés en flanqueurs, pour protéger le voyage et siffler au moindre danger, nous nous sommes mis courageusement en marche ; nous sommes allés de village en village, nous écartant avec soin des grandes villes qui se trouvaient sur notre route ; nous avons passé bien des gaves à gué, tourné bien des collines, traversé bien des ravins, avant de nous arrêter ; la nuit, nous nous reposions sur la lisière d'une forêt, nous allumions nos feux pour préparer notre repas du soir ; et lorsque le camp s'endormait, un de nous avait toujours les yeux ouverts pour veiller à sa sûreté.

En nous avançant toujours ainsi, nous nous éloignâmes de toutes les tribus de notre race, que nous avons laissées dans les montagnes. Nous songions à re-

tourner sur nos pas pour nous en rapprocher, car notre isolement nous effrayait, lorsqu'un de nous fut surpris à voler aux environs d'Oleron, et vos gendarmes l'amenèrent jusqu'à Pau la chaîne au cou.

— Un jeune homme qui passe en cour d'assises, dit Henri.

— Oui, dit gravement le Voïvode.

— Et que je défends, dit le jeune homme.

— Celui-là, répondit le vieillard. A cause de lui, nous n'avons pas encore déserté le pays de plaines si dangereux pour nous; nous avons, au contraire, fait des pas en avant, si bien qu'aujourd'hui nous nous trouvons en face de Pau, dans une carrière où nous devons nous attendre, d'un jour à l'autre, à être enfermés comme des louveteaux.

— Pourquoi vous tenir si près de la ville?

— Pourquoi, dit le Voïvode, parce que nous l'attendons. N'est-ce pas, enfans, que nous n'abandonnerons pas le brave gitano de la prison, ajouta-t-il en consultant tout le camp du regard.

— Non, répondirent tous les Bohémiens.

— Jeune homme, ne l'abandonnez pas vous non plus; vous le rendrez à la liberté, à sa tribu et à son père, ajouta-t-il, en serrant avec émotion la main du jeune avocat.

— Je le sauverai, répondit vivement celui-ci, je le sauverai, soyez-en sûr, et il contempla avec admiration cette indifférente abnégation de tous pour un seul, ce sacrifice que chacun fesait de sa sécurité et de sa vie, peut-être, pour l'attacher à la porte de la geole.

— Oh! je comprends tout maintenant, dit-il, et les voyages de la jeune fille, et ses rapports avec le prisonnier, et votre persistance à ne pas sortir de la contrée malgré toutes les persécutions. Voilà le rayon puissant qui vous fait tourner, depuis si long-temps, comme un cercle autour de la ville. Rien ne vous a découragés. Les soldats, à la vue de vos feux, sont souvent partis de la caserne avec confiance; mais, à mesure qu'ils croyaient s'en approcher, un brandon marchant devant eux comme une étoile, les menait par les landes et les prairies jusqu'au fond de quelques ravins bien sauvages, où il s'éteignait. Et alors, c'était au-dessus de leurs têtes des vociférations et des menaces étranges qui duraient jusqu'au jour. Il fallait attendre que la lune sortît de sa draperie de nuages, pour voir se dessiner sur les roches les diaboliques figures des Bohémiens qui ricanaient.

— Oui, c'était nous. Il ne leur a servi de rien de nous avoir suivis dans nos haltes mystérieuses, d'avoir écouté nos chants et surpris nos danses sur la grève du fleuve : la battue générale et acharnée s'est toujours égarée à la trace de ces bêtes humaines. Et le vieux Bohémien sourit avec amertume. Jeune homme, ajouta-t-il, en relevant la tête, sa liberté est dans vos mains; j'ai voulu me sacrifier à vous pour que vous puissiez rapporter aux hommes qui jugeront mon fils, tout ce que vous aurez vu et entendu ici; pour que vous leur disiez que le vol dont on se plaint est notre droit, celui de notre race, et qu'elle le maintiendra tant que nos lois nous en feront une nécessité. Après cela, s'ils condamnaient, ils pourraient descendre dans le Gave pour se laver de leurs injustices; nous les reconnaîtrons toujours au sang qui les tachera.

— Il n'y aura pas de sang, dit le jeune avocat, et je le sauverai.

— Merci, dit le Voïvode.

— Que Dieu vous entende! ajouta la Sorguia.

— Le jour où il sera libre, sera une fête pour toute la tribu, dit le vieillard en regardant la Sorguia avec complaisance.

— Henri, dit vivement la jeune fille, mais en s'inclinant sur lui pour lui parler à voix basse, Henri, ce jour-là, ne venez pas.

La nuit était près de finir, quand le jeune Béarnais descendit la montagne où se cachaient les Bohémiens. Pendant tout son chemin jusqu'à Pau, il s'occupa d'eux, et rêva surtout la jeune fille qu'il avait hâte de revoir.

Le lendemain, la première pensée qui vint le saisir en s'éveillant, fut le souvenir de la Bohémienne. Il l'attendit parce que le désir lui donnait de l'espérance; mais il l'attendit vainement, elle ne vint plus.

Le jour suivant, il la chercha dans toutes les rues de la ville, et il ne la trouva pas.

Il la demanda à toutes les bonnes femmes qui lui fesaient tirer la bonne aventure, à tous les jeunes gens qui la suivaient pour sa beauté : personne ne l'avait vue.

On ne devait plus voir paraître la Sorguia, cette mystérieuse créature qui avait animé pendant si long-temps jusqu'aux mornes carrefours de la cité.

Henri l'attendit jusqu'au jour de son début; mais lorsqu'il le vit arriver sans qu'elle se fût montrée, il comprit qu'il fallait perdre tout espoir, et il s'attacha à trouver dans sa conscience les encouragemens qu'il espérait recevoir de la jeune fille.

Il plaida avec succès, il mit à nu devant le jury cette étrange nature bohémienne qu'il avait connue dans une nuit; il l'amena à compatir à ses souffrances à et trouver des excuses pour ses crimes. Il fut entraînant et chaleureux; il sut si bien dévoiler à tous les yeux ce long martyrologe social, que le jury ne voulut pas en accepter la complicité et relaxa le prévenu.

Au sortir de l'audience, le jeune avocat rencontra sur ses pas la repoussante figure du Bohémien qu'il venait de faire descendre du banc des accusés; il avait l'air honteux et embarrassé.

— Va-t-en, lui dit son défenseur; tu es libre, et quand tu retrouveras ta tribu, dis à ton père et à la Sorguia de se souvenir de moi.

— Maître, vous les verrez.

— Quand?

— Ce soir.

— J'irai et tu m'attendras.

— Jusqu'à minuit, dans la grande allée de la haute plante.

Henri, dans l'espérance de voir la Bohémienne, n'hésita pas à se confier à ce nouveau guide qui sortait

de la cour d'assises. Il parvint avec lui jusqu'à la tribu nomade. Elle avait quitté sa carrière pour aller camper, cette fois, sous les grands arbres d'une forêt dont les branches feuillées lui servaient de tentes.

Lorsque les deux jeunes gens furent reconnus par la caravane, la joie éclata de tous côtés par des cris, des transports et des caresses. Le Bohémien passa par les mains de tous les hommes qui se le disputaient pour le féliciter; le jeune Béarnais eut à subir les torturantes caresses des femmes qui ne le laissèrent qu'après l'avoir dignement remercié. Il se laissa aller jusqu'à la complaisance avec elles, parce qu'il s'attendait à trouver, après toutes ces hideuses faces, l'adorable figure de la Sorguia: ce fut en vain. Il regarda dans tous les groupes, dans l'espérance de la voir briller dans cette mare comme un diamant; mais il ne la rencontra pas.

Il fut interrompu dans son inquiète curiosité par la voix du Voïvode, qui appela toute la tribu autour de lui.

— C'est le mariage! c'est le mariage! répétèrent tous les gitanes en courant se ranger en cercle sous le chêne qui abritait le chef. Ce dernier occupait le centre et tenait les mains dans l'ouverture d'une grosse cruche vide; son fils, le gitano de la cour d'assises, était à côté de lui et la tenait par une anse. Qui prendra l'autre? pensait Henri; quelle est la malheureuse qu'on destine à ce portrait de Satan? Il aurait longtemps continué ses réflexions sur ce thème qu'il trouvait plein de justice, et que le Bohémien aurait peut-être trouvé déplaisant, si deux coups frappés dans la main n'étaient venus couper court à son soliloque. Il entendit en même temps quelque chose remuer à quelques pas dans les bruyères. Cela s'avança et s'accompagna d'une forme humaine; cette forme alla se placer lentement dans le cercle, à côté du Voïvode, et prit l'anse de la cruche qui restait libre.

— Que demandez-vous, dit le vieillard en élevant le vase: des années, des mois ou des jours?

— Des années, cria le gitano.

— Des jours, dit la gitana.

— Je vous oblige, pour vous rapprocher, à compter par mois, dit le Voïvode, et il laissa tomber la cruche.

— Combien? demanda-t-il à un Bohémien qui s'était baissé pour compter les fragmens du vase cassé.

— Trente, répondit celui-ci.

— Enfans, dit le Voïvode d'une voix solennelle en étendant les mains sur les nouveaux époux, je vous unis pour trente mois.

Aux dernières paroles de son père, le gitano saisit sa femme dans ses bras et l'éleva au-dessus de sa tête comme un trophée.

— Ciel et terre! c'est elle! exclama Henri, en se jetant contre un arbre pour ne pas tomber.

Les Bohémiens qui étaient alors dans le délire de la noce n'entendirent pas, et passèrent près de lui sans le remarquer. Il les regarda quelque temps avec une stupide curiosité, son corps roidi comme un arc-boutant contre le chêne qui lui servait d'appui; mais il s'affaissa bientôt sous le poids des émotions amassées dans son cœur, et il tomba évanoui.

Quand il s'éveilla le lendemain, il était sur le pont du Gave; et, se rappelant presque aussitôt les événemens de la nuit, il porta ses regards sur la route. Au loin, il vit quatre Bohémiens qui finissaient de gravir le coteau de Jurançon; après eux, venait une femme qui s'arrêtait souvent et se retournait vers lui. Au moment de disparaître derrière la montée, elle le regarda une dernière fois, et, en lui tendant les bras, elle lui dit adieu. C'était la Sorguia.

Prosper Banousse.

LACÉPÈDE.

Quand on vient à chercher parmi les hommes éminens qui ont vécu de 1789 à nos jours, ceux qui surent fixer la fortune au sein de cette société en tourmente, dont les élémens divers flottaient sans loi au milieu de ce cahos que l'on a appelé Révolution Française, on ne peut espérer de les rencontrer que dans les rangs de ceux qui, de bonne heure, rejetèrent toute croyance religieuse ou politique; qui n'eurent d'autre Dieu que la fatalité, d'autre patrie que les gouvernemens qui les gorgeaient d'or et d'honneurs, d'autre moralité que leur intérêt privé. Il faut le dire, et commencer par là, Lacépède fut un de ces hommes. Il assista à la chûte de la royauté dont il venait de recevoir des bienfaits, sans éprouver d'autres besoins que celui de s'attacher à la république qui surgissait; il vit traîner sur la claie la noblesse de France, lui qui croyait descendre de très haute lignée, et qui avait pris soin de faire repeindre le vieux blason de sa famille; et il eut hâte de recevoir le baptême démocratique en briguant l'élection populaire. Lorsque l'empire, commençant sa parade aristocratique, offrit ses glorieux hochets à ces farouches républicains devenus ou redevenus ducs, comtes, barons, Lacépède fut un des premiers à tendre la main. Enfin, pour que rien ne lui fît défaut dans cette carrière de courtisan et d'égoïste, on le vit saluer la restauration de ses adulations, en échange des nouvelles faveurs qu'elle lui octroya.

Bernard-Germain-Etienne de Laville sur Illon, comte de Lacépède, fils de Jean-Joseph-Midard de Laville, lieutenant-général de la sénéchaussée, et de Marie de Lafont, naquit à Agen, le 26 décembre 1756. Dès sa plus tendre jeunesse, il s'applique, en même

temps, à la physique, à l'histoire naturelle et à la musique. Il avait douze ans, qu'on le vit réunir des enfans comme lui, et former une petite académie où il venait lire ses mémoires et faire exécuter les mor-



LACÉPÈDE.

ceaux qu'il composait. A peine adolescent, il entra en correspondance avec Buffon, qui cita avec éloge le savant de dix-sept ans dans ses supplémens, et avec Gluck, qui lui avouait que, souvent, il s'était rencontré avec lui dans ses idées.

Bercé par les rêves de la gloire, qu'avait éveillés en lui l'approbation de ces hommes illustres, à des titres si différens, le jeune Lacépède partit pour Paris, âgé de vingt ans; il descendit au jardin du roi, où il fut accueilli comme un vieil ami par Buffon. L'illustre naturaliste, par un raffinement de bonne grace, feignit d'abord de croire qu'il recevait le fils du savant avec qui il entretenait, depuis plusieurs années, un commerce épistolaire. Une heure après, Lacépède était chez Gluck, qui le combla d'éloges: le même jour, il dîna chez M. de Montaget, archevêque de Lyon, avec l'élite des membres de l'académie, pour aller de là passer la soirée à l'Opéra, dans la loge de Gluck.

Un tel début était capable de faire prévoir, surtout à cette époque, combien serait rapide la fortune de ce jeune provincial, accueilli comme une merveille scientifique par de puissans protecteurs, et auquel venait encore en aide le nom qu'il portait. Deux ans ne s'étaient pas écoulés que nous le voyons recevoir, comme un encouragement à ses travaux, un brevet de colonel dans les cercles de l'empire, mais où son service se borna à deux voyages qu'il y fit successivement.

Il avait vingt-neuf ans lorsqu'il publia ses deux premiers ouvrages. *La Poétique de la Musique* fut louée dans son temps; mais son *Traité de Physique* n'explique nullement les faveurs dont on combla l'auteur. Ce livre, bien au-dessous de l'état de la science, valut pourtant à Lacépède la place de sous-démonstrateur d'histoire naturelle au jardin du roi, que Buffon lui fit obtenir. Trois ans après, il remplaça Buffon lui-même qui venait de mourir, et qui lui légua le soin difficile de continuer sa grande *Histoire Naturelle*.

Lacépède accepta ce glorieux héritage, et pour remplir les intentions de l'homme célèbre qui l'avait si honorablement associé à ses œuvres, il publia trois travaux importans que nous allons tâcher d'apprécier. Le premier parut sous le titre d'*Histoire Naturelle, générale et particulière des quadrupèdes ovipares et des serpens*; 2 vol. in-4° 1788-89. La publication du premier volume avait précédé la mort de Buffon. La méthode de classification employée dans cet ouvrage, supérieure à toutes celles qui avaient été imaginées jusqu'alors, n'est en réalité qu'un système basé sur des caractères extérieurs, et par conséquent faciles à saisir et à faire aisément distinguer, les uns des autres, les genres et les espèces qu'il décrit. La subordination des caractères y est entièrement oubliée. Il était réservé à Alexandre Brongniart de donner, onze ans plus tard, une méthode de classification *Herpétologique* basée sur l'organisation des reptiles.

De 1789 à 1803, Lacépède mit à jour l'*Histoire Naturelle des Poissons*, 5 vol. in-4°, son travail le plus important. A l'imitation de son maître, il a cherché à éviter l'aridité des catalogues publiés auparavant, en revêtant d'un style pur et coloré les descriptions de ces animaux. Il s'arrête avec plaisir sur leurs mœurs, leurs voyages, leurs amours. Mais ces tableaux intéressans et bien dignes de faire à l'auteur la réputation d'écrivain élégant, ne peuvent faire oublier les mauvaises bases de classification qu'il a suivies, et où il a montré une grande ignorance des rapports naturels; on oublie encore moins le nombre inexplicable de doubles emplois que l'on y rencontre. Dépourvue de recherches anatomiques, entachée d'une synonymie trompeuse, l'*Histoire des poissons*, à cause de la forme littéraire, a bien pu populariser le goût de l'ichthyologie sans être d'une grande utilité à la science.

L'Histoire Naturelle, générale et particulière des cétacées parut en 1804, in-4°. La partie historique est faite avec beaucoup de soin. L'auteur augmenta d'un tiers le nombre des espèces connues jusqu'à lui. Dans leur limitation, il s'est montré plus sévère, et ceci était un point difficile; car les énormes dimensions des cétacées ne permettent pas de les conserver dans les collections. De toutes les œuvres de Lacépède, celle-ci mérite, sans aucun doute, la préférence, et lui-même le pensait ainsi.

A ces travaux scientifiques, il faut ajouter un nombre considérable de mémoires. Lacépède a encore publié, en 1816 et 1817, deux romans qui sont oubliés, et les premiers volumes d'une *Histoire complète de l'Europe depuis la chûte de l'empire d'Occident*, qui ont eu le même sort.

Les travaux d'histoire naturelle de Lacépède furent

récompensés, de son vivant, par une admiration qu'on ne leur a pas conservée après sa mort. C'est que l'école de Buffon, soutenue quelque temps par la célébrité incontestable de celui qui s'était appliqué à repousser le secours de toute méthode, ne pouvait se soutenir en présence des travaux zoologiques dus à l'école des anatomistes qui continuèrent Daubenton et Vicq-d'Azir. On sait combien fut brillante la pléiade qui apparut en France. Tandis que les uns ouvraient les voies aux rapprochemens naturels, en dévoilant l'organisation animale, les autres étonnaient le monde par la hardiesse de leurs théories. Lacépède, incessamment occupé de dresser des listes d'animaux, et n'apportant pas toujours à ce genre de travail cette appréciation juste des faits, qui empêche d'enregistrer des erreurs, ne se détourna point de son rôle de compilateur pendant que Cuvier créait la zoologie fossile, et que Lamarck et Geoffroy Saint-Hilaire ouvraient des routes nouvelles à la zoologie philosophique.

Comme ce que nous avons dit du caractère de Lacépède au commencement de cet article pourrait paraître hasardé ou même injuste, il nous reste à détailler les emplois qu'accepta de tous les pouvoirs cet homme qui tirait vanité de n'avoir jamais manqué à l'obéissance due aux lois et au gouvernement établi. Nous le voyons professeur au jardin du roi en 1789; président de section et commandant de la garde nationale, par l'élection populaire, en 1791; député à la constituante et enfin président de cette assemblée. Il refuse le poste élevé, mais peut-être dangereux, de gouverneur du Dauphin. A la chûte des Girondins, il se retire de la scène politique, et n'y reparait qu'après le 9 thermidor. En 1793, il occupe une chaire d'herpétologie créée pour lui. Napoléon le nomme membre de l'Institut dès sa création, sénateur et grand chancelier de la légion d'honneur; et Louis XVIII le fait pair de France et grand-maître de l'Université.

Le comte de Lacépède mourut à Paris le 6 octobre 1825.

N. Albert.

LES CHAUVES-SOURIS.

Si l'on s'en tenait aux simples apparences, les Chauves-Souris sembleraient s'éloigner beaucoup du reste des mammifères; ce n'est pourtant en réalité que par quelques détails fournis par des organes locomoteurs, par quelques modifications plus importantes, que ces animaux semblent avoir échappé au plan primitif auquel sont soumises les nombreuses espèces qui composent cette classe importante, et à la tête desquelles l'homme se trouve placé par son organisation animale. Au reste, cette sorte de monstruosité normale, si l'on peut parler ainsi, de même que les véritables monstruosités, ont quelque chose de tellement répulsif, que la vue des chauves-souris, de ces êtres difformes, éveille naturellement dans l'esprit une sorte d'horreur involontaire. On ne les touche pas sans éprouver du dégoût; ce qui les avait fait considérer comme des animaux impurs par les anciens.

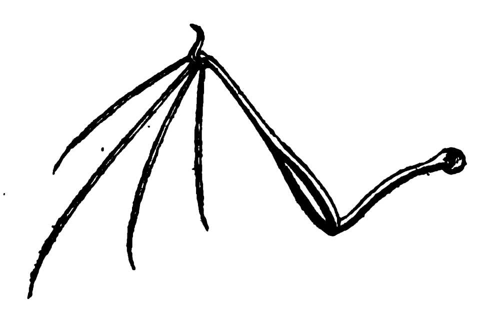
Ceux-ci n'eurent que des idées fausses sur la place que devaient occuper les chauves-souris dans la série animale. Aristote, frappé de leur aptitude à voler, les définit des oiseaux à ailes de peau. Pline s'arrête, tout en les considérant comme des oiseaux, à faire ressortir la singulière anomalie qu'elles offrent de mettre au jour leurs petits vivans et de les allaiter au moyen de mamelles. Aldrovandre ne trouve rien de mieux à faire que de les comparer à l'autruche, parce que, dit-il, ces oiseaux participent également de la nature des quadrupèdes. Scaliger, frappé des caractères qui séparent les chauves-souris des oiseaux, s'étonne de leur trouver et deux et quatre pieds; de les voir marcher sans pattes, voler sans ailes, voir dans l'obscurité la plus profonde et cesser de voir quand l'aurore paraît; de leur trouver des dents et pas de bec: ce qui ne l'empêche pas de partager l'erreur commune.

S'éclairant au flambeau de l'anatomie comparative, les naturalistes modernes ont rendu, avec raison, la chauve-souris aux mammifères vivipares. Les appareils de la respiration et de la circulation, ceux de la digestion, du sentiment et de la reproduction, ne permettent pas de les en séparer.

Toute l'anomalie réside donc dans une disposition particulière des membres; ce sont bien, à la vérité, les mêmes élémens; les mêmes pièces osseuses les composent; mais, destinés à exécuter d'autres fonctions, ces instrumens physiologiques ont reçu des modifications qui les rendent aptes à remplir le but de la nature. Ainsi, tandis que, dans les oiseaux, les mains dans les membres antérieurs (les ailes) et principalement les parties qui représentent les doigts sont presque effacées ou réunies les unes aux autres de manière à ne former qu'un moignon informe, dans les chauves-souris, au contraire, tous les membres et surtout la main ont pris un excessif développement. Que l'on se figure la main d'un singe, comme on l'a dit avec raison, dont les parties solides auraient passé à une filière et s'écarteraient du carpe comme les rayons d'un segment de cercle, et l'on aura une idée juste d'une main de chauve-souris.

Le pouce seul reste court et libre; c'est là aussi le seul doigt que possède cette main si étrangement organisée et qui en remplit les fonctions en servant, muni de l'ongle qui le termine, de moyen de préhension. Alongés outre mesure, les quatre doigts sont destinés à fixer dans toute leur étendue le repli de la peau qui doit résister à l'air et servir d'organe du vol. Cette disposition exigerait de fortes clavicules et

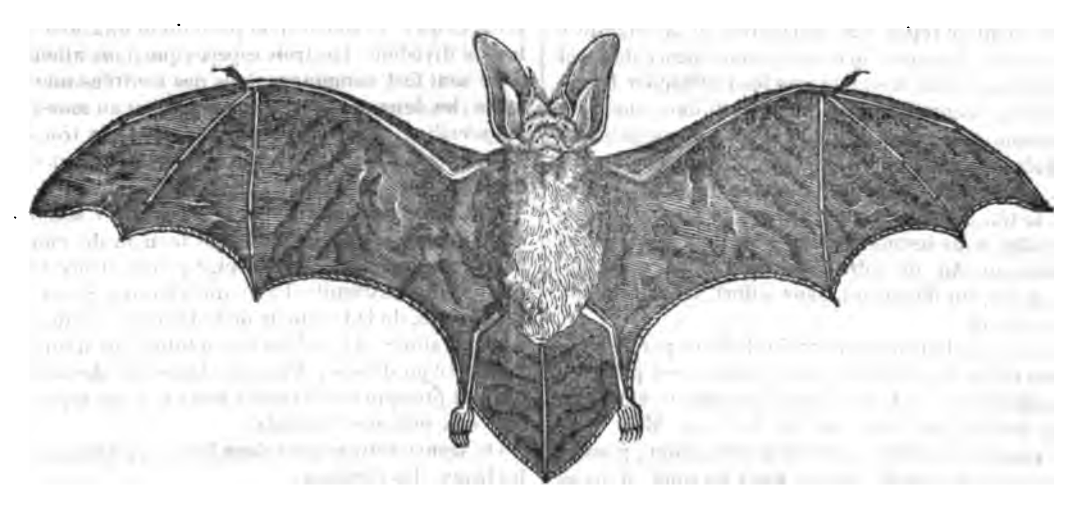
de larges omoplates pour donner à l'épaule la solidité requise, et comme elle était incompatible avec la rota-



PATE ANTÉRIEURE DE CHAUVE-SOURIS.

tion de l'avant-bras, les deux os qui le composent se trouvent solidement soudés. Les extrémités postérieures, qui ont conservé leurs proportions naturelles, sont pourtant engagées dans la membrane des flancs; le pied seul est libre : il est composé de cinq doigts égaux entre eux et munis d'ongles recourbés et acérés.

Le trait le plus sensible dans la singulière conformation des chauves-souris, est sans contredit cette disposition du système cutané à se prolonger au-delà des contours de l'animal. De là, la peau amincie en membrane qui garnit les membres antérieurs et les convertit en ailes, et qui, se prolongeant des flancs à la partie postérieure du corps, enlace les membres postérieurs et fort souvent la queue. A cause de cela, les sens acquièrent un si grand développement, que le célèbre Spallanzani, frappé de la perfection du tact, n'avait cru expliquer les phénomènes dont il avait été le témoin, qu'en les attribuant à un sixième sens. Les chauves-souris, dans leur vol rapide et inégal, acquièrent, en effet, la notion d'une infinité de corpuscules flottant dans l'air, qui ne sont sensibles pour aucun autre animal. Il leur suffit de palper l'air interposé entre



OREILLARD COMMUN.

elles et les objets corporels pour être averties de leur présence et pour apprécier les véritables rapports de tout ce qui les environne.

Les oreilles externes, largement développées, sont parfois prolongées sur le front; elles sont même doubles dans la plupart des chauves-souris, le méat auditif étant muni d'un oreillon ou oreille interne plus petite. A l'aide de cette modification, qui complète l'appareil de l'audition, elles perçoivent les moindres sons, modèrent les effets d'un bruit gênant; facultés qui se lient intimément au mode de vie qu'elles sont destinées à mener.

Les yeux sont petits, noirs et brillans et placés tout-à-fait latéralement. Enfin, leur fourrure est composée d'un poil doux et épais, généralement de couleur brune; la membrane des ailes et de la queue, et les oreilles sont à peu près nues.

La locomotion des chauves-souris est embarrassée : leurs ailes reployées font l'office des jambes de devant, et, à la manière des quadrupèdes, elles marchent ou plutôt se traînent avec vitesse. Pour y parvenir, l'animal se jette de côté et se cramponne solidement au sol en y enfonçant l'ongle du pouce; en même temps, il porte ses pieds de derrière sous le ventre en élevant son train postérieur, et, par une sorte de culbute, il fait avancer son corps; mais de côté, à cause du point d'appui. Agissant ainsi alternativement, tantôt à droite, tantôt à gauche, la chauve-souris chemine péniblement droit devant elle. A la fatigue que cette allure lui donne, on comprend qu'elle ne lui est pas naturelle; aussi

cherche-t-elle à reprendre le vol, en s'attachant à un corps saillant au niveau du sol, aussitôt qu'elle en



OREILLARD COMMUN.

trouve l'occasion; précaution que nécessite la pesanteur de ses ailes. Une fois l'essor pris, elle déploie dans l'air une agilité extraordinaire.

Puis vient le repos. Les merveilles de la singulière organisation chauves-souris se révèlent encore dans cet acte, en apparence si simple : on les voit gagner les retraites les plus profondes où elles vivent dans une sorte de communauté, dans de vieux trous, où suspendues côte à côte, aux voûtes des cavernes ou des vieux monumens, elles s'accrochent par les ongles des pieds de derrière, la tête en bas, enveloppées par les membranes de leurs ailes, sous lesquelles elles s'abritent comme sous un manteau. Au moindre signe de danger, elles lâchent prise, en déployant, sans effort, leur vaste appareil de vol.

En entrant dans les souterrains habités par de nombreuses tribus de chauves-souris, l'odorat est péniblement affecté par l'odeur de leurs excrémens élevés en tas au-dessous des lieux qu'elles habitent. Mais comment remplissent-elles l'acte de la défécation, placées comme elles le sont la tête en bas? Le voici : dans ce cas, une chauve-souris détache une de ses pattes, en frappe à plusieurs reprises la voûte, et imprime à son corps un espèce de balancement; en même temps elle étend le bras, et, rencontrant sur les côtés un point d'appui, elle s'y accroche à l'aide de l'ongle qui le termine. Placée dans une situation horizontale, le ventre en bas, elle se vide facilement.

Les chauves-souris indigènes vivent d'insectes; ce sont des animaux crépusculaires, ou même nocturnes, aux habitudes tristes, à la vie monotone, doués d'une moindre chaleur que les mammifères diurnes; elles passent l'hiver dans un engourdissement complet. Très-sensibles aux moindres variations atmosphériques, elles ne quittent leurs retraites que pendant les belles soirées d'été. Elles se livrent alors à leur chasse avec un tel abandon, qu'elles tombent facilement dans les pièges qu'on leur tend, ou dans les serres des oiseaux de nuit qu'elles ont pour ennemis acharnés. Leur portée ordinaire est de deux petits qu'elles tiennent cramponnés à leurs mamelles, en les enveloppant dans les replis de leurs membres antérieurs; ils naissent nus et aveugles. Pleines de tendresse pour eux, les mères les transportent suspendus aux mamelles : on sait que ces organes, placés sur le devant de la poitrine, sont au nombre de deux. Si on vient à les leur enlever, et qu'on les place dans un lieu qui leur soit accessible, bravant tous les dangers, elles viennent les y allaiter, et les défendre de leur corps.

On ne saurait croire aux nombreux rapports qui unissent les chauves-souris aux singes. Frappé de cette ressemblance, Linnée, qui négligea si souvent les rapprochemens naturels, leur consacra, avec l'homme et le singe, un ordre à part dans sa méthode zoologique, en les désignant sous la dénomination d'*Animaux de premier rang* (PRIMATES) ou celle d'*Anromorphe*, qui signifie êtres au visage humain. M. Geoffroy Saint-Hilaire a reconnu la validité de ce rapprochement; et Cuvier a formé des chauves-souris la première famille de ses mammifères carnaciers : ordre placé, dans sa classification, immédiatement après celui des *Quadrupèdes* qui renferme les singes.

Les chauves-souris sont très nombreuses; aussi les groupes qu'elles constituent présentent un grand nombre de divisions. Les trois espèces que nous allons décrire sont fort communes dans nos contrées méridionales; les deux premières appartiennent au sous-genre *Vespertilion*, et ont les oreilles séparées; la troisième fait partie des *Oreillards*, caractérisés par leurs oreilles réunies à leur base sur le front.

1. Le VESPERTILION MURIN (*Vespertilio murinus*, LINN.), qui est plus connu sous le nom de *chauve-souris commune*, a quinze à seize pouces d'envergure, mesuré de l'extrémité d'une aile à l'autre. Ses oreilles sont ovales, de la longueur de la tête; les oreillons en forme d'alêne. Le pelage des adultes est d'un brun roussâtre en dessus, d'un gris blanc en dessous. La face est presque entièrement nue; le front très velu, les yeux sont assez grands.

On trouve cette espèce dans les vieux édifices, dans les trous, les clochers.

2. Le VESPERTILION NOCTULE (*Vespertilio noctula*, LINN.) ou le Noctule, a environ quinze pouces d'envergure. Sa tête est large, son museau court et relevé; son front plat, très velu, le reste de la face nu; les oreilles sont ovales-triangulaires, plus courtes que la tête avec l'oreillon arrondi. Le pelage est d'un roux fauve; mais les parties inférieures sont moins foncées; tandis que les membranes sont d'un brun très obscur.

Ces animaux quittent les trous des vieilles murailles et les creux des arbres, où ils vivent nombreux, pendant leur longue hivernation, un peu avant le coucher du soleil, en été. Ils se tiennent d'abord dans les hautes régions de l'air et ne se rapprochent de la terre que vers le crépuscule.

3. L'OREILLARD COMMUN (*Plecotus vulgaris*, GEOFF.) est la plus petite des chauves-souris indigènes. Son envergure est de dix pouces cinq lignes. Sa tête est applatie; son museau conique, très renflé des deux côtés; les yeux sont petits; les oreilles, excessivement



VESPERTILION MURIN.

grandes, ont un pouce six lignes; la longueur totale du corps étant d'un pouce neuf lignes, elles sont rabattues sur le corps, ayant en largeur la moitié de leur longueur; leur base est réunie; l'oreillon est pointu et très développé. Le pelage est d'une couleur mêlée de gris, roussâtre en dessus, et d'une teinte moins foncée en dessous; les oreilles sont d'un gris mêlé de brun.

Cette espèce habite les vieux édifices et les souterrains qu'elle quitte à l'entrée de la nuit.

J.-B. Noulet.

FONTAINE INTERMITTENTE,

PRÈS DE BÉLESTA (ARIÉGE.)

Le grand Lers, le plus puissant affluent de l'Ariége, qui, comme on le sait, vient terminer son cours en réunissant ses eaux à celles de cette rivière sous les murs en ruines de l'ancienne abbaye de Bolbonne, prend sa source aux étangs de la montagne de Tabe, plus riche en merveilles que toutes les montagnes du monde, si l'on en croyait le chroniqueur des comtes de Foix, Olhagaray, qui écrivait au XVIe siècle. Descendu de chute en chute, de cascade en cascade, le Lers arrive au pied de Tabe, du côté septentrional, se dirige vers Bélesta; mais, avant d'arriver à cette petite ville, il augmente ses eaux de celles que laisse échapper de son urne capricieuse la Naïade de Fontestorbe.

C'est au pied du revers escarpé d'un chaînon formé de calcaire alpin et couronné de la plus belle forêt de sapins que les hommes aient conservée dans la partie orientale des Pyrénées, que l'on vient admirer l'entrée d'une grotte, dont la profondeur et la direction que suivent les sinuosités dans les flancs de la montagne sont inconnus, et d'où jaillit, dans certaines circonstances, une source que la périodicité de son écoulement a rendue de tous temps célèbre. Le vieux poète Salluste du Barthas l'a chantée dans son poème de la *Semaine de la Création*.

Lorsqu'on arrive à Fontestorbe, rien ne vous étonne, en présence de l'ouverture extérieure, assez vaste pourtant, qui forme comme le péristyle de cet antre. C'est une sorte de porche dont l'excavation ne va pas au-delà de quelques mètres; des rochers en saillie, comme ces pierres d'attente qui, dans nos monumens inachevés, attendent le ciseau du sculpteur, et rendent très inégales les parois et la voûte qui s'abaissent insensiblement au point de ne laisser qu'un étroit passage au milieu des blocs de calcaire détachés, jetés pêle-mêle et dont la surface, tapissée d'algues verdâtres, atteste le passage récent des eaux.

Lorsque nous visitâmes Fontestorbe, nous étions à la fin de l'été, et l'intermittence de la source était bien marquée; à notre arrivée, la grotte était entièrement à sec. Nous pûmes nous asseoir sur les premières roches placées à son entrée, nos pieds reposant sur le lit humide que les eaux venaient de parcourir. Certes, avec moins de foi que nous n'en avions dans les secrets de la nature, nous aurions douté de la réalité du

phénomène que nous étions venus admirer. A l'entour, sur les pentes abruptes du chaînon qui borde la vallée du Lers, et jusques sur les corniches de l'entrée de la fontaine, se montrait une végétation vigoureuse et choisie; nous y cueillîmes en fleurs la daphnée lauréole, avec ses petites grappes jaunes-verdâtres; la gentiane des marais sur les gazons humides; la saponaire rampante sur les roches nues, et, au milieu des arbustes, la lychnide vespertine dont les fleurs rouges répandent, au crépuscule du soir, de si doux parfums; à l'intérieur, dans les fentes, se montraient des touffes nombreuses de capillaires et de plusieurs doradilles.

Nous étions arrivés depuis plus d'un quart d'heure, lorsque notre attention fut tout-à-coup éveillée par un bruit vague et lointain, par une sorte de roulement indéfinissable, comme de nombreuses voix perdues sous les profondeurs de la montagne. Nous nous rapprochâmes du fond de la caverne, le bruit devenait plus distinct : c'était celui d'une masse d'eau considérable, se brisant avec fracas à travers des roches, sur une pente rapide; son intensité augmentait, et nous attendions, avec une sorte d'anxiété, le dénouement de cette scène étrange. Enfin, parut un léger filet d'eau claire, traçant un sillon argenté, se perdant au milieu des pierres qu'il contournait, murmurant à peine, arrêté par le plus petit obstacle, par une feuille, par un brin de mousse. Mais il n'avait pas encore dépassé le seuil de cet auguste sanctuaire, où tout est mystérieux, qu'il avait grandi; ses ondes écumeuses, rapides, se brisent à travers les obstacles que leur suscitaient les inégalités du passage; il gronde, il mugit, il remplit tout de sa présence. Après s'être maintenue ainsi majestueuse pendant quelques momens, la source baisse insensiblement. A ces bruits étourdissans, succèdent des bruits moins intenses, qui s'affaiblissent encore, puis on n'entend qu'un murmure, comme celui d'un ruisseau promenant ses eaux à travers les gazons d'une prairie; puis rien, rien que le silence, comme aussi on ne voit de son passage qu'une trace humide, sur un sable fin, que les paillettes de Mica rendent argenté. Les anciens auraient dit que la nymphe de Fontestorbe, par une de ces fantaisies si communes aux divinités féminines, venait de relever l'urne dont la garde lui était confiée.

Nous attendîmes que cette scène imposante se reproduisit pour l'admirer de nouveau : tout se passa comme la première fois. Nous quittâmes ces lieux avec le regret de ne pouvoir remonter jusqu'à la naissance de ce mystérieux courant.

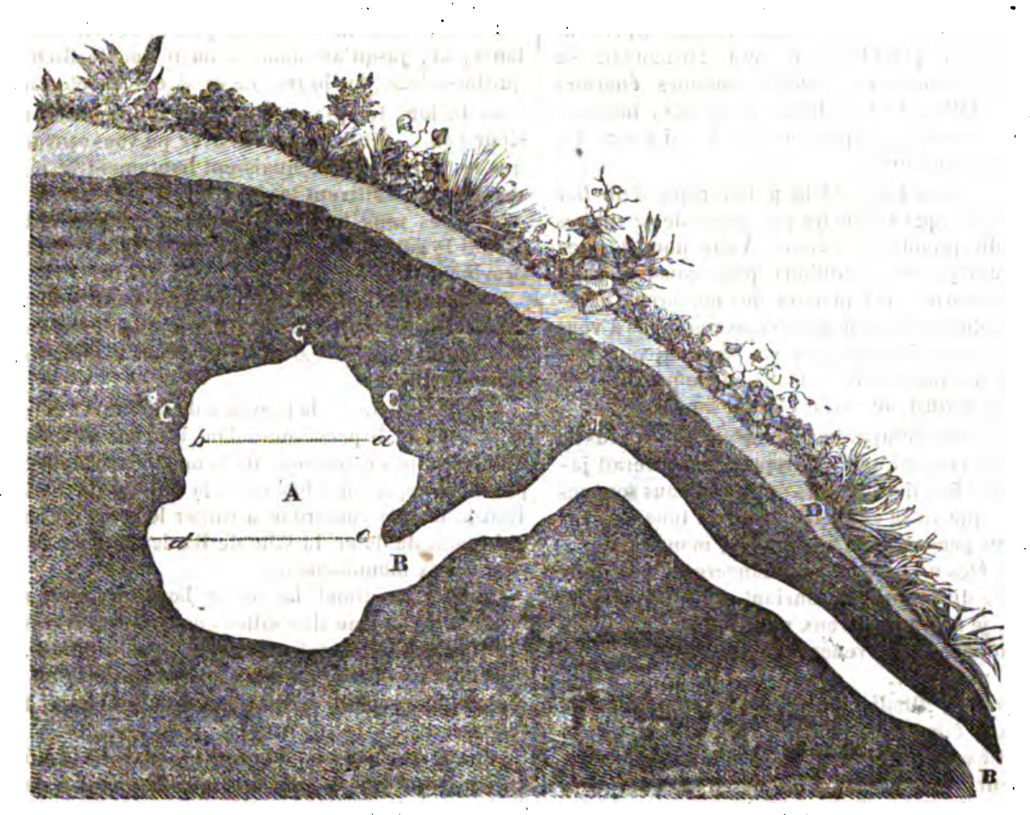
Ce n'est que pendant les mois d'été que la fontaine de Bélesta se montre périodique; l'eau coule pendant environ une demi-heure; et puis l'écoulement cesse pendant une autre demi-heure; elle emploie ordinairement 10' à augmenter de niveau, 30' à couler plein et 35' à baisser. Pendant l'hiver, et même pendant l'été, si la saison se montre pluvieuse, toute intermittence cesse, et n'arrive enfin qu'après une sécheresse de plusieurs jours. L'eau qui coule alors est assez abondante pour constituer immédiatement, à sa sortie de la montagne, une rivière de douze à quinze pieds de largeur, qui, après un court trajet, va se réunir au Lers et alimenter les réservoirs de plusieurs usines.

On a cherché, comme on le pense bien, à expliquer un si singulier phénomène, et, disons-le, on y est parvenu en appliquant à ces sources la théorie bien connue des *siphons intermittens*. Les savans s'accordent donc depuis long-temps à regarder le flux périodique de toutes les fontaines de cette nature que l'on a souvent nommées *fontaines miraculeuses*, à un mécanisme entièrement comparable à celui de l'instrument décrit et figuré dans tous les ouvrages de physique. Afin de donner, d'après ces idées, l'intelligence du jeu caché des sources intermittentes, nous plaçons ici la coupe idéale d'une montagne dans les profondeurs de laquelle un pareil cours d'eau prendrait naissance.

Il suffit de concevoir une cavité *A* plus ou moins spacieuse, servant de réservoir, et communiquant directement avec un conduit souterrain qui se trouve dans les conditions d'un siphon comme le serait *BB*; en sorte que, quand le niveau de l'eau sera arrivé en *a b*, la fontaine commencera à couler et continuera sans interruption jusqu'à ce que le niveau soit abaissé en *c d*; après quoi, l'écoulement s'arrêtera pendant tout le temps que la cavité mettra à se remplir de nouveau. L'écoulement recommencera lorsque l'eau contenue dans le réservoir, au-dessus de la ligne *c d*, recevant continuellement le produit de filtrations qui y aboutissent *CCC* en traversant la couche perméable *D*, aura atteint de nouveau la hauteur *e* de la convexité du conduit qui fait l'office de siphon.

Il arrivera aussi que toute intermittence dans l'écoulement d'une telle source viendra à cesser, si le produit des filtrations est assez abondant pour tenir continuellement l'eau du réservoir au niveau de la convexité du conduit. Il est facile de comprendre que l'écoulement sera alors continu, et que la source rentrera dans la classe des fontaines ordinaires.

Tout se passe exactement ainsi dans la périodicité de la fontaine de Bélesta; la théorie explique donc d'une manière satisfaisante ce qui, au premier aperçu, nous semble anormal et en dehors des lois naturelles. En effet, ainsi que nous l'avons déja dit, ce n'est que pendant les longues sécheresses, surtout en été, que l'intermittence y est bien manifeste; deux ou trois jours de pluie rendent son écoulement continu pendant une quinzaine de jours, mais ce n'est guère que de trente-six à quarante-huit heures, après la chute des eaux, que l'on commence à s'apercevoir du changement qu'elle apporte dans la manière de couler de la source. Vraisemblablement les eaux qui l'alimentent proviennent des infiltrations qui s'opèrent dans les terrains meubles qui recouvrent la surface de la plaine de Sault, et qui arrivent, par diverses fissures, à travers les couches du calcaire alpin jusqu'à la caverne plus ou moins spacieuse qui leur sert de réservoir commun, et d'où elles s'écoulent ensuite, ainsi que nous avons déja cherché à le faire comprendre, après avoir atteint le



FONTAINE INTERMITTENTE.

niveau du coude qui donne la forme d'un siphon au conduit qui le fait communiquer avec l'extérieur.

Telle est l'explication que l'état actuel de la science nous fournit, et qui satisfait convenablement à toutes les conditions exigées d'une théorie. Le vulgaire, avec sa croyance naïve, n'explique pas le flux et le reflux de Fontestorbe; il suit avec terreur ou avec confiance l'accomplissement de ce mystère, et trouve dans la continuité ou dans l'intermittence de la source un de ses avertissemens d'en haut, véritable poésie chrétienne qui se révèle aux ames religieuses dans chacun des phénomènes de la nature. Peut-être la superstitieuse foi du peuple vaut-elle mieux que la théorie ambitieuse des savans!

N. Albert.

LE GRAND THÉATRE DE BORDEAUX.

Les habitans de Bordeaux se pressaient en foule sur les fossés du *Chapeau-Rouge*, le 8 août 1780. Chacun voulait voir le chef-d'œuvre de l'architecte Louis; le grand théâtre s'élevait avec son magnifique pérystile, ses colonnes, ses statues et ses immenses galeries. Les membres du parlement qui s'étaient toujours opposés aux projets du duc de Richelieu, gouverneur de la province et protecteur de Louis, se désistèrent alors de leur opiniâtreté, et prirent part à l'admiration générale, ne pouvant plus résister à l'évidence. Pendant que les bourgeois, les marchands et la populace se groupaient aux portes et sous le pérystile, le duc de Richelieu, suivi de l'architecte Louis, se hâtait pour assister des premiers à l'ouverture du grand théâtre; il rencontra par hasard le président du parlement, et lui dit.

— Voyez, monsieur le premier; nous avons tant fait des pieds et des mains, que nous avons triom-

phé de toutes vos tracasseries. Vous êtes comme saint Thomas, monsieur le premier, vous ne croyez qu'après avoir vu; maintenant regardez et croyez.

— L'édifice est monumental, monseigneur, répondit le premier président; il sera l'ornement de notre ville; mais aussi quelles sommes énormes n'a-t-il pas fallu! trois millions de francs, monseigneur! Ce serait assez pour mettre à l'aise tous les pauvres de la province.

— Je ne croirai jamais à la philantropie d'un fier magistrat, répliqua le duc un peu piqué des malignes allusions du premier président. Vous nous blâmez d'avoir employé trois millions pour construire un monument destiné aux plaisirs des nombreux habitans de Bordeaux; si nous les avions consacrés à vous faire bâtir une belle salle pour vos séances, vous approuveriez nos prodigalités, monsieur le premier. Il n'en a pas été ainsi, le mal est fait et sans remède.

— Nous avons désapprouvé l'emploi des revenus de la province, croyant que l'entreprise n'arriverait jamais à bonne fin; mais depuis que nous nous sommes convaincus que votre génie triomphe de tous les obstacles, nous pensons bien autrement, monseigneur.

— Vous êtes un flatteur bien dangereux, monsieur le premier, dit le duc en souriant malicieusement; c'est égal, je ne vous en veux pas, puisque vous cédez à l'évidence. Vous venez au grand théâtre.

— Oui, monsieur.

— On jouera Athalie, monsieur le premier, et je sais que vous êtes grand partisan de Racine.

— Athalie est le chef-d'œuvre de la scène française, monseigneur, répondit le premier président; vous ne pouviez faire un meilleur choix pour l'ouverture du nouveau théâtre.

— Voilà qui nous réconcilie, monsieur le premier président: venez donc, vous prendrez place dans ma loge. Vous ne connaissez peut-être pas monsieur Louis, ajouta-t-il en tendant sa main droite à l'architecte. Mais vous savez que monseigneur d'Orléans l'a choisi pour intendant de tous ses bâtimens. Avouez, monsieur le premier, que le grand théâtre de Bordeaux sera toujours un beau titre de gloire pour celui qui l'a construit. Suivez-moi tous; je veux que les habitans de Bordeaux saluent monsieur Louis par leurs applaudissemens.

Le duc, à ces mots, hâta ses pas vers la porte du théâtre, et la foule qui obstruait les avenues se sépara pour laisser un libre passage au gouverneur de la province de Guienne. Les spectateurs étaient entassés sur tous les bancs, et on étouffait dans la salle. Au moment où le duc de Richelieu parut dans sa loge avec l'architecte Louis, de vifs applaudissemens se firent entendre de toutes parts, puis la foule se tût et écouta les magnifiques scènes d'Athalie. Aussitôt que le rideau tomba, les regards de la foule se portèrent de nouveau vers la loge du duc de Richelieu. Ce n'était pas le gouverneur de la Guienne qu'elle contemplait, mais l'architecte Louis qui, debout, à côté de son protecteur, écoutait avec l'enthousiasme d'un artiste les applaudissemens qu'il avait mérités.

— Avancez, lui dit le duc; on veut vous voir. Dans ce moment l'architecte Louis est plus grand que le gouverneur de la Guienne.

Louis, hors de lui-même, se pencha vers les spectateurs, et, jusqu'au moment où le duc de Richelieu quitta sa loge, les bravos ne cessèrent de retentir.

— De long-temps vous n'oublierez cette soirée, monsieur Louis, dit le duc; vous avez pu vous convaincre que les Bordelais reconnaissent hautement le mérite de ceux qui cultivent les beaux-arts avec succès.

— Vous vous trompez, monseigneur; ils ont applaudi le gouverneur qui fait tant de bien à toute la province.

— Comme il vous plaira, monsieur Louis, répliqua gracieusement le duc en serrant la main de l'architecte. J'ai invité tout le parlement à dîner. A demain; je vous attends.

Le gouverneur de la province de Guienne s'éloigna, et la foule se dispersa aussi dans les rues adjacentes, s'entretenant diversement de la magnificence de cette première représentation et de la beauté du théâtre. Tout le monde s'accordait à vanter le génie de Louis, qui venait de doter la ville de Bordeaux d'un de ses plus beaux monumens.....

En effet, le grand théâtre de Bordeaux ne le cède en rien à aucune des salles que les souverains de l'Europe ont fait construire dans leurs capitales. On peut dire hardiment qu'il n'y a pas au monde un monument en ce genre qui lui soit supérieur dans l'ensemble.

Séparé des maisons adjacentes, presque isolé au milieu d'une belle place, il n'est masqué par aucun édifice; ses dimensions sont vastes et grandioses; son style excellent. Sa magnifique façade donne sur la grande place, et son plan, d'une symétrie admirable, échappera toujours à la critique des architectes les plus habiles. Il sert, pour ainsi dire, de point intermédiaire entre la vieille cité et la nouvelle ville.

Il occupe l'emplacement de l'ancien temple dédié à Tutelle, dont les ruines furent entièrement démolies en 1677. Sa construction coûta trois années consécutives de travail, et trois millions de francs à la province. On suivit le plan du célèbre Louis, architecte du duc d'Orléans, le même qui présida à la construction de la plus grande partie des bâtimens du Palais-Royal.

Les états de la province, et plus tard le parlement de Bordeaux, s'opposèrent vivement aux desseins du gouverneur; et, plus d'une fois, l'architecte se vit sur le point d'abandonner le monument qu'il avait si bien commencé. Mais le duc de Richelieu, fier de la faveur dont il jouissait à la cour, brava le mécontentement des magistrats, encouragea Louis et obtint pour lui de nouveaux secours.

Il nous paraît étonnant aujourd'hui que les membres du parlement de Bordeaux, qui devaient avoir à cœur l'embellissement de la ville qu'ils habitaient, aient fait la moindre opposition à la volonté du duc de Richelieu. Mais alors, comme de nos jours, il se trouvait des hommes qui se croyaient obligés de susciter des

obstacles à toutes les innovations bonnes ou mauvaises; aussi leurs tracasseries, presque continuelles, retardèrent la construction de l'édifice qui ne fut terminé qu'au commencement de l'année 1780.

Essayons maintenant de donner une description succincte et rapide du grand théâtre d. Bordeaux.

Douze magnifiques colonnes d'ordre corinthien décorent l'immense péristyle qui est, sans contredit, la plus belle partie du monument. A chacune de ces colonnes répondent douze statues posées sur la frise, qui est couronnée elle-même d'une balustrade de toute beauté. Cette longue rangée de colonnes et de statues donne au péristyle la majesté des édifices de l'ancienne Rome, embellie de toutes les grâces de l'architecture moderne. Aussi, lorsqu'on s'arrête pour la première fois devant le grand théâtre, on est frappé d'admiration; on s'étonne de trouver dans une ville de province un monument plus beau que tous ceux de Paris, de Londres, de Vienne, de Naples, de Milan. Situation, magnificence d'architecture, il réunit tous les avantages possibles

Des pilastres du même ordre, de la même dimension que les colonnes qui décorent le péristyle, placés à des distances égales, servent d'ornement aux trois autres façades de l'édifice. Les étrangers, après avoir admiré la magnificence du portique, pénètrent dans l'immense vestibule dont l'architecture majestueuse méritera toujours l'admiration des hommes qui savent apprécier la beauté d'un chef-d'œuvre: sa voûte est plate et d'une hardiesse qui étonne; des colonnes d'ordre dorique et cannelées lui servent d'appui, et de belles rosaces réhaussent la magnificence du grand théâtre. Aussi, en entrant, on se croit introduit dans un de ces monumens qui décoraient les places publiques d'Athènes et de Rome. Le Panthéon, les cirques, les amphithéâtres, les temples des dieux, n'avaient rien de plus grand, de plus majestueux.

Au fond de ce vestibule, on voit d'abord un double escalier qui prête un large passage à la foule qui fréquente tous les soirs le grand théâtre de Bordeaux. La forme de cet escalier est grandiose et hardie. Des flambeaux, suspendus à la coupole, répandent une vive lumière dans toute son étendue; à chaque pas qu'on fait, on trouve quelques chefs-d'œuvre de sculpture à admirer, et le génie de l'architecte semble avoir pris à tâche de triompher des plus grandes difficultés. Le premier escalier conduit à un second vestibule qui ne le cède en rien à celui qu'on vient de contempler avec admiration. Il est soutenu par un péristyle de huit colonnes d'ordre ionique, disposées avec une admiration symétrie. C'est là que le public se disperse pour prendre place dans les diverses parties de la salle.

Il y a déja quelques mois, repoussé par la multitude, je m'arrêtai sous le second péristyle, attendant que les plus pressés fussent entrés. J'avais déja vu plusieurs fois le grand théâtre, et pourtant, plongé dans mon admiration, j'oubliais qu'on avait déja chanté le premier acte de la *Juive*. Le bruit de l'orchestre se perdait sous les voûtes immenses, et arrivait à peine à mes oreilles. Aussi rien ne troublait ma méditation artistique. Tout-à-coup je me sentis saisi au bras droit; je me retournai, et je reconnus un capitaine au long-cours que je voyais chaque soir à la bourse.

— Bonsoir, capitaine, lui dis-je, en jetant un dernier coup-d'œil sur une rosace.

— Que faites-vous là, jeune homme? me répondit-il en m'entraînant vers l'escalier à droite. Vous êtes bien rêveur.... N'entendez-vous pas l'orchestre?

— Partez-vous demain, capitaine?

— Non, l'ami, dans deux jours; si vous voulez venir à Valparaiso, je vous offre une cabane sur mon petit brick. Vive dieu, le *Buffon* est un fin voilier: eh bien! êtes-vous des nôtres?

— Non, capitaine, je reviens à Toulouse.

— Va, rat d'eau douce, s'écria le vieux loup de mer; tu ne mourras pas sous le tropique: mais enfin, dites-moi ce que vous faites ici, debout comme un sous-lieutenant de quart?

— J'admire, mon capitaine; j'admire la magnificence de ce théâtre.

— Vous n'avez encore rien vu, jeune homme; entrons, le deuxième acte est commencé.

Je suivis le capitaine qui m'entraînait de vive force: pourtant je le contraignis à s'arrêter avant d'entrer dans la salle.

— Si nous allons de ce pas, me dit-il, en jetant les débris d'un cigarre de la Havane, il nous faudra plus de temps pour arriver à ma loge, que je n'en mets pour faire la traversée de Bordeaux au Mexique. Venez donc, mon ami, vous m'impatientez; quand la pièce sera finie, je vous montrerai certaines choses que vous n'avez peut-être pas remarquées depuis que vous venez à notre théâtre. Ce que je vous dis vous étonne... Apprenez, mon ami, que je n'ai pas toujours été marin. Mon père voulait faire de moi un savant, un archéologue, un peintre, un architecte, que sais-je? Mais le diable est plus rusé qu'un ange gardien; je m'embarquai à l'insçu de mes parens, et me voilà capitaine au long-cours. De mes premières études, j'ai retenu quelque chose, et je mettrai en œuvre tout mon petit savoir pour vous être agréable, mon jeune ami... Entendez-vous le grand air du second acte.

Un instant après, j'étais dans la loge du capitaine qui ne prononça pas un seul mot avant la fin du troisième acte. Alors, voyant que j'étais rêveur, il me secoua fortement et me dit:

— Que pensez-vous de cette salle? mon ami...

— Elle est magnifique, lui répondis-je, et je crois qu'il serait difficile d'en trouver une plus belle en Europe.

— Vous dites vrai, jeune homme. Examinez ces douze colonnes cannelées; elles sont, je crois, d'ordre composite. Leurs chapiteaux dorés s'élèvent majestueusement jusqu'au plafond.

— Elles sont disposées avec une symétrie admirable, et séparent chaque rang de loges en autant de balcons.

— Maintenant, examinez la salle dans son ensemble; son étendue est immense; si l'extérieur de

l'édifice a du grandiose, l'intérieur correspond parfaitement à sa beauté monumentale. J'ai parcouru les quatre parties du monde ; j'ai vu les grandes capitales de l'Europe, et je vous avoue franchement que je ne connais aucun théâtre plus beau que celui de Bordeaux. Quatre étages placés au-dessus de nos têtes, se meuvent avec la plus grande célérité au moyen des machines, et on peut à volonté hausser jusqu'au niveau de la scène le plancher du parterre.

— Pour les divertissemens et les bals masqués du carnaval ?

— Oui, me répondit le capitaine : au-dessus du vestibule où je vous ai trouvé plongé dans votre admiration, est une belle salle de concerts. Des colonnes cannelées et d'ordre ionique soutiennent les loges qui sont distribuées en trois rangs.

— Ce théâtre est donc aussi vaste qu'un des faubourgs de Bordeaux ?

— Ce n'est pas tout; derrière la scène est un grand foyer d'hiver ; on y admire aussi une grande galerie d'été, qui a pour ornement les bustes des grands poètes qui ont porté jusqu'à son plus haut point la gloire de la scène française. Vous avez vu le beau café et quelques-uns des magnifiques appartemens qui occupent le reste de notre grand théâtre. Vous vous êtes promené sous les larges galeries qui bordent l'extérieur de l'édifice. Maintenant, il ne vous reste plus qu'à étudier dans son ensemble et dans ses détails le chef-d'œuvre de l'architecte Louis.

— Oui, un chef-d'œuvre! m'écriai-je avec admiration.

L'orchestre interrompit encore une fois notre dissertation artistique, et le capitaine, tout entier à l'opéra de Halevy, s'appuya sur le bord de sa loge et ne dit plus mot. Le vieux marin, un instant auparavant si loquace, s'obstinait à une froide taciturnité. Il répondait à peine aux questions que je lui fesais :

— Capitaine, le ballet de Bordeaux vient en première ligne après les magnificences du grand opéra de Paris.

— Je le crois, jeune homme. On représente sur le théâtre de Bordeaux, la tragédie, la comédie, l'opéra avec tous ses accessoires de décorations, de machines, de musique ; rien n'est épargné, comme vous le voyez, pour donner aux représentations tout le luxe et toute la pompe des fêtes théâtrales de Paris. C'est ici que j'ai vu débuter, il y a déja plusieurs années, une actrice qui depuis est devenue célèbre dans le monde dramatique. Vous ne devinez pas ?

— Non, capitaine.

— Je veux parler de mademoiselle Déjazet.

Mon interlocuteur se leva tout-à-coup pour ouvrir la porte de la loge; quelqu'un venait de frapper.

— Bon soir, Charles, s'écria-t-il en serrant la main droite du nouveau venu. Qu'y a-t-il de nouveau ?

— Le vent est favorable, capitaine; si nous descendions la rivière...

— A demain, Charles; que tous les matelots soient à bord.

Le jeune homme sortit au même instant, après avoir échangé avec le capitaine quelques paroles à voix basse.

— C'est mon second, me dit ce dernier après avoir refermé la porte. Je mettrai à la voile après demain ; je vous invite à déjeûner à bord du *Buffon;* nous parlerons encore des beaux-arts... Je vous ai déja dit que dans ma jeunesse je me suis livré à de longues études; vous pourrez vous convaincre que sous la veste grise d'un marin on trouve quelquefois des hommes qui savent apprécier les nobles efforts du génie. Adieu donc, mon ami; demain vous serez sur la rade avant neuf heures, et j'enverrai mon canot.

Nous étions déja sous le péristyle; le capitaine s'éloigna de moi pour s'entretenir avec son second, et je restai seul à admirer une fois encore la majesté du grand théâtre.

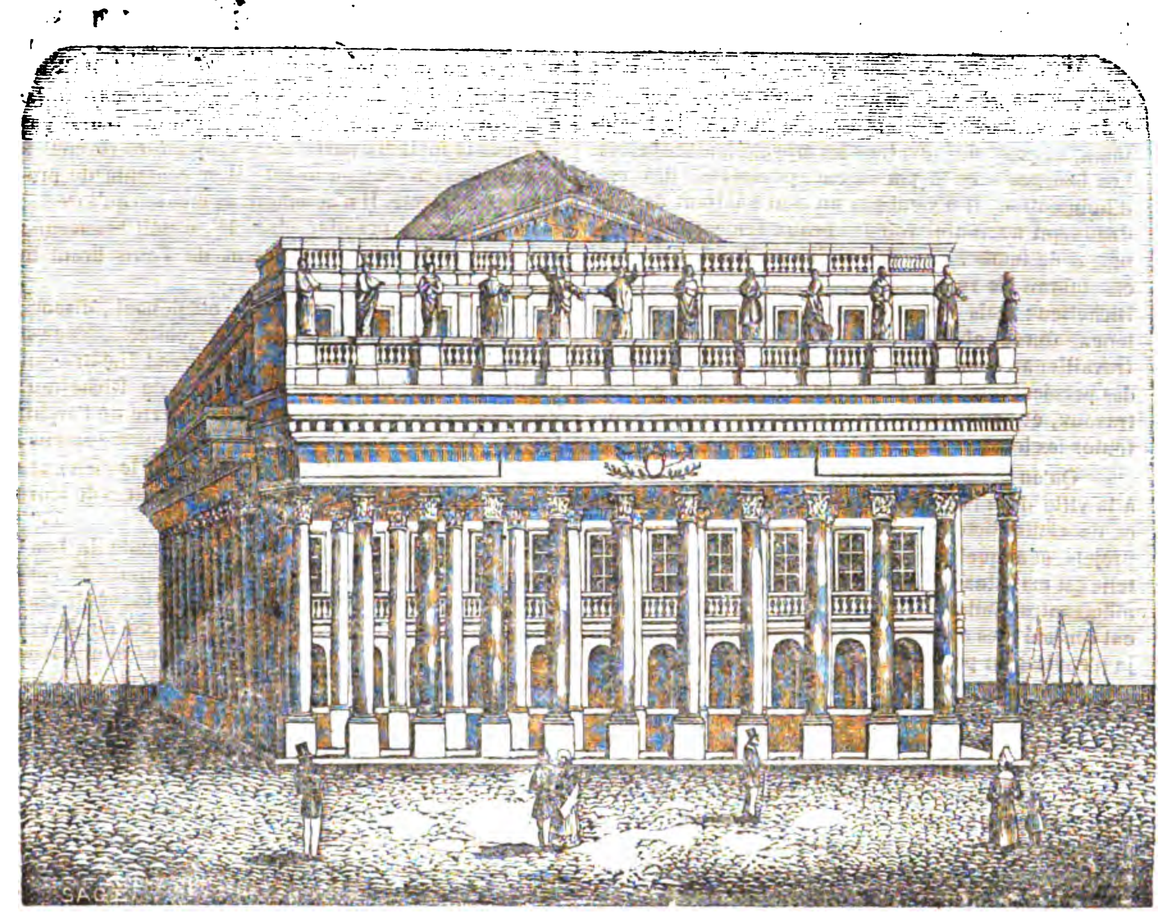
La brillante clarté du gaz projetait dans la salle, dans les escaliers, sous le vestibule, cette teinte fantastique, mère de l'illusion, et qui plonge l'ame dans l'extase de la rêverie. Les sons multipliés de l'orchestre vibraient encore sous les voûtes et se prolongeaient d'échos en échos; une suave harmonie enivrait mon ame, pendant que d'un œil distrait je suivais dans ses fluctuations la multitude qui s'écoulait lentement et se perdait sous le péristyle. Il y a dans les soirées de théâtre tant d'illusion, tant de féerie ! l'imagination y est tellemnnt frappée ! le cœur y trouve si facilement des émotions !

Aussi n'est-il pas étonnant que les magistrats d'Athènes et de Rome aient cherché constamment l'occasion de procurer au peuple les plaisirs et les fêtes du théâtre ; ils savaient bien qu'ils parviendraient ainsi à entretenir dans tous les cœurs le feu sacré du patriotisme ; la gloire des héros, les faits d'armes des guerriers, les fastes de la nation trouvaient dans les poètes tragiques de sublimes interprètes. Au théâtre, le magistrat apprenait à faire respecter les lois : le soldat, à mourir pour sa patrie, et les rois eux-mêmes, à protéger, à aimer les peuples soumis à leur domination.

Encore imbu des souvenirs de la Grèce et de la vieille Italie, je remontais le cours des siècles; j'allai du panthéon à l'amphithéâtre, et partout je voyais la foule s'agiter. J'assistais à la représentation des belles tragédies d'Euripide et de Sophocle ; je croyais entendre un peuple nombreux qui battait des mains, et saluait par ses acclamations le poète de la patrie. L'illusion ne dura pas long-temps : plusieurs voix à l'accent impératif dissipèrent mon rêve; tout le monde était sorti, je restai seul sous le péristyle. Aussi je dirigeai mes pas vers la porte, et, libre de me promener sous les galeries, j'examinai l'extérieur du grand théâtre après en avoir admiré les beautés intérieures.

Le vent du nord avait emporté les brouillards de la Gironde; le ciel était pur, et la lueur des réverbères disparaissait sous les rayons bienfaisans de la lune ; après avoir parcouru les quatre galeries, je me dirigeai vers le milieu de la place, pour contempler encore une fois la façade du grand édifice.

On eut dit que les douze statues, debout sur les



GRAND THÉATRE DE BORDEAUX.

colonnes se mouvaient à la pâle clarté de la lune. Il semblait que le vent qui soufflait avec violence agitait leurs draperies de marbre, et que les colonnes elles-mêmes étaient mues par un être fantastique.

Aussi ne peut-on se défendre d'une certaine indignation, en pensant que l'architecte qui a doté la ville de Bordeaux du plus beau de ses monumens, fut longtemps arrêté dans ses desseins par les obstacles qu'on lui suscitait avec acharnement. En vain le duc de Richelieu, toujours en lutte avec le parlement, avait recours aux voies de conciliation; les magistrats étaient inflexibles, et il eut besoin de recourir à la ruse pour triompher de l'entêtement des Bordelais.

Une promenade magnifique, ombragée de grands arbres, occupait alors l'emplacement du grand théâtre. Ce lieu était le rendez-vous de la noblesse et de la bourgeoisie, qui y trouvaient un abri contre les grandes chaleurs de l'été. On ne pouvait commencer le monument sans abattre tous les arbres, et les Bordelais, forts de l'appui du parlement qui avait accueilli favorablement leurs réclamations, s'opposèrent ouvertement à ce qu'on entreprît les travaux.

Le duc de Richelieu, après avoir mis en œuvre tous les moyens imaginables, vit enfin que le subterfuge était nécessaire pour l'accomplissement de son projet; par une nuit bien sombre, il se rendit à la maison qu'habitait l'architecte Louis, et lui dit :

— Monsieur Louis, l'entêtement des Bordelais est à son comble; je désespère d'obtenir l'approbation du parlement.

— Renoncez à vos nobles desseins, monseigneur, répondit Louis....

— Non, non, monsieur; il me reste encore un moyen.... Vous serait-il possible de réunir, à l'heure qu'il est, une quarantaine d'ouvriers?

— Monseigneur, la nuit est bien sombre.

— Tant mieux, monsieur Louis; personne ne nous verra... Écoutez... si les Bordelais montrent tant d'obstination, c'est parce qu'ils veulent conserver les grands arbres de la promenade... amenez trente ouvriers; ils scieront les troncs à leur base.

— Que dites-vous? monseigneur....

— Je sais bien qu'on jettera de hauts cris, que le parlement discutera, verbalisera, condamnera; mais

que nous importe ? Une fois maîtres du champ de bataille, nous conduirons tout à bonne fin.

— Je pars, monseigneur, répondit Louis, qui revint une heure après avec un grand nombre d'ouvriers.

Ils travaillèrent pendant toute la nuit, et le lendemain, au point du jour, tous les arbres étaient abattus. Les bourgeois et le parlement poussèrent des cris d'indignation ; il n'y eut pas un seul habitant de Bordeaux qui ne voulut voir les beaux ormeaux qui venaient de tomber sous des mains profanes. L'émeute encombrait les rues, on voulait massacrer le duc de Richelieu ; mais ces emportemens ne furent pas de longue durée, et Louis obtint bientôt l'autorisation de travailler au monument. Il n'était pas encore au terme des persécutions; souvent les jurats suspendirent les travaux, et l'architecte s'en plaignit amèrement dans toutes les lettres qu'il écrivait à ses amis.

— Qu'on se figure, disait-il, un architecte étranger à la ville dans laquelle il bâtit, environné de jaloux et de contradicteurs, devenu le seul soutien de ses projets, et auquel les fonds manquent de toutes parts, telle est ma situation. Pour échapper à des poursuites affligeantes, fallait-il fuir ?... Hélas ! ce parti affreux eut consolé mes ennemis de leur propre disette. Non! je n'envisageai pas même comme possible d'interrompre les travaux. Que fis-je donc en cette extrémité ? Tout ce que j'avais de bien et de fortune, je l'engageai; je formai des emprunts en mon propre nom, ce moyen fut le seul qui me resta pour entretenir mes travaux ; je l'employai sans hésiter. Enivré du bonheur d'ériger un grand monument, je ne m'occupais nullement de mes intérêts. Je proposai de le construire; par économie, j'établis la plus grande clairvoyance dans mes opérations ; tout devait être exactement vérifié et contrôlé par l'architecte de la ville.

« Telles furent mes conventions avec M. Turgot, et je ne sais ce qui lui plût davantage, ou de ma loyauté, ou de ma ténacité à suivre mon entreprise.

« Les tourmens de quelques malveillans ne diminuèrent rien du plaisir que me procurait la certitude d'achever ma salle, et ce fut au milieu de tant de jouissances et de combats, que la comédie de Bordeaux fut terminée et ouverte au mois d'août 1780. »

Louis, dans cette lettre dont le style est à la fois si rapide et si simple, dépeint en peu de mots toutes les tracasseries que lui suscitèrent les membres du parlement et surtout les jurats. Il est pénible de penser qu'à la fin du dix-huitième siècle, il s'est trouvé dans une ville telle que Bordeaux des hommes assez arriérés dans la voie de la routine, pour ne pas donner une prompte adhésion au magnifique plan de l'architecte Louis ! On ne peut s'empêcher de plaindre l'artiste qui comprime les élans de l'inspiration, en attendant qu'il lui soit permis de s'immortaliser par un chef-d'œuvre. Mais aussi partage-t-on son bonheur, quand on parcourt les dernières lignes où la joie apparaît sous le voile d'une noble fierté. Louis ressentit, comme tous les grands artistes, l'influence de cette fatalité qui semble poursuivre les hommes destinés à accomplir de belles choses pour étouffer leur énergie et leur souffler le découragement. Il est presque certain que, sans la protection du duc de Richelieu, il n'aurait pu jeter les fondemens du grand théâtre. Plus tard, il se vit réduit à ses seules ressources. Le gouverneur de la province de Guienne ne voulut pas sacrifier la moindre partie de ses immenses revenus à la construction du monument; il se contenta de protéger l'architecte. Il n'accomplit sa mission qu'à demi ; mais il leva le premier obstacle, c'était beaucoup : l'énergie et le désintéressement de Louis firent le reste.

Maintenant que le monument est debout, disons, s'il nous est possible, tout ce que l'architecte dépensa de génie pour exécuter le plan du grand théâtre qui excita d'abord l'admiration du duc de Richelieu. Énumérons les beautés de ce chef-d'œuvre de l'architecture du dix-huitième siècle. Malheureusement, Louis ne put s'affranchir de ce tribut que les hommes les plus habiles paient malgré eux aux caprices de leurs contemporains.

En vain Perrault, dans sa belle colonnade du Louvre, s'était efforcé de faire revivre la majesté de l'architecture grecque et romaine ; le mauvais goût triompha. Le genre sec et mesquin, mélangé de divers élémens, succéda à la riche simplicité des monumens élevés par Vignolle et Palladio. Les architectes ne pouvaient alors construire un péristyle sans le surcharger d'un fronton et sans l'environner d'une forêt de colonnes plus ou moins bizarrement disposées. Pourtant chacun se vantait d'étudier et de connaître l'*antiquité;* chacun prétendait faire une fusion des beautés monumentales d'Athènes et de Rome, et l'art était entraîné chaque jour vers une déplorable décadence. Perrault lui-même, un des plus grands architectes qu'ait vu naître la France, se laissa entraîner par le torrent et se sacrifia souvent au mauvais goût de son siècle.

Louis, dans la construction du grand théâtre de Bordeaux, s'écarta, autant qu'il lui fut possible, de la mauvaise voie que les meilleurs artistes suivaient avec entêtement. Il forma son plan après s'être inspiré de la majesté des monumens anciens. Aussi l'ordonnance de tout l'édifice est-elle d'une riche simplicité.

— De quelque côté qu'on aperçoive le grand théâtre, dit M. Auguste Marcellin, dans son éloge de Louis, personne ne peut contester l'effet étonnant que produisent ses belles lignes, ses faces simples et majestueuses ! quel est le spectateur qui n'éprouve, en avançant vers la colonnade, une émotion bien vive de curiosité et de plaisir ! quel est son étonnement quand il a franchi les marches du péristyle, et que le vestibule lui est ouvert !... il ne se sent plus humilié par la hauteur prodigieuse; il demeure troublé par l'infinité des détails qui affectent sa vue ! devant lui se présente un escalier majestueux; et les vestibules supérieurs, par leur décoration et leur beau style, rappellent la majesté des plus beaux monumens que les Romains élevèrent dans la capitale du monde. On craint, en franchissant le seuil du grand théâtre, que l'intérieur ne réponde pas à la magnificence des dé-

tails qu'on a déja admirés; mais on est bientôt rassuré. Les colonnes, les loges, l'avant-scène, la belle coupole, les dorures, les peintures allégoriques exécutées par le célèbre Robin, frappent tellement l'imagination qu'on se croit transporté dans un palais enchanté. Aujourd'hui surtout, lorsque le gaz enflammé se répand de toutes parts en gerbes d'étincelles qu'on prendrait pour autant de rayons du soleil; à l'heure où la foule se presse sous le péristyle, où l'orchestre aux mille voix retentit sous les voûtes et se prolonge d'arceaux en arceaux, la salle est comme un temple d'illusion et de féeries. Dans les loges, magnifiquement décorées, des femmes jeunes et belles apparaissent dans tout l'éclat de leur parure éblouissante. L'or brille de tous côtés; tout est luxe, magnificence, et l'étranger qui assiste pour la première fois aux réjouissances scéniques du grand théâtre de Bordeaux, ne peut se défendre d'un mouvement d'enthousiasme. Il y a tant d'harmonie dans la disposition de la salle, dans la combinaison des machines, que le charme est complet. La scène est large, l'effet d'optique d'une perfection frappante, le jeu des lumières bien calculé, de telle sorte que l'illusion se revêt de toutes les apparences de la réalité. Partout ailleurs, les théâtres ont été soumis à des modifications pour répondre aux exigences du drame moderne, et aux scènes fantastiques de nos grands opéras; la salle de Bordeaux, quoique construite dans un temps où les chefs-d'œuvre des grands-maîtres ne demandaient pas un grand luxe de décors, s'est trouvée assez vaste, assez belle, pour recevoir, sous l'ampleur de sa voûte, les nombreux choristes de *Robert-le-Diable* et tous les danseurs du *Bal de Gustave III*.

Pourtant le chef-d'œuvre de Louis n'échapperait pas entièrement à la sévérité de la critique, si on ne savait que l'architecte vivait dans un siècle de décadence et de mauvais goût. Les hommes de l'art trouvent les colonnes grêles et trop espacées; ils disent que la voûte du vestibule n'est pas assez élevée, que le couloir placé entre le magnifique escalier et la grande salle est trop affaissé. Mais que sont ces imperfections auprès des innombrables beautés qu'on trouve à admirer à chaque pas que l'on fait!...... D'ailleurs, si Louis ne pût parvenir à la perfection obtenue par les grands artistes de l'antiquité, il chercha à les imiter, y réussit souvent, et il fallait un génie persévérant pour faire cela sous le règne de Louis XVI.

Si Louis n'eut pas eu à lutter sans cesse contre les tracasseries des jurats et du parlement, s'il eut été libre de choisir, pour construire le monument, l'emplacement le plus avantageux; l'extérieur du grand théâtre serait beaucoup plus beau. En effet, l'habile architecte, dans son plan primitif, voulait placer la façade principale du côté de la rivière, et laisser devant une place immense qui se serait étendue jusqu'à la Garonne. Le terrain, se trouvant en pente, nécessitait un grand nombre de marches qui auraient servi de base au piédestal de chaque colonne. Alors la façade n'aurait eu rien à envier à la magnificence des monumens antiques, et un illustre voyageur n'aurait pas répondu à un de ses amis qui lui vantait la colonnade du grand théâtre:

— C'est une belle statue, mais elle n'a pas de pieds.

Malheureusement on ne comprit pas, ou peut-être on ne voulut pas comprendre, la beauté du plan de Louis. Les jurats, suivant l'impulsion d'une mesquine parcimonie, aimèrent mieux vendre le terrain de la place projetée. On en forma l'îlot de la préfecture, et, pour une modique somme, le grand théâtre fut restreint à l'emplacement qu'il occupe aujourd'hui.

L'infatiguable architecte dota encore la ville de Bordeaux de plusieurs beaux édifices. Il traça le plan des quatre angles des rues du *Chapeau-Rouge* et *de l'Esprit-des-Lois;* il construisit le magnifique hôtel occupé de nos jours par les bureaux de la préfecture. On lui doit aussi l'embellissement des principales rues, et la construction de la plupart des maisons qui font l'ornement de la place de la Comédie.

— Plus tard, Louis, après avoir vécu dans l'opulence, ruiné par un revers de fortune, expira dans une des salles de l'Hôtel-Dieu, dans cette même salle où retentissaient encore les derniers accens sortis de la poitrine mourante du poète Gilbert!!

Hyppolite Vivien.

ETUDES ARTISTIQUES.

RIVALS.

Un jour de carême de l'année 1683, le vieux peintre Jean-Pierre Rivals était resté seul dans son atelier, pour se donner tout-à-fait à son tableau de Clémence-Isaure, qui l'occupait depuis long-temps. Il avait renvoyé pour toute la journée ses nombreux élèves, afin que rien ne put le distraire de ses méditations d'artiste. Il avait pris ses pinceaux abandonnés la veille, et s'apprêtait à continuer son œuvre, lorsqu'il s'aperçut qu'elle n'était plus sur son chevalet. Il trouva à la place où il l'avait laissée quelques minutes avant, deux dessins de grandeur entièrement semblables qu'il se prit à regarder attentivement. C'était deux copies de son tableau du *Mariage de Louis* XIV, faites sans doute par deux de ses élèves. Ces copies étaient exécutées avec soin, et avaient chacune une touche particulière qui arrêta le jugement du peintre, dans une

grande indécision pour découvrir les auteurs parmi les nombreux jeunes gens qui se pressaient à ses leçons. A la fin, désespérant d'y réussir, il poussa de côté ces croquis pour reprendre son tableau. Quand il les eut enlevés, il surprit à travers l'échappé du vide qu'ils occupaient, deux jeunes têtes blondes d'enfans qui semblèrent tout confus de se voir découverts. Le peintre les fit approcher, et après s'être convaincu, par leur embarras réciproque, qu'il n'y avait pas à chercher plus long-temps la solution devant laquelle, quelques minutes avant, il flottait incertain, il prit de nouveau les deux dessins et les considéra chacun dans ses moindres détails. Cependant il y en avait un qu'il examina avec une sorte de partialité, et chaque fois qu'il découvrait dans celui-là un mérite nouveau pour faire équilibre à ceux qui éclataient plus nombreux dans l'autre, il y avait dans la figure du vieillard une expression si naïve de bonheur que cela semblait être de la fierté.

Il est vrai que ce sentiment aurait été excusable en cette circonstance; car, outre que ces tableaux de deux de ses élèves lui fesaient honneur, à lui, comme maître, l'un d'eux appartenait à son fils et venait le flatter comme père. Il avait voulu lutter contre Raymond Laffage, le meilleur élève de l'atelier, et avoir son père pour juge. Les deux jeunes gens s'étaient cachés pour épier la décision du maître, pour la surprendre dans un mot ou dans un signe qui pourrait lui échapper. Ils espéraient ne pas avoir long-temps à l'attendre lorsqu'ils furent découverts, comme je l'ai déja dit. Maintenant, ils se tenaient tout tremblans sous les yeux du peintre qui semblait les sonder du regard.

— Ainsi, mes amis, dit à la fin ce dernier, vous êtes coupables de ces deux caricatures? et il accompagna complaisamment ces paroles d'un sourire si ironique et si spirituel que les deux concurrens y trouvèrent un éloge. Aussi relevèrent-ils aussitôt la tête avec un petit mouvement d'orgueil qui n'échappa point au vieillard.

— Vous voulez que je décide qu'elle est la meilleure, dit-il en continuant: c'est difficile; cependant je vous dirai laquelle des deux est la moins mauvaise; et, disant cela, il regarda son fils, et il y eut dans son air une sorte de dépit qui ressembla à un regret.

— Laquelle? firent les deux jeunes gens.

— La voilà, dit Pierre Rivals, en touchant du doigt un des dessins, et regardant Raymond Laffage qu'il croyait en être l'auteur.

Mais celui-ci ne répondit ni à ce signe ni à ce regard. Il baissa le front avec embarras, au grand étonnement de son maître, qui s'attendait à le voir faire éclater sa joie ainsi qu'il en avait l'habitude.

— Allons donc, Raymond, dit le peintre qui prit ce ton humble pour de la modestie, voilà une vertu que je ne vous connaissais pas.

— Maître, dit Laffage à la fin, ce n'est pas ma copie.

Le vieux Rivals tressaillit. Il se tourna vers son fils et il sembla en proie à un mouvement d'hésitation qui pourtant ne dura pas long-temps; car il vit la douce figure du jeune homme s'épanouir sous son regard qui l'interrogeait et qui lui disait de chasser ses doutes. Mais lorsqu'il l'entendit lui dire: c'est la mienne! le vieux peintre fut heureux comme il ne l'avait été depuis long-temps, comme il avait dû l'être à son premier succès.

C'est qu'il fut ravi dans ses joies de père et dans ses prédilections d'artistes, en voyant en ce moment un peintre se révéler à lui en la personne de son fils.

— Enfant, dit Rivals en l'attirant à lui, et en lui souriant avec cette satisfaction paternelle, quelque peu orgueilleuse, que ce jeune hommme n'avait pas encore rencontrée sur la calme et sévère figure de son père: Sais-tu ce qui fait un grand peintre?

—Oui, mon père: c'est l'exemple.

— Tu te trompes, Antoine: l'exemple ne fait que des imitateurs.

— Alors, mon père, c'est la liberté.

— La liberté seule, mon ami; oui, la liberté accordée aux arts leur permet de grandir et de s'étendre. Ce n'est pas ici qu'elle se trouve; à Toulouse, où je fus un des premiers à introduire la peinture et où je suis obligé de me consumer journellement dans de misérables luttes que l'ignorance et l'envie me suscitent. Voici ce qui t'attend si tu ne la quittes; écoute-moi:

—Il y a de cela à peu près quarante ans, un jeune homme d'une vingtaine d'années entra en compagnie de quelques seigneurs, aussi vains et aussi étourdis que lui, dans une salle du couvent des Augustins, où un respectable religieux tanait atelier de peinture et recevait de nombreux élèves. Ce religieux s'appelait Ambroise Frédéau; il était aussi savant dans son art que complaisant dans ses rapports avec ceux qui le fréquentaient; aussi, dès qu'il vit arriver la troupe dorée des visiteurs, s'empressa-t-il de les recevoir et de leur faire honneur. Il leur fit voir toutes les merveilleuses beautés qu'il gardait chez lui comme dans un sanctuaire. Il leur montra tout ce qu'il avait apporté de curieux de ses voyages; et, comme le peintre Frédéau était un homme de haut talent qui avait fréquenté les grands artistes, il parla de son art avec tant de passion, il nous initia à ses secrets avec tant de clarté, que nous, qui n'étions allés là, pour la plupart, qu'avec la seule pensée d'une niaise curiosité, nous fûmes tout surpris de le comprendre. Ses paroles et ses tableaux éveillèrent si bien en nous le sentiment des arts, que chacun se sentit pris de passion pour eux et pour celui qui les professait; si bien que de quatre qui étions entrés dans l'atelier du religieux, trois en sortirent à grand peine pour ne pas déroger de leur qualité de gentilshommes; mais le quatrième y resta.

— Celui-là, mon père, c'était vous.

— Oui, mon enfant, c'était moi. Je ne craignis pas de mettre de côté le manteau de noble, que le hasard avait jeté sur mes épaules, bien sûr d'en avoir un plus tard que je ne devrais qu'à mon talent. Je travaillai ardemment, avec cette fougue de jeune homme qui vaut des années d'études, et mon maître me dis-

tingua bientôt. C'était un homme d'une admirable perspicacité pour découvrir la nature d'artiste la plus cachée. Cette sublime nature qui d'ordinaire dort dans une enveloppe comme le feu dans le caillou, il savait la faire jaillir. Il savait tout ce qu'il fallait pour la faire briller. Un jour que j'avais fait un tableau comme celui que tu viens de faire, il le considéra comme j'ai considéré le tien; après cela, il se recueillit et me dit à peu près ainsi : « Jean-Pierre, vous n'avez plus rien » à faire à Toulouse, ni avec moi. Vous avez assez » grandi ici pour aller vivre ailleurs, et vous avez » assez appris avec moi pour avoir besoin d'un autre » maître. Vous trouverez tout au-delà des Alpes, où » un beau pays et un grand homme vous attendent : » l'Italie et le Poussin. »

Je partis. Je vis l'Italie qui eut mon premier amour, et le Poussin qui eut ma première admiration. Je ne te dirai pas tout ce que j'éprouvai lorsque je vécus sous ce ciel italien qui a tant de vertus artistiques; en contact avec les grands maîtres qui ne vous passent jamais devant les yeux que comme autant de tentations.

Je fus peintre, mon ami; oui, peintre; car le Poussin me l'a dit. J'ai fondu mon talent dans le sien, ma gloire dans la sienne, et, s'il n'y en a qu'une qui se montre pour le vulgaire, qu'importe! Un grand homme l'a reconnue et a voulu se l'associer. J'ai travaillé avec lui aux mêmes tableaux. J'y ai mis ma touche à côté de la sienne; je savais qu'en abritant ainsi mon talent sous son génie, je le sauvais de l'oubli.

Le temps que je passai en Italie et avec le Poussin est celui qui me revient le plus souvent en souvenir, pour le regretter. Quand je retournai à Toulouse, où l'amour du pays natal me rappela, je n'y trouvai plus mon vieux maître, Ambroise Frédéau, que le Poussin appelait son ami. Je fis des travaux d'architecture et de peinture, et, soit que l'on voulût honorer en moi mon talent ou la mémoire des hommes qui l'avaient reconnu, je trouvai que, sans m'en douter, ma réputation m'avait fait ici la première place. Je n'eus que la peine de la prendre à mon arrivée. J'eus des honneurs et des dignités : je fus ingénieur de la cité, directeur des travaux de la sénéchaussée de Toulouse, et, plus tard, de ceux qui se font dans la province de Languedoc. Que sais-je? On croit parce qu'on a flatté tous mes goûts, surtout celui de la peinture, en établissant une galerie où les artistes doivent placer leurs tableaux d'histoire toulousaine, et où j'ai mis le premier qui s'y voit, on croit peut-être que je n'ai rien à désirer? Si, vrai Dieu! Oh! s'ils voulaient savoir ce qu'il me faut, à moi, pauvre homme, qui mène le deuil de mon génie; s'ils voulaient savoir ce qu'il me faut, ces capitouls qui me croient si heureux, je le leur dirais : être délivré de vos entraves dorées qui me retiennent dans un pays où le talent ne peut vivre, et, avant de partir, en délivrer aussi mon art. Car c'est une honte : à Toulouse, que les étrangers prennent pour une petite république et à laquelle ses écoles et ses colléges servent de phare, je n'ai pu encore trouver ni lumières ni liberté. Cette ville, qu'on nomme la Savante, s'est refusée à me laisser fonder une école; et ses magistrats en représentent si bien les politesses, les ignorances et le fanatisme, que je n'ai pu obtenir ce qui n'est refusé nulle part, et sans quoi la peinture n'existe pas : Un modèle vivant.

Ici la voix du peintre, comme fatiguée par l'amertume de ces dernières paroles, s'arrêta. Les deux jeunes gens qui l'avaient écouté jusques-là, firent respectueusement silence avec lui, ils ne hasardèrent aucune observation, et attendirent patiemment qu'il eût repris son discours.

— Voilà ma vie, mes amis; il n'a servi de rien qu'elle ait été superbe à mes débuts, puisque je devais, comme un impie, venir l'enterrer dans toute sa force, dans cette fosse qu'on nomme Toulouse. Si je dois jamais en sortir ce ne sera qu'après ma mort, lorsque quelque savant viendra exhumer d'ici ces pauvres Lazares que je laisse après moi.

En parlant ainsi, le peintre regardait tristement ses tableaux suspendus aux parois de la salle.

— Mon père, on vous connaîtra plus tard? dit son fils, Antoine Rivals.

— Maître, on vous rendra justice, ajouta Raymond Laffage.

Un sourire de profonde incrédulité erra sur les lèvres du vieillard : non, ajouta-t-il, à Toulouse on ne viendra jamais les chercher et je resterai inconnu. Pour moi, c'est fini; mais je ne veux pas que le sacrifice se continue en toi, mon pauvre Antoine; je veux que tu lui échappes, parce que j'ai le pressentiment que tu acquerras de la gloire pour nous deux.

Il regarda en disant cela la belle et pâle figure du jeune homme, qui sembla se contracter légérement comme sous la pression d'une promesse tacite.

— Puisque Toulouse ne peut rien vous offrir dans le présent ni dans l'avenir, vous la quitterez, mes amis; vous irez étudier ailleurs le dessin qui est défendu ici, et dont vous n'avez appris que frauduleusement le peu que vous savez. Vous irez faire ailleurs aussi votre réputation de peintres, si vous tenez à en jouir de votre vivant et à ne pas la laisser sans échos quand vous serez mort; n'est-ce pas, Antoine, n'est-ce pas, Raymond, que vous partirez?

— Nous partirons, dirent ensemble les deux jeunes gens.

Un mois après ce qu'on vient de lire, Antoine Rivals se mit en route pour Paris, en compagnie de Raymond Laffage; ils y allaient pour compléter leurs études et surtout celles du dessin qu'ils avaient fort à cœur de poursuivre d'après le modèle vivant qu'ils n'avaient pu se procurer à Toulouse.

Lorsque Antoine Rivals eut demeuré quelque temps à Paris et terminé ses travaux sur le modèle vivant; quand il vit qu'il avait peu de chose à faire comme élève, il recueilit ses forces pour soulever à son tour la grande question d'art qui se ballotait à cette époque entre les partisans de Lesueur et ceux de Lebrun. C'était, sans contredit, la plus vitale qui eut été agitée jusqu'alors et celle dont, à part quelques esprits d'élite, on semblait le moins s'occuper. Il s'agissait seule-

ment de savoir qui des deux aurait raison, ou de Lesueur qui voulait que la peinture suivit la route de la nature déja montrée par Raphaël et par l'école italienne, ou de Lebrun qui s'attachait à l'en retirer en imitant gauchement l'école flamande et en exagérant ses défauts.

Rivals ne put demeurer étranger à la grande querelle artistique qui se discutait. Obligé de se prononcer pour l'un ou pour l'autre parti, il dut hésiter sans doute beaucoup; car si, d'un côté, le jeune homme parlait beaucoup en lui et le poussait aux nouveautés, il se sentait, de l'autre, trop retenu par l'éducation paternelle pour agir dans toute la liberté de ses préférences. A la fin, entraîné, comme cela s'explique facilement par l'audace de Lebrun, Rivals prit parti pour lui. On conçoit, d'un autre côté, qu'un jeune homme, qu'il ait du talent ou non, mais par cela seul qu'il est jeune, embrasse avec une sorte de fanatisme tous les nouveaux systèmes: car les nouveaux systèmes demandent à leur naissance que des défenseurs se groupent autour d'eux pour les soutenir. Alors viennent les jeunes gens, eux qui par dessus tout aiment la lutte parce qu'ils sont toujours sûrs au moins d'y avoir un rôle; et puis, dans les questions d'art, il y a encore une autre séduction qui les entraîne bien plus vivement, c'est qu'ils se trouvent flattés de pouvoir traduire à leur tribunal les vieilles réputations qu'on leur à appris à ne plus vénérer, c'est qu'ils peuvent les arracher de leurs piédestaux et se mettre à leur place.

Il n'est pas étonnant alors qu'Antoine Rivals cédât à l'entraînement général. Il avait la tête tourmentée de trop de rêves et le cœur dévoré de trop de désirs pour qu'il ne s'attachât pas à une révolution artistique, dans laquelle il croyait pouvoir trouver ce qu'il fallait pour réaliser ses rêves et donner pâture à ses désirs. Le germe de l'ambition, depuis long-temps développé en lui, commençait du reste à percer au dehors et à se montrer; c'était l'époque de sa vie la plus facile aux illusions, celle aussi qui ne fut pas perdue pour elles.

Le premier qui essaya à les faire tomber fut Laffage, son ami. Quoique jeune et plein de fougue comme lui, il avait su résister à la tentation qui avait entraîné Rivals; aussi s'attachait-il particulièrement à l'en retirer; cela produisait souvent entre eux des querelles où l'art et son avenir étaient en discussion.

Il est probable que Laffage aurait échoué à retirer Rivals de l'ornière où il était engagé, si une autorité plus puissante n'était venue à son aide. Sans cela, le jeune homme qui devait illustrer plus tard sa ville natale aurait eu, par cette faute de sa jeunesse, son avenir compromis; mais un puissant protecteur veillait sur lui: c'était son père.

Lorsque Jean-Pierre Rivals apprit, à Toulouse, que son fils employait son talent dans la détestable école de Lebrun, il ressentit une de ces peines poignantes qui ne vont qu'au cœur des pères. Il vit du premier abord toute l'imminence du danger qu'il courait en s'engageant plus avant dans la fausse route que lui fesaient faire les novateurs. Il ne pouvait avec eux qu'user son avenir et dépenser inutilement son talent; qu'importait au vieux peintre, arrêté dans ses convictions, que son fils fut accepté par la vogue, si cette vogue devait être passagère.

Il lui écrivit donc de quitter Paris sur-le-champ, et de se rendre en Italie, où il espérait avec raison qu'il laisserait les quelques défauts contractés avec les continuateurs de Lebrun.

Le jeune homme avait bien pu quelque temps, devant les séductions de la capitale, oublier les leçons de son père; mais il n'avait jamais méconnu ses ordres. Il partit sans en attendre de nouveaux, et il se rendit à Rome.

A l'époque où il y arriva, il n'y avait plus un seul grand artiste dans toute l'Italie; les derniers étaient morts depuis près d'un demi-siècle. Il ne restait absolument que quelques hommes tout au plus capables de les admirer, mais impuissans à les continuer. La grande épopée artistique ouverte par Michel-Ange et par Raphaël, à la fin du XV[e] siècle, venait de se clore, dans la seconde moitié du XVII[e], avec Rubens et Salvator Rosa. Et depuis, il n'était plus sorti de nom de la foule qui vint s'ajouter à cette brillante série, ou pour en recommencer une autre; tout annonçait au contraire que l'art s'était enseveli dans le linceul de ses derniers apôtres. Il ne pouvait en être autrement. Après avoir été ingénu sous Raphaël, adolescent sous ses élèves, homme fait sous Rubens, l'art n'avait plus rien à attendre; et, puisqu'il était condamné à mourir, il devait se retirer dans toute sa force, sans laisser venir la décrépitude.

Lorsque Rivals arriva en Italie, on ne parlait déja plus depuis long-temps des grands maîtres que de souvenir: on en parlait avec vénération, c'est vrai, mais cela ne le satisfaisait pas. Il aurait voulu que ceux qui avaient hérité de leur place, sous le même soleil, eussent hérité de leur talent; et, puisqu'on leur avait légué la garde du feu sacré, il aurait souhaité qu'au lieu de l'entretenir faiblement par un culte de stérile admiration, ils l'eussent attisé par leur talent.

Ce fut pourtant à eux que fut confié le soin de compléter l'éducation du jeune Rivals. On a retenu le nom de ses maîtres: ce furent *Ciro-Ferry, Cignani, Brandy*. Ils pouvaient bien être alors en grande réputation, comme du reste quelques biographes l'annoncent; mais la postérité ne s'est jamais chargée de confirmer le baptême de leurs contemporains.

On était arrivé à l'époque du concours annuel, et tout le monde s'entretenait du nom des artistes entre qui devait se disputer le prix. La veille du jour fixé pour la solennité, on ne savait pas encore sur qui était tombée la décision des juges. Les conjectures, comme on le présume, ne manquaient pas en cette occasion; il s'en formait partout, dans les salons et dans les ateliers. Celui de maître Brandy, où se trouvait Rivals, en était aussi fécond que tous les autres.

— Sait-on encore qui sera couronné? disait un élève à un groupe de ses camarades qui causaient précisément sur le même sujet.

— Si vous nous demandiez qui mérite de l'être, lui



RIVALS.

répondit un de ces derniers, on pourrait vous le dire; mais pour découvrir qui le sera, c'est difficile.

— C'est vrai, dit un autre, le mérite est très souvent une triste recommandation auprès des juges du concours.

— Si le cardinal Albani préside, comme on le dit, on peut-être assuré pourtant, ajouta son voisin, que le talent l'emportera.

— Alors on ne songera à établir la concurrence qu'entre les trois tableaux que tout le monde a distingués, et devant lesquels la foule s'est arrêtée pendant tout le temps qu'a duré l'exposition.

— Cependant, ajouta celui qui venait de parler, il y en a un que je préfère aux autres, c'est celui dont on ne sait pas l'auteur. Il y a tant de mouvement dans les personnages, tant d'exactitude dans le dessin et tant de vigueur dans le coloris, que l'on ne doit pas hésiter à le reconnaître supérieur à ceux qu'on lui oppose.

Antoine Rivals, qui travaillait à côté, leva la tête aux derniers mots de celui qui venait de parler, et, sans se mêler à la conversation, il se mit à l'écouter.

— Il est bien dommage, dit à côté de lui un de ses amis d'ateliers, que ces grandes qualités, reconnues par tout le monde, soient quelques peu gâtées par l'exagération. Je n'aime pas pour ma part le désordre qui règne dans son groupe, ni ses grands effets de couleur. Mais peut-être que son sujet en est cause. On conçoit, en effet, que pour représenter la victoire de Jupiter sur les Titans, on est excusable d'avoir eu recours au gigantesque et au désordonné.

— Tout le monde l'a jugé ainsi, et n'a pas regardé cela comme le défaut capital.

— On assure, dit un *rapin*, que si le jeune homme n'obtient pas le prix, ce sera à cause du personnage allégorique de la victoire qui se tient à côté de Jupiter pour lui fournir la foudre; on trouve que sa présence, dans ce sujet, n'est qu'une charge qui le dépare.

Rivals fit, en entendant cela, un signe d'orgueilleuse impatience, mais que personne ne remarqua.

—Et moi je sais, dit un jeune homme qui s'arrêta en ce moment de peindre pour parler, que si ce jeune homme n'est pas couronné demain, c'est parce qu'il refuse de se faire connaître.

— Qui demande son nom? dit Rivals en s'approchant de lui.

— Le cardinal Albani.

— Et l'on t'a dit pourquoi?

— Pour s'expliquer avec lui sur l'emploi du personnage de la Victoire qui fait tache dans sa toile.

— C'est bien, dit Rivals, et il posa sa palette et quitta ses pinceaux.

— Où vas-tu? lui dirent tous ses amis en le voyant sortir.

— Chez le cardinal Albani, cria celui ci en s'élançant dans la rue.

Le lendemain, Antoine Rivals fut couronné au Capitole, en présence d'un concours immense de peuple qui était accouru à cette solennité. Tous les artistes de Rome et de l'Italie allèrent à lui avec des louanges et des encouragemens, et lui formèrent une sorte de cour pendant toute la fête.

Ce premier succès eut un éclat immense qui répandit au loin la réputation de Rivals et fit connaître son talent. Ses productions commencèrent à être appréciées et recherchées. On pouvait prévoir déja quelle grande carrière il allait parcourir, en l'y voyant engagé si jeune. Par malheur pour lui, il dut quitter l'Italie au moment même où il venait de conquérir son rang parmi les artistes. Il fallait l'abandonner en y laissant son nom, ses triomphes, et peut-être un avenir de grand peintre que l'Italie lui réservait.

Rivals dut souffrir, sans doute, en laissant derrière lui toutes ces richesses déja acquises; il dut souffrir cruellement. Mais il n'hésita pas à les sacrifier à un ordre de son vieux père qui l'appelait à Toulouse.

On n'a jamais expliqué ce qui détermina le vieux Rivals à arracher ainsi son fils à ses succès pour l'attirer auprès de lui. On ne sait s'il faut l'attribuer à l'impatience de le voir et de jouir de la gloire qu'il commençait à acquérir, ou bien au désir de le faire nommer peintre de l'hôtel-de-ville. Peut-être faut-il l'attribuer à ces deux causes; car, si Rivals fut reçu avec amour par son père, il fut salué avec honneur par la ville qui le nomma son premier peintre.

Il est vrai que, pour lui donner cette place, on fut obligé de la retirer à un artiste fort distingué qui l'occupait alors, mais il est juste aussi de dire que Rivals fut étranger à toutes les manœuvres qui furent employées, que même, au lieu de les approuver par son silence, il les flétrit de son indignation; c'est que Rivals avait le cœur haut placé. Il comprenait noblement la dignité d'un artiste et les égards qu'on lui devait. Il en donna en cette occasion une grande preuve, en prenant la défense du peintre persécuté, et en le soutenant courageusement contre les attaques de ses propres amis. Il ne put réussir à l'emporter sur eux contre lui-même, mais aucun de ses contemporains ne songea à mettre en doute sa bonne foi dans le rôle singulier que sa délicatesse lui faisait jouer contre ses propres intérêts.

Une fois nommé peintre de l'hôtel-de-ville, Antoine Rivals fut à tout jamais attaché à Toulouse; il dut y arrêter sa vie, y réaliser ses rêves et y faire son avenir. Nous ne savons pas si cette détermination lui fut pénible à prendre; mais, du moins, ne recula-t-il pas devant elle du moment où son père lui en fit une nécessité.

Et puis, il était presque entièrement revenu de ses erreurs de jeunesse. Séparé de l'école de Lebrun qui alors envahissait la France, il devait lui convenir de trouver un lieu où elle ne fut pas parvenue, un théâtre qu'elle n'eût pas déja déconsidéré. Toulouse où l'art, tel qu'il le comprenait, n'était pas encore entré, était en quelque sorte une ville vierge à laquelle il pouvait communiquer les impressions durables de son talent; elle dut être bientôt sa ville de pérdilection. Il ne fut pas sans sentir que notre cité était à cette époque, c'est-à-dire vers la fin du XVII[e] siècle, une admirable page blanche où il pourrait écrire en toute liberté l'épopée qu'il couvait dans sa tête. Les capitouls ne commandaient pas la louange ou la flatterie, ces deux tyrannies sous lesquelles le génie même s'étiole; ils laissaient au contraire le talent se développer sans gêne; ils commençaient même à l'encourager en lui applaudissant et en lui ouvrant une galerie de peinture, la première qui ait existé à Toulouse.

Ce musée, formé de quelques salles de l'hôtel-de-ville, était destiné à recevoir les tableaux dans lesquels serait reproduite l'histoire de Toulouse. Jean-Pierre Rivals l'avait doté des premiers qu'on y vit, et son exemple avait été imité par quelques autres peintres remarquables, ainsi que Bon-Boulanger, Coypel et Jouvenet.

Antoine Rivals dut, dès son arrivé à Toulouse, entrer en lutte avec eux, justifier la réputation qu'il avait apportée d'Italie et la préférence que la ville avait montrée pour lui. Il se mit donc à l'œuvre, et l'on vit en peu de temps sortir de son atelier divers tableaux qui allèrent, à la suite les uns des autres, se ranger victorieusement à côté de ceux de ses antagonistes. Le premier qui parut fut celui de *Jostrate*, roi de Macédoine fait prisonnier par les Tectosages; le second, celui des triomphes de *Théodoric* sur les Romains; puis vinrent *Raymond de Saint-Gilles* prenant la croix, la défaite des Anglais devant Toulouse, *Adam et Eve*, *Mars et Achile*, et nombre d'autres qui se succédèrent avec une étonnante rapidité pour annoncer, en quelque sorte, la plus admirable qualité que Rivals devait avoir, la fécondité.

Sa place lui fut dès-lors reconnue à la tête des artistes toulousains, et sa vie, depuis cette époque, se passa dans une glorieuse uniformité.

Il s'attacha à sa ville natale avec cet amour filial de l'artiste que les ames ordinaires sont si impuissantes à comprendre. Il se complut en elle, il voulut la parer de chefs-d'œuvre et la faire resplendir comme une ville italienne, ces belles villes italiennes qu'il avait parcourues une à une demandant à celle-ci de

lui laisser voir la toile du grand maître qu'elle recélait comme un trésor, à celle-là de lui montrer un fragment de statue antique, implorant enfin de toutes la révélation complète de son talent. Maintenant qu'il va fixer sa vie à Toulouse, il veut du moins y arrêter avec gloire le dénouement de son artistique Odyssée.

Il était éclos tant de rêves dans sa poétique organisation, fécondée par le soleil d'Italie, qu'il brûlait du désir de leur donner un corps et une forme; il avait tant de fois vu la gloire tourner autour de lui, comme une vision, qu'il voulait à la fin la toucher de ses pinceaux et la coucher sur la toile, comme une réalité. C'était la superbe fiancée à laquelle tous ses vœux le liaient. Il l'environnait d'un culte tout d'amour jusqu'à ce qu'il pût, à force de labeur et de patience, l'attirer à lui, et lui demander son salaire en d'extatiques jouissances.

Il travaillait donc avec cette ardeur de jeune homme que rien ne lasse. Sa force, au lieu de lui venir du dehors, était toute en lui; c'est que sa force venait de sa confiance, cette admirable source de courage à laquelle se trempent les ames d'élite. Rivals espérait en lui, et ses espérances étaient entretenues, non par ce qu'il avait déja fait, mais par ce qu'il se sentait capable de faire un jour. Il jouissait en quelque sorte du don prophétique de double vue, qui lui laissait épeler dans son avenir.

Mais comme l'avenir se nourrit du présent, comme autrefois le vieux Saturne s'alimentait de son passé, Rivals lui sacrifia sans regret tout le sien; il le lui jeta précipitamment, pressé qu'il était de combler le vide qui le séparait de lui. Il ne se réserva rien, ni les heures d'oisiveté si douces en Italie à la langueur du *dolce far niente*, ni ces courts momens de plaisir, semés comme des oasis au bout de nos travaux arides.

Sa vie se passa dans une fièvre de travail continuelle; aussi ne faut-il pas s'étonner s'il arriva vite à l'objet de ses vœux. Il y parvint avant d'être usé par ses efforts et consumé par l'âge. Il put jouir de sa gloire, sans être obligé de se coucher dans sa tombe pour lui faire le chemin lisse. Il préféra se hâter vers elle pour l'embrasser de son vivant, que de l'attendre, comme tant d'autres, à son lit de mort.

Des tableaux sortaient sans cesse de son atelier, pour former à la ville l'éclatante couronne dont il voulait la doter. On en trouvait partout : rangés le long de la galerie de peinture, suspendus aux parois des églises, déposés dans les couvens, dispersés dans les salons des grands seigneurs, et partout ils instruisaient, fesaient naître les prières ou l'admiration.

Son vieux père accompagna ses triomphes d'un œil satisfait; il fut heureux de la réputation qu'ils attiraient sur son nom. Il l'avait, le premier, fait surgir de l'obscurité; il n'y avait réussi qu'à moitié et à grande peine; et maintenant, on avait continué son œuvre, et son nom était arrivé au grand jour de la célébrité. C'était la réalisation de toutes ses espérances : il mourut content.

Antoine Rivals ne se contenta pas de lui fermer les yeux et de le pleurer, il voulut laisser après lui une durable marque de son amour filial.

Son père avait fait autrefois une œuvre remarquable, dont le sujet était la fondation de la ville d'Ancyre par les Tectosages. Elle avait été ruinée et n'existait plus. Rivals prit le même sujet pour faire le même tableau; mais il est probable que le sien ne touche en aucun point à celui de son père. Il faut du reste peu se connaître en peinture pour croire qu'il en est la reproduction, ainsi que l'assurent les biographes.

C'est ce que Rivals nous a laissé de plus achevé; là se trouve sa pensée la plus grande et la plus complète. Peut-être le dédia-t-il pour cela à la mémoire de son père, comme un legs du beau talent qu'il tenait de lui. Quoiqu'il en soit, on aime à retrouver dans les traits de l'architecte, ceux du vieil artiste et ceux d'un bon fils dans la figure du commandant.

Cette composition est du plus bel effet, et le sujet n'était guère de nature à présenter un aussi brillant succès. Mais un homme de talent sait animer ce qu'il y a de plus aride; il n'a qu'à le toucher pour y porter la lumière et la vie.

Ce tableau que tout le monde peut aller voir dans notre musée, n'a pas été jusqu'ici selon nous, soumis à une saine critique. On ne l'a pas encore impartialement examiné dans ses défauts et dans ses qualités. Nous allons essayer de le faire, et dans tout ce que nous allons dire, nous aurons toujours en vue l'artiste et l'art, parce que nous ne sommes soucieux que de rendre justice aux deux, au lieu de les sacrifier, comme on l'a fait souvent, l'un à l'autre.

Le groupe principal est très naïvement composé; les personnages sont fort heureusement réunis; la pose de l'architecte est naturelle et pleine de graces; le dessein de l'ouvrier qui soutient le plan est rempli de savoir et d'habileté. Il se trouve pourtant parmi ces personnages quelques légères imperfections; ainsi la pose des jambes du commandant n'est pas heureuse, et la tête de l'ouvrier est vue dans un raccourci qui déguise mal une faute de dessin.

On peut encore considérer les statuaires comme fesant partie de ce groupe. Leurs poses ont de la grace et du bonheur; elles seraient peut-être irréprochables sans un peu d'affectation qu'on y reconnaît.

Le groupe des tailleurs de pierre est fort bien dessiné. Rien ne manque à celui qui tourne la tête et interrompt son travail pour prêter son attention aux observations de l'architecte; dans ce mouvement, il ramène fort ingénieusement les yeux du spectateur vers le point principal. Cette idée de faire servir un personnage à éclairer le tableau a été exécutée avec un étonnant succès, car cet ouvrier est exclusivement parfait de dessin et posé avec une naïveté admirable et *n'est nullement* trop *académique*.

C'est encore une ingénieuse idée de l'artiste d'avoir peint de dos l'homme qui soulève une pierre : cela ne permet guère de jeter les yeux sur lui qu'en passant, et on cherche nécessairement ailleurs le centre de la composition. Ce personnage n'est qu'accessoire; mais ce n'était pas une raison pour le dessiner avec négli-

gence. S'il y a du bonheur dans sa pose, il y a beaucoup d'incorrection dans le dessin de certaines parties, la jambe et le pied gauches surtout sont très défectueux.

Nous avons encore à critiquer la pose, la couleur et le dessin d'un malencontreux personnage qui ne semble être dans ce tableau que pour faire tache parmi tous les autres. Il ne fait partie d'aucun groupe et ne se rattache au principal que par son regard, quoiqu'il occupe précisément le centre de la composition. Tous les artistes ont déja deviné que nous voulions parler de l'officier au manteau bleu. *Il ne fait point du tout valoir le groupe principal;* il l'écrase. Nous reconnaissons, avec tout le monde, qu'il fallait presque nécessairement une draperie de cette couleur pour couper la monotonie du tableau, et surtout pour faire détacher le groupe principal sur le fond; mais cette couleur froide n'eut pas dû rester isolée; les parties éclairées devaient être plus brillantes; ce personnage est dans le jour et semble entièrement plongé dans le clair-obscur. A cette critique d'ensemble, vient s'en joindre une de détail, c'est celle de la pose maniérée que Rivals a donnée à cet officier; en cela, il a été fidèle aux fatales leçons qu'il avait reçues à Paris.

En terminant, nous dirons que les porteurs de poutres sont un peu ridicules; que les ouvriers sont trop disséminés et pas assez nombreux; que les ombres manquent, surtout dans les chairs, de transparence et de fraîcheur.

Ces défauts qu'on a pu chercher à voir dans ce tableau, s'y trouvent. Nous avons cru devoir ne pas les taire, parce que notre scrupuleuse appréciation servira aux jeunes élèves de nos écoles, qu'une admiration exagérée et sans discernement pourrait induire en erreur. Pour étudier cette magnifique composition qui est une des premières de notre musée, il faut avoir l'esprit libre de toutes les idées imposées et reçues : car les œuvres des grands maîtres, plus que toutes les autres, exigent que la critique soit consciencieuse et indépendante.

En somme, ce tableau est très beau de composition et de coloris. Les lumières y sont savamment distribuées; les quelques légers défauts que nous avons signalés, ne peuvent jeter assez d'ombre sur les beautés qui y sont semées pour arrêter l'assentiment qu'il mérite.

Voilà le tableau que Rivals dédia à la mémoire de son père. Nous n'avons pas parlé de la grandeur de la toile, parce que Rivals suivait en cela les désirs de son époque et surtout les leçons de Lebrun. La fondation d'Ancyre est le plus brillant épisode de l'histoire de l'antique Toulouse. Rivals, en fesant revivre sur la toile les guerriers tectosages, a légué à sa patrie une page historique digne de ses compatriotes qui admireront toujours son tableau.

Nous le voyons avec un sentiment d'orgueil dans notre musée; mais il n'est pas le seul qui retienne le cachet du talent d'Antoine Rivals, et qui nous arrête devant lui. D'autres œuvres du même artiste se disputent notre admiratiration. On ne peut passer indifféremment devant la toile où Raymond de Saint-Gilles est aux pieds d'Urbain II, cette bonne composition, si attrayante de couleurs. L'enfant qui soutient le casque est si pur de dessin, si joli de ton, qu'il fait pardonner ce qui peut se trouver de prétentieux dans la pose des personnages. Il faut remarquer aussi, malgré soi, *Littorius promené sur un âne:* tableau fort beau de masse et d'entente de clair-obscur, qualité que Rivals possédait à un très haut degré; le siége de Toulouse par Henri d'Angleterre, où le clair-obscur le plus savant est malheureusement effacé par le grandiose et le fracas que Lebrun avait mis à la mode. Rivals a fait encore beaucoup d'autres tableaux, et les pages qui nous restent seraient à peine suffisantes pour les énumérer. Presque tous sont historiques comme ceux que nous venons de nommer. C'est que le talent de Rivals, talent grave et sévère, avait besoin pour traduire ses inspirations de les appuyer sur de solides fondemens. L'histoire seule devait lui servir de programme.

Cependant il y a un genre qu'il ne cultiva pas, mais auquel il ne se laissa aller que dans ses heures de loisir et comme pour reposer son esprit des grandes fatigues de son art; ce genre c'est le portrait. Il nous en reste quelques-uns de lui et qui se recommandent à des titres différens. Nous avons saint Jean de Campistron dont la tête est admirable de sentimens religieux; son propre portrait dont les couleurs sont très transparentes, qualité assez rare chez lui. Il serait un chef-d'œuvre, si la bouche entr'ouverte pour exprimer l'attention qu'il donne à son travail, ne nuisait au beau caractère de la tête. On remarque surtout le pileur de mortier, peinture toute naïve et sans prétention où tout est bien, où la critique ne trouvera rien à attaquer.

Ce fut à la composition de ces œuvres, dont quelques-unes nous restent, dont beaucoup sont perdues, que s'écoula la vie de Rivals, admirable vie d'artiste, pleine et glorieuse, que ses compatriotes accompagnèrent de leurs applaudissemens. Il n'eut pas besoin de vieillir pour voir sa réputation prendre pied dans sa ville natale et s'étendre dans tout le Midi. Plus heureux en cela que la plupart des grands hommes, il acquit ce beau fruit du talent à l'époque de sa vie où il pouvait en jouir.

Son atelier était animé par de nombreux élèves, dont quelques-uns devaient être un jour de grands artistes. Ce fut Despax, qui devait mettre plus tard son pinceau facile à la merci de l'or; Crozat dont la vie devait être, comme celle de Laffage, une longue lutte entre le désordre et le génie, et enfin Subleyras qui devait débuter dans la carrière en remportant, comme son maître, le premier prix de peinture à Rome. Tous ces jeunes gens, pleins d'avenir, formaient au peintre comme une sorte de famille au sein de laquelle il aimait à s'isoler. Aussi est-ce là seulement que Rivals doit être étudié. Les natures comme la sienne sont d'ordinaire si exclusives, que toute leur vie est remplie par une seule idée, celle de l'art. Ce qui fait que le père de famille pâlit souvent devant l'artiste. Ce n'est pas au foyer domestique qu'il faut le suivre; mais bien dans son atelier. C'est là seulement qu'il a vécu, qu'il a joui, qu'il a souffert et qu'il est mort.

Vous ne le retrouverez que là. Si vous le cherchez ailleurs, vous fausserez sa nature : vous la rendrez multiple, lorsqu'elle est unitaire ; prosaïque, lorsqu'elle est pleine de poésie.

Voilà pourquoi nous nous arrêtons à l'artiste sans aller à l'homme et au père de famille. En agissant ainsi, nous croyons compléter la biographie de Rivals au lieu de la tronquer, parceque Rivals n'a vécu que d'une seule vie, celle de l'art.

C'était un culte auquel il s'était entièrement consacré. Son père en avait été le premier néophite, son fils devait en être le dernier.

Son fils fut un de ses élèves. Il lui donna les mêmes leçons qu'il avait reçues de son père ; mais Antoine Rivals eut plus que lui le bonheur de pouvoir le retenir dans son atelier. Les capitouls avaient enfin cédé à son instance et lui avaient accordé un modèle vivant. L'ascendant de sa réputation et de son talent fut plus fort en cette circonstance que la superstition et le préjugé.

Cette première victoire remportée sur eux, porta ses fruits. Les élèves affluèrent plus nombreux dans l'atelier de Rivals ; leurs progrès se développèrent plus à l'aise, si bien que les magistrats de la ville voulurent les seconder par une nouvelle institution, celle d'une école gratuite de dessin. Rivals et Arcis en furent les chefs. Elle grandit si bien sous leur direction, qu'elle obtint après eux le titre d'Académie royale.

Rivals dut se trouver heureux d'avoir débarrassé la peinture des langes qui l'empêchaient de grandir à Toulouse. Il s'était voué à elle et à son avenir ; ce n'avait pas été en vain ; il put s'en convaincre avant de terminer cette longue et laborieuse carrière, de laquelle on ne pourrait peut-être pas détacher un seul jour que quelque chef-d'œuvre n'ait consacré.

Les pinceaux ne lui tombèrent des mains qu'à sa mort. Il travailla toujours sans relâche, mais la dernière année de sa vie fut peut-être la plus tourmentée de cette fièvre d'activité qui le consumait. Il la deversa toute sur une toile qui nous est restée. On y trouve le dernier éclat de son génie prêt à s'éteindre.

On était en 1734 : Antoine Rivals, quoique affaibli par l'âge et surtout par quarante années de travail, voulut encore doter la ville d'un tableau historique, pour la remercier des bienfaits qu'il en avait reçus. Il choisit pour sujet une scène de ces sanglantes guerres de religion qui avaient tant agité Toulouse dans le courant du XVI[e] siècle. On connaît surtout cette affreuse journée de 1572, si meurtrière pour les protestans ; on sait la boucherie qu'on fit de ces malheureux auprès de la porte Villeneuve et le long des fossés de la ville. Leurs guerriers et leurs ministres ne purent les sauver de l'exaspération des catholiques. Le capitaine Saux, ainsi que le ministre Barelles, qui défendaient ce peuple, de la parole et de l'épée, furent impuissans à déjouer un complot qui finit par tant de sang ; mais du moins chacun d'eux y versa le sien. Eh bien ! c'est cette scène que Rivals choisit pour la jeter sur la toile, toute palpitante de vie et de passion.

Il se mit à l'œuvre et esquissa, avec sa hardiesse ordinaire, ces grandes masses d'égorgeurs et d'égorgés, ainsi qu'elles sont dans son tableau. C'était les seuls personnages qu'il eut conçus. On était arrivé alors à la moitié de l'année 1734. Il sentait la vie lui échapper et il se pressait d'achever ses groupes, pour terminer son œuvre avec eux ; elle était près de recevoir le dernier coup de pinceau, ce baiser paternel de l'artiste, lorsqu'un jour un étranger entra dans son école. C'était un homme d'un certain âge, vêtu avec une sévérité réformiste passé de mode. Il s'approcha du chevalet de Rivals et se mit à considérer son tableau.

— Maître, voilà une œuvre qui n'est digne ni de vous ni de votre époque.

Rivals ne l'avait pas encore aperçu : il était en ce moment à calculer un effet de jour ; mais il se retourna vivement en entendant les paroles de l'inconnu, et le considéra avec un étonnement marqué, qui n'échappa pas à ce dernier.

— Vous êtes meilleur, dit celui-ci en reprenant, que ce que vous faites ne l'annonce, et notre époque est trop tolérante pour l'accepter.

— Ceci n'est pas de la passion, mais de l'histoire, dit Rivals.

— Eh bien ! crayonnez de l'histoire, mais de l'histoire indépendante et juste ; que la page qui va sortir de vos mains soit un reproche au lieu d'être une louange, qu'elle excite à la pitié au lieu de pousser au mépris.

Rivals baissa la tête et se promit de donner de la résignation aux figures des religionnaires qu'il fesait grimacer dans les fossés.

— Et puis, et puis, continua l'étranger, il faut unir l'art à l'histoire ; il faut qu'il serve à la compléter. Dans ce combat, vous avez peint un triomphe des catholiques sur les protestans ; mais tout cela est matériel. Pourquoi ne pas y joindre le succès du catholicisme sur l'esprit du protestantisme.

— J'ai eu tort, dit Rivals subitement éclairé, et concevant alors le personnage du ministre qui laisse tomber en fuyant les livres de sa religion : j'exprimerai comment la victoire frappa jusqu'au cœur de la réforme.

— Cette idée qui est vrai pour le présent, ne le sera pas, je l'espère, pour l'avenir, dit l'étranger d'un ton grave et en tendant la main à Rivals. Allons, maître, n'en prenez pas souci ; faites une œuvre qu'on applaudisse aujourd'hui, et ne songez pas à ce qu'elle deviendra demain. Encore quelques jours et quelques coups de pinceau, et ce tableau vous fera honneur.

— Oui, encore quelques jours, si Dieu me les donne, ajouta Rivals d'un air triste.

— Du courage, dit l'inconnu. Vous avez à jeter notre mort assez naturellement sur la toile, pour empêcher de voir notre résurrection. Adieu, maître, lui dit-il en se retirant, vous êtes un grand artiste ; vous userez de mes avis qui sont dictés par un cœur droit. S vous veniez au-delà du Rhin avec moi, on vous dirait que le ministre Barelles ne peut pas tromper ; et il sortit.

Rivals resta quelques minutes sous l'impression de ce nom qui venait, après deux siècles, pour lui rappeler celui du ministre protestant qui avait pris sa part de victimes dans l'épisode de sang du 17 mai 1572. Alors une idée subite lui traversa l'esprit : il se saisit de sa palette et traça, à traits larges et précipités, la figure de l'homme qui sortait. Il prit son ascétique expression, et l'imprima à son personnage. Puis il colora d'intérêt les admirables têtes des calvinistes, avec tant de bonheur, que l'on dut les plaindre au lieu de les condamner.

Quand il eut achevé son œuvre, il fut joyeux de l'avoir corrigée et exécutée ainsi selon son cœur. Il la présenta au corps de ville, qui accepta encore, du grand peintre, cet hommage qui devait être le dernier. Au commencement de l'année suivante, une attaque d'apoplexie foudroyante le surprit au milieu de ses travaux, et l'enleva à ses élèves et à Toulouse. Ses élèves, pour honorer sa mémoire, lui érigèrent plus tard un monument dans une des salles de l'académie qu'il avait fondée. Toulouse, qui l'avait proclamé grand pendant sa vie, confirma ce jugement après sa mort, en plaçant son buste à côté de ceux de ses hommes célèbres.

Ainsi de Rivals : élève, il commença par les leçons de son père et finit par celles de Lebrun; artiste, il vit sa réputation se lever radieuse à Rome, pour venir se coucher avec moins d'éclat à Toulouse. Ses fautes appartiennent à sa jeunesse; mais elles gardèrent leur influence sur toute sa vie. S'il avait existé un moyen de leur échapper, Rivals l'aurait trouvé, mais il ne fut pas assez heureux pour cela; il dut porter la peine de ces défauts originels. Il eut beau faire, ses peintures ne purent jamais faire oublier Lebrun; et ses succès de Toulouse pâlirent devant ses débuts à Rome.

Ce fut pourtant une puissante organisation d'artiste, que celle d'Antoine Rivals. Elle resta soumise au travail, sans jamais courber sous le faix; à la fécondité, sans jamais s'épuiser. A voir s'élever ainsi sur le temps et le labeur cette réputation si difficile, on ne peut que se souvenir du mot sublime de Franklin, applicable à Rivals comme à d'autres grands hommes : le génie, c'est la patience !

Prosper Barousse.

LE CHATEAU DE CAUMONT.

I.

LE SIRE D'ARGILIMONT.

Quatre gentilshommes protestans, sortis de la petite ville de Marmande, se dirigeaient, par une des belles nuits du mois de septembre, vers le château de Caumont. Ils suivaient une petite route tracée dans les sinuosités que forme la Garonne, et retenaient leurs chevaux qui marchaient au pas.

— Par les vérités contenues dans la Sainte Bible, s'écria le sire d'Argilimont, j'ai regret de m'être absenté de Caumont; la nuit est belle, je vois plusieurs bateaux qui descendent la Garonne; mes gardes se seront endormis, et les manans passeront sous mes tours sans me payer tribut.

— Vous êtes la terreur du pays, dit Guilhaume de Bazas. Ce n'est pas bien à vous, sire d'Argilimont, de rançonner comme un pirate les malheureux bateliers qui vont de Toulouse à Bordeaux; je crains bien que mal ne vous en advienne; il est écrit sur les tables de la loi : *Le bien d'autrui tu ne prendras ni retiendras à ton escient.*

— Écoutez donc Guilhaume de Bazas qui va nous réciter, l'un après l'autre, les dix commandemens de Dieu, s'écria d'Argilimont en riant aux éclats. Il n'y a pas de pasteur à Nérac, je lui conseille de dépouiller ses habits de gentilhomme et de se faire *prédicant*.

— Riez tant que vous voudrez, sire d'Argilimont; mais vous ne m'empêcherez pas de dire que les voleurs ont ordinairement le choix entre la potence et le billot; la seule faveur qu'on leur accorde c'est d'être allongés ou raccourcis.

— Vous parlez en insensé, mon petit étourneau, répliqua le sire d'Argilimont en s'efforçant de maîtriser sa colère; et si vous n'étiez pas si jeune, je vous enverrais à l'instant dans la Garonne réciter vos longues jérémiades aux poissons.

— Paix, paix, mes amis, dit à haute voix un des quatre gentilshommes qui n'avait pas prononcé une seule parole depuis le départ de Marmande. Vous vous querellez comme des enfans et vous irritez comme des femmes. Beau sire de Bazas, laissez d'Argilimont rançonner à son gré les riches bateliers de la Garonne, et, vous, n'ajoutez pas trop d'importance aux beaux discours de notre prédicateur improvisé.

— Oui, oui, réconcilions-nous, dit le sire de Bazas.

— Vive Dieu, je le veux bien; je ne suis point rancuneux.

— Dites-nous donc, beau sire d'Argilimont, comment vous êtes parvenu à arrêter tous les bateaux qui passent devant le château de Caumont.

— Le moyen est bien simple, mon beau cousin d'Aiguillon : j'ai fait jeter dans la rivière une chaîne de fer attachée d'un côté à une des tours du château, et de l'autre à un rocher. Quand les bateaux arrivent, on laisse tomber la corde, et ils ne peuvent aller plus loin.

— Et ne craignez-vous pas que les bateliers portent leurs plaintes au roi ?

— Que m'importe? Louis XIII n'a pas le temps d'écouter les supliques de ces manans, et le jeune



ANCIEN CHATEAU DE CAUMONT.

prince sait bien que les gentilshommes sont des vautours qui ne peuvent vivre qu'en plumant les petits oiseaux. Après tout, les tours de Caumont ne fondraient pas comme des boules de neige devant l'armée royale ; j'ai trois cents hommes d'armes, je pourrais soutenir un long siége.

— Beau sire, songez-y-bien : Louis XIII est en Saintonge ; il arrivera bientôt à Bordeaux, dit Guilhaume de Bazas.

— Merci pour vos bons conseils, mon cousin, répondit d'Argilimont.

Il pressa de l'éperon son coursier qui partit au galop et laissa derrière lui les trois gentilshommes ; ils ne l'atteignirent qu'une demi-heure après.

— Les palefrois des quatre fils d'Aymon ne couraient pas plus vite, dit le sire d'Aiguillon, en appuyant sa main droite sur l'épaule d'Argilimont. Je vous croyais déja arrivé au château.

— A moi, messeigneurs, à moi, je suis perdu, s'écria tout à coup un petit homme que son cheval emportait avec rapidité.

— Qu'est-ce donc, dit d'Argilimont.

— Mon cousin, Thomas Bock n'est pas bon cavalier, et, si je ne me trompe, il ne restera pas longtemps en équilibre sur son roussin.

Au moment où le sire de Bazas prononçait ces premières paroles, Bock poussa un grand cri et tomba la tête en avant dans une mare d'eau qui croupissait au milieu du chemin. Malgré les fortes contusions qu'il venait de recevoir dans sa chute, il se hâta de se relever, espérant que sa mésaventure échapperait aux risées des gentilshommes ; ils l'atteignirent au moment où il enfourchait de nouveau son revêche destrier.

— Oh ! oh ! maître Bock, s'écria le sire d'Aiguillon, tu te tiens sur les étriers comme un paysan du Périgord sur le bât de son âne.

— Ne m'en parlez pas ; je n'eus jamais tant de peur, pas même dans la nuit de la saint Barthélemy.

— Tu étais donc à Paris, manant ? dit Guilhaume de Bazas.

— Oui, monseigneur, pour mes péchés sans doute. Ah ! quelle nuit, grand Dieu ! le jour du jugement dernier ne sera pas plus terrible. Je venais de me coucher, après avoir reçu les ordres du duc de Laforce, mon maître ; je fus éveillé en sursaut par des cris, des gémis-

semens; les assassins étaient dans la maison, et je me sauvai, je ne sais trop comment, avec le plus jeune des enfans du duc de Laforce. Mes pauvres maîtres! je vis leurs cadavres ensanglantés! Quelques années auparavant, ils étaient si puissans à Caumont!

— Je te dois réparation d'honneur, Thomas Bock, dit Guilhaume de Bazas; pour un manant, tu as gagné tes éperons. Tu as sans doute juré une haine éternelle aux catholiques.

— Oui, oui, messeigneurs, haine éternelle.

— Entendez-vous, beau sire d'Argilimont, s'écria le sire d'Aiguillon, vous aurez de la peine pour entraîner à la messe votre vassal Thomas Bock.

— Je le cède au diable, répondit le gouverneur du château de Caumont.

— Il n'en est pas moins vrai de dire que vous habitez le manoir dont on a deshérité le noble rejeton des Laforce.

Thomas Bock s'éloigna à ces mots, craignant la colère du sire d'Argilimont. Les quatre gentilshommes chevauchèrent ensuite sans rien dire, jusqu'à ce qu'ils aperçurent les tours de Caumont.

— Nous arrivons, mes beaux cousins, dit d'Argilimont; je ne vois pas de lumière à la tour du nord.

Il s'arrêta pendant quelques instans, prêtant l'oreille au moindre bruit. Dans son impatience, il porta à ses lèvres un petit sifflet d'argent et en tira un son aigu: on ne répondit pas.

— Qu'est-il donc arrivé, se dit-il à voix basse... Si les émissaires du roi étaient ici. Thomas Bock, dit-il à haute voix en se tournant vers le paysan, vas jusqu'au château et reviens me dire pourquoi les sentinelles n'ont point répondu à mon appel.

Bock partit à l'instant, et, pendant que les gentilshommes s'entretenaient pour exagérer ou pour diminuer mutuellement leurs craintes, il eut le temps de prendre les informations nécessaires.

— Messeigneurs, s'écria-t-il en revenant à toute bride, fuyons; les gens du roi sont ici, ils veulent arrêter le sire d'Argilimont. Voici une lettre de Pétronille, mon épouse; elle m'a tout dit.

En effet, Louis XIII, après avoir séjourné un jour à Blaye, s'était embarqué pour Bordeaux, où il était arrivé le 18 septembre 1620. Il entendit les harangues du premier président du parlement, et les plaintes qu'on lui adressait de toutes parts contre les malversations des gouverneurs de province. Le sire d'Argilimont qui occupait les petites villes de Caumont et de Fronsac, s'était rendu odieux par ses nombreuses rapines. Le roi, dit un chroniqueur, eut pitié de son pauvre peuple, et ordonna qu'on arrêtât d'Argilimont pour lui faire son procès. Le parlement se hâta d'obéir à la volonté royale, et le lendemain cinquante soldats partirent avec ordre de prendre d'Argilimont mort ou vif. Arrivés à Caumont, ils ne trouvèrent pas le gouverneur qui était allé voir quelques gentilshommes de ses amis, dont les châteaux étaient aux environs de Marmande. Ils résolurent, d'un commun accord, d'attendre son retour, et se cachèrent dans un petit bois voisin de la ville de Caumont. Ils y étaient encore embusqués lorsque Thomas Bock apporta au sire d'Argilimont la nouvelle des poursuites qu'on dirigeait contre lui. Le gouverneur de Caumont ne perdit pas son temps en délibérations inutiles. Le danger était trop pressant.

— Sauvez-vous, mes cousins, dit-il à ses compagnons; quant à moi, j'ai tout à craindre de la milice royale; je vais en toute hâte, demander un asile à quelque gentilhomme du voisinage.

— Le comte de Saint-Pol vous accueillera bien, dit le sire d'Aiguillon. Vous trouverez en lui un zélé et puissant protecteur.

— Oui, mon cousin, répondit d'Argilimont. Le comte est propriétaire du château de Fronsac et de la terre de Sainte-Marthe, voisine du manoir de Caumont. Je pars, mes beaux cousins, que Dieu vous tienne en sa sainte garde!...

D'Argilimont disparut au même instant, emporté par son coursier. Le comte de Saint-Pol n'était pas à son château, mais les gardes se hâtèrent d'ouvrir les portes au gouverneur des terres de Caumont. D'Argilimont s'y tint caché pendant quelques jours; mais il ne put échapper aux investigations des soldats du roi qui entrèrent de vive force dans le manoir du comte de Saint-Pol, et emmenèrent leur prisonnier à Bordeaux.

D'Argilimont fut enfermé à la conciergerie du parlement, qui se réunit le lendemain pour commencer son procès. Il ne fut pas de longue durée: le 23 septembre 1620, il fut condamné à avoir la tête tranchée, *en la grande place des exécutions*.

— D'Argilimont, s'écria le président, les membres du parlement vous condamnent à mort, pour tous vos méfaits, exactions et rapines. Vos biens seront confisqués, moitié au roi, moitié aux malheureux que vous avez dépouillés.

Au point du jour, le gouverneur de Caumont fut conduit au lieu du supplice, pendant que deux hérauts du parlement criaient dans toutes les rues de Bordeaux:

— Qui voudra voir l'exécution du sire D'Argilimont, ex-gouverneur du château de Caumont, doit se rendre sur la place de l'échafaud avant que la huitième heure ait sonné au beffroi.

Les spectateurs accoururent en foule pour voir le fier gentilhomme qui, depuis quelques années, était la terreur d'une grande partie de la province. d'Argilimont reçut le coup mortel sans donner aucune marque de crainte. Son corps fut immédiatement enlevé par ses amis, et enseveli avec toutes les cérémonies religieuses.

Le même jour, le gouvernement du château et des terres de Caumont fut donné au sire d'Estourville.

II.

LA FILLE DE THOMAS BOCK.

Dans une maison qui bordait la contr'escarpe du château de Caumont, une jeune fille lisait attentivement dans un grand livre recouvert de velours rouge.

Une petite lampe de cuivre brûlait à côté d'elle, et deux vieilles femmes prêtaient une oreille attentive à toutes ses paroles.

— Qu'arrivera-t-il en l'an mil six cent vingt-un? mademoiselle Lucie, dit la vieille en posant son fuseau. Que nous annonce le grand prophète Nostradamus?

Lucie tourna quelques feuillets du grand livre, et lut à haute voix :

L'an mil six cent vingt-un de la Rédemption,
Détruit sera le manoir de Caumont.

— Le grand prophète annonce ce malheur dans ses centuries?

— Oui, Marthe, et les prédictions de Nostradamus se sont toutes accomplies jusqu'à ce jour.

— Ce sera un grand malleur, mademoiselle Lucie; le château de Caumont fut le berceau de la famille des Laforce, et vous savez que ces fiers gentilshommes n'ont jamais sali leur blason.

— Vous vous trompez, Marthe; ils sont protestans.

— Que nous importe? nous étions heureux quand nous les avions pour seigneurs. Le sire d'Estourville, quoique catholique, opprime ses malheureux vassaux. Bientôt il fera comme ce larron d'Argilimont qu'on a pendu il y a quelque temps à Bordeaux.

— Vous n'êtes pas aussi sage que vieille, Marthe, répliqua Lucie, en fermant le grand livre... c'est mal à vous de parler ainsi d'un brave gentilhomme.

— Qui insulta votre père dimanche dernier, parce qu'il ne voulut pas assister à la messe. Thomas Bock, consul de Caumont, est resté fidèle à la foi de ses pères; il n'a pas adjuré comme vous les saintes doctrines de Luther pour se jeter dans les erreurs du papisme.

— Marthe, vous oubliez que vous parlez à la fille de votre maître, répliqua Lucie, qui ne pouvait plus maîtriser son impatience.

— Je vous aime tant, mademoiselle Lucie, que je croyais avoir acquis le droit de vous dire la vérité; mais puisqu'elle vous déplaît, il ne me reste plus qu'à me taire.

Et la vieille Marthe se prit à sanglotter

— Ne pleurez pas, Marthe, dit Lucie, en serrant les deux mains de la vieille. Je vous rends amour pour amour; il est tard, allez dormir, je vous pardonne.

La fille de Thomas Bock avait entendu un léger bruit à la porte.

— C'est le sire d'Estourville; se dit-elle à voix basse, et elle fit signe aux deux vieilles de la laisser seule.

On frappa plus fort à la porte qu'elle se hâta d'ouvrir.

— Thomas Bock est-il dans sa maison? dit le sire d'Estourville.

— Non, monseigneur, répondit Lucie; je suis seule, et je vous attendais.

— Merci, mon ange, merci. Par la présence réelle! je craignais de trouver ton père ici.

— Il est absent depuis trois jours, monseigneur.

— Il est allé peut-être ourdir quelque complot avec les gentilshommes huguenots. Thomas Bock est l'âme damnée du sire d'Aymé, troisième fils du duc de Laforce; je connais ses projets criminels, et si Lucie n'était pas sa fille, il y a déjà long-temps qu'on l'aurait pendu avec la même corde qui servit à étrangler d'Argilimont.

— Que dites-vous, monseigneur?.... s'écria Lucie effrayée...

— Ne crains rien, mon ange, répondit d'Estourville, en portant à ses lèvres la main droite de Lucie. Thomas Bock est ton père, et avant qu'il tombe un seul cheveu de sa tête, on saura bien pourquoi. Je protégerai ton père, Lucie, tant que tu seras fidèle à tes sermens d'amour.

— Comment pourrais-je ne pas vous chérir, monseigneur!

— Thomas Bock est huguenot, et il ne voudra pas donner la main de sa fille à un gentilhomme catholique.

— Non, non, beau sire d'Estourville, s'écria le consul de Caumont, qui venait d'entrer furtivement dans sa maison, et s'était tenu caché derrière une vieille armoire... Lucie ne sera jamais votre épouse, parce qu'un fier gentilhomme tel que vous se croirait déshonoré s'il s'alliait à la famille d'un homme qui n'a d'autre mérite que celui de bien remplir ses fonctions de consul. Je sais jusqu'où peut aller votre orgueil, beau sire d'Estourville. Vous êtes venu dans ma maison pour y porter le déshonneur, car vous autres, galans gentilshommes, vous vous faites un jeu de ravir une fille à son père, une épouse à son mari.

— Assez, assez, Thomas Bock.. s'écria d'Estourville, en portant la main à son épée.

— Frappez si vous osez, beau sire : assassinez le père puisqu'il s'oppose à vos coupables desseins. Tant que je vivrai, Lucie sera à l'abri des séductions; je veillerai sur elle... Oui, Lucie, je serai ton ange protecteur.

La jeune fille tremblait de tous ses membres; d'Estourville grinçait des dents et restait immobile sous le regard accusateur de Thomas Bock. Tout-à-coup, il couvrit sa tête de son large feutre à plumes blanches et dirigea ses pas vers la porte.

— Bon soir, Thomas Bock, dit-il en sortant; demain vous serez plus sage; la colère n'étouffera plus le cri de votre raison. Maintenant vous êtes fou, doyen des consuls de la grande ville de Caumont. Sont-ils sots ces pauvres bourgeois! ajouta-t-il à voix basse... Ils croient toujours que les gentilshommes convoitent leurs filles... Comme si nous n'avions autre chose à faire qu'à séduire des perronnelles du village. Thomas Bock, Thomas Bock, tu es un huguenot et un insolent.. Je trouverai l'occasion de me venger.

Pendant que le sire d'Estourville s'entretenait ainsi, en se dirigeant vers le château, Thomas Bock, assis sur un tabouret dans l'angle de la cheminée, rêvait, la tête cachée dans ses deux mains, à ce qui venait de se passer.

— Lucie, dit-il en jetant un regard sévère sur sa

fille, le sire d'Estourville était-il ici depuis long-temps ?

— Depuis une demi-heure environ, répondit la fille du consul.

— Qu'est-il venu faire ?

— Il voulait vous parler d'affaires importantes, répliqua Lucie qui tremblait à chaque parole que lui adressait son père.

— Si ce gentilhomme avait allumé dans ton cœur un coupable amour, je te maudirais, ma fille... Deux ans se sont à peine écoulés depuis que ta mère est morte. Tu n'as pas oublié ses dernières paroles: «Lucie, s'écria-t-elle, en t'embrassant pour la dernière fois, tu as renoncé à la foi de tes pères pour embrasser la religion catholique; j'ai pleuré bien long-temps, ma fille, et maintenant, au moment de mourir, je supplie le Dieu des vrais croyans de te ramener dans la bonne voie.» Puis ta mère expira !..

— O mon père, pourquoi me rappeler un si cruel souvenir !..

— Sais-tu qui fut le bourreau de ta pauvre mère ?... Je vois que tu frémis... Il sort d'ici...

— Le sire d'Estourville ! grand Dieu...

— Oui, ma fille; lui qui n'a jamais cessé de nous persécuter; aussi, lorsque je l'ai vu dans ma maison, j'ai senti un frisson parcourir tous mes membres, comme si j'avais posé le pied sur une vipère. Lucie, tu abhorres celui qui a tué ta pauvre mère ?

— Malédiction à lui et à ses enfans !

— Oui, malédiction à toute sa race ! Tes paroles me rassurent, ma fille; maintenant, je suis certain que tu n'aimes pas le sire d'Estourville. Console-toi : dans quelques jours il ne sera plus ici.

— Qu'entends-je !

— Nous serons délivrés de cet insolent suzerain. Ecoute, Lucie: les gentilshommes protestans se sont réunis à la Rochelle. Le duc de Laforce s'est plaint à haute voix de la rapacité des gens du roi qui lui ont enlevé le château de Caumont. Tous les seigneurs lui ont juré de l'aider à reconquérir l'héritage de ses ancêtres. Le sire d'Aymé, son troisième fils, est déja averti. Demain, à dix heures du soir, le château sera investi, et, avant que le jour reparaisse, la bannière des Laforce flottera sur la plus haute des tours. Je pars, accompagné de quelques bourgeois; que Dieu te protége, Lucie. Garde-toi bien d'ouvrir la porte au sire d'Estourville.

Thomas Bock embrassa plusieurs fois sa fille, et appela la vieille Marthe pour lui recommander de refuser l'entrée de sa maison au gouverneur du château. Puis il s'arma d'une longue arquebuse, serra autour des reins une ceinture à laquelle étaient suspendus deux vieux pistolets de fabrique anglaise, et sortit de la ville avant que les sentinelles eussent enlevé le pont-levis. Lucie passa toute la nuit dans des alarmes que les paroles de la vieille Marthe ne purent calmer. Le lendemain, le bruit du départ de Thomas Bock se répandit dans la petite ville de Caumont. Les uns disaient que le consul était allé rejoindre les troupes du sire d'Aymé; les autres affirmaient qu'il était parti pour Bordeaux. Le sire d'Estourville se rendit le lendemain à la maison de Thomas Bock, dans l'espoir que Lucie lui découvrirait les projets de son père; la jeune fille résista aux pressantes questions du gouverneur. D'Estourville impatienté, dit en se levant :

— Lucie, je croyais que tu m'aimais ? tu m'as promis avec serment que pour moi tu abandonnerais tout ce que tu as de plus cher; et maintenant, tu ne veux pas me dévoiler les dangers qui menaçent ma vie ! fille de Thomas Bock, c'est mal à toi.

— Que puis-je faire pour vous, monseigneur, s'écria Lucie en sanglottant....

— Où est ton père ?

— Je l'ignore, monseigneur; il m'a dit avant son départ qu'il se rendait au château du sire d'Aymé.

— Au château du sire d'Aymé... répéta lentement d'Estourville. Je savais bien que Thomas Bock était voné corps et ame au parti huguenot, mais je ne croyais pas qu'il poussât la perfidie jusqu'à trahir son seigneur. Pauvre Lucie, je crains qu'il ne t'advienne quelque malheur !...

— Vous me protégerez, monseigneur....

— Oui; cependant si ton père venait avec les *soudards* hérétiques assiéger le château de Caumont, je te jure que ta tête me répondrait de la sienne.

— Ayez pitié de moi, monseigneur ! s'écria Lucie en jetant sur d'Estourville un de ces regards célestes qui appaisent subitement les haines les plus violentes... je suis catholique; on ne doit pas me punir de l'hérésie de mon père... et que peut contre vous un pauvre vieillard ? si vous m'aimez, vous pardonnerez à Thomas Bock.

— Tu es un ange Lucie ! dors en paix; tant que je serai dans le château de Caumont, tu auras en moi un puissant défenseur.

Le son de plusieurs trompettes retentit sur le rempart; d'Estourville s'arracha tout-à-coup des bras de Lucie et courut au château...

III.

MORTE.

Il trouva l'intrépide Péclavé l'épée à la main, et haranguant les soldats pour les exciter à résister vaillamment à l'ennemi.

— Qu'y a-t-il, s'écria d'Estourville...

— Les huguenots sont à nos portes, répondit Péclavé.

— C'est le perfide Thomas Bock qui leur a servi de guide, ajouta le gouverneur de Caumont; je jure, par la présence réelle, que cet infâme disciple de Luther sera puni de mort, si jamais il rentre dans cette ville.

Il arriva bientôt suivi du brave Péclavé à une petite tour d'où on pouvait voir tout ce qui se passait dans la campagne voisine. Les soldats du sire d'Aymé et les vassaux de plusieurs gentilshommes de l'Agenais étaient campés dans la pleine, attendant le moment favorable pour commencer l'attaque. Les chefs réunis

dans la tente du jeune Laforce s'entretenaient assis devant quelques tisons embrâsés.

— Thomas Bock, dit le sire d'Aymé, en serrant affectueusement une des mains du vieux consul, ne vous serait-il pas possible d'obtenir au poids de l'or que les sentinelles de Caumont nous ouvrent les portes de la ville ?

— Monseigneur, les catholiques sont dévoués au triomphe de la foi de leurs pères. Néanmoins, je ne désespère pas de suborner quelques soldats.

— Vous partirez ce soir après le coucher du soleil, et si vous réussissez, je vous donnerai tant d'or que vous pourrez marier votre fille avec quelque riche gentilhomme.

— Et si vous entriez dans la ville, les assiégés ne vous repousseraient-ils pas?

— J'ai quinze cents hommes sous les armes, Thomas Bock, et le marquis de Laforce, mon frère, est déja à Taillebourg. Le moment est des plus opportuns. L'insurrection fait de jour en jour de nouveaux progrès. Tonneins, Clairac, Nérac, Montauban ont déja levé l'étendard de la révolte, et le duc de Mayenne aura sur les bras des adversaires trop puissans pour s'amuser au siége de la petite ville de Caumont. La seule difficulté est de chasser du château Estourville et la garnison catholique.

— Je partirai ce soir, monseigneur, dit Thomas Bock. Je sais que la famille de Laforce est de temps immémorial en possession du manoir de Caumont. On vous l'a enlevé, il faut le reprendre. Bon courage, monseigneur, vous comptez un grand nombre d'amis dans la place assiégée.

Le consul partit, en effet, une heure après le coucher du soleil : la sentinelle qui vieillait aux portes de la ville, voulut d'abord l'arrêter. Thomas Bock sans se déconcerter lui dit :

— Les chiens de Caumont aboient lorsqu'ils voient passer un Auvergnat ou un Poitevin; mais ils caressent les gens du pays. D'où vient donc, Pierre Coutil, que tu refuses l'entrée de la ville à un consul ?

— Qui vous aurait reconnu, Thomas Bock ? à l'heure qu'il est. Je vous croyais endormi paisiblement dans votre maison. Passez, et que Dieu vous garde.

Thomas Bock s'arrêta quelques instans, les yeux fixés sur la sentinelle.

— Pierre Courtil, lui dit-il à voix basse, es-tu sincèrement dévoué au sire d'Estourville ?

— Vous savez bien que tous les habitans de Caumont ne désirent rien tant que le retour de leurs premiers seigneurs. Qu'ai-je besoin de vous faire cet aveu ?

— Bien, bien, Pierre Coutil, dit Thomas Bock, et il s'entretint long-temps avec la sentinelle. Leur colloque eût duré plus long-temps encore; mais ils entendirent le son d'une trompette qui annonçait l'arrivée de quelque chef.

— Thomas Bock, dit Pierre Coutil, rentrez chez vous, et comptez sur moi quand le moment favorable sera venu.

Le consul disparut dans une rue adjacente qui longeait les murailles du château, et arriva à la porte de sa maison sans être reconnu par les soldats qui passaient et repassaient près de lui. Il trouva sa fille Lucie assise près du foyer et lisant attentivement dans un livre à l'usage de l'église apostolique et romaine.

Lucie leva la tête et poussa un cri de joie en appercevant son père.

— Que fesais-tu seule, ma fille, dit le consul en posant sa longue carabine...

— Mon père, je priais.

Thomas ouvrit le livre que Lucie venait de fermer :

— Des prières composées par quelque prêtre catholique, dit-il en parcourant tous les feuillets? Des images, des figures de saints... Lucie, tu as abandonné la religion de tes pères ! Je ne veux pas t'en faire un crime.. Mais que vois-je!! le nom du sire d'Estourville, mon plus cruel ennemi ! c'est lui qui t'a donné ce livre !

— Oui, mon père, s'écria Lucie tremblante...

Thomas Bock le jeta à quelques pas de lui, et se promena long-temps sans proférer une seule parole, jettant sur sa fille tantôt des regards de colère, tantôt des regards de pitié.

— Lucie, lui dit-il, en prenant place à côté d'elle, le moment est venu de faire un choix : lequel des deux veux-tu sauver?.. ton père ou celui qui te trompe par ses protestations d'amour?

— Vous, mon père, s'écria Lucie en étreignant le consul de ses deux bras.

— Tes larmes, ma fille, sont une preuve incontestable de la sincérité de tes paroles. Ecoute; je suis venu par les ordres du sire d'Aymé; nous voulons chasser d'Estourville du château de Caumont. Nous attaquerons la place demain matin ; ne crains rien, Lucie, il ne te sera fait aucun mal; ton père veillera sur toi.

— Votre résolution sera bien funeste à nos parents, à nos amis, et le sire d'Estourville n'est pas si coupable, répondit Lucie en sanglottant.

— Ma fille, il faut rendre à César ce qui appartient à César, et le château de Caumont appartient à la famille de Laforce. Demain je serai ici; demain je te serrerai dans mes bras; demain nous serons délivrés de la tyrannie de notre insolent gouverneur.

Thomas Bock embrassa sa fille à plusieurs reprises, et sortit à minuit de la ville de Caumont où il ne devait plus rentrer que les armes à la main.

Au point du jour, les trompettes retentirent de toutes parts et les quinze cents hommes que commandaient le sire d'Aymé se déployèrent sur une ligne formidable. Le combat commença avec acharnement et à midi la victoire était encore incertaine; la fille de Thomas Bock effrayée des dangers que courait d'Estourville, oubliant les promesses qu'elle avait faites à son père, courût au château; elle n'y trouva que l'intrépide Péclavé qui avait été blessé sur les remparts.

— Seigneur, lui dit-elle, où est le sire d'Estourville ?

— A l'église, Lucie; vous savez qu'il doit tenir sur

les fonds baptismaux, le premier né d'un gentilhomme périgordin.

— Courez vite, seigneur; allez lui dire qu'on le trahit; la ville est attaquée sur tous les points, et le sire d'Aymé attend des renforts des princes huguenots. Sauvez votre ami, monsieur Péclavé, sauvez celui que j'aime.

Péclavé qui se doutait déja de quelque trahisson ourdie par les principaux habitans de la ville, courut à toute bride avertir le gouverneur. Déja les assiégeans escaladaient les murailles! Aymé, Aiguillon, Gaspard de Contras fesaient des prodiges de valeur, et Péclavé eut beaucoup de peine à repousser cette première attaque. Il ne fut pas si heureux sur le soir; les huguenots entrèrent dans la ville par une des portes qui leur fut livrée par le traitre Coutil; on se battit corps à corps, et jamais on ne vit lutte plus acharnée. Le duc de Mayenne arriva au même instant. Il se préparait à entrer dans Caumont, lorsqu'un accident terrible arrêta les plus intrépides. Quelques soldats du sire d'Aymé entrèrent dans l'église où on avait enfermé de la poudre. Malheureusement une étincelle tomba dans un barril qu'on venait d'ouvrir, et une explosion épouvantable fit sauter en l'air, soldats, femmes, enfans, et la moitié de l'édifice. Les catholiques furieux parcouraient les rues le sabre à la main; en passant devant la maison de Thomas Bock, un d'entr'eux s'arrêta tout-à-coup et enfonça la porte à coups de hache.

— Entrez, entrez, s'écria-t-il; c'est ici que nous pendrons la fille du perfide consul qui a livré Caumont aux huguenots.

— A mort, à mort, crièrent les soldats furieux.

Lucie et la vieille Marthe n'eurent pas le temps de se recommander à Dieu, et tombèrent sous les coups des hommes d'armes de Péclavé. Le gouverneur croyant que la ville allait être livrée au pillage, se souvint trop tard de la fille de Thomas Bock. Pour la mettre en sureté, il résolut de l'enfermer dans le château; il entra dans la maison quelques instants après; il n'y trouva que deux cadavres. Il serra celui de Lucie contre son sein; et jettant sur son fidèle ami Péclavé, des yeux baignés de larmes, il s'écria:

— Morte! mes soldats l'ont assassinée!

Hors de lui-même, il courut exiter le courage des catholiques, et secondé par les troupes que le duc de Mayenne parvint à faire entrer dans la place, il repoussa les huguenots. Thomas Bock qui avait combattu avec un courage héroïque, voyant que tout espoir était perdu, entra dans sa maison dans le dessein d'emmener sa fille. Il s'évanouit en voyant les deux cadavres baignés dans leur sang. Quelques soldats du sire d'Aymé vinrent à passer, et l'emportèrent loin des portes de la ville. En vain les huguenots opposèrent au duc de Mayenne une résistance qu'ils poussaient jusqu'à la fureur, ils furent chassés de Caumont; et le lendemain les débris de la petite armée du duc de Laforce se dispersèrent dans l'Agenais et le Périgord.

Quand à Thomas Bock, il suivit quelque temps la fortune du sire d'Aymé; poursuivi par le remords, il ne pouvait se consoler de la mort de sa fille dont il avait été la principale cause. Un jour, ne pouvant plus résister à son désespoir, il se pendit dans un village à quelques lieues de Bergerac.

LACOSTE.

LARREY.

La chirurgie militaire a son génie particulier qui la fait essentiellement différer, quand à la pratique, de la chirurgie ordinaire. L'exercice de cet art réparateur, au milieu des dangers dont il est environné, exige de la part de celui qui s'y consacre un courage mille fois plus sublime que le courage héroïque du guerrier qui affronte les périls en méprisant la mort. En effet, tandis que l'emportement de la gloire active le noble cœur du soldat, qu'il éprouve le besoin de soutenir l'honneur de sa patrie, à défendre la réputation du drapeau sous lequel il combat, de venger ses frères d'armes tombés à ses côtés; le chirurgien, calme au milieu de cette fièvreuse agitation, expose froidement sa vie en volant sous le feu de l'ennemi porter secours aux blessés. C'est l'humanité généreuse adoucissant les maux cruels de la guerre. A la suite de Napoléon, laissant les champs de bataille couverts de soldats en proie aux affreuses souffrances de leurs blessures, apparaît Larrey, comme une Providence, multipliant les moyens de réparer les malheurs, fruits de la brillante ambition du premier. On dirait qu'à chaque époque marquante dans les fastes de l'histoire, surgissent des hommes faits pour se comprendre et se compléter; il fallait aux armées du premier homme de guerre des temps modernes, le premier chirurgien militaire de ces temps: à Napoléon, Larrey!

Le biographe qui veut raconter la vie de notre illustre compatriote, se sent à l'aise, en redisant cette existence si pleine, si loyale, si probe. Il énumère avec satisfaction les honneurs qui en marquent les phases, parce qu'il n'y voit que des récompenses bien méritées. Ce n'est point une gloire usurpée, cette gloire liée si intimement à la grande époque de Napoléon, cette gloire dont chacun des débris vivans de nos vieilles cohortes, depuis le maréchal de l'empire jusqu'au simple soldat, vous racontera les sublimes épisodes.

Larrey, (Jean-Dominique), naquit à Baudéan, dans la vallée de Campan, département des Hautes-Pyrénées. Orphelin et sans fortune, il vint, à treize ans, se placer sous la protection de son oncle Alexis Larrey, qui occupait, à Toulouse, une position élevée dans

l'exercice de la chirurgie et le professorat de l'anatomie humaine. A dix-neuf ans, après avoir consacré les six années de son séjour dans cette ville à des études continuelles, le jeune Larrey arriva à Paris, se montra favorablement dans un concours à la suite duquel il fut admis au nombre des médecins destinés au service de la marine royale à Brest. Ce fut en qualité de chirurgien-major qu'il partit de ce port en 1787, sur la frégate la *Vigilante*, pour l'Amérique du nord. Il avait alors vingt-un ans. Quoique la navigation eut été



LE BARON LARREY.

pénible et dangereuse, Larrey ramena tout l'équipage sain et sauf au port d'où il était parti. Il fit tourner au profit de la science ce premier voyage maritime, en publiant ses réflexions sur l'hygiène navale; premier fruit de cette plume qui a enrichi, plus tard, de tant de travaux, les annales de la médecine militaire.

Les armemens de la marine ayant discontinués, Larrey fut licencié. Il revint à Paris, et ne tarda pas à briller dans un concours ouvert pour une place de chirurgien interne aux Invalides. Sa supériorité sur ses concurrens reconnue à l'unanimité par le jury d'examen, ne trouva pas grâce devant le gouvernement qui se rendit coupable d'une faveur en donnant la place à un autre. Cependant, par une sorte de compensation, Larrey fut réintégré dans son ancien grade; mais licencié de nouveau, avec le reste des médecins auxiliaires, il revint à Paris, et dut à un brillant concours, d'où il sortit cette fois victorieux et élu, d'être nommé second chirurgien interne de l'hôtel des Invalides, sous la direction du célèbre Sabatier, qui en était le chirurgien en chef.

Lorsque en 1789, le maître et le disciple furent tous deux appelés aux armées, Larrey fut attaché, en qualité de chirurgien de première classe, à la division du maréchal Luckner. Les impressions qui remplirent sa belle âme, en se trouvant pour la première fois au milieu des scènes de désolation, suite nécessaire de cette brillante campagne du Rhin, lui firent comprendre tout ce qu'avait d'incomplet, et, s'il faut le dire, de barbare, le service des blessés sur le champ de bataille; son cœur et les solides connaissances qu'il avait puisées dans de continuelles études, vinrent en aide à l'humanité. Larrey créa les *ambulances volantes*, ainsi nommées à cause de la facilité qu'elles offraient aux chirurgiens d'accourir sur tous les points d'une bataille au secours des blessés, sans attendre, comme on le fesait auparavant, la fin du combat. Le premier, Larrey donna l'exemple; on le vit parcourir les lignes, sous le feu de l'ennemi.

Il venait de recevoir la mission bien flatteuse d'organiser, pour le service de toute l'armée, son système d'*ambulances volantes*, lorsque l'expédition de la Corse fut arrêtée, en 1794. Agé de vingt-huit ans, Larrey fut nommé chirurgien en chef de la 14me armée de la république. Il se rendit à Toulon; mais l'expédition de la Corse ayant échoué, il fut appelé a

l'armée des Pyrénées-Orientales. A la paix de l'Espagne, il fut rappelé à Toulon pour l'expédition de la Corse, qui échoua une seconde fois. Ce fut à cette époque que, chargé de l'inspection et de la direction des hôpitaux militaires de Toulon, d'Antibes et de Nice, il fonda, dans la première de ces villes, cette école de chirurgie et d'anatomie d'où sont sortis depuis tant de chirurgiens de marine distingués.

La campagne d'Italie était déja fort avancée, lorsque le général Bonaparte y appela Larrey pour organiser ses *ambulances*. Epoque mémorable dans la vie du célèbre chirurgien, puisque d'elle datent ses premiers rapports avec Napoléon, Desaix, Jourdan, Kléber et tant d'autres illustrations militaires qu'il devait plus tard retrouver sur tant de champs de bataille. Le général en chef put bientôt passer en revue cet immense matériel: «Votre ouvrage, dit dans cette occasion » Bonaparte à Larrey, est une des plus heureuses con» ceptions de notre siècle, et il suffira à votre répu» tation.»

Le traité de Campo-Formio avait amené une trève entre la France et l'Allemagne. Larrey en profita pour parcourir la Peninsule Italique, dans le but d'apprécier l'état des sciences médicales dans ce beau pays. Le Frioul vénitien était ravagé par une désastreuse épizootie; Larrey combattit le fléau et contribua puissamment à en arrêter les ravages. La population se montra reconnaissante: une députation vint remercier le chirurgien français et lui remettre une lettre du président de cette province dans laquelle les mêmes sentimens étaient exprimés dans les termes les plus flatteurs. Plus tard, enfin, il fut récompensé de cet important service par l'ordre de la couronne de fer.

En 1798, Larrey venait d'être nommé officier de santé en chef de l'armée d'Angleterre; mais cette expédition n'eut pas de suite. On vit alors se former un projet enveloppé de mystère, à la tête duquel s'était placé le général Bonaparte. Une expédition partit de Toulon pour aller toucher le sol africain; Larrey en fit partie. Ainsi eut-il le bonheur de s'associer aux faits d'armes qui, pendant trois ans, illustrèrent la France en Egypte et en Syrie.

Comme chirurgien en chef, la conduite de Larrey fut sublime: à l'attaque d'Alexandrie il sauva la vie au général Kléber, retira de la mêlée le général Menou et p nsa sous le feu des batteries ennemies l'adjudant-général Lassale. Pendant le mouvement que l'armée fit sur le Caire, Larrey la suivit constamment à travers les déserts de la Lybie et mérita, par les services qu'il lui rendit, le surnom de *providence du soldat*.

A Saint-Jean-d'Acre, ce ne fut qu'aux efforts presque surnaturels, qu'il déploya, qu'on dut le salut des blessés de l'armée.

A peine l'armée d'Egypte eut-elle débarqué à Marseille, qu'elle fut rangée en bataille. Un ordre du jour lui annonça que Larrey venait d'être appelé à Paris pour y remplir les fonctions de chirurgien en chef de la garde des consuls. L'armée accueillit par acclamation cette récompense à de si nobles services.

Son séjour au sein de la capitale, permit à Larrey de se rendre aux vœux des jeunes gens qui fréquentaient l'école de médecine, en ouvrant un cours de chirurgie militaire expérimentale. L'homme du camp se montra professeur habile: à une grande clarté dans les faits, il joignait une rare élégance d'expression.

Larrey avait reçu un ordre de se rendre au camp de Boulogne; les 100,000 hommes qui devaient opérer un débarquement en Angleterre furent dirigés sur les bords du Rhin. Il organisa ses *ambulances volantes* avec une telle rapidité, que l'empereur, satisfait, laissa tomber de sa bouche avare d'éloges ces mots flatteurs: «Larrey, vous avez failli être prêt avant moi.»

Maintenant nous éviterons de suivre Larrey. Il faudrait énumérer toutes les fameuses batailles de l'empire; car il fut présent à tous les engagemens de la grande armée. Il nous suffira de dire qu'à Austerlitz il était partout. On le vit recevoir dans ses bras des soldats blessés avant qu'ils fussent tombés. A la fameuse journée d'Eylau, où une attaque inattendue avait fait courir les plus grands dangers aux blessés dont il assura le salut, il fut récompensé par la croix de commandant de la légion-d'honneur. Déja, en 1803, il avait reçu un des premiers la croix d'officier à l'hôtel des Invalides, de la main du premier consul, qui lui avait dit: *c'est une récompense bien méritée.*

Lorsque nos armées entrèrent en Espagne, Larrey fut encore chargé d'organiser le service de santé. Il y contracta le *typhus nosocomial*, maladie cruelle qui faillit le ravir à l'armée. Il était rétabli lorsque les hostilités recommencèrent avec l'Autriche; il suivit encore l'armée. A Esling, où Lannes fut frappé mortellement, l'empereur loua sa belle conduite en présence de toute l'armée. A Wagram il reçut le titre de baron et une dotation de 5,000 francs.

Après la paix de Schœnbrun, Larrey retourna à Paris et repris son service de chirurgien en chef de la garde. En 1812, l'empereur le nomma, par décret, premier chirurgien de la grande armée.

Pendant la désastreuse retraite de 1812, Larrey se dévoua comme il l'avait fait à Saint-Jean-d'Acre. On le vit faire préparer des toniques avec de la chair de cheval et des herbes arrachées au sol, afin de soutenir les forces de nos soldats épuisés par les fatigues, les besoins et les effets délétères du froid. Il se tint constamment à l'arrière-garde, afin de porter le plus de secours aux blessés qui étaient recueillis sur les chariots des ambulances.

Enfin, à Waterloo, il porta le dévouement à la cause de Napoléon et de la France jusqu'au désespoir: il fut blessé et fait prisonnier pendant qu'il donnait ses derniers soins à ses vieux frères d'armes blessés.

Sous la restauration, M. Larrey conserva le titre de chirurgien en chef de la garde royale, et celui de membre du conseil général de santé dont il est encore revêtu. Comme membre de l'institut (classe des sciences), il a consacré les loisirs de la paix à la publication d'un grand nombre de travaux.

Après Juillet 1830, lorsque la garde royale fut dissoute, M. Larrey fut nommé chirurgien en chef de l'hôtel des Invalides, poste qui combla tous ses vœux en devenant pour lui la retraite la plus honorable. A peine y fut-il installé qu'il ouvrit un cours de clinique auquel s'empressèrent d'accourir tous les chirurgiens militaires de la capitale.

Ces paisibles triomphes, qui ornent si bien la fin d'une carrière marquée par tant de fatigues, furent bientôt enlevés à M. Larrey. Il fut destitué de ses fonctions aux Invalides. Le premier chirurgien de la grande armée de Napoléon se vit remplacé par M. Pasquier qui eût le bonheur de suivre M. le duc d'Orléans à *Mascara*.

M. Larrey est pauvre. Honorable anomalie au temps où nous vivons et qui met en relief les belles paroles de l'empereur, qui l'appelait le plus honnête homme de son siècle. Tout le monde sait que M. Larrey fut institué légataire d'une somme de 100,000 fr. et l'un de ses exécuteurs testamentaires pour le legs fait aux blessés de Waterloo. Mais le legs de l'empereur ne lui fut pas payé intégralement, et la somme de 60,000 fr. qu'il reçut lui fut enlevée dans une banqueroute.

Enfin, en 1834, pendant que le choléra ravageait la France, M. Larrey fut chargé par le ministre de la guerre d'inspecter les hôpitaux militaires du midi, et de prescrire le mode de traitement que son expérience et ses lumières lui suggéraient. Il fut accueilli partout avec enthousiasme. On le vit affronter les dangers que présentait une telle mission avec le même sang-froid qu'il montra autrefois au milieu des pestiférés de Jaffa.

Nous avons de M. Larrey différens ouvrages dont voici les principaux : 1° *Recueil de mémoires de chirurgie militaire*, 4 vol.; 2° *Précis sur la fièvre jaune*, 1822; 3° *Chimie chirurgicale exercée dans les hôpitaux militaires depuis* 1792 *jusqu'en* 1836; 4° enfin la partie médicale qui a été insérée dans le grand ouvrage sur l'Égypte. Tous ces traités se recommandent par une pureté de style remarquable et un choix d'expressions qui rendent toujours heureusement les pensées de l'auteur. Dignement appréciés par tous les hommes qui s'occupent de l'art de guérir, ils ont été traduits dans la plupart des langues étrangères et ont mérité à M. Larrey un grand nombre de titres académiques.

Ajoutons, en terminant, qu'aux vertus publiques si pures qui forment la couronne civique de M. Larrey, il joint encore toutes les vertus de la vie privée. Il apporte dans le monde des manières franches et aimables qui le font rechercher. M. Larrey est d'une taille peu élevée ; sa figure, qu'entoure une longue chevelure noire, est grave ; son premier abord a quelque chose de la brusquerie du soldat, mais son affabilité met à l'aise presque aussitôt, et fait oublier, dans l'intimité, cet ascendant qu'inspire à son interlocuteur sa haute renommée.

J.-B. NOULET.

UN CAPITAINE DE ROUTIERS.

Il existe encore dans l'ancien comté de Comminges, sur le bord de la petite rivière de la Noue, un vieux château féodal sur lequel plus de six siècles ont passé et qu'on nomme Floran. Les soins des propriétaires et des badigeonneurs qui lui font presque annuellement sa toilette de la tête aux pieds, lui servent à déguiser son âge. A le voir encore debout, mirant coquettement dans les eaux de la rivière qui le caresse, ses faces ridées de lézardes récrépies, on est tenté de le prendre pour un de ces respectables marquis du siècle passé dont la vieillesse, chargée de postiches et de fard, ne s'avouait qu'au moment de mourir.

Ce manoir était autrefois la demeure d'une famille puissante dont le nom se trouve dans les chartes du pays et dans les souvenirs du peuple qui le mêle bien souvent à la poésie de ses légendes. Les traditions conservées dans les villages environnans sont presque toutes chargées de ce nom de Floran qui semble devoir survivre long temps encore à ceux qui le portaient jadis, car ce nom sert de pivot à des histoires dramatiques comme celle que je vais écrire, telle que me la contée, pour mon édification personnelle, il y a quelques années, un brave prêtre de campagne de mes amis.

C'était en 1380. La race des seigneurs de Floran qui avait traversé tant de siècles, devait, au dire de tous les devins du pays, s'éteindre avec celui qui finissait Une triste calamité était attachée en effet à la famille des châtelains qui existaient alors. La jeune épouse sur qui reposait toutes les espérances, les détruisait une à une par une triste fécondité de cadavres. Cela dura presque jusqu'à sa vieillesse, et alors, Dieu lui envoya, par une grâce particulière, une conception heureuse comme il fit autrefois à la femme de l'écriture. Quand vint le temps de la délivrance, elle eut la joie d'entendre enfin un enfant bégayer dans sa couche.

Cette naissance fit taire quelque temps les prédictions des sorciers, mais ne les fit pas oublier ; car il vint au monde, à cette même époque, un enfant qui fut porté au château en sortant du sein de sa mère, et qui fut plus tard appelé le bâtard de Floran.

Les deux frères élevés l'un à côté de l'autre, se portèrent en grandissant une haine instinctive et atroce qui réveilla les fatales prédictions sur la race de Floran, et porta bien des gens à dire qu'un crime se chargerait tôt ou tard de les justifier.

Un crime germait en effet dans cette désunion ;

mais on ne devait pas en voir encore de long-temps les déplorables fruits. Il fallut de nombreuses circonstances pour en hâter la venue. Selon la loi féodale qui n'admettait pas de partage, l'enfant légitime fut seul appelé à recueillir l'héritage de ses nobles aïeux; tandis que celui qui portait le vice originel de sa naissance en fut exclu; et, dès lors il eut à subir une sorte de suzeraineté dont les tortures morales étaient de nature à faire plier sa vertu.

Il endura cependant sans se plaindre toutes les souffrances de son orgueil humilié. Il laissa son frère s'emparer du riche patrimoine de ses pères; il sembla n'avoir aucun regret de le voir jouir seul de la richesse, du rang et des honneurs auxquels il semblait appelé par son nom. Il n'y attachait aucun prix. Il avait tout oublié aux pieds d'une jeune vassale; tout jusqu'à sa haine fraternelle qui datait du berceau. Pour lui, candide enfant, la vie, c'était l'amour; le bonheur, c'était le ravissement qu'il trouvait à perdre ses regards dans les yeux de sa bien-aimée. Il laissait dormir l'ambition et restait tout entier aux espérances de sa passion.

Mais bientôt, cet horison nouveau qu'il croyait sans nuages, s'obscurcit. Un amour était né à côté du sien et marchait astucieusement dans l'ombre, en attendant qu'il éclatât avec bruit quelque jour. Plusieurs fois, la jeune fille avait entendu des pas marcher après elle dans les sentiers de la forêt; elle avait eu plusieurs fois à éviter une rencontre qu'elle semblait redouter, à fuir des aveux qui la poursuivaient. Elle cachait tout à son amant; elle ne lui fesait connaître ni les poursuites, ni les aveux; elle ne lui redisait pas non plus les menaces qu'on fesait bruire à ses oreilles pour l'effrayer et la détacher de lui. Mais cela rendait leurs courses plus timides et leurs rendez-vous plus rares et plus mystérieux. Et malgré cela, ils n'avaient pourtant pu soustraire leur mutuelle affection à tous les yeux, car il leur était arrivé bien souvent d'être interrompus dans leurs tendres causeries par l'apparition subite d'un homme qui s'avançait dans le lointain et dont la seule vue fesait fuir la jeune fille des bras de son amant. Dans une occasion cependant, cet homme, auquel ils avaient toujours eu le temps d'échapper, s'approcha d'eux par surprise. Ils n'avaient pas eu le temps d'interrompre leurs doux propos, qu'ils le virent à quelques pas, debout et menaçant. Il alla se placer entre le bâtard et la jeune fille, et dit, en mettant brutalement la main sur cette dernière :

— Cette femme est à moi.

C'était le sire de Floran, le frère du bâtard. Des valets saisirent aussitôt la vassale et l'entraînèrent vers le château.

— Frère, par pitié, disait le pauvre amant, en suivant sa maîtresse qu'il ne pouvait défendre.

— Pitié pour elle ou pour toi.

— Pour tous deux.

— Pour une vassale et pour un bâtard! tu es fou.

Et ils entrèrent dans la salle d'armes où les valets avaient déposé la jeune fille qui s'était évanouie en chemin.

— Qu'on la réveille dit le châtelain.

— Tu ne peux déshonorer cette enfant, car je l'aime, disait le bâtard en lui pressant les mains.

— Eveillez-la! répéta brusquement le châtelain.

— Encore une fois, grâce pour elle.

Le châtelain fit un geste d'impatience et s'avança vers le groupe des valets qui tenaient la jeune fille.

— Arrête, dit le bâtard, tu la respecteras; car je reste.

— Nous le voulions aussi, dit le sire de Floran sans discontinuer de marcher. Après avoir fait quelques pas, il s'arrêta pour inviter dédaigneusement son frère à le suivre. Mais celui-ci ne le pouvait pas. Il venait d'être saisi par trahison et lié à un poteau.

— Qu'on l'éveille! cria-t-il pour la troisième fois.

En même temps, deux valets du groupe prirent la jeune fille par les bras et par les cheveux, et commencèrent à la frapper avec de grosses lanières de cuir. Une sorte de bailly, à figure impassible, placé entre les bourreaux, comptait flegmatiquement leurs coups.

— Frappez toujours, criait le châtelain. Bailly ne te trompe pas, il faut qu'il y ait assez de meurtrissures pour venger mon amour dédaigné... et pour la guérir du sien, ajouta-t-il, en se tournant vers le bâtard qui était à côté de lui, toujours attaché au mur, le corps ployé sous ses émotions et la tête perdue. Les douleurs qu'il endurait étaient horribles et lui montrait le spectacle qui se passait sous ses yeux comme une fatale hallucination. Il avait d'abord tendu ses bras à sa maîtresse comme un refuge, mais il les avait laissé tomber bientôt avec une résignation désespérée.

— Pas un de plus, dit le bailly, en arrêtant les coups, la patience fléchit.

— Alors qu'elle choisisse, dit le châtelain.

— Chosis, choisis, dirent tous les assistans.

La jeune fille se leva raide et droite comme une statue. Une sorte d'exaltation divine la soutenait. La peau labourée, les vêtemens déchirés, les cheveux en désordre et collés par le sang, elle alla se placer comme un remords en face des deux frères.

— Je ne serai à aucun de vous, dit-elle; à toi, en regardant tristement son amant, parce que monseigneur ne le veut pas; à vous, monseigneur, parce que Dieu le défend.

— Dieu! sécrièrent les deux jeunes gens, en attachant à ce mot une pensée bien différente.

— Oui, Dieu, qui attend sa servante à l'abbaye de Fabas, dit-elle en s'en allant.

Et le bailly ne la retint plus, et le seigneur de Floran cessa de la convoitiser, et son amant n'osa pas la suivre; car la vassale allait être religieuse, et l'amante l'épouse du Seigneur.

Les deux jeunes gens la regardèrent s'éloigner, et, lorsqu'elle eut disparu, ils restèrent en face l'un de l'autre avec une haine de plus.

— Ainsi, dit le bâtard, je suis condamné à ne rien posséder sur la terre.

— Rien, dit le sire de Floran.

— Je n'aurais ni manoir, ni seigneurie que je puisse jamais abriter sous mon épée?



— Il n'y a pour un bâtard que le couvent : il lui tient lieu de manoir et de seigneurie.

— Oui, mais il y a pour un homme encore un refuge d'où il peut conquérir, ce que l'injustice lui refuse. Ecoute-moi, frère : je te hais, parce qu'au berceau on m'a frappé pour toi ; je te hais, parce que plus tard on m'a dépouillé pour toi ; je te hais enfin ; je te hais, parce que toute ta vie s'est nourrie de la mienne. Tu m'as poursuivi par tout sans relâche. Je n'ai eu pour me réfugier contre toi, ni ma part de manoir, ni ma part d'héritage ; tu m'en as toujours chassé en me disant : c'est à moi. Et lorsque j'ai voulu m'écarter de ce que tu aimes pour me faire une existence étroite et inapperçue, tu es encore venu à moi pour la briser ; tu m'as séparé de la jeune fille en me disant cette fois encore : elle m'appartient. Malheur à toi ! j'avais oublié ma haine et tu m'en fais souvenir.

— Vous la perdrez, dit son frère, en ricanant ; le cilice du moine vous en guérira. Encore quelques jours, et en place de votre haine, vous viendrez de l'abbaye pour nous porter votre bénédiction.

— Moine ! dit le bâtard, en serrant son épée comme si on eut voulu l'en séparer, je ne le serai pas.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis gentilhomme et soldat, et parce qu'il y a devers Toulouse et ailleurs des confréries pour les hommes de cœur.

— Des confréries établies par Satan pour marauder dans les campagnes.

— Oui.

— Des bandes de soldats sans aveu, dont la vie se passe à se battre pour voler.

— Pour voler.

— Des brigands qui vivent en dehors de toutes les lois, et dont la vie, chargée de meurtres, appartient au bourreau.

— C'est cela.

— Eh ! bien, va, dit le sire de Floran, avec une satisfaction qu'il ne prit pas la peine de cacher : va t'enrôler parmi les Maynades ; ma vengeance est satisfaite.

— Et la mienne commence, dit le bâtard, en sortant du château.

Les jours et les mois s'écoulèrent sans qu'on le vit paraître dans le pays. Son souvenir s'affaiblit peu à peu dans le cœur des pauvres serfs qu'il avait souvent soulagés, et il s'effaça, après quelques années, de la mémoire de son frère dans laquelle il n'avait figuré, depuis son départ, que sous la consolante forme d'un pendu.

Le jeune homme cependant n'avait pas encore eu une destinée à justifier les regrets des pauvres vassaux, ni la joie de son frère. Il existait, mais on ne s'en doutait pas, parce que personne ne l'avait rencontré ou n'avait encore pu le reconnaître. Il s'était incorporé dans une compagnie de routiers qui désolaient à cette époque l'Albigeois En arrivant au milieu d'eux, il avait abandonné son nom de noble dont la gloire ne lui appartenait pas pour en prendre un qu'il put élever à son gré et laisser avec orgueil. Il avait dépouillé ce qu'il avait pu emporter de la maison paternelle., de préjugés de caste, pour se ranger avec tous les routiers sous l'égalité du sabre, et il n'avait songé à en sortir que par les moyens admis par la compagnie. Ces moyens c'était la valeur jusqu'à la férocité ; la prudence jusqu'à la fourberie, et le dévouement pour ses frères jusqu'à l'abnégation.

Il eut occasion de faire briller toutes ces qualités extrêmes dans différentes occasions. Une première fois, en fesant assassiner jusqu'au dernier homme d'une garnison qui avait résisté ;

Une seconde, en engageant sa troupe mercenaire au service de deux seigneurs qui guerroyaint l'un contre l'autre, et en filoutant à chacun le prix de sa trahison ;

Une troisième enfin en se dévouant à défendre un défilé, pour donner à ses soldats, poursuivis, le temps d'en sortir.

C'était, comme on le voit, un terrible routier que le bâtard,

Elu capitaine, tout d'une voix, presque à son arrivée, il avait remercié ses camarades de ce choix par des services qui firent fleurir la compagnie. Il était constament sur le pied d'une menaçante neutralité, où il tenait la balance entre les partis qui se battaient, pour les exploiter à la fois sans danger. Il ne vendit jamais son secours qu'à la dernière extrêmité. Il préféra mener sa bande en campagne pour son propre compte et lui faire rançonner le pays. Il fit souvent main basse sur les hamaux, il brula des villages, et mit quelquefois à sac de riches quartiers de ville.

Tous ceux qu'il commandait étaient comme lui sans pitié, ni merci. C'était des gens de diverses nations : des Aragonais, des Navarrais, des Basques et des Brabançons, presque tous voleurs ou meurtriers, qui s'étaient réfugiés à l'ombre d'un drapeau pour échapper à la geole. Il s'y trouvait aussi de nombreux aventuriers qui aimaient à courir à la fortune par le pillage ; puis aussi quelques gendarmes, que le malheur de nos guerres et l'épuisement des finances avaient fait licencier des corps d'armée ; tous gens, différens de nation, de nature et de mœurs, amalgammés sous une même bannière, s'unissant pourtant dans un même but, et le poursuivant avec ensemble. Ils s'aimaient et se soutenaient entre eux avec autant d'énergie qu'ils en mettaient à haïr leurs ennemis. Cette affection était du reste une nécessité pour eux, car elle leur était nécessaire pour échapper aux poursuites que les évêques et les conciles ordonnaient souvent pour les détruire. Leur mort donnait, à un fidèle, indulgence plénière, et une croisade contre eux, valait, au seigneur qui l'entreprenait, les grâces qu'il aurait gagnés dans un pélérinage en terre sainte.

Mais les prédications et les attaques échouèrent toujours à les faire disparaître de la contrée ; ils y demeurèrent sans jamais s'y incorporer. Ils continuèrent leur souveraineté vagabonde et terrible, et ne lui permirent jamais d'échapper à l'impôt de sang et de rapines qu'ils y avaient établi.

— Compagnons, dit un jour le bâtard à ses routiers campés sur le bord du Tarn, le pays que nous habitons est désolé et ne peut plus nous nourrir, nous le quittons ce soir. Et chacun à la première heure de la nuit

chargea ses armes sur son dos et se mit à marcher silencieusement à la suite de son capitaine. Ils voyageaint avec précaution comme s'ils fussent allés à une embuscade, et ils arrivèrent au point du jour en vue de Toulouse. Le chef fit reposer ses bandoliers jusqu'à la nuit suivante; il les arrêta à quelques lieues seulement de la ville, et pour les rassurer contre ce dangereux voisinage, il leur disait : courage compagnons, vous êtes les rois des routes.

Ils se levèrent de nouveau à la chute du jour et recommencèrent leur marche; vers le midi, ils passèrent sous les murs de Muret sans s'y arrêter. Ils s'engagèrent dans la route du Comminges en envoyant un soupir de convoitise à chaque ville ou village qu'ils rencontraient. Ils laissèrent ainsi derrière eux le clocher qui se dresse comme un géant pour protéger l'église de Martres et la cascade qui surgit sur les rochers, à quelques lieues plus loin; ils s'engagèrent dans un pays pierreux et difficile, coupés par des ravins et embarrassés de collines. Les routiers surmontèrent tout et marchèrent toujours.

— Frère, disait un Coteret à un autre Bandolier que la fatigue fesait boiter à côté de lui, ce pays n'est pas celui que cherche notre chef.

— Certes, je le vois; mais je voudrais que ce fut celui-là pour mes jambes qui n'en peuvent plus.

— Du courage, il doit être loin.

— Oui, j'en aurai; car j'ai l'espoir de rencontrer un paradis après cet enfer.

— C'est juste, dit le Coteret, les moines disent souvent que la route du ciel est semée de pierres et de ronces.

— Et peut-être allons-nous à quelque bonne prise, ajouta le blessé.

— Bonne! dit le Coteret, cela ne suffit pas. Nous en avons conquis d'excellentes à moins de peine; il faut que celle-ci soit encore au-dessus.

— Oui, il faut qu'il y ait du sang à occuper toutes nos dagues, et de l'or à remplir toutes nos bourses.

— Par Judas, mon patron, dit le blessé, si je m'arrête en route, frère, tue moi; j'aurais un regret de moins.

La lune qui se léva en ce moment, leur permit de voir à leur droite un manoir solitaire, placé sur le bord de la petite rivière qu'ils cotoyaient depuis plus de deux heures. Il reposait enfermé dans le cercle de ses fortes murailles dont les faces brunes regardaient par les cents yeux des meurtrières.

— Compagnons, c'est ici, dit le bâtard, en montrant à sa bande la herse qui défendait l'entrée du château. Il faut que ces murailles soient escaladées avant le jour. Aux armes! je vous donne ce riche manoir à sac, pillez, violez et tuez, tout vous est permis; tout vous appartient : je ne demande pour ma part de butin qu'un prisonnier vivant.

— Lequel, dirent les routiers.

— Le châtelain? leur cria le capitaine en les poussant à l'assaut.

Toute la troupe se jetta aussitôt à plat ventre pour s'approcher avec plus de sûreté; elle se mit à ramper à la trace de son chef comme une couvée de reptiles. Profitant avec habileté de tous les embarras, de toutes les inégalités du terrain, ils s'avancèrent sans être apperçus des sentinelles qui se promenaient sur la tour et ils arrivèrent sur le bord du fossé. Ils restèrent un instant à écouter si quelque cri d'alarmes ne s'échapperait pas des barbacanes, et puis ils sortirent l'un après l'autre des joncs de la rive et se mirent à nager silencieusement vers l'autre bord. Une seule enceinte de murailles défendait le château; mais c'était de hautes et puissantes murailles derrière lesquelles se fesait entendre continuellement le pas grave et lourd des gendarmes, et dont le sommet était chargé d'archers dormant à l'ombre des créneaux, que la lumière douteuse de la lune arrondissait en ce moment comme des casques sur leurs têtes.

Les routiers s'attachèrent à chaque pierre comme des lezards et grimpèrent lentement et de front sans se laisser épuiser par la peine ni affaiblir par le sang qu'ils laissaient derrière eux sur les pointes du silex. Ils suivaient leur chef qui, debout, seul au sommet, enlevait à lui et rejettait dans l'enceinte, chaque routier à mesure qu'il s'en approchait,

Lorsque toute la bande eut gravi cette ceinture de pierres roulées autour du manoir, le bâtard donna le signal de descendre, en jettant d'un coup de poignard un archer, dans l'enceinte, et en se laissant tomber à terre sur son cadavre. Chaque soldat l'imita et s'élança sur le sol, en se fesant suivre du corps d'un ennemi.

Les gendarmes, qui s'étaient reveillés au bruit de ces chûtes précipitées comme des cataractes, n'eurent pas le temps de se défendre contre des ennemis qui leur tombaient sur la tête. Ils furent égorgés jusqu'au dernier avant d'avoir pu se lever pour combattre.

Ce fut dès ce moment une large tuerie qui alimenta jusqu'au jour le ruisseau de sang qui coulait dans la rigole de la cour; et tous ces égorgemens se faisaient en silence, avec calme et sécurité; on n'entendait aucun bruit de voix, aucun choc de fer; on voyait seulement des routiers se baisser sur des hommes endormis et le poignard sur leurs cœurs et le gantelet sur leurs bouches, ils étouffaient leurs cris et éteignaient leurs plaintes.

Le château surpris dans son sommeil fut promptement envahi, et alors la joie long-temps comprimée fit explosion. Il y eut des trépignemens et des cris féroces à faire éclater les voûtes. Les égorgeurs dont la tête tournait à la vapeur du sang, se répandirent dans les corridors comme des molosses affamés, les pillards entrèrent dans les grandes salles pour les fouiller. C'était une soif de sang et de butin qu'aucune victime ne pourrait étancher qu'aucune proie ne pourrait satisfaire.

Pendant ce temps, le bâtard, séparé de sa bande, courait seul dans les appartemens où il espérait rencontrer sans doute le châtelain. Il en suivit tout le dédale sans s'y égarer, et comme s'il l'avait parcouru autre-

fois; mais cela ne lui servit de rien, car il ne rencontra personne. Il était prêt à croire qu'il avait échappé, lorsque de grands cris se firent entendre dans l'aile du château que fouillaient les bandoliers, et parmi ces cris une voix suppliante qu'il reconnut.

— Par pitié! disait cette voix, prenez ma vie, mes richesses, mais respectez cette femme.

— Elle est à nous, répondaient les routiers, comme tout ce qui t'appartient.

— Elle n'est ni à vous ni à moi, mais à Dieu, beuglait avec désespoir cette voix qui s'approchait de plus en plus de l'endroit où se trouvait le bâtard.

Bientôt la porte s'ouvrit, et quatre routiers lancèrent à ses pieds un homme qui s'y attacha en suppliant.

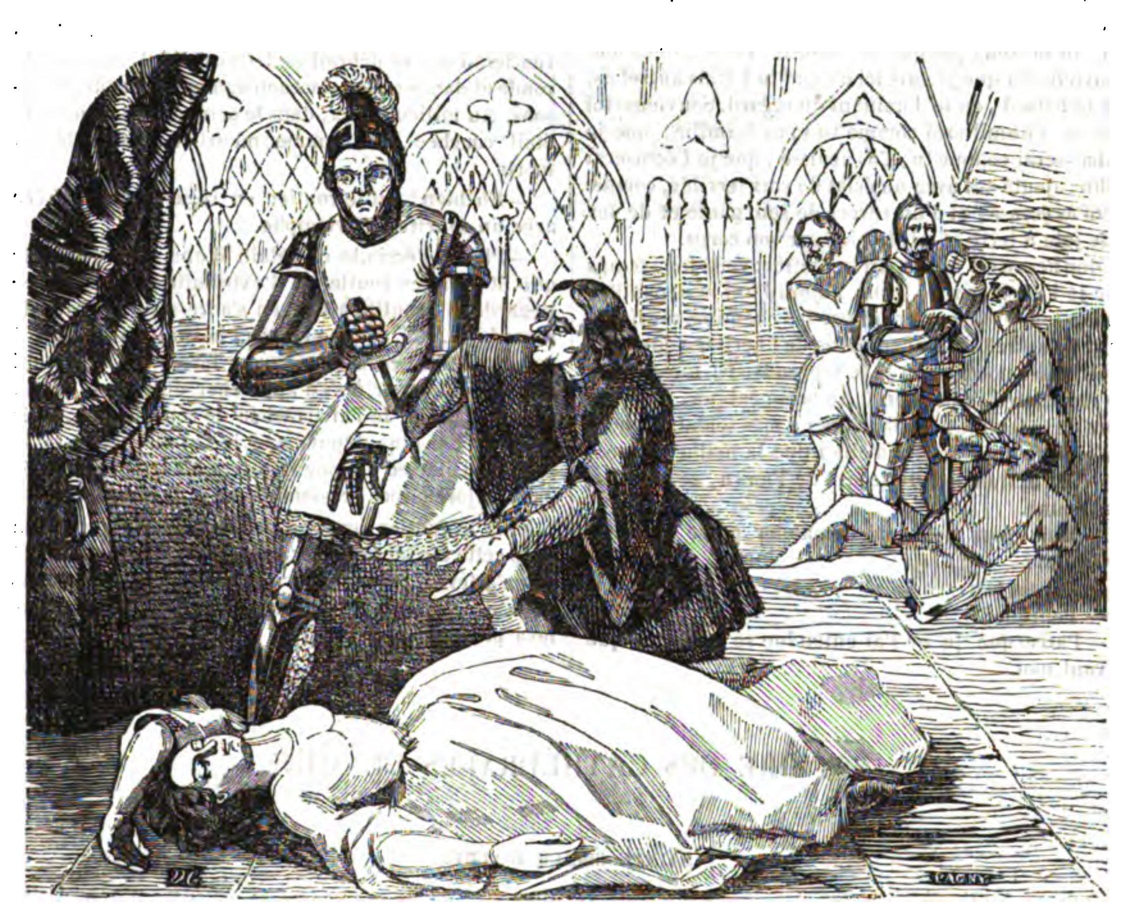
— Capitaine, à vous le châtelain, à nous la jeune fille, dirent-ils en s'en allant.

— Oh ! grâce pour elle, monseigneur, disait l'homme à genoux, en courbant le front jusqu'au sol.

Le routier resta sans réponse.

— Si vous avez quelque part une femme aimée qui vous ait fait conquérir péniblement son amour, messire, je vous en conjure, rendez-vous à mes prières.

Le routier demeura impassible.



PILLAGE DU CHATEAU DE FLORAN.

— Oh ! voyez-vous, je m'applique depuis quatre ans sans relâche à faire sortir une indigne passion de son cœur pour que la mienne y trouve place, et bientôt peut-être j'allais réussir.

En ce moment on entendit de la salle voisine des cris aigus qui furent bientôt étouffés par des rires.

— Malheur ! malheur ! cria le châtelain, en embrassant toujours les genoux du routier, c'est elle. Tous mes trésors et toutes mes terres pour la sauver ! Oh ! vous n'y courez pas; parlez donc, mais que vous faut-il ?

— La vengeance, murmura sourdement le routier.

Le son de cette voix tomba comme un éclat de foudre sur la tête du châtelain ; il se releva vivement, et il vit debout, devant lui, la sombre figure de son frère le bâtard.

Ces deux hommes demeurèrent quelque temps immobiles, en face l'un de l'autre. La haine qui s'échap-

pait de leurs regards brillait comme des éclairs et précéda les paroles de rage qui grondèrent bientôt entre leurs dents.

— Sire de Floran, dit le bâtard, l'épée nue à la main, celui que tu voulais faire moine t'apporte sa bénédiction : es-tu prêt ?

Le châtelain pour toute réponse courba la tête comme pour recevoir le dernier coup.

— C'est trop tôt, continua le bâtard en remettant la dague dans sa gaîne.

— Frappe, mais n'insulte pas, disait le noble sire.

— Te tuer ! mais après cela tu m'échapperais, et tout serait fini ; mais ma vengeance, qui depuis si long-temps me soutient serait éteinte. Oh ! non, ma haine n'aurait pas assez de ton cadavre pour se repaître. — Ah ! tu ne veux pas que je t'insulte. Frère, tu es fou. Souviens-toi que je suis ici ce que tu y étais autrefois, dit le bâtard, en le dominant du regard. Souviens-toi que je t'humilierai comme tu m'as humilié, que je t'abaisserai comme tu m'as abaissé, que je t'écraserai enfin, ajouta-t-il avec un éclat de voix terrible, comme tu m'as écrasé, et d'un revers de son gantelet de fer il le jeta à terre et mit le pied sur son corps.

Mon heure est venue, dit le routier : voilà long-temps que je l'attendais. Je peux aujourd'hui te dépouiller à mon tour et t'envoyer nu par les chemins, ainsi que tu le fis autrefois. Tu t'emparas de l'héritage que nous avait laissé notre père, je le reprends. Tu me séparas de ma maîtresse pour en faire ta concubine, je te sépare de ta femme pour la donner à mes soldats. Ecoute ses plaintes, on dirait qu'elle râle ; la malheureuse.

— Tu te trompes, dit le sire de Floran, ce n'est pas ma femme.

— Mais alors pourquoi demander grâce et merci pour elle ?

— J'avais tort.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne l'ai entendue se plaindre que devant moi.

— Tu railles, dit le bâtard ; écoute-là, elle se débat en ce moment au milieu des routiers.

— C'est une erreur, interrompit son frère avec un ricanement de démon, elle rit avec eux.

— Et ces sanglots qui arrivent jusqu'à nous et que font naître les caresses des soudards.

— Ce sont des baisers qu'elle leur rend.

— Et ces râles ?

— Ce sont des soupirs.

— Et ces cris sourds ?

— C'est le plaisir qui les étouffe.

— Oh ! je ne te laisserai pas cette dernière illusion, dit le bâtard, en l'entraînant après lui.

La salle dans laquelle ils entrèrent était remplie de routiers ivres et débraillés. Ils formaient une grande ronde et dansaient en s'accompagnant d'ignobles chansons. Au milieu d'eux, dans le cercle qui tournoyait, était couchée une femme meurtrie, échevelée et morte.

— Eh bien ! dit le routier en regardant son frère avec un sourire de triomphe.

— Place ! s'écria le châtelain d'une voix éclatante qui fit fuir les routiers à l'extrémité de la salle. — Regarde-la, continua-t-il en s'adressant au bâtard ; regarde-la. Et, comme celui-ci hésitait, il se mit à genoux devant ce cadavre pour forcer son frère qui reculait d'horreur à s'en approcher encore. — Frère, c'est ta fiancée. Je l'ai arrachée de son couvent ; mais je ne l'aime plus depuis que je t'ai vu, et je te la rends, dit-il avec un long rire dont les éclats, saccadés par une joie féroce, ressemblaient à des hoquets.

Mais le routier leva son poignard et éteignit d'un coup cette atroce raillerie ; puis, se baissant lentement jusqu'à terre, comme pour regarder de plus près ces deux cadavres, il se coucha sur le flanc et ne se releva plus.

Prosper Payen.

HISTOIRE DES CATHÉDRALES DU MIDI.

SAINTE CÉCILE D'ALBY.

L'étude des cathédrales est aussi pittoresque que poétique. Ces constructions prodigieuses et en dehors de toutes les proportions connues de l'architecture, étaient pour les fidèles autant d'emblêmes visibles du christianisme ; elles représentent le système chrétien avec sa grande hiérarchie, et les peuples du moyen âge qui les voyaient de loin s'élever au-dessus des cités, les saluaient comme des signes célestes. Prêtres, manans, seigneurs, vassaux, rois et sujets réunirent leurs efforts pour imprimer à ces monumens la grandeur de la pensée divine qui s'y rattachait par un lien mystérieux.

Malheur à vous ! si, en vous arrêtant devant les porches gothiques, ou en errant sous les voûtes immenses que des peintres encore inhabiles parsemèrent de figures grotesques, vous cherchez dans la maison de Dieu la perfection des temples de la Grèce et de Rome ; vous n'avez pas compris le génie chrétien, le génie du moyen âge, sorte d'instinct sublime qui produisait des chefs-d'œuvre d'architecture, dont le modèle n'était nulle part : étonnantes créations auxquelles les peuples entiers participèrent pour attester qu'elles devaient leur naissance, non à l'inspiration d'un seul, mais à la pensée de tous. C'est l'ensemble des vieilles



CATHÉDRALE D'ALBY.

basiliques qu'il faut admirer. Asseyez-vous près d'une colonne, au fond du sanctuaire; écoutez les sons multipliés de l'orgue qui se prolongent d'arceaux en arceaux; contemplez les innombrables vitraux ornés de mille figures diverses, brillans de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; comptez les ogives, les colonnes, les chapelles, les statues des saints, et ensuite vous me direz si tout cela ne vous a point ému, si tant de merveilles, œuvres de plusieurs générations, ne jettent pas l'âme dans un ineffable ravissement. Et encore l'architecture grandiose qui présida à la construction des premiers temples chrétiens a aussi ses détails admirables de travail et de perfection; ses ogives, jetées l'une sur l'autre, ses plans variés, ses ouvertures découpées, ses flèches si légères, ses dentelures si élégantes, qu'on dirait qu'elles ont été découpées sur la soie par le magique ciseau des fées, sont autant de chefs-d'œuvre qui exciteront toujours l'admiration des architectes modernes.

Et, si ces innombrables beautés de détail ne suffisent pas pour vous convaincre de la supériorité de l'art chrétien sur tous les monumens que nous voyons s'élever de nos jours, reportez votre imagination vers le passé : ici, point de mystères, comme dans les pompes religieuses de la Grèce; le peuple peut entrer à grands flots, se répandre par de larges portiques sous des voûtes immenses; presser le sanctuaire, prendre part aux actes mystérieux du prêtre, prier avec lui et se mêler aux solennités. Aussi nos vieilles cathédrales ont leur caractère propre, caractère de majesté inconnu à tous les autres cultes de la terre. C'est l'empreinte si intime et si profonde du christianisme.

Qui révéla donc à nos pères les secrets de cette belle architecture qu'on chercherait en vain à imiter aujourd'hui? Qui les initia aux mystères de l'art? L'inspiration! enthousiasme divin qui élève l'homme au-dessus de lui-même, et lui rend facile ce qu'il avait d'abord regardé comme impossible. L'architecture du

moyen âge est une architecture de génie; elle n'a rien de commun avec ce qui l'avait devancée et ce qui l'a précédée, parce que c'est le christianisme seul qui l'a faite. Il est si vrai de dire que nos pères puisèrent dans la religion les sublimes conceptions de nos vieilles cathédrales, que l'architecture monumentale s'est affaiblie à mesure que le zèle des chrétiens s'est évanoui. Repoussée par l'influence de la civilisation moderne, elle a perdu cette originalité primitive qui imprimait à tous les édifices religieux le sceau ineffaçable d'une majesté presque grandiose. Aux chefs-d'œuvre des siècles gothiques ont succédé les chefs-d'œuvre de la renaissance, copies élégantes et raffinées de tout ce qu'il y avait de beau dans le monde chrétien, mais ne formant plus l'ensemble mystérieux de nos vieilles basiliques. L'imitation sévère prit la place de cette perfection exquise, de cette unité de pensée qui entraînait tout un peuple à la construction d'un temple.

Qui ne se rappelle avoir lu dans nos naïfs chroniqueurs les récits de ces excursions d'ouvriers maçons qui, pendant les onzième et douzième siècles, parcouraient la France, la truelle d'une main, le marteau de l'autre, et s'arrêtaient partout où les évêques avaient besoin du secours de leurs bras pour élever de nouveaux temples à Dieu. Les prélats eux-mêmes présidaient aux constructions de leurs églises. Saint Germain, évêque de Paris, traça le plan de celle que le roi Childebert fit élever en l'honneur de saint Vincent, et qui porta plus tard le nom du saint architecte. Saint Avite, évêque de Clermont, fit aussi construire un grand nombre d'églises dans la Haute et la Basse Auvergne. Quelques années après, Saint Agricole, évêque de Châlons-sur-Saône, Ferréol, évêque de Limoges, Saint Dalmassius, évêque de Rhodez, jetèrent aussi les fondemens des magnifiques cathédrales que nous admirons encore dans les villes dont ils furent les premiers pasteurs. Les rois eux-mêmes ne dédaignèrent pas de coopérer à la construction de ces masses gothiques qui ont été et seront toujours des monumens destinés à rappeler les croyances, les mœurs et l'histoire des siècles passés.

Dans le VIIe siècle, Dagobert fit construire l'église Saint-Denis et y déploya cette magnificence royale dont la tradition est devenue si populaire par les chansons naïves de nos vieux romanciers sur le bienheureux saint Eloi. Le même monarque vit aussi la première tour du clocher de Strasbourg s'achever sous ses auspices, et s'élever sur les bords du Rhin, comme pour défier les siècles à venir de produire un monument si prodigieux.

Le puissant génie de Charlemagne, qui, dans un siècle barbare, comprit toute l'influence de l'art sur la civilisation à laquelle il travaillait avec tant de constance et d'efforts, couvrit l'empire d'Occident de cathédrales et de monastères. Louis-le-Débonnaire hérita du goût de son père pour les constructions pieuses. Les moines, encouragés par ses faveurs, étudièrent les règles de l'architecture, qui se perfectionna d'une manière étonnante jusqu'au règne de Philippe-Auguste. Cependant les cathédrales, proprement dites, n'étaient pas encore telles que nous les voyons aujourd'hui. La première dont il soit fait mention dans l'histoire est celle de Saint-Marc, de Venise, dont la construction primitive date de l'année 830. Vers la fin du Xe siècle, elle fut brûlée dans une sédition où les Vénitiens égorgèrent le doge Condanio. Urseolo Ier, qui avait admiré la magnificence de Sainte-Sophie de Constantinople, fit rebâtir sur ce modèle la cathédrale Saint-Marc, et confia la direction des travaux au célèbre architecte Buschetto do Dalichio.

Vers le même temps, Ebbon, archevêque de Rheims, avec l'autorisation de Louis-le-Débonnaire, employait les matériaux des anciennes murailles de la ville à la construction de la magnifique cathédrale, qui ne fut achevée que sous le pontificat d'Hincmar. L'église métropolitaine de Rheims réunit dans son ensemble toute la grâce et la majesté de l'architecture gothique. Destinée d'abord aux pompes les plus importantes de la nation française, au sacre des rois, elle devait répondre à cette royale prérogative. Aussi son portique est-il magnifique, ses murailles et son clocher de forme pyramidale d'un effet merveilleux, et l'artiste du XIXe siècle s'étonne que les hommes aient trouvé dans ces âges reculés des moyens assez puissans pour réaliser leurs plans gigantesques. C'est bien ici le cas de répéter ces paroles d'un célèbre écrivain :— *L'inspiration fait plus que l'art.*

Mais voici des hordes barbares qui se précipitent sur la France et renversent les temples du Seigneur; les Normands, pendant un demi-siècle, portent de toutes parts le terrible marteau du vandalisme, jusqu'à ce que, subjugués eux-mêmes par le génie chrétien, ils travailleront à rebâtir ce qu'ils ont démoli. Une ère nouvelle commence. Les Xe, XIe, XIIe, XIIIe, XIVe siècles vont produire des monumens religieux plus beaux que tous ceux qu'on avait admirés. Sainte-Geneviève, Saint-Martin de Tours se relèvent de leurs ruines; le roi Robert, dit le Pieux, couvre toute l'Ile de France d'églises et de couvens. Louis XI fait fleurir l'architecture et les beautés de l'art chrétien dans son vaste royaume; l'ardeur des constructions se réveille dans tous les cœurs, et on bâtit la Sainte-Chapelle, édifice si élégant et si pur, que l'art moderne ne produira jamais rien de plus parfait. Au milieu de tous ces travaux si promptement entrepris, exécutés en si peu de temps, s'achevait lentement la construction de Notre-Dame de Paris, la cathédrale par excellence, qui rappelle tant de souvenirs, et qui reçut si souvent sous ses voûtes l'élite de la nation, aux grandes solennités de la patrie.

Pendant que les peuples du Nord multipliaient avec tant d'activité les chefs-d'œuvre enfantés par le génie fécond du moyen âge, nos pères du Midi restaient-ils dans une coupable inaction? Non. Dans ces siècles reculés, la France méridionale fut, comme elle l'est encore aujourd'hui, le foyer des beaux-arts et de la force intellectuelle. Les innombrables monumens qui échappèrent au fer dévastateur des Croisés vomis par le Nord, attesteront toujours que nos ancêtres furent

les premiers à connaître les sublimes beautés de l'architecture nouvelle que le génie chrétien venait d'inventer. Ils construisirent la cathédrale de Rodez, si renommée par son clocher, Sainte-Marie d'Auch, si célèbre par ses vitraux, Saint-André de Bordeaux avec ses flèches aériennes, la cathédrale de Lescar, Saint-Bertrand de Comminges, Saint-Just de Narbonne et Sainte-Cécile d'Alby. En un mot, chaque ville eut sa basilique, et si les guerres de religion n'avaient pas porté dans notre malheureuse patrie la flamme et la dévastation, le Midi serait, sans contredit, la région de la France la plus fertile en monumens.

Il entre dans le plan que nous nous sommes tracé, de donner l'historique et la description des chefs-d'œuvre de l'architecture méridionale. Certes, le champ est vaste et la moisson abondante. De quelque côté que nous portions nos pas, nous trouvons quelque monument religieux ou féodal à admirer. Ici, c'est une vieille basilique; là, un manoir long-temps habité par de puissans seigneurs; plus loin, une forteresse, un monastère, une abbaye.

Dans une telle abondance de matières, nous avons cru devoir nous arrêter d'abord aux cathédrales dont l'histoire offre le plus d'intérêt, soit par leur architecture, soit à cause des souvenirs qu'elles rappellent et des grands événemens dont elles ont été le théâtre. Le choix n'a pas été long à faire : Sainte-Cécile d'Alby est connue depuis long-temps comme étant la plus belle des basiliques du Midi. Elle renferme les plus grandes épopées du bas-empire et du moyen âge; elle résume à elle seule l'architecture de trois siècles avec ses modifications diverses qui devaient la conduire plus tard à une perfection plus ou moins complète. Elle a vu nos révolutions, nos ruines, nos fléaux de toutes sortes. C'est un témoin vénérable que nous pouvons consulter en toute sûreté pour connaître le caractère des sièles passés, et les mœurs de ceux qui nous ont devancés sur la terre que nous habitons.

La capitale de l'ancien Albigeois, éloignée des routes qui sillonnaient la Gaule Narbonnaise, et les deux Aquitaine sous la domination romaine, passa presque inaperçue aux yeux des maîtres du monde : le moment où elle devait jouer un rôle important et payer son tribut au trésor commun des destinées méridionales, n'était pas encore venu. Elle l'attendit patiemment, avec l'insouciance d'un jeune soldat qui se repose sur sa lance sans se douter que le combat est sur le point de commencer. Cette ville qui avait conservé dans toute sa pureté le type de son origine Gauloise, qui ne s'était point sali dans le bourbier de la civilisation factice du bas-empire, embrassa avec enthousiasme la religion chrétienne aussitôt que les successeurs des premiers Apôtres prêchèrent dans les Gaules les doctrines du Christ. Le zèle des Néophites s'enflamma de plus en plus, l'église d'Alby fut bientôt une des plus florissantes du Midi; elle obtint du souverain pontife un siége épiscopal qui fut long-temps occupé par des prélats justement célèbres par leur science et leurs vertus. Plus tard, on construisit une cathédrale qui fut dédiée à la Sainte-Croix; elle était bien loin d'égaler la magnificence de l'église métropolitaine qui excite aujourd'hui l'admiration de tous les étrangers. Il n'en reste plus que quelques débris qu'on a découverts dernièrement entre l'ancien palais des comtes et Sainte-Cécile : on a trouvé aussi quelques arcs du cloître qui l'environnait dans la moitié de sa largeur. Sainte-Croix avait 57 mètres de longueur; une seule porte qui s'ouvrait au nord-est donnait passage aux nombreux fidèles qui y affluaient aux grandes solennités du catholicisme. Les murs qui environnaient le cloître étaient surchargés de larges pierres sur lesquelles on avait gravé de longues inscriptions sépulcrales. Si ces précieux restes avaient échappé à la fureur des démolisseurs, ils offriraient aux investigations des antiquaires un curieux nécrologue. Malheureusement le plus grand nombre des pierres a été enlevé, et les suscriptions sont effacées. Les contreforts étaient primitivement décorés de colonnes extérieures, et des arcs à plein-ceintre complétaient les ornemens que l'architecture des premiers siècles du christianisme n'avait pas épargnés en construisant l'église de Sainte-Croix.

Sicard d'Alaman, ministre des finances de Raymond VII, comte de Toulouse, sur le point de mourir, légua vingt mille sols tournois pour la construction d'une nouvelle cathédrale. Néanmoins, les travaux furent encore retardés, et ce ne fut que deux ans après, au commencement du mois de janvier 1277, que Bernard de Castanet, dès qu'il eut pris possession de son siège épiscopal, posa la première pierre de Sainte-Cécile. Cet édifice monumental ne devait être terminé que deux cent trente ans plus tard, et la construction ne fut entreprise avec activité que vers la fin de 1282. Les travaux nécessitèrent bientôt des dépenses énormes; en vain Bernard de Castanet assigna le vingtième de ses revenus pour subvenir aux frais; le nouveau secours et le tribut que le chapitre s'imposa volontairement ne furent pas suffisans pour payer les nombreux ouvriers. L'évêque, plutôt que d'abandonner la grande œuvre qu'il avait commencée, donna aussi les rentes de toutes les églises qui étaient à sa collation et à celle de son chapitre. Alors on se vit en même d'accélérer la construction qui avait été si lente et si souvent interrompue. Néanmoins, les généreux sacrifices que s'imposa Bernard de Castanet, les sages mesures qu'il prit, de concert avec les hommes les plus expérimentés, ne produisirent pas tout l'effet qu'on avait lieu d'en attendre. L'ouvrage ne marchait pas assez rapidement au gré de l'évêque qui voulait, avant de mourir, voir le monument dont il était fondateur, et qui devait immortaliser son nom.

Plusieurs prélats occupèrent après lui le siège épiscopal d'Alby; tous travaillèrent à la cathédrale dont les murailles s'élevaient déja au niveau des plus hautes maisons de la ville. Fargisel, Jean de Saya, successeurs de Castanet, ne négligèrent rien pour accélérer l'œuvre de leur prédécesseur. Ils appelèrent de l'Italie les grands artistes dont la renommée était déja européenne.

Le célèbre Dominique de Florence se rendit à Alby

pour imprimer le sceau de son génie à la cathédrale par excellence, au temple qui devait surpasser en magnificence tout ce que l'art chrétien avait produit dans le midi de la France. Il fit construire le premier portail, près des marches qui aboutissent à la grande entrée. Aussi, cette partie du temple est-elle enrichie de toute la grâce, de toute la magnificence de la sculpture italienne.

Guillaume de la Volta qui fonda, dit-on, les hôpitaux de Saint-Pierre et de Saint-André, de Gailhac, trouva la construction de la nouvelle cathédrale déja bien avancée. Il sut apprécier la beauté du plan de l'édifice, et donna les ordres les plus pressans pour qu'on accélérât les travaux. A l'exemple de ses prédécesseurs, il s'imposa des sacrifices onéreux, et aliéna plusieurs de ses domaines pour subvenir aux frais qui allaient toujours croissant. On lui est redevable de la dernière arcade de Sainte-Cécile, du côté du couchant; elle ne le cède en rien en solidité ni en magnificence aux parties adjacentes. Guillaume de la Volta, doué d'une activité incroyable, présidait lui-même aux travaux des maçons : avant la fin de son épiscopat, il eut la joie de voir le clocher s'élever jusqu'à la hauteur de la toiture.

Un prince de l'église romaine, Jofrédi, cardinal d'Arras, occupa le siége d'Alby; ce cardinal, si connu dans l'histoire par sa coopération à quelques-uns des grands desseins de Louis XI, s'occupa d'abord de pacifier le midi de la France, où les Armagnacs avaient levé l'étendard de la révolte. Après la fin tragique de l'infortuné Jean V, qui s'était jeté dans Lectoure, le parti rebelle n'ayant plus de chefs se dispersa dans les pays circonvoisins. Jofrédi, tranquille dans sa ville métropolitaine, activa la construction de Sainte-Cécile. Tout puissant à la cour, il ne lui fut pas difficile d'obtenir de Louis XI les secours qui lui étaient nécessaires, parce que la construction de la cathédrale avait déja absorbé les revenus du clergé, de la noblesse, et les deniers du peuple. Au retour d'un voyage qu'il fit à Rome, il apporta quelques reliques de sainte Cécile qui était alors en grande vénération dans la capitale du monde chrétien : il plaça ces précieux restes dans son église métropolitaine, et lui dédia le nouvel édifice. Mais, pour conserver le nom de l'ancienne métropole, il consacra à la Sainte-Croix la plus belle de toutes les chapelles, et témoigna le désir d'y être enseveli.

D'Amboise, successeur du cardinal d'Arras, continua les travaux des constructions intérieures : on lui doit le chœur et le jubé, chefs-d'œuvre de l'architecture gothique, qui suffiraient à eux seuls pour faire de Sainte-Cécile d'Alby la plus belle des cathédrales du Midi; néanmoins ce magnifique ouvrage n'absorba pas tous les instans de l'infatigable prélat. A la mort de Jofrédi, la tour du clocher ne s'élevait guère au-dessus de la toiture. Il rassembla un si grand nombre d'ouvriers, qu'en moins de deux ans cette tour, presque aux formes colossales, eut 290 pieds de hauteur. Fier d'avoir mis la dernière main à cette immense cathédrale à laquelle trois générations d'hommes avaient déja travaillé, il se hâta d'en faire la consécration. Cette auguste cérémonie eut lieu le 23 avril 1475, en présence de toute la noblesse de l'Albigeois qui accourût pour admirer le chef-d'œuvre monumental.

Le prélat mourut quelque temps après, et le siége d'Alby fut occupé par Louis d'Amboise, son neveu, qui ne négligea rien pour continuer les immenses travaux de son oncle. L'Italie était alors peuplée de grands hommes; la puissante main des Médicis avait ressuscité les beaux-arts. Michel-Ange avait déja doté de ses innombrables chefs-d'œuvre la capitale du monde chrétien; on pouvait admirer les magnifiques peintures qui décoraient les loges du Vatican. En un mot, une régénération artistique venait de s'accomplir par delà les monts.

Louis d'Amboise qui, dans ses longs voyages, avait été à portée d'apprécier les tableaux, les statues et la magnificence grandiose de l'école italienne, conçut l'heureux dessein d'appeler des peintres de Rome, et leur confia, en 1502, l'exécution des peintures de la voûte. Le prélat fut bien récompensé des soins qu'il s'était imposés; il put, avant de mourir, admirer la voûte de Sainte-Cécile auparavant nue, revêtue quelque temps après d'une robe aux milles couleurs, aux innombrables ondulations. Ces peintures, si belles encore aujourd'hui, ne furent entièrement terminées qu'en 1512, pendant que Louis douzième de nom, surnommé le père du peuple, se reposait dans Paris, sa capitale, après les guerres désastreuses contre les Sforces de Milan.

Tel est, à quelque chose près, l'historique de la construction de Sainte-Cécile d'Alby.

Maintenant essayons de décrire l'immense cathédrale, si toutefois les innombrables beautés que l'architecture et la peinture y ont répandues avec tant de profusion, n'échappent pas à l'œil du plus habile observateur, et s'il est possible de faire revivre dans une froide narration les impressions si diverses, si multiples, qu'on éprouve en admirant les monumens religieux du moyen âge.

Les monumens des XIII[e] et XIV[e] siècles sont presque tous recouverts à l'extérieur des ornemens les plus délicats. D'un côté, on voit Jésus célébrant la scène avec ses disciples; de l'autre, l'assomption de la vierge Marie : ici, les anges gardiens protégent un saint ermite; là, Satan et une multitude de démons; partout des figures allégoriques; partout le génie du bien et le génie du mal; partout Dieu et le démon.

Qui n'a point compté avec un étonnement mêlé d'admiration les monstres, les sphinx, les gorgones, les harpies, les animaux immondes, suspendus, gueules béantes, au-dessous des toits de nos cathédrales, ou incrustrés dans les murailles que les architectes se plaisaient à surcharcher de statuettes et de figures bizarres ? Dans le Midi surtout, ces ornemens furent prodigués avec une profusion qu'on ne peut s'empêcher de déplorer. La cathédrale d'Alby est peut-être la seule que l'architecture quelquefois grotesque du moyen âge n'ait pas détériorée. Dans sa partie exté-

rieure, elle n'offre qu'une masse des plus régulières surmontée d'une tour dont les proportions collossales ne laissent pas d'avoir quelque élégance. Les artistes habiles qui travaillèrent, à diverses époques, à sa construction presque fabuleuse virent bien que le monument n'avait pas besoin d'ornemens mesquins, et bornèrent leurs efforts à offrir aux regards des admirateurs une masse grandiose et assise sur des masses inébranlables.

Le sommet du clocher s'élève à plus de 400 pieds au-dessus du niveau du Tarn, dont les eaux baignent le monticule sur lequel Sainte-Cécile fut bâtie; les murs de l'église ont à peu près 115 pieds d'élévation.

Sur le côté droit, le magnifique portail construit par Dominique de Florence, domine un perron admirable d'ensemble et de détails. Les niches vides aujourd'hui contenaient, avant la révolution, les statues de saint Thomas, de sainte Martiane, de saint Clair et de saint Amat. On arrive à la plate-forme de la grande porte de l'église par un escalier de quarante deux marches qui ont chacune 24 pieds de longueur. Des arcs chargés de toutes sortes de décorations ont pour appui des piliers terminés en pyramides. Les pierres qui forment le portique ont cédé à l'habileté du sculpteur: elles sont taillées avec tant de perfection, qu'on dirait d'abord que les ouvriers découpèrent avec du papier, les feuillages, les trèfles, les ogives, les armoiries, les groupes d'anges et de saints.

Pour ne pas nous égarer dans les sinueux détours d'une aride description, franchissons le seuil du temple, et assurons-nous si l'intérieur répond à la magnificence extérieure. Tâchons de nous convaincre si l'architecture du moyen âge, avec son inspiration instinctive, fit de grandes choses, dignes d'être comparées aux chefs-d'œuvre de l'art moderne.

Nous sommes donc sous la voûte de Sainte-Cécile; l'immense nef se déroule à nos yeux avec ses autels, ses peintures et ses emblêmes gothiques. Quelle magnificence! quelle profusion! il est impossible de décrire tant de beautés avec détail.

Au-dessus de nos têtes, s'étendent les voûtes en ogives avec leurs trois cent vingt-trois pieds de longueur. Elles forment dans leur ensemble un immense rideau d'azur parsemé de tous les ornemens inventés par le genre fécond des grands peintres de l'Italie; les anges jouent dans le feuillage, les vierges, les saints, les martyrs sont groupés avec un art admirable; l'or étincelle de toutes parts; des arabesques d'une délicatesse infinie serpentent en festons plus blancs que l'albâtre.

On ne tarde pas à se convaincre que le pinceau des élèves de Michel-Ange a pu seul jeter sur cette voûte aux grandes lignes architecturales, ce magnifique manteau de peintures plus belles les unes que les autres; il faut aller en Italie admirer la majesté grandiose de Saint-Jean-de-Latran ou de Saint-Pierre, et la magnificence de la chapelle Sixtine, pour trouver une basilique plus riche d'ornemens que Sainte-Cécile d'Alby.

Le pavé, formé de larges dalles recouvertes d'inscriptions dont les caractères sont bien conservés, frappe d'étonnement l'étranger qui entre pour la première fois dans la cathédrale. On ne peut voir, sans se sentir dominé par un recueillement religieux, ces tristes insignes que la mort a disséminés dans la maison de la prière. A chaque pas, on trouve une tombe d'évêque, de chanoine, de gentilhomme. Au milieu du chœur, est le tombeau de Bernard de Camiat, mort évêque d'Alby, le quatrième jour des calendes de décembre 1337. Le cardinal d'Arras qui servit avec trop de dévouement la sombre politique de Louis XI, prêtre et soldat, qui posa souvent sa mitre pour le casque de fer, reposa long-temps dans la chapelle Sainte-Croix, à côté de son frère Hélie; mais les ossemens de ce prélat furent exilés de leur tombeau dans les premières années de la révolution. Les statues renversées de leurs socles furent impitoyablement mutilées. Derrière le maître-autel de la chapelle de Sainte-Marie est le tombeau de Guillaume d'Amboise et de son neveu, Louis d'Amboise, qui mourut au moment où il venait d'être promu au cardinalat. Les plus anciennes inscriptions qu'on lit sur ces monumens funèbres, qui datent de diverses époques, ne remontent pas au-delà du XV[e] siècle; elles rappellent presque toutes de grandes familles, ou des membres du chapitre diocésain.

L'énumération de ces nombreux mausolées serait trop longue, si nous considérions tout ce qui nous reste à signaler à l'admiration de ceux qui savent apprécier la beauté des monumens religieux, auxquels nos ancêtres travaillèrent pendant plusieurs siècles avec une admirable persévérance.

Sainte-Cécile est divisée en deux parties égales par le jubé qui donne entrée à la nef entourée de neuf chapelles. Dans un de ces *Sacellum* on voit encore une copie du magnifique tableau de Sainte-Cécile, un des chefs-d'œuvre du Dominicain; le groupe qui représente Jésus-Christ et saint Jean-Baptiste, la chaire donnée à la métropole par l'archevêque Lacroix de Castries; l'orgue, une des plus belles de tout le Midi, frappent en même temps les regards des admirateurs.

Le jubé a trois portes: celle du milieu par laquelle on entre dans le chœur est décorée d'un vaste péristyle: les deux autres sont surmontées de petites pyramides, et d'innombrables clochetons. Au sommet du jubé est le Christ en croix avec les statues de la Vierge et de saint Jean, évangéliste.

Le chœur renferme cent vingt stales dont la boiserie est simple, mais scupltée avec la plus grande délicatesse: en entrant dans le sanctuaire, on voit d'abord les statues des douze apôtres, et, sur les portes latérales, les deux premiers empereurs chrétiens, Constantin et Charlemagne.

Toutes ces statues sont trop courtes; quelques historiens affirment que l'architecte craignit de blesser la susceptibilité de Guillaume d'Amboise qui était de très petite taille; il est probable que ce défaut provient

de la décadence de l'architecture gothique plutôt que d'une coupable complaisance. Néanmoins les statues d'Adam et Eve sont d'un bon style, et le ciseau parvint à donner à la pierre une expression vraie, touchante et quelquefois trop naïve.

Si le jubé excite au premier aspect l'enthousiasme des artistes par la perfection des dessins qui le décorent, si bien exécutés qu'on voit à peine que le ciseau ait pu tailler ainsi la pierre; le chœur se fait aussi remarquer par sa construction extérieure. Il est encore environné de quinze chapelles riches de peintures originales qui rappellent à la fois l'histoire du moyen âge et la marche progressive de l'art. Quelques-unes datent de la fin du XV[e] siècle, mais le plus grand nombre appartient à la renaissance. Des administrateurs, mus par un zèle inconsidéré, avaient déja donné ordre de retoucher les vieilles peintures à fresque terminées sous l'épiscopat du cardinal d'Arras; heureusement on a soustrait ces précieux débris du seizième siècle au badigeonnage moderne.

La galerie qui domine le jubé est un musée aussi riche que magnifique. D'un côté on voit d'élégantes chapelles ornées de peintures des élèves des grands maîtres de l'Italie. De l'autre, tous les personnages célèbres dans l'ancien testament, rangés sur une longue file: à gauche, l'histoire sacrée avant l'ère chrétienne, David, Elie, Enoch, Osée et les grands prophètes; à droite, les héros du nouveau testament.

Le premier tableau représente Constantin. Le premier empereur chrétien, portant une couronne rayonnée, est vêtu, ainsi que ses officiers, à peu près comme on l'était vers la fin du XV[e] siècle. Dans le second tableau, le fils d'Hélène marche contre son ennemi Maxence; il lève les yeux vers le ciel, et voit une croix resplendissante d'une lumière divine, avec ces mots à l'entour:

In hoc signo vinces.

Dans un troisième tableau, l'impie Maxence sacrifie des lions, fait éventrer des femmes enceintes, ouvrir les livres sybillins pour trouver dans leurs pages ou dans les entrailles de ses victimes quelque augure favorable. Enfin, dans un quatrième tableau se termine le drame sanglant; Constantin et Maxence sont en face, idée presque sublime qui a réuni deux époques, deux civilisations bien différentes.

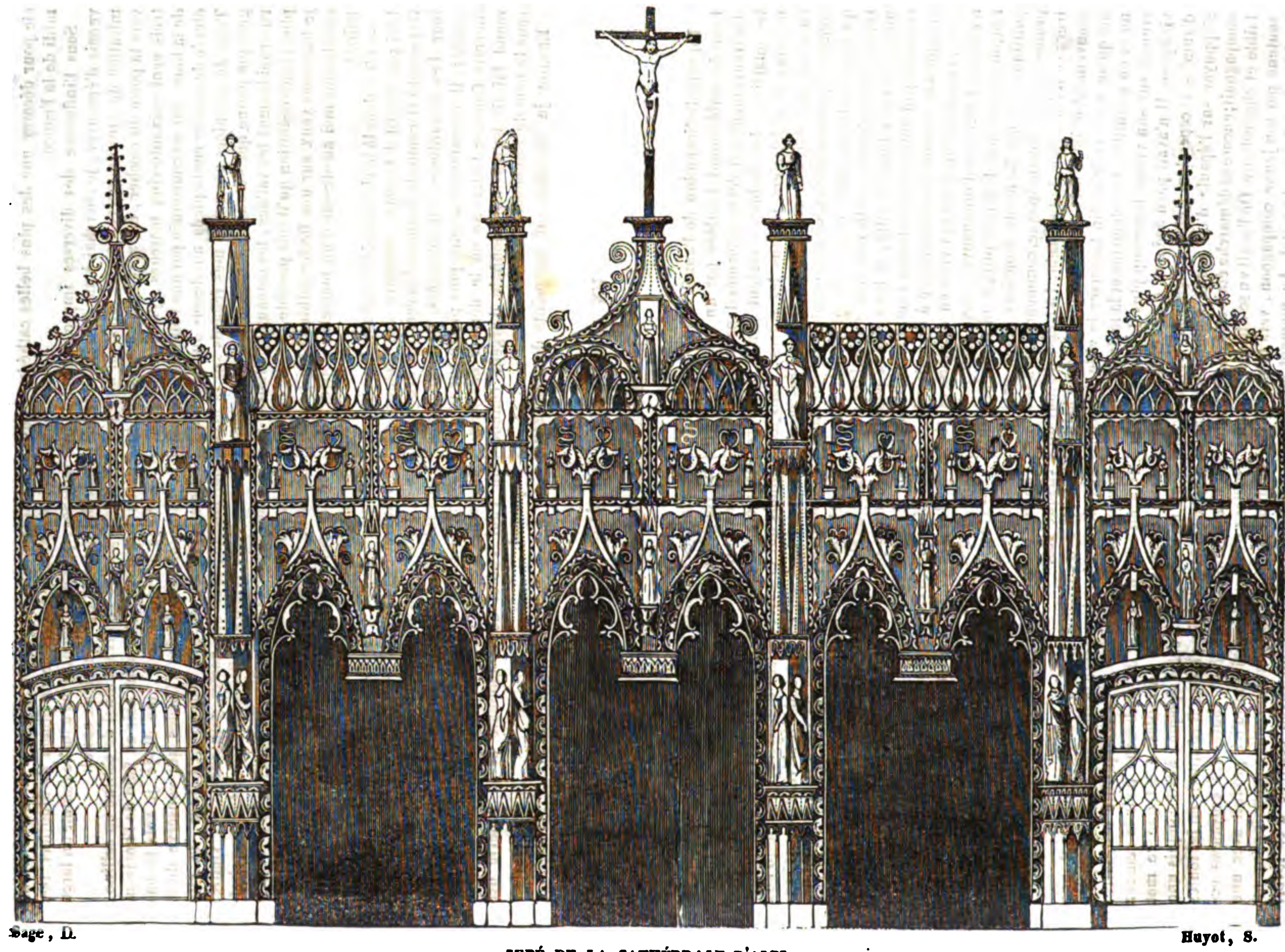
La société payenne, vieille, mourante, personnifiée dans Maxence, n'ayant pour auxiliaire qu'une armée de dieux dont les statues tremblent sur leurs socles.

La société chrétienne pleine de force et de jeunesse qui n'a pour étendard qu'un gibet consacré par le sang de l'Homme-Dieu; pour apôtres, des pêcheurs qui vont prêcher hardiment leurs doctrines devant les rois et les nations. Il est déplorable que ces tableaux exécutés sous l'inspiration d'une idée sublime, soient tachés par les défauts inhérens à l'ignorance du XV[e] siècle. Aucune couleur de l'époque, nulle fidélité dans les costumes; les Romains, revêtus de brassards et de cuissards, montés sur des chevaux bardés de fer, se précipitent les uns contre les autres comme des héros du moyen âge, visière rabattue et la dague au poing. Chaque combattant porte une armure d'or pareille en tout à celle des chevaliers français sous le règne de Louis XI.

La chapelle de la Croix renferme encore deux autres tableaux, représentant Hélène, mère de Constantin, à son entrée dans Jérusalem. La princesse est montée sur une *haquenée;* ses dames, ses gentilshommes, ses pages marchent à ses côtés, et un petit enfant porte même *l'épervier* emblématique sur le poing; en un mot, Hélène ressemble absolument à une haute dame du moyen âge. Un peu plus loin, la princesse est représentée assise sur un trône au milieu des vieillards, et les autres habitans de Jérusalem leur demandant où elle pourra retrouver la vraie Croix.

Mais je m'aperçois, peut-être trop tard, que je dépasserais les bornes qui me sont prescrites, si je voulais mentionner plusieurs autres tableaux à fresque qui décorent les chapelles de Saint-Cécile. Je passe donc sans m'arrêter devant les trente statues placées dans les niches des piliers pyramidaux qui forment la magnifique enceinte du chœur. Elle sont toutes parfaitement conservées, et quelque têtes ont de l'expression; le travail est facile; les draperies semblent jetées avec beaucoup d'art; mais ici, comme dans les autres chapelles, les proportions n'ont pas été observées. La plupart de ces statues, admirablement sculptées en pierre, sont d'une exiguité presque ridicule; ces figures représentent des prophètes et des saints dont on peut lire les noms écrits en caractères du XV[e] siècle sur des rouleaux qu'elles tiennent à la main. En sortant du chœur, on ne peut s'empêcher de jeter encore un dernier regard sur les peintures de la voûte, où le goût et la magnificence du XVI[e] siècle brillent avec tant d'éclat.

Cette courte et aride notice, que j'ai écrite avec crainte et difficulté, ne peut assurément donner qu'une idée incomplète des chefs-d'œuvre qui font l'ornement de l'église métropolitaine d'Alby. Que l'imagination de ceux qui me liront supplée à mon insuffisance. Qu'ils se représentent une immense basilique dont les murailles s'élèvent à cent quinze pieds au-dessus du sol, longue de deux cent quatre-vingt-trois pieds avec vingt-sept mètres de largeur. Qu'ils se retracent par la pensée mille enroulemens plus gracieux les uns que les autres, les tortueux rinceaux d'acanthe qui serpentent de tous côtés, se dessinant d'une manière fantastique à la faible clarté du demi-jour qui se glisse mystérieusement à travers les peintures de mille couleurs tracées sur les vitraux gothiques; qu'ils peuplent cette enceinte sacrée de statues, de tableaux qui rappellent la magnificence du Vatican; qu'ils se transportent à ces temps où la foi chrétienne, encore dans sa jeunesse, exerçait toute son influence sur l'Europe demi-barbare quelle devait civiliser plus tard, et ils connaîtront en partie ce que l'architecture et la peinture produisirent au XV[e] siè-



JUBÉ DE LA CATHÉDRALE D'ALBI.

cle pour décorer une des plus belles cathédrales du midi de la France.

Sous l'influence des diverses impressions que je venais d'éprouver, je cherchai à me distraire de l'admiration de tant de merveilles. Je dirigeai mes pas vers la porte du clocher, et, après une ascension de trois cent soixante-cinq marches, j'arrivai au haut de la tour, qui est couronnée par une belle plate-forme élevée de quatre cents pieds au-dessus du niveau du Tarn. Je pus alors promener mes regards sur la magnifique pleine qui s'étendait à mes pieds; je parcourus rapidement les vallées, les coteaux; j'admirai la plus riche végétation qu'il soit possible de voir, et puis je fixai mes yeux sur une flèche gothique qui paraissait devant moi au-dessus d'un mamelon couvert de ruines.

— C'est donc là le château de Castelnau-Bonnafous, bâti par Sicard d'Alaman, ministre des finances de Raymond VII, comte de Toulouse! m'écriai-je avec douleur. Les murailles se sont écroulées. Dans quelques années, il ne restera peut-être plus pierre sur pierre de cette fameuse forteresse où le dernier des Raymond faisait battre une monnaie d'argent connue sous le nom de *Raymond d'Albi*.

Ensuite je cherchai sur les points de l'horizon l'antique manoir de Penne, dont les fiers châtelains résistèrent à la puissance de Simon de Montfort. Des collines, qui s'étendaient à ma gauche comme un large rideau, me cachaient le vieux castel.

Mes regards, en errant ainsi de colline en colline, découvrirent enfin un point noir au fond de l'horison.

— Si je ne me trompe, me dis-je, je vois là-bas la petite ville de Cordes; Cordes qui conserve de si précieux restes de son antiquité; Cordes, la cité moyen-âge, avec ses portes gothiques, ses vieilles maisons aux fenêtres taillées en ogive; Cordes, chef-lieu de vénerie, où les puissans comtes de Toulouse donnaient des rendez-vous de chasse à toute la noblesse de la Langue d'Oc.

Je rappelai successivement à mon esprit tout ce que me suggéraient mes souvenirs historiques; je remontai aux premières guerres des Albigeois, et, en parcourant ainsi la grande échelle des siècles, j'oubliai qu'il était nuit; d'épaisses ténèbres couvraient le riant tableau que j'admirais quelques instans auparavant. Le château de Castelnau-Bonnafous et la ville de Cordes avaient disparu, et je cherchais en vain de l'œil l'hôtel de la monnaie et la vénerie des Raymond.

J.-M. Cayla.

UN ASTROLOGUE AU XVIme SIÈCLE.

HENRI CORNEILLE AGRIPPA.

Un soir de Novembre de l'année 1535, la ville de Lyon fut subitement troublée par un grand nombre d'attroupemens qui s'étaient formés dans presque tous les quartiers. Les habitans étaient sortis de leurs maisons et se faisaient les uns les autres, dans les rues, de mystérieuses confidences. D'abord ces mouvemens, à peine sensibles, ne se rencontrèrent que dans quelques endroits, mais ils grandirent bientôt, en se répandant, au feu des mille conversations qui les communiquèrent à toute la ville, si bien que la population de Lyon entraînée, s'attacha à cette nouvelle qui la ramenait comme une fourmilière à un fruit mûr.

Or, ce qui agitait si fort la ville en ce moment, ce n'était ni l'annonce d'une nouvelle taxe pour payer la rançon du roi, tant de fois acquittée, ni un événement politique, ni une levée de boucliers de la part des protestans, qui, à cette époque, commençaient à se montrer; ce n'était rien de tout cela. La cause de tant de mouvement et de bruit, c'était un malheureux homme qu'on avait vu le matin traverser la ville à pied, nu et en guenilles. Les chagrins et la maladie avaient creusés sur son visage beaucoup plus de rides que la vieillesse. Il n'avait paru âgé que d'une cinquantaine d'années, et cependant il était obligé, pour marcher, de s'appuyer sur l'épaule d'un jeune homme qui l'accompagnait; encore sa démarche était-elle, malgré cela, faible et chancelante. On l'avait vu se diriger, toujours soutenu par son jeune compagnon, vers la partie de la ville où se trouve l'hôpital. Au moment où il en montait les marches, sans doute pour la dernière fois, un religieux dominicain, qui les descendait, s'arrêta en face de lui et se prit à le considérer; ce pauvre malade était si épuisé, sa figure était si sinistre, avec les sillons qui la parcouraient depuis le front jusqu'aux tempes, tout son corps tremblait si violemment sous l'impulsion de la fièvre ou du froid, que l'attention du religieux semblait être commandée par un mouvement de charité; il y avait cependant dans ses regards beaucoup plus d'étonnement que de compassion. Comme il restait toujours fixé à la même place, devant le chemin de ceux qui gravissaient les degrés, le plus âgé des deux leva les yeux vers lui, et croisa son regard avec le sien.

— C'est lui, s'écria le religieux, en se précipitant avec terreur de l'autre côté du perron; et il descendit rapidement en s'accompagnant d'un signe de croix à chaque pas.

Et le soir, comme nous l'avons dit, il y eut une grande rumeur dans toute la cité: le rapport du dominicain l'avait arrachée à sa tranquillité ordinaire. Il avait suffi d'un mot de sa bouche pour la remuer dans ses plus sensibles entrailles. C'est que ce mot était un nom qui, à cette époque, avait conquis une déplorable célébrité; c'est qu'il résumait en lui toutes les superstions séculaires, toutes les croyances occultes; c'est qu'il s'était jusqu'ici produit avec une auréole magique que tout le monde prenait pour un reflet infernal, pour un rayon échappé à ce foyer.

L'homme qui le portait était un de ces êtres dangereux, vendus à Satan pour exercer d'une manière visible sa puissance sur la terre. C'était enfin un magicien.

Cette qualification était commune à bien des gens, à tous ceux qui, par des moyens inconnus, parvenaient à sortir de la foule. Elle avait été déja bien souvent fatale à ceux auxquels elle s'était attachée. Elle avait d'abord servi à les élever, mais cette élévation avait attiré presque toujours la foudre. Le siècle détruisait ce qu'il navait pas fait, et, comme toujours, il jetait sa malédiction à ce qu'il ne pouvait comprendre.

L'homme qui était entré à l'hôpital ne devait pas être plus heureux que ceux qui y étaient venus avant lui; il devait au contraire être moins heureux qu'eux, car, si les premiers avaient été des magiciens ordinaires, il était, lui, le plus grand magicien qui eut soumis à sa volonté la force des quatre élémens, l'influence des sept planètes, et l'intervention des puissances infernales. Nul ne pouvait lui contester une supériorité depuis long-temps acquise, une supériorité qu'il retirait de comprendre en lui tous ceux qui l'avaient précédé, Merlin, Spone et Albert-le-Grand. Tous les maîtres en sciences astrologiques s'inclinaient à cette époque devant Agrippa.

C'est ainsi qu'on appelait celui qu'on avait vu traverser la ville d'un air souffrant, et dont la seule vue avait si fort effrayé le dominicain.

On racontait de lui des choses surnaturelles : sa mère après l'avoir mis au monde, étonnée de ce que l'enfant ne bégayait pas, avait porté sa main à son cou, autour duquel quelque chose semblait être roulée comme un collier; mais, au moment où elle croyait le débarrasser de ce lien qui l'étouffait, une vipère glissa entre ses doigts et entra dans la bouche de l'enfant. On assurait que cette vipère était Satan, qui, pour posséder plus sûrement Agrippa, était entré dans son corps avant que le saint-sacrement du baptême eut permis au bon ange d'y venir occuper sa place. Cela lui avait fait une enfance fièvreuse et agitée, dont tous les actes étaient une cause de surprise générale. Sa vie s'échappa par toutes les joies, par tous les plaisirs au-dessus de son âge. A dix ans, il subit les orages de la jeunesse, et jusqu'à quinze, il épuisa tout ce que les tendresses naïves ont de suave, tout ce que la débauche a d'irritant, tout ce que l'orgie a d'échevelé. Il vida étant enfant, la coupe du jeune homme; si bien que, lorsque son adolescence arriva, il ne lui resta plus de pensées joyeuses dans la tête et de doux rêves dans le cœur. Son existence, jusqu'alors folle et désordonnée, prit tout-à-coup une attitude calme et réfléchie. Il se condamna à une retraite absolue qu'aucune distraction ne vint jamais animer. Les livres d'une science alors réputée la première entre toutes les sciences, peuplaient seuls sa solitude. C'étaient des livres d'astrologie judiciaire qu'un vieux médecin lui avait laissés, en les faisant suivre de quelques leçons qu'il avait eu le temps de lui donner avant de mourir. Le jeune homme avait mordu à cette nourriture substantielle, et, par elle, il était parvenu à gouter le fruit de presque toutes les connaissances humaines qui s'y rapportaient. Il avait appris ainsi la physique, l'astronomie, la chimie, la médecine, la dialectique, les langues anciennes et modernes, si bien qu'il devint en peu de temps, l'un des hommes les plus savans de son siècle.

Il quitta sa patrie à l'âge de vingt ans. Au moment de partir, il fit, selon un conte populaire qui s'est encore conservé dans sa ville natale, jeter dans un four allumé tous les livres dont il s'était servi et qui, pour la plupart, était des livres de science astrologique; l'on entendait, dit la chronique, à mesure que les feuilles se consumaient de fortes détonnations comme des coups de tonnerre. Le bruit ne cessa que lorsque le dernier fragment de parchemin fut dévoré par les flammes.

Le jeune Agrippa partit à l'âge de vingt ans de sa ville natale pour n'y plus rentrer. Seul et sans soutien, il se lança courageusement dans le monde, avec l'espoir d'y trouver sa place. Il traversa bon nombre de villes d'Allemagne, sans que nulle part une main amie l'arrêtat sur son chemin pour lui dire: repose-toi ici. Il parcourut la Suisse, où personne ne le comprit. Il descendit dans le Piémont, sans être plus heureux. Il arriva enfin à Florence, qui était le but secret de son voyage, et il crut être arrivé aux termes de ses fatigues.

Florence était alors le rendez-vous de toutes les lumières de l'Italie. Ses colléges et ses universités en avaient fait un des foyers d'instruction autour duquel toute la jeunesse italienne se pressait en foule. Agrippa, en arrivant, comprit que dans une ville peuplée d'intelligences avides, il fallait établir sa puissance sur la parole; il monta donc en chaire et se mit à professer publiquement les sciences philosophiques. D'abord quelques écoliers se rendirent à ses leçons, et les louanges qu'il s'attira le firent bientôt connaître dans toute la cité; mais, dans peu, la foule qui allait l'écouter devint si nombreuse que les savans eurent les yeux sur lui. On examina toutes ses doctrines, on pesa toutes ses paroles, et l'on découvrit que de nombreuses hérésies s'échappaient de sa chaire. Alors ce fut contre lui, comme autrefois contre Abeillard, un hourra universel, qui fut le signal de sa chute. De bonne foi, ou par envie, tous se liguèrent contre lui et le forcèrent à sortir de l'Italie.

Ici commencèrent les malheurs qu'Agrippa eut à essuyer dans son orageuse carrière, malheurs qu'une intelligence ordinaire aurait pu prévoir et dans lesquels ils se jetait tête baissée. Moins préoccupé de son œuvre, il eut vu qu'à une époque de spiritualisme, comme celle du quinzième siècle, les idées matérielles, pour parvenir à des résultats inconnus, seraient infaillliblement prises pour des moyens occultes, pour des œuvres de Satan. Il en devait être nécessairement ainsi, parce que le monde n'était pas prêt pour de pareilles révélations; avant de les recevoir, il devait se dépouiller de cette poésie mystique, dans laquelle Dieu l'avait endormi comme une crysalide, depuis des siècles.

Agrippa, comme tant d'autres avant et après lui, voulut précipiter les desseins de Dieu, il ne fit que précipiter sa chute. Au lieu de reconnaître la main qui

le frappait, il ne voulut pas accepter sa défaite. Il y avait encore au monde un pays où il espérait pouvoir déposer ses pensées, sans avoir à craindre de les voir étouffées par le fanatisme. De l'autre côté des Alpes, était une terre de liberté, où le pape et les empereurs ne pouvaient l'atteindre, c'était la Flandre. Agrippa s'y rendit, et profita du séjour qu'il y fit pour publier un livre hardi intitulé: *La philosophie occulte*. Malheureusement personne ne le comprit dans sa signification vraie. Ceux qui le lurent ne surent y trouver que des recettes astrologiques, qui firent accuser son auteur de magie; il fut censuré par le clergé, et jeté par les échevins dans les prisons de Bruxelles, dans lesquelles il resta un an enfermé; s'il en sortit, ce fut grâces aux soins de l'archevêque de Cologne qui avait accepté la dédicace de ce livre.

Ainsi, frappé deux fois dans ses espérances, Agrippa n'aurait peut-être pas eu la force de se relever, si une main puissante ne lui eut été tendue. Il y avait à cette époque, à la cour de France, une femme dont la haute intelligence soutenait la monarchie que sa légèreté avait plusieurs fois mise en péril. De grandes qualités viriles, unies à des défauts dont la plupart appartenaient à son sexe, la fesaient remarquer: c'était Louise de Savoie, mère de François Ier: elle commençait en France cette influence italienne qui devait se continuer plus tard par les Médicis et Mazarin.

Louise de Savoie vint au secour d'Agrippa, et, sans craindre les foudres de l'église qui semblaient suivre partout le sorcier, comme on commançait à l'appeler, elle le fit venir à la cour et le nomma son médecin. Elle voulait aussi qu'il fut son astrologue; mais Agrippa, instruit, par tout ce qui lui était arrivé, du danger que l'exercice de cette science fesait courir aux hommes habiles, se refusa aux désirs de la régente.

Désormais abrité sous une protection royale, Agrippa reprit ses travaux que les persécutions l'avaient forcé d'interrompre; il se laissa aller à son goût pour les choses étanges et inouies; il s'attacha à prouver ce qui s'était présenté jusqu'ici à l'esprit de tout le monde comme des impossibilités; mais comme cela sortait du domaine des intelligences ordinaires, on prit toutes ses assertions pour des paradoxes, et dans l'impuissance de les résoudre, on trouva plus facile de les condamner.

Pendant tout le temps qu'Agrippa demeura à la cour de France, il sembla oublier la mission scientifique qu'il avait entreprise. L'influence de la cour réagit sur son esprit, et lui en fit perdre toute la gravité. Il s'assouplit à toutes les habitudes, à tous les caprices royaux; il se fit courtisan pour les satisfaire; et comme il portait dans cette nouvelle carrière l'habileté qui lui avait valu sa réputation, il avança vite en faveur; il fut l'ami des grands, et employé par eux à des négociations politiques qui le mirent en relation avec tous les grands hommes de son siècle.

Alors et comme si cette existence heureuse et honorée avait été le but unique de ses désirs, il se repentit de ce qu'il avait antérieurement fait et publia un livre dans lequel il reniait tout son passé. Ce livre intitulé: *Vanité des Sciences*, est le dernier adieu qu'il leur fit. Il semble avoir été pensé par un croyant, et écrit par un athée. Mais ce que l'on aime surtout à y voir, ce sont des attaques directes contre la magie et les arts superstitieux. Agrippa s'attache à prouver que, non seulement il n'a pas exercé ces arts, mais même qu'ils n'existent pas. Ce livre plut par son objet à la frivolité de cette époque; l'arbre de la science était trop élevé pour elle, elle aimait mieux que quelqu'un l'abattit comme un arbre inutile.

Mais tous les actes d'Agrippa à la cour, cette légèreté pour les choses les plus graves, ce dédain pour sa vie passée, cet abandon de sa gloire n'étaient qu'un masque de courtisan pour se maintenir au poste orageux où la faveur l'avait placé. Il avait dépouillé pour tous le vieil homme et, en public, il s'en glorifiait hautement. Mais, à part lui, et pour un homme seulement, il était resté ce qu'il avait toujours été, c'est-à-dire Agrippa le savant philosophe, le hardi penseur et le calculateur profond; cet homme pour lequel il ne faisait pas mystère de son intelligence, c'était le connétable de Bourbon, celui qui, plus tard, fit payer à la France un caprice de la reine.

Agrippa avait su distinguer ce vaillant capitaine qui fesait éclat dans la tourbe des courtisans; il s'attacha à lui, le suivit dans tous ses voyages, dans toutes ses expéditions; il éclaira toutes ses démarches, conseilla tou sses actes et détermina toutes ses résolutions. Cette amitié lui fut fatale, car, lorsque le connétable rompit avec la couronne, Agrippa fut enfermé dans sa disgrace et dut quitter la cour avec lui. On assure qu'en se séparant de son élève, il lui prédit ses succès contre sa patrie: « allez, dit-il, vous aurez pour laver votre injure des bains de sang français. »

L'affection d'Agrippa eut autant d'influence sur l'esprit de Bourbon que celle de Machiavel sur les actions de César Borgia. Tous deux firent suivre à leurs élèves une carrière aventureuse, sans exemple à cette époque; tous deux firent de leur valeur le levier de leur génie, et sans la pierre qui tua Bourbon au siége de Rome, et sans le coup de feu qui arrêta Borgia devant le château de Viane, on ne sait pas ce qui fut advenu de l'Europe, tourmentée qu'elle était par ces deux boute-feux, que deux hommes d'intelligence lui avaient envoyés. Qu'aurait-on eu pour satisfaire l'ambition orageuse du connétable? Aurait-on pu endormir un instant celle de César Borgia? lui qui pour se condamner à un travail de Titan, avait pris cette orgueilleuse devise: *Aut Cesar aut nihil!* — Ou César ou rien.

Il est possible que les échecs que ces deux capitaines essuyèrent, furent cause des chagrins qui tourmentèrent les dernières années des deux philosophes. Toujours est-il qu'Agrippa ressentit cruellement les coups de la mauvaise fortune qui abattirent le connétable. Il ne put surmonter la douleur qui s'empara de lui à l'annonce de sa mort: il se retira dans un village des Alpes, où il s'enferma dans une retraite absolue.

Huit ans plus tard, des voyageurs qui revenaient



AGRIPPA.

d'Italie trouvèrent un jour sur la frontière de France un homme qui s'approchait péniblement; les souffrances, plutôt que l'âge, semblaient avoir abattu ses forces. Ils le recueillirent et le soutinrent pendant tout le reste de la route jusqu'en France. Arrivés en Provence, ils le déposèrent dans un chétif village, entre les mains d'un jeune médecin, qui promit de se consacrer à sa guérison.

Ici finit la vie active d'Agrippa; ce qui lui arriva dans la suite fut reçu par lui passivement, mais il ne le fit pas naître. Ainsi le jeune médecin que le hasard lui avait donné, sembla avoir été choisi d'une manière providentielle. C'était un jeune homme de trente-deux ans, mais considérablement vieilli par l'étude; son nom commençait à sortir de l'obscurité et de sa province : il devait avoir plus tard un grand retentissement.

Aussitôt qu'il eut vu l'illustre malade qui lui fut emmené, et qu'il eut entendu le nom qu'il portait, ce jeune homme s'inclina profondément devant un pareil hôte, et, dès ce moment, se dévoua à lui. Non seulement il avait compris tout d'abord cette grande douleur qui était comme un martyre infligé au génie, mais encore il mit pour la soulager un empressement fraternel qui semblait déterminé par un motif d'intimité secrète, par un lien inconnu qui les unissait tous deux peut-être à leur insçu.

Ce lien était une communauté de travaux et de souffrances, c'était surtout le prestige du nom célèbre d'Agrippa sur un homme qui espérait élever le sien aussi haut. Car celui qui l'avait recueilli, qui, à cette heure, lui donnait ses soins et tous les secours de la science, et qu'il prenait, lui, peut-être, pour un empirique assez zélé, était au contraire un astrologue qui

la renommée lui donnait pour rival, mais que les savans plus justes que la communauté lui donnaient au contraire pour disciple.

C'était Nostradamus, ce devin prodigieux, qui devait, quelques années plus tard, étonner le monde par ses prédictions. Lorsqu'à Agrippa l'eut reconnu, il se trouva heureux d'une rencontre si providentielle, qui lui permettait de confier au moins son dernier mot avant de mourir à quelqu'un qui pourrait le comprendre; il était sûr désormais de pouvoir laisser son héritage entre les mains d'un homme qui le ferait fructifier.

Mais avant, et comme il jugeait sa maladie mortelle, il voulut au moment de descendre dans la tombe rentrer dans le peuple qu'il se repentait d'avoir abandonné pour courir à la gloire: la gloire qu'il avait rêvé être le ciel, et dont ses ennemis avait fait une potence où ils l'avaient ignominieusement crucifié. Il voulut, pour consommer ce sacrifice d'expiation, aller mourir dans l'endroit le plus humble, afin de rendre, dans le sein du peuple, la vie qu'il avait reçue de lui.

Il s'achemina donc, suivi du son jeune émule, qui ne l'abandonna plus, par le nord de la Provence, vers Lyon qu'il avait choisi pour être son tombeau : après bien des journées de fatigue, il eut l'amère consolation d'y arriver; il traversa, comme nous l'avons dit, la ville dans une grande partie de sa longueur, et, grâce au secours de son compagnon, il parvint jusqu'à l'hôpital. Il était au moment d'en franchir le seuil, derrière lequel il espérait trouver du repos pour son agonie, lorsque le dominicain le reconnut. Agrippa comprit bien alors que sa dernière heure allait encore amener une persécution; mais, se résignant courageusement à la subir, il entra dans la salle commune et demanda, comme les autres, un de ces lits dans lesquels on ne s'étend que pour attendre la mort.

Agrippa avait encore un autre ennemi à craindre, un ennemi qui grondait déja dans tous les quartiers de la ville, qui se répandait et grandissait de minute en minute; c'était le fanatisme de la population lyonnaise, réunie par la présence d'un sorcier maudit, qui pouvait, au dire de tout le monde, vendre par un traité la ville à Lucifer.

Le tumulte excité pendant toute la journée, éclata vers le soir; les groupes disséminés se pelotonèrent et se ruèrent ensemble vers l'hôpital. Il fallait que les deux magiciens sortissent de la cité qu'ils souillaient par leur présence; il le fallait pour la sûreté de tous.

— Ce sont eux, dit le jeune provençal qui écoutait les bruits qui venaient du dehors; ce sont eux, ils approchent.

— C'est ici comme partout, disait Agrippa : nulle part un asyle et du repos pour moi.

— Ecoutez-moi !

— Ce qui m'a toujours arrêté c'est l'ignorance des masses et la colomnie qu'on leur jetait contre moi pour les égarer. Mes ennemis m'ont fait passer pour faussaire et faux monayeur : savez-vous, dit-il en se retournant vers Nostradamus, qu'on dit de moi que je change pour quelque temps la corne et le cuir en or, et que je paie mes hôtes avec cette monnaie.

— Ils arrivent, s'écria le jeune homme, tout entier aux scènes qui se passaient dans la rue.

— C'est qu'on a dit aussi que, lorsque j'étais en Italie, je fesais étrangler mes élèves par le diable, afin de me libérer envers lui : oh ! c'est que de même qu'autrefois ceux qui cultivaient les lettres étaient réputés *grammairiens et hérétiques*, ceux qui s'occupaient de la langue hébraïque étaient pris pour *juifs;* de même, aujourd'hui, ceux qui pénètrent dans les causes de la nature, sont condamnés comme irréligieux, et ceux qui recherchent les sciences mathématiques et physiques passent pour s'occuper de magie : oh ! ce monde est bien ignorant !

— Dieu ! quel acharnement ! disait Nostradamus, qui regardait par une lucarne les mouvemens de la populace qui s'avançait.

— Et dire que je n'ai jamais été compris ! continuait le moribond; je portais à la société, qui agonise dans le besoin, le pain de la science pour réparer ses forces, et elle l'a pris pour du poison ! Je voulais l'éclairer, et elle a éteint la lumière dans mes mains ! — Sois plus heureux que je ne l'ai été ! dit-il ensuite à son ami. Ne sème pas ton courage comme je l'ai fait; maintenant, au bout de mon chemin, je n'ai rien pour me mettre à l'abri.

— Mais, hâtez-vous, lui disait son compagnon; ils ne sont plus qu'à quelques pas d'ici; le danger approche.

— Il sera toujours temps de l'éviter, répondit Agrippa d'une voix calme, qui contrastait avec le bruit de mort qui grondait au-dessous de lui. Ecoutez-moi : la magie est l'art de connaître les secrets intimes de la nature; je l'ai assez étudiée pour en savoir toute la vanité. Le croyez-vous ?

— Oui.

— Eh bien ! je veux qu'à présent, au moment de la mort, elle me soit plus utile que pendant ma vie.

— Rien ne vous sauvera, disait le jeune astrologue; la multitude force déja les portes.

— Partons, dit Agrippa, la face exaltée par la fièvre, le front brûlant et les yeux allumés.

— Où allons-nous ? dit Nostradamus d'un air effrayé.

— Au devant de nos ennemis.

— Ils sont entrés.

— Pressons-nous, dit Agrippa en se jetant à bas de son lit; nous serons dans la cour avant eux.

Et ils se hâtèrent rapidement. Arrivés dans la cour, ils virent la foule qui escaladait les grilles.

— Le sol est vierge, dit Agrippa : nous sommes sauvés !

Nostradamus comprit qu'il allait se passer une de ces scènes de magie dans laquelle le grand sorcier épuiserait toute la puissance de son art pour arrêter la foule qui beuglait comme un troupeau de hyènes derrière les barreaux de fer de l'entrée. Il se mit à l'écart pour regarder.

Agrippa, qui d'abord s'était retiré, reparut bientôt, ayant sur la tête une couronne de verveine et sur

le dos une ceinture de fougères de mai tressée. Il était vêtu de blanc, et il avait sa robe étoilée de chauves-souris. Son cou était chargé d'un carcan, autour duquel brillaient sept pierres précieuses portant chacune le caractère de la planète qui la dominait.

A cette vue, la foule resta muette et le regarda attentivement.

Le magicien tira de son sein un vase triangulaire plein de roses, ramassa à terre une baguette de sureau en sève qui se trouva à ses pieds comme par enchantement, se déchaussa, prononça en murmurant quelques paroles de grimoire, et s'approcha à reculons du grand ormeau qui ombrageait la cour. A peine l'eut-il touché, qu'il se mit à tourner autour du tronc, de façon à tracer trois cercles l'un dans l'autre. Il grava ensuite sur la poussière les noms des esprits qui présidaient au siècle, à l'année, à la saison, au mois, au jour et à l'heure. Puis il plaça son vase au milieu des cercles, le découvrit, y trempa un bout du sureau et arrosa les assistans de cette liqueur.

Quelques gouttes arrivèrent à la foule et la forcèrent à reculer. On eût dit qu'une pluie de feu tombait sur elle. Elle considérait à présent le magicien avec terreur.

Celui-ci, après avoir fait le tour du grand cercle pour achever les aspersions, trempa un gant de parchemin vierge dans un bassin, se lava le front et les tempes, et, après quelques hurlemens horribles, il ferma les yeux et commença ses évocations.

Il avait les paupières baissées et tendues, le corps tremblant et agité, les lèvres immobiles. On entendait cependant dans sa gorge le bruit entremêlé d'un grand nombre de voix qui semblaient vouloir en sortir. Une force invisible le soulevait de temps à autre, et chaque fois qu'il s'élevait, il n'avait qu'à toucher l'arbre avec sa main gantée pour retomber aussitôt dans les cercles.

Le prodige se renouvela plusieurs fois, mais le magicien en triompha toujours. A la fin, l'esprit rebelle, se sentant vaincu, se retira après un nouvel effort qui jeta le sorcier à genoux.

Il se reposa un instant des fatigues qu'il venait d'essuyer dans cette lutte invisible; puis le corps haletant et le visage enflammé, il se tourna vers la multitude collée contre les portes pour le considérer.

—L'esprit est dompté. Dites, que voulez-vous? lui cria-t-il d'une voix retentissante?

Et comme elle restait immobile et tremblante sous ces accens qui tonnaient gros de menaces, le magicien continua :

— Vous êtes venu pour tourmenter un homme; Eh bien! cet homme vous tourmentera à son tour. Malheur à vous de ne l'avoir pas connu! Il peut d'un regard vous lier chacun à votre place, vous écraser d'un geste, et d'un mot vous faire disparaître tous jusqu'au dernier. Vous ne savez pas que je suis Agrippa, le plus puissant de tous les sorciers depuis Salomon, dont les yeux se soient usés à force de lire dans les grimoires, les clavicules, les secrets d'Albert-le-Grand. Vous ne savez pas que mon ame est celle qui animait autrefois Zoroastre, le législateur des Indiens. Vous ignorez que personne ne m'a vu naître, et que nul d'entre vous ne me verra mourir.

Il attendit un instant pour voir l'effet de ces paroles sur la multitude. Ensuite il poursuivit d'une voix brève et saccadée.

— J'amène la disette, je souffle la peste et fais naître la guerre dans un royaume, parce que je gouverne les saisons, les épidémies et les rois. Je montre aux bergers la patenôtre du loup; j'apprends aux devins comment on doit tourner le sas; je fais courir nuit et jour les feux follets; les fées dansent, à ma voix, au clair de la lune; je favorise les joueurs, en leur faisant trouver le trèfle à quatre feuilles. Je fais du bien aux filous, en leur donnant la pistole volante qui revient dans la poche après l'avoir employée; je fournis aux voleurs des chandelles de graisse de pendu pour endormir la maison qu'ils doivent piller; je change, quand il me plaît, mes ennemis en loups-garous; je réveille les héritiers, en envoyant hors du cimetière les âmes de leurs parens en peine; j'envoie des feux follets pour troubler les ménages, pour peigner la chevelure des jeunes filles vierges, et pour tresser la crinière des cavales; je montre des secrets aux vieilles femmes pour guérir les fièvres; je mène les villageois dans les prés, la veille de la Saint-Jean, pour en cueillir l'herbe, à jeun et sans parler. Je montre aux gens à lire dans le grimoire, afin que le diable ne leur torde pas le cou à la première faute; je leur recommande de jeter en l'air quelque chose, une paille, une savate, un cheveu, pour que le diable ne les enlève pas eux-mêmes et s'en retourne paisiblement. Je montre aux nécromanciers le secret de se défaire de leurs ennemis, en les pendant en effigie, à minuit avec une corde de chanvre, ou bien en piquant au cœur une image de cire vierge; je fais sentir les coups aux sorciers, en les frappant avec un bâton de sureau; je fais voir dans un plat d'eau la figure de ceux qui vont au sabat; je jette sur des familles entières des sorts que rien ne peut conjurer; je fais mourir les bestiaux; j'enlève les enfans.

Et il continua long-temps cette énumération, dont le peuple n'attendit pas la fin. Effrayé de tant de ressources et de tant de puissance, réuni en un seul homme, il se précipita vers la porte d'entrée et l'obstrua pendant long-temps pour sortir. La voix du sorcier, toujours brève et saccadée, tombait sur ces pauvres gens comme des coups de fouet, et hâtait leur fuite. Ils ne se crurent à l'abri de sa colère que lorsqu'ils eurent roulé pêle-mêle dans la rue, et que l'huis se fût renfermé sur le dernier d'entre eux. On entendit ensuite au dehors des pas lourds et précipités qui s'échappaient dans toutes les directions, et dans quelques secondes tout reprit son calme habituel.

—Ainsi, dit amèrement Agrippa, en s'appuyant toujours contre le tronc de l'ormeau et en écoutant le dernier bruit de l'émeute qui expirait dans la rue, ainsi, voilà les hommes..... tous lâches et méchans! Ils croient à la puissance du mal, et se refusent d'ajouter foi à l'amour du bien!

— C'est que, parmi les hommes, le mal est la règle, et le bien l'exception, dit Nostradamus.

— Avec quelques vaines paroles j'ai semé plus de crainte dans leur esprit, que je n'aurais pu y introduire de lumière à force de raison; elle s'est arrêtée là, à ma voix, pour écouter avec terreur mes mensonges. La vérité ne l'aurait pas retenue.

— La vérité nous aurait perdus; car ces hommes de sang auraient franchi cette barrière : le prestige qui les a fait fuir ne les aurait pas effrayés.

— Tu te trompes, ami, lui dit Agrippa; j'aurais pu les laisser entrer dans la cour, aucun d'eux n'aurait osé franchir la ligne du grand cercle dans lequel ils me croient invulnérable et tout-puissant.

— Alors, ce qui fait de ce cercle une barrière insurmontable?

— C'est leur ignorance.

— Et ce qui vous y fait rester courageusement enfermé comme dans une citadelle?

— C'est que j'ai foi dans leur faiblesse.

— La magie est puissante, dit Nostradamus.

— La magie n'existe pas, dit Agrippa; c'est le charlatanisme de l'astrologie. Les temps ne sont pas loin où elle disparaîtra de la science qu'elle dépare. Peut-être suis-je destiné à l'exercer le dernier, car le siècle marche.

— Il n'aura pas fait assez de pas en vingt ans pour en être délivré. Il y aura encore des magiciens après vous. car je reste pour vous remplacer.

— Ecoute, dit Agrippa, à qui rapporteras-tu le fruit de tes travaux, aux autres ou à toi? Si tu le rapporte aux autres, éclaire-les; si tu le rapportes à toi seul, trompe-les. Dans le premier cas, tu seras malheureux, mais utile; dans le second cas, tu seras heureux, mais nuisible : choisis?

— Je choisis votre exemple.

— Prends garde : j'ai monté ma vie comme un calvaire, et je ne rencontre maintenant au bout que le découragement. J'ai brûlé mon front pendant dix ans au feu des fourneaux pour trouver le secret du grand œuvre, et l'alchimie a été impuissante à me le faire découvrir. J'ai demandé l'avenir aux cris des animaux, aux murmures des élémens, et rien encore ne m'a répondu. J'ai passé de longues années sur les clochers des cathédrales à examiner les astres qui gouvernent le monde, et je n'ai pu y lire ni les destinées des hommes, ni celles des empires. Je me suis pourtant consolé souvent de la vanité de mes recherches, en pensant que la science m'élevait à une sublimité inaccessible au intelligences ordinaires; mais le fanatisme s'abbattit si souvent sur moi, il me foudroya si souvent, que je courbai à la fin la tête avec résignation.

— Alors vous allâtes à la cour de France.

— Oui, et j'y vécus heureux et à l'abri des tentations de la science; mon unique étude fut de me faire aussi petit que j'étais devenu grand; je m'efforçai long-temps de descendre à force de doute et de frivolité au niveau de ceux qui m'entouraient; mais je croyais y parvenir lorsque mon cœur vint se mettre à l'encontre de mes résolutions.

— Votre génie se réveilla à la vue du connétable.

— Je voulus, comme Machiavel, régénérer moi aussi, le monde par l'épée, je m'unis à Bourbon. J'étais la tête, il était le bras; mais je fus encore brisé au premier choc. En vérité, le dévouement est comme la science une duperie.

La nuit était déja fort avancée et le ciel si noir qu'il semblait s'être abaissé pour les écraser. Toute la nature était calme autour d'eux. Un silence de mort les enveloppait. Tout-à-coup une petite étoile bleue scintilla dans le sombre du firmament; Agrippa leva les yeux et tressaillit : Déjà, dit-il, en se parlant à lui-même, déja. Il tomba ensuite à genoux et pria avec ferveur; quand il se releva ensuite sur le bras de son ami, il se trouva plus faible : l'étoile avait pâli sensiblement.

— C'est l'étoile qui préside à ma vie, la vois-tu?

— Oui, maître.

— Elle disparaîtra bientôt, je le sens.

— Du courage, elle brille encore.

— C'est son dernier éclat et l'annonce de mon dernier souffle; merci d'être resté pour le recueillir.

— Je le recevrai avec vos dernières volontés.

— Mes volontés ne seront que des fardeaux pour toi.

— Je les porterai.

— Long-temps?

— Jusqu'au bout.

— Eh bien je te lègue mon corps pour l'enlever aux méchans, et ma science pour l'arracher au doute. Et il s'affaissa aussitôt sur les bras de Nostradamus.

L'étoile qui jusqu'ici avait paru bluettant péniblement à travers les ténèbres qui la pressaient, s'éteignit tout à coup avec le dernier soupir du mourant, et tout fut dit.

La nuit était déja fort avancée et enveloppait Lyon d'une complète obscurité. Nostradamus releva le corps d'Agrippa, le chargea religieusement sur ses épaules et sortit de l'hôpital. Il arriva par des rues silencieuses et désertes jusqu'à la porte de la ville qu'il parvint à franchir sans être aperçu, et, quelques minutes après, il se perdit dans la campagne.

Le lendemain, lorsque la ville s'éveilla, elle apprit que les magiciens avaient réussi à tromper les gardes dont on avait eu soin d'environner l'hôpital. On fit des recherches pour les retrouver, mais on les interrompit bientôt, parce que bien des gens vinrent assurer qu'ils avaient vu les deux sorciers sortir de la ville avant le jour, à cheval sur un bâton.

Un an après, à pareil jour, un voyageur passa devant l'hôpital et traversa la ville sans s'arrêter. Quelques personnes qui avaient cru reconnaître en lui le sorcier Agrippa coururent après pour l'examiner de plus près, mais personne ne fut assez leste pour mettre son pas devant le sien. Depuis lors, le même voyageur passe, dit-on, annuellement par Lyon, sans jamais s'y reposer. Sa marche est si rapide que nul n'a pu l'atteindre encore. Son visage séculaire porte toujours les mêmes traits et les mêmes rides. — Le peuple l'appelle le Juif-Errant.

Prosper Barousse.

FONDATION DU ROYAUME DES VISIGOTHS.

(ESSAI HISTORIQUE.)

PREMIÈRE PARTIE.

Les orgies politiques des deux derniers siècles de l'empire romain, la corruption et la vénalité des soldats, l'orgueil et la trahison des généraux, avaient ouvert au flanc de la puissance des Césars, une plaie dont elle devait mourir.

Les usurpateurs et les tyrans se multipliaient dans toutes les provinces; les prétoriens dispensaient le pouvoir souverain; le sénat enregistrait servilement tous les attentats qui ruinaient le crédit et la considération de Rome; l'empire, en un mot, voyait naître avec chaque jour un malheur nouveau. Les armées, cette dernière sauve-garde des états qui croulent, n'étaient plus qu'un vaste foyer de révolutions; et l'on sait avec quelle funeste énergie les révolutions militaires précipitent la destruction des royaumes et la mort de toutes les forces normales et régulières des sociétés. Cependant, à aucune époque, Rome n'aurait eu plus besoin d'être unie, courageuse et patriotique, car le Nord remuait comme une fourmilière irritée; déja même les invasions barbares avaient commencé à ronger le monde romain. Au Midi, à l'Orient, au Septentrion, à l'Occident, partout les Césars de Rome mourante avaient eu à combattre contre de funèbres apparitions; et les plus glorieux exploits des capitaines de l'empire appartenaient à la lutte suprême qui mettait aux prises le génie civilisé de la vieille famille Celte et le génie encore farouche d'une nouvelle famille de barbares.

Au nombre des perturbations qui signalèrent la chûte de l'Université romaine, les ravages des Goths dans l'Italie et leur conquête politique dans le midi des Gaules doivent être comptés comme des événemens décisifs de la grande catastrophe sociale du Ve siècle. Ce qui donne à l'invasion de ces conquérans un caractère particulier, c'est qu'elle n'a pas été seulement un terrible drame militaire, mais une guerre de politique intérieure de diplomatie, allant s'attaquer au cœur de la vie impériale jusque dans le secret de ses palais, de ses conseils et de ses intérêts dynastiques.

L'opinion vulgaire donne pour patrie aux peuples gothiques, les régions scandinaves connues dans la géographie ancienne sous le nom de *Scandia*. L'île de Gothland aurait été leur berceau, en réservant d'ailleurs leur origine primitive qui est asiatique. Cependant, il est peu vraisemblable qu'un pays aussi circonscrit que la Suède ait pu jeter sur l'Europe les multitudes nombreuses que l'histoire a marquées de la dénomination formidable de Goths. Il est donc plus naturel de penser qu'une émigration véritablement gothique sortie de la Suède, a rallié à elle d'autres peuples moins puissans qui se sont confédérés sous ce nom générique et l'ont adopté comme le signe de leur fortune commune. Les guerriers les plus illustres, et en général tous les chefs et dépositaires du pouvoir appartenaient à la nation purement gothique dont les deux premières familles étaient les Amales et les Balthes.

Les Goths s'arrêtèrent d'abord dans la Saxe et la Poméranie, entre l'Elbe et la Vistule; mais peu à peu ils se retirèrent de la Germanie et se portèrent à travers la Sarmatie jusque vers les Palus-Méotides. De là, ils s'étendirent dans les pays arrosés par le Danube, la Mœsie et la Dacie Orientales. Le Danube, frontière de l'empire de ce côté, n'était pas une barrière assez forte pour empêcher les Goths de faire des incursions sur le territoire romain; il fut franchi souvent, et les continuelles déprédations de ce peuple nécessitèrent de fréquentes expéditions de la part des gouverneurs impériaux. Caracalla fut le premier qui essaya les armes romaines contre eux, vers l'an 215. Mais on sait que ses prétendues victoires furent tournées en dérision par les habitans d'Alexandrie qui payèrent leur imprudence par un massacre général.

Le caractère remuant de la nation gothique prolongea et maintint presque sans interruption la guerre au sein de la contrée qu'elle s'était choisie. Gordius III remporta sur ce peuple des victoires (240) dont la nouvelle fut reçue à Rome avec des transports de joie. Dèce triompha des Goths en plusieurs rencontres (250-251), et périt dans une embûche; son fils, Dèce le jeune, fut également tué par les barbares. Gallien aurait eu souvent occasion de marcher contr'eux, s'il n'avait été le plus lâche et le plus indolent des princes. Claude II, surnommé le *gothique* battit leur armée forte de 320,000 hommes près du mont Hœmus et les aurait peut-être exterminés, si la peste ne l'avait enlevé au milieu de ses victoires. Son successeur Aurélien continua à combattre les Goths, les chassa de la Pannonie et les réduisit pour quelque temps à l'inaction.

La fortune des armes ayant fait tomber entre leurs mains quelques apôtres chrétiens qui combattaient dans l'armée de Valérien, on voit sur la fin du IIIme siècle, une partie de ces barbares se convertir à la foi du christianisme. Mais quatre-vingts ans après, une nécessité impérieuse les força à sacrifier leur conscience religieuse, encore faible, pour sauver leur existence nationale. Les Huns étaient arrivés derrière

eux et les avaient dépouillés de leurs possessions si long-temps défendues contre la puissance romaine. Dans cette consternation générale, Ulphilas, le célèbre évêque dont il nous reste une traduction gothique de la Bible, fut député vers l'empereur Valens, à Constantinople, pour proposer l'incorporation politique de sa nation dans les terres de l'empire. Valens hésita d'abord, mais sur la promesse que firent les Goths, chrétiens et payens, d'embrasser l'arianisme, ce prince, dont le fanatisme pour Arius a rempli l'histoire de tant de pages sanglantes, se laissa toucher, et leur assigna la Thrace pour nouveau siége de leur colonie.

A la suite de cette concession, les Goths commencèrent leur retraite vers la Thrace. Selon leur position, plus ou moins orientale sur le Danube, ils étaient divisés en deux nations, alliées politiquement et pour les guerres dangereuses qui menaçaient leur sûreté commune; mais rivales d'ambition, de pillage et de prépondérance. Ceux des Goths qui étaient à l'Orient prenaient le nom d'Ostrogoths (c'est-à-dire *orientaux*, de *ost*, Est), et ceux du couchant celui de Visigoths (*occidentaux*, de *West*, Ouest).

Les Visigoths traversèrent le Danube sous les ordres de deux chefs, Alavin et Fritigerne. Athanaric, leur roi, n'avait point quitté la gauche, espérant peut-être défendre quelque partie du pays contre les Huns, ou, comme on le rapporte, par fidélité au serment qu'il avait fait à son père de ne jamais mettre le pied sur le territoire romain. On porte à plus de deux cent mille hommes le chiffre de la population militaire qui se répandit dans la Thrace avec Alavin et Fritigerne.—

Si Rome n'avait pas dès-lors déja été en proie au désordre, à la misère, et à l'incurie qui l'ont tuée, la colonie gothique aurait pu prospérer dans la Thrace; car les nouveaux habitans se montrèrent zélés pour l'agriculture et semblaient déposer leurs goûts farouches et belliqueux. Mais le gouvernement les laissa manquer de vivres et les exaspéra par l'injustice et les violences de ses officiers de fisc, de guerre et de magistrature. Les Visigoths ne tardèrent pas à se révolter, ravagèrent la contrée, firent subir plusieurs échecs aux légions romaines commandées par Lupicius, et restèrent à peu près maîtres du pays, malgré la déroute des Ostrogoths accourus pour les soutenir. Les armées impériales, conduites par Valens en personne, ne furent pas plus heureuses que celles de ses lieutenans; l'empereur fut battu dans les plaines d'Andrinople, et cette campagne lui coûta la vie. Il périt brûlé dans une chaumière où il s'était réfugié (378).

Enhardis, et réveillés à leur instinct de conquête et de brigandage, les Visigoths ruinèrent totalement la Thrace, et portèrent la terreur et la désolation jusque sur les côtes orientales de la mer Adriatique. L'exemple de ces barbares, qui voyaient croître avec orgueil leur fortune, pouvait précipiter la chûte de l'empire, en excitant l'appétit désordonné des conquêtes chez toutes les nations qui pressaient l'Italie comme une meute menaçante et prête au carnage. Théodose déploya donc contre eux toutes les forces qu'il put réunir, et Athanaric, vaincu, vint mourir à Constantinople en 387 ou 382. Les Visigoths furent refoulés dans la Mœsie et la Thrace, où la sévérité de Théodose les confina sous menace d'une destruction totale, s'ils rompaient leur ban. La munificence impériale affranchit les vaincus de toutes contributions et charges publiques, les Visigoths semblaient enfin se résigner à la vie paisible de l'agriculture. Les guerriers et les jeunes gens qui préféraient les armes au repos, furent enrôlés pour le service de l'empire; on donna à ce corps d'auxiliaires des chefs d'origine gothique, entre autres Alaric, dont le nom est demeuré fameux par le sac de Rome et les coups formidales qu'il porta au colosse chancelant de la puissance Romaine.

Les Goths demeurèrent fidèles à Théodose tant qu'il vécut; mais à sa mort (395), l'ambition d'Alaric excitée par les sugestions du ministre Rufin, natif d'Eauze (aujourd'hui dans le Gers), fit proclamer une révolte générale des Goths contre Arcade, auquel était échu l'empire d'Orient dans le funeste partage que Théodose fit du monde romain en mourant.

L'éclat de la naissance d'Alaric qui appartenait à la seconde famille gothique, les Balthes, son courage et ses grands talens militaires, lui gagnèrent de suite la confiance et l'enthousiasme de sa nation; tous les débris se rapprochèrent, s'unirent et se mirent sous ses ordres. Stilicon, général d'Honorius, marcha contre lui; mais la Panonnie, la Grèce et la Thrace furent mises à feu et à sang par les révoltés, et Alaric ne mit un frein à l'ardeur de ses soldats qu'après un traité de paix, qui consacra l'oubli du passé et des avantages pour le présent au profit de sa nation; de plus, l'empereur Arcade consentit à accorder à Alaric le titre de général romain, et lui décerna le gouvernement des forces militaires de l'Illyrie orientale (396).

On ne sait pas positivement à quel titre les Visigoths continuèrent à faire partie de l'empire, si c'est comme sujets vaincus ou alliés libres; mais, quoi qu'il en soit, une révolte nouvelle, ou l'usage légal d'un droit conservé intact, fit proclamer Alaric roi des Visigoths en l'an 399.

Désormais ce conquérant va s'attaquer à l'Italie et à Rome elle-même, pour ravir au centre du foyer les dernières étincelles de vie qui soutiennent l'empire moribond. Sans motif, sans déclaration, Alaric envahit et saccage l'Italie en 400.—Chassé par Stilicon, il se retire; mais, dès que ses pertes sont réparées, il revient comme un taureau furieux se ruer sur la terre des Césars qu'il a mission de broyer sous le pied des barbares. Dans cette seconde expédition de 402, Alaric fit trembler la ville éternelle et la menaça d'une ruine sans exemple, si Honorius n'assignait des possessions honorables à la nation qu'il commandait et ne faisait prendre rang à son armée dans les légions impériales. Cependant, soit insuffisance de moyens militaires pour pousser la campagne, soit qu'il existât, comme le prétend l'évêque goth Jornandès, un traité secret qui concédait à Alaric le midi des Gaules et les provinces hispaniques, à condition qu'il délivrerait Rome des Vandales qui commençaient à l'effrayer, le roi



ENTREVUE DES AMBASSADEURS ROMAINS AVEC ALARIC.

visigoth s'était avancé vers les Alpes, paraissant vouloir ou feignant seulement de passer dans les Gaules. Stilicon arrive en toute hâte avec une armée venue de Germanie, rencontre celle des Goths près de Pollence ou Placintia dans le Piémont, l'attaque au milieu des fêtes de Pâques que les soldats d'Alaric observaient rigoureusement, et remporte sur elle une victoire complète. L'infanterie visigothe fut taillée en pièce; car, pour honorer la sainteté des fêtes pascales, elle s'était contentée d'une simple défense et n'avait point voulu ensanglanter ses armes. Cette déroute livra à Stilicon la femme, les enfans et presque toute la famille d'Alaric, et força celui-ci à solliciter la paix du vainqueur (403).

Stilicon dont les projets politiques étaient de regagner sur l'empire d'Orient l'Illyrie orientale, et de se servir des Barbares pour régner aux dépens d'Honorius, usa avec modération des avantages de sa victoire de Pollence. Alaric retourna dans la Panonnie et la Dalmatie et fut investi du commandement général de l'armée romaine dans l'Illyrie occidentale. Stilicon tenait Alaric prêt pour ses plans de guerre contre Arcadius, et négociait secrètement avec lui pour profiter du moment favorable à une attaque des possessions de l'empire d'Orient. Le général d'Honorius s'était assuré le secours du visigoth par de nombreuses promesses d'argent, de pouvoir et de participation personnelle aux projets dont Alaric ne devait être que le premier exécuteur. Mais la fierté et l'impatience d'Alaric ne voulurent voir dans toutes ces menées qu'un système tortueux pour ruiner la puissance de la nation visigothe, et une nouvelle irruption fut décidée en Italie entre les capitaines du roi barbare. Celui-ci fit sommer l'empereur de l'indemniser des frais qu'il avait hasardés pour les préparatifs commandés par Stilicon. Le sénat alarmé vota quatre mille pesans d'or pour adoucir et éloigner les Visigoths. Les auteurs byzantins ont soutenu que Stilicon tramait un complot contre la vie et le pouvoir de son maître Honorius, et que toutes ses mésintelligences mystérieuses avec Alaric n'avaient eu d'autre but que de l'employer pour l'exécution des desseins qu'il méditait pour donner le trône à Euchérius. On sait que Stilicon paya de sa tête (23 août 408) les noires manœuvres que l'histoire lui

a reprochées comme une trahison envers son prince et sa patrie, qui l'avait comblé d'honneurs et de richesses. Stilicon était vandale de naissance et rêvait peut-être l'intronisation des Barbares sous le dais impérial de Constantinople et de Rome...

Le supplice de Stilicon était une affaire de gouvernement intérieur et ne changeait rien à la situation d'Alaric vis-à-vis de Honorius. Il continua donc auprès de celui-ci les négociations dont Stilicon, comme ministre, avait arrêté les bases. Mais Honorius, à l'instigation de ses conseillers, ne répondit que par le silence et d'actives démonstrations d'hostilité. Alaric était alors dans la Panonnie, nourrissant toujours le projet de réduire l'Italie à son obéissance, si l'empereur ne lui accordait point la paix qu'il demandait. Informé des intentions belliqueuses du faible Honorius, il députe vers Ataulphe, son beau-frère, et lui donne ordre de rassembler tout ce qu'il pourra d'aventuriers et de soldats, Huns, Goths et autres. En attendant ce secours, l'entreprenant Alaric marche droit vers l'Italie, pille Aquilée, Crémone et d'autres villes, arrive devant Rome, et en peu de temps la jète dans les plus terribles extrémités d'un siége cruel et acharné. Le sénat envoie vers lui et l'exhorte à la clémence; Alaric irrité se borne à cette réponse : « Qu'on m'épar» gne la peine de piller Rome et qu'on me livre tout » l'or et toutes les richesses qu'elle renferme. » — « Que laisserez-vous donc aux Romains? demand» dent les embassadeurs. — La vie. »

Déja dans sa course vers Rome, Alaric avait été arrêté par un saint ermite qui le conjurait de pardonner à la maîtresse du monde; mais le Visigot méprisa ses prières en lui disant durement : « Je sens en moi « quelque chose qui me pousse à détruire Rome. — Parole terrible éloquemment interprètée par saint Augustin!

Le sénat essaya de désarmer la colère d'Alaric par ses supplications, et le voyant inflexible, il voulut l'effrayer par le tableau de la résistance désespérée de l'immense population de Rome : — Tant mieux, s'é« cria le barbare, plus l'herbe est serrée, et plus la faux y mord!

Rome aux abois aima mieux se dépouiller d'une partie de ses richesses que de combattre. Une rançon énorme, recueillie parmi les habitans et classée au nombre des plus saintes contributions patriotiques, obtint la cessation des horreurs de ce siége; cette rançon se composait de 5000 livres pesant d'or, 30,000 livres d'argent, 4000 robes de soie, 3000 pièces de drap carlate et 3000 livres de poivre. Alaric conclut un raité avec Honorius, s'engagea dans l'armée romaine vec ses troupes comme auxiliaire, leva son camp et se transporta dans la Toscane (408).

Parmi les ministres de Honorius celui qui occupait le premier rang était Olympe, créature de Stilicon, puis son ennemi et son rival. Olympe avait dévoilé à l'empereur les intrigues de Stilicon dans l'espérance d'hériter de la faveur et de la puissance de son protecteur. Pour continuer le rôle qu'il avait pris en dénonçant les dangers d'une alliance entre Alaric et Stilicon, il opina dans le conseil impérial pour une rupture ouverte avec le roi des Visigots et un mépris formel pour les engagemens du dernier traité de paix. Alaric insista pacifiquement pour que les conditions du traité fussent observées; mais Honorius et ses ministres traitèrent le vainqueur de Rome avec un si fol orgueil et une dureté si hautaine et si blessante, qu'il ne resta à Alaric d'autre moyen de faire respecter ses droits, qu'un nouveau châtiment contre les violateurs de la foi jurée.

Ces deux figures de Honorius et d'Alaric sont là comme un enseignement de la Providence. Quand elle veut faire mourir un empire, elle a soin de parer son agonie de quelque grand contraste qui nous fait mieux saisir le caractère de sa décadence et de sa mort. — Ici, le prince loyal, généreux, magnanime, fidèle observateur de sa parole, c'est le roi du peuple barbare, l'empereur du monde civilisé, a l'attitude d'un monarque lâche, paresseux, perfide et profanateur de sa foi.

Les embarras que les irruptions des Goths avaient multipliés au sein du gouvernement romain, avaient enhardi toutes les ambitions qui arrachaient un à un les membres affaiblis de l'empire de Théodose. Les légions de la Grande-Bretagne avaient donné la pourpre (407) à Constantin, simple soldat, mais distingué par sa bravroure et un nom qui était resté cher aux armées. Il passa aussitôt dans les Gaules et se fit reconnaître comme empereur, depuis le Rhin jusqu'aux Alpes et aux Pyrénées. Vainqueur de Sarus, général goth au service de Rome, et encouragé par la faiblesse et l'anarchie où était tombée la cour de Honorius, Constantin poussa l'audace et la présomption jusqu'à faire proposer, par une ambassade à Ravenne, que l'empereur le reconnût pour collègue (409). Honorius dissimula son ressentiment, et se soumettant aux exigences d'une position critique, il associa Constantin à l'empire, lui donna le titre d'Auguste, lui envoya les insignes de la souveraineté et accepta Arles pour siége du gouvernement du nouveau César.

Pendant ce temps (409), Alaric, poussé à bout par le déni de loyauté que lui avait fait Honorius, recommença la guerre, et investit Rome en attendant l'arrivée d'Ataulphe, avec les secours duquel il pourrait former le siége en règle de la grande cité. Sa jonction faite avec les troupes de son beau-frère, le roi visigot poussa si vivement ses attaques contre Rome, qu'au bout de quelque temps la famine, la terreur et le découragement la lui livrèrent à discrétion. Alaric déposséda le faible Honorius et éleva à l'empire le préfet Attale-Priscus. Cette création impériale improvisée était destinée à couvrir les projets d'Alaric, qui, s'étant fait nommer généralissime des armées romaines, avait opéré la conquête de presque toute l'Italie. Dans la même année, il dépouilla Attale de sa dignité, et restitua, au moins en apparence, le pouvoir à Honorius.

Alaric s'était éloigné de Rome et paraissait disposé à laisser en repos Honorius, qui continuait sa royauté chimérique à Ravenne, lorsqu'un nouvel incident vint

rallumer la guerre. La princesse Placidia, prisonnière d'Alaric, n'ayant pas été rachetée comme celui-ci l'exigeait, le rois des Visigoths marcha plein de fureur contre Rome pour la troisième fois. Elle fut enlevée le 24 août 410 et livrée à toutes les horreurs du pillage. Les richesses amassées par neuf siècles de triomphes et de grandeur, passèrent dans l'espace de trois jours aux mains des barbares, et la maîtresse du monde devint à son tour l'esclave humiliée d'un goth.

Alaric abrégea son séjour à Rome, de crainte que son armée ne s'y amollit; il méditait du reste la conquête de la Sicile et de l'Afrique. Il s'avança donc vers sa nouvelle proie, en dévastant sur son passage la Campanie, l'Apulie et la Calabre, et au moment de s'embarquer pour la Sicile, il fut attaqué d'une maladie mortelle à Corentia. La singularité de sa sépulture dans le lit même du Busento ou Vafenite, avec des richesses prodigieuses, est un fait généralement connu. Nous ne le raconterons donc point.

C. G.

(La seconde partie à une prochaine livraison).



VINCENT DE PAUL.

Ce n'est point un panégyrique riche de toutes les pompes de l'éloquence, ni une histoire complète que nous consacrons dans cet article à la vie si pleine et si touchante de saint Vincent de Paul : sans doute que tous les ornemens du langage seraient dignement employés à célébrer ce héros de la charité; mais il est une beauté morale si relevée, si complète, qu'il faut bien se garder de lui donner une parure, parce qu'elle la voilerait sans l'embellir. Nous nous bornerons donc à choisir dans la vie de cet homme, les actes et les sentimens qui le font mieux connaître, et puissions-nous raconter ses bienfaits envers l'huma-

nité comme il les accomplissait lui-même, avec la simplicité de l'esprit et l'entraînement du cœur.

Vincent de Paul naquit en 1576 dans le petit village de Pons, près de Dax, dans le département des Landes. Dans son bas âge, il gardait les troupeaux de son père, pauvre cultivateur qui vivait de son travail sur son petit héritage. La première vertu qui se réveilla dans le cœur de l'enfant fut la charité, la charité qui devait plus tard lui faire opérer des miracles. Il y a tant de charmes dans les premières années du jeune Vincent, qu'on trouve du plaisir à s'y arrêter pour en parcourir les détails. Ainsi sa dévotion à Notre-Dame-de-Buglose, vieille église bâtie par les chrétiens fugitifs devant les sarrasins d'Espagne; ainsi ses aumônes aux pauvres qu'il rencontrait dans la campagne.

Un jour qu'il se trouvait possesseur de trente sous, fruit de ses petites économies qu'il avait accumulées, il se proposait de consacrer son trésor aux amusemens de son âge; mais un pauvre paysan malheureux et dénué s'étant présenté à lui, Vincent donna tout ce qu'il possédait sans rien garder pour lui-même. On l'envoyait souvent au moulin acheter la farine ou moudre les grains nécessaires pour les besoins de la semaine; Vincent qui rencontrait des pauvres sur son chemin, commençait par leur donner son argent, puis, lorsqu'il avait épuisé sa bourse, il arrêtait son âne, et prenant son sac de farine, il la leur distribuait à pleines mains.

Les parens de Vincent, touchés des nobles sentimens et de la vertu de leur fils, résolurent de le consacrer à l'état ecclésiastique. Le jeune homme embrassa ce projet avec une sainte joie. Il fut ordonné prêtre, et vint à Toulouse prendre ses grades dans l'université de cette ville. Il est à remarquer que Vincent de Paul ne s'est jamais vanté pendant tout le cours de sa vie d'avoir fait d'aussi fortes études, ce qui lui aurait ouvert le chemin des honneurs ecclésiastiques. On trouva plus tard, après sa mort, la preuve de ce fait dans ses papiers. Le prêtre qui devait un jour ranimer l'église de France et adopter tous les malheureux, était un homme de patience et d'humilité, qui ne voulait de son ministère que le travail et les sacrifices qu'il impose.

Aussi Dieu le prépara-t-il dès les premiers pas qu'il fit dans le monde à cette mission douloureuse qu'il s'était imposée, et de grandes infortunes furent infligées à celui qui se sentait porté à secourir ses frères, afin de mieux le préparer à compâtir à leurs maux. Vincent avait été appelé à Marseille pour affaires de famille; un gentilhomme de ses amis lui proposa de retourner par mer à Narbonne; il y consent et l'on s'embarque avec un vent favorable. Mais à peine ils étaient en mer, que trois brigantins turcs viennent fondre sur leur navire et s'en emparent aussitôt. Vincent fut conduit à Tunis et vendu successivement à plusieurs maîtres. Voici comme il raconte lui-même l'histoire de sa captivité et de sa délivrance:

« Je fus vendu à un renégat de Nice qui me mena à son Themat (sorte de fief tenu du grand seigneur); il était situé dans la montagne et non loin des déserts. Une des femmes du renégat, curieuse qu'elle était de savoir notre façon de vivre, venait me voir tous les jours au champ où je fossoyais, et un jour elle me commanda de chanter les louanges de mon Dieu; le ressouvenir du *quomodo cantabimus in terra aliena*, des enfans d'Israël, me fit commencer, la larme à l'œil, le psaume *Super flumina Babylonis*, à quoi elle prenait tant de plaisir, que c'était merveille. »

Cette femme fit des reproches à son mari de ce qu'il avait quitté sa religion, et lui parla si souvent de son esclave que ce renégat voulut voir le prêtre. Vincent raluma les remords et l'espérance dans le cœur de cet homme. Ils formèrent le dessein de s'évader, et Dieu favorisa leur fuite à travers les déserts et les flots. Vincent dit qu'il avait toujours eu la conviction profonde que sa captivité serait bientôt brisée. Ce pressentiment ne l'avait point trompé, il redevint libre; car le ciel ne lui avait imposé les maux de l'esclavage que pour le faire souvenir un jour des malheureux chrétiens qui gémissaient dans les fers des infidèles.

Vincent dut peut-être à ce souvenir de la captivité ce zèle brûlant qui le poussa sans relâche à secourir les malheureux chétiens que l'esclavage, chez les turcs, plaçait entre l'apostasie et la mort; il rapporta de sa captivité un sentiment de compassion profonde pour les maux de la servitude, et il puisa dans ce sentiment la force d'être importun auprès des grands, pour obtenir d'eux les moyens d'envoyer des missionnaires dans la Barbarie.

Quelques jours après son retour sur le sol de la patrie, Vincent de Paul fit le voyage de Rome pour aller visiter les tombeaux des apôtres, sans doute pour leur rendre grâce de son heureuse délivrance. Il vit dans la capitale du monde chrétien le cardinal d'Ossat, représentant de la France auprès du Saint-Siége. Vincent fut chargé par ce prélat d'une mission auprès du roi de France; et l'humble prêtre fut obligé de se soumettre et de paraître à la cour d'Henri IV. On lui offrit le titre d'aumônier de la reine et une riche abbaye; mais il refusa tous ces avantages pour accepter la cure de la petite paroisse de Clichy. Il trouva là peu de revenus, beaucoup de pauvres à secourir, des malheureux à consoler, une retraite pour y vivre ignoré.

Vincent passa dans la paroisse de Clichy les années de sa vie les plus douces dans la bienfaisance et l'obscurité: aussi quelle ne fut pas sa tristesse lorsque, par l'ordre d'un de ses supérieurs, il lui fallut rentrer dans Paris pour faire l'éducation des enfans du comte Emmanuel de Gondi. « Je m'éloignai tristement de ma petite église de Clichy, dit-il dans une de ses lettres; mes yeux étaient mouillés de larmes, et je bénis en sanglottant ces hommes et ces femmes qui venaient vers moi, et que j'avais tant aimés. Mes pauvres y étaient aussi, et ceux-là me fendaient le cœur. Je marchais avec mon petit mobilier sur la route de Clichy et je me rendis chez M. de Gondi, dont la maison allait être pour moi comme un monde nouveau. »

En effet, cette maison était fort brillante et rece-

vait tout ce que la ville et la cour avaient de plus distingué. On donna à Vincent une belle chambre, comme il le dit lui-même, mais il y vécut comme dans une cellule. Lorsqu'il suivit en Normandie la comtesse, il profita de son séjour dans la campagne pour faire des missions dans les villages et porter des secours aux malheureux. La charité de cet homme dévorait tous ses momens et toutes ses pensées; il organisa dans cette province des associations de bienfaisance, pour donner régulièrement des secours aux indigents, préludant de la sorte aux grands projets qu'il avait déja formés pour le soulagement de tant d'autres infortunés, dont le sort l'affligeait en secret.

Mais la gloire et la renommée vinrent chercher ce saint homme qui n'avait que faire de l'admiration du monde. Il fut importuné par des hommages et des respects dont il se croyait indigne, et son humilité l'entraîna loin de la maison de Gondi, où il ne trouvait point les abaissemens et les épreuves qu'il cherchait avant tout. Il retourna dans la Normandie pour y continuer sa vie de missionnaire obscur. Il allait de village en village, prompt à guérir les infirmités de l'âme, apporter des secours à la misère, lorsque le ciel vint lui présenter une nouvelle occasion d'exercer sa charité, occasion qu'il saisit avec empressement.

M. de Gondi avait obtenu le gouvernement général des galères. Vincent de Paul comprit qu'il pouvait opérer le bien dans ces réduits infâmes d'où semblent bannis la vertu et les remords, dans cet enfer où des malheureux damnés par la société qui les repousse trouvent moyen d'ajouter encore à la dépravation qui les a conduits jusque là. Il n'y a plus pour les misérables qui tombent dans cet abyme, le moindre espoir de rentrer dans la vie, et alors ils descendent dans la perversité, qui est la seule voie qui leur soit ouverte, et malgré les chaînes qui les couvrent, ils se créent les joies de la débauche pour oublier leur sort. Le cœur de Vincent de Paul fut saisi d'une profonde pitié à l'aspect de tant de maux, et sa puissante charité voulut racheter des malheureux qui étaient ses frères; elle voulut ressusciter des cadavres ensevelis dans leurs tombeaux et couverts de dalles larges et pesantes. Ecoutons-le parler, et jugeons de son cœur par ses actes et ses paroles.

« Je vis, en arrivant dans les galères, le spectacle le plus pitoyable qui puisse s'imaginer : des criminels doublement misérables, plus chargés du poids de leurs fautes que de la pesanteur de leurs fers, accablés de tant de misères qu'elles leur ôtent le soin et la pensée de leur salut. C'était une vraie image de l'enfer, où l'on n'entendait parler de Dieu que pour le renier, et de la providence que pour la maudire. Etant donc touché de compassion pour ces pauvres forçats, je me mis en devoir de les consoler et de les instruire; et surtout j'employai tout ce que la charité pût me suggérer pour adoucir leurs esprits : j'écoutais leurs plaintes avec patience; je compatissais à leurs peines; j'embrassais leurs fers pour les rendre plus légers, j'employais tout ce que mes remontrances et mes prières avaient de force pour que les officiers les traitassent avec plus d'humanité.»

Voilà ce que faisait Vincent de Paul à Marseille, à Bordeaux, dans toutes les villes de France où languissaient ces malheureux. A Paris, il obtint des adoucissemens à leur sort, et de la conciergerie, où ils étaient amoncelés, il les fit transporter dans un local particulier qu'il avait loué dans le faubourg Saint-Honoré, près de Saint-Roch. Après les avoir conduits processionnellement dans leur nouvelle demeure, il les visitait, les instruisait, et logeait souvent dans l'hôpital des forçats. Mais son dévouement alla plus loin. Vincent de Paul fait une mission pour les forçats de Bordeaux : parmi ceux qui reviennent à de meilleurs sentimens, on compte un jeune turc qui se convertit à la foi de J.-C. Mais à ses côtés le saint missionnaire a souvent observé un malheureux qui est sourd à toutes ses exhortations, et qui refuse de croire à sa parole. Il est trop absorbé par sa douleur pour se livrer au repentir de ses fautes. Il avoue à Vincent de Paul que le souvenir de sa famille, qu'il laisse plongée dans l'affliction, le poursuit, le désespère, le rend incapable de se posséder lui-même. Vincent de Paul n'hésite pas, il prend les fers de ce malheureux, lui fait rendre la liberté, et reste au bagne pour souffrir à sa place.

Quelques panégyristes du saint homme ont prétendu que ce fait ne leur paraissait pas appuyé sur des preuves suffisantes; ils n'ont pas cru pouvoir le donner pour certain. Loin de blâmer leur respect pour la vérité, on doit applaudir au contraire à cette probité qui n'admet rien qui ne soit basé sur des témoignages irrécusables. Cependant nous nous permettrons de penser qu'un fait rapporté par plusieurs historiens graves, et généralement admis comme vrai, ne peut pas être le fruit de l'erreur. Le respect et la dévotion qu'inspira le nom de Vincent de Paul ont pu exagérer tout ce qu'on racontait de lui. Cet acte de dévouement, qui fut sans doute dans les désirs de cet apôtre de la charité, a dû être complété par l'admiration des fidèles : mais, quoi qu'il en soit, il y a quelque chose de vrai dans cette tradition appuyée sur l'histoire. Les officiers des galères n'ont pas dû permettre que Vincent prit la place d'un forçat, mais Vincent a voulu la prendre.

Ce n'était rien pour cet homme de dévouement que d'avoir adouci le sort des malheureux forçats, et d'avoir secouru les pauvres habitans des campagnes par ses missions. Il s'associa des prêtres pour continuer son œuvre et perpétuer un bienfait qui serait mort avec lui : il fonda le collége des Bons-Enfans, qui fut d'abord occupé par quelques pauvres prêtres missionnaires comme lui, voués au soulagement des forçats et des paysans. La communauté s'agrandit, et la congrégation de ces bons missionnaires produisit tant de bien, qu'Adrien Lebon, prieur de St-Lazare, vint offrir à Vincent de Paule de lui céder sa maison pour lui et ses confrères. A cette proposition, l'humble missionnaire se mit à trembler de tous ses membres, et comme le bon Prieur lui en fit l'observation,

voici ce que Vincent de Paul répondit ingénument :

« Oui, monsieur, il est vrai que je tremble; votre proposition m'épouvante : elle me paraît si fort au-dessus de nous ; nous sommes d'indignes prêtres qui vivons dans la simplicité, sans autre dessein que de servir les pauvres de la campagne. »

Après cette réponse si touchante, qui découvre au grand jour tout l'effroi qu'inspirait à Vincent le bruit et l'éclat, et tout son amour pour les œuvres de dévouement connues de Dieu seul : il refusa l'offre avantageuse du prieur Adrien-le-Bon. Si on voulut l'amener à consentir que sa congrégation possédât le prieuré de St-Lazare, il fallut employer l'ascendant que son directeur et quelques personnes graves avaient sur lui, ces vénérables amis parlèrent, et il obéit.

Ainsi des missions étaient assurées pour les pauvres habitans des campagnes et les prisonniers, mais d'autres malheureux vinrent solliciter la charité de Vincent, et cette charité ne fut jamais impuissante. C'est à Paris, ville de misère et de dépravation, que Vincent devait être le plus excité à se dévouer pour le salut de ses semblables, pour le soulagement de ses frères ; Paris, où toutes les plaies de l'humanité étaient alors, comme aujourd'hui, les plus envenimées et les plus profondes. Vincent avait secouru dans les campagnes tantôt la misère, tantôt le vice, cette autre misère morale bien plus affligeante ; mais à Paris, à côté de la pauvreté se trouvent la dépravation, toutes les souffrances et tous les vices.

Pour porter remède à ces maux, Vincent fonda ces établissemens de charité dont il avait fait l'essai pendant ses missions. Cette puissance qu'ont les beaux desseins et les nobles caractères d'attirer vers eux les grandes âmes lui fit trouver des appuis et des secours. Cet homme avait la faculté de réveiller dans tous les cœurs les sentimens qui devaient concourir à l'accomplissement de ses pieuses entreprises. Parmi les personnes qui le secondèrent avec le plus de zèle, on compte madame de Marillac, qui fut l'âme de ses établissemens de charité. Le nom de cette femme se rattache à deux grands noms : elle avait long-temps pratiqué la vertu et fait le bien, sous la direction de Saint-François de Salles, l'apôtre de la Savoie. Lorsque Louise de Marillac vint à Paris, François de Salles confia cette femme toute de charité à la surveillance et aux conseils de Vincent de Paul.

Que de nobles dévouemens et de saintes pensées durent s'élever dans ce cœur où ces deux prêtres, qui consolaient alors l'église des ravages de l'hérésie avaient versé le feu de leurs exhortations et toute la vertu fécondante des paroles divines.

Louise de Marillac fut la supérieure de la première maison des dames de charité ; elle présidait aux assemblées où se réunissaient les dames pieuses vouées au soulagement des malades ; elle allait dans les hôpitaux, et jusque dans les réduits les plus cachés, prodiguer ses soins aux malades, et ces pieuses femmes bravaient jusques aux maladies contagieuses qui n'épargnent pas même le zèle qui vient les secourir. Louise de Marillac osa porter des secours et donner des soins à des pestiférés, comme l'assure une histoire du temps. A cette occasion, Vincent de Paul lui écrivit en ces termes :

« Je sais les malades que vous avez visités. Je vous avoue, mademoiselle, que cela m'a si fort attendri le cœur, que je fusse parti à l'heure même pour vous aller voir ; mais la bonté de Dieu sur les personnes qui se dévouent à lui me fait espérer que vous n'en aurez point de mal. Croiriez-vous, mademoiselle, que non seulement je visitais seul M. le sous-prieur de St-Lazare, qui mourut de la peste, mais que je sentis son haleine. Je touchai ses mains, et néanmoins ni moi, ni nos gens qui l'assistèrent, n'en avons pas eu de mal. »

Les encouragemens donnés par un tel homme devaient redoubler le zèle de ces pieuses dames dans le service des malades. Mais il n'y avait pas que les malades qui dussent attirer la pitié et le secours de Vincent. Cet homme, toujours aux aguets pour écouter ou voir les malheureux, pouvait-il ne pas entendre un si grand nombre de petits enfants délaissés pendant la nuit dans les rues et sur les places publiques. A Paris on comptait alors jusques à quatre cents de ces victimes ainsi abandonnées chaque année par la débauche et la misère.

Quelquefois la débauche et la misère venaient les reprendre ; une veuve qui les recueillait dans sa maison, rue Landry, vendait ces enfans à ceux qui venaient en acheter. Ces innocentes créatures étaient destinées à sucer un lait corrompu qui leur donnait la mort ; d'autres les employaient à des opérations magiques, d'autres à supposer des enfans de famille. Ceux qui restaient chez la veuve étaient mal nourris, mal traités par les servantes, qui, pour se débarrasser de leurs cris, leur donnaient des potions pour les endormir. Aussi la plupart mouraient dans la misère, et les autres allaient grossir le nombre des mendians et des femmes perdues.

Vincent de Paul vit ces pauvres créatures qui souffraient ainsi sans secours, et il versa des larmes amères ; la charité dilata son cœur ; il ouvrit ses bras à ces enfans sans père, il les adopta tous. Mais comment entretenir ces pauvres enfans si nombreux et si faibles. S'il ne fallait que les nourrir et les vêtir, on aurait pu y parvenir sans peine, mais il faut encore, et surtout, il faut des soins et un amour de mère pour ces êtres si faibles qu'on trouve mourans et nus sur la pierre où ils sont déposés. Où chercher des mères pour tous ces enfants : Vincent ne le sait pas, mais il aime ces pauvres créatures, il veut les secourir, il le pourra.

Les dames de la charité sont absorbées par les malades ; d'ailleurs, presque toutes ont une famille qui réclame leurs affections, et Vincent veut donner des mères aux enfants qu'il vient d'adopter. Alors il se souvient, et voyez comme les grandes inspirations s'attirent et se cherchent l'une l'autre, il se souvient qu'il avait vu dans les campagnes de jeunes filles timides et pieuses qui n'avaient point de penchant



VINCENT DE PAUL ESCLAVE A TUNIS.

pour le mariage. Il forme le dessein de les réunir dans une maison destinée aux enfants exposés, et les sœurs de la charité prirent naissance.

Mais avant que leur nombre fut assez grand pour atteindre le but du fondateur, avant qu'elles fussent préparées à cette chaste maternité sans hymen à laquelle Vincent les appelait; sa charité, qui ne pouvait pas attendre, eut recours à Louise de Marillac et à quelques autres dames pour soigner les premiers enfants qu'il peut recueillir.

Voici quelle fut alors son occupation de toutes les nuits : on le voyait, pendant l'hiver, alors que la neige et la glace couvraient toutes les rues, parcourir les quartiers de Paris. Il recueillait les enfans déposés sur les froides pierres des places publiques, les enveloppait dans sa soutane pour les réchauffer, et les portait aux saintes femmes qui l'attendaient.

Certes, je ne connais pas dans l'humanité de spectacle plus beau que celui de ce prêtre errant ainsi pendant la nuit, et marchant dans la neige pour sauver ces faibles victimes abandonnées dès leur naissance. Non, après la mort et la vie de Jésus-Christ, il n'est point de spectacle plus beau que celui-là. Qu'il devait être grand, ce bon prêtre, dans ses longues veilles d'hiver, seul, dans les ténèbres et l'isolement des rues. Il écoutait sans doute si le vagissement d'un de ces pauvres enfants ne se faisait pas entendre, et lorsque ses cris étaient venus jusques à son oreille, il se précipitait, il courait à lui pour le réchauffer sur son cœur.

Ah ! que de douleurs profondes, et à la fois que de grandes voluptés pour cet homme! Lorsque s'offrait à lui, mourant et glacé sur une pierre, un enfant repoussé par sa mère ; lorsqu'il entendait ses petits cris prêts à s'éteindre ; lorsqu'il voyait ses petites larmes glacées dans ses yeux; lorsqu'il l'étreignait avec amour, lorsqu'il l'arrosait de ses larmes, lui que sa mère avait déposé là sans douleurs, lorsqu'il l'adoptait à la face du ciel, seul témoin de ses embrassements.

Mais que disent toutes ces paroles, quoiqu'elles sortent du fond du cœur? Rien. Il faut lire le petit livre rédigé par les dames de la charité, qui s'imposaient le devoir d'écrire un journal de l'établissement, pour constater l'entrée des enfans qu'on apportait dans leur sainte maison et les pélerinages nocturnes de Vincent de Paul.

22 Janvier. — M. Vincent est arrivé vers onze heures du soir, il nous apporte deux enfants : l'un peut avoir six jours; l'autre est plus âgé. Ils pleurent, les pauvres petits! Madame la supérieure les a confiés à des nourrices.

25 Janvier. — Les rues sont remplies de neige. Nous attendons M. Vincent; il n'est point venu ce soir.

26 Janvier. — Le pauvre M. Vincent est transi de froid. Il nous arrive avec un enfant; mais il est déjà sevré celui-là. Cela fait pitié de le voir : il a des cheveux blonds, une marque au bras. Mon Dieu! qu'il faut avoir le cœur dur pour abandonner ainsi une faible créature!

7 Février. — L'air est bien vif. M. Vincent est venu visiter notre communauté. Ce saint homme est toujours à pied. La supérieure lui a offert de se reposer; il a couru bien vite à ses petits enfans. C'est merveille d'entendre ses douces paroles, ses belles consolations. Ces petites créatures l'écoutent comme leur père. Oh! qu'il le mérite bien, ce bon M. Vincent! Aujourd'hui j'ai vu ses larmes couler : un de nos petits est mort. C'est un ange, s'est-il écrié, mais il est bien dur de ne plus le voir!....

Ces modestes détails en disent bien plus que tous les panégyriques et nous font mieux connaître la charité de Vincent. Lorsqu'en l'année 1648, les aumônes et les secours des dames de charité furent insuffisans pour subvenir aux besoins de l'entreprise, Vincent de Paul réunit ces pieuses dames et sut ranimer leur zèle et provoquer à de nouveaux sacrifices leur bienfaisance, qui semblait ne pouvoir rien ajouter à tout ce qu'elles s'étaient imposé. Après leur avoir montré les grands résultats de leur entreprise et six cents enfans déjà sauvés de la mort ou de la débauche, il leur dit : «Or, sus, mesdames, la compassion vous a fait adopter ces petites créatures; vous êtes leur mère selon la grâce, depuis que leurs mères selon la chair les ont abandonnées. Voulez-vous aussi les abandonner à votre tour? Leur vie et leur mort sont entre vos mains. Je m'en vais recueillir les voix et les suffrages. L'aumône que vous refuserez ou que vous donnerez est un terrible jugement entre vos mains. Il est temps de prononcer leur arrêt, et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux.

Ces éloquentes paroles obtinrent un prompt résultat; il fut résolu qu'on soutiendrait à quelque prix que ce fut, une aussi pieuse institution. Les dames de la charité s'ingénièrent pour trouver des secours : elles s'adressèrent au roi; elles sollicitèrent sans relâche, et la charité de Vincent qui les animait leur fit surmonter tous les obstacles. C'est alors que le nom du saint homme fut béni par tous et que le parfum de ses actions s'étendit autour de lui. On dit que, pendant une de ses excursions nocturnes, il fut rencontré par une troupe de brigands armés qui se précipitèrent sur lui pour le dépouiller. Dans cette position, difficile, Vincent de Paul n'eut qu'à se nommer pour arrêter leurs menaces. Ils tombèrent tous à ses pieds et sollicitèrent sa bénédiction. Ces malheureux étaient peut-être des enfants abandonnés que leur isolement avait poussés au crime. A l'aspect de Vincent de Paul, ils durent se dire à eux-mêmes : alors que mes parens m'abandonnèrent, si cet homme avait été là, cet homme m'aurait adopté.

Voilà quel est l'empire de la vertu. Elle attire les respects de ceux mêmes qui vivent les esclaves du crime; elle est cette puissance qu'on peut nier sans doute, mais dont il faut subir l'influence salutaire forcément et contre son gré. Maintenant nous ne dirons rien ni des séminaires établis par Vincent de Paul ni de ses missions aux armées; car qui peut suivre cet homme dans tout le bien qu'il a fait. Qui ne serait accablé de fatigue après avoir écrit ou raconté toutes les nobles actions, tous les actes de dévouement dont l'accomplissement ne le fatiguait pas.

Mais pour comprendre ce que peut la charité dans l'âme d'un prêtre, passons à l'année 1639. La Lorraine avait été ravagée par les impériaux, et Richelieu soutenait une lutte terrible contre la maison d'Autriche. Le cardinal qui avait donné quelques 3,000 fr. à Vincent de Paul pour ses séminaires, poursuivait ses desseins, et s'inquiétait peu des ravages que les ennemis avaient fait en Lorraine pourvu qu'il fut en son pouvoir de leur fermer le chemin de Paris. Cependant il y avait en tout lieu des personnes, même d'une haute naissance, plongées dans l'indigence. Il se trouva des mères qui, par une rage causée par la faim, mangèrent leurs propres enfants; des religieuses avaient violé leur clôture pour aller chercher du pain; des filles de bonne maison s'apprêtaient à la prostitution pour éviter la mort; voilà ce qu'avait fait le cardinal, qui s'en inquiétait peu sans doute, ou qui du moins ne voyait aucun remède au mal; car comment donner du secours à toute une province désolée par la famine? Un ministre ne le pouvait pas.

Eh-bien, ce que le ministre ne pouvait pas avec les finances et le trésor de l'état, un prêtre osa l'entreprendre, et sa charité ne resta pas au dessous de l'œuvre. Quels furent ses moyens? De quelle main sortirent le million et les six cent mille francs envoyés en Lorraine, en grains, provisions de toute espèce, vêtements, bestiaux? On ne sait. Mais la Lorraine fut sauvée de la famine par Vincent de Paul. Et ce qu'il fit pour la Lorraine en 1639, il l'accomplit pour la Champagne, qui dans l'année 1649 se trouva dans les mêmes circonstances. Voilà des faits. Que peut-on y ajouter?...

Des hommes pour qui c'est un parti pris que de dénaturer les actions les plus significatives dans leurs principes ou leurs résultats; des hommes qui veulent servir la philosophie au dépend de la religion, vous répondent alors que vous racontez les merveilles de

Vincent de Paul, c'est de la philantropie. Je crois avec saint Vincent de Paul que la charité seule a pu opérer ces miracles. La philantropie tant vantée n'est qu'une mauvaise contrefaçon de la charité chrétienne; savez-vous, disait le père des enfants trouvés, pourquoi j'ai couché sur la paille lorsque j'étais missionnaire? Pour sauver des ames à Jésus-Christ. Qu'a produit cette philantropie tant exaltée? Qu'elle nous montre ses œuvres? Quelques livres de philosophie ou de morale, des traités, des systèmes, voilà tout. Mais une larme tarie, mais une plaie guérie dans le cœur ou dans le corps d'un homme, mais le verre d'eau froide donné au pauvre? Où est tout cela? Le Philantrope écrit sur les droits et les maux de ses semblables, l'homme charitable va les secourir.

Vincent de Paul fut le modèle des prêtres dont la mission est de se dévouer; ma loi est toute dans l'amour, dit Jésus-Christ, et Vincent fut tout entier dans ce sentiment. Cependant on se tromperait de croire qu'il ne savait point dans les circonstances dificiles, pratiquer les autres vertus du chrétien. Lorsque Anne de Bretagne se fut reposée sur lui de l'administration des affaires ecclésiastiques du royaume, cet homme toujours humble refusa le chapeau de cardinal qu'on lui offrit.

Toutes les fois que le conseil s'assemblait sous la présidence du cardinal Mazarin, Vincent de Paul n'oubliait jamais de solliciter des secours pour les pauvres, mais sa pitié ne le rendait ni faible ni facile dans la distribution des bénéfices et des charges ecclésiastiques. Il refusa même au prieur de Saint-Lazare qui lui avait cédé sa maison, une faveur légère qu'il croyait devoir blesser la justice. Le premier commença par lui reprocher son ingratitude et finit par tomber à ses pieds pour lui demander son pardon.

Lorsque les guerres de la fronde éclatèrent et que la cour s'enfuit à Saint-Germain, Vincent de Paul, l'homme de la retraite et de l'humilité, n'hésita pas à remplir ses devoirs de sujet fidèle à son roi. Il sortit à pied de Paris pour aller à Saint-Germain. Il vit le cardinal et fit tous ses efforts pour opérer un rapprochement entre les parlements et la cour. Il lui fut impossible. Alors il se retira dans la campagne et recommença sa vie de missionnaire. Vieux et presque infirme, il alla prêchant, dans la Guienne, livrée aux protestants, et les protestants lui témoignèrent tout le respect dû à son noble caractère.

Alors que les erreurs du jansénisme furent condamnées par le pape, Vincent de Paul écrivit et parla hautement contre l'hérésie, mais il alla toujours visiter Arnaud et Nicole qu'il aimait. L'obéissance qu'il croyait devoir aux arrêts du Saint-Siége, n'affaiblissait pas en lui son dévouement envers les solitaires de Port-Royal. Les vertus au lieu de se nuire dans le cœur de l'homme, s'enchainent et se fortifient les unes les autres, et il n'y a que les vices qui se dévorent entre eux.

Lorsque la mort approcha, Vincent de Paul ne fut point troublé. Il priait Dieu de le recevoir avec bénignité; il attendait avec confiance le jugement suprême que l'arbitre souverain allait prononcer sur lui.

Vincent de Paul ne mourut point de maladie; il s'éteignit. La mort ne vint pas le frapper; la vie se retira de son corps épuisé de travail. Les maladies, comme a dit un grand écrivain, correspondent toutes à quelque vice. A coté de chaque dépravation morale, une faiblesse physique une maladie surgit aussitôt. La vie de Vincent de Paul était trop pure pour qu'il put mourir de cette manière. La nature défaillait insensiblement en lui. Il fut pris quelques jours avant sa dernière heure, d'un engourdissement profond, d'un sommeil lourd qu'il regardait avec raison comme le précurseur de la mort. Allons, dit-il avec calme lorsqu'il se fut éveillé, voici le frère en attendant la sœur.

Le vertueux prêtre de Saint-Lazare, mourut le 27 septembre 1660, à quatre heures du matin. Avant que d'expirer, il leva les mains pour bénir la communauté qui priait à genoux autour de son lit. Ses bras et ses mains glacés s'abaissèrent; il poussa lentement un profond soupir comme un homme qui se repose, et ce fut le dernier. La France catholique rendit à sa mémoire les plus grands honneurs, car bientôt furent opérés par son intercession des miracles dont il est impossible de nier l'authenticité. Bossuet et Fléchier écrivirent au pape pour lui demander la canonisation du bienheureux Vincent, et le pape Clément XII ordonna qu'on informat de la vie et des mœurs du prêtre que le clergé de France avait dans sa foi déjà mis au rang des saints. Alors qu'on eut rempli toutes les formalités qui sont en usage dans ces circonstances et que la sagesse du pape eut entouré son jugement de toutes les garanties, Clément XII donna, le 16 juin de l'année 1737, la bulle qui permettait d'honorer Vincent de Paul d'un culte public.

I. Latour. (de Saint-Ybars.)

LE CHATEAU DE MICHEL MONTAIGNE.

Le Périgord conserve encore presque tous les manoirs que la vieille féodalité dissémina dans la première Aquitaine. Il n'est pas de département dans le midi de la France où on trouve un plus grand nombre de castels, de forteresses, d'abbayes et de monastères. La noblesse périgordine était fière et puissante; les gentilshommes, toujours en guerre avec leurs voisins ou avec les étrangers, multiplièrent les châteaux forts dont les épaisses murailles ont résisté aux injures du temps et au marteau des révolutions. Les Talleyrand, les Taillefer, les Laforce, les Biron, les Fénélon-Salignac, les Rastignac, les Bourdeille, les Daute-

Foris, nobles familles dont les hauts-faits sont consignés dans les fastes de notre histoire nationale, déployèrent tout le luxe de l'architecture gothique et de la renaissance dans la construction de leurs châteaux, aussi magnifiques que les palais de leurs rois.

Plusieurs de ces donjons seigneuriaux ne présentent plus aujourd'hui que des ruines presque ensevelies sous l'herbe. Le souffle d'un ange exterminateur a renversé les hautes tours dont les flèches portaient autrefois la bannière et les armoiries des fiers barons; les pierres des crénaux ont servi à bâtir les chaumières des paysans dont les ancêtres vécurent pendant plusieurs siècles attachés à la glèbe. Mais les châteaux du moyen-âge qui sont encore debout, suffisent pour nous faire connaître la puissance et les richesses des anciens seigneurs du Périgord. On ne peut voir sans étonnement ces masses énormes, entassées par plusieurs générations, où les vassaux trouvaient des cachots quand ils méconnaissaient la volonté du maître, et un asile lorsque les étrangers ou les brigands envahissaient la province. Mais l'admiration cesse bientôt; il ne reste plus que des souvenirs mêlés d'amertume; on ne sait pas si on doit maudire ou bénir les heureux du temps passé, qui ordonnèrent aux pauvres et aux faibles de pétrir avec leur sueur le mortier des châteaux forts bâtis sur les collines, sur les rochers, comme autant de nids de vautours. C'est en vain qu'on parcourt les innombrables détours de l'histoire féodale, on n'y trouve que doute et incertitude; les seigneurs protégeaient d'une main et écrasaient de l'autre.

Si après avoir visité inutilement le château du baron et la maison du gentilhomme, pour trouver dans le passé un de ces souvenirs qui consolent, on découvre le modeste asile d'un grand homme suscité par le ciel pour instruire ses semblables, on s'arrête sans demander si celui qui l'habita était baron ou simple gentilhomme, seigneur ou manant.

Si jamais vous parcourez le Périgord, allez voir l'antique castel où nâquit Brantôme le spirituel chroniqueur des scandales de son temps; le manoir d'Etienne la Boëtie qui, au seizième siècle osa écrire son *Traité de la Servitude volontaire*. Puis dans votre pélerinage artisque dirigez-vous vers Bergerac, la patrie du fougueux Cyrano, l'auteur du *Voyage à la Lune*. Quand vous aurez visité la jolie ville avec son aspect moderne et son pont si habilement jeté sur la Dordogne, suivez le cours de la rivière; portez vos pas vers l'ouest, arrivez jusqu'à Saint-Michel, parcourez un espace de huit lieues, et vous verrez le château d'un gentilhomme philosophe.

Saluez cette tour que nous apercevons là-bas sur ce petit côteau qui borde la Dordogne; c'est là que nâquit Michel Montaigne!

Ne vous attendez pas à trouver ici cette multitude de crénaux qui hérissent les donjons habités autrefois par les puissans barons du Périgord. Ils sont simples et modestes, et vous pourrez vous convaincre que la noblesse du seizième siècle ne déployait plus dans ses demeures le luxe des premiers temps de la féodalité.

Il y a quelques années, le château de Montaigne existait à peu près tel qu'il était du temps de l'immortel auteur des *Essais*: malheureusement il tombe en ruines, et peut-être dans un demi-siècle il ne présentera à la curiosité des voyageurs qui viendront le visiter, que des monceaux de pierres bizarrement entassés.

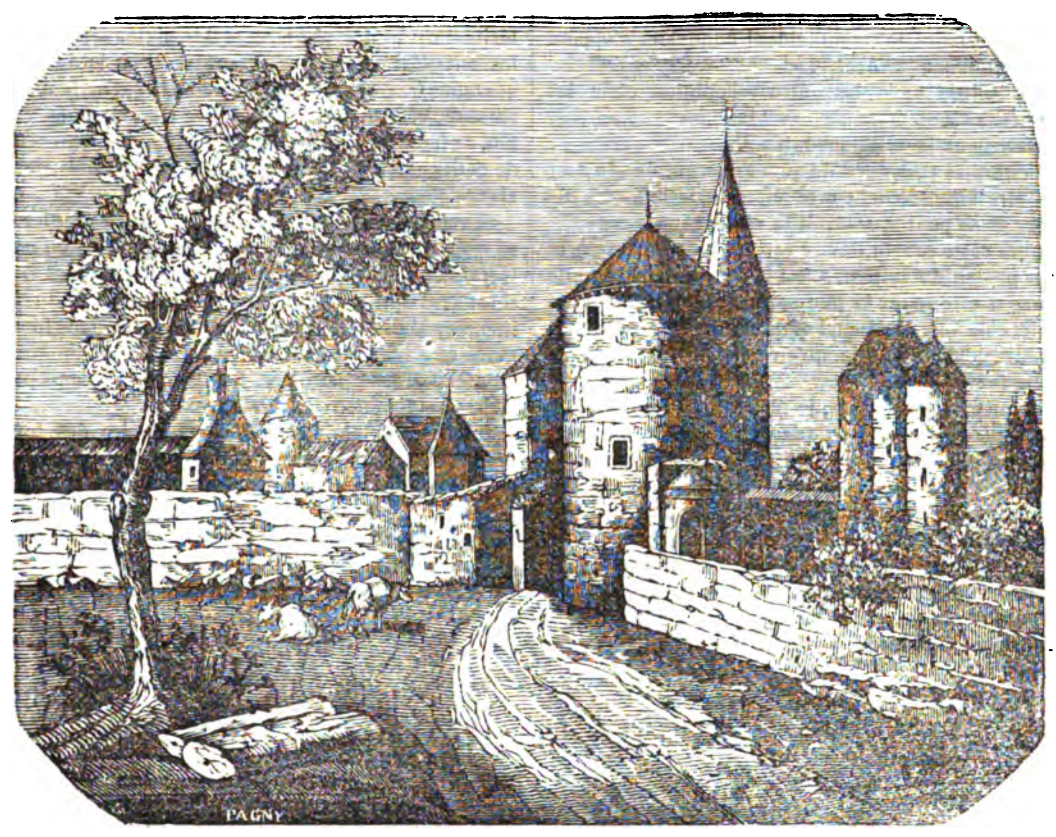
Hâtons-nous de franchir le seuil; si votre cœur bat comme le mien d'une émotion ineffable; si le souvenir du grand homme vous inspire cette profonde vénération qu'on ne peut refuser aux bienfaiteurs de l'humanité, entrez: nous visiterons ensemble la maison d'un autre Socrate.

A notre gauche sont les chais où les vendangeurs dont parle Montaigne déposaient chaque année, au mois de septembre, les raisins cueillis dans les beaux vignobles qni environnent le château: à notre droite sont les écuries, trop vastes, pour le philosophe, parce que l'auteur des *Essais* passait plus de temps dans son cabinet que sur ses coursiers, et qu'il était meilleur écrivain qu'habile cavalier.

Le principal corps de logis que nous voyons à gauche, se compose de deux tours irrégulières, et de deux pavillons. Suivez-moi, et si la simplicité de l'édifice produisait sur vous une impression défavorable, souvenez-vous que nous sommes dans le château de Montaigne.

Arrêtons-nous un instant dans ce petit parterre qui borde la façade de l'ouest; laissons inaperçue la balustrade qui l'environne, et portons nos regards vers l'horizon: quel magnifique tableau se déroule devant nous! Voyez ces riantes plaines entrecoupées de coteaux couronnées de paysages verts. Partout la nature est riante et féconde; le Périgord et le Bordelais étalent à l'envi les richesses de leur sol.

Détournons les yeux de ce magnifique panorama; le temps presse; transportons-nous à l'autre extrémité de la cour, où s'élèvent deux tours qui communiquaient autrefois par une large et belle galerie. La tour du nord, connue sous le nom de *Trachère* et qui tombe en ruines, était habitée par la femme de Montaigne; celle du midi, qui porte encore le nom de l'immortel philosophe, était occupée par Montaigne lui-même. Dans cette profonde solitude, l'auteur des *Essais pélaudé à toutes mains*, comme il le dit avec sa verve si originale et si incisive, victime de sa noble impartialité au milieu des factions qui agitaient alors l'Europe; désenchanté du monde, chercha un asile impénétrable aux intrigans. De cette tour, il écrivait, en 1572, aux *Gibelins qu'il était Guelphe; aux Guelphes qu'il était dévoué corps et ame aux Gibelins*. Dans son modeste château, il fuyait *les gens qui font violence aux repos du pays pour le guérir*, « ne voulant accepter l'amendement qui trouble et hasarde tout, et » qui compte l'argent, le sang et la ruine des citoyens.» Dans cet ermitage, « donnant asile aux persécutés de » tous les partis, il se mêlait aussi d'achever quelques » vieux pans de mur et quelque pièce de bâtiment mal » dolée. Mais sa fainéance l'empêcha de parfaire les » commencemens laissés par son père en sa maison. » Ici le moderne Socrate, se métamorphosant, tantôt en



CHATEAU DE MONTAIGNE.

Héraclite, tantôt en Démocrite, riait des viscissitudes humaines, ou versait des larmes amères sur les malheurs qui accablaient tous les royaumes de la chrétienté.

Entrons, et examinons avec une attention minutieuse ces ruines qui furent long-temps le séjour du grand philosophe.

Nous sommes au rez-de-chaussée : cette voûte qui s'écroule chaque jour retentit souvent des cantiques et des noëls des vignerons qui venaient prier chaque dimanche. Dans cette chapelle, Montaigne le philosophe, Montaigne le sceptique, s'agenouilla peut-être et mêla sa voix aux prières des bons paysans. Plus tard, le lieu saint servit aux archives de la châtellenie, et maintenant il n'offre plus que des débris au regard attristé.

Montons au premier étage : quatre degrés en pierre nous en séparent. Ne reconnaissez-vous pas cette vaste cheminée ; ces deux fenêtres aux profondes embrasures, dont Montaigne parle dans *ses Essais* avec sa naïveté expensive. Cet étage était entièrement occupé par le philosophe qui y couchait, pour être seul et vaquer tranquillement à ses études pendant la nuit.

La chambre à coucher de Michel Montaigne, communiquait autrefois, au moyen d'une galerie, à une autre grande chambre qu'on voyait encore, il y a quelques années, dans une petite tour carrée, accolée à la tour ronde.

Maintenant arrivons jusqu'au premier étage qui renfermait la bibliothèque du philosophe ; il y passait sans doute la plus grande partie de son temps ; c'était là qu'il composait ses immortels *Essais*, qu'il rédigeait son voyage en Italie. Aussi, lisez ses écrits, et vous verrez avec qu'elle complaisance affectueuse il parle du deuxième étage de son château. Il ne tarit pas là-dessus, et il y a tant de charmes dans sa diction qu'on se laisse entraîner par son aimable loqnacité !

Cette partie du *Castel* était meublée avec la simplicité qui convient à un sage retiré du monde, et le goût d'un gentilhomme qui avait vu la magnificence de la cour de France et des princes d'Italie. On pouvait dire en entrant : *ni trop*, *ni peu*.

Les grosses poutres qui soutiennent le plafond, étaient autrefois ornées de diverses inscriptions en langues grecque et latine, écrites en noir sur un fond clair. Quelques-unes de ces inscriptions sont encore lisibles, mais elles s'effacent de jour en jour.

Lisons les inscriptions grecques :

« Ce ne sont pas tant les choses qui tourmentent l'homme, que l'opinion qu'il a des choses. »

» Il n'est point de raisonnement auquel on n'oppose un raisonnement contraire. »

» Le souffle enfle les outres, l'opinion enfle les hommes. »

Passons aux inscriptions latines.

» Cendre et poussière de quoi t'enorgueillis-tu ?

» Notre entendement erre en aveugle dans les ténèbres et ne peut apercevoir la vérité ! »

Lisons cette courte devise écrite en gros caractères sur la poutre du milieu. C'est la devise du sage ; elle résume à elle seule la philosophie, la doctrine et la manière de voir de Michel Montaigne : elle est le mot de ralliement de l'école qu'on a long-temps appelée sceptique :

» Je ne comprends pas, je m'arrête, j'examine.

Nous n'avons encore vu que le sanctuaire du sage : avançons, et nous trouverons quelques débris qui prouvent que Montaigne, en quittant le monde, ne fit pas abnégation de tous ses plaisirs. Tourmenté par son imagination licencieuse, il voulut avoir sous les yeux des peintures qui lui rappelaient le souvenir des belles italiennes qu'il avait admirées à Rome, à Naples, à Florence.

Tournons à gauche : voyez ce petit cabinet qui a toutes les apparences d'un boudoir ; les murailles sont ornées de peintures à fresque, un peu libres pour l'austérité d'un philosophe : aussi des mains scrupuleuses les ont-elles dégradées. Pourtant il en reste encore quelques fragmens. Voyez ce jeune héros assis sur une massue, et filant une quenouille : c'est Hercule. Cette tête de femme est celle d'Omphale. Là sont des essaims de petits amours ; ici des groupes de divinités allégoriques.

Si vous vouliez me suivre jusqu'au petit grenier qui se trouve au-dessus de la bibliothèque, je vous montrerais l'endroit où était la grande cloche dont il est si souvent fait mention dans les divers écrits du philosophe. Mais je m'aperçois que la promenade imaginaire que vous venez de faire au château de Michel Montaigne vous paraîtrait trop longue, si nous poussions plus loin notre excursion.

Je suis d'ailleurs lassé de vous décrire des tours, des chambres, un premier et un deuxième étage, rien d'aride comme une longue description. Heureusement pour moi, le grand nom de Montaigne vivifiera ces pages ; c'en est assez pour engager plusieurs personnes à me lire, et peut-être elles me sauront gré du voyage qu'elles ont fait avec moi au château du Socrate périgordin.

Charles Compan.

LES FILS DE CARIBERT,

ÉPISODE DES GUERRES DE NOVEMPOPULANIE.

Les invasions guerrières ont été pour le genre humain la source du mal et de la barbarie. Les Scythes et les Celtes dans l'ère ancienne, les Gots dans la moderne ont détruit tour-à-tour la civilisation méridionale et substitué la loi de force au règne sacré de la justice. De là les maux et les déchiremens qui se font sentir encore au milieu de notre société en progrès. On peut juger par les fléaux que nous ont légués ces tristes et sanglantes époques, comme un funeste mémorandum, on peut juger par là des tortures affreuses dont l'humanité a dû être la proie à ces époques mêmes. Que de combats ont été livrés ! Que d'assassinats et de crimes de toute sorte commis ! Où trouver un lambeau de terre qui n'ait pas été fertilisé par une ondée de sang humain, une muraille féodale sur laquelle la pluie des siècles n'ait pas eu à laver la souillure de quelque crâne ? Pour image de la torture morale de la société de ce temps, il nous reste Notre-Dame, la vieille sorcière gothique, avec son affublement d'architecture, grimaçante et ridée. Les sombres manoirs que les fils des chefs conquérants disputent aux ravages du temps et du peuple, également caractérisés par le lierre dont se couronnent leurs châteaux forts et par les ruines de leurs tours, forment le pendant de Notre-Dame pour nous représenter la douleur physique de l'humanité, dans ces siècles où chacun jusqu'à Dieu lui-même (comme on le voit par l'architecture de nombre des temples gothiques) devait se barricader chez soi, et où le guerrier ne sortait qu'emprisonné dans un épais cilice de fer. Malheur à ceux dont le foyer n'était point protégé par une ceinture de crénaux ! Malheur à ceux dont les épaules étaient nues et les bras désarmés ! Mais plutôt malheur à tous ! Car, une fois les saints principes de l'équité sociale foulés aux pieds, anéantis, une fois le crime adoré dans l'homme fort, qui pût se croire à l'abri des calculs perfides de l'ambition et de la méchanceté ? Les conquérants ne tardèront point à venger les uns sur les autres le mal qu'ils avaient fait au monde. Plus d'une fois l'esclave abruti, méprisé, dût sourire de joie au milieu de ses tristesses, en voyant dans la famille du maître, la désunion, la haine et le meurtre au front livide. Le trône ne fut pas plus exempt que le château de ces représailles du crime sur le crime. Les familles royales de ce temps étaient soumises à une coupe réglée. Aucun membre n'en échappait. Empoisonné, poignardé ou étranglé, la façon ne faisait rien, et coûtait extrêmement peu. La royauté faisait alors son 93. Magnifique institution que celle qui repose sur le sabre des brigands envahisseurs !

Il est facile de s'imaginer quelles devaient être les lois de la guerre et comment étaient traités les ennemis, d'une nation à l'autre, lorsque de pareils attentats ravageaient la famille des chefs. Des peuples mêmes dont la vie avait été jusqu'alors partriarchale et pure, devinrent cruels et méchants par suite de l'exemple et par nécessité. Partout les mœurs s'imprégnèrent de férocité. Il ne fut plus permis d'être inoffensif et bon si l'on ne voulait être victime. Le monde avait goûté la coupe de sang, et ce breuvage lui avait plu. La société entière fut plongée dans une funèbre ivresse dont le vertige dure encore. Les pères ont chancelé à l'angle des chemins, les fils portent leur poitrine pesante et leur tête chargée de vapeurs.

D'après ces sinistres avant-propos on doit s'attendre naturellement à ce que je raconte quelque histoire bien noire, bien lugubre, où chaque période serait couronnée par un de ces mots : trahison, parricide, inceste, etc. etc., sans compter les superbes épithètes que l'on peut joindre à ces mots sonores. Mais je dois prévenir les amateurs de chroniques horribles qu'ils seront désappointés à la lecture de ce court récit où



GIZELE SE RÉFUGIANT CHEZ SON PÈRE.

l'assassin ne figure que collectivement, en grand, avec honneur, sur un champ de bataille, et où il est à peine fait mention d'un empoisonnement. L'épisode que j'ai choisi dans ces années barbares, peut être considérée comme une étude historique sur les guerres d'une partie du midi de la France, sous les rois Mérovingiens.

Le roi Dagobert après avoir usurpé la portion à l'héritage paternel de Caribert son frère, avait érigé en sa faveur le royaume d'Aquitaine formé des provinces comprises entre la Garonne et la Loire, en y joignant le duché de Vasconie. Les Vascons luttaient à cette époque contre les Francs pour leur indépendance. Le nouveau roi de Toulouse, Caribert, au lieu de faire la guerre à ces montagnards aima mieux ou jugea plus prudent de se les attacher par des moyens pacifiques. Il demanda et obtint en mariage la fille de leur chef Amand, Gisèle, déja célèbre par sa beauté quoiqu'elle eût à peine quinze ans accomplis. Les premières années de cet hymen furent heureuses. Mais Dagobert

jaloux de la tranquillité dont jouissait son frère et dévoré par son inquiète ambition, ne tarda pas à troubler cette paix. A force de caresses, il attira à sa cour l'imprudent roi de Toulouse, et le fit empoisonner avec Chilpéric son fils aîné. La reine Gisèle emportant dans ses bras Boggis et Bertrand, derniers fruits de son hymen, parvint à échapper à sa fureur, et se réfugia dans la maison de son père, implorant pour ses deux enfants la potection des montagnards. Le duc des Vascons assembla ses guerriers, et leur présenta les deux princes. L'attentat commis par le roi des Francs, les larmes et la beauté de Gisèle, l'innocence des derniers rejetons de Caribert, les malheurs d'une princesse de leur race, enfin leur amour pour la guerre, tout détermina les montagnards à lever le drapeau comme pour une cause nationale. Ils firent serment sur la hache d'armes de faire restituer la couronne aux héritiers de l'infortuné roi de Toulouse. Un gouverneur que Dagobert s'avisa de leur envoyer dans cet intervalle, fut brûlé tout vif; et la guerre étant déclarée de cette façon, ils marchèrent vers la Loire, ayant à leur tête le vieux duc Amand, père de Gisèle.

Ces sauvages habitans des Pyrénées, qui s'avançaient alors dans les plaines de France, s'étaient déja rendus formidables à leurs voisins par leurs continuelles incursions. Il ne sera pas sans intérêt de donner quelques détails sur l'origine et les mœurs de ces guerriers aventureux. — Contraints par les victoires du roi visigoth Léovigilde de quitter leur patrie espagnole, les Basques ou Vascons alavés avaient émigré en masse de leur pays, et étaient venus s'établir vers l'an 580 dans la Novempopulanie. Après des guerres acharnées contre les Francs, ils parvinrent à la conquérir toute entière et mirent une garnison dans Bordeaux. Mais la lutte recommença bientôt, ou pour mieux dire elle ne fut jamais que suspendue, et elle se prolongea jusques sous les rois Carlovingiens, auxquels les montagnards Vascons opposèrent les rois Mérovingiens de Toulouse, dont le trône fut long-temps le rempart de leur indépendance. Les populations de la Novempopulanie et de l'Aquitaine voyaient avec terreur et surprise ce peuple parlant une langue inconnue, et non moins singulier par ses coûtumes en temps de paix que terrible les armes à la main. Les Vascons conservaient religieusement le costume de leurs ancêtres. Comme au temps des Romains, ils marchaient au combat la tête nue, les cheveux flottants sur les épaules. Une chemise à larges manches serrée au poignet par de brillantes agrafes, un petit manteau rond jeté sur le dos plutôt comme parure que comme protection contre les intempéries, formaient les deux pièces principales de leur habillement. Leurs armes étaient la hache, le sabre à deux tranchants, le javelot romain et le *ganibet*, sorte de poignard dont ils se servaient avec une rare dextérité pour se défaire de leurs antagonistes, dans une lutte corps à corps. Ils portaient en outre un bouclier rond pareil à celui des Francs de cette époque. Ils promenaient souvent avec eux dans leurs courses guerrières, leurs femmes et leurs enfants, campant la nuit sur les hauteurs, dans des fortifications circulaires de gazon, plantant des chênes de liberté pour prendre possession d'un pays, et se livrant pendant plusieurs jours après chaque conquête, à des festins accompagnés de danses, et de chants composés par leurs bardes ou poètes à la louange des héros. Il ne reste comme souvenir de ces expéditions du moyen âge que quelques tourelles en ruines, élevées sur les collines les plus hautes pour renvoyer de loin pendant la nuit des signaux par le feu, les campements circulaires dont j'ai parlé, parfaitement conservés malgré le laps de temps, et le nom corrompu de Gascogne qui est demeuré au pays sur lequel s'étendit pendant nombres d'années, la domination des Vascons.

L'habitude où l'on était de voir les montagnards revenir triomphans, de ces courses auxquelles leur agilité et leur vigueur les rendaient si propres, ne laissa point douter que l'incursion qu'ils avaient entreprise vers la Loire, à la suite du duc Amand ne fut couronnée d'un plein succès. Dagobert effrayé de leur marche, rassembla en toute hâte ses troupes de la Bourgogne, et les envoya à la rencontre des montagnards, sous les ordres du grand référendaire Radoin. Celui-ci était accompagné par onze ducs commandant chacun un corps d'armée; une foule de seigneurs et de gentilshommes avanturiers de toute nation, s'étaient joints à eux et grossissaient le nombre de leurs guerriers. Le choc des deux armées fut terrible, la mêlée meurtrière. Rarement le soleil se coucha sur une journée plus sanglante; quand les montagnards s'en revinrent de la bataille, leurs rangs étaient éclaircis, leur marche ralentie par des convois innombrables de blessés et de morts qu'ils emportaient avec eux, afin de les ensevelir suivant les usages de leur nation. Mais, non moins que ces indices de destruction, leurs bras pendants par la fatigue, leurs têtes baissées par l'épuisement moral de la honte, leurs javelots tournés vers la terre, annonçaient une défaite. Les armes fracassées, la poitrine et les bras en sang, dans les yeux une sombre flamme reste de ces rapides éclairs qu'ils lancèrent dans la mêlée; ils s'avançaient tristes, abattus, déconcertés. Un nuage était sur leurs fronts toutes les fois qu'ils détournaient les yeux du sol où ils marchaient pour les porter autour d'eux, ou les élever au ciel. Le plus morne silence régnait dans leurs lignes naguères si profondes, si étincelantes d'armes, et dont la parure coquette s'était évanouie en même temps que la formidable apparence. Au lieu de ces clameurs sauvages par lesquelles ils intimidaient les ennemis ou célébraient leurs triomphes, on n'entendait que de faibles gémissemens arrachés par la douleur à l'âme forte des héros. A mesure qu'il traversaient les villages dans leur lente retraite les populations accouraient à leur rencontre, ayant à leur tête de jeunes filles dansant et portant des fleurs; mais à la vue de ces lambeaux sanglants et hideux de ce qui avait été une grande armée, les danses s'interrompaient, les fleurs roulaient à terre, et les guerriers souriaient amèrement. Quelques vieilles les poursuivaient de huées en leur reprochant d'être des fils dégénérés et de ne point valoir les héros qui avaient

partagé leur couche, au printemps de leur âge. Ces paroles injurieuses tombaient d'elles-mêmes dans le silence général, et ne servaient qu'à enflammer plus vivement la rage secrète et concentrée des vaincus : mais leurs visages n'en restaient pas moins impassibles. En vain leurs douces compagnes venaient-elles leur présenter les tendres gages de leur union, en les invitant avec des sourires mêlés de tristesse à se reposer un instant sous leur toit; ils repoussaient leurs caresses d'un air sombre. Les alimens mêmes dont la fatigue leur faisait sentir le besoin, ils ne les acceptaient qu'à regret, et continuaient leur marche emmenant avec eux leurs familles qui n'auraient pû être en sûreté dans un pays ouvert sans défense à l'ennemi. Ils marchèrent ainsi nuit et jour jusqu'au lever du quatrième soleil, s'éloignant du rivage sablonneux de l'Océan et se dirigeant à travers de noires forêts de sapins où mugissaient les austères rumeurs des tempêtes, et des landes stériles recouvertes d'un ciel grisâtre, vers la source de leurs rivières. Le quatrième jour au moment où l'aurore venait de paraître, les Vascons virent se dessiner à leurs yeux les cimes des Pyrénées qu'ils saluèrent par de longs cris de joie, semblables aux exclamations de deux amis qui se rencontrent inopinément après des années de séparation. Une vallée profonde et boisée était devant eux, traversée par une rivière; là, les montagnards firent halte, et l'ordre fut donné de préparer une fosse pour rendre les derniers devoirs aux guerriers dont ils avaient pû emporter les cadavres, les Vascons tenant singulièrement à être ensevelis dans la terre natale. Lorsque les préparatifs de cette pieuse cérémonie eurent été achevés, les montagnards s'assemblèrent en cercle autour de leurs morts couchés sur le gazon, armés de toutes pièces et parés de fleurs par les soins des jeunes filles. Les femmes, les parens et les amis de chaque guerrier mort se tenaient assis près de lui, la tête cachée dans leurs mains en signe de tristesse. Alors on entendit s'élever une voix mélancolique qui se mit à chanter sur le même ton et sans s'arrêter pour reprendre haleine, une longue suite de couplets destinés à faire l'éloge funèbre des guerriers qui avaient succombé dans la mêlée. Chaque fois qu'il en nommait un, le groupe de parens et d'amis placé près de son cadavre, faisait éclater sa douleur par des larmes, des gémissemens désespérés et des gestes qui confirmaient les louanges du barde, en exprimant tous leurs regrets. A la fin de chaque strophe, les pleureuses, rangées au bord de la fosse commune, poussaient de concert une plainte lamentable, et s'arrachaient les cheveux. Cette litanie terminée, un prêtre qui n'avait d'autre ornement sacré qu'une étole blanche jettée sur un manteau de laine brune, vint étendre sa main sur chaque cadavre, en prononçant des oraisons à demi voix; puis, il entonna avec force un verset de l'écriture, et les cadavres furent descendus dans la fosse, au milieu des sanglots et des cris plaintifs des pleureuses, qui éclatèrent alors avec un redoublement d'énergie; le prêtre poussa du pied sur eux un peu de terre, après quoi les parens et les amis vinrent en faire autant chacun à leur tour, en saluant les ombres d'un dernier adieu. Aussitôt après, les tables furent dressées sur le sol même qui venait de recouvrir les restes des guerriers, et l'on commença la nôce des morts; le festin funèbre s'était prolongé jusqu'au moment où le soleil se baissait vers le couchant (la longueur du repas étant toujours de rigueur chez les Vascons dans ces sortes d'occasions), lorsqu'un murmure qui parcourut le centre de la foule, attira l'attention de toutes parts. Les guerriers posèrent leurs coupes et se levèrent; on annonçait que le chef allait parler : assis sur un bouclier et soutenu par les épaules de deux soldats, le vieux duc Amand s'avançait la tête penchée contre sa poitrine, et les yeux fermés par la préoccupation et la tristesse. Sa longue barbe blanche ondoyant à chacun de ses mouvemens imprimait un caractère auguste à des traits dont l'âge avait amorti la vivacité sans en éteindre le feu. Arrivé au milieu des tables, il parut sortir d'un sommeil pénible, et promenant ses regards autour de lui, il prononça d'une voix faible quelques mots qui ne parvinrent pas distinctement aux oreilles de la foule, mais qui redoublèrent le silence et l'attention; le chef Vascon commença par féliciter les ombres des guerriers morts sur le champ de bataille, de n'avoir pas été témoins de la honte de leur patrie; quant à lui et à ses frères d'armes qui avaient survécu à la défaite, le ciel les avaient traités avec colère en ne les appelant pas dans la ville du repos. Quelle joie pouvait avoir en effet la vie pour des guerriers qui avaient perdu tout ce qui doit être le plus cher aux hommes? Chassés du beau ciel d'Ibérie par les armes d'un tyran cruel, les enfans de la race libre avaient transportés dans une terre nouvelle les ossemens de leurs pères. Mais voilà que l'esclavage les menaçait encore; quelle ressource ou quel asyle leur restait-il? Où iraient-ils se réfugier, une fois leurs sauvages montagnes conquises par l'ennemi? Désormais leur dernier espoir était de creuser leur fosse derrière celle qui venait de se fermer. Mais les Vascons retourneraient-ils vers leurs ancêtres, sans avoir rougi leurs haches de sang, et détruit l'opprobre qui pesait sur eux? Alors comme oppressé d'une pensée amère et faisant précéder sa parole d'un court silence, afin de suspendre l'attention : « Où sont nos » drapeaux? demanda-t-il d'une voix sourde, où sont » les deux jeunes princes que nous avions juré de » replacer sur le trône de leur père? Où est l'honneur » de sa race, la joie de mes vieilles années...... ma » fille! » ajouta-t-il, avec un accent douloureux. La foule entière poussa un cri, tous les visages peignaient le désespoir, toutes les attitudes exprimaient l'accablement. Tout-à-coup, le vieillard étendit le bras d'un air agité et comme saisi par une soudaine inspiration : « Fils des Vascons, s'écria-t-il d'une voix mâle et » sonore, avez vous oublié quels ont été les jours passés » de votre gloire? Qu'ils furent longs! qu'ils furent » beaux! Jeune, j'ai vu les fêtes de la liberté; j'ai » été bercé par des chants de triomphe : pourquoi » faut-il que mes derniers jours soient affligés par un » triste spectacle? pourquoi faut-il qu'un nuage

» couvre ma patrie, lorsque mes yeux cherchent la » paix? » Quand il eût épuisé toutes les images qu'il jugea les plus propres à exciter dans l'âme de ses guerriers les sentimens tumultueux de la vengeance et de l'élan patriotique, il s'attacha à ranimer leur confiance par l'exposé de ses projets et des chances de succès qui leur restaient encore. La plaine de France leur avait été fatale, dit-il; mais les sentiers de la montagnes ne les avaient jamais trahis; là étaient des caches secrètes où les guerriers pouvaient se tapir pour attendre l'ennemi, comme la bête du désert guète sa timide proie. » Voyez-vous, ajouta-t-il, ces cimes » escarpées qui se dressent autour de nous et nous » protègent? Ici, dans cette vallée étroite, près de » cette rivière bordée de forêts et de broussailles, » cachés à tous les yeux, sans crainte des chevaux au » choc terrible, nous attendrons les guerriers Francs. » Demain sera le jour, si l'ivresse des festins ne ra» lentit leurs jambes; vous arroserez de sang ennemi » ce gazon où dorment nos frères, et les mânes de ceux » qui ne sont plus, tressailliront de joie, en se voyant » vengés, et vous éprouverez vous-mêmes combien la » victoire est douce, combien est douce la liberté! »

Après ce discours qui excita un enthousiasme frénétique et fut suivi de longues clameurs, les montagnards reçurent l'ordre du départ; ils cotoyèrent pendant quelques heures, dans le plus profond silence, la rivière rapide, arrosant le milieu de la vallée; les étoiles brillaient sur eux; le repos du désert n'était troublé que par le bruit de leurs pas et le murmure des eaux du torrent. Lorsqu'ils furent parvenus au point où la vallée se resserrait brusquement, en offrant de chaque côté un rempart de montagnes innaccessibles, le chef montagnard planta son javelot dans la terre, tous ses guerriers en firent autant, et les feux ayant été allumés. chacun chercha dans le sommeil un remède à l'épuisement de ses membres, et une force nouvelle pour les travaux du lendemain.

Pendant que les Vascons retirés dans la vallée silencieuse se disposaient à venger leur défaite, et que leur vieux duc s'enfermait dans sa tente pour pleurer sur sa fille et sur les deux jeunes princes qui, selon toute apparence, avaient dû tomber entre les mains de l'ennemi, lors du pillage du camp par les aventuriers de Radoin, durant la bataille même, les Francs, glorieux et enflés de leur triomphe, poursuivaient le cours de leurs succès, et ravageant tout par le fer et par le feu, suivant l'expression d'un chroniqueur, s'avançaient vers les dernières limites du duché de Vasconie. Pour se faire une idée des lois et usages de la guerre à cette époque barbare, il suffira de savoir que dans les guerres dont nous parlons les prisonniers étaient brûlés vifs de part et d'autre. Nous avons vu que les Vascons avaient l'habitude d'emmener avec eux dans leurs courses leurs femmes et leurs enfans. Cette précaution leur était imposée par la nature de leurs expéditions aventureuses; obligés qu'ils étaient souvent à laisser découverte une grande étendue de pays et à se rejeter sur d'autres terres pour échapper à un ennemi plus nombreux. Ils préservaient ainsi leurs familles des fureurs et des excès d'un vainqueur qui ne reconnaissait d'autres droits que sa passion, d'autre justice que la loi du sabre. Chaque soldat avait la faculté de s'emparer de tout ce qu'il trouvait à sa convenance: il pouvait traîner avec lui, en qualité de prisonnières et d'esclaves, autant de femmes qu'il voulait. Celles qui reçurent de la nature le don d'une beauté funeste, étaient réservées pour assouvir le libertinage des chefs, et souvent disputées avec acharnement par les guerriers barbares qui aimaient mieux s'entretuer que de voir une aussi rare conquête entre les bras d'un rival. L'établissement des harems en Orient et l'esclavage des femmes vendues en troupeaux datent d'une invasion à main armée: c'est de cette époque aussi que datent la chûte de l'humanité et l'obscursissement de la lumière primitive. Les barons pillards et débauchés du moyen-âge, dont quelques-uns ont légué à l'histoire leurs noms tristement célèbres, se montrèrent les dignes continuateurs des Veders et des Scythes, leurs devanciers dans l'œuvre de la destruction sociale. Pourquoi s'étonner après cela des réactions sanglantes qui ont marqué les dernières périodes de cet âge lamentable? Les révoltes de la Jacquerie, cet immortel soulèvement des Pastoureaux, vaste secousse imprimée par le géant méridional au réseau des féodalités établies par le Nord, ne furent que les préludes de la grande expiation sociale accomplie dans nos jours d'orages. Plus tard, un chant venu du midi devait appeler aux armes les populations émues d'un courroux traditionnel, et saluer dans un ciel noir l'aube sanglante de la liberté! Les historiens courtisans dont la plume obéit à l'inspiration tyrannique et menteuse, nous ont conté (fait horrible!) qu'on a vu au pillage d'un château, une famille entière rôtie en plein soleil et les lambeaux de la créature humaine partagés et dévorés dans un affreux festin. Mais qui avait donné le signal de ces actes effrayans de vengeance? Qui avait forcé à l'époque précitée les Vascons et les Aquitains à brûler vifs les prisonniers de guerre, pour accomplir de funestes représailles? Qui avait amené la guerre dans le midi? Qui était venu, la hache levée, dire aux hommes libres: soyez esclaves ou mourez! Qui a fait pendant des siècles, à des frères, un sort au dessous de la condition des bêtes? Qui a fait tout cela? Les conquérans, les chefs barbares dont les descendans nous disent encore, une carte d'hiéroglyphes à la main: Voyez comme nos pères ont foulé aux pieds les vôtres! Vaincus, obéissez-nous! Serfs, reprenez votre chaîne. » Et ceux dont les pères s'en vinrent du Nord vêtus de peaux et les pieds nus, ne rougissent point d'ajouter: Nous sommes les premiers nés et les nobles de la terre! » Oh! des larmes sur tout cela! des larmes; car, assez de sang a payé ces misères et ces crimes. Dirons-nous toutefois que le peuple a été injuste aux jours de sa vengeance tardive? Non, le martyr des siècles a pardonné bien plus encore qu'il n'a puni; et ce n'est point sa faute si les enfans ont supporté le châtiment dû à leurs pères. L'expiation sociale s'accomplit

toujours par grandes masses, race contre race, sans quoi elle serait absurde et impossible. Tant pis pour ceux qui ont établi les divisions et les castes au sein de la famille naturelle.

Cette disgression nous ayant jeté un peu en dehors des limites fixées à cet article, j'ai hâte de reprendre mon récit interrompu. — Après plusieurs journées de marche victorieuse, les Francs arrivèrent au pied des cimes les plus sauvages des Pyrénées, sans avoir rencontré un seul ennemi. Cette circonstance, au lieu de les tenir dans une sage circonspection, avait redoublé leur présomption naturelle; ils ne doutaient pas qu'ils ne fussent parvenus au terme de leur expédition, et tous leurs discours exprimaient la joie d'hommes qui n'attendent plus que des couronnes et des ovations. Par suite de ces idées, la discipline était observée avec une extrême négligence dont les chefs eux-mêmes donnaient du reste l'exemple. Tous ces ducs et seigneurs qui s'étaient mis à la suite de Radoin, avaient récolté, chemin faisant, une multitude de beautés, dans le nombre de celles que les Vascons n'avaient pû amener, à cause de la précipitation forcée de leur retraite. Nous ne comptons pas les héroïnes aventurières dont ils s'étaient fait accompagner par un excès de prévoyance. Les vignes renommées de l'Aquitaine fournissaient en outre leur contingent obligé aux orgies des vainqueurs : de tout cela il résultait que l'on songeait très fort à rire et à raconter des prouesses dans le camp des Bourguignons, et très peu à prendre les précautions d'usage, à la proximité de l'ennemi, et dans l'éventualité d'une bataille. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à s'y transporter avec nous quelques instans :

— Saint Rémi me soit en aide ! n'ai-je pas entendu blasphémer le nom du Dieu des armées ?

Ces paroles parties d'une tente dont la grandeur et la position au centre du camp des Francs, indiquaient qu'elle devait appartenir à quelque chef, venaient d'être prononcées par une voix de vieillard, au timbre altéré par l'ivresse. Il était environ deux heures de la nuit, les cris et les chants discordans qui accompagnaient toujours les orgies nocturnes des vainqueurs, avaient cessé dans la plus grande partie du camp, et étaient alors remplacés par une sorte de dialogue sourd, mussitant, inintelligible, dont la philologie n'a pas encore donné d'explication satisfaisante : c'est pour dire que les soldats ivres, repus et couchés ronflaient homériquement. Les lumières étaient à peu près éteintes; à la lueur d'un brasier mourant, on distinguait dans un coin obscur une sentinelle qui se délassait de la peine de monter la garde, non en consultant les étoiles, comme le guerrier montagnard, mais en fredonnant un chant bachique et en portant plusieurs fois à ses lèvres une outre pleine de vin vieux. La seule tente qui se montrât encore resplendissante de lumière au sein des ténèbres universelles était celle dont nous avons parlé. Une vingtaine de chefs s'y trouvaient réunis, la coupe à la main devant une table; ils paraissaient alors boire beaucoup moins pour la soif présente ou passée que pour la soif à venir. La clarté voilée et pétillante des torches de sapin qui donnait sur leurs visages dessinait avec crudité les lignes mâles et vigoureuses de leurs traits où se peignaient la double ivresse du vin et des passions terribles dont cette liqueur redouble l'énergie. Maintenant si l'on est curieux de connaître le personnage qui avait laissé échapper la subite exclamation que l'on peut lire plus haut, on saura que c'était un homme d'une soixantaine d'années, maigre, les cheveux rares et la figure sillonnée de rides auxquelles une vie livrée à des austérités avait donné un caractère majestueux Il est juste d'ajouter que tous les convives étaient comme le baron bavard de Walter-Scott, un peu plus qu'*ebrioli*. Ils tenaient de leurs mains tremblantes les coupes remplies jusqu'aux bords. Déjà leurs lèvres s'allongeaient pour aspirer l'excellente liqueur que la soif leur rendait encore plus savoureuse ; mais la véhémente apostrophe de l'évêque au blasphémateur fit chanceler dans sa main le vase précieux dont le contenu se répandit sur un riche tapis étendu à ses pieds.

— Prenez garde, brave Hunald, s'écria l'un des ducs présens, vous laissez cheoir en mauvais lieu le jus vénéré de la vigne.

— Oui, oui, reprit le clerc de Hunald, couvrant lui seul tous les rires de la troupe.

— Allons, Hunald, couche toi et dors, dit en se levant un guerrier d'une stature gigantesque, nous sommes ici pour boire et non pour écouter tes sermons : camarades, je bois à la santé de tous les chevaliers bourguignons qui ont levé la lance dans cette guerre.

Un autre chef se leva et dit :

A la santé de notre bien-aimé, victorieux et invincible roi Dagobert ! Quiconque refusera de me faire raison sera proclamé félon et traître.

Un autre souleva son corps épais et membru affaissé par l'excès de la boisson et crispant ses poings sur la table, tandis que son œil de taureau roulait rouge et enflammé :

— A l'extermination de tous ces coquins de Vascons qui nous font hâleter depuis cinq jours entiers à leur poursuite ! Puissent leurs montagnes s'enfondrer, et que le diable, s'il le peut, les attrape, car pour moi je renonce desormais à jouer des jambes avec eux.

Un quatrième parut debout, la coupe élevée, sa physionomie ouverte et belle cachait une profonde astuce, sous une apparence de loyauté et de franchise; tous parurent attentifs à la santé qu'il allait porter.

— Mes amis, dit-il d'une voix joyeuse qu'il savait prendre dans l'occasion ; je bois à la santé de la jolie princesse que vous connaissez tous, et qui, à mon avis, éclipserait la reine elle-même sur son trône.

Un sourd murmure accueillit ces paroles du chef; pas une coupe ne fut levée, mais le farouche Euvan-

dalmore osa seul manifester hautement l'indignation qu'il ressentait :

— A toi Radoin, duc, référendaire et général des armées du roi notre sire, au nom de mon légitime souverain, je te jette le gant du défi pour avoir eu l'audace de porter la santé d'une ci-devant !

— Et pourquoi ne la porterai-je point ? répondit le chef, avec une feinte modération, pour n'être plus reine en est-elle moins belle, moins digne des hommages d'un chevalier ?

— Radoin, reprit Euvandalmore, tu sais jeter un voile heureux sur les saillies imprudentes de ta bonne humeur : mais je te jure par la croix de mon épée, que si dès demain tu ne places sous la sauvegarde de l'évêque Hunald cette belle captive dont tu t'es réservé la surveillance, je te dénonce à Dagobert.

— Oui, oui, murmura le vieil évêque ; c'est bien pensé.

— Le loup mangerait la brebis, n'est-il pas vrai ? dit Radoin avec flegme. Eh bien ! Ce ne sera pas ma faute s'il ne dévore point celle-ci. Puis s'apercevant que ses paroles augmentaient l'agitation autour de lui. Messeigneurs, ajouta-t-il d'une voix ferme ; soyons justes et comptons.

— Oui, comptons ! s'écrièrent-ils tous à la fois.

Radoin attendit un peu, afin de laisser à cet orage le temps de se calmer. Il poursuivit ensuite :

— Qui vous a donné la première idée de cette guerre que l'état de vos finances non moins que l'état de vos combats vous rendaient si nécessaire ? Qui en a préparé toutes les voies ? Qui l'a dirigée avec vigueur et vous en a montré le terme, on peut le dire désormais ? N'est-ce pas moi qui ai poussé Dagobert à se jeter sur l'héritage de son frère, et qui, pour décider ce faible prince à se défaire du roi d'Aquitaine, l'ai rendu amoureux de son épouse ? ce fut un grand coup politique.

— Dont le prix, je veux dire la jolie princesse, te revient, à ce qu'il parait ? ajouta une voix perdue. Heureux Dagobert d'avoir un si prudent conseiller et ministre !

— Il est vrai, répondit Radoin ; j'ai pris sur moi le poids énorme de ce crime dont le résultat est de vous enrichir tous. Sans moi, auriez-vous conquis ce magnifique royaume que nous avons maintenant à partager.

A ce mot de richesse et de partage, tous les yeux étincelèrent ; toute autre idée que celle du gain et des profits à venir fut bannie. Radoin n'eût garde de laisser échapper cet instant précieux.

— Eh quoi ! dit-il, avec entraînement, n'avez-vous donc pas assez de belles captives, sans venir me disputer la seule conquête que je m'adjuge, l'unique récompense que je me réserve pour la peine de vous combler de biens et d'honneurs ? Quant à l'amour de notre roi pour la veuve de son frère, qu'importe ? Ma faveur est si bien établie auprès de lui que mon délateur, s'il s'en trouvait, ne retirerait d'autre fruit de sa délation que d'aller pourrir sur un gibet quelques jours plutôt qu'on ne l'y aurait envoyé naturellement.

— Il est juste d'observer, dit l'évêque, que la religion et la morale s'opposent à ce que notre bien-aimé et très redouté sire Dagobert se rende coupable d'une infraction aux lois du saint évangile ; je dis cela pour la satisfaction de ma conscience.

Cette remarque n'attira pas la moindre attention.

— L'Aquitaine a de bons vignobles, dit le gros bourguignon qui s'était plaint de ne pouvoir suivre les Vascons à la course. Excellent pays, ma foi !... Allons, Radoin ! Il n'y aura pas de querelles entre amis, pourvu que tu nous donnes une ample et bonne part dans les bénéfices de l'affaire.

— Radoin, s'écria Euvaldamore, lui même subjugué par les promesses séduisantes du chef ; à cette condition nous mettrons bas toute rancune.

— Radoin, s'écrièrent en même temps une douzaine de seigneurs en étendant la main sur la table, tu sais si nous l'avons toujours secondé et servi fidèlement. Tu ne nous oublieras pas dans le partage

— Je t'ai demandé le commandement de Bordeaux, dit celui qui était placé vis-à-vis du chef.

— Je l'ai demandé avant toi, reprit celui qui se trouvait à la droite de Radoin.

— Tu me l'as promis, Radoin, dit le premier interlocuteur.

— Il m'a été promis aussi, répliqua le second avec feu. C'est moi qui dois l'avoir. A quel titre te le donnerait-on plutôt qu'à moi ? Est-ce pour avoir tué en duel Egine Ilariarde dont voilà là-bas le frère ?

— Pas de reproches, Hunaldaric. Si j'ai tué Ilariarde, je l'ai tué loyalement, et son frère peut le dire. Mais toi, n'as-tu point revu dans tes rêves le linceuil qui couvrait la poitrine du beau Ranlenius quand tu l'as surpris et lâchement égorgé dans son alcove ?

A ces paroles, une épée sortit du fourreau, étincelante. Une autre ne tarda pas à la croiser, et la querelle aurait pu devenir générale, si Radoin ne se fût promptement interposé entre les deux champions.

— Mes amis, leur dit-il, trêve de ressentiments. Ce n'est pas à nous à venger nos ennemis en ensanglantant la victoire. Si j'ai promis quelque chose, soit aux uns, soit aux autres, j'agirai de manière à vous rendre tous satisfaits de votre lot. Puis se tournant vers les autres seigneurs, le jour ne doit pas être loin, ajouta-t-il. Nous avons assez bu pour cette nuit. Je vous invite à lever la séance.

— Par le tranchant de mon épée, s'écria un des ducs, Radoin est un général incomparable. Allons dormir.

Appaisés par les belles promesses de leur chef, et voulant lui montrer leur obéissance, les aventuriers s'empressèrent de quitter la tente du général. Ils allèrent rêver sur des peaux d'ours, de beaux domaines, de vignobles et de châteaux. Seul, le chef des aventuriers ne se jeta point sur sa couche où dormait

pourtant déjà une belle esclave. On le vit enveloppé d'un manteau, sortir sans escorte de sa tente; et, après avoir jeté un coup d'œil au ciel comme pour examiner l'heure, entrer dans la tente voisine dont les gardiens le laissèrent passer dès qu'ils l'eurent reconnu, avec les marques du plus grand respect. L'intérieur de cette tente était silencieux et solitaire. Une grosse torche de sapin brûlant au milieu y répendait une clarté sombre et rougeâtre. Dans le fond on distinguait à peine une couche de paille recouverte de peaux, d'où s'exhalait par moments un léger murmure semblable au frémissement que fait entendre le sein d'un enfant qui dort. Radoin prit la torche placée au centre de la tente, et s'approcha à pas lents de cette couche. Il s'arrêta bientôt en élevant sa torche afin de mieux fixer les objets, le corps penché vers le grabat, le regard ardent, immobile, comme frappé d'admiration pour un spectacle inattendu.

C'était en effet un groupe de figures digne du pinceau de Raphael, si Raphael eût vécu à cette époque, que celui qui absorbait dans ce moment les yeux et l'âme du guerrier barbare. — Une jeune femme d'une beauté merveilleuse était couchée sur la dépouille d'un ours, dont la fourure aux crins noirs et longs, faisait ressortir la blancheur délicate et rosée des quelques parties de son corps que ne couvrait pas un tissu léger s'entortillant autour de sa taille et de ses jambes repliées à leur extrémité, avec un air d'abandon modeste. L'un de ses bras mollement recourbé retombait jusqu'au bas du lit, en dessinant par cette inflexion, sa rondeur grâcieuse et potelée. Une quantité de chaines d'or, comme depuis les dames espagnoles ont été long-temps dans l'usage d'en porter, descendaient par touffes de son cou et retombaient sur son sein, qui semblait oppressé par un songe pénible. A ses côtés, deux petits enfants, deux anges à la physionomie vermeille et souriante, se tenaient étroitement enlacés. L'un d'eux avait une main posée sur le sein de la jeune femme, comme pour en réclamer les dons inépuisables de la maternité. — Emu de ce spectacle, le guerrier barbare repaissait ses regards avides des charmes prodigués sur la céleste créature. Tremblant, surpris, incertain, dominé par cet ascendant tout puissant qu'exerce la vertu d'une femme, n'osant proférer une seule parole, et respirant à peine, il était immobile. Il se baissait pour contempler de plus près la beauté de la mère endormie, lorsque la jeune femme s'éveilla. Appercevant au-dessus d'elle ce visage rendu sinistre par la passion et surmonté d'une torche qui lançait inégalement des torrents de flamme et de fumée, son premier mouvement fut de pousser un cri d'horreur; le second de se lever avec vivacité, les yeux vagues et fixes, la bouche contractée, dans l'attitude d'un jeune berger qui viendrait de poser son pied nu sur un serpent.

— Charmante princesse, dit le guerrier en reculant d'un pas, pardonnez moi si j'ai commis la faute d'interrompre votre sommeil : mais, votre image a interrompu si souvent le sommeil de mes longues nuits, que cette faute doit être imputée beaucoup moins à moi qu'à vous.

— C'est donc toi Radoin! lui répondit la jeune femme en frémissant. Oui, je te reconnais bien. J'ai vu ailleurs ton affreux visage. Misérable! c'est toi qui as versé le poison dans la coupe de mon époux.

— Gisèle! répliqua le guerrier. Puisque tu m'épargnes toi même la peine de rompre la glace de la politesse, je vais te parler sans figures. Tu as repoussé mes vœux à la cour du roi de Paris, et c'est pour cela que j'ai fait périr le frère de mon souverain et allumé dans ces pays une sanglante guerre. C'est te dire assez avec qu'elle ardeur je t'ai souhaitée! Tu es à moi; la résistance est inutile. Ecoute maintenant : — Si tu veux oublier le passé et m'unir à toi par les nœuds de l'hymen, tu régneras encore sur le trône de Toulouse que mon bras vient d'abattre et que mon bras peut relever. Les chefs qui marchent à ma suite sont faciles à gagner. Mécontents de Dagobert, ils m'aideront dans ma révolte. Qui sait? Peut-être même pourrai-je conquérir son royaume, et poser ainsi sur ta tête une double couronne. Parle : veux-tu partager avec moi le bonheur et l'empire.

— Fuis loin de mes yeux! assassin, guerrier infâme! répondit Gisèle emportée par son indignation, et n'insulte pas la veuve de celui qui fut ton prince. Je méprise tes offres autant que je te méprise. Dieu a tout vu et sa vengeance ne saurait tarder. En ce moment plus que jamais j'appelle ses malédictions sur toi.

Radoin ne répliqua pas un seul mot; mais se jetant sur elle à corps perdu, il se mit en devoir de la renverser, sans faire attention aux cris des deux innocentes créatures qu'il foulait impitoyablement. La jeune femme ne démentit point dans ce moment critique, sa réputation de courage. Habituée dès l'enfance aux exercices violents dans lesquels excellaient ses compatriotes, elle se prit à lutter avec le guerrier féroce dont la rude armure meurtrissait cruellement son corps frêle et tremblant. Ils roulèrent bientôt à terre, et là, se sentant peu à peu subjuguer par la force supérieure de son antagoniste, la fille d'Amand essaya un dernier effort, et de ses mains crispées ensanglanta le visage du guerrier franc dont cet affront alluma au plus haut point la fureur. Il l'abandonna aussitôt, et tirant son épée, il la traîna par les cheveux à l'extrémité de la tente, comme résolu de la tuer.

— Frappe! lui dit Gisèle, avec un ricanement de rage : te voilà marqué à jamais d'une blessure qui n'est pas honorable.

Radoin frémit et dirigea la pointe de son épée sur son sein; mais, se ravisant aussitôt, il courut vers le lit où criaient les deux enfants froissés et pleins de terreur. Ce mouvement fut imité par la mère qui sentit alors tomber toute sa résolution.

— Grâce! grâce! s'écria-t-elle, en se précipitant aux pieds du guerrier. Grâce pour ces innocents

Prends ma vie. Fais de moi ce que tu voudras; mais épargne le fruit de mes entrailles; épargne le sang de tes princes. Grâce, Radoin!

Il y avait dans le ton de sa voix quelque chose de si pénétrant et de si triste que le soldat ne put se défendre d'une secrète émotion.

— Gisèle! dit-il en s'arrêtant, la vie et la mort de tes enfans dépendent de toi. Nous verrons si tu nous résisteras encore,

Mais l'infortunée n'était plus en état de résister. Cette lutte atroce avait annéanti ses facultés, et elle était tombée évanouie en terminant sa déchirante prière. En ce moment une ligne rouge que l'on découvrait à l'horison par l'ouverture de la tente, annonçait que l'aube était sur le point de naître. Voyant la belle princesse renversée à ses pieds et couverte d'une pâleur mortelle, le barbare ne songea qu'à satisfaire son infâme passion. Déjà il s'abaissait vers elle pour souiller de baisers ce visage que les anges auraient craint d'éffleurer de leur haleine. Un Dieu même n'aurait pû, ce semble, la défendre. Tout à coup elle parut se réveiller en sursaut, et poussant un faible gémissement: Est-ce un rêve? murmura-t-elle, ou mon oreille m'a-t-elle trompée?.. O mon Dieu! ne m'abuse point! — Et tandis que le guerrier qui croyait sa victime dans le délire ne se préoccupait pas de ses mouvemens, rassemblant toutes ses forces, elle glissa entre ses bras avec souplesse, et courut à l'entrée de la tente où elle s'arrêta avec un air d'inquiétude et de vive attention.

— Radoin! dit-elle, en étendant le bras vers le guerrier stupéfait; n'as-tu pas entendu un cri?

— J'ai entendu peut-être le chant d'un coq de bruyère qui salue l'aurore, ou le hennissement lointain d'un cheval; voilà tout.

— Non, non, reprit-elle en battant des mains avec joie. Ce n'est point cela. Ce cri qui a raisonné à mon oreille dès mon enfance, ce cri du montagnard dans l'enivrement des fêtes et dans l'exaltation des combats, comment ne l'aurai-je pas reconnu de suite?.. Ecoute, écoute... Ce cri qui est le même que le nom de Dieu, ce cri qui ma rappelée à moi, c'est le signal de ta mort; c'est ton arrêt; tremble Radoin! Les Vascons sont dans le camp.

Elle avait à peine achevé ces paroles que des hurlemens épouvantables troublèrent l'air autour d'eux. Ils paraissaient venir de tous les côtés à la fois; le bruit d'armes qui s'y joignit annonça que les ennemis étaient parvenus, sans être découverts, jusqu'auprès de la tente du général. Sans proférer une parole, Radoin saisit son épée que dans l'empressement qu'il avait eu il avait jetée à terre, et, écartant avec violence Gisèle de l'entrée de la tente, il allait sortir, lorsqu'on le vit soudain se mettre en défense et reculer avec précipitation, dans le trouble d'un homme qui voit devant lui une mort inévitable. Un jeune montagnard, aux formes élancées, à la figure apollinique venait de bondir jusqu'au milieu de la tente en renversant les gardes et se trouvait face à face avec le guerrier franc. A sa flottante chevelure, aux larges plis de sa chemise, au léger manteau replié avec grâce sur son épaule; la belle princesse n'eut pas de de peine à reconnaître un vascon.

Mon frère!... fut l'exclamation qui allait sortir de ses lèvres: mais, elle la retint de peur d'irriter davantage celui dont elle redoutait pour un être aimé le désespoir et le bras terrible.

Le combat ne fut pas long. Frémissant, plein de joie et de rage en reconnaissant sa sœur, le montagnard resta un moment immobile comme un lion qui mesure des yeux la distance qui le sépare de sa proie; puis, poussant un cri aigu, il s'élança sur Radoin, et tomba avec lui à la renverse en le traversant de son épée. Le vainqueur se releva pour pousser un second cri en signe de triomphe. Au même instant une foule de guerriers ayant à leur tête un vieillard dont les yeux paraissaient chercher un objet intéressant, pénétrèrent dans la tente. Sur le point de voler dans les bras de son père, (car c'était Amand lui même), Gisèle se détourna et courut soutenir son frère qui chancelait:

— Blessé! blessé! dit-elle, avec terreur, en voyant sa poitrine ensanglantée.

— Mort! répondit le jeune héros, en roulant à terre. Adieu. Je suis content, puisque ma sœur est sauvée.

Gisèle se précipita sur son corps, et fondant en larmes, essaya d'arrêter avec ses deux mains le sang qui sortait avec violence de sa poitrine. Ce spectacle suspendit la joie de ceux qui survenaient. Le vieux duc Amand ne put retenir quelques pleurs en voyant expirer le héros sur lequel se reposaient ses espérances et celles de son armée. Mais en chef prudent qui veut maîtriser la tristesse et l'enthousiasme de ses soldats, il se réserva de faire éclater sa douleur dans un autre temps. Il prit dans ses bras les deux jeunes princes que l'on venait de retrouver, les éleva au-dessus de sa tête, et les montrant de la sorte à la foule de ses guerriers:

— Vascons! dit-il, voilà vos rois!

L'armée des Francs à moitié détruite dans le combat qui suivit ce coup de main, périt presque toute entière dans la retraite. Le duc Amand, accompagné de ses principaux chefs s'en fut quelques temps après à Clichy, signer avec Dagobert un traité de paix qui reconnaissait l'indépendance des Vascons, et restituait l'Aquitaine aux enfans de Caribert, à titre néamoins de fief relevant de la couronne de France. Par la suite les basques se montrèrent fidèles aux rois Mérovingiens de Toulouse qu'ils défendirent dans plusieurs guerres contre la politique envahissante des Carlovingiens. La bataille de Ronceveaux leur fournit l'occasion de signaler leur valeur célébrée par tous les chants populaires de cette époque. Un dernier rejeton de Caribert et de Gisèle, obligé de fuir devant la persécution des Carlovingiens se réfugia dans la Navarre espagnole où les montagnards le proclamèrent roi bientôt après, pour marcher à sa suite contre les Arabes-Maures.

Arnaud Lamont.



LA HUPPE, (*Upupa epops*, Linn).

La Huppe est sans contredit un des plus jolis oiseaux de passage que le printemps nous ramène tous les ans. Elle a de dix à douze pouces de longueur totale; son bec grêle, triangulaire à la base, et faiblement arqué a jusqu'à vingt-huit lignes; il est rougeâtre avec la pointe noire; sa tête est surmontée d'un ornement mobile, disposé longitudinalement et composé de deux rangs de plumes, parallèles entre eux. Dans l'état ordinaire, elles sont couchées sur la tête d'avant en arrière; mais l'oiseau les redresse et les étale à volonté, pour exprimer les sentimens de surprise, de colère ou d'amour qui l'agitent; et, comme les plus longues occupent le centre, la *Huppe* s'arrondit en demi cercle: toutes ces plumes sont rousses et terminées de noir; il y a à celles du milieu, chez les adultes, une tache blanche intermédiaire. Le reste de la tête, le cou et la gorge sont d'un roux vineux; cette nuance s'affaiblit, et devient d'un blanc sale aux parties inférieures; le dos et les ailes sont traversés de bandes blanches et noires; le croupion est blanc; les pennes de la queue qui sont égales, sont noires et tachées de blanc, de telle sorte que lorsque celle-ci est épanouie, elle présente un croissant; les pieds sont d'un roux brun.

On ne trouve point dans la Huppe, comme dans la plupart des oiseaux, des caractères tranchés pour servir à différencier les sexes; néanmoins, la femelle est toujours un peu plus petite que le mâle, son plumage est plus terne, et sa huppe plus courte.

Dès le mois de mars, les Huppes arrivent isolées ou

par paires, jamais par troupes nombreuses; elles se répandent dans les plaines, choisissant pour établir leur résidence les lieux bas et humides. Cette préférence n'est pas due à un caprice; elles ne font qu'obéir à la nécessité de se procurer plus facilement la nourriture qui leur est propre; ces oiseaux refusent en effet toutes sortes de graines pour se nourrir exclusivement d'insectes, de vers et de mollusques qu'ils se procurent en fouillant la vase dans les endroits marécajeux, ou en voltigeant d'arbre en arbre pour surprendre entre les gerçures de leur écorce, sur les feuilles et jusque dans les fleurs, les petits coléoptères qui y vivent. Cette alimentation excitante force la Huppe à boire fort souvent: ce qu'elle fait en plongeant son bec dans l'eau par un mouvement brusque, et sans le relever comme beaucoup d'autres oiseaux.

Le vol de la Huppe, sinueux et sautillant, est peu rapide; elle marche d'un mouvement uniforme, comme les poules, mais en déployant toute la gravité du sultan des basses-cours. Surprise, elle s'arrête et ne part qu'après avoir fixé l'objet qui lui porte ombrage.

Le port élégant de la Huppe, son plumage agréablement varié, quoique terne, l'aigrette mobile qui couronne sa tête, lui font rarement trouver grâce devant les chasseurs lorsque le hazard les met en présence. C'est au reste à pure perte que l'on détruit cet oiseau qui n'occasione aucun dommage et qui met presque de la familiarité dans ses manières en venant vivre dans nos jardins, qu'il débarrasse d'insectes, souvent malfaisans. Quoique grasses en automne, les Huppes ne constituent point un morceau délicat à cause de l'odeur de musc prononcée que leur chair conserve, alors même que l'on aura eu le soin, ainsi que le recommandent les chasseurs, de lui couper la tête de suite après l'avoir tuée. Cette odeur est telle que les chats, si avides d'oiseaux, refusent de manger la Huppe. Les juifs la tiennent pour immonde.

Les anciens avaient pour les Huppes une grande vénération; ils en avaient fait l'emblême de la piété filiale: ces oiseaux prenaient le plus grand soin de leurs parens devenus caducs; ils les nourrissaient avec soin, les réchauffaient sous leurs ailes, et allaient, lorsque leur vue s'affaiblissait, jusqu'à leur appliquer sur leurs yeux des herbes salutaires.

On pense bien que les observations précises des modernes ont fait justice de toutes ces poétiques erreurs; néanmoins, la plupart de ces préjugés se sont conservés parmi le peuple, et il n'est pas rare de trouver encore des personnes qui vous disent avec une assurance, que leur bonne foi seule peut justifier: que la Huppe connait des plantes propres à détruire l'effet des fascinations, à rendre la vue aux aveugles, à ouvrir les portes, quelque soin que l'on ait pris de les fermer. Son cœur, son foie, sa cervelle mangés en prononçant certaines formules mystérieuses, ou appliqués sur différentes parties du corps, ont été réputés propres à guérir une foule de maladies, à rétablir la mémoire affaiblie, à procurer le sommeil et à l'embellir de songes agréables, etc.

Les Huppes ne sont pas difficiles pour établir leur nid; le creux d'un arbre, une crevasse dans un rocher ou dans une vieille muraille leur suffisent pour déposer sur la poussière quatre ou cinq œufs d'un gris blanchâtre avec des taches brunes. Quelques fois elles placent leur couvée entre les racines soulevées de quelques vieux arbres; elles apportent dans cette circonstance quelque attention à les former avec de la mousse et des feuilles sèches. La femelle couve avec soin, tandis que le mâle cherche la nourriture ou égaye par son chant monotone, auquel il sait donner un accent de tendresse, les longs ennuis de l'incubation.

La Huppe a plusieurs cris: le plus familier est celui de *houp*, *houp*, *houp*, qu'elle prononce lorsqu'elle est perchée, en ramenant chaque fois son bec sur sa poitrine et relevant brusquement la tête.

D'un caractère fort doux, ces oiseaux sont très-faciles à apprivoiser; mais il faut avoir le soin de ne pas les tenir en cage où ils mourraient bientôt; une demi liberté leur est nécessaire, et ils ne cherchent pas à s'échapper si on les retient dans une basse-cour ou dans un jardin. Au reste, l'hiver leur serait funeste, et mieux vaut à la fin de l'automne les laisser à leurs habitudes; on sait qu'à cette époque, où la disette commence à se faire sentir, où les froids deviennent piquants, les Huppes émigrent vers les contrées voisines de l'équateur.

D'où lui vient le nom que cet oiseau porte ?

On n'est pas d'accord sur son origine. Les uns l'attribuent à l'ornement dont sa tête est revêtue; d'autres pensent que le nom latin *Upupa*, qui nait certainement d'une reproduction de *houp*, *houp*, a donné naissance au nom français *Huppe*, qui, employé aujourd'hui dans une acception générale, sert à désigner tout assemblage de plumes surmontant en aigrette une tête d'oiseau.

Dans la méthode ornithologique, la Huppe est placée dans l'ordre des *Passereaux* et dans la famille des *Ténuirostres*.

J.-B. Noulet





BLAISE PASCAL.

Notre terre du midi couverte des plus précieux monumens de l'antiquité et du moyen-âge, n'est pas moins remarquable par les grands hommes qu'elle a produits dans les arts, les sciences et les lettres. Pascal, Montesquieu, Montaigne, Fermat, Cujas, etc., etc., ont acquis une gloire qui n'est effacée par aucune illustration française ou européenne. En consacrant quelques pages à la mémoire du plus profond des penseurs, d'un des écrivains les plus parfaits et les plus originaux de notre langue; d'un géomètre de premier ordre, d'un homme, en un mot, qui a accompli des prodiges pendant quelques années d'une existence accompagnée de souffrances et de chagrins, nous sentons combien est insuffisante cette esquisse biographique. Puissent au moins ces lignes tracées à la hâte donner à quelques lecteurs le désir de relire et d'étudier des ouvrages qui seront toujours des modèles inimitables de goût et de profondeur

Blaise Pascal naquit à Clermont, en Auvergne, le 19 mai 1623, d'Etienne Pascal, premier président de la cour des Aides de cette ville. L'exemple des vertus domestiques, donna à Pascal, une élévation de sentimens qui a influé sur sa vie et sur ses productions. Son père joignait à des qualités éminentes, qui le faisaient estimer, un amour passionné pour l'étude; il était versé dans la littérature ancienne et moderne et dans les mathématiques. Une mort prématurée l'ayant privé de son épouse, cet excellent père abandonna sa charge et vint se fixer à Paris pour se consacrer sans réserve à l'éducation de ses enfans. Dans cette cité célèbre, Etienne Pascal fut bientôt en relation avec les savans; Mersenne, Roberval, le Pailleur, etc., etc., formaient avec lui une société intime, que l'autorité royale transforma, en 1666, en académie des sciences.

Le jeune Pascal assistait souvent aux conférences

qui se tenaient dans la maison paternelle. Il écoutait avec attention, et son jeune esprit s'ouvrait à la méditation et à la contemplation des phénomènes de la nature. — A onze ans ; son génie lui inspirait un petit traité d'acoustique. Des talens aussi précoces, allarmèrent la tendresse de son père pour sa santé, et dès ce moment, il ne fut plus admis aux réunions scientifiques qui avaient pour lui tant d'attraits. Livré à la solitude, il s'enfermait dans une chambre isolée, et là, avec du charbon, il traçait, sur le carreau, des figures de géométrie, qu'il classait et comparait dans un ordre scientifique. Peu à peu ses méditations l'amenèrent à conclure cette célèbre proposition que « *les trois angles d'un triangle valent deux angles droits.* » Son père le surprit au milieu de ces travaux, et, après avoir appris de son fils l'objet de ses recherches, il demeura confondu d'étonnement et d'admiration... Le goût de Pascal pour les sciences exactes ne fut plus contraint après les preuves merveilleuses qu'il venait de donner de son génie naturel, et il lui fut permis de se livrer sans réserve à la physique et à la géométrie.

A peine il avait atteint sa dix-neuvième année, qu'il conçut l'idée d'une machine, propre à exécuter les opérations de l'arithmétique. — Des roues et des pignons formant un engrenage compliqué, font mouvoir des barrillets qui présentent effectuées les opérations dont on a disposé les énoncés numériques dans certaines cases. Cette invention originale que Leibnits étudia et perfectionna, exigea de Pascal des efforts de tête qui altérèrent profondément sa santé.

Après avoir ainsi pris rang parmi les inventeurs, Pascal se livra à la physique, et, captivé par les récentes découvertes de *Torricelli* sur le baromètre, il entreprit ces belles expériences qui ont démontré la pesanteur de l'air et constaté l'abaissement de la colonne barométrique à mesure qu'on s'élève dans l'atmosphère. — Le petit ouvrage publié en 1647, sous le titre de nouvelles expériences sur le vide, a frayé à la physique une carrière nouvelle, et a marqué une époque dans l'histoire de cette science. — Ces recherches de Pascal sur la pesanteur de l'air, le conduisirent par une analogie que saisissent les grands esprits à l'examen des loix générales auxquelles l'équilibre des fluides est assujetti; cette nouvelle théorie contenait à la fois le germe du principe des vitesses virtuelles et l'indication de *presse hydraulique*, machine non moins admirable par sa simplicité que par ses effets. — A ces nombreux traités succédèrent six livres sur les *coniques* qui furent égarés, par les héritiers de Pascal, et dont on ne connait que quelques fragmens; nous ne ferons que citer dans cette rapide notice, l'invention du triangle arithmétique, qui renferme la loi du binôme de Newton, et les recherches sur les jeux de hazard qui plus tard ont servi de base au calcul des probabilités dont Pascal doit être considéré comme le véritable inventeur des spéculations les plus sublimes. On voit le même homme descendre aux besoins de la pratique et c'est à lui qu'on doit deux machines employées aux transport des fardeaux, connues sous les noms de *Brouette* ou *Vinaigrette*, et de *Hacquet*.

Ces ouvrages consumaient rapidement la santé de Pascal. En 1647, il fut menacé d'une paralysie qui lui ôtait l'usage des jambes. La mort de son père, en 1651, augmenta ses chagrins ; il chercha, et il trouva dans les distractions du monde, un remède à ses maux, lorsqu'au mois de juillet 1654, sa voiture fut renversée près de Neuilly, sur les bords de la Seine ; cette chûte ébranla le cerveau de Pascal, qui depuis craignait voir sans cesse un abyme à ses côtés. Ce funeste évènement réveilla dans son cœur les germes de religion que ses parens y avaient déposés ; sa sœur Jacqueline, abesse à Port-Royal des Champs, lui fit promettre de consacrer désormais sa vie à Dieu et à l'étude du christianisme. Reçu avec empressement par Arnauld, Nicole, Sacy et les savans solitaires de Port-Royal, il devint sous leur influence partisan zélé des doctrines de l'évêque d'Ipres, connu sous le nom de Jansennius ; il épousa aussi leur querelle avec les jésuites, et publia contre eux les célèbres lettres *Provinciales*, où l'on trouve, au jugement même de Voltaire, l'éloquence de Bossuet et la verve comique de Molière. Ce livre, d'un style parfait, qui a fixé la langue française, a empêché Pascal de donner la dernière main à un grand ouvrage sur la religion chrétienne, qu'il préparait depuis quelques années ; le temps a manqué à l'accomplissement de cette grande œuvre. La mort a flétrie dans sa jeunesse, cette puissante intelligence, et il n'a été donné à la postérité que de contempler les matériaux épars du majestueux édifice qui devait s'élever sous l'inspiration du génie.

A la mort de Pascal, ses amis recueillirent avec respect et sans leur donner aucun ordre logique, les pensées qu'il jettait au hasard sur le papier,... Mais ces débris épars se rattachaient dans son esprit à une grande synthèse qui devait former un apologétique du christianisme, appuyé sur la philosophie et l'étude de l'homme. Condorcet, dans l'édition qu'il donna des *Pensées*, en séparant celles qui se rapportent à la religion, de celles qui sont purement philosophiques, acheva de détruire leur suite et leur liaison, et sembla fidèle à ce mot d'ordre de Voltaire, qui, forcé de reconnaître le génie de Pascal, et incommodé par le poids de ses opinions religieuses, écrivait à son ami : « Ne vous lassez pas de répéter que depuis l'accident » du pont de Neuilly, le cerveau de Pascal est dérangé. » La publication des *Provinciales* et des *Problèmes* sur la Cycloïde, deux ans après cet évènement, suffisent pour faire apprécier la valeur de cette assertion.

L'édition des œuvres complettes de Pascal publiée par Bossut, savant géomètre et littérateur estimable, n'offre pas cependant pour le volume des pensées cet arrangement logique qu'on aurait pu espérer d'un esprit supérieur, admirateur des ouvrages dont il s'était fait l'éditeur. Depuis quelques années, on a cherché à rétablir le plan de l'auteur, dont nous allons essayer de donner une idée.

Bacon et Descartes, les pères de la philosophie moderne, en établissant l'observation et le doute

absolu, comme fondement de leurs méthodes ont donné l'essor au rationalisme, qui, livré à ses propres forces et affranchi du joug de l'autorité, a cru pouvoir remonter aux premiers principes de la science et de la morale. Pascal sentit de bonne heure combien était périlleuse la voie ouverte par les deux philosophes, et effrayé des conséquences désastreuses d'un scepticisme imminent, il voulut par une puissante synthèse, prouver que la philosophie, que l'étude de l'homme conduisent inévitablement aux vérités revélées. Pour arriver à la solution de ce grand ploblème, il commence à établir qu'il est dans la nature d'un être pensante de chercher son principe et sa fin. Mais pour saisir la vérité que peut notre faiblesse au milieu des ténèbres qui nous environnent. Cette ignorance effraye Pascal : « Je ne sais, dit-il, qui ma mis au monde, » ni ce que c'est que mon corps, que mes sens, que » mon ame; et cette partie même de moi qui pense » ce que je dis, et qui fait réflexion sur tout et sur » elle même ne se connait pas plus que le reste. »

La philosophie ne peut nous faire sortir de ces doutes cruels; les raisonnemens méthaphysiques ne peuvent atteindre à l'existence, encore moins à l'essence et aux attributs de l'Etre-Suprême; l'étude de l'homme nous fait découvrir en lui un mélange de grandeur qui se manifeste par la dignité de sa pensée, et de la misère qui se fait sentir dans sa corruption, sa versatilité, son inconstance, son orgueil et ses efforts continuels, pour tendre après le bonheur, comme après une ombre qui lui échappe sans cesse.

Jettant un coup d'œil supérieur sur Epictète et Montaigne, Pascal signale la fausse voie qu'ont tenue toutes les sectes; en n'envisageant dans l'étude de l'homme que sa grandeur qu'il tient de son origine divine ou sa bassesse qui contraste avec la dignité de son esprit. Les stoïciens et tous ceux qui, comme Epictète, ont embrassé le premier système partent de ce principe que Dieu a créé l'homme tel qu'il doit être pour devenir juste et heureux; ils le regardent comme capable de connaître la vérité et de s'élever jusqu'à Dieu qui est le souverain bien. Les épicuriens et les sceptiques, laissent l'homme livré à ses inclinations charnelles, qui lui font chercher le bonheur dans les biens visibles, et ils renoncent à établir des principes pour la morale et la science. Pascal, cherche, en faisant la part à chaque doctrine de la vérité quelle renferme, à concilier dans le même sujet cet étrange mélange de grandeur et de misère. Renonçant à trouver une explication satisfaisante dans les livres des philosophes, il a recours aux traditions : dans un coin reculé du monde, il trouve un peuple qui se dit dépositaire des titres de l'humanité; les livres de ce peuple parlent d'une grandeur originelle de l'homme, dont il est déchu par le péché qni a produit sa misère et sa corruption; ils annoncent un réparateur qui par un sacrifice sanglant doit réhabiliter le genre humain. Le caractère divin de la loi de Moïse, dont le sens figuratif se rapporte sans cesse à ce sauveur promis, les prophéties qui le célèbrent, enfin son avenue dans es temps fixés, sa vie, sa mort, la dispersion prédite des juifs, la conversion des gentils appelés à leur place à la sainte doctrine, donnent à la tradition hébraïque les caractères de vérité les plus éclatants : avec Jésus-Christ, tous les systèmes sont conciliés, toutes les illusions disparaissent.

Venant à considérer l'Homme-Dieu, Pascal le présente dans sa véritable grandeur, et dans l'état mystique sous lequel il s'est montré. Comme les plaisirs de l'esprit sont infiniment supérieurs aux biens charnels, de la même manière, la charité et la sagesse, sont à une distance infinie de tous les biens de l'intelligence. « Archimède sans aucun éclat de naissance, » serait en même vénération : il n'a pas donné de batailles, gouverné des empires; mais il a laissé à » tout l'univers des inventions admirables. Qu'il est » grand aux yeux de l'esprit! Jésus-Christ, sans » bien et sans aucune production de science au dehors, est humble, plein de charité, patient, saint » devant Dieu. Oh! qu'il est venu en grande pompe » et en grande magnificence aux yeux du cœur qui » voit la sagesse! Quel homme eut jamais plus d'éclat » que Jésus? Le peuple juif l'annonce avant sa venue, » l'attend comme son rédempteur; le peuple gentil, » les rois, les grands du monde l'adorent....... Et » cependant quel homme jouit moins de tout cet » éclat. De trente-trois ans il en vit trente sans paraître; dans les trois autres il passe pour un imposteur. Les prêtres, les principaux de la nation le » rejettent, ses amis, ses proches le méprisent; enfin » il meurt d'une mort honteuse, trahi par un des » siens, renié par l'autre, abandonné de tous. Ce mélange de grandeurs et d'humilité font de Jésus un » Dieu dont on s'approche sans orgueil, et sous lequel » on s'abaisse sans désespoir. Avec la grâce qu'il apporte il fait (ce qu'ont vainement tenté Salomon, les » Prophètes, Socrate, Platon), adorer le vrai dieu aux » payens. On ne connait pas Dieu utilement, en le » considérant comme l'auteur et l'ordonnateur du » monde visible; mais par Jésus-Christ qui remplit » l'ame d'espérance et d'amour. »

Pascal, résumant ces idées, établit les caractères d'une vraie religion. Elle doit expliquer la nature de l'homme, rendre compte de sa fin et du dessein que Dieu a sur lui; le christianisme porte la lumière dans toutes ces questions. La manière merveilleuse avec laquelle il s'est établi; les prédications des apôtres qui, faibles et ignorants, attirent à eux, par les dons d'une grâce surnaturelle, les peuples, les princes et ceux qui avaient jusques là sacrifié a des idoles, donnent les dernières preuves de la vérité de la religion du Christ.

La mort a interrompu ce travail gigantesque dans lequel les lecteurs de toutes les croyances admireront toujours une éloquence sublime, jointe à une grande profondeur de pensée.

Après avoir donné aux lecteurs une idée superficielle d'un des plus beaux ouvrages de Pascal, nous terminerons cette notice biographique en faisant connaître sa personne. D'un esprit aimable et enjoué, mêlé à une grande austérité de mœurs, Pascal se faisait aimer et

estimer de ceux qui l'entouraient. Sa charité pour les pauvres était si grande qu'il dépensait souvent ses revenus pour faire l'aumône. Il disait à Mme Périer, une de ses sœurs, qui lui faisait quelques représentations sur sa trop grande facilité à donner : « Jai remarqué » que, quelque pauvre qu'on soit, on laisse toujours » quelque chose en mourant. » Citons de lui un trait qui dans notre esprit l'honorera plus que ses chefs-d'œuvre, nous l'empruntons à l'édition de Bossuet. Quelque temps avant sa mort, il logeait dans sa maison un pauvre homme et son fils uniquement par commisération chrétienne ; car il n'en retirait aucune espèce de service. L'enfant fut attaqué de la petite vérole et on ne pouvait guère la transporter ailleurs sans danger. Pascal était déja lui-même très malade ; il avait un besoin continuel des secours de Mme Périer, que des affaires de famille et surtout le désir de voir son frère avaient amenée à Paris ; et comme elle habitait une maison particulière avec ses enfans, qui n'avaient point eu la petite vérole, Pascal ne voulut pas qu'elle s'exposât au danger de la leur apporter. Il prononça lui-même en faveur du pauvre ; il quitta sa maison pour ne plus y rentrer, et vint occuper chez Mme Périer un petit appartement, peu commode pour son état. Il serait facile de multiplier les exemples de la bonté et de la charité de Pascal. A ces dons précieux il joignait une grande élévation de sentimens, qui lui faisait apprécier à leur juste valeur les titres et les dignités humaines.

Pendant les deux dernières années de sa vie, Pascal fut en proie aux souffrances physiques et morales. La persécution de Port-Royal portait le désespoir dans son âme. Atteint au mois de Juin 1662 d'une colique aigue, et d'étourdissemens très fréquens, il perdit tout espoir de vivre plus long-temps. Dans ces derniers momens, son imagination n'était occupée que de projets de bienfaisance et de charité ; il demandait avec instance qu'on le laissat mourir à l'hôpital des incurables. Le 17 août, une convulsion faillit le faire mourir; on s'empressa de réclamer pour lui les derniers secours spirituels. Le curé de Saint-Etienne-du-Mont, qui l'assista dans ses derniers moments, entrant dans sa chambre avec le Saint-Sacrement lui dit : « *voici celui que vous avez tant désiré.* » Pascal se souleva paisiblement sur son lit, et reçut le viatique avec un respect et une résignation qui arrachèrent des larmes à ceux qui l'entouraient. Il mourut le 19 août, au milieu des plus cruelles souffrances.

Un monument est élevé à Saint-Etienne-du-Mont, à Paris, à la mémoire de ce grand homme qui, dans une vie de quelques années, s'est illustré dans les sciences, a jeté un éclat immortel sur les lettres, et a donné au monde l'exemple de toutes les vertus.

E. Brassinne.

UN GRAND CHASSEUR.

Il n'y a plus de chasseurs en France; ils s'en vont avec la grande propriété. Le chien couchant et le fusil à piston, voilà tout ce qui reste aux cliens de St-Hubert. En même temps que l'obligation du port d'armes vient mettre obstacle à l'ardeur du gentilhomme, qui croyait pouvoir s'armer par droit de naissance, le petit propriétaire fait le braconnier sur son champ ; les races des bêtes fauves sont détruites chaque jour dans nos campagnes, et nous n'aurons bientôt plus d'autre ressource que de brûler notre poudre aux moineaux qui ne périssent jamais.

Voilà qui est fort triste à penser. Détournons nos regards d'un aussi noir avenir vers un passé plus consolant. Il ne faudrait pas cependant remonter trop haut dans l'antiquité pour voir la chasse dans tout son éclat. Les Perses et le grand Cyrus entre autres aimaient beaucoup le plaisir de poursuivre les animaux sauvages dans les grandes forêts. Tout le monde connait le traité de Xénophon sur la chasse que les Grecs et les Spartiates surtout préféraient aux exercices du gymnase. Les jeunes Lacédémoniens se préparaient aux fatigues et aux ruses de la guerre, en errant dans les plaines de la Laconie, occupés à vivre de vol et de rapine, à poursuivre les bêtes et les esclaves qu'ils tuaient avec un égal mépris ; en un mot, toutes les nations belliqueuses, excepté le peuple romain, se sont adonnées avec plus ou moins de zèle aux fatigues de la chasse qui leur représentaient la guerre. Mais les Romains absorbés par les délibérations du forum et constamment appliqués aux travaux utiles de l'agriculture, abandonnaient aux esclaves un futile plaisir. Il faut être juste cependant : nous croyons que ce dédain du peuple-roi pour la chasse avait une autre cause que la sévérité des mœurs républicaines. Les Romains n'avaient pas eu cette enfance ordinaire des peuples organisés en peuplades, et vivant au milieu des forêts dans une guerre perpétuelle avec les bêtes féroces, les pères des maîtres du monde, livrés au brigandage sur les grands chemins, étaient des hommes très-avancés, comme nous disons aujourd'hui ; ils avaient rompu en visière avec l'innocence de la vie nomade, et chacun d'eux, repoussé pour quelque crime du milieu de sa peuplade, se vit admis avec plaisir dans un ordre social, mieux établi et plus régulier que les autres.

Il n'en était pas ainsi des nations modernes qui vinrent de tous les points de la terre occuper le territoire des peuples de l'antiquité. Toutes ces nations germaines, scandinaves ou scythes avaient long-temps vécu dans les bois fractionnées en tribus : la chasse avait long-temps été leur seul moyen de subsistance, leurs héros et leurs dieux s'y étaient distingués, et la reli-

Ci devise le comte de Foix des chiens de la chasse dans son chasteau d'Orthez.



gion était venue sanctionner le penchant qui les poussait vers ce noble plaisir. Aussi, lorsqu'elles furent en possession des climats tempérés où les premières races s'étaient développées avec tant d'éclat, elles se souvin-

rent long-temps de leur origine, et la chasse fut le privilége du conquérant. Ce plaisir interdit au serf, devint l'apanage de l'homme libre, et le barbare usa de tous les avantages de la civilisation qu'il venait de conquérir pour mettre en relief les passions de la vie nomade.

Les siècles et les révolutions ne détruisirent point les penchans des hommes de la conquête, et le moyen-âge nous les montre sur un nouveau sol et dans des circonstances nouvelles, tels que nous les avions vus dans leurs sombres forêts. Ils font la guerre aux animaux lorsqu'ils ne la font pas aux hommes. On juge de la puissance d'un grand seigneur, autant par ses équipages de chasse que par ses compagnies et ses hommes d'armes. Enfin, le possesseur d'un alleu ou d'un fief était dans son château, tel qu'était son aïeul dans les bois de la Germanie, ardent au duel, à la chasse et au combat.

Parmi les hommes qui ont acquis à plus juste titre la réputation de grand chasseur dans nos pays méridionaux, il faut compter en première ligne le vicomte de Béarn, qui était aussi comte de Foix, Gaston-Phœbus. Ce seigneur doit être mis au-dessus de ceux qui ont pratiqué la chasse avec succès ou avec zèle, et de ceux aussi qui ont fait des traités sur cet art difficile; il doit être mis au-dessus, parce qu'il a joint la pratique à la théorie.

Quel homme fut plus passionné pour la chasse que le noble Gaston-Phœbus. Lisez son livre (ce qui est fort difficile, car nous n'en possédons en France que deux manuscrits à la bibliothèque royale); lisez ce traité savant intitulé: *Des Déduits de la Chasse*, et vous reconnaîtrez, dès les premières lignes, un vrai chasseur qui se passionne pour son art et qui s'y livre tout entier. Ne dites pas au comte que sa beauté l'a fait comparer au soleil, qu'il est toujours bien venu près des nobles dames; il estime peu les succès d'amour. Ne dites pas au vainqueur de Revel, au seigneur le plus redouté des anglais qui occupent la Guyenne, qu'il est un grand homme de guerre; il ambitionne un titre plus brillant que ceux que vous lui donnez : il avoue franchement qu'il a eu des maîtres en amour et en guerre; mais pour la chasse, il se déclare capable d'en remontrer au plus habile, et voici ses propres paroles que nous avons religieusement copiées sur son manuscrit.

« Je, Gaston, par la grâce de Dieu, surnommé Fæbus, » comte de Foix, seigneur de Béarn, qui tout mon » temps me suis partagé par spécial en trois choses : » l'une est en armes, l'autre est en amour, et l'autre si » est en chasse. Et des deux premiers offices, il y a » eu trop de meilleurs maîtres que je ne suis. Et aussi » moult de meilleures chances d'amour ont eu trop de » gens que je n'ay. Pour ce serait grand niceté (pré- » somption) si je en parlais, mais je remets ces deux » offices d'armes et d'amour. Que ceux qui les voudront » suivre à leur droit y apprendront même de fait que » je ne le pourroye deviser pour parole, et pour ce » m'en teray. Mes du tiers office de qui je ne doute que » j'aye nul maître, combien que ce soit ventance, de » celui voudrai-je parler. »

Après ce préambule, le comte prouve par un sillogisme puissant que la chasse est le plus sûr moyen de faire son salut, voici le raisonnement : « Par la chasse on en fuy tous les sept péchés mortieulx; qui fuit les sept péchés mortieulx, selon notre foy, il sera sauvé. » Donc bon veneur sera sauvé, voilà qui est clair. Le chapelain du roi Jean composa pendant la prison de son maître, un ouvrage sur la chasse pour charmer les ennuis du vaincu de Poitiers. Il dépasse de beaucoup le comte de Foix par la bizarrerie de ses pensées, et l'on reconnait facilement un homme qui n'a point pratiqué. Comme Phœbus il a traité la question de savoir, à qui l'on doit donner la préférence de la chasse aux chiens, ou de la chasse aux oiseaux, en d'autres termes de la venerie ou de la volerie. Après bien des raisons pour et contre, il décide enfin que la volerie est plus noble et la vénerie plus utile, ce qui veut dire que la volerie d'origine barbare, car elle fut, dit-on, inventée par les Scythes, était plus en honneur chez leurs descendans que la vénerie plus spécialemem connue des peuples de l'antiquité.

Ce chapelain du roi Jean qu'on nomme, je crois, Gasse ou Gaston de la Vigne, a donné en faveur de la chasse aux oiseaux une excellente raison bien digne de faire incliner la balance de ce côté. Il l'a tire du goût exquis des pâtés faits avec les produits de la chasse aux oiseaux. Nous ne pouvons résister au plaisir de citer ces vers remarquables pour l'édification des poètes et des cuisiniers.

Si puis dire que grand profit
Peut bien venir de tel déduit,
Car on peut bien faire un pasté
Qu'onques meilleur ne fut tasté,
Et pour ce ne me veul pas taire,
Qu'aux jeunes n'a preigne à faire.
Trois perdraux gras et refaits,
Au milieu du pasté tu mets,
Mais gardes bien que tu ne failles
A moi prendre six grosses cailles,
De quoi ne les apoieras,
Et puis après tu me prendras
Une douzaine d'alouettes,
Qu'environ les cailles me mettes,
Et puis prendre de ces mêches
Et de ces petits oyseles,
Selon que tu en auras
Le pasté m en belleteras:
Or, te faut faire pourvence
D'un poy de lart sans point de rance,
Que tu tailleras comme dez
En sera le pasté poudrez :
Si tu le veux de bonne guise,
De verjus la grape y soit mise
D'un bien poy de sel soit poudré,
Si en sera plus savouré.
Si tu veuil que du pasté taste
Fay mestre des œfs en la paste,
Les crutes un poi rudement
Faites des fleurs de pur froument,

Et se veux faire comme sage,
Ni mets épices ni fromage,
Et quand sera bien à point cuit,
Il n'est si bon mangier, ce cuit.

Notre Gaston de Foix ne fesait pas d'aussi jolis vers, mais sa prose renferme des observations plus solides : son Traité est plus savant, plus riche d'expérience que la poésie de Gasse de Lavigne. Mais c'est dans la pratique que Phébus éclipse ses rivaux.

Il fallait le voir, dans son château d'Orthez, instruisant ses veneurs, ses gardes, ses pages, ses chiens dans toutes les ruses de la chasse. Aux uns, il apprenait à corner agréablement et à propos pour se faire entendre de la meute qui bat les buissons et flère la lisière des bois ; aux autres, la manière d'élever les chiens ; à tous, enfin, ce qu'ils avaient à faire dans les emplois qu'il leur avait confiés.

Les équipages de chasse du comte de Foix étaient plus somptueux que ceux des plus grands princes. Ses écuries nourrissaient deux cents chevaux destinés au plaisir de la chasse, et il n'avait pas moins de seize cents chiens de bonne race et de différentes espèces pour les divers animaux qu'il voulait poursuivre. Le meilleur moyen d'être bien reçu par lui, c'était de lui faire présent d'un bon limier ou d'un levrier rapide ; on pouvait alors compter sur son amitié. Lorsque le chrouiqueur Froissard vint se présenter à sa cour, il ne manqua pas de prendre cette précaution pour se concilier le redouté seigneur du Béarn. Il lui offrit quatre beaux levriers dont il nous a conservé les noms, Hector, Brun, Tristan et Rolland. Des chiens parfaitement nommés, car ce sont des noms d'une et de deux syllabes seulement, comme Xénophon le recommande dans son Traité de la Chasse.

Le duc de Bourgogne, à qui Gaston envoya l'exemplaire de son Traité qu'on possède à la bibliothèque royale, avait aussi un équipage de chasse des plus considérables. Lorsqu'il sortait de ses châteaux pour aller courir le cerf dans ses forêts, on voyait à sa suite cinquante pages ou valets employés seulement à mener en laisse des meutes de plusieurs races de chiens. Ce duc de Bourgogne, qui combattit à Nicopolis et fut pris par Bajazet, dût être bien émerveillé de voir que cet empereur avait à son service sept mille fauconniers et autant de veneurs.

Ce qui rendait l'exercice de la chasse si séduisant pour les hauts barons du moyen-âge et les premiers de nos rois, c'est le désordre, les bruits de toute sorte qui éclataient dans les forêts, l'ardeur qu'il fallait déployer à la poursuite de la bête, et surtout le danger qu'il y avait à combattre avec l'épieu contre l'ours et le sanglier.

Pierre de Béarn, frère du comte, fit preuve de courage et de force dans une circonstance où le danger était grand pour tous les chasseurs qui couraient un ours avec lui. C'était dans les forêts de la Biscaye où ce seigneur possédait plusieurs châteaux. Cet animal était d'une grandeur surprenante, et sa férocité avait jeté l'épouvante dans toutes les fermes et les villages d'alentour. Pierre de Béarn s'était hâté d'accourir au secours de ses vassaux, joyeux de faire une chasse solennelle où l'on aurait quelque danger à courir. Le jour fixé arriva : il partit avec ses limiers pour attaquer et poursuivre l'ours qui épouvantait les montagnes de la Biscaye. La bête fut lancée, et les chiens ardents se mirent à sa poursuite. A peine l'animal commençait à être échauffé par les sons du cor et les aboiements des chiens, qu'il fût atteint d'un coup de flèche. Quoique la blessure fut légère, il revint sur ses pas pour repousser les chasseurs et les chiens. Pierre de Béarn, qui suivait ses limiers, arriva bientôt au lieu du combat. L'ours avait tué quatre de ses plus beaux chiens et les plus hardis. Les autres n'osaient plus aborder leur ennemi, et hurlaient vers la bête, rangés en cercle à une grande distance. A cette vue, des larmes de rage mouillèrent les yeux de Pierre de Béarn ; il tire bravement une épée de Bordeaux qu'il portait, et s'en vient hardiment, comme dit la chronique, assaillir ledit ours pour la cause de ses chiens qu'il voyait déconfits. Alors commença, tout-à-coup, entre l'homme et l'animal, un combat rude et long où le chevalier fut en grand péril de son corps. Cependant, après bien des efforts, il étendit à terre le monstrueux animal, et s'en retourna tout joyeux à son château de Langue du Don.

Cette victoire, dont il était si fier, lui fut cependant bien funeste ; l'exaltation à laquelle il s'était abandonné, en luttant contre l'ours, égara malheureusement sa raison ; souvent, depuis ce jour, il tombait dans une sorte de frénésie qui troublait tout le château. Des transports violents s'emparaient de lui pendant la nuit et chacun pouvait l'entendre alors qu'il était dans ses accès de rage. Aussitôt que son imagination l'avait transporté en rêve au moment de ce terrible combat, il se levait tout endormi, s'armait, prenait à deux mains son épée, et se précipitait en poussant des cris sur l'ombre de l'animal mort qui se dressait devant lui comme pour renouveler la lutte. Tous ses écuyers, ses chambellans et ses pages allaient à lui pour l'arrêter et l'empêcher de se blesser, mais dès qu'il était revenu à lui-même il les repoussait et les accusait de mentir lorsqu'ils assuraient avoir entendu dans sa chambre un grand bruit de pas précipités et d'armes retentissantes.

Le comte de Foix était tout aussi intrépide que Pierre de Béarn, son frère, et ne refusait pas de se mesurer avec les animaux les plus redoutables de ses forêts, les ours et les sangliers. Avant que de partir pour la chasse, il désignait le lieu dans lequel il devait aller prendre son repas et ses gens prenaient les devants pour faire les apprêts. Tantôt il désignait un couvent où il avait le droit d'albergue, tantôt le château d'un seigneur suspect dont il voulait occuper le château pendant toute une journée, commes les forts du Béarn lui en donnaient le droit; souvent il allait reconnaître les frontières qu'il croyait menacées par un voisin suspect. Ainsi qu'il le dit lui-même dans son livre, la chasse lui donnait l'occasion d'étudier le pays,

et le rendait plus capable de se défendre contre ses ennemis, s'ils osaient jamais venir l'y attaquer et tenir la campagne contre lui.

Un jour du mois de mai de l'an 1391, le comte de Foix se préparait dès le matin à aller pourchasser un ours qu'on lui avait désigné dans le canton de Sauveterre. Déja tout était en mouvement dans les cours du château d'Orthez; les écuyers et les pages ouvraient les portes avec grand bruit pour préparer les équipages; les chiens impatients et avertis par le bruit que le moment du départ approchait poussaient de longs hurlemens et voulaient rompre leurs chaînes; les chevaux navarrins, pleins d'ardeur dans l'attente de leurs maîtres, hénissaient en regardant vers les croisées, et fesaient retentir sous leurs pas le pavé sonore des cours; quelques pages apparaissaient aux crénaux portant leurs faucons sur le poing. On amena devant le perron de la grande porte le palefroi du comte; les varlets firent sortir de leurs étables plusieurs des chiens attachés et l'on n'attendit plus que le comte de Foix.

Bientôt les fanfares sonnèrent pour l'annoncer. Il parut en costume de chasse et regarda autour de lui si tout était prêt; les chiens redoublèrent leurs aboiemens, son cheval se cabra, tout s'émut à sa présence. Phébus sauta légèrement sur son destrier, on abaissa le pont-levis; et ce bruyant équipage se précipita rapidement vers la plaine, à travers la ville d'Orthez, encore plongée dans le sommeil.

Sauveterre n'est éloignée que de trois lieues d'Orthez, et le comte fut bientôt arrivé dans les cantons où l'animal s'était montré. Le nombre de ses chiens et l'habileté des veneurs ne laissaient pas long-temps attendre le comte impatient de pourchasser une proie. L'ours fut bientôt lancé et poursuivi avec vigueur; chiens et chasseurs redoublèrent d'intrépidité. Le comte allait toujours le premier; c'était un droit de sa seigneurie de marcher avant tous à la chasse ou au combat. Il fallut, ce jour là, courir long-temps la bête à travers les forêts de Sauveterre troublées par des aboiemens et des cris. Gaston-Phébus s'abandonna, comme à son ordinaire, à son impétuosité qui l'emportait: il n'aurait pas voulu arriver trop tard auprès de l'ours traqué par ses limiers, et perdre un seul instant du combat terrible qui allait se livrer. La meute atteignit l'ours, le comte survint aussitôt et se mit à corner la mort pour exciter les chiens. Les plus vigoureux, animés par sa présence, s'élancèrent à la fois sur la bête, qui, malgré sa force, fut bientôt étranglée.

Les veneurs procédèrent ensuite à la curée, et, cela fait, Gaston demanda à ses gens dans quel lieu on avait eu soin de préparer son repas. Il se sentait faible, épuisé par la fatigue, accablé par la chaleur. Ils lui répondirent que les écuyers de la bouche avaient tout disposé pour son dîner à l'hôpital de Rion, près d'Orthez. Le comte et toute sa suite se dirigèrent alors vers le village de Rion lentement et chevauchant au pas. Des chambres étaient préparées pour les recevoir; celle qu'on destinait au comte était ornée de guirlandes de verdure et de fleurs. Le comte s'assit, et se trouva mieux lorsqu'il se fut assis; la fraîcheur du lieu lui plaisait.

Il se mit à causer avec un chevalier fort recommandable, Espaing du Lion, un homme de conscience qu'il employait dans des négociations fort délicates. On s'entretenait de la chasse, du courage des chiens, de ceux qui avaient couru avec le plus d'ardeur ou attaqué avec le plus de courage.

Cependant les tables étaient déja servies, on corna l'eau pour avertir les écuyers et chevaliers de la suite du comte. Yvan, son fils bâtard, entra dans la chambre où le comte prenait quelques instants de repos. Gaston demanda de l'eau pour se laver les mains avant que de s'asseoir à table : deux écuyers s'approchèrent du comte, l'un portant dans ses mains un bassin d'argent plein d'eau, et l'autre une nappe. Aussitôt que ses doigts furent mouillés, il pâlit, ses genoux tremblèrent, et il retomba sur son siège en disant : Je suis mort; sire Dieu, merci. »

Il était mort, en effet, et l'on ne doute pas que le trop d'ardeur qu'il avait mis à la poursuite de l'ours tué près de Sauveterre ne fut cause de ce trépas subit. Ainsi le comte ne se démentit pas un seul instant: après avoir écrit sur la chasse, et posé les principes qui régissent cet art, après s'être soigneusement appliqué à la reproduction des belles races de chiens, après avoir pratiqué tout ce qu'enseigne sa théorie, Gaston de Foix mourut comme il avait vécu, c'est-à-dire en vrai chasseur, toujours opiniâtre, toujours infatigable à poursuivre sa proie.

I. Latour. (de Saint-Ybars.)



L'ARC-DE-TRIOMPHE D'ORANGE (Vaucluse).

I.

UNE DISCUSSION D'ARCHÉOLOGUES.

Orange est une des villes les plus anciennes de la Gaule méridionale; les Romains la peuplèrent des soldats de la seconde légion, et y élevèrent plusieurs monumens pour perpétuer le souvenir de leur domination, et faire oublier aux peuples vaincus, les beaux jours de leur liberté! *Arasion*, capitale du pays des *Cavares*, jouit en paix des faveurs de la magnificence romaine jusqu'à la chûte de l'empire d'occident; alors elle perdit son vieux nom et prit celui d'Orange [1].

Lorsque les barbares inondèrent le midi de la Gaule, cette ville fut prise plusieurs fois, et de tous ses beaux édifices, il ne resta que ceux qui résistèrent au marteau destructeur du vandalisme. Il est rapporté, dans une ancienne chronique, que la cité d'Orange fut assiégée par les Sarrazins, sous le règne de Charlemagne; elle fut redevable de son salut à l'intrépidité d'un chevalier surnommé Guillaume au *court-nez* : ce héros, presque inconnu de nos jours, mérita l'estime de l'empereur d'Occident, qui le nomma comte bénéficiaire de la ville qu'il avait si bien défendue. La tradition a conservé le souvenir des exploits de Guillaume-au-court-nez, et certains historiens ont puisé dans les récits populaires, les faits d'armes fabuleux attribués au sauveur des *Cavares*. Néanmoins le premier comte d'Orange, dont le nom mérite d'être consigné dans l'histoire, est Giraud d'Adhémar qui vivait au commencement du XIe siècle.

La princesse de Tiburge, comtesse d'Orange, vers l'an 1140, protégea les moines et les clercs; elle fit construire plusieurs églises, fonda des couvens, et embellit beaucoup la ville; aussi les vieilles légendes exaltent la mémoire de cette princesse qui vivait encore en 1159.

La principauté d'Orange passa en moins de deux siècles entre les mains de plusieurs seigneurs.

En 1393, elle appartenait à la maison de Châlons, qui la céda en 1530 au prince de Nassau. Le célèbre Maurice, tranquille possesseur d'Orange, se hâta de faire construire de nouvelles fortifications, pour mettre la ville à l'abri des attaques des puissans chatelains qui lui enviaient cette belle principauté. Devenu roi d'Angleterre, Guillaume III de Nassau, se voyant sans enfans, légua la principauté et la ville d'Orange à Frédéric-Guillaume, roi de Prusse. Après tant de vicissitudes, l'ancienne capitale du pays des Cavares, attendait impatiemment le jour où elle serait réunie à la France; ce moment tant désiré arriva : Guillaume, par le traité conclu à Utrecht en 1713, céda la principauté à Louis XIV, qui la réunit un an après à la province du Dauphiné [1].

Sous ses princes particuliers, la ville d'Orange comptait dans ses murs plus de quinze mille habitans. Aujourd'hui elle est bien déchue de sa prospérité; ses rues sont étroites, et, dans ses quartiers déserts, on cherche en vain une maison de quelque apparence. Le rôle qu'elle a joué long-temps parmi les cités du Midi, est fini peut-être pour toujours, et sans les précieux débris de sa splendeur passée, l'ancienne capitale des Cavares resterait inaperçue sous le beau ciel du comtat Vénaissain.

Mais le sol qu'elle occupe est parsemé de tant de monumens; la grandeur romaine y étale encore des restes si nombreux, qu'on ne peut s'empêcher de visiter cette contrée vraiment classique.

Cédant aux sollicitations de deux compagnons de voyage, ou plutôt pour satisfaire ma curiosité, je partis à pied du Château-Doria, et me dirigeai vers la cité d'Orange : nous marchions à pied, et à chaque pas, un jeune Marseillais, qui s'était joint à nous, s'arrêtait pour nous faire admirer la beauté de la campagne que nous parcourions.

— Avouez, nous disait-il, qu'il est doux de vivre sous un ciel aussi pur que celui du comtat Vénaissain : ici tout est beau, ici on respire en tout temps le parfum des fleurs. Voyez ces nombreux paysans occupés à cueillir la feuille de mûrier pour nourrir les vers à soie : admirez la fertilité du sol; ces plaines sont couvertes d'une abondante moisson; sur les coteaux, la vigne étale ses pampres verts, l'olivier ses innombrables feuilles, et le grenadier ses beaux fruits.

— Le comtat Vénaissain serait pour moi une nouvelle terre promise, m'écriai-je en m'asseyant à l'ombre d'un gros mûrier qui couvrait la route de son feuillage; mais votre soleil est si brûlant !...

— Vous n'aimez pas le soleil de la Provence! s'écria le jeune Marseillais... Ses rayons sont si bienfaisans! ici la chaleur n'est pas lourde et accablante comme dans le Nord, tout ce que nous voyons exalte l'imagination d'un artiste, et pour tout dire en un mot, nous foulons le sol qui vit naître les premiers troubadours; nous sommes dans les riantes plaines d'Avignon, à quelques lieues de la fontaine de Vaucluse, dont les

[1] Les historiens varient beaucoup sur l'étymologie d'Orange; les uns font dériver le nom du mot *aura*, soufle, zéphir, les autres de l'abondance des oranges que produit le sol; d'autres enfin de l'ancien nom de la cité des Cavares, Chrysopolis, *ville dorée*.

[1] Les princes de Nassau affectionnaient beaucoup la ville d'Orange, et de nos jours, l'héritier présomptif de la couronne de Hollande, porte le nom de prince d'Orange.

eaux murmurent encore les noms de Laure et de Pétrarque.

— Poétiques souvenirs ! s'écria à son tour un Languedocien qui avait pris place à côté de moi ; mais laissons dormir en paix Pétrarque et Laure, et reposons-nous ici jusqu'au coucher du soleil. Nous sommes à quelques pas d'Orange ; on arrive toujours assez tôt quand on n'a qu'un mauvais souper en perspective.

— Je suis impatient de voir l'arc-de-triomphe.

— Soyez tranquille, me répondit le Languedocien, vous le verrez avant d'entrer dans la ville.

La conversation devint générale et des plus animées : l'un vantait la beauté du comtat Vénaissain, l'autre s'extasiait en voyant passer les jolies paysannes de Vaucluse et les muletiers au teint basané qui allaient et revenaient sur la route de Marseille à Lyon.

— Le soleil est couché, Messieurs, dit le jeune Marseillais que notre halte impatientait, voulez-vous partir ? Il sera nuit quand nous arriverons à Orange.

— Un quart-d'heure après, j'aperçus une masse grisâtre qui se dessinait dans l'ombre au milieu de la route.

— Voyez-vous l'arc-de-triomphe ? me dit le jeune Marseillais ; demain nous nous leverons de bonne heure, et vous pourrez vous livrer à vos études archéologiques.

Je ne détournais pas les yeux de cette masse qui me frappait déja d'admiration, et qui devenait plus distincte à chaque pas que je faisais. Enfin, deux diligences et trois chaises de poste que les *fougueux* coursiers du relai d'Orange entrainaient vers Lyon, laissèrent la route libre, et j'examinai avec la plus grande attention les trois arcades qui donnent passage aux voitures et aux piétons. Mes compagnons de voyage m'entrainèrent vers la ville qui n'était plus qu'à trois cents pas de nous, et ce fut à table à la suite du plus maigre dîner qui ait jamais restauré l'estomac d'un voyageur, que s'éleva une discussion au sujet de l'arc-de-triomphe; j'écoutais attentivement, bien résolu de mettre à profit le lendemain la science archéologique de mes convives.

— Le célèbre monument qui sera toujours admiré des étrangers qui viennent à Orange a été le sujet de longues discussions entre les savans, dit le jeune Marseillais; en vain ils ont cherché à découvrir en l'honneur de qui l'arc-de-triomphe a été élevé : le problème est encore à résoudre. Néanmoins tout porte à croire que les Cavares bâtirent le monument pour honorer César, vainqueur des Marseillais : ce fait est consigné dans un vieux livre intitulé *Fleur des Pseaumes*, composé par Letbert, abbé de Saint-Ruf, à Avignon, et qui vivait vers le milieu du XIe siècle.

— Vos souvenirs historiques vous trompent, Charles, répliqua un des convives, membre de la société Philomatique de Perpignan : l'opinion de l'abbé de Saint-Ruf n'était plus admise dès le XVIe siècle ; on croyait alors que l'arc-de-triomphe d'Orange avait été consacré à Marius vainqueur des Cimbres, et à son collègue Q. Lutatius Catulus.

— J'ai lu dans Pontanus, qui voyageait dans les provinces méridionales en 1606 et en 1607, que l'arc-de-triomphe d'Orange ne fut pas élevé en l'honneur de Marius, parcequ'il est prouvé qu'il ne vainquit jamais les Gaulois. En vain Lapise, pour défendre cette opinion, rapporte que plusieurs savans du pays, lui ont affirmé que vers l'an 1600, une pierre s'étant détachée de l'arc, on pouvait lire le nom de Teuto-Bocchus gravé en caractères romains sur un des angles. Sans doute ce prince commandait les Teutons et les Cimbres qui furent défaits par Marius. M. Dulaure dans sa description de la France a reproduit cette opinion, qui me parait absurde et insoutenable ; d'abord, parcequ'au temps de Fabius Maximus et de Marius, l'architecture n'était pas assez perfectionnée chez les Romains pour construire des monumens aussi beaux que l'arc-de-triomphe d'Orange et puis c'était ordinairement sur les champs de bataille qu'on élevait les trophées. Or Marius vainquit les Cimbres auprès d'Aix et non dans le pays des *Cavares* : vous savez en outre que les Cimbres et les Teutons n'avaient plus de flottes ; et comment expliquer les trophées, les emblèmes maritimes qui décorent l'arc-de-triomphe d'Orange ?

L'archéologue, émerveillé de sa longue tirade, jeta autour de lui un regard de satisfaction, et but trois grands verres de vin de Tokaï.

— Messieurs, s'écria le jeune Marseillais, j'ai étudié les divers genres d'architecture ; néanmoins je n'ose émettre une opinion sur l'époque de la fondation de l'arc-de-triomphe d'Orange et sur sa destination primitive. Qu'il me suffise de rappeler les conjectures qui présentent quelque probabilité. Le célèbre Maffei dans son ouvrage intitulé : *les Antiquités des Gaules*, pense que ce monument fut construit sous l'empire d'Adrien. Le baron de la Bastie affirme qu'il fut consacré à Auguste. Le savant Ménard, auteur de l'histoire de la ville de Nîmes croit qu'il fut élevé à César pour éterniser le souvenir des nombreuses victoires qu'il avait remportées sur les peuples de la Gaule. Le père Papon, dans son histoire de Provence, dit que l'arc-de-triomphe d'Orange fut construit par les ordres d'Auguste et que l'intention de cet empereur était de transmettre ainsi à la dernière postérité le souvenir des beaux-faits d'armes qui signalèrent les légions romaines dans les guerres de Provence.

Vous voyez, Messieurs, que la discorde est dans le camp des Grecs ; l'archéologie est en défaut, et il est presque impossible de concilier des opinions diamétralement opposées. D'ailleurs, l'arc ne porte aucune inscription : les seuls documens qui puissent faire naître quelques conjectures vraisemblables, sont les bas-reliefs, leurs détails, les noms gravés sur les boucliers, et le style de l'architecture.

— J'ai lu distinctement plusieurs inscriptions, dit un des interlocuteurs; et entr'autres noms j'ai remarqué celui de Marius : preuve évidente que l'arc-de-triomphe fut élevé en l'honneur de ce célèbre général.

— Vous êtes dans une erreur aussi grave que déplorable, répliqua le Marseillais, piqué de ce qu'on l'avait interrompu dans l'énumération de ses preuves. Il est

vrai qu'on lit sur les boucliers et sur l'entablement le nom de Marius; mais doit-on supposer que le nom du consul romain aurait été placé dans un angle du monument parmi les noms obscurs des ennemis vaincus? Rome était trop fière pour cela; elle inscrivait les noms des vainqueurs sur la frise de ses arcs-de-triomphe. Je crois, Messieurs, que le mot *Mario* est le nom de quelque chef gaulois, et n'est pas le datif du nom de *Marius* : plusieurs autres noms, tels que Daluno, Udillo gravés sur les bas-reliefs, viennent à l'appui de mon assertion.

— Et le mot Sacro-Vir qui se lit sur un des boucliers entassés dans le bas-relief, que désigne-il? reprit un des convives.

— Messièurs, cette discussion est un combat à outrance, répliqua le Marseillais, dont l'imagination était déja exaltée par les fumées du tokaï et du muscat de Frontignan... N'importe, je suis déterminé à faire tous mes efforts pour répondre à vos objections. Plusieurs historiens qui ont écrit sur les antiquités de la Provence et du comtat Vénaissin, prétendent que le mot Sacro-Vir désigne le fameux chef des Éduens qui résista avec tant d'intrépidité à César, et défendit long-temps la liberté de son pays contre les envahissemens de la domination romaine : ce fait ne serait pourtant pas suffisant pour prouver que le monument fut élevé à César. D'ailleurs le nom de Teuto-Bocchus que Lapise affirme avoir lu sur une pierre qui s'était détachée de l'arc-de-triomphe prouverait aussi qu'il fut construit en l'honneur de Marius, vainqueur des Cimbres et des Teutons.

— Concluez-donc, monsieur l'archéologue, m'écriai-je, impatient d'entendre parler d'inscriptions, de boucliers, de Marius, de César, des Cimbres, des Teutons et autres barbares.

— J'arrive au port, Monsieur, répondit le Marseillais; nous sortons de la mer ténébreuse des suppositions, nous touchons à la vérité. En résumé voici mon opinion :

Je crois que les noms divers inscrits sur les bas-reliefs et sur les boucliers, rappellent des époques bien éloignées les unes des autres. Aussi de toutes les hypothèses émises par les historiens, celle du père Papon me paraît la plus probable. Le savant auteur de l'histoire de Provence croit que l'arc-de-triomphe d'Orange a été construit à plusieurs reprises, et qu'il rappelle toutes les victoires des légions romaines, remportées sur les peuples de la Gaule Narbonnaise. Les captifs qui ornent les bas-reliefs des côtés du levant et du couchant, représentent les chefs des nations vaincues; leur noms étaient gravés sur leurs boucliers, et cette indication suffisait, dans un temps où leur renommée était populaire dans tout le midi de la Gaule.

Je cite l'opinion du père Papon, parce qu'elle présente beaucoup de probabilités; néanmoins ce n'est qu'une conjecture d'historien... L'archéologie est un dédale dont il est difficile de sortir, si on s'avance trop avant, et puis le proverbe dit que *celui qui prouve trop ne prouve rien*.

Tous les convives accueillirent les dernières paroles du Marseillais avec une explosion de bravos qui retentirent long-temps à mes oreilles. Un silence solennel succéda à cet enthousiasme subit. Mes compagnons de voyage eurent bientôt dévoré le dessert; le vin leur rendit leur première loquacité. Je m'aperçus que la discussion allait recommencer et je quittai la table, bien résolu de me lever au point du jour pour visiter le monument d'Orange, si célèbre dans les fastes de l'histoire méridionale.

II.

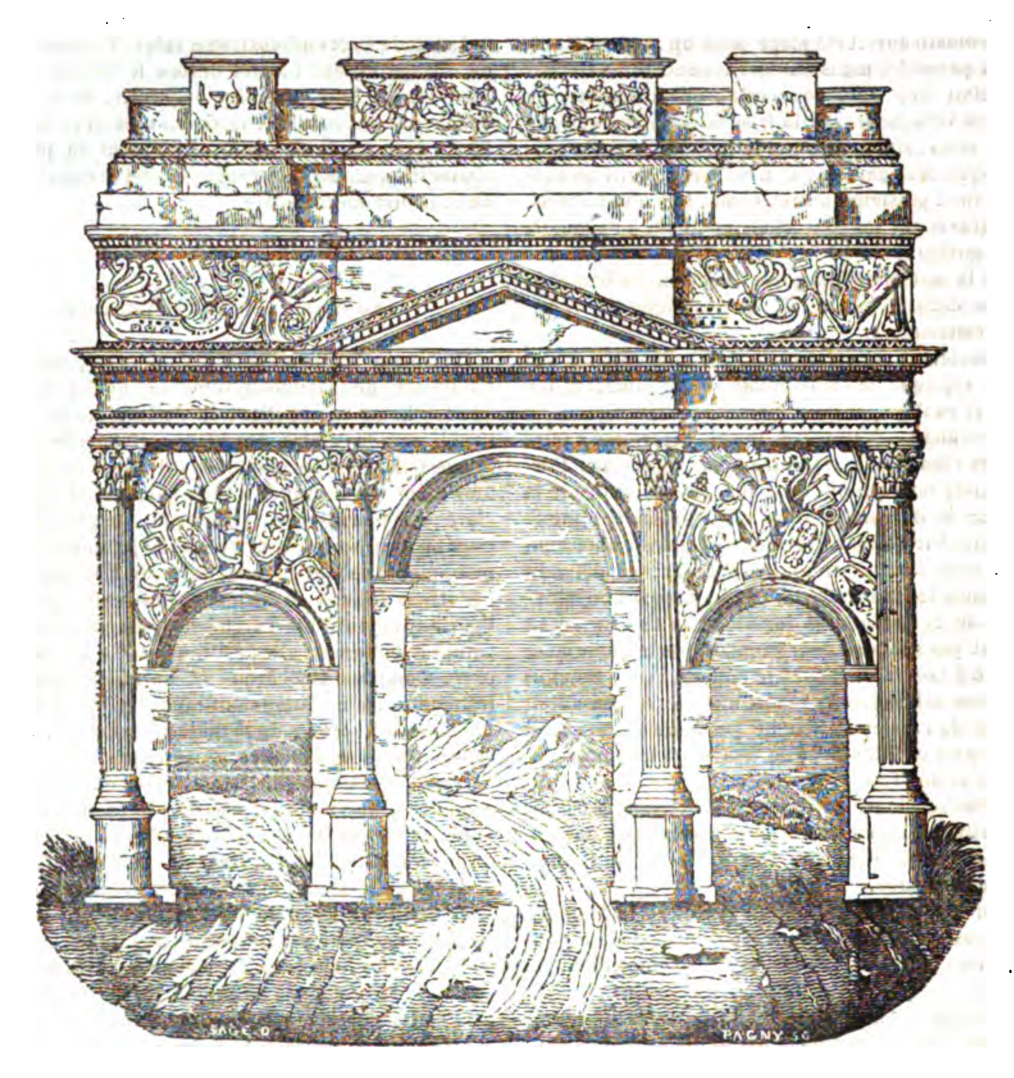
DESCRIPTION DE L'ARC-DE-TRIOMPHE.

Une main toute-puissante semble se jouer continuellement de la faiblesse humaine; un être invisible, que les hommes appellent le destin, jète le voile de l'oubli sur la gloire des héros, et enveloppe d'un nuage ténébreux les monumens destinés à perpétuer leur mémoire. Lorsque l'arc-de-triomphe d'Orange fut élevé pour éterniser les fastes de la plus grande des nations, pouvait-on prévoir qu'un temps viendrait où le monument, debout encore, laisserait à la sagacité des historiens le soin de deviner sa destination primitive. Pourtant aujourd'hui l'archéologie en est reduite à de vaines hypothèses; elle hésite entre Marius et César, entre Domitius Enobarbus et Lutatius Catulus. De fréquentes restaurations ont même effacé du front du monument les traces de la majesté romaine, et il n'a conservé que sa structure gigantesque.

L'arc-de-triomphe d'Orange s'élève dans une plaine à quatre-cent-vingt pas des dernières maisons de la ville, et couvre de ses trois arcades la grande route de Lyon à Marseille. Il a vingt-deux mètres de largeur et vingt de hauteur; aussi l'aperçoit-on facilement à trois quarts de lieue de distance en venant de Mont-Dragon. Sa forme est un parallélogramme, percé de trois arcades décorées de colonnes corinthiniennes canelées. Les colonnes du milieu sont surmontées d'un fronton triangulaire couronné par une belle corniche, et un bas-relief réprésentant des grouppes de soldats armés.

La façade septentrionale qui servait d'entrée à la ville est encore la mieux conservée; des quatre colonnes qui la décoraient il n'en reste plus que trois; la quatrième a disparu, mais on peut voir les débris de sa base. Le bas-relief représente un combat de fantassins et de cavaliers. La lutte paraît acharnée; mais il est impossible à l'homme le plus versé dans les antiquités romaines, de distinguer et d'indiquer avec certitude le lieu et le sujet du combat. On dirait que le ciseau du sculpteur a voulu se jouer de la curiosité humaine, et préparer des tortures à nos savans modernes.

En effet, les casques, les lances, les coursiers, les fantassins, les cavaliers, les sacrificateurs, les victimes, les instruments de sacrifice couvrent les bas-reliefs comme une masse confuse où l'œil ne peut rien discerner. Les trophées qui ornent les deux côtés du fronton sont presque entièrement composés d'attributs maritimes; on n'y voit que des proues de navire, des



ARC-DE-TRIOMPHE D'ORANGE.

ancres, des tridents. Les bas-reliefs qui décorent le sommet des deux petites arcades, représentent des armes offensives, telles que des boucliers ovales, des épées, des casques, des trompettes, des piques, des dards, des étendards de cavalerie, des flèches, des enseignes d'infanterie surmontées d'une hure de sanglier. Quelques-uns des boucliers offrent encore à la sagacité des antiquaires plusieurs inscriptions faciles à déchiffrer, mais dont il est presque impossible de découvrir le sens.

Les bas-reliefs de la façade méridionale sont entièrement dégradés : la pierre a été rongée par le vent qui souffle de la mer, et on distingue à peine quelques figures informes et mutilées. Le sujet de ce grand bas-relief est aussi un combat de cavaliers et de fantassins, et ne présente aucune différence avec celui de la façade septentrionale. Les trophées du côté gauche, les seuls qui soient assez bien conservés, sont couverts d'inscriptions encadrées dans des lignes quadrangulaires, et parmi les noms inscrits sur les boucliers on distingue ceux-ci : Mario, — Udillo, — Sacrovir, — Dacuno.

A droite du grand bas-relief, est un buste de femme, qu'on dit représenter une prophétesse syrienne nommée Martha, que Marius feignait de consulter dans les grandes occasions pour en imposer à l'esprit superstitieux de ses soldats. Des quatre colonnes de la façade méridionale, il n'en subsiste plus que deux.

Les côtés qui regardent l'Orient et l'Occident sont aussi décorés de colonnes corinthiennes admirable-

ment cannelées. Un combat de gladiateurs est représenté dans la frise que couronne un magnifique fronton surmonté de deux Néréïdes. Au milieu de ce fronton, est la figure étincelante du soleil. Quant à l'intérieur des voûtes, il est orné d'élégantes arcades dont la bordure est formée de pampres, de raisins, de fruits et de fleurs [1].

Absorbé par les diverses pensées que me suggérait l'admiration, je tenais mes regards fixés sur le monument sans faire attention aux diligences et aux chaises de poste qui passaient à chaque instant. J'examinais attentivement le côté oriental dont la partie supérieure est entièrement restaurée, et je cherchais à découvrir le sens de cette inscription,

DU RÈGNE
DE M MURE
ROY.
EN 1706.

au moment où, fatigué de mes investigations, j'étais sur le point de renoncer à mon projet, une voix bien connue me tira tout-à-coup de ma profonde méditation.

— Je parie que vous n'avez pas encore découvert le sens de cette inscription, me dit le membre de la société philomatique de Perpignan, mon convive de la veille.

— Non, Monsieur, lui répondis je, et je vous serais bien reconnaissant si vous vouliez.....

— Oui, oui, rien de plus facile; je vous expliquerai tout. Mais le soleil est déja au-dessus de l'horizon; l'heure du déjeûner approche, revenons à la ville, et je vous raconterai l'histoire de M. Mure, roi des arbalétriers de la ville d'Orange.

III.

LE ROI DE L'ARBALÈTRE.

L'académicien fut fidèle à remplir sa promesse, et dès qu'il sentit son appétit un peu calmé, il leva la main comme un avocat ou un membre d'assemblée législative qui demande la parole au président, et dit :

— Messieurs, je vais vous raconter l'histoire de M. Mure, roi des arbalétriers de la ville d'Orange.

Sa proposition fut accueillie par des marques d'un assentiment général, et l'académicien, fier de l'attention que les convives prêtaient déja à ses paroles, commença :

— Autrefois les comtes de Provence créèrent dans toutes les villes de leurs états des corps d'arbalétriers. Dès le commencement du XIII[e] siècle, cette milice formait déja un corps régulier. Elle nommait un roi le jour de Pâques.

— Les rois abondaient alors, dit le jeune Marseillais : il y avait un roi des truands, un roi des ménétriers, et même un roi des ribauds.

[1] Lapise, *Histoire de Provence*. — Monfaucon, *Antiquité dévoilée* — Journal de Trévoux. Juillet 1730, p. 1214.

— Oui, répondit le narrateur; mais pour arriver à la royauté des arbalétriers, il fallait donner des preuves de son habileté à tirer de l'arc. Voici comment on procédait à l'élection du monarque :

Le dimanche des rameaux, on plaçait à une certaine distance un perroquet, et le plus souvent une pie ; on donnait à ce perroquet le nom de *papa-gay*, c'est-à-dire *père gai*. Tous les arbalétriers se réunissaient, et celui qui était assez adroit pour abattre l'oiseau était proclamé sur-le-champ roi de l'arbalètre. Dès ce jour, il était le colonel de la troupe. Revêtu d'un habit galonné sur toutes les coutures, coiffé d'un large chapeau surmonté d'un énorme plumet, il menait la compagnie à la procession de la Fête-Dieu et aux feux de la Saint-Jean. Il présidait à tous les exercices, à toutes les fêtes. La marche solennelle des arbalétriers s'appelait la *Bravade*.

Messieurs, vous riez d'une institution si bizarre, et pourtant les rois de Provence ne dédaignèrent pas de tracer des règlements pour les arbalétriers. On lit encore dans un vieux manuscrit de la bibliothèque d'Aix, une loi de Charles d'Anjou, premier du nom, concernant la compagnie de l'Arquebuse. D'ailleurs, ces compagnies si célèbres autrefois, et établies peut-être pour tenir le peuple toujours prêt au combat, ont subsisté dans plusieurs villes jusqu'aux premières années de la révolution. Les arbalétriers, au commencement du XVII[e] siècle, étaient armés d'arcs et de piques; plus tard, on leur substitua le mousquet. C'était surtout dans la vieille cité d'Aix que la *Bravade* étalait sa magnificence et multipliait ses parades plus grotesques les unes que les autres. La veille de la Saint-Jean, elle parcourait toutes les rues de la ville, et le lendemain elle accompagnait le parlement lorsqu'il allait allumer solennellement le feu de joie à la place des Frères Prêcheurs. Dans cette fête, il se dépensait à Aix plus de poudre que n'en ont brûlé, depuis trois ans, toutes les gardes nationales de la Provence.

De bruyants éclats de rire accueillirent les dernières paroles de l'académicien de Perpignan.

L'intrépide narrateur, sans se déconcerter, continua sa dissertation sur l'arbalètre et la *Bravade*.

— Il serait trop long d'énumérer ici les nombreux privilèges dont jouissaient de temps immémorial les rois des arbalétriers : d'abord, ils étaient exemptés du logement des gens de guerre; ils prélevaient un impôt sur les denrées qui entraient dans la ville, et avaient une place d'honneur dans toutes les fêtes publiques.

— Ce maraud de roitelet était plus puissant qu'un commandant de garde nationale, s'écria le jeune Marseillais.

— Ce n'est pas tout, Messieurs; il avait encore le droit de faire fouetter publiquement les vagabonds et les malfaiteurs; il pouvait condamner à la prison tout arbalétrier qui avait forfait aux réglements de la *Bravade*.

— Racontez-nous donc l'histoire de M. Mure, roi des arbalétriers de la ville d'Orange.

— Attendez-donc.... j'y suis.... je commence.

C'était en 1706, trois ans avant le terrible hiver de 1709 qui détruisit tous les oliviers et les orangers de la Provence. La grande compagnie de l'arbalètre fit publier à son de trompe que le premier dimanche après Pâques, elle proclamerait le nouveau roi de la *Bravade*. De nombreux concurrents se présentèrent pour disputer la couronne annuelle que la ville d'Orange décernait au plus habile de ses arbalétriers. Un vieux sergent aux gardes françaises qui avait combattu à la *Marsaille* sous les ordres de Catinat, était alors en grande renommée dans toute la Provence. Aussi les arbalétriers d'Orange étaient-ils fiers de compter dans leurs rangs un milicien qui avait mérité les éloges d'un maréchal de France. Plusieurs fois ils avaient excité M. Mure à disputer la couronne de l'arbalètre. Il avait toujours refusé.

Quel ne fut pas l'étonnement de ses amis, en le voyant arriver armé de pied en cap le dimanche des Rameaux : ils l'accueillirent avec acclamations, au point que les autres concurrents, découragés par ces marques d'enthousiasme, se désistèrent de leurs prétentions.

Cependant un gros perroquet se débattait au haut d'une longue perche ; les spectateurs attendaient impatiemment le dénouement de la royale comédie qui se renouvelait tous les ans à Orange.

—Seigneurs arbalétriers, s'écria M. Mure, personne ne veut donc abattre cet oiseau.

— Vive M. Mure ! s'écria la foule ;.... nous le proclamons roi de la *Bravade*, s'écrièrent les arbalétriers.

— Non, non, mes amis, s'écria le vieux milicien ; il faut auparavant montrer aux nobles habitants de la ville d'Orange, que je n'ai pas oublié de tirer de l'arc. Voyez ce perroquet qui se débat : il me demande la liberté. Aussi je me garderai bien de tuer ce bel oiseau, je veux seulement rompre le lien qui le tient attaché.

Au même instant le trait partit, et le perroquet étendant ses ailes se laissa tomber au milieu des spectateurs étonnés.

— Vive M. Mure notre roi ; s'écrièrent les arbaletriers... et ils se rangèrent tous autour de lui, et l'accompagnèrent jusqu'à la porte de sa maison.

Le nouveau monarque revêtit les insignes de sa dignité ; et, le jour même, il parcourut la ville marchant en tête de la *Bravade* ; tout le monde était étonné de la subite ambition du milicien qui s'obstinait auparavant à vivre dans une retraite absolue. Quelques gentilshommes initiés à la vie mystérieuse de M. Mure disaient tout bas, que c'était par dépit d'amour.

Le jour de Pâques, un cadet du régiment de Bigorre et le marquis de Saint-Albin s'arrêtèrent au détour d'une rue pour voir passer la *Bravade* qui défilait armée de toutes pièces. M. Mure marchait en tête avec la majesté d'un triomphateur romain.

— Marquis de Saint-Albin, dit le cadet du régiment de Bigorre, savez-vous ce qu'on dit à Orange ?

— On y dit tant de choses.....

— Vous ne savez donc pas que M. Mure, roi de la *Bravade*, veut vous demander la main de votre fille ?..

— Folie, folie, s'écria le marquis de Saint-Albin en riant aux éclats. Ce vilain Triboulet épouserait l'héritière d'un gentilhomme tel que moi.... Je vous jure qu'on verra le soleil épouser la lune avant que le roi des arbaletriers conduise ma fille à l'autel de l'hyménée. Suivez-moi ; chevalier, et ne croyez plus rien de ce qu'on vous dira.

— Le cadet au régiment de Bigorre, disait-il vrai, s'écria le Marseillais impatient de connaître le dénoûment de l'histoire de M. Mure.

— Attendez donc, mon ami : on ne doit pas aller si vite en besogne.

Qui veut voyager loin ménage sa monture.

Le grand Racine l'a dit : mais qu'on ne m'interrompe plus ; je finis. M. Mure aimait éperdûment Claire de Saint-Albin ; pour lui plaire il s'était fait proclamer roi de l'arbalètre, espérant que son costume royal, et son bonnet à plumes détruiraient la mauvaise impression que les balafres profondément gravées sur son visage avaient produit sur la jeune demoiselle. Efforts inutiles ! Claire se moqua de M. Mure qu'elle appelait son dom Quichotte, et le monarque, cruellement désillusionné, chercha un soulagement à sa douleur. Il se livra corps et ame à de royales occupations. L'arc-de-triomphe avait un besoin urgent de promptes réparations ; M. Mure appela la grande compagnie de la bravade, et les arbaletriers travaillèrent avec une ardeur qui témoignait tout l'ascendant que le roitelet *in partibus* exerçait sur ses sujets. La ville d'Orange reconnaissante fit graver l'inscription que vous avez lue sur la façade orientale de l'arc de triomphe.

— Que devint M. Mure ?

— Il régna un an dit l'histoire.

— Puis il abdiqua la royauté?

— Et mourut de douleur.

— Vivent les rois, et surtout les rois amoureux, s'écria le Marseillais.

BOUFFARD, (de Vaucluse).



HISTOIRE DES VILLES DU MIDI.

ANNONAY.

Les Helviens habitaient avant l'invasion romaine, le territoire qui forme aujourd'hui le département de l'Ardèche. Ce peuple contracta, dès les premiers temps de la conquête, une alliance avec les vainqueurs, et Rome, en récompense de sa fidélité, lui accorda plusieurs priviléges. On établit dans le pays des Helviens des magasins militaires destinés à approvisionner les légions cantonnées dans les provinces voisines. Alors plusieurs villes s'élevèrent au plus haut point de prospérité. L'antique *Alba-Augusta*, dont on a cru reconnaître les ruines aux environs de Viviers, devint la capitale de toute l'Helvie, et Tournon vit ses murailles crénelées s'élever sur la rive droite du Rhône.

A en juger d'après les restes des monumens romains qu'on a découverts dans le département de l'Ardèche, les Helviens n'eurent qu'à se féliciter d'avoir courbé la tête sous le joug du peuple-roi. Mais de toutes les villes, Annonay fut celle qui eut la plus grande part à la munificence des proconsuls. Cette cité, connue dans les ouvrages des anciens géographes sous le nom d'*Annoniacum*, fut, selon toutes les apparences, un poste militaire des plus importans.

Quelques historiens modernes qui ont fait de la science de l'éthimologie l'objet de leurs longues études, prétendent que le nom d'Annonay dérive du mot *Annona*, provision, et affirment, sans avoir d'autres preuves que des hypothèses plus ou moins probables, que les Romains l'appelèrent Annoniacum, après avoir établi dans la cité un magasin de vivres.

Quoi qu'il en soit, Annonay date des temps antérieurs à l'ère chrétienne, et les traces du long séjour des Romains n'ont pas encore entièrement disparu du sol. Il est même probable que son heureuse position au confluent de la Cance et de la Daume, fixa l'attention des proconsuls qui s'y arrêtèrent pour être plus à portée de combattre les *Avernes*, toujours rebelles et indomptables. Repoussés souvent par les intrépides tribus des *Velanes*, ils trouvaient un asyle au milieu des fidèles populations de l'Helvie : alors ils se retranchèrent derrière les montagnes de l'Ardèche, et *Annoniacum*, rivale d'Alba-Augusta, devint le quartier général des légions.

A la chûte de l'empire d'Occident, lorsque les barbares se précipitèrent dans la Gaule et l'Italie, le pays des Helviens fut tour-à-tour dévasté par les Vandales, les Huns, les Alains, les Goths et les Germains. Plus tard, les Bourguignons et les Francs chassèrent de la Gaule les peuples conquérans qui les y avaient dévancés, et l'Helvie fit partie du royaume de Bourgogne. Elle ne supporta pas long-temps la nouvelle domination ; la province fut annexée à la Provence, et passa enfin dans le domaine des comtes de Toulouse, au commencement du xme siècle.

La ville d'Annonay, ruinée plusieurs fois par les barbares qui se disputaient la province, se relevait de ses ruines à l'aide de la puissante protection des derniers Raymonds, lorsque les guerriers du nord accoururent pour exterminer l'hérésie. La sanglante guerre contre les Albigeois fut d'autant plus funeste aux habitans du département de l'Ardèche, que plusieurs d'entre eux professaient ouvertement les nouvelles doctrines. Viviers, Tournon, la Voulte et Privas eurent à subir la cruelle destinée des villes prises d'assaut. Annonay n'échappa point aux calamités qui affligèrent alors la province du Vivarais. Les habitans, après une résistance des plus opiniâtres, eurent la douleur de voir leurs maisons livrées au pillage et à l'incendie. Enfin, l'étoile de Simon de Montfort pâlit tout-à-coup, et la France méridionale, délivrée de ce terrible ennemi, répara peu à peu les pertes que lui avaient occasionées quatre années de désastres.

Cependant le levain de l'hérésie fermentait dans tous les cœurs : l'ivraie croissait et multipliait dans le champ du catholicisme.

Voici venir le xvie siècle. Luther fait entendre un long cri d'anathème contre Rome, et la voix du moine Allemand fait trembler le successeur de Pierre sur son trône pontifical. L'erreur se répand dans toute l'Europe comme un poison subtil, et les habitans du Vivarais imbus, de père en fils, des erreurs des Albigeois embrassent avec un enthousiasme fanatique la doctrine de Luther.

La lutte commence ; la ligue et la réforme se jètent dans l'arène qui sera bientôt arrosée du sang des deux partis.

La ville d'Annonay soumise aux Rohan-Soubise, les plus intrépides des gentilshommes protestans, se hâte de lever l'étendard de la révolte, à l'exemple de Viviers, de Privas et de Tournon : prise et reprise plusieurs fois, elle se relève de ses ruines, grâce à l'infatigable industrie de ses habitans.

Le règne d'Henri IV ne fait que suspendre momentanément la haine des réformés. La guerre recommence à l'avènement du jeune Louis XIII au trône de France. Richelieu lève sa main de fer pour écraser le protestantisme. Louis XIII, cédant aux conseils de son implacable ministre, se rend en personne dans le Vivarais, et le sang coule comme au temps de la guerre contre les Vaudois. Néanmoins, l'hérésie n'est pas encore domptée ; et la révocation de l'édit de Nantes porte la désolation dans les Cevennes et le Vivarais ; les principaux habitans effrayés par les *Dragonnades*, et lut-



VUE D'ANNONAY.

tant en vain contre l'ascendant tout-puissant du catholicisme, préfèrent l'exil à l'abjuration; ils quittent leur patrie et portent à l'étranger leurs richesses, leur industrie et une haine implacable.

Dans ce conflit d'événemens si divers et si déplorables, Annonay eut moins à souffrir que les autres villes de la province, parce que le plus grand nombre de ses habitans était resté fidèle aux dogmes du catholicisme: néanmoins les dragons de Louis XIV portèrent plusieurs fois dans ses murs le fer et la flamme. Enfin les guerres de religion cessèrent pour ne plus recommencer: «Les villes du Vivarais n'eurent plus a craindre la fureur des discordes civiles».

Depuis ce temps, Annonay a vu son industrie, ses fabriques, et sa prospérité faire chaque année de nouveaux progrès. Cent ans de paix ont suffi pour effacer jusqu'à la moindre trace des désastres passés, et la petite ville admirablement située pour se livrer à tous les genres de commerce, s'est empressée de profiter de son heureuse position. L'esprit inventif de ses habitans, leur opiniâtreté au travail, leur adresse pour l'exécution, ont amené de féconds résultats, et Annonay est aujourd'hui la ville la plus importante du département de l'Ardèche.

Au commencement du XIIme siècle les peuples de la province du Vivarais se fesaient déja remarquer par cet instinct mercantile, cepenchant à l'investigation qui s'est développée plus tard avec d'immenses accroissemens. La petite ville de l'Argentière exploitait déja les mines de plomb argentifère: Viviers et Tournon avaient aussi leur genre de négoce, et Annonay donnait l'impulsion à l'activité infatigable qui préparait déja notre régénération sociale.

L'antique *Annoniacum*, changea dès lors de face; les richesses, fruits de l'industrie, mirent tous les habitans à même de bâtir de belles maisons à la place de leurs manoirs gothiques. La ville prit bientôt un aspect moderne, et les nouvelles constructions occasionées par le pillage ou l'incendie se perfectionnèrent de jour en jour.

Aussi, ne faut-il pas s'étonner qu'Annonay soit la plus jolie ville de tout le département de l'Ardèche. L'architecture a progressé de siècle en siècle, et au point où elle est, elle ne laisse presque plus rien à désirer, grâce au bon goût d'une population qui sait apprécier et mettre à profit les inappréciables résultats de l'industrie.

La position d'Annonay est aussi agréable que pittoresque; les maisons occupent plusieurs coteaux entrecoupés de petits vallons. C'est surtout au lever du soleil, par une matinée de printemps, que la ville apparait dans toute sa beauté.

Gravissons l'étroit sentier qui conduit au sommet des collines. Un brouillard épais s'étend à nos pieds comme un voile impénétrable, et nous cache les objets les plus voisins. Mais le soleil paraît au-dessus de l'horizon; les vapeurs de l'atmosphère se dissipent rapidement, et s'élèvent en forme de pluie d'or: le voile est tiré; les riantes vallées apparaissent avec leurs fleurs humides de rosée; les bois, les coteaux, les

plaines verdoyantes, les blés naissants présentent un spectacle enchanteur. Nous voyons de tout côté des oiseaux de différentes espèces, des troupeaux de brebis qui s'avancent lentement d'une haie à l'autre; les bruits confus des sonnettes des troupeaux, les aboiemens des chiens, les chansons des bergers forment une harmonie rustique qui donne la paix à l'ame et la plonge dans d'ineffables rêveries.

Au milieu de ce riant panorama sont disséminées les maisons d'Annonay : la petite ville renfermant dans son enceinte plusieurs collines, ne présente pas un ensemble qu'on puisse saisir d'un coup-d'œil : on dirait plusieurs hameaux bâtis à quelque distance les uns des autres. Aussi Annonay, vû de différents points, présente toujours un nouvel aspect aux yeux du voyageur étonné.

Le confluent de la Canse et de la Deaune forme un petit angle séparé par les deux rivières; cet angle est entièrement occupé par ce qu'on appelle la ville proprement dite. La plupart des maisons sont belles; mais les rues construites avec irrégularité, présentent un ensemble confus de nombreux détours, semblables aux ruelles des vieilles cités du moyen âge. Néanmoins les maisons des plus riches habitans, et surtout les établissements d'utilité publique sont d'une belle architecture, et si on ne trouve à Annonay aucun édifice monumental, on ne peut s'empêcher d'avouer que le bon goût a présidé à la construction de plusieurs habitations particulières.

Les promenades publiques ombragées par de beaux arbres offrent aux habitans un asile des plus agréables contre les chaleurs de l'été, et les étrangers s'y arrêtent long-temps pour admirer les sites pittoresques des montagnes voisines.

Les places d'Annonay ne répondent pas à l'élégance des maisons; une seule se fait remarquer par son obélisque élévé à la mémoire des frères Mongolfier, immortalisés par l'invention des aérostats et du bélier hydraulique.

Le commerce et l'industrie de la ville d'Annonay se divisent en plusieurs ramifications. Les habitans actifs et doués de toutes les qualités propres au négoce, se livrent depuis quelques années à la préparation des peaux de chevreaux, genre d'industrie qui se perfectionne. Les manufactures des étoffés grossières occupent aussi une grande partie de la population, les chapeaux de paille, la filoselle, les toiles, l'exploitation des mines de houille, d'antimoine, la fonte et la fabrication du fer alimentent les habitans des campagnes voisines.

Néanmoins cette petite ville serait restée à peu près inconnue sans la réputation qu'acquirent les beaux papiers produits par ses fabriques; lesquelles doivent une partie de leur supériorité à la pureté des eaux des torrens qui tombent des montagnes voisines dans un lit de granit.

Les deux premières fabriques de papiers paraissent avoir été établies au commencement du XVII[e] siècle. Depuis lors, elles n'ont cessé de prospérer et de s'accroître en élevant plusieurs succursales, et ont toujours été à la tête des progrès de cette industrie, ainsi que le prouvent de nombreuses médailles d'or décernées à diverses expositions.

C'est à Annonay, dans la fabrique Johannot, que fut fait le premier essai de papier vélin, bientôt imité par la maison Montgolfier.

C'est aussi à Annonay que furent établis les premiers cylindres à la hollandaise, pour triturer les chiffons, et que fut faite en grand la première application de la découverte de Berthollet de la propriété décolorante ou blanchissante du chlore (appelé alors acide-muriatique oxigéné).

Enfin, c'est encore à Annonay, chez MM. Canson frères, propriétaires de l'ancienne fabrique Mongolfier, qu'a été résolu le problême du collage du papier dans la cuve ou dans la pâte : découverte qui permet d'appliquer, avec tous ses avantages, la belle invention de M. Saint-Léger Didot; je veux parler des machines à papier continu, qui ont changé la face de la papeterie, en produisant avec beaucoup moins de frais et une rapidité étonnante de grandes quantités de papier.

M. Saint-Léger Didot, dégoûté du peu d'encouragement qu'il trouvait dans sa patrie pour l'exécution de sa première machine, fut obligé de la faire construire en Angleterre; mais une des premières qui ait été établie en France l'a été à Annonay, dans la manufacture de MM. Canson frères.

Ces belles machines, un des plus brillans produits de la mécanique moderne, sont maintenant portées au plus haut dégré de perfection, et transforment, en une minute, une pâte inerte en un papier séché et saliné, prêt à être livré au commerce.

Il existe maintenant à Annonay huit fabriques de papiers, renfermant dix machines et occupant encore plusieurs cuves à bras pour faire les papiers vergés. Ces fabriques sont celles de MM. Canson frères, F. Johannot, Montgolfier, F. Michel Montgolfier et Béchetoille.

La production en papier de ces diverses cuves à machines est évaluée, en moyenne, à 70 quintaux, par jour, soit à peu près 21,000 quintaux par an; représentant par approximation 180,000 rames de papier de divers formats, ayant une valeur de 14 à 1500 mille francs.

Il y a une vingtaine d'années que le nombre de rames produites était à peine la moitié de ce qu'il est maintenant, quoique la somme numérique des affaires fût à peu près la même qu'aujourd'hui, le prix des papiers ayant diminué de près de moitié.

Si nous comparons les anciens procédés aux nouveaux, l'amélioration qui nous frappe le plus c'est la célérité. Jadis pour transformer le chiffon en papier apprêté, les diverses opérations employaient de deux à trois mois, tandis qu'aujourd'hui, elles se font en quelques heures et avec moins de bras. Quant à la qualité du papier, elle ne paraît pas avoir gagné aux derniers perfectionnemens, autrement qu'en faisant obtenir d'aussi bon papier à un prix inférieur. Du reste, divers

essais de nos fabricans ont démontré la complète possibilité de confectionner en France des papiers pour lavis, égaux en qualité à ceux que nous envoient les Anglais; mais cet article est d'une consommation trop restreinte pour occuper une fabrique.

Les manufactures d'Annonay possèdent la fabrication d'un papier spécial nommé papier végétal à calquer, qui n'a pu être imité nulle part avec le même degré de perfection. Il en est de même des papiers de couleurs pour dessin et pour correspondance.

A côté des fabriques de papier, il s'est élevé, à Annonay, une industrie encore plus importante pour cette ville; c'est la mégisserie ou apprêt des peaux de *chevreaux* pour gants. Cette industrie, favorisée par la pureté des eaux, a pris une très grande extension et a obtenu le monopole de cette fabrication, jadis exploitée par Milhau, Niort, Chaumont et Lunéville; ces deux dernières villes travaillent cependant encore quelques peaux de chevreau. Voici quelle a été la progression de la mégisserie.

En 1789, Annonay avait dix-neuf fabriques travaillant les peaux de chevreau et d'agneau.

En 1816, il y avait trente-quatre fabriques travaillant environ par année 600,000 peaux de chevreau.

En 1834, il en fut fabriqué pour une valeur totale d'à peu près cinq millions de francs.

En 1838, il y a soixante-quatre fabricans et environ cinq à six cents ouvriers. On peut calculer qu'il se fabrique cette année environ 5 millions de peaux de chevreau dont la valeur totale (non travaillées) est d'à peu près sept millions de francs; et, si on y ajoute les frais de fabrication, intérêts, etc., soit 50 cent. par peau, on arrive à un total de 9 millions 500 mille francs pour la valeur des peaux préparées. Ces peaux sont toutes destinées à la ganterie; la moitié se porte en Angleterre; le reste se vend à Paris et à Grenoble.

Une autre industrie d'Annonay qui s'accroît progressivement est la production de la soie et particulièrement des belles soies blanches dites de Chine, les plus belles du monde entier, qui sont exclusivement employées pour les fabriques de blonde à Caen, Bayeux, Chantilly.

Le prix de la soie grège blanche (premier blanc) reviendra cette année à 70 fr. le demi kilogramme.

Il y avait, dès 1831, cinq à six filatures à Annonay ou dans ses environs, et sept moulinages, occupant 236 ouvriers ou ouvrières et employant plus de 13,000 kilogrammes de soie grège. Depuis cette époque, de nombreuses plantations de mûriers, de nouvelles filatures et ouvraisons, ont concouru à augmenter de près du double la production et l'emploi des soies signalées en 1831.

Des fabriques de couvertures et de bonnetterie travaillent pour l'intérieur, et fournissent des couvertures destinées aux États et aux esclaves de l'Amérique du Sud.

Plusieurs autres commerces concourent, avec les industries que nous venons d'énumérer, à entretenir une grande activité dans cette petite ville, où l'aisance est générale. La misère y est rare et ne se manifeste guère que chez les vignerons, trop souvent exposés à perdre leurs récoltes par les intempéries.

Malgré la décadence, qu'on ne saurait trop déplorer, des papeteries d'Annonay, elles occupent encore un des premiers rangs en France; pour convaincre les plus incrédules, il suffit de rappeler les noms de Montgolfier, des frères Canson, de François Johannot, qui ont obtenu chacun une médaille d'or à la dernière exposition des produits de l'industrie française.

Ed. BINET.

L'IF DU FOSSOYEUR.

L'if, comme le plus grand nombre des arbres de la famille des cornifères à laquelle il appartient, conserve, même pendant les hivers les plus rigoureux, son feuillage sombre. Abandonné à lui-même, et tel qu'on le trouve dans les montagnes qu'il affectionne, ses branches étalées, ses rameaux flexibles et pendants, garnis à leur extrémité de petites feuilles disposées parallèlement sur deux rangs, lui donnent un aspect particulier qui éveille les sentimens mélancoliques.

Tout le monde sait avec quelle profusion on plantait autrefois l'if dans les parcs qui entouraient les vieux châteaux, et les formes bizarres qu'on lui faisait prendre, grâce à sa facilité à se laisser tailler. Il y a à peine cinquante ans qu'il faisait l'ornement de quelques cimetières de campagne. C'est sans doute à cet usage que doit être rapporté le récit suivant.

Il est rare qu'un cimetière de campagne attire l'attention du voyageur; un petit espace limité par un tertre ou par une haie vive, des croix disséminées s'élevant à peine au-dessus du gazon, une croix en pierre dominant tout le reste, tel est généralement l'aspect de l'enceinte consacrée à recueillir les générations qui passent. Qui pourrait dénombrer les morts qui reposent dans ces lieux sanctifiés par la prière et par les larmes! Et pourtant le terrain n'est pas exhaussé; le sol des cimetières ne dépasse point le niveau des champs voisins: leçon donnée par Dieu à la vanité humaine! enseignement salutaire, qui, en nous montrant notre néant, a pour but de nous dé-

gager des liens terrestres, en nous faisant porter nos yeux et nos espérances vers le ciel.

C'était en arrêtant mes regards sur le cimetière du village qu'habitait mon ami le docteur *** que nous donnions cours l'un et l'autre à ces graves réflexions. Cet asile de la mort, conservait, il est vrai, un caractère rustique, mais la haie d'aubépine en fleur qui l'entourait (nous étions au mois de mai) lui donnait un air de fête : on aurait dit une guirlande de fiancée tombée du ciel pour embellir cette lugubre enceinte. Il y avait aussi, à peu près au centre, un If qui, par son feuillage sombre, contrastait singulièrement avec la ligne fleurie et odorante qui en formait le circuit.

Cet arbre paraissait avoir quarante ans : il avait à peine la moitié de cet âge, tant sa végétation avait été vigoureuse et son accroissement rapide. Mon ami qui me donnait ces détails ajouta : Il y a à vous raconter tout une histoire à propos de cet arbre. J'écoutai ce récit :

Je ne sais, dit-il, si, en parcourant du regard une nombreuse réunion populaire, on peut s'empêcher de penser combien d'organisations puissantes sont réduites à végéter ! combien de mathématiciens qui conduisent la charrue ! combien d'orateurs qui osent à peine bégayer une défense en présence de leur juge de paix ! combien d'âmes de poètes condamnées à voir leur génie étouffé sous les trivialités d'une vie de



peine et de travail ! Organisations d'élite que les hasards de la société ont mal servies !.... Mais j'arrive à mon histoire :

Jacques était un paysan, fils unique, et par cela même ayant mieux appris que les enfans de son âge à aimer, parce qu'il avait été mieux aimé. A cette époque de la vie où nous avons tant besoin de l'amour de nos parens, parce que notre affection pour eux est exclusive, Jacques accompagna ici son père et sa mère ; à quinze ans, il resta seul, et le monde ne fut pour lui qu'une vaste solitude.

Sa douleur pourtant trouva un écho : c'était une fille jeune comme lui, qui savait compâtir à ses peines. Lorsqu'ils se rencontraient (et ils se rencontraient tous les jours), ils pleuraient ensemble : Paulette, disait Jacques, parle-moi de mes parents ! ces mots suffisaient pour provoquer leurs larmes; puis, la villageoise disait à Jacques qu'il fallait prier pour eux, et aussitôt à genoux, les mains jointes et confondues, ils épuisaient avec ferveur les formules des prières qu'ils savaient.

Cependant Paulette, après avoir grandi tout-à-coup, fut, durant quelques jours, assez malade pour manquer au rendez-vous. Lorsqu'elle revint pour consoler Jacques et prier avec lui, elle le trouva pâle et amai-

gri. Lui, pour la première fois, ne lui parla pas de sa mère en la voyant arriver; il ne s'informa pas si elle l'avait vue en songe, comme elle avait coutume de le faire. Il se troubla en lui demandant si elle était bien guérie, et Paulette aussi, oubliant les parens de Jacques, se hâta de lui dire les souffrances qu'elle avait endurées loin de lui.

L'amour venait de s'éveiller dans ces jeunes âmes. A leur insu, le monde s'était concentré dans leur affection réciproque. Ce pacte tacite, cimenté par le malheur et la pitié qui console, était à jamais scellé. Aux premières inspirations de cette passion ignorée, inconnue, aux premières lueurs de cet instinct affectueux, ils firent servir tout ce qui les entourait à honorer ce nouveau culte; les premières fleurs qui paraissaient étaient apportées à Paulette par Jacques; puis venaient les fruits : et la jeune fille se parait des bouquets et distribuaient les fruits à ses compagnes, qui toutes enviaient son bonheur.

Hâte-toi de cueillir des fleurs pour Paulette, Jacques! car bientôt les grappes blanches des jacynthes apparaîtront sous les buissons de ton jardin, les violettes au pied des saules, les anémones sur les pentes ombreuses; et Paulette ne se parera plus de tes bouquets!

— Pauvres enfants! m'écriai-je, intéressé par ce récit si simple; ils sont là sans doute à côté de cet If!

— Oui, dit mon ami, mais écoutez: Vous savez que Paulette avait éprouvé une légère maladie. Quelques mois après cet accident je fus appelé pour les voir; cette fois le mal fit de rapides progrès, cinq jours après son invasion je le jugeai au-dessus des ressources de la science. Elle apprit son état désespéré avec calme, ou plutôt avec satisfaction, et comme sa mère le lui reprochait tendrement en la couvrant de larmes : ne voyez-vous pas, dit-elle, que j'irai au ciel me joindre aux parens de Jacques, et préparer sa place et la vôtre. Je l'ai vue sa mère, la nuit dernière, elle m'a appelée la fiancée de son fils, elle me montrait une guirlande de roses blanches resplandissantes d'un éclat que je n'avais jamais vu: elle m'a dit que son fils, que Jacques viendrait bientôt s'unir à moi, et puis le bonheur là haut est pur et éternel, ma mère, je veux mourir.

Lorsqu'elle sentit ses forces l'abandonner, elle voulut voir Jacques. Il y avait sur les traits du jeune homme bien de la pâleur, mais aussi l'empreinte d'une forte résignation; la jeune fille, elle, avait quelque chose d'inespéré dans la parole et dans le regard. A la vue de Jacques, son visage se colora doucement comme sous l'influence d'un sentiment de pudeur. Elle nous fit signe de nous éloigner, elle l'appela doucement, il vint à cette voix chérie.

— Ta mère est venue me chercher, mon ami, lui dit-elle; elle m'a nommée ta fiancée, elle m'a montrée ma guirlande préparée par les anges, elle m'a dit aussi que tu viendrais bientôt m'épouser dans le ciel.

— Oui, bientôt, dit le jeune homme.

— Les muguets doivent être fleuris; ils serviront à ma sépulture.... Elle lui prit la main, et l'attirant à elle; lui se pencha pour l'écouter, elle prononça ces mots, mais si bas que Jacques seul les entendit: Je veux être enterrée près de toi, côté-à-côté, au pied de la grande croix, car nous devons être unis dans ce monde et dans l'autre. J'en veux le serment.

— Je le jure.

Un éclair de bonheur illumina la figure de la mourante, elle s'écria: Mon Dieu, maintenant quand vous voudrez!... Sa main resta fixée dans celle de Jacques, mais elle était glacée.... Paulette était morte comme une rose se laisse cueillir.

Quelles étaient les paroles mystérieuses qu'elle avait confiées à Jacques; quel était ce dernier acte d'une volonté qui s'éteint? Personne ne le savait. Je vais vous dire maintenant combien le serment influa sur les destinées de Jacques. Son ame, remplie de son affection exclusive, se voua à l'accomplissement de ce désir de Paulette: je veux être enterrée près de toi, côté-à-côté, au pied de la grande croix.

Le jour des funérailles est un jour de pompe pour la jeune vierge qui meurt. Dans nos campagnes, les soins les plus touchans sont rendus par ses compagnes, à la fille sage que la mort vient de frapper. Elles ne la quittent plus, font sa dernière toilette en la revêtant de ses plus beaux habits de fête, et parent son front de la couronne virginale. Elles aussi la portent au cimetière, une couronne de fleurs à la main qu'elles déposent sur sa tombe. Ce furent les muguets blancs de Jacques qui furent tressés en guirlandes.

Jacques suivit le convoi. Lorsque cette longue suite de parens et d'amis en pleurs se rangèrent autour de la fosse que la terre commençait à déborder, pour dire un dernier adieu à Paulette; Jacques, son ami, attiré comme par une fascination, fixa cette place qui récélait toutes ses espérances sur la terre. Son œil resta froid en présence de cette poignante vérité. Quiconque aurait pu lire dans cette ame si meurtrie, aurait trouvé la solution de ce problême dans la fixité d'idées qui déja s'était emparés de lui. Jacques, ce jeune villageois, à l'esprit inculte, mais au cœur aimant, le voilà lié à tout jamais, comme une victime à un serment. Désormais rien ne sera capable de rompre ce pacte sacré, dépendrait-il de lui de briser avec cette sainte promesse; non, jamais il n'oubliera l'impression de la main de sa bien-aimée se refroidissant dans sa main au moment où elle lui demanda cette dernière preuve d'amour, où elle-même lui en donna une si grande et si vraie.

D'abord rien ne fut changé dans sa manière de vivre; les travaux des champs continuèrent de l'occuper; seulement il priait plus souvent, ou du moins il tombait plusieurs fois le jour dans une sorte de contemplation extatique qui le rendait étranger à ce qui se passait autour de lui.

Quelques mois s'étaient écoulés à peine qu'il devint le fossoyeur du village; il avait sollicité cet emploi auquel il attachait disait-il le bonheur de sa vie. Séparé des vivans par ses habitudes, il venait rattacher son existence aux seuls anneaux qui liaient son passé à son avenir; sa place était au cimetière avant d'aller retrouver au ciel ceux qu'il aimait.

Vous avez deviné sans doute le vrai motif de cette étrange détermination : il y avait à ses oreilles une voix qui répétait sans cesse les paroles que vous savez. Lorsque cet infortuné pénétra la première fois dans cette enceinte, qu'il foula en passant la terre qui pesait sur les êtres qu'il avait tant chéris, que se passa-t-il dans son ame ? Nul ne l'a jamais su. Ce cimetière dont la bonne tenue a fixé votre attention, c'est Jacques qui le disposa ainsi : à la place d'un mur de terre mal établi, il planta cette haie d'aubépine qu'il entremêla d'églantiers sauvages ; il en égalisa le sol, autrefois mal uni, en chassa les mauvaises herbes, comme la ciguë qui croît dans les lieux gras, les orties piquantes, et la nombreuse tribu de chardons, et par instinct, il ne voulut y admettre que les graminées, famille de plantes si utile et si modeste que Linné a comparées avec raison au peuple agricole des campagnes. Mais un point auquel il donna encore plus de soins, ce fut aux alentours de la grande croix que vous voyez. Il y établit cette terrasse qu'il entoura de buis ; il y transporta ses violettes et ses muguets, et cet If, qui aujourd'hui ombrage la grande croix de son triste feuillage. Elles durent être bien touchantes les tendres élégies que murmura l'ame de Jacques assis au pied de cet arbre, pendant les longues heures qu'il passait ainsi, la tête dans ses mains, le matin lorsqu'il allait au travail des champs bien avant la levée du jour, et la nuit au retour, où il apparaissait aux rayons de la lune nouvelle, comme une de ces statues de marbre pleurant sur un tombeau. L'on disait au village que Jacques avait le don de converser avec les esprits et de convoquer les morts.

Cette fixité d'idées et de sentimens dévora en peu de temps le tempérament robuste de Jacques ; un amaigrissement considérable qui survint, et son teint terreux lui donnait l'aspect d'un spectre tel que notre imagination nous peint un cadavre secouant, en se levant, la poussière de son suaire. Il s'alita, je le visitai, il accepta mes soins avec reconnaissance et mes remèdes par devoir : quand Dieu voudra, me répétait-il souvent, mais le plutôt possible. La pensée de la mort ne s'offrait à son aspect que sous des couleurs riantes ; aussi me demandait-il souvent, s'il n'était pas encore près de mourir. Une fois, comme je lui prédisais de longs jours, et que je lui rappelais sa jeunesse : M. le docteur, vous n'avez pas besoin d'employer avec moi vos tromperies ordinaires ; s'il y en a qui redoutent de quitter cette vie, c'est qu'ils sont sans doute heureux ici bas ; pour moi, j'attends la mort avec impatience, car pour être heureux, j'ai besoin d'aller les retrouver là-haut ; d'ailleurs, puisque mes yeux n'ont plus de larmes pour les pleurer ; c'est un signe que Dieu qui les a taries va me réunir à eux pour toujours.

Un jour qu'il me tenait un pareil langage, il se troubla, devint rêveur, et visiblement embarrassé, il ajouta : par pitié, M. le docteur, lorsque vous me verrez bien malade, n'attendez pas pour m'avertir que ma langue soit glacée, car j'ai à révéler un secret d'où dépend mon bonheur dans l'autre monde.... Ne me laissez pas mourir parjure.

— Eh bien ! Jacques, lorsque viendra ce moment que vous semblez attendre si impatiemment, je vous le dirai...

— Merci d'avance, me dit-il avec affection, il le faut absolument...

Sa maladie déja fort grave, s'aggrava encore ; je sentis défaillir mon courage à l'idée que j'aurais bientôt à tenir ma promesse. Jacques comprit, peut-être à mon embarras, son état désespéré :

— Votre pitié, docteur, vous trahit ? n'est-ce pas que vous me trouvez bien mal ?

— Oui, répondis-je. Et ce fut comme un soupir qui s'exhala malgré moi de ma poitrine oppressée.

— Merci, oh ! mon Dieu de me rappeler à vous, de m'attirer auprès des miens, d'aller bientôt continuer la vie dont le cours a été si cruellement interrompu ! Merci, oh ! mon Dieu ! oh ! merci, merci !

Il sépara ses mains qu'il avait jointes pendant cette chaleureuse exhalation de son ame, il me les tendit, et étraignant les miennes avec force :

— Ecoutez : lorsque Paulette mourut, au moment qu'elle allait monter au ciel, elle exprima un désir, je jurai de remplir sa volonté, la voici ; et bien bas, il prononça lentement, comme une formule sacramentale ces paroles : « Je veux être enterrée près de toi, » côté-à-côté, au pied de la grande croix, car nous » devons être unis dans ce monde et dans l'autre. »

Comprenez-vous maintenant pourquoi je suis devenu fossoyeur ? pourquoi je me suis résigné à cette longue épreuve si douloureuse ? Comprenez-vous pourquoi j'ai élevé un tertre autour de la grande croix, pourquoi je l'ai entouré de buis ; pourquoi j'ai pris soin de l'ombrager ?

— Vous voulez être enterré là, et Paulette à côté de vous ?...

— Oui, je le veux, et cela est bien facile, car elle m'y attend, la tête sous les touffes de violettes et de muguets, l'If à ses pieds.

Je témoignai mon étonnement, il ne s'arrêta pas à mes paroles :

— Oh ! dit-il, si vous saviez ce qu'il me fallut de courage pour oser entreprendre une telle chose... Mais elle est là, docteur, comme je vous l'ai dit, entre l'If et les violettes.

— Je vous promets de vous faire placer à ses côtés, mon ami, lui dis-je, en essuyant mes larmes et étonné de la sublimité de son amour.

Le curé entra en ce moment ; je lui fis part du désir de Jacques, et comme je m'apprêtais à lui dire les droits que le jeune fossoyeur avait acquis à cette faveur, le pasteur, m'interrompit : Jacques, dit-il, a bien mérité cette distinction, par les soins qu'il a pris de la demeure des morts. Il sera fait comme il le veut. Connaissait-il le secret du mourant ? je ne sais.

La volonté de Jacques fut remplie ; il repose à côté de Paulette. Depuis la haie a été taillée avec soin, le tertre entretenu autour de la grande croix, et l'If a pris cet immense accroissement que vous voyez. Cet arbre a fait vivre le souvenir du pauvre Jacques ; on l'appelle encore l'If du fossoyeur.

N. Albert.

LE SIÉGE DE CAHORS PAR HENRI IV.

I.

LE CAPITAINE REINIÉS.

Henri de Navarre n'était plus à la cour de France; à l'exemple du duc d'Alençon, il parvint à s'évader le 5 de février 1576. Il se rendit aussitôt à grandes journées dans son gouvernement de Guienne, dans le dessein de s'assurer des meilleures places, et surtout de Montauban. Il vit avec douleur que les protestans n'avaient plus pour la guerre l'ardeur qu'ils avaient montrée quelques années auparavant. Effrayé de cette inaction, et craignant de n'être pas secondé dans l'exécution de ses nouveaux desseins, il se rendit à Montauban ou les religionnaires le reçurent avec des transports de joie.

Le jeune roi comprit bien qu'il était urgent de secouer l'apathie des réformés; il fallait pour cela un coup de main hardi, et un succès éclatant. Dans cette perplexité, il se détermina à faire une tentative sur la ville de Cahors. Confirmé dans sa résolution par l'intrépide baron de Salignac, il convoqua en assemblée les principaux seigneurs de son parti.

— Mes cousins, leur dit-il, depuis long-temps nos glaives ne sont pas sortis du fourreau; je vous ai réunis pour vous demander si quelqu'un d'entre tous n'a pas envie de faire l'escarmouche contre les catholiques... Bien entendu, que le roi de Navarre sera toujours à l'avant garde.

— Je mennuie en temps de paix, répondit le vicomte de Gourdon, et il me tarde beaucoup de pouvoir batailler comme aux beaux jours de la ligue.

— Il y a tant de temps, ajouta le capitaine Saint-Martin, que la bonne lame de mon épée n'a pas tâté de chair catholique, qu'elle s'agite d'impatience dans son fourreau.

— Sire, tous tant que nous sommes, gentilshommes, capitaines, et soldats, ne demandons qu'une seule chose : *la guerre, la guerre;* et de par Dieu ou de par le Diable, nous nous vengerons des petites victoires que les catholiques font sonner si haut.

— Bien, bien, brave Reiniés, s'écria Henri de Navarre en serrant contre son sein le jeune capitaine. Vous étiez à Paris, lorsque le tocsin de la Saint-Barthelemy sonna le massacre de nos frères.

— J'y étais,.. répondit Reiniés en baissant la tête.

— Et on dit que Reiniés ne fut redevable de la vie, qu'à la générosité d'un seigneur catholique, ajouta le capitaine Saint-Martin...

— Oui, mes seigneurs, s'écria Reiniés, à la générosité d'un seigneur catholique; et ce gentilhomme venait du Querci. Je vous jure que si jamais je le trouve au milieu de la melée, et sous le glaive de nos soldats, je lui ferai un rempart de ma poitrine.

— Henri de Navarre ne vous fera point un crime d'une si noble reconnaissance, replique le jeune roi, en serrant étroitement la main droite de Reiniés. Mes cousins, je veux me rendre maître de Cahors, et vous me suivrez tous. Vous savez que cette ville fut toujours dévouée à la ligue : ses habitans n'ont pas voulu reconnaître mon autorité, quoique je sois leur légitime souverain du chef de ma femme qui reçut en dot la ville de Cahors avec le Querci et l'Agenais.

— Sire, répondit Reiniés, le temps n'est point encore venu de mettre le siége devant Cahors. La Capitale du Querci est bien fortifiée; elle renferme une garnison nombreuse.

— Je m'attendais bien à voir ma résolution désapprouvée par quelqu'un d'entre vous, mais non par le capitaine Reinés, répondit le roi de Navarre.

— Mes compagnons d'armes savent tous que je n'ai jamais reculé devant les ligueurs, repliqua Reiniés. Si vous êtes déterminé a assiéger Cahors, je suis prêt à vous suivre, et par Luther et Calvin! je ne serai pas le dernier à forcer ses portes ou à escalader ses murailles. Mais je vous répète qu'il est imprudent d'attaquer une ville dont les nombreux habitans sont tous dévoués au catholicisme, et dont l'intrépidité est passée en proverbe. Il y a quelques mois, les frères de Caussade formèrent le projet de s'emparer de Cahors : ils parvinrent à y ménager quelques intelligences par l'entremise du baron de Loubejac, et d'un bourgeois de Montpezat nommé Sandrail. Le complot était vaste, bien ourdi, et il eut réussi sans la vigilance de l'évêque de Montauban. Il fit épier Sandrail qui se rendait fréquemment à Cahors, et fut instruit de tout au moment de l'exécution. Sandrail fût arrêté avec le comte de Loubejac. Le procès n'a pas été long; Sandrail a été pendu avec quatre de ses complices sur la grande place de Cahors, et le comte de Loubejac, vu sa qualité de gentilhomme, a eu la tête tranchée.

— Le comte de Loubejac s'était laissé prendre comme un étournau dans les filets d'un évêque, repliqua le vicomte Gourdon; tant pis pour lui; quant au pauvre Sandrail, c'est un bourgeois de moins, et la perte n'est pas grande pour la ville de Montpezat. Mes cousins courons les venger, le sang de la Saint-Barthélemy fume encore, et vous savez que Cahors ne fit jamais grâce à un huguenot.

Tous les gentilshommes s'écrièrent qu'ils étaient déterminés à suivre le roi de Navarre, et le départ

fut fixé au 20 mai 1580. On chercha partout le capitaine Reiniés, et on ne put le trouver.

Il était déja sur la route de Cahors, courant à franc étrier pour arriver avant la fin du jour. Mille pensées diverses agitaient le jeune huguenot; il prononcait de temps en temps quelques mots entrecoupés, et ensuite il gardait un profond silence, pressant de l'éperon son cheval de bataille.

— Marie, Marie! s'écriait-il en levant les yeux vers le ciel, dans quelques instants je te reverrai! il me sera permis de te serrer contre mon sein! que dis-je insensé! ton père me repoussera! il ne voudra pas que sa fille devienne l'épouse d'un gentilhomme protestant!.... Il n'en sera pas ainsi... Tu m'appartiendras... Je renierai plutôt la foi de mes pères...

Le coursier de Reiniés allait si vite que le jeune capitaine était à une demi lieue de Cahors avant le coucher du soleil. A l'embranchement d'une petite route qui conduisait dans l'Agenais, il trouva deux gentilshommes qui chevauchaient comme lui vers la capitale du Querci.

— Soyez le bien venu, cousin, dit un des deux voyageurs en piquant son cheval pour se rapprocher de Reiniés. Si je ne me trompe, vous êtes gentilhomme, et nous ferons route ensemble.

— Que Dieu vous soit toujours en aide, mon frère, répondit Reiniés; je ne connais pas Cahors, et c'est un bonheur pour moi de rencontrer deux compagnons de voyage tels que vous.

— D'où venez-vous, cousin?

— De Toulouse, répondit Reiniés, après qu'il se fut assuré qu'il ne connaissait pas son interlocuteur.

— Vous avez appris que Cahors était menacé par les huguenots, et vous venez augmenter le nombre des braves qui doivent défendre la capitale du Querci?

— Oui, mon beau cousin. Quel est votre nom? ajouta-t-il en serrant affectueusement la main de l'inconnu...

— Armand de Saint-Alvaire, seigneur du Vigan et autres lieux.

— Et moi, ajouta le second cavalier, en riant aux éclats... Par la présence réelle, je suis sûr que vous ne me connaissez pas... Apprenez donc, beau cousin, que je suis le fils de noble Gui Castelnau-de-Bretenous gouverneur pour le roi de la province du Querci.

— Il a oublié de vous dire qu'il est bâtard, s'écria Saint-Alvaire,

— Qu'importe? vous voyez sur ma poitrine le noble blason de mon père et tous les descendans légitimes de la vieille maison des Saint-Alvaire ne pourraient le salir sans recevoir le coup de la mort...

— Ne vous irritez pas, cousin; je voulais rire, et morbleu, ce serait mal à des gentilshommes de se quéreller comme des manants... Mon cousin de Toulouse, qu'y a-t-il de nouveau dans le Languedoc? Comment vont les petites affaires du roitelet de Navarre?

— Les huguenots sont plus que jamais dévoués à sa cause; répondit Reiniés.

— Il est à Montauban, dit Saint-Alvaire, et le bruit court que le nouveau Nabuchodonosor est sur le point de faire une tentative contre Cahors. Il se trompe, s'il croit trouver ses habitans au dépourvu. Vous serez des nôtres, mon cousin.

Le capitaine Reiniés fit un signe affirmatif, et continua à chevaucher au milieu de ses trois compagnons qui devisaient tout haut, et répétaient que Cahors était imprenable.

— Nous arrivons, s'écria le bâtard de Castelnau-de-Bretenous: je vois les tours de Valentré.

En effet quelques instans après, les quatres gentilshommes étaient dans le faubourg, et ils passèrent le Lot dans une barque de pêcheur.

A quelques pas de la rivière, à l'extrémité des fossés, était alors une hôtellerie renommée dans le Querci et l'Agenais. Les gentilshommes affluaient *au grand Cerf couronné;* Pierre Régagnac, hôtelier septuagénaire, avait toujours la meilleure truffe, les dindes les plus grasses, et le vin le plus vieux qu'il pouvait trouver dans les caves de Cahors.

Reiniés prit place autour d'une table ronde ou siégeaient déja de nombreux convives; les gentilshommes gardèrent d'abord ce profond silence qui précéde toujours un bon repas. On n'entendait que le bruit des longues fourchettes de fer, et le choc des vieilles tasses d'argent remplies et vidées à chaque instant par les buveurs.

— Cousin, sécria Saint-Alvaire, buvons au chevalier Languedocien qui est venu de Toulouse pour acquérir de l'honneur avec nous, et défendre la religion catholique.

Tous les regards se portèrent alors sur le capitaine Reiniés qui répondit avec grace et courtoisie aux démonstrations amicales des gentilshommes quercinois. Ensuite la conversation devint générale, on parla de siège, de combat, de la ligue, de la réforme, du duc de Guise et du roi de Navarre.

— Vous ne dites rien de mon prochain mariage, mes cousins! s'écria le bâtard de Bretenous, en relevant fièrement sa moustache: il me semble pourtant que vous devez prendre part à mon bonheur et me féliciter...

— Ton mariage, répondit Antoine de Béduer.. Je veux que les girouettes de mon château ne tournent plus quand le vent du midi soufflera, si tu trouves une femme en Querci; à moins que tu n'ailles la chercher dans la chaumière d'un manant.

— Bien, mon cousin Béduer, cela ne m'empêchera pas de conduire dans deux jours à l'autel de l'hyménée Marie de Vezins, fille unique du sénéchal du Querci.

— Marie de Vezins! s'écria le capitaine Reiniés, qui ne put retenir un premier mouvement de surprise...

— Cela vous étonne, mon cousin.. Que serait-ce donc si vous aviez vu la dame de mes pensées. On vante beaucoup la beauté des languedociennes, mais je parie qu'on ne vit jamais, dans toute la comté de Toulouse, une demoiselle plus accomplie que Marie de Vezins.

— Oui, Oui, Marie de Vezins est la fine fleur des beautés du Querci, s'écrièrent les gentilshommes. Buvons tous à Marie de Vezins.

Les libations se multiplièrent avec une effrayante rapidité; bientôt chaque convive chancela sur son fauteuil; le capitaine Reiniés avait seul conservé son calme habituel. Profitant du désordre qui régnait dans la salle, il sortit sans être aperçu de ses nombreux compagnons. Le jeune Saint-Alvaire et le vieux marquis de Saint-Chamarand remarquèrent l'absence du languedocien.

— Que dites-vous du gentilhomme languedocien, marquis de Saint-Chamarand?

— Rien, Saint-Alvaire, rien.

— Vous serez donc toujours graves et prudens comme le vieux Nestor... Par la messe, je vous affirme, et je ne crains pas d'être démenti, que le nouveau venu n'est pas catholique. Il ne vient pas de Toulouse.

— Serait-il possible?

Je le connais; il était l'ami du comte de Loubejac; et si je ne me trompe son nom est Reiniés

— Le capitaine Reiniés, s'écria le marquis de Saint-Chamarand! ce terrible huguenot qui contribua si puissamment à la prise de Figeac! courons après lui; qu'il soit pendu à la potence où on voit encore le cadavre du traître Sandrail.

— Il est dans la ville; il ne peut nous échapper; marquis; *la prudence fait plus que force et rage.* Neuf heures viennent de frapper au beffroi de l'Hôtel-de-Ville; la nuit est très-obscure; attendons à demain; je vous jure que le *parpaillot* [1] ne sortira plus de Cahors.

— A demain les affaires sérieuses, s'écria Saint-Chamarand; maintenant il s'agit de boire.

Un quart d'heure après les gentilshommes étaient tous endormis, et quand leurs valets arrivèrent, ils eurent beaucoup de peine à les éveiller pour les conduire à leurs logis: aucun d'entr'eux ne se souvint du capitaine languedocien...

II.

AMOUR ET FOI.

Près des anciens fossés de la ville était alors une rue tortueuse qui aboutissait à l'emplacement occupé aujourd'hui par la belle rue qui porte le nom de l'immortel Fénélon. Rarement les gentilshommes et les écoliers de l'université troublaient le silence de ce quartier presque inhabité. Une seule maison se faisait remarquer par son architecture gothique, son grand portail soutenu par deux statues colossales, et sa vieille tour, demeure habituelle du bourreau lorsque les anglais, maîtres de la Guienne, étendaient leur domination sur le Querci.

Cette vieille maison appartenait à Jean de Vezins qui l'avait achetée à Vincent de Fouillac, chanoine régulier de saint Etienne de Cahors. Il y vivait seul avec sa fille Marie, et ne sortait que pour se rendre à l'Hotel-de-Ville, lorsque les affaires de la province réclamaient la présence du sénéchal.

Le 29 mai, sur le soir, un courrier envoyé par le président du parlement de Toulouse arriva à Cahors, et annonça que le roi de Navarre n'était plus qu'à deux lieues de la ville. Jean de Vezins eut beaucoup de peine à ajouter foi à une nouvelle si inattendue, et sans la lettre du président du Parlement qui lui dévoilait le complot des protestans, il aurait renvoyé le courrier en le traitant de fou et de visionnaire.

— Le président du parlement de Toulouse passe pour un homme sage et expérimenté, se dit-il après avoir lu plusieurs fois la lettre.. Il doit être bien informé... Dans tous les cas, le parti le plus sûr est de nous tenir sur nos gardes.

A ces mots, il appela deux valets, leur ordonna d'allumer deux flambeaux, et se prépara à sortir. Marie étonnée de cette excursion nocturne, courut embrasser son père, et lui dit:

— Où allez-vous, à une heure si avancée? le temps est mauvais, et Marthe m'a dit que la pluie tombe par torrens.

— La ville est en danger, ma fille, répondit le sénéchal; les huguenots seront à nos portes demain matin; je cours avertir les consuls et me concerter avec eux sur les mesures à prendre... Embrasse-moi, Marie, et surtout ne pleure pas; je serai de retour avant minuit.

Les valets attendaient à la porte: le vieux sénéchal jeta un dernier regard sur Marie et se hâta de sortir, pour s'arracher à cette scène qu'un secret pressentiment rendait déchirante pour le père et pour la fille.

Marie de Vezins s'enferma dans son oratoire et pria long-temps; les larmes qu'elle répandit dans l'extase de la prière, rendirent à son âme quelques instans de calme; un léger sourire passait quelquefois sur ses lèvres, mais il y avait tant de mélancolie dans son regard, qu'on n'aurait pu s'empêcher de la plaindre. La fille du sénéchal du Querci était vêtue avec le luxe et la magnificence du seizième siècle. Son immense fortune, le rang qu'elle occupait dans le monde lui imposaient comme un devoir ces brillans dehors, cette coquetterie que les courtisans efféminés de Henri III avait mise en vogue dans toute la France.

Une collerette plus blanche que la neige, parsemée de petits rubis couvrait ses épaules et se terminait en une large fraise dont les innombrables plis formés avec la plus riche mousseline, faisaient ressortir l'éclatante blancheur de son cou. Ses cheveux noirs, rattachés en b ndeau comme ceux des vierges de Raphaël, se perdaient dans un petit chapeau de velours surmonté d'un bouquet de fleurs blanches. Une croix d'or brillait sur sa poitrine, et le frolement de sa robe eut suffi pour rendre tous les gentilshommes de

[1] Parpaillot, — papillon. — Les catholiques donnaient ce nom aux hérétiques, parce que, de même que le papillon voltige sans cesse autour de la lampe qui doit le consumer, les protestants finissaient par tomber dans les bûchers de l'Inquisition.

la province ivres d'amour et de joie. Aussi, tous les jeunes cavaliers du voisinage avaient déja demandé sa main. La jeune fille, initiée par sa mère aux célestes plaisirs de la retraite et de la prière, avait toujours fermé l'oreille aux doux propos des seigneurs qui se donnaient souvent rendez-vous chez le sénéchal du Querci; jamais on ne la voyait dans les fêtes, dont elle aurait pu être l'ornement; elle fuyait le monde, et depuis trois ans elle ne sortait de la maison paternelle que pour aller tous les matins prier à la cathédrale, dans une chapelle où était le tombeau de sa mère. Pourtant, Marie de Vezins n'avait pas encore atteint sa vingtième année; elle était dans l'âge des illusions. Eh! quelle est la femme qui, dans les premiers jours de sa jeunesse, n'a pas senti son cœur soupirer après un bonheur qu'elle ne pouvait définir. Quel est le jeune homme qui ne s'est pas élancé vers un avenir qu'il ne connaissait pas encore, et qu'une main invisible lui montrait à chaque instant.

Marie de Vezins n'avait pas échappé à ce charme puissant qui subjugue toute créature humaine, que nous appelons amour ici-bas, et qui fait le bonheur des anges dans le ciel.

En revenant de l'Agenais où elle avait accompagné son père, elle avait séjourné dans un château qui appartenait à un seigneur languedocien; parmi tous les gentilshommes qui s'y trouvaient réunis, elle en remarqua un jeune encore, timide, et qui rougissait toutes les fois que ses regards rencontraient ceux de la damoiselle. Un mois suffit pour les unir par les liens d'un amour d'autant plus durable, qu'il avait pour foyer deux cœurs vierges encore de toute souillure. Depuis six mois, Marie n'avait pas revu le gentilhomme; mais de temps en temps elle recevait des lettres dans lesquelles Reiniés renouvelait ses sermens d'amour. La vieille Marthe, seule confidente des secrets de sa jeune maîtresse, gémissait en silence sur cette obstination qu'elle appelait aveuglement; lorsque le messager de Reiniés arrivait, la duegne se prenait toujours à quereller, puis elle se calmait, et versait des larmes en écoutant Marie lorsqu'elle lisait les lettres de son amant.

Le 26 du mois de mai 1580 avait été pour la servante et la maîtresse un jour de bonheur; Marie reçut une nouvelle lettre qui lui annonçait que Reiniés arriverait à Cahors dans la nuit du 29.

Aussi, dès que le sénéchal fut sorti de sa maison, Marie appela la vieille Marthe, et lui dit:

— Marthe, Reiniés doit arriver ce soir?

— Il a promis, damoiselle; mais il ne faut pas toujours se fier à la parole d'un galant gentilhomme.

— Il viendra te dis-je; un secret pressentiment m'avertit qu'il est dans Cahors. Je vais prier dans mon oratoire; si quelqu'un vient tu ouvriras: je veux voir le capitaine Reiniés.

A ces mots elle ferma la porte et laissa la vieille seule.

— Pauvre demoiselle Marie! s'écria Marthe, elle espère revoir celui qu'elle appelle son fiancé! Elle ne connaît guère la perfidie des gentilshommes... O mon Dieu, ajouta-t-elle en s'agenouillant, ne permettez pas qu'un ange comme mademoiselle Marie tombe dans les pièges du démon.

Le monologue de Marthe fut interrompu par un léger bruit qu'elle entendit à une des portes extérieures.

— Mademoiselle aurait-elle dit vrai? s'écria-t-elle en se levant en sursaut.

Et elle prêta une oreille plus attentive pour s'assurer si on avait réellement frappé à la porte; deux nouveaux coups se firent entendre, et cette fois le marteau retomba avec plus de force qu'auparavant.

— Mon Dieu veillez sur nous! Sainte Vierge protégez-moi! dit Marthe en choisissant dans un trousseau de clefs celle de la porte du nord: arrivée dans la cour, elle attendit quelques instans avant d'ouvrir.

— Qui êtes-vous? dit-elle en introduisant la clef dans le trou de la serrure... monseigneur le sénéchal est sorti.

— Vas dire à Marie de Vezins que le capitaine Reiniés est ici; lui fut-il répondu subitement par une voix rude et presque menaçante.

La vieille hésita d'abord; songeant ensuite à l'ordre que lui avait donné sa jeune maîtresse, elle ouvrit la porte en tremblant.

— Au moins, seigneur, dit-elle, sachez que je n'ai fait qu'obéir à mademoiselle Marie: je ne vous aurais pas ouvert....

— C'est mal à vous, vieille mère: vous craignez donc d'introduire un loup dans le bercail...

— Dans ce temps-ci les gentilshommes sont si entreprenans, monseigneur....

— Quand on a passé soixante ans, on n'a plus rien à craindre.

— Il vous est permis de rire aux dépens de la pauvre Marthe; mais je vous répète que vous ne seriez pas entré dans la maison de monseigneur le sénéchal, sans les instances de mademoiselle Marie.

— Où est-elle? s'écria Reiniés impatient.

— Par ici, monseigneur.

Toujours précédé par la vieille Marthe, il parcourut le long corridor qui conduisait à l'oratoire. Son cœur battait avec plus de force, et sa respiration était entrecoupée, lorsque la servante ouvrit la petite porte de la cellule.

— Elle est là, monseigneur.

— Merci, Marthe, merci, répondit le capitaine qui tremblait d'émotion.

Il franchit enfin le seuil adoré que l'excès de son amour lui rendait redoutable; mais il s'arrêta tout-à-coup un pied en l'air, et n'osant respirer.

Une petite lampe d'argent brûlait devant une statue de la vierge, et répandait une douce clarté sur la tapisserie qui représentait les principales scènes de l'ancien et du nouveau testament. Quelques livres entassés sur une petite table, trois crucifix suspendus à la muraille, deux fauteuils en velours noirs, et un

prie-dieu entouré d'images de saints, formaient tout l'ameublement de l'oratoire de Marie de Vezins. Le capitaine Reiniés en entrant crut respirer les parfums célestes et la substance divine qui alimente les anges et les séraphins ; et quand il apperçut celle qu'il aimait, humblement prosternée et priant avec l'ardeur d'un chérubin, il ne put retenir un soupir: Marie tourna la tête, un cri de joie s'échappa d'abord de sa poitrine, et puis elle prit un crucifix à deux mains comme pour lui demander protection.

— Fuyez, s'écria-t-elle, maintenant je vous ai vu ; les douleurs de l'absence seront moins cruelles... Oh ! je vous en conjure par tout ce que vous avez de plus cher, fuyez, ou je suis perdue !

— Fuir ! s'écria Reiniés d'une voix déchirante...

— Non, restez encore, répondit Marie en s'asseyant à côté du prie-dieu. Je ne vous attendais pas ce soir, capitaine, ajouta-t-elle avec un sourire angélique.

— Vous me pardonnerez d'avoir osé pénétrer dans votre maison à votre insu...

— Je vous pardonne, dit Marie en baissant les yeux; mais vous ne pouvez rester plus long-temps ici; mon père est sorti, les protestans marchent sur Cahors et on délibère à l'hôtel-de-ville.

— Les protestans marchent sur Cahors et je suis ici, murmura le capitaine: je désirerais voir monseigneur le sénéchal avant de sortir.

— Pourquoi ? capitaine Reiniés...

— Vous me le demandez, Marie ! Ne suis-je pas venu de Montauban à grande journée, pour me jetter aux pieds de votre père, et lui demander votre main ?

La jeune fille enhardie par la timidité du capitaine se leva et s'approcha de lui. Reiniés n'osa proférer une seule parole ; seul avec cette femme qui lui était si chère, il tremblait, mais il y avait dans sa crainte même un bonheur ineffable.

— Capitaine, dit Marie, d'une voix que l'émotion rendait tremblante, vous savez combien je vous aime, je vous l'ai dit si souvent, et j'ai pensé tant de fois à vous.... Dissipez les seules alarmes qui viennent depuis quelques-jours troubler mon bonheur... Répondez-moi avec toute la sincérité de votre ame : êtes-vous huguenot ?

— Que me demandez-vous, Marie !

— Mon père et le seigneur de Castelnau-de-Bretenoux parlaient il y a quelque temps du roi de Navarre ; j'écoutais attentivement : Gui de Castelnau demanda à mon père quel était le plus intrépide des seigneurs réformés. — Le capitaine Reiniés, répondit mon père.

— Qu'entends-je, Marie !

— Ne craignez rien, il est un moyen de détruire toutes mes alarmes. On dit que les huguenots n'aiment pas la vierge Marie, prosternons-nous ensemble et implorons la protection de la reine des anges.

Marie s'agenouilla et pria pendant quelques instans avec ferveur ; le capitaine Reiniés resta debout.

— Vous n'aimez donc pas la vierge Marie, ma patrone, s'écria la demoiselle en gémissant.... Vous êtes huguenot ?

— Oui, Marie, répondit le capitaine Reiniés.

— Fuyez donc; adieu pour toujours ; vous ne serez jamais mon époux.

— Jamais ! répliqua le capitaine,... Crois-tu donc qu'il soit facile d'éteindre l'amour que tu as allumé dans mon cœur ! !

— Adieu pour toujours ! vous m'avez trompée ! Marie de Vezins aurait pour époux un gentilhomme huguenot !

— Papiste ou reformé, que t'importe ? je t'aime de toute la puissance de mon ame ; pour toi je braverais mille fois la mort. Oh ! dis moi, n'est-ce pas assez ? Tu seras mon ange gardien, la seule divinité que j'adorerai sur la terre !

— Grâce, grâce, capitaine ! épargnez la faiblesse d'une pauvre fille ! Vos paroles sont bien dangereuses.

— Oh ! ne crains rien, ma bien aimée ! que ma main se dessèche si je touche seulement les pans de ta robe avant que tu sois mon épouse.

— Votre épouse ! capitaine... Il y a entre vous et moi un abîme qui nous sépare, et je ne me sens pas la force de le franchir. Ne vous laissez pas abuser par une vaine espérance : je ne serai jamais votre épouse.

— Jamais ! jamais ! s'écria Reiniés en grinçant des dents... Tu ne sais pas à quels excès peut me porter le désespoir ! l'amour, que dis-je ! un charme invincible m'a rendu insensé !.... Vois-tu la lame de ce poignard !

— Voulez-vous m'assassiner ! s'écria Marie en reculant d'effroi...

— T'assassiner !... Qu'as-tu dit? jeune fille... Ce n'est pas contre le sein des femmes que les chevaliers français tournent le fer de leurs glaives... mais il est un malheureux qui ne pourra pas résister aux angoisses de la vie, et je suis cet infortuné : qu'il serait doux pour moi de mourir !

A ces mots, le capitaine Reiniés dirigea contre sa poitrine la lame de son poignard ; Marie effrayée se précipita vers lui, et retint son bras prêt à frapper.

— Tu veux donc que je vive ! s'écria Reiniés d'une voix étouffée par les sanglots.

— Oui, capitaine, répondit Marie en s'éloignant.

— Seras-tu mon épouse ?

— Renonceras-tu aux erreurs de l'hérésie ?

— Non, répondit Reiniés ; je n'abandonnerai pas la la religion des mes pères.

— Capitaine, adieu pour toujours ! s'écria Marie dont les yeux étaient déja gros de larmes.

— Pour toujours ! et cependant pour toi j'ai abandonné mes compagnons d'armes ; pour toi, j'ai été infidelle aux sermens que j'ai faits au roi de Navarre; je suis venu ici à l'insçu de mes frères, pour veiller sur toi, pour t'arracher à la brutalité du soldat : car l'armée de Henri de Navarre est déja aux portes de la ville ; Cahors sera pris d'assaut, livré au pillage : si au milieu de l'incendie tu entends une voix qui te



crie : Marie de Vezins, je suis le capitaine Reiniés : tu n'auras plus rien à craindre, tu auras en moi un puissant défenseur : oui, oui, je te forcerai à m'aimer!

Les regards de Reiniés étaient étincelans, sa parole saccadée, et il tremblait de tous ses membres. Marie s'était assise à côté du prie-dieu, elle tenait un crucifix à la main, et n'osait lever les yeux. Tout-à-coup plusieurs détonations se firent entendre.

— Les pétards, les pétards, s'écria Reiniés...

— A l'incendie, à l'incendie, répétait la vieille Marthe en courant vers le corridor.

Reiniés mit la tête à la fenêtre, et vit des maisons en feu du côté du pont Valentré.

— Je suis à vous, mes compagnons d'armes, s'écria-t-il, et brandissant son glaive, il sortit à pas précipités....

III.

LES PÉTARDS.

L'avant-garde des réformés arriva aux portes de Cahors à une heure après minuit. Le ciel était couvert de nuages, et une petite pluie favorisa si bien leur audace qu'ils ne furent pas aperçus par les sentinelles catholiques. Le gros de l'armée survint quelques instans après. Henri de Navarre, le capitaine Saint-Martin, Roquelaure, le vicomte de Gourdon, Terride, le baron de Salignac, s'assemblèrent aussitôt en conseil. Tous les gentilshommes huguenots étaient d'avis de différer l'attaque jusqu'au lendemain : mais le roi de Navarre leur fit si bien comprendre qu'il était plus avantageux de surprendre la nombreuse garnison que le sénéchal avait réunie dans Cahors, qu'ils s'écrièrent tous dans un premier mouvement d'enthousiasme : à l'assaut, à l'assaut!

Le roi de Navarre augurant un prompt succès de cette noble intrépidité, dit au vicomte de Gourdon :

— Mon cousin Gourdon, où sont les pétards et les autres machines.

— A quelque pas d'ici, répondit le vicomte.

— Donnez vite vos ordres; il faut qu'avant le jour nous ayons forcé les deux premières portes. Vous, baron de Salignac, faites approcher les milices montalbanaises à petits pas.

Une demi-heure après, deux pétards étaient attachés à la porte extérieure du pont : pour la première fois, on fesait usage de cette machine de guerre, et le roi de Navarre doutait encore du succès.

—Arrière, vous tous, s'écria le vicomte de Gourdon.

Il parlait encore lorqu'une violente détonation retentit avec un fracas multiplié par les échos d'alentour. L'effet des pétards fut terrible. Trois soldats furent écrasés sous des tas de pierres, et le vicomte de Gourdon se sentit atteint d'un éclat de poutre qui le blessa grièvement au front. Lorsque la fumée se dissipa, le roi de Navarre vit que la porte était rompue et renversée.

— En avant, mes amis, s'écria-t-il, aujourd'hui Henri d'Albret gagnera ses éperons.

Gentilshommes, capitaines et soldats répondirent par des acclamations à l'appel du jeune roi et se précipitèrent sur ses pas. Le baron de Salignac et Saint-Martin se firent jour jusqu'au milieu du pont, jetant dans la rivière une partie de la garde et assommant l'autre à coups redoublés. Le combat devint terrible; les catholiques accouraient par la seconde porte, et semblaient se multiplier comme par enchantement. Les soldats du baron de Salignac, épuisés par une lutte si longue, presque tous blessés, n'opposaient plus une résistance si opiniâtre. Ceux du capitaine Saint-Martin commençaient à lacher le pied :

Le sénéchal de Vezins qui combattait à la tête des catholiques s'en aperçut, et cria au jeune bâtard de Bretenoux :

— Bretenoux, vas dire à ton père que les ennemis sont presque battus, et que j'ai besoin de deux cents hommes pour les mettre à leur poursuite.

— Vive la messe! s'écria le jeune Saint-Alvaire, qui se battait en héros, espérant mériter par ses faits d'armes, les bonnes grâces du sénéchal.

— Vive la ligue! répétèrent plusieurs fois les soldats catholiques.

Les huguenots reculaient déja; la déroute allait commencer.

— Capitaine Saint-Martin, dit le baron de Salignac, je crois que nous mourrons tous sur ce pont maudit, si on ne vient pas à notre secours.

— Ecoutez, répondit le capitaine, j'entends la voix de Roquelaure, nous sommes sauvés.

Au même instant à la lueur des flammes qui consumaient les poutres de la première porte, ils aperçurent des écharpes, des panaches flottants.

— Mort à la ligue, gloire à la réforme!

— Vive le roi de Navarre!

Ces cris retentissaient encore, lorsque le baron de Salignac vit l'intrépide Roquelaure à quelques pas de lui.

— En avant, baron, Terride et le vicomte de Gourdon sont derrière nous, lui dit-il; fesons sauter tous les papistes dans la rivière, ils recevront un dernier baptême par immersion.

Le combat recommença avec plus d'acharnement que jamais; le sénéchal de Vezins entouré de l'élite de la noblesse du Querci, soutenait le choc avec une admirable intrépidité. On voyait les soldats catholiques et huguenots, se prendre corps à corps, lutter quelque temps sur le pont, et tomber ensemble dans le Lot. Les détonations des mousquets, le bruit qu'occasionnaient les explosions des pétards, le cliquetis des sabres, les cris de ralliement, se fesaient entendre bien avant dans la ville. La garnison catholique résista jusqu'au point du jour. Alors elle recula et laissa entre l'ennemi et elle la seconde porte du pont. Jean de Vezins qui se trouvait à l'arrière-garde, fut tout-à-coup investi par un peloton des soldats de Roquelaure. Un Capitaine le reconnut.

— A mort, s'écria-t-il, c'est le sénéchal.

Trente épées sortirent du fourreau : c'en était fait de Jean de Vezins :

— Arrière, manans, arrière, ou je fais sauter la cervelle à celui qui me désobéira.

Cette voix n'était pas inconnue aux soldats de Roquelaure ; le gentilhomme couvert de sang, pâle, défiguré, se jeta au milieu du peloton ;

— Le sénéchal est mon prisonnier, s'écria-t-il. Montez en croupe derrière moi, ajouta-t-il en tendant la main à Jean de Vezins.

Il piqua des deux, et les soldats huguenots lui ouvrirent un passage : on avait déja appliqué deux pétards à la seconde porte ; elle était renversée, et le huguenot passa au galop au milieu des flammes et des décombres sans être reconnu.

— Sénéchal, dit-il à Jean de Vezins, vous êtes sauvé ; rentrez dans la ville ; surtout ne faites pas une résistance inutile ; car le roi de Navarre a juré qu'il prendrait Cahors, et nous sommes résolus à périr jusqu'au dernier.

— J'ai deux mille hommes sous mes ordres, et ils sont aussi déterminés à mourir, répondit Vezins.

— Tant pis, sénéchal ; je vois bien que Cahors sera inondé de sang. Fuyez, vous dis-je ; les huguenots sont à quelques pas de nous.

— Qui es-tu ? jeune homme....

— Vous le saurez plus tard.

IV.

LE PONT VALENTRÉ.

Le gentilhomme huguenot s'éloigna rapidement du sénéchal et se dirigea vers le pont : Ses compagnons d'armes étaient déja dans la ville et s'avançaient en colonne serrée. Il se cacha derrière une vieille maison pour attendre son peloton ; mais son cheval, effrayé par le bruit, se cabra et l'emporta au milieu du bataillon que commandait le baron de Salignac.

— Un papiste, un papiste ! s'écrièrent les soldats.

Et chacun se disputait le prétendu prisonnier. Mais Salignac s'approcha et reconnut à l'instant le capitaine Reiniés.

PONT DE VALENTRÉ.

— Que diable faisiez-vous derrière cette maison, capitaine ?

— Je vous attendais, baron. Je n'ai pu retenir mon cheval qui m'a emporté jusqu'au faubourg, et je vous jure que les catholiques couraient après moi comme les mouches après un renard couvert de miel.

— Bien, bien capitaine, répondit le baron.. Votre compagnie arrive, et, vive Dieu! nous aurons beaucoup à faire aujourd'hui !

Les réformés défilèrent l'arme au bras, s'attendant à chaque moment à une nouvelle attaque. En effet, ils étaient déja dans la place, mais ils avaient couru les plus grands dangers, et la nombreuse garnison ne se montrait pas disposée à se rendre avant d'avoir tenté la fortune d'un nouveau combat. Les habitans de Cahors éveillés en sursaut par le tocsin et l'explosion des pétards, avaient déja pris les armes. Les bourgeois, auparavant si timides, transformés subitement en héros, parcouraient les rues, criant que la patrie et la religion étaient en danger. A chaque pas la multitude augmentait, et l'intrépide Vezins put se convaincre que tous les quartiers opposeraient aux ennemis une vive résistance. Dans les principales rues on dressait plusieurs barricades à la hate, tandis que le sénéchal, à la tête des deux mille soldats et secondé par les gentilshommes du Querci les plus renommés par leur valeur, courait disputer le terrain aux huguenots.

Le combat s'engagea avec un égal acharnement de part et d'autre; le roi de Navarre ramenait sans cesse les réformés à l'attaque, et le brave Vezins combattait à l'avant-garde des catholiques.

— A moi, Messieurs, cria Henri, persuadé que c'était fait de lui et de son armée, s'il ne parvenait pas à enlever la barricade. A moi, Languedoc, à moi, Navarre.

Cet appel sembla d'abord doubler le nombre des assaillans; mais les soldats de Vezins, inébranlables comme un mur d'airain, gagnaient à chaque instant du terrain. Roquelaure et le capitaine Saint-Martin, résolus à mourrir ou à forcer la colonne, se précipitèrent sur les catholiques avec tant d'impétuosité que les premiers rangs furent ébranlés; l'action devint furieuse; Salignac et Saint-Martin, mis hors de combat, étaient sur le point de tomber au pouvoir des catholiques, lorsque Terride et le vicomte de Gourdon vinrent les délivrer. Henri de Navarre était à leur tête et criait sans cesse.

— A moi, mes amis, courons sur les papistes; ils sont à nous.

— Mort, mort aux papistes, s'écrièrent deux cents soldats conduits par Roquelaure.

La lutte recommença avec plus de fureur que jamais; Saint-Alvaire, Castelnau-de-Bretenoux, Saint-Chamarand, Guillaume-de-Vassal, Antoine-de-Vaillac, et plusieurs autres gentilshommes réunis autour du sénéchal, formaient une phalange sacrée qui résista long-temps aux efforts de l'intrépide Roquelaure. Le soleil était déja couché, et la victoire était encore incertaine. Henri d'Albret désespéré parcourut tous les rangs, excitant chacun à bien faire, et puis il donna le signal d'un assaut général. Les catholiques décimés par un combat si meurtrier, plièrent cette fois; en vain le sénéchal et Gui-de-Castelnau s'efforcèrent de les rallier : ils étaient tous couverts de blessures ou épuisés de fatigue, et ils se réfugièrent dans l'intérieur de la ville. Sur le déclin du jour, les huguenots se virent maîtres de la première barricade, et ils eurent le temps de s'emparer de l'Hôtel-de-Ville où le roi de Navarre se logea avec les principaux seigneurs.

Le capitaine Reiniés, à la tête de trois cents soldats levés dans le Montalbanais, avait combattu pendant toute la journée avec un courage qui lui avait mérité les éloges du roi de Navarre et de tous ses frères d'armes. Aussi les gentilshommes huguenots, réunis à l'Hôtel-de-Ville, se demandèrent d'abord où était leur ami.

— Baron de Salignac, dit le roi de Navarre, vous étiez près du capitaine Reiniés; je vous ai vu courir dans la mêlée : Qu'est-il devenu ?

— Je vous affirme qu'il n'est pas mort, répondit le baron. Je l'ai vu ici; mais il est sorti... Ne vous en mettez pas en peine; les filles de Cahors ont la réputation d'être belles, et Reiniés est aussi brave en amour qu'au combat.

— Oui, oui, répétèrent les gentilshommes huguenots.

— J'ai une faim de lièvre, disait l'un.

— Je boirais tout le vin vieux que les bourgeois de Cahors tiennent renfermé dans leurs caves, disait l'autre.

De propos en propos, l'hilarité arriva à son comble, et on oublia le capitaine Reiniés.

Ce gentilhomme, sorti de l'Hôtel-de-Ville, se dirigeait déja vers la maison du sénéchal : il trouva les portes ouvertes, entra sans être aperçu, et courut vers l'oratoire, sûr d'y trouver Marie, sa bien aimée. La fille de Vezins était en prière au moment où Reiniés ouvrit la porte.

— C'est vous, lui dit-elle en le voyant entrer... Pourquoi m'avez-vous trompée !.... Oh! vous n'osez pas me répondre... Vos mains sont teintes de sang... Vous êtes blessé... Vous venez du combat! Vous avez tiré le glaive contre mon père! Ah c'est affreux! Pourtant je vous aimais! O mon père! pardonne-moi!

— Marie, le sénéchal vit encore; il a échappé à tous les périls. Je veillais sur lui, vingt fois j'ai détourné de sa poitrine l'épée de mes frères d'armes.

— Vous l'avez sauvé, capitaine... Oh! permettez que je porte à mes lèvres vos mains qui ont détourné les coups de la mort...

Et Marie tomba aux genoux du capitaine Reiniés. Le huguenot, les habits souillés de sang, le bras gauche en écharpe, tendit la main droite à la demoiselle qui la pressa plusieurs fois contre son cœur.

— Maintenant, je vous aime bien, dit Marie en levant vers le capitaine ses beaux yeux mouillés des larmes de la tendresse filiale. Je voudrais être votre épouse, vous appartenir.

— Que viens-je d'entendre, Marie! Vous m'aimez, s'écria Reiniés en s'asseyant sur un tabouret aux pieds de la fille du sénéchal. Vos paroles ont dissipé la tristesse de mon âme! oh, pour vous, je puis mourir!

— Si vous m'aimez, capitaine, vous renoncerez à l'hérésie...

Le visage de Reiniés devint tout-à-coup sombre et menaçant :

—Je te l'ai déja dit, ma bien-aimée, pour te sauver je courberais ma tête sous la hache du bourreau, mais je ne puis renier la religion de mes pères :

—Je n'épouserai jamais un gentilhomme huguenot, répondit Marie.

La demoiselle et le capitaine gardèrent pendant quelques instans un profond silence. Marie arrosait de ses larmes un petit crucifix qu'elle tenait étroitement embrassé; Reiniés l'œil hagard, la poitrine haletante s'efforçait de comprimer son désespoir.

— Marie, dit-il en tirant un profond soupir de sa poitrine, vous venez de prononcer mon arrêt de mort. Vous appartiendrez à un autre; on vous donnera pour époux quelque bâtard de gentilhomme quercinois... Mais vous serez heureuse... Il sera de l'église catholique, apostolique et romaine.

— Grâce, capitaine, grâce pour mon faible cœur, s'écria Marie.

— Ne craignez rien, demoiselle; je ne suis pas entré dans la maison du sénéchal pour porter le déshonneur dans sa famille; je ne suis pas un lâche séducteur; j'aurai pour vous, Marie, tous les égards qu'on doit à une jeune fille. Ce n'est pas assez pour moi d'avoir arraché votre père au fer des huguenots; je veux vous sauver; hâtons-nous; il pleut, prenez votre manteau et suivez-moi.

— Je ne sortirai pas de la maison de mon père.

— Vous vous obstinez donc à mourir.

— Que me dites-vous donc, capitaine, s'écria Marie effrayée...

— Demain le quartier sera livré au pillage par les huguenots, et la maison du sénéchal du Querci deviendra sans doute la proie des flammes. Suivez-moi, je veux vous conduire en un lieu de sûreté.

— Et mon père, oh! sauvez aussi mon père!

— Le sénéchal est à la tête de la garnison : demain Cahors sera attaqué sur tous les points, et personne ne viendra vous défendre.

Marie se prosterna devant la statue de la Vierge, pria avec ardeur et se leva quelques instans après.

— Capitaine, dit-elle à Reiniés, je me livre à vous; je vous suivrai partout. Vous ne tromperez pas une pauvre fille : vous serez mon protecteur.

— Oui, Marie, répondit Reiniés en essuyant les larmes qui coulaient de ses yeux.

La vieille Marthe dormait, elle ne s'apperçut pas de la fuite de sa jeune maîtresse qui, cachée sous un large manteau de velours, suivait en tremblant le capitaine Reiniés.

V.

LES TOURS DU DIABLE.

Si on voulait ajouter foi aux superstitions populaires, le diable serait sans contredit le plus habile et le plus expéditif de tous les architectes. Combien de châteaux, de tours, de ponts, de sombres demeures pour les sorciers, n'a-t-il pas bâti d'un seul coup de truelle et de marteau. Vignole, Palladio, Michel-Ange, Perrault ne sont rien auprès de l'habile Satan. Il n'y a pas de ville qui ne possède un chef-d'œuvre sorti de la main du roi des enfers. Ici, c'est un rocher qu'il creusa un jour pour y cacher ses trésors; là, c'est un château où les magiciens font le sabbat; ailleurs, un vieux manoir devant lequel les villageois n'osent passer sans faire le signe de la croix : en un mot, la superstition a divisé le monde en deux parts : l'une pour Dieu, l'autre pour le diable.

Si vous allez à Cahors visiter les vieilles tours du pont Valentré, demandez, au premier vigneron que vous rencontrerez, qui a construit le pont. Il commencera par se signer, et vous répondra : — Le diable, monsieur, le bâtit en deux heures, pour faire passer la rivière à une armée de sorciers. Si vous souriez d'incrédulité, il vous montrera un petit espace vide à une des arches du pont.

— Voyez, monsieur, vous dira-t-il: une pierre manque à cette arche; en vain les plus habiles architectes ont voulu la remplacer; ils n'ont pu y réussir; pendant la nuit le diable l'enlève, et l'arche reste toujours inachevée.

L'origine de cette croyance, à la fois si ridicule et si bien accréditée dans l'esprit du peuple, ne remonte pas au-delà du treizième siècle. Cahors était alors, comme il l'est aujourd'hui en proie à la rapacité des usuriers. Vers l'an 1330, ils se rendirent si odieux que l'évêque, de concert avec le sénéchal et les consuls, résolut de leur infliger de fortes amendes. Les cahursins, nom qu'on donnait aux usuriers; les cahursins opposèrent d'abord quelque résistance; mais forcés de se soumettre, ils payèrent de bonne grâce, et le produit des amendes s'éleva à une somme considérable pour le temps. Elle fut consacrée à la construction du pont Valentré, que le peuple appelle toujours le pont du Diable, pour rappeler qu'il fut bâti avec les deniers arrachés injustement à la veuve et à l'orphelin. Ce pont en grosses pierres du pays supporte trois tours massives qui ne se font remarquer que par leur irrégularité pittoresque et leurs murailles grisâtres.

J'ai déja dit avec quelle intrépidité les catholiques repoussèrent d'abord les huguenots qui eurent beaucoup de peine à forcer les trois portes du pont Valentré. Henri de Navarre, maître de l'Hôtel-de-Ville, laissa seulement quelques sentinelles à la garde des tours.

Le capitaine Reiniés et Marie de Vezins, après avoir parcouru plusieurs rues étroites et tortueuses, arrivèrent à la première porte du pont. Il pleuvait beaucoup, la nuit était très-sombre, et la fille du sénéchal effrayée, demanda à Reiniés :

— Capitaine, où me conduisez-vous? Je me suis fiée à votre parole, et vous seriez un infâme si vous me trompiez.

— Ne craignez rien, mademoiselle; je vous conduis en lieu de sûreté; lorsque les jours de péril seront passés, je vous ramènerai à la maison du sénéchal votre père.

— Qui vive ? cria au même instant la sentinelle qui veillait à la première porte.

— Navarre, répondit Reiniés.

— On ne passe pas; tu es un papiste.

Reiniés s'approcha du soldat huguenot, lui parla à l'oreille, et la sentinelle, s'inclinant respectueusement, laissa le passage libre.

— O mon Dieu, je suis perdue! s'écria Marie.

— Vous êtes sous ma sauve-garde, répliqua Reiniés

Au même instant il frappa à la porte de la seconde tour; elle était entr'ouverte; il prit Marie entre ses bras et monta l'escalier tortueux. Après une ascension d'une cinquantaine de marches, il aperçut quelques rayons de lumière à travers les fentes d'une vieille porte. Il souleva un lourd marteau, et une jeune fille se hâta d'ouvrir.

— C'est vous, mon père, s'écria-t-elle ?.,

— Non, non, répondit Reiniés.

Et il fit asseoir sur un vieux fauteuil Marie presque évanouie de frayeur.

— Rassurez-vous, mademoiselle, lui dit-il; maintenant vous n'avez plus rien à craindre.

— Où suis-je? grand Dieu! s'écria la fille du sénéchal.

— Demain je viendrai vous voir, dit Reiniés en s'inclinant; je vous ramènerai à la maison de votre père.

Le capitaine ouvrit la petite porte et disparut dans l'escalier. Marie n'osait d'abord lever les yeux; mais une voix de femme, douce comme celle d'un ange, dissipa bientôt toutes ses craintes. Elle vit assise à ses côtés une jeune fille d'une beauté ravissante, vêtue d'une robe de deuil; ses cheveux noirs, retenus par un bandeau, tombaient en deux tresses sur ses épaules, et son costume, un peu suranné, dénotait qu'elle n'avait jamais fréquenté le monde. Marie la regarda d'abord avec méfiance; mais elle se repentit bientôt de son premier mouvement de fierté, et lui dit, en se penchant affectueusement pour mieux se faire entendre :

— Mademoiselle, où sommes-nous? Etes-vous prisonnière comme moi?

— Vous êtes libre, répondit la jeune fille.

— Je ne suis pas dans un cachot, s'écria Marie de Vezins?..

— Non, mademoiselle, vous êtes dans la tour du Diable.

— La tour du Diable! s'écria Marie, en se signant à plusieurs reprises... Qui êtes-vous donc?

— Vous ne le saurez pas.

Les deux filles entendirent tout-à-coup une voix qui chantait ce refrain alors populaire dans les armées de la ligue :

Exterminons les parpaillots,
Et ces damnés de huguenots!
Vive la ligue!
Navarre, petit roitelet,
Nous te prendrons au lacet.
Vive la Sainte-Union!

— Silence, silence, dit la jeune fille en s'approchant de Marie.

Au même instant la fille du sénéchal vit entrer un homme dont les cheveux commençaient à blanchir.

— Jacques, Christophe, cria-t-il avant de fermer la porte, hâtez-vous donc; quand on a abattu six têtes de gentilshommes dans une matinée, on a besoin de prendre un bon repas.

— Oui, maître; répondirent deux jeunes gens.

— Pèses vos haches, enfans; vive-dieu leur tranchant doit être émoussé; ces gentilshommes huguenots ont le cou dur comme de vieux cygnes. Magdelaine, Magdelaine, où es-tu?

— Ici, mon père; répondit la jeune fille.

— Apporte nous une grande cruche de vin et cinq livres de bœuf; une pour moi, deux pour Jacques et deux pour Christophe.

— Bien, bien, maître; s'écrièrent les deux jeunes gens en retroussant leurs manches teintes de sang.

Le bourreau et ses deux ignobles serviteurs mangèrent d'abord avec tant d'avidité qu'ils n'apperçurent pas Marie de Vezins qui tremblait de tous ses membres.

— Il faut avouer, mes jeunes louveteaux, dit le bourreau en passant ses doigts dans sa barbe blanche que le combat a été sanglant. Le sénéchal a bien mérité de la patrie.

— Oui, répondit un des jeunes gens; aussi Jean de Vezins a été tué par le baron de Salignac.

— Dis-tu la vérité?

— Oui maître; je vous jure que j'ai vu les soldats de Gui de Castelnau Bretenoux qui portaient son cadavre.

— Mon père est mort! s'écria Marie d'une voix déchirante.

— Qu'est-ce? dit le bourreau en prenant la lampe de cuivre qui brûlait sur la table... Une demoiselle, une fille de gentilhomme dans une tour; ajouta-t-il quand il apperçut Marie.

— Grâce pour mademoiselle de Vezins, s'écria Magdelaine.

— La fille du sénéchal du Querci! Par le tranchant de ma hache, je me vengerai des injures de monseigneur votre père, mademoiselle de Vezins. Christophe donne-moi mon grand coutelas.

Marie persuadée que sa dernière heure était arrivée, se mit à genoux et commença sa prière pour recommander son ame à Dieu. Le fer était levé; le bourreau avait repoussé Magdelaine sa fille qui voulait embrasser ses genoux; ses deux valets attendaient en silence et Marie immobile priait avec ardeur.

— Je suis un fou, s'écria tout-à-coup le bourreau en jetant son coutelas, et riant à gorge déployée; j'allais tuer une jolie demoiselle... Approchez, mes louveteaux, je vous abandonne la fille du sénéchal.

Un des valets s'avança pour serrer Marie dans ses bras; la jeune fille se précipita vers une des fenêtres de la tour.

— Arrête, monstre, s'écria-t-elle; ou je me jète dans la rivière.

— Patience, patience, enfants, dit le bourreau; à demain, mademoiselle de Vezins sera plus soumise.

Il vida encore une cruche de vin avec les deux valets, et ils allèrent dormir dans une chambre voisine.

— Vous êtes donc la fille du bourreau, dit Marie à Magdelaine....

— Oui, mademoiselle; je suis condamnée à passer toute ma vie dans cette prison.

— Je veux sortir, Magdelaine; je veux revenir à la maison de mon père. Je vous en conjure, ne vous opposez pas à ma fuite.

— La pluie tombe par torrents, et les portes de la ville sont gardées par les huguenots.

— Je saurai braver tous les périls: demain votre père me tuerait.

— Descendons, s'écria Magdelaine; vous n'avez pas un instant à perdre.

Elle alluma une petite lanterne, et descendit avec elle le grand escalier de la tour.

— Maintenant! lui dit-elle en pleurant, que tous les anges du ciel vous protègent, et si jamais vous êtes heureuse, n'oubliez pas Magdelaine, la fille du bourreau!

Marie de Vezins prit la lanterne et disparut dans les détours du pont Valentré.

VI.

LES TROIS JOURS.

Les bourgeois de Cahors voyant le roi de Navarre maître de l'hôtel de ville, profitèrent de la nuit pour perfectionner leurs barricades et en augmenter le nombre. Le lendemain 30 mai, on se battit du matin au soir avec un égal avantage, et les huguenots eurent beaucoup de peine à conserver leurs postes. En vain le roi de Navarre et le vicomte de Gourdon firent des prodiges de valeur pour repousser les catholiques. Ils furent arrêtés par une barricade que défendait le collége de Pellegri; l'élite de la bourgeoisie les accablait d'un feu terrible et continuel, et jamais Henri d'Albret ne courut de plus grands périls. Il voyait tomber ses plus intrépides gentilshommes; en butte lui-même aux balles, aux traits et aux pierres qu'on lui jetait des fenêtres, dans des rues où quatre hommes pouvaient à peine marcher de front, il ne voulut pas abandonner le poste d'honneur et marcha toujours à la tête de ses gens. Dès le second jour, le découragement commença à se faire sentir dans l'armée catholique. Jean de Vezins, Castelnau de Bretenoux, Saint-Alvaire, tinrent une assemblée dans le couvent des chartreux; mais leurs discours ne purent réveiller l'enthousiasme des bourgeois.

— Messeigneurs, dit le consul Landes, j'ai reçu cinq blessures dans les divers combats que nous avons livrés: j'ai fait mes preuves de courage.... Et bien, je vous jure que nous agissons mal en nous obstinant à repousser les huguenots; ils sont maîtres de la moitié de la ville; il n'y a déja eu que trop de sang répandu. Rendons-nous; le roi de Navarre n'est pas intraitable.

Des murmures désaprobateurs se firent entendre dans l'assemblée.

— Comme vous voudrez, messeigneurs; quant à moi, j'ai reçu deux coups de feu à la cuisse, un éclat de pierre m'a cassé le bras gauche; je puis aller me reposer sans doute.

— Oui, oui, s'écrièrent les gentilshommes et les bourgeois.

Gui de Castelnau Bretenoux fit tant par son éloquence fougueuse, que tous les assistants s'écrièrent qu'il fallait chasser les huguenots ou s'ensevelir sous les ruines de la ville.

Le lendemain 31 mai, la lutte recommença sur tous les points comme la veille: mais les protestants se portèrent en plus grand nombre vers le couvent des chartreux, dont ils s'emparèrent après un choc des plus terribles. Maîtres de ce poste important, ils coururent à la barricade du collége de Pellegri qui opposait toujours aux huguenots sa barrière insurmontable. La nuit seule put séparer les combattans qui veillèrent de part et d'autre jusqu'au point du jour. Les catholiques chantaient les hymnes de l'église romaine, et les huguenots répétaient les psaumes de David, traduits par le poëte Clément Marot.

Le soleil ne paraissait pas encore au-dessus de l'horizon, lorsque les trompettes de Navarre sonnèrent la charge.

— En selle, mes cousins, s'écria Henri; aujourd'hui il faut en finir avec ces enragés de papistes... La victoire ou la mort.

— Navarre, Navarre! crièrent les gentilshommes et les soldats. Aussitôt l'attaque recommença à la barricade du collége de Pellegri. Le brave de Vezins qui commandait ce poste se défendit avec l'intrépidité d'un héros; cependant, après quelques heures de combat, la barricade fut emportée à la pointe de l'épée. Le collége, sommé de se rendre, répondit aux propositions du roi de Navarre par une terrible décharge de tous ses mousquets. Le capitaine Reiniés grièvement blessé à la poitrine, saisit tout à coup son épée à deux mains, et parvint à se faire jour jusqu'à la porte du collége.

— Une torche, une torche, s'écria-t-il; et tous les renards seront grillés dans leur tanière.

Les soldats se précipitèrent en foule sur ses pas, et dans quelques instans les flammes dévorèrent la grande porte du collége. Les catholiques effrayés mirent bas les armes, et le seigneur de Vaillac sortit pour traiter avec le baron de Salignac.

Pendant qu'on discutait sur les conditions, le bruit se répandit subitement qu'un puissant secours était venu aux catholiques. Le roi de Navarre qui combattait dans une rue adjacente au collége de Pellegri, vit ses soldats environnés d'ennemis et cernés de toutes parts.

— Retirez-vous, sire, lui dit Roquelaure; le péril est imminent, laissez-nous; je vais tenter de culbuter

les papistes, de concert avec Reiniés et le capitaine Saint-Martin.

— Non, non, s'écria Henri; je veux mourir ou vaincre avec vous.

Sourd aux exhortations de ses amis, il se jetta dans la mêlée, disputant le terrain pied-à-pied. Sa fermeté ranima le courage des soldats; néanmoins quelques uns des plus timides prirent la fuite et se dirigèrent vers le pont Valentré. Mais ils trouvèrent Chouppes qui arrivait à la tête de la compagnie du vicomte de Turenne. Les fuyards s'arretèrent.

— Où courez-vous, laches; s'écria Chouppes en tirant les deux pistolets des arçons ?...

— Le roi est mort s'écrièrent les plus effrayés.

— De par le Dieu vivant, vous mentez, laches; cria Chouppes: retournez sur vos pas, ou je fais sauter la cervelle au premier d'entre vous qui s'obstinera à une fuite honteuse. Nous avons fait quatorze lieues depuis ce matin, et ce n'est pas pour nous reposer dans les hotelleries de Cahors.

L'intrépide Chouppes rammena tous les fuyards au combat; mais quand il arriva, la victoire était gagnée. En débouchant dans une petite rue, il reconnut le roi de Navarre à son plumet blanc! il courut vers lui, et s'écria en portant sa main droite à ses lévres.

— Sire, jamais plus vaillante main ne porta le glaive royal.

— La journée a été bonne, mon brave Chouppes, répondit Henri; c'est dommage que vous n'ayez pas assisté à la danse. Ventre-Dieu, les papistes se sont battus comme des enragés.

— Malheur! malheur! criait Chouppes; je disais bien que je ne serais pas assez heureux pour arriver à temps.

— Consolez-vous, mon cousin; je pourrai bien vous régaler encore de quelques petites escarmouches.

Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, le capitaine Saint-Martin vint dire au roi que les catholiques se battaient encore dans plusieurs rues. Henri fit alors plusieurs détachemens de son armée pour attaquer les catholiques sur tous les points à la fois. Ce moyen lui réussit; on se rendit maître de la grande barrière qui défendait la grande rue, et les bourgeois consternés de ce hardi coup de main s'enfermèrent dans leurs maisons se fiant à la clémence du vainqueur. Avant le coucher du soleil, la ville de Cahors était au pouvoir des huguenots.

VII.

LA SAINTE COIFFE.

Le roi de Navarre et les principaux chefs firent tous leurs efforts pour comprimer l'impétuosité de leurs soldats. Mais la fureur des hérétiques n'écoutait plus rien; ils se jetèrent dans les maisons, égorgèrent les femmes, les enfants, les vieillards, incendièrent les couvents, et livrèrent Cahors à la triste destinée d'une ville prise d'assaut.

— Mort aux papistes, criaient les huguenots; vengeons nos frères égorgés dans la nuit de la Saint-Barthélemy.

Ces cris se répétaient de rang en rang, et le carnage fut épouvantable; on ne voyait dans les rues que des cadavres mutilés, et pendant deux jours on n'entendit dans la ville que des gémissemens, le tocsin qui sonnait à tous les clochers, et le fracas des maisons qui s'écroulaient dévorées par l'incendie. Les églises furent profanées et pillées; les soldats entrèrent dans les sanctuaires, enlevèrent les vases sacrés et jetèrent les hosties aux vents.

Une seule relique vénérée de temps immémorial dans Cahors échappa à la profanation générale.

Aux jours du paganisme, chaque ville avait sa divinité tutélaire, son arche sainte, son palladium. Lorsque le christianisme eut détrôné les faux dieux, la tendance religieuse changea tout-à-coup et de but et d'objets. Les saints Martyrs, la Vierge Marie furent choisis par les grandes cités pour leurs patrons particuliers: leurs reliques furent exposées a la vénération des fidèles. Quelques villes privilégiées possédèrent des fragmens de la vraie croix, des épines de la couronne qui ceignit le front du Christ. La capitale du Querci vénère encore la sainte coiffe qui fut donnée à un évêque de Cahors par le roi saint Louis; d'autres disent par Charlemagne.

A l'époque du siége de la ville par l'armée du roi de Navarre, la sainte-coiffe était enfermée dans une châsse de peu d'apparence. Les calvinistes en pillant la cathédrale la respectèrent comme un objet de peu de valeur: la châsse poussée et repoussée par les soldats qui entraient en foule s'ouvrit, et la précieuse relique fut foulée aux pieds par les profanateurs.

Cathala-Coture, dans son *histoire du Querci*, raconte, avec quelques détails, la conservation miraculeuse de la sainte coiffe.

« La Providence, dit l'historien dans son récit, à la
» fois simple et naif, voulut cependant conserver la
» sainte-coiffe si vénérée dans la ville de Cahors.

« Les uns disent qu'une pauvre femme ayant vu
» qu'après avoir rompu la châsse où la sainte-coiffe
» était enfermée, on l'avait jetée avec mépris et fou-
» lée aux pieds; elle la ramassa, la cacha dans son
» tablier, et la rendit au chapitre qui lui fit une pen-
» sion toute sa vie. D'autres assurent, c'est une tra-
» dition conservée dans la famille de Hauteserre, que
» *Giron-Dadine de Hauteserre*, ayant été du petit
» nombre des chefs que les protestans purent sauver
» de la fureur des soldats, resta prisonnier du comte
» de Gourdon, qui le faisait garder avec soin, dans
» l'espoir d'en avoir une grosse rançon, et qu'un de
» ses domestiques ayant trouvé le moyen de s'intro-
» duire dans la prison où il était détenu, après lui
» avoir fait le détail des horreurs qu'il venait de voir,
» lui dit qu'une vieille femme avait trouvé *la sainte-*
» *coiffe* qu'elle voulait vendre. Dadine le renvoya
» promptement, avec ordre d'aller dans sa maison,
» et, s'il y avait encore quelque chose de le donner à
» cette femme. Ce domestique obéit, et ayant trouvé

» un peu de blé, il l'échangea avec la relique qu'il » apporta à son maître. Dadine la cacha dans son sein, » et par son secours il sortit de la prison et de la ville » sans obstacle. Franchissant à pied les montagnes » difficiles, il se rendit à sa maison de *Hauteserre*, » d'où il porta la *sainte-coiffe* à *Lusech*, petite ville » à deux lieues de là, et la remit entre les mains du » chapitre qui s'y était réfugié. »

« De quelque façon que la chose soit arrivée, ajoute » Cathala-Coture, il paraît que cette précieuse relique » fut conservée par une espèce de miracle; le chapitre » la fit renfermer, quelques années après, dans une » châsse d'argent, sur laquelle pour conserver la mé» moire et fixer l'époque de l'événement, on grava » cette inscription :

Sanctum capitis D. ni X qi.
Sudarium urbe ab huguenotis
Perduell, captâ, et ecclesiæ
Ceimilio direpto 4e *kl. jun*
1580 *Divinitus conservatum*
Ant. san Sulpicio epo et comite
Cadurco, canonici arcula condebant
Argentea. 1583. (1)

Tel est à peu de chose près l'historique de la sainte-coiffe qui attire chaque année à Cahors une foule de dévots des extrémités du département, aux fêtes de la Pentecôte.

VIII.

L'INCENDIE.

Je disais donc que les huguenots, maîtres de Cahors, remplissaient cette malheureuse ville de carnage et d'horreur, sans distinction d'âge ni de sexe. Le sac durait depuis plusieurs jours, lorsque le roi de Navarre parvint à calmer la rage des soldats. Le capitaine Reiniés avait donné des marques si éclatantes de sa valeur que tous les gentilshommes calvinistes d'un accord unanime vantaient ses beaux faits d'armes. Réunis dans une hôtellerie, ils se délassaient des fatigues de quatre jours de combat, et chacun racontait les dangers qu'il avait bravés. Reiniés assis à l'extrémité de la table gardait un profond silence.

— Capitaine Reiniés, s'écria le vicomte de Gourdon, je bois à vous, parce que vous êtes le plus intrépide gentilhomme qui ait combattu sous les drapeaux du roi de Navarre.

— Au capitaine Reiniés, répétèrent tous les gentilshommes.

Reiniés s'inclina affectueusement en entendant les *bravos* de ses compagnons d'armes; puis profitant du moment où ils étaient attentifs à un récit du baron de Salignac, il sortit sans être aperçu.

1 Le saint suaire qui enveloppa la tête de N. S. J.-C. La ville ayant été prise par les huguenots, le sanctuaire de l'église pillée fut conservée miraculeusement le 4 des calendes de juin 1580. Les chanoines firent construire cette châsse d'argent en 1585, Ebrard de Saint Sulpice étant évêque et comte de Cahors.

— Marie! Marie! répétait-il à chaque instant.

Et il se dirigeait à pas précipités vers le pont Valentré : Arrivé à la porte de la tour du milieu, il monta l'escalier comme il l'avait fait trois jours auparavant. Le bourreau était sorti; il ne trouva que Magdelaine sa fille.

— Fille du bourreau, s'écria Reiniés en entrant, où est la demoiselle qu'j'ai confiée à ta garde ?..

— A moi, seigneur!..

— N'ai-je pas conduit ici Marie de Vezins ?

— Il y a trois jours, répondit Magdelaine en tremblant.

— Où est-elle? s'écria Reiniés impatient.

— Elle n'est plus ici, seigneur.

— De par le Dieu vivant! tu me diras ou elle est, ou je te précipite dans la rivière.

Et le capitaine étreignit la pauvre Magdelaine de son bras de fer.

— Seigneur chevalier, dit la fille du bourreau, Marie de Vezins est sortie de cette tour quelques heures après votre départ. Magdelaine, répétait-elle en pleurant, je ne puis rester plus long-temps ici. Oh! laissez-moi sortir, je veux revenir à la maison de mon père. Moi, fille du sénéchal, enfermée dans la tour du bourreau! J'aime mieux mourir... Seigneur, je n'ai pu résister à ses larmes, et elle est partie.

— Qu'entends-je, grand Dieu! s'écria Reiniés... Ma bien aimée vit-elle encore!!

Un instant après, le capitaine avait traversé le pont et courait vers la maison du sénéchal. Il trouve le quartier investi par les soldats du vicomte de Gourdon.

— Qu'y-a-t-il donc, mes amis, s'écria Reiniés, en s'approchant de deux cornettes?.. Les papistes résistent-ils encore?

— Non, seigneur, répondit le jeune Laval, mais on dit que Jean de Vezins est caché dans sa maison, et pour que le vieux renard sorte de son terrier, nous y avons mis le feu.

Tout-à-coup un tourbillon de flammes s'éleva dans les airs, la maison était en proie à un violent incendie. Les huguenots poussèrent des cris de joie en voyant les toits s'abîmer et des pans de murailles s'écrouler avec fracas. Le capitaine Reiniés aperçut à une des fenêtres Marie qui agitait un mouchoir blanc.

— C'est elle! c'est elle! s'écria-t-il en gémissant... Grand Dieu donne-moi la force et le temps de la sauver.

— Où va donc le capitaine Reiniés, disait l'un?

— C'est son secret, disait l'autre.

— Reiniés est au milieu des flammes! s'écria le vicomte de Gourdon.

En effet, tous les soldats huguenots virent le capitaine qui tenait une jeune fille dans ses bras.

— Sauvons le capitaine, s'écria le vicomte de Gourdon.

Et il entraîna sur ses pas une centaine de soldats les plus intrépides. Quand ils arrivèrent à la porte de de la maison, ils trouvèrent Reiniés, dont les habits

et les cheveux avaient été brûlés, et qui tenait dans ses bras une jeune fille mourante.

Les yeux fixés sur le pâle visage de sa bien-aimée, il ne vit pas d'abord ses compagnons d'armes qui l'entouraient.

— Capitaine, lui dit le vicomte de Gourdon, suivez-moi; l'incendie gagne de moment en moment. Vous n'êtes pas en sûreté ici!

— Oh laissez-moi, vicomte, répondit Reiniés en pleurant. Je veux recevoir le dernier soupir de ma bien-aimée.

— Oui, je meurs, répondit Marie, en soulevant péniblement sa tête. Reiniés, je n'ai jamais aimé d'autre gentilhomme que toi. Je suis ta fiancée; mon amour ne mourra pas; dans le ciel je prierai pour toi.

La parole expira sur les lèvres de la jeune fille.

— Sauve mon père, ajouta-t-elle, en rendant le dernier soupir.

IX.

REPRÉSAILLES.

Marie venait d'expirer lorsqu'un vieillard apparut subitement, l'épée à la main.

— Où est ma fille! où est ma fille! cria-t-il d'une voix déchirante...

— Ici, répondit le capitaine Reiniés, en montrant du doigt le cadavre de Marie, qu'il tenait toujours étroitement embrassé.

— Morte! Grand Dieu! s'écria le vieillard en s'arrachant les cheveux.

— Je l'aimais, dit Reinier; j'ai tout fait pour la sauver, l'enfer a été plus puissant que moi.

— Huguenots, tuez-moi, puisque je n'ai plus de fille, s'écria Jean de Vezins!..

— C'est le sénéchal, répétèrent les soldats du vicomte de Gourdon, mort au papiste.

Et cinquante épées étaient levées sur la tête du vieillard.

Le capitaine Reiniés lui fit un rempart de son corps, et quand le premier accès de fureur fut calmé, il dit au vicomte de Gourdon :

— Vicomte, je demande que le sénéchal du Querci ait la vie sauve, et qu'il me soit permis de le conduire hors des portes de la ville.

— Qu'il soit fait comme vous le désirez, répondit le vicomte, que la scène dont il venait d'être témoin avait attendri jusqu'aux larmes.

— Ce n'est pas tout, vicomte, je vous confie le cadavre de ma bien-aimée. Jurez-moi que vous empêcherez vos soldats de profaner ce corps de vierge.

— Je le jure, capitaine.

— Voilà deux chevaux, monseigneur le sénéchal, dit Reiniés en aidant Jean de Vezins à monter. Maintenant suivez-moi, ajouta-t-il, en piquant des deux.

Au-delà du pont vieux, il mit pied à terre, et serrant la main droite du sénéchel, il lui dit:

— Seigneur, depuis long-temps j'aimais votre fille; Dieu m'est témoin de tout ce que j'ai fait pour la sauver.

— Qui es-tu donc, généreux gentilhomme?

— Reiniés.

— Ce nom ne m'est pas inconnu, répondit Jean de Vezins, en cherchant à se rappeler tous ses souvenirs..

— Seigneur sénéchal, s'écria Reiniés, vous m'avez arraché au fer des assassins de la Saint-Barthélemi; c'est aujourd'hui le jour des représailles; je vous sauve du massacre de Cahors!...

J. M. Cayla.

EMIGRATION ANNUELLE DES MONTAGNARDS DU MIDI.

Aux premiers jours du mois de mai, lorsque les oies sauvages, rangées en colonnes triangulaires passent au-dessus de nos campagnes et reviennent du midi au nord; il s'opère aussi une émigration d'hommes dans quelques-uns de nos départemens méridionaux. Les habitans trop nombreux ne trouvant pas dans la stérilité du sol des ressources suffisantes à leurs besoins, s'exilent volontairement, tous les ans, et vont chercher loin de leurs foyers ce que leur a refusé la nature trop avare.

Qui n'a pas rencontré sur les grandes routes qui sillonnent la France quelque bande joyeuse de montagnards émigrans? Qui ne les a pas entendu répéter en chœur les vieilles ballades du pays, pour se délasser des fatigues de leur long voyage? Les paysans de la Creuse, les Auvergnats, les tribus nomades sorties des gorges des montagnes de la Lozère, se dispersent dant toute l'Europe comme des oiseaux de passage; Paris, l'Espagne, l'Italie, voient chaque année des caravanes d'ouvriers arriver en chantant, se disséminer dans les campagnes pour faire la moisson, entrer dans les grandes villes pour s'y livrer aux plus pénibles travaux. Rien n'est impossible pour ces hommes de fer: les uns taillent les pierres destinées à bâtir les palais des grands seigneurs; les autres marchent courbés du matin jusqu'au soir sous le poids d'énormes fardeaux. Ces hommes de peine et de dévouement semblent se multiplier, et on les trouve partout ou le denier du pauvre est promis à leurs longues sueurs.

Ces émigrations annuelles remontent aux temps les plus reculés; depuis plusieurs siècles les paysans de la Creuse et les montagnards de l'Auvergne remplissent à Paris le pénible métier de maçons et de porteurs d'eau; de temps immémorial, l'Espagnol indolent attend chaque année les laborieux habitans de la Lozère pour suppléer à sa paresse.

La stérilité du sol, les communications difficiles et très-dispendieuses, l'agriculture stationnaire et même arriérée, forçaient autrefois comme aujourd'hui les montagnards émigrans à s'exiler huit mois de l'année pour subvenir aux besoins de leurs familles. Mais depuis que le nouveau système d'impôt est venu ravir à ces contrées si pauvres, tous leurs capitaux métalliques, les émigrations sont plus nombreuses, parce que les paysans avec le travail le plus opiniâtre, et la plus stricte économie, ne pourraient échapper aux tourmens de la misère. Le département de la Creuse fournit aujourd'hui le plus grand nombre d'ouvriers; aussi parlerons-nous avec détail de ses émigrations qui offrent partout les mêmes résultats.

L'exil annuel de la classe ouvrière qui habite le département de la Creuse est immémorial. Remonter à l'origine des émigrations, serait se jeter dans le cahos ténébreux des siècles les plus reculés. Aussi nous contenterons-nous d'une statistique claire et succincte des différentes modifications qu'elles ont pu subir.

M. Partouneaux, ancien secrétaire-général de la Creuse, a composé sur les émigrations de ce département, un traité dont nous citerons les principaux passages, en y joignant les observations que nous avons été à portée de faire nous-mêmes sur les lieux.

« On compte parmi les émigrans, dit M. Partouneaux, des maîtres et des ouvriers. Les maîtres entreprennent les ouvrages; les ouvriers ne font que les



PAYSANS DE LA CREUSE.

exécuter à la journée. Tout ouvrier qui, se sentant capable de diriger lui-même des travaux, se charge de quelque entreprise, et prend un certain nombre de journaliers à ses gages, devient maître par ce seul fait. Néanmoins, ce n'est qu'après plusieurs campagnes, après avoir amassé quelque argent, et exercé pendant nombre d'années l'état de journalier, qu'il peut s'élever à celui d'entrepreneur.

« L'ouvrier n'a pas d'âge fixe pour émigrer; l'époque de son entrée en campagne dépend de sa constitution, et du degré de cupidité de ses parens, plutôt que de son âge.

« Il en est peu qui s'éloignent de leurs foyers avant l'âge de quinze ans; et cet âge est généralement trop précoce encore, vu la faible constitution des enfans dont la mauvaise nourriture arrête le développement.

Le père les confie, ou plutôt les loue à un maître ouvrier de la commune, pour la campagne qui dure ordinairement neuf mois. Les gages de la première campagne sont de 50 à 75 francs, et subordonnés à la force des enfans, sur lequel les autres ouvriers du village exercent, en l'absence du père, une utile et sévère surveillance. Il faut avouer que cette autorité passagère n'est jamais injuste et oppressive; le maître ouvrier se rapproche autant que possible de la régence paternelle.

C'est un triste spectacle qu'une scène de départ; on pleure, on s'embrasse; la mère surcharge son enfant de bénédictions; l'épouse recommande son mari à la vierge et aux saints; en un mot, les habitans qui restent au village fêtent les émigrans pendant les jours qui précèdent le départ de la caravane. De leur côté,

les ouvriers qui sont chefs de famille, assurent à leurs femmes et à leurs enfans les moyens de vivre pendant leur absence. Ordinairement, ils chargent un propriétaire voisin de leur fournir le blé et les autres objets nécessaires; les plus riches leur laissent de l'argent. Au retour, tous les engagemens contractés par les familles sont fidèlement remplis.

« Les ouvriers émigrans voyagent par petites troupes de quatre à douze; ces caravanes peu nombreuses au moment du départ, se rencontrent souvent en route, et marchent ensemble, mais sans se confondre. On en rencontre quelques-unes qui vont ainsi réunies jusqu'au nombre de trois cents individus.

« Accoutumés dès leur enfance à la plus sévère parcimonie, les ouvriers ne dépensent presque rien dans leurs voyages. Ils partent de grand matin, suivent rarement, quand ils sont à pied, les grandes routes qui allongeraient leurs courses; mangent du pain, et dans la journée marchent douze à quinze heures, font douze à quinze lieues, et se réfugient le soir dans les plus modestes auberges. Ils terminent souvent leur souper en dansant au son d'une musette dont ils sont presque toujours accompagnés. Ces pauvres aventuriers en s'exilant momentanément de leur patrie, ne veulent pas en oublier les chants et les divertissemens. Le son de la musette est pour eux comme le *ranz des vaches* pour un berger de la Suisse qui ne voit plus ses châlets et ses glaciers.

« Le maître qui dirige la troupe, sans qu'elle soit pour cela soumise à aucune discipline, fait le prix du repas et fixe ce qui sera fourni. Le frugal souper, composé d'une soupe et d'un peu de viande, coûte cinq, six, huit sous à chaque convive, qui reçoit en outre dans la grange ou dans l'écurie, un asile pour la nuit.

« Les émigrans, quoique portés à une parcimonie qu'on pourrait, avec raison, qualifier du nom d'avarice, ne voyagent pas toujours à pied; quand des travaux urgens réclament leur prompte arrivée, ils voyagent gaiment en poste par bandes de vingt à trente individus. Ils louent des charrettes attelées de deux et quelquefois trois chevaux, et font ainsi vingt-cinq lieues par jour. Egayés par l'espoir d'un gain presque certain, pensant déja au plaisir qu'ils éprouveront en revoyant, après neuf mois d'absence, leurs parens, leurs femmes, leurs enfans, ils fredonnent les modestes chansons du village, tandis que les garçons s'entretiennent de la beauté de leurs fiancées qui attendent impatiemment l'hiver, saison traditionnellement consacrée à la célébration des mariages.

«Si les ouvriers n'ont pas, avant le départ, des travaux assurés, soin qui regarde ordinairement les maîtres, toujours connus dans les lieux de destination, ils se hatent d'explorer le pays où ils veulent se fixer, et de former des entreprises. S'ils ne peuvent travailler ensemble, ce qui arrive souvent quand ils sont obligés de se disséminer dans les campagnes, ceux qui les emploient les logent et les nourrissent en déduction de leur salaire.

« Mais ordinairement, ils trouvent de grands ateliers, s'associent à des entrepreneurs, et restent alors réunis; vivent ensemble dans des maisons ouvertes; un même lit en réunit plusieurs, et le plus souvent ils couchent sur la paille, même dans la saison la plus rigoureuse. Dans ces demeures qui auraient rebuté l'impassibilité d'un spartiate, les ouvriers de la Creuse vivent avec la plus stricte économie, et le *maximum* de leur dépense, à Paris même, ne s'élève pas à plus de 1 franc par jour. Dans les provinces, il est de quinze à dix-huit sous. Aussi leurs repas ne se composent que de pain, de soupe, et d'un peu de viande les dimanches et fêtes seulement.

« Condamnés à un genre de vie si pénible et si austère, les ouvriers paraissent contens de leur sort. On a reconnu, sauf quelques rares exceptions, que ceux qui viennent de la Creuse, sont d'un naturel paisible, peu adonnés à la débauche et au libertinage. Le désir d'amasser, qui les fait souvent travailler les dimanches et les fêtes, et leur avarice en quelque sorte instinctive, sont une garantie de leurs bonnes mœurs.

« Travail, espoir de gain, famille, amis et pays natal, sont toutes les préoccupations de l'ouvrier de la Creuse. Les envois de sommes assez considérables à leurs parens qui sont dans le besoin, leur retour annuel dans leurs foyers, la joie qu'ils font éclater en s'y retrouvant, prouvent assez que le temps, l'absence, et le séjour des grandes villes n'altèrent point ce vif amour du toit qui les a vu naître, et de ceux qu'ils y ont laissés. Il en est quelques-uns, il est vrai, qui s'établissent loin du département de la Creuse, dans des lieux où trouvant un travail assuré, et un salaire convenable, ils amassent de petites fortunes; mais parmi ceux-là même, on en voit qui reviennent visiter leurs montagnes, et s'y fixer lorsqu'ils peuvent cesser de travailler; on peut juger de la conduite et de la moralité des ouvriers de la Creuse par ce seul fait: c'est que sur vingt-trois mille émigrans, il n'y en a pas annuellement cinquante qui soient frappés d'amendes ou de condamnations à des peines plus graves. Tel est le résultat de l'examen exact des jugemens envoyés par les divers tribunaux à l'administration du département.

Déja les neuf mois de l'émigration se sont écoulés; les jours de travail et de peine vont cesser; n'entendez vous pas les ouvriers qui se réunissent en bandes plus joyeuses qu'au départ, s'écrier avec allégresse: le pays! le pays!.. Il faut que l'instinct de la patrie soit bien enraciné dans le cœur des émigrans! Les pompes de la capitale, un ciel plus beau, un sol plus fertile, une vie plus féconde en jouissances, rien de tout cela ne peut les retenir lorsque les maîtres ont donné le signal du retour. Ils quittent Paris en chantant, et exilés depuis neuf mois dans la plus belle ville du monde, ils ne soupirent qu'après le moment où ils reverront leurs arides montagnes, leurs plaines couvertes de chataigniers et de bruyères.

« Les premières gelées, dit M. Partouneaux, sont le signal du retour pour les ouvriers qui sont partis au mois de mars. On voit à cette époque leurs troupes joyeuses armées de bâtons, chargées de havre-sacs moins légers qu'au jour de leur départ, traverser, en

chantant, les villes, les bourgs et les villages. Souvent, comme lors du départ, les musettes les précèdent et mêlent leurs rustiques accords à leurs chants. Quelques-uns plus impatiens d'arriver dans leurs foyers, prennent place dans les voitures publiques sur les routes où les transports sont peu coûteux. La grande époque du retour général, et la veille de la Noël. Délassés en revoyant leur village, leurs parens et tout ce qu'ils ont regretté dans leur absence, tous se rendent à la messe de minuit. C'est un vieil usage auquel ils n'ont garde de manquer.

« Les jours qui suivent l'arrivée des ouvriers émigrans, sont consacrés à des fêtes, à des réjouissances auxquelles tous les habitans du village s'empressent de prendre part. Dans les bals rustiques qui se prolongent quelquefois pendant toute la durée de la nuit, les jeunes ouvriers font ordinairement un choix parmi les jeunes filles, et deviennent époux avant le prochain départ. Ils se marient rarement hors de leur pays, quoi qu'ils vivent éloignés une grande partie de l'année. C'est en hiver, pendant leur séjour au village qu'ont lieu les mariages de leur classe.

« Les parens préfèrent les ouvriers émigrans aux autres jeunes gens qui n'émigrent pas. Ils cherchent pour leurs filles, des ouvriers faisant de bonnes campagnes, et s'ils n'ont point de garçons, ils reçoivent chez eux un gendre sur lequel ils fondent l'espoir d'augmenter leur bien-être et leur fortune. On a même remarqué que les habitans de la campagne qui ont des filles soigneuses et bonnes ouvrières, consentent difficilement à s'en séparer. Plusieurs chefs de famille aiment mieux recevoir un gendre dans leur maison, en mariant leur fille, que de prendre une bru. Dans ce cas ils dotent leurs garçons et les établissent au-dehors.

« Cependant les fêtes et les célébrations de mariages n'absorbent pas tous les instans des ouvriers pendant leur séjour au pays. Lorsque l'effervescence de la joie causée par le retour, s'est un peu calmée, ils s'occupent de l'emploi de leurs bénéfices.

« Le jeune ouvrier dispose du produit de son travail selon sa position, relativement à sa famille. S'il a des frères et que lui seul ait émigré, il remet à son père les bénéfices de sa campagne qui sont employés ordinairement dans l'intérêt de la communauté, comme compensation du travail de ses frères qui ont cultivé la propriété commune. Le père satisfait, avec cet argent, aux charges de la famille, ou s'en sert pour acquérir quelque morceau de terre. Dans tous les cas, il en dispose à sa volonté, et sans en rendre compte à celui-là même qui le lui a remis.

« Si l'ouvrier n'a que des sœurs, et qu'il remette ses économies à son père, celui-ci le dédommage, soit en achetant une propriété en son nom, soit en l'avantageant de la portion de sa fortune dont la loi lui laisse la disposition.

« Autrefois l'ouvrier restait dans cette dépendance jusqu'à son mariage, et son père lui constituait une dot qui souvent n'était pas la dixième partie de ce que l'enfant avait successivement gagné. Mais aujourd'hui, dès l'âge de dix-huit à vingt ans, les garçons s'émancipent et se forment un pécule particulier; avec leurs économies, ils deviennent maîtres, se marient et achètent du bien.

« L'aîné de la famille fait ordinairement un emploi différent du fruit de ses travaux; les propriétés de cette classe d'habitans étant fort exiguës, les partages deviennent difficiles, et sont même très-rares. Une subdivision réduirait à rien la part de chacun des copartageants. L'aîné, qui très-souvent est avantagé de la quotité disponible, reste seul propriétaire des biens patrimoniaux, et pourvoit, par ses économies, à l'établissement de ses frères et sœurs. Il compte l'avancement d'hoirie réglé par le père, et après la mort de celui-ci, paie en argent la portion héréditaire des puînés, qui, pour peu qu'ils aient travaillé de leur côté, peuvent ainsi convenablement s'établir. »

Je ne terminerai pas cette courte analyse du judicieux ouvrage de M. Partouneaux, sans y ajouter les renseignemens exacts et certains qu'il obtint après de longues recherches, *sur le nombre des ouvriers, et leur division par état;* sur *la direction des émigrans,* et sur les bénéfices qui résultent des émigrations annuelles.

« Sur un nombre de 22,488 ouvriers dont l'émigration annuelle a été récemment constatée, on comptait 13,425 maçons ou manœuvres; 1982 tailleurs ou scieurs de pierre; 1,942 charpentiers; 1,847 scieurs de long; 944 couvreurs; 803 peigneurs de chanvre ou de laine; 802 tuiliers; 545 paveurs; 90 maréchaux; 63 platriers et 45 mineurs.

« Tous les arrondissemens envoient au-dehors des maçons et des manœuvres, des tailleurs et des scieurs de pierre.

« Celui d'Aubusson fournit presque à lui seul les scieurs de long, les tuiliers, les peigneurs de chanvre ou de laine. Les charpentiers et les couvreurs partent des arrondissemens de Boussac et de Guéret. Boussac a plus de couvreurs; Guéret plus de charpentiers. L'arrondissement de Guéret fournit seul les paveurs, les maréchaux et les mineurs; et les platriers viennent presque tous des arrondissemens de Boussac et d'Aubusson.

« Les ouvriers à peine sortis du département de la Creuse, prennent diverses directions. Ceux de l'arrondissement d'Aubusson se dirigent plus spécialement sur les départemens de la Seine, du Rhône, de la Loire, du Cher, de la Nièvre, de l'Yonne, de la Côte-d'Or, de la Vendée, du Puy-de-Dôme, de la Charente-Inférieure, de Saône-et-Loire, de l'Allier, de la Charente et du Jura.

« Ceux de l'arrondissement de Bourganeuf, vers les départemens de la Seine, du Rhône, de Seine-et-Marne, et de la Marne. Ceux de l'arrondissement de Boussac, vers les départemens de la Seine, du Cher, de la Nièvre, du Loiret et de l'Indre; enfin, ceux de l'arrondissement de Guéret se dirigent sur les départemens de la Seine, du Loiret, de l'Yonne, de la Côte-d'Or, de la Vendée, de l'Indre et de l'Allier.

Le nombre des maîtres, ajoute M. de Partouneaux en terminant sa statistique, est à celui des ouvriers,

comme 1 est à 23 : le bénéfice moyen de la campagne, d'un maître est de 380 fr., et celui d'un ouvrier de 164 fr.; enfin, 876 maîtres et 21,612 ouvriers, ont rapporté dans le département, pour bénéfice de la campagne d'une année, la somme de 3,872,194 fr., qui balance à une différence près, d'environ 140,000 fr., la totalité des impôts du département de la Creuse. Malheureusement toutes les années ne sont pas aussi productives. »

Je me suis peut-être égaré trop long-temps dans les sinuosités arides d'une statistique départementale. Mais ces émigrations étant les plus importantes de tout le Midi par le nombre des ouvriers qui quittent annuellement leur pays natal, et par les résultats obtenus jusqu'à ce jour, j'ai cru qu'il ne serait pas hors de propos de donner des détails bien circonstanciés. Maintenant, ma tâche est remplie, j'ai raconté des faits, j'ai dépeint des mœurs réelles, des usages encore en vigueur; je laisse à nos publicistes, à nos économistes infatigables, le soin de juger si les émigrations sont avantageuses ou nuisibles au pays.

Le département de la Creuse n'est pas le seul qui envoie chaque année des caravanes d'ouvriers dans les pays voisins. Le Cantal et la Lozère ont aussi leurs émigrants.

Les Auvergnats, malgré leur misère se sont toujours montrés industrieux, et se livrent aux travaux les plus pénibles avec une patience et une constance à toute épreuve. Au commencement du mois d'octobre, avant que les premières neiges de l'hiver aient obstrué les passages des montagnes, ils émigrent, quittent leurs femmes et leurs enfants, se disséminent dans les départemens voisins et vont quelquefois à l'étranger. Le plus grand nombre des émigrans, se dirige sur Paris. Ils y exercent le métier de porteur d'eau, de charbonnier ou de commissionraire; quelques uns deviennent concierges des prisons, d'autres s'abaissent jusqu'aux viles fonctions de géolier. Mais dans les divers emplois qu'ils occupent ils se font remarquer par leur fidélité et leur probité à l'épreuve de toute séduction : ces belles qualités sont passées en proverbe, et on dit à Paris : *Probe et fidelle comme un Auvergnat.*

Au départ, quelques bandes se séparent de la grande caravane, et se dirigent vers les provinces les plus reculées de l'Espagne : là comme à Paris ils méritent la confiance publique par leur rigide probité, et ils parviennent souvent à acquérir une grande fortune, ils sont chaudroniers, chocolatiers, boulangers et cuisiniers.

Quelques Auvergnats parcourent aussi nos départemens méridionaux; mais ces émigrations partielles n'offrent rien à la curiosité, et n'ont aucune importance par elles-mêmes. Les malheureux fondeurs que nous voyons, tous les hivers, dans nos hameaux, fabriquant la vaisselle d'étain, raccommodant la faïence ou portant la balle de droguiste, ne sont que des parias rejettés par la grande tribu des émigrans.

La partie orientale du département de la Lozère est sans contredit la région la plus stérile de la France méridionnale. Les habitans des Cevennes, réduits à n'avoir d'autre nourriture pendant une grande partie de l'année, que des chataignes et un peu de pain noir, ont besoin de toutes les resources que suggère l'industrie pour se soustraire à la misère qui les menace sans cesse.

Aussi, tous les ans, un grand nombre d'ouvriers de ce département émigrent dans les contrées méditerranéennes, pour s'y livrer aux travaux de la fenaison et de la moisson, et du soin des vers à soie. Ils quittent leurs foyers, comme les habitants de la Creuse, au commencement du printemps, et reviennent passer les mois d'hiver au sein de leurs familles.

Quelques-uns, plus hardis que leurs compagnons, quittent le sol de la France, et vont jusqu'en Espagne. Les orgueilleux Castillans leur confient tous les ouvrages pénibles. Connus sous le nom injurieux de *Gavachos*, les émigrés de la Lozère vivent dans l'abjection et supportent le mépris de leurs maîtres indolents, dans l'espoir de revoir bientôt leurs chères montagnes.

En Espagne, un *Gavacho* est un Paria qui vit relégué dans les quartiers les plus reculés. Objet d'un dédain universel, comme les Bohémiens en France et en Angleterre, ils ne ramassent de petites sommes d'argent qu'en faisant abnégation de leur fierté nationale.

Mais, rentrés dans leurs foyers, ces hommes se consolent des tribulations qu'ils ont eu à supporter pendant les jours de leur exil volontaire, en se livrant à l'allégresse du retour. C'est ainsi qu'ils suppléent à la stérilité de leur sol, que la culture la plus active ne pourra jamais rendre productif.

Le plus grand nombre des montagnards émigrants appartient aux Cevennes proprement dites ; les autres sont du Gévaudan.

Ne pourrait-on pas demander aux hommes d'état qui s'occupent d'économie politique, la solution de ce problème :

Les montagnards du midi émigreront-ils toujours ? Si l'industrie qui se signale chaque jour par de nouveaux prodiges parvient à remplir les brillantes promesses qu'elle fait à l'humanité, les habitants de la Creuse, du Cantal et de la Lozère, iront-ils chercher ailleurs ce qu'ils pourront se procurer facilement chez eux?

Je crois que, sans avoir fait de longues études sur les diverses ramifications de l'industrie française on peut résoudre ainsi la question :

Aussitôt que les départemens aujourd'hui pauvres pourront suffire aux besoins de leurs habitants, il n'y aura plus d'émigrations.

Gustave Aymar.



NOCE VENDÉENNE.

Les fêtes et les cérémonies qui accompagnent le mariage, ont conservé chez les descendans des peuples de l'ancienne Armorique, un caractère d'originalité, de simplicité primitive, qu'on ne retrouve plus dans les autres départemens de la France. Le paysan Vendéen est stationnaire; en vain on a sillonné de routes les campagnes qu'il habite, en vain on a brûlé ses forêts de Genêt. Ignorant à l'excès, et conséquemment crédule, il cherche dans des histoires fantastiques un aliment à la mobilité de son imagination, qui le rend capable d'éprouver de fortes impressions. Les loups-garou, les revenants, et mille autre récits merveilleux, suffisent pour captiver l'attention d'un nombreux auditoire, dans les longues veillées de l'hiver. Aussi M. Degallois a-t-il dit avec raison, dans son *essai sur les mœurs de la Vendée*, qu'après le diable, et le curé du lieu, un sorcier est pour le paysan du Bocage, l'être le plus respecté et le plus redouté; ses mœurs sont simples et patriarchales; officieux et hospitalier, il conserve, au milieu de l'égoïsme de nôtre civilisation, la simplicité et la générosité des anciens jours. Dans la Vendée, point de procès, point d'ambition; sa paroisse et les villages qui l'avoisinent, voilà ce que le paysan du Bocage et du marais, connait de la France.

« Content de son état, dit M. Degallois, il ne » cherche pas à en sortir; il n'a nul besoin de la » protection des autorités, nulle envie d'obtenir la » bienveillauce du riche : il est roi dans sa cabane; » tel vieillard des rives de la Sèvre meurt dans ces » retraites mystérieuses et inaccessibles sans avoir » jamais vu de plaines, de montagne, de grande » ville : sans avoir connu aucun des spectacles que » l'industrie humaine et la nature offrent ailleurs » à l'admiration. Le marais, les digues, les canaux

» et les fossés, les barques qui s'y croisent sous des » berceaux de verdure, les déserts marécageux, où » l'on n'entend que le gazouillement des oiseaux, » et de loin, le chant cadencé d'un yoleur, ont été » son univers. »

Doit-on s'étonner après cela, que les paysans Vendéens aient conservé les mœurs des anciens patriarches. Ces hommes ensevelis dans leurs solitudes n'ont pas éprouvé les besoins factices qui font souvent le malheur des peuples, qui veulent dévancer la civilisation dans sa marche rapide. Leur vie parait au premier aspect aussi triste que misérable : néanmoins le *marais* avec ses habitations presque cachées sous les eaux, est peuplé d'une génération contente de son sort. Citons à l'appui de notre assertion la peinture qu'en fait un écrivain qui a étudié long-temps cette partie de la Vendée.

« La cabane de roseaux du *Maraichain*, quoi» que ouverte à tous les vents, n'est pas sans charme » à ses yeux. Les vaches qu'il nourrit, presque sans » frais, lui fournissent du beurre et du laitage; » ses filets lui procurent, en quelques heures, plus de » poisson qu'il n'en peut manger dans une semaine; » avec sa canardière, (long fusil), il fait pendant » l'hiver une guerre lucrative aux nombreux palmi» pèdes qui couvrent le marais; le fumier de ses » bestiaux, et les plantes aquatiques qui croissent » autour de sa cabane, lui fournissent un combus» tible suffisant pour le défendre contre la rigueur » du froid. Pendant la belle saison, une multitude » de canards couvre les fossés et les canaux voi» sins; ils s'y nourrissent facilement, et le cabanier » n'a eu d'autre soin à prendre que celui de les » faire éclore; ses champs lui offrent d'abondantes » recoltes; il voit le froment, l'orge, le chanvre et » le lin croitre sous ses yeux, et lui présenter de » nouveaux moyens d'existence, et de nouvelles ma» tières à des spéculations avantageuses. »

Aussi les paysans vendéens, quoique naturellement sobres, économes, ne sont pas ennemis du plaisir. Ils s'y livrent même avec excès, mais c'est surtout dans les noces que les habitans de la Vendée prodiguent tout ce qu'ils peuvent avoir acquis, par le travail et de longues économies.

Quelques jours avant la célébration du mariage, le ménétrier parcourt le village en sautant, et les sons aigres d'une espèce de musette connue sous le nom de *Véze*, annoncent aux habitans qu'une fille va se marier : au jour marqué, la *Véze* parcourt encore le village pour rassembler les convives; on se réunit à la maison paternelle de la fiancée; la *Véze* fait entendre son murmure sourd et monotone, pendant que la mariée fait ses préparatifs de toilette.

Enfin elle sort parée de ses atours, et marche en tête du cortége, s'appuyant sur le bras de son père. Les fêtes du mariage chez les Vendéens, rappellent quelques unes des cérémonies en usage chez les peuples de l'antiquité. Une douzaine de filles choisies parmi les plus jolies du hameau, marchent autour de la mariée : elles sont toutes couronnées de fleurs; sur leurs épaules, sur leurs seins flottent des rubans de diverses couleurs; au milieu de ce cortége brillant de guirlandes et de beautés, la mariée marche à petit pas, n'écoutant que son père, qui fesant un dernier usage de son autorité paternelle, lui donne de sages conseils pour qu'elle soit toujours heureuse dans son ménage : son front est ceint d'une couronne d'immortelles blanches; autour de sa taille, est nouée une ceinture plus blanche que la neige, emblème de la chasteté virginale, et un ruban rouge rattache sur son sein un bouquet d'oranger fleuri.

Viennent ensuite les plus beaux *gars* du village, entourant le jeune époux de leur joyeuse phalange. Les décharges de fusils de munition se succèdent par intervalles; on répète de gais refrains, on chante les louanges de la mariée. L'époux, suivi de ses garçons d'honneur, marche immédiatement après la fiancée. Son chapeau est orné de rubans et de fleurs; toutes les filles du village se sont empressées de lui donner chacune quelque gage, parce que celle qui ne s'acquitte pas de cette redevance, ne trouve pas de mari dans l'année.

Après plusieurs détours, on arrive à la porte de l'église. De nouvelles décharges de mousqueterie se font entendre. Le cortége entre, le mari s'avance jusqu'au pied de l'autel; il quitte les garçons d'honneur, et va s'agenouiller auprès de son épouse qui lui est enfin livrée par le père.

Dans la Vendée, comme dans tous les pays soumis à la religion catholique, une messe solennelle précède la bénédiction nuptiale. Les garçons et les jeunes filles répètent alternativement les saints cantiques, et l'encens brûle sur l'autel.

Un silence profond règne dans l'enceinte sacrée; le prêtre a béni l'anneau d'or simbole de l'éternelle alliance; il le remet à l'époux qui le passe au doigt de de la mariée. Aussitôt la joie éclate de toutes parts; on chante de joyeux noëls, on s'empresse de féliciter le jeune époux; l'allégresse est sur les visages de tous les assistans. Mais tout-à-coup le prêtre s'écrie :

— Faites trève à vos chants, et prions pour les morts. Convives du festin nuptial, implorez la miséricorde divine pour vos parens, pour vos amis qui ne sont plus ! !

Et d'une voix plaintive il entonne le *Libera*. Ce chant d'église est si lugubre, qu'un philosophe du dix-huitième siècle avoue qu'il n'a jamais pu l'entendre sans frissonner. Cependant les assistans reviennent peu à peu de leur saint recueillement; à un signal donné les deux époux se lèvent, et la mariée, avant de sortir de l'église, reçoit un baiser fraternel de chacun des convives. Inutile de dire que les jeunes *gars* ne se font pas prier, surtout quand la mariée est jolie, ce qui n'est pas rare dans le département de la Vendée.

La *Véze* se met de nouveau en tête du cortège; des décharges de mousqueterie annoncent que la cérémonie est terminée, et les convives se dirigent vers la maison de l'époux.

Chez un peuple qui a conservé dans toute leur pureté les mœurs primitives, les fêtes, les moindres usages renferment quelque allégorie. Aussi la nouvelle mariée est-elle conduite chez son époux par le chemin le plus direct et le plus court. Demandez à un des convives le sens de ce symbole qui, au premier aspect, vous paraît bizarre et même ridicule, il vous répondra :

— Au sortir de l'église, on conduit la mariée à la la maison de son époux, en suivant la route la plus courte et la plus directe, pour lui montrer que la vertu conjugale ne doit jamais s'écarter du droit chemin.

La mariée vendéenne ne trouve pas à la porte de la maison qu'elle doit désormais habiter, les emblèmes du paganisme qui sont encore en usage dans plusieurs de nos départemens méridionaux. Arrivée chez son mari on lui présente du beurre nouvellement battu et du vin. Une table est dressée pour les deux époux qui mangent ensemble, pour donner à tous les convives un gage certain de leur union inaltérable. Pendant ce repas nuptial, aussi frugal que modeste, les jeunes gens et les jeunes filles sortent de la maison, et courent à la prairie la plus voisine : chacun s'empresse de ramasser des branches sèches, et les *gars* les plus intrépides font des décharges presque continuelles de mousqueterie. Enfin on allume un feu de joie; la flamme s'élève par tourbillons; on chante, on rit, on se querelle, et on croit entendre le *io, io, hymenæ*, ce refrain qu'on retrouve si fréquemment dans les épithalames anciens.

La flamme s'éteint, le bucher nuptial s'affaisse : les *gars* et les donzelles se rapprochent du brasier. Chaque danseur cherche une danseuse : en avant *mes gars;* entendez-vous le son de la *Vèze*.

La danse commence : ne vous attendez pas à admirer dans les sauts herculéens de nos paysans de la Vendée, cette grâce, cette symétrie, cet aplomb que nos corégraphes acquièrent après plusieurs années d'exercice. Ce sont des rondes immenses, où les garçons entraînent les jeunes filles dans un tourbillon qui tournoie et ne s'arrête que lorsque les *gars* tombent hors d'haleine sur le gazon : viennent ensuite les rapides courantes melées de bonds si prodigieux que les Vendéens auraient pu défier à un tel exercice les vieux prêtres de Cybele : et le Pichafrid; cette danse nationale (1), que le paysan du Bocage aime comme le soldat romain aimait la *Pyrrique*......... Figurez-vous deux couples, vis-à-vis l'un de l'autre : derrière les danseuses qui restent immobiles, sont placés les deux danseurs, debout sur la pointe des pieds, et se regardant en mesure par dessus les blanches épaules de leur belles.

« Vous croyez voir, dit M. Massé (Isidore) dans sa » *Vendée poëtique et pittoresque*, deux ennemis qui » se guettent prêts à fondre l'un sur l'autre : tout-à- » coup ils s'élancent, se joignent, se donnent la main, » dansent ensemble et se placent devant leurs dan- » seuses qui, à leur tour, répètent cette scène étrange. »

Cet excercice si violent et qui dure une grande partie de la journée, réveille le robuste appétit de la plupart des convives; aussi, la danse n'est pas plutôt terminée qu'on se dirige vers la maison de l'époux, où un repas *homérique* attend les gastronomes du Bocage. Il serait superflu de décrire ici les festins de campagne; l'abondance y supplée à la délicatesse des mets; c'est tout ce qu'il faut pour des estomacs accoutumés à digérer le beurre, la pomme de terre et le pain noir.

Une table ordinairement ronde, héritage que les générations passées ont transmis à la génération présente, est surchargée d'énormes plats. C'est l'instant solennel où a bruyante gaîté des invités au banquet nuptial, éclate dans toute sa franche liberté. Le mari ne peut pas prendre part au festin. Il reste debout, et, de temps immémorial, tout nouvel époux est obligé de servir la mariée et les autres convives. L'hilarité des gloutons se déchaine bien souvent contre lui.

— Il n'a pas faim, dit l'un;

— Ce n'est pas étonnant, dit un autre; les nouveaux mariés vivent d'amour et d'eau fraiche.

— Je parie que ce soir il dormira comme un oison à côté de la nouvelle mariée. N'est-ce pas dommage que la plus jolie fille du hameau appartienne corps et ame à un *gars* découplé comme celui-là...

Le pauvre mari en butte à ces plaisanteries enfantées par la loquacité des *gars* fait triste mine jusqu'à la fin du repas. Alors il lui est permis de prendre place à côté de son épouse qui lui présente sur une assiette un morceau de pain recouvert d'une legère tranche de beurre. Il dévore le met trop frugal pour assouvir sa faim, pendant que les convives bien repus fredonnent les ballades de la vieille Vendée, parlent de l'invasion des *Bleus*, de C arrette, de Stofflet de Lescure et de la Roche-Jacquelin.

Tout-à-coup cinq ou six jeunes gens arrivent, portant d'énormes gâteaux : ils les offrent d'abord aux deux époux.

— De qui me vient ce présent, dit le mari......

— De vos parrains et de vos marraines, répond un des *gars*.

— Que vous ont dit nos parrains et nos marraines, ajoute la mariée.

— Allez à la maison où les convives sont réunis; et dites aux époux de distribuer ces deux gâteaux à leurs convives : ils sont d'une belle dimension, et nous avons employé deux boisseaux de farine pour les former.

— C'est bien, répond le marié : nous remercions nos parrains et nos marraines de leur générosité, et prions Dieu qu'il les tienne bien portans.

Alors les *gars* déposent les deux gâteaux aux pieds

1 Cette danse remonte, dit-on, aux Agésinates. Elle mérite une mention particulière. Le *pichafrit* est populaire dans la Vendée, comme la *bourrée* dans l'Auvergne, et le *bolero* en Espagne. Il n'y a pas de fête locale où on ne danse le *pichafrit*.

de la mariée qui les touche de sa main droite, et dit :

— Partagez ces deux gâteaux entre tous les invités à la noce, ainsi le veut la mariée.

Les *gars* lui répondent par des cris de joie. Les plus vigoureux soutiennent les deux gâteaux en l'air et se jettent au milieu du grouppe qui se presse autour d'eux. La *Véze* se fait entendre; la danse recommence avec une nouvelle ardeur; les gars tenant en main de larges assiètes d'étain, et armés de petits couteaux, sautent autour des gâteaux et s'efforcent d'en détacher quelques parcelles. Les morceaux du gâteau nuptial sont un présent précieux que les jeunes filles acceptent avec reconnaissance. Elle les regardent comme un gage certain de leur prochain mariage.

La danse autour des gâteaux ne dure pas plus d'une heure : on se remet à table. Le marié qui dépense ce jour-là les économies de dix ans, a acheté quelques bouteilles de vin de Bordeaux. Les amphores de *château-Laffite* ou de *château-Margaux*, sont ordinairement saluées par une triple salve d'applaudissemens. Le nectar remplit les grands verres, et souvent les joyeux convives tombent sous la table pour ne se réveiller que le lendemain matin.

Cependant toutes les portes de la maison s'ouvrent spontanément.

— Le dessert, le dessert, s'écrient ceux des convives qui ne sont pas encore ensevelis dans les vapeurs du vin.

Au même instant une douzaine de jeunes filles, amies de la mariée, entrent vêtues de leurs habits de dimanche et couronnées de guirlandes.

— Nous sommes venues, disent-elles à la jeune épouse, pour vous offrir ce bouquet melé d'épines et de fleurs nouvelles; voyez ces rubans et leurs belles couleurs; admirez les plus beaux fruits de la saison. O vous, qui hier encore étiez la compagne de nos fêtes, n'oubliez pas que le bouquet que nous vous offrons est le symbôle de l'hymen : dans votre ménage, vous trouverez des peines, des plaisirs et l'abondance si vous travaillez et si vous aimez Dieu.

Ensuite chacune des jeunes filles lui fait son compliment, et la plus jolie de toutes lui chante la chanson suivante recueillie par l'auteur de la *Vendée Pittoresque*; je la cite textuellement pour faire connaître le langage vendéen.

Les jeunes filles se grouppent autour de la mariée et la jolie coryphée commence :

Nous sommes venues ce soir,
Du fond de nos bocages
Pour accomplir la joie
De votre mariage :
Nous souhaitons qu'il soit
Aussi bon qu'il le doit.

Vous ne m'aviez point dit
Ma très chère camarade,
Que vous seriez sitôt
Mise en votre ménage,
Que vous seriez sitôt
Soumise à un époux.

Vous présente un bouquet :
Madame la mariée,
Un bouquet fruitagier,
Vous prie de l'accepter :
Il est fait de façon
A vous faire comprendre
Que tous ces vains honneurs,
Passeront comme fleurs.

Vous n'irez plus au bal,
Au bal, aux assemblées;
Vous garderez la maison
Pendant que nous irons;
Si vous avez chez vous
Des bœufs aussi des vaches,
Faudra, soir et matin,
En bonne femme de ménage,
Veiller à tout ce train!

Adieu, château brillant,
Beau château de mon père,
Adieu la liberté,
Il n'en faut plus parler.
Payez votre rançon
Madame la mariée,
Payez votre rançon
Nous en irons! chantant.

La mariée sourit gracieusement à ses compagnes et leur dit :

Quelle rançon voulez-vous
Mes belles et jeunes filles...

Les donzelles répondent en chœur :

Un gateau de six blancs
Rendrait nos cœurs contens.

Puis la jeune coryphée ajoute :

Vous présente le bon soir
Madame la mariée.
Vous présente le bon soir,
Vous et la compagnie;
Vous présente le bonsoir
Adieu, jusqu'au revoir.

Il y a loin de la simplicité de l'élégie Vendéenne à la pompe des épithalames des Anciens; néanmoins, il arrive rarement que cette chanson n'excite pas les pleurs de la mariée. Elle ne peut s'empêcher de regretter les beaux jours de sa jeunesse, le toit paternel sous lequel elle vivait si heureuse, et la présence de son époux bien-aimé peut à peine calmer sa douleur.

Tout-à-coup au moment ou la mariée éclate en sanglots, on entend des rires immodérés dans la salle du festin : le plus jeune de ses frères, s'est glissé sous la table sans être aperçu; il a dénoué la jarretière de ruban rouge; les convives poussent des cris de joie en voyant ce trophée, on s'empresse de couper le ruban en petits morceaux, et chacun des invités en pare-

son habit : c'est la livrée de l'hymen. Souvent la plaisanterie ne se borne pas là ; parmi les frères, il s'en trouve quelques-uns plus espiègles que les autres qui non contens d'avoir ravi la jarretière de la mariée, poussent l'audace jusqu'à lui enlever un soulier.

— A combien le soulier, s'écrie le ravisseur, en montrant à tous les convives la pantoufle de la nouvelle Cendrillon.

— A six blancs, dit l'un.

— A cinq sous, dit un autre.

— A trois francs.

— A dix francs.

En un mot, le soulier de la mariée s'élève quelquefois à une forte somme ; presque toujours il est adjugé à l'époux, et les gars consacrent le prix de la vente à boire le dimanche suivant en l'honneur de madame la nouvelle mariée.

Les époux ne sont pas encore au terme de leurs tribulations conjugales : des coups violens se font entendre à la porte :

— Qui vient ainsi troubler les plaisirs des nouveaux époux et de leurs convives ? s'écrie un des assistans.

— Nous sommes étrangers, nous avons faim ; nous venons de bien loin.

— Entrez, mes frères, leur répond un convive ; il ne sera pas dit qu'un Vendéen a refusé l'hospitalité à un étranger, venez prendre place au banquet nuptial.

A peine la porte est-elle ouverte que plusieurs jeunes gars se précipitent dans la maison ; leurs souliers sont poudreux, ils portent leurs habits jettés sur leurs bras, comme s'ils venaient de faire un long voyage.

— Nous sommes de pauvres étrangers, dit un des nouveaux venus ; néanmoins nous voulons offrir un présent à la mariée.

Aussitôt deux de ses compagnons déposent aux pieds de la jeune épouse une petite corbeille recouverte d'un voile blanc : elle renferme le *Moumon*, qui est ordinairement une colombe, une tourterelle ou un jeune lapin.

Mais laissons parler un témoin occulaire auquel on est redevable de plusieurs documens précieux sur les départemens des Deux-Sèvres et de la Vendée.

« La corbeille renfermant le *Moumon*, reste sur la » table sans être découverte ; quand on veut savoir ce » qu'elle contient on la joue aux cartes. Si les voya» geurs gagnent, ils la remportent sans l'ouvrir ; s'ils » perdent, ils lèvent le voile, et le *Moumon* s'échap» pant au milieu des plats et des assiettes, excite une » vive gaîté !

» On boit, on danse, on chante pendant toute la » nuit ; personne ne se couche pas, même les mariés ; » le lendemain chacun est fatigué, et il faut un peu » de toilette pour réparer le désordre de la fête : c'est » alors qu'une leçon de propreté est donnée aux jeunes » époux.

» Déjà les plus anciens des convives se sont armés, » un d'un rateau, un autre d'un boisseau de farine, » un troisième d'un maillet à fendre les buches, et » d'un énorme billot ; on prend le premier venu des » assistans, bon gré, malgré ; on l'assied dans une » chaise, et l'un des redoutables vieillards passant les » dents du rateau dans sa chevelure, le peigne et » secoue le rateau sur le billot, tandis qu'un autre » vieillard, à grands coups de maillet, fait le simu» lacre d'écraser une vermine idéale ; un troisième » avec son boisseau, soupoudre les cheveux, pen» dant qu'un quatrième, armé d'un plat, d'un mor» ceau de charbon (en guise de savon) et d'un énorme » couteau, fait l'office de barbier : le patient, après » avoir enduré pendant une heure toutes ces tribula» tions, s'échappe enfin au milieu des joyeuses ac» clamations des assistans.

» La seconde journée est encore remplie par des » danses, des jeux et un festin ; mais au soir la fête » cesse, et se termine par le coucher des époux. »

Dans quelques villages seulement, il existe un usage généralement adopté dans tout le midi ; vers minuit, les convives et les amis de l'époux entrent dans la chambre nuptiale, et forcent les deux nouveaux mariés à manger quelques cueillérées d'une soupe fortement épicée : au reste cette coutume date de temps immémorial, elle existait chez les Romains.

Ceux qui liront cette courte notice, s'étonneront peut-être de la simplicité, je dirai même de la bizarrerie des mœurs vendéennes ; mais ces paysans qui mènent une vie patriarchale au milieu de l'Europe civilisée, peuvent au besoin se transformer en héros. Ils n'ont pas oublié que dans les jours déplorables de nos guerres civiles, ils eurent le funeste bonheur de vaincre plusieurs fois leurs frères les grenadiers de la république. Les Vendéens redeviendraient soldats, si un nouveau Laroche-Jacquelain les ammenant, non contre leurs frères, mais au secours de la patrie, leur criait encore :

— En avant mes *gars*, les ennemis sont là.

L. Mouzé.



CATHÉDRALE DE NARBONNE.

Narbonne est une des plus anciennes villes du midi; fondée, dit-on, par les Atacins, peuples qui habitaient les fertiles contrées arrosées par l'Aude, elle devint un objetde convoitise pour les Romains, dès le moment que les conquérans de l'univers étendirent leur sceptre sur la Gaule. Les Narbonnais accueillirent favorablement les proconsuls, et Lucius Crassus y conduisit une première colonie en l'an de Rome 636. Les Romains ne tardèrent pas à connaître tous les avantages qu'ils pouvaient retirer de la possession d'une cité qui était, de temps immémorial, le principal entrepôt de toute la Gaule; elle avait un port commode et sûr où ils pouvaient embarquer les troupes qu'ils voulaient faire passer en Espagne.

Aussi s'empressèrent-ils de combler de faveurs les habitans qui les avaient accueillis si favorablement. La ville reçut d'abord le nom de *Martius*, probablement à cause du culte que les Narbonnais rendaient au Dieu de la guerre, ou du consul Marius qui avait commandé pendant plusieurs années dans la province. Plus tard, lorsque la deuxième légion s'y établit, on changea son premier nom en celui de *Narbo colonia decumanorum*, et on ajouta même à ces diverses dénominations, celle de *julia paterna*.

La situation de *Narbo* était trop favorable aux projets d'envahissemens que méditaient les Romains pour ne pas avoir part aux faveurs du peuple-roi. Auguste, devenu empereur, choisit la ville de Narbonne pour y tenir l'assemblée générale des députés de toute la Gaule: les habitans reconnaissans consacrèrent à ce prince le bel autel dont les tables votives, découvertes en creusant les fondemens d'une maison en 1566, sont restées dans une des cours de l'archevêché, jusqu'en 1716, époque à laquelle M. de la Berchère, archevêque de Narbonne, les fit transporter en un lieu plus sûr.

Lorsque la Gaule fut partagée en deux provinces, la ville de Narbonne fut jugée assez importante pour être la capitale de la première Narbonnaise qui s'étendait depuis les rives du Rhône jusqu'aux Pyrénées. Alors elle eut un capitole, un amphithéâtre, des portes magnifiques, des palais somptueux, des temples, des arcs-de-triomphes, des portiques, en un mot, elle fut embellie de tous les ornemens de l'architecture romaine. Cette grande cité était trop puissante pour ne pas jouer un rôle actif dans les diverses révolutions qui bouleversèrent l'Empire romain. Elle se déclara pour Galba, lorsqu'il marcha à Rome pour détruire le parti d'Othon; et ce fut dans ses murs que le nouveau César ceignit le diadême impérial. Elle n'avait rien à envier aux autres cités de la Gaule; elle était l'égale de Marseille, de Lyon, de Toulouse, lorsqu'elle fut entièrement consumée par un horrible incendie, sous le règne d'Antonin le pieux.

Rome ne laissa pas sa fille ainée dans la tristesse et la désolation; Antonin, qui s'avait apprécier l'importance de la constante amitié des Narbonnais, fit reconstruire, aux dépens du trésor public, les portiques, les thermes, les basiliques et les autres édifices qui avaient été la proie des flammes. M. Georgest dit que ce prince se montra si bienveillant envers Narbonne parcequ'il avait vu le jour dans les murs de cette noble cité! mais des documens historiques de la plus grande authenticité, prouvent que la famille d'Antonin-le-pieux était originaire de Nîmes, et qu'il nâquit, non dans la Gaule Narbonnaise, mais à Lanuviam petite ville située à quelques lieux de Rome.

Quoiqu'il en soit, les Narbonnais restèrent fidelles aux destinées de Rome, jusqu'au moment fatal où les barbares envahirent l'Europe méridionale.

Entendez-vous le nuage qui mugit dans le lointain; vous pouvez déja le voir à l'horizon, noir et portant dans ses flancs la tempête et la foudre; il a déja passé sur l'Italie comme une lame de feu... tremblez peuples de la Gaule, il vomit des armées de barbares.

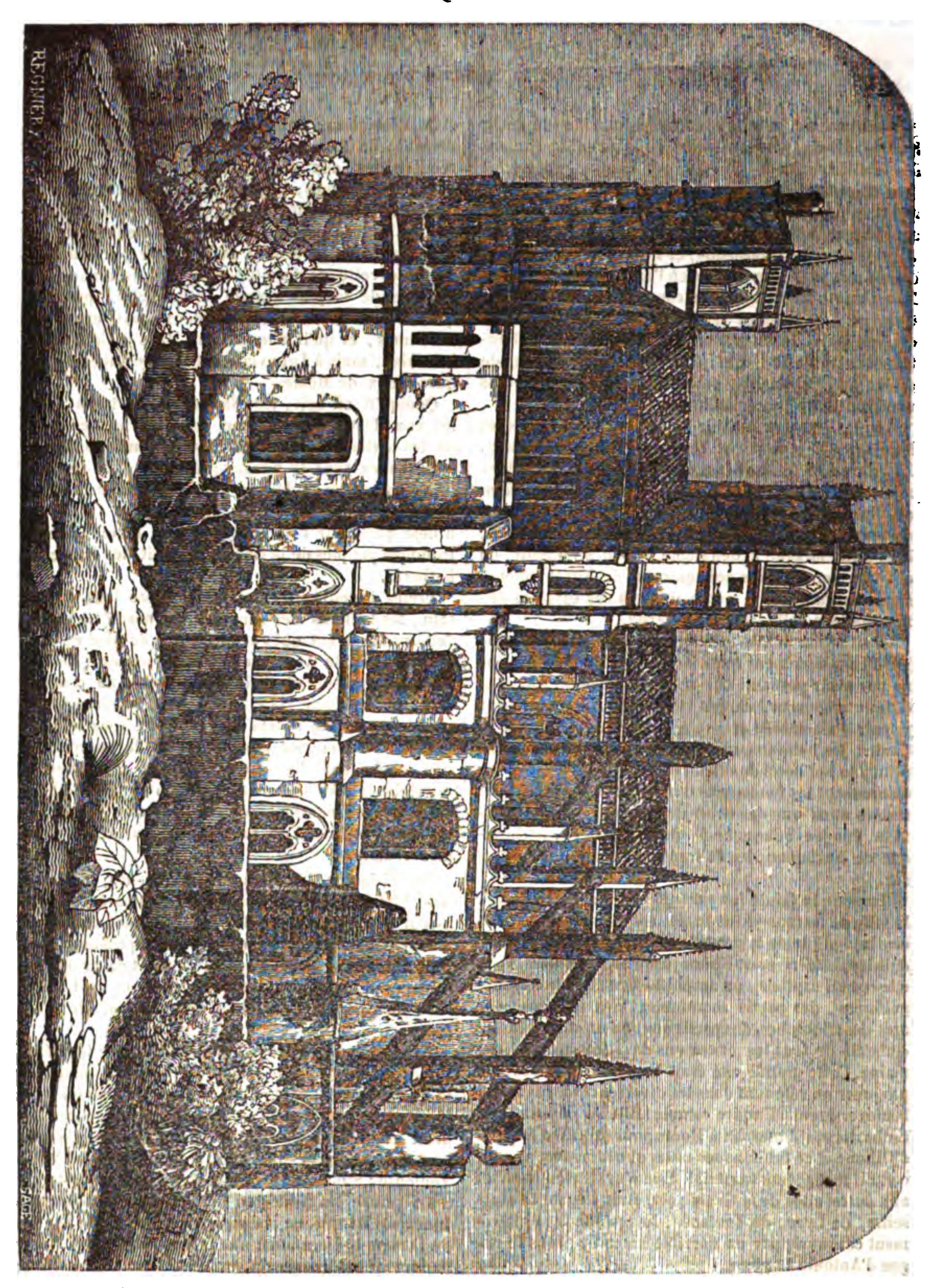
Prêtez l'oreille; n'entendez-vous pas dans le lointain, les fanfares des sauvages du nord? ne voyez-vous pas le géant qui s'avance armé de pied en cap? C'est l'intrépide Ataulphe, roi des Visigoths. Les villes s'empressent d'ouvrir leurs portes au conquérant, et Narbonne, la cité romaine, Narbonne l'auguste municipale courbe aussi sa tête sous le joug.

Déjà l'on n'entend plus le cri de la guerre; les soldats répètent des chants d'hymen et d'amour : Ataulphe le barbare conduit à l'autel la belle Placidie fille d'Honorius, qui n'a pas craint de se jetter dans les bras d'un roi barbare pour sauver l'empire romain.

Les Visigoths, les Romains, les Francs, les Sarrasins, Charlemagne, les Normands s'emparèrent tour-à-tour de Narbonne qui devint au commencement du xe siècle, capitale du marquisat de Septimanie. Plus tard, les comtes de Toulouse réunirent ce grand fief à ceux qu'ils possédaient déja, et ajoutèrent à leur titre de *comte de Toulouse*, celui de *duc de Narbonne*.

Nous sommes en 1209; la croisade contre les hérétiques connus sous le nom d'Albigeois, commence; le grande épée du nord brille hors du fourreau, la force matérielle va lutter contre l'intelligence; les deux champions descendent dans l'arène. Arrière peuples, une voix d'en haut a crié: Raymond VI de Toulouse; Simon de Montfort, comte de Leycester.

Le prince languedocien et le Macchabée du pape Innocent III sont en présence; le sang coule; la ville de Beziers brûle comme une torche, Raymond Roger le dernier des Trencavel succombe dans Carcassonne; toutes les cités sont prises d'assaut et livrées au pil-



CATHEDRALE DE NARBONNE.

lage. Narbonne seule échappe au désastre général; elle a su éviter par une prompte soumission la vengeance des catholiques. Ses habitans voient arriver dans leurs murs les plus grands seigneurs languedociens, qui viennent implorer la clémence du légat, et ils entendent le terrible arrêt qui condamne Raymond VI de Toulouse, Raymond le fauteur de l'hérésie, à être fouetté publiquement. Le petit fils de Raymond IV, le plus fier des vassaux du roi de France, humilié, fouetté!!..

Écartons ce triste tableau qui répand sur notre histoire méridionale une teinte si lugubre; et poursuivons rapidement les phases historiques de l'antique cité de Narbonne.

Elle voit sa prospérité s'accroître de jour en jour, quelques années ont suffi pour réparer les désastres occasionnés par les barbares : elle a passé sans en éprouver aucune atteinte sous le feu de la guerre *contre les Albigeois*. Gaston de Foix, ce héros de vingt ans, qui mourut deux ans plus tard à la bataille de Ravenne, échangea la vicomté de Narbonne contre le duché de Nemours : les trésoriers de France s'en emparèrent alors au nom de Louis XII, et François 1er son successeur, à peine monté sur le trône, entoura la cité d'une enceinte de murailles qui fait encore l'admiration de tous les étrangers. Depuis cette époque, Narbonne a suivi les destinées du reste de la province : les progrès de la civilisation moderne ne lui ont pas été si favorables qu'on aurait du l'espérer. Cette vieille métropole, en perdant son port, a vu s'affaiblir peu-à-peu l'influence qu'elle exerça pendant tant de siècles dans le midi. Cette ville semble appartenir au passé plutôt qu'au présent.

La capitale de la première Narbonnaise, conserve à peine quelques débris des magnifiques monumens que les Romains élevèrent dans son enceinte : ceux qui ont échappé au marteau du vandalisme, à la fureur du fanatisme révolutionnaire, ou à la cupidité, suffisent néanmoins pour prouver que l'antique Narbo était une des plus belles cités de la Gaule.

Écoutons M. P. Mérimée dans son voyage dans le midi de la France.

« Les murailles de Narbonne, dit-il, sont comme un musée en plein air; car, dans toute leur étendue, elles présentent une suite de bas-reliefs, d'inscriptions et de fragmens antiques, melés aux pierres de aille, et disposés avec une espèce de symétrie. On est tout étonné d'apprendre que c'est François 1er le protecteur des arts qui a fait élever les fortifications de la ville avec les débris de ses édifices romains, et l'on peut juger par ce qui s'est conservé, des richesses dont on pouvait disposer alors. — Il faut rendre cette justice à l'ingénieur de François, qu'il a placé la plupart des inscriptions de manière à pouvoir être lues, qu'il n'a point retourné ni détruit les bustes et les bas-reliefs, enfin qu'il a plaqué l'intérieur des portes des fragmens de sculpture qui lui ont paru les plus curieux. — Ce n'était donc pas tout-à-fait un ignorant; il raisonnait la barbarie. »

L'histoire religieuse de la ville de Narbonne n'offre pas moins de phases, moins de splendeur que son histoire politique. Dès les premiers siècles du christianisme, les disciples des apôtres apportèrent dans la première Narbonnaise le flambeau de la foi. Les habitans de Narbonne embrassèrent avec ardeur les doctrines de l'évangile, et la cité romaine devint le siége d'un des premiers évêchés établis dans les Gaules.

L'église archiépiscopale de Narbonne eut pour premier pasteur Saint-Paul Serge, et depuis elle a compté quatre-vingt-deux évêques ou archevêques jusqu'à Arthur Richard Dillon.

La cathédrale, construite sous l'invocation de Saint-Just, fut consumée par les flammes au commencement du cinquième siècle, et rebâti en 441 par l'évêque Rustique. Les Sarrazins la ruinèrent dans leurs incursions; et Charlemagne en passant à Narbonne donna des ordres pour hater la reconstruction du saint-édifice. Selon toutes les probabilités, l'église épiscopale de Saint-Just ne se fesait pas remarquer primitivement par cette architecture grandiose qui la rend aujourd'hui une des plus belles basiliques de notre France méridionale.

La cathédrale telle qu'elle est ne date que du XIVe siècle. L'archevêque Maurin, à son retour d'Afrique, où il avait accompagné le roi Saint-Louis à sa malheureuse expédition de Tunis, se hâta d'accomplir le vœu qu'il avait fait de rebâtir Saint-Just. La métropole ne présentait déja plus qu'un amas de ruines. De nombreux ouvriers creusèrent les fondemens, et le souverain pontife, pour donner une plus grande importance à la construction de la basilique, envoya de Rome la pierre fondamentale, après l'avoir bénie.

Le 3 avril 1272, on jeta les fondemens; on travailla sans relâche, et en 1332, on avait déja terminé la construction du chœur, des chapelles qui forment le chevet, et des deux grosses tours. Mais des obstacles dont nous n'avons pu découvrir la cause empêchèrent de bâtir la nef, et l'église métropolitaine de Narbonne est restée inachevée jusqu'au commencement du XVe siècle. M. de la Berchère, alors archevêque, zélé pour la religion autant que pour le progrès des beaux-arts, voulut continuer la construction de la nef. Ses plans ne purent être exécutés : l'ouvrage fut suspendu; et ne fut terminé que sous l'épiscopat de M. de Beauveau, son successeur.

Telle est, à peu de chose de près, l'historique de la construction de Saint-Just de Narbonne. Avant d'en donner la description, je citerai encore quelques lignes du voyage de M. Mérimée, si expert dans l'appréciation des monumens religieux.

« La cathédrale de Narbonne, Saint-Just, est un bel édifice gothique, dont malheureusement le chœur seul a été terminé. Sa première pierre fut posée par l'évêque Maurin, en 1272. Il parait que les travaux furent pressés avec activité, puisque, en 1285, on y déposa les entrailles de Philippe-le-Hardi.

Les chapelles latérales s'élevèrent successivement au commencement du XIVe siècle; deux furent fon-

dées par Gilles Aybelin, mort en 1318. Ses fenêtres appartiennent principalement à la fin du XIVᵉ siècle uo au commencement du XVᵉ comme le prouvent leurs morceaux flamboyants. Les piliers sont remarquables par leur légéreté et leur élégance, plusieurs ont encore conservé des traces d'ornements peints d'une grande délicatesse. Les verrière sont médiocres et de plus en mauvais état. A l'extérieur, au lieu de clochetons, les piliers butans sont façonnés comme des tours octogones, crénelées, et réunis entr'eux par des arcades jetées d'un pilier à l'autre comme des ponts. Ces créneaux et ces arcades se voient fréquemment dans les églises anglaises du XIVᵉ siècle.

— Un jubé, ou plutôt une muraille grossière, sépare le chœur proprement dit de ses bas-côtés. C'est une construction moderne qui nuit fort à l'effet général. Derrière l'autel, j'ai trouvé plusieurs chaises en fer, en forme d'X, assez semblables à celles qu'on voit à la bibliothèque royale, et qui est attribuée à Dagobert. Quoique dépourvue d'ornemens, elles méritent d'être conservées avec soin.

« Un magnifique tombeau en marbre blanc de l'évêque de la Jugie, mort en 1274, est appliqué contre le jubé dont j'ai parlé. La moitié seulement a été conservée à Narbonne; l'autre moitié est au musée de Toulouse. Ce monument a été sculpté du vivant de l'évêque et il peut être considéré comme un modèle d'art au XIIIᵐᵉ siècle. Les petites figures d'évêques sculptées sur le monument sont admirables. Les poses, les draperies, sont d'une vérité prodigieuse, et je n'hésite pas à dire que ces statues ne le cèdent pas pour la grâce, aux meilleurs ouvrages de la renaissance.

« Quelques autres tombeaux du XVIᵐᵉ siècle, d'un beau travail, ornent le chœur et les chapelles de Saint-Just. L'orgue du temps de Louis XIII, est aussi un morceau très remarquable. »

Le savant inspecteur des monumens historiques de France, porte un jugement tant soit peu défavorable sur la cathédrale de Narbonne. Avec tous ses défauts, ses imperfections, *Saint-Just*, occupera toujours un des premiers rangs parmi nos vieilles basiliques. D'abord, le chœur, quoiqu'en aient dit certains voyageurs, est un des plus beaux vaisseaux gothiques qu'on admire en Europe; on est frappé d'étonnement en examinant la pureté de l'architecture, la richesse et la magnificence des ornemens.

Les voûtes ont plus de quarante mètres d'élévation dans l'œuvre; elles sont soutenues par de nombreux piliers remarquables par leur grâce et leur légéreté. Le luxe et la profusion des vitraux rappellent les siècles où l'art, inspiré par le christianisme, construisait des sanctuaires presque impénétrables à la lumière du jour.

L'éxécution des travaux extérieurs répond à la magnificence du chœur; une multitude de tourelles présentent à l'œil cet aspect bizarre et majestueux qu'on ne retrouve plus que dans nos cathédrales gothiques.

Néanmoins les deux grosses tours laissent beaucoup à désirer; elles sont trop massives et trop lourdes; on dirait deux bastions, plutôt que deux clochers de métropole. Mais peut-être que ces défauts seraient moins apparens, si les deux tours étaient masquées par le portail dont le dessein est magnifique, et qui reste encore à faire.

L'église métropolitaine de Saint-Just était, avant la révolution, un des premiers siéges archiépiscopaux de France. L'archevêque de Narbonne jouissait de nombreuses prérogatives. La plus belle et la plus honorable était, sans contredit, celle de s'asseoir en qualité de président dans les grandes assemblées des états-généraux de la province de Languedoc.

On voit dans la cathédrale de Narbonne un tableau représentant *la Résurrection de Lazare;* c'est une assez bonne copie, d'après *Sébastien del Piombo*.

A quelques pas de Saint-Just est le palais archiépiscopal qui ressemble beaucoup à une forteresse du moyen-âge; il occupe à peu-près le centre de la ville, et il appuie à une grande tour qui domine Narbonne.

Le palais de l'archevêque de Narbonne fut le théâtre d'un des derniers actes de l'impitoyable Richelieu; Louis XIII, irrité contre son grand écuyer, et pressé par son ministre, y signa, le 12 Juin 1642, l'ordre de livrer à une commission l'infortuné Cinq-Mars et son ami de Thou.

Frédéric Hᴀᴍᴇʟɪɴ.





LE PIGEON BISET.

LES PANTHIÈRES DU COL-DU-HAUT,

ou

LA CHASSE AUX BISETS DANS LES PYRÉNÉES.

» Le pigeon biset, le pigeon de roche et le pigeon» sauvage, sont » a dit Buffon, « trois espèces nomi» nales qu'on doit réduire à une seule, qui est celle du » biset, dans laquelle le pigeon de roche et le pigeon » sauvage ne sont que des variétés très-légères. »

Le biset, pigeon *fuyard*, est la tige primitive de tous les autres pigeons ; il est placé au premier rang de l'échelle des *palumbacées* communément de la même grandeur que le pigeon domestique, il en est distingué néanmoins par les bandes noires ou brunes croisées sur ses ailes et sur sa queue ; il doit à cette couleur *bise*, le nom qu'il porte. Le biset a cela de particulier qu'il est né libre et indépendant ; aidé de la nature sauvage, il n'a pas passé par l'état de domesticité. Son instinct ne le force qu'à une seule servitude, celle d'obéir à la saison des chaleurs. Aussi, ne le trouve-t-on point dans les contrées froides et il ne séjourne que pendant l'été dans nos pays tempérés. C'est là un trait distinctif de son caractère.

Dans tous les cas, les émigrations des bisets sont toujours régulières; elles s'opèrent en corps et à époques fixes. Ces oiseaux arrivent par troupes dans les régions septentrionales de la France, vers le commencement de mars. Ils s'établissent dans les bois, y nichent dans le creux des arbres et font deux pontes: l'une, au printemps, et l'autre en été. Ils quittent la France dans le mois d'octobre, et, prenant leur route du côté du midi, ils se rendent probablement en Afrique, par l'Égypte, pour y passer successivement l'hiver. C'est de la chasse que donnent alors aux bisets, à leur passage dans les Pyrénées, les habitants de ces montagnes, que nous voulons aujourd'hui parler.

Au versant Septentrional des Pyrénées, entre les petites villes d'Aspect et de St-Béat, s'élève, en forme de cône empanaché de majestueuses forêts, une montagne gigantesque ombreuse et solitaire, nommée *Kagire*. A ses pieds, moitié français, moitié espagnols s'abritent, bizarement groupés, d'innombrables villages; se desinent en tous sens, comme les rayons d'un cercle, de riantes vallées; et sur ses flancs veloutés, disputés en partie par le Val-d'Aran, d'autres montagnes plus modestes s'épanouissent, à la faveur de sa haute protection aërienne. Or, un de ces monts, le plus voisin de *Kagire* et que distingue le petit village de *Moncaut* assis sur la pelouse, est surtout en réputation, sous le nom du *Col-du-Haut*, par la chasse aux bisets et par le rendez-vous annuels d'étrangers que les panthières appellent de toutes parts: de St-Gaudens, de Vieille, de St-Béat, de Montrejeau, de Bagnères-de-Luchon et même de Toulouse. Mais la grande réunion a lieu principalement le 16 octobre, fête de St-Bernard. Avant ce jour, marqué par de joyeux plaisirs, des festins, des divertissemens et de nombreuses cavalcades, les chasseurs montagnards sont rarement troublés dans leurs ingénieuses opérations. Pour eux, les grands travaux, les travaux importants, indispensables à leur activité turbulente, commencent au 9 septembre. A cette époque, les filets sont radoubés, les chaînons tendus, les pieus aiguisés et les arbres à mats, à échelons et à guérites, coupés, travaillés, façonnés pour servir à élever une charpente aërienne. Le mouvement est alors général parmi les habitans du Col-du-Haut. La chasse va commencer.

On sait que l'émigration des bisets s'opère à l'approche de l'hiver. Déjà le refroidissement de la température, la fraîcheur des nuits d'automne, la font dévancer, par les plus prévoyants et par ceux qui sont les plus voisins des Pyrénées, vers les derniers jours de septembre. Alors des troupes innombrables de bisets s'élèvent dans les airs, apparaissent dans la direction du nord et s'avancent en serre-file pour effectuer le fatal passage des montagnes. L'instinct guide ces bataillons ailés, mais la ruse de l'homme, plus puissante encore, se joue de leur instinct. A la volonté de l'homme, leur vol hardi s'abaissera; leur marche à tire-d'aile s'arrêtera tout-à-coup et les engins du chasseur les forcera, malgré leur prévoyance, à tomber dans une gorge meurtrière.

Il faut le dire aussi, le *Col-du-Haut* est favorable à cette coupable industrie de l'homme contre l'oiseau. Deux pics surgissent parallèlement et forment des deux côtés, dans la longueur d'une demi-heure, une palissade de rochers chargés de bois en amphithéâtre et ornés d'une riche végétation. Au milieu, s'allonge un vallon étroit dont l'extrémité forme un défilé qui détache son bleu-clair dans l'horison espagnol. Là, un filet aux jours infinis et aux mailles imperceptibles, barre transversalement et dans toute son étendue le passage du col, à la hauteur d'environ vingt pieds. On ne se douterait point de sa tension, si, une *guérite* isolée au milieu des filets, ne laissait flotter, dans le vague des airs, une ligne de cordages. Or, cette *guérite*, en termes de l'art du chasseur pyrénéen, n'est composée que de trois longs mâts fichés perpendiculairement en triangle par le bas et réunis en faisceaux par le sommet. Des échelons, grossièrement tracés s'élèvent jusqu'au plus haut de la guérite où se balance un vaste, profond et large nid, bâti de branches de feuillage et de gazon. Ce nid devient indispensable pour la chasse; car il sert de retraite et de cachette à un adroit *bisetier*, connu sous le nom d'arbaletier, et dont la fonction, comme on le verra bientôt, est d'une haute importance. En attendant son rôle, balancé dans sa demeure aërienne où il se blottit, il prête une oreille exercée au signal convenu.

Mais sur les deux penchants des collines qui aboutissent face-à-face au Col-du-Haut et dans toute leur longeur du nord au midi, s'élèvent, à égales distances, ainsi que des avant-postes croisés, huit guérites semblables à celles de l'arbaletier. Elles servent de réduit aux védettes de la chasse. Une seule, placée à l'extrémité nord et suspendue sur un sommet très élevé, est destinée à former un observatoire. La sentinelle, ainsi haut perchée dans son nid, découvre facilement au loin, par dessus les monts, l'immensité du ciel qui se déploie, à sa vue, dans toute sa majestueuse étendue. Chacun alors est à son poste. Viennent maintenant les bisets.

Cependant, au milieu du vague des airs, apparaissent dans un ciel d'azur, des points noirs qui se meuvent imperceptibles. Chassés par le vent d'est, ces points noirs se rapprochent, grossissent, se multiplient en raison inverse de leur distance. Ils présentent alors aux yeux attentifs, des myriades de volatiles se dirigeant vers les Pyrénées. « Bonne curée! » s'est écrié, en ce moment, un chasseur transporté de joie. « *Vent de Perpignan; biset en gibecière.* » En effet, du haut de son observatoire, la sentinelle de l'avant-poste a fait retentir par trois fois le son aigu et perçant de sa corne. A ce signal de reconnaissance que l'écho transmet de guérite en guérite, les têtes des *bisetiers* sortent en observation de leurs nids. La colonne aërienne se découvre alors à leurs regards curieux. Déjà elle plane immobile à l'entrée du vallon; un instant on la voit hésiter dans sa marche, mais les sons redoublés de la corne retentissant à l'arrière de plus fort encore, la commotion de l'air hâte, en avant, le vol douteux des bisets épouvantés et une fois engagés dans le vallon, on les voit, en biaisant, tantôt se porter à la droite, tantôt se jeter sur la gauche. Mais repoussés alternativement vers le centre par les hurlemens, les clameurs et les bruissemens des hommes des postes qu'ils approchent, ils arrivent ainsi forcément et en losange à quelque distance des filets. Ils semblent alors se poser un instant indécis; ils s'exhaussent tout-à-coup comme pour franchir la gorge qui se trouve béante devant eux. L'adroit *bisetier* de la guérite du centre a su déjà contre-mander leur marche. Armé d'une forte arbalète, au ressort vigoureux, il projette, bien haut au-dessus de la troupe, *le mail*, morceau de bois adhérant à deux ailes de faucon. A cette ombre de l'oiseau de proie qui semble les poursuivre, les bisets, par un vol spontané, plongent, en traçant un arc de cercle dont la tangente est le valon, jusqu'au pied des

filets: Ils se relèvent instantanément pour fuir : aussitôt la corde de l'arbaletier agite une forte détente, et cette large et haute masse de filets, cédant à la pesanteur d'énormes rochers qui hâtent sa chûte par le sommet, tombe sur toute la verte étendue du col et enveloppe le gibier qui bat encore de l'aile. Un appel de loup, hurlé par l'arbaletier et transmis de poste en poste, est le signal joyeux d'une abondante capture.

Alors on voit déboucher, par tous les angles des rochers, du milieu des troncs d'arbres et dans toutes les directions, une foule de gais chasseurs dont on n'avait point encore soupçonné l'existence. Les uns, armés de fusils, rappellent, mourants du haut des airs, les quelques bisets qui çà et là veulent regagner leur sauvage liberté; les autres, se saisissent un à un des prisonniers qui s'agitent encore sous les filets et leur tournent impitoyablement la gorge. Le massacre terminé, les vastes corbeilles d'osiers se remplissent des victimes gisantes sur la pelouse. Alors tout redevient calme; les filets se relèvent majestueusement; le *Col-du-Haut* semble un instant désert; chacun à son poste, attend impatiemment l'instant d'une nouvelle fortune.

Mais si la chasse aux bisets présente pendant sa durée passagère d'un mois quelques uns de ces tableaux plus ou moins variés et dont nous venons de hasarder une esquisse, elle offre encore, le jour de St-Bertrand, un spectacle bien autrement pittoresque et intéressant.

Le 16 octobre, à peine l'aurore commence-t-elle à poindre, que le calme de la nuit des Pyrénées et le silence imposant et gigantesque des montagnes, sont troublés par la foule immense d'étrangers qui stationnent depuis la veille ou qui vont et viennent se réunir aux pieds du Col-du-haut. Lorsque le soleil commence à briller au sommet de *Kagire*, c'est déjà un grand jour de fête. La musique des Pyrénées jette alors ses sons rapides, lents ou saccadés à l'écho qui les répète à l'infini avec ses différentes fioritures. Les danses sont en train. Les broches du bon vieux temps des héros d'Homère tournent le gibier, en plein vent, sur leurs fourches de bois. La fumée de la cabane, la seule cuisine de ce vaste hôtel qu'on apelle les *Panthières*, est d'un bon augure à l'appétit des convives; et le Vatel de ce Louvre de Gascon, la gentille et proprette montagnarde offre déjà avec le sourire du laisser aller et de l'aisance, ses services reconfortants au mylord, à la dame élégante, au bourgeois, à la duchesse, au député, à l'industriel, au ministre passé ou futur, à l'homme de lettres, que Bagnères-de-Luchon cède pour un jour au grand banquet du Col-du-Haut. Certes, si l'égalité des rangs est quelque part, elle est aux *Panthières*. Point de distinction. Le gazon et la pelouse servent également de siège et de table dressée pour tout le monde. On ne dispute là que de bon appétit.

Aussi, quel spectacle plus beau, pour l'observateur, que ces groupes nombreux de gens de toute fortune, de tout sexe et de toute considération, assis pêle-et-mêle sur le penchant d'une montagne ignorée des Pyrénées! Que ces toilettes, riches, modestes, négligées contrastent bien ensemble dans leurs confusions! que les plaisirs bruyants du festin et de la danse inspirent alors de tendres sentimens à l'âme innocente! une seule pensée, celle du bonheur se déploie vive et brillante à l'imagination de tous les assistants. Mais la joie commune va être plus complète encore, car ce jour de fête est aussi un jour de chasse. Le son de la corne vient de retentir par trois fois du haut de l'observatoire. Aussitôt le bruit des instrumens est suspendu. Les cris, les joyeux ébats cessent instantanément. Chaque convive emporte à la main les restes de son repas interrompu et tout le monde fuit se cacher derrière les rochers où se dérober, à la vue de l'oiseau de passage, dans les bois. Le vallon du col est maintenant désert. Quel silence! on craint le bruit de son soufle; on comprime les pulsations du cœur, et chacun, dans une attente impatiente, suit des yeux et des oreilles tous les mouvemeus et les signaux des *bizetiers*. A chaque raprochemant des bisets attirés adroitement dans le passage et dont la troupe plane, comme un brouillard épais au dessus de toutes les têtes, on trépigne des pieds, on craint, on espère dans une indicible attente.

Ce tourment de la foule curieuse ne cesse que lorsqu'un bruit s'est fait entendre, et que le cri de l'arbaletier a frappé les nues en annonçant la chute des filets. Alors des clameurs unanimes s'élèvent de toutes parts; on grimpe, on court, on vole aux filets. En présence de tant d'innocens captifs, que de sentimens divers s'échappent des cœurs des spectateurs! Une main douce et blanche soulève lentement la maille et caresse le biset prisonnier; tandis qu'une main dure et impitoyable le tue. Ici des voix papelardes se jouent du sort malheureux de l'oiseau sauvage; là, des voix féminines répandent sur lui de tendres regrets; et souvent on a vu la beauté sensible laisser tomber une larme d'amour en présence de la victime mourante du chasseur. Le plus grand nombre enfin se réjouit de l'abondante capture. Les plaisirs, la danse et les festins recommencent alors de plus belle, pour ne finir qu'à la veillée. A l'heure du soir, la foule s'écoule lentement, et le lendemain tout redevient triste et sublime. Le berger et le bruit du torrent troubleront seuls pendant un an le silence de ces montagnes.

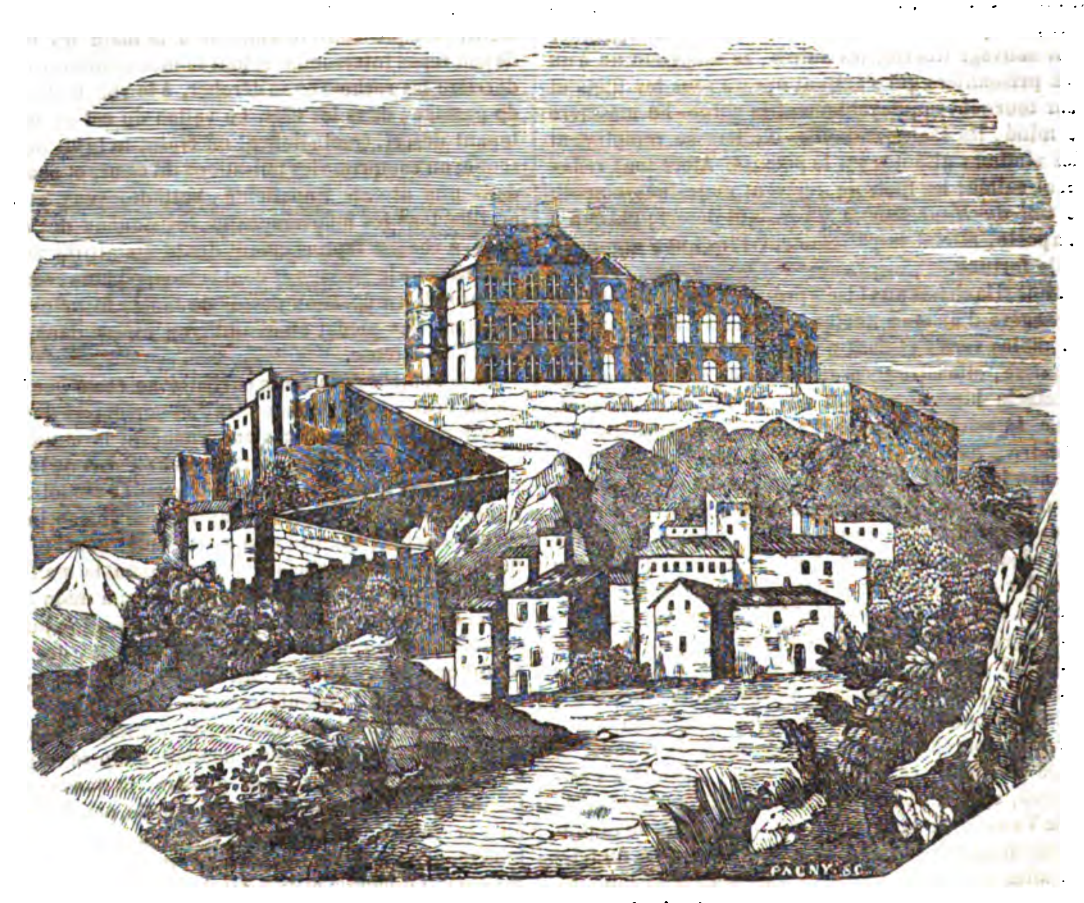
Parmi les *Panthières* que compte le département de la Haute-Garonne dans les Pyrénées, on distingue encore celles du *Col-de-Lazare*, de *Couledous* et de *Portet;* mais les Panthières du *Col-du-Haut* ont une plus grande réputation que ces trois rivales, soit par l'afluence d'étrangers qu'elles attirent dans leur site enchanteur, soit par la quantité des bisets et l'adresse des chasseurs qui les distinguent. Le Col-du-Haut est le Longchamp de la chasse dans les Pyrénées.

H. Castillon (d'Aspect).

UN ROMAN EN TROIS CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER.

UNE FÊTE AU CHATEAU DE GRIGNAN, EN 1696.



CHATEAU DE GRIGNAN. (DRÔME)

Il est certains lieux où on se rend en pèlerinage, pour y chercher des inspirations, de douces émotions et ces poétiques souvenirs qui plongent l'âme d'un artiste dans les ineffables délices de la mélancolie. Belle fontaine de Vaucluse, tes ondes solitaires couleraient inconnues dans ton valon enchanté, si elles ne murmuraient plus les noms immortels de Laure et de Pétrarque. Mais les échos d'alentour semblent répéter encore les chants du poète et les tendres soupirs de son amante. Aussi quatre siècles se sont écoulés, et le voyageur quitte sans regret Avignon la cité papale, cette triste fiancée, veuve de ses pontifes, pour aller rêver sur le déclin du jour, à l'ombre des arbres qui couvrent de leurs rameaux le petit ruisseau de Vaucluse : tant il est vrai de dire que le génie, comme le Prométhée de la fable, donne la vie à tout ce qu'il touche, à tout ce qui l'environne.

De tous les manoirs que les fiers gentilshommes de la province du Dauphiné, élevèrent sur les côteaux aux pieds desquels serpentent les eaux bleuâtres de la Drôme et de l'Isère, il n'en est que deux dont le souvenir ait survécu à la puissance des nobles châtelains.

Le château où nâquit Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche, est le château de Grignan, immortalisé par le séjour de madame de Sévigné.

O vous qui prêtez l'oreille pour entendre encore dans le silence du passé, le cliquetis des grandes épées que nos chevaliers-géants brandissaient dans les batailles et les tournois; vous qui cherchez dans l'histoire quelque récit de ces combats à mort que le châtelain livrait au châtelain, son rival en gloire ou en amour, allez visiter le castel où nâquit Pierre du Terrail. Les restes du manoir féodal témoignent encore de son ancienne importance. Dominés par le souvenir du compagnon d'armes de Louis XII et de François 1er; vous pourrez vous agenouiller dans la chambre gothique où Bayard vit le jour; admirer les tours, les créneaux, les murailles inébranlables sur leurs six pieds d'épaisseur, et répéter quelques vieilles ballades composées par les poètes de la renaissance. Suivez la rive gauche de l'Isère, et dirigez vous vers le castel héréditaire de l'immortelle lignée des Bayard.

Quant à moi, qui sens le besoin d'émotions plus douces, de souvenirs moins éclatans, je vous laisse poursuivre votre chemin; je reste dans le Dauphiné; je vais rêver sur les ruines du château de Grignan. J'apperçois déja la flèche de l'église paroissiale, et les magnifiques terrasses qui environnent encore le séjour seigneurial, habité long-temps par madame de Sévigné et sa fille.

Mille impressions diverses se succèdent rapidement dans mon cœur. Je pense aux fêtes de Versailles, aux pompes de la cour de Louis XIV, à la tendresse de la mère, à la reconnaissance de la fille; je relis quelques volumes de lettres que j'ai apportés avec moi, je parcours cette étrange épopée du siècle, et je ne puis m'empêcher de m'écrier avec un de nos poètes,

Charmante Sévigné, quels honneurs te sont dus!
Tu les a mérités, et non pas attendus.
Tu ne te flattais pas d'avoir pour confidente
Cette postérité pour qui l'on se tourmente.
Dans le cœur de Grignan tu répandais le tien:
Tes *lettres* font ta gloire, et sont notre entretien,
Ce qu'on cherche sans fruit, tu le trouves sans peine.
Que tu m'as fait pleurer le trépas de Turenne!
Qui te surpassera dans l'art de raconter?
Ces portraits d'une cour qu'on se plait à citer
Se retracent chez toi bien mieux que dans l'histoire;
Ces héros, dont ailleurs je n'appris que la gloire,
Je les vois, les entends, et converse avec eux.

Inutile de vous dire que la ville de Grignan fesait jadis partie du Tricastin, petite province du Bas-Dauphiné; que cette seigneurie fut érigée en comté par Henri II en 1550; qu'un des comtes épousa plus tard la fille de madame de Sévigné, qui par ses lettres à immortalisé le château de son gendre. Vous connaissez peut-être ces détails mieux que moi. D'ailleurs le château démoli en grande partie dans les premières années de la révolution, n'a rien conservé de son ancienne magnificence. Le nom seul de madame de Sévigné a pû répandre sur ces débris de murailles, qui s'écroulent de jour en jour, un charme ineffable qui fera toujours de Grignan un lieu de pélérinage artistique.

Et pourtant dans les vastes salles dont les voûtes se sont affaissées; M. de Grignan pour dissiper les ennuis de son épouse, lorsque sa mère quittait le Dauphiné pour s'ensevelir dans sa délicieuse solitude des *rochers*, réunissait les gentilshommes et les dames du voisinage. Souvent même des courtisans s'échappaient de Versailles, et venaient demander l'hospitalité au gouverneur de Provence. Alors les fêtes étaient continuelles, et madame de Grignan avait besoin de toute sa tendresse filiale pour ne pas oublier sa mère, au millieu des réjouissances que la complaisance ingénieuse de son époux savait multiplier, dans un donjon féodal, jetté comme par hasard sur un des mamelons inhabités de la Drôme:

Dans les derniers jours du mois de février 1693 le nombre des visiteurs fut si grand que les vastes appartemens du château, suffirent à peine pour les loger. Les seigneurs de Chaberei, de Livron, de Romans, de Saint-Vallier, de Nyons s'étaient rendus à Grignan pour une grande partie de chasse. Le gouverneur de Provence déploya toute la magnificence que les grands seigneurs affectaient alors dans leurs plaisirs. Les piqueurs firent des merveilles, on tua deux cerfs, quelques sangliers, et les coureurs rentrèrent au château chargés de gibier de toute espèce.

Il était nuit lorsque M. de Grignan, Nyons et Saint-Vallier arrivèrent à l'extrémité du parc.

— Les étoiles brillent au firmament, dit Saint-Vallier; je ne vois pas un seul nuage dans toute l'étendue du ciel, et je vous jure que vos braconniers ont le diable au corps s'ils vont cette nuit inquiéter vos lièvres et effrayer vos lapins.

— Vous ne connaissez guère les braconniers de Grignan, mon cousin; pour eux, l'hiver n'a point de glace, l'été n'a point de feu, et il ne se passe pas une seule nuit sans que mon parc soit dépeuplé de quelque quadrupède.

— Il n'en est pas ainsi à Saint-Vallier; tout braconnier surpris en flagrant délit est pendu, et trois exécutions ont suffi pour effrayer les manants qui ont plus de peur de mon garde-chasse que de tous les diables de l'enfer.

— Je suivais votre exemple avant mon mariage, cousin Saint-Vallier, répondit Grignan; mais depuis le jour où j'eus le bonheur de conduire à mon château de Grignan mademoiselle de Sévigné, devenue ma très-chère et légitime épouse, impossible à moi de punir mes paysans plus friands de jour en jour de la chair de mes lièvres et de mes lapins. Les coupables implorent leur pardon de madame de Grignan. Si je refuse, madame pleure; elle me répète à toute heure du jour: — Usez de clémence, mon seigneur et maître; pour un lapin, faire pendre un homme! oh! c'est affreux! grace pour le braconnier, M. de Grignan, ou je ne vous aimerai plus.

Comment résister, mes cousins? je vous le demande, comment résister à ces charmantes supplications?

périssent tous mes lièvres, tous mes lapins, toutes mes perdrix, toutes mes bécasses, plutôt que de déplaire à madame de Grignan.

—Bien, bien, mon cousin, s'écria Nyons : honneur à la tendresse conjugale. Grignan, voici venir les beaux jours du printemps : vous vous déguiserez en Tyrcis, et madame en Aramynthe, et revêtus de votre costume pastoral, vous irez dénicher les petits oiseaux dans le parc : vous vous asseoirez sur l'herbe fleurie.

—Oui, oui, répliqua Grignan, et je répéterai à ma très chère épouse ces vers du poète Segrais, l'ami de madame de Sévigné, ma belle mère.

Si vous vouliez venir ô miracle des belles,
Je vous enseignerais un nid de tourterelles;
Je veux vous les donner pour gage de ma foi,
Car on dit qu'elles sont fidèles comme moi.

—Heureux Grignan! je porte envie à son bonheur..

—Faites comme moi, cousin, mariez-vous.

—Fort bien; mais je réfléchis que ma femme m'empêcherait de faire pendre les braconniers des environs de Saint-Vallier.

—Pan, pan, s'écria le comte de Grignan... Avez-vous entendu, mes cousins, deux détonnations coup sur coup?

Les trois gentilshommes s'arrêtèrent prêtant une oreille attentive pour discerner de quel côté le bruit venait de se faire entendre.

—Pan, pan, s'écria Saint-Vallier... Oh pour le coup, il faudrait être sourd comme grand père... Il parait, mon cousin Grignan, que tous les braconniers du Tricastin ont fait irruption dans votre parc.

—Million de tonnerres, dit le comte en grinçant des dents, vous serez pendus fusiliers du diable..

Suivi de ses deux compagnons, il se dirigea vers le millieu du parc : Saint-Vallier qui prenait autant de plaisir à poursuivre un braconnier qu'un chien à traquer un renard, s'éloigna à petits pas. Au détour d'un sentier il apperçut un jeune paysan qui marchait lentement, le fusil en bandouillière et portant un gros lièvre qu'il tenait suspendu par les oreilles. Il parlait à voix basse, et Saint-Vallier put entendre cet étrange monologue.

—Dans deux jours je me marie; demain nous passerons le contrat; le père de Berthe me comptera trois cents livres et je vivrai heureux dans mon ménage, comme le comte de Grignan dans son château... Oh le bon M. de Grignan! que Dieu le bénisse lui et ses enfans! et madame la comtesse... En voilà une femme comme il faut... Malheureusement je crains que la providence n'ait brisé le moule dans lequel elle a fondu notre bonne maîtresse. Par exemple, l'an dernier, M. le comte voulait me condamner à trois mois de prison pour avoir tué un petit lièvre qui venait chaque nuit manger les choux de mon jardin. Mais voilà que madame s'y opposa avec tant d'instance, qu'elle obtint ma grace pleine et entière.

A ces mots le paysan s'arrêta comme pour regarder les étoiles, et siffla par trois fois pour appeler son chien.

—Phan, Phan, cria-t-il avant d'entrer dans un sentier adjacent. Je suis un malheureux, ajouta-t-il en s'appuyant sur le canon de son fusil.. M. le comte m'a déja pardonné dix fois, et je retombe toujours dans la même faute. Oui, oui, Pierre sera toujours un mauvais sujet de braconnier. Et d'ailleurs je me marie dans deux jours; fallait-il faire la noce avec du jambon et des œufs? Les compères du voisinage n'auraient pas été contents... Vivent les bons civets de lièvre.

Phan était à quelques pas de son maître, et il aboyait sourdement.

— Qu'y a-t-il, Phan? s'écria le paysan.

Et les cris du chien devinrent de plus en plus perçans.

—En avant, mon ami; si c'était un sanglier descendu des montagnes du Haut-Dauphiné, je porterais demain matin la hure à M. de Grignan.

Phan excité par la présence de son maître, s'élança vers l'endroit où M. de Saint-Vallier se tenait caché; le gentilhomme craignant que le paysan ne fit feu sur lui, sortit de son embuscade :

— Arrête, infâme braconnier, cria-t-il, si tu veux revoir encore une fois la porte de ta maison.

— Qui êtes-vous, monsieur? repliqua le paysan avec une sécurité apparente qui déguisait mal la crainte qu'il éprouvait intérieurement...... Je ne reconnais d'autre maître et seigneur que M. le comte de Grignan.

— Qui est venu ici pour te surprendre en flagrant délit, répondit le comte. D'où viens-tu malheureux?

— Monseigneur, je me marie dans deux jours, et je me suis permis de tuer un lièvre dans votre parc, pour régaler les invités à la noce.

— Oui, oui, maître Pierre, comptez sur votre mariage... Quant à moi, je vous annonce, que vous serez pendu demain matin, et que vous irez célébrer vos fiançailles en enfer avec tous les braconniers fils du diable comme vous.

— Grace, monseigneur, s'écria Pierre en tombant à genoux.

— Marche devant nous, manant, quand nous serons arrivés au château, nous délibérerons sur ton sort.

— Vos braconniers n'en veulent pas au menu gibier, dit Nyons en montrant au comte de Grignan le lièvre qu'il venait d'arracher des mains du paysan.

— Adieu la noce, adieu la fête, s'écriait le pauvre Pierre en cheminant tristement vers le château.

Pendant que le jeune braconnier marchait ainsi au milieu des trois gentilshommes, comme un déserteur au milieu de trois gendarmes, il se passait une scène assez étrange dans la boutique d'un vieux perruquier de la petite ville de Grignan. A quelques pas du château, dans une rue assez belle pour un gros bourg du Bas-Dauphiné, les voyageurs admiraient une grande enseigne représentant Atropos, l'une des trois Parques, armée de ses redoutables ciseaux. On lisait au bas ce distique composé sans doute par quelque Santeuil de province :

Le ciseau d'Atropos fait frémir la nature,
Et celui de Labin rajeunit la figure.

Le vieux Lubin avait la plus jolie fille de la province, et Berthe quoique roturière avait eu souvent à soutenir les œillades des gentilshommes qui venaient voir le comte de Grignan; mais fidelle à Pierre son fiancé, elle avait toujours résisté aux tentations que pouvaient lui suggérer les offres des séducteurs; aussi disait-on de Berthe qu'elle était aussi sage que jolie, et les fils des plus riches bourgeois de Grignan l'avaient inutilement demandée en mariage.

Parmi les nombreux visiteurs qui affluaient chaque jour dans la boutique de Lubin, le plus assidu était Anacharsis Flaute, fils unique du notaire de l'endroit.

— Berthe, disait souvent le vieux Lubin à sa fille, je suis encore à me demander pourquoi tu aimes tant Pierre le braconnier.

— Vous savez pourtant, mon père, que j'ai juré de lui être fidelle à la vie et à la mort.

— Oui, ma fille, mais il me semble que M. Anacharsis Flaute est un parti plus avantageux pour toi et pour ta famille.

— Le fils de M. le notaire!... Sainte Vierge ma protectrice, Sainte Berthe ma patronne, j'aimerais autant épouser le vieux jardinier de M. le comte de Grignan. Laissez donc tranquille M. Anacharsis Flaute avec son justaucorps de satin vert, sa perruque à marteaux, et ses molets postiches. J'aime Pierre le braconnier, il a ma foi, j'ai la sienne; je l'aime et je l'aurai.

— Comme tu voudras, ma fille, répondit le vieux perruquier qui s'apperçut qu'il cherchait en vain à triompher de la répugnance de Berthe.

La jeune fille s'approcha de la petite table derrière laquelle son vieux père était occupé à friser les boucles de la perruque du curé de Grignan; elle tira un livre rouge de sa poche et se prit à lire attentivement.

— Quel est ce livre, Berthe? dit le perruquier.....

— Les Centuries de Nostradamus, mon père,

— Que nous annonce le grand sorcier pour l'an de grâce mil six cent quatre vingt seize.

— Ecoutez, mon père.

En mil six cent quatre-vingt-seize avant l'été,
Mourir verra Grignan la mère de beauté!

— Dieu, conserve notre bonne comtesse, s'écria la jeune fille, en se signant à plusieurs reprises et récitant ses oraisons,

Au même instant quelqu'un frappa deux petits coups à la porte.

— Qui vient à cette heure? dit le vieux Lubin.... après quelques momens d'hésitation, il fit signe à Berthe d'aller ouvrir.

— Je reconnais la voix de Pierre, dit la jeune fille.

— Vous vous trompez, ma jolie demoiselle, répondit Anacharsis Flaute.

Et le fils du notaire se courba en angle obtus, multipliant ses salutations, tantôt à Berthe, tantôt au vieux perruquier.

— M. Lubin, dit-il, en s'asseyant sur un petit tabouret, je suis venu pour vous parler de l'affaire en question.

— Que voulez-vous dire? M. Anacharsis.

— Pardieu, il vous sied bien de faire l'ignorant, M. Lubin... Vous avez donc oublié que vous m'avez promis la main de la jolie Berthe.

— Oui, M. Anacharsis; mais l'homme propose et Dieu dispose.

— Mon père consent à mon mariage, et il me donnera vingt mille livres.

— Ne vous bercez pas d'une vaine espérance, M. Anacharsis, dit Berthe; je ne vous aime pas, je sens même que je ne pourrai jamais vous aimer, et quand vous seriez plus riche que notre seigneur le comte de Grignan, je ne vous épouserais pas.

— Tête de femme, tête de diable, M. Anacharsis, ajouta Lubin, vous l'avez entendue... qu'y faire? elle aime Pierre le braconnier.

— Pierre le braconnier, s'écria M. Anacharsis... Ah si vous saviez.... M. le comte l'a supris dans le parc, et j'ai vu deux gardes-chasse qui le conduisaient au château pieds et poings liés.

— Mon pauvre Pierre, oh qui me rendra mon pauvre Pierre, s'écria Berthe en pleurant à chaudes larmes. Je cours au château, mon père, je vais me jetter aux genoux de madame la comtesse, elle m'accordera la grâce de mon fiancé.

La jeune fille sortit à l'instant même; elle trouva la grande porte du château fermée, et elle se vit forcée d'attendre au lendemain.

Elle passa la nuit sans fermer l'œil, et pria le bienheureux saint Hubert, le patron des chasseurs, de veiller sur Pierre le braconnier.

Au point du jour, elle était à la porte du manoir de Grignan; elle parcourut tous les appartemens, et parvint, sans être aperçue, jusqu'à la chambre à coucher de la comtesse. Madame de Grignan dormait encore au moment ou Berthe s'approcha de son lit, les pieds en l'air et n'osant respirer.

— Madame la comtesse, répéta-t-elle plusieurs fois d'une voix suppliante... Madame la comtesse, ayez pitié de moi.

— Que veux-tu de moi, ma fille? dit madame de Grignan...

— Madame, j'ai pensé que vous ne seriez pas fâchée de commencer la journée par une bonne action, et je suis venue pour vous demander une grâce.

— Parle, mon enfant; le moment est favorable, hier j'ai reçu une lettre de ma mère, et je n'aurai pas le courage de te refuser ce que tu as à me demander.

— Oh, madame votre mère! elle se porte bien? Que Dieu et la sainte Vierge la conservent. Je disais: madame, que je suis venue pour vous demander une grâce. Hier au soir, Pierre, mon fiancé, fut surpris dans le parc par M. le comte. Le pauvre garçon était allé tuer un lièvre pour la nôce. Voilà que M. de Grignan l'a fait enfermer dans la prison du château, et on dit qu'il veut le faire pendre; et tout cela pour un damné de lièvre, ou un scélérat de lapin. Vous ne le permettrez pas, madame?

— Non, ma fille, non. Mais voici venir M. de Grignan.

Le comte entra au même instant.

— Bon jour à M. le comte, s'écria madame de Grignan.

— Bon jour à mon adorable comtesse, répliqua Grignan, en embrassant son épouse.

— Monsieur, dit la comtesse, en affectant un air courroucé, je n'aurais pas dû vous permettre de m'embrasser ce matin ; vous êtes un méchant.

— Vous voulez rire, mon amie, ou bien vous n'aurez pas vu dans vos songes l'image adorée de madame votre mère.

— Vous êtes un méchant, vous dis-je, pour un lièvre condamner un homme à être pendu...

— Je connais le mystère maintenant, répliqua le comte, en jetant les yeux sur Berthe qui tremblait à l'extrémité de la chambre. Vous vous êtes laissée attendrir par les prières de cette jolie solliciteuse.

— Oui, monsieur de Grignan, et je joins mes prières aux siennes pour obtenir la grâce de Pierre le braconnier.

— Vous savez que je ne puis pas vous refuser, madame la comtesse ; voilà pourquoi vous demandez sans cesse.

— Grondez-moi donc, monseigneur, de ce que je vous procure l'occasion de faire du bien. Hâtez-vous, en attendant de faire élargir le braconnier. J'aime Pierre; je veux le protéger ; après demain je le marie avec Berthe, et j'ai résolu de doter la fiancée.

— Qu'il soit fait selon votre volonté, mon aimable comtesse. Je ne vous impose qu'une seule condition : laissez-moi lire la lettre que vous avez reçue hier de madame de Sévigné.

— Qu'à cela ne tienne, mon ami, répondit la comtesse, en tirant d'une petite cassette cachée sous des coussins, la précieuse missive encore humide des pleurs de la tendresse filiale. Maman m'écrit qu'elle se porte à ravir, et que ses soixante-dix ans ne lui pèsent pas plus qu'une plume. Au mois de mai, elle quittera sa solitude des rochers, et viendra passer le printemps en Provence. O mon Dieu! que de bonnes nouvelles. Allez, comte, allez faire élargir le pauvre Pierre. Je veux que tout le monde soit heureux à Grignan.

Le comte sourit gracieusement à Berthe, et donna sa main droite à baiser à la jeune fille qui l'arrosa des larmes de la reconnaissance.

Le comte à peine arrivé à la porte de la prison, rencontra Saint-Vallier et Nyons qui se promenaient devant les écuries.

— Bon jour, comte de Grignan, s'écria Saint-Vallier.

— Bonjour mes cousins : la journée sera belle, et la chasse heureuse.

— Et notre braconnier, dit Nyons...

— Il faut le pendre, ajouta Saint-Vallier.

— Dans quelques instans il sera libre, mes cousins, dit le comte, madame de Grignan le veut ainsi.

— Madame de Grignan est donc le saint Hubert des braconniers, dit Noyons.

— Puis-je refuser quelque chose aux prières de mon adorable comtesse.

— Pauvres lièvres, pauvres lapins de Grignan, s'écria Saint-Vallier, votre suzerain ne saura jamais vous mettre à l'abri des balles des manans. Venez tous à Saint-Vallier, et vous n'aurez pas à craindre les braconniers.

Pendant que Saint-Vallier multipliait ses doléances et ses exclamations, Pierre le braconnier était déjà hors de prison, et courait se consoler dans les bras de Berthe des vicissitudes de la nuit.

Le jour fixé pour la célébration du mariage de Pierre avec la fille de Lubin, la ville de Grignan prit un aspect de fête inaccoutumé. On ne voyait pas, comme auparavant, de nombreux seigneurs suivis de leurs meutes et de leurs chevaux; de grandes dames avec leurs larges paniers et leurs énormes perruques ; tout avait changé de face; les gentilshommes étaient déguisés en bergers ; les dames en bergères, et on répétait alternativement les églogues du poète Segrais ou les idylles de Racan.

La comtesse de Grignan était au comble de la joie ; travestie en bergère du Tricastin, elle paraissait plus belle qu'avec sa brillante parure à la cour de Louis XIV. Elle courait, elle chantait, elle riait.

— Oh si ma mère était ici, disait-elle souvent, elle écrirait à quelque grand seigneur de Versailles ; elle ferait la description de notre fête, qui ne serait pas si pompeuse que sa narration sur la mort du maréchal de Turenne, mais moins triste et plus gracieuse.

Le son de la musette et de la cornemuse annonça l'arrivée du cortége nuptial. Les paysans et les paysannes, surchargés de rubans, défilèrent dans le parc, et saluèrent M. de Grignan par plusieurs décharges de mousqueterie. Puis on se dirigea vers l'église.

— Comte, dit madame de Grignan à son époux, je dois jouer le rôle d'Amour, vous vous chargerez de celui de l'Hymen. J'ai mon flambeau; suivez-moi.

— Non, non, mon adorable comtesse ; Saint-Vallier est à quelques pas de nous.

— M. de Saint-Vallier ?

— Mon amie, n'est-il pas assez laid pour porter l'éteignoir, que nos peintres d'allégorie mettent toujours dans les mains de l'hyménée ?

— Vous êtes fou, comte, vous êtes fou, répondit madame de Grignan, en riant aux éclats.

Quelques instans après, les grandes dames, les gentilshommes, se trouvaient confondus dans l'église avec les paysans et les paysannes ; quelques bourgeois de Grignan riaient sous cape en regardant cette mascarade, et s'étonnaient que la fierté de madame la comtesse se fut rappetissée jusqu'au rôle de bergère.

Après la cérémonie, il y eut un grand repas au château; nobles et manans burent les mêmes vins, dévorèrent les mêmes mets ; les paysans répétèrent en chœur plusieurs chansons languedociennes; tandis que les gentilshommes fredonnaient les madrigaux et les ariettes nouvelle ment arrivées de Versailles.

— Donzelles et donzeaux, bergères et bergers, s'écria tout-à-coup M de Grignan, une croix d'or est suspen-

que au haut de ce mat de cocagne que vous voyez à l'entrée du parc. Alerte, mes amis, je promets cent cinquante livres au *gars* qui m'apportera le gage désiré, et je le marie aujourd'hui même avec la plus jolie fille de Grignan.

Ces paroles furent accueillies avec un enthousiasme frénétique, et cent concurrens se précipitèrent vers le parc. Tous échouèrent et ne purent atteindre la croix d'or. Pierre le braconnier, assis à l'écart avec Berthe, était resté spectateur impassible des efforts de ses amis. Tout-à-coup il s'élance vers le parc, et, grimpant avec la légèreté d'un écureuil, il arrive jusqu'au haut du mat. Au moment où il saisissait la croix, il poussa un cri déchirant. Le pied lui manquait.

Tous les habitans de Grignan furent bientôt réunis autour du pauvre Pierre. Aussitôt que son évanouissement se fut un peu dissipé, il chercha des yeux Berthe, sa jeune épouse.

— Berthe, lui dit-il, d'une voix mourante, j'ai voulu te donner une croix d'or le jour de la nôce... Je meurs, adieu ; tu te souviendras de moi en regardant ta croix d'or. Adieu, Berthe.

Le braconnier avait vécu.

Le lendemain la ville de Grignan était en deuil ; il y avait aussi grande tristesse au château ; madame la comtesse était dangereusement malade. M. de Saint-Vallier répétait sans cesse avec son flegme imperturbable :

— C'est ce diable de braconnier qui est cause de tout ça.,. Puisse-t-il être condamné à errer mille ans dans les airs comme le roi Arthur...

CHAPITRE SECOND.

LA MÈRE ET LA FILLE.



M.me DE SÉVIGNÉ.

Un courrier parti de Grignan se rend à grandes journées aux extrémités de la Bretagne. Il arrive, des cris de douleur se font entendre dans la paisible solitude des *Rochers*, Plus de fêtes, plus de réjouissances : la tendresse maternelle en proie aux plus cruelles alarmes, multiplie les dangers, exagère ses craintes.

— Ma fille est malade, s'écria madame de Sévigné; elle mourra peut-être avant que je l'aie embrassée! O mon Dieu faites que je survive à ma douleur, assez de temps, pour serrer encore dans mes bras, l'unique objet de mon amour !...

Des ordres sont donnés pour hâter le départ ; en vain le gouverneur de la Bretagne veut retenir madame de Sévigné. La noble chatelaine ne veut suivre d'autre impulsion que celle de l'amour maternel ; elle croit voir sa fille expirante, elle se désole, elle crie, jusqu'au moment ou le coche l'entraine loin de sa solitude qu'elle ne doit plus revoir.

Hâte-toi donc, aimable Sévigné ; ta fille respire encore, elle pense à toi, elle ne parle que de toi : les baisers de sa mère pourront seuls lui rendre la force et la santé.

Viens, et comme la fauvette qui réchauffe ses petits mouillés par la rosée du matin, tu rendras à la vie, par tes caresses maternelles, ta fille, ta jolie comtesse de Grignan qui se meurt. Elle t'appèle, et ses yeux prêts à s'éteindre te cherchent au tour du lit de mort.

Elle vient, elle accourt : soyez dans la joie habitans de Grignan, vous reverrez la *Mère-Beauté*, la bonne madame de Sévigné. Les fatigues d'un long voyage, ses soixante et dix ans, la mauvaise saison, rien n'a pu l'arrêter ; sa fille est malade, pourrait-elle échapper à la violence du mal sans ses embrassemens ! Encore quelques jours, et la mère et la fille pleureront de tendresse sur le sein l'une de l'autre.

Deux semaines après le départ du courrier, le comte de Grignan reçut une lettre qui lui annonçait la

prompte arrivée de madame de Sévigné. La comtesse arrosa de ses larmes cette lettre encore toute humide des pleurs de sa mère : dès ce moment la maladie fit des progrès moins rapides.

— Ma mère, ma mère, s'écria-t-elle, je vivrai, ne serait-ce que pour vous voir encore, pour vous embrasser. Mon cher comte, ajouta-t-elle, en soulevant péniblement la tête, il faut avouer que madame de Sévigné est un ange descendu du ciel! Comme elle aime sa fille!

Et le comte pleurait de joie en voyant sa jeune épouse sourire à l'espoir de serrer dans ses bras cette mère adorée.

— Je vous l'avais bien dit, ma chère comtesse : madame de Sévigné pouvait-elle rester ensevelie dans sa solitude des Rochers, sachant que sa fille était dangereusement malade. Elle ne m'aime pas autant que vous, et pourtant il semble que j'aurais mieux auguré de son cœur.

— Vous dites vrai, comte, répondit madame de Grignan, après avoir lu et relu la lettre; je connais maintenant combien est précieuse la tendresse de mon excellente mère; j'ai été une ingrate, elle m'a forcée à l'aimer.

— Pourquoi pleurer ainsi, mon amie? Madame de Sévigné arrivera après demain; la meilleure manière de lui prouver votre amour, est de ne mettre aucun obstacle au rétablissement de votre santé.

— Soyez tranquille, comte : dans deux jours je serai assez bien pour calmer les alarmes de ma mère.

Le comte craignant qu'une trop vive émotion ne devint funeste à son épouse, sortit et la laissa seule avec Berthe qui ne la quittait ni la nuit ni le jour.

— Vous aimez bien madame de Sévigné, dit la jeune fille en déposant la coupe que la comtesse venait de vider.

— C'est toi, Berthe, dit madame de Grignan.

— Oui, madame la comtesse, moi Berthe, moi l'épouse du pauvre Pierre le braconnier.

— Est-il guéri de sa chûte, ma fille?

— Il est mort, madame la comtesse : j'irai bientôt le rejoindre dans l'autre monde. Nous nous aimerons en paradis, puisque nous n'avons pû être unis sur la terre.

— Pauvre Berthe! dit madame de Grignan....

— Ce n'est pas tout, madame : on veut me marier en secondes noces avec M. Anacharsis Flaute, le fils du notaire, et pourtant j'haborre M. Anacharsis.

— Ne crains rien, ma fille : j'y mettrai tant d'obstacles qu'il sera obligé de se désister de ses prétentions, quand je serai guérie....

— Oui, oui, madame; pendant plusieurs jours j'ai tremblé pour vous, car j'ai lu dans les Centuries de Nostradamus, qu'une grande dame doit mourir cette année au château de Grignan.

— Tu es donc assez folle pour ajouter foi aux prophéties d'un prétendu sorcier.... Sois tranquille, ma mère arrive, je ne mourrai pas de cette maladie, et je saurai empêcher ton père de te donner pour époux M. Anacharsis Flaute.

— Dans tous les cas, madame, j'y ai pourvu : je porte toujours sur moi du poison, et je saurai mourir si on me pousse à la dernière extrémité.

— Pauvre Berthe! s'écria madame de Grignan, en serrant la main droite de la jeune fille.... mourir à ton âge! oh non... tu est trop jolie; qui sait si avec le temps tu ne trouveras pas à Grignan quelque beau *gars* qui te fera oublier Pierre le braconier...

— Jamais, madame, répondit Berthe en pleurant.

Cet entretien fut interrompu par l'arrivée de madame de Nyons qui s'était empressée d'accourir à la première nouvelle de la maladie de la comtesse. Grâce aux soins assidus qui lui furent prodigués, sa santé se rétablit à vue d'œil, elle put marcher jusqu'à la porte de son appartement lorsque madame de Sévigné arriva au château de Grignan.



Mme DE GRIGNAN.

Dépeindre l'entrevue de la mère et de la fille, ce serait compter un à un les battemens de deux cœurs que l'extase de l'amour le plus pur enivre et transporte. Madame de Sévigné, qui avait craint de trouver la jeune comtesse aux portes du tombeau, ne se posséda plus de joie quand elle fut convaincue que la maladie ne présentait plus aucun danger. Mais comme les fortes impressions, soit qu'elles viennent de plaisir,

ou qu'elles soient occasionnées par la douleur, sont également dangereuses, lorsque la nature est affaiblie, madame de Grignan ne put résister au bonheur de revoir sa mère. Le lendemain sa maladie prit un caractère plus alarmant qu'auparavant, et les habitans de Grignan retombèrent dans leur première affliction.

Pendant vingt jours, la mère ne quitta pas un seul instant le chevet de sa fille. C'était un spectacle bien touchant que de voir cette madame de Sévigné qui avait fait les délices de la cour de Louis XIV, qui avait paru avec tant d'éclat dans les fêtes de Versailles, oubliant tout-à-coup le monde, ses plaisirs, faire un dernier effort d'énergie et de tendresse maternelle pour sauver sa fille qu'elle devait aimer jusqu'à son dernier soupir!

Un si noble dévouement, et la tendre sollicitude qui devrait être proposée comme exemple à toutes les mères, ne furent pas inutiles; madame de Grignan recouvra une seconde fois la santé; son premier regard fut pour madame de Sévigné; ses premières paroles furent l'expression de la plus vive reconnaissance. Elle était bien loin de prévoir qu'elle ne se levait de son lit de mort que pour céder la place à cette mère si tendre, si dévouée, qui avait veillé sur elle comme un ange gardien veille sur la vierge confiée à sa vigilance.

Aussitôt que la comtesse de Grignan fut en état de marcher, madame de Sévigné allait chaque jour avec sa fille chérie respirer l'air du printemps dans les jardins du château. Que de doux entretiens! Que d'esprit dépensé pour charmer la jeune convalescente!

— Ma jolie comtesse, disait souvent madame de Sévigné, vous vouliez donc quitter votre pauvre mère. C'était mal à vous, madame de Grignan. Les vieilles feuilles sont tombées pour faire place à celles qui naissent maintenant. Ces fleurs que vous voyez si fraîches, parées de tant de couleurs, se faneront demain lorsque les jeunes boutons commenceront à éclore. Vous êtes le bouton, ma fille, et je ne suis plus qu'une fleur fanée depuis long-temps par la vieillesse. Aussi défendu à vous de mourir avant que votre mère vous ait frayé le chemin du tombeau.

— Vous voulez donc m'affliger, ma bonne mère, répondit la comtesse de Grignan... Je vous en conjure, ne parlez plus ainsi.

— Je suis une sotte, ma fille, une méchante. Ne pleure plus; asseyons-nous ici. La journée est belle, et le soleil du printemps, si propice aux convalescens, te réchauffera de ses rayons. J'ai apporté le *Grand Cyrus*, de mademoiselle Scudery; je vais lire le chapitre intitulé *Sapho*.

— Non, ma mère, je n'aime pas les romans de mademoiselle Scudéry; les grands coups d'épée me font peur, et je ne puis m'empêcher de sourire de pitié en pensant aux ridicules amours des Céladons, des Amadis et des Lancelot. Je leur préfère les héros de la Calprenède. Au moins ceux-là sont fiers; témoin l'intrépide *Artaban*.

— Depuis que vous avez épousé M. le comte de Grignan, on dirait que vous êtes devenue provençale par sang. Vous ne cessez d'exalter les petits poètes et les romanciers de gascogne qui pullulent à Paris.

— Vous préférez bien Corneille à Racine, madame Sévigné, répondit la comtesse en souriant malicieusement. Vous avez dit souvent: *Racine passera comme le café*.

— Eh bien, ma fille, ai-je à craindre que ma prédiction soit démentie par la postérité?

— Oui, ma bonne mère, je suis persuadée que Racine et le café resteront encore long-temps.

— Libre à vous de penser ainsi, spirituelle comtesse, répondit madame de Sévigné un peu piquée de la contradiction de sa fille.

Mais tout-à-coup elle se prit à rire aux éclats:

— Je suis une folle, s'écria-t-elle, folle à être condamnée à loger, jusqu'à ma mort, aux petites maisons. J'allais recommencer la querelle des *anciens* et des *modernes*, si bien soutenue par M. Perrault, meilleur architecte qu'habile littérateur, comme le disait notre ami Boileau.

— Votre ami Boileau fut toujours un méchant homme. N'a-t-il pas livré au ridicule le nom de mademoiselle Scudéry.

Bienheureux Scudéry, dont la fertile plume
Peut sans peine en un mois enfanter un volume.

—Assez, ma fille, assez, dit madame de Sévigné en embrassant la jeune comtesse. Que nous importent Boileau, Scudéry, Pradon et tous les faquins qui ont ruiné le libraire Barbin. A chacun selon ses œuvres.

—Salut, à la *mère beauté*, s'écria tout-à-coup un vieux gentilhomme, en prenant place sur le banc de gazon où madame de Sévigné était assise à côté de sa fille.

—C'est vous, seigneur de Romans, répliqua madame de Sévigné; on ne pensait pas à vous dans ce moment.

—Bien, bien, on oublie les vieilles connaissances.. Nous ne sommes plus aux beaux jours de la fronde... Vous pensiez à moi alors, parce que j'étais le plus élégant gentilhomme de Paris.

—C'est ainsi que passe la gloire du monde, mon vieux Romans.

—Mon vieux, mon vieux... Mais après tout je n'ai pas encore cinquante-huit ans, et si M. de Beaufort revenait de l'autre monde, je pourrais encore troubler le sommeil du grand roi qui dort voluptueusement dans son palais de Versailles.

—Taisez-vous, seigneur de Romans: si le gouverneur de Provence vous entendait, il vous ferait pendre comme un conspirateur.

—Moi, madame... Vous ne savez donc pas que la famille de Romans est la plus ancienne du Bas-Dauphiné, et que les comtes de Grignan ne datent que de 1550.... Un Romans pendu... Oh, oh! ce serait une tache ineffaçable dans les annales de la noblesse de France.

—Vous nous faites oublier, notre cousin de Romans, que le soleil est déja au milieu de sa course, dit ma-

dame de Grignan; la chaleur est ardente et je me sens affaiblie.

— Revenons au château, mesdames, répondit le vieux seigneur de Romans. Nous pourrons causer à l'aise dans les magnifiques appartements de M. le gouverneur de Provence.

Il y avait ce jour là grande réunion au château de Grignan; le bruit de l'arrivée de madame de Sévigné s'était répandu dans le pays, et toutes les chatelaines s'empressèrent de lui rendre visite. La jeune marquise de Livron et la marquise de Lauriol attirèrent surtout l'attention de madame de Sévigné, qui ne put s'empêcher de sourire en voyant le costume suranné de la sœur du seigneur de Saint-Vallier. On parla d'abord de la comtesse de Grignan, de sa maladie, puis de toilette, de bals, des fêtes de Versailles. Le seigneur de Romans, après avoir gardé pendant une heure le plus profond silence, le rompit tout-à-coup par cette exclamation:

—Madame de Sévigné, on ne s'amuse plus à la cour du grand roi; le vieux monarque a donné dans la dévotion. Adieu pour toujours les petits soupers et les danses aux flambeaux!

—Où sont les beaux jours de la vieille fronde? s'écria madame de Sévigné.

—Ne remontons pas si loin, madame. Où sont les belles fêtes de 1664 et de 1665? Madame de Grignan représentait tantôt un amour déguisé en nymphe maritime, tantôt la belle Omphale. Vous souvenez-vous des vers de Benserade? Quant à moi, je ne les ai pas oubliés.

L'ingrate, foule aux pieds Hercule et sa massue
Quelle que soit l'offrande, elle n'est point reçue
Elle verrait mourir le plus fidelle amant
Faute de l'assister d'un regard seulement.

—Assez, M. de Romans, dit madame de Sévigné.

—Oh! c'était le bon temps alors. Lafontaine dédiait des fables à mademoiselle de Sévigné que, dans votre fierté de mère, vous appelliez *la plus jolie fille de France*.

—Ne me parlez plus de ces jours si heureux pour moi. Ma fille était alors avec sa mère; elle pouvait l'embrasser à chaque instant, et s'enivrer de joie en la voyant admirée de tous les gentilshommes de Versailles. Ah! M. de Grignan vous m'avez enlevé mon unique trésor.

Le seigneur de Romans, l'imagination exaltée par les vapeurs du vin, était hors de lui même. Tous les convives riaient en voyant sa figure rouge comme celle d'un satyre; son chapeau et sa perruque de travers.

—Bien, mesdames, bien, s'écria-t-il: permis à vous. Du seigneur de Romans il ne reste plus qu'un laid gentilhomme courbé sous le poids d'une vieillesse précoce. Mais si vous m'aviez vu au commencement de la *fronde*... Demandez plutôt à madame de Sévigné.

—Vous étiez en première ligne après le duc de Beaufort.

—Mon ami Beaufort était le plus bel homme de France; il fallait le voir lorsqu'il haranguait le peuple de Paris; il était sublime, mesdames. La multitude le suivait avec acclamations. S'il avait eu autant de tête que de cœur, il ne serait pas mort en exil, et on ne lui aurait pas donné le nom dérisoire de *Roi des halles*. Et Mazarin, ce damné de cardinal italien... Si le diable n'a pas son ame, c'est qu'il n'en a pas voulu. Vous souvenez-vous de cette chanson qu'on répétait dans toutes les rues de Paris.

Et le seigneur de Romans chanta d'une voix tremblottante les couplets de quelque Bérenger de la ligue:

Laissez passer Mazarin,
Il s'en va faire merveille,
Avec son magnifique train,
Laissez passer Mazarin.
Il dit qu'il va pour certain
Mettre à raison les rebelles:
Laissez passer Mazarin,
Laissez passer le malin.

Il a quantité d'Allemands
Qui se soulent comme polacres,
Aux dépens de nos paysans,
Le diable soit fait de ces gens.
Laissez passer Mazarin,
Laissez passer le malin.
Qu'il a de plaisans maréchaux!
En bref, il faut que je les nomme,
D'Hocquinçourt, d'Aumont ses vassaux;
Senneterre, tous tes travaux,
Ne pourront sauver cet homme,
Avec son magnifique train,
Laissez passer Mazarin.

Mazarin ruine notre roi,
Son état et sa couronne,
La France il met en désarroi,
Où es-tu, héros de Rocroy?
Viens renverser sa personne!
Gaston, et vous duc de Beaufort,
Prenez tous deux en main la fronde,
Pour le réduire à la mort.
Du peuple vous êtes les supports,
Tant dessus terre que sur l'onde.
Laissez passer Mazarin,
Il s'en va faire merveille,
Avec son magnifique train,
Laissez passer Mazarin.

Le seigneur de Romans était hors d'haleine quand il arriva au dernier couplet de la chanson de la vieille fronde: ce souvenir avait réveillé son enthousiasme, et il se croyait encore aux jours où la France avait les yeux fixés sur Paris, attendant une révolution politique du dévouement de son intrépide municipalité. Madame de Sévigné et les convives du comte de Grignan, excitaient le vieux frondeur de la voix et du geste: mais tout-à-coup le gouverneur de Provence s'écria en s'efforçant de donner à ses paroles un ton menaçant que démentait son sourire:

—Seigneur de Romans, il n'est pas permis de rappeler les chansons et les infâmes pamphlets que le démon de la fronde vomit contre le roi notre maître.



—Vive le roi ! cria le seigneur de Romans.. Vive le roi... Tout Paris l'eut porté en triomphe sur les épaules. C'était à la reine mère et au ministre cardinal que nous en voulions. Aussi j'aime à répèter encore :

Avec son magnifique train,
Laissez passer Mazarin.

—Vous souvenez-vous de la duchesse de Longueville demanda madame de Sévigné qui prenait plaisir à écouter les récits emphatiques du seigneur de Romans.

—Si je m'en souviens, madame!.. C'est comme si on demandait à un fidèle Israëlite s'il connait l'histoire de Judith et de Débora. Il me semble la voir encore mettant le feu aux canons de l'hôtel de ville. Malheureusement la Judith de la fronde ne pût couper la tête du nouvel Holopherne. Alors vous étiez dans tout l'éclat de votre beauté, madame de Sévigné. On vous admirait, on n'osait pas vous aimer. Plus tard votre cousin Bussy, le prince de Conti frère du grand Condé, votre maître, Ménage, Fouquet le surintendant des finances ont brûlé de l'encens à vos pieds. Peine perdue, soins inutiles; vous avez été la plus sage et la plus belle des dames de la cour du grand roi. Aussi Rabutin s'est-il contenté de vous appeler la *mère-beauté* et n'a pas osé vous donner une place parmi ses *femmes-galantes*.

—Seigneur de Romans, dit le comte de Grignan, vous êtes bavard comme les héros des Romans de Mlle. de Scudéry. La soirée est belle, si vous le voulez bien, mes chers convives nous irons promener dans le parc.

Chacun s'empressa de quitter la table, on se dispersa dans les allées; madame de Sévigné entraina sa fille jusqu'à l'extrêmité du parc.

— Laissons - les faire, dit le comte de Grignan, ces deux femmes ne peuvent vivre l'une sans l'autre.

CHAPITRE TROISIÈME.

DEUX CERCUEILS ET DEUX TOMBEAUX.

La mère et la fille s'assirent à l'écart derrière une haie d'aubépine en fleurs. Qui pourrait retracer leur céleste entretien qui se prolongea jusqu'au déclin du jour, aux chants harmonieux des rossignols et des fauvettes qui gazouillaient sur tous les arbres du parc! Madame de Sévigné s'arrachant la première aux délices de ce tête-à-tête, tendit la main à sa fille et lui dit :

— « Vous êtes bien injuste, ma très-chère, dans le » jugement que vous faites de vous. Vous dites que » dabord on vous croit assez aimable, et qu'en vous » connaissant davantage on ne vous aime plus; c'est » précisément le contraire : d'abord on vous craint, » vous avez un air dédaigneux, on n'espère pas pouvoir être de vos amis : mais quand on vous connait, » il est impossible qu'on ne s'attache pas entièrement » à vous. Si quelqu'un parait vous quitter, c'est parcequ'on vous aime, et qu'on est au désespoir de » n'être pas aimé autant qu'on le voudrait; j'ai en- » tendu louer jusqu'aux nues les charmes qu'on » trouve dans votre amitié, et retomber sur le peu » de mérite qui fait qu'on n'a pu conserver un tel » bonheur; ainsi chacun s'en prend à soi, de ce léger » refroidissement, et comme il n'y a pas de plaintes » ni de sujets véritables, je crois qu'il n'y aurait » qu'à causer ensemble et s'éclaircir pour se retrouver » bons amis. »

— Vous êtes un ange, ma mère! J'ai connu trop tard le prix de votre amour, je ne demande qu'une seule chose au ciel.

— Qu'il prolonge mes jours : n'ai-je pas deviné ma fille?

— Vous connaissez tous les secrets de mon cœur, ma mère....

— « J'ai une santé au dessus de toutes les craintes; » je vivrai pour vous aimer, et j'abandonne ma vie à » cette unique occupation; c'est-à-dire, à toute la » joie, à toute la douleur, à tous les agrémens et à » toutes les mortelles inquiétudes que cette passion » peut me donner. L'air qu'on respire à Grignan est » si pur!.... Je vais renouveller un bail de vie et de » santé; vous pourrez encore m'appeler votre *bellis- » sima madre*. »

— Oui, je vous appellerai toujours *Mia bellissima madre*, s'écria madame de Grignan : vous êtes belle, malgré vos soixantes-dix ans.

— Je vous aime, comme on aime à vingt ans, répondit madame de Sévigné, mon cœur ne peut vieillir.

» Aussi, bien des gens en voyant l'opéra de *Pro- » serpine*, ont pensé à vous et à moi; je ne vous l'ai » pas dit, parce qu'en me faisant Cérès et vous Pro- » serpine, tout aussitôt voilà M. de Grignan devenu » Pluton; et j'ai peur qu'il ne me fasse répondre « vingt mille fois par son chœur de musique : *Une » mère vaut-t-elle un époux?* C'est cela que j'ai » voulu éviter, car pour le vers qui est devant celui- » là : *Pluton aime mieux que Cérès*, je n'en suis pas » embarrassée : personne au monde ne peut vous » aimer autant que moi. Toutes les fois que je voyais » M. Arnaud D'Andilly, il me grondait très sérieuse- » ment; et transporté de zèle et d'amitié pour moi, » il me disait que j'étais folle, de ne pas songer à me » convertir : que j'étais une jolie paienne, que je

» faisais de vous une idole dans mon cœur, que cette » idolâtrie était aussi dangereuse qu'une autre, quoi» qu'elle me parût moins criminelle. »

— Vous n'avez tenu aucun compte des sermons de *notre bon-homme*.

— Non, ma jolie comtesse, je suis persuadée que Dieu n'a pas défendu à une mère d'aimer sa fille.

Madame de Sévigné arrivée au détour d'un petit sentier; apperçut une jeune fille appuyée contre le tronc d'un arbre; sa tête était penchée sur sa poitrine, et ses mains jointes.

— C'est Berthe, dit madame de Grignan: la pauvre fille sera venue ici pour pleurer Pierre le braconnier; elle s'est endormie, réveillons-là, ma mère, nous l'emmenerons au château.

Madame de Sévigné appela plusieurs fois la jeune paysanne qui ne répondait pas. Elle s'approcha, et la secoua fortement pour dissiper son sommeil; Berthe tirant de sa poitrine un profond soupir, leva ses yeux mourants vers madame de Sévigné et lui dit:

— Madame, laissez-moi mourir: le poison circule déja dans mes veines; vos efforts pour me rappeler à la vie, seraient inutiles. Demain je dois épouser M. Anacharsis Flaute; mais s'il plait à Dieu, je serai morte.

— Pauvre Berthe, dit madame de Grignan, je t'avais promis d'empêcher ce mariage.

— Oui, madame; vous le pouviez, mais mon père m'a conjurée, les larmes aux yeux, de ne pas rejetter un parti qui assurait le bonheur de sa vieillesse, et je n'ai pas osé refuser.

— Appelons vos gens, ma fille, dit madame de Sévigné; ils porteront Berthe au château, et peut-être il sera temps encore de la sauver.

— Non, non, madame, répondit Berthe en secouant la tête: voyez donc comme je suis pâle; mettez votre main sur mon cœur. Il ne bat plus.

A ces mots, la jeune fille tomba sur le gazon: ses yeux presque sanglants roulaient dans leur orbite, ses dents craquaient, et tout son corps semblait lutter contre la mort la plus douloureuse. Madame de Sévigné et la comtesse de Grignan, poussèrent de hauts cris. Gardes-chasses et gentilshommes s'empressèrent d'accourir, et on transporta au château Berthe expirante; on lui prodigua les soins et les remèdes; il était trop tard; le froid de la mort s'était déjà glissé dans son cœur, et les efforts des médecins n'aboutirent qu'à prolonger sa pénible agonie.

Les convives du comte de Grignan passèrent une partie de la nuit à s'entretenir diversement sur le malheur de la pauvre Berthe. Le seigneur de Romans après bien des circonlocutions, trouva moyen de remettre sur le tapis la vieille fronde et les fêtes de Versailles. Madame de Sévigné déploya toutes les grâces de l'esprit le plus fin et le plus délicat, pour charmer l'insomnie de la comtesse de Grignan. Elle parla du marquis de Sévigné son fils, de ses amours avec la célèbre Ninon de l'Enclos, de son mari, de son duel, puis de son veuvage, de son amour pour ses enfans: elle raconta mille anecdotes sur les grands personnages qu'elle avait vus à la cour de Louis XIV; discuta sur le génie de Corneille, sur les tragédies de Racine, sur l'éloquence de Bossuet, sur la science des solitaires de Port-Royal. En un mot elle passa en revue toutes les célébrités politiques, littéraires et artistiques du grand siècle. . . . .

Jamais madame de Sévigné n'avait été plus spirituelle, plus aimable: les gentilshommes du Bas-Dauphiné ne pouvaient regarder sans admiration cette femme, dont la vertu était passée pure de toute tâche à travers les miasmes de Versailles; qui avait souri de pitié en voyant à ses pieds de nombreux adorateurs, et qui, à l'âge de soixante-dix ans, charmait encore ceux qui avaient le bonheur de l'entendre. Malheureusement la mère de la comtesse de Grignan touchait à son dernier jour; c'était le flambeau qui jette un plus vif éclat au moment de s'éteindre; la fleur qui répand ses plus doux parfums quand elle est sur le point de se flétrir pour toujours.

Le lendemain, elle prétexta une légère indisposition pour ne point quitter le lit: le second jour la maladie prit un caractère des plus alarmants. M. de Grignan, la comtesse son épouse, ne voulurent plus sortir de la chambre qu'occupait madame de Sévigné. Sur le soir elle dit à sa fille:

— Comtesse de Grignan, je ne sais si je me trompe, mais il me semble que la vie m'échappe; un nuage s'étend devant mes yeux, je vous vois à peine; par l'amour que vous avez pour moi, je vous conjure de faire appeler un confesseur. Les jésuites ont dit que j'étais une paienne, une janséniste, je veux leur prouver que je ne suis jamais sortie du giron de l'église catholique, apostolique et romaine. Que ceci ne vous allarme point; le confesseur n'empêchera pas les médecins d'exercer la puissance de leur art.

Le comte et la comtesse de Grignan ne répondirent à ces paroles que par des sanglots: madame de Sévigné qui n'avait pas encore perdu cette gaîté, ce calme qui lui avaient procuré de si douces consolations dans ses malheurs, leur dit en riant:

— Enfants que vous êtes! vous pleurez comme si j'étais à l'agonie... Dailleurs quand on a soixante et dix ans on doit songer à faire ses préparatifs pour le long voyage. Ne pleurez pas; vous me feriez mourir un mois plutôt.

— Femme incomparable, s'écria le comte de Grignan... Elle nous cache ses douleurs... Elle ne veut pas attrister sa fille.

Et il entraina hors de la chambre la comtesse qui poussait de hauts cris, comme si elle se fut séparée de sa mère pour toujours. Elle devait la revoir..... morte... Lorsque son cœur maternel qui avait tant aimé, aurait cessé de battre....

Le comte s'empressa d'obéir aux dernières volontés de madame de Sévigné, et manda un prêtre de l'abbaye de Grignan. Le moine ne se fit pas attendre, et arriva au chateau, à neuf heure du soir,

— C'est vous, père Paul, dit le comte en l'accompagnant jusqu'à la porte de la chambre... Puissiez-vous par vos prières obtenir la prolongation des jours de madame de Sévigné.

— Dieu a compté les instants que chacun de nous doit passer sur la terre, répondit le religieux... Que sa sainte volonté soit faite.

Et il entra dans l'appartement de la malade. Il s'agenouilla dabord près du lit et pria avec ferveur. Un large capuchon couvrait son visage, et madame de Sévigné qui jouissait encore de tous ses sens ne put reconnaître le confesseur.

— Madame, lui dit-il, faites moi l'humble aveu de vos fautes, et celui qui a dit : tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel, vous pardonnera.

Pendant quelques instants la malade et le confesseur parlèrent à voix basse; puis le silence fut solennel et profond.

— Madame, dit le confesseur, vous ne me reconnaissez pas.

Madame de Sévigné tourna ses yeux vers le religieux dont la tête était nue. Elle secoua la tête et répondit d'une voix faible;

—Je ne vous connais pas, mon père.

—Vous avez donc oublié le jeune page qui quitta la cour de Versailles pour se faire religieux, lorsque le marquis de Sévigné devint votre époux.

—Vous êtes Charles de Folmont,... dit madame de Sévigné.

—Oui, madame, et je bénis le ciel de m'avoir appelé près de votre lit de mort, parce que la prière d'un autre, n'eut pas été si fervente que la mienne.

Le comte de Grignan et son épouse entrèrent subitement, et le prêtre n'eut que le temps de prononcer ces paroles :

—Au nom du père et du fils et du saint-esprit; moi, prêtre du seigneur Dieu, j'absous la grande dame de ses péchés.

Une heure après, madame de Sévigné avait cessé de vivre, et sa fille tombait évanouie aux pieds de son lit... le 18 avril 1696, toute la France apprit avec douleur la mort de cette femme qui sera toujours le modèle le plus parfait de l'amour maternel.

Né à Dijon, patrie du grand Bossuet, madame de Sévigné est une des plus riantes figures qui nous apparaissent dans nos annales méridionales. Tour-à-tour calomnié et exalté, son nom est arrivé jusqu'à nous couronné d'une céleste auréole.

« En vain, dit Laharpe, on a fait à madame de
» Sévigné un reproche très grave, mais qui n'est nulle-
» ment fondé : on a prétendu qu'elle fesait parade dans
» ses lettres d'un sentiment qui n'était point dans
» son ame; qu'en un mot, elle n'aimait point sa
» fille. Cette accusation est non seulement dénuée
» de preuve, mais de probabilité : on n'affecte pas
» ce ton là, et si madame de Sévigné ne sentait
» rien, qui donc l'obligeait à cette effusion de ten-
» dresse? A quoi bon cette pénible hypocrisie? heu-
» reusement elle est impossible. On contrefait plutôt
» le cœur d'un amant que le cœur d'une mère; et
» madame de Sévigné ne pouvait puiser que dans le
» sien, cette prodigieuse abondance d'expressions
» qui ne pouvait se sauver d'une ennuyeuse mono-
» tonie qu'à force de vérité. »

Il n'entre pas dans notre plan de discuter sur le mérite littéraire de madame de Sévigné; nos plus grands littérateurs, l'ont proclamé hautement; aussi, au lieu de m'égarer dans une aride appréciation, je reviens avec mes lecteurs au château de Grignan.

Toute la noblesse du voisinage a voulu assister aux obsèques de madame de Sévigné. Le corps exposé sur un lit de parade, reçoit la bénédiction de tous les habitans de la petite ville. Puis il est revêtu d'une robe de soie avec une ceinture d'argent; on l'enferme dans un cercueil en plomb, recouvert d'un drap d'or, et le clergé s'achemine vers le lieu de la sépulture de la famille de Grignan. A la porte de l'église, le cortége rencontre un autre cercueil; celui de Berthe épouse de Pierre le braconnier : il est recouvert d'un linceuil plus blanc que la neige, et surchargé de couronnes de roses blanches. On a creusé deux tombes, l'une sous le gazon du cimetière, l'autre sous le marbre du caveau sépulchral; la première pour la paysanne, l'autre pour la grande dame. Les prêtres ont psalmodié les prières pour les morts.

Bénédiction à la fille du peuple!

Que la paix du seigneur soit avec la grande dame!

. . . .

. . . .

Franchissons une espace de quatre-vingt dix-sept ans; nous sommes en quatre-vingt-treize. Le marteau révolutionnaire brise tout, les temples, les autels et les tombeaux. Les habitans de Grignan profanent la demeure sépulchrale de leurs anciens seigneurs. Le cercueil de madame de Sévigné n'est pas respecté. Il est de plomb, objet irrésistible à la basse avidité du peuple spoliateur. On le brise. On trouve le corps parfaitement conservé. On s'arrête dominé par la vénération qu'inspire toujours un grand nom : mais la vue de la ceinture d'argent dissipe toutes les craintes, et la robe est mise en lambeaux. On dit que quelques-uns des témoins les emportèrent avec respect, et les ont conservé longtemps comme des reliques.

Les destinées des choses d'ici bas sont-elles bizarres!!

Le grand nom de madame de Sévigné n'a pu sauver ses ossements de la profanation... Et si on allait au cimetière de Grignan, on trouverait encore sous quelque banc de gazon, les restes intacts de Berthe, dans la tombe du braconnier.

J.-M. Cayla.

LE THON ET SA PÊCHE.

PÊCHE DU THON.

Parmi les poissons qui, tous les ans, à une époque précise, abandonnent l'Océan, pour entrer dans le bassin de la Méditerranée, le Thon mérite de nous occuper le premier, à cause de son abondance et des riches produits que l'on retire de sa pêche. Cette migration a lieu vers le comencement du printemps. Après avoir franchi le détoit de Gibraltar, les Thons se séparent en deux groupes immenses : l'une se dirige vers les rivages d'Afrique, l'autre vers ceux de l'Europe. Ceux-ci se répandent bientôt dans les mers d'Espagne et de France, et arrivent enfin, pour y déposer leursœufs et féconder sur les côtes de Sardaigne, après être passés entre l'île d'Elbe et la Corse, ou avoir remonté le canal de Piombino. Les autres, en longeant les rives africaines, viennent frayer dans la mer noire ; ils suivent, dit-on, en y allant, la rive droite du Bosphore, et longent en revenant sa rive gauche.

Ce fait surprenant n'avait pas échappé aux anciens, qui l'avaient interprêté, à la vérité, d'une singulière façon ; ils supposaient que le Thon voyant plus clair de l'œil droit que de l'œil gauche, il était ainsi déterminé à suivre invariablement cette marche. Aristote en enregistrant cette ridicule explication, sans la réfuter, lui donna une sorte de consécration ; Pline renchérissant encore ajoute que, dans le Bosphore, auprès de Calcédoine, il existe un grand rocher d'un blanc si éclatant qu'il effraie ces poissons et les force ainsi à se jeter du côté de Bysance, aujourd'hui Constantinople.

Du reste, quoi qu'il en soit de la cause réelle qui décide les Thons plutôt vers un littoral que vers l'autre, en entrant dans la Méditerranée, ou en regagnant l'Océan, ce fait est constant, et c'est sur la connaissance exacte des époques auxquelles ont lieu leur passage sur les parages qu'ils fréquentent, que repose le succès de leur pêche.

Il faut dire néanmoins que de nombreuses troupes de Thons ne quittent pas l'Océan ; on en voit de fort con-



sidérables s'arrêter pour frayer sur quelques points des côtes de France et d'Espagne. Dans le golfe de Biscaye, par exemple, ils ne s'étendent pas au loin, vers le nord, sur le littoral français; ils se tiennent entre Biarritz à Fontarabie; à partir de cette zone, et en remontant ils manquent complètement; aussi on n'en pêche plus à Capbreton, quoique ce village soit à une très-petite distance des parages où cette espèce abonde.

Il existe un grand nombre de manières de pêcher le Thon. La voracité de ces poissons est telle qu'il suffit du plus grossier appat pour les attirer; leur goût pour les Maquereaux et les Sardines est si marqué, qu'on les fait tomber facilement dans les pièges qu'on leur tend, en imitant, même très imparfaitement, la forme de ces poissons qu'ils poursuivent avec acharnement pour en faire leur proie. C'est ainsi que l'on voit un bâteau à voile trainer à sa suite des lignes, dont les hameçons sont garnis d'un petit sac de toile en forme de petit poisson, ramener à chaque course plus de cent cinquante Thons.

Les pêches d'un très-grand rapport, et qui varient dans les diverses localités où l'on se livre à ce genre d'industrie, ont lieu à l'aide de filets d'une étendue considérable que l'on rend sédentaires, en les lestant avec beaucoup de soin, ou que l'on traine à des distances, souvent grandes, sur les côtes, au moment que les Thons fréquentent ces lieux.

En Provence, en Corse, en Sardaigne, cette pêche se pratique avec une pompe qui a conservé quelque chose des fêtes antiques. On sait, d'Oppien, que les pêcheurs, ses contemporains, avaient le soin, avant de jeter leurs filets à la mer, d'immoler un Thon à Neptune pour se rendre ce Dieu favorable; offrande qu'ils renouvelaient à la fin de la pêche.

C'est aussi aux sons des instrumens de musique où nos pêcheurs provençeaux se rendent sur le rivage au moment de se livrer à la pêche du Thon. Tout est réglé d'avance; la caravane a élu un chef suprême à qui est dévolue la direction de la pêche. Il tient la haute main sur tout ce qui ce fait pendant tout le temps que dure cette opération; il ordonne, il juge sans appel, il punit, il récompense; tous relèvent de son autorité c'est le Roi *(Lé Rey)*. La veille, le roi trace lui-même la madrague; c'est sous sa direction que les filets sont tendus. On peut se faire une juste idée de l'appareil que la pêche, dite à la madrague, nécessite en se représentant un espace considérable, occupé par des compartimens sous-marins, formés par le *thonnaire*, sorte de filet replié plusieurs fois sur lui-même, que soutiennent verticalement des flottes de liége et qu'assujettit un énorme lest de pierres; des deux extrémités, l'une est retenue par des cordes fixées sur le littoral, l'autre est amarrée à une ancre au fond de la mer.

Les dimensions de ce filet sont immenses; qu'on se figure que la mer doit avoir dans l'endroit où on le jette au moins cent-huit pieds de profondeur, et le filet cent soixante-deux pieds de hauteur. La madrague résulte de la manière dont le thonnaire est replié sur lui-même et divisé en chambres, espaces que doivent parcourir les Thons jusqu'à ce qu'ils soient arrivés dans la dernière que l'on appelle la *Chambre de mort*. Celle-ci est formée d'un fil de chanvre plus fort, les mailles en sont aussi plus serrées, elle doit en effet supporter tout le poids et les efforts des poissons qui y sont renfermés. Il y a des madragues à cinq ou à sept chambres.

Pour forcer les Thons à suivre *l'allée de Chasse* qui conduit à la chambre de mort, on les presse et on les pousse à l'aide d'un filet long de plus de vingt brasses, que deux bâteaux tiennent tendu derrière eux, et que l'on ne fait avancer qu'avec précaution, afin de donner le temps aux poissons de s'entasser dans le dernier compartiment de la madrague.

Lorque le roi de la pêche croit être parvenu à avoir fait entrer tous les poissons qu'il poussait devant lui dans la chambre de mort, il arbore un pavillon à son bâteau. Aussitôt la population qui couvre le rivage fait retentir les airs de cris de joie mille fois répétés; la mer se couvre de petites embarcations, on se hâte d'arriver sur le lieu de la scène. Le Roi, lui, impassible, donne le signal; on s'apprête à tirer du fond de l'eau la chambre de la mort. C'est un spectacle curieux que de voir ainsi entassés dans un petit espace et s'élever au-dessus des flots sept ou huit cents poissons, dont quelques-uns énormes, se débattant pour échapper à une mort certaine. Des hommes armés de bâtons garnis de crocs de fer les harponnent et les tirent dans les barques, quelquefois après avoir couru de grands dangers.

Le produit de la pêche est amené à terre, et déposé aussitôt dans de grandes halles couvertes; là les pêcheurs avec une adresse qui étonne, dépècent les Thons; en un instant les chairs sont séparées en six parties, destinées, chacune à une salaison particulière. La chair des plus jeunes, préparée avec plus de soin, est ensuite vendue dans toute la France sous le nom de *Thon mariné*.

Le produit annuel des pêcheries établies sur les côtes de Provence est fort considérable; on le comprendra aisément en se rappelant combien sont nombreuses les troupes de Thons qui fréquentent ces parages; à Marseille, par exemple, on a pris, en un seul jour, jusqu'à huit mille de ces poissons.

La chair du Thon est savoureuse et délicate; elle à quelque rapport avec celle de veau; il faut dire pourtant, que chacune des parties séparée avec soin par les pêcheurs a un goût particulier: la tête et le parvis du ventre sont les morceaux que l'on préfère; les romains, si avancés dans l'art de la gastronomie, professaient au reste pour ces parties la même préférence,

Les couleurs qui distinguent ce poisson sont agréables et brillantes. Son dos a la nuance de l'acier poli; le ventre et les flancs sont d'un blanc argenté. Toutes ses nageoires sont jaunes, à l'exception toutefois de la première dorsale et de la caudale, qui sont toujours grisâtres.

Les Thons peuvent acquérir des dimensions considérables. On en trouve assez communément qui pré-

sentent une taille de dix pieds, et un poids de cent dix à cent-vingt livres. Le père Cetti assure que les Thons du poids de mille livres ne sont pas très-rares en Sardaigne, et que l'on y en a pris quelquefois qui ne pesaient pas moins de dix-huit cents livres.

Naturellement voraces, ces animaux consomment une énorme quantité de nourriture. Ils se nourrissent de plusieurs poissons plus petits qu'eux, mais il n'épargnent pas toujours les jeunes individus de leur propre espèce; souvent, lorsque leur proie habituelle leur manque, ils se gorgent avec avidité de diverses sortes d'Algues, et trompent ainsi la faim dévorante qu'ils ne peuvent assouvir.

Ils ont à leur tour des ennemis acharnés: les Requins, les Renards de mer, quelques grands Squales et les Xiphias ne cessent de leur faire la guerre.

Durant leur traversée d'Europe en Amérique, ou d'Amérique en Europe, les marins voient souvent des Thons accompagner leurs vaisseaux pendant plus de quarante jours. Il est probable qu'ils s'approchent ainsi des navires à cause de la facilité qu'ils ont de se procurer une nourriture abondante au milieu des substances que l'on jette à la mer. Toutefois, ainsi que l'a noté l'illustre Commerson, un autre motif pourrait bien les retenir dans ce voisinage au milieu des mers chaudes de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, où les rayons ardens du soleil des tropiques les fatiguent. Une escadre est alors, pour eux, un abri flottant qui leur offre les mêmes avantages que les promontoires élevés.

Les naturalistes ont long-temps considéré le Thon comme une espèce du grand genre scombre (*scomber* LINN.); mais Cuvier l'a choisi pour type de son nouveau genre Thon (*Tynnus*, Cuv.), et l'a placé parmi les poissons acanthoptérigiens, ordre qui constitue la plus nombreuse division des poissons ordinaires.

J.-B. NOULET.

CHRONIQUES ET LÉGENDES MÉRIDIONALES.

I.

LES QUATRE FILS D'AYMON.

Avant-Propos.

Depuis long-temps on connait, sous la dénomination générale de *chroniques*, les ouvrages historiques qui traitent des premiers temps de la monarchie, et que nous devons à la plume des écrivains du moyen-âge. Il n'est pas de nation dans toute l'Europe qui ne possède quelques chroniques, quelques légendes, et tous les anciens annalistes donnent une origine plus ou moins fabuleuse aux peuples dont ils avaient entrepris d'écrire l'histoire. Après que les Normands, et les autres barbares du nord eurent porté dans l'Europe méridionale leur ignorance et leur barbarie, les historiens dégénérèrent presque tous en romanciers, et les annales ne furent plus qu'un amas de faits incroyables et d'aventures merveilleuses. Néanmoins au milieu de ce fatras de contes plus ou moins absurdes, surgissent des faits importans, et qui peuvent être considérés comme des renseignemens utiles pour l'histoire de la nation.

Un fait à constater, c'est que l'origine de tous les peuples est enveloppée de ténèbres plus ou moins épaisses. L'histoire de la Grèce commença par les fables de Linus, d'Amphion, d'Orphée, puis vinrent les chants homériques et les grands historiens. Rome elle-même, Rome la grande cité, ne se cache-t-elle pas d'abord sous le voile mystérieux de la merveilleuse histoire de Rhea Sylvia, de Rémus et de Romulus, de Numa Pompilius et de la nymphe Égérie?

La mythologie des peuples modernes est moins riante que celle des anciens. Dans la tourmente qui agita l'Occident pendant plusieurs siècles, il s'éleva deux puissances, la monarchie et le clergé. Ces deux puissants mobiles de l'enthousiasme et du courage, donnèrent naissance à la chevalerie, l'un des faits les plus importans du moyen-âge. Alors on s'accoutuma à regarder comme un droit sacré celui de se faire justice par soi-même. Chaque seigneur, méprisant toute autorité, abusant de la supériorité de ses forces, regardait comme chose juste, tout ce qu'il osait entreprendre, et tout ce qu'il pouvait exécuter. De là naquit cette vénération des peuples pour la force du corps. Pour être un héros, il fallait avoir la taille d'un géant, fendre une montagne avec son épée, et monter un cheval qui put aller dans un jour d'une extrémité de la France à l'autre. Qui n'a pas lu quelques pages des poëmes héroïques des bardes de l'Écosse, et des scaldes des montagnes de la Scandinavie? Qui de nous

n'a pas tremblé cent fois en écoutant sa grand-mère quand elle lui racontait les exploits des chevaliers du *Cygne* ou de la *Table ronde*, des douze pairs de Charlemagne, de son neveu Rolland qui fit une brèche dans les Pyrénées d'un seul coup de sa Durandal? Ne nous semble-t-il pas voir encore, l'évêque Turpin avec sa mitre, l'empereur armé de sa redoutable *Joyeuse*, et suivi d'intrépides chevaliers qui ont à lutter, tantôt contre un géant, tantôt contre les enchantemens de quelque magicien.

De tous ces héros qui nous apparaissent dans les ténèbres de l'histoire, environnés d'une auréole fantastique, il n'en est pas dont la gloire soit plus populaire que celle des quatre fils d'Aymond, nobles et vaillans chevaliers qui défièrent pendant plusieurs années la toute puissance de Charlemagne, empereur d'Occident. Et pourtant les noms de ces intrépides guerriers qui devraient être inscrits depuis longtemp dans nos chroniques méridionales, seraient à peine connus aujourd'hui, si un de nos vieux romanciers ne les eût sauvés de l'oubli. Nos volumineuses biographies qui contiennent bien souvent des noms de



CHATEAU DES QUATRE FILS D'AYMON, PRÈS SAINT-ANDRÉ DE CUBZAC (Gironde).

personnages fort obscurs, ne disent rien de ces nobles preux.

Néanmoins, on lit dans l'histoire, que le duc Aymon, prince des Ardennes et Saxon d'origine, fut nommé par Charlemagne, gouverneur de la province de l'Albigeois: Renaud, son fils aîné, fut aussi gouverneur de Montauban, et quelques chroniqueurs lui attribuent même la fondation de cette ville. Froissart a consigné dans ses chroniques les faits d'armes des quatre fils d'Aymon, et les prodiges étonnans opérés par leur cousin Maugis.

La gloire des nobles preux devait être regardée comme un fait incontestable dans le moyen-âge; puis l'Arioste, le grand poète, choisit Renaud de Montauban pour un des principaux personnages de son poëme de *Roland le Furieux*.

L'Arioste parle aussi de la belle *Bradamante*, fille de Béatrix et du duc Aymon. C'est de cette héroïne qu'il fait descendre le duc de Ferrare son protecteur auquel il dédie ses vers, et Anne de Bretagne, première femme de Louis XII.

L'histoire des quatre fils d'Aymon, comme celle de Roland, de l'archevêque Turpin, des douze pairs de Charlemagne, se perd au milieu des fables ridicules inventées par nos premiers romanciers. Quoiqu'il en soit, ces grandes figures nous apparaissent pleines de majesté dans le passé ténébreux, et sont pour ainsi dire, les *palladium* de notre histoire nationale.

Maintenant que je vous ai initiés au génie de nos vieux romanciers, je vais vous raconter la *merveilleuse* histoire des nobles et vaillans chevaliers, les quatre fils d'Aymon.

Ne souriez pas de mépris; il n'y a pas loin du sublime au merveilleux. Les Grecs ne croyaient-ils pas aux exploits fabuleux d'Achille et de Patrocle? Encore enfans, n'avons-nous pas senti notre enthousiasme se réveiller en écoutant les récits de *vaillantises* de nos preux?

Je commence.......

II.

HISTOIRE DES NOBLES ET VAILLANTS CHEVALIERS LES 4 FILS D'AYMON.

Charlemagne vainqueur des Saxons et des Sarrasins fit publier dans son vaste royaume qu'il invitait à une grande fête tous les chevaliers de France, et leur assigna pour lieu de rendez-vous sa bonne ville de Paris.

C'était en l'an 784. Grande fut l'affluence des chevaliers qui se rendirent à Paris des provinces les plus éloignées. Là, se trouvèrent réunis, des rois, des ducs, des princes, des barons, et les plus vailans chevaliers de la chrétienneté. Galeran de Bouillon, Salomon de Bretagne, Aymon de Baulan, Huon, comte du Mans et les douze pairs de France, se pressaient autour de Charlemagne. Tous ces puissans seigneurs étaient revêtus d'habits magnifiques, et renommés pour leur vaillance; mais aucun ne pouvait se vanter de surpasser Aymon, duc de Dordone. Cet intrépide chevalier avait ammené à la cour de l'empereur ses quatre fils, Renaud, Alard, Guichard et Richard. Jamais plus belle lignée n'avait flatté l'orgueil d'un père. Aussi le duc Aymon ne s'écartait jamais de ses enfants qui captivaient les regards de toute les dames de la cour.

Les fêtes furent des plus brillantes, et pendant plusieurs jours, les joûtes et les tournois se succédèrent sans interruption. Néanmoins l'empereur était triste, et souvent des larmes s'échappaient malgré lui de ses yeux.

— Très-puissant et redouté Seigneur, lui dit le duc Aymon, vous êtes le plus grand empereur de la terre; pourquoi donc paraissez-vous si triste au milieu de la joie de vos serviteurs?

— Mon cousin, répondit Charlemagne, en tirant un profond soupir de sa poitrine, vous savez que j'ai envoyé Lohier, mon très-cher fils, devers le duc Beuves d'Aigremont. Il ne vient pas, et je crains que mal ne lui soit advenu.

— Pourquoi vous alarmer si promptement, Seigneur? Le duc d'Aigremont craint trop votre puissance pour qu'il soit tombé un seul cheveu de la tête de votre fils.

— Telle soit la volonté de Dieu et de la Vierge, répliqua Charlemagne. Demain, ajouta-il, vous ammenerez vos quatre fils: je veux les armer chevaliers de ma propre main.

Renaud, Alard, Guichard et Richard parurent le lendemain devant l'empereur qui ne put s'empêcher d'admirer la noblesse guerrière empreinte sur leurs fronts.

Charlemagne émerveillé dit à son sénéchal:

— Apportez-moi les armes du roi de Cèdre que je tuai à la bataille de Damperonne; je veux les donner à Renaud.

Le jeune guerrier mit un genoux en terre; l'empereur lui ceignit l'épée, et Oger le Danois, son cousin, lui mit les éperons.

— Que Dieu vous rendre les plus intrépides et les plus glorieux chevaliers du monde! dit l'empereur en embrassant successivement les quatre fils du duc de Dordone.

— Très-puissant seigneur, s'écria Aymon dans un transport de reconnaissance, moi et mes fils vous servirons fidèlement jusqu'à la mort!

— Ainsi soit fait, mon cousin....

Et l'empereur à ces mots rentra dans son palais pour s'entretenir quelques instans avec Éginard, son secrétaire et Emma sa fille chérie. Assis près d'une fenêtre, il écoutait le savant Éginard qui lui lisait les merveilleux récits qu'il avait composés sur la guerre contre les Sarrasins. Tout-à-coup, il interrompit le secrétaire et lui dit:

— Éginard, regardez bien là-bas, ne voyez-vous rien venir?

— C'est un escadron de chevaliers, seigneur.

— Ils portent un cadavre s'écria Emma d'une voix tremblante.

— Lohier, Lohier, mon fils bien-aimé, s'écria Charlemagne.

Et il courut à la rencontre du cortége funèbre. Pendant plusieurs jours les grands seigneurs de la cour furent dans le deuil. L'empereur ne se consola de la mort de son fils, que dans l'espoir d'une vengeance aussi prompte que terrible. Il manda les ducs, les barons et les chevaliers. Aymon se rendit à Paris avec ses quatre fils, et dit à Charlemagne.

— Très-haut seigneur, mon frère d'Aigremont a forfait à l'honneur; il est coupable de la mort de votre fils, aussi suis-je prêt à marcher contre lui.

Le duc de Beuves, attaqué par tous les vassaux de l'empereur, et trahi par le perfide Ganelon, périt en combattant vaillamment.

Charlemagne pour reconnaître hautement les services de ses vassaux, tint une cour plénière à Paris, où il les convoqua tous. Le duc de Dordonne s'y rendit avec ses fils. Les fêtes recommencèrent, et Renaud fut, comme auparavant, l'objet de l'admiration des plus belles dames. Aussi les autres chevaliers le jalousaient-ils secrètement. Un jour Bartelot, neveu de l'empereur, lui dit:

— Cousin Renaud, voulez-vous jouer aux échecs?

— Je le veux, cousin Bartelot.

— Si vous êtes si heureux au combat qu'au jeu, vous serez le rempart de la chrétienneté, dit Bartelot, quelques instans après qu'ils eurent commencé à jouer.

— Mon cousin, aujourd'hui la roue de la fortune tourne pour moi, demain elle tournera pour vous, répliqua Renaud, en fesant glisser les dés d'ivoire sur l'échiquier, qui était d'or massif.

— Cousin Renaud, Maugis, fils du duc d'Aigremont et votre parent, est un habile enchanteur, et je crois qu'il vous a enseigné quelque ruse diabolique pour gagner au jeu.



LES QUATRE FILS AYMON MONTÉS SUR BAYARD.

— Calomniateur et félon, s'écria Renaud en grinçant des dents, tant sa colère était violente, je laverai cette injure dans ton sang.

Il lança l'échiquier contre la tête du neveu de Charlemagne qui tomba mort à ses pieds. Cette triste nouvelle se répandit bientôt dans tout Paris, et les

quatre fils d'Aymon se hâtèrent de partir, guidés par leur cousin Maugis. Ils ne séjournèrent pas long-temps à Dordonne, et cherchèrent un asile dans la forêt des Ardennes.

Sur un rocher inaccessible, au pied duquel coule la Meuse, ils construisirent un château qu'ils nommèrent Montfort. Ils n'y furent pas long-temps à l'abri de la colère de Charlemagne. L'empereur, pour venger la mort de son neveu Bartelot, assiégea les intrépides chevaliers dans leur citadelle. Deux fois il fut repoussé; les fils Aymon auraient bravé long-temps sa colère, si leur fort n'eut pas été livré par trahison. Renaud parvint à se sauver avec ses frères et son cousin Maugis. Ils se jetèrent plus avant dans la forêt des Ardennes, où ils vécurent pendant quelques mois comme des sauvages. Renaud, fatigué de cette vie errante et exposé à tant de périls, dit à son cousin Maugis :

— Cousin, ne vaudrait-il pas mieux mourir une fois qu'être toujours à l'agonie ?

— Renaud dit vrai, s'écrièrent les trois frères.

— Revenons en France, mes frères; nous irons à Dordonne; et peut-être que notre père aura pitié de nous.

Le soir même ils se mirent en route. Après un voyage aussi long que pénible, ils arrivèrent au château de leur père. Personne ne les reconnut, et la duchesse leur mère fut même sur le point d'ordonner à ses valets de chasser ces étrangers du château. Mais la pitié triompha de son orgueil, et elle dit au maître d'hôtel :

— Donnez à manger à ces pélerins; peut-être mes enfans, à l'heure qu'il est, ont faim comme eux.

— Vous avez des enfans, madame la duchesse ? dit Renaud, en déguisant sa voix.

— Oui, mon frère; j'étais la plus heureuse des mères; mes quatre fils étaient les plus beaux et les plus intrépides chevaliers de France.

Alors Renaud s'approcha de sa mère qui le reconnut à une certaine marque qu'il avait au front.

Belle fut la journée pour la duchesse et ses enfans. Le duc Aymon arriva le soir de la chasse; il fut d'abord violemment irrité du retour de ses fils; mais peu à peu la colère céda à la tendresse paternelle, et il leur dit :

— Mes enfans, je suis le plus infortuné des pères; l'empereur m'a forcé de tirer l'épée contre vous, et je lui ai juré de ne vous porter jamais secours. Partez, mes enfans; si Charlemagne savait que je vous ai donné asile dans mon château, je serais perdu.

— Ne craignez rien, mon père, répondit Renaud, nous partirons demain.

Le duc Aymon leur donna beaucoup d'or, des habits magnifiques, et les bénit quand ils franchirent le seuil du château paternel....

Le roi Yon, si célébré par nos vieux romanciers, régnait alors en Gascogne; Renaud, ses frères et son cousin Maugis apprirent qu'il était menacé par une armée de Sarrasins, et résolurent de lui porter secours. Ils se mirent en marche, traversèrent la Brie, le Gatinois et l'Orléanais, faisant partout un immense dégat. Ils arrivèrent à Bordeaux le jour même où le roi Yon apprit que Borgon, général des Sarrasins, était parti de Toulouse.

Le monarque gascon, instruit de l'arrivée des quatre fils d'Aymon et de leur cousin Maugis, courut à leur rencontre, et les accueillit comme des fils d'empereurs. Des messagers annoncèrent que les Sarrasins n'étaient qu'à quelques lieues de Bordeaux. Yon, effrayé, ne savait quel parti prendre, lorsque Renaud lui dit :

— Soyez sans crainte, seigneur : avec le secours de Dieu et l'intercession des saints du paradis, nous triompherons de cette armée de Sarrasins suscités par le démon. Ordonnez seulement à vos chevaliers de prendre les armes, et avant la fin du jour, je vous amènerai le terrible Borgon pieds et poings liés.

— Ah mon cousin, dit le roi Yon, vous me rendez l'espérance et la vie.

L'armée sortit en ordre de bataille; Renaud, ses frères et Maugis marchaient en tête; l'aîné des fils d'Aymon était monté sur son cheval Bayard, qui jetait le feu par les yeux, et appelait le combat par de fiers hennissemens.

— Mes amis, cria Renaud aux chevaliers qui l'entouraient, exterminons ces Sarrazins.

Emporté par Bayard, il se précipita au milieu des ennemis, et arbora l'étendard de la croix au-dessus de la tente de Borgon. Le général sarrasin résista d'abord au choc des chrétiens dont les efforts étaient décuplés par la présence des quatre fils Aymon et de l'enchanteur Maugis. Il combattit corps à corps avec Renaud qui le terrassa, lui fit grace de la vie et le conduisit au palais du roi Yon. Le monarque lui dit, après l'avoir embrassé :

— Mon cousin, je vous dois ma couronne et la vie; comment pourrai-je vous récompenser d'un si grand bienfait ?

— Sire, dit Renaud, vous possédez un trésor plus précieux pour moi que tous les joyaux de l'empereur Charlemagne.

— Parlez, mon cousin, et je vous l'accorderai.

— Sire, ajouta Renaud en fléchissant le genou, je vous demande la main de votre fille.

Lors Yon se tourna vers la belle Clarice, et lui dit :

— Ma fille, as-tu ouï les paroles de ce noble chevalier, notre sauveur ?

— Je serai fière d'avoir pour époux ce Renaud, le fils du duc de Dordonne, dont les exploits ont déja fait tant de bruit dans tout le monde, répondit Clarice en rougissant.

Les ducs, les barons et les chevaliers battirent des mains, et trois jours après, Renaud épousa la belle Clarice dans la cathédrale de Bordeaux.

Les quatre fils d'Aymon étaient grands chasseurs, et Maugis passait pour le plus habile veneur qui eut jamais poursuivi les loups dans la forêt des Ardennes. Aussi remontaient-ils souvent le cours de la Garonne, et s'amusaient-ils à giboyer pendant des mois entiers.

Un jour, Renaud remarqua un petit tertre propre à servir d'emplacement à un château de plaisance. Il demanda au roi Yon la permission de le faire bâtir.

— Je le veux de grand cœur, dit le roi de Gascogne; mais dites-moi quel nom vous donnerez à votre château?

— Sire, je l'appellerai Montauban, et j'espère que dans deux ans, le lieu ne sera pas désert, parce que j'ai intention d'exempter de toutes charges, les bourgeois et les vilains qui voudront s'y établir.

— Bien, bien, mon fils, dit Yon; je souhaite que Montauban [1] devienne un jour une grande ville; car notre plus vif désir est de vous retenir dans notre royaume de Gascogne...

Pendant que les quatre fils d'Aymon étaient occupés à faire construire leur château, un chevalier arriva de Paris, et annonça que Charlemagne avait promis sa couronne d'or au cavalier dont le palefroi courrait le mieux.

— J'irai à Paris, s'écria Renaud, et si mon fidèle Bayard n'est pas fasciné par quelque enchanteur, je vous jure que vous verrez à Montauban la couronne de l'empereur.

Il partit avec ses frères, son cousin Maugis, et arriva à Paris avant les autres chevaliers et paladins. Bayard fit merveille, et Renaud, ayant saisi la couronne, s'avança vers Charlemagne et s'inclina respectueusement:

— Ma courenne est à vous, noble paladin, dit l'empereur... Quel est votre nom?

— Je suis le fils aîné d'Aymon, duc de Dordonne, répondit Renaud.

— Renaud! Renaud! répétèrent les chevaliers en se mettant à sa poursuite.

Ils ne purent l'atteindre; Bayard courait avec la rapidité de l'éclair, et galoppa sans s'arrêter jusqu'à Melun, où Maugis ne tarda pas à rejoindre les quatre fils d'Aymon, ses cousins.

— Hâtons-nous, mes amis, leur dit-il; Charlemagne et ses chevaliers sont à notre poursuite. Courons nous enfermer dans Montauban où nous serons bientôt assiégés.

En effet, l'empereur, irrité de l'audace de Renaud qui lui avait enlevé sa couronne, fit un appel à ses puissans vassaux. Son neveu Rolland, déja renommé parmi les preux, Richard de Normandie, Samson de Bretagne, Geoffroid d'Avignon, Desiré d'Espagne et l'archevêque Turpin, déployèrent leurs bannières sous les murs de Montauban, le jour de Pâques fleuries.

Le siège traînant en longueur, les seigneurs, pour se distraire, chassaient dans les pays voisins. Maugis ne tarda pas à s'apercevoir que l'empereur lui-même s'absentait quelquefois du camp.

[1] Vers le même temps, les quatre fils d'Aymon bâtirent sans doute le château dont on voit les ruines près de Saint-André de Cubzac.

— Cousin, dit-il un jour à Renaud, la journée est belle, les seigneurs sont à la chasse, et la garde du camp est confiée à l'archevêque Turpin; sortons de Montauban, et allons faire du dégât. Roland et Olivier sont loin d'ici.

— De par Dieu, s'ils nous laissent le temps de bien *besogner*, dit Renaud, il y aura grandes clameurs au camp des ennemis.

Ils sortirent de la ville quelques instans après; Renaud après avoir recommandé à ses amis de le suivre, piqua des deux, et Bayard l'emporta au milieu du camp ennemi. L'archevêque Turpin courut sur lui à toute bride; et ils se portèrent de rudes coups; Renaud, indigné de se voir arrêté si long-temps par le vieux prélat, le frappa avec tant de force qu'il le fit chanceler:

— Père, lui dit-il, vous devriez être dans votre église à chanter matines, et non pas vous amuser à guerroyer comme un chevalier ou un paladin.

Il se fit grand tumulte dans le camp; le combat fut des plus rudes; Anger, monté sur Boifort, repoussa d'abord les quatre fils d'Aymon; mais Renaud ne tarda pas à triompher, et Maugis s'étant avancé jusqu'au milieu du camp, emporta le dragon d'or que Roland avait placé au-dessus de sa tente. Puis, ils rentrèrent dans Montauban, et lorsque Charlemagne revint de la chasse, il aperçut le dragon de Rolland au-dessus de la plus haute tour de la ville.

— Mes amis, s'écria-t-il avec joie, je crois que l'archevêque Turpin s'est emparé de Montauban. Voyez-vous le dragon de Rolland au haut de cette tour?

— Oui, oui, répliqua Rambeau le franc; vos oiseaux vous ont coûté cher; les fils d'Aymon nous ont battus, et ont pillé le camp.

L'empereur jura par Saint-Denis qu'il en tirerait une vengeance éclatante; le siége traînait toujours en longueur; et, désespérant de s'emparer de Montauban, il envoya un messager au roi Yon, pour le sommer de lui livrer les quatre fils d'Aymon. Le roi de Gascogne hésita long-temps; craignant la colère de l'empereur, il se détermina à trahir les nobles chevaliers qui l'avaient si bien secouru dans les jours de péril. Il répondit à Charlemagne qu'il trouverait les quatre fils d'Aymon dans les plaines de Vaucouleurs.

En même temps, il écrivit à Renaud de Montauban, que l'empereur voulait faire la paix; qu'il les attendait dans les plaines de Vaucouleurs avec ses douze pairs, et qu'ils n'avaient qu'à s'y rendre, armés de leurs épées seulement. Renaud qui se méfiait de Charlemagne, balança long-temps; enfin, il se détermina à partir, et le lendemain, après la messe, il sortit de la ville avec ses trois frères et son cousin Maugis.

Quand ils arrivèrent à la plaine de Vaucouleurs, ils ne virent personne; les chevaliers de l'empereur s'étaient embusqués dans un bois pour les surprendre.

— L'empereur n'est pas venu au rendez-vous, dit Renaud; pourtant je n'ai pas intention de pousser jusqu'à Paris.

— Nous sommes venus pour vous faire périr de *male-mort*, s'écria au même instant Foulques de Mont-Morillon qui sortit de son embuscade à la tête de nombreux cavaliers.

Les quatre fils d'Aymon firent entendre chacun leur cri de guerre, et le combat commença avec acharnement. Guichard fut pris par les soldats de l'empereur qui résolurent de l'emmener à Paris pour le faire mourir aux yeux de toute la cour.

Le chroniqueur qui a écrit la vie merveilleuse et héroïque des quatre fils d'Aymon, semble se complaire dans les détails de ces combats qui surpassent les forces humaines; il parle avec complaisance de ces grands coups d'épées qui fendaient un homme de la tête aux pieds; de ces coursiers plus rapides que l'éclair que les enchanteurs avaient rendus invulnérables. Je ne suivrai pas le naïf et crédule Huon de Villeneuve dans ses longues et interminables descriptions....

Renaud et ses frères ne pouvaient plus résister à leurs ennemis qui revenaient sans cesse à la charge; tout-à-coup, Maugis arriva monté sur Bayard, et le combat changea de face. Les soldats de l'empereur prirent honteusement la fuite, et les quatre fils d'Aymon se dirigèrent vers la Gascogne, dans le dessein de punir de mort le perfide Yon.

A peine arrivés à Montauban ils reçurent un messager du roi des Gascons qui leur demandait secours; Roland et Olivier le menaçaient de le mener pendre aux fourches de Montfaucon.

— Mes frères, dit Renaud après avoir réfléchi longtemps, le roi Yon est le plus lâche des traîtres; mais Jésus-Christ pardonna à ses bourreaux. Pardonnons aussi au roi de Gascogne et courons le secourir.

— Point ne le fairons, répondirent Alard et Guichard : que le roi Yon soit pendu par tous les diables de l'enfer.

— J'irai donc seul, répondit Renaud.

Il monta sur la plus haute tour du château et sonna trois fois du cor. Ses frères le voyant ainsi déterminé, furent les premiers armés et se rangèrent sous sa bannière avec plusieurs autres chevaliers. Jamais deux rivaux de si grande renommée n'avaient combattu corps à corps : Renaud de Montauban et Roland le cousin de Charlemagne résumaient à eux seuls la galanterie, la force et la *vaillantise* de leur siècle.

Aussi les deux paladins se battirent plusieurs fois avec tant d'acharnement que les chevaliers témoins de cette lutte épouvantable ne pouvaient s'empêcher de trembler.

— Cousin, s'écria Roland, si nous combattons plus long-temps, nos gens ne le souffriront pas; voulez-vous que nous traversions la rivière? seuls dans le bois de la *Serpente*, nous pourrons mieux vider notre querelle.

— Qu'il soit fait comme vous dites, mon cousin, répondit Renaud de Montauban.

Les deux champions luttèrent d'abord avec un avantage égal; mais Renaud monté sur Bayard ne tarda pas à triompher des efforts de Roland dont il rompit le bouclier. Malheureusement pendant son absence, les gens de l'empereur avaient vaincu ses compagnons d'armes, et, en rentrant au camp, il apprit que son frère Richard avait été fait prisonnier. Maugis voyant la tristesse du duc de Dordonne, jura par le saint nom du Christ de ramener Richard sain et sauf. Alors, dit le chroniqueur, « il fut se désarmer, et s'étant » miz tout nu, il mangea d'une herbe qui le fit venir » enflé comme un crapaud; puis il en prit d'un autre » dont il se frotta, qui le fit paraître noir comme un » maure, et tourna les yeux de telle sorte, qu'il sem- » blait un moribond; s'habilla d'une façon si étrange, » qu'il était impossible de le reconnaître. »

Il se rendit ensuite au palais de Charlemagne, où il arriva en même temps que Roland qui emmenait Richard prisonnier.

— Voilà Richard, un des fils du duc de Dordonne, dit-il à l'empereur.

— Qu'il soit pendu à Montfaucon pour ses crimes et méfaits, répondit Charlemagne.

Maugis ayant ouï cette terrible sentence, s'oignit le corps d'une certaine drogue qui le rendait léger comme un oiseau et arriva dans un jour à Montauban.

— Renaud, dit-il, Richard votre frère sera pendu à Montfaucon, si vous ne lui portez secours.

— Richard! mon pauvre frère Richard! s'écria Renaud en pleurant! par le Dieu vivant tu ne mourras pas encore; je te sauverai de la potence. Mes amis, qu'on amène Bayard.

A l'instant même il se mit en route avec ses frères et Maugis; ils marchèrent à grandes journées, craignant d'arriver trop tard. Ils trouvèrent plusieurs chevaliers et une foule innombrable réunis à Montfaucon pour voir pendre Richard, l'un des quatre fils d'Aymon.

Au moment où l'infâme Ripus, qui s'était chargé de remplir les fonctions de bourreau, attachait la corde fatale, Renaud cria d'une voix retentissante; Montauban! Montauban! Bayard hennit par trois fois. Le peuple effrayé ouvrit un passage, Renaud arracha son frère Richard des mains de Ripus et lui ordonna de pendre son bourreau; ce qui fut fait au grand étonnement de la foule.

Pendant quelques jours il ne fut bruit dans Paris que de ce coup de main à la fois si hardi et si étrange. Charlemagne résolut de se venger d'un pareil affront et ordonna à ses douze pairs de France de faire un appel à tous les chevaliers et barons. Les quatre fils d'Aymon attendirent l'empereur de pied-ferme, et sans le secours de Roland, Charlemagne serait tombé sous les coups de Maugis qui brûlait de venger la mort de son père, le duc d'Aigremont.

Ici, les prodiges se multiplient; Maugis fait prisonnier par Olivier et condamné à mort par les douze pairs, parvient à endormir l'empereur par ses enchantemens, et emporte sa couronne. Charlemagne hors de lui-même court assiéger Montauban toujours ac-

compagné de son neveu Roland qui ne désire rien tant que de vaincre Renaud de Montauban.

Un soldat effrayé de voir une nombreuse armée autour des murailles, dit à Maugis :

— Seigneur, Charlemagne a placé son pavillon devant la grande porte, et je crains que cette fois mal ne nous advienne.

— N'ayez pas peur, mon frère ; Charlemagne et les chevaliers décamperont plus vite qu'ils ne pensent. Seigneur Renaud, ajouta-t-il, cette nuit je ferai bonne garde, et je vous jure que diable ni enchanteur n'entrera dans la ville.

Quand il fut nuit, il monta sur Bayard, ouvrit secrètement une des portes et entra dans le camp de l'empereur : il pénétra jusqu'à son pavillon, et l'endormit par enchantement d'un sommeil si profond, qu'il lui fut possible de le porter à Montauban.

— Cousin, dit-il à Renaud, que me donneriez-vous si je vous livrais Charlemagne endormi ?

— Tous les trésors que je possède, répondit Renaud.

— Eh bien promettez-moi de ne lui faire aucun mal et je vous le montrerai.

A ces mots il le conduisit à la chambre, où il avait déposé l'empereur, et lui dit :

— Maintenant votre ennemi est entre vos mains ; prenez garde qu'il ne vous échappe.

Un instant après, l'enchanteur Maugis, revêtu d'un habit de pélerin, sortit de Montauban qu'il ne devait plus revoir.

Le lendemain, Renaud envoya quérir Roland et lui dit :

—Cousin Roland, j'ai ici l'empereur prisonnier ; je vous le livrerai sain et sauf, à condition qu'il nous accordera la paix.

— Nous la désirons tous, cousin, répondit Roland.

L'empereur, à son réveil, fut fort étonné de se trouver dans Montauban. Outré de ce nouveau tour de Maugis, il pressa le siége de la ville dont il se rendit maître par famine. Il croyait y trouver les quatre fils d'Aymon ; mais les preux, désespérés de la perte de Maugis, étaient déja loin de Montauban. Les ducs, les barons, les chevaliers et les douze pairs, supplièrent alors l'empereur d'accorder la paix aux plus vaillans chevaliers de la chrétienté. Il résistait à leurs prières lorsqu'il reçut une lettre de Richard de Normandie, prisonnier des quatre fils d'Aymond. Alors il se détermina à faire ce que désiraient les douze pairs. Renaud, suivi de Richard, vint se jeter aux pieds de Charlemagne, qui le reçut avec courtoisie, et toute l'armée fit éclater les transports de sa joie. Après quelques jours de fête, Renaud se revêtit d'une robe violette, prit le bourdon de pélerin et partit pour la Terre-Sainte.

S'il faut en croire le naïf chroniqueur, Renaud rencontra par hasard Maugis dans une hôtellerie de Constantinople, et, de concert, ils délivrèrent la ville de Jérusalem du joug des Perses.

A son retour, Renaud apprit avec une grande joie que Charlemagne voulait armer chevaliers ses deux fils ; il se rendit à Paris avec ses trois frères pour assister à la cérémonie, qui fut des plus brillantes.

Le héros, dégoûté des biens et des honneurs de ce monde, revint à Montauban, partagea ses biens entre ses enfans, et quitta pour toujours son château où il s'était immortalisé par ses beaux faits d'armes.

« Il chemina long-temps par les bois, dit le chroni-
» queur, ne mangeant que quelques fruits sauvages.
» Dix jours après son départ, il trouva un couvent dont
» les religieux étaient occupés à construire une église.
» Par pénitence, il demanda à servir avec les maçons,
» qui, jaloux de sa force et de son adresse, le tuè-
» rent pendant la nuit, et jetèrent son cadavre dans
» le Rhin.

» Le lendemain, son corps fut trouvé arrêté par des
» branches d'arbres. Le clergé se rendit en procession
» sur les bords du fleuve, et on rendit au chevalier
» les honneurs funèbres avec toutes les pompes de
» l'église.

« Quand la nouvelle de sa mort se répandit en
» France, la tristesse fut générale, et chacun s'écria :
» *Le modèle des chevaliers est mort !* Les frères et les
» amis de Renaud, accompagnés d'un grand nombre
» de chevaliers, allèrent à Cologne chercher les restes
» du héros et de son cousin Maugis. Charlemagne leur
» fit faire de magnifiques funérailles, et accompagna
» jusqu'à Orléans le cortége qui emportait à Montau-
» ban la dépouille mortelle de Renaud, le preux che-
» valier, et de Maugis, l'enchanteur. »

Ici finit l'histoire héroïque et merveilleuse des nobles et vaillans chevaliers, les quatre fils d'Aymon, telle qu'elle est racontée par le chroniqueur messire Huon de Villeneuve.

Philippe Donadieu.



MADEMOISELLE DE SOMBREUIL.

La femme porte quelquefois le dévouement jusqu'à l'héroïsme; plus le danger est imminent, plus elle est intrépide; la crainte de la mort, le poison, les glaives nus, ne peuvent l'arrêter, et cet être si faible est capable de tout faire pour sauver ceux qu'il aime.

N'a-t-on pas vu chez tous les peuples, dans tous les temps, des femmes s'arracher à la paix du foyer domestique pour soustraire à la mort des époux, un père, une mère, des enfans? de pareils traits d'héroïsme ne sont pas rares dans l'histoire de la Grèce et de Rome. Tite-Live n'a pas dédaigné de nous transmettre le nom de cette jeune romaine qui se rendait tous les jours au cachot pour nourrir, de son lait, son père condamné à mourir de faim. Les fastes de l'amour conjugal célèbrent la tendresse d'Eponine qui vécut pendant trois ans dans les ténèbres d'une prison avec ses enfans et son époux Sabinus.

Mais pourquoi aller chercher si loin des traits de dévouement, lorsque notre histoire nationale en a consigné un si grand nombre dans chacune de ses pages. Ouvrons au hasard; nous ne serons jamais au dépourvu; en France, l'héroïsme est commun aux hommes et aux femmes. Nous sommes en 1794; le sang coule de toutes parts, les plus puissantes têtes tombent broyées par la terrible massue du peuple qui se venge. Les victimes sont entassées dans les cachots. Venez avec moi vous asseoir aux portes de la conciergerie.... Une jeune fille vient vers nous.... Elle est encore dans la fleur de l'âge et de la beauté; Demandez à cet ange pourquoi il vient respirer l'odeur du sang.. Pourquoi il a quitté l'asile où il vivait à l'abri des dictateurs.... écoutez ce cri déchirant : —Mon père! mon père! rendez-moi mon père!

Vous ne reconnaissez pas la jeune héroïne! son nom n'est-il jamais parvenu jusqu'à votre oreille, à travers le fracas de l'histoire de notre révolution? écoutez donc, et que ce nom qui rappelle la sublimité de la tendresse filiale se grave à jamais dans votre mémoire.

La vierge est à quelques pas de nous; les bourreaux et les *Marseillais* lui ouvrent un passage, Clara de Sombreuil presse son vieux père contre son sein. Elle pleure de joie; elle saura attendrir les satellites jacobins, elle ne rentrera pas seule dans sa maison....

La famille des Sombreuil, originaire du Limousin, où elle possédait de vastes domaines, avait occupé, de temps immémorial, les plus hautes dignités militaires.

Charles Vertot de Sombreuil était gouverneur des invalides lorsque la révolution de 1789 éclata. Ce vieux guerrier ne se laissa pas effrayer par les périls qui menaçaient sa tête; élevé dans les camps, il opposa une fermeté inébranlable aux envahissemens du nouvel ordre des choses. Dévoué à la cause royale, dont il avait plusieurs fois défendu la gloire contre les étrangers, il porta la fidélité jusqu'au fanatisme, et, refusant de plier, il aima mieux être entraîné par le souffle révolutionnaire qui emportait alors dans ses tourbillons, les châteaux, les trônes et les temples.

Après le dix août 1792, l'infortuné vieillard fut mis en prison. L'arrêt de mort ne se fesait pas attendre dans ces temps de discordes civiles. Le 2 septembre, il apprit qu'il avait été condamné à mourir sur l'échafaud, comme traître à la patrie et ami du tyran. Alors on marchait sans crainte au supplice, témoins les nobles enfans de la Gironde, qui franchirent tous les degrés de la fatale machine en chantant la *Marseillaise*. Le courage civil multipliait les héros, et le vieux Sombreuil, comme ses compagnons d'infortune, sourit de pitié en apprenant sa condamnation :

—Mes amis, dit-il aux prisonniers qui l'entouraient, à demain mon tour : le vôtre viendra plus tard. Je ne regrette qu'une seule chose... Je laisse une fille sans appui, sans défenseur... Elle n'avait que moi au monde, et pourtant je vais mourir!..

Non, tu ne mourras pas encore noble vieillard; la main de cette fille que tu chéris, saura détourner une fois le glaive déja levé pour frapper ta tête...

Pendant que l'ex-gouverneur des invalides fesait ses adieux à ses compagnons, un grand bruit se fit entendre aux portes de la prison. Les condamnés purent même distinguer une voix de femme. Sombreuil s'approcha en tremblant, et s'écria presque évanoui d'émotion:

—Mes amis, c'est ma fille!

Les sanglots étouffèrent la voix du vieillard qui s'assit sur un tas de paille, attendant le dénouement d'un drame si étrange.

Quelques instans après, deux *Marseillais* entrèrent dans la prison, et parmi les noms des victimes désignées, celui de Sombreuil fut prononcé le dernier. Les dix prisonniers inscrits sur la liste fatale sortirent du cachot accompagnés de hideux satellites.

Le vieux Sombreuil n'eut pas plutôt franchi le seuil de cet antre de la mort, qu'il aperçut une jeune fille qui se débattait contre un groupe de Marseillais. Clara reconnut son père, se précipita vers lui avec tant d'intrépidité, que les Jacobins n'osèrent la frapper; néanmoins les satellites impatiens veulent arracher le père des bras de la fille.

—Citoyens, s'écria la jeune fille.. Ce vieillard est mon père!..



Mlle DE SOMBREUIL.

Ces paroles ont suffi pour calmer la fureur des Jacobins; la piété filiale triomphera!. Écrions-nous avec le poète Legouvé :

Tout frémit... Une fille au printemps de son âge,
Sombreuil vient, éperdue affronter le carnage;
« C'est mon père, dit-elle, arrêtez, inhumains! »
Elle tombe à leurs pieds : elle baise leurs mains,
Leurs mains teintes de sang! c'est peu; doublant d'audace,
Tantôt elle retient un bras qui la menace,
Et tantôt, s'offrant seule à l'homicide acier,
De son corps étendu le couvre tout entier.
Elle dispute aux coups ce vieillard qu'elle adore,
Elle le prend, le perd, et le reprend encore.
A ses pleurs, à ses cris, à ce grand dévouement,
Les meurtriers émus s'arrêtent un moment,
Elle voit leur pitié, saisit l'instant prospère,
Du milieu des bourreaux elle enlève son père;
Et traverse les murs ensanglantés par eux,
Portant ce poids chéri dans ses bras généreux.

Mlle de Sombreuil lutta long-temps contre les efforts des satellites de son père, avant de pouvoir attendrir leurs cœurs. Enfin, quelques Marseillais enthousiasmés de l'héroïsme de cette jeune fille, prirent ouvertement sa défense.

—Citoyens, s'écria un d'entre eux, voulez-vous qu'il soit permis à Clara Sombreuil d'emmener son père. Je lui impose pour toute condition de boire un verre de sang du premier *aristocrate* dont on va couper la tête. Le remède est violent, mais je suis sûr qu'il

transformera en véritable républicaine la fille de l'ex-gouverneur des invalides...

—Oui, oui, s'écrièrent les *Marseillais*, avec de bruyans applaudissemens.

L'orateur s'approcha de M.lle de Sombreuil qui se tenait à l'écart et pleurait avec son père.

—Citoyenne, lui dit-il, nous t'accordons la vie de ton père, si tu veux boire à l'instant un verre de sang d'aristocrate.

—Ce que tu voudras, citoyen, répondit la jeune fille; je mourrai, s'il le faut, mais épargne mon père.

On apporta la coupe pleine de l'affreux breuvage. Les Marseillais se groupèrent autour de Mlle de Sombreuil, et l'orateur s'écria d'un ton solennel.

—Citoyenne, bois à la république une et indivisible, et fuis avec ton père...

—A la mort des tyrans, répliqua la jeune fille d'une voix tremblante.

Un instant après, son cœur bondissait dans sa poitrine, elle éprouvait des nausées insupportables: l'héroïne de la piété filiale avait avalé le verre de sang.

Les *Marseillais*, qui par leur nature méridionale, étaient plus prompts à s'enthousiasmer pour un tel acte de dévouement, ne purent comprimer les élans de leur admiration.

—Vive la citoyenne Sombreuil, s'écrièrent-ils à plusieurs reprises... Place à la citoyenne Sombreuil.

Quatre d'entre eux se détachèrent du groupe et reconduisirent en triomphe à l'hôtel des invalides la jeune héroïne qui marchait avec une noble fierté à côté de son vieux père qu'elle venait de soustraire au glaive de la mort.

Pendant deux ans, Mlle de Sombreuil vécut dans la retraite avec son père qu'elle environnait de tous les soins de la tendresse filiale; mais le 17 juin 1794, le vieux Sombreuil et sa fille furent arrêtés et conduits à la Conciergerie. Clara trouva dans la prison son frère aîné, Stanislas de Sombreuil, qui quelques jours auparavant, avait refusé de se sauver à l'aide d'un déguisement, procuré par une femme qui l'aimait tendrement.

Deux jours après son arrestation, l'ex-gouverneur des invalides fut conduit à l'échafaud, et courba sa tête blanche sur l'infâme billot encore rouge du sang de son fils.

Clara fut moins heureuse auprès des juges du tribunal révolutionnaire qu'auprès des bourreaux du mois de septembre 1792. Elle ne put les fléchir, et elle eut, selon toutes les apparences, péri elle-même sur l'échafaud, si la révolution du 9 thermidor ne fut venue ouvrir les prisons.

Mlle de Sombreuil sortit alors du cachot où son imagination avait été tant de fois effrayée par les fantômes sanglans de son père et de son frère. Pour se mettre à l'abri des dangers qui la menaçaient en France, elle quitta en pleurant le sol de la patrie et se rendit en Prusse; elle vit pour la dernière fois son frère Charles qui était sur le point de s'embarquer pour la fatale expédition de Quiberon.

— Mon père et mon frère Stanislas sont morts, dit le jeune émigré en embrassant sa sœur... Je cours les venger..... Faut-il que je rentre dans ma patrie le glaive à la main !...

— Reste ici, mon frère, ta sœur n'a plus d'autre défenseur que toi.

— Le sang de mon père crie vengeance, répondit Charles; le temps est venu de délivrer la France de ses bourreaux : adieu, ma sœur, nous nous reverrons dans un temps plus heureux.

—Adieu, pour la dernière fois, s'écria Mlle de Sombreuil, qui ne pouvait s'arracher des bras de son frère.

Elle ne tarda pas à apprendre que son pauvre frère avait été fusillé après le désastre de Quiberon.

Le grand nom de Mlle de Sombreuil, ses malheurs, sa beauté, lui attirèrent les hommages des plus riches émigrés, qui avaient cherché un asile dans les provinces d'Allemagne; le comte de Villeneuve fut plus heureux que ses nombreux rivaux, et il obtint la main de la jeune héroïne.

En 1815, elle revint en France avec son époux, et se fixa à Avignon, où elle est morte en 1823.

Pendant tout le temps qu'elle a vécu, Mlle de Sombreuil a été sujette à de violentes convulsions dont le retour était régulier.

— Du sang! du sang! s'écriait-elle alors! il m'étouffe!

Le souvenir de la coupe effrayante qu'elle avait vidée à la porte du cachot pour sauver son père, se retraçait chaque jour dans sa mémoire, et à la même heure; heureuse encore si elle n'avait pas eu à déplorer la perte de son père et de ses deux frères morts, l'un sous le couteau de la guillotine, l'autre, frappé au cœur par huit balles républicaines, sur la falaise de Quiberon. Aussi était-elle toujours triste, et son regard n'exprimait que la résignation ou la mélancolie.

L'héroïsme de Mlle de Sombreuil reçut tant d'éloges de son vivant, qu'il serait imprudent de porter la main à la couronne qui ceint son front, pour y ajouter une nouvelle fleur.

Le citoyen Coëffant, l'a célébra dans une romance touchante, qui fut long-temps chantée dans les salons de Paris.

Madame de Rosambo sortait de prison avec l'immortel Malesherbes, lorsqu'elle rencontra Mlle de Sombreuil qui venait de sauver son père; elle s'approcha de la jeune fille et lui dit :

— « Mlle de Sombreuil, vous avez eu la gloire de » sauver votre père, et moi, j'ai la consolation de » mourir avec le mien »

Si jamais on élève un tombeau à cette héroïne immortalisée par son courage et sa tendresse filiale, qu'on y grave ces vers du chantre *du Mérite des Femmes* :

Jouis de ton triomphe, ô modeste Antigone !
Quel que soit le débat et du peuple et du throne,
Tes saints efforts vivront d'âge en âge bénis ;
Pour admirer ton cœur, tous les cœurs sont unis ;
Et ton zèle à jamais cher aux partis contraires,
Est des enfans l'exemple, et la gloire des pères..
Faut-il qu'au meurtre en vain son père ait échappé !
Des brigands l'ont absous, des juges l'ont frappé ! !..

CHARLES COMPANS.

HISTOIRE DES VILLES DU MIDI.

BÉZIERS.

ÉPOQUE GAULOISE ET ROMAINE. — La colonie phocéenne qui fonda sur les bords de la Méditerranée l'antique *Massilie*, se dissémina, en quelques années, dans les belles régions qui s'étendaient derrière la nouvelle cité. Quelques-uns des hardis aventuriers restèrent sur les côtes, et y fondèrent *Agatha*, aujourd'hui la ville d'Agde. D'autres se jetèrent dans l'intérieur des terres, s'y établirent, et enrichirent leur nouvelle patrie de la culture de l'olivier, et des trésors de l'industrie de la Phocide. Alors sans doute s'élevèrent plusieurs des grandes villes que nous admirons aujourd'hui, et dont nous ignorons l'origine. A cette époque de régénération pour la Gaule méridionale, la civilisation, importée par les nouveaux venus, triompha de l'ignorance des indigènes, et le pays des Volces-Tectosages, comme autrefois les peuples de l'Asie mineure, ressentit l'heureuse influence du génie de la Grèce.

Les hypothèses sont toujours dangereuses en histoire; aussi je me garderai bien d'assigner à une ville quelconque une origine phocéenne, si je ne puis baser mes assertions sur des documens d'une incontestable certitude. Néanmoins, je crois pouvoir affirmer que le plus grand nombre des villes de Provence et même de Languedoc datent de l'invasion des Phocéens : quelques-unes existaient peut-être depuis long-temps, mais elles furent redevables de leur établissement au génie des nouveaux-venus qui devinrent par le fait leurs seconds fondateurs.

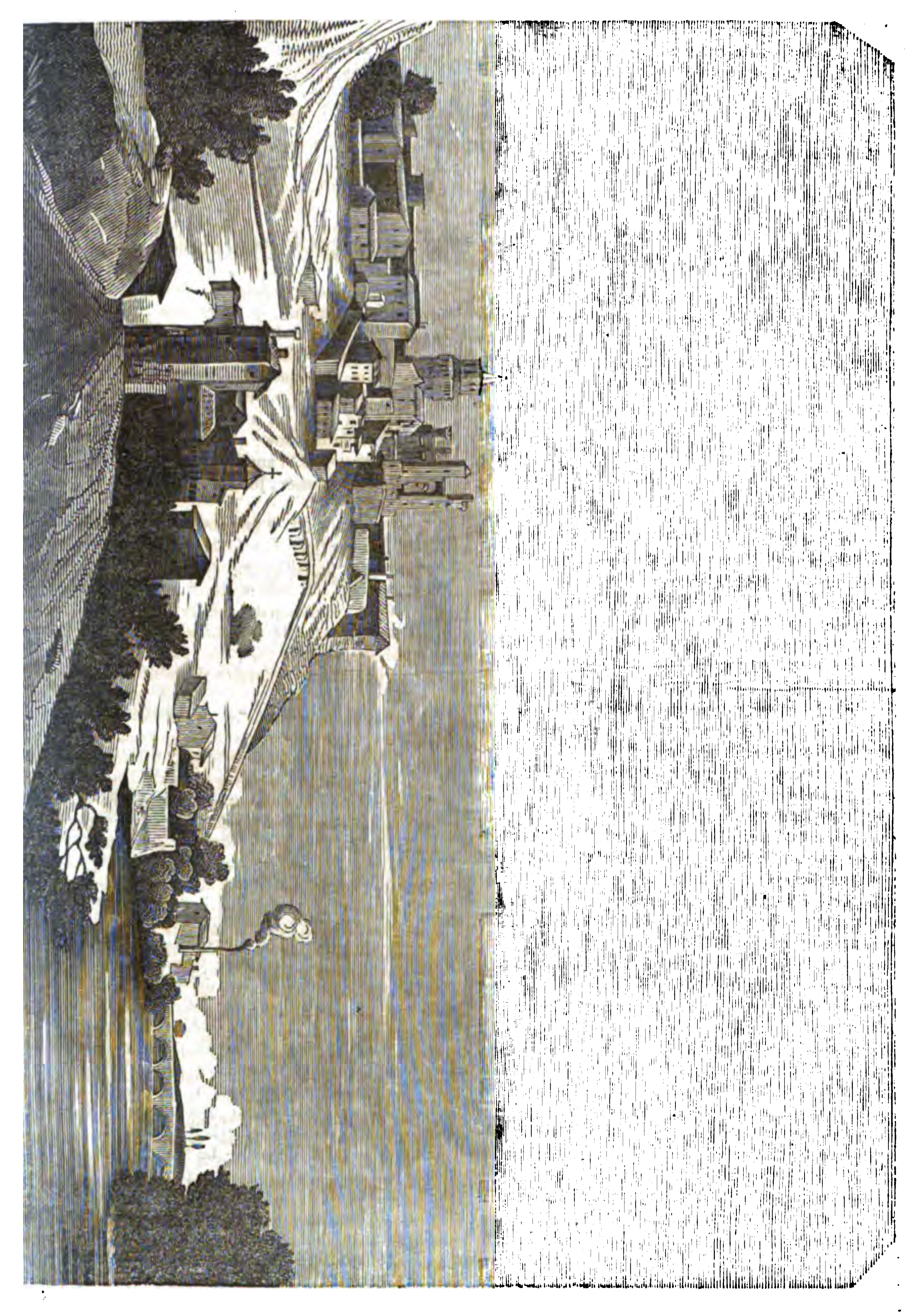
Béziers qui était une des plus belles villes du pays des Volces-Tectosages, accueillit, sans doute avec empressement, les étrangers qui se séparèrent de la grande colonie pour planter l'olivier dans les belles plaines de la Provence et du Languedoc. Ses habitans apprirent bientôt la langue des étrangers, ce dialecte si doux dont l'harmonie s'est conservée dans l'idiome populaire que parlent encore aujourd'hui les descendans des anciens *Biterrins*.

Quoiqu'il en soit, l'histoire de la ville de Béziers nous est inconnue jusqu'au temps des grandes excursions des *Volces-Tectosages*. *Bitterra* fesait partie de la confédération des *Volces*, qui, divisée en deux grandes fractions, *Volces-Tectosages* et *Volces-Arécomiques* étendait sa puissance sur tout le midi de la Gaule. Les annales ne disent pas si les *Bitterins* firent partie de l'expédition des Tectosages, lorsque ces intrépides guerriers allèrent chercher en Orient des richesses et des lauriers. Le nom même de *Biterra* est enveloppé d'épaisses ténèbres jusqu'au temps de l'invasion romaine.

Les conquérans maîtres de la Gaule Narbonnaise, s'efforcèrent de s'attirer l'affection des peuples vaincus, et, toujours fidèles à leur système d'invasion, ils leur accordèrent tant de priviléges que la fierté gauloise n'eut point de peine à se courber sous un joug si léger.

Biterra bâtie sur une hauteur qui domine la riante plaine dont elle est environnée, eut une grande part aux faveurs des Romains : les proconsuls reconnurent l'avantage de sa situation, et s'empressèrent de la coloniser. L'an de Rome 636, *Biterra* fut élevée au rang de cité romaine; Jules César renouvela, plus tard, la colonie, et y établit les soldats de la septième légion. La ville prit alors le nom de Julia-*Biterra Septimanorum*. Sous la domination des empereurs, elle fut embellie de plusieurs édifices dignes de la grandeur romaine, et Tibère y envoya une nouvelle colonie. Alors, des temples, des palais, un cirque, des aqueducs, des fontaines s'élevèrent en peu de temps pour mettre la cité de *Biterra* en état de lutter avec la magnificence des municipales voisines. Les habitans, fidèles à leurs maîtres, suivirent les destinées de Rome jusqu'au moment où l'empire d'Occident, vieillard débilité par quatre siècles d'orgies, tomba sous la massue des barbares du Nord.

Invasions des Barbares.— Le faible Honorius, endormi sur son trône, ne peut plus soutenir de sa main défaillante le sceptre d'Auguste, d'Antonin le Pieux, de Vespasien et de Marc-Aurèle. Les barbares ont franchi les barrières que leur avait opposées la puissance romaine; ils se précipitent comme un torrent dans l'Italie, l'Espagne et les Gaules. La



Narbonnaise, par la beauté de son ciel, par la fertitilité de son terrain, la beauté de ses villes, était un appas des plus puissans pour l'avidité des hommes du Nord. — Partons, s'écriaient alors les tribus vomies par le Pont-Euxin et le Palus-Méotide, comme les oiseaux qui quittent ces climats au commencement de l'hiver; allons chercher, sous le ciel du Midi, le soleil qui murit le raisin, et fait éclore des fleurs en tout temps.

Et le temps vint où la Gaule Narbonnaise fut dévastée par les enfans de ces mêmes Cimbres et Teutons que Marius avait taillés en pièces, non loin des murs d'*Aquæ-Sextiæ* (Aix), vers le milieu du V[e] siècle. Les Goths, après avoir ravagé l'Italie, l'Espagne, la Provence, s'avancèrent jusques dans le Languedoc, et s'emparèrent de Béziers. La ville fut livrée au pillage; presque tous les monumens romains s'écroulèrent sous le marteau des nouveaux conquérans, qui ne voulaient laisser aux peuples vaincus, rien qui put leur rappeler le passé. *Biterra* perdit alors ses temples et ses édifices et changea bien souvent de dominateurs pendant la déplorable période des invasions des barbares.

La malheureuse cité commencait à oublier ses désastres, lorsqu'une nouvelle irruption porta la terreur dans le midi de la Gaule. Le comte Julien, pour venger l'honneur de sa ville, avait appelé une armée de Maures en Espagne : les aventuriers ne tardèrent pas à se répandre en deçà des Pyrénées. Ils s'emparèrent des grandes villes, et Béziers se vit encore livrée à la fureur de ces farouches conquérans. Waïffre, duc d'Aquitaine, ne pouvant résister à tant d'ennemis, appela à son secours Charles-Martel, nouvellement élu duc des Français. Le jeune prince s'empressa de profiter de cette circonstance qui lui facilitait la conquête de la Narbonnaise qu'il méditait déja. Les Sarrazins et les Maures furent taillés en pièces à la bataille de Tours; Charles-Martel les poursuivant toujours l'épée dans les reins, pénétra dans la deuxième [illegible]uitaine; il s'avança même jusqu'à Béziers qu'i[illegible] tira du joug de[illegible]res. Mais, craignant que les Barbares ne [illegible] de nouveaux efforts pour s'emparer de cette ville avantageusement située, pour en faire un lieu de re[illegible] il la détruisit presque entièrement.

Les malheureux hab[illegible], forcés à chercher u[illegible] dans les pays voisins [illegible]vinrent bientôt après [illegible] leurs foyers; attachés [illegible] leur patrie, ils rebâtiren[illegible] maisons, et lorsque [illegible]harlemagne succéda à Pépin-le-Bref, son frère, Bé[illegible] renfermait déja une nouvelle population. Cette v[illegible] située dans un pays privilégié de la nature, s'él[illegible] rapidement à un haut point de prospérité. Les ra[illegible] des inspecteurs que l'empereur d'Occident e[illegible] dans toutes les provinces, sont des preuves inco[illegible] de la promptitude avec laquelle les habit[illegible] de [illegible] réparèrent les pertes qu'ils avaient e[illegible]

FÉODALITÉ. — [illegible] la faveur des dissensions qui agitèrent les [illegible] Louis-le-Débonnaire et de Charles-le-Ch[illegible] grands seigneurs se rendirent indépendans, les villes et les bourgs tombèrent sous la domination de ces seigneurs, qui prirent les noms de ducs, de comtes, de vicomtes, de châtelains. La noblesse du Languedoc, qui avait toujours vécu dans une grande indépendance, fut la première à secouer le joug, et les rois de France n'eurent plus dans les pays d'Outre-Loire que des vassaux peu respectueux envers leurs suzerains. Aussi la féodalité ne s'implanta pas dans le Midi avec la même force que dans le Nord, et le peuple qui conservait encore quelques traditions de la civilisation romaine, ne fut pas tout-à-fait réduit à la condition de *serfs*. Les grands seigneurs languedociens n'opprimèrent pas leurs vassaux, et le peuple, par reconnaissance, se montra fidèle à ses maîtres dans les jours de malheur; je puis citer comme un fait incontestable l'attachement des toulousains, je dirai même de tous les habitans du Languedoc à la maison de Toulouse : Lorsque la *Guerre des Albigeois* entraîna les seigneurs du Nord qui se ruèrent sur le Midi comme des Normands ou des Vandales, Raymond de Toulouse frappa sur son bouclier, et le nombre des traîtres qui ne répondirent pas à l'appel du suzerain fut bien petit.. Mais, sans y penser, je suis arrivé à une époque de désolation.

Un grand bruit s'est fait entendre sur les bords du Rhône; une armée formidable s'est réunie; on voit flotter les bannières du duc de Bourgogne, de Pierre de Courtenai, du comte de Nevers, du comte de Saint-Paul, de Simon de Montfort, qui a déja deviné qu'il sera bientôt le Macchabée d'Innocent III. Le vautour du Nord convoite les riches domaines de la maison de Toulouse; l'armée s'ébranle, et le Midi est envahi.

Béziers, comme toutes les autres villes du Languedoc, était gouverné depuis long-temps par des comtes qui avaient rendu leurs fiefs héréditaires. Les habitans excités, dit-on, par des émissaires du comte de Toulouse, massacrèrent Raymond, un de leurs seigneurs, dans la cathédrale où il s'était en vain réfugié aux pieds de l'évêque (1). Mais, depuis lors, ils se montrèrent toujours fidèles et [illegible]mis et Raym[illegible] Trencave[illegible], qui les gouvernait [illegible], les trouva tous prêts à mourir pour la [illegible] patrie.

Le temps d'épreuve ne tarda pas à venir. La première opéra[illegible] croisés fut le siége de Béziers. Raymond Trencavel défia long-temps les efforts de l'ar[illegible] gentilshommes et de pélerins qui campaient sous ses murailles. Peut-être même la fortune de Simon de Montfort aurait échoué devant tant d'énergie, sans une imprudence des assiégés qui introduisirent pour ainsi dire les ennemis dans la ville. Alors les malheureux habitans s'enfermèrent dans leurs maisons ou cherchèrent un asile dans les temples; il n'y avait qu'un seul cri : Grâce! grâce! Ils demandaient la vie; Simon de Montfort répondit par un arrêt de mort à leurs supplications.

(1) Voir, pour plus amples détails, la *Mosaïque du Midi*, feuille 1.

— Nous sommes catholiques comme vous, s'écrièrent alors les vaincus.

Ce cri calma un instant la fureur des Croisés, moins cruels que leurs chefs ; ils n'osaient frapper, ne pouvant distinguer dans cette foule suppliante les fauteurs de l'hérésie. Les glaives rentraient déja dans les fourreaux ; Béziers était sur le point d'échapper à la proscription générale, lorsque ce terrible anathème se fit entendre :

— *Tuez les tous! Dieu connaîtra ceux qui sont à lui.*

Ces paroles sorties de la bouche d'un homme que le souverain pontife avait envoyé pour convertir les hérétiques et non pour les égorger, réveillèrent le fanatisme des soldats. Les rues, les églises furent jonchées de cadavres, le sang coula à grands flots ; le soir Béziers n'était plus qu'un vaste cimetière peuplé de soixante mille morts. Le pillage et l'incendie succédèrent au massacre, et la nuit, six mille cadavres brûlèrent pour éclairer cette scène épouvantable. Il faudrait une plume de fer pour écrire cette page sanglante de notre histoire méridionale. Le sac de Béziers dépasse toutes les horreurs commises par les barbares dans une ville prise d'assaut. Jetons un voile sur ces calamités, et, comme les enfans de Noé, couvrons les nudités de nos pères ! !...

ÉTATS GÉNÉRAUX DE LA PROVINCE DE LANGUEDOC.

Lorsque la grande féodalité tomba sous les coups des rois de France, qui renversèrent un à un leurs redoutables vassaux, Béziers qui fesait partie des domaines des comtes de Toulouse, subit l'influence de cette révolution. Réunie à la couronne, avec les autres villes du Languedoc, après la mort de Jeanne, dernière héritière des Raymond, cette antique cité, qui avait été long-temps la fille aînée des Trencavel, se perdit dans l'immense assemblage des gloires et des revers de la monarchie française.

Néanmoins, les peuples du Languedoc, en passant sous la domination directe des rois de France, ne perdirent pas leurs franchises, ni tous leurs priviléges. A côté du pouvoir des comtes, des vicomtes, des barons et des châtelains, s'était formée une coalition des trois ordres, de la noblesse, du clergé et du peuple, réunis pour veiller au salut commun. Cette coalition prit le nom d'assemblée *des états généraux de la province de Languedoc*. Les états devaient se réunir, tantôt dans une ville, tantôt dans une autre, et Béziers fut souvent le siége de leurs assemblées.

Ses habitans avaient déja oublié les désastres de leurs pères ; les ruines amoncelées par les soldats de Simon de Montfort avaient disparu, lorsque les guerres des anglais portèrent de nouveau dans leurs murs le pillage et la désolation. La ville fut prise d'assaut, malgré les prodiges de valeur d'un capitaine nommé Pierre Pepeluc, qui empêcha seul les ennemis de pénétrer dans une rue qui fut appelée depuis *rue française*. Béziers était entouré de fortifications qui furent plusieurs fois démolies et reconstruites. Enfin, en 1632, Montmorency ayant entraîné les habitans dans le parti de la reine-mère et de Monsieur, duc d'Orléans, Louis XIII et l'implacable Richelieu jurèrent de ne pas laisser pierre sur pierre des murailles de Béziers. Ce projet de vengeance ne tarda pas à être mis à exécution, et quelques mois après l'arrivée du roi dans le Languedoc, la citadelle de Béziers était démolie.

Depuis cette époque, la ville démantelée ne joua plus qu'un rôle très secondaire ; elle n'eut point de part aux faveurs de la royauté, parce que le pouvoir ombrageux croyait voir dans chacun de ses habitans un rebelle ou un hérétique. Aussi ne prospéra-t-elle qu'à l'aide de l'industrie de ses habitans et de la fertilité de son sol. Lorsque la révolution de 89 vint changer la face de la France, Béziers accueillit avec transport le nouvel ordre des choses.

Là finit son histoire ; comme celle de toutes les villes du Midi, pour ne former qu'un ensemble avec les annales de la nation.

Lors de la division de la France en départemens, Béziers fut compris dans le département de l'Hérault, et la capitale des fiers Trencavel n'est plus aujourd'hui qu'une sous-préfecture de 17,000 ames...

ANTIQUITÉS DE BÉZIERS. — En arrivant à Béziers, on s'attend à trouver dans cette ville, qui joua un rôle important dans la Gaule Narbonnaise, des débris des monumens romains : mais toutes les espérances ne tardent pas à s'évanouir : il ne reste plus rien de la vieille cité ; les Barbares, les guerres civiles et religieuses n'ont laissé sur le sol aucune trace des anciens édifices. Quelques arceaux d'un amphithéâtre sont les seuls débris qui aient échappé au marteau du vandalisme. Ils suffisent pour prouver que l'édifice avait toute la magnificence que les Romains déployaient dans l'embellissement des grandes cités. Ces restes sont presque introuvables, et les fragmens de sculpture et d'architecture qu'on y découvre quelquefois, sont exhumés de monceaux de ruines où ils étaient ensevelis : ils sont presque tous enchassés dans les murs d'enceinte qui tombent eux-mêmes ruinés par le temps et la sape des démolisseurs. Voilà tout ce qui reste de l'antique *Biterra*, à moins qu'on ne veuille compter un à un les frustes, les torses, les bas-reliefs, les chapiteaux qu'on déterre de loin en loin.

Presque toutes les descriptions du Languedoc font mention de quelques statues qui soutiennent l'orgue de la cathédrale dédiée à saint Nazaire. Le voyageur Piganiol de Laforce a cru y voir des satyres ayant en tête le vieux Silène. Mais des archéologues plus expérimentés sont parvenus à prouver que ces prétendus suivans de Bacchus sont des *docteurs de la loi* dont le menton est ombragé d'une longue barbe. De tout temps la barbe a été le symbole de la sagesse. A quoi tient donc l'archéologie, puisque quelques poils plus ou moins longs ont suffi pour induire en erreur Piganiol de Laforce, et Volkmann après lui ?

Il serait superflu de parler de la petite statue de la rue Française, que les deux lettres initales P. P. ont fait long-temps attribuer à Auguste : les savans interprétaient les deux lettres [illegible] *ter patria* ;

Père de la patrie, et ne songeaient guère à Pierre Pépezuc qui est venu, plus tard, détrôner l'empereur romain.

Sur le mur d'une maison, en face de l'évêché, j'ai lu, il y a déja quelques années, cette inscription :

CORNELIÆ
TERTULLÆ
FLAMINIÆ CVI....

Elle atteste que *Cornelia Tertulla* était flamine, mais on ignore de quel dieu. On a prétendu que le temple ou elle sacrifiait avait été consacré par les *Biterrains* à Auguste et à Livie, mais rien ne vient à l'appui d'une semblable assertion. Bien plus, on ne connaît pas d'exemple dans les Gaules de cette association du culte d'Auguste et de celui de Livie; il est donc plus probable que cette *Cornelia Tertulla* était flamine de Rome et d'Auguste.

BÉZIERS MODERNE. — La ville de Béziers est de temps immémorial, célèbre par la beauté de sa position, par la douceur de son climat, par la fertilité des campagnes qui l'environnent, et par les vues magnifiques dont elle jouit. Le poète Vanière a chanté sa patrie dans son *Prædium rusticum*, et je ne résiste pas au plaisir de citer les beaux vers du Virgile languedocien.

. . . . Miti Baccho mitissimus aër
Dulciaque arva placent; atque Bliterensibus oris,
Cœli seu faciem spectes terræque, virumque
Ingenium, nihil est tòto clementius orbe.
Hinc vetus est vulgi dictum, si rursùs Olympi.
Affectet superas humana superbia sedes,
Providisse deos Biliteram, donisque vicissim
Ornavisse suis. Dat Jupiter aera purum
Sol latus sine nube dies; nascentibus ultrò
Terra parens toto se floribus induit anno.
Non satis est oleis lampos vestisse Minervam;
Jussit inexhaustos oleumque quoque currere fontes;
Ipse suas animos hominum formavit ad artes
Delius; et si quid sapiunt mea carmina vatem,
Haut mihi cara dedit cum sanguine patria laudem.

« Là le pampre reverdit tous les ans au souffle du » zéphir, les riches campagnes se couvrent de moissons; sur ces rives fortunées, l'azur du ciel, la » fertilité de la terre, le caractère des habitans, » enchantent l'étranger, et dans l'univers il n'y a pas » un plus heureux séjour; aussi le peuple dit que, si » l'homme dans son orgueil voulait usurper encore » une fois les demeures célestes, les dieux se sont » préparés un asile pour leur exil, en comblant tour- » à-tour Béziers de leurs faveurs (1). Jupiter lui a » donné un ciel toujours pur, un soleil sans nuages. » La terre féconde se couvre, dans toutes les saisons, » d'une robe de verdure et de fleurs. Ce n'était pas » assez pour Minerve d'avoir planté dans ces plaines » des forêts d'olivier; elle lui a donné des fontaines » dont l'eau coule plus pure que le cristal : Apollon, » le dieu des arts, a initié les habitans aux célestes » secrets de l'harmonie; et, si par ces vers je mérite » d'être salué du nom de poète, c'est à ma belle patrie » que je suis redevable de ma gloire. »

L'éloge que fait le jésuite Vanière de Béziers, sa patrie, n'est pas au-dessus de la vérité. La ville, vue de la route de Narbonne, présente un aspect des plus pittoresques: bâtie au bord d'un plateau, coupée presque à pic, et élevée de 40 à 80 mètres au-dessus de l'Orbe, elle apparaît comme un manoir du moyen âge; elle est dominée par les flèches aiguës de sa cathédrale, édifice qui rappelle les beaux temps de l'architecture gothique.

Arrêtez-vous sur les bords du canal du Midi, et n'entrez pas dans la ville, ô voyageurs! si vous voulez conserver l'illusion du premier coup d'œil. Vous avez vu le beau côté de l'ancienne capitale des Trencavels. Si vous pénétrez dans l'enceinte de ses murs, tout le charme disparaîtra: Béziers ne vous offrira qu'un bizarre assemblage de constructions informes.

Nous sommes au bord de l'Orbe, traversons ce pont de pierre et ce faubourg qui coupe la grande route: voyez ce labyrinthe de rues tortueuses, irrégulières, étroites, sales et sombres; suivons ce ravin étroit; nous sommes sur le marché aux bestiaux; ici, était la citadelle tant de fois démolie, tant de fois reconstruite: il n'en reste plus aucun vestige....

De tous ses édifices, Béziers n'a conservé que la cathédrale: l'intérieur de la basilique est noble, le plan en est régulier, et la demi-rotonde que forme le chœur, avec ses colonnes de marbre rouge, est aussi riche qu'élégant. L'édifice est éclairé par de larges croisées à vitraux peints, du plus beau travail.

L'église de Saint-Aphrodise est aussi en grande vénération à Béziers: ce saint, dit la légende, fut l'apôtre de la ville vers l'an 250; il arriva d'Orient, monté sur un chameau: s'il faut en croire la tradition, la vénération des nouveaux chrétiens s'étendit jusqu'à la monture du saint. On constitua en fief 800 francs pour servir à l'entretien des successeurs de l'animal vénéré qui furent promenés dans la ville le jour de la fête du saint apôtre jusqu'à l'époque de la révolution: mais alors le pauvre chameau fut condamné à être brûlé comme aristocrate, et porté sur la liste des émigrés par ceux qui voulaient s'emparer de son fief.

Les édifices modernes de la ville de Béziers sont peu remarquables; on doit pourtant faire une exception en faveur des casernes qui sont belles et bien bâties. La sous-préfecture et les tribunaux qui occupent l'emplacement de l'ancien palais épiscopal, ne méritent aucune mention; en un mot, Béziers ne peut être classé parmi nos belles et grandes villes; mais ses habitans trouveront toujours dans leurs annales des faits glorieux, dignes d'être consignés dans les fastes historiques du Languedoc; car leurs pères coopérèrent puissamment à la révolution intellectuelle qui s'opéra dans

(1) Les habitans de Béziers, enthousiastes de leur ville, disent que si Jésus-Christ descendait sur la terre, il choisirait Béziers pour séjour. — Oui, répondent les étrangers, s'il voulait être crucifié de nouveau.

le Midi, vers le commencement du huitième siècle...

Parmi les hommes illustres nés à Béziers, on ne peut oublier le célèbre Pélisson qui, dans sa défense de Fouquet, son protecteur, a laissé un modèle d'éloquence et d'amitié; l'habile physicien Mairan; le poète Vanière, auteur du *Prædium rusticum*, et surtout Riquet, baron de Bonrepos, créateur du canal du Midi, grand homme, que les peuples de l'antiquité auraient vénéré comme un Dieu, et auquel la tardive reconnaissance de ses concitoyens vient enfin d'ériger une statue!..

Alphonse Pointardier.

LE BAILLI DE SUFFREN.

Le pays de France le plus fertile en grands hommes, c'est la Provence, et le siècle qui en a produit le plus entre tous les siècles, c'est le dix-huitième; ce siècle et cette province ont été singulièrement privilégiés: rien ne les a empêchés de produire et de laisser mûrir cette moisson humanitaire dont la France devait recueillir tous les fruits.

Ce siècle commença en Provence avec un homme destiné à devenir l'appui de la monarchie, et finit avec celui qui devait en amener la ruine. Tous deux cependant se vouèrent à la même œuvre et concoururent pour l'accomplir. Le premier défendit la nationnalité du pays au dehors, et le second la constitua au dedans; le premier s'appela Suffren, et le second Mirabeau.

Ce sont là certes deux noms illustres sur lesquels se sont appuyées long-temps les destinées de la France. Leur gloire doit encore servir de piédestal à la sienne.

Chacun d'eux personnifia son époque dans une absorbtion puissante qui est le propre des fortes natures. Suffren qui venait après les grands hommes du siècle de Louis XIV, les résuma tous en lui pour en être le dernier, et Mirabeau qui avait traversé la cour de Louis XV, fut une sorte d'Athila procuré par l'école philosophique pour donner la mort à tous les abus.

Il est seulement étonnant que dans le même pays, et seulement à quelques lieues, à quelques années de distance, on voit naître ainsi deux hommes qui furent, par les sentimens, la négation l'un de l'autre. Mais ils appartenaient chacun à leur époque et lui furent fidèles. Aussi appartiennent-ils au même titre à la postérité.

Celui dont nous allons nous occuper eut une vie longue et laborieuse dont tous les jours furent marqués par des services, ou solennisés par des triomphes; il mérita qu'on dit, même de son vivant, qu'il était le plus grand homme de mer que la France eut produit.

Pierre-André Suffren de Saint-Tropez naquit le 13 juillet 1726, au château de Cannat, dans le diocèse d'Arles, en Provence. Sa famille était noble, elle le destina aux armes de bonne heure, afin qu'il suivit la seule carrière honorable pour un gentilhomme de ce temps.

Le jeune Suffren n'entra cependant pas dans un régiment, on ne songea pas même à lui acheter une sous-lieutenance dans une des compagnies de la province; on préféra le lancer dans une route plus périlleuse et moins suivie, et l'on choisit la marine.

L'enfant sortit du collége de bonne heure pour monter à bord d'un vaisseau. Ce fut là sans doute pour lui une nouvelle vie qu'il ne pouvait comparer ni avec sa vie passée d'écolier, ni avec ses habitudes de famille; il trouva d'autres hommes à imiter et d'autres mœurs à suivre, et cependant il accepta tout, courageusement. C'était une merveilleuse nature qui allait d'instinct à son but.

A dix-sept ans, il fut choisi parmi les gardes marines pour faire partie de l'équipage du vaisseau *le Solide*, et reçut à son bord le baptême de sang du combat. L'année suivante, le vaisseau dans lequel il se trouvait participa à une action qui eut lieu dans les eaux des Antilles. Deux ans plus tard, il soutenait une attaque malheureuse contre les Anglais: l'escadre de laquelle il fesait partie fut décimée par l'ennemi; Suffren lui échappa.

Il était pourtant dans sa destinée d'être deux fois prisonnier de l'Angleterre; mais le temps n'était pas encore venu.

La première fois qu'il fut pris, ce fut en 1749, à la hauteur de Belle-Ile et au combat de ce nom; il était alors enseigne du vaisseau.

La seconde fois, au port Lagos, appartenant aux Portugais, où l'escadre française s'était réfugiée. Les vaisseaux anglais qui la poursuivaient, l'atteignirent presque dans le port, et, sans respect pour le pavillon neutre qui la protégeait, ils la détruisirent. Deux navires s'échappèrent, deux furent brûlés et trois furent pris. Celui dans lequel se trouvait Suffren fut du nombre des derniers. Il dut se résigner encore à recommencer sa captivité.

Mais elle fut, comme la première, de courte durée; l'état avait trop besoin de tous ses soutiens pour les laisser languir long-temps. Suffren revint à Toulon deux mois après. Cela se passait en 1750, et il était lieutenant.

Il faut remarquer que les circonstances l'ont servi: la paix survenait, chaque fois, pour abréger sa captivité, et Suffren qui la redoutait en avait profité chaque fois pour se rendre à Malte, et continuer sa vie de marin sur les galères de la religion. Ses premières courses durèrent six ans, après quoi, il revint en France avec le grade de chevalier; ses secondes ne l'occupèrent que quatre années, pendant lesquelles il fut nommé commandeur de l'ordre.

C'était employer noblement les loisirs de la paix,

et la France avait tout à espérer d'un homme qui ne trouvait pas les exigences de sa patrie capables d'occuper son activité.

Il fut employé successivement à faire des courses dans la Méditerranée pour protéger le commerce, à accompagner des escadres et à garantir des navires. Dans ce service, il parvint au grade de capitaine de frégate et bientôt à celui de capitaine de vaisseau; il avait 44 ans lorsqu'il y fut promu. Cette grande puissance qui lui était remise à un âge de force était un présage pour l'avenir.

Après de nombreux voyages dans le Levant, Suffren abandonna cette route pleine de sécurité et vira de bord vers l'autre hémisphère. C'était en 1778, l'Amérique venait de pousser son cri révolutionnaire, et s'agitait dans sa cage anglaise comme un jeune lion. La France accourut. Il est du sort de notre patrie d'être toujours prête à tous les sacrifices et à tous les dévouemens. La France est la fille aînée de l'église et l'exécutrice de la loi du Christ, et depuis quatorze siècles elle accomplit sa mission. Elle s'est trouvée partout où l'avenir de l'humanité a été en péril, et partout elle l'a défendu. Son dévouement est à l'épreuve de tous les temps et de tous les obstacles. Il suffit qu'une nation se lève et crie au secours, pour que la France tressaille et réponde. L'Amérique n'eut qu'à se tourner vers elle pour la voir arriver.

C'est que l'Amérique fut la première en ce siècle à mettre une question sociale en pratique; elle avait besoin du concours de la France, parce que notre patrie, étant alors mûre de toutes les théories, devait l'aider du secours de ses idées et des bras de ses enfans.

Suffren fut un de ceux qui prirent part aux longues guerres dans lesquelles elle finit par conquérir son indépendance; il fit partie de l'escadre du comte d'Estaing qui conquit la Grenade, lutta toute une année contre les flottes anglaises, et secourut souvent l'armée de Washington. Suffren accomplit dans cette expédition plusieurs actions d'éclat, parmi lesquelles on cite cinq frégates détruites à la fois par son vaisseau; aussi, dès qu'il fut rentré en France, il fut nommé, sur le rapport de l'amiral, commandant d'une escadre légère composée de vaisseaux français et espagnols et aux ordres d'un amiral de cette nation. Elle était destinée à inquiéter quelques convois anglais et à les empêcher de parvenir dans l'Inde; Suffren ne resta que quelque temps à cette tâche. Bientôt les événemens et le besoin qu'on avait de lui, l'appelèrent ailleurs.

On était en 1781; l'Angleterre, chassée de ses anciennes possessions d'Amérique, avait porté la même année dans l'Inde cette fureur de tout envahir qui la possédait. L'Anglais semblait condamné, alors comme aujourd'hui, à sortir continuellement de son île et à se porter partout en juif-errant de la civilisation européenne.

Or, à cette époque, les Hollandais et les Français avaient des établissemens considérables dans l'Inde. Le cap de Bonne-Espérance, les côtes de Coromandel, Sumatra, Ceylan, Batavia étaient en leur possession. Les princes indiens étaient avec eux en complète intelligence, tout semblait assurer la tranquillité pour le présent, et la prospérité pour l'avenir, lorsque l'Angleterre, dans le but de donner à sa marine cette haute prépondérance qu'elle lui a fait acquérir plus tard, déclara la guerre à la Hollande, et s'empara d'une partie de ses comptoirs. Celle-ci, sentant sa faiblesse, appela la France à son secours, en lui fesant voir que leurs intérêts étaient liés comme leurs colonies, et qu'ainsi elles devaient s'unir dans le but de les conserver.

La France répondit à cet appel de la Hollande par l'envoi d'une flotte, sous les ordres d'un homme qui devait laisser dans l'Inde un impérissable souvenir. Cet homme n'était ni un prince, ni un amiral, ni un personnage célèbre; c'était au contraire un vieillard de 55 ans, de petite noblesse, presque sans grade et sans nom dans la marine, c'était Suffren. A peine connu de quelques officiers et des matelots de son bord, il devait lui suffire cependant de trois ans pour l'être de toute l'Europe.

Ce qui manque aux hommes de génie, c'est d'ordinaire le temps, et après le temps, les circonstances. Accordez-leur ces deux moyens de se produire, et leur succès est infaillible. Mais trois ans sont un espace étroit pour qu'un homme obscur puisse y faire tenir sa réputation, et Suffren y a posé la sienne.

Il partit de Brest, le 22 mars 1781, à la tête de cinq vaisseaux et de deux frégates. Ce fut avec cette escadre qu'il eut ordre de se rendre dans le Levant, de passer à travers des croisières ennemies, d'occuper les mers indiennes et d'en disputer l'empire aux Anglais, et il y réussit. Il lui fallut soutenir, il est vrai, trois années de combats et de privations de toute espèce : ces trois ans forment une glorieuse épopée.

Quelques jours à peine après son départ, il rencontra, dans un port portugais, cinq vaisseaux ennemis qui s'y étaient abrités, et alors il lui vint en mémoire ce qui lui était arrivé trente ans avant, au port Lagos, où les Anglais détruisirent une escadre française protégée par un pavillon neutre; il n'hésita pas à user de représailles; mais, dans la précipitation de l'attaque, ayant oublié les mesures de prudence, l'action n'eut pas l'issue qu'il en espérait. Chacun de ses vaisseaux entra successivement dans la baie, et chacun se fit cannoner à son tour; lorsque le feu cessa, l'amiral anglais Johnston qui avait aperçu dans l'escadre française quelques vaisseaux démâtés, voulut la poursuivre, mais Suffren lui présenta de nouveau et si franchement le combat, que Johnston s'arrêta et rentra dans la baie pendant que son adversaire doublait le cap de Bonne-Espérance.

Le cap était la principale colonie hollandaise, et par conséquent la plus menacée. La présence de Suffren la délivra de tout danger. Les troupes et les vaisseaux qu'il y laissa, avant d'en partir, lui servirent de garantie contre un coup de main.

Après avoir pourvu ainsi à sa sécurité, il se trouva quelques jours après à l'Ile de France, où le comte

d'Orves l'attendait. Il y passa fort peu de temps, celui qui lui était absolument nécessaire pour le radoub de ses vaisseaux. Du reste, cette activité était une nécessité de la circonstance ; il fallait ne pas s'endormir sur ces parages si éloignés de nos comptoirs, lorsque les Anglais en étaient encore si rapprochés. Aussi Suffren, d'accord avec le comte d'Orves qui dut commander la flotte, sortit-il de l'Ile de France au cœur de l'hiver pour se diriger vers la côte de Coromandel. Il n'eut pas lieu de se repentir de sa détermination; car, un mois après, l'escadre rencontra sur sa route un vaisseau ennemi, et s'en empara.

Un début aussi heureux fut malheureusement attristé par la mort de M. d'Orves qui suivit de près, et Suffren prit le commandement de l'expédition.

On soupçonnait les Anglais mouillés dans un port de Madras ; l'on avait résolu de ne pas attendre qu'ils en fussent sortis pour les attaquer, mais de les y surprendre de nuit. Ce projet dont le succès pouvait avoir les plus grandes suites sur l'avenir de nos colonies, ne réussit pas. Le calme et les vents contraires rendirent vains tous les calculs. Vers la mi-février, la flotte anglaise fut découverte dans son mouillage, mais protégée par les forts. Suffren la voyant ainsi à l'abri de toute attaque imprévue, prit le parti de ne pas s'arrêter. Il était à peine à quelques lieues de ses parages, que les Anglais sortirent du port sous toutes leurs voiles, et vinrent présenter le combat à notre escadre. Il eut lieu par le travers de Madras ; mais le brouillard et le gros temps contrarièrent les manœuvres sur les deux lignes, si bien que l'action ne dura que quelques heures et ne se termina à l'avantage de personne.

Cette circonstance ne détourna pas Suffren de sa route. Il avait à débarquer une armée qui allait être employée à la défense de notre commerce et à fonder une alliance entre la France et le souverain du pays ; il eut le bonheur d'y réussir.

Il voulait d'abord s'arrêter à Pondichéri, mais ayant appris qu'à Porta-Nove la baie était moins embarrassée, il fit voile vers ces lieux. Il trouva à son arrivée, qui eut lieu vers la fin de février des officiers du prince du pays, le nabab Haïder-Aly, qui étaient chargés de le recevoir. Suffren conclut avec eux un traité par lequel le nabab s'engageait à reconnaître l'indépendance de l'armée française, à lui payer en papiers la valeur de 7 millions deux cent mille francs de solde annuelle, et aussi de lui adjoindre divers corps de troupes indiennes. Cette armée, ainsi organisée et augmentée, devait servir à chasser les Anglais de la terre ferme, comme Suffren espérait les chasser de la mer.

Il mit, en effet, à la voile au mois d'avril pour les découvrir ; le 9, un combat meurtrier eut lieu sur le travers de Provedien ; il se passa sans résultat décisif: les escadres se séparèrent pour courir, chacune de son côté, aux réparations.

Suffren se remit en mer un mois après, et vint chercher l'amiral Hughes, mouillé devant Négapatam, un des comptoirs hollandais dont les Anglais s'étaient emparés. L'action fut des plus acharnées, et l'on ne sait à l'avantage de qui elle se serait terminée, si un saut du vent n'eût séparé les escadres et mis le désordre dans la ligne anglaise, dont les vaisseaux se hâtèrent de chercher un abri devant Négapatam.

Suffren, rendu de plus en plus exigeant par le succès, alla se mettre en observation à deux lieues de là, afin de surveiller les mouvemens de l'ennemi ; mais l'amiral Hughes ne sortit pas de la position où il s'était réfugié ; seulement, vers la fin, on vit approcher un bâtiment portant pavillon parlementaire ; un officier en descendit, et, au grand étonnement de tout le monde, il réclama le vaisseau l'*Ajax* qui, disait-il, avait amené son pavillon dans le dernier combat et s'était échappé par trahison.

LE BAILLI DE SUFFREN.

Ces réclamations n'étaient pas dénuées de vérité ; voici ce qui y donnait lieu.

Et d'abord l'amiral anglais se trompait sur le nom du vaisseau ; l'*Ajax* n'avait pas combattu, et c'était le *Sévère* sur qui il croyait avoir des droits, et son erreur était, comme on verra, parfaitement excusable.

Pendant le combat devant Négapatam, et au moment où toutes les lignes étaient en feu, le capitaine du *Sévère*, homme pusillanime, restait seul dans une complète inaction commandée par la peur ; il ne put être calme au milieu des tumultes entrechoqués du combat. Impuissant à respirer dans cette atmosphère de sang et de feu, il baissa son pavillon au premier danger, et voulut se rendre. Pendant que cet homme trafiquait ainsi de l'honneur de tout un équipage, les officiers fesaient leur devoir dans les batteries ; ils ne furent avertis que lorsque le vaisseau, déja dépouillé de son pavillon, était sur le point d'être amariné par un bâtiment ennemi qui était en panne. Ils montèrent aussitôt en masse sur le pont, et s'aperçurent alors du danger et de la honte qui les menaçaient ; ils jetèrent leur capitaine dans sa cabinet et l'un d'eux, homme de cœur dont on a conservé le nom, l'officier Dieu, prit le commandement du *Sévère*, et fit recommencer le combat. Les batteries, un instant silencieuses, tonnèrent de nouveau ; en quelques minutes, le bâtiment anglais fut démâté. Cependant le *Sévère* ne chercha pas à s'en emparer ; mais, lorsqu'il lui eut bâlayé le pont par une dernière bordée, il s'inclina gracieusement sous un salut de fer, et rejoignit le gros de l'escadre.

Le soir, les officiers réunis à la table du chef d'escadre, disaient avec cette insoucieuse gaîté française qui se perd : le capitaine du *Sévère* voulait se rendre aux Anglais, mais *Dieu* ne l'a pas voulu.

Suffren comprit la conduite qui lui était imposée pour le maintien de la discipline : il suspendit le capitaine du *Sévère*, et approuva hautement la conduite de l'équipage qui s'était révolté contre lui ; et puis, comme si l'officier anglais qui réclamait le vaisseau n'en eut pas eu assez de cette réponse, il se tourna vers lui et ajouta : « dites cependant à M. Hughes que s'il croit de son devoir d'insister, il peut venir chercher ce vaisseau lui-même. M. le capitaine Dieu est chargé de le recevoir. » L'amiral anglais aima mieux renoncer à ses prétentions que de quitter son mouillage, et le commandeur à la fin, désespérant de l'en faire sortir, reprit sa route vers Goudelour.

Là, Suffren jouit des honneurs que sa gloire lui av[illegible] mérités, mais que nul autre n'avait reçus [illegible]. . .

Le nabab Haïden-Ali n'avait pu voir sans enthousiasme les belles actions du marin ; et, à la nouvelle de son débarquement, il envoya au-devant de lui pour l'informer de son arrivée. En effet, il s'avançait d'une distance de quarante lieues vers Goudelour, escorté d'une armée de quatre-vingt mille hommes, pour faire honneur au commandant.

Les détails de l'entrevue qui eut lieu entre eux, offrent assez d'intérêt pour que nous les rapportions.

Le nabab n'arriva pas à Goudelour, il établit son camp à deux lieues de la ville d'où il envoya complimenter Suffren ; celui-ci le fit saluer à son tour par les décharges de toutes les batteries de l'escadre et de la place. Il descendit à terre le lendemain, et se rendit au camp accompagné de son état-major. Il trouva sur sa route des palanquins pour le recevoir et des détachemens de cavalerie pour lui servir d'escorte ; à son arrivée toute, l'armée se mit en bataille, et les tambours battirent au champs ; les acclamations le poursuivirent jusqu'à la tente du nabab, dans laquelle il allait entrer, lorsque celui-ci parut sur le seuil et l'embrassa cordialement.

C'est la première fois qu'une réception pareille était faite à un européen, la première fois surtout qu'elle était solennisée par la présence de quatre-vingt mille hommes. Il appartenait à Suffren désormais de consolider, par les traités, l'affection d'un allié gagné à la France par son propre mérite.

La première entrevue se passa en félicitations réciproques ; Haïder-Ali surtout exprimait chaleureusement son administration : « avant votre arrivée à la côte, lui disait-il, je me croyais un grand homme et un grand général ; mais, vous m'avez éclipsé : vous seul êtes un grand homme. » En le quittant, il offrit à Suffren et à ses officiers les présens les plus riches.

Le jour suivant, on s'entretint de la guerre et du désir qu'avait la France de chasser les Anglais de l'Inde. Le nabab avait l'espérance d'y réussir avec le secours d'une armée française, qui servirait sous les ordres de Bussy. Et l'on se sépara après avoir arrêté que Suffren continuerait à poursuivre les Anglais par les mers, tandis que Haïder-Ali les balayerait de l'Inde.

A peine Suffren fut-il en mer, qu'il apprit à la fois deux bonnes nouvelles : la première, que la cour approuvait sa conduite pour le passé et ses projets pour l'avenir ; la seconde, que le grand-maître de Malte venait de le nommer bailli de l'Ordre. Des renforts et des convois étant venus le joindre, il se mit à la recherche des Anglais ; mais, ayant appris qu'ils étaient éloignés des parages où il se trouvait, il résolut de mettre à profit cette circonstance pour prendre position sur la côte. Le fort de Trinquemalé qui commande à la baie de ce nom, est une place des plus importantes de l'Inde. Elle pouvait servir ses communications et faciliter ses moyens d'attaque ; mais les Anglais l'occupaient ; il fallait s'en rendre maître. Suffren le tenta et y réussit ; à la vérité, les difficultés et les périls ne manquèrent pas à cette entreprise ; il fallut opérer la descente sous le feu des canons du fort, activer les travaux et précipiter les attaques, afin que la place fut enlevée avant d'être secourue par l'escadre anglaise. Les résultats se chargèrent de justifier cette conduite ; car, à peine les Français étaient-ils entrés à Trinquemalé, que la vigie du fort signala les voiles ennemies.

L'amiral Hughes ignorait complètement le succès de Suffren, et croyant être toujours en possession de la place, il arriva vers la chute du jour et jeta l'ancre à quelques distances de la baie. Le lendemain, toujours aveuglé, il alla se jeter étourdiment au milieu de nos

vaisseaux ; ce qui rendit dès lors la lutte inévitable.

L'amiral anglais, cependant, sortit bientôt de son erreur et manœuvra pour éviter le combat. Suffren se mit à sa poursuite ; et, contre l'avis de ses officiers, il s'opiniâtra à le lui présenter. Il eut lieu à la fin, mais il fut malheureux pour les Français.

On commençait à cette époque à doubler les vaisseaux en cuivre. L'escadre de Suffren n'en comptait que six auxquels on eut appliqué cette amélioration ; les autres ayant leurs coques surchargées de coquillages et d'insectes marins, allaient péniblement, de sorte que les premiers, fins voiliers joignirent dans peu l'ennemi, tandis que les seconds restèrent long-temps en arrière; pour hâter leur marche, l'amiral fit tirer un coup de canon ; les vaisseaux qui se trouvaient à la portée des Anglais, croyant que c'était le signal du combat, commencèrent le feu. La moitié de l'escadre manquait, et l'autre moitié n'était pas en ligne; Suffren se plaça au plus fort de la mêlée; et, sans cesser de combattre, il multipliait ses signaux pour faire approcher les vaisseaux en retard; dans son désespoir, il ne cessait de courir des bordées au milieu du feu le plus terrible de l'escadre anglaise, qui, formée en ligne compacte et serrée, mutilait à loisir ces pauvres vaisseaux français, isolés, dispersés et passant un à un sous la pluie de ses boulets. L'amiral entièrement démâté faillit être pris, mais le dévouement d'un capitaine le sauva, et Suffren fut conservé à la France. Nous le verrons bientôt venger sa défaite, et prendre au profit de sa patrie une revanche qui accablera l'Angleterre.

Il se retira à Trinquemalé avec les débris de la flotte, mais l'équipage s'occupa si bien à remettre en état les vaisseaux desemparés, que l'amiral put reprendre la mer quinze jours après. Il était temps, car les Anglais, confians dans ce succès, s'étaient portés en vue de Goudelour qu'ils convoitaient comme une proie. Heureusement que le général français sut les retenir sur leurs points d'observations jusques à l'arrivée de Suffren qui en purga entièrement la côte.

L'hiver approchaient, et l'escade française sentit la nécessité de chercher un hivernage. Les Anglais s'étaient retirés sous Madras ; l'amiral ne pouvait, sans danger, aller chercher un asile à l'île de France située à quinze cents lieues de Coromande ; il préféra aller se ravitailler à Sumatra qui en est plus rapprochée.

La sortie de rade fut marquée par un événement heureux et inattendu : c'était à l'entrée de la nuit, l'escadre était à l'ancre par le travers des bouches du Gange, on vit avec surprise un vaisseau ennemi s'avancer pacifiquement vers elle et venir mouiller dans ses eaux. Immédiatement après, un seul officier en sortit, descendit dans sa chaloupe, et fit force de rames vers le vaisseau amiral. Ce ne fut qu'en se trouvant devant Suffren qu'il s'aperçut de sa méprise qui l'avait fait tomber parmi les vaisseaux ennemis. On profita cependant de ses dépêches qu'il destinait à l'amiral Hugues, et l'on apprit la mort de notre allié Haider-Ali et le couronnement de son fils Tippou-Saëb. Suffren s'empressa de renouer avec le fils les rapports qui avaient existé avec le père.

Il resta quelque temps dans la baie de Trinquemalé, où l'escadre anglaise l'avait forcé de se réfugier et où elle le tint quelque temps renfermé; il en sortit à la suite de l'amiral Hughes, mais il perdit bientôt ses traces. Il fut alors dans une grande anxiété sur la direction qu'il avait prise. Il tremblait surtout pour Goudelour, le plus important de nos établissemens, tant de fois menacé; mais il ne pouvait dans l'incertitude s'éloigner sans danger de Trinquemalé. Sur ces entrefaites, des lettres du général vinrent fixer ses irrésolutions, et lui apprendre que Goudelour était assiégé par terre et par mer. Suffren appareilla aussitôt de Trinquemalé, et arriva en peu de jours devant la place au-dessous de laquelle étaient groupés dix-huit vaisseaux de guerre, appuyant par les décharges de toute leur artillerie les efforts d'une nombreuse armée de terre.

Toutes les forces que l'Angleterre avait dans les Indes étaient là pour éteindre la colonisation française dans son foyer principal. Suffren comprit qu'une grande et solennelle lutte allait décider pour toujours à laquelle des deux nations appartiendrait l'empire sur l'Océan indien.

Arrivé en face de l'ennemi, il appela une frégate et passa à son bord ; puis, favorisé par un vent d'arrière, il forma sa ligne de combat et se rapprocha de l'escadre anglaise. L'amiral Hughes ne resta pas long-temps dans une position qui permettait à l'escadre française d'arriver sur lui. Il leva l'ancre et s'éloigna de Goudelour à force de voiles. Sa retraite fut si rapide que Suffren qui avait voulu le poursuivre se trouva au large à la tombée de la nuit. Le lendemain, l'amiral français ne cessa de présenter le combat à l'ennemi, et celui-ci de le refuser. Il en fut de même le jour suivant ; mais enfin, après quatre jours de tentatives l'escadre française réussit à joindre l'escadre anglaise, et le combat ne put plus être différé.

Il était trois heures du soir lorsqu'il commença ; tous les vaisseaux anglais étaient couverts de voiles, tandis que l'escadre française avait cargué les siennes. Le vaisseau amiral parcourut les rangs et ordonna partout le branle bas du combat. Arrivé à l'extrémité de la ligne, il s'arrêta et sembla se recueillir pour observer les vaisseaux anglais qui continuaient à rester à leurs places, immobiles et muets; bientôt ce silence fut rompu par un tressaillement qui le parcourut dans tous ses agrès ; la double rangée de ses caronades se démasqua, et deux éclairs de feu environnèrent ses batteries. Une bordée ennemie répondit à la sienne, et bientôt la ligne entière fut embrasée. Dans quelques minutes, une masse de fumée enveloppa les deux divisions et les manœuvres devenant dangereuses, on dut se contenter de se canonner de part et d'autre. Mais il y avait tant d'acharnement que les traînées de feu ne restaient jamais interrompues et que le grondement de toutes les batte-

ries mugissait sans intermittence. Bien des matelots tombaient sur le pont, bien des cannonniers étaient tués près de leurs pièces, plusieurs capitaines emportés sur leurs bancs de quart, et tous, capitaines, soldats et matelots étaient aussitôt remplacés; tous avaient la même pensée, le même désir et ils se sacrifiaient en empressés. Tout-à-coup, et comme une de nos frégates venait de forcer plusieurs vaisseaux ennemis à emmener, on vit le feu surgir de sa hune d'artimon. Une colonne rougeâtre s'éleva sur l'eau et se répandit sur le pont, puis elle se divisa et courut capricieuse et échevelée par tous les agrès, glissant et se balançant sur les cordages, et s'enveloppant dans les voiles pour atteindre le haut des mâts; amis et ennemis s'éloignèrent pour éviter son dangereux contact et l'on attendit pour recommencer l'action que le feu parvenu à la soutte aux poudres fit sauter la pauvre frégate; il fut nuit quand cela arriva.

Le lendemain, Suffren qui était resté sur le lieu de combat pour ne pas s'éloigner de Goudelour, vit les Anglais très rapprochés de lui. Il les attendit dans l'espoir qu'ils viendraient reprendre leur position; mais il les attendit vainement, car ils profitèrent de l'obscurité de la nuit pour revenir à Madras.

Suffren entra à Goudelour au milieu de la joie de toute la population accourue pour le féliciter. Salué du nom de sauveur, il se préparait à mériter de nouveau ce titre, lorsque les préliminaires de la paix arrivèrent d'Europe, et appelèrent Suffren en France.

Il arriva à Toulon le 26 mars 1784, après une absence de trois ans. C'est là qu'il reçut une médaille que les états de Provence firent frapper à son effigie. Elle avait pour inscription : LE CAP PROTÉGÉ; TRINQUEMALÉ PRIS; GOUDELOUR DÉLIVRÉ; L'INDE DÉFENDUE; SIX COMBATS GLORIEUX. — LES ÉTATS DE PROVENCE ONT DÉCERNÉ CETTE MÉDAILLE MDCCLXXXIV.

A la cour, ce fut bien autre chose; sa réception fut plus brillante qu'aucune de celles qu'on avait pu faire jusqu'alors aux grands capitaines de Louis XIV et de Louis XV. Cela sortait de toutes les traditions. Les ministres lui firent cortège, le roi l'entretint, puis le créa vice-amiral et le nomma chevalier de ses ordres; la reine lui donna sa main à baiser, mais ce qui surtout avait une haute signification, c'est l'enthousiasme qu'il excitait en public, au spectacle, dans les rues et dans les promenades; et cet enthousiasme dura jusqu'à sa mort, arrivée le 8 décembre 1788, et au moment où il allait appareiller de Brest pour commencer une nouvelle campagne contre l'Angleterre.

Ainsi cette vie qui s'était usée dans les fatigues se termina dans le repos. Les regrets de toute la France inaugurèrent sa célébrité; et la marine accepta son nom comme un legs glorieux dont elle baptise toujours depuis lors, quelqu'un de ses vaisseaux.

Prosper BAROUSSE.

LA SAINT-BARTHÉLEMY A BAYONNE.

Le vicomte d'Orthez était gouverneur de Bayonne en 1572. Il ne devait cette faveur qu'aux services importans qu'il avait rendus à l'état pendant les longues années passées sous les drapeaux, et ne la devait qu'à son courage à toute épreuve et à sa loyauté bien connue. C'était un homme du vieux temps, simple et grave, qui, loin de se passionner au milieu des discordes civiles nées des dissensions religieuses, était profondément affligé de voir la France user ses forces contre elle-même sans aucun résultat pour sa prospérité, sans aucun éclat pour sa gloire.

Le vicomte était né au milieu de nos guerres d'Italie; il avait vu Bayard, il avait combattu à la bataille des Géans. La lutte brillante que la France seule avait soutenue contre la maison d'Autriche et le puissant Charles-Quint, l'avait habitué à beaucoup attendre de son pays, à beaucoup espérer de la France en pouvoir et en gloire, et ce vieux soldat versait en secret des pleurs de rage lorsqu'il voyait une grande nation ouvrir elle-même ses veines pour en faire couler son sang le plus généreux.

Aussi, ce noble vicomte d'Orthez rendait-il grâces au ciel de se trouver isolé dans son gouvernement, et sa citadelle de Bayonne, loin des massacres des guerres de partisans et de toutes les horreurs d'une guerre civile. Il avait usé despotiquement de son omnipotence de gouverneur d'une place de guerre pour défendre la plus légère manifestation d'hostilité entre les catholiques et les protestans. Sous son autorité, point de disputes religieuses, point de séditions dans la place publique; partout le calme et le respect aux lois.

Les plus fougueux caractères étaient domptés par sa volonté de fer.

Les nouveaux officiers que la cour lui envoyait pour compléter sa garnison ou l'augmenter selon le besoin des circonstances, étaient obligés, en entrant sous son commandement, d'étouffer l'exaltation religieuse qu'ils avaient ailleurs coutume d'exprimer librement. Hector de Mauléon, que la reine-mère avait nommé gouverneur du Château-Neuf, dans le petit Bayonne, fut un de ceux sur qui pesa l'impartiale autorité du vicomte avec le plus de force et d'éclat.

Hector de Mauléon, catholique zélé, croyait avoir à se plaindre de Jeanne d'Albret, reine de Navarre, la-

quelle persécutait, dans ses états, ceux qu'elle appelait les papistes. La cour de France, pour indemniser Hector de Mauléon des persécutions qu'il avait à souffrir de Jeanne d'Albret, lui avait accordé, comme nous l'avons dit, le commandement d'un des châteaux de Bayonne, sous l'autorité du gouverneur qui occupait la citadelle.

Mauléon, qui se rapprochait du Béarn et de la Navarre, avait cru être élevé dans un poste qui le mettrait à même d'exercer ses ressentimens. Bayonne



LE VICOMTE D'ORTHEZ DICTANT A SON SECRÉTAIRE SA RÉPONSE A CHARLES IX.

était pour lui comme un point d'appui d'où il allait faire des excursions dans les terres de la reine de Navarre, piller des domaines, prendre des châteaux et exterminer des ministres protestans.

Lorsqu'il manifesta ses désirs au vicomte d'Orthez, et qu'il exprima sans détour devant lui tout ce que son ame renfermait de haine et de transports contre ceux qui l'avaient persécuté, il trouva le vieillard froid et inébranlable. Vous vous êtes mépris, seigneur de Mauléon, dit le vicomte d'Orthez avec un calme plein d'énergie; une fois incorporé dans la garnison de Bayonne, vous devez oublier ce que l'on fait ailleurs;

ici tout entiers à garder avec soin une place frontière de la plus haute importance, nous tournons le dos à la France pour faire face aux Espagnols.

Qui ne vous attaqueront pas, monsieur le vicomte, dit Hector de Mauléon, tandis que les protestans, si vous ne les obligés à se tenir respectueusement éloignés de vos murs, viendront par quelque belle nuit escalader votre citadelle et massacrer votre garnison.

A ces paroles, la colère vint colorer le front du vieux soldat. Il se leva brusquement pour se tenir debout et immobile; Hector de Mauléon l'avait offensé. C'est un grand malheur, dit-il en mesurant ses paroles, qu'à mon âge j'aie encore besoin d'être instruit de mes devoirs par un jeune homme. J'ai fait mes preuves cependant, et quarante ans passés au milieu des dangers m'ont rendu peut-être meilleur capitaine qu'en auraient fait six mois passés dans les galeries du Louvre, au milieu des bals masqués et des processions de pénitens.

Il s'arrêta tout court; et, changeant de ton brusquement, il ajouta : Lorsque vous serez gouverneur de Bayonne, monsieur, vous aviserez à la garde de la place comme vous l'entendrez, et vous emploierez, si bon vous semble, sa garnison à poursuivre les protestans et ses ministres; mais, tant que la confiance du roi me maintiendra dans le poste où elle m'a placé, tâchez de vous bien tenir, et de remplir fidèlement mes ordres sans vous permettre de les juger.

Après ce peu de mots, il tourna le dos au jeune Hector de Mauléon.

Depuis ce jour, la division éclata sans mesure entre le gouverneur de la citadelle et le commandant du Château-Neuf. Hector de Mauléon, qui n'était là qu'un simple officier soumis aux ordres du vicomte d'Orthez, fut obligé de renoncer à ses desseins et de contrarier l'expression de ses sentimens dont la violence était à chaque instant provoquée. S'il avait suivi la pente de son caractère et les circonstances qui le poussaient, il aurait sans doute usé de son crédit en cour, afin de supplanter le vicomte d'Orthez, mais il fut arrêté par un nouveau sentiment qui vint calmer ses besoins de vengeance et d'ambition.

Hector de Mauléon avait vu auprès du vicomte gouverneur, sa fille M[illegible] le jeune homme n'avait pas été insensible [illegible] qui la rendait assez remarquable, et à [illegible] de contracter une noble alliance.

Marguerite vivait auprès de son père, toute à la dévotion et aux soins qu'elle prodiguait à ce noble vieillard. Elle avait coutume d'aller tous les jours entendre la messe dans le couvent des filles de Sainte-Claire. Une vieille femme de confiance qui était depuis long-temps dans la maison du vicomte d'Orthez, accompagnait chaque jour Marguerite qui était à son passage l'objet de tous les hommages et de tous les respects.

C'est dans le couvent des filles de Sainte-Claire qu'Hector de Mauléon venait chaque jour la voir sans être aperçu. La chapelle et le couvent s'élevaient sur les bords de l'Adour, et ce lieu saint était calme et solitaire, bien propre à réveiller dans le cœur les plus suaves émotions de la piété et de l'amour. Le jeune de Mauléon était toujours rendu le premier au monastère; en attendant l'arrivée de Marguerite, il se promenait dans une galerie qui donnait sur l'Adour; là, bien souvent immobile et rêveur, il écoutait le bruit des eaux; il regardait leur cours, et cette monotonie lui plaisait, parce qu'elle se mariait bien avec le vague de ses espérances et de ses désirs qui s'agitaient au fond de son ame, doux et monotones comme le cours des eaux.

Bientôt le bruit de la cloche l'avertissait de l'arrivée de Marguerite, et alors il allait se placer sans bruit dans le lieu qu'il avait choisi pour observer la jeune demoiselle sans en être aperçu. Il passait là des heures délicieuses à la contempler, sanctifiant son amour par la religion, vivifiant la religion par l'amour. Tout le dominait à la fois, et tout venait le fasciner : les larmes qu'une douce piété faisait répandre à Marguerite; le charme et le mystère de cet asile où de saintes filles priaient pour un monde dont elles s'étaient séparées à jamais. Souvent aussi il entendait les douces voix de ces filles invisibles chanter des cantiques pleins d'onction, et il se livrait à l'extase sans pouvoir s'arracher de ces lieux.

Bientôt les violens sentimens et les haines de parti s'éteignirent dans son ame; Hector de Mauléon fut doux et compatissant, docile aux ordres qu'il recevait, facile envers ceux auxquels il devait les transmettre. Le vicomte d'Orthez, qui avait remarqué ce changement sans en pénétrer la cause, lui en témoigna cordialement sa joie, et ce fut pour Hector de Mauléon une récompense du passé et un espoir pour l'avenir. Le gouverneur était bien disposé pour lui, et c'était là pour son amour une nouvelle chance de succès.

Il ne put s'empêcher, en rentrant dans son appartement, de conter son bonheur à un jeune Béarnais, son ami d'enfance, qu'il avait coutume d'amener partout avec lui. Bertrand connaissait déjà l'amour de son maître pour Marguerite; et ce que lui dit Hector des nouvelles dispositions du gouverneur pour lui, réjouit ce bon serviteur qui crut avoir à se reprocher le bonheur de l'homme auquel il s'était dévoué.

Demain, lui dit Hector, demain je découvre mon amour au vicomte; je lui demande la main de sa fille.

Bertrand. — Sitôt, Monseigneur!.. Mais assurez-vous d'abord du cœur de cette jeune demoiselle. Il faut qu'elle vous aime enfin.

Hector. — Je ne sais : mais je réponds du moins qu'elle n'en aime aucun autre.

Bertrand. — Qui sait... Elle a long-temps vécu près de la reine de Navarre; il est bien difficile qu'elle ne conserve pas quelque souvenir d'une cour où elle a dû voir des pages et de beaux cavaliers.

Hector. — Impossible!.... Il n'y avait là que des huguenots, des excommuniés : c'est pour cela que le vicomte l'a rappelée auprès de lui.

Bertrand. — Enfin, voyez, Monseigneur, demandez vite sa main au père, son amour à la demoiselle Marguerite, pour ne pas vivre plus long-temps dans cette incertitude.

Hector. — Oui, Bertrand, l'incertitude m'est insup-

portable ; c'est une sorte de néant pour le cœur, elle nous empêche de nous souvenir et d'espérer; on n'ose se livrer à aucune émotion, on se reproche des espérances, on étouffe ses désirs les plus légitimes, on ne vit pas.

Ainsi conversait avec son homme de confiance Hector de Mauléon, la veille d'un jour qui devait être pour lui plein d'émotions et de transports. Il alla se livrer au sommeil avec la ferme résolution de ne pas laisser passer le lendemain sans connaître son sort, sans sonder sa destinée.

En effet, dès qu'il fut jour, il se leva pour aller, selon sa coutume, au couvent de Sainte-Claire voir Marguerite, et faire avec elle des dévotions. Mais il avait formé la ferme résolution de l'aborder au sortir de la chapelle et de lui demander un moment d'entretien, pour lui faire connaître et son amour et ses intentions. Pendant le temps qu'il passa dans la chapelle en attendant le moment de sortir et de l'aborder, il ne put se recueillir comme à son ordinaire, il fut troublé, distrait, incapable de se contenir. Obligé de sortir pour aller prendre l'air à la galerie qui donnait sur l'Adour, il ne retrouvait plus dans la contemplation de ces lieux le charme et la paix qu'il y avait goûtés autrefois; il sentait que l'effroi s'emparait de son ame, car il touchait au moment fatal où Marguerite allait peut-être le repousser. Alors il revenait dans le passé pour recueillir tous les souvenirs qui pouvaient ranimer et soutenir son espérance ; il tâchait de se rappeler tous les mots bienveillans que Marguerite lui avait adressés ; il rêvait à un sourire, à un regard, à un geste ; il pesait gravement les indices les plus légers, les traces les plus fugitives, les ombres qui semblaient favorables à son amour.

Mais le moment approchait où Marguerite quitterait le couvent; Hector de Mauléon rentra dans la chapelle, et vint reprendre sa place accoutumée. Une chose l'étonna, c'est qu'au moment où il alla se mettre à genoux, Marguerite qui ne levait jamais les yeux, se tourna vers lui, et le regarda de manière à lui faire comprendre qu'elle l'avait remarqué; le jeune homme baissa les yeux et se recueillit en lui-même.

Il n'y avait point de haine dans ce regard, il était calme et pur; que voulait-il dire ? Marguerite a-t-elle lu dans sa pensée ? veut-elle l'engager à parler ou lui ordonner de se taire ? Alors il regarda de nouveau Marguerite pour qu'un nouveau regard vînt lui expliquer le premier, mais la jeune fille ne détourna plus la tête, et parut plus absorbée que jamais dans ses prières et dans sa méditation.

Pendant que le jeune de Mauléon cherchait à s'expliquer cet étrange regard, il aperçut, non loin de Marguerite, un homme enveloppé dans un riche manteau ; à son feutre orné d'une plume rouge, à ses bottines armées d'éperons, il reconnut un gentilhomme.

Cet homme est un rival, se dit-il; cet homme est mon ennemi.

Hector de Mauléon ne se trompait pas, et en acquit bientôt la preuve : en effet, il vit que l'étranger se tournait souvent vers Marguerite, et qu'il fixait sur elle des yeux brillans et pleins de feu ; il était indigné, la colère la plus violente s'allumait dans son sang.

Et quoi ! se disait-il, je tremble d'aborder Marguerite, je viens ici depuis six mois la regarder de loin et à son insçu ; j'ai peur qu'elle ne soupçonne mon amour, et lorsque je prends la résolution de lui parler, je suis forcé de me travailler long-temps pour triompher de mon respect, pour me faire le courage de lui parler de mon dévoûment; et cet homme, cet inconnu va dès l'abord se placer auprès d'elle et la regarder insolemment à la face de tout un peuple étonné de son insolence ! Qui a donné à cet homme le droit de lui manquer de respect ? Pourquoi Marguerite m'a-t-elle regardé aujourd'hui, tandis qu'elle ne le regarde pas ? Est-ce qu'elle craint mon amour ? Est-ce qu'elle rougit du droit que cet homme a de la poursuivre jusqu'ici. Peut-être qu'elle a demandé mon secours; s'il était vrai...

Dans le désordre de ses sens, le jeune commandant du Château-Neuf ne savait à quel parti se résoudre. Il agit comme on le fait dans les grandes circonstances lorsqu'on veut s'élever à leur hauteur et les dominer, il embrassa le parti le plus contraire à sa nature; il se dompta lui-même et s'éloigna précipitamment avant que Marguerite sortît de la chapelle. Hector de Mauléon avait agi sagement; il voulait éviter tout éclat par respect pour Marguerite, et connaître quel était son ennemi avant que de lutter contre lui.

Il se hâta d'envoyer aussitôt Bertrand au couvent des filles de Sainte-Claire, avec ordre de lui rapporter tout ce qui se passerait à la sortie de la chapelle; de suivre le gentilhomme, et de pouvoir lui dire en rentrant son nom et ses intentions. Bertrand qui était actif et zélé, promit tout, et disparut pour aller remplir les intentions de son maître.

Mauléon, resté seul, se repentait du parti qu'il venait de prendre. Il attendit avec la plus grande impatience le retour de son valet, et la journée fut lourde et accablante pour le malheureux jeune homme, car le fidèle Bertrand ne rentra que vers le soir.

— Eh bien! lui dit Hector, que sais-tu ? qu'as-tu vu? qu'as-tu appris?

Bertrand. — Je n'ai rien vu; mais en revanche, j'ai beaucoup appris.

Hector. — Parle donc, car j'ai hâte de connaître mon rival.

Bertrand. — C'est en effet un rival.

Hector. — J'en étais sûr. Voyons, qu'as-tu appris ?

Bertrand. — J'ai appris quel était son nom, sa famille, le but de son voyage, ses projets et ses désirs.

Hector. — Comment cela ? qui t'a mis dans la confidence.

Bertrand. — Son valet, un allemand qu'il a pris à son service et que j'ai mis tout hors de lui-même avec quelques verres de bon vin d'Espagne.

Hector. — Parlons du gentilhomme.

Bertrand. — Voici ce que m'a dit l'Allemand dans une auberge où je l'ai conduit pour le régaler. Le gentilhomme est un officier protestant de l'armée du roi de Navarre; et le valet, un luthérien qui était venu

en France servir pour la réforme comme ils disent.

Hector. — Mais le nom de mon rival, quel est-il?

Bertrand. — Il se nomme Francisco de Melcos, biscayen; il sert le Béarnais, et maintenant que les catholiques sont en paix avec les protestans, et que la paix de Saint-Germain a rétabli le calme en France, il vient à Bayonne où son amour l'appelle.

Hector. — Son amour!... Il aime Marguerite.

Bertrand. — Il l'aime en effet; il l'a vue, dit l'Allemand, à la cour d'Anne d'Albert, et il a su s'en faire aimer...

Hector. — Cet homme a dit cela!...

Bertrand. — Eh! Monseigneur, que voulez-vous qu'il dise. Il a de son maître une très haute opinion; d'ailleurs son maître... son maître dit ce qu'il veut, et l'Allemand croit aux vanteries de son maître.

Hector. — S'il était vrai pourtant; si ce calviniste avait pu toucher le cœur de Marguerite, si le vicomte d'Orthez lui accordait sa fille. Eh! je ne sais. Le gouverneur est bien tolérant, son zèle pour la foi ne l'a jamais entraîné jusqu'à maudire ces misérables révoltés, jusqu'à former des vœux pour leur destruction; je comprends: il avait parmi eux un homme qui lui tenait de fort près, et maintenant que la cour se réconcilie avec les factieux, aujourd'hui que ce Béarnais est allé à la cour de France pour épouser Marguerite de Valois, le vicomte d'Orthez pourra, sans se commettre, donner sa fille à un protestant. Oh! qu'ils tremblent; la paix de Saint-Germain est une paix boiteuse, comme nous disons tous, et la religion de la France n'a pas entièrement perdu ses défenseurs; il se trouvera peut-être encore quelques gentilshommes qui voudront mourir pour Dieu et pour leur pays.

Bertrand. — Vous vous irritez à tort peut-être, Monseigneur. Car enfin, jusqu'ici, que vous fait ce gentilhomme qui n'a point abordé celle que vous aimez, qui ne s'est pas encore présenté devant le gouverneur, et qui vient peut-être ici pour nouer en secret une intrigue dont vous briserez tous les files sans daigner vous montrer.

— Tu as raison, mon brave, dit Hector de Mauléon, et il se calma. Toutefois il ordonna dès ce moment à son fidèle Bertrand d'entretenir toujours de bonnes relations avec l'Allemand qui lui avait si maladroitement livré les projets de son maître, et de suivre toutes les démarches du gentilhomme protestant.

Le soir, il alla, selon sa coutume, à la citadelle pour voir le gouverneur et sa fille; mais l'inconnu ne se présenta pas. Marguerite lui parut aussi calme, aussi gracieuse que d'ordinaire, et ses inquiétudes furent un peu calmées; il se retira satisfait.

Par malheur pour son repos, en même temps qu'il sortait de la citadelle, un autre homme en sortait aussi en costume de soldat. On attendait ce dernier près des remparts de la citadelle. Hector avait distingué très bien un individu en grand manteau qui se promenait au bord des fossés. Le soldat de la citadelle l'aborda, lui parla précipitamment, et ils se séparèrent. Le seigneur de Mauléon avait cru reconnaître son inconnu du matin, et ses soupçons se ranimèrent plus violens que jamais. Il a peut-être des intelligences avec les domestiques du vicomte d'Orthez, se dit-il, peut-être il vient de recevoir une lettre de Marguerite. Oh! mon incertitude finira demain.

Le lendemain, les deux rivaux se rencontrèrent dans la chapelle des filles de Sainte-Claire, à la suite de Marguerite qu'ils venaient y chercher tous deux. Tous deux occupaient la même place que la veille, tous deux étaient aussi attentifs aux moindres mouvemens de Marguerite. Mais ils avaient de plus que la veille acquis, chacun de leur côté, la certitude d'avoir un rival. Ce rival, ils connaissaient ses intentions et son nom; ce rival, ils l'avaient reconnu dès l'abord.

Aussi, de temps en temps, ils jetaient l'un sur l'autre des regards pleins d'assurance et ils se souriaient en grinçant des dents. Quand vint le moment solennel où le prêtre éleva l'hostie, alors que les fidèles inclinaient leurs fronts vers la terre, ils restèrent debout pour se regarder l'un l'autre et pour se menacer. Francisco de Melcos, indigné de l'obstination avec laquelle Hector de Mauléon dardait vers lui ses regards de feu, porta lentement la main à son poignard pour lui exprimer toute sa haine, et serra fortement l'arme terrible dans sa main, Hector lui fit un signe de tête comme pour lui dire qu'il avait compris, et tous deux comprirent qu'ils avaient à échanger quelques paroles à la porte du couvent.

Ils étaient terribles à voir ces deux hommes de haine, debout au milieu de ce peuple prosterné avec amour. Le protestant ajoutait à la haine que lui inspirait son ennemi, un dédain superbe pour les mystères d'une religion ennemie, et son sourire de haine et de mépris tombait avec son regard, tantôt sur le prêtre, tantôt sur Hector de Mauléon. Celui-ci donnait quelquefois des signes de respect et de foi; il s'efforçait de courber sa tête, il l'inclinait à demi. Mais la colère relevait toujours sa tête, et son front baissé donnait quelque chose de plus terrible à son regard.

Lorsque la messe fut dite, tous deux observèrent avec calme sortir Marguerite qui ne leva son regard sur aucun d'eux, puis ils attendirent avant que de s'aborder que la foule se fut écoulée; ils voulaient vider leur différent sans scandale, avec la courtoisie de vrais gentilshommes qu'ils étaient; l'un et l'autre, voulaient arriver sans bruit au but de ses désirs.

Bientôt le peuple se fut dispersé, la chapelle fut déserte; ils restèrent seuls.

Don Francisco de Melcos ayant observé que son domestique était resté près de lui le congédia d'un geste, et rien ne gêna plus le tête à tête des deux gentilshommes.

Par ici, dit Hector de Mauléon à don Francisco, en le conduisant sur les bords de l'Adour.

Don Francisco. — A quoi bon!

Hector. — Nous ne serons pas entendu si nous avons quelque chose à nous dire, et nous ne serons

pas aperçus si nous avons quelque chose à nous faire.

Don Francisco. — Voilà qui est parlé; expliquons-nous maintenant.

Hector. — Voici le fait; vous voulez épouser la fille du vicomte d'Orthez.

Don Francisco. — Et c'est elle que je cherche à Bayonne; c'est pour elle que je viens.

Hector. — Cela me contrarie, et je ne veux pas, moi, que vous leviez les yeux sur elle.

Don Francisco. — Alors vous me permettrez de lever sur vous la main.

Hector. — Vous voulez lutter sans témoins; je ne veux pas, moi, passer pour un assassin.

Don Francisco. — Dites pour un assassiné.

Hector. — Ce soir nous verrons quel est celui de nous qui tient le mieux une épée.

Don Francisco. — Quel lieu choisissez-vous ?

Hector. — La porte de Dax; elle est la moins fréquentée.

Don Francisco. — Votre heure?

Hector. — Au coucher du soleil. Adieu, Monsieur.

Don Francisco. — A ce soir.

Ils se séparèrent après avoir échangé ces courtes paroles, et chacun alla se disposer pour le duel qui devait être terrible, selon toutes les apparences.

Hector de Mauléon voulut écrire à Marguerite avant que de s'exposer à mourir pour elle. Il éprouvait trop de regret à quitter la vie sans lui dire tout ce qu'elle lui avait inspiré de respect et d'amour.

Voici dans quels termes il lui écrivit :

« Je vous prie d'entendre jusqu'au bout mes derniers adieux, ma noble demoiselle; c'est pour vous que vais mourir et voilà le plus beau moment de ma vie. Je trouve dans cette résolution le courage de vous découvrir mon amour et le droit d'espérer que vous m'honorerez d'un regret. Un homme qui vous connaît à peine ose se placer à vos côtés dans l'église; un protestant est venu profaner sous mes yeux ce que j'avais de plus cher au monde, vous et mon Dieu : cet homme doit mourir. Que dis-je! cet homme doit vivre peut-être, et la mort sera pour moi. Moi! si heureux de vous admirer en silence; moi! qui me cachais au fond d'une tribune, dans la chapelle du couvent, pour prier avec vous : oui, je suivais tous les élans de votre cœur, et quand vous leviez les yeux au ciel, j'élevais au ciel ma prière, et lorsque vous incliniez la tête pour vous abaisser devant Dieu, je m'humiliais à mon tour. Enfin, je répétais dans mon cœur toutes vos saintes inspirations comme un enfant redit la prière que lui apprend sa mère. Oh! Marguerite, comme vous m'aviez rendu charitable et bon! comme j'étais heureux de vivre inconnu de vous et de respirer l'air que vous embaumiez. Vous voyez ce qu'il a fallu pour me donner la force de vous faire l'aveu de mon amour : pardonnez si je meurs, oubliez si je vis. »

Quand le soir fut venu, Hector de Mauléon appela Bertrand et lui commanda de faire parvenir cette lettre à la fille du gouverneur; il prit ses armes, et, suivi de quelques officiers de ses amis qu'il avait choisis pour témoins, il se dirigea vers le lieu du rendez-vous.

La porte de Dax n'était pas fort éloignée du Château-Neuf, et les gentilshommes furent bientôt sortis du petit Bayonne. Leurs adversaires les attendaient en égal nombre hors des murs, et ils se dirigèrent en silence vers un lieu couvert où l'on pouvait mettre l'épée à la main sans être aperçu.

Mais le hasard, loin de seconder leurs désirs, vint y mettre un obstacle tel qu'il faillit retarder jusqu'au lendemain encore une rencontre si impatiemment attendue par les deux adversaires. Au moment où ils s'enfonçaient, graves et silencieux, sous les ombrages d'une allée qui conduisait aux bords de la rive, ils aperçurent venir vers eux le gouverneur et sa fille qui étaient allés à la promenade avec leurs gens.

Voici le gouverneur, Messieurs, dit Hector de Mauléon, affectons la gaîté de gens qui viennent de quitter une bonne table et disons que nous allons nous baigner.

— Il croira que nous allons nous baigner dans l'Adour, dit Francisco, et non pas dans le sang. Disons lui tout cela.

Cependant ils approchaient du vicomte et de Marguerite, et quelques rires forcés éclataient au milieu d'eux. Ces figures pâles se contractaient pour simuler la joie, et cette joie était sinistre comme la lumière du ciel par un temps d'orage.

Marguerite, en voyant Hector de Mauléon avec ses amis et don Francisco suivi de quelques inconnus, Marguerite comprit tout, et la pâleur qui vint décolorer son front et les regards qu'elle adressa tout-à-coup au jeune de Mauléon lui firent comprendre tout son bonheur. Don Francisco comprit que son rival était aimé de Marguerite et son impatience de combattre en devint plus forte et plus indomptable.

Le vieux gouverneur s'arrêta quelque temps à questionner ces jeunes gentilshommes; il leur demanda des nouvelles de la cour et de Paris. Avez-vous des nouvelles du jeune Henri de Levis de Mirepoix, le fils d'un de mes amis? leur dit-il. — Mort en duel, répondit avec intention don Francisco de Meleos, pour tourmenter Marguerite qui suppliait Hector de vivre pour elle. Le cruel don Francisco continua long-temps sur ce ton pour se venger d'elle.

Depuis la paix de Saint-Germain, nous n'avons pas d'autre délassement que le duel, lui disait-il; pas de fête complète sans un coup d'épée; on se bat pour peu de chose, pour rien, pour le plaisir; j'ai la main malheureuse, et voilà bien trois malheureux camarades que j'ai ainsi tués par mégarde depuis un mois. Ma dernière victime était ce pauvre de Sabran, le meilleur ami du monde. C'était à Toulouse, je crois, nous nous promenions au pré Montardis. Parbleu, me dit-il, ce lieu ne serait pas bon pour se donner un coup d'épée! — Bah, lui dis-je, tu te trompes. — Voyons, me dit-il, et il mit l'épée à la main. Je voulais l'arrêter; faut-il savoir, dis-je, pourquoi nous nous battons? Pourquoi, répondit-il, nous le verrons après. Je me laissai faire. L'instant de tourner la tête, il était mort.

Pauvre de Sabran, je l'ai bien pleuré ; Dieu veuille avoir son ame.

Le vicomte d'Orthez blâma cette manie fatale de duel avec des paroles graves, et pria ces gentilshommes de ne pas ensanglanter une journée qu'ils disaient avoir commencée dans la joie d'un festin. Don Francisco le rassura avec un sourire calme et cruel qui tombait sur la malheureuse Marguerite comme une malédiction.

Nous sommes loin de ces idées, Monseigneur, lui dit-il, la promenade seule nous attire dans ces lieux pour y chercher un peu d'ombrage. Ce mois d'août est accablant et peut-être nous pousserons jusqu'à l'Adour; nous irons nous baigner, et il ajouta, se tournant vers Marguerite et à voix basse, nous baigner dans le sang.

La jeune fille trembla de tous ses membres, elle dit à Hector de Mauléon : Suivez-nous. Il fallait que sa tendresse pour lui fut bien vive pour qu'elle osât ainsi la découvrir au risque d'être entendue par d'autres que par lui. Le jeune homme hors de lui-même, ivre de joie, était prêt à se jeter à ses pieds, il fut cependant assez fort pour se contenir ; et, fidèle à la parole donnée, il lui répondit à voix basse : je vous aime ; comme pour lui faire entendre que son amour surtout lui fesait un devoir de punir un rival insolent. Le vicomte d'Orthez se dirigea vers la ville, et les gentilshommes s'enfoncèrent dans un petit bois.

La nuit s'approchait, on se hâta d'en venir aux mains.

Vous avez été sans pitié pour une femme, dit Hector de Mauléon à son rival, voilà qui n'est pas d'un gentilhomme; en même-temps il se disposait à croiser l'épée avec Francisco. Puis il ajoutait : ma partie est belle, Monsieur, je suis aimé, je suis heureux quel que soit le sort du combat. A toutes ces paroles, son adversaire ne répondait pas, mais il se préparait lentement. Après qu'il se fut dépouillé de ses habits, il saisit son épée, la serra fortement, en éprouva la lame, et lorsqu'il vit que tout allait bien : Ah ! je suis prêt, dit-il, et il se porta fièrement en face d'Hector de Mauléon.

Le combat fut court ; ils étaient jeunes et braves tous deux, tous deux habiles au maniement des armes; mais Hector de Mauléon, qui s'emportait et se livrait trop à la colère, fut grièvement blessé par son adversaire. Don Francisco s'arrêta, il crut avoir tué son ennemi ; les témoins du jeune de Mauléon l'entourèrent pour le soutenir, et les autres s'éloignèrent pour rentrer dans Bayonne.

La jeune Marguerite qui avait pénétré le dessein des gentilshommes, et qui tremblait pour les jours de celui qu'elle aimait, avait obtenu de son père qu'elle prolongerait plus long-temps sa promenade hors des murailles. Le vicomte était rentré laissant avec elle quelques-uns de ses gens pour l'accompagner. Dès que Marguerite fut seule, elle se hâta de revenir vers le lieu où elle avait rencontré le seigneur de Mauléon dans l'espoir de prévenir le duel ; mais elle ne vit sortir du bois que don Francisco et ses témoins, malheureusement elle aperçut l'épée encore sanglante de l'Espagnol, et ne doutant plus à cette vue qu'il n'eut tué son amant, elle tomba sans force et sans mouvement dans les bras de ceux qui la suivaient.

Don Francisco la vit et une horrible pensée lui vint à l'esprit. Il fait nuit, dit-il à ses amis, nous sommes à quelques lieues de la Navarre. Cette femme est la fille d'un catholique, enlevons cette femme. Ils approuvent l'entreprise, se précipitent sur ceux qui prodiguent leurs soins à Marguerite, les menacent de la mort s'ils osent se plaindre et les obligent à les suivre où ils veulent les conduire. Don Francisco cacha d'abord Marguerite et ses gens dans une petite maison sur les bords de la Nive ; c'était une cabane de pêcheurs de qui l'on obtint tout avec un peu d'or.

Mais, avant que de fuir, il fallait se procurer des chevaux et donner à Marguerite assez de soins pour qu'elle pût reprendre ses esprits. Don Francisco et ses amis pourvurent à toutes les nécessités avec promptitude, avec calme, comme des hommes audacieux, faits à exécuter un coup de main.

D'un autre côté, Hector de Mauléon était rapporté vers la ville par des amis empressés à le servir; les soins d'un médecin avait arrêté le sang qui coulait abondamment de sa blessure, qu'on avait reconnu avec joie n'être pas mortelle. Comme le trajet était long, du lieu où le combat avait été livré au Château-Neuf dont il était le commandant, on transporta dans une litière Hector de Mauléon à sa demeure. Lorsqu'il s'approchait de la porte de Dax, on vit accourir un homme qui paraissait fort troublé et qui appelait à haute voix le seigneur de Mauléon. Hector qui reconnut la la voix de Bertrand, son fidèle serviteur, fit arrêter sa litière et lui répondit qu'il était là.

Hector se releva sans beaucoup de peine, se mit sur son séant pour écouter ce que Bertrand allait lui apprendre. Celui-ci avait entrevu l'Allemand qui était au service de don Francisco, et il avait obtenu de lui la confidence de tout ce qui venait de se passer hors des murs. Le duel de son maître et l'enlèvement de Marguerite. Les chevaux étaient prêts et l'on était parti au moment où Bertrand rendait compte à son maître de toutes ces funestes nouvelles; les protestans étaient partis.

Ce fut un coup de foudre pour le jeune homme et ses nobles amis, victimes d'une si lâche trahison. Hector de Mauléon porta ses mains à son front brûlé par la fièvre ; il s'efforçait de recueillir ses idées, afin de prendre un parti.

Vas trouver le vicomte d'Orthez, dit-il à l'un de ses amis, dis-lui tout ce qui vient de se passer; Bertrand va te suivre, et vous irez ensemble à la poursuite de ses misérables. Il fut fait selon les désirs de Mauléon; son domestique et son ami coururent chez le gouverneur. Pendant ce temps, Hector, immobile et absorbé dans sa douleur, ne songeait pas à rentrer dans son logis, ses amis et ses camarades, les officiers de la garnison qui avaient appris son duel, venaient de Bayonne au devant de lui pour savoir s'il vivait encore, et à mesure qu'ils arrivaient ils se rangeaient autour de la litière.

La nuit était venue, ce groupe de gentilshommes, immobile et silencieux sur le chemin de Dax, à quelques pas de la porte, présentait quelque chose de sinistre. Hector de Mauléon calculait en lui-même les chances de succès que Francisco de Melcos avait dans son enlèvement; et, malgré le zèle de son ami et l'habileté de son fidèle domestique, il voyait Marguerite perdue pour lui. Toutes les grandes passions sont entraînées hors du vrai; le jeune de Mauléon craignait pour Marguerite des outrages, des violences, des insultes, mille fois plus horribles que la mort, car la mort détruit et ne souille pas.

Ses amis partageaient ses craintes; ils étaient là quelques dix gentilshommes, tous zélés catholiques comme lui, et l'enlèvement de Marguerite les pénétrait de la plus vive indignation. Chacun rappelait à son tour tout ce que la France avait eu à souffrir des religionnaires; chacun racontait un pillage, un massacre ou un incendie, et la fureur commune se grandissait de la colère de chacun.

Des projets aussi noirs que la nuit dont ils étaient entourés, venaient en foule à leur esprit, et ils cherchaient une vengeance à l'enlèvement, une vengeance au duel dont le jeune Mauléon, leur ami, était l'unique victime. Hector pleurait de rage et ne sentait pas la douleur de sa blessure.

Pendant qu'un silence lugubre régnait sur eux, on entendit au loin le galop précipité d'un cheval qui venait vers la ville. Qu'est-ceci? dirent les gentilshommes. C'est peut-être un courrier de la cour; la paix de Saint-Germain est peut-être rompue, il faut arrêter cet homme. Le cavalier approchait, ils mirent donc l'épée à la main, et formèrent une ligne sur la grande route. Halte-là, cria celui d'entre eux qui avait la voix la plus forte. Le cavalier s'arrêta tout court, et les gentilshommes l'entendirent.

C'était en effet un envoyé de la cour de France; il se nomma. Je suis Renaud de Bar; j'apporte au vicomte d'Orthez les ordres du roi.

Renaud de Bar, s'écria Hector de Mauléon, descend de cheval, viens nous compter cela, tu es entouré d'amis. Renaud qui a reconnu la voix d'un ancien compagnon de guerre et de plaisir, s'élance à terre et vient embrasser Mauléon. Mais, lorsqu'il le vit ainsi couché dans une litière, affaibli par une blessure profonde, tout baigné dans son sang, il se sentit profondément ému, et l'on fut obligé de lui expliquer comment Hector de Mauléon se trouvait dans cet état. Les protestans lui ont enlevé sa maîtresse et viennent de lui donner en duel un grand coup d'épée dont il mourra peut-être; voilà, lui dit-on, comme ils nous traitent à Bayonne! Mais à Paris que font-ils? que disent les ordres que vous apportés au vicomte d'Orthez.

Renaud de Bar fit aux gentilshommes signe de se taire et de se rapprocher. Le cercle se resserra autour de lui, et chacun recueillit ses paroles. Vous me demandez ce que font à Paris les protestans: écoutez. La nuit du 24 août, la ville et le Louvre se réveillèrent au son du tocsin, les portes et les barricades étaient fermées, les vengeurs étaient près, et dans un seul instant, tout le parti des huguenots a été exterminé, et ce qui vient d'être fait à Paris va être accompli dans chaque ville de France. Ce soir, tous ceux qui sont dans Bayonne périront sous le fer, et le nom de Dieu restera sur la terre, et nous n'aurons plus dans notre belle France des bandes de brigands qui pillent les monastères et brûlent les églises.

Vive Dieu! s'écria Mauléon; Dieu et le roi veillent sur la France, allons à la citadelle recevoir les ordres du gouverneur!..

Allons chez le gouverneur, répondirent les gentilshommes.

Dans un pareil moment, cette nouvelle fut reçue avec enthousiasme par cette jeunesse exaltée. Ils ne doutèrent pas de la joie que le vicomte d'Orthez éprouverait à se venger de ceux qui avaient enlevé sa fille, et ils l'abordèrent d'un air calme, confiant et résolu.

Le vicomte d'Orthez était seul, lorsque les gentilshommes et l'envoyé de la cour demandèrent à être admis en sa présence. Il avait donné des ordres pour faire poursuivre don Francisco, et il était encore sous le poids de l'indignation et de la profonde douleur que l'enlèvement de sa fille avait provoquées dans son ame. Cette jeune noblesse le trouva pâle et grave, plein de dignité dans son malheur.

Renaud de Bar lui ayant remis les dépêches et l'ayant prié d'en prendre connaissance sur-le-champ, vu l'urgence et l'importance des affaires, le vicomte ouvrit et lut les lettres qui venaient de la cour. Chacun fut attentif à l'impression qu'elles allaient produire sur le noble vieillard, et un silence solennel régna dans la salle pendant quelques instans.

Les gentilshommes virent, avec anxiété, qu'aucun signe de joie, aucun plaisir de vengeance, ne venaient animer la figure du vieillard; pas de sourire sur ses lèvres, pas de regard dans ses yeux. Ses traits, au contraire, prenaient insensiblement un aspect plus sombre; sa pâleur augmentait à mesure qu'il lisait ces dépêches. Enfin, lorsqu'il en eut pris connaissance, ses muscles se contractèrent violemment, et il froissa dans ses mains frémissantes l'ordre qu'il venait de recevoir.

Que faites-vous, M. le gouverneur, s'écrièrent les gentilshommes!... voulez-vous défendre les protestans? avez-vous oublié tout ce qu'ils vous ont fait?

Là dessus, chacun lui mettait devant les yeux ce qui devait le rendre sans pitié pour les religionnaires, et voici ce qu'ils lui disaient:

Les protestans ont enlevé votre fille, ils ont déshonoré vos cheveux blancs, les protestans ont tué l'un de vos officiers, celui qui devait vous être le plus cher; car c'est pour votre fille qu'il a mis l'épée à la main. Les protestans ont plongé la France dans le deuil. Avez-vous oublié tout ce que la reine de Navarre fait souffrir à nos prêtres catholiques? Avez-vous oublié tant de massacres et d'incendies?...

A toutes ces paroles, le vicomte d'Orthez ne répondit rien. Il se leva, donna ordre qu'on fit appeler quelques soldats de la garnison dont il était sûr, et

se promena dans la chambre en les attendant. Ces hommes et les officiers avaient sa confiance; il les avait placés dans la citadelle, au poste le plus important. Il connaissait à fond tous leurs sentimens.

Les soldats de la garnison arrivèrent bientôt dans les appartemens du gouverneur, et se rangèrent au fond de la salle, silencieux et le mousquet sur l'épaule, attendant les ordres de leur chef. L'envoyé de la cour et ses amis, groupés dans un coin, espéraient avoir fléchi le vicomte. Ils attendaient avec impatience qu'il donnât ses ordres à la garnison. Il le fit en effet, et voici en quels termes :

« Mes amis, leur dit-il, le roi de France veut exterminer les huguenots, mais ce n'est pas une guerre qu'il faut entreprendre, c'est un massacre. Le bourreau ne pourrait suffire à toutes ces exécutions, et l'on veut que vous soyez ses aides. L'extermination a commencé à Paris, et dans les premières villes de France des nuits sanglantes ont été consacrées tout entières à surprendre des malheureux dans leur lit. A notre tour maintenant : allez dans Bayonne, et massacrez tous les protestans qui vous tomberont sous la main ; jeunes enfans, vieillards, n'importe, pourvu qu'ils soient calvinistes. Voilà l'ordre que le roi de France me charge de vous transmettre.

Un murmure d'indignation s'éleva dans les rangs des mousquetaires, tous bons catholiques, et ils restèrent tous impassibles comme pour protester contre cet ordre sanglant; et le vicomte satisfait leur dit : C'est bien! Les gentilshommes étaient consternés.

En même temps, et tandis que le vicomte s'applaudissait d'être si bien compris par les soldats de la garnison, un consul de Bayonne entra précipitamment chez le gouverneur, s'écria de fort loin qu'il voulait parler au vicomte, fendit la foule, et malgré tous les obstacles parvint auprès de lui.

Monseigneur, je sais tout, lui dit-il, un envoyé de la cour arrive à l'instant avec des ordres affreux : la reine-mère veut du sang. Ces ordres ne s'exécuteront pas. Certes, je suis aussi bon catholique qu'un autre, et c'est pour cela que je ne veux pas me faire assassin. D'ailleurs, je suis consul de la ville de Bayonne, je dois veiller au salut de mes concitoyens, veiller à l'honneur de la cité. Bayonne fut toujours fidèle à son roi, Monseigneur; elle ne se démentira pas aujourd'hui; tandis que les traitres sont dociles à sa volonté qui s'égare dans le crime, nous lui résisterons. Bayonne a écrit dans ses armes qu'elle n'avait jamais été souillée, *nunquàm polluta*, et ce n'est pas sous votre gouvernement qu'une tache de sang tombera sur son blason. Nous nous confions à votre loyauté.

Le vicomte d'Orthez serra la main au consul de Bayonne ; puis il se tourna vers son secrétaire qu'il avait fait appeler, et lui dicta cette lettre à haute et intelligible voix :

« Sire,

J'ai communiqué le commandement de votre majesté à ses fidèles habitans et gens de guerre de la garnison : je n'y ai trouvé que bons citoyens et fermes soldats, mais pas un bourreau. C'est pourquoi, eux et moi, supplions très humblement votre majesté de vouloir employer en choses possibles, quelques hasardeuses qu'elles soient, nos bras et nos vies. »

Le vicomte d'Orthez prit cette lettre, et, après l'avoir signée, il la remit entre les mains de l'envoyé de la cour, lui permettant de partir aussitôt qu'il le jugerait à propos.

La consternation fut grande parmi les gentilshommes, tandis que les mousquetaires revinrent à leur poste, le cœur gros d'admiration pour leur commandant. Hector de Mauléon, qui s'était fait transporter en litière dans la citadelle, apprit avec étonnement la décision du gouverneur, mais il ne murmura pas contre le vicomte; car ses amis et lui ne pouvaient s'empêcher de trouver beaucoup de grandeur d'ame dans ce vieillard, qui allait encourir la disgrace de la cour pour sauver les gens qui venaient d'enlever sa fille. Ils étaient dominés par l'ascendant de la vertu.

Le gouverneur, qui avait appris le duel d'Hector de Mauléon, vint lui témoigner l'intérêt qu'il devait à sa position. On se retira lorsqu'on les vit seuls, et voici quel fut leur entretien :

Le vicomte. — Et vous aussi, jeune homme, vous étiez venu pour m'exciter contre les protestans.

Hector. — Monseigneur, ils avaient manqué de respect à votre fille ; ils l'ont enlevée.

Le vicomte. — Oh! je comprends votre ressentiment... vous l'aimiez, n'est-ce pas?

Hector. — Sans me l'avouer à moi-même.

Le vicomte. — Il n'y faut plus songer.

Hector. — Ainsi, vous me refusez sa main.

Le vicomte. — Eh! que puis-je faire?... puis-je vous donner ou vous refuser ma fille lorsqu'elle est dans leurs mains!

Hector. — Permettez-moi d'espérer seulement, et je suis heureux. Dites-moi que vous consentez à me donner Marguerite, et je guérirai de ma blessure, et je découvrirai votre fille, et je la ramènerai dans vos bras.

Le vicomte. — Mauléon, vous êtes un brave officier, un vrai gentilhomme, et je vous accepterai volontiers pour gendre, si Marguerite y consent.

Hector. — Je n'en veux pas d'avantage.

A peine ils achevaient de parler, qu'il se fit un grand bruit au bord des fossés. Le pont-levis fut abaissé, les portes s'ouvrirent avec fracas et tout fut en mouvement. Avant que le vicomte eut demandé la cause de ce bruit, il entendit la voix de sa fille, et Marguerite vint se jeter dans ses bras.

Pendant qu'elle pleurait dans le sein de son père, Bertrand qui la suivait de près rendit compte à son maître de tout ce qui venait d'arriver. Ils avaient joint les ravisseurs sur le seul indice que des paysans leur avaient donné pendant plus de trois lieues dans les montagnes. Enfin, don Francisco s'était arrêté dans une petite cabane; on avait entouré la cabane, et les gentilshommes protestans, se voyant inférieurs

en nombre, avaient consenti à rendre Marguerite pour ne pas s'exposer aux dangers d'un combat de nuit.

Lorsque la jeune Marguerite fut revenue à elle-même, son père qui voulait connaître ses sentimens envers Hector de Mauléon, lui fit observer le gentilhomme couché sur un lit de camp. Elle ne l'avait pas aperçu, et le jeune de Mauléon lui-même, quoiqu'il attendit avec impatience un regard de Marguerite, n'avait pas osé lui parler.

Ma fille, dit le vicomte, voici M. de Mauléon qui s'est battu en duel pour vous. Je ne sais comment reconnaître sa loyale conduite, et je le voudrais, que je n'en aurais pas le temps; pour unique faveur, il m'a demandé la permission de venir mourir ici dans les lieux que vous habitez; je n'ai pas cru devoir m'opposer aux vœux d'un mourant: voyez, si votre reconnaissance vous inspirait une pensée dont l'accomplissement pût adoucir les derniers momens de ce gentilhomme, j'y souscrirais avec plaisir.

Lorsque Marguerite entendit ces paroles, que le silence et la pâleur de Mauléon ne rendaient que trop dignes de foi, elle devint pâle, de graves larmes coulèrent de ses joues, puis enfin, ah! mon père, s'écria-t-elle, jaime Hector de Mauléon.

Voilà tout ce que je voulais savoir, dit le vicomte, et maintenant, rassure-toi, ma fille. La blessure de M. de Mauléon n'est pas mortelle. Je vais faire appeler des médecins, et toi, veille sur ton mari. Marguerite tomba à genoux pour rendre graces à Dieu. Hector de Mauléon, seul avec elle, peut enfin lui exprimer sa tendresse et son dévouement, et le ciel accorda un sourire de bonté à leurs amours chastes qui furent bientôt sanctifiés par le mariage.

Telle fut, à Bayonne, la St.-Barthélemy. L'assassin excita partout l'horreur de tout ce qui était vraiment catholique et français. On a voulu accuser la religion de ce crime italien. C'est une grave erreur, l'atrocité en revient toute entière à Catherine de Médicis et aux misérables qui se trouvent en nombre dans tous les partis prêts à exécuter les crimes quand les chefs les ordonnent. Sur plusieurs points, le clergé catholique sauva les réformés. La Bourgogne fut sauvée toute entière; à Lyon, le bourreau, bon catholique, se refusa à tuer les protestans, alléguant qu'il n'avait coutume de frapper que les hommes juridiquement condamnés. Pour expliquer la St.-Barthélemy, il suffit d'étudier la politique machiavélique de Catherine de Médicis et de regarder de près à l'ambition des Guises. Ils avaient à venger la mort de leur père qui avait fait assassiner devant Orléans ce Coligny dont on a voulu faire un grand homme.

I. LATOUR. (de St.-Ybars).

FONDATION DU ROYAUME DES VISIGOTHS.

ESSAI HISTORIQUE.

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE.

Après la mort d'Alaric et les funérailles extraordinaires que lui fit son armée, les Visigots appelèrent au gouvernement de leur nation, son beau-frère Ataulphe (410) qui tenait un des premiers rangs parmi les généraux d'Alaric, et dont la haine implacable contre les Romains leur semblait un gage donné à la continuation des conquêtes entreprises sur l'empire chancelant de Rome. Ataulphe avait rêvé dans sa jeunesse d'effacer, non seulement la puissance romaine de la terre, mais jusqu'à ce nom qui l'avait si long-temps épouvantée; il voulait fonder une immense monarchie visigothique. Mais l'expérience lui avait appris depuis que ce projet ne pouvait s'accomplir, sa nation étant encore trop barbare pour s'habituer à une politique fondée sur les lois; n'espérant point succéder à la domination des Romains, il chercha sa gloire à raffermir et à restaurer son empire. D'après cette politique, Ataulphe négocia auprès d'Honorius un traité d'alliance et de service militaire; et, pour obtenir la main de Placidie, sœur de l'empereur, captive chez les Gots, il s'engagea envers la cour de Ravenne à faire rentrer la Gaule dans l'obéissance. Quelques historiens révoquent en doute cet engagement d'Ataulphe, et expliquent son entrée dans les Gaules par le seul désir qu'avaient les Visigots de piller cette contrée.

Pendant ce temps-là, le tyran Constantin avait à lutter contre Géronce et Maxime. Géronce qui commandait pour Constantin en Espagne, avait introduit les Vandales au-delà des Pyrénées et avait fait proclamer Maxime empereur. Constant, fils de Constantin, s'était enfui d'Espagne et avait rejoint son père à Arles. Géronce le poursuivait avec son armée, et, après avoir soumis la Narbonnaise, il assiégea Vienne dans le Dauphiné, la prit et fit périr Constant qui la défendait, puis il se porta sur Arles où Constantin s'était renfer-



MORT D'ATAULPHE.

mé ; mais Honorius envoya le comte Constance, son meilleur général, dans les Gaules, pour purger ce pays des rebelles qui le désolaient. A son arrivée, le traître Géronce fut abandonné par la plus grande partie de son armée ; il ne lui resta que la seule ressource de se sauver en Espagne. où il périt massacré par ses soldats, Maxime, privé de l'appui de Géronce, ne put soutenir son usurpation, et on le dépouilla de la pourpre.

Constance continua à pousser le siége d'Arles, réduisit Constantin à capituler après la défaite d'une armée de Germains qui venait à son secours, et l'envoya à l'empereur. Honorius le fit tuer ainsi que son fils Julien, et exposa leurs têtes hors des murs de Carthage (411).

Jovin s'était fait proclamer empereur à Mayenne ; avec l'aide des Bourguignons, il avait rapidement conquis la Belgique et la Lyonnaise. Les Visigots, de leur côté, étaient entrés dans les Gaules en 412. Jovin et Ataulphe eurent une entrevue, où se débattit sans doute le projet de ravir l'empire à Honorius et de le partager entr eux.

Cependant les deux chefs se quittèrent avec irritation, on ne sait pourquoi. Le mécontentement de Jovin s'accrut encore par une action atroce dont se souilla le roi des Visigots. Sarus, général de l'empereur et goth de nation, s'était révolté et marchait vers Jovin pour lui offrir son épée et les troupes dont il pouvait disposer ; à cette nouvelle, Ataulphe qui était l'ennemi personnel de Sarus, court à sa poursuite, massacre sa petite escorte, s'empare de Sarus et le livre à la mort.

Le meurtre de ce général et le partage que Jovin fit de la puissance impériale avec son frère Sébastien, divisèrent irréconciliablement ces deux dangereux ennemis de l'empire. Le préfet Dardanus, qui était le seul de tous les officiers romains qui luttaient encore dans les Gaules pour le pouvoir d'Honorius, conçut quelqu'espérance de le sauver à la faveur de cette mésintelligence. Ataulphe fit ses conditions avec l'empereur pour l'expulsion de Jovin, et aussitôt il l'attaqua dans Valence, emporta la place, et envoya Jovin au préfet Dardanus, à Narbonne, qui le fit mourir ainsi que

Sébastien, fait prisonnier par Dardanus lui-même (412).

La convention faite entre Ataulphe et Honorius portait entre autres clauses, que le gouvernement romain fournirait au roi des Visigoths une quantité déterminée de blé. Après la défaite de Jovin, Ataulphe réclama l'exécution du traité; mais la cour de Ravenne s'autorisa des délais que le roi apportait dans la délivrance et le renvoi de la princesse Placidie, pour ne point tenir elle-même ses promesses.

Une famine horrible qui s'était déclarée dans les Gaules, à la suite des ravages de la guerre et de l'invasion barbare, mettait d'ailleurs Honorius dans une impossibilité de fournir le blé concédé par les engagemens. Ataulphe, blessé de ce manque de parole, sans considérer qu'il était aussi infidèle à sa foi que l'empereur, puisqu'il conservait Placidie avec la résolution de l'épouser, se jeta impunément sur Marseille, où il s'était ménagé des intelligences; mais la valeur du comte Boniface sauva la ville, et Ataulphe fut forcé à la retraite ou plutôt à la fuite, car Boniface poursuivit les Visigoths, les battit dans plusieurs combats, et les rejeta dans leur camp avec leur roi couvert de blessures.

Repoussé de Marseille, Ataulphe dirigea de nouvelles entreprises d'un autre côté. Il s'attaqua à la Narbonnaise, investit la capitale de cette province dans le temps des vendanges, et s'en rendit facilement maître. C'est ici le lieu de placer la première prise de Toulouse par les Barbares. Après la chûte de Narbonne, Ataulphe s'avança sans doute dans l'intérieur du pays et vint mettre le siége devant Toulouse, ville déjà célèbre alors par les richesses des Tectosages et l'éclat qu'y avaient laissé les préteurs romains. Quelques historiens ont prétendu que ce siége de Toulouse devait être imputé aux Vandales; mais il n'en est rien. Tous les témoignages sont unanimes pour constater que Toulouse fut prise par les Barbares au commencement du Ve siècle; nous savons aussi qu'à la prière de saint Exupère, évêque de cette ville, les Vandales épargnèrent Toulouse et prirent le chemin de l'Espagne. Toulouse n'a donc été enlevée et pillée que par les Visigoths, sous la conduite d'Ataulphe (413).

Après ce fait d'armes, l'armée visigothe s'étendit autour de Toulouse, portant dans les campagnes le brigandage et le vol; puis elle s'avança vers Bordeaux qui lui ouvrit ses portes comme à un allié de l'empire.

Cependant Placidie, la fille de Théodose-le-Grand, empêchait la conclusion définitive de la paix entre Honorius et Ataulphe. L'empereur se plaignait de la déloyauté du roi barbare qui promettait sans cesse de renvoyer sa captive et poursuivait auprès de la princesse ses projets de mariage. De son côté, Ataulphe la considérait comme le gage des relations bienveillantes que la cour de Ravenne serait obligée d'entretenir avec lui. Ataulphe d'ailleurs avait conçu la plus vive passion pour Placidie, et sa politique entrevoyait qu'une union avec la famille impériale ne pouvait que consolider sa puissance et ses conquêtes. Malgré l'éloignement de Placidie pour sa personne, la rivalité du comte Constance et les refus d'Honorius, il résolut de devenir l'époux de Placidie. Il employa auprès d'elle toutes les personnes qu'il savait avoir quelque influence sur son esprit, et entre autres, un officier romain nommé Candidien. Placidie, qui avait commencé à haïr Ataulphe à cause de son inimitié contre le nom romain, se laissa toucher par les assurances qu'il lui donna de ne vouloir être que le défenseur de l'empire et l'ami d'Honorius, espérant encore étendre ces bonnes dispositions au profit de la patrie et de son frère, lorsqu'elle serait devenue l'épouse du roi. Ataulphe répudia la sœur d'Alaric et célébra de magnifiques fêtes à Narbonne pour son nouveau mariage (janvier 414).

La guerre éclata bientôt entre Honorius et les Visigots. L'empereur irrité du mariage de sa sœur avec le roi barbare pensa de suite à le combattre et à le chasser de l'empire; ces ressentimens furent encore excités par le général Constance, qui avait espéré épouser Placidie, et auquel il ne restait plus que le désir de se venger de son rival. Constance marcha de suite contre Narbonne pour surprendre le siége de l'autorité que le vainqueur visigoth commençait à fonder; il isola cette ville des secours que pouvait lui porter l'armée d'Ataulphe campée sur la Garonne, vers l'Aquitaine et la Novempopulanie. Les Visigots, pris au dépourvu, résolurent d'abandonner les Gaules; ils se dirigèrent vers l'Espagne, entrèrent en Catalogne et prirent leurs quartiers à Barcelonne. Le chimérique empereur Attale avait été de nouveau revêtu de sa pourpre dérisoire, plutôt pour protester contre le pouvoir d'Honorius que dans l'intention d'en faire un monarque.

A l'arrivée des Visigots à Barcelonne, Placidie mit au monde un fils qui fut appelé Théodose. Ataulphe et Placidie renouèrent des négociations avec Ravenne pour obtenir la paix; mais l'animosité de Constance les fit échouer. Le jeune Théodose mourut au bout de quelques mois. Le seul vestige de trève ou de paix qu'on remarque dans le même temps, c'est la défense faite par Constance aux Visigoths d'entretenir des relations commerciales avec les peuples voisins, et de construire des vaisseaux. Cette injonction est sans doute détachée d'un traité temporaire qui se fit en 415.

Les Visigoths, malgré la gloire apparente d'une alliance avec la maison impériale de Théodose, avaient vu avec défaveur le mariage d'Ataulphe et la répudiation humiliante de la sœur d'Alaric, leur héros. Ce mécontentement enhardit le frère de Sarus à tirer vengeance du meurtre de ce général. Sigéric gagna un des palefreniers d'Ataulphe, et à l'heure où celui-ci venait ordinairement visiter ses écuries, ce serviteur, nommé Obbi, se précipita sur lui et le tua à coups de poignard (septembre 415).

Ataulphe avait recommandé, en mourant, son épouse Placidie à son frère, et lui avait fait la prière de la renvoyer libre à Honorius, et de cultiver la paix et l'amitié des Romains; mais Sigéric fit avorter ses généreuses intentions. Il accabla Placidie de dégoûts et de mauvais traitemens, fit massacrer les six enfans qu'Ataulphe avait eus de la sœur d'Alaric et paraissait

disposé à un arrangement honteux avec Honorius. Les Visigoths, indignés de ses barbaries et soupçonnant sa trahison, se défirent de lui, après l'avoir laissé régner seulement pendant sept jours.

Wallia, beau-frère d'Ataulphe, succéda à Sigéric. Il fut proclamé avec enthousiasme par l'armée et la nation qui lui supposaient une haine implacable contre les Romains, titre de gloire et de grandeur aux yeux des Barbares; tandis qu'il était tout disposé à conclure la paix avec l'empire. Wallia flatta adroitement l'esprit des Visigoths en préparant une expédition contre l'Afrique; mais sa flotte ayant été détruite, il fit entrevoir à son armée la nécessité de voir quelque mésintelligence avec les Romains, au moins pendant quelque temps. Euplatius, porteur des pouvoirs de Constance et d'Honorius, conclut la paix avec Wallia au commencement de l'an 416. Placidie fut renvoyée à Ravenne avec tous les honneurs dûs à son rang et à sa naissance; les Visigoths reçurent enfin les six cent mille mesures de blé qu'Honorius s'était engagé à fournir en 413. Placidie épousa le général Constance, et le faible Attale ne fut puni de ses usurpations involontaires que par la perte de deux doigts de la main droite et le bannissement dans l'île de Lipari.

A la suite de ce traité, les Visigoths combattirent pour l'empereur Honorius et attaquèrent les autres peuples barbares qui ravageaient la Lusitanie et l'Espagne; les Suèves furent dispersés sur tout le territoire, et sans danger pour la puissance romaine; les Vandales furent resserrés au fond de la Galice. Ce service rendu à l'empire par Wallia était d'autant plus important qu'Honorius était faible et attaqué sur tous les points du territoire romain. Il en récompensa les Visigoths par la cession absolue, en toute souveraineté et indépendance, que le patrice Constance leur fit au nom de l'empire, d'un vaste territoire formé des débris de plusieurs provinces romaines. Les historiens varient sur les noms et l'étendue des nouvelles possessions visigothiques. Selon Idace, leur domination se serait établie sur toute l'Aquitaine, depuis Toulouse jusqu'à l'Océan. Isidore composa leur empire de la seconde Aquitaine ou provinces ecclésiastiques de Bordeaux et de plusieurs villes des provinces voisines; ainsi la Novempopulanie en aurait fait partie vraisemblablement. Mais il est hors de doute que les Visigoths furent maîtres du pays toulousain, de l'Agenais, du Bordelais, du Périgord, de l'Aunis, de la Saintonge, de l'Angoumois et du Poitou. La Narbonnaise première et l'Aquitaine première demeurèrent encore pendant quelque temps sous l'obéissance romaine. Quant à la possession de la Catalogne, rien ne démontre qu'on doit l'attribuer aux Visigoths dans le temps dont il s'agit. Wallia choisit Toulouse pour la capitale de son royaume, et bientôt il eut pour limites la Loire, les Pyrénées, la Méditerranée et l'Océan.

Au premier abord, il semble que la cession faite par l'empereur Honorius d'une des plus belles provinces romaines au génie conquérant des Barbares, soit une faute grave. Si l'empire avait été tranquille et considéré et que les Visigoths n'eussent été qu'une bande d'aventuriers isolés, la cour de Ravenne n'aurait sans doute point sacrifié cette partie des Gaules; mais la puissance romaine était menacée de tous côtés; chaque jour les Barbares lui enlevaient une portion du territoire, battaient ses généraux, ruinaient ses villes, massacraient ses populations, contestaient son droit souverain par des révolutions militaires et l'élection de nouveaux empereurs. Rome ne pouvait faire face à tous ces dangers à la fois. Ce n'était plus une sédition accidentelle; mais un bouillonnement général; ce n'était plus un moment de crise qu'il fallait dominer; mais l'enfantement prodigieux d'un monde nouveau contre lequel tout passé est impuissant. Les victoires que les Visigoths avaient remportées sur les Vandales, en Espagne, les avaient rendus très redoutables; et, à moins de leur abandonner l'Espagne, théâtre de leur grandeur militaire, il n'y avait pas de plus prudente politique que de les rappeler dans les Gaules. Retranchés derrière les Pyrénées, couverts par la Méditerranée et l'Océan, la domination des Visigoths serait devenue inexpugnable, et la Péninsule servait de berceau merveilleux à un empire jeune qui n'avait besoin que de quelques années pour se lever grand et terrible. Le général Constance qui joignait à une grande habileté militaire la sagesse réfléchie de la vieille politique romaine, cédant momentanément à la force des choses, il accorda aux Visigoths des possessions gauloises, pour ne point leur laisser le temps de s'apercevoir qu'ils étaient maîtres de l'Espagne. Celle-ci continuera son obéissance apparente aux Romains. Ainsi, resserrés au milieu des provinces romaines, Constance espérait que les Visigoths seraient moins à craindre, et que Rome un jour pourrait, sinon les expulser, au moins leur imposer le joug et les transformer sujets des Romains.

Wallia revenu d'Espagne partagea les terres en trois portions : selon l'usage des Barbares, deux tiers du pays conquis furent affectés aux vainqueurs; l'autre tiers demeura aux habitans du sol. Alors aussi on vit ce nom de *Romains*, qui avait été ambitionné par les peuples et les rois, n'être plus que la dénomination méprisante d'un peuple vaincu, humilié, spolié.

La grandeur des événemens qui signalèrent le règne de Wallia, a fait révoquer en doute que ce prince n'ait commandé la nation visigothe que pendant trois ans. Jornandès qui écrivait sous une prévention favorable aux Goths, car il l'était lui-même, ne pouvait assez relever l'éclat de l'établissement du royaume de Toulouse. Il trouva plus glorieux, on ne sait pourquoi, d'imaginer de longues luttes et une laborieuse conquête, que d'admettre un de ces coups imprévus, solennels, qui font sortir un empire de l'histoire: Jornandès place la mort de Wallia en 420; mais Idace et Saint-Isidore de Séville qui méritent plus de croyance, comme chronologistes et comme contemporains, la rapportent, le premier, à l'an 418; le second, à l'an 419. La date présentée par St Isidore est préférable à celle d'Idace, car on sait, par d'autres sou-

tems, que Constance ne céda la seconde Aquitaine aux Visigoths qu'en 419, et presque tous les monumens de l'histoire de ce temps-là font honneur à Wallia de cette nouvelle concession obtenue de Honorius. Il est plus juste d'ailleurs d'attribuer cette acquisition à un roi couvert de gloire et qui avait été si utile aux Romains, qu'à un chef nouveau autorisé tout au plus à demander le maintien des frontières telles que les aurait laissées son successeur.

Le règne des Visigoths à Toulouse commence donc en 418 ou 419, avec Wallia triomphant, mais qui mourut à l'aurore même de la civilisation de son peuple.

Après la perte de ce prince, la nation fut solennellement convoquée pour élire un nouveau roi. Quoique le principe de la souveraineté résidât en droit dans la nation, il s'en fallait de beaucoup que l'élection du roi sortît du suffrage universel. L'armée assistait à la proclamation du nouveau chef, mais ne délibérait pas individuellement sur le choix à faire. Le droit de voter n'appartenait qu'aux grands et aux membres des plus illustres et des plus anciennes familles. Ce conseil électoral se composait des officiers royaux, généraux, ducs, comtes et évêques. Eux seuls proposaient le roi, eux seuls l'appelaient au commandement de la nation. L'armée et la multitude se contentaient d'acclamer à l'élection avec des cris de joie ou des cris d'inimitié. Le sentiment politique des grands faisait loi, et entraînait l'assentiment ou tout au moins l'obéissance du reste de la nation.

Les seigneurs visigoths avaient déféré la royauté à Théodoric Ier. Quoique ce guerrier n'appartenait point à l'une des familles éclatantes chez qui se transmettait habituellement le pouvoir, la modération, la sagesse, les grandes qualités de l'intelligence, la beauté des formes corporelles du général visigoth avaient entraîné tout le monde dans son parti, et son élévation fut saluée par une joie générale. Théodoric fut un grand prince; il est en quelque sorte le véritable fondateur du royaume de Toulouse, si cette gloire appartient plutôt à ceux qui développent la puissance d'un état nouveau-né qu'à ceux qui hasardent l'essai d'une monarchie. Sa bravoure et son génie militaire sont restés célèbres par la part qu'il prit aux guerres des Romains contre les Barbares venus avec Attila.

Dans la première année du règne de Théodoric, Honorius perdit le général Constance qui avait fini par partager l'empire avec son maître, de nom et de fait. Honorius ne survécut guère à la mort de Constance; il laissa la couronne, en 423, à Théodose, son neveu, empereur d'Orient. Mais un primicier des notaires, Jean, avait tenté de s'emparer du pouvoir impérial en Occident. Aussitôt Théodose lui opposa le fils de Placidie et de Constance, Valentinien, âgé seulement de cinq ans; il le fait soutenir d'une armée imposante, commandée par Aspar, marche contre le rebelle Jean et délivre en peu de temps l'Occident de cette usurpation inattendue. Valentinien III fut couronné à Ravenne et reconnu pour empereur par tout l'Occident, sous la régence de sa mère Placidie, la veuve d'Ataulphe (425).

La régence de Placidie fut orageuse; Aëtius, capitaine doué de grandes qualités, mais dévoré d'ambition et de jalousie, troubla l'empire par des calomnies contre le comte Boniface qui gouvernait l'Afrique et par les faux rapports dont il abusait Boniface en lui peignant Placidie comme son ennemie mortelle. Les ruses du patrice Aëtius amenèrent bientôt une rupture entre la régente et le gouverneur d'Afrique. Placidie le rappela; mais le comte, irrité, ne sut se justifier que par une révolte; il engagea les Vandales à passer en Afrique.

Théodoric avait suivi tous les mouvemens de cette nouvelle division qui éclatait dans l'empire. Il jugea le moment favorable pour rompre la paix avec les Romains et agrandir ses états. Aussitôt il passe dans la Narbonnaise première qu'il soumet, traverse le Rhône et va mettre le siége devant Arles qu'il considérait comme la métropole des Gaules et dont la chûte devait lui assurer la conquête des autres provinces. Mais Aëtius est informé du péril; il rassemble ses légions, court vers Arles; Théodoric lève le siége sans attendre l'arrivée du général romain, qui, non content d'avoir délivré Arles, poursuit les Visigoths, les bat dans leur retraite, rétablit l'autorité de Valentinien III dans la Narbonnaise, et impose à Théodoric une sorte d'hommage féodal qui consistait à souffrir la régence du vicaire de la Septimanie (427).

La paix conclue avec Aëtius ne fut pas de longue durée; après une guerre de peu d'importance contre les barbares d'Espagne, au profit de l'empire, et qui leur avait été imposée comme condition de paix, les Visigoths entreprirent une nouvelle expédition, et toujours contre Arles et la Provence. Anaolfe, qui commandait Arles, défendue par Cassius, était sur le point de céder, lorsque Aëtius accourt de la Germanie, attaque les Visigoths, les met en déroute et s'empare de leur général (430).

Théodoric comprit enfin qu'il ne pourrait point abattre l'empire de Valentinien, tant qu'il serait défendu par un capitaine aussi vaillant qu'Aëtius, ou que les Visigoths ne seraient pas plus puissants. En conséquence il conclut une paix solennelle avec les Romains, s'obligeant à faire pour eux une campagne contre les Vandales, les Alaims et les Suèves qui s'étaient de nouveau répandus dans toutes les provinces de l'Espagne. Théodoric obtint quelques succès contre eux; la tranquillité fut rétablie et les Visigoths gardèrent fidèlement la foi des traités envers l'empire d'Occident.

Cependant le pouvoir et l'influence d'Aëtius s'étaient tellement étendus dans toute la Gaule, sa gloire avait eu tant de retentissement, que l'impératrice Placidie ne put se défendre d'une terreur secrète en songeant que, dans l'état présent du monde romain, Aëtius n'avait qu'à proclamer une révolte pour monter sur le trône. Jalouse autrefois du comte

Boniface, qui s'était retiré en Afrique pour balancer son autorité; mais craignant qu'Aëtius lui inspirât des inquiétudes, elle se réconcilia avec Boniface pour opposer un frein à l'ambition suspecte du général des Gaules. Aëtius, indigné de voir son rival et son ennemi subitement promu à la charge de maître des milices de l'empire, se révolta ouvertement. Les deux antagonistes se livrèrent bataille; Boniface perdit la vie et Aëtius fut battu. Réfugié chez les Huns, ce nouveau Coriolan leva une puissante armée et s'avança contre Valentinien III. L'empereur effrayé appela les Visigoths, ses alliés, à la défense de l'Italie. Alors Aëtius, qui redoutait la prépondérance que ce peuple menaçait de prendre entre tous les peuples barbares, s'empressa de rentrer en grâce auprès de Placidie et de son fils, et, pour preuve de la loyauté de son dévouement à venir, il enrôla l'armée des Huns sous les drapeaux de Valentinien. Placidie l'éleva à la dignité de patrice et l'investit du commandement des Gaules, où il réduisit les Bourguignons et les *Bagaudes*, nom donné aux paysans révoltés sur les bords de la Seine.

Les Visigoths pensaient avoir réparé leurs pertes précédentes et voulaient profiter de l'absence d'Aëtius, retenu au fond des Gaules. Leurs instincts conquérants et cette activité qui travaille tous les peuples jeunes se consumaient péniblement dans l'oisiveté; ils croyaient que c'était déchoir que de se contenter des premières limites de leur empire. Les villes romaines voisines de Toulouse furent prises; Carcassonne assiégée leur ouvrit ses portes; cette longue marche ne fut qu'un triomphe jusqu'à Narbonne. Mais la résistance désespérée de cette ville, son dévouement héroïque à la cause de l'empire, donnèrent le temps à Aëtius de détacher un de ses lieutenants pour la secourir. Théodoric, pénétré de l'importance de Narbonne, comme conquête politique, l'avait vigoureusement pressée; jour et nuit les béliers battaient les remparts, les tours s'étaient déjà écroulées, et les horreurs de la famine allaient lui livrer la cité, lorsque Litorius arriva avec une armée de cavalerie chargée de blé, traverse les lignes des assiégeants, et sauve Narbonne, qui, sans cela, mourait de faim ou était forcée à une capitulation (435-436). Les Visigoths n'abandonnèrent pourtant le siége que l'année suivante.

Aëtius ne pouvait point laisser impunie l'agression de Théodoric contre la première Narbonnaise. Litorius reçut l'ordre d'aller attaquer le roi des Visigoths dans sa capitale, avec une armée presque entièrement composée de Huns. Selon quelques chroniques latines, ces barbares auraient commencé la campagne par le siége de Bazas, que les prières et la sainteté d'un évêque sauvèrent de la destruction. Quand Litorius arriva sous les murs de Toulouse, Théodoric, intimidé par les succès et la gloire des armes d'Aëtius, lui offrit la paix. Mais le présomptueux lieutenant la refusa avec hauteur. En vain les Visigoths lui envoyèrent leur évêque, Litorius le traita grossièrement, et répondit par des menaces terribles aux prières et aux paroles de concorde. Théodoric, poussé aux dernières extrémités, songea à vaincre ou à périr glorieusement à la tête des défenseurs de Toulouse. Il échauffa l'indignation du peuple en touchant habilement sa fibre la plus sensible, le sentiment religieux, par la peinture du mépris que Litorius avait témoigné à l'évêque. Lui-même se prépara au combat par des pénitences et des prières. Au milieu de l'épouvante universelle causée par l'appareil du siége de Litorius, une foi secrète avait germé : l'espérance de sauver le nom et l'empire visigothe n'avait point sombré. Une tradition rapporte qu'au moment de l'assaut, Théodoric était prosterné dans un temple, implorant la protection de Dieu. A la nouvelle que l'ennemi menace les remparts, le roi court se mettre à la tête des troupes; les Visigoths, pleins d'ardeur, sortent de la ville, fondent sur les assiégeants, et, malgré la bravoure et l'acharnement des Huns, les taillent en pièces, s'emparent de la personne de Litorius, et délivrent le royaume de Théodoric du plus grand péril qu'il eût encore couru (439).

Cette victoire n'enfla pas l'orgueil de Théodoric. Il la mit à profit en obtenant un traité avantageux des Romains; on suppose que Valentinien lui accorda à cette occasion la Novempopulanie. On a prétendu cependant que Théodoric ne se laissa aller à la paix que sur les représentations et les prières du préfet Avitus, qui avait acquis un empire immense sur son esprit, par ses grandes vertus et son intelligence supérieure. Que le récit de Sidoine Apollinaire soit vrai, ou un simple moyen oratoire de son panégyrique pour Avitus, l'histoire a conservé le souvenir de la modération de Théodoric, car le pouvoir des Romains était tellement déchu par la défaite de Litorius, la jalousie des généraux et les progrès des Barbares, qu'il ne tenait qu'à Théodoric de chasser les officiers de l'empire de toute la Gaule. Il resta, au contraire, fidèle à la foi des traités, prêta des troupes à Valentinien pour ses expéditions en Espagne, et renvoya de sa cour le gendre du fameux Boniface.

Attila, sorti du fond de l'Asie, s'avançait, poussé par la main de Dieu, vers l'Occident. En dix ans (432-442), il avait étendu son empire de la Chine à la mer Baltique. Il passa la Save, enleva la capitale de la Pannonie, balança entre la ruine de Constantinople ou de Rome, se contenta d'un tribut énorme que lui promit l'empire d'Orient, et vint se jeter, en 451, sur les frontières des Gaules, pour ajouter la ruine de cette contrée à toutes les gloires déplorables dont il était déjà entouré. Attila se voyait prédestiné à une grande œuvre de destruction; il prit lui-même le titre de *Godegisel* ou *Fléau de Dieu*. — Une biche, selon la tradition, avait ouvert les chemins aux Huns à travers les palus Méotides : antithèse cruelle, sur laquelle a passé un fleuve de sang! — Le roi des Huns avait juré ses droits à la domination du monde sur une épée qu'un prêtre avait trouvée dans l'herbe d'un pâturage solitaire. « *L'étoile tombe, la terre tremble : je suis le marteau de l'univers!* » s'était-il

écrié. Et aussitôt, aux yeux du monde, la destinée du barbare rayonne dans je ne sais quelle étrange terreur.

Cet homme, d'une grandeur terrible, commença cependant sa guerre contre l'Occident par un trait perfide. A Valentinien, il fit tenir un message qui l'assurait de sa constante amitié avec les Romains, et demandait qu'on l'autorisât à détruire la domination des Visigoths. A Théodoric, il représenta par une ambassade qu'il devait s'unir aux Huns : « Si les « Visigoths, lui dit-il, étaient moins courageux, les « Romains qui prétendent à l'empire du monde, « les auraient exterminés depuis long-temps. La « destruction de Rome peut seule rendre aux nations « opprimées la paix et la tranquillité, et cette des- « truction sera facile à consommer, si les Huns et « les Visigoths réunissent leurs efforts. » Mais la ruse d'Attila demeura sans résultat. Valentinien III et Théodoric se liguèrent contre lui. Attila passe le Rhin, détruit Strasbourg, Metz, et s'avance dans les Gaules. Aussitôt Aëtius quitte Arles, rassemble toutes les troupes des milices impériales, conjure les Visigoths de faire marcher l'armée qu'ils voulaient réserver pour une défense éventuelle de leur territoire; enrôle des Celtes et des Germains, promet à Merewig (Mérovée) la royauté des Francs qui lui était disputée par un compétiteur, s'il réunissait ses guerriers à l'armée romaine; et ainsi, à la tête d'une force imposante, il s'avance vers la Loire. Attila entrait en même temps qu'Aëtius dans la ville d'Orléans. L'armée coalisée, animée par saint Agnan, évêque d'Orléans, fit un carnage affreux des Huns, les chassa de la ville, et les poursuivit jusqu'en Champagne. Attila, ayant rallié ses troupes, se hasarda à livrer bataille entre Châlons et Méry-sur-Seine. Aëtius, Merewig et Théodoric prirent leurs dispositions : le combat fut épouvantable, sans miséricorde; deux mondes étaient aux prises : le duel devait être un duel à mort. La victoire resta à la ligne franco-romaine; mais Théodoric, qui avait pris une part si brillante au triomphe, laissa la vie sur le champ de bataille.

Les Visigoths élurent le lendemain même un nouveau roi; leur choix tomba sur Torismond, fils de Théodoric (451). Il entra en triomphateur dans sa capitale, partagé entre la joie de la victoire de Châlons et le deuil que laissait dans tous les cœurs la mort glorieuse de Théodoric.

Thorismond ne régna que deux ans; Théodoric, son frère et son meurtrier, lui succéda en 453, et tomba lui-même sous le poignard fraternel, en 466. Euric, le législateur des Visigoths, mourut à trente-six ans, dans la ville d'Arles, en 484. Le trône passa à son fils Alaric II, qui perdit la bataille de Vouillé contre Clovis. Alaric II finit la puissance et l'unité du royaume des Visigoths.

Charles Gérard.

CATHÉDRALES DU MIDI.

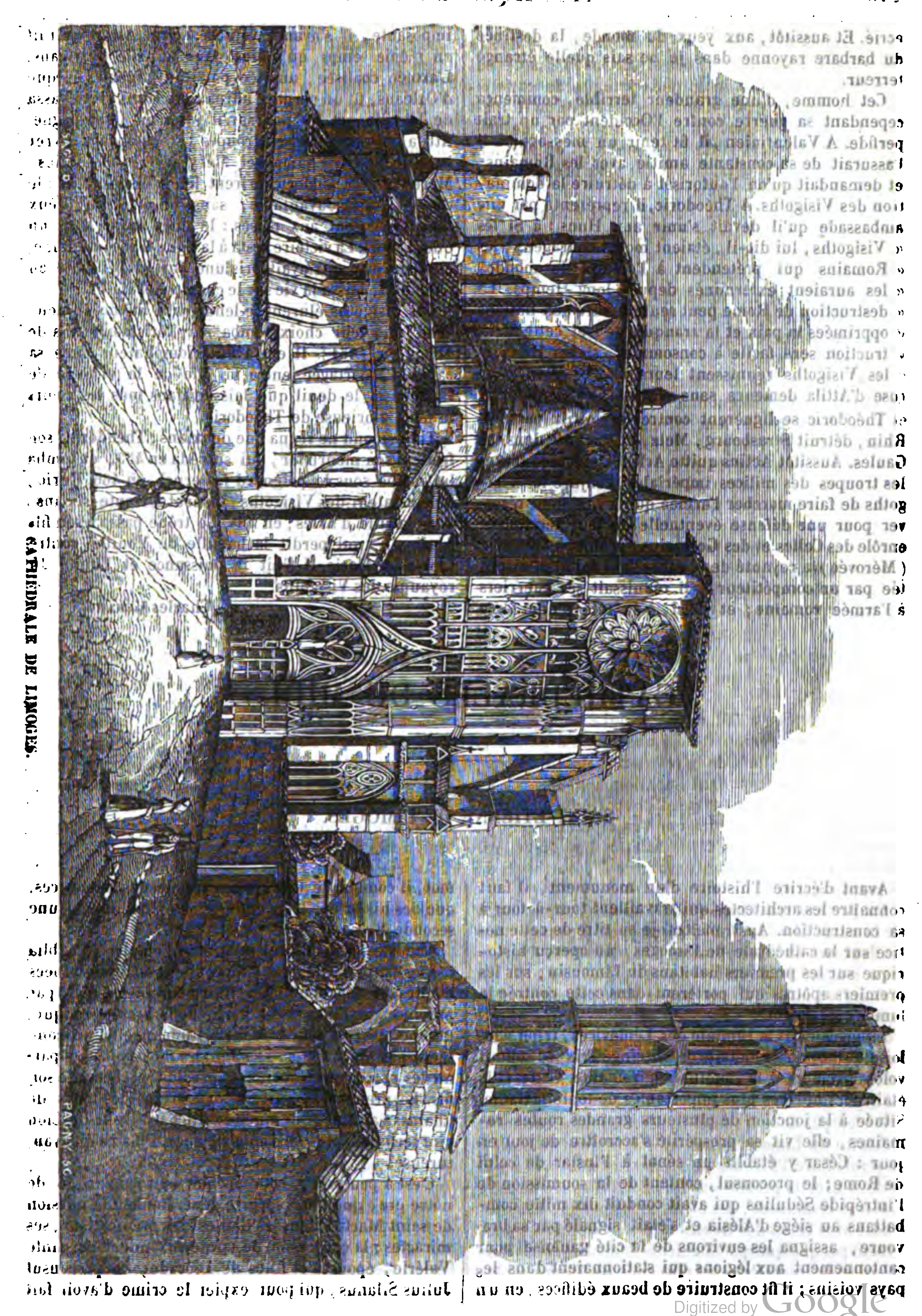
SAINT-ÉTIENNE DE LIMOGES.

Avant d'écrire l'histoire d'un monument, il faut connaître les architectes qui travaillent tour-à-tour à sa construction. Aussi mettrai-je au titre de cette notice sur la cathédrale de Limoges, un aperçu historique sur les premiers habitans du Limousin, sur les premiers apôtres qui portèrent dans cette contrée la lumière de la foi.

Limoges était la capitale des Lémovices, tribu gauloise qui, après la défaite de Vercingétrix, se soumit volontairement à la domination romaine. Cette ville était alors une des plus importantes de toute la Gaule. Située à la jonction de plusieurs grandes routes romaines, elle vit sa prospérité s'accroître de jour en jour : César y établit un sénat à l'instar de celui de Rome; le proconsul, content de la soumission de l'intrépide Sédulins qui avait conduit dix mille combattans au siége d'Alésia et s'était signalé par sa bravoure, assigna les environs de la cité gauloise pour cantonnement aux légions qui stationnaient dans les pays voisins; il fit construire de beaux édifices, en un mot, il combla de faveurs la capitale des Lémovices, que des historiens trop enthousiastes ont appelé une seconde Rome.

Auguste, devenu seul maître de l'empire, n'oublia pas les nations gauloises qui s'étaient montrées alliées fidelles de la république : elles furent classées par province, et Limoges fit partie de la première Aquitaine et prit le nom d'Augustoritum qu'elle ne conserva pas long-temps. Les annales du pays citent parmi les proconsuls, Lucius Capreolus et Leocade son fils. Le premier fit, dit-on, construire les tours de Chalus, au pied desquelles Richard-Cœur-de-Lion vint terminer plus tard une vie aussi illustre qu'aventureuse.

C'est à peu près à cette époque et vers l'an 46 de notre ère, que l'on repporte généralement la mission de saint Martial dans les Gaules, ses prédications, ses miracles; la conversion de sainte Suzanne et de sainte Valérie, épouses et filles de Léocade; du proconsul Julius Silanus, qui pour expier le crime d'avoir fait



CATHÉDRALE DE LIMOGES.

mourir sainte Valérie, fit bâtir l'hôpital de Saint-Mal, aujourd'hui l'hôtel de la Monnaie. Des doutes nombreux se sont élevés, des objections puissantes ont été faites; l'histoire des premiers temps du christianisme est enveloppée d'épaisses ténèbres qu'il n'est pas facile de dissiper. Quoiqu'il en soit, on ne peut douter que la capitale du Limousin n'ait eu part aux bienfaits de la religion chrétienne vers le commencement du deuxième siècle.

Son histoire politique s'efface entièrement depuis l'époque de sa soumission aux proconsuls de Rome; il paraît pourtant que, sous Domitien et Maximien, les Lémovices firent des efforts pour recouvrer leur liberté, puisqu'il furent dépouillés de leurs priviléges et gouvernés par des légats.

Vers le commencement du Bas-Empire, les Visigoths, sous la conduite de Wallia, leur roi, et les Vandales, appelés secrètement par Stilicon, ministre d'Honorius, pénétrèrent dans le Limousin et laissèrent partout des traces de leur affreux et sanglant passage. Limoges, Tulle, Tintignac, Turenne, Uzerche, eurent plus ou moins à souffrir de ces redoutables invasions dont le résultat fatal fut de détruire ce que l'administration florissante des Romains avait su créer. La ville de Tintignac, entre autres, près de laquelle il existait un cirque romain dont les débris portent encore de nos jours le nom d'arènes de Tintignac, n'a jamais pu se relever de ses ruines.

C'est à l'invasion de ces barbares qui incendièrent alors toutes les bibliothèques existantes dans les cités les plus considérables des deux Aquitaines, qu'on doit attribuer l'obscurité qui couvre les premiers temps de notre histoire.

Clovis, dont on a fait un roi et qui était chef d'une tribu de Francs, occupait déjà une partie des Gaules. Appelé, dans l'intérêt de la religion et de la liberté, par les évêques supportant impatiemment le joug de princes Arien, et par les peuples opprimés, il livra à ces barbares, dans un lieu que l'on croit être Vouillé, près de Poitiers, une célèbre bataille dans laquelle il les défit complètement et tua Alaric II, leur chef, de sa propre main.

On prétend que Clovis visita Limoges, accompagné de la reine Clotilde, qui, se croyant secourue dans les douleurs de l'enfantement par les prières d'un ermite nommé Saint-Léonard, lui permit de bâtir un oratoire au milieu d'une épaisse forêt, nommée *Pavum*. C'est sur l'emplacement de cet oratoire et des lieux circonvoisins que se touve aujourd'hui construite la ville de Saint-Léonard, dont l'église très remarquable offre plusieurs parties évidemment antérieures au style nommé gothique.

Il n'est pas de notre sujet de décrire minutieusement l'histoire du Limousin sous les successeurs de Clovis; ce serait faire l'histoire de France, et nous n'avons ni ce désir ni cette prétention. En effet, l'histoire de cette province commence, dès avant cette époque, à se confondre avec celles des Gaules et à s'en distinguer seulement par quelques particularités dont nous essaierons de saisir les caractères les plus saillans. Disons seulement en passant, que saint Eloi, conseiller de Dagobert, naquit en 589, au village de Souru, près de Limoges, et que, vers l'an 641, il fonda l'abbaye de Solignac dans la ville du même nom.

A peu près vers ce temps, l'Aquitaine fut gouvernée par des ducs. Le plus célèbre fut Waifer, petit-fils d'Eudes, qui eut à soutenir une guerre opiniâtre contre Pépin-le-Bref. Le Limousin, il ne pouvait en être autrement, souffrit beaucoup de pareils démêlés. Le tombeau de cet illustre guerrier s'est conservé, jusqu'à la révolution, dans l'église de Saint-Martial.

Eléonore de Guienne, ayant épousé plus tard Henri II, roi d'Angleterre, lui porta en dot le Limousin qui rentra, en 1202, sous la domination française, pour retourner à celle des Anglais, sous saint Louis. Il fut enfin confisqué sur Edouard de Galles, dit le Prince-Noir, qui avait commis dans cette province les plus horribles excès.

Le cœur est à l'aise en racontant que, depuis cette époque, le Limousin ne fut plus soumis au joug de l'étranger. Vainement les Anglais essayèrent de s'en emparer sous le règne de Charles VII. Ils furent chassés de l'Aquitaine par le brave Dunois.

En 1462, Louis XI, revenant de Bayonne, voulut visiter Limoges. Les chroniqueurs rapportent qu'il s'occupa avec intérêt de l'industrie de ses habitans, et qu'il demanda même quelques marchands habiles pour aller vivifier le commerce de la ville d'Arras qui était depuis long-temps en souffrance. Il vénéra les reliques de saint Martial, et fit, trois années après, un pèlerinage à la chapelle du pont de Saint-Junien. Roi fourbe autant que cruel; s'il opprima le peuple, il sut en imposer aux grands et donner ainsi une nouvelle force à l'unité monarchique à laquelle Richelieu apposa plus tard le cachet d'une ame indomptable. Au règne suivant, Louis XIV put entrer au parlement en bottes, le fouet à la main, et dire : l'état, c'est moi.

Les règnes de Louis XII et de François 1er n'offrent aucun événement remarquable qui ait principalement trait au Limousin.

Au commencement du XVIe siècle, les consuls de Limoges édifièrent le collége dont les bâtimens de l'église furent reconstruits plus tard par les jésuites, chargés de sa direction.

En 1556, Antoine de Bourbon, roi de Navarre, et Jeanne d'Albret qui joignait au titre de reine de Navarre celui de vicomtesse de Limoges, firent leur entrée dans cette ville où ils furent reçus au château d'Isle par le haut clergé et la noblesse réunis, avec une magnificence inouie pour ces temps-là.

Les querelles des grands qui couvraient leur ambition du manteau sacré de la religion, et les entreprises des protestans, eurent un faible retentissement en Limousin dont les habitans préféraient la foi de leurs pères à l'orgueilleux rationalisme des Huguenots.

Un combat sanglant se livra, en 1560, entre les catholiques et les religionnaires, auprès de la Roche-l'Abeille. Les premiers, commandés par le duc d'Anjou et par Philippe Strozzi qui fut fait prisonnier,

furent complètement défaits par les armées combinées de Coligny et du duc des Deux-Ponts. Henri IV, âgé de 15 ans, y fit ses premières armes comme simple volontaire.

Henri IV, monté sur le trône après son abjuration, se rendit en Limousin pour y dissiper les derniers restes de la conjuration de Biron. Il fit son entrée à Limoges, le 20 octobre 1605, entouré de princes du sang, de maréchaux, du garde-des-sceaux, escorté d'une milice bourgeoise richement vêtue. Ce roi qui voulut que le malheureux pût mettre la poule au pot, et qui cependant, soit dit en passant, avait porté les lois les plus sévères contre ceux qui se permettaient de la tuer sur son domaine, était naturellement bon, courageux, et sa mémoire est restée populaire.

L'histoire du Limousin, se confondant maintenant et plus que jamais avec l'histoire générale de la France, nous terminerons là notre récit des faits, pour dire quelques mots ou plutôt donner une nomenclature abrégée des principaux monumens qui ont été édifiés sur son sol, aux différentes phases de son histoire, et sur lesquels nous avons pu obtenir quelques indications.

Les monumens gaulois sont peu nombreux. Dans la partie connue sous le nom de Haut-Limousin, l'idole de Ghrovinna, un souterrain gaulois, un temple sphérique et quelques têtes et monnaies gauloises, plusieurs tumulis et pierres-levées : voilà ce que nous pouvons indiquer, et encore avec une certaine défiance, comme ayant appartenus à cette première époque. La partie qui portait le nom de Bas-Limousin, renferme un plus grand nombre de peulvans, de dolmins, de pierres-bralontes, mais surtout des forteresses placées sur le sommet des montagnes les plus élevées et entourées de plusieurs fossés, ce qui donne au pays un aspect singulièrement pittoresque. La plus considérable est celle de Roc-de-Vic, fortifiée sur un immense mamelon d'où l'on découvre tous les plateaux à dix lieues à la ronde, et qui lui-même est environné d'une enceinte de puys secondaires couronnés de petits forts disposés de manière à pouvoir communiquer par des signaux avec le point central.

Nous citerons, parmi les monumens romains, plusieurs murs en ruines qui se trouvent dans le voisinage de Pierre-Buffière, et faisaient partie, suivant la tradition, d'une ville considérable appelée Antone : les ponts de Saint-Priest, de Verneuil, des voies romaines, des milinaires, des camps de César, le diptique de Saint-Junien, plusieurs tours ruinées, des aqueducs souterrains, des vases, des urnes, et surtout les arènes de Tintignac, au nord de Tulle.

C'est au moyen âge qu'il faut reporter la construction des châteaux d'Aixe, d'Isle, de Beauséjour, de Pierre-Buffière, de Bellac, de Mortemart, de Compreignac, de Razès, de La Jonchère, de Ventenat, de Magnac-Laval, du Dorat, de Laurière, de Rochechouart, de Pompadour, de Ségur, d'Eymoutiers, de Saint-Léonard, etc. ; du Palais de Justice, des tours de Chalusset et de plusieurs monumens religieux, tels que l'église de Saint-Etienne, son Jubé, celle de Saint-Michel-des-Lions, de Saint-Pierre-du-Queyroix, l'abbaye de Solignac, celle de Grammont, et les ruines des monastères d'Obazine et de Coiroux, etc.

Les nombreux édifices qui faisaient l'ornement de Limoges au temps de la domination romaine ont disparu du sol; à peine en retrouve-t-on quelques ruines. La capitale du Limousin, comme les autres villes de France, est réduite à montrer aux étrangers qui visitent la vieille *Augustoritum*, les monumens religieux que des architectes inconnus disséminèrent sur notre terre méridionale pendant la longue période du moyen âge.

Limoges possède trois églises remarquables par leur genre spécial d'architecture : l'église de Saint-Michel-des-Lions a un clocher haut de soixante-neuf mètres, moins admirable par sa hauteur que par sa légèreté surprenante. L'intérieur de l'édifice est encore plus beau; la voûte est d'une riche élégance. Bâtie au point le plus élevé, l'église de Saint-Michel-des-Lions domine toute la ville, et on aperçoit sa flèche à une très grande distance; Saint-Michel date du commencement du XIVe siècle.

D'une construction plus récente, Saint-Pierre-du-Queyroix n'en est pas moins remarquable de construction. Son clocher n'a pas tant de hauteur que celui de Saint-Michel-des-Lions; mais est de même style, et contribue beaucoup à l'embellissement du quartier où Saint-Pierre-du-Queyroix fut bâtie.

Hâtons-nous, si nous voulons admirer les richesses de l'architecture gothique, de nous diriger vers la cathédrale Saint-Etienne. Autrefois, la cathédrale était pour nos aïeux le temple, le centre de la famille, le foyer, le tribunal; la cathédrale résumait à elle seule toutes les phases de la vie humaine, aussi plusieurs générations travaillaient à cet édifice sacré. Le grand-père léguait souvent au petit-fils le marteau et la truelle qu'il avait reçus d'une autre main : c'est sans doute à cette persistance dans le travail qu'on doit attribuer le grandiose et la solidité de ces édifices presque éternels.

Les peuples du Limousin qui eurent des apôtres dès le commencement de l'ère chrétienne, s'empressèrent d'élever des temples au vrai Dieu. Quelques historiens parlent de deux églises qui existèrent successivement à Limoges, et qui furent détruites de fond en comble : la première, pendant les guerres de Pépin et de Vaiffer, duc d'Aquitaine; la seconde, saccagée par les Anglais vers le milieu du XIIe siècle. S'il faut en croire le légendaire de Limoges, c'est dans cette église que le pape Urbain II, en revenant de Clermont où il était allé prêcher la croisade, célébra la messe en 1095.

Saint-Etienne de Limoges, tel qu'il est aujourd'hui, fut commencé en l'an du verbe incarné 1272, par les soins du chapitre et des bourgeois, Gilbert de Malemort étant évêque. Le légendaire dit que la première pierre de la cathédrale fut posée par un frère du prélat, Hélie de Malemort, qui était alors doyen du chapitre.

Pendant trois siècles, les héritiers de la mitre épis-

copale de Saint-Martial se léguèrent pour héritage la pénible mission de continuer le saint édifice : non content d'y consacrer la majeure partie de leurs revenus, ils levèrent un tribut sur les ecclésiastiques, les couvens et les monastères de leur diocèse.

En 1316, Régnault de Laporte ordonna que, pendant six ans, les premiers revenus des cures vacantes seraient employés pour la construction de la cathédrale. Tous les prélats qui occupèrent après lui le siége de Limoges, s'empressèrent d'attacher leurs noms à cet auguste monument, et accélérèrent les travaux avec une persévérance qu'on ne peut s'empêcher d'admirer.

Deux évêques de la famille de Barthou-de-Monbas firent élever la plus grande partie de la nef.

Sous l'épiscopat de Villiers-de-L'Isle-Adam, proche parent du célèbre grand-maître des chevaliers de Rhodes, le sanctuaire et l'admirable voûte qui le couronne, furent presque achevés, et on voit encore les armes de ce prélat sculptées dans cette partie de l'église.

Plus tard, Philippe de Montmorency fit construire la face extérieure du portail latéral, et par ses ordres, on y grava l'écusson de la fière famille qui s'est toujours qualifiée du titre pompeux de *premiers barons chrétiens*.

Cependant, malgré tant de soins, de persistance et d'efforts que notre égoïsme et notre inconstance ont peine à concevoir, cette immense construction n'était pas encore achevée en 1515. Il est dit dans les registres de l'hôtel-de-ville de Limoges que cette année il y eut grande disette dans le pays, et que les chanoines de Saint-Étienne ouvrirent des ateliers de charité pour tous les pauvres et *malingreux* qui voudraient travailler à la cathédrale : le nombre des ouvriers fut grand sans doute; mais il ne suffisait pas à l'immensité des travaux.

En 1537, Jean de Langeac, un des plus illustres successeurs du premier apôtre du Limousin, entreprit de continuer la nef dont la construction avait été plusieurs fois interrompue, et qui laissait un grand intervalle entre le corps principal de la basilique et le clocher. Ce prélat, issu d'une illustre famille, jouissait d'une grande faveur auprès de François Ier; il ne lui fut pas difficile d'obtenir de ce monarque de puissans secours pour accélérer les travaux qu'il ne devait pas voir terminer. En effet, Jean de Langeac mourut avec le regret de laisser son entreprise inachevée. Après lui, la construction de la nef fut abandonnée pour n'être plus reprise; et, selon toutes les probabilités, la ville de Limoges ne verra jamais l'entière construction de la basilique.

Quoique imparfaite et d'un style bizarre, la cathédrale de Limoges est une des belles basiliques du Midi, remarquable par une foule de détails d'architecture fort curieux, elle a de la majesté, et les clochetons sont d'une légèreté admirable.

Le portail qui touche à la croisée du côté gauche, et qui fait face aujourd'hui à la rue Neuve Saint-Étienne, est, sans contredit, la plus belle partie de la cathédrale de Limoges. Décoré de nombreux ornemens, de style gothique et du fini le plus parfait, il frappe le regard de tout homme qui sait apprécier les beautés de l'architecture religieuse du moyen âge. On ne se lasse pas d'admirer la rosace, qui semble formée d'une dentelle de pierre, aussi légère que variée dans ses dessins et dans ses compartimens. Le rond-point produit un effet merveilleux, qui résulte indubitablement de la justesse des proportions et de l'harmonie de toutes les parties. La hardiesse de la voûte, l'élévation des ogives, la beauté des vitraux, impriment à cette partie de l'édifice un caractère grandiose.

Le clocher, autrefois terminé en pyramide, fut privé, ainsi que les quatre tourelles dont il est flanqué, des flèches qui le surmontaient, parce que sa trop grande hauteur attirait souvent le feu du ciel : aujourd'hui son élévation est réduite à soixante mètres environ. On n'a pas de peine à se convaincre que cette masse n'a jamais fait partie de l'église actuelle; elle est d'un style tout-à-fait différent, et ne se trouve point placée dans l'axe de la nef. Il est probable que le clocher fesait partie de la cathédrale détruite au XIe siècle. Mais ce ne peut être qu'une conjecture à l'appui de laquelle il est presque impossible de tirer des documens historiques.

Si l'artiste est péniblement affecté en voyant la belle cathédrale inachevée et le chétif couronnement qui la domine, il sent renaître son enthousiasme dès qu'il entre dans la vieille basilique : il est saisi d'admiration en comptant les milles colonnettes élancées qui soutiennent les voûtes aériennes; il ne peut s'empêcher de s'écrier : L'idée première de l'architecte qui traça le plan de la cathédrale de Limoges fut grande et sublime; et l'édifice serait admirable de beauté, s'il n'était resté inachevé. — Soit que l'œil embrasse l'ensemble de l'enceinte sacrée, soit qu'il en suive les moindres détails, les voûtes, les nefs, les arêtes principalement, s'élancent, se développent, revêtues d'un caractère vraiment monumental.

L'église est vaste : la forme est celle d'une croix latine, avec des arêtes qui se rattachent entièrement à la branche principale de la croix par l'intermédiaire d'un chevet, dont la forme est, à peu de chose près, semi-circulaire.

Seize piliers détachés et dix-huit engagés, soutiennent les retombées des arcades ogivales qui partagent l'église en trois nefs. Des chapitaux en saillie, délicatement taillés, couronnent les piliers : autour du chœur règne une magnifique galerie percée d'arcades en ogive, ornée de colonnettes et de nèfles au-dessous et au-dessus de cette galerie, et dans le chœur, cinq croisées, ornées de vitraux coloriés, projettent dans l'église mille teintes plus variées les unes que les autres. Autour de la nef, qui fut dévastée en 1789, les vitraux détruits ont été remplacés par

des vitraux ordinaires, qui laissent pénétrer un jour trop vif dans la mystérieuse cathédrale. Deux estrades, l'une en pierre, l'autre en bois, soutiennent le maître-autel placé au milieu du chœur : il est d'un goût pur et simple, et se détache agréablement sur un fond noir, que rembrunissent les tapisseries qui entourent le chœur.

J. B. Tripon,

auteur de l'historique monumental de l'ancienne province du Limousin.

FÊTES POPULAIRES DU MIDI.

LA PROCESSION DU ROI RENÉ A AIX.

Il y aurait à faire des études curieuses et fécondes en résultats historiques sur les fêtes populaires des différens peuples ; c'est à ces sources primitives qu'on pourrait puiser des documens précieux sur les mœurs, les usages et la vie des hommes qui nous ont précédés. Chaque nation a eu ses pompes, ses cérémonies religieuses ; le chevalier Chardin n'a-t-il pas vu sur les murailles de l'antique Persépolis un immense bas-relief représentant une marche solennelle d'hommes qui portent chacun les emblèmes de leur profession ? Les habitans de l'Attique ne célébraient ils pas l'auguste pompe des panathénées ? Rome elle-même eut ses fêtes, et les belliqueux saliens dansaient en marquant la cadence avec leurs épées.

Mais c'est principalement de l'ère du Christianisme que datent les réunions publiques connues sous le nom de processions. Les premiers chrétiens se réunissaient pour implorer la miséricorde de Dieu, et ce pieux usage se répandit dans l'univers avec les dogmes du Catholicisme. Vers le IIIe siècle, Mamert, évêque de Vienne, institua la procession des rogations, qu'on renouvelle chaque année dans nos villes et nos campagnes, pour prier le Dieu des moissons de répandre sur la terre sa rosée bienfaisante, et de la féconder. La plus auguste de toutes les processions catholiques, est celle qu'on appelle la fête du Saint-Sacrement ou la Fête-Dieu : elle fut instituée par le pape Urbain IV, vers l'an 1264.

Dans le moyen âge, les peuples plongés dans l'ignorance, imbus des superstitions les plus absurdes, mêlèrent aux pompes de la religion des cérémonies plus ou moins ridicules ; ces préjugés bizarres, mis en action, ne sont pour la plupart que l'expression fidèle du caractère dominant de chaque siècle. En 1300, les villes étaient peuplées d'une foule de pénitens qui se promenaient pompeusement, à certains jours marqués, bannière en tête et revêtus de longues robes de diverses couleurs. Plus tard, le fanatisme de la ligue arma de poignards et d'escopettes des moines maladroits, que la faction des *seize* fit servir dans Paris à ses ridicules parades.

Les peuples du Midi avec leur imagination ardente, multiplièrent les fêtes populaires. Pézénas célébrait la grande danse du *chivalet;* Béziers, la fête de *Pepézuc ;* et, chaque année, les citoyens de Tarascon se pressaient derrière le char qui portait la *tarasque*. Aix, la ville des troubadours, avait son auguste procession du très Saint-Sacrement, fête singulière, instituée par le roi René en 1462.

Ce bon roi, un des plus vaillans chevaliers de Provence, artiste distingué dans un siècle d'ignorance, poète, peintre, musicien, tour à tour bigot et galant, donna à cette bizarre procession l'empreinte de ses goûts et de son esprit. Cette cérémonie était, sans doute, très pompeuse dans les premiers temps de son institution ; les chroniqueurs et les troubadours nous en ont laissé des descriptions magnifiques. Essayons à notre tour de décrire la procession d'Aix, telle qu'elle se célébrait il y a quinze ans.

Le lundi de la Pentecôte, les plus vieux des bourgeois se réunissent pour nommer les principaux personnages qui sont le lieutenant du prince d'amour, l'abbé de la jeunesse et le roi de la basoche. Ces augustes acteurs attendent le jour de la Trinité pour nommer leurs grands et leurs petits officiers. La veille de la grande procession, les bâtonniers du roi de la basoche et ceux de l'abbé de la ville, se rendent en grande pompe à la cathédrale. Après avoir reçu la bénédiction du prêtre de la paroisse, ils parcourent la ville, précédés de nombreux musiciens qui jouent un air très vif : cette promenade qui se fait à marche forcée s'appelle *la passado*. Ces bâtonniers qui sont choisis ordinairement parmi les plus beaux garçons de la ville, s'arrêtent sous les fenêtres des jolies demoiselles pour faire leur exercice devant elles. Ensuite, ils se rendent à la municipalité pour préluder aux apprêts de la cérémonie du guet. *Lougué, vivo Lougué*, s'écrient les acteurs de cette bizarre comédie.

« Je fus témoin, dit un voyageur (1), des apprêt

(1) Millin, *Voyage dans la France*, tom. II.

» de la danse du guet : des officiers municipaux » tirèrent des magasins les vêtemens et les attri- » buts des divinités : chacun savait d'avance le rôle » qui lui était assigné. On appela successivement » tout l'Olympe : un garçon boucher se montra pour » remplir le rôle de chaste Diane; un gros joufflu » fesait celui de l'Amour; l'auguste Junon jurait, » et le redoutable Mars était terrassé par Vénus, » fachée d'être dérangée de sa toilette, au moment » où elle relevait ses cheveux avec un bout de chan- » delle. L'Olympe paraissait dans une aussi grande » confusion que le jour de l'entreprise audacieuse » des Titans, ou lorsqu'il osa se révolter contre » Jupiter. Il aurait fallu que le dieu qui rassemble » les nuages fronçât ses noirs sourcils pour remettre » chacun à sa place; mais l'horrible grimace de » celui qui était chargé du rôle du maître des dieux » et des hommes, était plus propre à exciter le rire » qu'à faire trembler. »



1 SAINT CHRISTOPHE. — 2 LANCIER. — 3 PORTE-DRAPEAU. — 4 BATONNIER. — 5 L'ABBÉ DE LA JEUNESSE.

Lorsque tous les dieux et toutes les déesses se sont revêtus de leurs habits de parade, le cortége se met en marche. En tête s'avancent quatre bâtonniers; ils appartiennent à l'abbé de la jeunesse ou au roi de la basoche, et la couleur de leurs écharpes indique clairement leurs maîtres respectifs. Leurs habits sont tailladés et surchargés d'une quantité de rubans: après eux, viennent deux porteurs de torches qui remplissent les fonctions des lampadophores chez les anciens. Ils sont suivis de plusieurs agens de police, armés de longues cannes et portant à leur boutonnière la médaille distinctive.

Mais quel est ce cheval étique vrai descendant de rossinante, conduit par deux porteurs de flambeaux? quelle est cette grosse épicière huchée sur la ridicule monture? silence... C'est madame la Renommée, revêtue d'une grande robe de couleur jaunâtre, qui laisse entrevoir deux grandes ailes d'oie.. Son cou est barricadé d'une énorme fraise, et sa tête couverte d'un large bonnet rouge, surmonté d'un plumet et entouré de quatre petites ailes. C'est bien la déesse aux cent voix. Quelle musique infernale! quel épouvantable fracas! Laissez passer madame la Renommée, la plus étourdissante, la plus criarde de toutes les déesses du vieil Olympe.

Quatre porteurs de torches s'avancent à la tête de deux groupes: les acteurs, précédés d'un tambour et d'un porte-drapeau, marchent avec gravité; quelques-uns sont montés sur des chevaux empruntés aux meuniers du voisinage : ils ont pour arme une longue pique, et leur corset est orné d'un croissant d'or : un semblable ornement décore aussi leur front. « Ce croissant, dit un voyageur, n'est point le sym- » bole injurieux de cette confrérie dans laquelle » chacun place son voisin, et dont personne ne croit » être membre; ce sont les chevaliers du guet, » c'est-à-dire de la cérémonie : ils rappellent les » *chevaliers du Croissant*, ordre institué par le bon » roi René pendant son séjour à Angers, en 1448 (1).

Les fifres et les tambours retentissent avec un bruit étourdissant, la foule se presse; des cris de

(1) La marque distinctive *des chevaliers du Croissant* était un croissant d'or avec ces mots : *los en croissant.* Ces chevaliers juraient d'entendre la messe tous les jours, de ne point médire les femmes.

joie se font entendre dans toutes les rues adjacentes. — Le duc d'Urbain et la duchesse sa femme; la procession du duc d'Urbain, répète-t-on de tous côtés. Le duc paraît aussitôt, revêtu d'habits bizarres, moitié jaunes, moitié rouges, portant sur la tête une couronne en carton, et un énorme bouquet dans la main droite. Son épouse, la duchesse d'Urbain, suit immédiatement le duc monté sur une ânesse, et se prélassant sur sa monture avec les allures les plus grotesques. Une perruque énorme cache sa tête, ceinte comme celle de son époux d'une couronne en carton, et entourée de plumets verts, blancs, bleus, jaunes, écarlates : la ridicule duchesse se dandine en agitant dans tous les sens un éventail d'une dimension gigantesque (1).

Les cérémonies les plus bizarres ont une origine plus ou moins historiques; elles se rattachent plus ou moins directement à quelques circonstances presque ignorées aujourd'hui. Ce ne fut point sans dessein que le bon roi René, en instituant le *Triomphe de l'adorable Sacrement*, y introduisit le duc et la duchesse d'Urbain. Frédéric, fils naturel du prince Gui-Antoine, succéda à la souveraineté d'Urbain par le suffrage du peuple. Ce jeune prince disputa long-temps à René de Provence la possession du royaume de Naples.

Gui-Antoine d'Urbain fut vaincu, en 1460, par le comte Piccinino, commandant des troupes de Jean d'Anjou, fils du comte de Provence. Pour perpétuer le souvenir de cette défaite, René plaça le duc d'Urbain parmi les acteurs de la procession annuelle; et, depuis quatre cents ans, cette ridicule parade est toujours accueillie par des signes de mépris et les insultes les plus outrageantes. Aujourd'hui comme autrefois, un rire bruyant, des huées plus bruyantes encore, annoncent l'arrivée des deux grisons qui portent péniblement leurs majestés le duc et la duchesse d'Urbain. Le cortége est digne de ces ridicules majestés. Des chevaliers du guet les entourent en remplissant l'air d'un vacarme de timbales, de trompettes. C'est à ne pas y tenir, et certes aujourd'hui, il n'est pas un petit duc dont les oreilles puissent supporter un si épouvantable charivari. Le dieu Momus vient ensuite, pressant de l'éperon une impassible haridelle : il agite avec grand bruit ses innombrables grelots, et montre aux spectateurs sa marote qu'il lance en l'air et qu'il retient avec une adresse plus ou moins remarquable. Son chef est surchargé d'un lourd bonnet dont l'ampleur démesurée ne contribue pas peu à rendre ridicule ce personnage mythologique.

Mercure, le dieu des voleurs, vient après le joyeux Momus, monté comme lui sur un cheval de meunier. Il est couvert des emblêmes de la divinité; sa main droite est armée du magnifique caducée, et des ailes de pigeon sont attachées à son bonnet, à ses épaules, à ses pieds. Une sombre déesse l'accompagne; la Nuit, sa confidente, la Nuit, complice de tous ses larcins et qui ne lui refusa jamais son ombre protectrice. La noire divinité est vêtue d'une large robe parsemée d'étoiles, et elle tient de sa main droite un bouquet de pavot, emblême du sommeil qui l'accompagne. Son cortége est hideux et dégoûtant; il a reçu le nom de *Marche de Razcassetos :* ces misérables réprésentent les lépreux dont il est parlé dans l'Écriture : ils n'ont pour vêtement que deux lambeaux de grosse toile qu'ils mettent l'un par devant, l'autre par derrière, avec quatre rangées de grelots posées en sautoir. Les uns sont armés de piques, de ciseaux, les autres de brosses : ils courent sans cesse les uns vers les autres, pour se raser, se piquer, se brosser mutuellement, et malheur aux moins lestes qui ne peuvent échapper à ces importuns barbiers : la *Marche de Razcassetos* est assurément le tableau le plus dégoûtant de la procession annuelle du bon roi René.

Mais voici venir un cortége plus brillant. Moïse, le grand législateur des Juifs, s'avance avec majesté : deux rayons de lumière brillent sur son front. De sa main droite, il tient une baguette de bois blanc, et montre les tables de la loi. Moïse est accompagné du grand-prêtre, portant le *pectoral* et secondant le législateur dans les efforts qu'il fait pour ramener les Israélites au culte du vrai Dieu. Mais les Juifs, égarés par l'idolâtrie, se moquent des remontrances de Moïse et des prédications du grand-prêtre; ils dansent en chantant autour d'un petit monstre en carton, qui représente le veau d'or : un des plus vigoureux danseurs élève avec son bâton l'emblême de l'idolâtrie, et, en passant devant le législateur, les Israélites improvisés crient à tue-tête *ouhoou, ouhoou, ouhoou.* Le tumulte va toujours croissant, et la joie générale est bientôt à son comble. Alors, un des acteurs jette en l'air, aussi haut qu'il le peut, un vieux chat qu'il retient dans sa chute avec une adresse qui lui mérite d'unanimes applaudissemens. Cette parade s'appelle *lé jouec deou cat*, le jeu du chat.

La voix de Moïse a été méconnue; le sage législateur n'a pu convertir son peuple idolâtre : l'enfer triomphe. Aussi Pluton, le noir Pluton, le dieu des régions souterraines, apparaît tout-à-coup accompagné d'une multitude innombrable de démons : sa robe noire est parsemée de flammes; sa fraise noire bordée de rouge; son bonnet noir et rouge aussi rend plus hideux encore son visage infernal. Il tient de sa main droite le sceptre d'ébène qui fait trembler les mânes, et la redoutable clef de la grande porte de l'enfer. Proserpine, son épouse, est à ses côtés portant un flambeau, symbole des tourmens que les méchans éprouvent dans les enfers, et une grande clef, emblême de son infatigable vigilance. Essayons de d'écrire les divers groupes de diables qui accompagnent les deux divinités infernales.

(1) Lorsque, pour appaiser les troubles qui s'étaient élevés en Provence, la reine Catherine de Médicis se rendit à Aix, elle voulut être témoin de la fête du *Triomphe du très adorable Sacrement* : elle rit beaucoup, dit l'historien Bouche; mais on avait supprimé la procession du duc d'Urbain, parce que Catherine, fille de Laurent de Médicis, était aussi comtesse de Boulogne et duchesse d'Urbain.



LE JEU DES DIABLES OU LA PETITE AME.

La première scène a reçu le nom de *lou pichoun jouec deïs diablés ou l'armetto*, le petit jeu des diables ou la petite ame. Des démons cornus et vêtus de tous emblêmes sataniques, se pressent autour d'un petit enfant en gilet blanc, et les jambes nues; il représente *l'armetto* ou la petite ame ; il tient dans ses mains et serre contre son sein une grande croix : les démons fuient d'abord à l'aspect de ce signe redoutable. Un instant après, leur courage se ranime, ils se précipitent de nouveau vers l'enfant, n'osant pourtant trop l'approcher; ils se tiennent à une certaine distance, et armés de bâtons longs et fourchus, ils s'efforcent d'enlever le petit enfant. Furieux de ne pouvoir réussir, ils n'écoutent plus que leur colère et l'*armetto* ne pourra résister à leurs bâtons. Elle va succomber, lorsqu'apparaît subitement un ange vêtu de coton blanc, ayant des ailes dorées et la tête environnée d'une céleste auréole; il se jette entre les diables et l'*armetto*. Les démons se ruent sur lui, et l'envoyé céleste, toujours impassible, reçoit les innombrables coups de bâtons sur son dos de séraphin, qu'il a rembourré prudemment d'un épais coussin. Les diables désespérés, n'en pouvant plus de lassitude, remontent à leur premier dessein et prennent la fuite en fesant d'horribles grimaces. Alors le nouveau Michel, comme s'il avait vaincu Satan en personne, pousse un cri de victoire, et saute à plusieurs reprises pour témoigner sa joie d'avoir sauvé la pauvre *armetto* des griffes des démons.

Le groupe suivant, beaucoup plus bruyant, beaucoup plus nombreux, représente *le grand jeu des Diables* : le barbare Hérode vient de faire égorger les *Saints Innocens*, parce que les mages d'Orient lui ont appris qu'un nouveau roi est né dans une petite ville de la Judée. Les diables sont sortis de l'enfer pour tourmenter le vieux roi, qui s'efforce d'écarter avec son sceptre les importuns assaillans ; mais les démons, réunis au nombre de trente au moins, portant au cou des grelots et de grosses sonnettes, se ruent sur lui avec impétuosité, le harcèlent à coups de fourches, et s'efforcent de le saisir pour l'entraîner en enfer. Hérode, après une lutte aussi longue que pénible, parvient à leur échapper; et dans les transports de sa joie, il fait des gambades grotesques. Pauvre roi ! tu n'es pas encore à la fin de tes tribulations!.... Les diables reviennent : tremble cette fois! car la grande diablesse est avec eux, et il n'y a rien de dangereux comme une diablesse. Le combat recommence : Hérode, le diable, les diablesses roulent les uns sur les autres, et tout-à-coup le cortége satanique disparaît.

Après les sombres habitans des régions souterraines, viennent les divinités de la riante Mythologie. Les démons ont pris la fuite en entendant la voix du vieux Neptune et l'immortel *quos ego* qui jadis fesaient trembler les vents les plus impétueux. Le dieu des mers est accompagné de sa fidèle Amphitrite. Ne vous attendez pas à voir les divinités maritimes montées

sur un char de nacre, traîné par des hypocampes ou des dauphins : Neptune, le grand Neptune et la belle Amphitrite n'ont pour monture que des rosses terrestres. Le dieu tient une mauvaise fourche, triste et ridicule emblême d'un redoutable trident.

De bruyantes fanfares annoncent le joyeux cortége des satyres, des dryades, des amadryades, des naïades et des nymphes de toute espèce. Les satyres portent des culottes couvertes de poils de chèvre, traînent une longue queue, et sont coiffés de petits chapeaux toujours surmontés de cornes emblématiques. Le costume des nymphes est beaucoup plus riant : leurs cheveux flottent en désordre, et s'échappent des guirlandes de roses qui ceignent leurs fronts; elles agitent des rameaux verts, jettent en l'air des bouquets de fleurs. Elles hâtent leur marche, pour échapper aux poursuites du vieux Pan, qui s'avance en jouant de la flute, dont les sons harmonieux lui rappellent la métamorphose de la belle Syrinx.

Passez! passez! nymphes, satyres, sylvains! disparaissez, agrestes divinités des forêts! Place au dieu des jeux et des ris! place au père de la gaîté! Voici Bacchus, suivi du vieux Silène, son précepteur, et des rois qu'il a vaincus.

Pauvre enfant de Sémélé, tu es bien déchu de ta splendeur première! Ton char magnifique s'est métamorphosé en une misérable charrette! tu n'es plus un Dieu, mais un sale ivrogne de cabaret, un pilier de taverne!

Un petit charriot orné de pampres et de raisins, porte en triomphe le dieu de la vendange. Bacchus n'est plus dans la fleur de la jeunesse : il a perdu cette beauté languissante, efféminée, qui caractérise ses statues. Une peau de panthère, nouée en forme de manteau, couvre ses larges épaules ; il n'a pour vêtement qu'une casaque bigarrée, superposée sur un gilet presque tigré. Le nourrisson du vieux Silène est assis sur un petit tonneau, et tient à la main une large coupe qu'il vide à chaque instant, pour exciter ses compagnons à boire comme lui. Le dieu de la treille est suivi d'une nombreuse mascarade, chargée de représenter les dieux et les peuples qu'il a vaincus. Mars est à ses côtés, armé de pied en cap, portant son casque et son bouclier. La déesse Minerve le suit, aussi armée de sa lance si redoutable et de l'effrayante tête de Méduse. Viennent ensuite quelques jeunes gens métamorphosés en centaures : ils portent attaché à leur ceinture un cheval de carton, dont le caparaçon leur cache les jambes. Ils tiennent tous un petit bâton orné de rubaus, et exécutent plusieurs manœuvres au son joyeux du *galoubet*, dont l'air fut, dit-on, composé par le bon roi René. Les divinités guerrières ont pour acolytes des divinités pacifiques. La chaste Diane, le savant Apollon, marchent fièrement avec leurs emblêmes respectifs. En vain on cherche les neuf muses : le roi René en instituant le *Triomphe du très adorable Sacrement*, oublia de les mettre au nombre des acteurs de la pieuse comédie.

Aux divinités mythologiques succèdent les personnages bibliques : déja de toutes parts on crie : *la reino Sabo, la reino Sabo*. La voilà donc cette fameuse reine de Saba, coiffée d'un large voile surmonté d'une couronne de laiton ! elle a quitté son royaume pour admirer la sagesse du roi Salomon. Sa taille musculeuse disparaît sous les plis de sa robe chamarrée : elle se dandine et remue les hanches d'une façon peu pudique ; mais ses agaceries obtiennent un plein succès; le sage Salomon devient amoureux de sa majesté sabéenne. L'ardeur de sa passion lui tourne la tête. Le fils de David devient saltimbanque, et pour plaire à la reine, il danse en agitant d'innombrables grelots attachés à ses jarretières : de moment en moment il s'incline pour saluer la reine de Saba qui lui rend immédiatement le salut par un mouvement circulaire des reins, opéré de droite à gauche. Elle est environnée de nombreuses suivantes qui tiennent à la main des coupes d'or et d'argent, symbole des présens offerts au roi Salomon. Tout-à-coup les musiciens exécutent un air qu'on attribue aussi au bon René, et le roi qui est choisi parmi les meilleurs danseurs de la ville, doit faire preuve d'adresse dans cette circonstance solennelle.

Laissons passer le vieux Saturne avec son habit couleur de chair. Sa nudité apparente, son bonnet surmonté de la faux emblématique du temps, ne sont pas susceptibles de susciter la moindre tentation. Bon voyage monsieur Saturne, et à vous aussi, madame Cybèle, mère de tous les dieux de l'Olympe; passez, passez, le bruit de votre tympanon me déchire les oreilles.

Je vois venir *lés pichoux dansaïrés et lés grands dansaïrés*. Les petits et les grands danseurs, vêtus de blanc, couverts de rubans et de fleurs; ici le Christianisme est confondu avec le paganisme; le cortége du vieux Saturne porte des scapulaires au milieu de la bruyante cohue de dieux et de déesses descendus de l'Olympe, ou, pour mieux dire, des galetas de la ville. Jupiter avec sa foudre, Junon avec son paon, Venus avec son fils Cupidon; les jeux, les ris, les plaisirs, caracolent sur des chevaux, des mulets ou des ânes. Ils sont salués par les nombreux applaudissemens des spectateurs, et leur marche est réellement triomphale. Mais pourquoi le roi René a-t-il placé à la suite de cette joyeuse mascarade les noires sœurs filles de Pluton et de l'Erèbe? détournons les yeux pour ne point voir la face hideuse des trois parques. Clothon avec sa quenouille, Lachésis avec son fuseau, et la cruelle Atropos avec ses redoutables ciseaux. La procession a commencé depuis long-temps : nous avons été témoins des plus étranges parades qu'il soit possible de voir : la nuit de l'idolâtrie va se dissiper; une nouvelle aurore éclaire déja la terre; nous allons assister au triomphe de la croix. La présence du vrai Dieu à mis en fuite les fausses divinités du paganisme, qui ne reparaîtront plus.

Déja le son des cloches annonce le deuxième jour consacré au triomphe du très adorable Sacrement. La procession recommence : en tête marchent les

chevaliers du Croissant, formant le guet à pied et à cheval. Le signe de la Rédemption brille dans le cortége; nous revoyons *lou jouec deou cat*, les Razcassetos, la reine de Saba, le grand jeu des diables.



LE JEU DE LA BELLE ÉTOILE.

Voici venir un groupe qui n'a pas encore joué son rôle dans la procession du roi René! c'est le jeu de la *bello-estello*, le jeu de la belle étoile. Les trois mages arrivèrent d'Orient pour adorer Jésus de Bethléem. En quittant leurs royaumes, ils ont pour guide une étoile qui a toujours lui devant eux. Les trois mages ont le front ceint d'une large couronne. Par un anachronisme inconcevable, ces vieux patriarches, de la monarchie orientale, sont accompagnés de jeunes pages coiffés de bonnets en forme de pain de sucre, et portant de grandes boîtes pleines de myrrhe, d'or et d'encens. L'étoile est attachée au haut d'un bâton, et celui qui a l'insigne honneur de la porter s'efforce de tourner à droite ou à gauche quand elle tourne, et s'arrête quand l'étoile est immobile. Cette manœuvre exige un certain talent d'équilibriste qu'on ne peut obtenir qu'après plusieurs mois d'exercice. Le page qui se trouve le plus près, s'incline pour la saluer en se dandinant, tantôt sur le pied droit, tantôt sur le pied gauche. Quand il a renouvelé plusieurs fois cette étrange manœuvre, il se retourne en fesant un grand mouvement de reins qu'on appelle *la réguigneou*. Le page qui se montre le plus adroit, reçoit de la munificence des assistans des gros sous et quelquefois de petites pièces d'argent. Le cortége de la belle étoile est accompagné du petit jeu des diables ou la petite ame, qui reparaît le second jour de la procession. Les Tirassouns, le roi Hérode, les diables, les diablotins et les diablesses reparaissent encore, suivis du cortége des centaures qui a changé de nom et s'appelle le *jouec deis chivaoux frux*, le jeu des chevaux fringans.

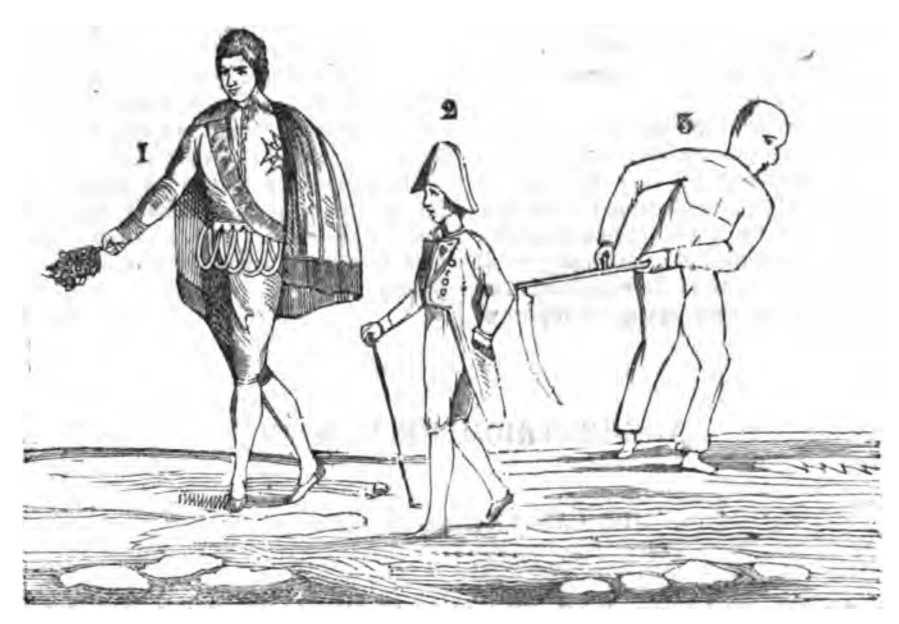
Enfin, viennent nos seigneurs les apôtres; à leur tête marche le perfide Judas Iscariote; il tient une bourse où sont renfermés les trente deniers qu'il a reçus pour livrer le sang du Juste.

« Après Judas Iscariote, dit un voyageur qui a beaucoup écrit sur les coutumes de Provence, marche » saint Paul, portant la grande épée, instrument de son » supplice. Les autres apôtres et les évangélistes viennent ensuite sur deux files; tous ont une dalmatique » ornée de rubans, à l'exception de saint Jean, qui est » vêtu de peaux de mouton et qui porte un livre sur » lequel il y a un agneau en relief, et de saint Siméon, » en mitre et en chape, qui donne la bénédiction » et tient un panier plein d'œufs; saint Pierre porte » des clefs; saint Jacques a son habit semé de coquilles; saint André porte sa croix. Le masque des » évangélistes figure les animaux qu'on leur donne » pour symbole; celui de saint Luc est une tête de » bœuf; celui de saint Marc, une tête de Lion.... » Tous ont un morceau de bois plat, sur lequel est » écrit un passage du symbole, pour annoncer leur » foi: ils frappent avec ce morceau de bois sur la » tête de Judas, en punition de son infâme trahison. » Autrefois le Christ suivait la procession en habit » de capucin, portant sa croix au Golgota: aujourd'hui il est revêtu d'une aube. »

A peine a-t-on vu défiler le cortége des apôtres et des évangélistes, qu'on aperçoit au détour de la place un énorme mannequin qu'un robuste portefaix soutient à peine sur ses épaules: *san Christoou, san Christoou*, s'écrie la foule, et la statue colossale de saint Christophe est saluée par mille acclamations; viennent immédiatement les bâtonniers, les lanciers, les porte-drapeaux, revêtus de casaques de soie. Une compagnie de fusilliers marche avec chacun des trois grou-

pes, qui se livrent à leurs jeux divers avec une adresse remarquable : les lanciers manient très bien la lance ; les porte-drapeaux agitent leurs petits étendards avec une symétrie admirable ; les bâtonniers surtout font preuve de force et d'agilité : ils font tourner leurs bâtons autour du bras, d'un doigt, du cou, le lancent à une très grande hauteur et le ressaisissent sans le laisser tomber à terre.

Pendant que les spectateurs applaudissent à cette étrange comédie, survient l'abbé de la ville, ou l'abbé de la jeunesse ; il a pour vêtement une soutanelle noire et un petit manteau de même couleur. Le roi de la *basoche*, personnage si renommé dans les vieilles chroniques de nos écoles, marche à côté de l'abbé de la jeunesse : il est habillé de blanc, et son manteau de drap d'argent atteste ostensiblement l'importance de sa dignité ; pourtant son luxe royal est surpassé par la magnificence du lieutenant du prince d'amour. Ce superbe personnage porte un costume éclatant. Comme le roi de la basoche, il porte à son cou un cordon bleu, auquel est suspendue une décoration. Le *guide du prince d'amour* est à peu près vêtu de la même manière, et les quatre fashionnables portent chacun un énorme bouquet : plus galans que leurs compagnons, ils s'arrêtent dans les rues, et saluent gracieusement les dames qu'ils voient aux fenêtres. Cette scène est assurément la plus gaie de toute la pieuse comédie instituée par le bon roi René. Mais tout-à-coup, des cris rauques et saccadés se font entendre : derrière le dais apparaît la Mort, armée de sa redoutable faux qu'elle agite en tous sens, en répétant sans cesse ce cri sauvage : *hohou, hohou*. Telle est la dernière parade du Triomphe du très adorable Sacrement. La Mort, avec sa faux, a tranché le nœud de la comédie.



1 ROI DE LA BASOCHE. — 2 GUIDE DU PRINCE D'AMOUR. — 3 LA MORT.

La procession d'Aix a donné naissance à tant d'hypothèses plus ou moins réelles, qu'il serait trop long de rapporter ici les diverses opinions des auteurs qui ont écrit sur ce drame bizarre. Qu'il nous suffise de citer, pour explication de toutes ces cérémonies, quelques lignes du docteur Fisch, qui avait fait de profondes études sur les fêtes religieuses du moyen âge.

« On a voulu trouver, dit le savant docteur, dans » ces pantomimes religieuses un plan régulier et » suivi. Je les ai distribuées par groupes plus ou moins » exacts.

» La première représentation, ou le premier acte » de la pièce, en est pour ainsi dire le prologue ; » il en offre le sommaire, c'est-à-dire, le but et » les résultats de la religion, sous l'image d'une » ame assaillie par le diable, et sauvée par le chris« tianisme désigné par la croix et par la protection » d'un ange. Le roi René avait aussi l'intention de » se rappeler à lui-même, ainsi qu'à ses successeurs, » les dangers de la dignité royale ; ce qui lui fit » imaginer les deux scènes des diables, dont chacun » paraît désigner un vice particulier. La diablesse est » l'ensemble de la volupté. ».

» La seconde représentation nous offre l'esprit humain abandonné à ses propres forces, s'égarant sur la route d'une fausse religion et adorant des dieux qu'il s'est faits lui-même. Comme religion des téné-

bres, elle paraît la nuit, parce qu'elle est fausse; elle précède le commencement de la véritable fête chrétienne. La reine de Saba est peut-être Cérès ou Latone, à qui, par des raisons d'économie, on aura donné le vêtement de la reine de Saba qui paraît le lendemain de la grande fête.

« Dans la troisième représentation, ou le troisième acte, la fausse religion a quitté la scène avec la nuit qui l'avait fait naître, et a cédé sa place à la religion révélée.

« Le prologue paraît encore une fois, pour mieux faire saisir la signification de l'ensemble. Les deux époques du Judaïsme sont d'abord mises en scène : Moïse et Aaron désignent celle de sa fondation; la reine de Saba, celle de la plus grande splendeur, temps où des personnages puissans vinrent des pays les plus éloignés, pour admirer la magnificence du nouveau royaume et la sagesse du grand roi. Le Judaïsme est suivi du Christianisme, figuré par les principaux personnages et les événemens les plus remarquables de son histoire dans les premiers temps. Enfin, comme application de la pièce entière, on voit paraître saint Christophe, symbole du monde qui se convertit au christianisme.

« Le quatrième acte offre l'épilogue et l'application locale du roi René et ses provencaux, sous les traits des chevaliers et des gens du peuple. *Les chivaous frux et lés dansaïres* se réjouissent du triomphe de leur religion, en dansant au son d'une joyeuse musique. Peut-être le masque dégoûtant des *Razcasseto* est-il une allusion à la conquête de la Terre-Sainte, d'où les croisés ne rapportèrent chez eux que la misère et la lèpre.

« La Mort vient en dernier lieu et termine la procession. Sa faux indique d'une manière assez tragique qu'elle est la fin de tout ce qui se passe dans ce monde.

Le roi René, dit Louis Millin, en établissant cette fête, suivit un usage du temps, convenable à ses goûts et à ses habitudes : il voulut cependant lui donner un but moral, en la fesant précéder de l'apparition des dieux du Paganisme que la présence du Sauveur fait rentrer dans l'enfer. C'est pourquoi le bon roi nomma cette fête, le *Triomphe du très adorable Sacrement* ou *le Sacre*.

Un prince qui aurait eu l'esprit plus guerrier, aurait joint à cette fête des représentations de combats et de tournois : il n'y est pourtant question ni de combats, ni de tournois, ni de guerre, ni de chevalerie : on y fait seulement l'exercice de la pique, le jeu du bâton. Ces exercices sont exécutés, non par des guerriers, mais par des hommes de la riante cour du prince d'amour et de l'abbé de la jeunesse.

René n'a rien voulu y admettre qui retraça le joug de la féodalité; il a représenté les trois ordres de l'état, mais d'une manière qui ne pouvait choquer l'un en l'abaissant au-dessous de l'autre. Le roi de la basoche est le représentant du tiers-état; l'abbé de la jeunesse, celui du clergé; le prince d'amour, celui de la noblesse, à la tête de laquelle le roi aurait pu mettre un prince puissant, suivi de ses chevaliers, de ses écuyers, de ses vassaux; au lieu de cela, c'est le prince d'amour avec ses rians sujets et ses joyeux attributs.

Hypolite VIVIER.

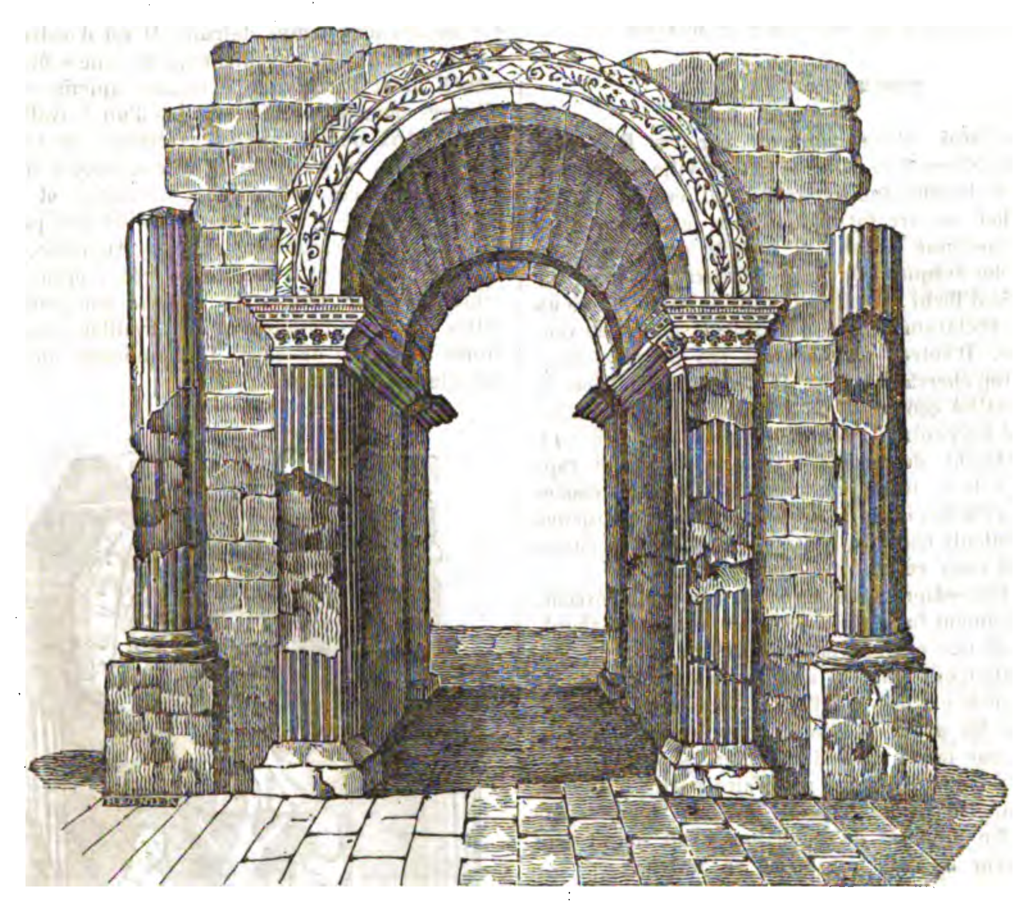
ARC-DE-TRIOMPHE ROMAIN,

DE CARPENTRAS (Vaucluse.)

Avant l'invasion des Gaules par les Romains, Carpentras était capitale des Méminicus, peuple guerrier comme toutes les nations de ces contrées. Long-temps ils défendirent leur liberté avec cette valeur et cette opiniâtreté qu'on ne rencontre pas chez les hommes forts et qui ont la conscience de leur mérite et de leurs droits. Mais que pouvaient contre les futurs maîtres du monde, les petits états qui se partageaient alors ce beau pays! Agissant isolément les uns les autres, sans unité d'action, obéissant à la voix de plusieurs chefs, ces peuplades devaient succomber.

Pline appelle cette cité *Carpentoracte meminorum*, et Ptolomée lui donne le nom de *Forum Neronis*. Cette dernière dénomination lui vient du célèbre marché qui, à cette époque, se tenait déja dans ses murs, et qui aujourd'hui encore n'a rien perdu de son ancien éclat. Ainsi, Carpentras portait le même nom qu'à présent avant de devenir ville romaine. Jusqu'à ce jour, il a été beaucoup disputé sur l'étymologie du mot *Carpentoracte* : Fantoni, Ekar, La Batie, l'abbé Expilli et plusieurs autres ont donné leur opinion. Celle d'Expilli me paraît la plus raisonnable : d'après lui, ce nom serait composé de deux mots celtiques, *Alpen toracte*, qui signifieraient route des Alpes.

Sous l'empereur Auguste, cette ville fit partie de la Gaule dite Narbonnaise; elle passa ensuite sous la domination des Bourguignons, qui s'en emparèrent vers l'an 408. Elle tomba plus tard au pouvoir des Ostrogoths. Ceux-ci la cédèrent à la France en 536, et elle fut comprise dans le royaume d'Arles. Elle passa successivement en la puissance des comtes de Provence, des comtes de Toulouse, et enfin, ceux-ci la transmirent au Pape qui en fit cession à la république française par le traité du 19 février 1797.



ARC-DE-TRIOMPHE DE CARPENTRAS.

Il serait presque inutile de faire observer ici que ces diverses révolutions lui ont été communes avec tout le Contat Venaissin.

L'aspect extérieur de Carpentras, comme celui de toutes les villes et de tous les villages du comtat, quelques petits qu'ils soient, est tout-à-fait militaire. Son enceinte est entourée de remparts à créneaux, flanqués de tours nombreuses et fort élevées. Ce fut dans le quatorzième siècle que furent construits ces remparts, pour protéger la ville contre les brigandages des hordes armées qui pillaient les pays trop faibles pour leur résister. Dans des temps plus rapprochés, Carpentras eut plusieurs siéges à soutenir. Le trop célèbre baron des Adrets, à la tête de ses Huguenots, après s'être rendu maître de plusieurs villes des environs, résolut de l'assiéger, et, le 28 juillet 1562, il réunit devant Carpentras toutes les troupes dont il pouvait disposer. Les habitans, comptant avec raison sur la solidité de leurs murailles, résistèrent avec énergie à un ennemi qui eut été sans pitié; ils exécutèrent même quelques sorties qui eurent un plein succès, et l'implacable baron fut obligé de se retirer. Dans la suite, la ville a, plusieurs fois encore, dû son salut à ces mêmes remparts.

Plusieurs monumens antiques du moyen âge et modernes, attestent que Carpentras fut toujours une ville de quelque importance. Elle possède un arc-de-triomphe romain; plusieurs fragmens de mosaïque d'un beau travail; une porte en ogive et une tour du château des anciens comtes de Toulouse; un clocher et une porte latérale de l'ancienne chapelle dédiée à St.-Siffrein; l'église actuelle, d'un vaisseau admirable; un aqueduc à proportions hardies; un palais des évêques qui fut habité par le pape Clément V; l'Hôtel-Dieu, magnifique présent de l'évêque dom Malachie d'Inguimbert; enfin, une bibliothèque publique des plus riches de France en éditions rares, en manuscrits précieux et en médailles anciennes.

Notre but est de ne nous occuper ici que de l'arc antique. Toutefois, nous déclarer que, dans ce

qui précède comme dans ce qu'on va lire, nous nous sommes aidés des renseignemens certains, puisés dans les auteurs qui ont traité la matière.

DESCRIPTION DE L'ARC.

Après avoir été endommagé par les Barbares, qui, plus d'une fois, saccagèrent la ville, et encore par les hordes indisciplinées qui eurent Crocus pour chef, cet arc fut enclavé dans les maçonneries d'une ancienne église, et ensuite dans celles du palais des évêques. Quelques auteurs font peser sur le cardinal Bichi, qui fit construire le palais, l'odieux de cet enclavement qu'ils qualifient d'acte de vandalisme. D'autres en accusent ses prédécesseurs. Sans trop chercher à faire de ceci une question de personnalité contre tel ou tel représentant du saint-siège à Carpentras, contentons-nous de dire qu'il est vraiment déplorable qu'à une époque si rapprochée de la nôtre, on rencontrât dans les classes les plus élevées de la société assez peu d'instruction pour enfouir dans des platras un des beaux ouvrages qui nous restent des temps antiques.

Une fois compris dans les constructions de l'évêché, ce monument fut destiné à divers usages : d'abord, on en fit une cuisine, en ouvrant une porte de communication qui emporta une partie du corps de l'un des captifs en bas-relief de la face ouest. Un four à cuire les pâtés de Monseigneur fut pratiqué dans l'épaisseur même de l'édifice. Plus tard, il fut distrait du palais épiscopal pour faire partie d'un bâtiment affecté au service des prisons départementales. Un employé de ces prisons avait son lit dans l'intérieur de l'arc transformé en alcove.

Enfin, graces aux travaux exécutés par ordre du gouvernement, ce précieux édifice est entièrement isolé, et chacun a pu le reconnaître dans ses quatre pans. Le poète est venu chercher des inspirations à l'ombre de sa masse imposante par sa structure et ses vingt siècles. L'homme religieux et le philosophe y ont vu le néant des grandeurs de ce monde; et les savans sont accourus, nombreux, le consulter sur les temps passés.

Quoique construit, suivant toutes les apparences, à l'endroit le plus élevé de la ville, il faut aujourd'hui descendre quelques marches pour arriver à son rez-de-chaussée. Tous les monumens d'une haute antiquité présentent le même enfoncement au-dessous du niveau actuel du terrain. Partout où ces constructions n'ont pas été élevées par des rochers à découvert (comme, par exemple, la porte qui nous reste des arènes de Vaison), on trouve leurs ossemens enterrés; ceci n'est pas difficile à expliquer, si l'on considère qu'une ville a dû être détruite bien des fois avant d'arriver jusqu'à nous, et que ce fut toujours sur des monceaux de décombres que s'élevèrent les nouvelles demeures des malheureux habitans.

Cet arc-de-triomphe n'a qu'une seule arcade. Son plan est un rectangle de dix mètres de longueur, et de trois mètres de largeur. Sa hauteur ne peut être précisément connue, l'attique et le couronnement ayant été depuis long-temps détruits. Il est d'ordre composite. A sa façade méridionnale est une voûte assez élevée, dont l'archivolte extérieur appuie sur des pilastres cannelés et des impostes d'un travail assez estimé. Aux quatre angles extérieurs se trouvent des colonnes très saillantes et couronnées de leur entablement : ces colonnes sont cannelées et rudentées. Leur base s'élève jusqu'à moitié des pilastres et repose sur un soubassement lisse. Au reste, toutes les sculptures sont d'une saillie très prononcée et semblables par leur style et leur composition, à celles des arcs d'orange et de Cavaillon, qui sont situés à peu de distance. Tout annonce qu'ils ont été élevés à la même époque.



CÔTÉ ORIENTAL.

La face orientale est, sans contredit, la mieux conservée. Elle est ornée, entre les colonnes qui se trouvent à chacun des angles, d'un grand trophée en bas-relief, représentant un tronc d'arbre chargé des dépouilles des vaincus : des flèches, des javelots, des épées, une hache, un poignard. Deux captifs enchaînés, les mains liées derrière le dos, sont,

l'un à droite, l'autre à gauche de ce tronc. Le premier est jeune et sans barbe; il est couvert d'une tunique qui descend à peine aux genoux, serrée par une ceinture. Un riche manteau boutonné sur sa poitrine lui couvre les épaules, et descend un peu plus bas que sa tunique. Sa tête est couverte d'un bonn.t qui approche de la forme phrygiène. Des courroies croisées serrent ses bras et ses jambes. Sa tête inclinée lui donne la position d'un vaincu qui pleure son indépendance et les malheurs de sa patrie. Le second, au contraire, est dans la vigueur de l'âge; il détourne la tête pour n'être pas le témoin impuissant des lamentations de son compagnon dont il méprise la faiblesse. Son corps, noblement relevé, annonce un homme courageux qui conserve sa fierté, même dans



CÔTÉ OCCIDENTAL.

les plus grandes infortunes. Il porte la barbe courte et retroussée; il est simplement couvert d'une peau à long poils, en forme de tunique sans manche. Ses bras et ses jambes sont nus.

Le trophée de la face occidentale a le même motif que le précédent: encore un tronc d'arbre chargé des armures ennemies, des vaincus couverts de chaînes. Au faîte du trophée est un casque de forme ronde, d'où sortent de longs cheveux; en dessous est une cote d'armes entourée d'une large ceinture; un manteau vient se nouer sur le devant de cette cote d'armes. De chaque côté apparaissent des boucliers décorés de quelques ornemens: les uns sont hexagones, les autres ronds. Ceux-ci ne s'aperçoivent qu'à moitié. A ces boucliers sont suspendus par des liens deux faisceaux de javelots ou de dards. Viennent ensuite les deux captifs, les mains liées derrière le dos, comme les précédens, et couverts d'une espèce de tunique nouée sur les épaules, qui leur descend plus bas que les genoux. Les jambes de l'un sont dégradées, celles de l'autre ont tout-à-fait disparu par l'ouverture de la porte dont nous avons déja parlé, pratiquée pour arriver à la cuisine de l'évêché. Ici, l'artiste a mis les deux figures en regard: à droite, c'est un vieillard à longue chevelure; à gauche, un jeune homme imberbe. Ainsi que le premier des captifs qui se trouve sur la face orientale, tous deux sont dans une position de corps humble, qui fait naître ce sentiment de pitité que l'on éprouve en présence de tous les êtres malheureux. Ce trophée est terminé par une espèce de trompe d'éléphant que quelques auteurs ont pris pour une queue d'animal.

Tel est dans ses différentes parties, cet arc-de-triomphe, témoin de toutes les époques glorieuses où le nom romain retentit dans ces contrées. Il nous resterait maintenant à dire en l'honneur de quel vaillant capitaine il fut élevé; mais, malgré toutes les recherches laborieuses de nos archéologues les plus distingés, et les opinions diverses qui ont été mises au jour pour l'attribuer, soit à un général de la république ou du consulat, soit à un lieutenant des empereurs, on reste malheureusement convaincu qu'on n'a pas encore été d'accord sur le nom du chef à qui Rome éleva ce trophée.

Léon Morel.

CHRONIQUES LIMOUSINES.

MORT DE RICHARD-CŒUR-DE-LION.

I.

UN BIVOUAC DE BRABANÇONS.

Richard-cœur-de-Lion, après avoir rempli l'Orient du bruit de ses exploits presque fabuleux, voyant que la brillante armée des croisés était décimée chaque jour par les combats et les épidémies, tourna ses regards vers l'Europe. Des pélerins, venus d'Occident, lui annoncèrent que son frère Jean-sans-Terre, et Philippe-Auguste s'efforçaient de détruire sa puis-

sance ; il se détermina, dès cet instant, à signer avec Salah-Eddin une trève de trois ans trois mois et trois jours. A son retour, il débarqua seul sur les côtes de l'Adriatique, et devint prisonnier de Léopold d'Autriche, qui eut la lâcheté de le livrer à l'empereur Henri VI. Pendant long-temps on ignora le sort du monarque aventurier. Jean-sans-Terre fesait courir le bruit qu'il avait été assassiné par des brigands.

Personne n'ignore la poétique histoire du troubadour Blondel, qui parcourut les villes et visita les châteaux d'Allemagne jusqu'à ce qu'il eût découvert la retraite de son cher maître. Les Anglais, en apprenant la captivité de l'intrépide Richard, manifestèrent une vive douleur, et la reine Alianor n'eut pas de peine à ramasser de grandes sommes pour la rançon du captif. Mais Henri VI qui n'ignorait pas qu'il avait tout à craindre de Richard, hésita long-temps, et ne lui rendit la liberté qu'après avoir reçu cent mille marcs d'argent. Philippe de France et Jean-sans-Terre avaient pressé l'empereur de retenir son prisonnier; mais Henri, craignant d'exciter l'indignation des membres de la diète, leur écrivit : « mes beaux cousins, » tenez-vous sur vos gardes; le diable est déchaîné, » je n'ai pu faire autrement. »

Richard, de retour dans ses états, après quatorze mois d'une dure captivité, fut accueilli avec enthousiasme par ses sujets qui avaient oublié son avarice et sa cruauté, et ne parlaient que de ses malheurs et de sa vaillance chevaleresque; il avait à se venger de Philippe et de son frère. Jean-sans-Terre obtint grace et merci pour sa félonie, en présentant à Richard les têtes sanglantes de trois cents gendarmes français qu'il fit décapiter à Evreux. Philippe-Auguste se tenait sur ses gardes; il savait que les hostilités ne tarderaient pas à commencer.

En effet, Richard tourna ses armes contre les Aquitains toujours rebelles aux tyrans d'outre-mer, et les deux rois se rencontrèrent près de Niort. La défection des *Champenois* qui refusèrent de combattre, effraya tellement Philippe qu'il consentit à signer une trève de dix ans, qui ne dura pas dix semaines. La guerre recommença avec un égal acharnement de part et d'autre, sans aucune bataille décisive, jusqu'en l'année 1199.

« Sur ces entrefaites, raconte la chronique, Guiomar, vicomte de Limoges, ayant trouvé *dans sa* » *terre* un trésor en or et en argent, envoya une » bonne part de la trouvaille à son seigneur le roi » Richard d'Angleterre; mais le roi la refusa, disant » qu'il devait avoir tout le trésor d'après son droit » de souveraineté : ce dont ledit vicomte ne tomba » nullement d'accord.

« Le roi vint donc avec une grande armée en » Limousin; et, sans se soucier du saint temps de » carême, mit le siége devant le château de Châlus, » où il pensait que le trésor avait été caché. »

Richard avait pris à sa solde une multitude de Brabançons, brigands enrégimentés qui dévastèrent la France pendant un demi-siècle : les aventuriers avaient pour chef un fameux routier nommé Mercader ou Mercadès, homme renommé dans les pays d'Outre-Loire pour sa cruauté et ses faits-d'armes. A la tête de ses Brabançons, Mercadès arriva des premiers sous les murs du château de Châlus. Ce chef de pillards s'était persuadé qu'une petite forteresse ne résisterait pas aux attaques de ses bandes, et il espérait s'emparer du trésor avant l'arrivée du roi Richard. Mais la garnison de Châlus, commandée par les plus intrépides gentilshommes du Limousin, défia pendant plusieurs jours les efforts réunis des Brabançons et des routiers; le roi arriva sur ces entrefaites, et ordonna qu'on pressât le siége.

Le soir, la tente royale, éclairée par des flambeaux d'or et d'argent, reçut les principaux chefs de l'armée anglaise. Le seul Mercadès n'y fut point admis; un chef d'aventuriers méritait-il l'insigne honneur de s'asseoir à table avec des gentilshommes traîtres à leur patrie, infidèles à leur roi!...

Le festin fut splendide, et Richard qui aimait beaucoup les vins de Quercy but avec excès.

— Mes cousins, dit-il aux gentilshommes, le vicomte de Limoges ne s'est-il pas rendu coupable de félonie en me refusant le trésor qu'il a trouvé dans mes domaines?

— Je ne sais ce qui adviendra de ceci, gentil sire, répondit Gauthier, archevêque de Rouen; nous sommes dans le saint temps de carême, et mieux vaudrait faire pénitence que guerroyer pour nous emparer d'un petit castel.

— J'ai juré qu'il ne resterait pas pierre sur pierre du château de Châlus, monseigneur de Rouen; et par le léopard d'Angleterre, je viendrai à bout de mon dessein.

— Dieu vous entende, gentil sire, ajouta l'archevêque de Rouen ; mais je vous assure que l'issue de ce siége sera malheureuse: la colère céleste s'appesantira sur cette armée qui n'observe pas l'abstinence prescrite par la sainte église.

—Que celui qui a peur parte demain, dit Richard ; quant à moi, je serai occis sous les murs de cette bicoque, ou j'emporterai le trésor de Guiomar.

— Gentil sire, s'écria Gauthier, aucun de ceux qui sont assis à votre table royale n'a tremblé devant vos ennemis, et l'archevêque de Rouen porte aussi bien un casque de fer que sa mitre épiscopale.

— Vous êtes un intrépide chevalier, mon cousin, répondit Richard, en radoucissant sa voix : vous ne mourrez pas à l'autel, mais sur un champ de bataille; et si jamais le pape vous réclame à nos ennemis, ils pourront lui envoyer votre haubert ensanglanté, avec les paroles de l'Écriture. — Très saint père reconnaissez-vous votre fils?

— Vous voulez rappeler l'histoire de l'évêque de Beauvais; le pauvre Guillaume fut retenu par vous prisonnier, parce qu'il avait combattu en brave homme d'armes. Je vous répète, gentil sire, que Dieu vous punira d'avoir maltraité les évêques, et surtout de faire la guerre en temps de carême.

— Mes cousins, dit Richard en se tournant vers

ses gentilshommes, que pensez-vous de messire Gauthier ? il devient sermoneur...

— L'archevêque de Rouen mange et boit bien à table, prêche bien à l'église, et frappe d'estoc et de taille quant il est aux prises avec les Acquitains et les Languedociens, dit Berthol de Saint-Jean-d'Angeli.

— Le jeune *poursuivant d'armes* dit vrai, s'écria Richard; Gauthier est la fine fleur de la chevalerie normande; mes cousins, buvons tous à l'archevêque de Rouen.

Les coupes furent vidées tant de fois, que le roi et les gentilshommes de la suite de Richard, se prirent tous à chanter, à rire et à parler : les uns d'amour, de prouesses; les autres, des vins du Midi et du trésor de Guiomar.

Pendant que les nobles convives de la table royale se livraient aux transports de leur bruyante hilarité, Mercadès et ses Brabançons se donnaient aussi les plaisirs de l'orgie à l'extrémité du camp. Des guerriers à face hideuse, aux vêtemens sales et déguenillés, couchés sur des peaux de bœufs, vidaient des tonneaux de vin ravis aux gentilshommes limousins dont ils avaient pillé les châteaux. Les viandes les plus grossières, à moitié rôties sur des charbons ardens, suffisaient à peine pour assouvir la gloutonnerie des féroces aventuriers. On eut dit à les voir une tribu de sauvages du Nord.

— Mes louveteaux, s'écria Mercadès, en dépeçant avec son épée une épaule de mouton qui saignait encore sous le tranchant de l'acier, il m'est avis que vous dévorez comme goinfres et ogres; si nous séjournons long-temps dans le Limousin, le pays n'aura pas assez de bœufs pour nos festins de chaque jour.

—Vous savez, maître, que les *Brabançons* ne font pas souvent de bons repas, dit un vieux routier à barbe grise : je jure, par les cornes de Satan et les pattes de Belzebuth, que de ma vie je n'ai ripaillé comme aujourd'hui.

Bien dit et bien pensé, mon vieux sanglier, répondit Mercadès. Vous ne vous plaindrez jamais de m'avoir élu pour votre chef.

—Gloire à Mercadès! s'écrièrent les routiers en agitant leurs piques. Le vieux corbeau nous conduit toujours là où il y a bonne proie.

—Oui, mes enfans, et je vous promets une bonne part du trésor du vicomte de Limoges.

—Et le roi Richard... dit Champert le boiteux..

—Le roi Richard a-t-il besoin de ce trésor? quand nous nous serons rendus maîtres du château de Châlus, il nous conduira en Guienne et en Languedoc.

—Si le roi Philippe ne nous arrête en chemin, cria un capitaine *brabançon*.

—Le léopard d'Angleterre a déja effacé, avec ses griffes, les fleurs de lys du blason du roi de France, répondit Mercadès.

—Philippe est un preux chevalier, dit un jeune routier, en défonçant un tonneau pour s'assurer s'il ne restait plus une seule goutte de vin. Je me souviens du jour où il tomba dans une embuscade avec cinq cents chevaliers. Nous étions quarante mille : il ne recula pas, et dit au sire de Montmorency:

— « Cousin, si nous sommes entourés, voici une » clef pour sortir de cette enceinte de fer. » Il montrait son épée à ses compagnons. Il tomba, du pont de Gisors, dans la rivière...

—Où il but copieusement, dit Mercadès en riant aux éclats.

—Oui, maître, mais le héros français se sauva par son courage.

—Quel est le nom du traître qui ose vanter, sous la tente de Mercadès, les exploits de Philippe de France?

—Jéhan Pachu, autrefois manouvrier de la cité de Paris, et aujourd'hui Brabançon au service de Richard d'Angleterre.

—Et tu n'es pas dévoué corps et ame à notre glorieux monarque?

—Le roi, au cœur de lion, est avare et cruel, maître, répondit le Brabançon; il nous traîne après lui comme goujats et valetaille : aussi, depuis longtemps, je me repens d'avoir abandonné la bannière de Philippe de France.

—Traître et félon, cria Mercadès en bondissant comme un tigre.. Tu as médit de Richard! ta langue sera brûlée avec un fer rouge.

—Je maudis le roi au cœur de lion, et je brave Mercadès, s'écria le Brabançon déja plongé dans l'ivresse la plus profonde.

—Tu vas mourir traître!

Mercadès prononça ces paroles d'une voix tonnante; il se précipita sur le Brabançon, et lui fendit la tête d'un coup de sa hache d'armes.

La cervelle et la sang rejaillirent sur tous les convives, qui restèrent d'abord muets d'étonnement.

— Ainsi périsse tout ennemi de Richard, dit Mercadès en jetant sur les routiers un regard menaçant.

Le cadavre du malheureux Jéhan palpitait encore, lorsque les sons d'une vielle se firent entendre hors de la tente.

—Un troubadour, un troubadour! s'écrièrent les Brabançons.

— C'est sans doute maître Blondel qui vient chanter ses *sirventes*, dit Mercadès : je vous jure que je lui donnerai à boire dans ma coupe, parce qu'il est l'ami de Richard.

—Grand renom en guerre et beaux exploits en amour, à messeigneurs les Brabançons, s'écria le trouvère en entrant dans la tente.

—Blondel, maître Blondel! répétèrent les routiers.

—Qui vous amène ici, seigneur Blondel, dit Mercadès.

— Je voulais serrer la *dextre* du chef des Brabançons, le plus fidèle des amis de Richard mon maître, répondit Blondel. J'ai trouvé, dans le camp, un troubadour de la Langue d'Oc qui est venu en Limousin pour voir le roi au cœur de lion et l'intrépide Mercadès.

— Bien vous en adviendra, mon maître, ajouta le chef brabançon, en serrant la main droite du troubadour. De quel pays venez-vous?



— De Tolese, seigneur.

— Que disent les peuples de la Langue d'Oc?

— Ils chantent les refrains de Bertrand de Born.

« Français et Bourguignons, disent-ils, ont échangé « honneur contre paresse et couardise. Les cheva- « liers quittent l'épée pour filer la quenouille des » femmes..... Le roi Philippe veut bien la guerre » avant que d'être armé; mais sitôt qu'il a les armes, » il n'a plus de courage.

» Réveillez-vous, Aquitains et Provenceaux! Re- » poussez le léopard d'Angleterre qui veut envahir » notre patrie; allez tous à Saint-Denis, prenez la » rayonnante oriflamme; aiguisez vos épées, montez » sur vos palefrois pour chasser l'étranger; car les » Normands, les Angevains et les Saintongeois n'o- » sent plus crier : France! France! »

Un murmure désaprobateur interrompit le troubadour; plusieurs routiers portèrent même les mains à leurs épées, dans un premier transport de colère.

— Si jamais je fais prisonnier ce damné de Bertrand de Born, dit Mercadès, je lui arracherai la langue avec des tenailles brûlantes.

— Bertrand de Born est troubadour, et sa personne, sacrée, répliqua le ménestrel inconnu.

— Quand on ne veut pas entendre criailler les cigales, on les écrase sous les pieds, dit Mercadès. Ah! maître Blondel, vous seul êtes le roi des trouvères; vous seul avez chanté la gloire et les malheurs du roi au cœur de-lion. Racontez-nous vos voyages en Allemagne.

— Oui, messeigneurs, répondit Blondel; oyez donc cette piteuse histoire :

« Dolent et confus d'avoir perdu Richard, mon maître, je parcourus d'abord les villes et villages sans pouvoir découvrir sa prison. J'étais sur le point de retourner en Angleterre, lorsque je rencontrai un pélerin qui me dit, qu'on parlait beaucoup d'un noble captif que l'empereur Henri VI tenait renfermé dans un vieux castel de la Souabe. J'arrivai cinq jours après sous les murailles du vieux manoir: je chantai la romance favorite de Richard; mon maître me répondit, et, content de faire connaître à l'Europe, l'ignoble cachot où gémissait le roi au cœur de lion, je demandai justice. Les princes d'Allemagne entendirent ma voix; bientôt Richard fut rendu à la liberté; je l'accompagnai en Angleterre, et de ma vie je ne le quitterai. »

Les deux troubadours chantèrent et *devisèrent* tour-à-tour jusqu'à ce que routiers et Brabançons s'endormirent du sommeil de l'ivresse. Alors ils sortirent tous deux de la tente de Mercadès; Blondel se dirigea vers la tente du roi Richard, et le Languedocien erra long-temps à l'aventure dans les sinuosités du camp. Arrivé au pied du manoir de Châlus, il s'assit sur une pierre, et sonna par trois fois de la trompette. On ne répondit pas : il était sur le point de renouveler le même signal, lorsqu'il sentit une main qui l'étreignait fortement.

— Que fais-tu ici, maître en l'art de chanter et de bien dire? dit Mercadès en prenant place à côté du troubadour.

— Je regarde la position de ce vieux manoir...

— Qui sera demain au pouvoir de Richard d'Angleterre.

— Dieu vous exauce! seigneur Mercadès, répondit le troubadour, qui ne put s'empêcher de tressaillir en entendant le son du clairon derrière les murailles du château.... Je crois pourtant, ajouta-t-il, qu'il ne sera pas facile de chasser les vautours de leur nid.

Mercadès ne répondit pas; il ne s'était traîné jusque-là que par instinct, et dans quelques momens, il fut profondément endormi.

— Grand Dieu! soyez-moi en aide, dit le troubadour.

Il lia les deux bras de Mercadès avec sa ceinture de cuir, le bâillonna pour l'empêcher de crier; il lui brûla la barbe avec un tison enflammé qu'il alla quérir dans une tente voisine. Mercadès, réveillé en sursaut par la douleur qu'il éprouvait, se débattit en vain pour rompre ses liens.

— Mercadès, lui dit le troubadour, cours à la tente de Richard, et dis-lui que Bertrand de Born, après avoir visité son camp, est entré dans le manoir de Châlus.

Pour la troisième fois, il sonna de la trompette; une des portes du château s'ouvrit, et la garnison de Châlus compta un héros de plus.

Mercadès, furieux et se croyant ensorcelé par le diable, se traîna péniblement jusqu'à la tente royale. En le voyant entrer, les gentilshommes se prirent tous à rire aux éclats. Richard ordonna de le délier promptement, et le questionna sur sa mésaventure.

— Qui t'a réduit en si piteux état? lui dit-il en le regardant attentivement.

— Satanas en personne, gentil sire, répondit le Brabançon.

— Il t'a arraché la barbe, poil par poil, comme à un manant.

— Ayez compassion de moi, gentil sire. Je dormais à l'extrémité du camp; tout-à-coup je me suis réveillé en poussant de grands cris; je sentis un fer rouge passer devant ma face : arrière, Satan, me suis-je écrié en m'efforçant de faire le signe de la croix; mes mains étaient liées. Je ne suis pas Satan, m'a-t-il été répondu, mais Bertrand de Born; cours annoncer cette nouvelle au roi ton maître

— Bertrand de Born! s'écria Richard; trois cents schellings à celui qui me le livrera mort ou vif.

Routiers et gentilshommes parcoururent tout le camp: vaines poursuites!.. Le guerrier troubadour était déja dans le *Castel*.

II.

DEMOISELLE ET ARCHER.

Le vicomte Guiomar, certain qu'il aurait bientôt sur ses bras la puissante armée de Richard-cœur-de-Lion, confia la garde du château de Châlus au sire de Magnac-Laval. Avant de sortir de la forteresse



LE ROI RICHARD ET SES CHEVALIERS AU SIÉGE DE CHALUS.

pour faire un appel à la noblesse du Limousin; il dit au jeune Laval :

— Mon cousin, je sais que vous êtes le modèle des gentilshommes limousins ; vous avez toujours détesté le joug de l'étranger ; votre blason est sans tache. C'est à vous que je confie la plus importante de mes places de guerre. Promettez-moi, avec serment, que vous ne la livrerez jamais à Richard d'Angleterre.

— Je le jure, seigneur, répondit Magnac-Laval en levant vers le ciel la lame de son épée.

— Les loups d'outre-mer viendront en grand nombre, mon cousin ; mais ne vous laissez pas effrayer. Dieu aidant, et avec le secours de mes vassaux, je les forcerai à revenir sur leurs pas, sans gloire et sans argent. Richard est un tyran *avaricieux;* je lui ai envoyé la moitié de mon trésor ; il veut tout, il n'aura plus rien.

— Partez, seigneur, et si, avant trois jours, je vois votre bannière flotter dans les plaines de Châlus, le roi Richard n'aura pas beau jeu.

Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, une jeune fille, blanche comme le lys, belle comme un ange, apparut derrière les créneaux. Elle aperçut le vicomte, se précipita vers lui et se jeta dans ses bras en pleurant.

— Tu es bien triste, Blanchette, lui dit Guiomar en l'embrassant avec tendresse.

— Oui, seigneur ; depuis hier, je n'ai pas vu mon archer.

— Bertrand de Gourdon n'est pas dans la citadelle ? dit Guiomar.

— Non, seigneur, répondit le sire de Magnac-Laval : hier matin, il est sorti pour aller à la découverte de l'armée ennemie. Il sera de retour ce soir.

— Ce soir, dit Blanchette en essuyant ses larmes...

Elle s'arracha des bras du vicomte de Limoges, et disparut derrière une des tours.

Quelle est cette jeune demoiselle ? dit Magnac-Laval ; car, à son air noble et fier, j'ai reconnu qu'elle est fille de gentilhomme.

— Vous ne vous trompez pas, cousin, répondit le vicomte qui se sentait profondément ému... Blanchette eut pour père un preux chevalier, mort glorieusement en combattant pour son pays. Je l'ai adoptée ; je vous

la confie comme un dépôt précieux. Veillez sur elle, et protégez-la.

— Elle aime un jeune archer qui a nom Bertrand de Gourdon.

— Le fils d'un des plus fiers gentilshommes du Quercy, traîtreusement assassiné par Richard. Comptez sur la valeur de l'intrépide archer; quand nous aurons chassé les Brabançons du Limousin, nous le marierons avec Blanchette.

— Et nous l'armerons chevalier.

— S'il le mérite par ses faits d'armes, répliqua Guiomar.

Quand la nuit fut venue, le vicomte de Limoges partit accompagné de cinquante gentilshommes et des trois cents hommes d'armes. Il se dirigea vers le Bas-Limousin, pour y fomenter l'insurrection qui s'y était manifestée contre Richard. Il n'était qu'à quelques lieues de Châlus, lorsque Bertrand de Gourdon rentra dans le castel, et annonça que les Brabançons arrivaient à marche forcée, conduits par le routier Mercadès.

— J'ai vu les bandes de Richard mettre tout à feu et à sang dans nos campagnes, s'écria le jeune archer. Demain les voleurs seront aux pieds de ces murailles.

— Sont-ils bien nombreux? dit le sire de Magnac-Laval.

— Plus nombreux, seigneur, que les corbeaux que le froid chasse de l'Auvergne au commencement de l'hiver. Si Dieu ne nous protége, nous serons tous occis dans ce castel.

— Mon archer! mon archer! s'écria Blanchette qui était accourue pour connaître la cause de ce rassemblement de gentilshommes et d'hommes d'armes.

— Blanchette! s'écria à son tour Bertrand de Gourdon en tendant les bras à la jeune fille.

— J'ai prié Dieu pour toi, disait Blanchette.

— J'ai toujours porté à mon cou l'image de la Vierge que tu m'as donnée, répliquait Bertrand.

— Tu n'es pas blessé, mon archer?

— Non, mon ange; les saints, à ta prière, ont détourné de moi les traits des ennemis.

Les sires de Magnac-Laval, d'Eymoutiers, de Saint-Léonard de la Rochechouart contemplaient cette scène avec attendrissement. Plusieurs hommes d'armes qui avaient servi long-temps dans les bandes de l'intrépide Bertrand de Born, s'écrièrent qu'il fallait marier l'archer avec la demoiselle.

— Temps de guerre n'est pas propice aux fêtes d'hyménée, dit le sire de Magnac-Laval; mais, aussitôt que nous aurons chassé du Limousin les Brabançons et les soudards d'Angleterre, le vicomte de Limoges donnera à Gourdon Blanchette pour épouse, si dans les combats et sorties il gagne ses éperons de chevalier.

— Je me ferai bonne renommée par exploits et vaillantise, s'écria le jeune archer en portant à ses lèvres les jolies mains de Blanchette. Gloire et amour pour les Aquitains, ivrognerie et *couardise* pour les loups d'outre-mer.

Le rapport de Bertrand de Gourdon n'était que trop fidèle. Avant le coucher du soleil, les plaines de Châlus furent envahies par les routiers et les Brabançons, et un hérault d'armes, envoyé par Mercadès, s'approcha des murailles et sonna de la trompette; Magnac-Laval lui cria:

—Que veux-tu, mécréant? arrière, fils du diable, ou tu seras occis sur place.

— Fils du diable ou de Jésus-Christ, que m'importe? répondit le Brabançon. Je suis un hérault d'armes, et, *de par* les droits de la guerre, ma personne est inviolable.

— Parle donc, cria Magnac-Laval.

— Seigneur châtelain, Mercadès, mon maître, m'a envoyé *de vers* vous pour vous sommer de vous rendre. Il vous accorde la vie sauve, et vous pourrez chercher un asile partout où vous voudrez, pourvu que ce ne soit pas dans les domaines de Richard d'Angleterre. Si vous attendez l'arrivée de l'armée royale, il n'y aura plus pour vous, ni salut, ni merci.

— Vas dire à ton maître que si, demain, il n'est pas à quatre lieues de Châlus, mal lui en adviendra.

— Seigneur châtelain, cria le hérault d'armes, on ne chasse pas les Brabançons comme lièvres et *oisillons*; préparez vos armes, car le combat sera terrible.

— Voulez-vous que je tue ce fils de Satan? dit Bertrand de Gourdon, qui avait déjà tendu son arc.

— Point ne ferez, jeune archer, répondit Magnac-Laval; mais, si vous êtes assez adroit pour abattre l'aigrette rouge qui flotte sur la tête de ce manant, je vous donnerai une croix d'or pour Blanchette.

La flèche partit en sifflant; elle atteignit le casque du Brabançon, qui fut si effrayé qu'il regagna le camp à toute bride.

Le lendemain, les hostilités commencèrent; le roi Richard arriva avec son armée, et le sire de Laval résolut de faire une sortie pour surprendre l'ennemi à l'improviste. Bertrand de Gourdon fut chargé du commandement de cinquante archers, avec ordre de pénétrer jusqu'à la tente de Richard, si cela était impossible. Blanchette apprit bientôt la dangereuse mission de son amant; elle monta avec lui à la plus haute des tours du château, puis elle se jeta dans ses bras, et se prit à pleurer.

— Demain, lui dit-elle, tu iras au camp de Richard, et tu seras occis par les Brabançons.

— Tu prieras la Vierge pour moi, ma Blanchette; la protection de la mère de Jésus est plus puissante que casque, cuissards et cuirasse.

— Oh! si tu m'aimes, Bertrand, tu ne sortiras pas du castel!

— Je resterais ici sans gloire, sans honneur! je reculerais comme un couard d'outre-Loire, pendant que mes frères d'armes iront chercher bonne renommée, et pour cela faire prouesses dans le camp de Richard! O ma Blanchette! pour être digne de ton amour, je dois chausser l'éperon d'or; une fille de gentilhomme limousin refuse toujours sa main à l'amoureux qui n'est pas chevalier.

— Vas, Bertrand, vas! s'écria Blanchette, Dieu qui sait combien je t'aime veillera sur tes jours!

— Ne crains rien, ma Blanchette; je reviendrai sain et sauf avec grand renom; les ennemis prendront

la fuite, et le vicomte Guiomar unira dans la cathédrale de Limoges la demoiselle et l'archer!..

Bertrand de Gourdon s'entretenait ainsi avec sa bien-aimée, lorsque Bertrand de Born entra dans le château de Châlus après avoir brûlé la barbe de Mercadès. Le bruit de l'arrivée du guerrier-troubadour se répandit en un instant dans le manoir. L'archer et Blanchette se rendirent à la grande salle où les gentilshommes étaient déja réunis.

Bertrand de Born dépouilla son costume de troubadour et apparut aux gentilshommes étonnés, revêtu d'une armure étincelante d'or.

— Je viens de la cité d'Uzerch, mes cousins, dit-il en s'asseyant dans un large fauteuil; j'ai vu le vicomte Guiomar qui m'a envoyé vers vous pour vous porter de ses nouvelles. Il a déja rassemblé sous sa bannière quinze cents gentilshommes. Luttons encore quelques jours, et le roi Richard, attaqué par devant et par derrière, tombera entre nos mains.

— Le roi Richard prisonnier! s'écria l'amant de Blanchette... Grand Dieu! je pourrai donc venger le sang de mon père et de mes frères!

— Quel est le nom de ce jeune archer? dit Bertrand de Born.

— Bertrand de Gourdon, répondit le sire d'Eymoutiers.

— Tu es le fils du malheureux vicomte de Gourdon, en Quercy? s'écria le troubadour en se tournant vers l'archer.

— Oui, mon maître.

— Le roi Richard fit égorger ton père....

— Et ordonna qu'on pendit mes deux frères aux créneaux du château de Mont-Valent.

— Les victimes du tyran demandent vengeance, ajouta Bertrand de Born en étreignant la main droite de Gourdon.

— Je garde toujours dans mon carquois une flèche pour percer le cœur de Richard.

— Bien, jeune homme, bien, que le Dieu de la France te protége!

— Je jure sur tous les saints du paradis, que le roi au cœur de lion ne sera occis par autre que par moi. Le vicomte Guiomar m'a promis la main de Blanchette!...

— Blanchette! s'écria Bertrand de Born... La fille d'un martyr! L'unique rejeton d'un gentilhomme tué à côté de Philippe de France, à la bataille de Niort! Oui, vous serez unis, mes enfans; Blanchette aura une riche dot, et si nous pouvons chasser les étrangers, Bertrand recouvrera sa vicomté de Gourdon. A demain, mes beaux cousins, ajouta le troubadour; la nuit est déja avancée, que les sentinelles veillent pendant que les chevaliers dormiront.

III.

L'ESPIONNE.

L'arrivée de Bertrand de Born et les bonnes nouvelles qu'on reçut du vicomte de Limoges, ranimèrent le courage des défenseurs du château de Châlus. Pendant plusieurs jours, les chevaliers et les Brabançons de Richard multiplièrent inutilement leurs attaques. Le sire de Magnac-Laval et Bertrand de Born suffisaient à tout, et la sape ni le bélier n'avaient pas encore atteint les murailles du manoir. Le roi d'Angleterre irrité d'une résistance qu'il était bien loin de prévoir, ordonna à Mercadès de tenir les Brabançons et les routiers sous les armes.

Les assiégés reconnurent, au grand mouvement qui s'opérait dans le camp, que le lendemain l'attaque serait générale. Bertrand de Gourdon était de garde à la tour du nord; Blanchette voulut rester auprès de lui, et, pendant que l'archer se promenait sur la muraille, elle chantait de vieilles ballades limousines.

— Tu chantes, Blanchette, s'écria l'archer en s'appuyant sur sa hache d'armes, et ton père et le mien sont morts victimes de la cruauté de Richard!

— Je suis orpheline, répéta plusieurs fois Blanchette...

— Oui, ma bien-aimée; mais le vicomte de Limoges t'a servi de père jusqu'à ce jour, et désormais la fiancée de Bertrand de Gourdon aura dans son époux un soutien et un défenseur. Oh! si je pouvais venger ton père et le mien!

— Comment venir à bout d'un pareil dessein?

— As-tu vu le roi Richard, Blanchette?

— J'ai été sa prisonnière.

— Le reconnaitrais-tu?

— Il me semble le voir encore avec son œil farouche, sa barbe épaisse, son regard menaçant; je crois entendre le son rude et saccadé de sa parole royale. Bertrand, je reconnaitrais le roi Richard parmi tous les chevaliers de la chrétienté.

— Demain, quand les ennemis s'avanceront pour donner l'assaut, tu me le montreras, et il sera bien loin, si la flèche que je lui réserve n'arrive pas jusqu'à son cœur.

— Tu le verras, Bertrand, répondit la jeune fille. Elle quitta tout-à-coup son fiancé, entra dans la chambre du sire de Magnac-Laval qu'elle trouva profondément endormi; elle prit une des clefs des portes du manoir et monta à la tour du nord, où elle se revêtit du costume d'une bohémienne que le vicomte de Guiomar avait condamnée au feu quelques jours avant son départ.

— La nuit est bien sombre, se dit-elle, on ne me verra pas. Elle parcourut de longs corridors dont elle connaissait les moindres détours, et arriva, sans être aperçue, jusqu'à une petite porte à laquelle aboutissait un souterrain. Elle hésita avant de se jeter dans l'abîme; mais l'amour qu'elle avait pour Bertrand, l'espoir que son père serait vengé, triomphèrent de ses craintes. Elle invoqua la Vierge, et franchit les premières marches d'un escalier tortueux. Après une heure de détours et de frayeur, elle sentit le vent du soir qui agitait sa chevelure.

— Je suis sauvée, s'écria-t-elle...

En effet, elle était hors du souterrain; elle aperçu

à deux cents pas derrière elle, les feux du camp ennemi.

— Ils sont là, s'écria-t-elle... Madame la Vierge, soyez-moi en aide!

Blanchette était déja à la porte du camp, lorsqu'elle fut arrêtée par trois Brabançons placés en sentinelle. Les compagnons d'armes de Mercadès avaient enchaîné la jeune fille, et ils étaient sur le point de tirer au sort pour savoir à qui elle appartiendrait.

Le vigilant Mercadès qui fesait sa ronde de nuit, entendit les cris de ses soudards et s'approcha sans bruit de l'avant-poste. Dès qu'il aperçut Blanchette, il hâta le pas et cria aux trois Brabançons.

— Que faites-vous donc, mes louveteaux? par le Léopard d'Angleterre, je vous couperai la langue avec mon épée, si vous criaillez ainsi comme des corneilles quand il faut garder le plus profond silence.

— Nous avons pris cette fille de Bohème, répondit Pintacer; si je ne me trompe, elle a les joues rosettes, et le sort allait décider à qui de nous trois elle échoirait en partage.

—Avez-vous oublié que Mercadès est le chef suprême de tous les Brabançons et routiers? En ma qualité de suzerain, je réclame cette jeune fille.

— A tout seigneur, tout honneur, dit Pintacer. Emmenez la nonain; nous vous la cédons de grand cœur; ce n'est pas l'amour qui met souci au cœur d'un Brabançon; d'ailleurs nous nous dédommagerons dans la première maison qui sera livrée au pillage.

Mercadès appela Blanchette qui s'avança sans crainte vers le routier; la lune qui se dégagea au même instant d'un nuage sombre, lui permit d'admirer la haute taille, l'air noble et les yeux étincelans de l'ami de Richard.

— Bienheureuse est la nuit où il m'est donné de voir le plus intrépide guerrier qui ait jamais combattu sous la bannière du roi au cœur de lion. Tu es donc le célèbre Mercadès?

— Oui, ma jolie demoiselle, répondit le fier Brabançon qui ne put s'empêcher d'admirer la beauté de Blanchette.

— Je ne suis qu'une pauvre fille de Bohême, dit l'inconnue, et je suis venue de Tolose la grande pour parler au roi Richard et pour voir Mercadès.

— Suis-moi, s'écria le Brabançon, et tu verras le roi Richard. Il est encore à table avec ses chevaliers, et il te *guerdonnera* richement si tu lui portes de bonnes nouvelles.

Blanchette prit un des bras de Mercadès, et parcourut le camp avec lui: elle compta en tremblant les tentes des chefs et les bivouacs des soudards.

— Les soldats de Richard dorment profondément, dit-elle à Mercadès.

— Ils dorment maintenant, jeune Blanchette; demain ils s'éveilleront armés de pied en cap. Le roi Richard veut que nous emportions d'assaut le château de Châlus.

— Ce vieux manoir... répondit Blanchette en se tournant vers le castel... Le roi au cœur de lion daigne donc s'arrêter devant cette misérable chaumière qui n'a pour défenseurs que des manans.

— La fleur de la noblesse du Limousin, dit Mercadès; les chevaliers félons seront cruellement punis, et ils périront tous de *male-mort*. Voici la tente royale, ajouta-t-il; reste à la porte, je cours avertir le roi Richard.

— Mercadès, Mercadès! crièrent les chevaliers d'Angleterre et de Normandie en voyant entrer le chef brabançon.

— Les sentinelles sont à leurs postes? dit Richard.

— Oui, gentil sire: savez-vous, messeigneurs, que j'ai trouvé à la porte du camp une jeune fille, belle comme la madone de Rouen!

— Où est-elle? s'écria Richard.

— A la porte de votre tente.

— Amène-la ici: je veux la voir.

— Gentil sire, c'est une fille de Bohême.

— Fille de Dieu ou du diable, que m'importe! Elle est jolie, c'est tout ce que demande un roi-chevalier.

— Je vais la *quérir*, messeigneurs, répondit Mercadès.

Au moment où Blanchette franchit le seuil de la tente royale, les chevaliers se levèrent de leurs siéges, et tous s'écrièrent:

— Qu'elle est belle! qu'elle est belle! honneur à Mercadès qui a su dénicher une si jolie colombe.

— Où est le roi Richard? dit Blanchette à Mercadès...

— Vois-tu ce noble guerrier dont le casque est surmonté d'une aigrette rouge?

Blanchette courut vers le roi, et se jeta à ses pieds.

— Je te demande merci, roi au cœur de lion, lui dit-elle; j'ai osé pénétrer dans ton camp; je n'ai pu résister au désir d'admirer face à face le plus grand monarque du monde chrétien. Je viens de la province de Languedoc; j'ai vu le comte Raymond à Tolose, le troubadour Bertrand de Born au Périgord; ils détestent ta puissance; mais je leur ai prédit que mal leur en adviendait.

— Tu es donc sorcière, fille de Bohême?

—Ma mère m'a enseigné le grand art de la divination, et de puissans seigneurs ont tremblé en écoutant mes paroles.

— Puisque tu sais lire dans l'avenir, dis-moi comment se terminera la guerre que j'ai déclarée à Philippe de France.

A ces mots, Blanchette feignit une tristesse profonde; elle pleura, et se jeta aux genoux de Richard.

— Roi au cœur de lion, lui dit-elle, les secrets que je tiens enfermés dans mon cœur sont terribles; je ne puis te les révéler.

— Parle, fille de Bohême; Richard ne croit guère aux prédictions des bohémiennes, ni à la bonne étoile de Philippe de France.

— Roi Richard, dit Blanchette, pourquoi es-tu venu dévaster les terres de Guiomar, vicomte de Limoges?

— Pour m'emparer d'un trésor qu'il n'a pas voulu livrer à son suzerain.

— Roi au cœur de lion, cette guerre est injuste et



ne tournera pas à bonne fin. Tu seras occis sous les murs du château de Châlus.

— Richard trouverait la mort au siége d'une chétive bicoque !.. Les flèches des gentilshommes limousins ne sont pas assez aigues pour percer ma cuirasse...

— Ne te souvient-il pas d'avoir fait mourir injustement trois gentilshommes du Quercy ?

— L'an dernier, je fis décapiter le vicomte de Gourdon qui m'avait refusé son tribut.

— Et ses deux fils, ajouta Blanchette...

— Ils furent pendus aux créneaux du château de Mont-Valent.

— Leur sang demande vengeance, roi Richard, et pour ce méfait tu seras *occis traîtreusement* par un archer.

— Mercadès, dit Richard, qu'on donne six *moutons d'argent* à cette jolie sorcière ; qu'on la laisse libre dans le camp. Les Bohémiens sont fils du diable, et il est bon d'avoir des amis au ciel et en enfer.

— En ma qualité de prince de l'église, je demande que cette fille de Satan soit mise à mort ; par ses maléfices et ses sortiléges, elle attirera le courroux céleste sur notre armée.

— Ne craignez rien, monseigneur de Rouen, répliqua Richard ; il ne faut pas avoir peur du diable : avec votre étole et les reliques de saint Dunstan vous pouvez mettre en fuite trois légions d'esprits infernaux. Dailleurs, le roi Richard est connu dans toute l'Europe pour sa courtoisie ; il fait la guerre aux hommes, et devise d'amour avec dames et nonadus.

Blanchette qui craignait que Richard ne cédât aux instances de l'archevêque de Rouen, se hâta de sortir de la tente, s'échapppa des mains de Mercadès et disparut derrière les bivouacs des soudards de Normandie.

IV.

DERRIÈRE LE CRÉNEAU.

Au point du jour, les trompettes sonnèrent dans le camp du roi d'Angleterre Mercadès avec ses Brabançons s'avança vers le château, en ordre de bataille. Aux premiers rayons du soleil, les gentilshommes limousins virent luire les cuirasses, les casques des chevaliers, les longues lances des Anglais et les piques des aventuriers normands. Le sire de Magnac-Laval, désespérant d'être secouru par le vicomte Guiomar, envoya cinq chevaliers devers Richard pour capituler, s'il voulait laisser la vie sauve à la garnison de Châlus. Le monarque anglais accueillit les députés avec sa courtoisie ordinaire, mais il ne voulut consentir à aucune condition de paix.

« — Guiomar s'est conduit en félon ; puisqu'on m'a » donné la peine de venir ici, je veux et prétends » vous faire pendre tous aux créneaux du château.

« Les chevaliers, dit un chroniqueur, rentrèrent » au manoir dolens et confus, et s'apprêtèrent à la ré- » sistance. »

— Il faut vaincre ou mourir, s'écria le sire de la Rochechouart.

— Souvent le courage supplée au nombre, ajouta le jeune Aymoutier. Le roi Richard n'a pas écouté notre prière, et Dieu aura pitié de nous.

Vers neuf heures du matin, l'armée anglaise s'ébranla, et l'assaut commença de tous côtés. Les chevaliers limousins firent si bonne contenance, qu'à l'heure de midi, le roi Richard ordonna de suspendre l'attaque pour laisser le temps à ses soldats de prendre leur repas et de se reposer.

Bertrand de Gourdon avait combattu en héros : aucune de ses flèches n'avait manqué le but, et plusieurs hauts barons d'Angleterre ou de Normandie étaient grièvement blessés. Le sire de Magnac-Laval lui avait confié la défense de la tour du nord. Immobile à son poste ; le jeune archer attendait derrière un créneau, persuadé que l'assaut ne tarderait pas à recommencer. Blanchette qui n'avait pas vu son fiancé depuis son retour du camp de Richard, lui apporta un morceau de pain noir et une grande coupe pleine de vin.

— Bois et mange, Bertrand, lui dit-elle, car le combat sera terrible.

— Oui, Blanchette ; nos ennemis sont plus nombreux que les sauterelles des prés, et Richard a juré qu'il s'emparerait du château de Châlus.

— J'ai vu le roi d'Angleterre, dit Blanchette, et s'il s'approche des murailles, je le reconnaîtrai.

Pendant que Blanchette racontait à Bertrand ses aventures de la nuit, le roi Richard et Mercadès fesaient le tour de la forteresse pour reconnaître l'endroit le plus propre à donner l'assaut. Au détour de la muraille du nord, le monarque apparut accompagné seulement du chef des Brabançons, de Gauthier, archevêque de Rouen, et de trois chevaliers de la Touraine.

— Le roi Richard ! s'écria Blanchette.

— L'assassin de mon père et de mes frères, répondit Bertrand de Gourdon en jetant le morceau de pain noir qu'il n'avait pas encore achevé.

— Le vois-tu là-bas, au milieu de ses chevaliers ?

— Celui qui porte une cuirasse étincelante d'or ?

— Non, non ; c'est l'archevêque de Rouen.

— Ils s'approchent des murailles, dit l'archer.

— Maintenant, vois-tu Richard avec son casque surmonté d'une aigrette rouge ?

— Je reconnais le léopard d'Angleterre, répondit Bertrand. Cachons-nous derrière ce créneau, et s'il vient à la portée du trait, je vengerai mon père.

Bertrand tendit son arc, et suivit de l'œil Richard dans tous les détours qu'il fesait pour reconnaître la place.

— Dieu des armées, s'écria-t-il, toi qui donnas au berger David assez de force pour terrasser le géant Goliath, dirige cette flèche dans son vol.

La corde de l'arc retentit sous les doigts de Bertrand de Gourdon qui chancela, tant il craignait de n'avoir pas atteint son ennemi.

— Le roi Richard est blessé ; il tombe de son destrier ; l'archevêque de Rouen le soutient dans ses bras ! s'écria Blanchette. Victoire ! Victoire !

Elle courut raconter à tous les gentilshommes de la garnison le fait d'armes de son fiancé. L'allégresse

fut générale, et quand un assiégé apercevait un de ses compagnons, il lui criait d'une tour à l'autre :

— Frère, réjouis-toi ; le roi Richard est blessé à mort!!

V.

LE DERNIER ASSAUT.

Grande fut la tristesse des chevaliers et soudards d'Angleterre en apprenant la fatale mésaventure du roi au cœur de lion. Tous voulaient monter à l'assaut et brûlaient de tirer une cruelle vengeance des chevaliers limousins.

Richard, se sentant affaibli, demanda à Mercadès s'il n'y avait pas dans l'armée un *mire* assez habile pour extraire le fer de sa blessure.

— Gentil sire, dit Mercadès, je connais un *mire* de Normandie très expert en l'art de guérir les plaies les plus dangereuses.

— Qu'on l'amène à l'instant ; je meurs! s'écria Richard qui avait dénoué sa ceinture pour arrêter le sang qui coulait en abondance.

— Cotte-de-Fer, dit Mercadès à un de ses Brabançons, cours dire à Gondebal que le roi Richard se meurt.

Le routier partit au galop de son destrier, et revint avec le *mire* normand.

— Qu'est-il advenu, mon maître, dit-il à Mercadès....

— Ne vois-tu pas Richard, notre gentil sire, couché au pied de cet arbre ?

— Que messire Esculapus me soit en aide, s'écria Gondebal après avoir examiné la plaie du roi... Le *carreau* du manant est entré bien avant dans les chairs. Mais avec le secours de Dieu, je sauverai la vie au roi.

Il se mit à deux genoux ; suça d'abord le sang qui coulait de la plaie qu'il lava avec une eau aromatisée; puis il se mit à l'œuvre.

— Malédiction du ciel ! s'écria-t-il subitement. Le diable s'en est donc mêlé!! je n'ai arraché que le bois du *carreau*.

— Le fer reste encore, dit Richard. Recommence ; tu es le plus maladroit de tous les *mires* d'Angleterre et de France.

Gondebal tremblait de tous ses membres ; Mercadès le menaçait de le pourfendre en deux s'il ne soulageait pas le roi. Enfin, à force de taillader la chair, il en retira aussi le fer meurtrier.

— Vous êtes sauvé, gentil sire, s'écria-t-il.

— La volonté de Dieu soit faite ! répliqua Richard. Qu'on amène mon destrier.

Le monarque chevaucha, non sans peine, jusqu'à sa tente, et jugeant son état désespéré, il dit à Mercadès :

— Intrépide Brabançon, mon fidèle compagnon d'armes, je vois que c'est fait de moi ; vas dire à mes soldats de presser l'assaut jusqu'à ce que le château de Châlus soit pris.

— Et les gentilshommes limousins ?

— Qu'ils soient tous pendus aux créneaux. Epargnez seulement l'archer qui m'a blessé ; je le réserve pour un plus grand supplice.

Mercadès n'eut pas de peine à faire partager à toute l'armée la fureur qui le transportait. Gentilshommes et soudards rivalisèrent d'intrépidité, et, avant le coucher du soleil, la bannière d'Angleterre flotta sur les tours de Châlus. Les héroïques défenseurs de l'indépendance limousine qui avaient survécu au combat, furent pendus aux créneaux du castel, et le roi Richard, couché à la porte de sa tente, pouvait compter les victimes immolées à sa vengeance. Le seul Bertrand de Gourdon, convaincu d'avoir blessé le roi, échappa à cette proscription générale.

— Jeune archer, puisque c'est toi qui as blessé mortellement Richard, notre gentil sire, tu ne seras pas pendu avec tes frères d'armes.

— Que m'importe ? répondit Bertrand de Gourdon, en regardant avec fierté le farouche Brabançon.

— Adieu pour toujours, Bertrand, cria le sire de Magnac-Laval que des soudards conduisaient au supplice.

— Que Jésus-Christ reçoive votre ame, répondit Bertrand. Savez-vous où est Blanchette ?

— Elle est hors de danger, frère.

— Et Bertrand de Born ?

— Il est parti pour porter au vicomte Guiomar la triste nouvelle de notre défaite.

— Dieu soit loué, dit Bertrand à voix basse, puisque Blanchette n'est pas tombée entre les mains des sauvages des îles. Maintenant viennent la mort et les tourmens.

VI.

L'INTERROGATOIRE.

Le château de Châlus fut livré au pillage, les Brabançons démolirent une partie des murailles, et pendant toute la nuit, ils se livrèrent aux plaisirs de l'orgie la plus dégoûtante. Mais ce fut en vain que Mercadès et Gauthier, archevêque de Rouen, cherchèrent le trésor de Guiomar ; ils ne trouvèrent que des vivres et des munitions de guerre.

— Gentil sire, dit Gauthier à Richard, nous n'avons pu découvrir le trésor du vicomte de Limoges.

— Que me parlez-vous de trésor, mon cousin, répondit le roi... Ne voyez-vous pas qu'il ne me reste plus que quelques instans à vivre? Où est l'archer qui m'a blessé ?

— A la porte de la tente royale, gentil sire, pieds et poings liés.

— Qu'il soit mandé par devant moi, dit Richard ; je veux le voir et ouïr l'aveu de sa *traîtrise* avant de mourir.

Bertrand de Gourdon entra, toujours garroté et conduit par Mercadès.

— Voici l'archer, dit le chef des Brabançons.

— C'est toi qui m'as blessé ! s'écria Richard en jetant un regard de colère sur Bertrand de Gourdon.

— Moi-même, roi Richard.

« — Quel mal t'avais-je fait ? Pourquoi m'as-tu tué ?

» — Tu as tué mon père et mes deux frères de ta



CHATEAU DE CHALUS.

» propre main, et maintenant tu me voulais tuer aussi! » Prends donc de moi la vengeance que tu voudras; » je souffrirai volontiers tous les tourmens que tu » pourras imaginer, pourvu que tu meures, toi qui » as causé au monde tant et de si grands maux.

— « Te repens-tu de ton lâche méfait ?

— « Ce sera pour moi gloire et grand renom d'a- » voir délivré le monde d'un si grand fléau.

— Mercadès, s'écria Richard transporté de colère, que cet archer soit écorché vif demain, en présence de toute l'armée!

— Seigneur, répliqua l'archevêque de Rouen, Jésus-Christ notre sauveur, dont vous avez été longtemps le fidèle soldat, pardonna en mourant à ses bourreaux.

— « Je veux imiter sa clémence, mon cousin, dit » Richard après avoir réfléchi pendant quelques ins- » tans. Archer, je te pardonne ma mort; qu'on le » délie et qu'on lui donne cent schellings.

Mercadès ne mit pas à exécution les dernières volontés de Richard; il retint Bertrand de Gourdon prisonnier, dans l'espoir d'en obtenir un jour une bonne rançon. En vain l'archevêque Gauthier l'exhorta à accomplir le suprême commandement du roi, le Brabançon n'écouta ni les conseils, ni les prières, et fut inexorable.

VII.

LA CONFESSION DE RICHARD.

La blessure du roi Richard n'eut pas été mortelle, si l'extraction de la flèche eut été faite avec dextérité. Mais le mire ou chirurgien de Mercadès brisa le bois dans la plaie, et la gangrène s'y mit en peu de jours. Les médecins lui défendirent tout commerce avec les femmes.

— « Le roi Richard qui était très voluptueux, dit » le chroniqueur Gauthier d'Ermingfort, son contem- » porain, dédaigna leurs ordonnances La blessure » fit des progrès si rapides, qu'on désespéra bientôt » de sauver le roi.

— « Monseigneur de Rouen, dit Gondebal, hâtez- » vous d'ouïr la confession du roi notre sire, car » il n'a pas deux jours à vivre.

— « Hélas! s'écria Gauthier.... votre art est donc » impuissant! une fourmi aura occis le lion. Grand

» Dieu! en si grandes funérailles le monde entier
» va trépasser.

— « Je vous affirme avec serment que la dernière
» heure de Richard est arrivée, répliqua Gondebal.

— « Allons implorer pour lui la miséricorde divine,
» et lui donner absolution de ses péchés, dit l'ar-
» chevêque.

— « Cependant Richard, qui ne croyait pas que la
» mort fut si prochaine, devisait tranquillement avec
» Mercadès et des gentilshommes normands; il par-
» lait de siéges, de combats et formait un nouveau
» plan de guerre contre Philippe de France.

— Ne songez plus aux choses de ce monde, lui dit Gauthier qui était déja au chevet de son lit. Mettez ordre à vos affaires, Seigneur, car vous mourrez avant deux jours.

— Est-ce une menace, répondit le roi, ou une plaisanterie.

— Non, Seigneur, votre mort est inévitable.

— Que voulez-vous donc que je fasse? monseigneur de Rouen.

— Pensez aux filles que vous avez à marier, gentil sire, et faites pénitence.

— Je n'ai point de filles, messire Gauthier.

— Je vous le répète, pensez à ces malheureuses, et puis faites pénitence.

— Je vous l'ai déja dit, je n'ai point de filles; c'est une plaisanterie.

— Roi Richard, je parle sérieusement; vous avez trois filles.

— Trois, monseigneur de Rouen!!

— Votre aînée est l'*ambition;* la seconde, l'*avarice,* et la troisième la *luxure.*

— Vous dites vrai, Gauthier; j'ai ces trois filles depuis vingt ans. Voulez-vous que je les marie avant de mourir? les époux seront bientôt trouvés.

Je donne l'ambition aux templiers (1).

— Ne riez pas gentil sire.

— Puisque j'ai trois filles, il faut que je les marie...

— Ne parlez pas ainsi, reprit l'archevêque, car l'ange de la mort vous a déja marqué au front.

Les chevaliers qui environnaient le lit du roi se prirent tous à pleurer, et Richard, sentant ses forces diminuer à chaque instant, dit à Gauthier:

— Il est donc vrai que je vais trépasser! ah monseigneur, que faut-il faire?

— Pénitence, gentil sire, et vous confier à la miséricorde divine.

Le roi, touché de ces paroles, ajoute le chroniqueur, s'écria, les larmes aux yeux:

— Monseigneur, je suis très repentant, et vous en verrez des preuves.

Il fit signe aux chevaliers de sortir de sa tente, et il resta seul avec l'archevêque de Rouen qui *ouit* sa confession. Sur le soir, il perdit l'usage de la parole; il la recouvra vers minuit. Il se fit lier les pieds, et ordonna qu'on flagellât jusqu'au sang son corps nu et suspendu en l'air: on recommença, par ses ordres, cette flagellation jusqu'à trois fois, ensuite il se fit traîner avec une corde au devant du saint viatique qu'il reçut en invoquant la miséricorde du seigneur.

Il trépassa le lendemain, sixième jour du mois d'avril 1199, *la troisième fête avant le dimanche des rameaux.*

Il avait survécu douze jours à sa blessure.

VIII.

ÉCORCHÉ VIF.

Richard, quelques instans avant de rendre le dernier soupir, fit appeler Gauthier archevêque de Rouen, et lui dit:

— Jurez-moi sur votre croix épiscopale, que vous accomplirez ma volonté dernière.

— Je le promets avec serment, répondit Gauthier.

— *Oyez* donc les dernières paroles du roi au cœur de lion. Je veux que mon cerveau, mon sang et mes entrailles soient ensevelis à Chartres, mon cœur à Rouen et mon corps à Fontevraud, auprès de Henri II, mon père.

Gauthier, fidèle à la volonté dernière de son souverain, dit à Mercadès de tout préparer pour le départ du lendemain, septième jour du mois d'avril.

— Gentilshommes et soldats seront sous les armes à la neuvième heure du matin, dit Mercadès: mais, avant de partir, je veux que l'archer qui a occis *traîtreusement* notre sire soit écorché vif en présence de toute l'armée.

— Richard lui a fait grace avant de mourir.

— Oui, monseigneur, mais ne faut-il pas que justice humaine s'accomplisse! Devons-nous laisser la vie à un misérable archer qui a enlevé à la chrétienté le plus vaillant de ses défenseurs!

— Nous est-il permis de condamner celui que Richard a absous à son heure dernière!

— Par les plaies du Christ, je vous jure, monseigneur, que demain au lever du soleil, l'archer limousin sera attaché au gibet.

— Que son sang retombe sur vous et non sur moi, si vous le faites mourir injustement, dit Gauthier, en rentrant dans sa tente, où il passa la nuit avec des évêques et des moines à prier pour l'ame du roi Richard.

Mercadès et ses Brabançons s'occupèrent des préparatifs pour le supplice de Bertrand de Gourdon. Ils dressèrent un échafaud au milieu du camp, et les gentilshommes, en s'éveillant au point du jour, contemplèrent avec étonnement l'échafaud et le gibet. Cependant le soleil parut au-dessus de l'horizon et éclaira les tours démantelées du manoir de Châlus; Mercadès, accompagné de six routiers, entra dans une tente voisine de la sienne.

— Mon père, avez-vous ouï la confession de ce manant? dit-il à un religieux.

— D'un manant! s'écria l'archer.... Apprends donc routier, fils de Satan, que Bertrand de Gourdon est de noble et haute lignée.

(1) Historique.

— Gentilhomme sans blason, chevalier sans éperons d'or, répliqua Mercadés, si tu n'as pas recommandé ton ame à Dieu, tant pis pour toi, car tu ne reverras jamais les tours de ton château en Querci.

— Le roi Richard m'a fait grâce.

— Le roi Richard était dans le délire, c'est à moi de le venger.

— Ma mère te donnera une rançon de mille moutons d'or, répondit Bertrand.

— Pour tous les trésors de Philippe de France et du comte de Toulouse, je ne te rendrais pas la liberté! Tu as *occis* le roi Richard...

— Assassin de mon père et de mes frères, répliqua Gourdon.

— Archer, dont la flèche sacrilège a frappé l'oint du seigneur, dit Mercadés, tu seras écorché vif. Mes louvetaux, ajouta-t-il, en se tournant vers ses Brabançons, conduisez-le au gibet.

Les soudards d'Angleterre, les Brabançons, les bandes de routiers, les chevaliers Bretons et Normands étaient déja rassemblés autour du gibet. Bertrand de Gourdon monta d'un pas ferme à l'échafaud, et levant sa main droite vers le ciel, il s'écria :

— Je prends à témoins tous les saints du paradis, de l'injustice de Mercadés : le roi Richard m'a fait grâce avant de mourir.

— Qu'on l'attache au gibet, dit le chef des Brabançons, craignant que les gentilshommes de l'armée ne prissent la défense de l'archer.

Trois bourreaux vêtus du justau-corps rouge et armés de couteaux tranchans s'approchèrent du patient quand ils le virent bien garrotté.

— A l'œuvre, mes amis, dit Mercadés : que l'assassin de Richard soit écorché vif, en punition de son méfait.

Deux des bourreaux enlevèrent la peau des bras, tandis que le troisième écorchait la poitrine. L'infortuné Bertrand poussait des cris si perçans que tous les soldats de l'armée en furent attendris; déja même les phalanges Normandes commençaient à murmurer. Le chef des Brabançons persuadé que ces premiers mouvemens de pitié, se changeraient en indignation, dit aux bourreaux :

— Arrachez donc la langue à ce fils de Satan; ces cris incommodent nos seigneurs les chevaliers ici présens.

L'ordre de l'impitoyable Mercadés fut éxécuté sur le champ, et le patient ne put donner d'autre marque des affreuses douleurs qu'il éprouvait, que par des contorsions de tous ses membres. Cet épouvantable supplice durait depuis une demi-heure :

— Vous n'avez pas encore fini, s'écria Mercadés; ne dirait-on pas que je vous ai donné Satan lui-même à écorcher!!

— C'est fait, dit un des bourreaux, en montrant à toute l'armée la peau sanglante du malheureux archer.

— Qu'on le tue! qu'on le tue, criaient tous les soldats! grâce pour le patient.

L'archevêque Gauthier, en entendant ces cris, sortit de la tente royale.

— Qu'y a-t-il, seigneur, dit-il à un chevalier de Saintonge?

— Voyez-vous là bas, monseigneur? Mercadés à fait écorcher Bertrand de Gourdon.

— Dieu de miséricorde! s'écria Gauthier, en détournant les yeux d'un si hideux spectacle.

— Le patient vit encore, ajouta le chevalier.

— Beau sire, lui dit l'évêque, voulez-vous gagner cent jours d'indulgence pleinière?

— Je ne désire rien tant, monseigneur.

— Beau sire, prenez cet arc et visez au cœur du patient.

— Un instant, monseigneur, et il sera délivré des tourmens de ce monde.

En effet, la flèche partit en sifflant, et perça le cœur du jeune archer.

— Malédiction, s'écria le barbare Mercadés! il lui restait encore un quart-d'heure à vivre! un quart-d'heure d'horribles tourmens (1).

Et il ordonna à ses Brabançons de s'éloigner de l'échafaud.

IX.

LE MANTEAU DE LA FIANCÉE.

Tout à coup au milieu de la foule qui s'agitait tumultueuse et pénétrée d'horreur, on entendit les cris d'une jeune fille qui s'efforçait de se faire jour pour arriver jusqu'au gibet; ses habits étaient en lambeaux, ses yeux hagards, et tout en elle dénotait la démence.

— Où est mon fiancé? criait-elle en joignant les mains.... Braves soldats du roi Richard, dites-moi où est Bertrand de Gourdon?

— L'archer du château de Châlus? répondit Mercadés... celui qui a tué le roi Richard.

— Lui-même, s'écria Blanchette, en serrant fortement la main droite du chef des Brabançons.

— Bertrand de Gourdon n'est plus de ce monde; vois son cadavre.

— Mort! s'écria Blanchette d'une voix déchirante! Ah! barbares, pourquoi l'avez-vous tué!!

Elle s'élança vers l'échafaud, monta sans frémir les degrés encore sanglans.

— Les monstres! se dit-elle : quel supplice! ils l'ont écorché vif! cédant à son délire, elle leva les yeux vers le ciel et serra contre son sein le cadavre hideux de son fiancé. Les Brabançons les plus farouches ne purent retenir leurs larmes. Le seul Mercadés conserva jusqu'à la fin de ce drame épouvantable sa cruelle impassibilité.

— Qu'on entraîne cette fille de Bohême à la tente

(1) Guillaume d'Ermingfort, les chroniqueurs Normands et Anglo-Saxons semblent avoir pris plaisir à raconter cette épouvantable exécution, dont ils n'ont pas oublié le moindre détail. Voir Ergmingfort, chronique Normande et Saxonne.

de monseigneur Gauthier, dit il à ses compagnons d'armes.

Blanchette, le visage souillé de sang, comparut devant l'archevêque de Rouen. Dès qu'elle apperçut le prélat, un rayon d'espoir brilla dans ses yeux; elle se jeta à ses pieds et lui dit d'une voix étouffée par les sanglots.

— Monseigneur, vous êtes un prince de la sainte-église; ayez pitié de moi, pauvre fille.. Je vous en conjure, par les plaies du Christ.

— Que puis-je faire pour toi, répondit Gauthier.

— Monseigneur, Mercadés a fait mourir mon fiancé du supplice inventé par les puissances de l'enfer. Je vous conjure de me livrer son cadavre; j'irai l'ensevelir près de quelque chapelle, et je passerai le reste de ma vie à prier sur son tombeau.

— Il sera fait comme tu le désires, ma fille, répondit Gauthier. Mercadés, ajouta-t-il, veillez à l'exécution de mes ordres.

Le chef des Brabançons s'inclina par respect et sortit avec Blanchette. Quand il arriva près de l'échafaud, les routiers avaient enlevé le cadavre de Bertrand de Gourdon.

— Fille de Bohême, dit-il à Blanchette, les désirs de monseigneur de Rouen sont des ordres pour moi; mais tu vois que le cadavre du meurtrier de Richard n'est plus suspendu au gibet, les soldats l'ont enseveli.

— Il ne me sera pas donné de pleurer sur les restes inanimés de mon fiancé! s'écria Blanchette, en se livrant au plus violent désespoir.

Cependant les Brabançons et les routiers s'étaient encore attroupés autour de l'échafaud. Un de ces intrépides aventuriers aperçut la peau de Bertrand de Gourdon que les bourreaux avaient laissée aux pieds du gibet. Il la souleva avec sa lance, et la montrant à la foule, il s'écria :

— A un schelling, la peau du meurtrier de Richard : qui veut l'acheter pour la porter à Londres comme un trophée de notre vengeance?

La foule resta muette à cet horrible encan; Mercadés lui-même ne pût s'empêcher de frémir : mais un mauvais génie lui suggéra bientôt un épouvantable dessein.

— Viens loup, cria-t-il au Brabançon, apporte ici la peau de l'archer.

Le Brabançon obéit, et Mercadés, après avoir contemplé, sans sourciller, ces lambeaux dégoûtans, dénoua sa ceinture de cuir, et dit au *soudard* :

— Attache cette peau au cou de la fille de Bohême.

Blanchette recula d'horreur; les Brabançons lui saisirent les deux mains tandis que leur compagnon attachait la peau de l'archer au cou de la jeune fille. Mercadés jeta alors sur elle un regard satanique, et s'écria!

— Quel beau manteau pour une fiancée!

Le lendemain au point du jour, l'armée abandonna les ruines du château de Châlus, et se mit en route, emportant le cadavre du roi Richard pour l'ensevelir à Fontevrault.

La pauvre Blanchette suivit l'armée pendant six jours : elle était la terreur des Brabançons qui fuyaient à son aspect.

— Voilà la folle! la folle! s'écriaient-ils.

Enfin le septième jour de marche, elle ne se réveilla plus. Deux routiers la trouvèrent morte aux pieds d'un arbre. Gauthier, qui passa par hasard dans le chemin, vit le cadavre de la jeune fille : il s'arrêta pour lui rendre les honneurs funèbres, et quand le fossoyeur jeta la première pélée de terre, l'archevêque dit en se signant :

— Pauvre fille! que Dieu te donne place dans son saint paradis.

J.-M. Cayla.

ABBAYE DE MOISSAC.

Peu de temps s'est écoulé depuis l'époque où l'histoire des nations n'était que celle de leurs chefs. On se bornait alors à dresser le catalogue des rois ou des empereurs, à peindre les faits généraux de quelques guerres, à faire connaître, ou des ministres trop habiles pour être oubliés, ou des ducs dont la puissance avait suscité des tracasseries au souverain. Mais le peuple restait ignoré; on ne savait rien de ses mœurs, rien de ses droits, rien de sa condition, soit heureuse, soit malheureuse, et cependant son existence n'était pas confondue avec celle de ses maîtres. C'était un vide immense dans le tableau de l'humanité. Les chroniques élaborées dans le dix-neuvième siècle, en le mettant à découvert, ont commencé de le combler; et, par ces premiers résultats, la nécessité de recherches plus profondes a été bien sentie par tous ceux qui étudient la marche des sociétés. De là cet élan général vers les études historiques, manifesté en même temps sur tous les points du globe; en Allemagne, en France, en Italie et jusques au fond de la Chine. Ce précieux mouvement des intelligences vers le passé, ce regard en arrière, si indispensable pour juger le présent et préparer l'avenir, a reculé les limites de l'archéologie, donné une plus grande importance à ses travaux et facilité ses progrès.

Et pourtant combien de personnes, qui naguère croyaient encore que cette science était toute de contemplation, qui ne voyaient pas pour quels motifs on collectionnait des médailles, dans quel but on voulait conserver des monumens, dont il ne restait que quelques ruines, ou des parchemins usés par le temps, demandaient qu'elle était l'utilité de ce fragment de pierre, d'une inscription ou d'une pièce de monnaie antique? Ils ignoraient que la plus petite découverte

a souvent des conséquences admirables Des poteries brisées, quelques briques bizarres, des manuscrits, etc, etc., sont des jalons positifs à l'aide desquels l'archéologue dirige ses recherches ; et puis voyez où il arrive par un travail successif. Il met à nud l'emplacement des cités d'autrefois ; retrace ce réseau de chaussées sur lesquelles défilaient les légions romaines pendant leur longue lutte contre les nationnalités du nord de l'Europe ; refait le Dictionnaire perdu de la langue sacrée de l'Egypte ; étudie la décadence et les progrès alternatifs de l'art ; remplit les pages blanches de l'histoire, ou lui restitue celles que le vandalisme en avait arrachées ; explique les détails architecturaux de nos temples et leurs relations avec les idées religieuses du passé ; détermine leur date par la nature et le mode de leurs inscriptions, et, tout récemment encore, fait hommage à notre époque, du milieu des ruines d'*Herculanum*, des bustes d'Homère et de Démosthène, en disant à l'artiste moderne que les Grecs, en faisant le portrait d'un homme célèbre, augmentaient le volume de ses traits, afin de traduire par des dimensions matérielles, la grandeur du talent ou de la vertu Les travaux des archéologues ont donc un mérite incontestable, une utilité reconnue ; aussi la société actuelle leur doit de la reconnaissance, et elle leur en devrait, alors même qu'ils ne seraient pas tels, puisque eux les premiers ont élevé leurs voix pour nous dire de respecter les œuvres monumentales de nos pères, de les conserver avec ferveur, si nous voulions que la postérité respectât et conservât les nôtres.

C'est parce que l'importance des études historiques et archéologiques est aujourd'hui généralement comprise, qu'on lira, peut-être, avec intérêt les quelques lignes qui suivent sur l'Abbaye de Moissac.

I.

DÉTAILS HISTORIQUES.

Par un préjugé de notre éducation, nous sommes instinctivement portés à rejeter les croyances de nos pères. Il nous semble que, dans leurs récits, la vérité est torturée, défigurée de mille manières et toujours tellement obscure et cachée qu'il est impossible de la découvrir. Ce mépris absolu du passé n'est ni juste, ni rationnel ; car, s'il est des cas où l'on ne peut ni l'isoler, ni la reconnaître, il en est d'autres où cela est facile, surtout lorsque la tradition est d'accord avec l'histoire. Aussi, voilà pourquoi nous sommes loin de partager l'avis de M Alexandre Dumège sur l'origine de l'abbaye de Moissac. Quoique certains écrivains et les chroniques locales la fassent remonter au règne de Clovis (506), ce savant, sur le témoignage des historiens du Languedoc, qui citent à l'appui de leur opinion, un diplôme de Pépin II, de l'année 845, affirme que ce monastère reconnaissait pour vrai fondateur saint Armand, évêque de Mastrich, qui l'aurait établi dans le VIIe siècle, sous le règne de Clotaire II, ou plutôt sous celui de Dagobert son fils, lorsque celui-ci le relégua en Vasconie.

Entr'autres preuves qui nous font croire qu'il s'est glissé quelque erreur dans la charte de Pépin, nous n'en mentionnerons que deux qui nous sont fournies par deux monumens authentiques.

Le premier, et le plus important, est une inscription latine qui se voit encore dans l'église de l'abbaye, à gauche du maître-autel. Il y est dit qu'en l'année 1063, au mois de novembre, en présence d'Anstinde, archevêque d'Auch, et de six autres prélats, qui sont désignés, fut faite la dédicasse de l'église Saint-Pierre, fondée par le roi Clovis.

Hanc tibi, Christe Deus, rex instituit Clodoveus.

Ce fut probablement dans le cours de cette année, 1063, dans les premiers jours qui suivirent la dédicace, qu'on traça cette inscription ; car la forme des caractères et les abréviations qu'on y remarque, les font certainement remonter au commencement de la seconde moitié du XIe siècle. Or, comment supposer qu'à cette époque, reculée seulement de 218 ans de la date du diplôme de Pépin, les religieux de Moissac ne savaient pas quel était le fondateur de leur abbaye. Si l'on songe que les hommes les plus instruits se trouvaient alors dans les monastères, qu'ils s'y occupaient, et d'une manière continue, d'enregistrer des faits, de former des archives, de compulser celles de leurs prédécesseurs, on concevra encore moins qu'ils aient pu faire une faute aussi grossière. Le diplôme de Pépin leur était certainement connu, puisqu'il réglait leur privilége, et, par ce même motif, ils devaient le consulter souvent, pour faire cesser les nombreuses contestations qu'ils avaient déja à soutenir, soit contre les évêques, soit contre les comtes de Toulouse ; par conséquent, s'il y eut été réellement dit que saint Amand avait fondé leur abbaye, ils n'auraient pas manqué de le rappeler dans le monument qu'ils nous ont laissé, à moins qu'ils eussent reconnu la fausseté de cette allégation, auquel cas on pourrait croire que c'est précisément pour la détruire, que les mots mentionnés ci-dessus ont été insérés dans leur inscription Cette interprétation est d'autant plus préférable, qu'en la rejetant on est forcé d'admettre que, parmi les moines de Moissac et les prélats qui assistèrent à la dédicace de leur église, il ne se trouvait pas un seul homme pieux ; car, d'après le sens du vers cité plus haut, non seulement ils auraient menti à la postérité, mais à Dieu qu'ils adoraient chaque jour.

Le second monument n'existe plus aujourd'hui. Il est indiqué par Andraudy, auteur du Catalogue des archives de l'Abbaye. Il rapporte que dans une des sculptures en relief, qui ornaient la fermeture en bois dur de l'ancien chœur de l'église (tel qu'on le voyait encore quelques mois avant la révolution de 89), on avait représenté le roi Clovis au lit de mort, montrant à l'apôtre saint Pierre le monastère qu'il avait fait élever en son honneur, et qu'on apercevait dans le tableau.

Mais faut-il croire, avec quelques chroniqueurs, que ce roi de France y plaça mille moines, chargés de

prier pour les mille guerriers qu'il avait perdus dans une embuscade, au lieu où s'élève l'abbaye? non, et pour plusieurs motifs qu'il est inutile d'énumérer; c'est là qu'est l'exagération; mettez-la de côté, et la vérité ne vous choquera plus.

Depuis l'époque de sa fondation jusques à celle de son agrégation à l'ordre de Cluny, vers la fin du xi[e] siècle, l'abbaye de Moissac subsista par elle-même sous la règle de saint Benoît. Pendant cette période de 600 ans, elle fut un des corps religieux les plus influens de France, et déjà, dès la troisième année du règne de Thierry (Thierry III, sans doute), elle recevait des dons d'une valeur considérable. Nizerius et Ermentrude, sa femme, lui vendirent alors vingt-deux villages pour sept sols d'or et quatre habits appréciés deux cents sols du même métal. Alors même qu'on ne trouverait pas, dans la modicité de ce prix, la preuve certaine que cette vente était déguisée, on en serait convaincu par la teneur de la charte qui la réclame et que nous avons sous nos yeux, car il y est dit: que ces sols d'or ou les objets qui les représentent devront rester entre les mains des religieux de Moissac pour le salut de l'ame de Nizreius et d'Ermentrude (1).

C'est surtout vers la fin du x[e] siècle que les possessions de cette abbaye s'accrurent avec beaucoup de rapidité.

A cette époque, on croyait généralement dans la chrétienté que l'an mil verrait la fin du monde, et de là, toutes les libéralités des pauvres pécheurs envers les lieux saints. Les titres d'alors constatent, en effet, que cette croyance en était la véritable cause, car tous commencent par ces mots significatifs: *adpropinquante mundi termino et ruinis crebrescentibus jam ceta signa manifestantur;* la fin du monde approchant et, etc., etc. Mais, lorsque le xi[e] siècle eut commencé, ces pauvres pécheurs se ravisèrent, et leurs offrandes devinrent plus rares. Cependant la richesse du monastère s'était, par ces dons réitérés et souvent importans, prodigieusement accrue et elle ne servit pas peu à augmenter leur puissance temporelle. Les comtes eux-mêmes, quoique chefs des provinces, en sentirent bientôt les effets. Je ne puis m'empêcher d'en citer un exemple que j'ai puisé dans nos archives.

Depuis Charlemagne, les habitans de l'abbaye de Moissac étaient sous la protection d'un noble seigneur qui prenait le titre d'abbé-chevalier. Vers la fin du xi[e] siècle ou le commencement du xii[e], le comte de Toulouse qui remplissait alors cette fonction, soit directement, soit par délégation, la supprima à cause des graves abus qu'elle entretenait. Quelques années après, Alphonse, aussi comte de Toulouse et le fondateur de Montauban, rétablit cette charge de son autorité privée et désigna celui qui devait l'occuper. Cette nomination révolta les religieux, et il s'éleva une contestation à ce sujet. Elle fut terminée en 1115, à l'avantage du monastère, et le comte de Toulouse fut forcé de s'humilier, comme ne l'aurait pas fait un vassal, devant l'abbé et le moine de Moissac. Voici comme il s'exprime:

« Que tous les hommes sachent que moi, Alphonse, comte de Toulouse, ai agi contre toutes les règles du droit et de la justice en envoyant, sans l'avis du seigneur abbé et de sa congrégation, un abbé-chevalier dans la ville de Moissac et ses dépendances, et parce qu'alors je me suis conduit comme un enfant (*quia puerilis sensus erat in me*), je me déclare coupable envers Dieu, les apôtres saint Pierre et saint Paul, monseigneur Amulius, évêque de Toulouse, et Monseigneur Rodgerius, abbé du monastère de Saint-Pierre. C'est pourquoi je remets ce droit d'élection à Dieu, aux saints apôtres Pierre et Paul, à monseigneur l'abbé Rodgerius et à tous les moines qui sont ou qui seront dans son couvent Et, afin qu'à l'avenir les comtes de Toulouse ne puissent pas envoyer un abbé-chevalier dans le monastère de Saint-Pierre, la ville de Moissac ou ses dépendances, sans l'avis de l'abbé dudit lieu et de ses frères, moi, Alphonse, comte de Toulouse, ai ordonné la rédaction de cette charte; que celui qui voudrait l'enfreindre encoure la malédictions d'Athan et d'Abiron. (Suivent la date (1115) et les signatures). »

Ce n'est pas seulement dans cette circonstance que se manifesta le pouvoir des religieux de Moissac. Si nous voulions mentionner tous les faits qui prouvent combien il était étendu, nous n'en finirions pas. Les comtes de Toulouse et du Quercy leur rendaiet hommage en leur offrant une obole d'or le jour de Saint-Pierre; les sénéchaux des rois de France étaient tenus, sur leurs réquisitions, de leur envoyer des hommes d'armes et de les protéger; les évêques les redoutaient, et les papes, sur leur demande, frappèrent, plus d'une fois, des foudres de l'excommunication ceux qui avaient osé leur résister. C'est ainsi que, vers le milieu du xv[e] siècle, après les guerres contre les Anglais, et lorsqu'il ne restait à ceux-ci qu'une faible partie de la Guienne, le pape Nicolas V lança, à la requête de son cher fils, Pierre, abbé du monastère, une bulle d'excommunication contre tous ceux, qui, dans les diocèses de Tolose, de Cahors et d'Albi, possédaient des biens meubles ou immeubles quelle que fût leur nature ou leur valeur, appartenant à l'abbaye. Et plus tard, en l'année 1485, l'évêque de Cahors ordonna, sous peine d'excommunication, à tous ceux de la juridiction de Moissac, de chômer la fête de la dédicace de l'église de Saint-Pierre, et accorda quarante jours d'indulgence à tous ceux qui chômeraient le dit jour.

Ces complaisances du saint siège apostolique et des évêques, ses délégués, avaient cependant une cause autre qu'un sentiment de respect pour les moines de l'abbaye de Moissac; leurs flatteries étaient dictées par leurs intérêts ou plutôt par leurs besoins. Cela est vrai, surtout des papes. Depuis le xi[e] siècle, ils étaient souvent obligés, pour éviter les persécutions des Romains qui ne voulaient pas les reconnaître pour leurs seigneurs temporels, de se réfugier en France, où ils mettaient à contribution la charité du clergé,

(1) Anima nostra remedio.



ÉGLISE DE MOISSAC.

alors immensément riche. Ils se trouvaient donc forcés par leur position, par fois critique, d'obtempérer aux demandes souvent impérieuses des religieux de Moissac qui ne cessaient de leur envoyer des secours.

Alors même qu'on n'aurait aucun titre à l'appui, tout cela suffirait pour prouver que ce monastère possédait des biens considérables. Il avait sous sa dépendance un nombre prodigieux d'églises, de fiefs, de prieurés et d'abbayes, non seulement dans les environs de la ville, mais encore dans tous les diocèses voisins. Ses possessions s'étendaient sur les territoires de Cahors, d'Auch, d'Agen, de Foix, de Narbonne, d'Albi, de Saint-Flour, de Comminges, de Rodez, de Toulouse, etc., etc. Dans cette dernière ville, la Daurade lui appartenait; car, après une contestation à ce sujet, il y eut, en 1248, une sentence définitive du cardinal Sainte-Sabine, délégué par le pape Innocent IV, qui en ordonna la restitution à l'abbé de Moissac.

En indiquant les principales causes qui avaient contribué à enrichir ce monastère, nous n'avons pas mentionné celle qui se trouve rapportée dans la bulle du pape Paul V (1618). D'après ce titre, les religieux de Moissac ne pouvaient rien recevoir, même de leurs parens, par testament, par donation ou par tout autre moyen. Ils ne pouvaient, non plus, rien acheter pour en jouir personnellement. Dans tous les cas, ils étaient représentés par l'abbé qui agissait au nom de tous.

La puissance de ce chef du monastère était en rapport avec celle de la communauté, ou plutôt celle-ci se confondait en lui. A part les priviléges, les faveurs, les immunités, les exemptions que l'usage lui avait transmis ou que les papes et les rois lui avaient accordés, il avait le droit de porter la mitre et le bâton pastoral, et de se revêtir de tous les insignes des évêques (1). C'était lui qui nommait aux prieurés vacans, qui désignait les abbés chargés de diriger les couvens dépendans de celui de Moissac, qui les déposait, qui les punissait; il les forçait même, pour la plus légère faute, de venir lui demander un humble pardon devant tout le chapitre réuni (celui de Rabastens y fut obligé). C'était encore lui qui dictait des lois aux habitans, qui leur imposait des usages, qui les y soumettait, par des secours étrangers, lorsqu'ils étaient récalcitrans.

Dispersées dans plusieurs manuscrits, dont quelques-unes remontent à huit ou neuf cents ans, ces coutumes furent revues et augmentées, dans le XIIe siècle, par l'abbé Bertrand qui en forma un *corpus juris*. Il fut autorisé, en 1196, par Raymond VI, comte de Toulouse, dans le cloître de l'abbaye, après qu'il y eut reçu le serment de fidélité des habitans. Cette charte, déposée à la mairie, je ne sais à quelle époque, mais probablement pendant la dernière révolution, car, avant, les religieux devaient en être les détenteurs, a été traduite, l'année dernière, par quelques membres de la société du cloître, parmi lesquels nous devons citer MM. Fossat et Larroque.

En voici un aperçu:

Elle règle d'abord la formule du serment réciproque de l'abbé-chevalier et des habitans de Moissac, avant l'entrée de celui-là dans la ville: sous quelles conditions un étranger peut venir habiter ledit bourg et y rester un an, sans être soumis à aucune charge; quel impôt direct, en argent ou en hommes, frappe les citoyens; dans quels cas il leur est accordé un sauf-conduit; comment sont punis l'adultère, les attentats à la pudeur, le vol, l'homicide et autres délits; si un habitant peut être emprisonné sans un jugement préalable; quelle juridiction doivent reconnaître, dans leurs différens, l'abbé-moine, l'abbé-chevalier, les religieux, les prud'hommes, les bourgeois et autres particuliers: vient ensuite la solution de diverses difficultés qui peuvent résulter des conventions civiles, et, par suite, l'indication des poids et mesures dont doivent se servir les marchands de Moissac, et les amendes dont ils sont punis, s'ils contreviennent aux coutumes, soit en prélevant un gain trop considérable, soit encore en trompant les acheteurs. Un article spécial y règle tout ce qui est relatif aux revendeurs. Il leur est défendu d'acheter du blé depuis la Saint-Jean jusqu'à la Toussaint (2); ils ne peuvent non plus trafiquer sur le poisson frais pendant le carême (1). En toute autre saison de l'année, leur bénéfice ne peut pas dépasser le douzième du prix d'achat. Et quant aux fruits et autres provisions de ce genre, il leur est interdit de les acheter hors ou dans les murs, si ce n'est sur la place même du monastère, sous peine de se voir forcés de les livrer au prix qu'ils leur ont coûté, au premier habitant qui l'exigera.

(1) Uti, frui, potiri et gaudere liberè et licitè valeat. (Bulle du pape Innocent VIII, 1625).

(2) Cette disposition était dans l'intérêt du peuple, puisqu'elle lui donnait le moyen de s'approvisionner à meilleur marché.

La seconde partie du manuscrit est consacrée à l'énumération des droits prélevés au profit de l'abbé-chevalier, de l'abbé-moine et des prud'hommes. Ils étaient généraux ou spéciaux. Parmi ceux-ci je mentionne les suivans:

Tout le poisson qui sera pris pendant la nuit qui précède le dimanche des Rameaux appartiendra à l'abbé-chevalier, qui, à titre d'indemnité, donnera aux pêcheurs à manger et à boire pendant toute la journée. Sous des conditions à peu près semblables, les pêcheurs devaient remettre au sacristain de l'abbaye tout le poisson pris la veille de cinq fêtes déterminées.

Il est dit encore qu'en tout autre temps, sur 15 ou 20 lamproies qui seront portées dans Moissac, il en sera prélevé une. Le droit sur un saumon était évalué un denier; mais s'il s'agissait d'un esturgeon le cou était réservé pour l'abbé-chevalier, l'abbé-moine et les prud'hommes.

Les droits généraux étaient de deux sortes. C'étaient les droits de patronage et les droits d'entrée, par terre ou par eau. Les premiers, provenant de l'obligation où était l'abbé-chevalier de protéger tous les marchands étrangers, étaient prélevés sur leur marchandise au profit dudit abbé. Quant aux droits d'entrée, ils frappaient tous les objets transportés dans la ville pour y être consommés, sauf cependant, dit le manuscrit, le noir de fumée, les meubles de forgeron, les pierres à aiguiser, les plumes, la bourre et les roses. . . .

. . . .

Après être restés près de onze siècles soumis à la règle rigide de S. Benoît, les religieux de Moissac, dont les richesses étaient devenues immenses, cherchèrent le moyen d'en jouir plus commodément. A cet effet, ils sollicitèrent et obtinrent d'abord une bulle du pape Paul IV qui mitigeait la règle de Saint-Benoît. Ce premier succès les encouragea, et, en 1585, ils rédigèrent un projet de sécularisation, où étaient énoncés les motifs sur lesquels ils appuyaient leur demande. Les principaux sont reproduits dans la bulle de Paul V (1618).

Après un éloge exagéré de la vie monastique et de ses avantages pour servir Dieu, ils déploraient d'être forcés d'y renoncer, parce que:

1° Le couvent étant composé de moines et de prêtres séculiers, il s'élevait souvent entre eux des contestations, à cause de la différence de leur rang et de leur mode de prier; car les premiers célébraient les offices divins dans le chœur, tandis que les seconds ne pouvaient pénétrer que dans la nef;

2° Les religieux ne pouvaient point rester dans leur

(1) Motif analogue.

église et y adorer le Saint-Sacrement, à cause de la présence d'un grand nombre de fidèles qui y causaient de la confusion; et, si, pour l'éviter, ils se réfugiaient dans le cloître, ils étaient encore troublés dans leurs méditations, tantôt par les servantes qui allaient à une fontaine placée dans un de ses angles, tantôt par ceux qui visitaient ces lieux où étaient déposés des reliques et les corps de tous ceux qui avaient vécu saintement;

3° Il y avait une grande affluence de fidèles, de l'un et de l'autre sexe, dans la chapelle de saint Ferréol, située dans ledit cloître, pendant toute la nuit du jour de sa fête, qui venaient demander à ce saint d'être guéris de la paralysie et de bien d'autres maux qui affligent les divers membres du corps. Leur foule était si considérable, que les moines se trouvaient souvent exposés à oublier leurs devoirs;

4° Le monastère n'était plus assez vaste pour contenir tous les religieux; il ne pouvait pas être agrandi à cause de la proximité des remparts et des fossés; ils ne savaient où trouver un lieu où ils pussent se délasser; s'ils voulaient se promener dans la campagne, ils étaient forcés de sortir par les portes de la ville, ce qui leur occasionait des railleries et des insultes de la part des habitans, à moins qu'ils ne se déguisassent en laïques, et ils étaient obligés de le faire souvent;

5° Le marché public ayant été établi par les consuls (1), devant l'entrée principale de leur église, il arrivait souvent que les vendeurs et les acheteurs allaient trafiquer jusques dans le lieu saint, se mêlaient aux moines qui y étaient en prières, leur occasionaient des distractions et les portaient par fois à violer la règle;

6° La plupart des moines étant issus de parens nobles, ceux-ci les visitaient et leur prêchaient la religion réformée. Ils ne l'oseraient pas si lesdits moines étaient sécularisés (2).

Aussitôt que la résolution des religieux de Moissac fut connue, les consuls s'y opposèrent; mais l'abbé leur ayant promis une somme considérable, au moyen de la réduction des chanoines demandée au Saint-Père, ils se désistèrent. Il était dit dans le contrat qui fut (1588) rédigé alors, qu'il serait établi dans la ville un collége de jésuites, et que, si les consuls ne pouvaient pas supporter une partie des charges de cette institution, le seigneur abbé serait dans l'obligation, deux ans après la sécularisation, de réserver, pour en payer les régens, les revenus du premier prieuré vacant, auquel cas ledit collége devrait porter le nom de la Valette de Cornusson, alors abbé, qui ferait inscrire ces mots sur la grande porte: *Collegium Cornussanum sive Valettense.*

La répugnance des consuls une fois vaincue, les moines obtinrent d'abord, en 1602, de Henri IV, et puis de Louis XIII, en 1614, des brevets de leur main, leur donnant pouvoir de faire séculariser leur abbaye; et enfin, en 1618, une bulle du pape Paul V, qui leur accordait la faveur qui avait été l'objet de tous leurs vœux depuis plus de 40 ans.

Cette bulle suscita de nouvelles oppositions; en premier lieu, de la part de l'abbé et du syndic de Cluny; ensuite, du procureur général de Toulouse, des consuls et des habitans de Moissac, et particulièrement d'un religieux infirmier qui probablement, nous ne pouvons pas l'assurer, dut s'en repentir plus tard. Un long procès commença; soixante témoins furent ouis sur la commodité et l'incommodité de la sécularisation, et enfin il y eut un arrêt du grand conseil qui, sans avoir égard aux oppositions mentionnées, homologua la bulle de Paul V et en ordonna l'enregistrement. C'était en 1620; cinq ans après, Urbain VIII, par une nouvelle bulle de sécularisation, confirma celle de son prédécesseur. Cet acte pontifical, en conservant aux religieux de Moissac leurs priviléges, leurs immunités, leurs dépendances et leurs droits, tant spirituels que temporels, le exemptait entièrement de la règle du monastère, (le vœu de chasteté excepté) et les autorisait même à ne pas réciter l'office divin (*et recitatione officii absolvimus*. Bulle de Nicolas VIII). Elle établissait que la communauté, en remplacement des différens ordres de moines qui s'y trouvaient alors, serait seulement composée de trente chanoines et de trente prébendes séculiers, dans l'intérêt desquels seraient institués soixante bénéfices ecclésiastiques, aussitôt que le nombre des religieux serait réduit à celui qui était indiqué.

Il y était dit aussi suivant quel ordre les chanoines devaient marcher après l'abbé; le plus ancien avait le pas sur ses collègues, et c'était lui qui devait présider le chapitre, lorsqu'il y avait lieu à une nouvelle élection par la mort dudit abbé. Mais il ne devait pas avoir voix délibérative dans le conseil, ni se placer sur un siége plus élevé que celui de ses frères, à moins qu'il ne fût déja sous-diacre (1).

Cette bulle fut enregistrée, en 1626, par ordonnance de Louis XIII, et ce fut la même année, après le désistement forcé des consuls et habitans de Moissac, que le syndic de Cahors, après s'être rendu dans cette ville, dressa le procès-verbal de la fulmination des bulles de la sécularisation. Cette pièce importante, que nous avons retrouvée dans les archives de l'abbaye, nous apprend quel était, à cette époque, l'état du monastère.

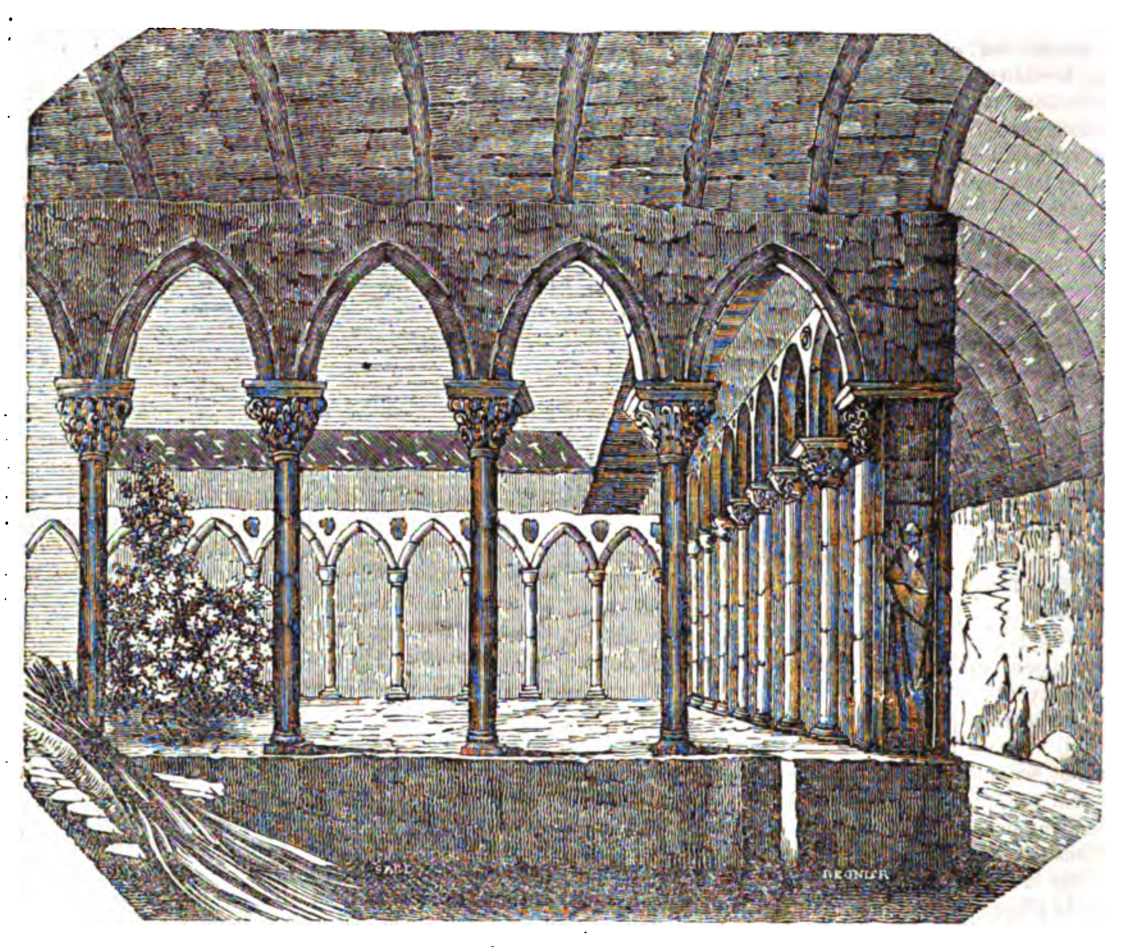
Son église était telle qu'on la voit aujourd'hui. Il y avait cinq chapelles près du chœur, et dans l'une d'elles, les reliques de saint Cyprien, évêque de Carthage, et à côté, le tombeau de saint Raymond, abbé de Moissac, auprès duquel les fidèles allaient prier lorsqu'ils souffraient de la tête, afin d'être guéris par l'intercession de ce bienheureux.

Le réfectoire et le dortoir avaient été abandonnés

(1) C'était faux. Voir l'analyse des coutumes qui se trouve plus haut.

(2) Et pourquoi?

(1) Ceci prouve que la plupart des chanoines de l'abbaye de Moissac étaient laïques. Quelques années avant la révolution, il y en avait un qui n'avait que 12 ans.



CLOÎTRE DE MOISSAC.

depuis plus d'un siècle à cause de leur vétusté. Les moines avaient des cellules séparées ; quelques-unes étaient situées au haut des remparts, qui se prolongeaient sur les côtés de l'abbaye, et ceux qui les occupaient, étaient obligés, en temps de guerre, d'y veiller, pendant la nuit, à la sureté de leurs frères.

On ne pouvait sortir du couvent que par une seule porte, qui était aussi une de celles de la ville; encore même était-elle murée à l'approche du plus petit danger.

Ce ne fut qu'après avoir visité en détail tous les établissemens des religieux, afin de mieux faire ressortir la vérité des moyens proposés par eux, pour obtenir la sécularisation, que le syndic de Cahors procéda aux modifications qu'elle devait entrainer.

Ayant appelé tous les moines, chacun par son nom, il les dépouilla du capuchon et de l'habit monacal; les revêtit du surplis et posa l'aumusse sur leur bras gauche. Il les exhorta ensuite à embrasser avec ferveur leur nouvel état, et leur ordonna aussitôt de parcourir l'église et le cloître en chantant le *Te Deum laudamus*. Le lendemain eut lieu une procession générale, autour de la ville, où assistèrent, avec un grand concours de peuple, les consuls revêtus des insignes de leur rang.

Lorsque les religieux de Moissac eurent été sécularisés, ils se trouvèrent en butte aux vexations de l'évêque de Cahors, qui prétendit, qu'appartenant à son diocèse, ils étaient sous son autorité. Cette contestation ne fut pas longue, et se termina au désavantage de celui-ci : elle nous explique pourquoi on lit dans tous les actes postérieurs : (*Abbas abbatiæ secularis sancti Petri Moissacensis, nullius diocesis, sed ad sanctam ecclesiam, nullo medio, pertinentis, etc. etc.*), (L'abbé de l'abbaye sécularisée de Saint-Pierre de Moissac, qui n'appartient à aucun diocèse et dépendant seulement, sans aucun intermédiaire, de la sainte église, etc., etc.) Ces quelques mots n'ont pas besoin de commentaire; ils prouvent suffisamment que, puisque cette communauté n'était soumise qu'à

l'église, elle pouvait tout faire avec impunité. Aussi, les hommes les plus remarquables du dix-septième siècle, firent-ils tous leurs efforts pour devenir abbés de Moissac. Le cardinal Mazarin sollicita et obtint cette faveur en 1646; on voit encore ses armes sur plusieurs parties de l'église, et particulièrement sur quelques fragmens de vitraux peints, et sur l'orgue dont il fit don à l'abbaye. Parmi ses successeurs se trouvent le prince Regnauld, cardinal d'Este, et M. de Brienne, archevêque de Toulouse. La place d'abbé valait alors à celui qui la remplissait 50 mille écus de rente

II.

COUP-D'OEIL ARCHÉOGRAPHIQUE.

S'il est vrai de dire que la littérature est l'expression de la société, il est vrai aussi d'ajouter que cette expression n'existe pas seulement en elle : toute œuvre porte l'empreinte de sa date, c'est-à-dire le caractère de son époque : car, à toute production littéraire ou artistique préside une force supérieure, une pensée qui domine, puissance identique dans son action et dans ses effets. Aussi, en apercevant dans un même ensemble toutes les œuvres monumentales, on les voit se diviser en trois groupes distincts que j'appellerais volontiers les trois âges de l'architecture : chacun est marqué d'un caractère qui le différencie.

Le premier âge commence avec le monde et finit à la prédication évangélique. Dans cette section de quatre mille ans, se rangent les monumens les plus grandioses et les plus curieux. Ils sont le témoignage historique du passé; aussi, à la vue des blocs immenses qui les constituent, on ne conçoit d'autres leviers possibles que le fouet d'un tyran, et mille bras esclaves meurtris de ses coups.

Au moyen âge les productions monumentales se rapetissent en se multipliant; d'un côté, se sont les divisions territoriales qui déterminent cet effet; de l'autre, c'est un changement dans les conditions. Sous l'heureuse influence de la morale chrétienne, l'esclave devenu serf a désormais un germe de liberté dans le cœur; peu à peu ce germe se développe, bientôt le travail se mesure par le salaire, et chaque monument se revêt d'une teinte mesquine, ou demeure inachevé: une concentration de crainte de la part du serf, de récompense de la part du maître, peut seule causer quelques exceptions.

C'est de la fin du XVᵉ siècle que date, à mon sens, le troisième âge de l'architecture en France. A cette époque s'opère une grande révolution : Louis XI, par des efforts despotiques, mais nécessaires, jette dans le creuset les élémens disparates de la féodalité, et en coule un alliage indivisible; aussitôt, ses effets se manifestent, les provinces n'aperçoivent plus le pouvoir que de loin; la crainte de l'ouvrier diminue; il exige plus impérieusement, et avec raison, un plus grand salaire; de grands travaux nécessitent de grands moyens; dès-lors c'est autour du pouvoir royal qu'on se groupe, parce que le pouvoir royal seul, ayant la faculté de largement récompenser, a aussi celle de commencer et de finir de grandes œuvres; l'architecture provinciale s'évanouit.

L'abbaye de Moissac fut fondée au moyen âge: parmi les grands établissemens que nécessita son rapide développement, deux sont encore debout, l'église et le cloître. Quant aux autres, ils sont travestis ou ruinés : le réfectoire des religieux n'est plus qu'une taverne humide et sans jour; leurs étroites cellules se sont élargies en vastes dortoirs de séminaire; les tours protectrices du monastère apparaissent sous formes de sales et hideux pigeonniers, et, sur leurs galeries de pierre où resonnait le *qui vive* de la sentinelle, on n'entend que le vol uniforme et pénible de l'oiseau de nuit, ou le sifflement saccadé du vent de nord, que la gorge de la montagne pousse sur la plaine.

L'église de l'abbaye, aujourd'hui la principale de Moissac, est encore saine de ruines, et la solidité de sa construction est une garantie réelle de sa durée. Elle est un mélange confus de beau et de laid, de régulier et de bizarre, car son caractère vrai, et peut-être nécessaire, est l'absence de toute unité d'architecture. Ici, est le plein ceintre; là, une tendance à l'ogive; dans toute une partie l'ogive parfaite; ce qui prouve que la construction de l'édifice date de trois époques distinctes, et que les pauses ont été longues.

Nous rapportons à la première quelques fenêtres qui se voient encore à la base du mur extérieur, du côté du sud, et une tour trétagone dont la salle inférieure sert de péristyle, tandis que la supérieure forme la base du clocher; l'architecture de celle-ci est sévère et imposante; sa voûte entr'ouverte et à nœud circulaire, repose sur des colonnes dont les proportions sont bien en harmonie avec les chapiteaux corinthiens qu'elles supportent; ses fenêtres, au nombre de trois sur chacune de ses faces, sont dépouillées d'ornemens à l'intérieur et encadrées, à l'extérieur, par trois embrasures d'un excellent goût. Celles qui regardaient le levant et qui dominaient sans doute la primitive église, ont été enveloppées par des constructions plus modernes. Elles s'aperçoivent au fond de l'église actuelle (au-dessus de la balustrade qui réunit deux tribunes lattérales), quoiqu'elles soient en partie cachées par un morceau de voûte qui porte encore les traces du marteau qui l'a démolit.

Ce tronçon, les chapelles du fond, les deux galeries qui sont au-dessus, les murs de revêtement qui ceignent la tour et le porche pratiqué dans l'épaisseur de l'un d'eux, appartiennent à l'autre époque. Ce sont les restes de la seconde église, construite par les soins de Durand, archevêque de Toulouse et abbé de Moissac, et dont la dédicace eut lieu en 1063. La tendance à l'ogive qui règne partout indique d'ailleurs suffisamment qu'ils ne peuvent être ni antérieurs ni postérieurs au onzième siècle. Deux d'entre ces fragmens sont surtout précieux, le tronçon de voûte et le porche; le premier, parce qu'il nous apprend que cette église était plus grande que la première, mais plus

petite que la moderne, le second à cause de la belle page qu'y a tracée le ciseau d'un artiste inconnu.

Tout le tympan du porche est occupé par un vaste bas-relief, où apparait, assis sur son trône, le seigneur entouré des quatre Evangélistes, représentés sous des formes symboliques, et de 24 vieillards qui chantent sa gloire. Au-dessous est le portail formé par des découpures dans le genre arabe, et divisé par un pilastre massif, où se croisent des figures de chiens de grandeur naturelle; sur les côtés et en retour, l'artiste a représenté, à droite, les principaux événemens de l'histoire de la Vierge, l'Annonciation, la naissance du Christ, la fuite en Egypte, etc., etc.; à gauche, l'Avarice, avec un sac d'or qui lui pèse sur la poitrine, la Luxure toute nue, avec des animaux immondes qui s'attachent aux différentes parties de son corps, et la punition préparée pour ceux qui sont dominés par ces vices.

C'est probablement vers le XVe siècle que fut reconstruite l'église de l'abbaye; sa nef est greffée sur les murs de la précédente. C'est une longue et belle enceinte dont aucun obstacle ne cache les détails. Sa voûte, nécessairement tranchée à sa base, par la présence de l'ancienne tour, s'élance élevée et hardie vers le sanctuaire, et s'y recourbe comme pour lui former un dôme, sa surface est divisée en grandes zônes parallèles et chacune a ses coupons allongés et triangulaires, qui, rayonnant d'un même centre, viennent se perdre dans le sein des piliers intérieurs. Le maître-autel, placé au levant, est enlacé par une colonnade qui s'avance sur les côtés comme deux bras suppliaus et protecteurs, et se replie ensuite pour s'attacher aux murs voisins; latéralement sont les saintes chapelles, dans le fond; celles de la seconde époque; en avant, celles de la troisième, qui s'enfoncent ténébreuse sous l'angle aigu de l'ogive, offrant à l'ame faible une retraite sûre et continue, un moyen de rêveries mystiques, une arme contre le monde.

A gauche, et vers le milieu de la nef, est le noir escalier de pierre qui conduit, à travers l'épaisseur des murs, jusques à la salle des archives; elle est de forme carrée, sa voûte s'élève sur des filets en saillie, puis se courbe vers la fenêtre qui s'ouvre en éventail du côté de l'est. A l'intérieur, tout est sombre; quelques parchemins usés, voilà tout; ce sont les débris de ce qu'ont écrit et conservé pendant treize siècles les religieux de l'abbaye; le reste a péri dans une commotion politique, au milieu des flammes qu'alluma dans son aveuglement le peuple de 93.

Comme nous l'apprend une inscription latine, gravée sur une table de marbre qui se trouve dans la galerie de l'ouest, le cloître du monastère fut construit l'an 1100, sous Ansquitilius, abbé, et probablement sur l'emplacement du premier, qui était beaucoup moins grand; il est formé par des arcs ogives, qui reposent sur quatre-vingts chapiteaux différens, supportés par des colonnes de marbre isolées ou accouplées. Aux angles et au centre de chaque colonnade, sont des pilastres massifs auxquels sont accolés des bas-reliefs représentant les Apôtres. Il est probable qu'ils sont antérieurs au XIIe siècle, et qu'ils ornaient l'ancien cloître; ce qui le prouve, c'est qu'il ne s'y en trouve que huit, et il devrait au moins y en avoir onze; car on conçoit très-bien que, si les religieux de Moissac ont dû donner la place de *Judas* à Durand, leur abbé, dans le XIe siècle, ils n'avaient aucune raison pour faire un choix parmi les autres (1). Des trois pilastres qui restent, le premier est occupé par l'inscription que nous avons mentionnée; le second est revêtu d'une plaque de marbre rouge; sur le troisième sont figurés les divers mouvemens de l'eau, selon qu'elle forme une fontaine, un torrent, ou la mer.

Les chapiteaux sont massifs et sans proportion avec les colonnes; sur chacune de leurs faces sont représentés divers sujets de l'ancien et du nouveau Testament, de l'Apocalypse et du Martyrologe. Le style de ces sculptures annonce l'enfance de l'art; l'ensemble des formes est incorrect, grossièrement exécuté et sans grace dans les details. Mais, lorsque l'artiste n'a retracé que des objets de fantaisie, il a fait preuve d'un véritable mérite et d'un goût exquis; aussi, on ne cesse pas d'admirer les festons et les enlacemens qu'il a répandus à profusion autour des figurines et particulièrement sur les tailloirs.

Il n'y a que quelques années que le monde savant déplorait la perte future du cloître de Moissac, tant il était convaincu que l'administration locale prenait peu d'intérêt à sa conservation; il est aujourd'hui rassuré. Une société se forma, il y aura bientôt quatre ans, dans le but d'appeler sur ce monument, dont elle emprunta le nom, l'attention des archéologues, et par eux celle du gouvernement; celui-ci a compris ses désirs, en accordant plusieurs fois des allocations pour le réparer; n'aguère encore il a fait don à la ville d'une somme de deux mille francs, qui, jointe à celles qu'ont votées le conseil municipal et le conseil général, suffira pour terminer les réparations les plus urgentes; encore quelques sacrifices et quelques dons, et on ne craindra plus de voir tomber en ruines un des monumens historiques les plus curieux du XIIe siècle, et le plus remarquable de l'antique abbaye de Moissac.

A. Lagrèze-Fossat.

(1) Le huitième bas-relief orne, avec un neuvième de la même époque, le devant du porche de l'église. Il serait à désirer que l'autorité les fît remettre à leur place.

DALAYRAC.

Dalayrac (Nicolas), compositeur célèbre, qui a enrichi le théâtre de cinquante-six ouvrages dans lesquels brillent tour à tour l'esprit, la grace et le génie, naquit à Muret, en Languedoc, le 13 juin 1753, de Jean Delayrac, subdélégué de la province, son père, qui le destinant au barreau, l'envoya à Toulouse pour y faire ses études. Le jeune Dalayrac se distingua constamment par une grande intelligence; chaque distribution de prix était pour lui un nouveau triomphe. Les nombreuses couronnes qu'il obtint alors, étaient l'heureux présage de celles que devaient lui décerner plus tard les admirateurs de son aimable et beau talent. Dalayrac manifesta dès son enfance un goût décidé pour la musique; son père ne consentit qu'avec peine à lui donner un maître de violon. L'étude de cet instrument lui fit négliger totalement la philosophie et le Code pour se livrer à cet art vers lequel il était si puissamment entraîné. Mais le père s'en aperçut, et voulant, avant tout, faire de son fils un jurisconsulte, congédia le professeur et remplaça les cahiers de musique par les institutes de Justinien. Il ne resta d'autre ressource à notre musicien, que de monter chaque soir sur le toit de la maison, au risque de se casser le cou, afin de pouvoir étudier sans être entendu. Son secret ne fut pas long-temps ignoré. Une jeune pensionnaire d'un couvent voisin étant à la fenêtre de sa cellule, entendit les sons d'un instrument; elle se hâta d'en faire part à ses compagnes, et bientôt toute la communauté vint savourer les airs tendres et mélancoliques du nouvel Orphée. Bientôt la nouvelle fut connue de toute la ville. On sut que les pensionnaires d'un couvent se réunissaient chaque soir sous les bosquets du jardin pour assister aux concerts donnés par un jeune homme. Ces détails parvinrent aux oreilles de M. Dalayrac, qui, vaincu par tant de persévérance, et craignant d'exposer la vie de son enfant, lui laissa la liberté de suivre son penchant. Désespérant d'en faire un disciple de Cujas, il sollicita et obtint pour son fils une place dans les gardes du comte d'Artois. Dalayrac arriva à Paris en 1774, où il ne tarda pas à se lier avec plusieurs artistes, particulièrement avec Langle qui fut son maître d'harmonie, et Grétry qui était alors dans toute sa gloire; celui-ci travaillait avec une prodigieuse facilité, même en compagnie. Dalayrac eut souvent le plaisir et l'avantage de voir composer ce grand maître; ce fut là ce qui acheva d'enflammer son imagination.

Ses premiers essais furent des duos de violon, ainsi que des quatuors qu'il publia sous un nom italien. Ces divers morceaux eurent beaucoup de vogue. Encouragé par ce premier succès, Dalayrac se livra entièrement à la composition. Il écrivit alors la musique de deux opéras-comiques, intitulés: *le Petit Souper* et *le Chevalier à la Mode*, qui furent représentés à la cour en présence de la reine. La musique fut parfaitement goûtée, on y remarqua beaucoup de grace dans le chant. Enhardi par ce suffrage honorable, joint au vif désir d'avoir ses entrées à la comédie Italienne, il accepta un poème intitulé: *l'Eclipse totale*; la pièce réussit complètement et fut suivie l'année après du *Corsaire*. Le public fut enchanté du début de Dalayrac dans lequel il retrouvait l'esprit et l'élégance de Grétry. Il n'en était encore qu'à son second ouvrage, qu'une foule de poètes, jaloux de s'associer à sa gloire, le supplièrent d'accepter le fruit de leur muse. Indépendamment de son talent de musicien, Dalayrac possédait une finesse de tact extrêmement précieuse qui lui fesait trouver à coup sûr les défauts d'une pièce; aussi le surnomma-t-on *le musicien-poète*.

Pendant sa vie théâtrale de compositeur, si féconde en jolis ouvrages, il avait doté la scène de cinquante-six opéras, nombre égal à ses années, lorsque la mort vint l'arracher à ses brillans et légitimes succès, ainsi qu'à l'admiration de l'Europe entière. Je donne ici une liste complète de ses nombreux ouvrages, avec leur ordre de date. Bien sûr que tant de chefs-d'œuvre réunis en diront plus que tout le bien que je pense de leur auteur.

1781, *le Petit Souper*, en un acte; *le Chevalier à la Mode*, en un acte; 1782, *l'Eclipse Totale*, en un acte; 1783, *le Corsaire*, en trois actes; 1784, *les Deux Tuteurs*, en deux actes; 1785, *l'Amant statue*, en un acte; *la Dot*, en trois actes; 1785, *Nina* ou *la Folle par amour*, en un acte; 1787, *Azemia* ou *les Sauvages*, en trois actes; *Renaud d'Ast*, en deux actes; 1788, *les deux Sérénades*, en deux actes; *Sargine* ou *l'Elève de l'Amour*, en quatre actes; *Fanchette*, en trois actes; 1789, *les deux Petits Savoyards*, en un acte; *Raoul, sire de Créqui*, en trois actes; 1790, *la Soirée Orageuse*, en un acte; *le Chêne Patriotique*, en un acte; *Vert-Vert*, en un acte; 1791, *Camille* ou *le Souterrain*, en trois actes; *Agnès et Olivier*, en trois actes; *Philippe et Georgette*, en un acte; 1793, *Ambroise* ou *Voilà ma Journée*, en un acte; *Arnill* ou *le Prisonnier Américain*, en un acte; *Roméo et Juliette*, en quatre actes; *Urgande et Merlin*, en trois actes; 1794, *la Prise de Toulon*, en un acte; *l'Enfance de J.-J. Rousseau*, en un acte; *les Détenus* ou *Gange commissionnaire de saint Lazare*, en un acte; 1795, *la Pauvre Femme*, en un acte; *Adèle et Dorsan*, en trois actes; 1796, *la Famille Américaine*, en un acte; *Marianne*, en un acte; 1797, *la Leçon* ou *la Tasse de Glace*, en un acte; *la Maison Isolée*, en deux actes; *Gulnare* ou *l'Esclave Persanne*, en un acte; 1798, *Alexis* ou *l'Erreur d'un bon Père*, e un acte; *Primerose*, en trois actes; *Léon* ou *le Châ-*

teau de Monténero, en trois actes ; 1799, *Adolphe et Clara*, en un acte ; *Laure* ou *l'Actrice chez elle*, en un acte ; 1800, *le Rocher de Leucade*, en un acte ; *Une Matinée de Catinat*, en un acte ; *Maison à vendre*, en un acte ; 1801, *Léhéman* ou *la Tour de Neustadt*, en trois actes ; 1802, *l'Antichambre* ou *les Valets entre eux*, en un acte ; *la Boucle de Cheveux*, en un acte ; 1803, *Picaros et Diégo*, en un acte ; 1804, *la Jeune Prude*, en un acte ; *Une heure de Mariage*, en un acte ; (à l'Opéra) *le Pavillon du Calife*, en un acte, arrangé depuis la mort de l'auteur pour l'Opéra-Comique. Cette pièce a été représentée en 1822 sous le titre du *Pavillon des Fleurs* ; 1805, *le Héros en voyage*, en un acte ; *Gulistan* ou *le Hulla de Samarcande*, en trois actes ; 1806, *Deux Mots* ou *Une Nuit dans la Forêt*, en un acte ; *Koulouf* ou *les Chinois*, en trois actes ; 1807, *Lina* ou *le Mystère*, en trois actes ; 1809, *Elise-Hortanse*, en un acte ; *le Poète et le Musicien*, en trois actes.

Ce qui constituait la supériorité du talent de Dalayrac, c'est qu'il avait su varier ses couleurs sans cesser d'être vrai. Il se distingua sans cesse par la facilité et la sensibilité de son chant, la justesse de l'expression. Il avait le mérite surtout de bien comprendre l'effet dramatique, car il savait faire parler les passions les plus énergiques sans cesser d'être aimable et chantant. L'on trouve dans ces ouvrages une foule de romances composées avec une ame et un goût exquis. Lorsqu'en 1790, Méhul, Chérubini, Berton préludaient à leur brillante réputation en fesant retentir le théâtre de leur brillante et vigoureuse harmonie, Dalayrac, en homme d'esprit et de talent, fut assez heureux pour changer sa manière et marcha dignement sur la trace de ces grands génies, en écrivant *Camille*, *Léon*, *Roméo et Juliette*, *Lina*, compositions pleines de chaleur et de vérité dramatique qui se font remarquer par une couleur locale bien sentie ; car l'on trouve dans ces opéras, de grandes beautés musicales, surtout dans les *finales* de *Camille*, d'*Adèle et Dorsan*, de *Lina*, *etc.*, *etc.* Rien de plus dramatique que le *trio* de la cloche au premier acte de *Camille* ainsi que le *duo* entre Alberti et Camille. *Azemia* est rempli d'inspirations toutes gracieusement heureuses ; la couleur sentimentale de *Nina*, a beaucoup de charme ; *Léon* ou *le Château de Monténero*, mérite particulièrement des éloges : comme dans *Camille* on y trouve de la verve et de la vigueur, le chant y brille par une grande expression ; le premier acte renferme un *air* et un *duo* qui sont remplis de passion, ainsi que les couplets de la vieille *Vénérande*, couplets faits avec le sentiment et l'esprit de l'auteur. Le trio du second acte est un chef-d'œuvre de conception et de mélodie. Les bornes de cet article ne me permettent pas de citer tous les morceaux remarquables qui scintillent encore d'un si vif éclat dans les ouvrages de Dalayrac ; il me suffira de mentionner quelques opéras dont le style piquant et spirituel les ont fait conserver au répertoire, tels sont *Gulistan*, *Maison à vendre*, *Picaros et Diégo*, etc., etc.

Lors d'un voyage que fit ce compositeur dans le Languedoc, en revenant à Paris, il passa par Nîmes pour connaître cette partie de notre Midi. A cette époque on ne parlait dans toute la France que du succès que venait d'obtenir dans la capitale l'opéra des *Deux Petits Savoyards*. Dalayrac, entraîné par les instances de l'un de ses amis qui se trouvait dans cette ville, se laissa conduire au théâtre ; on y jouait l'opéra nouveau. A la fin de la pièce, un des savoyards s'avance et adresse au parterre les vers suivans, en désignant la loge où se trouvait l'auteur de la musique.

Nous avons dans ces lieux un véritable père ;
On lui doit la couronne et nous allons l'offrir.
C'est lui, Messieurs, qui sait vous satisfaire ;
C'est lui que tous les jours vous venez applaudir.
Seul, il a droit à la reconnaissance,
Car lui seul remplit vos désirs ;
Nous lui devons notre existence,
Et vous lui devez vos plaisirs.

Le public enchanté, saisit avec transport l'occasion de s'acquitter envers l'auteur auquel il devait tant de sensations délicieuses. Dalayrac veut se dérober à cet hommage, il se lève pour fuir, lorsque tout-à-coup les deux savoyards l'arrêtent, et, lui posant une couronne sur la tête, le forcent à entendre l'impromptu suivant :

Nous osons aux lauriers que la France te donne
Joindre un tribut, simple comme nos chans.
Quand *les Deux Savoyards* t'offrent une couronne,
C'est un don qu'à leur père apportent des enfans.
A Paris, nos aînés auront eu l'avantage
De te couvrir des fleurs que tu sais mériter ;
Après eux, permets-nous de t'offrir un hommage
Aussi vrai que les airs que tu nous fait chanter.

En 1798, Dalayrac fut reçu, et sans l'avoir sollicité, membre de l'académie de Stockholm, et, quelques années plus tard, Napoléon le nomma chevalier de la légion d'honneur. Cette distinction, de la part de son souverain, ne fit que stimuler sa noble ambition, et pour s'en rendre encor plus digne, il composa la musique d'un opéra comique en trois actes et en vers, intitulé *le Poète et le Musicien*. Il avait fait passer dans cet ouvrage toute son ame, tout son esprit. Cette pièce devait être jouée pour l'anniversaire du couronnement. Les répétitions se poursuivaient avec activité, lorsque le chanteur Martin tomba sérieusement malade ; son état exigeait qu'il restât éloigné de la scène plusieurs mois, lorsque les journaux annonçaient déjà le prochain départ de l'empereur pour l'Espagne. Dès lors les plus chères espérances de Dalayrac furent détruites sans retour. Ce fut pour lui le coup de la mort. Une fièvre nerveuse se déclara instantanément ; le mal s'aggrava par un transport des humeurs au cerveau. Pendant les cinq jours que dura cette terrible maladie, aucun repos ne vint raffraîchir son sang : ses derniers instans ne furent qu'un délire de composition. Ce fut le 27 novembre 1809 qu'il rendit son dernier soupir, qui fut calme et doux comme l'avait



DALAYRAC.

été sa vie. Je ne saurais mieux terminer la biographie de Dalayrac, que le peuple avait surnommé *le musicien de la nature*, éloge flatteur et surtout bien mérité, qu'en transcrivant ici une note très intéressante trouvée parmi ses papiers, où il peint lui-même son caractère. « Je suis très vif; je m'emporte aisément; je suis ex» trêmement sensible à la joie et à la douleur; je » m'exagère facilement la crainte et l'espérance; je » ne sais pas attendre; je donne aveuglément ma » confiance; quelquefois aussi je me laisse aller au » soupçon sur de légères apparences; je me passionne » facilement et outre mesure; l'injustice, partout où » je crois la voir, me révolte et m'indigne. » Dalayrac avait la réputation d'avoir une sévérité invariable de principes, une probité rigide, une loyauté à toute épreuve, et surtout il passait pour être essentiellement bon.

Justin CADAUX.

EXÉCUTION DE CINQ-MARS ET DE DE THOU,

A LYON.

I.

La journée avait été pluvieuse et sombre; l'horizon était uniformément tendu d'un voile grisâtre, et, par momens, de larges taches noires, chassées par un furieux vent d'*autan*, venaient de la Méditerranée et fuyaient avec rapidité sur cette belle nature du Midi, qui semblait une veuve attristée et en deuil. Rien de plus morne et de plus lugubre que les paysages du Languedoc lorsqu'ils sont cachés dans la pluie; un ciel bas et nuageux est plus triste là que partout ailleurs. C'est un crêpe funèbre qui enveloppe une fiancée; il faut à ces paysages un soleil resplendissant, un air limpide et bleu, la voûte profonde du ciel, des lointains pour les Pyrénées gigantesques, et la molle réverbération de la mer. Cependant, vers le soir, le vent tomba, le rideau de nuages sembla se déchirer et le soleil saluait le déclin du jour en pourprant richement les dernières nuées qui emprisonnaient son souvenir d'adieu. La soirée promettait ce charme particulier qui suit un mauvais temps, et cette salubre fraîcheur recherchée des malades.

Une armée française était campée autour de la ville de Narbonne; Louis XIII la commandait en personne : on faisait alors la guerre dans le Roussillon. Le bruit du camp s'assoupissait insensiblement; des éclats isolés troublaient seuls le calme répandu par une sévère discipline sur la bruyante population des soldats : quelques officiers en belle humeur jouaient aux dés et animaient les histoires de leurs bonnes fortunes avec l'exaltation des Espagnols. Mais un fourrier de la cour ne tarda pas à venir imposer le silence aux joueurs; les officiers se séparèrent, et chacun se dirigea vers sa tente.

Vers huit heures, une fenêtre s'ouvrit avec une lenteur qui avait quelque chose de solennel à une des maisons de la ville; bientôt on vit apparaître une forme humaine que le crépuscule empêchait de reconnaître; l'appartement restait obscur. Quelques bourgeois, prenant le frais à leurs croisées, pouvaient seuls, à la faveur de certains caprices de lumière, distinguer de tems en tems des vêtemens d'un rouge éclatant. C'était un malade, un mourant, qui venait respirer un peu d'air vif pour sa nuit. Il était assis dans un immense fauteuil garni de velours bleu; ses jambes et ses pieds étaient soigneusement enveloppés dans de magnifiques couvertures; une robe écarlate longue et très ample couvrait son corps maigre et affaibli. Le malade était un homme de cinquante-quatre ans; sa figure pâle et fatiguée ressortait avec un caractère sinistre entre un camail rouge et une calotte de la même couleur, qui laissait échapper de rares mèches de cheveux blancs; une barbe étroite et pointue qui prenait naissance sous la lèvre inférieure, achevait cette image bizarre qu'on aurait pu croire déja marquée par la mort, si deux yeux ardens n'avaient reflété tout ce qui restait de vie dans ce corps moribond. Ses mains jouaient avec plusieurs jeunes chats qui se roulaient familièrement sur sa robe : il suivait avec intérêt leurs ébats et prenait plaisir à les contrarier par toutes sortes d'évolutions; quand ils s'animaient au point de promettre une sérieuse querelle, le malade souriait et dialoguait tout haut ce petit drame de ruses et de cruautés.

— Votre éminence me semble bien mieux ce soir, hasarda d'une voix fausse et doucereuse un petit bonhomme assis auprès du malade; cette soirée est bienfaisante, et votre nuit ne peut manquer d'être bonne.

Le cardinal de Richelieu continua à jouer avec ses chats, comme s'il n'eût pas entendu le capucin.

— Le roi a été bien faible aujourd'hui, reprit le père Joseph, en attendant sournoisement l'effet que ces paroles allaient produire sur le cardinal.

— Le roi peut traîner long-temps, maître Joseph; sa maladie de langueur ne finira pas brusquement comme la mienne.... avec ces tempéramens mélancoliques, la chose est très longue.... très longue...

— Votre grandeur est trop nécessaire au royaume de France, et j'espère que Dieu la conservera pour achever l'œuvre qu'elle a si glorieusement....

— Messire Joseph, vous me devez encore toujours cette histoire de votre frère le prince de Lorraine. Voyons, je suis d'humeur à m'en récréer en attendant l'heure où nous causerons des affaires de l'état.... C'est un savant homme que votre frère, et très attaché aux souvenirs de la maison de Guise.... grande famille qui n'a manqué le trône de France que de quelques heures.....

— Je raconterais volontiers l'historiette du prince de Saint-Nicolas, à votre éminence, mais j'ai l'imagination tellement obsédée des affaires du grand-écuyer, qu'en vérité il me serait impossible....

— Nous nous occuperons de M. le Grand un peu plus tard.... Vous savez, père Joseph, que je n'aime point à intervertir ma méthode de travail. Une affaire dont l'heure n'est pas venue, n'existe point.... Ne disiez-vous pas que vous aviez trouvé sa majesté très souffrante ce matin?

— Oui, monseigneur, et les médecins du roi traitent ses caprices avec une déférence qui ne me paraît être autre chose que le désespoir de ne le pouvoir sauver.

Père Joseph, voilà de vilaines paroles, et auxquelles on pourrait donner une fâcheuse interprétation

pour les médecins de sa majesté.... C'est mal.... très mal.....

— Votre éminence daigne croire au moins que le zèle le plus ardent pour sa personne et une inviolable fidélité, m'ont toujours conservé digne de ses bontés.

— Père Joseph, vous viendrez prendre mes ordres demain matin, au point du jour..... sans faute..... commandez mes porteurs pour une promenade autour du jardin..... Non, je ne sortirai pas.... Allez....

Le cardinal resta seul; il repassa dans son inflexible mémoire tout ce qu'il avait appris des projets du marquis de Cinq-Mars, jeune favori de vingt-deux ans, qui prétendait renverser sa puissance et relever celle de la noblesse française si cruellement décimée, par la main de fer de Richelieu.

— Quels tristes conspirateurs! pensait le cardinal. Tout est contre moi, le duc de Bouillon, le duc d'Orléans, le roi lui-même, et ils n'ont pas même ébranlé mon pouvoir..... Cinq-Mars qui me doit sa faveur auprès du roi, a épousé follement leurs rancunes, au lieu de se tenir à moi.... j'en aurais fait mon successeur, l'ouvrier de ma pensée; mais il a tourné au vent de la vanité.... Les autres, à la bonne heure; ils veulent résusciter la féodalité, redevenir de terribles vassaux, faire trembler la monarchie et l'emprisonner dans l'Ile-de-France, entre la Flandre, la Normandie, la Bourgogne, la Champagne. Ils combattent pour leur fortune et le pouvoir de leurs familles. Mais lui, d'Effiat, qui avait déja plus qu'eux tous, la faveur du roi, la mienne, un poste éminent à la cour, un grand avenir.... En vérité, ce Cinq-Mars est fou; sa jeune tête a peut-être plus besoin d'ellébore que d'éprouver la hache du bourreau. Mais il est plus à craindre que tous ces mécontens bavards; il a l'ame exaltée, l'esprit vif, judicieux; il a beaucoup de suite dans les idées; depuis deux ans que je le surveille, je n'ai vu guère de fautes.... Il arriverait..., et en un jour tout le fruit de mes travaux serait perdu..... Et le roi qui trempe dans les conjurations de ses sujets contre son pouvoir!..... Pauvre esprit faible, frèle nature d'enfant et de vieillard, qui ne sait ni commander ni obéir!

Richelieu continua encore quelques instans sa redoutable rêverie; puis il s'endormit dans son fauteuil.

II.

Le cardinal était livré au sommeil depuis deux heures, lorsqu'il fut réveillé par un bruit de voiture qui se fesait sous ses fenêtres; aussitôt un certain mouvement anima cette maison tout à l'heure silencieuse, et où les gardes mêmes veillaient dans une précaution taciturne. Louis XIII arrivait chez son ministre.

Le roi, appuyé sur une canne, entra dans l'appartement; Richelieu qui ne pouvait marcher, se contenta de se lever pour recevoir le souverain. Des valets suivaient avec des lumières, et quand le siège du roi fut disposé auprès du fauteuil du cardinal, tout le monde se retira. Il était minuit passé.

La conversation commença par des généralités; Richelieu épiait le moment favorable pour toucher les intrigues de Cinq-Mars et du frère du roi; on parla du procès de Loudun, du maréchal de Marillac, de Basompierre, de la malheureuse veuve de Henri IV qui était allé mourir de misère et d'ennui à Bruxelles. Louis s'accusait sur toutes sortes de sujets, mais le cardinal savait, avec un art infini, rassurer la conscience du roi et expliquer tous les grands coups de sa politique par les suprêmes raisons d'état. Les terreurs de Louis XIII se calmèrent peu à peu, et une quiétude mélancolique succéda à l'agitation peureuse qui le travaillait auparavant.

— Cardinal, dit-il, vous savez qu'il est dans nos devoirs de veiller attentivement à la paix du royaume que le ciel m'a confié; vous m'avez toujours dit que le salut de l'état devait dominer toutes nos affections... Dieu me garde de prendre ombrage de mon bien-aimé frère, le duc d'Orléans... Mais, faites quelque attention à *Monsieur*, que sa légèreté pourrait entraîner dans les espérances des seigneurs mécontens....

— Ce n'est pas là notre plus dangereux ennemi, sire. Le duc d'Orléans ne se laissera jamais aller à une sérieuse forfaiture envers la couronne.

— Il m'est revenu, continua Louis XIII, que le duc de Bouillon....

— Je le ferai arrêter, si votre majsté le veut; je l'enlèverai au milieu de ses troupes; mais il me faut un autre parjure qui trame ma mort, et vous le saviez, sire....

— Moi! non, cardinal... répondit le roi atterré et tremblant comme un criminel.

— Votre majesté a résolu ma mort, poursuivit le ministre en fixant un regard impitoyable sur Louis.

— Mais, cardinal, êtes-vous sûr que Cinq-Mars soit coupable; c'est un enfant que j'aime... et certes son ingratitude...

— Je suis las de toutes ces intrigues, s'écria Richelieu d'une voix formidable; vous me sacrifiez... Je n'entends point disputer jour par jour mon existence aux factieux que vous encouragez... Je connais votre cour depuis vingt ans; elle est pleine de désordres, la trahison y est flagrante; si vous préférez la présomption de quelques esprits légers et aventureux à mon zèle éprouvé, renvoyez-moi, sire; je n'ai plus que peu de temps à vivre; mais n'abreuvez pas mes derniers jours de tant d'amertumes et de dégoûts... Vous me voyez accablé par la souffrance, écrasé sous le poids des affaires; je n'ai plus qu'un souffle, et vous ne m'épargnez rien de ce qui peut précipiter ma mort.

Cette sauvage apostrophe de Richelieu, jeta l'épouvante dans l'ame de Louis XIII; il essaya d'apaiser sa colère, en lui prodiguant toutes les protestations d'attachement; il promit de réformer sa cour, de se rendre plus sévère aux jeunes seigneurs, et de ne plus rien cacher au cardinal de ce que ses ennemis trame-

raient contre lui. Richelieu voyait qu'il pouvait profiter de la crise, il la prolongea.

— Il faut que votre majesté choisisse entre eux et moi !

— Cardinal, vous resterez, vous le savez bien.

— Je me confie à votre auguste parole, sire; mais il me faut des gages contre mes ennemis.

— Lesquels donc ?... demanda le roi avec une vive anxiété.

— Vous me livrerez le marquis de Cinq-Mars et le fils du président de Thou, son complice.

Louis XIII voulut résister d'abord; il parla de son amitié pour Cinq-Mars, implora le cardinal de faire grace à son favori; mais l'attachement que ce roi montrait pour le grand-écuyer ne fesait qu'irriter de plus en plus la haine de Richelieu. Le roi se couvrait le visage de ses mains, pleurait, suppliait, et le ministre, restait impassible comme un marbre devant cette amère douleur de la faiblesse qui succombait sous sa propre charge. Louis XIII ayant fait un dernier effort pour sauver Cinq-Mars, Richelieu attaqua audacieusement la conscience du roi, lui reprocha durement de lui cacher les secrets de sa cour, et d'une voix fière et froide, il lui déclara que désormais il ne se mêlerait plus des affaires du royaume, et qu'il en abandonnait le soin au monarque lui-même et aux jouvenceaux dont il fesait tant de cas. Il fit un tableau menaçant des malheurs que la conjuration de Cinq-Mars allait déchaîner sur la France; il lui peignit les Huguenots prêts à se soulever contre l'autorité royale pour marcher à la conquête de leur république; tous les ordres de l'état armés les uns contre les autres; la ligue sur le point de reprendre vie et de bouleverser Paris et les provinces; l'Autriche humiliée, relevant la tête et ranimant toutes ses vieilles prétentions de monarchie universelle; en un mot, il effraya tellement le roi, qu'il se fit dans cette organisation ruinée comme une révolution. Un ressort inconnu apparut soudainement dans ce caractère déplorable : Louis XIII accepta de régner.

Le cardinal le laissa au milieu des papiers mystérieux où lui seul pouvait lire. Louis XIII tenta d'examiner les affaires du moment; la rebellion du duc de Bragance qui avait pris le titre de roi de Portugal, les embarras du malheureux Charles Ier d'Angleterre, les tentatives de la maison d'Autriche, l'état de la grande guerre d'Allemagne, appelée depuis : *guerre de trente ans*. C'est alors seulement qu'il comprit l'immensité du fardeau qui pesait sur lui; il frémit de son ignorance et de sa pusillanimité. Un nuage passa dans son esprit vague et irrésolu, et à peine trouva-t-il assez de force pour jeter ce cri :

— Richelieu !

Le cardinal rentra dans le salon comme un fantôme. Le roi était évanoui.

Quand on l'eut rappelé à la vie, le roi trouva Richelieu devant lui; l'horreur de la nuit ajoutait encore au drame terrible qui s'était déployé entre ces deux mourans : l'un d'une volonté rude et inexpugnable, l'autre qui ne se soutenait que par une perpétuelle négation, un néant absolu.

Quels sont les ordres de votre majesté ? demanda brusquement le ministre.

— Soyez le maître... dit le roi d'une voix languissante.

— Signez-moi alors l'ordre d'arrestation de Cinq-Mars et de son ami.

— Oh ! ayez pitié de moi !... Richelieu !

— Pourquoi donc m'avez-vous fait appeler ? objecta brièvement le ministre.

— Ah !

Louis XIII ne put en dire davantage; cette scène l'avait brisé. Le cardinal lui présenta un papier. Le pauvre roi signa la lettre que voici :

« L'ordre de sa majesté le roi, est que le marquis
» Henri Coiffier de Ruzé Cinq-Mars, grand écuyer de
» France, et François-Auguste de Thou, soient pris
» morts ou vifs, en quelque lieu du royaume qu'ils se
» trouvent. »

« Louis. »

Richelieu fit encore signer d'autres papiers au roi : l'un réglait les droits de garde que le ministre s'était arrogés; l'autre garantissait d'illustres otages, les enfans de France, pour assurer la sincérité de l'attachement de Louis XIII au cardinal.

Un silence de mort succéda à cette vive explosion. Richelieu avait repris sa place dans le fauteuil bleu, et feuilletait des documens, moins pour ses travaux de gouvernement que pour effacer, par des apparences vulgaires, l'étrangeté de la situation. Le roi s'était assis sur un petit lit de repos; mais bientôt l'épuisement moral et la secousse profonde qui s'étaient faits en lui, le jetèrent dans une atonie complète; sa tête se pencha douloureusement sur son épaule, et, au bout de cinq minutes, tout le corps se trouva renversé sur le lit.

Cinq-Mars était à l'armée du Rousillon. Ses amis lui avaient donné l'éveil sur les projets du cardinal. Il pouvait fuir peut-être, passer en Espagne et échapper ainsi à la vengeance de Richelieu qui s'acheminait vers la tombe. Mais cette ame loyale, pénétrée d'une chevaleresque soumission à la couronne, alla bravement au-devant du danger. Cinq-Mars arriva à deux heures du matin chez le ministre et entra résolument dans le salon où il se trouvait avec Louis XIII. Au bruit de son arrivée, le roi se souleva avec peine; mais ayant reconnu le favori qu'il venait de condamner, il demeura frappé de stupeur; ses traits se décomposèrent et sa bouche resta muette. C'est lui qui paraissait être la victime.

Cinq-Mars comprit de suite où en étaient les choses. Il ne témoigna ni crainte, ni émotion. Son visage s'anima seulement d'un léger sourire de mélancolie, comme s'il eut voulu délivrer le roi de la torture qu'il souffrait. Richelieu fut épouvanté de cette apparition inattendue; mais le grand écuyer le saluant avec une exquise courtoisie, lui dit :

— Votre éminence me pardonnera de venir la surprendre ainsi chez elle; je suis indiscret, je le sens bien. Mais mon affaire est pressée.

Puis s'adressant au roi :

— Vous pensez avoir à vous plaindre de moi, sire; vous me livrez à votre ministre... Je viens en sujet obéissant remettre mon épée entre vos mains.

En même temps il la détache et la dépose sur un tabouret placé à côté de Louis XIII.

Le roi dans son émotion ne trouva que ces mots :

— Hélas! mon pauvre enfant, est-il donc vrai que tu es coupable!

Cinq-Mars remercia le roi de sa plaintive exclamation par un mouvement de tête où se révélaient une grande douceur et une noble fierté. Il en eut pitié et abrégea le supplice du roi.

— Cardinal, dit-il, je suis prisonnier de sa majesté; je me rends de ma propre volonté; ce n'est donc ni une défaite ni une arrestation.

Il sortit immédiatement et alla se remettre aux mains des gardes répandues dans l'antichambre. Les gentilshommes ne pouvaient croire à ce singulier dénoûment de la faveur de Cinq-Mars. Fabert, le chef des gardes, pleura en recevant le marquis. De Thou s'était déja constitué prisonnier auprès du même Fabert.

III.

Le lendemain, Cinq-Mars fut dirigé sur Montpellier; c'est là seulement qu'on lui apprit que le château de Pierre-Scize, près de Lyon, lui avait été désigné pour prison par le cardinal. Le grand-écuyer voyageait avec un grand appareil politique; son escorte, prise parmi les premières troupes du royaume, était nombreuse et bien armée. On arriva le 4 septembre 1642 à Lyon, et Cinq-Mars fut immédiatement transféré au château.

La forteresse de Pierre-Scize dominait la ville de Lyon; elle était bâtie sur une colline de rochers, située sur la rive gauche de la Saône. D'abord manoir seigneurial des évêques de Lyon, elle était successivement devenue place de guerre et enfin prison d'état; son étendue était plutôt pittoresque qu'imposante, car elle s'était formulée sur la nature du terrain et selon tous les accidens de la colline. Ses constructions étaient en général basses, sombres et tristes; une tour colossale se dessinait comme un géant formidable au-dessus des murailles et des bâtimens qui semblaient ramper sous ses pieds. C'est là qu'on incarcéra le marquis de Cinq-Mars.

On ne sait pourquoi Richelieu sépara les deux amis; de Thou resta à Narbonne jusqu'après le départ de Louis XIII pour Paris. Pour bien conduire sa vengeance, le ministre avait besoin d'être seul et de ne pas craindre qu'une fantaisie royale vînt lui ravir ses ennemis. Quand le roi fut loin, le cardinal se fit conduire avec son prisonnier vers la Provence. On remonta le Rhône dans deux barques : la première portait le cardinal malade; elle était magnifiquement tendue de draps et de tapisseries; les armoiries de la maison de Richelieu y étaient prodiguées avec un luxe et une ambition effrayante pour tout autre souverain que Louis XIII; des rames dorées brillaient dans les flots noirâtres du Rhône. Richelieu était presque toujours couché dans une espèce de lit de parade qu'on lui avait arrangé; le soir seulement, après le coucher du soleil, il se fesait porter sur la poupe de la barque et suivait avec une attention taciturne les paysages qui fuyaient sur la rive. La seconde nacelle, un peu moins somptueuse que celle du maître, était remorquée par celle-ci à l'aide d'une grosse chaîne de fer; de Thou y était étroitement gardé par des soldats qui avaient ordre de le massacrer au premier mouvement de fuite ou de rebellion. Le voyage fut lent, car les eaux du Rhône étaient extrêmement rapides et grossies par la fonte des neiges de la Suisse. On n'arriva à Lyon que le 11 septembre; de Thou fut transféré au château de Pierre-Scize comme son ami, mais sans pouvoir communiquer à volonté avec lui, quoique leurs cachots fussent voisins.

Richelieu passa la journée à Lyon; il organisait le tribunal chargé, non de *juger*, mais de *condamner* les deux prisonniers.

Le soir du 11 septembre, Cinq-Mars et de Thou furent réunis dans le même appartement; cette faveur était de sinistre augure. Bientôt huit juges, vêtus de longs vêtemens noirs, commandés par Laubardemont, ce Tristan judiciaire de Richelieu, entrèrent chez les jeunes gens. Ils prirent place aux deux côtés de la chambre, et la séance fut déclarée ouverte.

Cinq-Mars parut le premier; il coupa court à tous les interrogatoires, et abrégea les formes de la justice en se déclarant coupable de toute la conjuration; mais il demanda, comme un devoir rigoureux de la part des magistrats, qu'on n'intentât rien contre de Thou, qui était innocent et n'avait pas eu confidence de ses projets. Il rappela aux juges quelques paroles bienveillantes dont le roi avait honoré le fils du célèbre président.

Mais l'ami de Cinq-Mars, entendant le plaidoyer généreux que celui-ci fesait pour lui, et ne pouvant supporter l'idée de le laisser mourir seul, s'élança vers lui, et, l'embrassant avec enthousiasme, lui dit :

— Ah! cher ami, voici le moment de notre triomphe! Rien ne nous séparera désormais... Mourons courageusement... Après le martyre, le ciel; après la terre qui passe, l'éternité qui ne meurt point!... Demandons à Dieu la grace de rester forts contre les horreurs de la mort... Messieurs, nous sommes coupables... M. de Cinq-Mars a conçu tout seul le plan de la conjuration; mais moi, je l'ai su et ne l'ai point révélé!...

Cinq-Mars essaya de lutter contre les aveux de son ami; mais, vaincu par l'héroïsme de de Thou, il céda à l'exaltation de son ame, et, pressant vivement le noble martyr sur son cœur, il s'écria en pleurant :

— Ah! malheureux ami, où t'ai-je entraîné!... Je suis coupable de ta mort!...

Cependant ce tribunal qui pouvait prononcer la sentence sur les confessions des accusés, proposa la torture. Cinq-Mars s'indigna; de Thou, livré à une ardente mysticité, demanda, comme bienfait, cette



CONFESSION DE CINQ-MARS.

nouvelle palme ajoutée à son martyre; puis, craignant qu'on le privât des tourmens que Cinq-Mars allait subir, il supplia les juges de ne faire aucune distinction dans leur destinée.

Le père Joseph s'étant déclaré, au nom du cardinal son maître, satisfait de la tournure de l'affaire, engagea les magistrats à passer outre à la torture. On craignait d'ailleurs des révélations qui eussent compromis le roi, la reine et la majesté de la couronne.

Laubardemont se retira avec sa funèbre cohorte; une demi-heure après, on vint signifier aux prisonniers l'arrêt suivant :

« Louis, par la grace de Dieu, roi de France et de » Navarre, etc., etc.

» La chambre déléguée, considérant :

» 1° Que celui qui touche la personne des ministres » des princes, est regardé par les lois anciennes et » constitutions impériales comme criminel de lèse-» majesté;

» 2° Que la troisième ordonnance du pieux roi » Louis XI porte peine de mort contre quiconque ne » révèle pas une conjuration tramée contre l'état;

» A conclu à la mort de Cinq-Mars et de François » de Thou, dans les vingt-quatre heures. »

Les deux condamnés reçurent leur sentence avec courage; ils ne pensèrent plus qu'à se préparer chrétiennement au grand passage de la terre à l'éternité. On leur envoya, sur leur prière, deux vénérables religieux. Le P. Malavalette reçut la confession du marquis de Cinq-Mars; le P. Mambrun, celle de François de Thou.

IV.

Cette nuit terrible finissait à peine, lorsque les portes du palais du gouverneur royal s'ouvrirent brusquement. Une forte compagnie de carabiniers à cheval stationnait depuis deux heures dans la rue. Tout-à-coup un magnifique carrosse aux armes du cardinal, traîné par six chevaux puissans, sortit lentement de la cour de l'hôtel, et se dirigea au pas sur la route de Paris.

Richelieu s'en allait, emportant la certitude que dans quelques heures, ses deux victimes auraient payé leur témérité sur l'échafaud. Inquiet de sa vengeance, il n'avait voulu quitter ses prisonniers qu'après leur condamnation et les préparatifs du supplice ; pour ôter toute espérance de grace, il fuyait, ne laissant après lui que des magistrats subalternes avec le devoir d'exécuter rigoureusement les décrets de sa *justice*.

Dès le matin, un échafaud immense avait été dressé sur la place des Terreaux, en face de l'hôtel-de-ville, et sous les regards de la statue d'Henri IV, le plus clément des rois. La population lyonnaise ignorait ce qui s'était passé dans la tour de Pierre-Scize. Un bruit vague s'était répandu qu'on devait exécuter deux *grands* criminels; mais, trompé par cette perfide équivoque, le peuple s'attendait à voir mourir deux assassins ou deux voleurs de grands chemins. Mais, quand on vit les rues environnantes de la place des Terreaux se remplir de troupes, le peuple soupçonna quelque illustre supplice. Des régimens campés dans les villes du gouvernement de Lyon, apparurent comme par magie à toutes ses portes ; ici, les gardes-françaises et suisses ; là, les gens-d'armes de Maurevert ; d'un côté, les escadrons de Pompadour ; de l'autre, les carabiniers de la Roque. La cavalerie cerna en silence le château de Pierre-Scize ; l'infanterie était échelonnée tout le long de la Saône jusqu'à l'hôtel-de-ville.



EXÉCUTION DE CINQ-MARS ET DE DE THOU.

Par un hasard qui devait être bien fatal à l'un des condamnés, le bourreau de Lyon était mort depuis quelques jours; les juges du cardinal firent offrir une prime de cent écus à quiconque se présenterait pour remplir cet exécrable office. Un vieux portefaix s'était présenté le premier et avait été accepté, non sans

grande jalousie de la part des nombreux postulans qui, venus après lui, ne recueillaient que l'horreur du peuple, sans le profit attaché au sanglant ministère.

Quand la ville parut assez familiarisée avec ce mouvement inattendu, avec cet échafaud dressé sans bruit, sans initiation publique, le lieutenant-criminel de la ville donna l'ordre d'arracher Cinq-Mars et de Thou de la forteresse. Le cortége se mit en marche. Au milieu d'une troupe de cavaliers rouges, revêtus d'éclatantes cuirasses, la tête couverte d'élégans chapeaux surmontés de plumes jaunes, paraissait un carrosse doré; l'intérieur de la voiture était tendu d'une superbe étoffe verte; les glaces étaient baissées; le carrosse était vide. Derrière ce char splendide suivait un misérable carrosse de louage. Cinq-Mars et de Thou occupaient le fond; les PP. Malavalette et Mambrun étaient assis sur le premier siège; un valet de bourreau servait de cocher. Les condamnés saluaient gracieusement la foule silencieuse qui bordait la route du supplice. Les confesseurs ne cessaient de les entretenir des choses de l'autre vie et de la miséricorde céleste. Enfin, l'on arriva sur la place des Terreaux gardée par quatre pennonages ou compagnies de la milice lyonnaise. Les deux jeunes gens descendirent de voiture. Cinq-Mars était vêtu avec une élégance recherchée; de Thou était en habit noir. Une longue rumeur de pitié les accueillit. De Thou, ayant étroitement embrassé son ami : « Allez, » mon maître, lui dit-il, l'honneur vous appartient : » faites voir que vous savez mourir. »

Cinq-Mars était sur le troisième échelon, lorsqu'un soldat des gardes catalanes à cheval lui enleva son chapeau. Cinq-Mars le lui arracha, le remit sur sa tête, et acheva de monter sur l'échafaud dont il fit deux fois le tour en saluant la foule; se mit à genoux devant le billot; l'embrassa, se releva, et fit don au P. Malavalette de son riche manteau d'écarlate à gros boutons d'argent. Il lui donna encore une boîte enrichie de pierreries, en lui demandant de brûler le portrait qu'elle contenait, de vendre la boîte et d'en employer le prix en bonnes œuvres. Ce portrait, disent quelques contemporains, était celui de Marion Delorme. Après ces arrangemens, Cinq-Mars ôta son pourpoint et découvrit sa chemise. Il ne voulut point que le bourreau lui coupât les cheveux; il prit les ciseaux, se coupa la moustache, qu'il remit à son confesseur avec ordre de la brûler avec le portrait. Il demanda ensuite au P. Malavalette de lui couper les cheveux; cela étant fait, il se remit à genoux et dit au bourreau sans ostentation, sans trouble, mais avec une vraie grandeur :

— Frappe!

La tête fut tranchée du premier coup, le corps mis à côté du poteau et recouvert d'un drap.

De Thou, qui avait demandé la grace de mourir le dernier, parce qu'il y avait plus à souffrir, monta ensuite sur l'échafaud, tenant son chapeau à la main. Il fit le tour deux fois comme son ami, se recommandant aux prières des assistans. Il se laissa couper les cheveux par le bourreau, puis se tournant vers le peuple :

— Je suis homme, dit-il, je crains la mort; ces objets (montrant le cadavre de Cinq-Mars), ces objets me font mal au cœur. Je vous demande, par aumône, de quoi me bander les yeux.

On lui jeta deux mouchoirs blancs; il en saisit un en l'air, s'agenouilla pour baiser le sang de son ami et plaça sa tête sur le billot.

Le vieux portefaix frappa à faux; le coup n'atteignit que le sommet de la tête. Troublé par les cris d'horreur et d'indignation qui s'élevaient de toutes parts, son bras vacillait et portait presque au hasard. La tête du malheureux de Thou ne fut tranchée qu'au douzième coup... La foule se ruait contre l'échafaud et voulait massacrer le bourreau; sans l'aide des troupes, la fureur populaire l'aurait immolé.

Les deux cadavres furent déposés aux Feuillants; Cinq-Mars fut enterré devant le maître-autel. Madame de Pontac, la présidente, réclama le corps de son frère; on le lui accorda, et il fut transporté dans la sépulture de sa famille. On avait refusé à madame de Pontac la consolation de voir encore une fois son frère avant de mourir.

Ainsi se termina cette conjuration qui avait pour chefs véritables les ducs d'Orléans et de Bouillon, et le comte de Soissons. Ce dernier était mort à la bataille de Sédan, l'année précédente; les deux autres firent leur paix avec le cardinal. Toutefois le duc de Bouillon y perdit sa principauté de Sédan, Richelieu lui ayant insinué *d'en faire hommage* à la couronne. Le cardinal mourut trois mois après ses victimes, le 4 décembre 1642; Louis XIII suivit de près son ministre, et du sang de Cinq-Mars et de François de Thou, naquirent les troubles de la France et les orages de la minorité de Louis XIV.

Charles Gérard.

LES ACADIENS DE CHATELLERAUT (Vienne.)

La ville de Châtellerault, fondée vers la fin du XI[e] siècle, n'était primitivement que le chef-lieu d'un consulat pour les marchands, et d'une municipalité dont le maire était perpétuel. François I[er] l'érigea en duché-pairie en 1534, en faveur de Charles de Bourbon; mais elle ne tarda pas à être réunie à la couronne par la confiscation des biens du Connétable, traître à son roi et à son pays. Cette petite ville vit chaque jour sa prospérité s'accroître par l'industrie de ses marchands, et ne fut le théâtre d'aucun événement remarquable jusqu'à l'époque des guerres de la ligue. Alors les calvinistes s'en emparèrent. Sully, devenu ministre

d'Henri IV, y fit bâtir un beau pont sur la Vienne, et réparer les quatre grosses tours qui servent encore de porte à la ville, et qui sont probablement des restes de fortifications du moyen âge.

Aujourd'hui, la ville de Châtellerault est célèbre dans toute l'Europe par ses fabriques de coutellerie ; quel est le voyageur qui peut se vanter d'avoir mis la tête à la portière d'une diligence, sans avoir été assailli par une multitude de jolies marchandes plus empressées les unes que les autres? Si les pélerins qui vont à Jérusalem ne reviennent pas des saints lieux sans apporter un peu de terre du jardin des Oliviers, ou quelques goûtes de l'eau du Jourdain, on ne traverse pas Châtellerault sans être muni, au moins, de trois douzaines de couteaux.



MARCHANDE DE COUTEAUX DE CHATELLERAULT.

Située sur la rive droite de la Vienne, la petite ville qui compte aujourd'hui près de dix mille habitans, est généralement mal bâtie ; pourtant elle renferme quelques édifices remarquables ; les bâtimens de la manufacture d'armes ne peuvent rester inaperçus aux yeux des étrangers. Les promenades qui s'étendent autour, sont jolies et bien fréquentées : la campagne, coupée par des rivières, des vallons, des coteaux, des jardins très bien cultivés, offre dans la belle saison plusieurs points de vue aussi pittoresques qu'ils sont agréables et variés.

L'arrondissement de Châtellerault, un des plus fertiles du département de la Vienne, est aussi le mieux cultivé : l'agriculture y fait chaque année de nouveaux progrès, et l'industrie a fertilisé les terres les moins productives. On est redevable de ces améliorations à une population étrangère établie dans le pays depuis l'année 1755. Elle est généralement connue sous le nom d'*Acadiens*. Pour mieux faire connaître cette peuplade, qui ne s'est pas encore entièrement fondue avec les paysans poitevins, remontons à son origine.

Quelques années après la découverte du Canada, plusieurs familles françaises émigrèrent, et allèrent fonder une colonie dans cette partie du Nouveau-Monde. Les premiers établissemens européens y furent primitivement formés par des émigrés bretons et normands. Le succès fut complet ; charmés par les récits de leurs voisins qui avaient fait le voyage d'outre-mer, les paysans de la Bretagne et du Poitou partirent en plus grand nombre, et la population s'accrut si rapidement que les habitations s'étendirent jusqu'aux grands lacs.

Les contrées déjà défrichées ne purent suffire aux besoins et à l'activité des nouveaux venus : alors plusieurs colons cherchèrent des endroits propres à d'autres établissemens. Vers l'an 1604, plusieurs d'entre eux se fixèrent avec leurs familles dans l'Acadie, littoral très fertile, très abondant en poissons, et situé non loin du golfe Saint-Laurent; ils trouvèrent le pays occupé par des peuplades indigènes qui les accueillirent avec une franche cordialité. Les colons acadiens ne tardèrent pas à se concilier l'amitié des sauvages par leurs habitudes simples, leurs mœurs douces et toutes les vertus dignes d'une si noble hospitalité.

La nouvelle colonie prospéra sous de si heureux hospices : agriculteurs, industrieux, les Acadiens mirent tout en œuvre pour fertiliser leur nouvelle patrie : le pays était sujet à des inondations périodiques qui détruisaient souvent les moissons : ils construisirent des chaussées, multiplièrent leurs troupeaux et recueillirent bientôt les fruits de leur louable persévérance.

Des vergers, des jardins, des prairies, de jolies habitations remplacèrent les forêts auparavant incultes. Devenus riches colons, les Acadiens n'oublièrent pas la mère-patrie : les souvenirs de la France se perpétuèrent de père en fils, et ils s'efforçaient constamment de reproduire l'aspect de la Normandie, de la Bretagne et du Poitou ; l'Acadie fut regardée dès lors comme le jardin de l'Amérique septentrionale. Tout annonçait aux laborieux colons un avenir de bonheur, lorsque, par le funeste traité d'Aix-la-Chapelle, l'Acadie fut cédée à l'Angleterre.

La guerre commença vers le même temps dans le Canada ; les tristes épisodes de cette expédition, où la bravoure française et la rapacité anglaise soutinrent une lutte acharnée, sont trop connus et trop nombreux pour touver place dans ce recueil. Qu'il nous suffise de dire que les Anglais sommèrent les *Acadiens* de prendre les armes contre les Canadiens.

— Les Français du Canada sont nos frères d'origine, répondirent les chefs des peuplades *acadiennes* ; nous n'avons pas oublié notre mère-patrie, et toutes les lois divines et humaines nous défendent de tirer le glaive contre nos frères.

Rien ne put les forcer à se désister d'une si noble conduite ; promesses, menaces furent inutiles, et les populations *acadiennes* méritèrent le beau nom de

français-neutres. Tout le monde sait comment se termina la guerre du Canada. La victoire de l'Angleterre laissa les Acadiens à la merci du ressentiment breton; il ne tarda pas à éclater : les hommes, en apparence, les plus modérés, qui se piquaient d'avoir en politique les vues les plus élevées, ne purent s'empêcher de manifester leur antipathie contre les Acadiens. Franklin lui-même, Franklin le législateur des États-Unis, le sage des sages, céda bientôt aux impulsions de sa haine nationale, et poursuivit, autant qu'il était en son pouvoir, une population qui n'avait d'autre tort que celui d'avoir gardé une sage et honorable neutralité!

— Vous voulez que les républiques américaines se consolident, disait-il en 1754; un seul obstacle retarde maintenant la prospérité des treize colonies qui forment les États-Unis d'Amérique. Jetez les yeux vers l'Acadie, vous y verrez une population française d'origine, qui a conservé toutes ses vieilles sympathies pour nos ennemis. Je vous déclare que les états ne seront réellement en voie de prospérité que le jour où nous nous débarrasserons du dangereux voisinage des *Acadiens*.

Les paroles du législateur n'eurent que trop de retentissement; elles rallumèrent dans les cœurs des anglo-américains des haines mal éteintes. On temporisa pourtant avant de commencer les hostilités. Mais, en 1755, il fut résolu que les Acadiens seraient chassés du pays qu'ils avaient fertilisé par leurs longs travaux et leur industrie. Le ministre Chatam, pressé par les instances quotidiennes des états, se détermina enfin à sévir contre les Acadiens.

Le 5 septembre, le gouverneur anglais convoqua tous les hommes à une assemblée, sous prétexte de leur communiquer des projets de la plus haute importance. Les Acadiens s'y rendirent sans aucune méfiance. Ils étaient bien loin de s'attendre à la terrible sentence qui porta la désolation dans tous les villages.

— Chefs de l'Acadie, leur dit le gouverneur, par votre conduite dans la dernière guerre vous avez démérité des États-Unis d'Amérique. Pour notre sûreté, nous avons résolu de nous délivrer du voisinage d'une population aussi dangereuse que celle de l'Acadie. Le gouvernement vous condamne à la déportation, et il vous est accordé trois jours pour faire vos préparatifs de départ.

— Aux armes! s'écrièrent-ils d'une voix unanime; il ne sera pas dit que les Anglais nous ont chassés comme des moutons du pays que nous avons défriché.

Et ils se préparaient à partir pour exciter dans le cœur de leur compagnons d'infortune l'enthousiasme national. Ils espéraient pouvoir se défendre dans leurs forêts, et opposer aux Anglais usurpateurs une résistance longue et opiniâtre. La lutte eut en effet duré pendant plusieurs années; huit tribus indigènes étaient dévouées aux Acadiens et attendaient le signal pour marcher au combat; mais l'astuce anglaise avait tout prévu.

Au jour marqué, des détachemens de soldats se jetèrent dans les bourgs de l'Acadie, incendièrent les maisons, les granges, les églises; et laissèrent à peine aux malheureux colons quelques vêtemens et quelques meubles à emporter. Quinze mille Acadiens furent entassés sur des vaisseaux; femmes, enfans, vieillards, subirent le même sort. On dit même que les officiers anglais, par un raffinement de cruauté qu'on connaît à peine chez une nation civilisée, séparèrent les membres d'une même famille; qu'il ne fut point permis à la fille de s'embarquer avec la mère; que les pères ne purent obtenir d'avoir leurs enfans pour compagnons d'exil. La flotte les déposa sur des plages diverses; quelques familles se réfugièrent à Saint-Domingue où elles obtinrent des terres incultes; d'autres se rendirent dans la Louisiane où elles fondèrent une nouvelle colonie qui est aujourd'hui le plus florissant de tous les districts du pays. D'autres, enfin, tournèrent leurs regards vers la France, et revinrent chercher une patrie dans la patrie de leurs pères.

On ne peut concevoir aujourd'hui la cause de l'indifférence avec laquelle on accueillit ces malheureux proscrits. Mais il est certain que le gouvernement français les laissa languir pendant quinze ans dans la plus affreuse misère. Il est même probable que les Acadiens, repoussés par leurs frères, ne trouvant aucun asile sur une terre qu'ils pouvaient regarder comme leur berceau, auraient succombé à l'infortune. Mais, en 1772, M. de Pérusse dépeignit avec tant d'énergie la misère de ces proscrits, que le gouvernement entreprit de les établir dans les pays incultes qui environnaient Châtellerault. Les familles acadiennes réfugiées en France depuis l'an 1757, attendaient impatiemment qu'on leur donnât des terres à cultiver. Que fallait-il à ces hommes qui avaient déja défriché les forêts de l'Amérique? du travail et du pain. Ils apprirent, avec des transports d'allégresse, la détermination du gouvernement français.

Le premier établissement eut lieu à Cénon; les proscrits s'empressèrent de construire des maisons, de défricher les terres, et cette petite colonie eut prospéré comme celles d'Amérique, si les agens du ministère n'avaient, par leur mauvais choix, paralysé l'effet des intentions bienveillantes du gouvernement. Ces hommes inexpérimentés choisirent parmi les Acadiens ceux qui étaient le moins propres à cultiver les terres. Les préparatifs dispendieux qu'on avait faits pour la colonisation devinrent presque inutiles. Les proscrits, découragés par la misère et désespérant de s'établir en France, quittèrent en pleurant leur mère patrie et retournèrent en Amérique. Pourtant quelques familles restèrent, et cultivèrent, avec une constance inébranlable, les terres qu'on leur avait assignées. Leur persévérance fut couronnée d'un plein succès, et les champs stériles de Cénon devinrent fertiles à l'aide des nouveaux procédés d'agriculture. Leurs voisins suivirent bientôt leur exemple, et convaincus que par un travail opiniâtre et des procédés ingénieux on pouvait fertiliser les plus mauvaises terres du pays, ils devinrent laborieux comme les nouveaux-venus, et fraternisèrent de jour en jour avec les proscrits.

Les Acadiens ne tardèrent pas à ressentir les effets bienfaisans de la franche cordialité des paysans de la Vienne, et leur nationalité se fondit bientôt avec la population poitevine.

Cependant, quelques années avant la révolution de 1789, les familles acadiennes vivaient encore isolées des autres habitans du pays. Leur nombre était même considérable, puisqu'en l'an II de la république, l'assemblée constituante crut devoir leur voter des secours; mais le nouveau système gouvernemental qui devait tout niveler, tout jeter dans un même moule, pour en faire une génération nouvelle, exerça aussi son influence toute puissante sur les Acadiens. Ils ne témoignèrent plus tant de répugnance à s'allier avec les familles poitevines. Les habitans du pays s'habituèrent réciproquement à ne plus voir en eux des étrangers, mais des frères que le malheur avait ramenés dans leur première patrie. Les guerres de l'empire achevèrent ce que la république avait commencé. En 1820, il ne restait plus dans l'arrondissement de Châtellerault que cinq chefs de famille; un député du département de la Vienne fut chargé par eux de demander au ministère la continuation des secours que leur avait votés l'assemblée constituante.

Selon toutes les apparences, dans un demi-siècle, il ne restera plus aucune trace de la nationalité acadienne; aujourd'hui même les enfans des proscrits d'Amérique ont adopté les mœurs et les usages des paysans du Poitou; ils célèbrent avec eux les fêtes champêtres et religieuses; ils sont imbus de superstitions; réunis aux veillées, pendant les longues nuits d'hiver, les jeunes Acadiens chantent les vieilles ballades poitevines que leurs pères répétèrent tant de fois dans les forêts du Nouveau-Monde. En un mot, le voyageur qui, dans vingt ans visitera le département de la Vienne, y cherchera en vain la population *acadienne;* il n'y trouvera plus que des Poitevins.

« Les Acadiens qui restèrent en Amérique, dit M. Isidore Lebrun dans *la Statistique des deux Canada*, paraissent avoir été plus heureux que ceux qui se réfugièrent en France; ils n'ont pas eu à subir la pitié du gouvernement, et ils ont trouvé dans leur travail une ressource contre leur position malheureuse; la majeure partie réside près du lac Saint-Jean, dans la nouvelle Ecosse; ils habitent les *Townships* de Clare et de Minudic, les plus avancés en agriculture. Ce sont des hommes industrieux, d'un caractère vif et enjoué, d'une constitution forte et belle; ils sont religieux jusqu'à la superstition. Privés de journaux et presque d'écoles, ils sont heureux de leurs sentimens inébranlables; ils ne parlent que la langue de leurs ancêtres, le français du XVIIe siècle.

Celui d'entre eux qui altérerait l'ancien costume normand ou breton, serait mal vu, et qui adopterait quelque usage anglais, aurait le mépris de tous. Les Acadiens de la nouvelle Ecosse ne se mêlent pas à la population anglaise; ils ne se marient qu'entre eux. »

L. MOUNIÉ.

BATAILLE DE VOUGLÉ.

MORT D'ALARIC II.

507.

Vers le commencement du VIe siècle, le royaume des Visigoths, fondé par des rois conquérans et législateurs, était le plus florissant des états nés de la Barbarie. Le génie de cette nation, aidé par une longue habitude du christianisme, par les grands hommes qui l'avaient commandée, par les circonstances de son établissement dans la Gaule méridionale, toute pleine des souvenirs et de l'éclat de Rome; le génie des Visigoths, dis-je, était sans comparaison le plus propre à la civilisation. Leurs lois étaient les plus perfectionnées de toutes celles des peuples germaniques; chez eux, la pénalité était plus savante, plus modérée, que celle qu'on trouve dans les autres codes barbares. La législation visigothique est empreinte des idées du droit romain, à un plus haut degré même que celle des Bourguignons, qui partagent, avec les Visigoths, l'honneur d'avoir les premiers introduit la pensée romaine dans leur législation.

Sous le point de vue intellectuel, les Visigoths sont encore incontestablement les plus avancés de la famille barbare; ils ont eu de bonne heure des évêques remarquables, et leur clergé était plus instruit, moins adonné aux exagérations religieuses, que le clergé du reste de la Gaule. Des mœurs assez douces pour une nation née de la conquête, du goût pour les lettres, l'amour de la paix et des jouissances sociales, en avaient fait comme une curiosité au milieu des peuplades belliqueuses, farouches et turbulentes qui inondaient la Gaule.

Alaric II, fils d'Euric, était devenu maître du royaume dès l'année 484. Ce prince, d'un caractère timide, faible, quoique porté à la justice, ne manquait pas de qualités, surtout de celles qui ont pour objet le développement intellectuel d'un pays et de son gouvernement intérieur. Si on a à lui reprocher un certain penchant à la cruauté, surtout dans l'application des supplices, il faut moins le rapporter à la dureté et aux vices de son cœur, qu'aux derniers restes de

caractère germanique, et peut-être à cette erreur morale qui caractérise la faiblesse, c'est-à-dire le besoin de grandir les rigueurs en proportion de la timidité avec laquelle on gouverne, juge et condamne. Les vertus pacifiques d'Alaric auraient été un grand bienfait pour un empire définitivement établi et entouré de gouvernemens réguliers et stables; mais dans la situation où se trouvait l'Europe, elles ne servirent qu'à accélérer la chûte du royaume de Toulouse. Le plus grand et le plus redoutable ennemi de la domination visigothique était le roi des Francs, Chlodewig. Il convoitait depuis long-temps la Gaule méridionale, et une fois maître du Nord, il ne pouvait manquer de tourner ses efforts vers les pays d'outre-Loire.

Une autre cause activa encore l'ambition de Chlodewig; les Visigoths étaient ariens, tandis que les Francs avaient embrassé la doctrine orthodoxe, reconnue et ordonnée par Rome et les conciles. Les évêques catholiques, tant ceux qui appartenaient au royaume de Chlodewig, que ceux qui relevaient de la puissance politique d'Alaric, exhortaient le roi des Francs à marcher contre les ariens. L'ambition personnelle de Chlodewig était plus que suffisante pour lui faire entreprendre cette expédition; mais il n'était pas fâché de couvrir ses desseins d'envahissement d'un prétexte qui ôtait tout droit de plainte aux autres rois barbares.

La guerre contre Alaric fut donc une véritable croisade, et, pour la première fois, des nations chrétiennes devaient s'armer pour leurs dissentimens philosophiques et religieux.

Les évêques orthodoxes, pour lesquels Alaric avait une excessive indulgence, se laissèrent gagner par Chlodewig, ou s'attachèrent vivement à lui, à cause de sa religion. Ils conspirèrent presque ouvertement contre Alaric et entretenaient avec le roi franc des correspondances pleines d'intances, et de sollicitations qui l'engageaient à étendre son empire et celui de la vraie foi. L'évêque de Tours, Volusien, fut le plus acharné et le plus audacieux des ennemis d'Alaric; celui-ci le comprit dans un acte de banissement qui frappait d'autres évêques catholiques. Volusien fut conduit vers l'Espagne qu'on lui avait donnée pour lieu d'exil; mais les soldats ariens qui formaient son cortége le tuèrent en chemin.

Chlodewig, à cette nouvelle, s'arma d'un magnifique zèle pour la religion, et chercha une rupture avec les Visigoths. L'expulsion de Quintianus, évêque de Rhodez, tout dévoué aux Francs, en fournit le motif. Mais la véritable cause de la guerre fut que Chlodewig, n'ayant pu conquérir la Bourgogne, voulut conquérir la Visigothie pour se dédommager. Théodoric, le grand roi des Ostrogoths, le véritable maître de l'Italie, quoiqu'il n'ait accepté aucun titre romain, vit l'orage prêt à se former, et n'oublia rien pour le conjurer. Voici quelques passages des deux lettres qu'il écrivit au roi de Toulouse et à celui de Paris.

A ALARIC, ROI DES VISIGOTHS,

THÉODORIC, ROI.

» Quoique la multitude innombrable de vos parens, » jointe à votre bravoure, puisse vous inspirer une » juste confiance : quoique vous vous souveniez en- » core que les forces des Visigoths abaissèrent le » puissant Attila, une longue paix a tant de pouvoir » sur les cœurs les plus courageux, elle amollit tel- » lement la nation la plus belliqueuse, que vous de- » vez éviter d'exposer tout d'un coup au hasard d'une » grande guerre des troupes qui depuis si long-temps » ne sont plus en haleine; les combats deviennent » terribles à ceux qui ont perdu l'habitude de les » affronter; il faut reprendre cette habitude par de » moindres essais, pour recouvrer l'audace que de- » mandent les grands périls. Une colère aveugle ne » doit nous arracher aucune démarche hasardée; c'est » la modération, jointe à la prévoyance, qui conserve » les nations; la ferveur précipite tout et risque tout. » Enfin, la guerre est le dernier des remèdes; at- » tendez donc... Vous n'avez ni le sang de vos pa- » rens à venger, ni aucune province à recouvrer; il » n'y a encore entre vous qu'une dispute sur des » mots...

» C'est pour vous représenter ces objets, et pour » vous faire encore mieux connaître nos intentions, » que nous envoyons les ambassadeurs qui vous re- » mettront cette lettre, et qui, de chez vous, passe- » ront chez notre frère Gundebald et chez les autres » rois, auprès desquels nous leur avons ordonné de » se rendre. Le but de leurs instructions est d'em- » pêcher que vous ne deveniez la proie de ceux qui » se plaisent à brouiller leurs voisins. Fasse le ciel » que leur injustice ne triomphe point à vos dépens! » Quiconque est votre ennemi, est un fléau public, » et peut compter de nous avoir aussi pour ennemis. »

A LUDUIN, ROI DES FRANCS,

THÉODORIC, ROI.

« Quand le ciel a voulu que les rois fussent unis » par les liens du sang (affinitatis jura), son intention » a sans doute été, que leur cœur, captivé par des » liens si doux, procurât à leurs peuples le repos » après lequel ils soupirent... Les maîtres de la terre » s'unissent par la parenté, afin que les nations, par- » tagées entre elles, se glorifient de n'avoir qu'une » seule volonté, et que réunies, pour ainsi dire, par » différens canaux, leurs vœux se confondent et ten- » dent tous au même but. Nous avons donc raison d'être » surpris que des griefs peu considérables, vous aient » fait prendre la résolution de commencer une guerre » funeste contre notre fils le roi Alaric, afin sans » doute que tous ceux qui vous craignent se réjouis- » sent de vous voir aux mains l'un avec l'autre. Vous » êtes tous deux rois de deux nations de premier or- » dre, tous deux dans la fleur de votre âge... Que » votre courage ne devienne point le malheur de votre » patrie... Puis-je vous le dire avec franchise, puis-

» je vous le dire avec toute l'amitié que je vous » porte? C'est montrer bien de l'impatience, que de » prendre les armes sur un premier message; quand » on a des prétentions à la charge de ses parens, il » faut les faire valoir devant des arbitres.

» Veuille le ciel détourner cette guerre affreuse, » qui peut causer la ruine de l'un de vous deux! » Jetez ce fer, qui ne peut que me couvrir de honte. » Si je vous menace, j'en ai le droit comme votre » père et comme votre ami. Celui-là nous aura pour » ennemis, nous et nos amis, qui aura méprisé nos » avis; ce qu'à Dieu ne plaise!

» Des motifs, non moins puissans, nous ont déter» minés à envoyer des ambassadeurs à votre Excel» lence. Ils sont aussi porteurs d'une lettre que nous » écrivons à votre père et notre fils le roi Alaric, » pour empêcher que la méchanceté de certaines gens » ne sème la division entre vous, et pour faire en » sorte que, sans rompre la paix, vous terminiez » vos différends par l'entremise de vos amis; car nous » les avons aussi chargés de vous dire certaines cho» ses de vive voix. Notre unique but est d'empêcher » que des nations qui, sous le règne de vos ancêtres, » ont été si florissantes à la faveur d'une si longue » paix, soient désolées aujourd'hui par une guerre » précipitée. Croyez-en celui que vous savez être vé» ritablement attaché à vos intérêts. Quiconque veut » précipiter son ami dans les hasards, est lui-même » un ami perfide et un dangereux conseiller. »

En comparant les deux messages de Théodoric, il est facile de voir que sa bienveillance inclinait au-tant vers Alaric; le langage qu'il tient au roi franc est marqué d'une certaine sévérité qui l'on dirait que Théodoric s'est convaincu que la plus forte part des torts de la querelle venait de Chlodewig. Cet intérêt particulier pour le roi de Toulouse s'explique d'ailleurs aisément. Alaric était gendre de Théodoric; il avait épousé sa fille naturelle Théodegothe, et avait été honoré d'une adoption solennelle. D'un autre coté, la politique lui ordonnait d'appuyer de toutes ses forces Alaric, dont l'honneur paisible ne lui inspirait aucune crainte, tandis que l'activité et les succès de Chlodewig étaient faits pour donner quelque ombrage.

La méditation de Théodoric n'amena d'autre résultat qu'une entrevue entre les deux rois; elle se fit dans un îlot de la Loire, en vue du lieu où se trouve aujourd'hui le château d'Amboise. Alaric agissait avec une entière droiture; mais Chlodewig n'apportait que de la ruse et de la mauvaise foi. Appelé dans ses états par quelques nécessités imprévues, il ne voulut pas quitter Alaric en ennemi; leurs adieux se firent avec une cordialité feinte et exagérée.

La paix semblait rétablie; mais l'évêque de Rhodez s'était de nouveau exposé, par ses intrigues, au mécontentement du roi de Toulouse. Les Visigoths indignés voulurent le punir comme un traître, et dans la suite, Théodoric, fils de Chlodewig, en lui donnant un autre évêché, le récompensa en ce monde de tout ce qu'il avait souffert pour l'amour des Francs. Quintianus, étant donc au moment d'être atteint, trouva le moyen de s'évader et en donna avis aussitôt à Chlodewig qui ne différa plus l'exécution de son entreprise. Il craignait de perdre toutes ses créatures par le fer des Visigoths ou par leur découragement; quant à Théodoric, il ne désespérait pas de se mettre en état, par un premier succès, de ne plus craindre ses armes. Chlodewig se mit immédiatement à la tête de son armée, et entra sur les terres d'Alaric. Alaric en apprenant cette violence rassembla ses troupes et marcha à la rencontre du roi franc. Son armée peu expérimentée, amollie et frappée de crainte au seul nom de Chlodewig, était, en outre, presque entièrement désorganisée par les intrigues épiscopales. Alaric le savait ou le redoutait, car il députa vers Théodoric pour lui demander des secours. Son parti était pris de ne pas combattre avant d'avoir été secouru par les Ostrogoths; mais Chlodewig mit les Visigoths eux-mêmes dans ses intérêts en faisant ce dégât sur leurs terres. Ils ne purent supporter cet affront. Les deux armées étaient occupées dans les plaines de Vouglé, près de Poitiers. Vaincu par les plaintes et les murmures de ses soldats, Alaric se décida à accepter la bataille et à sortir de ses retranchemens. L'évêque de Poitiers, sujet du roi toulousain, fit allumer des signaux convenus avec Chlodewig, et une autre trahison livra aux Francs le coté faible du camp où les Visigoths s'étaient fortifiés. Ces deux faits ont été transformés en miracles, et naturellement expliqués à la gloire du vainqueur. Les Visigoths combattirent avec plus de courage qu'on n'avait osé l'espérer, de la mauvaise organisation de leur armée et des germes funestes qui la travaillaient; pendant quelques momens les Francs plièrent; mais la défection d'un corps de Gaulois les affaiblit tout à coup et jeta la confusion et le découragement parmi eux.

Quoique cette circonstance décisive ne fût presque que le coup d'essai d'Alaric dans le commandement et la conduite, il se montra digne de ses valeureux aïeux par son courage et sa bravoure. Il fit des prodiges; mais cette brillante intrépidité personnelle ne pouvait racheter son inexpérience; son armée combattit au hasard, sans ordre, sans tactique; Alaric lui-même ne put se garantir des périls d'une mêlée affreuse. Quelques chroniqueurs rapportent qu'il lutta avec Chlodewig presque corps à corps; le roi franc, dans son animosité et aussi pour compléter sa victoire, le cherchait dans tous les rangs. Il le rencontra enfin, entouré d'une faible escorte déjà épuisée et à moitié détruite. Chlodewig lança son cheval sur Alaric, et d'un formidable coup de sa francisque, il le démonta; le cruel vainqueur l'acheva sans pitié, foula son cadavre aux pieds, et se tournant vers ses compagnons, il leur dit : « Allez annoncer que la bataille est finie. »

En effet, dès que le bruit de la mort d'Alaric fut répandu parmi ses troupes, elles se mirent à fuir dans le plus épouvantable désordre, et Chlodewig resta maître du champ de bataille et d'un immense butin.



MORT D'ALARIC II.

J'ai oublié de dire que lorsque Chlodewig marchait contre le roi visigoth, il reçut d'Anastase-Dicore, empereur des Grecs, une couronne et les titres d'Auguste, de consul, de patrice. Il en revêtit solennellement les insignes dans l'église de Saint-Martin, à Tours, et cette cérémonie sans importance apparente, contribua puissamment à lui rendre plus amie la masse de la population. Les gallo-romains, le voyant combattre les Barbares, décoré du costume de patrice romain, crurent presque retrouver leur splendeur, et lui décernèrent d'enthousiasme le titre de *libérateur des Gaules*.

Les résultats de la bataille de Vouglé furent immenses; elle consacra la royauté franque sur le territoire gaulois, comme la bataille de Tolbiak la garantit des entreprises des nations germaniques. C'est à ces deux victoires que commence réellement la monarchie française.

Isidore Roland.

SCÈNES DE LA VIE DU CARDINAL LA BALUE.

1432.

Deux frères quêteurs, je ne sais de quel ordre, mais appartenant à un des plus pauvres couvens du Poitou, arrivèrent un jour d'été, vers l'heure accablante de midi, dans un village nommé l'Angle. C'étaient deux vieillards de soixante-dix ans ou à peu près. Ainsi c'est moins à la paresse proverbiale des moines, qu'aux infirmités et à la faiblesse de l'âge, qu'il faut attribuer les doléances des bons pères sur les ennuis et les inconvéniens de traîner la besace monacale.

— Mon frère, dit l'un d'eux, je ne sais si la nature vous a départi plus de forces qu'à moi; mais, en conscience, je n'ai plus un mois de vie, s'il me faut

continuer à faire la quête pour la communauté; les jambes et l'baleine me manquent..... je n'en puis plus....

— Frère Jacques, mon destin ne vaut pas mieux que le vôtre; voici plus d'un demi-siècle que je parcours ces villages, et il me semble que j'ai bien fait ma part...Je succombe, soit dit sans fantaisie, car Dieu m'est témoin que, s'il me restait un brin de vigueur, je l'emploierais à vous soulager.... D'ailleurs, si je compte juste, je suis de quelque chose plus vieux que vous, mon frère; car, vienne la Saint-André, et je ferai mes soixante-douze ans, tandis que vous avez jusqu'a la Chandeleur pour attraper vos soixante-et-onze...

— C'est bien dit, frère Sylvestre; mais mon asthme peut compter pour quelques années...

— Ah! mon père, je voudrais n'avoir pas à vous reprocher que vous oubliez dans ce moment à quel point je suis affligé de maux de tête et de fièvre!.....

— Je ne l'oublie en aucune façon, soyez-en sûr; et j'espère que nos misères plaideront un peu pour notre indignité devant la justice du ciel...

— Voilà une bonne parole; elle me redonne courage... Pourtant souffrez que nous nous reposions un instant, mon frère; aussi bien on sonne l'angélus qu'il faut tenir en honneur par la prière; et je crois qu'il est décent de laisser achever le repas des bons paysans, avant de se présenter pour la quête...

Les deux moines s'acheminèrent vers une maison adossée à l'église et dont le banc de pierre était à l'abri du soleil. Le frère Sylvestre se débarrassa de la besace, et, l'angélus pieusement achevé debout, les vieillards s'assirent. On causa des gens du village, paternellement et avec intérêt, un peu du couvent, mais avec un léger grain de satire. Cependant, quand il fallut repartir, le sac aux aumônes parut aussi lourd qu'auparavant. Frère Jacques, qui s'en chargea cette fois, le trouva intolérable, mais ne l'aurait pas voulu laisser prendre à son confrère, car les deux bons moines étaient grands amis, et loin de se plaindre l'un de l'autre, ils luttaient ordinairement de générosité. Mais ils se plaignaient assez volontiers d'une manière qu'on pourrait dire abstraite, et qui ne s'attaque à personne, quoiqu'incriminant tout le monde. Enfin, ils convinrent de s'adjoindre un enfant du village pour les aider, et aussitôt ils pensèrent à un pauvre meunier qui demeurait au bord du village. Ce meunier avait un garçon de douze ans environ, et il ne demanderait certes pas mieux que de l'abandonner aux bons pères. Ils hâtèrent leur quête dans le village de l'Angle, et bientôt ils furent au moulin.

Le meunier était sous sa porte; il regardait partir un de ses fils qui conduisait un petit âne chargé de farine. Quand il aperçut les moines, il les salua profondément.

— Mes pères, je suis bien pauvre aujourd'hui; cependant pour être agréable à Dieu...

— Mon fils, reprit le frère Jacques, gardez vos petites ressources pour votre famille qui en a besoin.... Le couvent se passera aujourd'hui de votre offrande... La sécheresse de l'été a tari le ruisseau qui donne la vie à votre moulin. Vous ferez selon vos intentions charitables, quand la moisson sera rentrée et que la pluie d'automne fera tourner votre meule... Où est votre petit Jehan?

— C'est un mauvais gars, messeigneurs... Ne lui baillez point, de cette fois, de vos jolis agnus. Il a menti à sa mère, et m'a fait larcin de neuf deniers...

— Il ne faut point le laisser manquer aux commandemens de Dieu de cette sorte, continua le moine... Votre enfant est bien jeune; il ignore peut-être qu'il a péché... Donnez-nous-le; nous le corrigerons; vous êtes pauvre et avez une grosse famille; nous sommes vieux et avons besoin d'un garçon pour porter nos aumônes. S'il s'amende, on lui donnera un peu de teinture latine au couvent, et, s'il comprend les voies du Seigneur, peut-être en ferons-nous un gentil clerc... Qu'en pensez-vous, brave homme?

Le meunier s'excusa sur l'indignité de Jehan et se répandit en remercîmens auprès des deux religieux. Le père entra dans la maison, et, à un énergique appel, le petit Jehan accourut d'un bout opposé. Il se présenta avec une certaine assurance, et, sur la demande que lui fit le frère Sylvestre s'il voulait les suivre de village en village pour porter leur besace, il répondit très gracieusement que ce lui serait grand honneur et joie d'être le servant de si nobles seigneurs....

Après avoir mis sa meilleure veste et chaussé des sabots à ses pieds nus, l'enfant embrassa son père; celui-ci lui fit de grandes recommandations d'être sage et de tenir bonne foi aux révérends pères. Après quoi, il chargea gaiement ses épaules du sac aux quêtes, et les moines l'emmenèrent.

Tel fut le premier pas de la carrière du cardinal Jean Balue.

1442.

Les moines tinrent parole au meunier de l'Angle. Avec eux le petit Jehan apprit un peu de latin, de grammaire et de littérature. Au bout de quelques années, il fut placé chez l'évêque de Poitiers, Juvénal des Ursins. L'évêque avait une nombreuse maison; mais il avait rapidement distingué, parmi ses serviteurs, la facilité d'intrigue et l'adresse de la Balue; celui-ci s'empara peu à peu de la confiance et de l'amitié du prélat; on ne sait pas trop si la Balue se concilia les bonnes graces de Juvénal des Ursins par des actions peu dignes de louange, telles que l'espionnage, la délation et le mensonge, ou par les agrémens de son esprit, son caractère vif et intelligent, sa finesse et sa pénétration en toutes choses. Quelques biographes ont expliqué sa faveur auprès de l'évêque par la première de ces considérations, et, sans accepter pleinement ce jugement, il ne faut point le mépriser; car Balue ne se distingua jamais par la moralité et les grandes qualités d'une ame vertueuse, au contraire.

Des plus modestes emplois du palais épiscopal..

s'était successivement élevé jusqu'aux plus importans; et, sur la fin de la vie de Juvénal, il exerçait les fonctions de lecteur intime, bibliothécaire, secrétaire et intendant. Il avait dépossédé tous les vieux serviteurs de la confiance de leur maître, supplanté les petites ambitions et accaparé pour lui seul toutes les intentions généreuses dont l'évêque voulait récompenser chaque service, chaque dévouement.

Juvénal des Ursins étant tombé malade, Balue comprit que le moment était favorable pour emporter la première difficulté qui entravait son ambition, la pauvreté. Il multiplia ses soins intéressés auprès du malade, l'entretenait de ses affaires, lui rendait compte de tous les mouvemens qui se fesaient dans la maison et le diocèse, discrédita le zèle de tous les gens de service en le taxant d'hypocrisie et d'avidité, et s'insinua si habilement dans la volonté de l'évêque, qu'il en resta le maître.

Juvénal était d'un caractère faible et irrésolu, sa piété ne l'avait pas garanti des craintes de la mort, et le désordre qui accompagne toujours les derniers momens des hommes investis de grandes fonctions, avait surtout frappé son imagination. Cette situation était très propre à faire prospérer les manœuvres de la Balue. Il n'y manqua pas.

Balue quittait rarement la chambre de l'évêque; le soin d'une surveillance ombrageuse le clouait auprès du lit de cet homme dont il convoitait la dépouille; tout lui était devenu suspect, les médecins, les confesseurs, jusqu'aux simples visiteurs qui venaient s'informer par bienséance ou par affection de l'état du malade. Son avidité était souvent barbare, au point de ne ménager ni les souffrances, ni l'irritabilité du patient. Sous les apparences du désintéressement et de la sensibilité, il meurtrisait à plaisir le cœur de Juvénal, et l'on eût dit qu'il se hâtait d'appeler la mort.

— Voyez, Messire, lui disait-il, comme tout ce monde tourne curieusement autour de vous; l'un espère votre sainte mître, l'autre vos domaines; celui-ci compte les heures qu'il lui faudra encore attendre pour envahir une prébende promise par votre successeur; celui-là en veut à quelque belle fonction clérsicale de votre diocèse. Ah! certes, ce ne sont point de bons chrétiens, ceux qui viennent ainsi étudier ce qui reste de vie à leur pasteur!.. L'esprit de l'Évangile n'est pas non plus parmi les gens de votre maison; au lieu de prier pour votre santé et le bien de votre ame, ils devisent déja des largesses de votre testament, de la crainte d'être renvoyés de votre palais; et, s'ils savaient qui sera évêque après vous, si Dieu vous appelle à l'autre vie, ils iraient déja faire leur cour au nouveau maître du diocèse de Poitiers... La malice des hommes est grande, et le désir des biens du monde les rend ingrats envers Dieu et infidèles aux préceptes de notre sainte église.

— Mon fils, est-il bien vrai que mes serviteurs aiment si peu un maître qui leur a toujours été indulgent et paternel?.. Pas de prières, pas de regrets pour moi... Ai-je mérité cette dureté de leurs cœurs.

— Hélas! monseigneur, les ingrats qui vous doivent tant, vous oublient même avant que vous soyez mort!

— C'est égal, Jehan, pardonnons-leur; il faut les plaindre, et prier que Dieu leur envoie sa grace.

— Vous avez raison, mon cher maître, et j'ai déja fait selon vos désirs. Que votre ame est bonne! que vos vertus sont humbles et pleines de miséricorde!.. Ce matin, j'ai fait dire quatre messes toutes particulières et dont le divin mérite est partagé selon les intentions de votre cœur... Il y en a deux qui demandent au ciel le bonheur de vous conserver encore dans ce monde pour notre soulagement et édification, ou, si vous devez quitter votre troupeau, le rachat entier des purifications du purgatoire... Les deux autres implorent la conversion des brebis endurcies et surtout l'amendement de celles qui vivent au plus heureux endroit du bercail : je veux dire sous vos yeux, dans votre maison...

— Jean, il faut être doux envers les pauvres, et déposer la rigueur chrétienne pour ceux qui craignent de perdre l'aisance en laquelle ils ont longtemps vécu....

— Oui, Messire; mais les commandemens de Dieu veulent aussi qu'on se garde d'encourager l'amour des choses terrestres.. Craignez d'enrichir vos serviteurs, si vous portez intérêt au salut de leur ame....

— Je fais cas de bon conseil, répondit lentement l'évêque; car ce sophisme avait pris de l'autorité sur sa conscience. Balue qui s'en aperçut continua :

— Les hommes sont peu de chose, n'est-ce pas, monseigneur? Il n'y a que les grandes communautés qui représentent la foi et peuvent quelque bien dans l'emploi de la charité... Les richesses disséminées ne profitent qu'à faire naître l'avarice, l'usure et d'autres vices honteux... Restreignez les largesses particulières et étendez celles qui vont aux établissemens de la religion, aux monastères, aux églises, ou bien encore, choisissez quelque fidèle ami, un serviteur détaché des vanités du siècle, que vous chargerez de distribuer vos générosités.

A ces mots, Juvénal des Ursins sembla s'assoupir et ferma les yeux. Balue continua son discours. Sa position servile et hypocrite l'empêcha de voir que l'évêque dormait ou méditait; il avait le regard baissé, et son corps ployé humblement ne venait que jusque aux deux tiers du lit élevé de l'évêque.

Quelques jours après, le prélat se trouva plus mal, et il disposa de sa fortune et de ses biens dans le sens que Balue avait indiqué. Le testament nommait, en outre, le fils du meunier exécuteur général des volontés du défunt.

1458. — 1469.

Balue trompa cruellement les desseins de l'évêque de Poitirs. Il frustra adroitement tous les légataires de Juvénal des Ursins, s'appropria la part qui leur revenait dans les dispositions de son testament, et se trouva ainsi, par surprise et par fraude, maître

d'une immense fortune et riche de l'influence que lui donnait la faveur du prélat. Il pensa aussitôt à se pousser dans les honneurs et le pouvoir. Son caractère ecclésiastique l'adressait de préférence aux dignitaires de l'église. A cette époque, Jean de Beauvau était évêque d'Angers; Balue sollicita d'être attaché à sa personne; il l'obtint, et Beauvau l'emmena avec lui, en qualité de secrétaire, dans une de ses ambassades à Rome; Balue avait enfin trouvé un théâtre digne de ses talens pour l'intrigue; la souplesse naturelle de son esprit se développa encore à Rome, et s'enrichit de toutes les ruses du génie italien. En peu de temps, ses aptitudes diplomatiques devinrent célèbres dans les chancelleries françaises et étrangères, et on prédit une haute fortune à cet homme qui joignait à une incroyable fertilité de ressources, une profonde dissimulation et la plus savante hypocrisie. Le seigneur Charles de Melun, vivement frappé de l'habileté de la Balue, en parla souvent au roi Louis XI qui était monté sur le trône en 1461. Ceci se passait en 1465. On sait que Louis XI affectionnait les hommes de bas lieu, soit qu'ils dussent le servir avec plus de zèle dans ses projets d'abaisser les grands, soit que, lui devant tout, leur fortune et leurs honneurs, et exposés à tout perdre selon ses fantaisies, il en espéra plus de fidélité et d'obéissance. Cet esprit souple, intrigant, habile à semer la division, plut au roi par les traits de ressemblance qu'il avait avec lui. Tristan, le grand prévôt, Olivier, le barbier, et Balue, voilà bien les trois hommes qui convenaient le mieux à Louis XI, esprit trivial, vulgaire, roi bourgeois, s'il en fut jamais. Balue gagna entièrement la faveur du roi et fut revêtu des fonctions de ministre d'état. Tout allait à cette imagination insatiable, les mouvemens politiques, les inspections religieuses, les revues militaires; et l'on connaît le mot du comte de Dammartin, qui commandait les troupes royales. Balue, monté sur une mule et couvert de son rochet, passait une revue; le comte de Dammartin s'approcha du roi : « Sire, lui dit-il, permettez que j'aille à Evreux » faire l'examen des clercs et les fonctions de l'évêque, » puisque M. Balue exerce les miennes et passe en » revue l'armée ». Nommé un des gouverneurs de Paris, dans la guerre du *bien public*, il faisait la ronde de nuit au bruit des clairons et des trompettes, ce qui lui valut les brocards de la noblesse et des soldats.

Quoique Balue fût évêque d'Evreux, les grands seigneurs ne cessaient de railler son origine, la bassesse et l'obscurité de sa famille. Il n'était pas encore assez puissant pour se venger ouvertement de toutes les humiliations dont on l'accablait. Il avait bien préludé à quelques essais de tyrannie, mais Louis XI n'était pas encore assez affermi vis-à-vis des grands pour prêter les mains aux rancunes de son ministre. En attendant qu'il pût faire des victimes, Balue avait entretenu ses ressentimens en inventant des moyens de torture; c'est ainsi qu'il avait peuplé la Bastille de ces fameuses cages de fer qui devaient servir aux régimens du roi et ajouter, pour le compte du ministre, quelque chose de plus dur et de plus douloureux qu'une captivité ordinaire. Ce raffinement barbare était comme la part de Balue dans l'impôt des supplices que la couronne levait sur la turbulente noblesse du XVe siècle. — Louis XI finit cependant par sentir que le crédit de son premier conseiller avait besoin du secours d'une importante dignité; il ne pouvait ou ne voulait la lui donner lui-même, dans la crainte de le rendre trop présomptueux ou trop entreprenant. L'église romaine d'ailleurs, à laquelle Balue appartenait, disposait encore d'un grand prestige, et c'est à elle que le roi demanda d'élever la position morale et l'influence de son ministre. La cour de Rome résista assez long temps au désir du roi de France. Vindicatif et cruel, avare et fastueux, arrogant et ingrat, jusqu'à mettre au même rang le bienfaiteur et l'ennemi, Balue inspirait une vive répugnance aux cardinaux; ses amours licencieuses et le bruit de son aventure de la rue Barre-du-Bec où il fut blessé de deux coups d'épée pour une rivalité de galanterie, ne le recommandaient guère non plus à la distinction du pape. Cependant le souverain pontife, fatigué des instances que les ambassadeurs de Louis ne cessaient de faire auprès de lui, jeta enfin sa pourpre romaine sur l'indignité de Balue. Rome lui imposa aussi, pour prix de sa faveur, d'obtenir l'enregistrement au parlement de l'édit que supprimait la *pragmatique-sanction*. Mais le parlement, entraîné par le courage et l'éloquence de saint Romain, résista aux prétentions du roi, et celui-ci, vaincu lui-même par la fermeté et les remontrances des magistrats, abandonna le projet de destruction des libertés gallicanes.

Louis XI et le cardinal s'entendaient à merveille sur toutes choses, et le roi allait enfin entrer complètement dans le système qu'il méditait depuis long-temps, la ruine du pouvoir de la noblesse, de cette noblesse qui venait de sauver la France avec Charles VII, le père de Louis XI. Cependant, avant de se lancer dans cette œuvre capitale, il restait une importante difficulté à résoudre; les affaires étaient fort embrouillées avec le duché de Bourgogne, et, dans le désir de les terminer promptement, Louis XI avait quelque velléité d'aller en personne vers son cousin Charles-le-Téméraire. Le roi exposa la situation à Balue et lui demanda son avis, sans lui dire toutefois qu'il était disposé à se rendre auprès du duc de Bourgogne. Balue fut mal inspiré; il conseilla du premier coup ce maladroit voyage de Péronne, où Louis se livra si légérement aux mains de son ennemi, et dont il se tira avec autant de bonheur que d'habileté. Louis XI, livré à lui-même, n'eut pas fait cette faute; aussi Balue lui devint odieux, et déja alors il le soupçonna de trahison. Pourtant il cacha son ressentiment et attendit une nouvelle occasion. Elle se présenta peu de temps après, lorsque le roi offrit une entrevue à son frère le duc de Berry, pour régler l'échange de la Guyenne contre la Brie et la Champagne devenue l'apanage du duc par le traité de Péronne. Balue écrivit au duc de se garder de cet arran-

gement; qu'il avait pour but de l'isoler de son ami, le duc de Bourgogne, afin de les détruire ensuite aisément. Sa lettre tomba entre les mains des espions qui surveillaient continuellement les frontières de Bretagne et de Normandie pour intercepter les correspondances de Charles-le-Téméraire avec ses alliés. Cette preuve de félonie suffisait pour perdre Balue; mais le pape revendiqua le privilége qu'avaient les cardinaux d'être jugés par leurs pairs et devant le consistoire. On devait instruire le procès en France et prononcer la sentence à Rome. Louis XI suspecta l'impartialité des cardinaux, et ne voulut pourtant pas décliner la compétence du consistoire dans la crainte d'irriter le pape. Il trancha l'embarras de sa position par une sorte de juste milieu où il entrait plus de violence que de ruse. Il arrêta le procès de Balue et fit mettre le ministre en prison. Cette chûte de Balue eut lieu en 1469: il avait alors quarante-huit ans. — Par une cruelle ironie, et que le cardinal sentit vivement, Louis XI le fit enfermer dans une de ces cages en fer de huit pieds en carré, qu'il avait imaginées lui-même. L'imagination seule peut concevoir l'horreur de ce supplice; les ténèbres, le froid, la faim, l'impuissance de faire le moindre mouvement, nulle espérance d'être délivré, telles étaient les affreuses conditions de cette captivité presque unique dans les inventions de la tyrannie. Plus près de nous, il y a un autre exemple du danger qu'on court à faire des inventions en faveur de la cruauté politique. Le docteur Guillotin aussi, quoiqu'il n'eût pas inventé sa machine pour servir le crime, fut une des premières victimes, la première même, je crois, de l'instrument fatal auquel il a, en outre, laissé son nom.

1472.

Balue languissait depuis douze années à la Bastille, et nulle de ses prières n'avait encore pu fléchir la dureté moqueuse du roi de France. Le prisonnier sentait chaque jour s'affaiblir ses forces, mourir sa patience; l'âge glaçait son énergie morale et sa vigueur physique; il allait succomber enfin. Mais le temps n'avait pas non plus épargné le roi; des maladies cruelles, étranges, compliquées encore de singuliers phénomènes moraux, avaient amené Louis XI plus près du tombeau que ne l'était le cardinal.

Captif lui-même au Plessis, esclave de ses propres terreurs, Louis XI expiait ses royales vengeances par des remords qui sont devenus célèbres dans notre histoire. — Son caractère ombrageux et inquiet s'était augmenté de toutes les petitesses que la peur et l'abus pouvaient y développer; mais en même temps, une faculté nouvelle, inconnue jusqu'alors dans cette ame singulière, y prit naissance. Dans ses sombres accès de défiance, dans ses épouvantes puériles, Louis condamnait, proscrivait avec une activité qui tenait du délire; dès qu'un peu de santé ressuscitait ce corps infirme et brisé, la raison et la prière trouvaient le moyen de lui faire rendre quelqu'unes des victimes de sa monomanie; alors Louis se laissait aller au pardon, à la clémence, à la générosité. Quand une voix courageuse lui peignait ses iniquités et ses rigueurs exagérées, quand on invoquait la colère de Dieu, qu'on le menaçait de l'abandon de Notre-Dame d'Embrun, on pouvait espérer d'arracher un captif aux prisons, un condamné à l'échafaud, si pourtant il ne s'était pas volontairement mis dans l'impossibilité de faire grace par une trop prompte exécution de la sentence.

Un de ces bons et rares momens arriva aussi pour le cardinal la Balue.

Le roi avait horriblement souffert de corps et de conscience pendant plusieurs semaines; confiné dans une petite chambre, presque solitaire par l'ordre de son médecin, il aspirait avec un désir immodéré au bonheur de revenir à un peu de force, au grand air de ses belles forêts, à l'exercice de la chasse et du cheval. Il promettait tout à son médecin, comme un enfant, pourvu qu'il ne le laissât point mourir. Enfin, une heureuse convalescence lui laissa entrevoir qu'il règnerait et chasserait encore. Dans un de ces momens où le cœur, partagé entre le souvenir du danger et la joie d'y avoir échappé, est mieux disposé à la clémence, Louis XI reçut la visite du légat du pape, Julien de la Rovène.

Ah! M. le cardinal, lui dit le roi, me voilà encore redevenu bien portant et joyeux; quelles tristes choses que la solitude et l'esclavage de la maladie!

— Vous dites bien vrai, sire, et les malades ne sont guère plus heureux que les prisonniers.

— Les prisonniers, reprit le roi, les prisonniers, c'est bien une autre affaire... Ils l'ont mérité eux.

— Sans doute; mais quels que soient les mérites de votre majesté, ne pensez-vous pas que vous ne sauriez être agréable à Dieu? Et comment le ciel punirait-il, même les plus légères fautes du sage, si ce n'est en le frappant par son corps?

— Oh! Dieu et notre bonne Dame me préservent de ne pas porter sans murmure la croix qu'il leur plaît de m'imposer pour mes péchés!.. Je ne me plains pas d'avoir souffert; je rends des actions de grace en reconnaissance de la bonté du ciel qui s'est satisfaite de si peu...

— N'est-ce pas, sire, qu'on éprouve une grande joie quand on retrouve un bien dont on désespérait? N'est-ce pas que vous êtes tout heureux d'avoir recouvré vos forces et votre santé, la santé qui est la liberté des rois? N'aimeriez-vous point de signaler cet événement par quelque bonne œuvre?

— J'y ai pensé, monsieur le cardinal; je fonde une chapelle en l'honneur du saint que l'église a fêté le jour de ma délivrance.

— Pieuse action, monseigneur, qui honore le chrétien; mais le roi ne fera-t-il rien? Votre cœur ne s'est-il pas encore ouvert à la miséricorde en faveur de quelqu'un de vos prisonniers?

— J'ai fait grace à trois braconniers qui avaient été condamnés à la potence.

— Cet acte de clémence vous sera compté devant Dieu, sire. Mais n'oubliez pas toujours les illustres

coupables, autrement vous ne semblez être clément qu'envers vos moindres ennemis, et craindre ceux qui sont d'un rang élevé... M. Balue, notre frère en Dieu, n'a-t-il pas assez racheté ses fautes ?

— Ah ! monseigneur le cardinal, dites plutôt ses crimes...

— Crimes ou fautes, qu'importe ? La clémence ne compte point avec les malheureux, surtout quand la pénitence a été assez dure et assez longue...

Cette conversation avait rendu Louis XI rêveur. Il promit au légat de s'intéresser à son désir et aux vœux du pape, et ajouta que si la liberté de M. Balue ne lui paraissait pas, après mûre réflexion, dangereuse pour l'état, il le délivrerait.

Quelque temps après Louis XI alla lui-même à la Bastille, ordonna la mise en liberté du captif, et l'ayant reçu à sa sortie de la cage de fer, lui annonça qu'il lui fesait grace du reste de sa peine.



LOUIS XI FESANT GRACE A LA BALUE.

Balue se jeta aux genoux du monarque, se confondit en vives actions de grace, et versa même des larmes de repentir et de reconnaissance. Mais cette première crise de joie une fois passée, il se défia de la malignité de Louis et craignit une rechute de vengeance. Il se retira prudemment auprès du pape, devint successivement évêque d'Albano et de Préneste, et termina ses jours à Ancône l'an 1491.

Après la mort de Louis XI, la cour pontificale l'avait envoyé comme légat à *la terre*, en France ; mais sa patrie n'avait pas oublié les malheurs que ses brigues lui avaient attirés ; Balue trouva aux portes de Paris (1484) un arrêt du parlement qui lui défendait l'entrée de la ville. Il offrit d'accepter toutes les restrictions qu'on voudrait mettre à ses pouvoirs ; ces concessions n'aboutirent à rien. Au milieu de ces embarras Sixte IV mourut, et le cardinal se hâta de gagner Rome, où son titre le rappelait pour assister au conclave.

Albert RIAUX.

MADAME DE MAINTENON.

I.

LE GEOLIER DE LA PRISON DE NIORT.

Pierre-Mac-Curtin geolier des prisons de la conciergerie de Niort, causait tranquillement avec sa femme et sa fille devant un bon feu, le 26 novembre 1635. Aventurier écossais, il était venu chercher fortune en France, et n'y avait trouvé que les clefs d'une prison. Voué depuis vingt ans aux pénibles fonctions d'une profession si peu honorable, il avait été témoin de plusieurs morts tragiques, et avait entendu d'effrayantes révélations sur les abus du pouvoir. Son cœur s'était insensiblement accoutumé aux impressions les plus pénibles, et en 1635 on ne trouvait plus dans le vieux Mac-Curtin qu'un geolier impitoyable. Assis devant le foyer, il jetait des regards scrutateurs sur sa femme et sur sa fille qui parlaient à voix basse.

— Vous ne vous tairez donc jamais... s'écria-t-il en agitant toutes ses clefs... Allez plutôt à la chapelle prier Dieu pour que madame d'Aubigné accouche heureusement.

— Madame d'Aubigné est donc en mal d'enfant ? répondit la femme du geolier...

— Depuis hier, Marthe, et si tu allais avec Laurine implorer l'intercession de Nôtre-Dame la-Noire, ce serait une bonne œuvre.

— Il fait bien froid, mon père, dit Laurine en serrant dans ses petites mains blanches les deux mains du vieux geolier... Les prisonniers n'ont pas de feu..

— Du feu, ma fille... répliqua Mac-Curtin en riant à gorge déployée ?... Les hérétiques n'ont pas besoin de feu dans ce monde ; ils auront bien le temps de se chauffer en enfer.

— Mac, dit la mère de Laurine, ce n'est pas bien à toi de te moquer ainsi d'une pauvre famille...

— Tu dis vrai, Marthe : je sens chaque jour mon cœur s'endurcir comme celui d'un bourreau. Mais aussi, pourquoi n'a-t-on fait qu'un geolier de Mac-Curtin !..

En prononçant ces paroles, il jetta à quelques pas de lui un trousseau de clefs : Marthe et Laurine n'osaient prononcer une seule parole tant ses yeux étaient étincelans de colère et d'indignation. La flamme des tisons éclairait cette scène digne d'être reproduite par un habile peintre ; le silence était profond, et on n'entendait d'autre bruit que les ronflemens d'un gros chien couché à la porte de la demeure du geolier. Tout-à-coup le dogue aboya avec force.

— Holà, Brutal, paix, paix ! dit Mac-Curtin ; tu éveillerais tous les prisonniers qui dorment dans les prisons de la conciergerie de Niort.

Le dogue se traina vers son maître, lui lécha les mains, et se coucha de nouveau sur la botte de paille, pendant que Mac-Curtin ouvrait la porte.

— C'est toi, Mathieu, s'écria-t-il en voyant entrer un jeune concierge...

— Oui, maître Mac-Curtin ; vous savez que depuis trois jours vous m'avez confié la garde du cachot où est enfermée la famille d'Aubigné...

— Oui Mathieu ; la noble dame a-t-elle mis au monde un enfant mâle ou une fille.

— Ni l'un ni l'autre, maître ; madame d'Aubigné sera morte demain, si le chirurgien de la prison ne vient à son secours.

— Diable, répéta plusieurs fois Mac-Curtin.. ceci devient sérieux : le comte de Neuillant, gouverneur de Niort, m'a dit que ma tête lui répondrait de la vie de madame d'Aubigné. Courons vite éveiller maître Cressan. Suis-moi, Mathieu, dit-il au jeune concierge ; et toi, Marthe, ajouta-t-il en se tournant vers sa femme, ne racontes pas à Laurine les histoires de revenant, et de curés qui reviennent de l'autre monde pour dire la messe à minuit : tu sais que ces sornettes lui font peur.

Après avoir parcouru de longs et ténébreux corridors, le geolier et le jeune concierge s'arrêtèrent devant une petite porte. Mac-Curtin frappa d'abord trois petits coups ; on n'ouvrit pas ; il frappa de nouveau et avec tant de force qu'une voix nasillarde se fit entendre dans l'intérieur.

— Morts dont j'ai disséqué les cadavres, s'écria Cressan, ne revenez plus me troubler dans mes études nocturnes ; c'est peine perdue ; je n'ai pas peur des trépassés.

— Nous ne venons pas de l'autre monde, maître Cressan, cria Mac-Curtin ; ne reconnaissez-vous pas ma voix ?

— Ah ! Ah ! c'est vous, maître geolier... je vais vous ouvrir ; à tout seigneur, tout honneur.

Un instant après, la petite porte roula sur ses gonds ; Mac-Curtin se courba pour entrer, et le concierge Mathieu attendit dans le corridor. La chambre du médecin de la prison de Niort, ressemblait au laboratoire d'un alchimiste. Une grosse marmite bouillait sur le feu ; des cartes géographiques, des mappemondes, les signes du zodiaque, des figures bizarres, couvraient les murailles, et Mac-Curtin, après avoir considéré attentivement ces divers objets, jeta les yeux sur maître Cressan dont le costume n'était pas moins bizarre Un bonnet de soie rouge cachait ses cheveux blancs, et il avait pour tout vêtement une longue robe bigarrée et parsemée d'os de morts en sautoir.

— Si vous n'êtes pas un damné nécromancien, s'écria Mac-Curtin, vous en avez au moins toutes les allures. Savez-vous que, si ma femme était enceinte, je ne lui permettrais pas d'entrer dans votre chambre.

— Puisque vous parlez de femme enceinte, répondit le vieux Cressan, vous me donnerez des nouvelles de madame d'Aubigné ; on m'a dit hier qu'elle était à la veille d'accoucher.

— Madame d'Aubigné se meurt, maître Cressan, et je suis venu pour vous prier de vous rendre à l'instant auprès d'elle.

— Oui, oui, Mac-Curtin, répondit Cressan ; je vais dépouiller ma robe de cérémonie. Un instant, et je suis à vous.

— Le vieux docteur a fait pacte avec le diable, ou Mac-Curtin est un sot, disait le geolier en examinant l'ameublement presque satanique de la chambre du vieux docteur.

— Partons, dit le docteur qui avait déja revêtu sa casaque jaune ; je ne veux pas qu'il soit dit dans la prison de Niort que madame d'Aubigné a mis au monde fille ou garçon sans le secours de mon art.

Le geolier qui s'était rappelé trop tard les instructions du comte de Neuillant, commençait à se repentir de sa négligence, et pressait la marche du vieux docteur. Mais ce fut en vain qu'il somma le concierge chargé de la garde de la famille d'Aubigné de lui ouvrir la porte. Il attendit une demi-heure environ. La porte s'ouvrit enfin.

—Que tout le monde entre, s'écria Constant d'Aubigné ; ma femme vient de me donner une fille, et demain je veux donner une fête à tous les prisonniers de la conciergerie de Niort.

Mac-Curtin se tint à l'écart et garda le silence par respect.

— Quel malheur ! s'écria le docteur Cressan..... Madame a accouché sans moi !... Maudit soit Mac-Curtin ! Une heure plutôt, et l'épouse de messire d'Aubigné était redevable de son heureuse délivrance aux merveilles de mon art.

Le vieillard ainsi désappointé, se livrait à toutes les extravagances de son ridicule désespoir.

— Quelle perte pour la médecine et pour ma réputation, répétait-il en portant instinctivement la main à sa rapière !

— Docteur, lui dit Constant d'Aubigné, je vous confie la santé de ma femme : vous m'en répondrez sur votre tête.

— Sur ma tête, monseigneur.

— Foi de gentilhomme, je vous percerai d'outre en outre avec mon épée si mal advient.

— J'en réponds sur ma tête, monseigneur, répliqua le vieux docteur en fesant une inclination profonde.

— Vous resterez auprès du lit de madame d'Aubigné, maître Cressan ?

— Je veillerai sur elle comme son ange gardien.

— Restez donc, et que les autres sortent, dit Constant d'Aubigné.

Le lendemain, tous les gentilshommes de la ville de Niort, catholiques et protestans, s'empressèrent de faire leurs félicitations au père et à la mère. Le duc de Larochefoucauld, gouverneur de la province du Poitou, et Françoise de Tiraqueau, comtesse de Neuillant, se rendirent sur le soir à la conciergerie.

— D'où me vient si grand honneur ? s'écria Constant d'Aubigné, en prodiguant à ses illustres visiteurs les démonstrations de sa reconnaissance...

— Nous avons appris que vous étiez père, répondit le duc de Larochefoucauld, et nous sommes venus tenir votre fille sur les fonts baptismaux. Vous ne vous y refuserez pas, jolie comtesse ?

— Non, monsieur le duc ; mais vous savez que messire Constant d'Aubigné professe la religion réformée.

— Qu'à cela ne tienne, madame... D'Aubigné n'est pas si entiché de ses croyances religieuses qu'il ne consente à ce que sa fille soit baptisée par un prêtre catholique.

— Je consens à tout, M. le duc.

— Faites donc appeler le père Jean-Baptiste, religieux de l'ordre de Saint-François.

— Il sera ici demain matin, madame la comtesse de Neuillant, répondit d'Aubigné.

L'épouse du gouverneur de Niort, s'entretint quelque temps avec la dame d'Aubigné, tandis que le duc de Larochefoucauld communiquait au mari quelques nouvelles arrivées la veille de la cour.

— Dans quelques jours, lui disait-il, vous serez transféré au *Château-Trompette* à Bordeaux, et je suis persuadé que le roi vous ferait grace, si vous vouliez abjurer l'hérésie.

— Jamais, M. le duc, répondit d'Aubigné ; je suis déja accoutumé à vivre dans les prisons.

— Quel entêtement, mon cousin...

— M. de Larochefoucauld, Théodore Agrippa d'Aubigné, mon aïeul, était hérétique comme moi ; néanmoins, il servit toujours avec zèle Henri IV, son roi.

Cet entretien se serait long-temps prolongé sans les instances de madame de Neuillant qui voulait sortir de la conciergerie.

— Ils sont condamnés à vivre dans les prisons, dit-elle au duc de Larochefoucauld ! Cette pauvre enfant qui vient de naître passera ses premières années dans l'ombre d'un cachot !... C'est infâme ! M. le duc !

— Il ne nous est pas donné de sonder les secrets de la politique du cardinal de Richelieu, ministre de Louis XIII, répondit Larochefoucauld.

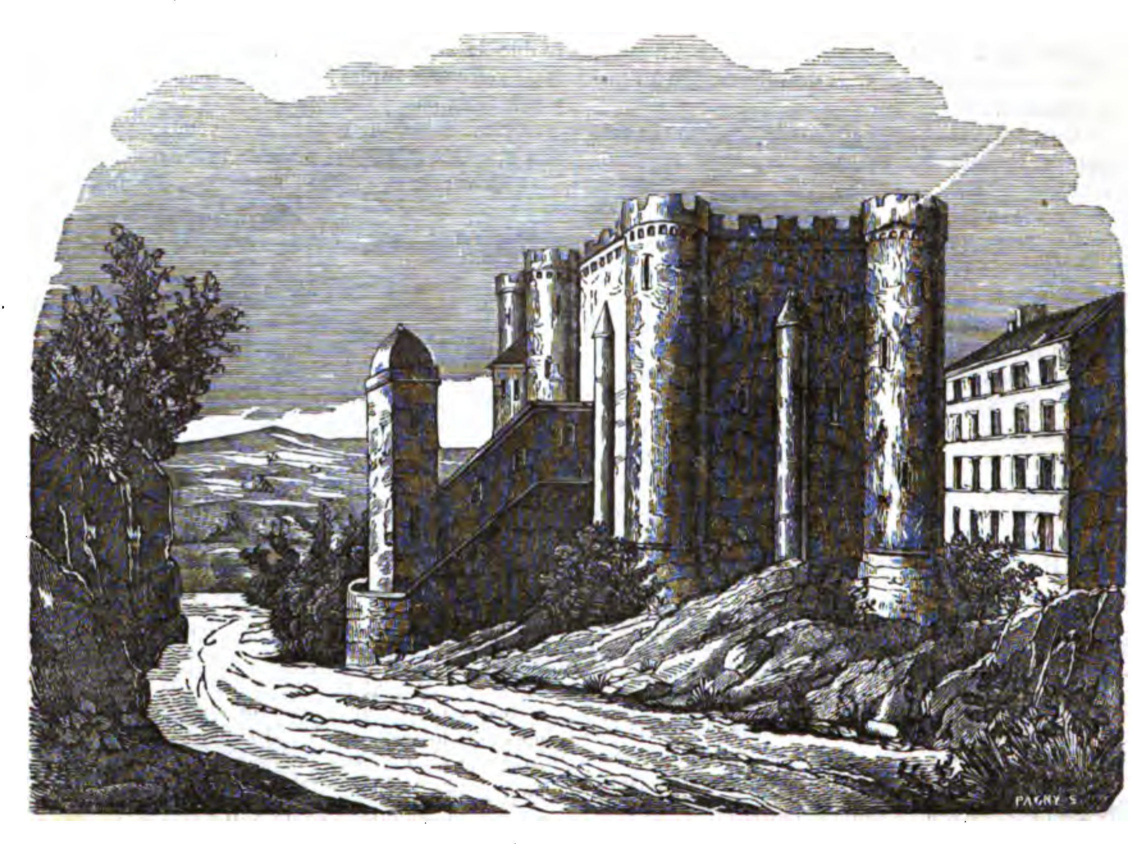
Le baptême fut célébré avec une magnificence digne du parrain et de la marraine. Toute la noblesse de la ville de Niort et des environs voulut assister à la cérémonie. Le père Jean-Baptiste s'empressa de se rendre à l'invitation du duc de Larochefoucauld, et baptisa la fille de d'Aubigné.

— Que Dieu te préserve des erreurs de l'hérésie, ma fille ! s'écria le religieux en versant l'eau régénératrice du baptême.

Puis, se tournant vers le duc de Larochefoucaud et madame de Neuillant, il leur dit :

— Cette fille, née dans un cachot, sera un jour grande dans le monde, et les ennemis de son père s'estimeront heureux, s'ils peuvent obtenir quelque faveur de sa royale protection.

— Amen ! amen ! répliqua le duc de Larochefoucauld en souriant.



PRISON DE NIORT.

Les gentilshommes et les demoiselles qui avaient assisté à la cérémonie, se dirigèrent vers l'hôtel du gouverneur de la ville de Niort, où madame la comtesse de Neuillant avait fait préparer un festin magnifique. On rit beaucoup de la prédiction du père Jean-Baptiste; on s'entretint sur les chances que le sire d'Aubigné pouvait avoir de recouvrer sa liberté.

— Qui compte sans l'hôte est sujet à compter deux fois, dit le duc de Larochefoucauld. Je connais la tactique du cardinal-ministre. Il se gardera bien de rendre la liberté à notre cousin d'Aubigné, le plus fanatique de tous les gentilshommes protestans.

— Ce n'est pas bien, dit Raynolt de Saint-Jean d'Angeli : Jésus-Christ mangeait et buvait à la table des *Scribes* et des *Pharisiens.*

Le duc de Larochefoucauld fit un signe au jeune gentilhomme qui baissa les yeux et garda le silence. Aux délices du festin succédèrent les joies enivrantes du bal; on dansa toute la nuit à l'hôtel de madame de Neuillant, et les amis de d'Aubigné ne songèrent plus au pauvre prisonnier.

Françoise d'Aubigné fut nourrie d'abord dans la prison de son père; il est même probable qu'elle aurait passé les années de son enfance dans la conciergerie de Niort, si madame de Villette n'eût visité dans sa prison Constant d'Aubigné, son frère. Cette dame fut touchée de sa détresse, et amena les trois enfans au château de Marcay. La petite Françoise fut nourrie avec une sollicitude toute maternelle, et si madame d'Aubigné eût pu apprécier la tendresse et le dévouement de madame de Villette, elle n'eût pas songé à redemander sa fille. Mais l'imagination d'une jeune mère séparée de son enfant, s'exhalte bientôt et multiplie des dangers qui ne sont et ne peuvent être réels. Aussi, madame d'Aubigné redemanda sa fille qui lui fut ramenée au *Château-Trompette*, où elle avait été transférée avec son époux. Françoise passa deux ans dans cette forteresse, ne laissant échapper aucune occasion de témoigner à sa mère son amour et sa reconnaissance. Elle jouait souvent avec la fille du concierge; ces deux enfans ne pouvaient vivre l'une sans l'autre, et, plus tard, Françoise d'Aubigné, devenue grande dame, se plaisait à raconter ses souvenirs d'enfance.

— « Un jour, dit-elle, je jouais avec la fille du » concierge qui avait un ménage en argent; vous

» n'êtes pas aussi riche que moi, me dit la jeune es-» piègle.

» Cela est vrai, lui répondis-je; mais je suis de-» moiselle, et vous ne l'êtes pas ».

Constant d'Aubigné sortit de sa prison en 1639; il ne voulut jamais consentir à abjurer le calvinisme, et voyant qu'il n'y avait pas de sûreté pour lui en France, il s'embarqua pour la Martinique. Pendant la traversée, la petite Françoise tomba si dangereusement malade qu'on la crut morte; on était déja sur le point de la jeter dans les flots, lorsque sa mère s'aperçut qu'elle respirait encore et conservait un reste de chaleur.

D'Aubigné, arrivé à la Martinique, réussit d'abord dans quelques affaires, et tout fesait entrevoir à la malheureuse famille un avenir plus heureux, lorsque sa femme partit pour la France dans le but de réclamer des biens auxquels elle avait des droits.

Pendant l'absence de son épouse, d'Aubigné joua et perdit tout ce qu'il possédait en Amérique. Il mourut vers l'an 1645, laissant à sa famille si peu de ressources, que madame d'Aubigné, en repassant en Europe, fut obligée de laisser Françoise, sa fille, entre les mains d'un créancier. Cet homme, montrant plus de générosité qu'on n'était en droit d'en attendre d'un usurier, fournit pendant quelque temps à tous les besoins de mademoiselle d'Aubigné, et la fit même ramener en France après avoir payé son passage.

Madame de Villette n'eut pas plutôt appris le retour de sa fille, qu'elle s'empressa de prier la mère de la lui confier de nouveau. La veuve de Constant d'Aubigné craignant que sa belle-sœur ne déterminât la jeune Françoise à embrasser le protestantisme, hésita long-temps : mais n'ayant d'autre perspective que la misère, elle y consentit à regret. Ses craintes ne tardèrent pas à se réaliser, et elle eut la douleur d'apprendre que Françoise avait cédé aux instigations de madame de Villette qui fesait profession d'hérésie. Mademoiselle d'Aubigné, heureuse de pouvoir suivre son penchant à secourir les pauvres, répondait à ceux qui l'exhortaient à rentrer dans la religion catholique :

— Oui, je serai catholique, à la condition que vous ne m'obligerez pas à croire que madame de Villette, ma tante, sera damnée.

Elle résista à toutes les exhortations, et madame de Caylus qui voulait faire sa cour à la reine mère en ramenant au bercail cette brebis égarée, obtint du roi un ordre pour retirer mademoiselle d'Aubigné des mains de sa tante. De concert avec madame de Neuillant, elle mit tout en œuvre pour triompher de la résistance de la jeune Françoise; les promesses, les conférences n'aboutirent à rien, et madame de Neuillant, désespérant de réussir, se détermina à employer la voie des humiliations. La fille de Constant d'Aubigné fut reléguée avec les domestiques; les détails les plus abjects ne purent la rebuter; on eut recours au dernier moyen, et on la mit au couvent des Ursulines de Niort. Cédant aux plus vives instances, elle consentit enfin à abjurer le calvinisme.

II.

LE POËTE SCARRON.

La jeune néophite n'eut pas plutôt changé de religion, que madame de Villette refusa de payer sa pension. Les ursulines de Niort n'étant pas assez riches pour la garder gratuitement dans leur couvent, la supérieure lui dit, les larmes aux yeux :

— Ma fille en Jésus-Christ, avant de vous annoncer votre prochain départ de cette sainte maison, j'ai parlé à madame la comtesse de Neuillant, qui a refusé de faire le moindre sacrifice. Que Dieu vous soit en aide, ma fille; demain les portes du couvent s'ouvriront pour vous.

Mademoiselle d'Aubigné se réfugia auprès de sa mère qui était déja réduite aux derniers expédiens, et mourut quelques mois après dans la plus affreuse misère. Sa fille, restée seule, sans appui, sans protecteur, s'enferma dans une petite chambre à Niort. Pressée par la faim, elle se détermina à implorer le secours de madame de Neuillant, qui l'accueillit par convenance, et la mit au couvent des Ursulines de la rue Saint-Jacques, à Paris : elle y fit sa première communion ; et cet acte de catholicisme lui mérita les bonnes graces de sa protectrice. Le chevalier de Méré, charmé des qualités de mademoiselle d'Aubigné se charga avec empressement de lui apprendre les belles manières qu'affectaient alors les grandes dames ridiculisées par Molière dans les *Femmes savantes* et *les Précieuses ridicules*. Connue sous le nom de *la jeune Indienne*, la fille de Constant d'Aubigné fut bientôt admise dans les cercles des beaux-esprits qui pullulaient à Paris.

Dans une des rues les plus obscures, les plus tortueuses du *Marais*, était une maison de chétive apparence où se rendaient quelques gentilshommes, des femmes à prétention et des hommes de lettres. Bref, l'abbé Scarron recevait dans son modeste logis tout ce que la ville et la cour présentaient de plus spirituel. Ce bizarre Amphitrion, difforme, impotent, accablé par des infirmités prématurées, n'avait conservé de sa vigueur de jeune homme que son enjouement burlesque, et sa causticité facétieuse. Il amusait par ses bons mots ceux qui le visitaient chaque semaine : ce n'était pas sa faute; la bonne compagnie aimait le burlesque, et Scarron était un nouvel Esope de la tête aux pieds.

L'auteur du *Roman comique* avait trop de tact et de pénétration pour ne pas remarquer les graces et l'esprit de mademoiselle d'Aubigné; Il en parla bientôt avec tant d'enthousiasme, que plusieurs de ses amis lui demandèrent en riant s'il était amoureux de la jolie demoiselle :

— Eh pourquoi pas? répondait le poète perclus de tous ses membres... Vulcain, le dieu des forgerons, épousa madame Vénus, la déesse des amours; qui sait si je ne vous renouvellerai pas les merveilles de la Mythologie. Mais, que dis-je? Scarron deviendrait

l'époux de la plus jolie demoiselle de France ! Cela ne se peut, mes amis...

— Que risquez-vous à lui faire l'aveu de votre amour ? dit le chevalier de Méré.

— Merci, chevalier, merci de votre bon conseil, répliqua le poète. Je sais à quoi m'en tenir.

Quatre jours après, madame de Neuillant ramena sa protégée au cercle du *Marais*. Mademoiselle d'Aubigné parut à tous les habitués plus belle que jamais ; Scarron, touché de la pénible situation où se trouvait la jeune orpheline, la fit asseoir à côté de lui, l'accabla de caresses, et finit par lui dire à haute voix:

— Mademoiselle d'Aubigné, les poètes ne sont pas riches, mais Scarron peut payer votre dot si vous voulez entrer en religion.

L'orpheline ne put retenir ses larmes. Scarron prit une de ses petites mains :

— Je serais le plus heureux des hommes, si vous préfériez au couvent un époux perclus, mais qui vous aimera comme son bon ange.

Françoise d'Aubigné rougit d'abord ; mais, après quelques momens d'hésitation, elle prononça, de manière à n'être entendu que du poète, ce seul mot :

— Oui.

Scarron ne put s'empêcher de témoigner la joie que lui causait une semblable détermination, et se tournant vers ses hôtes, il s'écria :

— Messieurs, saluez madame Scarron.

Les fiançailles furent célébrées quelques jours après, et tout Paris ne parla que de cet étrange mariage qui ne donnait pas un époux à mademoiselle d'Aubigné, mais qui lui assurait un appui et un protecteur ; aussi madame Scarron écrivit-elle à Georges d'Aubigné, son frère :

« Vous savez que je ne suis point mariée; c'est une » réunion où le cœur est entré pour peu de chose, » et le corps en vérité pour rien. »

La maison de Scarron fut de jour en jour plus fréquentée; la jeune dame, d'abord timide, acquit en peu de temps cette aisance sans laquelle on ne peut être aimable, et les réunions des beaux-esprits qui se fesaient chez son mari acquirent de nouveaux charmes.

Madame Scarron, par son maintien noble et modeste, sut imposer à la licence des plus hardis. Elle aimait par dessus tout ses entretiens avec madame de Caylus, et elle lui disait souvent :

« — Madame, je passe mes carêmes à manger un » hareng au bout de la table, et je me retire aussitôt » dans ma chambre, parce que j'ai compris qu'une » conduite moins exacte et moins austère à l'âge où » je suis, ferait que la licence de cette jeunesse n'au» rait plus de frein et deviendrait préjudiciable à ma » réputation. »

Plus tard, elle écrivait à une grande dame de la cour :

« Je n'étais pas assez heureuse pour agir alors » uniquement pour Dieu; mais je voulais être esti» mée; l'envie de me faire un nom était ma pas» sion »

Le poète Scarron fit tous ses efforts pour rendre heureuse sa jeune épouse ; il la consultait sur ses œuvres, et suivait presque toujours ses conseils.

— Ma bonne Françoise, lui disait-il au commencement du mois de septembre 1660, que ma santé s'affaiblit ! je touche à ma fin, et je vous laisserai libre de contracter un autre hymen moins ridicule que le premier.

— J'ai trouvé le bonheur dans votre maison, et celle qui porte le nom de madame Scarron n'aura jamais à rougir de son époux.

— Toujours bonne, ma très chère Françoise, disait le poète, attendri jusqu'aux larmes.

Il lui cachait les violentes douleurs qui le torturaient depuis plus d'une année ; il craignait de l'allarmer. Dans les premiers jours d'octobre, le mal empira si subitement que les médecins déclarèrent leur art impuissant. Scarron entendit sans sourciller son arrêt de mort. Il retrouva même toute l'énergie de sa vie burlesque, il fit à ses amis les adieux les plus comiques, et dit à sa femme qui pleurait :

« Madame, ne pleurez pas ainsi ; je meurs, mais » je vous lègue par testament le pouvoir de vous re» marier.

Sur le point de rendre le dernier soupir, il voulut voir encore une fois celle qui avait répandu tant de charmes sur les derniers jours de sa vie.

— « Je vous prie, lui dit-il d'une voix que l'émotion » et le râle de la mort rendaient tremblante, de vous » souvenir quelquefois de moi ; je vous laisse sans » bien; la vertu n'en donne pas; cependant soyez » toujours vertueuse. »

— Oui, Scarron, je serai toujours vertueuse, dit la jeune dame en serrant contre son sein le poète qui venait de rendre le dernier soupir.

Ceci se passait dans une petite maison du *Marais*, la nuit du 14 octobre 1660.

III.

UNE VISITE A MADAME DE MONTESPAN.

Madame Scarron n'avait que vingt-cinq ans lorsqu'elle perdit son époux qui lui laissa de nombreuses dettes et quelques amis. Presque réduite à la misère, elle trouva plusieurs personnages très puissans qui lui offrirent leur protection, dans l'espoir de s'attirer les bonnes graces de la jeune veuve qui était encore dans l'éclat de sa beauté. Fouquet, surintendant des finances, plus audacieux que ses concurrens, fit mettre sur sa toilette un écrin du plus grand prix. La veuve Scarron rejeta cet infame présent avec le sentiment d'indignation qu'inspire une vertu sans tache.

— Allez dire à votre maître, dit-elle à l'émissaire de Fouquet, que madame Scarron saura supporter la pauvreté. Née dans une prison, élevée dans l'infortune, elle n'a pas besoin des secours des gentilshommes qui croient tout acheter avec de l'or.

Une si noble fermeté ne déconcerta pas les courtisans de Louis XIV. Villarceaux, Guilleragnes, Ba-

rillon cherchèrent encore à la séduire, et ne réussirent pas mieux que le surintendant des finances. La reine-mère, admirant une si belle conduite, continua à la veuve Scarron la pension qu'elle fesait à son mari.

La jeune dame se retira dans le couvent des Hospitalières du faubourg Saint-Marceau, où elle ne reçut d'autres visites que celles du poète Segrais, son ami, qui allait la voir toutes les six semaines. Elle se rendait souvent à l'hôtel de la maréchale d'Albret.

« Là, dit-elle dans ses mémoires, je me contrariais dans tous mes goûts, mais cela me coûtait » peu, quand j'envisageais ces louanges et cette réputation qui devaient être le fruit de ma conduite; » c'était là ma folie, je ne me souciais point de richesses; j'étais élevée de cent piques au-dessus de » l'intérêt; je voulais de l'honneur. »

L'hôtel de la maréchale d'Albret était le rendez-vous des beaux-esprits et des galans de Paris. Madame Scarron y rencontrait souvent les dames de Coulanges, de Sévigné, de Lafayette, de Thianges, la célèbre mademoiselle de Pons, le duc de Larochefoucauld, la marquise de Sablé, madame de Montespan, Ninon de l'Enclos, l'immortelle épicurienne, et plusieurs autres courtisannes de haut parage, nouvelles Aspasies qui savaient allier les plus minutieuses pratiques de la dévotion aux mœurs les plus dissolues. La veuve Scarron ne se démentit pas du rigorisme de sa conduite, et son influence fut telle qu'elle obtint l'insigne honneur d'être consultée dans toutes les circonstances épineuses. Ses nombreux amis, voyant avec peine la situation précaire dans laquelle elle languissait, cherchèrent à la marier avec un gentilhomme très riche et renommé par ses débauches.

— Non, madame, répondit la jeune veuve à madame de Chalais qui lui fesait cette proposition, je ne veux pas épouser un homme que je ne pourrais estimer. La misère plutôt que le déshonneur.

On était au commencement de l'année 1666; la reine-mère mourut dans les derniers jours de janvier, et la veuve Scarron perdit sa pension de deux mille livres. Elle ne se laissa pas décourager par un événement si funeste, et, inébranlable dans sa conduite, elle écrivit à la duchesse de Richelieu qui lui avait fait ses complimens de condoléance : — « On a voulu me marier avec un gentilhomme riche; » mais je le jure, madame, en la présence de Dieu, » quand même j'aurais prévu la mort de la reine, je » n'aurais pas accepté ce parti; j'aurais mieux aimé » ma liberté; j'aurais respecté mon indigence... Si » le refus était à faire, je le ferais encore, malgré » la profonde misère dont il plait au ciel de m'éprouver. »

La fermeté de la veuve Scarron aurait dû resserrer les liens qui l'unissaient à ses nombreux amis. Le contraire arriva; tous l'abandonnèrent, et Ninon de l'Enclos lui resta seule fidèle avec la maréchale d'Albret.

— Madame Scarron, lui disait la séduisante épicurienne, vos amis vous ont délaissée, mais ils ne peuvent s'empêcher de vous estimer, et, dans ce siècle, la considération vaut mieux que les richesses.

— Je suis fière de ma pauvreté; petite fille d'Agrippa d'Aubigné, je puis lever le front au milieu des fières dames qui étalent honteusement le faste de leur opulence.

— On disait hier chez madame de Thianges que vous avez refusé le parti qu'on vous proposait pour ne pas violer un engagement antérieur...

— « Assurez ceux qui attribuent mon refus à un » engagement semblable, que mon cœur est parfaitement libre, veut toujours l'être, et le sera toujours. »

— On ne sait pas ce qui peut arriver, madame Scarron, répondit Ninon en riant.

— Je vais quitter Paris, je n'espère plus trouver en France une existence convenable : on m'a proposé de m'attacher à la princesse de Nemours qui partira bientôt pour aller épouser Alphonse VI, roi de Portugal.

— Vous voulez donc vous expatrier?

— J'y suis résolue; mais, avant de partir, je voudrais bien voir madame de Montespan...

— Qu'à cela ne tienne, dit Ninon; j'écrirai ce soir à madame de Thianges que vous connaissez et qui vous présentera à la dame d'honneur de la reine.

En effet, le lendemain madame de Thianges introduisit la veuve Scarron auprès de madame de Montespan, sa sœur.

— Ma sœur, lui dit-elle, je vous présente madame Scarron qui a voulu vous faire ses adieux avant de partir pour le Portugal.

— C'est vous, madame, dit la Montespan, que j'ai connue à l'hôtel d'Albret... Vous voulez donc quitter la France?

— « Oui, madame, et je n'aurai pas à me reprocher » d'avoir quitté ma patrie, sans en avo[illegible]u la » merveille.

— Toujours bonne, toujours spirituelle, dit la Montespan, enchantée d'un compliment si flatteur. Mais pourquoi vous obstinez-vous à vous exiler de la cour?

— Il est des choses qu'on doit taire, madame.

— Je comprends; le roi n'a pas accueilli favorablement vos demandes : rassurez-vous; je me charge de lui présenter un nouveau placet.

Le jour même elle remplit sa promesse.

— « Quoi, s'écria le roi, encore la Scarron!...

— « Sire, répondit madame de Montespan, il y a » long-temps que vous ne devriez plus en entendre » parler; et il est étonnant que votre majesté n'ait pas » encore écouté une femme dont les ancêtres se sont » ruinés au service des vôtres. »

— Sire, ajouta madame de Villeroi, vous ne pouvez laisser dans la misère la petite fille d'Agrippa d'Aubigné, l'ami d'Henri IV, votre noble aïeul.

— Eh bien, s'écria le roi, que sa pension de deux mille livres soit rétablie.

— Permettez, sire, que je vous présente madame Scarron qui brûle déja du désir de vous témoigner sa reconnaissance, dit la Montespan.

Le roi étonné, ne sachant que répondre, hésita quelques instans, mais joignant au bienfait cette grace qui fesait oublier tous ses torts, il dit à la veuve Scarron :

— « Madame, je vous ai fait attendre long-temps ; » mais vous avez tant d'amis, que j'ai voulu avoir seul » ce mérite auprès de vous. »

Dès ce jour, la veuve Scarron fut à l'abri de la misère, et entra dans la brillante carrière où l'attendaient les plus hautes destinées.

IV.

LES ENFANS DU ROI.

Pendant que la nouvelle pensionnaire de Louis XIV se livrait à la dévotion par les conseils de l'abbé Gobelin, sous la direction du père Bourdaloue et de Godet-des-Marais, évêque de Chartres, il se passait d'étranges choses à la cour. La duchesse de la Vallière était toujours maîtresse du roi, mais Louis ne voyait plus dans sa trop sensible amante l'unique objet de ses affections ; une autre femme avait captivé ses volages amours : cette femme était madame de Montespan.

Le 26 novembre 1668, la veuve Scarron était chez madame d'Haudicourt, où elle avait trouvé les dames de Vivonne et de Thianges. De propos en propos, la conversation tomba sur les bruits qui couraient dans Paris.

— Je suis certaine, dit madame de Vivonne, que le roi n'aime plus la duchesse de la Vallière. On dit même qu'une autre grande dame de la cour est dans les bonnes graces royales.

— Il ne faut pas ajouter foi aux malins propos des courtisans oisifs, répliqua madame de Thianges ; je sais bien qu'on a nommé ma sœur ; mais je prends le ciel à témoin qu'il n'en est pas ainsi.

— Madame de Montespan maîtresse du roi, dit la veuve Scarron ; mieux que toute autre, elle pourrait adresser à Louis XIV la réponse que fit mademoiselle de Rohan à Henri IV. — Sire, je ne suis pas d'assez bonne famille pour être votre femme ; mais je suis fille de gentilhomme, et je ne puis être votre maîtresse.

— On a voulu calomnier ma sœur et la perdre de réputation, répondit madame de Thianges.

— Encore quelques jours, et tout sera éclairci, ajouta madame de Vivonne ; je ne veux pas, plus qu'une autre, faire des jugemens téméraires, mais j'en sais assez pour ajouter foi aux nouvelles répandues par la rumeur publique.

— Je vous proteste que c'est une infame calomnie ; madame de la Vallière est toujours avec le roi.

— Elle est déja supplantée par madame de Montespan, dit tout bas madame de Vivonne en se penchant vers la veuve Scarron.

Les suppositions multipliées chaque jour par la oqu acité des courtisans, ne tardèrent pas à se réaliser. En vain la nouvelle favorite cherchait à cacher les marques de la faveur royale dont elle rougissait encore ; le nom de madame de Montespan était dans toutes les bouches, et la retraite subite de la duchesse de la Vallière confirma tous les soupçons. Des enfans survinrent de ces amours clandestins. Madame de Montespan ne savait quelle personne choisir qui fut à la fois capable de garder un secret important et de diriger une éducation. Madame de Thianges, sa sœur, la tira bientôt de son hésitation en lui rappelant la veuve Scarron.

— Madame Scarron, s'écria la Montespan... C'est bien la femme unique... Mais elle est si vertueuse qu'elle refusera.

— Je me charge d'en faire la proposition, dit madame de Thianges.

— Hâtez-vous donc, ma sœur, et vous me délivrerez du plus cruel de mes soucis.

Madame de Thianges s'adjoignit les dames de Vivonne et d'Haudicourt. La veuve Scarron résista d'abord aux sollicitations les plus pressantes. Enfin, le 24 mars 1669, elle répondit à madame d'Haudicourt qui tentait un dernier effort :

« Madame, si les enfans sont au roi, je le veux » bien ; je ne me chargerais pas sans scrupule de ceux » de madame de Montespan : ainsi, il faut que le roi » me l'ordonne ; voilà mon dernier mot. »

Trois jours après, la veuve Scarron fut mandée à la cour ; Louis XIV descendit jusqu'à la prière : comment résister aux désirs *du grand roi ?* Cela ne se pouvait ; aussi madame Scarron se chargea des enfans nés du commerce illicite de Louis avec madame de Montespan devenue sa maîtresse favorite : on lui donna une maison près de Vaugirard, et, dès ce jour, elle se livra toute entière à l'éducation des enfans du roi. Écoutons le récit qu'elle a laissé sur sa vie mystérieuse dans cet asile :

« Souvent je montais à l'échelle pour faire l'ouvrage » des tapissiers et des ouvriers, parce qu'il ne fallait » pas qu'ils entrassent ; les nourrices ne mettaient la » main à rien, de peur d'être fatiguées, et que leur » lait ne fut moins bon. J'allais souvent de l'une à » l'autre, à pied, déguisée, portant sous mon bras » du linge, de la viande ; je passais quelquefois les » nuits chez l'un de ces enfans malade, dans une petite maison hors de Paris : je rentrais chez moi le » matin par une petite porte de derrière, et, après » m'être habillée, je montais en carrosse par celle de » devant, pour aller à l'hôtel d'Albret ou de Richelieu, » afin que ma société ordinaire ne sut pas que j'avais » un secret à garder. On le sut : de peur qu'on ne le » pénétrât, je me fesais saigner pour m'empêcher de » rougir. »

Une sollicitude si tendre triompha de l'antipathie que Louis XIV avait toujours manifestée contre madame Scarron. Parcourant l'état des pensions, en 1673, il trouva deux mille livres au nom de l'institutrice de ses enfans ; il écrivit deux mille écus. Madame Scarron suivit bientôt après à la cour les enfans du roi, devenus plus grands ; madame de Montespan, leur mère, charmée du zèle de leur institutrice, se lia intimément avec elle. En vain Louis XIV, à qui elle dé-

plaisait encore, s'opposa à sa faveur toujours croissante; il finit par partager les sentimens et l'opinion de sa maîtresse. Lorsque madame Scarron partit pour les eaux de Barèges où elle conduisit le jeune duc du Maine, elle fut comblée de marques d'attention.

Madame de Thianges, alarmée du changement subit qui s'était opéré dans l'esprit du roi, disait souvent à madame de Montespan, sa sœur :

— Je suis encore à deviner, Madame, le motif de votre affection pour l'institutrice de vos enfans.... je vous prédis que cette femme ne travaille qu'à vous supplanter.

— Madame Scarron, maîtresse du roi! s'écria la Montespan en comptant une à une les plumes de son éventail.... vous voulez rire, ma sœur.

— Que me direz-vous, si malheureusement mes prévisions viennent à se réaliser ?

— Je vous proclamerai prophétesse comme Judith et Débora. Mais, pour vous prouver que je n'ajoute aucune foi à vos paroles, ce soir, je prierai le roi d'admettre madame Scarron dans son cercle particulier.

— Vous réchauffez une vipère, ma sœur....

— Vous avez du venin sur la langue, répliqua la Montespan.



MADAME DE MAINTENON.

La royale maîtresse tint parole; et, le soir même, elle obtint de son amant la faveur qu'elle lui demanda pour madame Scarron. Une amitié qui paraissait si intime fut souvent troublée par des brouilleries scandaleuses. Plus d'une foi, le roi fut obligé de séparer ces deux femmes, dont l'une poussait la fierté jusqu'à un orgueil insupportable, et l'autre, la fermeté de caractère jusqu'à l'entêtement. Elles ne pouvaient se passer l'une de l'autre, dit madame de Caylus, et leurs brouilleries se renouvelaient chaque jour.

V.

MADAME DE MAINTENON.

Madame Scarron, sollicitée par Louis XIV de rester à la cour qu'elle voulait quitter, n'y consentit qu'à la condition expresse de rendre compte, à lui seul, de l'éducation des jeunes princes. Cette clause, fidèlement gardée, rétablit la bonne intelligence entre la maîtresse et l'institutrice. La veuve du poète Scarron reçut tant de bienfaits de la munificence royale, qu'elle put acheter, en 1674, la terre de Maintenon érigée en marquisat quatre ans après. Dès ce moment, le roi n'appela plus la veuve Scarron que du nom de madame de Maintenon. La nouvelle marquise écrivit à madame de Coulanges :

» — On ne vous a pas trompée, ma chère; il est » vrai que le roi m'a nommé madame de *Maintenon*, » que j'ai eu la faiblesse de rougir, et tout aussi vrai » que j'aurais de plus grandes complaisances pour lui » que celle de porter le nom d'une terre qu'il m'a » donnée. »

Madame de Maintenon était dans la voie des honneurs, et elle y marchait à grands pas: le roi sentait diminuer chaque jour son amour pour madame de Montespan : les prédications de la semaine sainte de l'année 1675 effrayèrent le royal amant et sa maîtresse. Ils formèrent de concert des projets de conversion. Madame de Maintenon seconda de tout son pouvoir Bossuet et Montansier. Le roi, admirant une si noble fermeté jointe à une sagesse peu ordinaire chez les dames de la cour, revint pour toujours des préventions qui l'avaient indisposé contre l'institutrice du duc du Maine : il chercha même les moindres occasions de lui parler, et madame de Maintenon, trop habile pour se méprendre sur les nouvelles dispositions du roi, hésita long-temps. Peu-à-peu elle parvint à se persuader que la divine providence l'avait conduite à la cour pour travailler à la conversion du roi.

Cette persuation qui finit par devenir profonde, dissipa tous ses scrupules; elle donna un libre cours aux étranges pensées qui s'élevaient dans le secret de son ame. Sa faveur ne tarda pas à devenir apparente. Madame de Montespan se rendit aux eaux de Bourbon; le roi retint auprès de lui madame de Maintenon.

Aussi madame de Sévigné qui s'intéressait beaucoup au bonheur de la nouvelle favorite, et qui était à l'affût des nouvelles du château, écrivait à la comtesse de Grignan, sa fille :

« Parlons de l'amie : elle est encore plus triom- » phante; tout est soumis à son empire; toutes les » femmes de chambre de madame de Montespan sont » à elle: l'une lui tient le pot à pâte, à genoux devant » elle; l'autre lui apporte ses gants; l'autre l'endort; » l'*amie* ne salue personne.

» On me mande que les conversations du roi avec » madame de Maintenon ne font que croître et em- » bellir; qu'elles durent depuis six heures jusqu'à dix; » que la bru y va quelquefois faire une visite assez » courte, qu'on les trouve chacun dans une grande » chaise, et qu'après la visite finie, on reprend le fil » du discours. Madame de Coulanges m'a dit qu'on » n'aborde plus la dame sans crainte et sans respect, » et que les ministres lui rendent la cour que les autres » leur font. Nul ami n'a tant de soins et d'attentions » que le roi en a pour elle, et, ce que j'ai dit bien des » fois, elle lui fait connaître un *pays tout nouveau :* » je veux dire le commerce de l'amitié et de la con- » versation sans chicane et sans contrainte. »

En effet, le roi pour mettre madame de Maintenon à l'abri des caprices de la Montespan, l'avait déja nommée seconde dame d'atours de la Dauphine. La royale maîtresse voyant que le cœur de son amant lui échappait entièrement, engagea, dit-on, le duc de Villars à demander la main de madame de Maintenon. Toutes les cabales n'aboutirent à rien, et la mort de la reine, arrivée le 30 juillet 1683, laissa Louis XIV libre d'exécuter des projets qu'il méditait depuis plusieurs mois....

VI.

LE MARIAGE CLANDESTIN.

La marquise de Maintenon, ne trouvant plus dans le respect et la reconnaissance qu'elle avait toujours conservés pour la reine un obstacle à son ambition, ouvrit son ame aux plaisirs de la grandeur. Il ne lui restait plus qu'un pas à faire; mais elle redoutait le jugement de la France entière qui avait les yeux tournés vers le palais de Versailles. Elle se laissa pourtant séduire par ses flatteuses illusions, et reçut avec complaisance l'aveu de la tendresse du roi. La triste fin des favorites qui avaient passé tour-à-tour dans la couche royale, mieux que les sentimens de dévotion qu'on a bien voulu lui prêter, lui donna la force de résister aux sollicitations de Louis XIV : — Sire, lui dit-elle un jour en se dégageant de ses bras, vous ne m'aimerez plus si vous cessez de m'estimer. « Je » sais bien qu'à l'âge de quarante-cinq ans, il n'est » plus temps de chercher à plaire; mais la vertu est » de tout âge; vous me donnez les plus belles espé- » rances, mais je dois tout refuser ».

— Vous ne m'aimez donc pas, madame de Maintenon !

— Sire, Dieu m'est témoin de la sincérité de mes sentimens, et je suis prête à écouter des propositions qui pourront s'allier avec la vertu.

— Encore quelques jours de souffrance, dit le roi, et nous serons heureux.

Madame de Maintenon recueillit avec allégresse les paroles royales, et, contente de l'avenir qui allait s'ouvrir devant elle, la marquise retrouva enfin la tranquillité de son ame.

Le roi était déterminé à ne pas se remarier; cependant, ne pouvant se réduire au célibat, il résolut de contracter avec madame de Maintenon une union légitime et secrète qui lui paraissait pouvoir concilier les intérêts les plus opposés. En vain, le fidèle Louvois se jeta aux pieds de son maître pour le détour-



ner d'un semblable dessein; Louis XIV le repoussa et donna ses ordres pour la célébration du mariage clandestin.

— Quels gentilshommes choisissez-vous pour témoins de notre union? dit madame de Maintenon, qui craignait de ne pas donner assez d'authenticité à la démarche qu'elle allait faire.

— Nous recevrons la bénédiction nuptiale dans un de mes cabinets.

— Quel prélat ferez-vous appeler, sire...

— Monsieur de Harlay, archevêque de Paris.

— Et le père Lachaise?

— Il y sera aussi, madame; j'ai choisi pour témoins, Montchevreuil, le chevalier de Forbin et Bontemps. A demain, madame, disposez-vous....

— C'en est donc fait, s'écria madame de Maitenon, quand le roi fut sorti, je serai reine de France!

Depuis ce jour, madame de Maintenon jouit dans le particulier de toutes les prérogatives et distinctions qui n'appartenaient alors qu'à l'épouse du monarque. Louis XIV ne l'appelait que madame, et par les marques de son respect, il en donnait l'exemple à tous les gentilshommes de la cour; mais en public, madame de Maintenon ne prenait aucun rang, on ne lui rendait plus les mêmes honneurs. Saint-Simon qui la vit à Fontainebleau, écrivait à un de ses amis:

« J'ai vu à Fontainebleau madame de Maintenon, » en grand habit, chez la reine d'Angleterre, cédant » absolument sa place, et se reculant partout pour » les femmes titrées, même d'une qualité distinguée, » polie, affable, parlant comme une femme qui ne » prétend rien, qui ne montre rien, mais qui en » imposait fort ».

Cette femme, qui, après la vie la plus orageuse, venait de s'asseoir sur le trône de France, à côté de Louis XIV, ne tarda pas à faire un retour sur elle-même; elle se livra de nouveau aux premières pratiques de sa dévotion. Il fallait un aliment quelconque à son imagination ardente; l'amour fit place à la charité chrétienne; elle résolut de fonder une maison pour l'éducation des jeunes demoiselles nobles et sans fortune.

VII.

LA MAISON DE SAINT-CYR.

L'ambition est inconstante comme toutes les fortes passions; à peine est-on en possession de l'objet ardemment désiré, qu'on s'en dégoûte; l'illusion, ce charme fantastique et vaporeux, ne dure qu'un instant, et la froide réalité nous montre le vide en toutes choses. Alors l'ame désenchantée, cherche un nouvel aliment; pour de nouveaux désirs; dégoûté de la pompe et du bruit, on recherche le bonheur de la paix.

C'est ce qui arriva à madame de Maintenon. Devenue épouse de Louis XIV, admise au conseil des ministres, jouissant d'une faveur toute puissante, elle espéra trouver encore quelques jours de bonheur dans l'extase de la dévotion, et les pures délices de la charité chrétienne.

— Sire, dit-elle à Louis XIV, vous savez que, grâce à votre munificence royale, j'ai ouvert à Ruel un modeste asile pour les demoiselles nobles et sans fortune; la maison que j'ai fondée ne suffit pas, et j'aurai de nouveau recours à votre générosité.

— Et que vos désirs soient accomplis en toutes choses, ma très chère, répondit Louis XIV. Je vous donne la maison de Noisy, dans le parc de Versailles.

Ce nouvel établissement n'était pas assez vaste pour contenir le nombre toujours croissant des pensionnaires. Aussi, en 1685, le monarque désirant prendre part à la belle œuvre de son épouse, fit construire à Saint-Cyr la maison de Saint-Louis. Il la dota richement pour y élever deux cent cinquante demoiselles, filles de gentilshommes. Madame de Maintenon reçut le brevet de fondatrice, et fut déclarée supérieure de la communauté, tant pour le temporel que le spirituel. Après avoir rédigé elle-même le réglement des dames de Saint-Cyr, elle s'y réserva un appartement où elle allait souvent se délasser des tracasseries de la cour. On la voyait quelquefois visiter les différentes salles, interroger les jeunes élèves, s'occuper des moindres détails.

Elle n'eut qu'à parler, et les plus grands génies du siècle, se mirent à l'œuvre. Racine composa les deux tragédies d'*Esther* et d'*Athalie* qui furent jouées par les demoiselles de Saint-Cyr, aux grands applaudissemens des rares spectateurs qui obtinrent la faveur d'assister aux représentations. Madame de Maintenon se montra, dans toutes les occasions, protectrice dévouée de l'établissement qu'elle avait fondé.

— « Rien ne m'est plus cher que mes enfans de » Saint-Cyr, écrivait-elle à une grande dame de la » cour: j'en aime tout, jusqu'à leur poussière. Je » m'offre avec tous mes gens pour les servir, et je » n'aurais nulle peine à être leur servante, pourvu » que mes soins leur apprennent à s'en passer ».

Madame de Maintenon ne renonça pas absolument aux pompes du monde; après avoir passé quelques jours dans l'extase de la contemplation, elle revenait à Versailles; elle travaillait avec le roi et les ministres; elle eut toujours dans les affaires publiques une influence qui fut souvent malheureuse. Douée d'une ame forte, incapable de céder à d'indignes instigations elle eut pourtant la faiblesse de se laisser influencer par la prévention. Les protestans l'accusèrent d'avoir provoqué la révocation de l'édit de Nantes, et les cruelles persécutions connues sous le nom de *Dragonnades*. Néanmoins, elle arrêta souvent le zèle inconsidéré des gouverneurs.

— « Vous maltraitez les huguenots, leur écrivait-» elle; ayez pitié de gens plus malheureux que cou-» pables; ils sont dans les erreurs où nous avons été » nous-mêmes, et d'où la violence ne nous aurait » jamais tirés... Il faut attirer les hommes par la » douceur et la charité.

« On a dit au roi que j'étais née calviniste, et que » je l'avais été jusqu'à mon entrée à la cour: on » m'accuse de conserver un reste d'attachement pour

» mon ancienne religion... Ceci m'engage à approu-» ver des choses fort opposées à mes sentimens.

La veuve Scarron, parvenue au fait des grandeurs, dévora pendant quelques années le bonheur qu'elle avait tant de fois entrevu dans ses rêves d'ambition. La vanité se trouva satisfaite. Mais la contrainte et l'ennui succédèrent bientôt à ces rapides jouissances.

— Je n'en puis plus, disait-elle à Charles d'Aubigné, son frère; je voudrais être morte!

— Que dites-vous, ma sœur! vous êtes au comble des félicités humaines.

— Mes chaînes sont bien pesantes, vous dis-je!..

— Vous avez donc parié d'épouser Dieu le père? s'écria d'Aubigné...

Souvent l'épouse de Louis XIV restait seule à pleurer; sa seule consolation était de confier ses peines à ses amies. Du palais de Versailles, elle écrivait à madame de la Maisonfort :

— Que ne puis-je, ma très-chère amie, vous faire voir l'ennui qui dévore les grands!... Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse dans une fortune qu'on aurait eu peine à imaginer, et qu'il n'y a que le secours de Dieu qui m'empêche de succomber? j'ai été jeune et jolie; j'ai goûté des plaisirs; j'ai été aimée pourtant dans un âge un peu plus avancé; j'ai passé des années dans le commerce de l'esprit; je suis venue à la faveur, et je vous proteste que tous les états laissent un vide affreux, une inquiétude, une lassitude, une envie de connaître autre chose, parce-qu'en tout cela, rien ne satisfait entièrement. Je vous envie votre solitude, votre tranquillité, et je ne suis plus surprise que la reine Christine soit descendue du trône pour vivre avec plus de liberté. Ah! madame.... quel supplice d'avoir à amuser un homme qui n'est plus *amusable*!!

— La santé du roi s'altère de jour en jour, disait-elle au maréchal de Villeroi.

— Il vieillit, madame, répondait le maréchal.

— Et moi aussi, monsieur de Villeroi. Pensez-vous que sa majesté vit encore long-temps à vieillir?

— Les rapports des médecins ne sont pas encore allarmans, madame. Tout nous fait espérer que la France jouira encore du bonheur d'être gouvernée par notre bien aimé monarque.

— Dieu sauve le roi! monsieur le maréchal, car je sens que je n'aurai pas la force de lui survivre.

— Pourquoi multiplier ainsi vos craintes? madame. Il faut espérer...

— En Dieu seul! monsieur le maréchal.

VIII.

DERNIÈRES SCÈNES DE DEUX DRAMES.

La maladie du roi empira si rapidement qu'en peu de jours les médecins désespérèrent de le sauver. Son corps, usé par les fatigues et les plaisirs, était dévoré par la gangrène dont on ne put arrêter les progrès. On cachait tout à madame de Maintenon. Elle rencontra dans une galerie, Boulduc, apothicaire de la cour, et lui dit.

— Monsieur Boulduc, que pensez-vous de la maladie du roi?

— Priez Dieu pour qu'il obtienne miséricorde en l'autre monde, répondit l'apothicaire.

— Mon Dieu! mon Dieu! le roi se meurt; et on ne me le disait pas! s'écria madame de Maintenon...

Elle se rendit auprès du lit de mort sur lequel gisait son royal époux.

— Vous êtes donc bien malade, sire!.. s'écria-t-elle en s'efforçant d'étouffer ses sanglots...

— Je ne suis plus de ce monde, ma très chère, répondit le vieux roi, d'une voix étouffée par le râle de la mort. Mon cousin d'Orléans, ajouta-t-il, en se tournant vers le duc, je vous recommande madame de Maintenon.

— N'y a-t-il donc aucun remède?...

— « Non, ma très chère; je vais mourir : dans » ce moment, je ne regrette que vous; je ne vous » ai pas rendue heureuse; mais tous les sentimens » d'estime et d'amitié que vous méritez, je les ai » toujours eus pour vous; l'unique chose qui me fâ-» che, c'est de vous quitter; mais j'espère vous re-» voir bientôt dans l'éternité!...

Madame de Maintenon ne put répondre à de si tendres adieux; l'émotion qu'elle éprouva la jeta dans un évanouissement qui fut très long. Quand elle recouvra l'usage de ses sens, elle regarda de tous les côtés, et ayant aperçu Villeroi, elle s'écria :

— M. le maréchal, avez-vous vu le roi?

— Oui, madame; il a perdu connaissance..

— Qu'on me porte auprès de son lit; je veux recevoir son dernier soupir.

Non, madame; vos soins seraient inutiles; hâtez-vous de partir pour Saint-Cyr; après la mort du roi, vous ne seriez pas en sûreté ici. Le peuple vous déteste; et on ne peut pas répondre des événemens.

— Quitter le roi avant qu'il ait expiré!

— Il le faut madame; la populace s'ameute déjà autour du palais. Le soleil de Louis XIV est tout-à-fait éclipsé.

Madame de Maintenon céda aux instances du maréchal de Villeroi, et se retira à Saint-Cyr, où elle apprit la mort du roi, le 1er septembre 1715.

Le duc d'Orléans, régent du royaume, lui rendit visite dans sa retraite, et lui conserva la pension de 48,000 francs que Louis XIV lui fesait sur sa cassette. La veuve du grand roi fut aussi visitée par la duchesse d'Orléans et par la reine d'Angleterre. Un jour, un prince étranger demanda aussi à être admis en sa présence. Madame de Maintenon était sur son lit quand il fut introduit; le prince ouvrit les rideaux :

— Je veux voir, dit-il, le noble visage dont la beauté a charmé la vieillesse de Louis XIV.

— Qui êtes-vous? lui dit madame de Maintenon...

— Pierre Ier, empereur de toutes les Russies; répondit l'étranger en fermant les rideaux.

Madame de Maintenon passa les derniers instans de sa vie au milieu des pratiques les plus rigoureuses de la pénitence chrétienne. Elle survécut quatre ans

à Louis XIV, et mourut à Saint-Cyr, le 15 avril 1719...

IX.

AU TRIBUNAL DE LA POSTÉRITÉ.

L'éclat de la fortune de madame de Maintenon lui suscita tant d'envieux de son vivant, qu'il serait imprudent d'ajouter foi aux éloges et aux diatribes qui se multiplièrent après sa mort. Elle n'obtint justice qu'auprès d'un très petit nombre de ses contemporains. Les princes, jaloux de la confiance que Louis XIV avait en elle; les princesses, blessées par ses sévères réprimandes; les maîtresses du vieux roi, jalouses de l'ascendant qu'elle obtenait de jour en jour, lui suscitèrent d'innombrables ennemis. Les protestans, les jansénistes, les quiétistes, les sectaires des diverses croyances religieuses, lui reprochèrent d'être la cause des malheurs occasionnés par les guerres sanglantes des Cévennes.

Ces bruits, plus ou moins accrédités, furent propagés par madame de Bavière, et Saint-Simon, et Lafare.

Assurément, madame de Maintenon eut les défauts ordinaires aux ames ardentes; mais elle en eut aussi les vertus. En entrant dans le monde, avec le seul avantage d'un nom illustre, elle sentit la nécessité de relever la gloire de sa famille. C'est à ce besoin, profondément senti, qu'il faut attribuer son amour-propre si irritable, sa volonté de fer qui ne plia jamais sous aucun obstacle. Mais laissons parler la dernière épouse de Louis XIV.

« Je ne voulais pas, dit-elle, dans son quatrième en-
» tretien, être aimée en particulier de qui que ce fut;
» je voulais l'être de tout le monde, faire prononcer
» mon nom avec admiration et avec respect, jouer
» un beau personnage, et surtout être approuvée par
» les gens de bien; c'était mon idole. J'en suis peut-
» être punie maintenant par l'exès de ma faveur,
» comme si Dieu m'eut dit dans sa colère; tu veux de la
» gloire et des louanges; eh bien, tu en auras jusqu'à
» en être rassasiée.

» Y a-t-il rien de plus opposé à la vraie vertu que cet
» orgueil dans lequel j'ai usé ma jeunesse! C'est le
» péché de Lucifer, et le plus sévèrement puni par ce
» Dieu jaloux qui se plaît à résister aux superbes. »

Accusée d'avoir contribué à la disgrâce de l'immortel Fénélon, elle écrivait à une dame de la cour:

« Vous savez les peines que j'ai eues sur M. de Cam-
» brai: j'en ai eu un si grand chagrin, que le roi, quoi-
» qu'il m'en eut su d'abord mauvais gré, n'a pu s'em-
» pêcher de me dire, en voyant mon affliction. —
» Eh bien, madame, il faudra donc que nous vous
» voyions mourir pour cette affaire là! »

Voltaire, qui ne peut être accusé de partialité en semblable matière, dit de madame de Maintenon dans *Siècle de Louis XIV*:

« Madame de Maintenon ne s'empressait jamais de
» parler d'affaires d'état; elle paraissait toujours les
» ignorer, et rejettait bien loin tout ce qui avait la
» moindre apparence d'intrigue et de cabale: beau-
» coup plus occupée de complaire à celui qui gouver-
» nait que de gouverner, elle ménageait son crédit,
» et ne l'employait qu'avec une circonspection ex-
» trême.

Ce témoignage d'un écrivain aussi judicieux que Voltaire, suffirait au besoin pour absoudre madame de Maintenon des monstrueuses accusations de ses contemporains. Mais la postérité n'est pas si indulgente: juge incorruptible, elle a écrit sur chaque feuillet de la vie de la femme de Louis XIV:

AMBITION, HONNEUR, INTRIGUE, VERTU.

Quant à nous, après avoir lu les éloges et les satires, les biographies et les romans, nous nous bornerons à rappeler le jugement de M. Auger:

« La considération a été tout à la fois la fin et les moyens de cette femme célèbre.... »

X.

POURQUOI NE FUT-ELLE PAS REINE?

Parmi les griefs imputés à madame de Maintenon, le plus grave est sans contredit, celui d'avoir cherché à se faire déclarer reine. Saint-Simon, son ennemi, attribuait ce désir à sa vanité; ne pourrait-on lui donner pour cause la crainte qu'elle éprouvait d'être mise au rang des concubines du roi... S'il en est ainsi, ses prétentions ne peuvent être regardées comme blâmables. Louis XIV avait flétri la réputation de tant de femmes, qu'il était bien permis à la veuve Scarron de se méfier des intentions du vieux monarque.

D'ailleurs on peut opposer aux assertions hasardées de Saint-Simon une lettre originale d'une dame de Saint-Cyr, à Labaumelle, qui l'avait priée de consulter sur ce point les traditions conservées dans la maison de Saint-Louis:

« Il n'a jamais paru, dit cette dame, que madame
» de Maintenon ait eu le moindre désir d'être dé-
» clarée reine; l'attirail de la majesté lui aurait déplu;
» la jalousie et la haine des princes aurait été pour
» elle un plus grand tourment; elle aura pu avoir
» quelques scrupules, mais elle aura été tranquille
» aussitôt que ses directeurs les auront dissipés.... Se
» promenant un jour avec la mère Glapion dans un
» endroit raboteux du jardin: — Vous n'êtes point
» délicate, lui dit cette mère; vous vous fatiguez vo-
» lontiers, vous n'êtes pas comme les grands. — C'est
» que je ne suis pas grande, reprit madame de Main-
» tenon; je suis seulement élevée. »

Elle eut été proclamée reine si elle l'eut exigé impérieusement de la faiblesse de Louis XIV. Le vieux roi n'aurait pu refuser cette faveur à la femme qu'il consultait sur les affaires les plus importantes.

Sans doute, la veuve Scarron, contente d'être assise sur le trône de France, craignit de donner trop de publicité à sa grande puissance: le peuple commençait à murmurer, il disait tout haut que les maîtresses du grand roi avaient dévoré les richesses de la France.

L'orage grondait; madame de Maintenon ne voulut pas le braver, et quand son royal époux lui montra le diadème, elle n'osa pas y porter la main.

Un problème est encore à résoudre; sous Louis XIV, les déterminations politiques étaient enveloppées d'un sombre mystère; la Bastille renfermait plus d'un *masque de fer* dans ses cachots; le sanctuaire royal était impénétrable; la haute fortune de madame de Maintenon sera long-temps une énigme, et on se demandera après nous...

— Pourquoi ne fut-elle pas reine?...

J.-M. Cayla.

YOUNG, A MONTPELLIER.

I.

Le soir arrivait, et le vent de la mer qui, depuis le matin, n'avait cessé de souffler sur Montpellier, au lieu d'apporter des brises rafraîchissantes, promenait sur toutes les contrées son haleine de feu. A cette heure, dans un appartement meublé avec élégance, qu'un demi jour éclairait à peine, tant on avait pris de précautions pour le tenir frais, se trouvaient deux personnages, une jeune fille sur un lit de repos, tout à fait dans l'ombre, et, près d'une fenêtre légèrement entre ouverte, un homme déja dans l'âge, lisant attentivement dans une Bible.

Le silence le plus absolu y régnait, et n'était interrompu, de temps en temps, que par des quintes de toux que la jeune fille s'efforçait d'étouffer; alors le vieillard levait la tête en interrompant sa lecture qui ressemblait à une profonde méditation, et interrogeait du regard, avec une tendre sollicitude, celle qui était couchée sur le lit de repos dont j'ai parlé; puis tout rentrait dans le calme. Cependant, à une crise plus forte, le vieillard se leva avec vivacité, posa le livre qu'il tenait sur un fauteuil, et s'approchant de la jeune fille qui venait de se soulever avec peine, et dont la poitrine était agitée comme par un mouvement convulsif:

— Il est temps, mon enfant, lui dit-il, de prendre quelques gouttes du calmant dont le médecin t'a ordonné de faire usage. — Tu sais qu'il te soulage...

— Il endort une douleur pour quelques momens, quelquefois pour quelques heures, et puis le mal revient avec ses étreintes cruelles. Je voudrais un air moins brûlant; celui que nous respirons ici embrâse ma poitrine: il y a du feu dans l'atmosphère. La nuit arrive, mais sans rosée pour tempérer cette ardeur.

— Je n'aime pas non plus ce ciel qui toujours nous sourit, dit le vieillard, qui se hâta de prendre la parole pour continuer la pensée de la jeune malade et lui épargner la peine qu'elle éprouvait en prononçant ces phrases entrecoupées par de fréquens repos. En Angleterre, les jours sereins sont rares; les vapeurs épaisses qui les voilent si communément nous les font trouver plus délicieux, le beau temps s'y fait désirer, et nous attachons un plus grand prix à sentir sa douce influence. Ici, ce que l'on appelle la beauté du climat est de la monotonie: à une belle journée succède une belle journée; à une nuit dont le ciel est brillanté d'étoiles succède une nuit magnifique; ce pays est triste parce qu'il manque de ces admirables harmonies d'opposition que Dieu a si libéralement accordées à notre belle patrie.

— Depuis que nous sommes ici, pas une goutte de pluie n'est venue désaltérer le sol desséché: ce matin, avant même de me lever, j'ai ressenti la fâcheuse influence du vent de la mer; j'ai revêtu la robe de mousseline la plus légère, j'ai laissé moins tombantes les boucles de mes cheveux, eh bien! je succombe... quelquefois je me sens étouffer.

Le vieillard s'assit à côté d'elle; il étala un immense éventail et s'appliqua à lui donner de l'air. Bientôt nous pourrons sortir, lui disait-il avec tendresse; les porteurs ne tarderont pas à venir; nous monterons au Peyron, tu iras t'asseoir auprès du bassin du château d'eau: tu m'as dit que tu te plaisais à cette place d'où l'on peut, dit-on, apercevoir la mer. C'est une belle chose que ce long aqueduc porté sur sa double rangée d'arcades...

— Je le trouve mesquin depuis que j'ai admiré le pont du Gard; c'est l'imitation faible à côté de l'œuvre de génie; c'est une province du royaume de France luttant de grandeur avec l'empire de Rome... et puis tout cela manque de verdure; les arbres plantés sur les terrasses sont chétifs et tortueux; leur ombre est pâle. Depuis que je suis dans le Languedoc, mes pieds n'ont pas foulé une pelouse verte.

— N'oublie pas, mon enfant, que l'air de Montpellier t'a été recommandé comme un remède...

— J'étais bien jeune (et elle hochait tristement la tête en prononçant lentement ces paroles), lorsque Milady Welton passa elle aussi sur le continent par ordre des médecins pour venir y réparer sa santé; on disait alors qu'elle allait essayer du dernier remède.. Elle ne revit pas l'Angleterre. Elle s'arrêta tout-à-coup, fâchée d'avoir attristé le vieillard qui l'écoutait les yeux baissés vers la terre.

Elle continua: ces paroles sont bien tristes; j'aurais voulu les tenir ensevelies au fond de mon cœur, mais elles l'oppressaient si cruellement, qu'il m'aurait fallu une force plus qu'humaine pour les garder plus long-temps. Pardonnez-moi, mon père, mon ami; vous m'avez souvent dit que les maux que notre prévoyance nous fait apercevoir, avant qu'ils ne nous frappent, sont moins affreux à endurer; la religion nous prête alors sa sublime résignation, et nous of-

frons à Dieu les malheurs qu'il nous envoie comme une expiation à nos fautes.

— Le vieillard releva sa tête : à quelle nature appartiens-tu ? es-tu femme ou ange? d'où te vient cette puissance qui m'abîme et me relève, qui me fait passer, comme un enfant, des larmes au sourire?..

— Je répète vos leçons : c'est la morale de l'Évangile que vous semez tous les jours du haut de la chaire ; mon ame est devenue l'écho de la vôtre.

— Oui, dans la prospérité, l'homme peut se passer de Dieu ; mais celui que le malheur touche de ses ailes funèbres a besoin d'un refuge, et Dieu seul lui ouvre son sein comme un port assuré.

— Ayons hâte de partir, mon père : quittons ces lieux où nous sommes étrangers, où l'ennui ajoute encore au mal qui me dévore ; retournons en Angleterre.... Oh ! que je serai bien sous les grands arbres du presbytère, au milieu de mes amis d'enfance, près des tombeaux de mon frère et de ma mère...

Je vous l'ai souvent dit, ici l'air est trop chaud ; je sens là, et elle portait sur sa poitrine ses mains amaigries, je sens là comme des gantelets de fer qui me pressent....

Une quinte de toux l'interrompit ; elle porta, en se détournant, son mouchoir sur ses lèvres vermeilles, pour l'en retirer aussitôt et le plier avec soin. Mais l'œil attentif du vieillard aurait deviné ce qu'il recelait, ce que sa fille avait voulu lui laisser ignorer, si une tache de sang mal cachée ne le lui eût dévoilé.

— Cessons cet entretien, dit-il avec un trouble qu'il s'efforçait vainement de déguiser ; tu es fatiguée. Nous allons attendre le docteur, nous prendrons ses ordres, et il sera fait selon ses volontés.

— Il nous faut partir ! il nous faut partir ! dit-elle avec force ; il est saint le besoin qui nous fait désirer de mourir dans notre patrie, d'aller unir nos restes mortels à la poussière de ceux qui nous furent chers.

— Enfant, pourquoi fixer ces sombres idées dans ton esprit ?

— C'est que je me sens bien malade ; et il ne faut pas que la mort nous surprenne au milieu des illusions qui nous attachent à la vie.

Lorsque le médecin arriva et qu'il fut interrogé sur l'opportunité du départ de la jeune malade, il s'y opposa formellement. Il demandait encore quelques jours pour rendre sensibles les effets salutaires du traitement qu'il lui fesait suivre. Alors, disait-il, vous serez libre de nous quitter en bénissant le suave climat de Montpellier. En réalité il cherchait, par ses paroles, à dissuader la malade d'entreprendre un voyage dont elle n'était point en état de supporter les fatigues. Son ministère avait quelque chose de cruel, et il souffrait sans doute beaucoup en parlant d'avenir à cette enfant, que la mort rongeait comme un ver caché au cœur d'une fleur à peine épanouie.

II.

Le vieillard auquel nous fesons allusion dans cette histoire était sir Edouard Young, l'un des rédacteurs du *Spectateur*, l'ami d'Adisson et de Pope. Après avoir été poète de cour dans sa jeunesse, il avait eu le bonheur de voir surnager, au dessus de ses nombreuses pièces de circonstances, son *Jugement dernier*, morceau religieux, empreint d'une forte poésie, et que les Anglais, ses compatriotes, tenaient avec raison pour une des belles compositions de leur langue, malgré la profusion des images que l'auteur y avait répandues à pleines mains. On connaissait aussi de lui des tragédies, des satires, des odes, des poèmes ; et, chose étrange et qui formait comme le caractère essentiel de Young, la flatterie revenait sans cesse et sous toutes les formes dans toutes ses œuvres : il lui fallait toujours louer quelque grand. Cependant ce zèle incessant à flatter les puissans ne lui fut pas aussi profitable qu'il l'avait sans doute pensé : cette voie, qui mène presque sûrement à la fortune, ne lui valut qu'un rectorat assez modique dans le comté d'Hertford. C'était, il faut l'avouer, bien peu pour récompenser le mérite zélé d'un poète connu dans le monde littéraire par des ouvrages si divers, et qui, malgré leurs défauts, annonçaient une grande puissance poétique ; c'était bien peu surtout pour celui qui avait acquis, à juste titre, la réputation d'un des premiers prédicateurs de son temps.

La lecture des ouvrages de saint Thomas-d'Aquin avait déterminé Young à entrer, à l'âge de 46 ans, dans l'état ecclésiastique. Il devint chapelain du roi George II ; dégoûté de la cour, sans fortune, il se retira dans son presbytère de Wellwyn, pour se livrer avec un zèle qui ne se démentit jamais au ministère sacré de ses fonctions.

Deux ans après être entré dans cette retraite, il épousa lady Elisabet Lee, veuve d'un colonel et fille du comte de Lichfield. Cette alliance illustre suffit à borner toute son ambition ; il vécut heureux au sein de ce ménage que les étroites sympathies unissaient, cultivant les lettres comme un noble délassement, et trouvant dans la société de sa femme et des deux enfans qu'elle avait eus de son premier mari, le bonheur paisible qu'il avait vainement demandé au monde.

En 1740, un coup affreux le frappa ; sa femme, sa chère Betty, lui fut enlevée par une mort prématurée et inattendue ; son fils adoptif mourut aussi bientôt après ; sa fille chérie, celle que, comme un ange, Dieu lui avait laissée pour le consoler, fut à son tour, et peu de temps après, atteinte de la consomption. Le père de cet enfant (Young ne prenait pas d'autre titre, et quel père eut été aussi tendre pour Narcisse !) alarmé dès que parurent les premiers symptômes de cette maladie mortelle, crut, d'après l'avis des médecins, et d'après une coutume des Anglais qui dure encore, devoir passer le Détroit avec sa fille pour la faire jouir du climat tant vanté de Montpellier ; espérant arrêter ainsi les progrès du mal, et rétablir sa santé sous l'influence de cet air que les Anglais rêvent être tiède et balsamique. Mais la maladie, déjà très avancée, ne fit qu'empirer. En proie à la nostalgie, la fille d'Young éprouvait de jour en jour le désir plus impérieux de retourner en Angleterre, où

l'attendait, pour l'épouser, le fils de lord Palmerston, avec lequel elle était sur le point de s'unir, lorsque l'on jugea nécessaire aux soins de sa santé de la faire passer en France.

Peu de jours après la scène que nous avons essayé de peindre, et où la fille d'Young avait si énergiquement exprimé le besoin de quitter Montpellier, elle se trouva si malade, qu'ayant voulu se lever le matin comme elle en avait conservé l'habitude, elle tomba dans un état de faiblesse tel que, durant plusieurs heures, elle ne donna aucun signe de vie. Lorsqu'elle revint à elle et qu'elle se fut mise de nouveau en rapport avec les objets extérieurs qui l'environnaient, elle prit les mains de son père dans les siennes :

— Oh ! dit-elle, je sais enfin ce que c'est que mourir !

— Mon enfant, lui dit Young, reviens à toi ; efface jusqu'au moindre souvenir de ce rêve : tu n'es pas superstitieuse, les ames faibles seules se laissent effrayer par la vision.

— Elle se prit à sourire : à vos yeux pleins de larmes, à la joie que vous avez fait éclater en me voyant reprendre le mouvement, mon père, j'ai jugé que vous aviez cru que j'avais cessé de vivre. Ainsi voilà la mort : en réalité c'est peu de chose que ce moment tant redouté, un sommeil qui vous gagne pour durer jusqu'au jour du jugement de Dieu.

— Oui, la mort, dit le vieillard, est un sommeil doux et tranquille pour les ames qui, comme la tienne, espèrent trouver le bonheur dans l'autre vie. La figure du prêtre s'éclaira d'une majesté sublime ; sa parole devint plus grave et plus sonore ; il continua : « Rien n'est beau comme le spectacle de la mort du juste ; il s'enveloppe dans ses pensées d'immortalité comme dans un suaire d'or, avec calme, avec fierté (1). De sa tombe ouverte sort radieuse l'auguste vérité comme du fond de son sanctuaire. La mort n'ensevelit que le corps ; elle élargit l'ame de sa prison, dissipe devant elle tous ces nuages, lui rend le jour et lui donne des ailes pour voler à l'immortalité. La mort n'a que des maux imaginaires que la nature ne sentira point : la vie a des maux réels que la sagesse ne peut éviter. »

J'aime ces paroles saintes, dit la fille, qu'une froide pâleur gagnait de plus en plus. Réchauffez mes mains dans les vôtres, mon père, et aidez-moi à entrer en communication avec ce monde où je dois retrouver mon frère et ma mère.

Le vieillard pressa ses mains sur son cœur, et dominant la douleur qui l'accablait :

— O ma fille ! ton père en cheveux blancs est devenu ton disciple ! que ta résignation m'instruit ! Folles années passées au milieu du monde en cherchant les faveurs des grands, en m'attachant à la gloire comme à une réalité...

Déjà l'agonie avec ses angoisses cruelles, étreignait la vierge mourante. Narcisse ne conservait plus cette lucidité dans les idées qu'elle montrait il n'y avait que peu d'instans. A ce qu'elle disait de raisonnable se mêlaient des choses étranges : tantôt elle se croyait au presbytère, et s'entretenait avec ses jeunes compagnes de Wellwyn ; une autre fois, c'était une prière qu'elle murmurait ; s'interrompant tout-à-coup, on l'entendait réciter, sans suite, les strophes de quelque vieille ballade ; un nom revenait aussi à ses derniers instans, c'était celui de son fiancé qui l'attendait en Angleterre pour s'unir à elle : nobles ames qui ne devaient être unies que dans le ciel !

Enfin, le moment suprême où s'accomplit le mystère de la mort arriva. C'était le soir. Assise dans un fauteuil, revêtue d'une longue robe blanche, on eût dit que le sommeil venait de la surprendre dans cette position. Autour d'elle, des personnes étrangères versaient des larmes d'attendrissement sur cette noble résignation à mourir à l'âge où tout nous attache à la vie ; mais elles pleuraient surtout sur ce vieillard assis, les bras croisés sur sa poitrine, le front incliné auprès de sa fille, son dernier amour sur la terre.

Il voulut rester seul. Il pria long-temps. Puis, reprenant sa première place à côté de sa fille, il laissa tomber de son cœur comme un chant pieux dans lequel il racontait à Dieu, sans amertume, les malheurs qui venaient de le frapper : « O ma chère Betty ! ô mon fils ! ô ma fille ! mon cœur se déchire entre vous, ma douleur incertaine ne sait où s'arrêter, ni lequel de vous pleurer !... O mes amis, mes amis ! chaque coup qui m'a frappé me menaçait d'un autre coup. Et regardant sa fille : qu'elle était belle ! qu'elle avait de douceur ! Combien son innocence ajoutait de charmes aux charmes de sa jeunesse ! Que d'enjouement et de gaîté ! Hélas ! tant d'éclat n'a servi qu'à la faire remarquer plutôt de la mort... O ma fille, dans quelle solitude profonde tu laisse ton père !... Je ne l'entendrai donc plus, cette voix touchante qui allait à mon cœur ! Mon oreille est encore remplie du doux murmure de ses derniers sons. Le frémissement délicieux qu'elle excitait au fond de mon ame émue y dure encore, et la pénètre d'une tristesse mêlée de volupté.........

« Beauté, jeunesse, voix séduisante, gaîté, vertu, cœur fait pour aimer..... Qu'a de plus le ciel à donner aux mortels ? Le ciel avait fait tous ces dons à ma fille ; ma fille était mon trésor ; et moi j'étais le père le plus heureux !... Titre brillant et vain qui me cachait l'abîme de misère où j'allais tomber !

« Que les biens de la vie sont trompeurs ! ils nous donnent un moment de plaisir, et nous livrent à la peine qui nous abreuve à longs traits de toute son amertume. Combien le sentiment de la perte est plus vif que celui de la jouissance ! Le nom de père me cause plus de tristesse qu'il ne m'a donné de joie.

(1) L'auteur de ce mémoire a cru devoir employer ici le propre langage d'Young ; ainsi ces passages empruntés aux *Nuits*, donneront une idée du genre de ce poète. Ceux de nos lecteurs qui ont médité ses mélancoliques complaintes dans la traduction française de le Tourneur, s'apercevront sans peine que ces fragmens ont été littéralement pris dans ce livre que M. de Chateaubriand a placé au-dessus de l'œuvre originale.



YOUNG ENTERRANT SA FILLE.

Ma fille, je ne t'ai jamais tant aimée qu'au moment où je t'ai perdue!

Les larmes ruisselaient sur les joues creuses du vieillard attendri; il sembla se reprocher cette faiblesse; mais se laissant aussitôt dominer de nouveau par le sentiment de sa juste douleur: » quel est le sage austère, s'écria-t-il, qui ne m'excusera pour mes soupirs? Méprisez l'homme superbe qui rougit de pleurer. Non, l'homme ne s'avilit point en versant des larmes. »

Et regardant sa fille: « dès que je vis ses yeux perdre leur éclat et ne jeter que des regards éteints et languissans sur les objets de la vie; une pâleur mortelle décolorer ses joues de roses, et de noirs présages passer dans l'ame de tous ceux qui la voyaient, et qui pouvait se rassasier de la voir! je la conduisis plus près du soleil. J'espérais que le soleil la ranimerait de ses rayons bienfaisans. Mais l'astre insensible voit languir avec indifférence la beauté comme les pleurs; il a laissé Narcisse pencher sa tête mourante et succomber dans mes bras, comme il laisse un lis se courber et mourir dans nos jardins......

III.

Tant et de si grands malheurs qui venaient de s'appesantir sur cette noble ame de poète, n'avaient pas encore rempli le calice que la main de Dieu lui présentait. Comme si c'eût été trop peu de la mort de sa fille adorée, il eut la douleur de lui voir refuser une sépulture. Les mœurs de l'époque (1741) ne permirent pas aux autorités religieuses et civiles d'accorder à la fille d'Albion, à la chrêtienne protestante, une place dans la terre sainte consacrée au rite catholique. Les plaintes du père furent entendues; elles firent vibrer bien tristement le cœur de ceux qui se montrèrent cruels jusqu'à ne pas lui accorder ce peu de terre qu'il demandait pour sa fille. Toutes ses prières furent vaines: l'esprit de secte l'emporta; Montpellier, ville catholique qui s'était apitoyée sur la mort de la fille de Young, se montra inflexible.

Gardons-nous de faire peser sur cette cité et sur cette époque le blâme qu'on n'a pas manqué de lui adresser: l'unité religieuse est un principe fécond de stabilité et de bonheur pour un peuple; nos pères l'avaient compris ainsi. Ne nous étonnons pas s'ils s'efforçaient de lutter avec force pour le défendre et le maintenir dans toute son intégrité. Quoiqu'il en soit, que l'on se figure de combien d'amertume doit être grossie la douleur d'un père si tendre à qui l'on refusait une place pour sa fille morte, lorsque son cœur se brisait à la seule pensée de l'abandonner sur cette terre étrangère. Cette position exceptionnelle, le trouble où était plongée son ame, son génie puissant, mais mélancolique, et aussi ce qu'il y a toujours d'excentrique au fond du caractère anglais, le portèrent à une action surhumaine; cet homme conçut et exécuta le projet d'aller seul, au mileu de la nuit, ensevelir sa fille.

Donc, lorsque d'épaisses ténèbres couvraient Montpellier, Young, après s'être muni des instrumens nécessaires à creuser une fosse, chargé de sa fille, enveloppé de son manteau, au milieu du plus profond silence, n'ayant d'autre guide que sa douleur, traversa les rues, à cette heure désertes, de cette ville qu'il maudissait. Il s'éloigna dans la campagne et ne s'arrêta que lorsque les forces lui manquèrent; il se déchargea de son précieux fardeau. A le voir déposer doucement sa fille sur la terre, on eut dit une mère couchant avec une tendre sollicitude son enfant endormi.

Puis, lorsqu'il eut creusé la fosse, la tête découverte, il s'approcha de Narcisse et la releva lentement. En ce moment la lune éclairait le visage de la morte; il interrompit la prière qu'il murmurait, et se prit à la contempler avec tendresse. Tout-à-coup, la soulevant dans ses bras par un mouvement brusque qui annonçait une soudaine et prompte résolution, il la plaça dans la fossse, les pieds les premiers, et, comme sa tête dépassait encore la terre ramassée sur les bords, il pressa sur son front ses lèvres tremblantes et la jeune fille disparut.

» Tout est accompli, ô mon Dieu! s'écria-t-il; je vous offre ce dernier sacrifice, le plus grand de tous. Maintenant merci pour m'avoir donné le courage d'accomplir mon dessein... Ma fille, adieu! adieu jusqu'à ce que la voix de l'ange nous appelle au dernier jugement. »

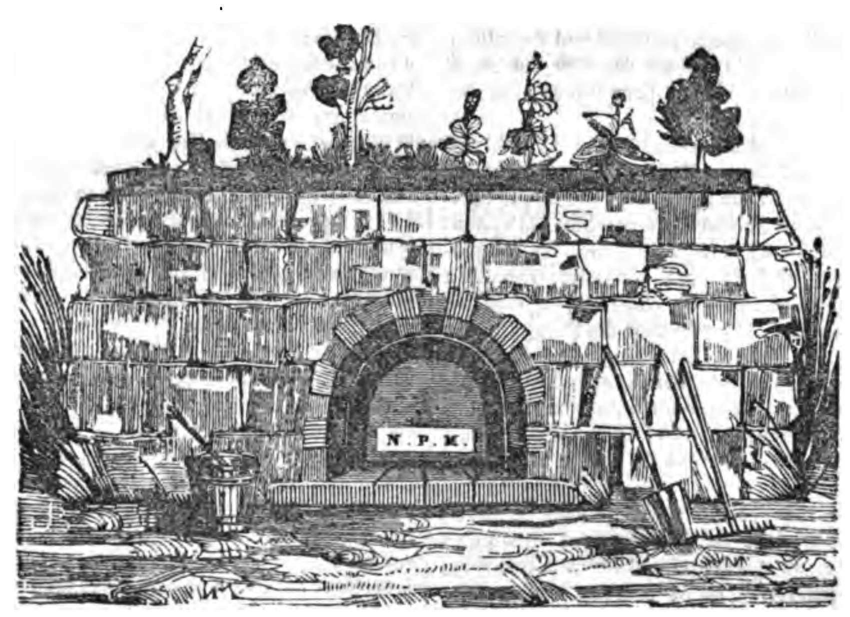
Lorsque la tombe se fut refermée sur sa proie, Young resta debout, silencieux, mais, déja à l'Orient, la première lueur du jour commençait à blanchir l'horizon. Après avoir cherché à connaître où il était, il s'éloigna lentement, errant au milieu des champs, comme frappé de vertige. A mesure qu'il laissait derrière lui le tombeau de sa fille, et qu'il se rapprochait presque à son insçu de la ville, des flots d'amertume se soulevaient tumultueux dans son ame; il sentait renaître toute sa colère contre ses habitans: « peuple cruel et insensible, disait-il, il n'a pu refuser des larmes à ma fille, et parce qu'elle n'adorait pas Dieu à leur manière, ils s'étonnaient de s'attendrir sur elle. Impitoyables, ils ont refusé de répandre un peu de poussière sur une poussière, bienfait dont ils ne privent pas les plus vils animaux. Que pouvais-je faire?... Par un pieux sacrilége, j'ai dérobé furtivement un tombeau pour ma fille.... Mais j'ai outragé sa cendre. Lâche dans mon devoir, craintif dans l'excès de ma douleur, mes mains l'ont placée à la hâte dans ce tombeau. Au milieu de la nuit, d'un pied tremblant, étouffant mes sanglots, ressemblant plus à son assassin qu'à son ami, je lui ai murmuré tout bas mes derniers adieux, je me suis enfui comme un coupable...... Je n'ai pas même écrit son nom sur sa tombe....... Malédiction sur Montpellier!!! »

IV.

Retiré dans son presbytère de Wellwyn où, depuis son mariage, il avait coulé des jours heureux, Young, après avoir perdu tous ceux qui lui avaient rendu cher cet asile, ne songea plus qu'à honorer sa douleur d'un véritable culte. Les joies domestiques qu'il avait goûtées au sein de cette famille qui venait de lui être ravie, l'avaient détaché des fausses grandeurs du monde; la mort de sa femme, celle de ses

enfans, celle du fils de lord Palmerston, le fiancé de sa fille, lui firent voir le néant des choses créées. Son ame se laissa aller sans réserve à son penchant mélancolique. Pendant ses longues insomnies, il se levait et travaillait à ses *Méditations de la Nuit*, qui ont donné à son nom la célébrité dont il est entouré. Malheureusement il jeta ses derniers chants dans le moule des compositions de sa jeunesse; le faux goût y domine, et l'on est fâché que l'emphase nuise trop souvent aux accens de sa douleur. En lisant ces élégies où le prédicateur anglican se fait aussi trop souvent sentir, on éprouve une certaine fatigue de ces images sombres qui, comme des fantômes, passent et repassent sans cesse sous vos yeux. Mais il n'est pas rare qu'un effet inattendu ne réveille tout-à-coup l'attention, en remuant le lecteur jusqu'au fond de ses entrailles; ces mots déchirans, *mort*, *néant*, *éternité*, il les fait vibrer avec tant de force et si souvent, que l'on est pressé de détourner la tête de la terre, de la relever vers le ciel, et de s'écrier avec lui : Dieu seul est grand! Ainsi que d'autres poètes anglais, Young semble avoir pris plaisir à mêler le grand au bas, le sublime au trivial. N'importe, la postérité a accueilli son œuvre : les *Nuits* ont été traduites dans toutes les langues; et, il faut l'avouer, quel que soient les défauts qui déparent ces chants religieux, aucun livre n'est attachant à l'égal de celui-là.

Après avoir survécu vingt ans à son épouse, Young dont on aimera sans doute, après cet épisode si triste de sa vie, à connaître la fin, mourut en 1765, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.



TOMBEAU DE LA FILLE DE YOUNG.

§ V.

Lorsque l'on visite Montpellier et que l'on s'informe des curiosités que cette ville possède, et qui sont dignes de fixer l'attention des voyageurs, on ne manque jamais de vous recommander d'aller admirer le tombeau de la fille d'Young. On a donné ce nom à un modeste monument expiatoire qui se trouve placé dans un coin presque oublié du Jardin des Plantes. Voici ce que c'est : au milieu d'une touffe d'arbres pressés les uns contre les autres pour masquer un mur de clôture, au plus bas d'un sentier qui s'incline vers une *cosse* où les feuilles sont roulées par les vents de tous les points de ce vaste enclos, on a pratiqué une excavation demi-circulaire, formée de quartiers de rochers bruts; le milieu de la paroi qui en limite la profondeur est occupé par une plaque de marbre sans ornemens, portant cette inscription :

PLACANDIS NARCISSÆ MANIBUS.

Mais ce n'est pas là le véritable monument élevé à la mémoire de Narcisse; celui qui a popularisé son nom, qui fait verser encore des larmes sur sa fin prématurée, est tout entier dans ces lamentables chants consacrés par la douleur de Young à perpétuer le souvenir de sa fille adoptive.

N. Albert.

MONUMETS RELIGIEUX DU MIDI DE LA FRANCE.

ÉGLISES SAINT-MICHEL ET NOTRE-DAME DE DIJON (Côte-d'Or).

La France orientale fut envahie, vers la fin du v[e] siècle, par les Bourguignons, qui fesaient partie des nombreuses tribus vandales. L'empereur Valentinien, ne pouvant plus mettre l'empire romain à l'abri des incursions des barbares, admit les *Burgundes* à l'alliance romaine et leur donna la Savoie. Cette nation trop fière pour rester long-temps tributaire de l'indigne successeur des Césars, secoua le joug et se déclara indépendante. L'occasion ne pouvait être plus favorable: le faible Anthèmius, désespérant de vaincre les Visigoths, implora le secours des *Burgundes*, et leur abandonna la ville de Lyon pour mieux cimenter cette indigne alliance.

Les rois bourguignons, enhardis par la faiblesse de l'empereur, se hatèrent de transférer le siége de leur gouvernement à Lyon, qui fut, dès-lors, la capitale d'une vaste et puissante monarchie. Mais, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, les conquérans se succédaient avec une incroyable rapidité: les peuples barbares étaient chassés par d'autres peuples envahisseurs, et le royaume des Bourguignons ne dura pas long-temps. Cent-vingt ans après sa fondation, il fut détruit par les Franks et les Ostrogoths, réunis pour vaincre leur ennemi commun. Les successeurs de Clovis gouvernèrent la Bourgogne jusqu'à la révolution qui porta au trône de France la dynastie carlovingienne.

Sous les rois de la seconde race, les ducs de Bourgogne, qui n'étaient primitivement que de simples officiers chargés du gouvernement de cette province, devinrent si puissans, qu'ils osèrent méconnaître l'autorité royale. Devenus par le fait souverains indépendans, ils gouvernèrent en leur propre nom, et les rois de France ne trouvèrent plus dans les ducs de Bourgogne que des vassaux insolens. Richard, mort en 921, fut le premier de ces ducs héréditaires. Ses successeurs gouvernèrent le duché de Bourgogne avec tant d'habileté et de sagesse, qu'il devint un état riche et florissant. Sa prospérité ne fit que s'accroître après la mort de Jean II, roi de France, qui disposa de la Bourgogne en faveur de son troisième fils.

Cette notice courte et rapide ne nous permet pas d'entrer maintenant dans des détails qui fourniront plus tard leurs richesses historiques à la *Mosaïque du Midi*; qu'il nous suffise de dire que les ducs de Bourgogne traitèrent souvent d'égal à égal avec les rois de France leurs suzerains: qui sait si leur puissance ne se serait pas consolidée sur des bases inébranlables, si le fougueux Charles-le-Téméraire n'avait eu à lutter contre la politique toute-puissante de Louis XI. Avec ce prince guerrier, mort en 1447, à la bataille de Nancy, s'éteignirent la dynastie et la gloire des ducs de Bourgogne; leurs états furent irrévocablement réunis au domaine de la couronne.

Les ducs de la première et de la seconde races ne négligèrent rien pour embellir Dijon, leur capitale. Cette ville devenue, dès le xi[e] siècle, la résidence habituelle de ses souverains, ne tarda pas à s'accroître, et devint en peu d'années une des plus belles cités de la France méridionale. Les familles les plus riches, les personnages les plus puissans, les seigneurs, les chevaliers se fixèrent à Dijon, pour y former la cour brillante des ducs de Bourgogne. Au temps de la féodalité, le vassal s'efforçait d'imiter la magnificence de son suzerain: aussi les gentilshommes bourguignons, à l'exemple de leurs maîtres, firent bâtir des manoirs somptueux, fondèrent des églises, des monastères, et élevèrent plusieurs monumens qui furent, pendant plusieurs siècles, l'ornement de la capitale de la province de Bourgogne.

On a dit tant de fois que les architectes du moyen âge ne savaient construire que des cathédrales et des châteaux-forts, qu'il serait inutile de le répéter ici. De nos jours, nous pouvons à peine concevoir que trois générations d'hommes aient travaillé à l'érection d'une basilique monumentale. Nous ne voyons pas, ou plutôt nous ne voulons pas voir le but d'une constance si louable. Une église était pour nos pères le temple, le foyer, le tribunal: le sanctuaire résumait à lui seul toutes les phases, tous les besoins de la vie humaine. La cathédrale était un grand livre de pierre, sur lequel chaque génération écrivait l'histoire de son siècle et laissait une empreinte ineffaçable de son passage sur la terre.

Les ducs de Bourgogne comprirent si bien la grande influence des édifices religieux sur les peuples qui vivaient sous leur gouvernement, qu'ils multiplièrent avec une profusion royale les églises et les monastères dans la capitale de leurs états; dans le xv[e] siècle, la ville de Dijon était hérissée d'une multitude de clochers, qui lui donnaient l'apparence d'une ville d'Orient, avec ses minarets de ses mosquées; plusieurs de ses églises s'écroulèrent lors du grand incendie, qui, en l'an 1177, réduisit presque toute la ville en cendres. La piété, peut-être l'orgueil des seigneurs bourguignons, s'imposa de nouveaux sacrifices pour les réédifier. Aussi la ville de Dijon était-elle très riche en monumens religieux. Avant la révolution de 1789, elle comptait trente-cinq églises

dans son enceinte. Depuis cette époque, trente ont été démolies ou ont changé de destination. L'ancienne cathédrale, dédiée à saint Etienne, est maintenant la halle aux grains. Cette basilique occupait l'emplacement d'un ancien temple de Saturne; elle fut, dit-on, consacrée au culte catholique en 533; trois siècles après, elle tombait en ruines, et Isaac, évêque de Dijon, la rétablit. Vers l'an 1107, l'abbé Guillaume la fit entièrement reconstruire. Cette basilique était une des plus belles de France: un ancien historien rapporte qu'on y comptait 372 colonnes, 120 fenêtres, 8 tours, 3 grandes portes et 24 entrées. Si cette description est vraie, l'ancienne cathédrale de Dijon pouvait être mise en parallèle avec celles de Chartres, d'Amiens, de Rouen et d'Albi. Malheureusement cet immence édifice, aux proportions gigantesques, fut écrasé, en 1271, par la chute d'une haute tour qui s'élevait au milieu des constructions. L'abbé Hugues travailla avec tant de zèle et d'activité à la reconstruire, que l'église, dont on voit encore les débris, fut achevée en 1291.

N'est-il pas déplorable de voir notre civilisation moderne transformer en bâtimens d'utilité publique, en greniers, en casernes, quelquefois même en écuries, nos vieilles églises où nos pères se réunissaient aux jours des grandes solennités!! On aurait dû respecter ces vieux monumens, seuls débris de ce moyen âge, époque de religion, de patriotisme, de chevalerie, de poésie et d'amour, berceau mystérieux dans lequel sommeilla l'Europe moderne jusqu'au moment où une voix toute-puissante lui dit: Lève-toi pour accomplir tes hautes destinées. Pourquoi le marteau des démolisseurs a-t-il renversé nos basiliques, qui furent long-temps des asiles inviolables où l'oppresseur n'osait entrer pour frapper sa victime? A un autre le soin de résoudre le problème; quant à moi, je ne puis me défendre d'un vague sentiment de regret toutes les fois que j'entends nos inhabiles maçons saper un chef-d'œuvre de l'architecture religieuse du moyen âge.

A Dijon, comme dans toutes les autres villes de la France, les monumens religieux ont été presque tous démolis. Des trente-cinq églises qui décoraient la cité capitale de Charles-le-Téméraire, cinq seulement ont échappé à la proscription générale. Les plus remarquables sont: l'église Saint-Bénigne, aujourd'hui cathédrale, dont nous donnerons plus tard la description; l'église Saint-Michel, et l'église Notre-Dame.

La construction de l'église Saint-Michel fut commencée en 1497. Située avantageusement au milieu d'une grande place, elle attire les regards et excite l'admiration des étrangers. Elle a trois portes principales: au pilier de celle du milieu, est une base en cul-de-lampe sur laquelle était autrefois placée la statue de saint Michel terrassant le diable.

« Cette base, dit Millin, est extrêmement curieuse à cause des bas-reliefs dont elle est ornée; sur la moitié qui est à la droite du spectateur, on voit des sujets tirés de la Bible: Judith tenant la tête d'Holopherne, le jugement de Salomon: l'autre moitié offre des sujets païens mythologiques: Apollon debout tenant sa lyre; Vénus et l'Amour; Apollon pythien tenant une flèche dans la main droite et l'arc dans la main gauche. Il y a en outre beaucoup d'autres ornemens et des arabesques finement travaillés. Au-dessous des bas-reliefs que je viens d'indiquer, on voit d'autres bas-reliefs trèsp etits, disposés comme les précédens, c'est-à-dire que les sujets chrétiens sont à la droite, et les sujets mythologiques à la gauche. Parmi ces derniers, on distingue Jupiter sous la forme d'un aigle enlevant Ganymède, et sous celle d'un cygne, caressant Léda; le centaure Nessus qui enlève Déjanire; Cacus qui dérobe les bœufs d'Hercule. »

Ce portail est à la fois imposant et bizarre. Il se compose de deux parties principales; trois grandes porches décorent la partie inférieure dont les voûtures sont couvertes des bas-reliefs décrits par Millin. Le bas-relief du tympan de la porte centrale est formé de quarante figures représentant le jugement dernier. Deux grandes tours à quatre étages, de cinq ordres d'architecture différens, surmontées de deux campanilles de forme octogone et couronnées de dômes aux boules dorées, composent, avec un double vitrail, le centre de la partie supérieure du portail fantastique. Les deux tours jumelles ont pour base un socle percé d'un triple cintre, orné de caissons d'arabesques, de statues et de bas-reliefs. Le vaisseau de l'église Saint-Michel a 188 pieds de long, 60 de largeur et 64 de hauteur.

Ce fut Hugues Sambin, architecte, né à Dijon, qui construisit la magnifique façade de Saint-Michel. Elève de Michel-Ange, Hugues Sambin: homme doué d'une imagination ardente, déploya dans cette construction tout le luxe de l'architecture. En multipliant les bas-reliefs; les colonnes, les pleins-cintres, les campanilles, en mêlant le sacré avec le profane, il chercha à imiter les grands effets produits par le mélange du genre gothique avec les élémens de l'architecture romaine. Il y réussit complètement, et Saint-Michel sera toujours une église remarquable, autant par la richesse du plan que par l'originalité des diverses parties qui la composent.

Notre-Dame, dont nous donnons le dessin pris sur les lieux, était, avant l'érection de la cathédrale Saint-Bénigne, la principale église de la ville de Dijon. L'intérieur de cet édifice qui réunit toutes les beautés de l'architecture gothique, est en partie masqué et enclavé par des bâtimens qu'on devrait démolir. Néanmoins on ne peut s'empêcher d'admirer la régularité d'ensemble jointe à la plus heureuse disposition de lignes. Notre-Dame, vue de plusieurs points différens, offre toujours des aspects très pittoresques. Le portail principal est sans contredit la partie la la plus remarquable: l'architecte a su allier la beauté, perfection du style grec à la délicatesse, à la grace simple et naïve de l'architecture gothique. La forme de ce portail, unique en son genre, est un carré long: il a 28 mètres d'élévation et 20 mètres de largeur; il est divisé en deux étages, dont le rez-de-chaussée

NOTRE-DAME DE DIJON.



est occupé par trois grandes arcades ouvertes, formant l'entrée d'un immense péristyle qui a pour soutiens plusieurs piliers, et qui précède les trois portes de l'église. Sur toute l'étendue du porche ouvert en plein-cintre, l'architecte a opéré le développement des voûtes, sans avoir recours aux contreforts destinés à empêcher l'écartement.»

« Les massifs, dit l'auteur d'un voyage dans la Côte-d'Or, n'ont pas plus de cinq pouces d'épaisseur, et ils servent de fonds à deux péristyles placés l'un au-dessus de l'autre, et offrant chacun 17 colonnes d'un seul jet. Sur le côté qui regarde le midi, s'élève le campanille de l'horloge. L'entrée de l'église est précédée d'un vaste porche qui était jadis orné d'une multitude de statues. Dans l'intérieur, l'œil se repose avec plaisir sur les galeries qui règnent autour de la nef, du chœur et des croisées : rien de si délicat, de si léger, de si svelte que l'abside ou rond-point, décoré d'un superbe groupe de l'Assomption, chef-d'œuvre du sculpteur Dubois. La grande tour qui s'élève sur le milieu de la croisée, partage la délicatesse du vaisseau.»

« Les deux étages sont formés de deux rangs de colonnades superposées chacune de dix-sept colonnes fuselées et élégantes, supportant les ogives dont les bases s'appuient sur des figures saillantes d'animaux fantastiques.»

A l'un des angles de la façade s'élève le *Jaquemar*, fameuse horloge mécanique que Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, fit transporter de Cambrai à Dijon en 1302.

Les premières constructions de l'église Notre-Dame datent de l'an 1252, et elles ne furent terminées qu'en 1334. Cette église sera toujours regardée comme un des plus beaux monumens religieux de la capitale de l'ancienne province de Bourgogne, si riche en souvenirs historiques, en édifices remarquables par leur architecture et leur magnificence...

Émile VIBRZÉ.

LES GUERRES RELIGIEUSES DANS LE BÉARN

PENDANT LE XVIe ET LE XVIIe SIÈCLES.

CHAPITRE Ier.

HENRI ET MARGUERITE.

Dès le commencement du xvie siècle, les membres les plus influens du clergé avaient porté plus d'une atteinte à la discipline ecclésiastique ; le monde catholique attendait vainement une réformation de mœurs et une plus rigide observance des lois canoniques. Louis XII, roi de France, et le souverain pontife Jules II scandalisaient l'Europe, et leurs démêlés semblaient interminables. Le roi de Navarre, dévoué à Louis, son suzerain, ressentit le contre-coup de la haine pontificale. En 1512, Jean d'Albret fut excommunié par Jules II, qui l'accusait d'avoir adhéré au fameux concile de Pise, et Ferdinand, roi d'Aragon, profita de cette heureuse occasion pour s'emparer de la Haute-Navarre. Quelques mois après, il proposa à Jean d'Albret de lui rendre sa conquête s'il voulait renoncer à l'alliance de Louis XII : Jean d'Albret se méfia de ces offres insidieuses, et retint prisonnier l'évêque de Zamora qui avait été envoyé en qualité de parlementaire. Le monarque navarrais lutta pendant quatre ans contre l'espagnol spoliateur, et mourut à la Peine en 1517, à Monain en Béarn.

Il eut pour successeur Henri d'Albret son fils. Le jeune prince, héritier de la haine de son père, implora le secours de la France pour reconquérir un pays que sa famille avait perdu pour toujours. Ferdinand irrité envoya le prince d'Orange qui mit tout à feu et à sang dans la Basse-Navarre et même dans le Béarn : Mauléon, Bidache, Sauveterre, Navarrens furent pillées et presque détruites de fond en comble.

Pendant que toutes ces choses se passaient en Béarn, et que la cour de Rome amassait des haines qui devaient être plus tard si funestes à l'unité catholique, le moine Luther préludait à ses prédications au fond de l'Allemagne. La doctrine du réformateur allemand fit des progrès rapides ; des personnages distingués par leur sagesse et leur savoir apportèrent en France et en Béarn le levain de l'hérésie. En vain la Sorbonne et l'Université lancèrent condamnations sur condamnations : les réformateurs ne se laissèrent pas effrayer, et quelques-uns d'entre eux trouvèrent un asile auprès de Marguerite reine de Navarre et sœur de François Ier. Cette princesse, si célèbre par ses galanteries et la grace de son esprit, se laissa séduire par l'appat de la nouveauté, et jeta,

sans le prévoir, le brandon de la discorde civile dans son royaume.

Imbue déja des nouvelles opinions, Marguerite ne cacha pas ses sentimens à la cour de France, et se déclara protectrice du célèbre Volemar, qui fut depuis maître de Calvin. Henri d'Albret, son époux, rendit d'abord un édit sévère contre les novateurs, et la réforme trouva beaucoup d'obstacles dans les populations catholiques du Béarn. Mais le faible Henri ne put résister aux prières de la reine et consentit à recevoir dans ses états Lefebvre, Roussel et Calvin, ministres de la nouvelle doctrine. Ces trois habiles docteurs firent tant par leurs prédications, que la reine Marguerite embrassa l'erreur avec un zèle presque fanatique; elle composa quelque temps après un livre intitulé : *Le miroir de l'ame pécheresse*, qui fut condamné par les théologiens de la Sorbonne.

Le célèbre Mélancton se rendit à Paris, appelé par François Ier. Marguerite partit aussitôt de Nérac à grandes journées, pour voir un des premiers vicaires de Luther. Le roi de France n'eut pas plutôt entendu le docteur allemand, qu'il se désabusa de la réforme; Marguerite, sa sœur, persista au contraire dans l'erreur, et mit au jour ses contes si connus sous le nom de *Contes de la reine de Navarre*; satyres tantôt enjouées, tantôt virulentes des vices qui malheureusement infectaient alors les hauts fonctionnaires.

Le bruit de l'apostasie de Marguerite eut beaucoup de retentissement dans toute l'Europe; on lui prodigua les éloges, on l'accabla de pamphlets, et les écoliers de rhétorique du collége de Navarre se permirent de la ridiculiser publiquement. Ils s'exerçaient ordinairement à la déclamation de quelques poésies dramatiques. En 1533, ils représentèrent une pièce où la sœur de François Ier était peinte sous les couleurs les plus odieuses. On voyait sur la scène une vieille femme qui tenait sa quenouille et fesait tourner son fuseau; un démon s'approchait d'elle, lui soufflait le feu des passions, et lui présentait un nouveau testament écrit en français, en lui disant :

— Lis ce livre souillé par les docteurs de Satan, fille de l'enfer. Puis venait le démon de la Controverse et le fanatisme qui la travaillaient dans tous les sens, et répétaient en ricanant :

— Elle est à moi!.. Elle est à moi... Fous que nous sommes! vaut-il bien la peine de nous quereller pour Margot. Elle est de droit la favorite de Belzébut.

Cette satyre, tout insignifiante qu'elle était, annonçait déja cet esprit de parti que les catholiques et les huguenots portèrent plus tard jusqu'au fanatisme le plus coupable. François Ier punit les auteurs de la pièce et les acteurs; Marguerite, en femme d'esprit, ne fit qu'en rire.

De retour à Pau, elle délibéra avec Roussel et Calvin sur les moyens les plus prompts pour introduire la réforme dans le Béarn. Roussel prêcha dans les caves du château, et le jeune Henri assista au sermon, moins par séduction que par complaisance pour sa mère, mais surtout par cet instinct de curiosité naturel à tous les enfans. Vers ce même temps, la ville de Nay fut consumée par le feu du ciel; une seule maison échappa à l'incendie, et les catholiques ne manquèrent pas d'attribuer ce châtiment de la colère céleste aux prédications des faux docteurs. Henri d'Albret se montra dès-lors moins favorable à la réforme. « Ce prince, dit Mathieu, auteur d'une histoire de François Ier, sachant que l'on fesait dans sa chambre quelque forme de prières et instructions contraire à celle de ses pères, y entra, résolu de châtier le ministre; et, trouvant qu'on l'avait fait sauver, les ruines de sa colère tombèrent sur sa femme qui en reçut un soufflet, disant qu'elle voulait trop savoir, et en donna aussitôt avis au roi François Ier. »

Le roi de France informé de ce qui se passait en Béarn, et des progrès de la réforme que protégeait ouvertement la reine Marguerite, écrivit à sa sœur pour la détourner des mauvaises doctrines; sa lettre produisit un effet aussi prompt que durable, et quelques jours après l'avoir reçue, la reine de Navarre dit à son époux :

— Mon époux et seigneur, il m'est avis que nous agirions en bons chrétiens, si nous renoncions aux docteurs allemands.

— Voulez-vous rire, ma très chère.... répondit le roi plus qu'étonné d'une semblable détermination.

— Non, non, mon Sire; François mon frère m'a écrit une lettre qui a plus fait pour ma conversion que tous les sermons des docteurs de la Sorbonne, et je lui ai envoyé un de mes pages, pour lui annoncer que, dès ce jour, je fais un éternel adieu à l'hérésie et à Satan.

— Votre saint Ange,-Gardien vous inspire, ma très chère! répliqua le roi... Ne résistez pas à la grace du Seigneur.

— *Ainsi ne ferai*, mon gentil sire; et je veux mourir dans le giron de l'Église catholique, apostolique et romaine.

Marguerite fut fidèle à sa promesse, et n'assista plus aux prêches de Roussel et de Calvin; mais elle ne put jamais sévir contre les novateurs qu'elle avait d'abord protégés, et contribua par sa coupable indulgence aux progrès de l'erreur dans la Basse-Navarre. Dans les dernières années de sa vie, elle répétait souvent qu'elle ne s'était jamais séparée sincèrement de la foi de ses pères; qu'elle s'était laissée entraîner par la nouveauté, mais qu'elle avait toujours été catholique de cœur et par conviction. Les spectateurs de la réforme ne manquèrent pas de pousser de hauts cris, et de blâmer la conduite de la reine, qui, disaient-ils, avait flétri en un instant tout l'éclat de sa gloire: Marguerite n'en persista pas moins dans sa résolution. La mort de François Ier son frère, qu'elle avait toujours tendrement aimé, détruisit bientôt après la dernière de ses illusions. « Dégoûtée du monde et de la pompe royale, elle se retira, dit Brantôme, dans un monastère de femmes en Angoumois; elle ne dédaignait pas de servir quelquefois d'abbesse; elle chantait à la messe et aux vêpres avec les autres religieuses.

» Elle se prit d'une affection pour une jeune fille en» trée depuis quelques mois dans le couvent. »

Un soir, au moment où le soleil d'automne jetait ses derniers rayons sur les arbres qui abritaient la chapelle, elle était assise avec la jolie novice sur un banc de pierre à l'extrémité du jardin. La jeune demoiselle n'osait lever les yeux, et Marguerite contemplait avec attendrissement ce visage d'ange que le souffle du monde n'avait pas souillé.

— Marie, dit-elle à la jeune novice, souvent je vous vois pleurer... Vous n'êtes pas heureuse dans le couvent? Parlez, j'ai encore assez de puissance pour vous en faire sortir.

— Ma très noble dame, répondit la novice, j'aimais le sire de Balzac; il est mort en Piémont, et j'ai fait vœu de vivre et de mourir dans ce saint monastère. Je pense quelquefois au sire de Balzac; je prie pour le repos de son ame, et les larmes de la prière soulagent ma douleur.

— Marie, lorsque je serai morte, tu prieras aussi pour moi...

— Oui, ma très noble dame.

— Rentrons au couvent, ajouta Marguerite; j'ai froid, bien froid; soutiens-moi, Marie, je puis à peine marcher.

Pour la dernière fois, Marguerite avait visité le jardin du couvent; le lendemain, la maladie empira d'une manière effrayante, et la vieille reine de Navarre témoigna le désir d'être transportée en Béarn. On obéit à sa dernière volonté, mais elle ne put arriver au terme de son voyage, et rendit le dernier soupir au château d'Odos en Bigorre.

Telle fut la fin de Marguerite, reine de Navarre, si célèbre par sa beauté et son esprit, qu'on la surnomma la *quatrième des Graces* et la dixième des Muses. Elle jeta dans le Béarn les premiers élémens du drame sanglant dont nous allons tracer quelques scènes, et mourut avec la cruelle persuasion qu'elle seule avait importé l'hérésie dans le midi de la France. Quelques historiens assurent même qu'elle contribua à accréditer les nouvelles doctrines en Angleterre, par l'influence qu'elle exerça toujours sur une des femmes de Henri VIII, la malheureuse Anne de Boylen qui avait été sa fille d'honneur. Si le fait est vrai, on peut dire que les plus grands incendies ne proviennent souvent que d'une faible étincelle.

Le corps de Marguerite fut transporté à Pau et enseveli avec une pompe royale. L'évêque de Lescar publia un mandement par lequel il ordonnait à tous les fidèles d'assister aux prières publiques, pendant neuf jours, pour l'ame de la reine. L'oraison funèbre de Marguerite fut publiée par Charles de Sainte-Marthe, lieutenant-général d'Alençon.

CHAPITRE II.

LES TAPISSERIES DU CHATEAU DE PAU. — UNE COMÉDIE A LA ROCHELLE, EN 1558.

Henri d'Albret ne survécut que de cinq ans à la reine Marguerite, son épouse; depuis la mort de cette princesse, l'histoire du roi de Navarre n'offre aucun trait remarquable: il est dit seulement qu'il protégea l'agriculture, rendit ses sujets heureux et ne prit plus aucune part aux querelles de religion. Les écrivains catholiques lui reprochent sa trop grande indulgence pour les réformateurs, mais tous s'accordent à dire qu'Henri d'Albret, s'il ne fut pas un grand homme, fut un bon prince. De son mariage avec Marguerite il ne lui restait que Jeanne, sa fille unique, mariée d'abord au duc de Clèves, et en secondes noces, à Antoine de Bourbon, premier prince du sang. Il la fit venir à Pau en 1553; et, avant de mourir, il eut le bonheur de serrer dans ses bras son petit-fils (1). Le vieux monarque vécut encore deux ans, et rendit le dernier soupir à Haiget-Mai, le 25 mai 1555. Son corps fut déposé dans la cathédrale de Lescar, le Saint-Denis des rois du Béarn. Charles-Quint disait de lui: — C'est le seul homme que j'aie vu en France.

(1) Henri, depuis roi de France. — Voir les détails de la naissance d'Henri IV, dans la 9e livraison de la *Mosaïque du Midi*. Année 1837;

Jeanne d'Albret, héritière de Henri II, son père, avait été d'abord recherchée en mariage par Philippe II, roi d'Espagne, qui voulait, par cette alliance, éteindre la querelle survenue à l'occasion de l'envahissement de la Haute-Navarre. Mais Henri II, roi de France, mit tout en œuvre pour enlever une si riche dot au plus redoutable de ses ennemis, et donna pour époux à la princesse de Béarn, Antoine de Bourbon, duc de Vendôme. Ce prince, né avec un caractère irrésolu, inconstant, ne tarda pas à suivre l'impulsion de sa jeune épouse qui suivait publiquement la religion réformée. Néanmoins, Jeanne n'était réellement bien dévouée, ni à l'une ni à l'autre des deux croyances; et au dire du chroniqueur Brantôme, «la » princesse, jeune, belle, aimait une danse aussitôt » qu'un sermon, et ne se plaisait nullement à cette » nouveauté de culte.» Ce ne fut que plus tard qu'elle se dévoua sincèrement à la réforme.

« Elle y persista, dit le Laboureur, par un entête» ment trop ordinaire aux femmes, et principalement » aux reines, qui sont aisément persuadées de la » grandeur de leur génie, et font gloire d'être cons» tantes dans le parti qu'elles ont une fois embrassé. » Jeanne d'Albret s'y soutint autant par la sympathie

» de son tempérament avec l'erreur, que par le feu » de son génie et le secours des lettres, dans un siècle » ignorant, où les femmes régnaient, où la France » n'avait d'autre clarté que celle de la lune, ou que » son soleil éclipsé ne reluisait que par la sienne. » Aussi, les novateurs, qui la plupart étaient lettrés, » mais qui manquaient de religion, surent profiter » de l'accès qu'ils avaient auprès des princesses, pour » leur faire envisager comme un honneur, d'être » d'une cabale qui partageait tous les états de la chré- » tienté, et qui était celle des doctes. »

D'ailleurs, la reine Jeanne avait sucé de bonne heure le lait des nouvelles doctrines à la cour de François Ier, où des gentilshommes libertins fesaient assaut de galanteries avec les grandes dames. Elle s'accoutuma à se faire un jeu de toutes les croyances, et quand l'âge fut venu de prendre une détermination, elle se couvrit de la livrée de l'hérésie. Les novateurs, émerveillés de trouver dans une si jeune princesse une sagacité, une énergie qui lui avaient déja mérité l'admiration des savans qui affluaient à la cour du roi de France, mirent tout en œuvre pour s'assurer une si importante conquête. Ils n'eurent pas beaucoup de peine à réussir : Jeanne était très vaniteuse ; elle voulait, avant tout, passer pour une femme supérieure, et les lettres flatteuses de Calvin détruisirent son incertitude ; elle ne dissimula plus, et nous allons la voir renverser de fond en comble dans son royaume de Béarn, le grand édifice de la religion catholique, dont les fondemens avaient été ébranlés par la reine Marguerite, sa mère.

Pour mieux venir à bout de ses desseins, elle se fixa à Pau avec Antoine Bourbon, son époux, et promit hautement sa protection royale à tous les novateurs ; elle travailla, avec un entêtement presque minutieux, à anéantir les moindres emblêmes des croyances catholiques. Elle se promenait un jour avec son époux dans son château royal :

— Venez, mon très cher, lui dit-elle ; allons admirer les belles tapisseries de la reine Marguerite ma mère.

— Très volontiers, ma bonne Jeanne ; j'ai entendu vanter ce merveilleux travail.

— Voyez, mon très cher, cet ange qui chasse un démon... L'ange est le génie de la Navarre, et le démon est Philippe d'Espagne.

— Admirable! admirable! s'écriait à chaque instant Antoine de Bourbon.

— Ici, voyez monseigneur Apollo qui couronne un poète. Ne reconnaissez-vous pas cet enfant des Muses ?

— Non, ma bonne Jeanne.

— Il fit les délices de la cour de François Ier, mon oncle. Ce poète est messire Clément Marot, de Cahors, en Quercy ; c'est lui qui a tradnit si merveilleusement les psaumes de David en vers français.

— Venez ici, ma très chère, s'écria tout-à-coup Antoine de Bourbon qui avait aperçu une tapisserie plus riche et mieux travaillée que les autres.

— Qu'est-ce donc, monseigneur époux ?

— Sur cette tapisserie la reine Marguerite a représenté, si je ne me trompe, le sacrifice de la messe ; voyez ce prêtre montrant la sainte hostie au peuple....

— Ma mère radotait quand elle travaillait à cette tapisserie ; c'est à moi de réparer sa faute. Bertrand, ajouta-t-elle en se tournant vers un de ses pages, ce soir je vous donnerai mes ordres pour que cette tapisserrie soit changée ; et vous, mon très cher, je vous invite à venir voir demain une tapisserie qu'on termine en ce moment : vous me direz quelle est la meilleure ouvrière de la mère ou de la fille.

Le lendemain, en sortant du prêche où le ministre Roussel s'était signalé par sa fougueuse éloquence, le couple royal se dirigea vers la salle des tapisseries.

— Que dites-vous des changemens faits à cette tapisserie que vous admiriez hier ? s'écria Jeanne, en montrant du doigt la célébration de la messe.

— Je ne vois plus le prêtre, répondit le roi.

— Le diable l'a métamorphosé en renard pendant cette nuit.

— C'est vrai, je ne vois plus qu'un renard. Comme il se tourne vers le peuple ! Oh quelle horrible grimace ! Il ouvre les pates et la gueule ; je crois qu'on a écrit au bas : *Dominus vobiscum*. Certes, ma bonne Jeanne, vous avez plus d'esprit que madame votre mère, et la plaisanterie est de très bon goût.

— Suivez-moi, ajouta la reine, et si vous ne riez pas, je dirai que vous êtes hypecondriaque. Que dites-vous de cette grande tapisserie ?

— Elle est d'un merveilleux travail, répondit Antoine de Bourbon.

Et tout-à-coup il se prit à rire aux éclats.

— Je savais bien que vous ririez..., s'écria Jeanne en riant.

— Dites-moi donc, ma très chère : quel est le malheureux assailli par ces deux apothicaires qui veulent à toute force lui administrer.... ?

— C'est monseigneur le pape ; Luther et Calvin lui font subir les épreuves d'une rude purgation. Aussi voyez avec quelle abondance le très saint père vomit les empires, les royaumes, les provinces, les évêchés, les abbayes. C'est à n'en plus finir : il inonde tout ce qui l'environne. Que pensez-vous de la médecine de Luther et Calvin (1) ?

— Je pense, ma très chère, que vous surpasserez peut-être en esprit la reine Marguerite votre mère.

— Vous êtes un flatteur ; je dois me défier de vos louanges ; quoi qu'il en soit, nous travaillerons de concert à anéantir la puissance de l'évêque de Rome, et à abolir dans nos états le commerce des indulgences.

La reine Jeanne partit quelque temps après avec son époux, pour faire un voyage dans l'ouest de la France. En vain les états du Béarn protestèrent contre l'hérésie ; en vain le cardinal d'Armagnac fit arrêter le ministre Bavran, moine apostat et séditieux, qui pervertissait les populations de la Navarre ; la réforme fit de

(1) On nous a montré, à Pau, chez madame de G...., ces tapisseries, ouvrage de la reine de Navarre ; nous ne rappelons cette circonstance que pour donner une idée des bizarres satyres qui couraient alors.

HÔTEL-DE-VILLE DE LA ROCHELLE (1).

jour en jour de nouveaux prosélytes, aidée qu'elle était par la protection du roi et de la reine. Cependant Jeanne et Antoine de Bourbon poursuivaient tranquillement leur voyage. Le ministre David marchait à la suite de la cour, avec le titre pompeux de premier prédicateur du roi; cet habile novateur qui connaissait toute l'influence qu'exercent sur la multitude les pompes théâtrales, alliait à la parole sainte le secours des comédiens.

Pendant le séjour que le roi et la reine de Navarre firent à la Rochelle en 1558, David fit jouer devant les deux protecteurs une comédie étrange, dont Bayle parle assez longuement dans son *Dictionnaire critique* (2).

La pièce fut préalablement soumise à la reine qui l'approuva, et déclara hautement que Marguerite de Navarre n'avait jamais fait représenter de meilleure comédie. Au jour fixé, David s'empressa de prévenir Henri de Bourbon et son épouse.

— Monsieur David, lui dit la reine, nous vous devons de grands remercîmens pour le zèle avec lequel vous détruisez la monotonie de notre voyage.

— Très noble reine, répondit David en s'inclinant avec une humilité factice, que ne doit-on pas faire pour être agréable à votre majesté! Vous êtes la colombe de la nouvelle loi, et comme la reine de Saba, vous n'avez pas besoin d'aller chercher la sagesse à la cour d'un autre Salomon.

— A quelle heure vos comédiens seront-ils prêts monsieur David.

— A midi, très noble et très auguste dame.

(1) L'hôtel-de-ville de la Rochelle est un bâtiment construit à l'époque de la renaissance; on montre à l'intérieur la chambre à coucher de Henri IV, et l'escalier d'où le maire Guiton haranguait le peuple et l'encourageait à la résistance pendant le siége que la ville eut à soutenir contre les troupes de Louis XIII, commandées par le cardinal de Richelieu. La porte de l'horloge, ornée de trophées et surmontée d'une flèche, offre une assez belle architecture qui paraît appartenir au XVIe siècle.

(2) Au mot Navarre, page 2059.



— Nous assisterons à votre représentation, monsieur David.

— Oui, ma très chère, dit Antoine de Bourbon: j'aime beaucoup les représentations.

A dix heures du matin la salle était pleine, et il ne restait plus que deux places réservées pour le roi et la reine de Navarre, qui arrivèrent quelques instans avant midi. Les acteurs de cette ridicule farce ne tardèrent pas à paraître sur leurs tréteaux.

On introduisit d'abord sur la scène une vieille femme déguenillée, qui poussait de hauts cris :

— Ah ! mes frères, répétait-elle à chaque instant, je suis bien malade.... malade à la mort.

— Allez chercher un médecin, disait un des acteurs.

— Les médecins sont des ânes, aussi vrai que vous êtes des damnés, s'écriait la femme en se tordant les bras.

— Que vous faut-il donc, notre très chère sœur? s'écriaient tous les baladins.

— Infâmes Luthériens ! vous ne l'avez pas deviné ! amenez un curé, je veux me confesser.

Un curé arriva quelques instans après, et lui dit après avoir entendu sa confession :

— Ma sœur, vous sentez-vous soulagée?

— Non, non, répond la malade : vous n'êtes pas un bon curé, vous ne m'avez pas bien confessée; car je souffre beaucoup plus qu'auparavant

Les baladins travestis en prêtres catholiques, confessèrent successivement la malade; des religieux de l'ordre de saint François se présentaient ensuite pour la soulager. Efforts inutiles! la malade ne discontinuait pas de pousser de hauts cris :

— Vous ne connaissez pas votre métier, leur disait-elle : vous n'êtes pas de vrais enfans du pape, et vous n'avez pas le pouvoir d'absoudre, ni de chasser de mon corps le démon qui me tourmente.

Dans sa fureur, la malade se jetait sur les prêtres et les moines, qui prenaient la fuite pour se soustraire à la rage de la possédée. Au milieu de cette agitation, paraissait sur le théâtre un inconnu, qui, après avoir jeté sur l'assemblée des regards de méfiance, s'approchait de la malade et lui disait:

— Ma sœur, je connais un docteur qui possède parfaitement la science de confesser.... :

— Amenez-le, mon frère, disait la malade... Que son nom soit béni, s'il parvient à me délivrer des tourmens que j'endure.

— Il viendra vous voir pendant la nuit: mon docteur craint le grand jour.

Tout-à-coup une obscurité profonde s'emparait du théâtre; le prétendu docteur se dirigeait vers la malade, et lui disait en lui présentant un livre.

— Ce livre contient un remède infaillible pour votre guérison....

La malade le prenait et, dans le même instant, elle se levait; et, marchant à pas rapides devant les spectateurs:

— Mes frères, leur disait-elle, maintenant je suis guérie, bien et dûment confessée avec le livre; je vous exhorte tous à user du même remède. Néanmoins je dois vous avertir que ce livre est un peu chaud, et qu'il sent le fagot.

Puis, la prétendue malade disparaissait aux grands applaudissemens du public. Le roi et la reine de Navarre félicitèrent publiquement le ministre David, et Jeanne lui fit présent des psaumes de Clément Marot, magnifique volume recouvert de petites lames d'or, avec un fermoir enrichi de pierreries.

Cette ignoble farce que j'ai rapportée presque textuellement, pour faire connaître l'esprit satyrique de l'époque, eut un grand succès dans toutes les villes où les réformés étaient déja en nombre. Essayons d'expliquer cette ridicule allégorie.

La femme malade représentait la Vérité gémissant sous le poids de la persécution; par l'inefficacité des efforts des prêtres catholiques, on voulait faire entendre que la confession était vaine pour obtenir le pardon des péchés. L'homme qui venait dans la nuit était un des docteurs de la réforme qui ne pouvait encore se montrer au grand jour. Enfin, le livre était une Bible traduite par les novateurs, et l'odeur du fagot fesait allusion aux bûchers préparés pour les sectateurs du nouvel Évangile.

Telles étaient les fades comédies qui recevaient les applaudissemens du roi de Navarre et de son épouse. A leur arrivée à Paris, ils assistèrent aux assemblées des Calvinistes qui se tenaient *au Pré aux Clercs*, et ne rougissaient pas de chanter avec la foule les psaumes de David traduits en vers burlesques par Théodore de Beze et Clément Marot.

CHAPITRE III.

ANTOINE DE BOURBON.

Antoine de Bourbon, premier prince du sang, heureux époux de la reine Jeanne, unique héritière du royaume de Navarre, aurait pu jouer un grand rôle dans les troubles qui agitaient alors la France. Irrésolu par caractère, trop faible pour prendre une détermination définitive, il flotta toujours, dit l'historien Mezerai, entre Genève et Rome, et ne fut ni bon catholique, ni bon huguenot. Cependant, séduit par l'éloquence et les dehors austères des prédicans des nouvelles doctrines religieuses, peut-être aussi

pour complaire à la reine Jeanne qu'il aimait tendrement, il protégea long-temps la réforme. A son retour dans le Béarn, il fit élargir le ministre Barrau qui avait été incarcéré par ordre des états de la province. Le peu de zèle que lui témoigna la cour de France qui, en concluant sa paix avec l'Espagne, n'avait point songé à lui faire rendre justice sur son royaume de Navarre, le détermina à favoriser plus ouvertement les huguenots. Il ordonna des levées en Gascogne et en Béarn, pour reconquérir ce qu'on ne songeait pas à lui rendre; mais il échoua au siége de Fontarabie, et il était dans une cruelle perplexité lorsqu'il apprit la mort d'Henri II, roi de France, tué dans un tournoi par Montgoméri.

Cédant aux pressantes sollicitations du connétable de Montmorency, du prince de Condé, son frère, et surtout de la reine Jeanne qui s'attendait à quelque révolution favorable à la réforme, si son mari était nommé régent du royaume, Antoine se mit en route pour Paris. En sa qualité de prince du sang, il assista au sacre de François II. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir que les Guise étaient tout-puissans auprès du jeune monarque. La rivalité qui existait depuis long-temps entre les princes Lorrains et la maison de Bourbon, s'était changée en haine à l'époque du mariage d'Antoine avec l'héritière du royaume de Béarn. Le navarrais, indigné de se voir mal accueilli, reprit le chemin de ses états qu'on menaçait par une armée espagnole. Le prince de Condé, son frère, offensé de l'injure qu'on lui avait faite, en le soupçonnant d'avoir trempé dans la conjuration d'Amboise, suivit ses pas et chercha aussi un asile dans le Béarn. Dès son arrivée à Pau, il délibéra avec Antoine et la reine Jeanne, sur les moyens à prendre pour résister à leurs ennemis.

— Mon frère, disait-il au monarque navarrais, les princes Lorrains sont des loups affamés qui voudraient nous avaler jusqu'aux os; mais, de par le Dieu vivant, ils n'y réussiront pas, nous leur ferons bonne guerre.

— De tout temps, les Guise et les Bourbons ont été rivaux, répondait Antoine qui ne se voyait pas avec plaisir face à face avec un homme qui secouait rudement sa nonchalence.

— Leur haine est implacable, ajoutait Condé, depuis ton mariage avec madame Jeanne de Béarn. Tu sais que l'aîné de la maison de Lorraine dépêcha le capitaine Moncius vers Henri d'Albret pour lui demander la main de sa fille. Cette intrigue ne lui réussit pas, et il en gardera long-temps rancune.

— Tu exagères peut-être la colère de monseigneur de Guise, dit Antoine qui écoutait à peine son frère et caressait un levrier blanc couché à ses pieds. Regarde, mon frère, ajouta-t-il en tirant le chien par son collier, il n'y a pas un plus beau levrier dans tout mon royaume de Béarn.

— Tu me parles de levriers! s'écria le prince de Condé dans un transport de colère. Tu t'endors dans ton indolence, lorsque nos ennemis s'acharnent à la ruine de notre maison! as-tu donc oublié les coupables manœuvres des Guise, l'orgueil insultant avec lequel ils nous ont accueillis à la cour? Et la prétendue lettre du roi d'Espagne à la reine de France, qu'on affecta de lire en ta présence, n'était-elle pas une infâme machination des princes Lorrains!

— Les paroles t'effraient, s'écria Antoine de Bourbon, qui écouta, dès ce moment, avec la plus grande attention les terribles révélations de son frère.

— On a lu cette prétendue lettre devant toi, pour t'effrayer et t'éloigner de la cour, où le chef de la maison de Bourbon fesait ombrage à la puissance des Guise. Ce n'est pas tout... J'ai appris que d'Apremont, vicomte d'Orthe, a reçu l'ordre de livrer aux Espagnols la ville de Bayonne pour en faire une forteresse contre le roi de Navarre. Les princes Lorrains ont voulu même attenter à tes jours, à ceux de ton épouse.

— Attenter à nos jours! s'écrièrent subitement Antoine et la reine Jeanne.

— Le duc de Guise a promis à Montlucq une partie des dépouilles du roi de Navarre; il lui a assuré l'investiture de la comté d'Armagnac, s'il voulait porter la guerre dans le Béarn. Je sais que six mille hommes sont depuis long-temps en marche pour accomplir cet abominable dessein. Ils ont reçu l'ordre de surprendre à l'improviste la reine de Navarre, et de l'égorger avec ses enfans.

— Les Guise sont donc des démons sortis de l'enfer! s'écria la reine Jeanne qui avait écouté impassible les révélations du prince de Condé.

— Leur haine sera toujours implacable, ma sœur; veillons sous les armes, quand nos ennemis méditent notre ruine; malheur au chasseur imprudent qui s'endort dans l'antre du tigre.

— Oui, mon très cher père, s'écria le roi de Navarre, dont l'insouciance avait été subitement changée en exaspération par le récit des coupables manœuvres des Guise; oui, nous veillerons sous les armes, et la France verra si les étoiles de Lorraine ne pâliront pas devant le soleil de Béarn.

— Déclarez enfin une guerre à outrance à ces orgueilleux fauteurs du catholicisme, ajouta la reine Jeanne, toujours préoccupée du triomphe de la réforme.

— Guerre aux Papistes et mort aux Lorrains! s'écria Condé en tirant son épée du fourreau....

Chaque jour, par de semblables entretiens, il excitait Antoine de Bourbon dont le caractère n'avait besoin que d'un moteur pour être capable des plus grandes choses. Le temps où les deux frères auraient besoin d'une puissante énergie, n'était pas loin. François II, de l'avis de son conseil, convoqua à Orléans les États-généraux du royaume, pour aviser aux moyens de prévenir les nouveaux troubles dont la France était menacée. Le prince de Condé et le roi de Navarre furent mandés par une lettre du roi. Condé, qui se défiait de la cour, et surtout de la toute-puissance des princes Lorrains, hésita d'abord; mais vaincu par les sollicitations d'Antoine, il se mit en route avec lui.

Ses craintes n'étaient que trop bien fondées : à peine arrivés à Orléans, les deux princes furent arrêtés, et Condé, jugé par une commission du parlement, fut condamné à la peine de mort, comme coupable de lèse-majesté. Il était sur le point de marcher au supplice, lorsque la mort prématurée de François II mit ses ennemis dans l'impuissance de faire exécuter la sentence de mort.

Charles IX n'était âgé que de dix ans, et Antoine de Bourbon, premier prince du sang, avait des droits incontestables à la régence. Il eut assez de fermeté pour les faire valoir; mais il avait à lutter contre l'astuce et la fourberie de Catherine de Médicis, cette nouvelle Agrippine, mère d'un Néron enfant. Antoine ne put résister aux adroites sollicitations de la Syrène de Florence, lui abandonna la régence, au grand mécontentement de ses amis, et se contenta du vain titre de lieutenant-général du royaume. Les gentilshommes béarnais témoignèrent leur mécontentement, et un jour, un petit page remit au roi de Navarre un petit billet soigneusement cacheté. Antoine était en ce moment auprès de Catherine de Médicis.

— Madame, lui dit-il, je puis lire en votre royale présence, Antoine de Navarre n'a pas de secret pour vous?

— Je suis heureuse d'avoir mérité votre confiance, mon beau cousin, répondit Catherine, avec cet accent enchanteur qui triomphait de toutes les haines.

— Madame, si je ne me trompe, quelque poètereau m'adresse une supplique.

— Lisez donc, mon beau cousin.

Et le prince lut l'épigramme suivante:

Marc-Antoine qui pouvait estre
Le plus grand seigneur et le maistre
De son pays, s'oublia tant,
Qu'il se contenta d'estre Antoyne,
Servant lâchement une royne;
Le Navarrais en fit autant.

— L'infâme poète! s'écria Catherine de Médicis.

— Il pourrait bien avoir raison, répondit le roi de Navarre avec son flegme habituel.

— Mon cousin, vous êtes lieutenant-général du royaume.

— Oui, madame; et en cette qualité, je vous demande la grace du prince Condé, mon frère, condamné injustement à mort.

— Votre frère est déja hors de prison, cousin; à mon tour, je vous demande une grace... Abandonnez le parti de la réforme, et renoncez à l'hérésie.

— Il sera fait comme vous le dites, répondit le roi de Navarre.

— Quelques jours après, la reine convoqua le fameux colloque de Poissy; les Calvinistes choisirent le célèbre Théodore de Bèze, et le cardinal de Lorraine se chargea de défendre le catholicisme. Antoine ne résista pas long-temps à l'éloquence du cardinal; mécontent des ministres huguenots, sollicité par François d'Escars, son chambellan, par plusieurs gentilshommes ses amis, par le légat et l'ambassadeur d'Espagne, il rentra dans le giron de l'Église catholique, apostolique et romaine, en 1561.

Non content d'avoir renié les nouvelles doctrines, il travailla à la conversion de la reine Jeanne, son épouse; il ne put réussir, et la fille de Marguerite de Navarre répondit un jour à Catherine de Médicis dont les sollicitations devenaient trop pressantes:

« Madame, si j'avais mon royaume et mon fils à la » main, je les jetterais tous les deux au fond de la » mer, plutôt que d'aller à la messe. »

Dès ce jour, Catherine de Médicis et Antoine ne songèrent plus à ramener au bercail une brebis qui repoussait avec tant d'énergie ses faibles pasteurs. Jeanne ne tarda pas à apprendre que ses coreligionnaires avaient pris les armes sous la conduite du prince de Condé et de l'amiral de Coligny. Elle eut la douleur de voir son époux prendre le commandement des troupes royales pour aller mettre le siége devant Rouen.

« En toute ceste guerre, dit Brantome, pour si peu » que le dit roy la mena comme lieutenant-général de » Charles IX, il s'y monstra fort animé, brave, vail- » lant, courageux, échauffé, colère et prompt à en » faire prendre comme j'ay veu. Aussi les Huguenots » le haïssaient comme un beau diable, et le dépei- » gnaient de vilaines injures: car ces messieurs savent » aussi mal dire que bien dire. Le siége de Rouen se » fit, où il n'espargna pas ni sa peine, non plus que le » moindre soldat du monde, si bien que lui s'appa- » reillant pour aller à l'assaut, moitié mené du brave » et généreux courage qu'il a toujours possédé, moitié » d'ambition et d'émulation qu'il portait de tout temps » à M. de Guise, qui en telles actions se hasardait » toujours des plus avant. »

Il reçut un coup de feu à l'épaule droite pendant l'attaque, et deux jours après, la place ayant été emportée, il s'y fit porter par la brêche principale. Sa blessure n'était pas mortelle, mais il l'aggrava par son incontinence, et mourut à Andely, le 17 novembre 1562, avant d'arriver à son château de Saint-Maur-des-Fossés.

Antoine de Bourbon, prince faible et irrésolu, hésita long-temps entre Rome et l'hérésie, et par sa conduite ambiguë suscita de nombreux ennemis à Jeanne son épouse.

A la nouvelle de sa mort, le roi Henri, son fils, prit le nom de duc de Vendôme, et Jeanne, reine de Béarn, se retira dans ses états pour donner tous ses soins à l'éducation de son fils chéri, que la postérité devait saluer du beau nom de Henri IV !!



JEANNE D'ALBRET.

CHAPITRE IV.

JEANNE D'ALBRET, REINE DE NAVARRE.

La reine Jeanne, après avoir rendu les derniers devoirs à Antoine de Bourbon, son époux, reprit le chemin du Béarn, accompagnée du jeune Henri, son fils. Vouée désormais à ce prince, l'unique espoir de la royale lignée de Navarre, elle appela à sa cour les hommes les plus capables de l'instruire. Zélée pour le calvinisme, elle choisit des précepteurs protestans, et renommés parmi leurs coreligionnaires par leur sagesse et leur savoir : c'étaient le baron de Beauvais, La Gaucherie, Pons de Lacaze, Florent Chrétien.

— Messieurs, leur dit la reine, je vous confie l'unique trésor que je possède au monde; instruisez bien mon *Henriot*, et faites qu'il soit un bon prince dévoué à la religion de sa mère.

— Je vous jure, très noble dame, dit le comte de Beauvais, que je vous le rendrai expert dans l'art de

la guerre; il n'y aura pas en France fils de roi, prince, duc, ni haut-baron, qui puisse se mesurer avec lui.

— Souvenez-vous, madame, des paroles de Henri d'Albret votre beau-père, lorsque vous eûtes mis au monde ce rejeton chéri: Le roi d'Espagne s'est trompé, s'écria le vieux roi en baisant son petit-fils; cette fois-ci la vache a donné un lion à la Navarre.

— Je n'ai pas oublié ces mémorables paroles, sire de Lacaze, répondit la reine Jeanne; Dieu veuille que mon Henriot soit un jour le soutien de mes peuples de Béarn, comme Judas Macchabée l'était autrefois d'Israël.

— Le lionceau est petit encore, ajouta La Gaucherie; il triomphera de ses ennemis, quand il sera dans toute sa force.

— Et vous, maître Florent Chrétien, dit la reine... ne feriez-vous rien pour mon Henriot?

— Très noble dame, répondit le docte précepteur, je l'instruirai dans les lettres et les humanités, j'en ferai un savant: un sage a dit que la science répand plus d'éclat sur les trônes des rois, que l'or et les pierreries.

— Et moi, dit La Gaucherie, je ferai fructifier dans son ame les célestes semences de la nouvelle doctrine.

— Bien, bien, beau sire de La Gaucherie, s'écria la reine: faites que mon Henriot devienne un bon calviniste.

Souvent la reine Jeanne s'entretenait ainsi avec les quatre précepteurs chargés de l'éducation de son cher Henriot.

— Mon fils! s'écriait-elle lorsque l'enfant royal, fatigué de courir dans les montagnes avec des béarnais de son âge, rentrait le soir au château, pourquoi es-tu si long-temps sans venir embrasser ta mère! Tu ne sais pas que je tremble quand je ne te vois pas auprès de moi, ou avec tes précepteurs?

— Reine maman, répondait Henriot, nous avons poursuivi une corneille blessée par un des gardes-chasse du château. Jai bien faim; car depuis ce matin je n'ai mangé que du pain noir, avec les petits paysans.

Et l'enfant s'arrachait des bras de sa mère, pour courir à l'office, où les gentilshommes prodiguaient leurs soins et leurs caresses à ce prince, dernier représentant de la dynastie béarnaise. Quelquefois la reine Jeanne se prenait à pleurer, et elle disait aux dames et aux gentilshommes témoins de son émotion:

— Vous le voyez; je pleure comme une petite fille de dix ans. Mais vous savez tous que j'ai été une mère bien malheureuse. Le premier prince que j'ai mis au monde fut étouffé par la nourrice; le second, comte de Marle, tomba d'une des fenêtres du château où il jouait avec un gentilhomme; le quatrième est mort à l'âge de trois ans, et il ne me reste plus que mon Henriot. Ai-je raison de trembler! j'ai aussi ma jolie Catherine, ajoutait-elle en caressant la petite princesse; je l'aime avec toute la tendresse d'une mère... Mais que Dieu conserve mon Henriot, car le temps n'est pas loin, où la quenouille d'une femme sera impuissante pour repousser nos ennemis des frontières du Béarn.

Le cœur de la reine Jeanne était partagé entre deux affections: Henri son fils, et le triomphe de la réforme. Très habile, comme la reine Marguerite, sa mère, à travailler des tapisseries, les gentilshommes qui visitaient alors le château de Pau, ne manquaient pas d'admirer une tente de plusieurs pièces, dont les dessins étaient de la main de Jeanne. On appelait ces tapisseries les *Prisons brisées*. Par cette dénomination, la reine voulait faire entendre qu'elle seule avait brisé les liens, et secoué le joug de l'évêque de Rome. On y voyait retracées les principales scènes de l'histoire sacrée ayant toutes un rapport plus ou moins direct avec les circonstances présentes: c'étaient la délivrance de Suzanne, la fuite du peuple d'Israël, opprimé par Pharaon, l'élargissement de Joseph, les trois Hébreux sortant de la fournaise. Aux extrémités des tapisseries, on voyait des chaînes rompues, des estrapades, des menottes brisées, des gibets mis en pièces, et au-dessus de tous ces emblêmes, on lisait, écrite en gros caractère, cette maxime de l'apôtre saint Paul:

— *Où est l'esprit est la liberté.*

Pendant qu'elle travaillait, avec une persévérance digne d'une meilleure cause, au triomphe du calvinisme, la cour de Rome effrayée des rapides progrès que la réforme fesait en France, résolut de recourir aux mesures les plus violentes pour en arrêter la propagation. Le pape Pie IV n'ignorait pas que Jeanne d'Albret était le plus ferme appui des nouvelles doctrines. Aussi avait-il ordonné au cardinal d'Armagnac d'écrire à la reine de Navarre pour l'engager à rentrer dans le giron de la sainte Église. La fière et noble réponse de Jeanne au cardinal détruisit toutes les espérances du pape, qui lança, le 29 septembre 1563, une bulle monitoriale, par laquelle il assignait Jeanne d'Albret à comparaître devant lui dans six mois, sous peine d'excommunication; la bulle fut publiée et placardée dans tous les carrefours de Rome. La cour de France, quoique dévouée au catholicisme, fut étonnée de l'audace du pape, et Catherine de Médicis engagea Charles IX à protester contre le monitoire, parce qu'il portait atteinte aux droits de la couronne de France. Quant à la reine Jeanne, elle s'inquiéta fort peu de l'excommunication pontificale, et travailla avec une nouvelle ardeur au triomphe des nouvelles doctrines.

En vain les parlemens de Toulouse et de Bordeaux lancèrent arrêts sur arrêts: elle poursuivit toujours l'exécution de ses desseins. Plusieurs prêtres et dignitaires catholiques apostasièrent, et l'évêque de Lescar se maria publiquement.

Vers le même temps, Charles IX et la reine-mère firent un voyage dans le midi de la France; ils voulaient faire une dernière tentative sur l'esprit de Jeanne d'Albret pour la détourner du calvinisme.

— Madame ma mère, disait Charles IX à Catherine de Médicis, je connais ma cousine de Béarn; nous ne pourrons triompher de son opiniâtreté: monseigneur d'Auxerre disait dernièrement au château de Saint-

Germain-en-Laye, que Jeanne est possédée du diable, et qu'elle mourra dans l'impénitence finale.

— Il ne nous est pas permis de sonder les desseins du Dieu tout-puissant, répondit Catherine de Médicis. Savons-nous s'il n'étendra pas un jour le bras de sa miséricorde sur notre cousine Jeanne de Béarn.

— Ainsi soit-il, madame ma mère, répliquait Charles IX; quant à moi, je croirais plutôt à la conversion du grand turc qu'à celle de ma cousine.

— Mon fils, si nous ne pouvons réussir dans l'exécution de ce premier dessein, nous parviendrons au moins à éloigner de sa mère le jeune prince de Béarn: elle ne pourra pas l'élever dans la religion protestante; Henri est premier prince du sang, et il serait dangereux pour le catholicisme, qu'il se mît à la tête des Huguenots. D'ailleurs nous pouvons espérer les plus heureux résultats de l'entrevue que nous aurons avec le duc d'Albe.

— Dieu vous exauce, madame ma mère! répondit Charles IX. Mais dans ce moment je ne songe qu'au plaisir d'embrasser la reine d'Espagne ma sœur.

Le cortége royal arriva bientôt aux frontières du royaume de Béarn; la reine Jeanne attendit, dans l'anxiété la plus vive, l'issue de ces colloques qui n'étaient pas sans danger pour elle. Catherine de Médicis et Charles IX, après quelques jours de repos à Bayonne, allèrent au devant de la reine d'Espagne jusqu'à la rivière de Marqueri. La reine-mère et le roi son fils reçurent le duc d'Albe avec la plus grande magnificence, et la ville de Bayonne n'avait pas vu depuis long-temps de si belles fêtes. On parla beaucoup de la reine de Navarre, de l'hérésie et des moyens d'en arrêter les progrès. Catherine de Médicis et le duc d'Albe eurent plusieurs entretiens particuliers, et quelques historiens assurent que le massacre de la Saint-Barthélemi qui n'eut lieu que sept ans après, fut le fruit d'un traité secret entre le duc d'Albe et Catherine de Médicis. Quoi qu'il en soit, le général espagnol obtint de Charles IX que la Guiposcoa et la Biscaie, qui fesaient autrefois partie de la Cantabrie, seraient distraites du diocèse de Bayonne.

Quelque temps après cette indigne transaction, Charles IX prit la route de Dax et se rendit à Nérac auprès de la reine de Navarre. Jeanne avait beaucoup à se plaindre de la mère et du fils; néanmoins elle les reçut avec courtoisie et les traita magnifiquement pendant leur séjour. L'avant-veille du départ, Charles IX qui avait sondé déja les dispositions de la reine de Navarre, voulut tenter un dernier effort.

— Ma belle cousine, lui dit-il, ne viendrez-vous pas nous voir en notre château de Fontainebleau?

— Au jour de Pâques, mon frère, répondit Jeanne en riant.

— Et vous irez communier à Notre-Dame de Paris, ajouta Charles IX, qui affectionnait beaucoup sa cousine depuis qu'il était au château de Nérac.

— Vous savez bien, mon frère, que j'ai dépouillé le vieil homme, et renoncé aux erreurs du papisme.

— Je le sais, ma sœur, et je donnerais toutes les pierreries de ma couronne pour vous voir rentrer dans le giron de l'Église.

— Ne l'espérez pas, mon frère, répondit Jeanne dont le visage était moins riant depuis que Charles IX lui avait parlé de changer de religion.

— Quel malheur! quel malheur! s'écria Charles IX, en donnant à sa voix l'accent de la douleur la plus profonde... Voulez-vous donc imiter Athalie et l'impie Jézabel!...

— Mon frère, je vous répéterai les paroles, que j'écrivis en 1563 au cardinal d'Armagnác :

« Ostez la poustre de vostre œuil pour voir le festu
» de vostre prochain, nettoyez la terre du sang juste
» que les vostres ont espandu, rémoin ce que vous
» sçavez que je sçay. »

— Vous êtes très docte en toute religion, ma sœur, répondit Charles IX, et vous pourriez tenir tête à tous les théologiens de la Sorbonne. Aussi point ne m'aviserai d'entrer en colloque avec vous sur pareille matière; je me contenterai de demander une seule grace à ma très bonne cousine.

— Ce que vous voudrez, mon frère.

— Dans mon voyage en Aquitaine, je n'ai pu retenir mes larmes en voyant les églises renversées, ou livrées à la profanation; faites donc, ma sœur, que la messe soit rétablie, que les prêtres soient remis en possession des biens qu'on leur avait enlevés. En un mot, partagez vos faveurs entre les catholiques et les huguenots.

— Cela ne se peut, mon frère; je consens seulement à rétablir la messe à Nérac.

Charles IX feignit d'être satisfait de cette concession, et se sépara de la reine de Navarre avec toutes les démonstrations de la tendresse la plus affectueuse.

Jeanne, qui se défiait surtout de la reine et de la perfidie de Catherine de Médicis, lutta avec plus d'ardeur qu'auparavant contre la prépondérance du catholicisme. Les huguenots devinrent de jour en jour plus exigeans, et leur conduite justifia de point en point ces paroles de Charles IX à l'amiral de Coligny:

— « Mon cousin, il n'y a pas long-temps que vous
» vous contentiez d'être soufferts par les catholiques;
» maintenant vous demandez à être égaux; bientôt
» vous voudrez être seuls et nous chasser hors du ro-
» yaume. »

Jeanne qui jusqu'alors avait mérité l'estime des deux partis par une sage impartialité, lança subitement un décret par lequel elle prohibait l'exercice de la religion catholique dans son royaume de Béarn. Quelques historiens protestans affirment qu'elle y fut déterminée par la découverte d'une horrible conspiration tramée contre sa personne royale. Olhagaray rapporte que le baron de Navailles, le conseiller Bordenave, l'abbé de Sauvelade, et quelques députés des deux vallées, pressés par la rigidité de la reine, formèrent le complot de l'enlever avec le prince de Béarn, son fils, de l'emmener en Espagne, pour la livrer au tribunal de l'Inquisition; il ajoute même qu'on devait massacrer les protestans, le jour de la Pentecôte, au moment où ils feraient la scène.

Les plus grands personnages furent accusés d'avoir trempé dans cette prétendue conspiration ; ce dessein était absurde et l'exécution impossible ; et on a découvert dernièrement que la conjuration n'exista réellement que dans l'imagination de quelques seigneurs béarnais.

Il n'en était pas ainsi des sourdes menées qui se multipliaient dans la Basse-Navarre ; il est à peu près certain que les habitans se révoltèrent contre leur souveraine : deux séditions éclatèrent coup sur coup à Oloron, et l'assemblée des Etats qui se tint quelque temps après, fut des plus nombreuses, et surtout des plus tumultueuses.

La réforme commençait aussi à s'introduire dans le Bigorre ; des troubles violens ne tardèrent pas à surgir du conflit des deux religions, et la cour renvoya à Tarbes Raymond de Cardaillac, seigneur de Sarlabons, pour veiller au maintien du catholicisme ; en même temps, Antoine de Lomagne, baron de Terride et vicomte de Gunois, reçut ordre de marcher contre les huguenots du Béarn. Le vicomte, maître de plusieurs places importantes, alla mettre le siége devant Navarreins, et assembla les états de Béarn à Luc, le 5 juillet 1569 ; on y vota à l'unanimité que les huguenots seraient exclus de tous les emplois.

La reine Jeanne, effrayée par la tempête qui grondait déja sur ses états, implora le secours de l'Angleterre : elle offrit à Elisabeth ses bijoux pour garantie ; elle n'accepta que le grand collier et le grand rubis héréditaire dans la maison de Navarre, et envoya à Jeanne dix mille *Angelots*, six pièces de canon et trois milliers de poudre. L'armée protestante forte d'un secours venu si à propos, fut encore augmentée à Chaley par les troupes du duc des deux ponts ; la reine Jeanne était trop habile pour ignorer qu'un bon général pouvait seul tirer parti de ces ressources si péniblement acquises. Monlucq venait de publier à Agen un édit par lequel les chefs de son gouvernement étaient autorisés à prendre les armes contre Jeanne de Navarre, accusée de rebellion. L'intrépide huguenote était alors à Niort avec les principaux capitaines de son parti ; elle apprit la malheureuse défaite de Jarnac et la mort du prince de Condé ; elle eut besoin de toute son énergie pour ranimer le courage de ses coreligionnaires. A Tonnay-Charente elle adressa un beau discours à toute l'armée, et dit aux chefs :

— Vous avez perdu le prince de Condé. Le jeune prince de Béarn, mon fils, saura vous conduire à la victoire.

— Vive Jeanne, notre reine, vive Henri de Navarre ! s'écrièrent les chefs et les soldats.

CHAPITRE V.

GABRIEL DE LORGE, COMTE DE MONTGOMÉRI.

Montgomeri, nommé lieutenant-général de la reine Jeanne, fit un appel à tous les gentilshommes huguenots : les vicomtes de Monclar, de Gourdon, Paulin et Bourniquel, se rangèrent sous sa bannière, et commencèrent à lever des compagnies pour courir au secours de Navarreins, assiégé par Terride. Gabriel de Lorge, après avoir réuni ses coreligionnaires du Languedoc, se rendit à Castres, où il fut joint par les troupes des vicomtes. Il se mit en route pour le Bigorre, et, à travers mille obstacles, il parvint jusqu'à la petite ville de Saint-Gaudens. Quelques jours après, il traversa l'Ariége et la Garonne, et mit le siége devant Trie, qui se rendit après quelques heures de tranchée. Ici commence la série des crimes qui souillèrent, dans cette expédition, la gloire militaire du héros de la réforme. Les malheureux habitans de Trie furent passés au fil de l'épée, et le couvent des Carmes livré aux flammes. Trente religieux avec leur prieur s'étaient sauvés dans une maison ; le vicomte de Gourdon les découvrit dans leur asile, et porta cette heureuse nouvelle à Montgoméri.

— Vous croyez que ces damnés de carmes ont péri dans les flammes, lui dit-il.

— De par le dieu vivant, ces cafards de moines ont la peau dure s'ils ne sont pas rôtis comme des saints Laurens.

— Le guêpier brûle encore, monseigneur, répliqua Gourdon, mais les frélons n'y sont plus.

— Que me dites-vous, vicomte ?...

— J'ai trouvé trente moines dans cette maison que nous voyons là-bas.

Le vicomte de Gourdon parlait encore, lorsqu'un grand bruit se fit entendre à l'extrémité de la rue. Les soldats huguenots avaient lié les carmes deux à deux et les forçaient à marcher à coups de hallebardes. Ils arrivèrent bientôt sur la petite place où Montgoméri les attendait.

— Ah ! Ah ! vous voilà, mes vieux renards ! s'écria-t-il dès qu'il aperçut les carmes. S'il vous tarde de monter au ciel, tranquillisez-vous ; vous n'attendrez pas long-temps. Qu'on leur coupe la tête, ajouta-t-il, et, pour que leurs cadavres ne jettent pas l'infection dans la ville, entassez-les dans ce puits.

Les soldats s'empressèrent d'obéir aux ordres de leur chef, et les trente carmes tombèrent tour-à-tour sous la hache des bourreaux calvinistes.

— Monseigneur, voici le prieur, dit le vicomte de Gourdon...

— Vous étiez prieur du couvent de Trie, mon bé-

carme? dit Montgoméri en regardant attentivement le religieux.

— Oui, monseigneur, répondit le carme, et je vous supplie de m'accorder les honneurs du martyre comme à mes frères.

— Je vous le promets. Il vous tarde donc bien de jouir des béatitudes célestes? Quel est votre nom, beau sire prieur?

— Le père Jérôme.

— Oui, oui, mais un prieur tel que vous appartient à une noble lignée?

— A une famille dont la gloire fut sans tache jusqu'à ce jour, mais dont le blason est déja souillé de sang. Dans le monde, on m'appelait le bâtard de Montgoméri.

— Vous êtes un Montgoméri?

— Votre cousin, seigneur, répondit le carme.

— Ah! ah! vous êtes un Montgoméri! répétait le comte qui tenait les yeux baissés.

— Par les liens du sang, seigneur, je vous demande grâce.

— Oui, bâtard de Montgoméri, je veux vous accorder une grace. « Aussi n'ai-je garde de vouloir vous » traiter comme eux; ainsi vous rendrai les honneurs » dus à votre naissance et dignité. »

— Vous lui faites grace, vicomte! s'écria Gourdon.

— Qu'il soit pendu au-dessus de la porte principale du couvent: c'est la seule faveur que je puis lui accorder en sa qualité de fils de gentilhomme.

Le lendemain de cette terrible exécution, Montgoméri traversa le Rustan, passa l'Adour à Mongaillard, arriva à la Loubère, d'où il se rendit à Ibos, laissant à sa droite la ville de Tarbes qu'il n'osa pas attaquer, parce que sa garnison était forte et commandée par l'intrépide chevalier de Villambitz.

Le lieutenant-général de la reine de Navarre arriva à la frontière du Béarn, le 6 août 1569. Persuadé que le succès de cette expédition dépendait de la célérité des mesures, il court vers Navarreins, et entre dans cette place, dont Terride avait abandonné le blocus pour se réfugier à Orthez. Pour se défendre contre les premiers efforts des troupes calvinistes, les habitans dressent des barrières dans les faubourgs; mais le régiment de Sénégas survient à l'improviste, renverse tout, et ouvre un passage à la cavalerie de Montgoméri. Les faubourgs sont livrés au pillage, les habitans massacrés, et l'intrépide Gabriel de Lorge, mettant à profit la terreur qui s'est emparée des assiégés, conduit l'élite de ses troupes à l'attaque. On monte à l'assaut, les échelles sont dressées; les calvinistes, emportés par leur courage frénétique, se précipitent au bas des murailles, et dans quelques instans Montgoméri entre dans Orthez. Le carnage devint terrrible: prêtres, religieux, femmes, enfans tombent sous le glaive des vainqueurs, et les eaux rapides du Gave sont teintes de sang; les plus beaux édifices deviennent la proie des flammes. Fait prisonnier avec Basilhac, le vicomte de Terride meurt après huit jours de captivité, empoisonné, disent certains historiens, par le comte de Montgoméri. Basilhac est assez heureux pour échapper à la vigilance de ses gardiens, et va rejoindre l'armée catholique que commandait le maréchal Blaise de Monlucq.

Les prisonniers furent conduits à Navarreins, et ensuite à Pau, où on les jeta d'abord dans une étroite prison. Un soir, Montgoméri descendit dans le cachot, précédé de plusieurs valets.

— Messeigneurs, dit-il aux prisonniers, vous serez bientôt libres, ainsi le veut Jeanne de Navarre. J'ai ordonné qu'on vous serve une magnifique collation; je prétends vous convaincre que les huguenots ne sont pas aussi méchans que le disent vos cafards de moines.

— La reine Jeanne nous renverra-t-elle sans aucune rançon? dit le sire de Sainte-Colombe, un des prisonniers...

— Ne vous inquiétez point de cela, mon beau cousin, répondit Montgoméri; je vous répète que demain vous serez libres.

Les gentilshommes béarnais s'approchèrent d'une petite table qu'on avait dressée; au commencement du repas plusieurs soldats entrèrent dans le cachot:

— Mon cousin, dit Géraud de Salies au sire de Pardiac, tout ceci est un infâme guet-à-pens. Demain nous serons libres!...

— Morts! murmura Pardiac qui voyait le nombre des soldats s'accroître à chaque instant.

Montgoméri ne parlait plus; son visage était empreint d'une sombre tristesse, le remord le saisissait au cœur.

— Soldats, s'écria-t-il, faites comme il vous a été dit.

Un quart-d'heure après, les cadavres des dix gentilshommes gisaient sanglans sur la paille du cachot.

Toujours poussé par sa fureur fanatique, le lieutenant-général de Jeanne de Navarre retourna à Orthez pour exterminer les catholiques qui avaient survécu au premier massacre. Il est dit dans un manuscrit trouvé à Lescar, que « les ecclésiastiques » et les religieux étaient égorgés de sang-froid et pré- » cipités des lieux les plus hauts, comme du pont » d'Orthez dans le Gave, d'où, encore aujourd'hui, la » fenêtre qui est sur le pont, s'appelle la *frineste des » capelas*, parce qu'on les jetait de là dans la ri- » vière; ceux qui voulaient se sauver à la nage étaient » canardés par les soldats, qui se jouaient à faire faire » ces sauts, épouvantables à cause de la hauteur du » pont. »

Montgoméri, justement surnommé le bourreau du Béarn, poursuivit ses conquêtes sans trouver aucun obstacle qui pût l'arrêter. Blaise Monlucq qui était à Aire, fit quelques efforts pour s'opposer aux succès des calvinistes; mais ses vues ne purent s'accorder avec celles du maréchal Damville, et Montgoméri se dirigea vers les murs de Mont-de-Marsan.

Il venait d'apprendre que cette ville que le capitaine Favas défendait au nom de la reine de Navarre, était menacée par les catholiques. En effet, Blaise de Monlucq était déja en marche; il arriva avant les calvinistes, et dirigea si bien l'attaque, qu'il s'empara des faubourgs, et contraignit Favas à se renfermer dans le



AVENUE DE MONT-DE-MARSAN (1).

château. Monlucq se voyant maître de la ville, appela le capitaine Montastruc et lui dit :

— Pointez le canon contre le château.

Il fut promptement obéi, et le capitaine Favas demanda à capituler; les conditions furent acceptées de part et d'autre; après les avoir signées, Monlucq dit à voix basse aux gentilshommes qui l'environnaient :

— Mes cousins, le moment est venu de venger nos frères d'Orthez; vous surtout, Pardiac, n'oubliez pas la mort de votre frère lâchement poignardé dans les prisons de Pau.

Les chefs eurent bientôt soufflé dans le cœur des soldats la fureur de la vengeance; toutes les maisons furent pillées, les habitans égorgés impitoyablement, et le sac de Mont-de-Marsan dura trois jours. Pardiac se fit surtout remarquer par une férocité qui approchait de la rage : il courait dans toute la ville, entrait dans toutes les maisons, et on le vit égorger des enfans au berceau. Le quatrième jour, Mont-de-Marsan n'était plus qu'un vaste cimetière.

— Partons, dit Monlucq à ses gentilshommes; demain j'écrirai à Charles IX notre sire, que nous avon vengé les martyrs d'Orthez.

Montgoméri ne tarda pas à apprendre la cruelle victoire des catholiques, et il se livra plus que jamais à son atroce barbarie. Il pilla, incendia les bourgs, les monastères, et son nom inspirait tant de terreur qu'on n'osait plus lui résister. A Orthez, on ouvrit les tombeaux des comtes de Foix et de Béarn, et on rapporte que les soldats huguenots se servirent du crâne de Gaston de Foix, en guise de boule, pour jouer aux quilles. Il serait trop long d'énumérer les massacres, les incendies, les profanations qui signalèrent l'expédition des calvinistes dans le Béarn. Nous sommes peut-être à la veille de voir finir tant de désastres. Montgoméri vient d'apprendre que les catholiques ont remporté une grande victoire; il confie le gouvernement du Béarn au vicomte de Montamat, et se rend à Condom dans le dessein de recueillir les débris de l'armée protestante échappés à la défaite de Montcontour. Le Béarn est délivré de son bourreau !

(1) L'origine de Mont-de-Marsan, chef-lieu du département des Landes, remonte au commencement du règne de Charlemagne; plusieurs chartes écrites en langue romane, font remonter cette origine à l'année 768.

La ville fut bâtie, en 1140, par les soins de Pierre Labanor, prince législateur et philosophe, auteur de plusieurs institutions qu'il consigna dans des chartes.

En 1560, Montgoméri s'empara de Mont-de-Marsan par escalade. Cette ville passa dans la maison de Bourbon, par le mariage de Jeanne d'Albret avec Antoine de Bourbon père de Henri IV.

CHAPITRE VI.

MARIAGE DU PRINCE DE BÉARN. — MORT DE JEANNE D'ALBRET.

Montgoméri, maître d'Eause, assiégea Condom qui fut emporté d'assaut et livré au pillage; dans l'Armagnac, comme dans le Béarn, les églises, les couvens, les monastères furent brûlés et les prêtres égorgés. Le général huguenot voulait aller plus loin pour opérer sa jonction avec l'amiral de Coligny. Monlucq et Damville qui étaient dans l'Agenais, lui barrèrent le passage, et il se vit forcé de se replier sur le Bigorre. Pour se venger de cet échec, il s'empara de Tarbes où ses soldats commirent tant d'horreurs, que le tableau en serait dégoûtant. La cathédrale fut profanée, les autels renversés, et les huguenots essayèrent de démolir la voûte qui résista à leurs efforts. Alors ils mirent le feu à l'édifice, et on rapporta que la violence de l'embrâsement fit fondre les cloches. Le pillage de Tarbes fut le dernier exploit du comte de Montgoméri dans le Béarn.

Cependant l'armée royale assiégeait depuis plusieurs mois la ville de Saint-Jean d'Angéli en Saintonge. Catholiques et protestans demandaient la paix à grands cris. Monsieur, frère du roi, effrayé des malheurs causés par les guerres de religion, fit des propositions de paix aux chefs huguenots.

— Allez dire à Monsieur de France que nous ne pouvons accepter ses conditions avant d'avoir obtenu le consentement du prince de Navarre, répondirent les calvinistes.

Le lendemain, ils envoyèrent le maréchal de Cossé à la Rochelle où se trouvait la reine Jeanne; un conseil fut assemblé, et, après une longue délibération, Lacaze, parlant au nom de la noblesse calviniste, dit au maréchal de Cossé :

— Faites savoir à Monsieur de France que la reine Jeanne, sa cousine, lui sait gré de la démarche qu'on vient de faire; qu'elle est au désespoir de ne pouvoir accepter la paix : son conseil en a décidé autrement; le sang de nos frères égorgés crie vengeance!

En effet, la reine Jeanne, irritée des succès de Blaise de Monlucq depuis que Montgoméri n'était plus dans le Béarn, mit encore plus de sévérité dans les lois qu'elle promulgua contre les catholiques : tout ce qui n'était pas calviniste fut livré à la plus injuste persécution. Les Béarnais et les Navarrais ne pouvant supporter le joug tyrannique imposé par le fanatisme de leur reine, cherchèrent un asile en Espagne et en France; Jeanne, effrayée de ces émigrations continuelles, écrivit de la Rochelle des lettres d'abolition générale, qui furent publiées dans tout le Béarn par Arros et Montamat, ses lieutenans.

Les hostilités n'étaient pas éteintes, le fanatisme est toujours implacable, et Charles IX, pour venger la religion catholique, chargea le maréchal Blaise de Monlucq d'une nouvelle expédition dans le Béarn. Les capitouls de Toulouse reçurent ordre de lui délivrer des munitions, et le maréchal, après avoir triomphé des obstacles qui s'opposaient à son départ, se rendit à Nogaro en Gascogne, où son conseil décida qu'on commencerait la campagne par le siége de Rabastens. Le capitaine Mansan fut envoyé dans le Lavedan avec mission de soulever les populations catholiques; Bazillac et le baron d'Antin, que sa sagesse avait fait surnommer *le Nestor de l'armée* catholique, restèrent avec le maréchal.

Les habitans de Rabastens avaient déja abandonné la ville pour se réfugier dans le château : l'armée catholique trouva les portes ouvertes; mais il fallait s'emparer de la forteresse.

— Des canons! des canons! s'écria Monlucq, et nous forcerons les vautours à dénicher.

Aussitôt l'artillerie commença à battre les tours; cinq jours après, le 23 juillet 1570, la brèche était praticable, et Monlucq s'avança à la tête de cinquante gentilshommes pour commencer l'assaut.

— « Mes beaux cousins, s'écria-t-il, ici il n'est » combat que de noblesse, il faut que nous espérions » que la victoire doit venir pour nous autres qui » sommes gentilshommes; allons mes cousins, je » vous montrerai le chemin, et je vous ferai con» naître que jamais bon cheval ne devient rosse. »

L'intrépide maréchal courut aussitôt vers la brèche. A peine arrivé, il reçut un coup de feu qui l'obligea à quitter le combat. — « Mon ami, dit-il au chevalier » de Goas, prenez le commandement, car je me » sens appréhendé du mal de mort, et vous, mes » cousins, vengez-moi, si vous m'aimez. »

Les assiégeans, excités par les belles paroles du maréchal, mirent l'épée à la main : dans une heure le château fut emporté et les habitans qui s'y étaient renfermés furent impitoyablement égorgés. Monlucq, tourmenté par les douleurs que lui causait sa blessure, se retira le lendemain à Marciac.

On était à la veille de voir se renouveler les massacres du comte de Montgoméri; heureusement le traité de paix conclu à Saint-Germain-en-Liége, le commencement du mois d'août, suspendit un instant les horreurs de cette guerre si désastreuse. La reine Jeanne, qui était encore à la Rochelle dont elle fesait son séjour habituel, accepta les conditions de Charles IX, et promit avec serment d'y être fidèle. Elles portaient que les quatre villes de sûreté données aux calvinistes, savoir : Montauban, Cognac, la Rochelle et la Charité, seraient rendues au roi de France dans deux ans. Le prince de Navarre, Condé et vingt des principaux seigneurs huguenots y

obligèrent par un serment solennel. Charles IX promettait à Jeanne le libre exercice de la réforme dans le duché d'Albret, les comtés d'Armagnac, de Foix et de Bigorre.

Dès que cette paix, si ardemment désirée par les deux partis, eut été signée de part et d'autre, le prince de Navarre profita de ce calme instantané pour faire un voyage en Béarn.

— Va, mon fils, lui dit la reine Jeanne, après l'avoir baisé plusieurs fois au front; nos amis de Navarre verront avec enthousiasme le petit-fils de Henri d'Albret.

Le jeune prince, fidèle aux instructions de sa mère, visita la Navarre et le Béarn; partout il fut accueilli avec des transports d'allégres e; sa grace, sa majesté, sa fougue impétueuse fesaient déja pressentir le grand Henri de France. A son retour à la Rochelle, sa mère lui adressa plusieurs questions sur les divers incidens de son voyage:

—Madame ma mère, répondit le jeune prince, les gentilshommes béarnais m'ont accueilli comme leur fils.

—Mon pauvre Henriot, tu aimeras bien tes sujets de Béarn?

—Madame ma mère, quand je serai roi, je veux et prétends faire le bonheur de mon peuple.

—Qu'as-tu vu dans le Béarn, mon fils....?

—La désolation de la désolation, madame ma mère: des villes ruinées, des villages incendiés et les paysans mourant de faim.

— Espérons que la paix de Saint-Germain-en-Laye nous permettra de réparer tant de dégâts, répondit la reine Jeanne.

Huit jours s'étaient à peine écoulés depuis le retour du prince de Béarn, lorqu'un courrier portant la livrée royale de France entra dans la Rochelle; il était porteur d'une lettre de Charles IX, qui proposait le mariage du prince de Navarre avec Marguerite de Valois. Jeanne répondit au roi de France qu'elle en délibèrerait avec les docteurs de la réforme, et, après avoir assisté au synode de la Rochelle, elle se prépara au voyage en Béarn, accompagnée de son fils. Pour ranimer le zèle des réformés, elle assembla à Pau un synode appelé Général, où furent promulguées « *les » ordonnances ecclésiastiques de Jeanne, par la grâce » de Dieu, reine de Navarre, sur le rétablissement du » royaume de J.-C., en son pays souverain de Béarn.* »

Son séjour dans ses états ne fut pas de longue durée: sur une nouvelle invitation de Charles IX, elle se rendit à Bloie, et le mariage de son fils avec Marguerite de France fut conclu après quelques difficultés qui s'étaient élevées sur les formes des cérémonies. Jeanne, contente d'avoir triomphé de toutes les répugnances des prélats catholiques, se rendit à Paris, où les noces devaient être célébrées.

L'héroïne de la réforme touchait à son dernier jour: à peine arrivée à Paris, elle fut atteinte d'une maladie que les médecins déclarèrent mortelle. Plusieurs historiens rapportent qu'elle entendit la fatale sentence avec une religion toute chrétienne; se sentant affaiblie, et persuadée qu'il ne lui restait pas un jour de vie, elle déclara qu'elle voulait faire son testament. Un notaire du parlement de Paris fut appelé, et Jeanne lui dicta ses volontés dernières.

— Moi Jeanne, par la grâce de Dieu, reine de Navarre, je recommande mon ame à Dieu, et le supplie de me pardonner mes péchés.

« J'ordonne et requiers que mon corps soit inhumé, » sans pompe ni cérémonie, au lieu où le roi mon » époux est enseveli. »

» Faites approcher mon fils, ajouta-t-elle.

Le jeune prince s'agenouilla devant le lit de sa mère.

— « Mon cher Henriot, dit Jeanne d'une voix » étouffée par les sanglots, je suis au moment de » trépasser, écoute mes dernières paroles: Cultive la » piété, et reste fidèle à la religion; je te prie de » faire exécuter les ordonnances publiées dans la » Basse-Navarre et en Béarn; veille comme un bon » frère sur ta sœur Catherine; aime Henri de Bourbon, ton cousin, et le prince de Conti. »

Tous les assistans fondaient en larmes; Jeanne seule semblait s'endormir dans la paix du Seigneur.

— Mes cousins, ajouta-t-elle d'une voix presque éclatante, j'institue Henri de Béarn, mon fils, mon unique héritier; je conjure le roi, la reine, les deux d'Anjou et d'Alançon de te prendre sous leur protection; je nomme mes exécuteurs testamentaires le cardinal de Bourbon et l'amiral de Coligny.

— Retournez en Béarn, répétait-elle à son fils; on ne tâche qu'à vous séparer de Dieu et de moi.

Quelques instans après, elle rendit le dernier soupir, le 9 Juin 1572 (1).

(1) Les historiens catholiques et huguenots varient beaucoup sur les circonstances de la mort de la reine de Navarre. On crut d'abord qu'elle avait été empoisonnée; mais ces bruits populaires furent bientôt dissipés. D'Aubigné affirme que Jeanne fut empoisonnée; il en est de même d'Olagharai et de plusieurs, qui n'en donnent d'autres preuves que leur prévention contre les catholiques. De Thou dit qu'on publia un procès-verbal des médecins qui avaient assisté à l'ouverture de son corps; ils assurent qu'on lui trouva un abcès au côté gauche, qu'on jugea avoir été la cause de sa mort. Certains chroniqueurs ont avancé, que la mort de la reine Jeanne fut l'effet d'un transport de colère qui la prit lorsqu'on tapissa, malgré elle, le devant de son hôtel, pour la procession du Saint-Sacrement. Jeanne rendit le dernier soupir chez Gaillart, évêque de Chartres, qui professait le calvinisme.

(Histoire des troubles survenus dans le Béarn, par l'abbé Poeydavant, curé de Saint-Martin de Salies.)

On fit pour le tombeau de la reine Jeanne, à Vendôme, l'inscription suivante:

JEHANNE D'ALBRET, ROYNE DE NAVARRE,
née en 1528, décédée le 9 juin 1572.

De son sexe elle eut les vertus
Et les qualités d'un grand homme;
Que peut-on en dire de plus?
Ne jugeons point sa querelle avec Rome,
Ni les erreurs de son parti;
Mais respectons la demeure dernière
De celle en qui la France entière
Voit la mère du grand Henri.

Un historien calviniste rapporte qu'avant d'expirer elle dit aux gentilshommes qui pleuraient autour de son lit :

— Ne pleurez pas, mes beaux consins; le temps de verser des larmes n'est pas encore venu...... Encore quelque temps, et la France sera inondée de sang.... Catherine de Florence trame un abominable complot... Dieu soit loué, puisqu'il a daigné rappeler à lui sa servante, avant le jour de la désolation !....

La reine Jeanne avait-elle deviné la Saint-Barthélemy ?....

J. M. Cayla.

ARCHITECTURE MÉRIDIONALE.

GRAND THÉATRE DE LYON.

La civilisation a toujours précédé le luxe, la pompe des fêtes publiques, les magnifiques décorations des représentations théâtrales. Les peuples, en modifiant leurs institutions primitives, ont pris insensiblement en dégoût les mœurs simples de leurs aïeux ; de nouveaux besoins se sont fait sentir; le génie de l'homme, pour subvenir à ces exigences, s'est mis en travail, et ses investigations ont eu pour résultat des plaisirs plus ou moins raffinés.

Aussitôt que la ville d'Athènes eut déchiré les langes de son enfance industrielle et politique, ses chefs, ses citoyens encouragèrent et multiplièrent les chefs-d'œuvre de l'art; la capitale de l'Afrique fut ornée de temples, de palais, et peuplée d'une multitude innombrable de statues qui sortaient chaque jour des ateliers de ses habiles sculpteurs.

La science, la poésie suivirent la marche progressive de l'art; Thespis promena dans les bourgs ses comédiens *barbouillés de lie;* Eschyle, Sophocle, Euripide, vinrent ensuite et composèrent leurs immortelles tragédies. Le peuple d'Athènes, doué d'un goût exquis, impressionnable à l'excès, s'habitua peu à peu aux fêtes dramatiques, et un prix annuel fut décerné au poète, auteur de la meilleure tragédie.

Dans les réjouissances publiques, le peuple se précipitait en foule vers le théâtre aux innombrables sièges, pour assister à la représentation des pièces couronnées. Les chefs de la république, pour favoriser le goût frivole et faire diversion au caractère inconstant des Athéniens, n'épargnèrent aucune dépense; ils construisirent à grands frais ces immenses théâtres dont nous admirons encore les ruines, où les habitans de plus grandes villes trouvaient tous une place.

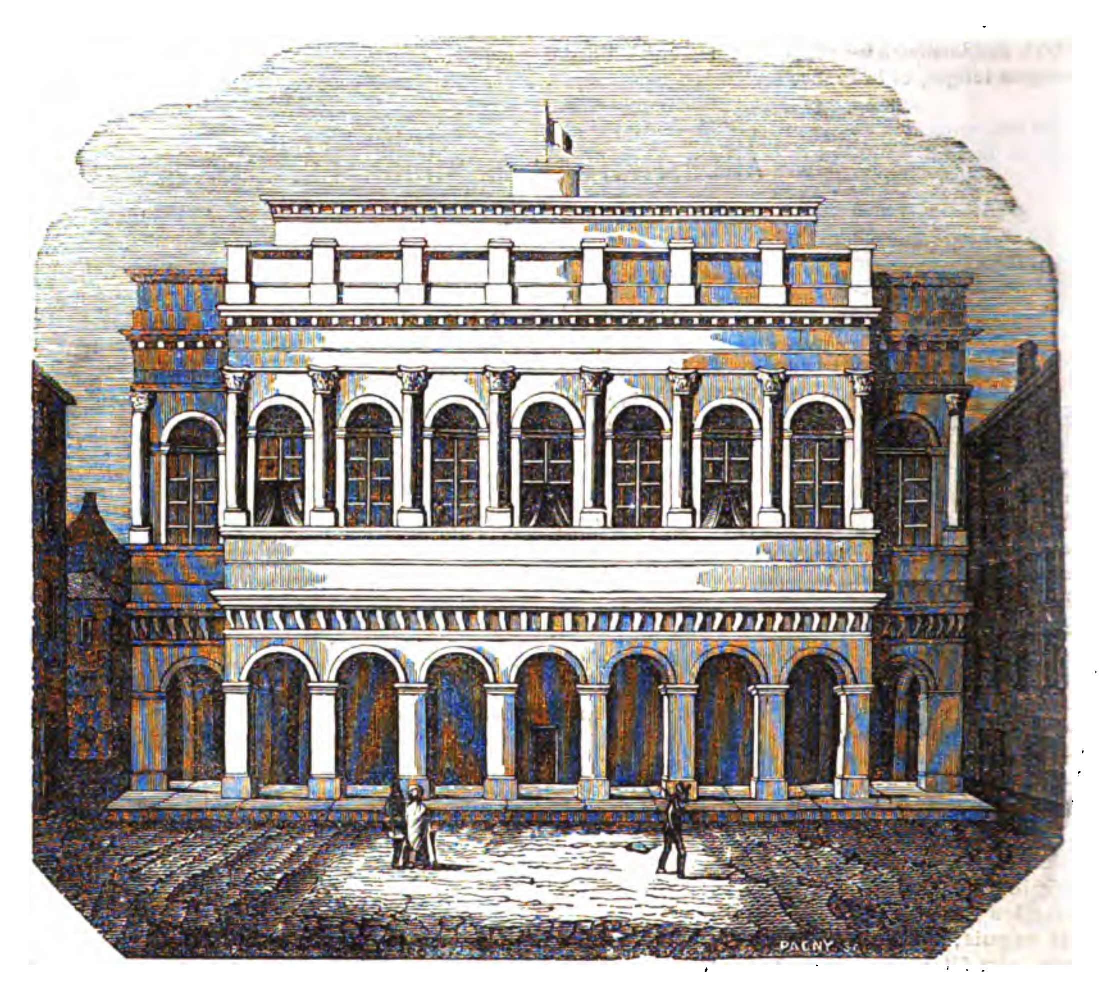
Plus tard, les Romains qui avaient pris pour guides les sages législateurs de la Grèce, élevèrent aussi de magnifiques amphithéâtres, des cirques, dans la capitale du monde. Ce qui n'était d'abord qu'un objet de luxe, un plaisir passager, devint bientôt un besoin pour les citoyens énervés par le faste asiatique. Les consuls, pour mériter les bonnes graces du peuple, lui donnèrent des fêtes théâtrales, le spectacle des combats de bêtes féroces : ces réjouissances dégoûtèrent enfin les patriciens et la populace de Rome ; alors les empereurs invitèrent quatre mille citoyens à assister à des combats de gladiateurs. La vue du sang humain pouvait seule impressionner le peuple abruti.

Les provinces ne tardèrent pas à imiter la capitale de l'univers; les proconsuls firent aussi construire des théâtres, des cirques dans les grandes cités de la Gaule méridionale. Nîmes eut ses arènes, dont les débris font encore l'admiration de tous les étrangers; Marseille, Fréjus, Orange, Lyon, Narbonne, Toulouse, Bordeaux furent embellis de cirques, et Saintes vit s'élever, près de ses murs, l'immense amphithéâtre, dont les arceaux imposans ont résisté au fer des barbares et aux injures des siècles.

L'Europe, redevenue barbare, ne songea plus aux fêtes que lui avait prodiguées la magnificence romaine. Les peuples du nord, maîtres des deux Aquitaines, s'efforcèrent de détruire tout ce qui pouvait rappeler la domination du *Peuple-Roi*. Pendant plusieurs siècles, ses malheureux habitans, toujours en lutte avec les conquérans qui se disputaient leur belle patrie, subirent la funeste influence de l'ignorance qui couvrait les peuples d'Occident de ses épaisses ténèbres.

Mais le génie des peuples du midi élaborait péniblement la régénération artistique qui devait s'accomplir plus tard; les troubadours sortis de la Provence, parcoururent la France en répétant leurs chansons à nos bons aïeux. Le goût des représentations théâtrales se fit sentir presque en même temps; *les frères de la passion* élevèrent leurs tréteaux dans Paris; ils jouèrent les *mystères*, pieuses farces qui furent pourtant le berceau de la scène française. On ne construisit pas de théâtres. *Les frères de la passion* allaient de ville en ville, représentant la mort du Christ, l'ascension de la vierge Marie, la décolation de monseigneur saint Jean-Baptiste, l'adoration des Mages, le massacre des saints Innocens.

L'art dramatique fit peu de progrès avant l'avénement de Louis XIII au trône de France. Alors le génie tout-puissant du cardinal de Richelieu établit l'Académie française, combla de ses faveurs les poètes tragiques, et fit représenter à grands frais leurs pièces dans son hôtel. Quelques années après, le théâtre



GRAND THÉATRE DE LYON.

de l'hôtel de Bourgogne devint une scène réservée aux grands talens, jusqu'à ce que le Théâtre Français s'ouvrit pour donner l'hospitalité aux chefs-d'œuvre modernes.

A l'exemple de Paris, les grandes villes de la province voulurent aussi avoir leurs théâtres. Les salles de spectacle n'eurent pas primitivement la magnificence que nous admirons aujourd'hui. Le grand théâtre de Bordeaux, construit dans les dernières années du dix-huitième siècle, fut le premier monument théâtral élevé dans la France méridionale.

Lyon, la seconde ville du royaume, avait aussi son théâtre; mais cet édifice ne pouvait suffire aux désirs d'une nombreuse population.

Le voyageur Millin qui parcourut, en 1807, le midi de la France, dit de l'ancien théâtre de Lyon:

« La salle de spectacle de Lyon est d'une assez belle » ordonnance; elle a été bâtie en 1756 sur les dessins » de M. Soufflot; c'est un bâtiment isolé, entouré d'une » galerie couverte et bordée de boutiques. La façade » était décorée de sculptures qui représentaient les » attributs de l'art dramatique: elles ont été détruites. » L'intérieur est tellement enfumé, qu'on n'y distingue » plus aucun ornement. »

Si la courte description de Louis Millin est fidèle, l'ancienne salle de spectacle de Lyon n'était rien moins que digne de la magnificence d'une si grande ville. Aussi les administrateurs du département du Rhône ont senti la nécessité de construire une nouvelle salle, et aujourd'hui, Lyon n'a rien à envier en ce point à aucune ville de province.

Le grand théâtre de Lyon est d'une construction tout-à-fait nouvelle: sa façade et son péristyle n'ont pas la majesté du théâtre de Bordeaux; néanmoins l'archi-

tecture est d'une noble simplicité qui, au premier aspect, attire l'admiration. La grandeur de sa masse, quoique un peu lourde, ne laisse pas d'être imposante; ses diverses parties, distribuées avec une habileté étonnante, et les moindres détails se font remarquer par des beautés qu'on ne retrouve que dans l'ensemble des grands édifices.

Le grand théâtre de Lyon est situé en face de l'hôtel-de-ville, magnifique édifice et un des plus beaux de ce genre qui existent en Europe. Son plan est un carré long orné d'une longue rangée de fenêtres. La façade est à-la-fois élégante et d'une architecture presque grandiose qui ne pèche que par une trop grande régularité.

L'intérieur répond à la magnificence grandiose de la partie extérieure; il est peu de théâtres en France décorés aussi richement que celui de Lyon.

La salle, vaste et bien distribuée, est éclairée par un lustre de quinze pieds de diamètre et de cinquante-quatre mètres de hauteur, qui répand dans toutes les parties une éclatante lumière.

On a prodigué les plus riches ornemens pour la décoration; le plafond est couvert de peintures allégoriques, et de magnifiques dorures embellissent toutes les loges. On n'a rien épargné: le rideau est d'une magnificence extraordinaire, et on dirait, à le voir, une immense tenture de velours bleu.

Une salle si belle, si magnifiquement décorée, ne peut être consacrée qu'aux grandes représentations; aussi est-elle spécialement consacrée aux chefs-d'œuvre lyriques de l'école moderne qui trouvent encore dans le chanteur Siran un puissant interprète. On joue aussi sur le grand théâtre de Lyon la tragédie, le drame et la haute-comédie; les mélodrames, les vaudevilles, sont réservés au théâtre du Gymnase.

Le grand théâtre de Lyon est, après celui de Bordeaux, le plus beau du midi de la France, et même de toutes les villes de province. L'édifice n'est pas monumental, mais l'ensemble de sa construction offre des détails qu'on ne peut s'empêcher d'admirer.

Charles Compan.

BATAILLE DE TOULOUSE.

Le maréchal Soult, duc de Dalmatie, à la tête de l'armée d'Espagne, réduite par de nombreux démembremens à un très petit nombre de braves, disputa pied à pied le terrain de la Péninsule à l'heureux Wellington, qui avait pour lui, outre une excellente armée anglaise, la disposition de toutes les forces de l'Espagne et du Portugal, et, mieux que cela, l'énergie haineuse et vindicative de la population de ces deux royaumes contre les Français. Obligés de rentrer en France, ce général manœuvra savamment sur les bords de la Nève et de l'Adour; mais, perdant l'espoir d'être secouru, et sentant bien qu'il lui était impossible d'obtenir des avantages sur un ennemi deux fois plus nombreux et qui pouvait se renforcer à volonté de toutes les forces des trois monarchies qui étaient à sa disposition, il prit le parti de se replier vers Toulouse, par la route de Saint-Gaudens qui lui parut la plus sûre. Cette retraite n'était pas chose aisée devant un ennemi vigilant, actif et habile; il fallait lui dérober ses mouvemens, tromper son expérience, lui faire prendre le change sur ses projets: c'est ce que le maréchal exécuta avec un rare bonheur. A la suite des affaires qui eurent lieu le 27 février, entre Boëz et Orthez, n'ayant pas été heureux par des causes indépendantes de sa volonté il se fixa définitivement à son projet de retraite, et l'exécuta.

Ce fut le 24 de mars que l'armée du duc de Dalmatie parut devant Toulouse; quoiqu'elle y fût attendue, puisque depuis quelques jours des ingénieurs étaient occupés à former une ligne de fortifications devant la porte de Saint-Cyprien, cette vue y jeta la consternation. On prévit, dès lors, que cette ville allait être le théâtre où les armées anglaise et française devaient lutter avec toute leurs forces, et on s'attendit à toutes les calamités d'un siége.

Le maréchal entra dans la ville, et son armée s'établit aux environs, sur la rive gauche, entre Saint-Martin-du-Touch et Portet; il vida tous les magasins d'habillement, de chaussure, pour en distribuer le contenu au soldats qui manquaient de tout. Tout cela se fesait avec une apparence de mauvaise humeur et de méfiance de la part des troupes. Les soldats, irrités de voir l'effet que produisait leur présence dans le pays, le peu d'empressement qu'on leur témoignait, et s'apercevant du désir que montraient les populations de voir arriver l'armée anglaise, mettaient de la dureté dans leurs rapports avec les habitans; quelques-uns même traitaient leurs hôtes comme s'ils eussent traité des ennemis. Il y eut de nombreuses plaintes portées contre eux à la municipalité (1).

D'après les calculs des militaires (2) eux-mêmes, l'armée, en arrivant à Toulouse, devait être forte de 30,000 (3) hommes; elle s'augmenta dans cette ville

(1) Voir aux archives, où ces plaintes sont consignées.

(2) Voyez *Récit de Lapène*, page 16.

(3) Le chef d'escadron Lapène n'est pas toujours d'accord avec lui-même sur le nombre de baïonnettes dont se composait l'armée française: il dit dans plusieurs occasions qu'elle était moitié moins nombreuse que l'armée anglaise qu'il portait à 60,000 hommes; l'armée française était donc de 30,000 hommes. Il la réduit plus tard et sans cause, sans qu'elle eût éprouvé de pertes, à 25,000 hommes; et, à la page 112, il ne lui donne que 21,000 hom-



d'un corps de 6,000 de troupes aguerries et mêlées, qui avaient appartenu à différens corps, et de quelques milliers de conscrits de la levée devancée de 1815; ainsi on pouvait compter 36,000 hommes de bonnes troupes.

Deux lignes de fortifications avaient été formées devant le faubourg Saint-Cyprien; la première, touchant aux murs de la ville, était appuyée, d'un côté, au bastion construit à la barrière de Muret, et de l'autre, vis-à-vis dela gran de chaussée du Basacle. Dans cette longueur, on avait construit un second bastion devant l'ancien dépôt de mendicité, presque à la sortie de la rue Reclusane, sur le boulevart. La deuxième enceinte entourait la place de la Patte-d'Oie, et s'appuyait des deux côtés sur la rivière. Cette dernière enceinte, difficile à défendre, n'avait pas moins de 1,200 toises de développement.

Le 27, l'ennemi parut sur les rives du Touch, emporta le pont construit sur cette rivière, et s'avança vers Toulouse. Wellington, ne jugeant pas devoir attaquer par la tête du pont, conçut l'idée de passer l'Ariége à Auterive, afin d'arriver à Toulouse par la route du Bas-Languedoc. Il se mit en mesure d'exécuter son dessein et franchit en effet l'Ariége, afin d'assiéger la ville par la rive droite, en conservant quelque forte position sur la rive gauche. De cette manière il coupait au maréchal sa retraite sur le Bas-Languedoc, et paralysait les mouvemens qu'avait pu faire l'armée du maréchal Suchet pour se joindre à son collègue. Mais s'étant jeté imprudemment dans les traverses boueuses de Lauragais, son artillerie fut tellement embourbée, qu'il fut obligé de revenir sur ses pas, de repasser l'Ariége et de chercher au-dessous de Toulouse un point favorable pour passer la rivière et doubler la ville au nord.

Le général Darmagnac, porté sur les hauteurs de Pech-David, signala le retour de l'armée anglaise et sa marche sur le chemin de Grenade; elle gagnait en effet le point de Seilh, qui parut au général anglais le plus favorable pour y jeter un ponton. Cette opération fut en effet l'affaire de quelques heures, et elle se fit très heureusement, malgré une pluie battante qui ne cessa de tomber tant qu'elle dura; en sorte que, le 5 avril, 10,000 hommes, qui étaient l'élite de l'armée anglaise commandés par le général Beresford, et quelques corps de cavalerie se trouvaient établis sur la rive droite de la Garonne. Le reste de l'armée anglo-espagnole allait suivre, lorsqu'une crue survenue spontanément entraîna les pontons et isola ce corps du reste de l'armée.

mes; il en est de même de l'armée anglaise, mais en sens inverse. Dans tout le cours de sa narration, il ne la porte qu'à 60,000 hommes; et dans le moment de l'attaque, le 10, elle se trouva être, d'après lui, de 76,000 hommes. Si les différences n'étaient que de 1,000 ou 2,000 hommes, elles ne seraient pos remarquées; mais de 5,000 hommes, de 9,000, de 16,000, elles ont de quoi étonner (*vide* les pages 21, 23, 31, 32 et 112 de sa narration).

Des bateaux, lancés à dessein de Toulouse et abandonnés au courant de l'eau, venant frapper les pontons de toute la force de leur impulsion, contribuèrent à rendre la destruction du pont plus prompte. Cet événement jeta la consternation dans l'armée anglaise, qui se trouva séparée pendant 48 heures de cette belle avant-garde, dont la position était d'autant plus critique, qu'elle n'avait avec elle ni artillerie ni munitions. C'étaient 11,000 hommes livrés presque sans défense à l'armée française; quatre ou six heures auraient suffi pour opérer sa destruction. Le duc de Dalmatie, ignorant ou feignant d'ignorer cet événement auquel il avait pourtant participé en fesant lancer, pendant la crue, des bateaux contre le ponton, resta impassible dans ses lignes; il laissa l'orage se calmer, le temps se mettre au beau, les eaux s'abaisser; il laissa en un mot aux anglais consternés et qui parlaient de se retirer, le loisir de reconstruire leur ponton, et le 8 avril toute l'armée anglaise se trouva sur la rive droite, devant la position du petit Gragnague. Ce fut la première faute que commit le maréchal; elle fut énorme, et aucun panégyriste, pour si déhonté qu'il soit, ne saurait l'en excuser.

Ce passage rendit à peu près inutiles tous les travaux de la tête du pont; il fallut songer à une nouvelle combinaison de défense. Le maréchal qui avait observé toutes les positions, eut bientôt pris son parti. Ce fut sur les hauteurs situées entre le canal du Midi et la rivière de Lers, qui dominent Toulouse au nord, qu'il résolut d'attendre l'ennemi : ces positions sont heureuses, car elles dominent le bassin de la Garonne et la plaine de Lers; le canal servait de seconde défense à la ville. Alors commencèrent une suite de travaux pour les rendre formidables. du 8 au 10, l'armée éleva des redoutes sur les hauteurs dans une étendue de 1,000 toises ou environ; la première dominait le chemin d'Alby, vis-à-vis le mamelon de Lapujade; ce fut la grande redoute. Une petite redoute triangulaire, qui avoisinait la grande, avait tout son feu dirigé vers Toulouse, pour empêcher, sans doute, que la grande ne fût tournée entre le pont de Matabiau et celui de Guillemery; venaient ensuite les redoutes des Augustins et du Calvinet, qui pouvaient foudroyer la plaine de Lers; une petite redoute entre celle des Augustins et celle de la Cypière, et enfin cette dernière à l'extrémité, sur le point culminant, à la droite des hauteurs, sur le chemin de Caraman.

Le pont de Matabiau, position très importante qui défendait l'avenue d'Alby, reçut une artillerie redoutable, et le pont Jumeau, ou double pont sur le canal, près l'embouchure, fut aussi fortifié; on crénela les murs des cours et du jardin des Minimes; les lignes de la tête du pont de Saint-Cyprien ne furent pas abandonnées, le général Marancin fut chargé de leur conservation. C'est dans ce bel état de défense que le duc de Dalmatie attendit les Anglais. Leur armée avait débarqué le 5, comme nous l'avons dit, vis-à-vis Lespinasse; elle se reposa deux jours dans cette position, et marcha le 8 sur Toulouse par la route de Paris, en

prenant la direction de Croix-Daurade (1). Quelques engagemens d'avant-postes eurent lieu dans la matinée du 8; mais à deux heures du même jour, les vedettes françaises s'étant laissées surprendre, le général Soult, frère du maréchal, qui était posté à Croix-Daurade avec sa brigade, n'eut que le temps de se sauver vers Toulouse à toute bride, laissant le village au pouvoir des Anglais qui y établirent leur quartier-général; les Français perdirent 200 hommes de cette surprise.

Le 9, le général français fit quelques nouvelles dispositions que nécessitaient les événemens de la veille, et Wellington employa, en apparence, cette journée à faire remonter ses pontons, qu'il plaça à Blagnac, mais, en réalité, à bien observer les dispositions du maréchal, à faire toutes les dispositions pour l'attaque qu'il ordonna pour le lendemain. En effet, le 10, jour de Pâques, vers les sept heures du matin, les Anglais commencèrent l'action sur trois points; leur première attaque fut dirigée contre les lignes de Saint-Cyprien, dont la plus étendue fut emportée avec 25,000 hommes commandés par les généraux Steward, Muray et Morillo; mais ils ne poussèrent pas plus loin leurs avantages sur ce point. Dans le même temps, le général Picton, avec 16,000 hommes, dirigea une seconde attaque contre les points fortifiés de l'Embouchure, et le général espagnol Frayre (Don Manuel) essaya d'emporter les retranchemens du pont de Matabiau, qui étaient formidables. Picton n'obtint aucun succès; l'avantage fut vaillamment disputé par les deux partis, et l'action n'offrit aucun résultat important. Frayre fut écrasé et perdit 2,000 hommes dans l'attaque des retranchemens de Matabiau; mais ces trois attaques ne furent faites que pour engager le maréchal à renforcer ces points aux dépens des redoutes sur lesquelles les Anglais en méditaient une plus sérieuse avec l'élite de leur armée.

Wellington s'était aperçu sans doute que la redoute de l'extrême droite, la Cypière, était faible, et qu'elle serait faiblement défendue, vu le peu de troupes qu'il y avait observé, et ce fut sur ce point qu'il dirigea habilement sa principale attaque. En effet, le maréchal n'y avait placé qu'un seul bataillon, commandé par le général Dauture, et l'avait laissée dépourvue d'artillerie. Cette faute n'échappa pas au général anglais, qui, des hauteurs de Saint-Jean-de-Kyrie, avait devant ses yeux tout le développement de la ligne de défense, et pouvait avec sa lunette observer tout ce qui se passait. Il confia l'attaque de ce point à l'élite de l'armée Anglaise formant une colonne de 20,000 hommes, anglais et Ecossais, que les généraux Cob et Clinton commandaient sous les ordres du maréchal Béresfort. Partie de Croix-Daurade à sept heures du matin, cette colonne trouva des difficultés inouies dans sa marche; les eaux de la rivière débordée ayant fait de toutes ses rives un marais impraticable dans lequel elle se trouva engagée, exposée à tout le feu des redoutes des Augustins et du Calvinet, elle n'arriva qu'avec beaucoup de peine à sa destination; sans ces difficultés la bataille eût été perdue trois heures plus tôt.

Le duc de Dalmatie s'apercevant de cette marche qu'il n'avait pas prévue, donna de suite ordre à la division Taupin, qui était dans les redoutes de l'ouest, de se rendre à l'extrémité opposée; mais cette division qui eut 1,000 toises à parcourir par un chemin très inégal, ne put arriver à la Cypière que demi-heure avant l'apparition des Anglais au-dessous de cette redoute, et n'avait pu y conduire de l'artillerie, ce qui réduisait la défense à la seule baïonnette. 8,000 Anglais se détachèrent de la colonne et commencèrent à gravir la hauteur. 8,000 hommes ne sont jamais une force méprisable, quelle que soit celle dont on puisse disposer pour les attaquer; et c'est porter bien haut le chiffre de la division Taupin, que de le supposer de 10,000 hommes. Le Maréchal, voyant cette colonne détachée gravir la hauteur, pensa qu'il serait facile de s'en rendre maître, et se livrant à son enthousiasme, il s'adressa au général Taupin pour le lui faire partager : Les voilà, lui cria-t-il, je vous les livre. Ils sont à nous! ils sont à nous! répétaient les soldats; et la division, infanterie et cavalerie, fondait sur la colonne; Taupin s'avança lui-même avec la brigade Rey, mais la redoute, dépourvue d'artillerie, laissa tout faire à la baïonnette.

Les Anglais, rassurés par son silence (1), tinrent ferme, opposèrent une résistance que le maréchal n'avait pas prévue, et devinrent eux-mêmes attaquans; leur feu bien nourri écrasa nos bataillons, qui, étonnés, se débandèrent bientôt. Taupin voulut les rallier, il fut blessé à mort. La brigade Rey se démoralisa; elle regagna la redoute, les Anglais la suivirent; la redoute

(1) Le chef d'escadron Lapene confond ici le village de Croix-Daurade, avec celui de Saint-Jean de Kyrie-Eleyson, plus éloigné de Toulouse, du côté d'Alby, de 12 ou 1,400 toises; Croix-Daurade, en outre, est dans un enfoncement, et Saint-Jean de Kyrie-Eleyson sur une hauteur, ce qui est bien différent en stratégie. Il commet une autre erreur bien plus grave, en fesant couler la rivière de Lhers en deçà de Croix-Daurade, du côté de Toulouse, tandis que le Lhers coule au-delà, du côté d'Alby; cette dernière erreur rend sa narration de la surprise du 8 avril inexplicable; sa carte porte la même erreur

(1) On a de la peine à concevoir comment, ayant affaire à un adversaire aussi habile, aussi bon observateur et aussi bien pourvu d'excellentes lunettes que Wellington, le maréchal Soult ait négligé d'armer la redoute de la Cypière qui était le point culminant des positions, et de la garnir d'un nombre suffisant de bonnes troupes. N'y eût-il posté que les conscrits qui étaient à Toulouse, pour la forme seulement, ils eussent garni le point, et c'était assez pour qu'on ne fût pas tenté de l'attaquer. On conçoit plus difficilement encore comment il put se flatter, avec la division Taupin qui n'était pas de plus de 8 à 9,000 hommes, dépourvus d'artillerie, de se rendre maître d'un corps de 8,000 anglais, bien armés, et qui étaient soutenus par 14,000 hommes qui les suivaient de bien près; il y a là faute sur faute.

n'opposant aucune résistance, ils s'y établirent. Le désordre fut alors à son comble, la division se sépara dans toutes les directions; le général en chef en rallia quelques parties, qu'il posta vers la maison Cambon et le pont des Demoiselles; mais il vit avec désespoir la bataille perdue et perdue par sa faute; car ce fut lui qui calcula mal, quoiqu'on ait cherché à attribuer la faute à Taupin (mort et qui ne pouvait se défendre), en prétendant qu'il attaqua en face et non sur les flancs, rendant par là le feu de la redoute inutile. La redoute n'ayant pas d'artillerie, l'accusation devient ridicule; d'ailleurs le maréchal était présent, ce fut lui qui dirigea le mouvement, qui cria haro sur la colonne anglaise, presque aussi forte que la division. Il commit donc deux fautes capitales: celle de n'avoir pas armé la redoute, et de n'avoir pas prévu que, désarmée et faible comme il l'avait laissée, elle pourrait être attaquée avec avantage; et, la seconde, d'avoir mal jugé de la forte section de la colonne anglaise, et d'avoir pensé qu'on pût la prendre d'un coup de filet avec des forces qui n'étaient guère supérieures et sans artillerie. Nous avons signalé celle qu'il commit lors de la destruction du ponton anglais. La bataille de Toulouse fut donc perdue absolument par sa faute; aucun des généraux ne lui manqua; mais il pécha par négligence en laissant échapper Beresfort qui s'était livré à lui; il manqua de prévoyance en ne mettant pas toute la ligne des hauteurs dans un respectable état de défense; et de jugement, en appréciant mal les forces d'une colonne peu inférieure en nombre à la division à laquelle il ordonna une attaque imprudente et mal combinée. Ce fut vers les deux heures qu'eut lieu ce déplorable événement; à quatre, toute la ligne des redoutes était au pouvoir des Anglais. Le combat se soutenait encore sur tous les points avec avantage, et partout ailleurs il avait été glorieux. Les Espagnols avaient perdu quatre ou cinq mille hommes à l'attaque de la grande redoute, outre les 2,000 qu'ils avaient perdus le matin à l'attaque du pont Matabiau.

Voyant que les Anglais étaient maîtres de toutes les hauteurs, le maréchal donna l'ordre de la retraite; l'armée française se plaça entre les remparts de la ville et le canal, et le surlendemain elle effectua sa retraite sur le Bas-Languedoc. Les Anglais essayèrent de l'inquiéter dans sa marche, mais trouvant tous les ponts du canal rompus, ils renoncèrent à cette poursuite. Mais, pendant que ces terribles événemens avaient lieu sous les murs de la ville, une terreur générale régnait dans l'intérieur: partie des habitans s'était renfermée dans leur intérieur; une autre partie garnissait les remparts; d'autres, établis sur les clochers et les tours des habitations particulières, pouvaient voir devant eux le mouvement des armées et les chances variées du combat. Il est pénible de le dire, mais l'histoire doit être vraie: lorsque la Cypière fut emportée et que le sort de la bataille fut décidé, un mouvement de joie éclata parmi la plus grande partie de la population. Il fut remarqué peut-être par l'armée française, mais, à coup sûr, par les blessés que l'on transportait à tout moment dans la ville; ce dut être pour eux un déchirement de cœur bien cruel. On n'est étonné que d'une chose: c'est que dans cette nombreuse population, il ne se soit pas trouvé des têtes assez vives et des cœurs assez élevés pour punir sur-le-champ ces indignes démonstrations.

Heureusement la religion vint opposer ses ineffables bienfaits à ces sentimens dénaturés, et par elle les blessés trouvèrent, à Toulouse, tous les secours que l'on peut attendre de la charité et de la piété la plus vive et la plus désintéressée. Jamais on n'y vit tant d'activité pour le plaisir qu'on y en montra pour soulager les soldats blessés: tout ce que contenaient les maisons en meubles utiles, en alimens, en rafraîchissemens, leur fut prodigué. Les femmes les plus délicates et les petits maîtres, en apparence les plus égoïstes, semblaient avoir oublié leurs goûts les plus recherchés pour se dévouer au soin des blessés. Le sang qui coulait des blessures, le désordre dans lequel le combat avait mis ses victimes ne les rebutaient pas; ils essuyaient leur sang, bandaient eux-mêmes leurs blessures; c'était réellement un spectacle admirable à voir. Ceux Même qui avaient osé faire des vœux pour les Anglais et se réjouir de leur victoire, se dévouèrent par devoir, par honneur et par religion, au triste soin de soigner les soldats. Tout l'honneur d'une telle conduite appartient exclusivement à la religion; car pour de l'humanité, pour de la piété, comment supposer de tels sentimens à des gens qui témoignaint de la joie dans un moment où la patrie était en deuil de sa gloire, et d'un si grand nombre de ses enfans que le fer de l'ennemi venait de moissonner!....

On évalue fort différemment les pertes des deux armées. Le calcul qui nous a paru le plus vrai les porte à 8,000 du côté des alliés, dont 6 ou 7,000 au moins appartenant à l'armée espagnole, lesquels s'étaient acharnés contre la grande redoute et les ouvrages du pont de Matabiau, et 3,500 du côté des Français, dont la plus grande partie périt à la Cypière.

Les généraux qui prirent part à cette glorieuse, mais malheureuse journée, furent en très grand nombre: les lieutenans-généraux Clausel, Reilhe, Drouet d'Erlon, Darmagnac, Taupin, Maranzin, Harispe, Soult, furent les principaux.

L'entrée de Wellington dans Toulouse fut aussi un spectacle pour tous ceux à qui il restait dans l'âme quelque sentiment d'amour pour la patrie ou de respect pour les convenances. On reçut ce général comme un libérateur, les femmes même vinrent lui offrir des hommages: elles entouraient son cheval; on le pressait; on en vit qui appliquaient leurs lèvres sur le pantalon de cette seigneurie ennemie. Les émigrés se figuraient déja qu'ils allaient recouvrer tous les avantages de leur ancienne position, rentrer en possession de toutes leurs propriétés, et que, sous le régime des Bourbons, la France leur serait livrée comme une proie; qu'ils y occuperaient tous les emplois et que, jusqu'à la moindre trace de la révolution, tout ce qui appartenait à ce régime allait être effacé.

Mais l'occupation de la France par les alliés fut loin de réaliser de telles espérances, et la haine publique, injuste souvent à l'égard de la plupart d'entre eux, fut presque le seul avantage que les ennemis les plus prononcés des institutions libérales retirèrent d'une invasion qu'ils avaient appelée de tous leurs vœux.

J.-B.-A. d'Aldéguier.

HISTOIRE DES CATHÉDRALES DU MIDI DE LA FRANCE.

CATHÉDRALE DE CLERMONT-FERRAND.

La ville de Clermont-Ferrand, ancienne capitale de la Basse-Auvergne, est admirablement située sur une éminence qui domine une vaste plaine, magnifique vallée, arrosée par les eaux de l'Allier : cette fertile, cette riante vallée est connue sous le nom de *Limagne*, et s'étend du nord à l'est, présentant à l'œil étonné le plus magnifique panorama dont on puisse jouir. D'un côté, la nue se perd au milieu d'une multitude de hameaux et de bourgades qu'on entrevoit à peine sous des arceaux de verdure; de l'autre, les montagnes de l'Auvergne se déploient en un demi-cercle dont la ville occupe à peu près le centre. Le Puy-de-Dôme, haut de 1,468 mètres, élève sa cime royale au-dessus des autres monts et des collines qui forment divers étages, dont les uns sont frappés d'une stérilité éternelle, et les autres, couverts de vignes, parsemés de belles forêts.

Au sud de la ville, le mont *Gravenoire* montre sa cime encore couverte des cendres vomies par des volcans éteints depuis plusieurs siècles; à côté, on remarque le vaste plateau de *Gergovia*, qui porte le nom de la cité gauloise, où l'immortel Vercingétorix arrêta les soldats de César. A l'extrémité septentrionale de la chaîne, s'élèvent les monts de *Chanturges* et de *Var*, parsemés de quelques vignobles; et pour augmenter la sombre majesté du tableau, le Puy-de-Dôme s'offre incessamment à la vue, avec son vaste manteau de neige qu'il ne dépouille que dans les derniers jours du printemps.

Le site de la capitale du département du Puy-de-Dôme est à la fois si varié et si pittoresque, qu'aucune autre ville de France ne lui est supérieure en ce point, et ne peut même lui être comparée. Mais Clermont-Ferrand ne possède encore que les élémens nécessaires à l'embellissement d'une grande cité. Les rues sont généralement tortueuses, ses places irrégulières, ses divers quartiers sans aucune symétrie; presque toutes ses maisons vieilles et enfumées, construites en laves extraites des mines volcaniques, ont un aspect sinistre et presque lugubre. Néanmoins, depuis quelques années, on travaille à de nouvelles constructions, et les édifices modernes sont en général remarquables par leur architecture. *La halle aux grains*, construite en 1768, est un vaste bâtiment isolé et fort beau dans son genre. *L'ancien collége*, *l'Hôtel-Dieu*, *l'Hôtel-de-Ville*, *la Préfecture*, *le Théâtre* ne doivent point passer inaperçus aux yeux des étrangers qui visitent Clermont-Ferrand.

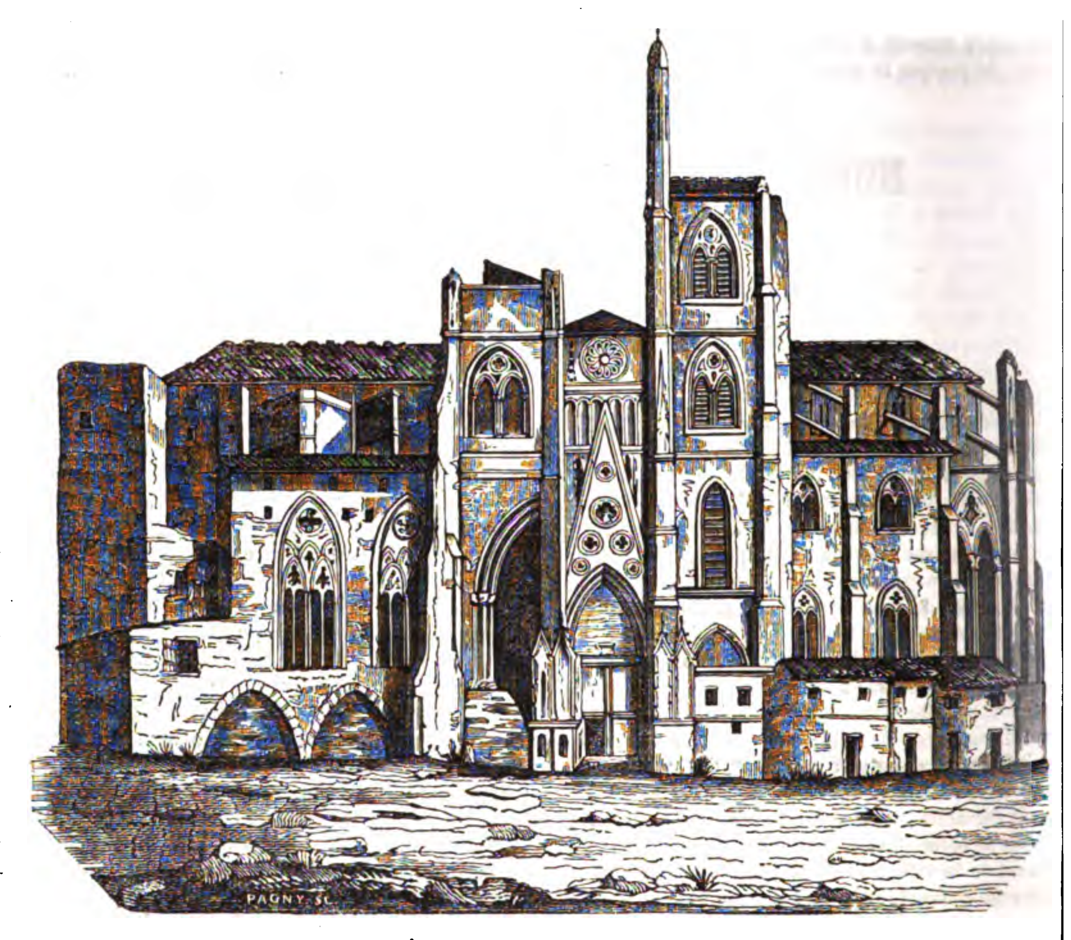
Quand on aperçoit cette ville qui joua pendant plusieurs siècles un rôle important dans nos fastes méridionaux, on se sent involontairement assailli par divers souvenirs. On se rappelle les noms de Bituitus, de Vercingétorix, rois auvergnats qui défendirent long-temps la nationalité gauloise contre les invasions des proconsuls romains.

Avant la conquête des Gaules par Jules-César, la capitale de l'Auvergne portait le nom de *Nemosus*. Comme toutes les autres cités de la première et de la deuxième Aquitaine, elle eut part aux faveurs que la magnificence d'Auguste, devenu empereur, prodiguait aux peuples vaincus. Les Auvergnats par reconnaissance donnèrent à leur ville le nom d'*Augusto-Nemetum*. De nombreux et magnifiques édifices s'élevèrent alors dans son sein; mais ils ne tardèrent pas à tomber sous le marteau des peuples barbares qui envahirent la Gaule méridionale.

Vers l'an 475, les Visigoths, déja maîtres de Toulouse, chassèrent les Romains de l'Auvergne qu'ils réunirent au vaste royaume fondé par eux dans le Midi. Néanmoins, ils laissèrent aux Auvergnats le sénat établi par les proconsuls, et qui subsista jusqu'au commencement du VIII[e] siècle.

Sous la seconde race des rois de France, l'Auvergne avait déja des seigneurs particuliers, et elle fut comprise dans le royaume ou duché d'Aquitaine. L'infortuné Waiffre, dans la lutte héroïque qu'il eut à soutenir contre Pépin-le-Bref, ne put résister long-temps à son puissant adversaire : le père de Charlemagne ravagea l'Auvergne, s'empara de Clermont et massacra ses malheureux habitans.

Cette ville fut dans la suite gouvernée par les comtes, qui parvinrent à rendre leurs domaines héréditaires. A la mort du comte Bernard, en 928, la comté passa tour-à-tour dans les puissances des comtes de Poitiers et de Toulouse, et ne redevint héréditaire que vers la fin du X[e] siècle. Ses seigneurs reconnurent pour suzerains les ducs de Guyenne et d'Aquitaine. Les descendans de Guillaume VIII pri-



CATHÉDRALE DE CLERMONT-FERRAND.

rent le nom de Dauphins d'Auvergne, et parurent avec éclat dans toutes les guerres que la France méridionale eut à soutenir contre les étrangers. Cette illustre famille perdit, au commencement du XIIIe siècle, ses vastes domaines, qui furent réunis à la couronne par le roi Philippe-Auguste, qui voulut punir Gui II, comte d'Auvergne, de ce qu'il s'était déclaré pour Richard-Cœur-de-Lion, son ennemi mortel.

Le roi de France ne tarda pas à rendre à Guillaume IX, fils de Gui, les contrées qu'il avait envahies; mais il en détacha plusieurs cantons qui formèrent un nouveau comté d'Auvergne, érigé plus tard en duché par Jean-le-Bon. Tous les domaines passèrent, vers le commencement du XVe siècle, dans la maison de Latour, si connue depuis sous le nom de la Tour-d'Auvergne. Après plusieurs siècles de vicissitudes et de bouleversemens politiques, la province fut définitivement réunie à la couronne par Louis XIII, qui l'avait reçue de Marguerite de Valois pendant qu'il n'était encore que Dauphin.

Clermont-Ferrand, en devenant le centre de la pu- sance des Dauphins d'Auvergne, prit une part active aux événemens qui agitèrent pendant plusie- siècles le midi de la France. Sept conciles se tinr- dans son sein: le plus célèbre de tous est, sans co- tredit, celui de l'an 1095.

« Pierre l'Hermite, dit une vieille légende, ta- ché des malheurs qui accablaient les chrétiens de Palestine, vint en occident pour exciter les rois les seigneurs à marcher contre les infidèles. E- par son récit, le souverain Pontife, Urbain II, con- qua un concile général à Clermont en Auvergne.

» Grande fut l'affluence des hauts-barons et puissans seigneurs. Raymond IV, comte de Toulo- s'y rendit avec l'élite des lépreux de la Langue-d- Bernard, abbé de Clairvaux, prêcha avec une acti- sainte; les nombreux auditeurs, émus jusqu'aux la- mes, s'écrièrent tous avec transport: — Dieu le veu- Dieu le veut!!

» Raymond de Toulouse reçut la croix des ma-

du souverain Pontife; les seigneurs suivirent un si noble exemple, et s'empressèrent de rentrer dans leurs domaines pour faire les préparatifs de leur voyage d'outre-mer. »

Ce concile général où fut résolue la première croisade, est un fait des plus importans qui mérite d'être exhumé de vieilles annales de la capitale de l'Auvergne. Pourtant Clermont-Ferrand n'était alors qu'une petite ville, triste et *moult laide à voir*, dit un chroniqueur. Les invasions des Anglais qui se rendirent maîtres de toute la Guyenne, s'opposèrent long-temps aux travaux que nécessitait son agrandissement; aussi pendant plusieurs siècle, elle ne s'accrut guère que de quelques établissemens religieux. Les incursions des étrangers, nos guerres civiles et religieuses lui furent également funestes. Livrée au pillage, presque ruinée de fond en comble, plusieurs fois démantelée et fortifiée, elle a ressenti, seulement au commencement du XVIIIe siècle, l'heureuse influence des importantes améliorations opérées par la régénération moderne.

Quand on a parcouru les fastes historiques de l'antique capitale de la Basse-Auvergne, on s'attend à trouver dans ses murailles de nombreux et de magnifiques débris des édifices élevés par les Romains. Mais à Clermont-Ferrand, comme partout ailleurs, les Visigoths et les Normands ne laissèrent aucun monument qui pût rappeler la magnificence et la grandeur des maîtres du monde.

Quelques monumens du moyen âge ont pourtant échappé à la démolition générale: de tous les édifices religieux, la cathédrale est le seul qui mérite d'être mentionné.

Démolie par les barbares, elle fut reconstruite, pour la troisième fois, par l'évêque Hugues de La Tour. Les travaux, commencés en 1248, furent continués pendant plusieurs années avec autant d'activité que de persévérance. Mais le zélé prélat qui s'était imposé les sacrifices les plus onéreux pour hâter la construction de la basilique, n'eut pas le bonheur de la voir achever, et, après lui, les travaux furent abandonnés pour toujours.

Aussi la cathédrale de Clermont-Ferrand ne présente à l'extérieur qu'une masse lourde et irrégulière; on voit avec douleur que la construction a été suspendue lorsqu'elle touchait à sa fin.

La nef, de forme carrée, offre un bizarre assemblage de parties inachevées, et elle n'a que la moitié environ de sa longueur proportionnelle.

le clocher, qui domine toute la ville, est une tour colossale qui ne rappelle en rien les chefs-d'œuvre de l'architecture gothique.

En un mot, l'extérieur de l'édifice ne mérite pas d'être mis en parallèle avec ses clochers sveltes ou gigantesques, monumens que l'art chrétien éleva dans nos vieilles cités. Mais la partie intérieure est d'une magnificence qu'on ne peut s'empêcher d'admirer, et qui frappe l'imagination.

Le chœur est surtout d'une beauté remarquable; de jolies chapelles l'environnent, et forment un ensemble qui porte l'empreinte de la noble majesté que le génie du christianisme jetait au front des édifices religieux.

Les voûtes, remarquables par leur hauteur et leur construction hardie, reposent sur des colonnes de lave qui sont trop multipliées et nuisent au grandiose de la partie intérieure; mais leur élégance et leur légèreté rappellent ces temps où les architectes découpaient la pierre en dentelle, en ogive.

Le temple reçoit la lumière du jour par une multitude de croisées gothiques aux belles rosaces, et ornées de vitraux dont les peintures sont encore d'une fraîcheur admirable.

Pourquoi la partie extérieure ne répond-elle pas à la beauté de l'intérieur? La cathédrale de Clermont serait un monument parfait en son genre. Malheureusement, il n'en est pas ainsi; vu à l'extérieur, l'édifice n'est rien moins que beau : sa masse imposante et colossale est bordée et enclavée de chétives boutiques, dont le triste aspect détruit l'illusion de l'artiste qui cherche dans la cathédrale de Clermont-Ferrand les merveilles de l'art chrétien.

Autrefois, elle était surmontée de quatre tours d'une hauteur prodigieuse; elles ont été démolies, et aujourd'hui il ne lui reste plus qu'un seul clocher. Néanmoins, la cathédrale est le seul monument gothique qu'on trouve dans une ville qui vit naître le poète Sidoine Apollinaire, et qui fut le théâtre où les Français et les Languedociens se déterminèrent à la première croisade, aux cris mille fois répétés de *Dieu le veut, Dieu le veut!*

Maintenant plus de cris d'enthousiasme, plus de bannière; la ville est silencieuse et presque monotone : elle n'a rien à offrir à l'admiration des étrangers que son beau site, sa fontaine pétrifiante, ses édifices modernes, et les noms de Pascal, du Chancelier l'Hospital, d'Arnaud d'Andillly, le Moïse de Port-Royal, du poète Delille, de l'intrépide Dessaix, ombres immortelles qui planent au-dessus de ses murailles et semblent les illuminer de l'auréole de leur gloire.

Frédéric Herbès.



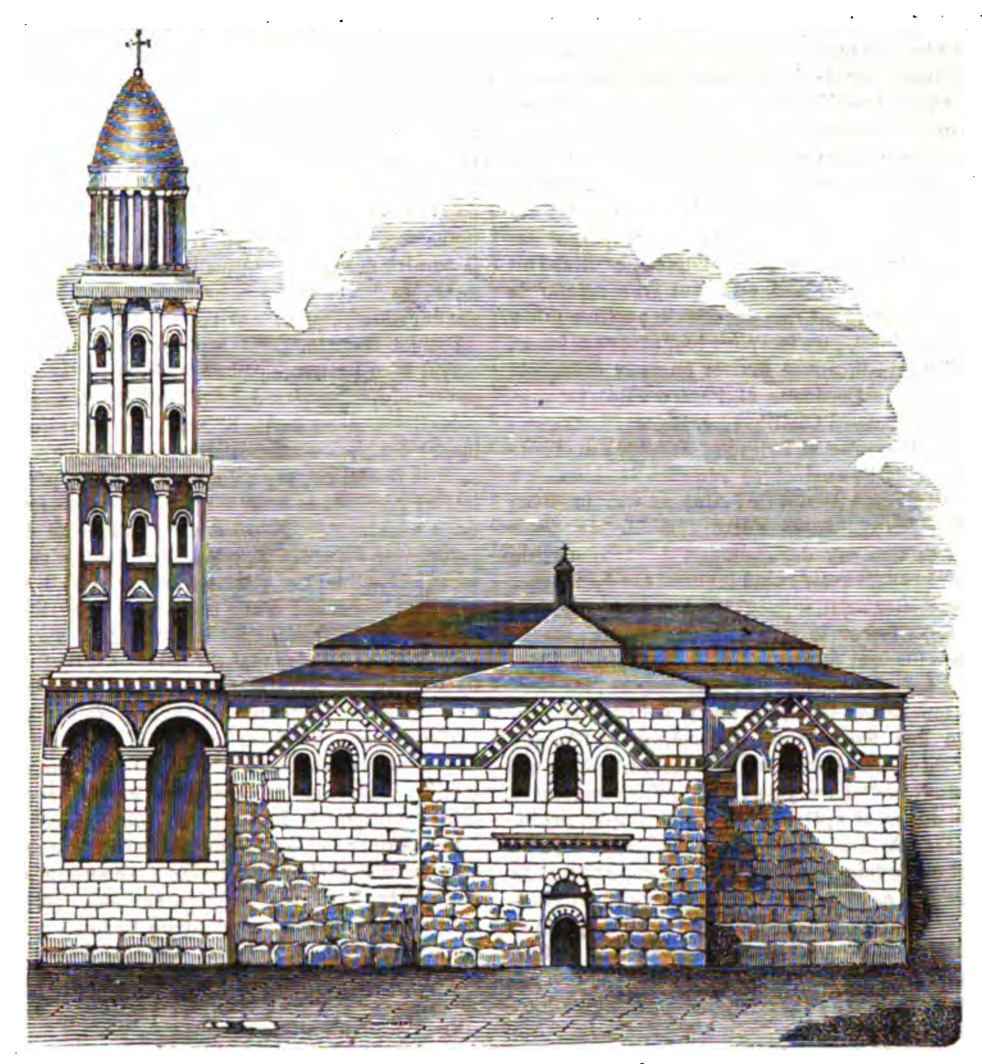
NOTICE HISTORIQUE

SUR LA CATHÉDRALE DE SAINT-FRONT DE PÉRIGUEUX.

Le voyageur, en arrivant à Périgueux, aperçoit un clocher de forme bizarre. Il interroge ses souvenirs, et aucun d'eux ne lui rappelle un point de comparaison. Sa curiosité se trouve excitée, et son premier soin est de visiter le monument qui, de loin, a frappé ses regards étonnés. Il erre long-temps autour de l'édifice auquel ce clocher appartient, sans pouvoir en découvrir l'entrée. Parvenu sur une place, où il s'arrête quelques instans pour examiner une fontaine jaillissante dont le travail lui plait, il aperçoit une arcade dont le vide obscur fixe son attention. Il s'approche... De grandes pierres d'appareil noircies par les siècles, une frise, des bas-reliefs du meilleur goût, lui décèlent le monument qu'il cherche : c'est le fronton du porche par lequel on pénètre dans la basilique antique. Ce porche, que les injures du temps n'ont point détruit, a été utilisé par le commerce et l'industrie : à gauche, l'on remarque l'atelier d'un sabotier, et à droite, le magasin d'un épicier. Le voisinage, du moins, est une garantie pour les acheteurs : la fraude et la mauvaise foi ne se logeraient pas si près du temple.

La porte qui mène dans le vestibule, aujourd'hui découvert, est remarquable. Son style gothique, ses petites colonnes, leurs chapiteaux, son cintre ogival, son double rang de pointe de diamans, séparé par un toron qui retombe sur l'imposte, tout intéresse : on regrette qu'on l'ait enfouie à moitié, et qu'on n'ait laissé précisément que ce qu'il faut pour le passage. C'est du vestibule que le voyageur observe le clocher. Sa hauteur l'étonne : elle est de près de deux cents pieds. Ce clocher s'élève comme une pyramide. A partir de sa base, presque carrée, jusqu' au sommet, il va toujours en décroissant. Il est orné de trois galeries extérieures qui l'entourent comme une ceinture. Les quatre faces sont décorées de colonnes engagées, de pilastres entre lesquels se trouvent des croisées à plein-cintre. Au-dessus de la troisième galerie, le plan devient circulaire. Une trentaine de colonnettes, élevées sur un soubassement et couronnées d'une espèce d'entablement, soutiennent le dôme du clocher dont la forme est conique. Imposant par sa masse, sévère par son genre de construction, ce clocher est sans modèle en France, et, dans son ensemble, il fera toujours l'admiration des hommes versés dans la connaissance des monumens du moyen âge. A une époque de restauration politique, on voulut aussi restaurer ce clocher ; et pour l'embellir en le rajeunissant, et le consolider, sans doute, en le crépissant, on ne trouva rien de mieux que de lui donner une couleur cendrée. C'était probablement pour faire allusion à l'incendie dont il fut, il y a huit siècles, la triste victime. On n'oublia pas non plus de peindre sur sa base une énorme croix, pour qu'on se souvint que ce signe du christianisme n'est point étranger à un monument catholique.

Une maison occupe une partie du vestibule. Sa construction est récente : elle fut le résultat d'une concession. Une chapelle gothique, ne servant plus au culte religieux, avance sur la base du clocher, et produit à l'œil un effet désagréable. Il ne reste plus de la première jeunesse de ce vestibule que quelques portions de murs et de voûtes brisées, perdues dans de nouvelles constructions qui les déparent. Là, fut jadis une église antérieure à celle qui existe. J'aime à me persuader qu'elle fut le temple antique élevé sur les débris de l'humble oratoire qui renfermait les précieuses dépouilles de l'immortel fondateur de la foi dans notre cité de Vésone. Je me plais à y suivre saint Hilaire et son disciple, saint Just, venant honorer les reliques de l'apôtre du Périgord, et à marcher avec cette foule immense de pélerins qui se pressent sur le tombeau du saint pontife pour célébrer son triomphe et implorer sa puissante intervention. Je me persuade que cette vieille église fut celle que restaura Chronope, et qui mérita à ce vénérable évêque la brillante épithaphe que composa à sa louange le savant Fortunat de Poitiers. Mais à quels troubles, à quelles commotions politiques peut-on attribuer la destruction de ce premier temple ? L'histoire nous parle, dans le cinquième siècle, d'un affreux débordement de barbares dans l'empire romain, de mille excès dont ces peuples se rendirent coupables, et la tradition s'est chargée elle-même de vouer leurs noms, d'âge en âge, à l'exécration publique : voilà sans doute les destructeurs du temple. Ennemis de la religion du Christ autant qu'ils l'étaient des Romains, ces peuples féroces, voulant assouvir leur haine, renversèrent tous les monumens religieux, et leur passage fut un torrent de feu. C'est à cette même époque que les habitans de Vésone, voulant se prémunir contre la brutalité de ces barbares et se soustraire à une mort certaine, se déterminèrent à sacrifier tous les édifices publics pour élever autour de leur ville, avec leurs débris, un rempart dont on voit encore d'immenses restes et dont les traces sont faciles à suivre. Pour avoir une idée des ravages exercés par ces barbares, qu'on lise la lettre de Sidoine Apollinaire à l'évêque Basile, au sujet de l'état déplorable où se trouvaient alors les églises d'Aquitaine, à cause de la persécution d'Euric, roi des Visigoths. Bordeaux, Périgueux, Rodez,



CATHÉDRALE DE SAINT-FRONT DE PÉRIGUEUX.

Limoges, Mende, Bazas, Cominges et Auch, étaient sans pasteurs. Ce prince ne permettait point à ces églises d'ordonner des évêques, espérant faire périr ainsi le christianisme, en le privant de ses pontifes et en renversant ses temples. Dans les villes, dit saint Sidoine, les églises qui ne sont pas entièrement detruites ne sont plus fréquentées : les fidèles sont sans consolations et sans secours. Dans les campagnes, les édifices religieux sont abandonnés : les uns, fermés par les seuls buissons qui y croissaient; les autres, ouverts aux troupeaux qui viennent y paître l'herbe jusqu'au pied des autels. Ce pontife, en commerce de lettres avec les hommes les plus savans de son temps, sachant que Licinien avait été chargé par l'empereur Nepos de faire un traité avec les Visigoths, obtint quelques ménagemens pour les églises, et des momens de calme reparurent après de violens orages.

A cette primitive église, restaurée par Chronope, succéda celle que nous voyons aujourd'hui. Commencée dans le VIIe siècle, après deux cents ans de travaux souvent interrompus et repris, à cause de l'invasion des Sarrazins et des guerres continuelles qui désolaient le Périgord, cet édifice était à peine achevé qu'il fut, comme le premier, menacé d'une ruine totale. De nouvelles hordes de barbares, venues du nord, poussées par le génie de la destruction, tombèrent inopinément sur la France, et y portèrent la désolation et la mort. « Les Normands, dit le père Dupuy, peuple » idolâtre et furieux, estant affriandis par les butins » qu'ils avaient enlevés de Paris, quelques années » auparavant, vindrent fondre par mer sur notre

» misérable Aquitaine, prenant terre à l'ambouchure » de Gironde, entre Xaintes et Bourdeaux. De là ils » s'espandirent par la Xaintonge.... Sans résistance » ils ont entré dans Xaintes, l'a pillent, l'a brûlent, » l'a rasent. De là passent à Angoulême, à Limoges, » et y font les mêmes désordres. » S'étant emparés de la ville de Bordeaux, ils se dirigèrent probablement vers Libourne, et arrivés à la jonction des rivières de la Dordogne et de l'Ile, ils occupèrent les hauteurs qui séparent ces deux rivières, et firent un établissement à Puy-Normand, qui en a retenu le nom. Puy-Normand est une excellente position : ils y bâtirent, sans doute, un fort pour leur propre défense. C'est de là qu'ils durent se diviser en deux colonnes. L'une remonta la Dordogne et l'autre l'Ile. La première occupa d'abord Castillon, ravagea Montravel, Sainte-Foi, Bergerac et Lalinde ; saccagea et brûla le monastère de Paunat et se réunit à la deuxième colonne qui, remontant l'Ile, vint mettre le siége devant Périgueux, après s'être emparée du poste important de Chalus, des châteaux de Monpont, de Mussidan, et après avoir ruiné les abbayes de Sourzac et de Saint-Astier, qui se trouvaient sur son passage. « N'ayant pu forcer la citadelle de Vésone, ou la » seconde ville qui était clause et renfermée d'une » bonne muraille, continue le père Dupuy, les Nor- » mands tournèrent leur rage sur le bourg et monas » tère du Puy Saint-Front, allumèrent le feu aux » quatre coins des bastimens, forcèrent tout ce qui » leur faisoit résistance jusqu'à ce qu'ils viennent à » l'église du saint apôtre qu'ils veulent aussi brûler » et séparer. De faict par toutes inventions, ils s'en » mettent en devoir : mais la divine protection et la » puissance de ce grand saint ne leur permit cet avan- » tage. Car soudain à la vue des infidèles attaquans et » des fidèles qui estoient sur les murailles de la Cité » parut en l'air un vénérable et ancien évêque revestu » des habits pontificaux, accompagné de quatre jeu- » nes hommes parés de dalmatiques rouges, qui » deffendaient du feu ce lieu saint et reculoient les » Normands de l'abord, moins leur en permettoient- » ils l'entrée ; voire espouvantés par le signe tout » céleste, ils prindrent la fuite sans qu'ils fussent » autrement poursuivis. » Tel est le récit de l'historien Dupuy ; mais, craignant de rencontrer quelques incrédules, cet auteur a soin de le terminer ainsi : « Nostre évesque Sébaldus raconte ceci comme » arrivé de son temps. » Il est probable, néanmoins, que le feu mis aux quatre coins des bâtimens dut les endommager, que le monastère fut brûlé, et que quelques parties de l'église furent renversées. Les nombreuses reconstructions et restaurations qu'on y remarque autorisent cette pensée. Il semble même que les réparations ne furent entièrement terminées que vers le xe siècle, puisque c'est à cette époque que les chroniqueurs partent d'une consécration faite en 1047, par Aymon de Bourbon, archevêque de Bourges. Au reste, les traces du feu, bien visibles à l'extérieur des gros murs de la croix grecque, des voûtes, des coupoles, du clocher, des chapelles latérales, et même du porche et du vestibule, ne laissent aucun doute sur la réalité d'un violent encendie qui aurait eu les Normands pour auteurs, ou, plus tard, un malheureux accident (1). Depuis cette époque, on ne remarque aucune restauration notable : la basilique Saint-Front est restée ce qu'elle était ; et telle la vit Calixte II dans le XIIe siècle, telle la verrait encore Grégoire XVI dans le XIXe. C'est dans cet état de stagnation que notre voyageur l'examine. Il avait admiré le clocher ; il admire davantage encore l'antique église. Sa grandeur, sa forme en croix grecque, ses cinq coupoles, ses énormes piliers, tout l'étonne et devient pour lui un objet d'étude. Qu'il n'y cherche point le cintre ogival bien prononcé, ces arabesques, ces rinceaux, ces moulures imitées des Grecs ou des Romains, ces médaillons dans lesquels sont, en demi-relief, les bustes des personnages marquans de l'époque ; ces rosaces à dentelles, ces galeries supportées par des pilastres gracieux et légers, ni les ornemens multipliés de la renaissance. Non, il n'y verrait rien de ce qui caractérise un ordre d'architecture : tout y est grand, mais irrégulier. Les pilastres ont pour base un socle continu, surmonté d'une corniche brute ; leurs chapiteaux sont corinthiens, mais chacun d'une forme différente et du plus mauvais goût ; souvent même ils ne sont qu'une espèce d'imposte. Le plan seul offre de l'ensemble, marche vers l'unité, et le temple est parfaitement orienté sur les quatre points cardinaux ; douze piliers soutiennent les vingt panaches qui portent les cinq coupoles formant la croix grecque. Ces piliers sont percés dans les deux sens jusqu'à une certaine hauteur, et à l'extrémité de chacune des branches de cette croix, l'ouverture est couronnée par un petit dôme. Trois portes sans ornement, et trop étroites pour l'immense grandeur de l'édifice religieux, donnent entrée aux fidèles. La plus fréquentée est celle de l'ouest : précédée d'une vaste place à laquelle aboutissent les deux principales rues qui traversent la ville et alimentent son commerce, l'abord en est plus facile. Le sol extérieur est plus élevé d'une quinzaine de pieds que le pavé de l'église, l'édifice se trouvant bâti sur le penchant d'un coteau au pied duquel coule la rivière de l'Ile : aussi faut-il descendre de ce côté là une trentaine de marches pour arriver dans la basilique. Je ne m'arrêterai point à signaler les deux tribunes que l'on voit en entrant : leurs arcades, les minces colonnes qui les supportent, leurs chapiteaux, leurs balustrades, leurs socles, sont d'un si mauvais goût, que pour honorer l'architecte, le silence devient le plus bel éloge. Ces tribunes détruisent l'harmonie du plan primitif de l'église et frappent désagréablement la vue. Elles furent construites, il y a près d'un siècle, à l'époque où furent placées les orgues. Elles avaient alors une destination ; aujourd'hui, elles sont un hors-d'œuvre.

Que le voyageur ne cherche point l'âge de notre vaste

(1) MM. Jouannet, de Mourcin et de Caumont, savans distingués, ont reconnu les traces d'un violent incendie qu'ils font remonter à une époque très reculée.

église dans quelques inscriptions: il n'en existe aucune. Il faut qu'il l'étudie sur la physionomie du monument; mais qu'il ne s'en rapporte point à sa couleur: les coupoles, peintes en rose, n'ont pas la jeunesse de la fleur dont on a voulu les rendre les images. Une galerie intérieure règne autour de l'édifice; sa largeur se compose de l'épaisseur des arcades, d'une partie de celle du gros mur et de la saillie d'une espèce de corniche: cette galerie ne fut point construite pour servir d'ornement. Elle supporte le parpaing qui ferme les arcades des extrémités des branches de la croix, et devenait nécessaire pour faciliter l'entretien habituel de l'église. C'est dans ce parpaing que sont pratiquées les trente-six fenêtres qui éclairaient le temple. Au centre de l'édifice s'élèvent quatre piliers carrés qui soutiennent la coupole du milieu. Sous le rapport de l'architecture, ils n'offrent rien de remarquable; seulement leur élévation est imposante, leur forme est sévère et en harmonie avec la gravité du cloître. Aux branches de la croix grecque étaient adaptées deux chapelles; il n'existe plus que celle du sud: elle forme un abside, et se trouve supérieure au pavé de l'église. Sa voûte, terminée en cul-de-four, est de la même hauteur que l'arcade; son pourtour est orné de deux rangs de colonnes d'ordre corinthien, placés l'un sur l'autre avec un couronnement: cette chapelle ne remonte qu'au xe siècle. Dans l'emplacement de celle qui est détruite, on voit des sculptures en bois d'un travail admirable: elles représentent l'assomption de la Vierge (1). A l'extrémité de l'église actuelle, et tout-à-fait en dehors du plan primitif, fut bâtie la chapelle gothique qui sert aujourd'hui de chœur. Elle fut fondée, en 1347, par le cardinal de Taillerand, et restaurée, en 1585, par François de Bourdeilles. Les traces de la restauration sont visibles; et les voûtes ogivales, leurs nervures, les groupes de colonnettes, leurs chapiteaux et les figures bizarres qu'on y voit, portent évidemment le cachet de ces deux époques bien distinctes. C'est à l'entrée de cette chapelle, sous l'arcade de jonction, qu'est placé le maître-autel. Ses marches sont en marbre blanc veiné, de Carrare, ainsi que la dernière de ses marches, coupée en contre-passe, et incrustrée d'une rosace et de fleurons exécutés à la manière des mosaïques de Florence. Les gradins et le massif de cet autel sont en marbre blanc-veiné et bleu turquin, et ornés de plaques de marbre plus ou moins précieux, dont plusieurs ne se retrouvent que dans l'ancienne Rome. Un groupe de chérubins décore le milieu du tombeau, et deux anges adorateurs reposent sur le dernier gradin. Derrière cet autel sont deux piliers revêtus de marbre rouge, soutenant une gloire et un baldaquin dorés. Cet autel appartenait à la chartreuse de Vauclaire. La révolution de 1793, en expulsant les religieux, épargna le couvent, et les objets qui y étaient renfermés ne furent dispersés qu'après l'orage. Le grand autel de la cathédrale, fondé en 1463 par le cardinal de Bourdeilles, avait été détruit; celui de Vauclaire le remplaça. Au reste, la beauté, la richesse de cet autel répondent à l'imposante grandeur de la basilique qui le possède. Par reconnaissance pour le cardinal qui, après avoir fondé notre ancien autel, mit encore le chef de saint Front dans une magnifique châsse, enlevée plus tard dans les guerres religieuses, par Jaure et Lapalanque, je citerai une particularité de sa vie qui, probablement, resterait à jamais ignorée dans quelque manuscrit poudreux: elle honore à la fois son zèle et le dévoûment que lui portait son métropolitain. Le pontife était allé réconcilier l'église de Saint-Antoine, profanée par les Anglais. Le bâtard de Grammont, qui commandait dans le château d'Auberoche au nom de ce peuple, se saisit de lui, le conduisit à Larochechalais, puis à Libourne, pour l'envoyer de là en Angleterre. Mais Pierre Bertrand, archevêque de Bordeaux, informé de ce projet, se mit à la tête de quelques gentilshommes, et, puissamment secondé par leurs courageux efforts, il fut assez heureux pour délivrer le prisonnier et le rendre à son diocèse.

Absorbé dans son admiration, le voyageur allait quitter le monument qu'il venait de visiter, lorsqu'il eut la pensée d'arriver sur une des galeries pour jeter un dernier regard sur un édifice qui lui rappelait tant de souvenirs. Il avait parcouru l'intérieur de l'église, il en avait étudié l'ensemble, il était à peu près fixé sur l'époque de sa construction. Dans ses courses de savant et d'artiste, il n'avait jamais rencontré aucun monument de ce genre: à ses yeux, le plan en était oriental, et cette croix grecque lui rappelait Ste-Sophie de Constantinople. Il avait mesuré par la pensée les siècles que cette église avait bravés; il avait interrogé ces nombreuses générations de religieux qui, la nuit et le jour, fesaient retentir des accens de leurs prières les antiques coupoles du temple; il s'était représenté ce vénérable archevêque de Bourges, Aymond de Bourbon, abandonnant momentanément son siége, entreprenant un pénible voyage pour venir présider à la consécration du temple; il le voyait entouré des évêques, ses suffragans, semer de la cendre sur le pavé de la basilique, et tracer de son doigt l'alphabet en caractères grecs et latins; il voyait briller sur les douze piliers douze flambeaux, images des douze apôtres qui éclairèrent le monde; et, dans son illusion, il se croyait entouré d'une foule immense de spectateurs. Arrivé sur la première galerie, il aperçoit dans la construction du clocher des détails qu'il n'avait pu saisir; il les examine de près, et son admiration continue Il fut frappé surtout par la vue de deux petites chapelles dont il ne comprit pas la destination. Leur forme est octogone, et la voûte, en coupole, repose sur une corniche soutenue par des colonnes, dont les chapiteaux sont ornés de figures fantastiques et bizarres. Leur mauvaise tenue attrista son cœur. L'art et la religion lui semblaient devoir réclamer plus de soin.

Ayant atteint les voûtes de la basilique, il se crut transporté sur d'immenses décombres provenant de quelque forteresse romaine. Les tambours, dans lesquels sont placées les coupoles portant jadis une toi-

(1) Cet autel, ainsi que la chaire, est l'œuvre d'un frère jésuite, nommé Lamile, qui mit dix ans à l'exécuter.

ture antique, lui représentent les restes des tours de défense; les larges murs, altérés par les siècles, sont à ses yeux des remparts, et les énormes pierres qu'il découvre à travers les débris de briques à rebords, forment les ruines de tout l'édifice. Placé sur ces ruines encore fumantes, il méditait sur les vicissitudes des choses de la terre et sur leur instabilité; il fesait passer successivement devant lui les générations qui l'avaient précédé, et bientôt il eût vu probablement la fin du monde, si le son de la cloche, le sortant de ses rêveries profondes, ne lui eût rappelé le lieu où il était et le but de sa visite. Revenu à lui-même, il observe que la basilique fut d'abord couverte en dalles de pierres, et que partout où le dos et les reins des voûtes sont visibles, on distinguait parfaitement plusieurs de ces dalles placées en véritables escaliers à girons rampans; et les coupoles saillantes au-dessus de la toiture, offrant à l'extérieur l'image d'un tambour et d'une calotte, lui parurent avoir été couvertes en tuile à rebords, semblables aux briques romaines. Plus tard, une couche de mortier, immédiatement placée sur les dalles, reçut une couverture en tuiles; mais, reconnue peu solide, cette couverture fut posée sur une charpente qui s'élève au-dessus des coupoles, les dérobe à la vue, et forme à l'extérieur une croix à branches égales, au centre de laquelle il vit avec plaisir une campanille de bon goût.

Satisfait, le voyageur allait se retirer en emportant de notre ville au moins un souvenir, lorsque, poussant plus loin sa curiosité, il voulut savoir à quelle époque le monument qu'il venait d'explorer avait cessé d'être l'église d'un couvent pour devenir une cathédrale. Sa curiosité était digne d'éloge; elle devait tourner au profit de l'histoire. Il apprit qu'en l'année 1575, notre ville fut prise par les protestans, qu'ils en furent les maîtres pendant sept ans, et que, voulant y conserver leur domination, ils détruisirent tout ce qui pouvait devenir un obstâcle à leur projet. L'église cathédrale, située dans l'antique Vésone, le palais épiscopal et les maisons canoniales furent renversés. L'évêque et les chanoines, forcés d'abandonner les ruines du temple et leur demeure, se réfugièrent dans le monastère du Puy-Saint-Front pour y célébrer l'office divin conjointement avec les religieux qui leur avaient donné l'hospitalité; mais l'harmonie fut bientôt troublée, et la paix ne put subsister long-temps au milieu de cette société. Le chapitre revint à la Cité, et s'établit dans la chapelle épiscopale que les protestans avaient épargnée. Trop petite pour contenir les fidèles dans les grandes solennités, les évêques officiaient dans l'église du monastère. C'était un honneur que les religieux ne voulurent point comprendre; ils le repoussèrent pour défendre leurs droits, et les contestations furent vives et longues entre les deux chapitres. Ami de la paix, François de la Béraudière conçut le projet de relever le temple saint; il fit bâtir cette partie de l'église qui reste encore; mais la mort suspendit ses travaux, et ses successeurs, renonçant à une entreprise dont le succès leur paraissait impossible, s'attachèrent à négocier l'union des deux chapitres, qui ne fut signée que le 11 janvier 1669. C'est de cette époque que date la translation canonique du chapitre cathédral de la Cité dans l'église collégiale du Puy-Saint-Front.

Nous pouvions parler de la chaire que des détails de sculpture rendent précieuse, dire un mot de ces vitraux coloriés qui remuent si puissamment l'ame chrétienne, et dont le jour mystérieux sied si bien au recueillement du lieu saint, décrire les cloîtres du XVe siècle, ne pas laiser dans l'oubli les voûtes souterraines sur lesquelles s'élève la basilique, ni les nombreuses criptes que cache le pavé de l'église; mais c'eût été ajouter peu à l'admiration de l'étranger. Il lui suffisait d'avoir constaté qu'en partant de l'église actuelle, il était facile de rétrograder avec elle jusques vers le milieu du IIe siècle, d'étudier dans les diverses modifications, altérations et révolutions qu'elle a subies, ces vicissitudes de la terre qui renversent les monumens, brisent les sceptres, détruisent les empires, compromettent l'existence des peuples, anéantissent les arts et les sciences, et de reconnaître que le temple saint survit à tout.

L'Abbé Audierne,

Conservateur des Monumens historiques du département de la Dordogne et Membre de plusieurs Sociétés savantes.

MŒURS DES PEUPLES DU MIDI.

LES HABITANS DE L'AUVERGNE.

Avant la conquête de la Gaule méridionale par Jules-César, les Auvergnats, gouvernés par des rois électifs, formaient une nation puissante et nombreuse. Ils étendirent leurs conquêtes au-delà des rives de la Loire, et les peuples qui habitaient les pays situés entre Marseille et les Pyrénées, reconnaissaient leur domination.

A l'époque de l'invasion romaine, ils se mirent à



la tête d'une des grandes ligues gauloises qui défendirent avec tant d'héroïsme l'indépendance de la patrie. Vercingétorix, leur roi, lutta long-temps contre la fortune de César et le força à lever le siége de Gergovie. Le jeune Avernien, après plusieurs combats qui ont rendu son nom immortel, fut fait prisonnier dans Alise, et avec lui périt l'enthousiasme national. Les Romains accordèrent aux Avernes vaincus plusieurs priviléges, et établirent dans leur capitale un sénat semblable à celui de Rome.

A la chute de l'empire d'Occident, l'Auvergne fut envahie par les Visigoths, et comprise plus tard dans le royaume d'Aquitaine. Concédée tour à tour aux comtes de Poitiers et de Toulouse, elle devint héréditaire en 979. Après plusieurs vicissitudes qu'il serait trop long de rapporter, cette belle province fut livrée, par Marguerite de Valois, au roi Louis XIII, qui la réunit à la couronne.

Aujourd'hui l'Auvergne forme plus d'un département; néanmoins, ses habitans qui ont conservé leur origine commune, ne sont encore qu'un seul et même peuple, toujours immuable.

D'Ornusson, qui fut pendant plusieurs années intendant de cette province, a très bien décrit les légères nuances qui caractérisent les habitans de la haute et de la basse Auvergne.

« Les gens de la Limagne, dit-il, sont laborieux, » mais pesans, grossiers et sans industrie; en sorte » qu'ils tirent rarement profit de leur travail: aussi » sont-ils tous pauvres. Au contraire, ceux de la montagne sont vifs et industrieux, et subsistent abondamment des ventes de leur bétail et du fromage; » mais ils sont généralement paresseux. Ce caractère, » joint à la vivacité et à la finesse de l'esprit, se trouve » commun dans le territoire d'Aurillac. Il y a de plus » quelque malignité dans les habitans de celui de » Saint-Flour. Les habitans du Mont-d'Or sont grossiers, et en quelque sorte sauvages. Ceux qui ont » plus de commerce, tels que les habitans de Thiers, » d'Ambert et des environs, sont doux et sociables; » mais un peu simples. Au reste, nous ne parlons ici » que du peuple des campagnes: car les habitans des » villes sont aussi polis, aussi spirituels et aussi actifs que ceux des autres villes du royaume. »

Le climat, le sol, ses diverses productions, influent puissamment sur les mœurs et la constitution physique des montagnards. La haute et la basse Auvergne présentent aux philosophes et aux géogologues des variations si marquées, qu'elles peuvent fournir une ample matière à leurs observations systématiques. La partie sud du département du Cantal, vulgairement appelée *la Châtaigneraie*, est de toute l'Auvergne celle où la nourriture du paysan est la plus mauvaise. Aussi ses malheureux habitans, réduits aux alimens les moins substantiels, sont maigres et maladifs; leur visage est jaunâtre, et tout en eux porte l'empreinte d'une constitution altérée dès l'enfance.

Les montagnards disséminés dans la chaîne du Cantal n'ont pas éprouvé la même dégradation; s'ils ne se distinguent pas par la régularité des formes et la hauteur de la taille, ils sont au moins robustes et nerveux. Les femmes subissent aussi la funeste influence de ce rude climat. Néanmoins, dans plusieurs cantons, surtout depuis Vic jusqu'à Aurillac, les jeunes filles se font remarquer par leur rare beauté: leur teint est une blancheur admirable, et leurs yeux forment un charmant contraste avec leurs cheveux, qui sont ordinairement d'un beau noir. Leur costume n'est remarquable que par sa simplicité: elles n'ont d'autre coiffure qu'un petit chapeau noir, et de gros sabots pour chaussure ordinaire. Dans la mauvaise saison, aux environs des Monts-Donus et des Monts-d'Or, hommes et femmes portent une espèce de manteau de laine râpée et presque imperméable; la *coubertie* est commune aux deux sexes; ce manteau, de forme bizarre, s'attache sur les épaules avec un cordon ou une agraffe.

L'auvergnat, habitué dès l'enfance à la rudesse des mœurs primitives, est brutal au premier abord. Malheur à qui l'offense! il ne pardonne jamais à celui qui a blessé son amour-propre. Naturellement bon, il se montre toujours obligeant et même généreux, si on sait respecter l'âpreté de son caractère. Jamais un pauvre ne frappe à la porte d'une chaumière sans recevoir l'aumône du paysan, qui trop pauvre lui-même pour donner de l'argent, fait asseoir l'indigent à son propre foyer, et partage avec lui sa soupe, son pain ou ses châtaignes.

Dans plusieurs départemens méridionaux, il existe entre les paysans une rivalité, une jalousie dont les suites sont quelquefois déplorables. Il n'en est pas ainsi des Auvergnats. Si un cultivateur, aimé de son village, a quelques travaux considérables à entreprendre, ses voisins s'empressent de lui offrir le secours de leurs bras; ils travaillent ainsi plusieurs jours sans vouloir accepter le moindre salaire.

Les mœurs de cette race d'hommes, presque stationnaires au milieu des progrès de la civilisation moderne, excitent au plus haut degré la curiosité des étrangers, et ont été le sujet d'études plus ou moins approfondies.

« Généralement (1), dit un voyageur qui a parcouru en observateur éclairé la haute et la basse Auvergne, le peuple des petites villes et l'habitant des campagnes, se nourrissent de pain de seigle, où sont mêlés la farine et le son. Le soin de le préparer est toujours dévolu aux femmes; et, comme elles ne savent pas pétrir, comme elles ignorent l'art de faire fermenter la pâte et de lui donner le degré de cuisson convenable, ce pain est gluant, lourd et sujet à moisir. »

« Cependant, dans certaines localités, on le conserve plusieurs mois, et on n'en fait que deux ou trois fois par an. Le pain est quelquefois si dur qu'il faut le couper avec une hache. Plusieurs fois l'année, aux fêtes de Noël et de Pâques, les paysans Auvergnats se régalent entre eux; lorsqu'un mari perd sa femme, ou une femme son mari, le survivant donne un re-

(1) Voyage dans la ci-devant Haute et Basse-Auvergne.

pas. C'est souvent dans la maison où le cadavre est gisant, que les convives rient, boivent, chantent et font des arrangemens pour remarier l'hôte qui les traite. La bonne chair de ces festins est la viande de porc; on n'y connaît point la viande de boucherie, chose étonnante dans un pays de bestiaux; un paysan aisé tue et sale chaque année un cochon; dans ce cochon, il est des morceaux de préférence qu'il ne mange pas, et qu'il réserve pour les grandes occasions. Les *jambons* sont, pour le paysan, le mets par excellence; il s'en prive pour en décorer sa maison en les pendant au plancher. Chaque année, il en accroche de nouveaux; la collection s'accroît ainsi sans être entamée, jusqu'à ce qu'enfin un mariage ou une fête solennelle fournisse l'occasion de les employer. Dans ce cas, on prend les plus vieux, et c'est avec ce mets desséché, rance et à demi-pourri, que les convives sont régalés. Un père, avant de conclure un mariage pour son enfant, ne manque pas d'aller visiter la maison du beau-père futur, afin de jeter un coup-d'œil sur l'étable et sur le plafond aux jambons: la quantité des jambons, et le nombre des bestiaux lui indiquent le degré d'opulence de la famille à laquelle il veut s'allier. »

Les Auvergnats émigrent en grand nombre au commencement de l'automne (1); les femmes privées de leur maris pendant la plus grande partie de l'année, mènent une conduite austère et très pudique. Réciproquement les maris, quand ils sont dans leurs villages, vivent d'une manière exemplaire. Les mariages des Auvergnats sont chastes, et les témoignages des voyageurs sont unanimes en ce point. Depuis quelques années seulement, on remarque que les mœurs des hommes perdent leur rigidité primitive dans les émigrations annuelles qu'ils font dans la France et même dans les pays étrangers. Les jeunes gens, corrompus par les conseils et l'exemple des habitans des villes, emploient à leur retour de coupables artifices pour séduire les filles de leurs villages; celles-ci ne résistent pas toujours à la séduction: soit par faiblesse, soit par inexpérience, elles s'abandonnent à leurs amoureux qui reparent presque toujours par le mariage les fautes dont ils sont les premiers auteurs; une fois mariées, ces jeunes filles, dont la vertu était si fragile, mènent une conduite irréprochable, et la haute et la basse Auvergne pourraient au besoin compter plus d'une Lucrèce.

La vie d'hiver, chez les Auvergnats, diffère beau-

(1) Voir la *Mosaïque du Midi*. — deuxième année.



AUVERGNATS DANS LEUR HABITATION D'HIVER.

coup de la vie d'été : nés sous un ciel de frimats, habitant une contrée où le froid est ordinairement excessif, ils sont forcés à suspendre leurs travaux agricoles avant les derniers jours de l'automne. Le bois est rare sur leurs montagnes, ils n'ont pour se préserver des intempéries d'une atmosphère glacée, que des vêtemens d'étoffe grossière. Aussi, pendant tout le temps des grands froids, ils restent au lit la nuit et le jour, et ne se lèvent que pour soigner leurs bestiaux et préparer leurs repas. L'habitant de la partie de l'Auvergne connue sous le nom de *Planèse*, est plus malheureux encore, parce qu'il manque absolument de bois; pour suppléer à ce terrible inconvénient, il vit dans des étables, au milieu des ses bœufs et de ses vaches.

« L'habitation d'un paysan de la Planèse, dit l'auteur que j'ai déja cité, est ordinairement divisée en trois parties : d'un côté est l'étable, de l'autre la grange; au milieu, la chambre d'habitation ou le logement; ces trois pièces communiquent entre elles par des portes intérieures; quand le froid arrive, on quitte la chambre, et toute la famille passe dans l'étable, qui, dès-lors, devient l'appartement d'hiver.

« Les étables ont la forme d'un carré long; elles sont surmontées d'un grenier pour le foin et les autres fourrages secs, et éclairées par deux lucarnes que ferme une planche à coulisse. Outre la porte intérieure, elles en ont une qui sert pour communiquer au-dehors. Afin de les rendre plus chaudes et d'avoir un grenier plus grand, on a soin de tenir le plafond très bas.

« Les animaux, bœufs, vaches, chevaux, moutons, occupent les deux côtés, à droite et à gauche; les lits de la famille sont placés au fond, de sorte que, pour y arriver, il faut passer à travers la double rangée de bestiaux.

« Ces lits ne sont, au reste, que des coffres en sapin placés à côté les uns des autres contre le mur et garnis de paille; les pauvres n'ont, outre la paille, qu'une couverture, ceux qui sont plus à l'aise y joignent une paillasse remplie de balles d'avoine, et qu'on appelle *matelas de guérets*. Il n'y a que les riches qui aient un lit de plume, c'est déja du luxe : aussi une fille qui, en se mariant, apporte une dot à son mari, fait-elle insérer dans le contrat, qu'il lui donnera pour son lit *un matelas de plume et non un matelas de guérets*. La vie que mène une famille dans son étable est fort étrange : on se lève à huit ou neuf heures du matin; le père, avec ses garçons et ses valets, s'il en a, panse les bestiaux et leur donne de la litière; la femme, pendant ce temps, entre avec ses filles dans la chambre, allume au foyer un fagot de bruyère et fait la soupe; il est bientôt dix heures; on dîne alors, mais vite, afin de ne pas se refroidir. Puis l'on rentre promptement dans l'étable; le soir, à cinq heures, soupe nouvelle et nouvelle retraite jusqu'au lendemain. Les femmes sont chargées de tout le détail du ménage, elles traient les vaches, font le beurre et le fromage : aussi elles se couchent plus tard, et se lèvent plus tôt que les hommes.

« Quand la neige nouvellement tombée a couvert le chemin de la fontaine, la plus hardie d'entre elles se charge de frayer un chemin nouveau. Alors, armant ses jambes de guêtres et de gros sabots, se retroussant le plus qu'elle peut, elle va, vient et revient plusieurs fois de suite, jusqu'à ce qu'elle ait aplani un chemin pour ses compagnes.

« Les montagnards auvergnats ont pour leurs femmes ce profond dédain et le mépris despotique propres à toutes les peuplades sauvages. Ils les regardent comme des esclaves; leur occupation à eux est de panser les bestiaux, de battre le blé et d'aller, au besoin, au marché voisin; hors de là, rien ne les ferait sortir de leur oisiveté habituelle. Il convient d'ajouter qu'en cas de maladies de leurs vaches ou de leurs moutons, ils se hâtent d'aller chercher le vétérinaire; mais, si leurs femmes sont malades, ils laissent à la nature le soin de les guérir.

« Il est rare qu'une famille passe l'hiver seule et isolée dans son étable : les ménages voisins se réunissent volontiers, et choisissent pour cela l'étable la plus grande et la plus chaude.

« Le matin, après la soupe, chacun accourt; on s'assied en rond sur des bancs, on jase, on rit, on crie contre les impôts et les percepteurs, on raconte les historiettes qui courent sur les filles et les garçons, on médit; à cinq heures, on se sépare pour aller manger, puis on revient bavarder encore quelque temps, et chacun retourne ensuite se coucher chez soi.

« En tout ceci, il n'est question que des hommes : les femmes, en raison de l'infériorité de leur espèce, ne sont point admises aux conversations de leurs seigneurs et maîtres. Mais, dès que ceux-ci se sont retirés, leur règne commence, et la veillée, qui pour les hommes se termine à huit heures du soir, ne finit pour les femmes qu'à minuit ou à une heure du matin; elles regagnent alors le temps perdu. Dans les familles pieuses, on a conservé la coutume dans ces réunions d'hiver de réciter le chapelet et de chanter des cantiques. D'autres, plus adonnées aux plaisirs du monde, passent les soirées à la danse; l'homme qui est réputé le meilleur musicien se tient debout et chante; les femmes qui ne dansent pas l'accompagnent de leurs voix aiguës, et tout le reste saute et gambade, tandis que les bœufs ruminent au bruit cadencé des sabots.

« C'est alors le triomphe des danses nationales, les *bourrées* simples et figurées. Nous avons assisté à quelques-unes de ces danses, et nous avons remarqué qu'elles s'exécutaient au bruit de véritables chansons, qui, pour la plupart, sont très satyriques, et ont rapport à quelque aventure scandaleuse bien connue dans le pays. L'homme qui chante marque la mesure en frappant la terre avec un bâton.

« Nous avouerons franchement que, dans ce cas, musique, cadence et danse, nous ont rappelé par leurs figures et leur mélodie, ces danses grotesques de nos foires foraines, où l'on voit quelques hardis savoyards, ou quelques braves piémontais, faire danser au son du tambourin un ours muselé.

« Un poêle, entretenu à grands frais, ne donnerait pas à l'étable le degré de chaleur que lui procure cette multitude d'hommes et d'animaux entassés. L'air se change en fumée épaisse qu'on voit sortir en vapeur par les ouvertures; il devient étouffant, infect et malsain; c'est une des causes principales des maladies des montagnards de la haute et basse Auvergne. »

Tel est le genre de vie que mènent les Auvergnats pendant les mois d'hiver, vie de privations, et qu'ils ne pourraient supporter, s'ils n'y étaient habitués dès l'enfance. Inutile de dire que des hommes qui sont parvenus à se créer quelques instans de bonheur en vivant au milieu de leurs bestiaux, sont naturellement portés à l'indépendance et même mutins. Les habitans de la haute et de la basse Auvergne n'ont ni la fougue du Provençal, ni la pétulance du Gascon; mais leur caractère n'en porte pas moins les germes d'une exaltation qui devient dangereuse si on l'irrite Comme toutes les races qui ont conservé les mœurs primitives, ils abhorrent l'oppression, et résistent avec une opiniâtreté invincible aux mesures arbitraires. Sous le règne de Louis XIV, temps où les habitans des autres provinces de la France courbaient humblement la tête sous le joug oppresseur des intendans, les paysans des environs de Salers, se signalèrent par une insurrection dont les suites auraient été fécondes en résultats, si on ne se fût empressé de l'étouffer. Les habitans de la commune d'Anglard se firent surtout remarquer par leur courage opiniâtre. On ne voulait plus payer l'impôt; les sergens, les huissiers, les recors furent chassés et battus. L'intendant envoya un détachement nombreux qui n'eut pas de peine à soumettre les insurgés; chose assez rare alors, on leur fit grace, et les lettres furent enregistrées au bailliage de Salers (1).

De nos jours, un an après la révolution de juillet, si je ne me trompe, les paysans auvergnats croyant qu'avec la dynastie déchue avaient disparu les impôts onéreux, s'insurgèrent en grand nombre contre les employés des contributions indirectes. On eut recours à la force armée; le pays fut enfin pacifié. Mais l'Auvergnat déteste encore le *gabelou*, et toujours il s'oppose aux mesures oppressives avec toute la puissance de son énergie.

« En général, dit l'auteur de l'*Annuaire du Puy-de-Dôme*, l'Auvergne est mal cultivée; mais ce défaut de culture doit être attribué moins à l'indolence des habitans qu'à leur ignorance et à leur pauvreté, suite nécessaire du mauvais système d'impôts qui leur enlève toutes leurs économies et ne leur permet aucune industrie. On peut aussi en accuser l'opiniâtreté du paysan auvergnat, qui lui fait suivre obstinément ses vieilles routines et rejeter toute méthode nouvelle. S'il ne tire pas de son champ tout ce qu'il pourrait en recueillir, s'il fait mal ses vins et ses fromages, s'il ne sait point améliorer ses pâturages, créer des prairies artificielles, on doit s'en prendre au manque d'industrie plutôt qu'à la paresse, car le paysan est actif et laborieux. D'un autre côté, les émigrations annuelles, nécessaires dans un pays privé de toutes ressources industrielles, enlèvent aux terres un grand nombre de bras: la culture est en conséquence imparfaite et languissante. »

Gustave Aymar.

(1) Le grand d'Aussy affirme avoir vu ces lettres à Salers, en 1788.

PLANTES VOYAGEUSES DE NOS CONTRÉES.

Je mettais la dernière main à la nomenclature d'une Chloris toulousaine; fatigué d'étudier les plantes dans les livres, de comparer à des figures, souvent peu exactes, des échantillons desséchés, j'éprouvais le besoin de suspendre d'ennuyeuses recherches, pour revenir à l'étude des végétaux, non plus secs et décolorés comme on les conserve dans les herbiers, mais riches de leurs formes vivantes et parés de brillantes couleurs, tels qu'on les trouve, enfin, au milieu des scènes variées de la nature dont ils font le plus bel ornement. Oubliant toute classification systématique, je les groupais diversement, selon que j'étais frappé de leurs mœurs, de leurs habitudes, de leurs rapports entre eux, avec les êtres qui les entourent. Je recherchais ces innombrables harmonies que fournit le règne végétal. En un mot, aux principes positifs des Linnée et des Jussieu, je préférais les vagues rêveries de Bernardin de Saint-Pierre.

Que de fois je me suis arrêté aux mœurs sociales des plantes! Tribu nombreuse et utile à l'homme, le besoin semble les réunir; séparées: on dirait que leurs racines deviennent incapables de modifier le sol qu'elles sillonnent, tandis, que, réunies elles végètent avec vigueur: ainsi l'on voit les graminées et les légumineuses, dont les nombreuses espèces constituent nos prairies.

Puis venaient les plantes aux antipathies marquées: la scabieuse dont le voisinage étouffe le lin, le coquelicot, ami des moissons, qui ne marie jamais ses fleurs écarlates aux panicules de l'avoine cultivée.

A l'exemple de Linnée, j'eus bientôt mon calendrier de Flore; comme le botaniste d'Upsal, je lisais les heures de la journée dans l'épanouissement d'une corolle, tandis que, véritables hygromètres vivans, d'autres fleurs me donnaient des avertissemens certains sur l'état de l'atmosphère. Plus d'une fois aussi, effrayés par les folioles repliées du trèfle et de loxalide, qui semblaient craintives de l'orage, se presser timidement autour de leur tige, nous suspendîmes au milieu du jour des excursions commen-

cées le matin par un ciel pur et sans nuages, comme si le long des chemins la nature avait jeté ces plantes pour dire au voyageur qu'il est temps de chercher un asile.

Les plantes aquatiques s'offraient à mes regards, tantôt flottantes comme les potamos et les nénuphars, dont les feuilles, en se retirant sous les eaux, annoncent l'approche de l'hiver; tantôt submergées comme la vallisnérie, si connue par ses étonnantes amours.

Mais j'étudiais surtout avec une sorte de prédilection, les végétaux étrangers que des causes fortuites ont disséminés dans nos campagnes, sur les bords des eaux, et jusque sur les vieux monumens de nos villes. Ces plantes voyageuses m'inspiraient un vif intérêt; je voulais connaître leur première patrie, les accidens qui les avaient déplacées, et jusqu'à l'époque de leur migration. Je comparais leurs voyages à ceux de ces nombreux oiseaux qui, tous les ans, à des époques déterminées, quittent nos climats et des retraites chéries, pour passer dans des contrées lointaines. Bien qu'une loi puissante, impérieuse, leur impose ce périodique exil, il faut avouer que leur instinct sert admirablement cet ordre de la nature. Tandis que seul, le hasard préside au déplacement des végétaux, leurs graines prises par les vents, confiées aux flots de la mer, roulées par les torrens, emportées par divers animaux, ou mêlées accidentellement aux denrées commerciales (1), sont répandues au loin. Ainsi la vergerette du Canada a été bientôt disséminée dans toute l'Europe, et de nos jours l'on voit des germes nombreux, attachés aux laines apportées du Levant à Montpellier, se répandre sur les rives du Lez, et donner naissance à une série de plantes africaines, riche moisson que les botanistes s'empressent d'y recueillir.

Le thé du Mexique, aux suaves odeurs, s'est naturalisé sur les bords sablonneux de la Garonne et de l'Ariége. Peu après l'établissement de la navigation sur le canal du Midi, le laiteron délicat vint des Pyrénées-Orientales et du Bas-Languedoc, décorer les corniches de nos édifices. Cette plante ne s'est pas encore répandue au-dehors de Toulouse. Il en est de même de la conyse ambiguë, d'abord signalée à Narbonne par le savant et modeste Pourret, et que, depuis peu seulement, nous retrouvons aux environs de notre ville. L'apparition de la centaurée solstitiale, si préjudiciable aux moissons originaire des mêmes contrées, ne date que de quelques années. D'abord très rare, elle désole aujourd'hui nos récoltes. Nul doute que le vent du Sud-est, ne nous ait apporté ce funeste présent, l'aigrette qui couronne ses semences ayant rendu leur dispersion facile.

La vallisnérie spirale, comme tout le monde le sait, est assez abondante dans le canal du Languedoc pour en rendre la navigation difficile, si on n'avait d'ailleurs le soin, presque chaque année, de la détruire du moins en partie; mais personne que je sache, ne s'est encore occupé de rechercher l'origine de cette plante étrangère à nos contrées. Long-temps, en France, elle ne fut signalée que dans les eaux rapides du Rhône; c'est là aussi que nous retrouverons sa première patrie; et pour déterminer son itinéraire, il nous suffira de dire que, portée dans le bassin de la Méditerranée par les nombreuses bouches du fleuve, elle fut rejetée par la mer, avec d'autres productions venues des mêmes lieux sur la plage, et de là dans le réservoir où elle semble se complaire aujourd'hui (1).

Il est sans doute fâcheux pour nous que dans les temps reculés on n'ait point tracé la liste des plantes particulières à notre sol : plus sûrement nous pourrions distinguer celles que le hasard a ajoutées à notre Flore, ou qui lui ont été ravies par les nombreux changemens apportés à la culture de nos contrées; car on ne saurait nier que des végétaux, autrefois abondans dans certaines localités à des époques données, ne s'y retrouvent plus. La Flore de Paris, si souvent illustrée par les travaux de nos grands botanistes, en offre une preuve remarquable. On ne voit plus aux environs de la capitale toutes les plantes énumerées par les Tournefort et les Vaillant, mais en revanche, des espèces inconnues à ces naturalistes s'y montrent abondamment.

Ainsi que je l'ai établi, la nature emploie plusieurs moyens pour opérer la dispersion des végétaux, mais, sans contredit, les cours d'eau sont les plus puissans. Voyez de combien de plantes se trouvent embellis les bords de nos rivières qui naissent des Pyrénées. Il est hors de doute que la plupart sont descendues de ces monts; nous remarquerons néanmoins que, parmi les nombreuses semences ainsi déplacées, un très petit nombre trouve la vie au sein de la terre végétale si féconde, que les eaux rejettent avec elles sur le rivage : c'est que, pour beaucoup de plantes, leur place

(1) Me promenant un jour sur les bords du canal du Languedoc, non loin de son embouchure, je vis flotter sur les eaux une coquille qui m'était inconnue; je parvins à l'atteindre. Je restai étonné en rencontrant le *bulimus undatus*, décrit par M. de Lamarck, et que cet auteur donne comme originaire des Antilles. Je fus long-temps à pouvoir expliquer sa présence dans les environs de Toulouse; j'ai su depuis qu'il est apporté avec le bois de campêche; il se loge dans les cavités qu'offrent les tiges de cet arbre, et c'est de là qu'il était tombé dans le canal pour arriver dans mes mains.

Si cette pièce n'est pas une des plus rares de ma collection, elle est, sans contredit, la plus intéressante sous le rapport de la circonstance heureuse qui me l'a procurée.

(1) On trouve sur la plage de la Méditerranée, depuis les bouches du Rhône jusqu'au-dessous de Montpellier, divers galets qui ne peuvent avoir été roulés dans la mer que par les eaux de ce fleuve. Telle est l'opinion du savant M. Marcel de Serres. Le célèbre Astruc avait déja avancé que les attérissemens qui ont comblé certains ports de nos côtes méridionales, devaient être attribués au Rhône. Enfin, le même cours d'eau, selon M. Jules de Christol, aurait dispersé dans le bassin de Montpellier l'antique population qui lui est particulière.

est invariablement marquée. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à parcourir les grandes chaînes de montagnes, seuls points de l'Europe que le génie de l'homme n'ait pas entrepris de soumettre.

Tout dans ces lieux paraît être livré au désordre, lorsqu'on ne s'arrête qu'aux apparences; mais là seulement règne une nature vierge et indépendante De même que le géologue se rend compte du soulèvement de ces énormes masses pierreuses et de l'inclinaison variée des bancs étendus qui les forment, le botaniste explique à son tour la disposition des plantes qui peuplent ces vastes amphithéâtres, en s'élevant du fond des vallées placées à peine au-dessus du niveau de la mer jusqu'à ces pics décharnés se perdant dans les nues. Qui oserait nier qu'un ordre admirable préside chaque jour à la distribution de tant de végétaux divers? Le hêtre se trouve placé plus haut que le chêne; les sapins aux feuilles découpées, qui résonnent au vent comme des cordes de harpe, habitent des régions supérieures, et sont dépassés par les rosages et quelques saules faibles et rampans; puis viennent encore quelques petits arbustes comme les daphnés et les passerines, toujours vertes. Enfin, les nombreuses saxifrages, les gentianes, non moins variées et quelques graminées, viennent former comme une dernière ceinture autour des neiges éternelles. Ainsi l'on voit les plantes des montagnes tracer différentes zônes correspondant aux degrés de température particulière à chacun des climats que l'on observe à la surface du globe.

En appliquant aux Pyrénées ces données rendues positives par les recherches des Linnée, des Umbault, des Ramond, nous ne serons plus surpris de rencontrer sur les sommités de ces monts des végétaux de la Suède, de la Norwège, et jusqu'à ceux de la Laponie; car en parvenant à la région des glaces, nous avons parcouru rapidement la série des variations de température caractérisant chaque climat, depuis le voisinage des tropiques jusqu'aux pôles.

Qu'une cause fortuite vienne donc à disséminer dans nos plaines des semences prises dans ces lieux, elles ne s'y développeront point; car ce sol nouveau ne pourra suffire à toutes leurs conditions d'existence. A peine si les soins les mieux entendus suffisent à conserver, chétives et dans un état maladif, ces saxifrages qui choisissent la région des neiges perpétuelles, ces arétics qui croissent dans les fentes des rochers. Il faut à la parnassie des marais les bords des sources glacées des montagnes, et jamais on n'a vu le rosage qui forme une des zônes naturelles de la végétation des hauts-lieux, venir se mêler à nos élégantes lysimachies. Quelques végétaux pourtant habitent indifféremment les sommets des montagnes et les points les plus bas de nos plaines. Telle est la linaire couchée, que l'illustre Ramond avait nommée *des Pyrénées*, et que ce savant naturaliste avait cueillie à dix-huit cents mètres de hauteur. Cette petite plante croît abondamment dans les sables, aux environs de Toulouse.

Parmi les plantes voyageuses que nous retrouvons le long des eaux, quelques-unes s'y reproduisent en abondance, et formeraient même l'essence de la végétation particulière à ces localités, si la main de l'homme ne prenait le soin de les détruire. Tels sont les saules nombreux, arbres élégans lorsqu'on leur laisse leur forme naturelle, s'élevant en hautes pyramides comme le saule blanc et celui dont les fleurs ne portent que trois étamines, tandis que les osiers ramifiés au voisinage du sol, forment des touffes élégantes le long des prairies, avec le saule pourpré aux rameaux flexibles et le saule blanchâtre dont les feuilles cotonneuses en-dessous, étroites comme celles de la lavande, l'avaient fait comparer à cette plante. L'aune glutineux et le peuplier noir sont communs dans nos oseraies, où l'on rencontre rarement le hêtre aux graines ailées, ressemblant à des insectes, lorsque le vent les agite sur leurs pédoncules allongés.

D'autres plantes aussi végètent avec vigueur dans les lieux où leurs graines ont été délaissées: oublieuses, elles étalent loin de leur première patrie tout le luxe d'une riche végétation et laissent après elles une postérité nombreuse. Sur nos graviers croissent l'immortelle à tête dorée; l'astragale, dont les racines sont sucrées comme celles de la réglisse; la sarriette cultivée dans nos jardins rustiques; le thym, l'armoise champêtre, la scrophulaire des chiens, la marguerite des montagnes, la gypsophile des murailles et la vermiculaire brûlante, qui cache de ses épais gazons les cailloux laissés à découvert. Quelquefois je l'ai vue en fleur former la limite d'un ancien débordement en traçant au loin une longue ligne dorée.

Les terres sablonneuses dues aux dépôts alluviens, ont aussi leur population étrangère; les mélilots à fleurs jaunes et blanches; la mauve à odeur de musc, dont les feuilles sont découpées comme celles de quelques géranions; l'ibéride pinnée, avec ses fleurs blanches; la chironie élégante, l'anserine à odeur de boue, et le thé du Mexique, déja cité, dont la douce et suave odeur lui fit donner le nom d'ambroisie. On y trouve la chélidoine glauque, dont les fleurs jaunes ressemblent à celles du coquelicot, à côté du réséda blanc et de la dauphinelle voyageuse; tandis que dans les prairies croissent l'euphorbe pileuse, et l'héraclée aux immenses feuilles, dont les ombelles blanches dépassent en hauteur les herbes qui l'environnent.

On ne retrouve que sur les escarpemens abruptes qui bordent nos rivières, le grand muflier aux épis rouges, et le genêt d'Espagne que ses fleurs odorantes et ses bouquets d'un vert agréable ont fait transporter dans les jardins paysagistes.

Mais c'est surtout au milieu des saussaies naturelles qu'il faut chercher les végétaux nombreux apportés par les eaux; le houblon qui grimpe en se roulant aux branches du saule et dont les tiges flexibles s'entrelacent à celles du liseron des haies; la menthe des bois qui marie ses longs épis non interrompus à ceux des salicaires. Sous ces ombrages frais se montre la cardamine impatiente aux siliques élastiques; là, croissent l'angélique sauvage, la reine des prés aux feuilles d'orme; la verge d'or s'y montre quelquefois à côté de la julienne odorante.

Ces mêmes lieux voient arriver d'autres plantes ; mais, semblables à des proscrits qui ne peuvent oublier leur premier ciel, elles n'offrent qu'une végétation languissante ; quelquefois, comme la teucriette dorée, elles ne se couronnent jamais de fleurs. D'autres ne laissent après elles qu'une faible génération pour disparaître bientôt des rives où le sort les avait jetées. Telles sont la linaire aux feuilles d'origan, le doronic en cœur, l'épilobe des montagnes et l'églantine aux fleurs pendantes.

Souvent les fleuves qui ont disséminé ces charmantes productions, les reprennent dans leurs débordemens, les arrachent à leur patrie nouvelle pour les détruire sans retour ; image d'un monde où les jeux de la fortune sont si puissans pour le bonheur et le malheur des hommes.

Ajoutons qu'en continuant la dispersion des espèces végétales, la nature lutte sans cesse contre l'industrie humaine, qui tend à favoriser l'extension des plantes utiles aux dépens de celles que nous n'avons pas encore appliquées à nos besoins. Cette admirable prévoyance rétablit l'équilibre, et, malgré nos efforts continuels, s'accomplissent les grandes fins de cette sage puissance qui a voulu que la surface du globe fût partout recouverte de végétaux, puisque l'existence des plantes est intimément liée à celle de l'homme.

J. -B. Noulet.

UNE VISITE

A L'HOSPICE DE LA GRAVE DE TOULOUSE.

Il est un soin qu'on ne néglige jamais de remplir en revoyant sa ville natale, après plusieurs années d'absence, celui de la visiter en détail, de compter un à un les changemens qui s'y sont opérés. Il serait difficile de dire tout ce qui se passe alors dans l'ame de celui qui fait un tel dénombrement, à la vue de ces révolutions qui ont changé l'aspect de tel quartier qu'il habita autrefois. Vainement il cherche la maison qui devait lui rappeler d'anciens et doux souvenirs de jeunesse : ce sol qu'elle occupait forme aujourd'hui une partie d'une place nouvelle. D'un autre côté, les améliorations utiles ou brillantes, qui sont comme le luxe obligé des grandes cités, viennent agiter agréablement son cœur patriotique. Oh ! si vous saviez avec quel ravissement je vis couler pour la première fois cette eau si pure, si limpide, qui s'échappe de toutes parts de nos fontaines ! Si vous saviez avec quel sentiment d'orgueil je me posai, en arrivant, au milieu de la place Lafayette pour la mieux contempler ! Il y avait douze ans que j'avais quitté Toulouse.

Un matin, que je parcourais les quais si beaux qui, du côté de la ville, bornent le lit de la Garonne, je remarquai, toujours inachevé, ce monument qui, par sa forme, ressemble à un temple grec, et qui fut destiné à devenir la chapelle de l'hospice de la Grave.

Il ne m'en fallut pas davantage pour diriger de ce côté le but un peu vague de ma course : je voulus aller visiter cet asile de l'infortune. J'avais vu, jeune alors, cet établissement ; il me tardait de savoir si des améliorations avaient été apportées au sort des malheureux qui l'habitent. Avant d'entrer, j'éprouvais quelque répugnance, car j'avais encore présent à mes yeux le délabrement de cette antique demeure, et à mes oreilles venaient retentir des bruits de chaînes, de verroux, et les plaintes des infortunés qu'une pitié mal entendue y retenait autrefois.

Me voilà dans la première cour. Je me reposais, tout haletant, sous l'orme plus que séculaire, qui l'ombrage à demi de ses vastes branches horizontales, lors-qu'on m'annonça qu'en ma qualité d'étranger (je m'étais donné pour tel), il m'était permis de visiter la maison. Ainsi, m'écriai-je, il n'est plus loisible aujourd'hui au peuple, toujours avide de spectacles horribles, de venir satisfaire le besoin de contempler ces êtres malheureux à qui la maladie a ravi le plus noble attribut de l'homme, la raison !

Un jeune homme, le même qui avait sollicité pour moi la faveur rare que je venais d'obtenir, s'offrit pour m'accompagner : grace à mon complaisant cicérone, j'appris tous les détails qui vont suivre.

L'hospice Saint-Joseph de la Grave est un petit monde muré de toutes parts, qu'habitent douze à treize cents individus des deux sexes. Cette population hétérogène, composée de jeunes enfans et de vieillards, de pauvres gens que l'excès du travail n'a pu mettre à l'abri de l'indigence, et de femmes que le vice, comme une lèpre, dévore sous mille formes ; d'hommes de conseil et de misérables privés de raison, n'est pas là jetée pêle-mêle : une sage prévoyance a présidé à leur séparation ; différemment groupés, ces infortunés parquent, pour ainsi dire, sous diverses tentes. L'inscription de chaque bâtiment vous fait connaître d'avance à quel personnage vous allez avoir affaire.

Les enfans abandonnés reçurent notre première visite. Oh ! ils font mal à voir, ces petits êtres pâles, souffreteux, tressant de leurs mains débiles de longs rubans de paille que d'autres contournent en chapeaux élégans. Ainsi, rejetées en naissant du sein de la société, ces victimes du vice et de l'insouciance travaillent pour la société qui les repousse. Ces chapeaux iront peut-être paraître dans des fêtes brillantes où

nulle femme ne pensera à ces enfans qui ne connaissent point les jeux de leur âge ; qui sait même s'ils ne pareront point la tête de quelque mère oublieuse, qui, au milieu de l'ivresse du bal, palpitante de bonheur, ne se souviendra pas que son fils écrouelleux l'attend à l'hôpital !

Le local consacré à ces innocens est bien divisé; mais je le voudrais moins ombragé, car aux enfans, voyez-vous, il faut de l'espace et du soleil; du soleil surtout, sous peine de les voir chétifs, s'étioler comme ces plantes qui, languissantes à l'ombre, végètent rigoureuses sous l'influence de la lumière. Formés de bonne heure à la lecture et à l'écriture, ils passent ensuite dans un des ateliers élevés dans la maison. Ainsi, rien ne leur manquera en quittant l'hospice, que la santé forte et robuste du prolétaire.

La vieillesse, en tous lieux respectable, le paraît ici davantage; car le malheur ajoute encore à tout l'intérêt que l'âge inspire. La plupart des vieillards que l'hospice renferme ont été des hommes de peine, dont le corps courbé vers la terre porte l'empreinte ineffaçable du travail de toute une vie si péniblement passée : les callosités de leurs mains n'ont pas eu le temps de se ramollir depuis que, plus pressant de jour en jour, le besoin les porta à solliciter longtemps une place dans cette retraite où leur existence est assurée, mais où ils ne retrouvent ni les affections de la famille ni la liberté de l'homme isolé. Les solliciteurs sont nombreux, me fit observer mon guide, comme pour faire ressortir la vérité de ces vers d'un des meilleurs poètes de notre époque :

Hélas ! dans ce siècle fatal,
On trouve encor la concurrence
A la porte de l'hôpital.

En quittant les vastes salles, bien propres, bien aérées, occupées par les vieillards valides, nous visitâmes leurs infirmeries, où quelques-uns attendaient l'heure de leur délivrance.

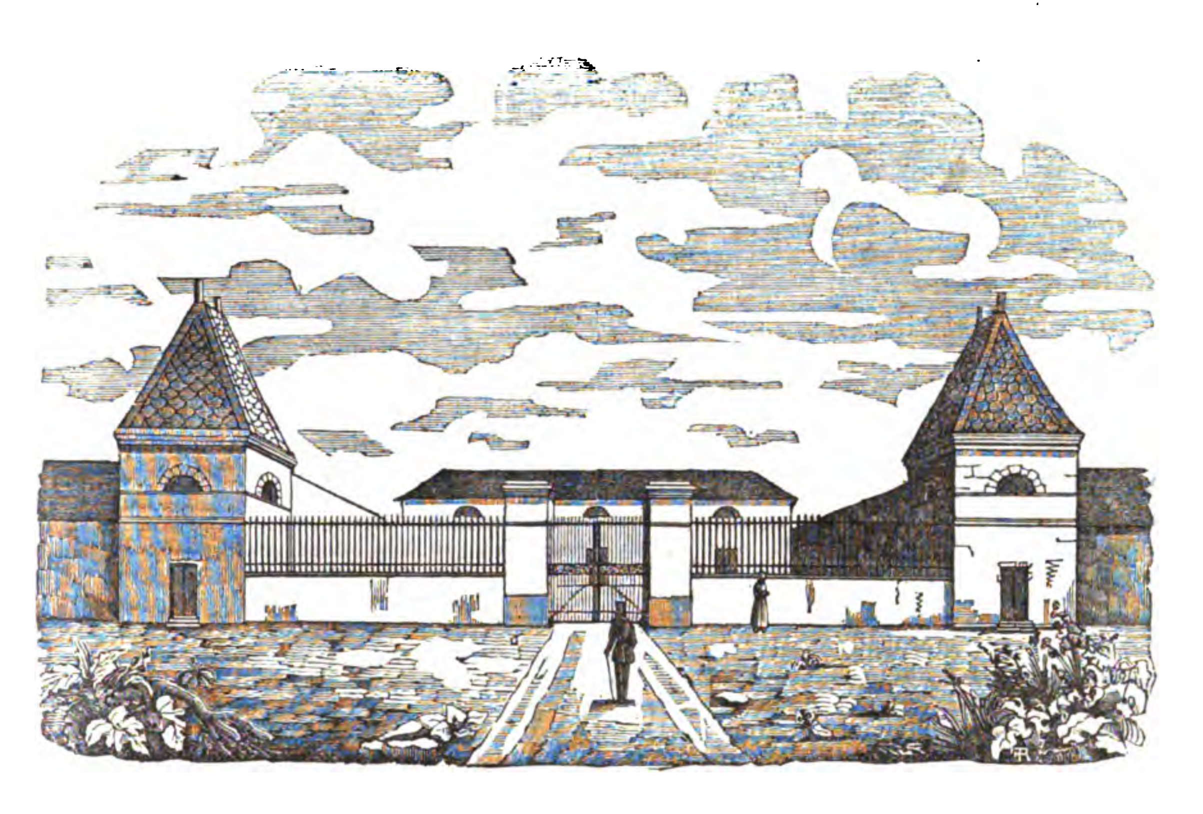
Nous vîmes ensuite, sans y entrer, un quartier qui me rappela la Grave d'autrefois : des vociférations multipliées, et, mieux encore, une chanson grivoise chantée par une seule voix, mais dont le refrain était repris en chœur, me fit deviner sans peine que nous passions sous les fenêtres des salles destinées aux filles que la police arrache pour quelque temps à la prostitution, pour les livrer aux soins des médecins. A travers les grilles où elles grimpaient, en collant contre les barreaux de fer leur visage décoloré, nous remarquâmes plusieurs de ces malheureuses revêtues d'une houppelande grise, la tête couverte d'un petit bonnet de toile grossière, sans garniture, costume obligé qu'elles échangent en entrant contre la toilette, souvent élégante mais caractéristique, de leur honteux métier. Nous nous étions éloignés, qu'elles fesaient éclater encore des rires bruyans, provoqués, sans doute, par les ciniques lazzis que la vue de deux hommes venait de leur inspirer.

Nous visitâmes rapidement les épileptiques. Peut-être eûmes-nous à nous reprocher d'avoir provoqué, par notre apparition dans ces lieux, l'attaque subite dont l'un d'eux fut atteint peu après notre arrivée ; nous détournâmes de lui nos regards, parce qu'il fait peine de voir ainsi un homme aux prises avec ce mal cruel, et pour ne pas braver d'ailleurs un préjugé honorable. Lorsque, nous retirant, nous passâmes devant le lieu que sa bave avait sali pendant qu'il se tordait en hurlant, étendu sur le carreau, son regard était vague et indécis, ses membres fléchis sans vigueur, comme ceux d'un ouvrier qui, ployant sous un faix, vient de s'asseoir sur une borne.

Nous allons passer aux fous, me dit le jeune étudiant en médecine qui m'accompagnait, en me désignant de la main un petit bâtiment isolé, flanqué de deux pavillons carrés recouverts d'ardoise : on dirait une de ces maisons charmantes qui entourent les grandes villes. L'aspect agréable de ce monument, autant que ce que je venais d'observer d'améliorations, me fit bien augurer du système mis en usage dans la direction de cette partie importante de l'établissement. Nous étions arrivés chez les fous. — Si vous voulez vous occuper des personnages, me dit le jeune médecin, je pourrai vous fournir des détails curieux sur chacun des aliénés que nous rencontrerons; mais ces renseignemens vous paraîtront peu intéressans si vous avez déja visité quelqu'autre établissement de ce genre ; car, voyez-vous, toutes les maisons de fous se ressemblent : partout ce sont des infortunés que les mêmes passions ont conduits à cette affreuse position ; aussi trouverez-vous ici, comme ailleurs, des dieux, des rois, des généraux d'armée, des grands seigneurs, des savans, et puis des femmes qui rêvent d'amour, qui répètent les sermens reçus et donnés; qui, sous la bure grossière dont elles sont revêtues, viendront vous entretenir de leurs riches parures ; car, comme on l'a dit, les hommes perdent le plus souvent l'esprit par ambition ; les femmes par jalousie, et les filles par amour.

Déja plusieurs aliénés nous entouraient, tandis que d'autres, tristes, abattus, se retiraient à l'écart : celui-ci nous offrait la démonstration d'un problème de géométrie, et se baissait pour tracer des figures sur la poussière ; un autre nous présentait les armes, sans interrompre sa promenade en ligne droite, qu'il fait ainsi tous les jours depuis longues années : un bâton, voilà son fusil; un shako, voilà tout son uniforme ; n'importe, il est soldat, il a mission de veiller à la défense de tous. Si vous le désarmiez, il en mourrait de chagrin.

« Des arbres dont le feuillage réjouit le cœur ; des » oiseaux dont les douces habitudes polissent le caractère; oh ! surtout, point de fers pour des hommes » qui ne dirigent plus leur volonté, » ont dit les médecins ; et des ombrages ont été préparés aux fous, et les cachots infects, homicides, ont été abandonnés; et des fers n'ont plus été rivés sur ces mains non coupables. Oh ! certes, vous pouvez aujourd'hui aller visiter les fous sans craindre d'avoir le cœur brisé en présence d'un malheureux qui se roule, pieds et mains liés, dans un peu de paille fétide, véritable



PAVILLON DES FOUS A L'HOSPICE DE LA GRAVE.

fumier. Sans doute, là, des cris de douleur, de désespoir, se font encore entendre; mais la dure compassion des hommes ne les provoque point : ils sont moins affreux, moins amers à celui qui souffre; et puis, si quelques lueurs de raison viennent éclairer quelques-uns d'entre eux sur leur infortune, ils n'ont point à redouter ici l'œil de ces oisifs, curieux importuns, qui venaient autrefois insulter de leurs ris et de leurs cruelles agaceries tant de malheur. Un philosophe, un médecin, un homme, comprit enfin tout l'intérêt que les aliénés étaient dignes de nous inspirer : Pinel refit la thérapeutique de l'aliénation mentale. Rejetant bien loin les moyens empiriques, souvent barbares, que ses devanciers avaient adoptés, il rendit le traitement de la folie doux et rationel à la fois. Honneur à Pinel! son nom brillera à jamais d'un bel éclat parmi ceux des bienfaiteurs de l'humanité.

Entraîné par mon enthousiasme pour la mémoire de ce grand homme, je me laissai aller au besoin de rendre hommage à ses généreuses inspirations : il m'était doux de payer à ce médecin si justement renommé, la dette de mon cœur, entouré de ceux-là même dont il a amélioré le sort. Elles sont douces les conquêtes que l'homme de bien obtient sur les préjugés, l'égoïsme ou l'ignorance, en faveur des infortunés : celles-ci, du moins, n'ont jamais coûté que des larmes excitées par la reconnaissance.

Déjà une étroite sympathie avait uni mon ame à celle du médecin qui dirigeait mes investigations : devenus l'un et l'autre plus confians, notre conversation avait pris un ton plus expansif. Nous visitâmes dans leurs moindres détails les quartiers destinés aux fous des deux sexes, admirant partout le bon discernement qui a présidé à la distribution de ces vastes locaux. Plus d'une fois nous eûmes l'occasion de faire la remarque que l'architecte avait sagement obéi aux prévoyans calculs du médecin. De grandes salles consacrées à des dortoirs ou à des réfectoires reçoivent les fous tranquilles, sur lesquels il n'est pas nécessaire d'exercer une surveillance trop sévère. Ainsi réunie, cette collection d'hommes est surtout remarquable sous le rapport des contraires qu'elle présente : il y a des larmes, des cris de joie, des paroles douces, et qui semblent affectueuses, et l'expression de la dernière violence. N'y cherchez pas des traces de la société; les liens qui, au-dehors, unissent les hommes entre eux, sont ici brisés; chaque fou vit pour lui seul : tous sont effrayans d'égoïsme, depuis celui qui, dans ses rêves, croit diriger l'univers ou gouverner

des peuples, jusqu'à l'imbécile et l'idiot difforme qui végètent seulement.

L'idiot! oh! sa vue est pénible, affreuse; elle fait murmurer le cœur contre la nature qui l'a jeté à la vie avec une organisation incomplète : lui seul, dans le cadre immense des êtres, ne représente rien ; il est là sur la terre comme une épreuve manquée, imparfaite, que le mouleur rejette sans prendre la peine de l'écraser du pied. Incapable de prendre soin de lui, l'idiot est au-dessous du dernier des animaux. Le Polype, attaché à son rocher, vit de sa vie resserrée; mais il en jouit dans toute sa plénitude, c'est un être achevé, lui; tandis que l'homme qu'une modification organique a privé en naissant de l'intelligence, ne pourrait vivre au-delà de quelques jours sans la sollicitude de la société. L'idiotisme, cette affreuse condition de quelques êtres, n'inspire que le dégoût et la plus grande répugnance aux gens du monde ; le philosophe gémit de la dégradation originelle de l'individu, le médecin regrette de ne pouvoir réformer les aberrations du physique qui l'ont produite : l'idiotie est incurable.

Des loges bien propres, bien aérées, munies d'un petit mobilier solide et commode à la fois, reçoivent les aliénés furieux, que leurs habitudes ou leurs crises passagères et violentes peuvent rendre dangereux. Rendus à une existence plus tranquille, ils jouissent de nouveau des droits de chacun : c'est la geôle du quartier des fous; mais la prison sans barbarie.

Au milieu de toutes les scènes si horriblement tristes dont j'étais témoin depuis que je parcourais ces lieux, croirez-vous qu'une idée consolante vint alléger mon cœur? C'est que, parmi les fous, on ne voit nul enfant, pas de tête d'ange qui roule ses longs cheveux blonds et bouclés dans la poussière ou la fange. Exemple des passions violentes qui nous enlèvent la raison, qui pervertissent nos sentimens, l'enfance est étrangère à la folie; la jeunesse y est moins sujette que l'âge mûr. Ne nous étonnons point du fatal privilége qui pèse à cette époque sur la destinée de l'homme : n'est-ce pas alors que nous prenons rang tout de bon dans le monde? que le positif vient remplacer les illusions de la période qui s'achève? que les froids calculs de l'intérêt dominent entièrement notre ame? Le vieillard, près de quitter la vie, blasé, redevenu insouciant comme l'enfant qui la commence, échappe aussi facilement à la folie.

On a fait la remarque que le nombre des femmes atteintes d'aliénation mentale est plus grand que celui des hommes : l'extrême sensibilité de celles-ci, leur facilité à se laisser impressionner, leurs passions si vives, dirigées presque toujours vers un seul objet, rendent raison de cette différence. Thomas a eu raison de dire que le délire des femmes est religieux ou érotique. On a aussi constaté par des observations suivies que chaque époque a son genre particulier de folie qui la caractérise; sans doute, car la folie n'est-elle pas aussi un retentissement du corps social qui s'émeut, un cri lugubre, si vous voulez, mais expression vraie quoique exagérée des mœurs de chaque temps? D'ailleurs, comment en serait-il autrement, lorsqu'une idée domine une génération entière d'hommes, que toutes les passions empruntent d'elle quelques-uns de ses reflets? Il faut bien que les agitations du dehors se retrouvent dans la maison des fous: quoique séparés de la société, ils ne la continuent pas moins, loin de son sein. Ceux-ci, du moins, ne varient point. Toujours attachés aux opinions religieuses, morales ou politiques, qui heurtèrent trop fortement leur intelligence, ou aux affections trop actives pour leur ame, ils leur restent fidèles; ils en caressent le souvenir comme une réalité, alors que, vingt fois peut-être, la société a remplacé une extravagance par une nouvelle extravagance : car l'idée ou le sentiment dominant du fou, c'est son culte à lui, tout ce qui résume sa vie morale.

Sans contredit, l'aliénation mentale présente divers degrés, comme autant de types distincts, depuis le mélancolique taciturne, le morose maniaque, jusqu'au furieux, qui ne voit que des ennemis dans tous ceux qui l'approchent, et l'imbécile qui reste indifférent à tout ce qui se passe autour de lui. Quelquefois le même infortuné passe par tous ces états, par tous ces périodes de la dégradation intellectuelle et affective. On ne peut nier que des causes physiques n'occasionent souvent le délire, mais il faut convenir que les passions doivent être mises au premier rang : les médecins sont, je crois, aujourd'hui d'accord sur ce point. Cette manière toute *philosophique* d'envisager les élémens de la folie a été heureusement appliquée à son traitement : on a renoncé aujourd'hui à ces méthodes exclusives, qui, par cela même, ne pouvaient mériter aucune confiance. Celui-ci administrait à haute dose l'ellébore recommandé par les anciens, sans penser que souvent il aigrissait la maladie; celui qui plaçait le siége du mal dans les voies de la digestion, purgeait; ceux qui voyaient le sang se porter trop impétueusement vers la tête, saignaient ou fesaient usage des douches glacées; tandis qu'un autre recommandait les calmans, parce qu'il voyait l'essence de la maladie dans une affection nerveuse.

En accordant une valeur réelle à chacune de ces médications judicieusement mises en usage, les médecins modernes ont surtout recours aux passions comme remèdes à la folie. Ainsi, ces crises qui ont si souvent occasioné l'aliénation mentale servent à la combattre et à la vaincre. « C'est donc à manier habilement l'intelligence, les passions de l'aliéné, à user convenablement des moyens physiques, que se réduit tout le traitement des fous, » a dit notre savant compatriote M. Esquirol, dont la douce philanthropie et les rares talens continuent l'œuvre commencée par l'illustre Pinel. Tout le traitement de la folie est là; quant à l'application de ces principes généraux, elle ne peut appartenir qu'à l'homme instruit, qui consacre sa vie entière au soulagement de cette infirmité. C'est en habitant avec les fous, en les étudiant sans cesse,

en caressant quelquefois leurs caprices, que le médecin parvient à saisir le véritable caractère du délire. Dès-lors on peut espérer de voir les passions heureusement mises en jeu opérer ces révolutions salutaires qui ont si souvent rendu l'aliéné à lui-même et à la société.

Ces idées générales sur la folie, émises par le jeune homme qui venait de m'accompagner, revinrent à mon esprit, lorsque, rentré chez moi, je voulus, le soir, me rendre compte de l'emploi de ma journée. La Grave d'autrefois a disparu entièrement; à la place de ces masures infectes où étaient entassés des misérables, s'élèvent aujourd'hui d'élégans corps de bâtimens, ayant chacun, comme je l'ai dit, leur destination particulière. Cet établissement remplit enfin le but honorable que ses premiers fondateurs se proposèrent. Dirigé par des hommes consciencieux, servi par de savans médecins, chaque jour y apporte de nouvelles améliorations. Dernier refuge de tant de malheureux, la Grave mérite toute la sollicitude des magistrats et des hommes de bien. Ah! rendons aux habitans de cet asile son séjour doux et facile; n'oublions pas que les portes n'en sont ouvertes qu'à des infortunés que la vieillesse accable, que la misère poursuit, ou que la maladie, au-dessus des ressources de l'art, dévore. Pour le misérable, la Grave est placée entre la société qui le rejette, et la tombe qui l'attend.

Si l'on en croit des recherches bien faites, les anciens ne connurent point ces sortes d'établissemens. Le christianisme, en naissant, les répandit avec profusion partout où il étendit ses conquêtes; telle était la mission de cette sublime religion, où le dogme de la charité marche presque à l'égal de celui de la reconnaissance de l'homme envers Dieu. Les évêques eurent d'abord la gestion de ces pieuses fondations; plus tard, les conciles les firent passer entre les mains des laïques. Leur origine toute chrétienne leur a-t-elle mérité les injustes sarcasmes des encyclopédistes? Je n'oserais le croire. Fournissez du travail au pauvre, semblent nous dire ces philosophes, et vous ne serez point dans la nécessité d'élever des hôpitaux. A merveille! Et que deviendra l'ouvrier actif que le mal arrête, et l'enfant exposé en naissant, et le vieillard à qui l'âge a ravi une à une toutes ses forces? Que ferez-vous de la folie qui détruit la liberté morale de l'individu qui en est atteint? Voudrez-vous le laisser vaguer dans les rues, sur la place publique, inspirant la pitié ou la terreur?

Ces quelques pages, rédigées sous l'inspiration du moment, ont perdu peut-être déja leur principal mérite, celui de signaler les améliorations immenses apportées au sort de la population que renferme l'hospice général de notre département : car, depuis que j'écrivais ces lignes, d'autres améliorations ont été exécutées; d'autres s'accomplissent en ce moment ou sont projetées pour l'avenir, de façon à nous faire espérer que le temps n'est pas éloigné où la Grave pourra rivaliser avec les établissemens de ce genre les plus renommés de la province.

N Albert.

FASTES MILITAIRES DU MIDI DE LA FRANCE.

JOACHIM MURAT, ROI DE NAPLES.

A certains temps marqués par la providence, la scène du monde change tout-à-coup d'aspect; de nouveaux acteurs apparaissent pour jouer chacun leurs rôles dans le nouvel ordre de choses, et coopérer plus ou moins puissamment aux changemens politiques qu'on appelle *les révolutions*. Pour dissiper l'orage de 1789, pour compléter la régénération sociale et purifier l'Europe, il fallait le glaive d'un guerrier, un second Alexandre, pour porter le fer et la flamme dans une autre Persépolis.

Jetons nos yeux vers les montagnes de la Corse, un météore s'élève dans les airs; autour de lui gravitent déja ses nombreux satellites, attendant le jour de l'embrasement général.

Napoléon Bonaparte est né à Ajaccio; des femmes du peuple portent déja dans leur sein les enfans qui se grouperont bientôt autour du soldat empereur dans les jours de victoire. Tout va changer; les hauts emplois, les dignités militaires seront désormais la récompense de la valeur, et non l'apanage du privilége. Chaque bourg de la France aura ses héros, chaque ville un général. Les uns seront grands par le génie, les autres par la gloire. Quelques-uns même, enfans chéris du destin, jetteront leur casque de guerre pour ceindre le diadème.

De tous ces rois improvisés, celui dont l'histoire brillante d'une majesté grandiose étonnera le plus nos descendans, est, sans contredit, Joachim Murat.

Maréchal de l'empire, prince, grand-amiral, grand duc de Berg, enfin roi de Naples, Joachim Murat naquit, le 25 mars 1771, à La Bastide, près de Cahors. Son père exerçait l'humble état d'aubergiste, et Joa-

chim passa les premières années de son enfance au milieu de sa famille qui était bien loin de prévoir la brillante destinée qui lui était réservée. Admis à l'école du village, il se fit bientôt remarquer par la pétulance de son caractère, et ses camarades euren souvent à souffrir de son humeur belliqueuse.

La famille Murat était avantageusement connue, et jouissait des bonnes graces d'une puissante famille du Périgord. A l'aide de sa protection, elle obtint pour le jeune Joachim une bourse au collége de Cahors; il n'y resta pas long-temps: destiné à l'état ecclésiastique, il partit pour Toulouse, où il termina ses études. L'abbé Murat étudia à contre-cœur la philosophie et la théologie; les belles-lettres étaient sans attraits pour son imagination romanesque: porté à la dissipation, rêvant les aventures d'amour, il parvint à s'introduire dans une maison, sortit du séminaire, se battit pour une demoiselle qu'il aimait, et revint à l'auberge de son père qui, pour le punir, le força à servir les voyageurs avec les domestiques: néanmoins Joachim ne témoigna aucun regret d'avoir renoncé au sacerdoce; l'étole et même la mitre étaient de trop pâles ornemens pour ce jeune homme fougueux à qui le ciel réservait un glaive de bataille et un diadème de roi.

Pour se soustraire aux réprimandes paternelles, il reprit le chemin de Toulouse, et s'engagea dans le 12e régiment des chasseurs qui était en garnison dans la capitale du Languedoc. Brave, doué de tous les prestiges de la beauté physique, il fut bientôt remarqué de ses chefs, et obtint le grade de maréchal-de-logis-chef. Mais son caractère emporté lui suscita de nombreuses inimitiés parmi ses camarades: chaque jour c'étaient de nouveaux duels qui étaient pour l'intrépide querelleur autant d'occasions de signaler son adresse et son courage. Enfin, il commit une grosse infraction à la discipline militaire; effrayé de la sévérité de la punition qui lui était réservée, il déserta et revint encore une fois à la maison paternelle. Mal vu de ses parens, forcé de remplir des fonctions humiliantes pour sa fierté, il maudissait sa mauvaise destinée et s'abandonnait à des rêves d'avenir qui plongeaient son ame ardente dans des extases ineffables. Fatigué de lutter contre la mauvaise fortune, cédant à un élan qui l'emportait vers un monde inconnu, il partit pour Paris, sans autre ressource que cette audace téméraire qui l'accompagna dans les diverses phases de sa vie aventureuse. Quelques jours après son arrivée, il fut réduit, dit-on, à servir à table chez un restaurateur; mais il ne perdit pas courage au milieu de sa détresse, et on eût dit qu'il prévoyait déja l'étonnante prospérité qui devait lui sourire pendant plusieurs années. Son père se détermina enfin à lui envoyer quelques secours, et lorsque les divers départemens furent appelés à nommer la garde constitutionnelle de Louis XVI, Joachim Murat revint à Cahors: il fut choisi par les autorités du Lot, avec Bessières, qui devint plus tard duc d'Istrie; et les deux soldats de fortune partirent ensemble pour la capitale.

Cependant la tempête révolutionnaire grondait avec plus de force que jamais; Joachim Murat se livra avec ardeur aux nouvelles opinions politiques, et son exaltation républicaine lui suscita plusieurs querelles d'où il sortait toujours vainqueur. Enfin, les principaux officiers, voyant avec déplaisir le jeune démagogue prêcher l'insurrection dans tous les corps-de-garde le menacèrent de le congédier. Il devança leur résolution, quitta la garde constitutionnelle quelques mois avant son licenciement, et s'enrôla pour la seconde fois dans un régiment de chasseurs où il obtint le grade de sous-lieutenant.

Le premier pas est fait, se dit le jeune officier: tâchons d'arriver. Le seul moyen d'obtenir alors un avancement rapide, était de professer ouvertement les opinions du jour: Joachim Murat, par conviction et par adresse, se conduisit en révolutionnaire exalté: il parvint ainsi en peu de temps au grade de lieutenant-colonel. Murat était l'homme du moment: on pouvait tout attendre de son influence politique. Le nouveau lieutenant-colonel du 11e régiment de dragons s'empressa de faire parade de sa profonde admiration pour le tribun qu'il appelait le sauveur de la patrie. De la garnison d'Abbeville, il écrivit au club des Jacobins, pour lui faire connaître son intention de changer son nom en celui de *Marat*. Cette demande fut sans doute favorablement accueillie; mais le pétitionnaire n'en retira pas tout le profit qu'il en avait d'abord espéré. En effet, le règne de la terreur eut enfin son terme, et les fervens apôtres du Jacobinisme subirent l'influence de cette subite réaction.

Le lieutenant-colonel Murat, dénoncé pour avoir manifesté des opinions dangereuses, signalé comme terroriste après le 9 termidor de l'an II de la république française, eût été destitué sans le puissant intermédiaire de Cavagnac, ancien président du directoire au département du Lot. Maintenu dans son grade, il n'en attendait pas avec moins d'anxiété une révolution qui pouvait seule réaliser ses rêves d'ambition. Les événemens le rassurèrent bientôt; réintégré définitivement, le 5 octobre 1795, il offrit ses services au général Bonaparte qui s'était déja immortalisé au siége de Toulon, et qui venait d'être chargé par la Convention de disperser les Parisiens armés contre le pouvoir. Murat se signala par plusieurs faits de bravoure, et devint peu de temps après aide-de-camp du général Bonaparte, que les instigations de Barras avaient fait nommer au commandement de l'armée d'Italie.

Une ère nouvelle va commencer pour la France: les cris de la victoire retentissent déja dans le lointain; la phalange des héros a franchi la barrière, et l'immortelle campagne de 1796 promet à la patrie une abondante moisson de lauriers pour la consoler des dissensions civiles. Murat devenu l'aide-de-camp de confiance du général en chef, se distingue par mille traits de bravoure, culbute les bataillons ennemis dans toutes les batailles, et est proclamé brave en présence de toute l'armée. D'innombrables drapeaux sont enlevés aux Autrichiens; on en forme un

magnifique faisceau, et Murat est chargé de porter des trophées au directoire exécutif. Partout il est accueilli avec enthousiasme, porté en triomphe, et le colonel républicain reçoit avec une noble dignité les honneurs dont on l'environne. Non moins habile négociateur que soldat intrépide, il remplit avec un plein succès une mission délicate près la cour de Turin. Bonaparte, appréciant de plus en plus les rares qualités de son aide-de-camp, le nomme pour accompagner à Gênes le ministre Faypoust, délégué par le directoire avec ordre de demander au doge l'expulsion de l'ambassadeur de l'empereur d'Autriche. Murat se fait encore remarquer par son adresse et la fierté avec laquelle il défend l'honneur de la France. Sa tâche est remplie, il se hâte de se ranger sous les drapeaux; il ne sera pas dit qu'on ait livré une seule bataille à laquelle il n'ait pris part.

Les deux armées étaient déja en présence; Bonaparte, toujours à la poursuite des Autrichiens, ne leur donnait pas un seul instant de relâche. Les batailles de Rovérédo, de Bassano, de Saint-Georges, de la Corona, se succèdent rapidement. Murat cueillit de nouveaux lauriers, et reçut une grave blessure à la Corona. Mais de plus beaux triomphes sont réservés aux compagnons d'armes du général Bonaparte. Les immortelles journées de Rivoli, de la Favorite, le sanglant passage du Tragliamento, sont autant de victoires qui ouvrent la brillante période des gloires françaises.

De ces rapides conquêtes on forma la république cisalpine vers la fin du mois de mars 1798. Murat, à la tête d'une poignée de braves, repoussa plusieurs régimens autrichiens, et s'empara de toute la Valteline. Après la paix de Campo-Formio, le général Bonaparte, au moment de partir pour Rastadt, chargea Murat, devenu général de brigade, d'aller à Rome avec le général Berthier pour châtier les insurgés de Marino, Albano et Cassano. Les rebelles ne purent résister aux grenadiers de la république française et tout rentra promptement dans le devoir.

Le général en chef, qui s'était couvert de gloire dans cette rapide campagne, méditait un de ces projets que la puissante audace du génie peut seule concevoir. Il réunit les généraux; on se mit en mer, et on entendit ce cri répété avec un enthousiasme mêlé d'étonnement : *En Égypte! en Égypte!*

Murat, attaché à Bonaparte dont il semblait prévoir la brillante fortune, fut un de ses plus fidèles compagnons dans cette expédition si aventureuse. La plage africaine devint pour lui un nouveau théâtre pour son intrépidité, digne des héros chantés par Homère. Au Caire, aux Pyramides, à Saint-Jean-d'Acre, au Mont-Thabor, il mérita l'admiration de toute l'armée, et ses exploits lui valurent le grade de général de division. Mais le désastre d'Aboukir détruisit en un seul jour les plus belles espérances de conquête. Bonaparte, poussé par le destin invincible qui le portait vers le trône, quitta les bords du Nil, laissant la moitié de toute son armée ensevelie sous les sables brûlans de l'Afrique, traversa sur un petit vaisseau la Méditerranée, que sillonnaient les frégates anglaises, et revint en France qui saluait déja en lui le soldat empereur.

Le général de division, Joachim Murat, toujours fidèle à son chef, l'accompagna à Paris et contribua puissamment, par sa fermeté, à la révolution de Saint-Cloud, qui changea tout-à-coup la forme du gouvernement, anéantit le sénat national, et mit le pouvoir entre les mains du vainqueur de l'Italie. Le conseil des cinq-cents, mis en fuite par soixante grenadiers, laissa la place libre à Bonaparte, premier consul.

Parvenu au faîte du pouvoir, il n'oublia pas l'intrépidité de Murat, qui fut nommé commandant de la garde consulaire. Sa faveur n'eut plus de bornes, et le premier consul, pour resserrer encore les liens qui l'unissaient au général de division, lui donna en mariage Caroline, sa sœur. Bientôt après commença la seconde campagne d'Italie; le beau-frère de Bonaparte prit le commandement de la cavalerie.

« Dans cette seconde campagne, dit un biographe, le beau-frère du premier consul, commandait la cavalerie à Marengo, et mérita un sabre d'honneur pour sa brillante conduite dans cette journée. Chargé du gouvernement de la république cisalpine, il résigna ses fonctions pour aller présider les opérations du collége électoral du département du Lot, qui le nomma député au corps législatif. Il devint successivement gouverneur de Paris, avec rang de général en chef, maréchal de l'empire, prince, grand-amiral et grand-aigle de la légion-d'honneur.

» Dans la campagne de 1805, le beau-frère de l'empereur, toujours chargé du commandement de la cavalerie, s'empare des débouchés de la Forêt-Noire, disperse une forte division autrichienne enveloppe quelques jours après le corps d'armée commandé par le général Werneck, le force à mettre bas les armes, disperse sur les hauteurs de Riesd, l'arrière-garde autrichienne, forte de 6,000 hommes, chasse l'ennemi des positions de Lambach, et entre le premier dans Vienne, le 13 novembre 1805.

» Le prince Murat quitte cette ville pour aller combattre à Austerlitz, où ses habiles manœuvres et sa prodigieuse valeur déterminèrent en partie l'immortelle victoire qui termina cette campagne.

» En 1806, Napoléon nomma son beau-frère, grand-duc de Berg, et le fit reconnaître par toute l'Europe. Le grand-duc mérita l'amour de ses sujets, par sa paternelle et prudente administration. Il prit alors le train d'un souverain, figura dans les deux campagnes suivantes, particulièrement à la bataille d'Iéna, qui fut le tombeau de la monarchie prussienne. Il entra à Varsovie, le 28 novembre 1807, et commanda la cavalerie à Eylau.

» Le jour de la bataille de Friedland, à laquelle il regretta de ne pas assister, il investissait, avec le maréchal Soult, Kœnisberg, seconde capitale de la Prusse, et fesait capituler 4,000 Russes devant cette ville. Au mois d'avril 1808, Murat reçut le commandement de l'armée destinée à opérer sur l'Espagne, et entra un mois après à Madrid, à la tête de



JOACHIM MURAT, ROI DE NAPLES.

ses troupes. Une insurrection qui menaçait tous les Français, s'étant formée dans cette capitale, le gouverneur se trouva obligé de recourir à la force et de commander le feu. L'opiniâtre résistance des Espagnols rendit seule l'engagement meurtrier. »

Mais l'aridité d'une courte biographie convient-elle aux aventures presque fabuleuses de l'Achille français? Hâtons-nous de rentrer dans la grande voie de l'histoire, et fesons nos efforts pour suivre le héros jusqu'au bout de sa carrière.

Murat, devenu grand-duc de Berg, abandonna son imagination à des rêves de grandeur et de puissance. Joseph, frère de l'empereur, était monté sur le trône de Naples; Murat excité par les discours de l'ambitieuse Caroline, demanda aussi une couronne. Napoléon répondit par un refus : il le rappela d'Espagne où sa cruauté avait suscité des ennemis implacables à la domination française. A son retour en France, le grand-duc eut plusieurs altercations avec l'empereur; il vécut quelque temps hors de la cour. On lui avait promis le trône d'Espagne, et pourtant Joseph, qui n'avait pu s'attirer l'amour, ni l'estime des Napolitains, fut transféré à Madrid. Murat jeta de hauts cris; l'empereur opposa d'abord une résistance invincible : mais cédant ensuite aux sollicitations de Caroline, sa sœur, il consentit à nommer le grand-duc de Berg, roi de Naples et des deux Siciles.

Le 1er août 1808, Murat fut proclamé, et prit le nom de Joachim-Napoléon. Les Napolitains le reçurent avec enthousiasme, et le nouveau roi captiva les bonnes graces de la multitude par son air martial, et surtout par le faste qu'il déployait dans les moindres

circonstances. Les cavalcades, les cérémonies se succédaient sans interruption, et on ne tarda pas à reconnaître dans le monarque le général qui, à la tête des armées, avait adopté tous les genres de costumes et de magnificence. Pour s'attacher également la noblesse et les peuple, il le conduisit d'abord avec modération et bienveillance. Joseph, son prédécesseur, avait confié toutes les places à des Français : dans le dessein d'opérer une révolution dans l'esprit de ses sujets, Joachim-Napoléon favorisa ouvertement les Napolitains au préjudice des Français. Il espérait calmer ainsi les haines que les Bourbons de Naples ne cessaient de fomenter dans toute l'Italie.

A peine monté sur le trône, Murat chargea le général Lamarque de s'emparer de l'île de Caprée, occupée par les Anglais qui l'avaient surnommée le petit Gibraltar. Hudson-Lowe, depuis geôlier de Napoléon à l'île Sainte-Hélène, fut fait prisonnier et renvoyé peu de temps après sur parole. Ce coup de main affermit le nouveau roi, qui s'empressa de mettre à profit quelques mois de paix pour établir une meilleure administration, pour créer une armée qui s'éleva bientôt au nombre de 70,000 hommes. Non content de régner sur la plus belle partie de l'Italie, Joachim s'efforça de s'affranchir insensiblement du joug de son ancien maître : il voulait, à quelque prix que ce fût, se rendre indépendant, et une malheureuse mésintelligence ne tarda pas à éclater entre l'empereur des Français et le roi de Naples. Si Murat avait reçu en partage autant de prévoyance que d'intrépidité, il eût été convaincu que les rois portés sur le trône p r le bras tout puissant de Napoléon ne pouvaient y rester sans son appui.

L'empereur, qui ne laissait échapper aucune occasion de montrer sa suprématie, apprit avec un vif déplaisir que le roi de Naples exigeait de tous les étrangers qu'il prenait à son service, le serment de renonciation absolue à leur première patrie. Pour mettre un terme à la défaveur qui pesait sur les Français établis en Italie, Napoléon rendit le décret suivant.

« Considérant que le royaume de Naples fait partie
» du grand empire ; que le prince qui règne dans ce
» pays fait partie de l'armée française ; qu'il a été
» élevé sur le trône par les efforts et le sang des
» Français ; Napoléon, empereur, déclare que les
» citoyens Français sont, de droit, citoyens du royau-
» me des Deux-Siciles. »

La volonté ferme et immuable de l'empereur, porta un coup mortel à l'indépendance du roi de Naples, qui fit inutilement, et à plusieurs reprises, diverses tentatives pour s'emparer de la Sicile. Cependant, aussitôt que Napoléon fit un appel à ses généraux ou alliés au mcm entde partir pour la campagne de Russie, M urat se hâta de rejoindre ses anciens frères d'armes, et voulu tcombattre sous les drapeaux de son premier maître. Quelques auteurs de mémoires, sans doute mal informés, racontent que le roi de Naples avait c onclu un traité secret avec ses alliés : ils ajoutent même que le prince Cariati, chargé d'une mission auprès des ennemis, prêta à plusieurs reprises sa lunette à l'empereur Alexandre, qui disait à ses officiers :

« Voyons si nous ne pourrons pas découvrir dans la
» plaine notre allié le roi de Naples. »

Mais cette accusation est dénuée de preuves, et Murat, en reparaissant sous les drapeaux de l'empereur, redevint français ; chargé, comme dans les expéditions précédentes, du commandement général de la cavalerie, il déploya sa première intrépidité. Vainqueur à Ostrowno, il battit le lendemain le corps de troupes commandé par le général Ostermann. A la sanglante journée de Smolenk, son courage ne se démentit pas un seul instant, et son héroïsme contribua puissamment à ranimer l'enthousiasme des soldats français. A la terrible bataille de la Moskowa, le roi de Naples s'immortalisa par la prise de la grande redoute, et il ne cessa de prendre une part aussi active que brillante à tous les combats, aux moindres opérations qui précédèrent la prise de l'ancienne capitale da la Russie.

La grande armée aperçut enfin les hautes tours qui dominaient la ville des Czars : Moscou ! Moscou ! s'écrièrent les soldats, qui croyaient toucher au terme de leur malheureuse expédition ; mais à peine nos grenadiers eurent-ils déposé leurs armes à la porte du Kremlin, que les flammes de l'incendie s'élevèrent de tous les points de la grande cité. Dans une nuit mille palais furent consumés ; le lendemain, plus d'asile, plus de toit pour abriter nos héros contre le froid du nord. Il fallut songer à la retraite, et ce fut encore le roi de Naples qui reçut l'honorable mission de protéger les bataillons épars de la grande armée. L'empereur, poussé par sa mauvaise destinée, désespérant peut-être de sauver les soldats qui à sa voix avaient inondé les déserts de la Russie, prit subitement la route de la France et laissa à Murat le commandement général. Le roi de Naples lutta quelque temps contre les obstacles qui barraient le passage à nos héros ; plusieurs fois, à la tête de la cavalerie, il fit des charges si brillantes, que les hordes tartares n'osaient plus inquiéter l'arrière-garde française.

Il restait à l'intrépide général un beau rôle à jouer dans cette retraite si malheureuse : il pouvait, en s'efforçant de sauver les débris de la grande armée, laver sa gloire militaire de toute tache, de tout soupçon ; mais un vertige bouleversait alors toutes les têtes, et soufflait la terreur dans les cœurs les plus intrépides. Désespérant de la fortune de Napoléon, Joachim abandonna aussi ses anciens frères d'armes, et se rendit en toute hâte dans la capitale de son royaume, livrant ainsi à la merci des Russes des braves qui l'avaient aidé à conquérir sa couronne.

Rentré dans ses états, le roi Murat mit tout en œuvre pour se maintenir sur un trône qui chancelait déja sur le sol napolitain. Pour la première fois, peut-être, il conçut le honteux projet d'une défection : il s'occupa activement de renouer ses relations diplomatiques avec l'Autriche et l'Angleterre. Il croyait que la campagne de Russie avait été la dernière phase militaire de l'empereur Napoléon; mais tout-à-coup

le lion, qui n'avait pas encore reçu le coup mortel, se réveilla en rugissant, et la campagne de 1813 apprit à l'Europe étonnée que le génie d'un conquérant trouve toujours le moyen de réparer les plus sanglantes défaites.

Le roi de Naples reçut ordre d'aller rejoindre l'armée française. Obéir à son empereur, courir à la défense de sa patrie que les alliés menaçaient, était pour lui un devoir sacré; cependant il hésita et attendit les premiers événemens de la campagne. Mais les batailles de Lutzen et de Bautzen mirent fin à ses honteuses tergiversations, et il se rangea de nouveau sous le glorieux drapeau qui flottait encore sur l'Europe et fesait trembler les rois. A la journée de Dresde, Murat mit en déroute complète l'arrière-garde des ennemis, leur coupa les routes de Freyberg et de Pirna. Mais le désastre de Leipzig changea subitement les dispositions du roi de Naples. Quelques jours après, il partit secrètement pour ses états, et le 11 janvier 1814, par un traité conclu avec la cour de Vienne, il s'engagea à fournir aux alliés un corps de 30,000 hommes, et à prendre les armes contre l'empereur des Français.

Le vice-roi Beauharnais qui commandait l'armée d'Italie, fut forcé à se replier sur l'Adige, et le roi de Naples rendit inutiles tous les projets de l'empereur. Il apprit bientôt que les alliés avaient été battus dans les plaines de la Champagne : sa position devint alors délicate et très pénible; il se hâta d'écrire à son ancien maître que son armée ne tournerait jamais les armes contre les Français, et Napoléon lui répondit, avec le ton de supériorité qui approche de la menace:

« Je suppose que vous n'êtes pas de ceux qui pen-
» sent que le lion est mort; si vous fesiez ce calcul, il
» serait faux... Vous m'avez fait tout le mal que vous
» pouviez depuis votre départ de Wilna. Le titre de
» roi vous a tourné la tête; si vous désirez le conser-
» ver, conduisez-vous bien. »

Le roi de Naples grossissait chaque jour son armée de réfugiés, de déserteurs, et s'attachait les *Carbonari*, patriotes italiens, qui devinrent ses zélés partisans, lorsqu'ils virent que sa politique tendait à opérer une nouvelle révolution en Italie. Cependant sa duplicité ne put échapper aux regards des généraux autrichiens. On était encore dans l'incertitude lorsque Louis XVIII remonta sur le trône. Murat espérait être reconnu comme roi de Naples par le congrès de Vienne; mais toutes les branches de la maison de Bourbon réunirent leurs efforts pour précipiter du trône le malheureux Joachim.

Pendant que la politique des alliés préparait une réforme européenne, Napoléon, exilé à l'île d'Elbe, croyait encore à sa destinée; ses nombreux partisans s'agitaient dans toute la France, et Murat, se voyant rejeté par le congrès, ne vit plus de salut que dans une nouvelle alliance avec son beau-frère. Il mit son armée au grand complet, trompa la vigilance des généraux autrichiens, et tout était prêt, lorsqu'il apprit que Napoléon n'était plus à l'île d'Elbe.

« Soldats, dit-il à son armée, nous quitterons
» Naples; le moment est venu d'accomplir de grandes
» destinées. »

Le 19 mars il arriva à Ancône, et se hâta de reprendre son nom de Joachim-Napoléon. L'empereur était rentré dans Paris.

Son armée, forte de 40,000 hommes, s'avança vers la Haute-Italie, et remporta sur les Autrichiens plusieurs avantages que les *Carbonari*, de plus en plus enthousiastes, s'empressèrent d'exalter. Les alliés furent effrayés des troubles qui se fomentaient de toutes parts, et envoyèrent un plénipotentiaire à Murat pour l'assurer que le congrès le reconnaîtrai tpour roi de Naples, s'il voulait s'unir à la confédération européenne.

« Il est trop tard, répondit Murat après avoir lu
» plusieurs fois les dépêches : l'Italie veut être libre,
» et elle le sera. »

Les troupes italiennes eurent d'abord quelques succès; mais bientôt Joachim-Napoléon vit ses colonnes culbutées par les Autrichiens; il ne commandait plus à des Français. Une bataille décisive fut livrée devant Tolentino; Murat, toujours intrépide, s'exposa comme le dernier des soldats; mais ce fut en vain qu'il attaqua à plusieurs reprises les positions du général Bianchi : il fut forcé d'abandonner son camp, et le lendemain sa défaite fut complète sous les murs de Macareta.

La consternation fut générale à Naples; on attendait avec anxiété l'arrivée du roi, qui rentra dans la ville, le 19 mai, accompagné seulement de quatre lanciers.

« Madame, je n'ai pu mourir! dit-il à sa femme .. »

Pâle, défait, persuadé que la couronne était tombée de son front, il se déroba le lendemain, se dirigea au galop de son cheval vers la place, se jeta dans une petite embarcation et fit voile pour Ischia. En mer, il rencontra une barque où se trouvaient plusieurs généraux et officiers de son état-major : tous furent d'avis de faire voile vers la France.

Napoléon fesait alors un dernier appel à ses guerriers, et luttait avec la noble confiance du génie contre les obstacles que ses ennemis ne cessaient de lui susciter. En apprenant que le roi Murat avait quitté son royaume de Naples, l'empereur ne pût dissimuler sa profonde douleur. Il interdit l'entrée de Paris au monarque exilé, et lui assigna pour séjour un petit bourg situé entre Sisteron et Grenoble.

« C'est fait de moi! s'écria Murat en apprenant
» cette triste nouvelle; on veut me priver de l'hon-
» neur de combattre pour la France. »

Résigné à son malheur, presque ignoré, l'ex-roi de Naples se retira à Plaisance, maison de campagne située près de Toulon : tout-à-coup le canon d'alarme retentit à Waterloo.

« La nouvelle de ce désastre, dit M. de Beauchamp, fut pour le roi Murat un coup de foudre; car, malgré la dureté de son beau-frère, il ne pouvait espérer que dans sa fortune. Un seul mois d'intervalle avait séparé sa propre chute de la seconde chute de Bonaparte : mais la catastrophe de Joachim n'en est pas moins une des plus singulières dont l'histoire

puisse faire mention. Tout-à-l'heure maître d'un des plus beaux royaumes de l'Europe, il était précipité du trône pour avoir fait la paix, quand il aurait dû continuer la guerre, et commencé la guerre, quand il aurait dû rester en paix. Dans l'espace de deux mois, il avait perdu à la fois son armée, sa flotte, une partie de ses trésors, sa couronne et jusqu'à ses équipages de campagne. Réfugié dans le domaine de celui qui l'avait élevé sur le trône, tenu par lui et dans une disgrace humiliante, il se trouva tout-à-coup dans un état plus misérable encore après la chute de Napoléon, ayant tout à craindre de l'exaspération des royalistes du Midi. Ne voyant plus de sûreté pour sa personne, il envoya un de ses officiers à l'amiral anglais, lord Exmouth, pour lui demander à passer en Angleterre sur sa flotte. L'amiral consentit à le recevoir, mais sans lui faire aucune promesse sur sa destination ultérieure. Murat osa alors d'autant moins se livrer à l'amiral, qu'il avait l'exemple récent de son beau-frère, prisonnier sur le *Bellérophon*.

» Après avoir erré dans les cantons montueux des environs de Toulon, obligé de changer souvent de résidence, et de se nourrir d'un pain grossier, il n'échappa à tant de périls qu'en se jetant furtivement, le 22 août, dans une frêle embarcation, avec trois de ses affidés, pour gagner l'île de Corse, où l'appelaient ses partisans. Les vétérans corses accoururent en foule; en peu de jours Viscovato devint la résidence d'une cour et le quartier-général d'une armée. Toutefois, les royalistes de Bastia préparant contre lui une expédition, il se dirigea vers Ajaccio qui tenait encore pour Napoléon. Le peuple vint à sa rencontre, et les soldats qui occupaient la citadelle firent entendre les cris de *vive le roi Joachim!*

» Il allait mettre à la voile, lorsque son aide-de-camp Macirone qu'il avait envoyé à Paris, vint lui communiquer officiellement la décision de l'Autriche, en vertu de laquelle il devait renoncer au titre de roi, et se contenter de celui de comte de Lipona, que sa femme venait d'adopter en débarquant à Trick. Il était autorisé à résider en Bohême, en Moravie, ou en Autriche, à condition de se conformer aux lois du pays, et de ne point sortir de sa résidence sans le consentement de l'empereur.

« Ainsi donc, s'écria Murat après avoir lu les dépêches du prince de Metternich, on m'offre une prison » pour asile! de la prison à la tombe il n'y a qu'un pas! » vous êtes arrivé trop tard, mon cher Macirone, le » dé en est jeté! »

« Le lendemain 28 septembre, il mit à la voile avec sept bâtimens, où s'embarquèrent 250 hommes résolus à suivre, jusqu'à la dernière extrémité, les destinées étranges du roi de Naples. A peine était-il en mer, qu'une violente bourrasque dispersa sa flotille, et il fut jeté dans le golfe Sainte-Euphémie. Suivi de trente hommes seulement, il osa débarquer sur la plage de Pizzo. En vain ses compagnons s'éforcèrent de soulever les habitans du pays en criant: *vive Joachim, roi de Naples et de Sicile*: on fit feu sur la petite troupe; Murat courut alors vers la mer pour échapper au péril; mais bientôt, entouré, maltraité par le peuple, il fut fait prisonnier et enfermé au château de Pizzo.

Cependant, les ministres du roi Ferdinand ne tardèrent pas à être instruits de la capture de Murat: ils envoyèrent au gouverneur l'ordre de le traduire devant une commission militaire; l'arrêt ne se fit pas attendre. Trois jours après son arrestation, Murat vit entrer dans sa prison deux officiers qui lui annoncèrent que la commission militaire l'avait condamné à la peine de mort.

« Je suis Joachim-Napoléon, roi des Deux-Siciles, » s'écria Murat, qui, au moment de mourir, recouvra » le noble courage qu'il avait tant de fois déployé sur » les champs de bataille. »

» On lui donna la permission d'écrire à sa femme, et cette dernière lettre est empreinte de résignation et de sensibilité.

» Tranquille dans sa prison, il espérait encore qu'un arrangement pouvait se conclure entre lui et Ferdinand de Bourbon.

« Je ne garderai que le royaume de Naples, disait-il, » et mon cousin conservera la seconde Sicile. »

» Ses espérances ne tardèrent pas à s'évanouir; on le conduisit dans une des salles du château, où il trouva douze soldats disposés sur deux rangs.

« C'est fait de moi, dit-il à voix basse. Ma femme » et vous, mes enfans, recevez ma dernière pensée, » ma dernière larme. »

« Il repoussa le soldat qui voulait lui bander les yeux; il attendit avec calme qu'on eût chargé les armes, puis il s'écria d'une voix forte:

» Soldats, sauvez le visage, visez au cœur. »

» Au même instant il tomba mort, et on trouva dans ses mains les portraits de la reine sa femme et de ses enfans.

» Ainsi périt à l'âge de quarante-huit ans, dit M. de Beauchamps, l'un des hommes dont la destinée fut la plus extraordinaire de ces temps. Sorti des dernières classes de la société, parvenu au rang suprême, il s'était élevé d'une manière d'autant plus surprenante, qu'on ne trouvait en lui, ni les grandes qualités, ni les grands vices qui semblent commander aux événemens. La fortune l'avait tellement aveuglé, qu'il ne vit pas les inévitables dangers dont la chute de Bonaparte et le rétablissement des Bourbons l'avaient environné, et qu'il ne sut tirer aucun parti des ressources que les circonstances lui offraient encore.

» Ayant bravé impunément des périls de tous les genres, et croyant d'ailleurs à la fatalité, il courut à la mort sans crainte et sans prévoyance. Il crut voir dans l'accueil que lui firent les Corses le prélude de celui qui l'attendait à Naples; il voulut tenter la fortune dans un pays où la couronne a si souvent appartenu à des héros aventuriers. »

« Quand on juge Murat sous l'impression douloureuse de sa mort, dit un autre biographe, on se sent disposé à lui pardonner ses fautes qui certainement furent graves, pour ne parler que de ses brillantes prouesses et de sa valeur héroïque. On a eu

tort de lui refuser la plupart des qualités de l'homme de guerre : il avait le coup-d'œil juste et prompt, saisissait à merveille l'ensemble d'un vaste plan d'opérations, et l'exécutait avec la rapidité de la foudre. Il ne faut pas oublier non plus que dans les guerres de géans, où des forces immenses se heurtaient sur une ligne fort étendue, les lieutenans de l'empereur devaient être considérés comme autant de généraux en chef; les corps qu'ils commandaient étaient de véritables armées, et les combats qu'ils livraient des batailles.

» Murat, plus heureux que ses collègues, fut toujours vainqueur dans ses rencontres avec l'ennemi ; il communiquait aux siens l'indomptable impétuosité qui le caractérisait et produisait des prodiges. S'il avait commis une faute, il en voyait sur-le-champ les conséquences même les plus éloignées, et, il la réparait avec une sagacité peu commune. Ardent au succès, il marchait de triomphe en triomphe avec une infatigable activité qui devançait souvent les ordres de l'empereur. Généreux avec le vaincu, il oubliait quelquefois les règles d'une sage prudence, en accordant des armistices où les intérêts du vainqueur étaient souvent compromis. Le défaut qui résumait en lui tous les autres, était la vanité, source de la mauvaise fortune.

« Remarquable par une haute taille et admirablement proportionnée, il portait fièrement la tête, et affectait des airs chevaleresques. Ami de la pompe et du faste des cérémonies brillantes, il aimait à parader sous des costumes étranges, qui fesaient ressortir toute la grace de ses traits. Il ajoutait à sa valeur, qui ne connut de rivale à aucune époque de notre histoire, un esprit de galanterie *moyen-âge*, qui en fesait le héros des belles dames de l'empire. Enfin, on lisait sur la lame de son sabre ces deux mots, résumé fidèle de son caractère :

L'HONNEUR ET LES DAMES.

Né sous le beau ciel du Midi, compagnon d'armes de Lannes, de Soult, de Bessières et de tous les généraux que nos contrées envoyèrent pour faire cortége au grand empereur, Murat nous apparait dans l'ombre du passé comme un paladin du temps de Charlemagne; nos descendans répèteront son nom avec enthousiasme et admiration, et peut-être un jour on gravera sur les tombeaux des guerriers de l'empire, tous sortis du peuple, ces paroles du poète Simonide : « Passant, va dire à Lacédémone que nous sommes morts ici pour obéir à ses lois ! »

Hyppolite VIVIER.

LA GITANA.

Au mois de mai 183...., une caravane de gitanos bivouaquait à l'entrée d'une de nos petites villes du Languedoc.

Vous savez tous ce que c'est que le gitano; le gitano, être anormale, qui tient de l'Arabe et de l'Espagnol pour la forme, de l'homme civilisé et du sauvage pour le fonds, et qui cependant n'est ni Espagnol, ni Arabe, ni sauvage, ni civilisé ; le gitano paria volontaire qui vit en dehors de nos cités et de nos mœurs, en dehors de nos religions et de nos lois. — Le gitano a son costume à lui, son langage à lui, sa croyance à lui, son commerce à lui; il s'habille, il parle, il croit, il trafique aujourd'hui comme il s'habillait, parlait, croyait et trafiquait quand il s'est greffé à l'arbre social. Le gitano est essentiellement stationnaire; le gitano de nos jours est le gitano du passé, le gitano de l'avenir; toujours fripon et fumeur, toujours cuivré et vêtu de velours, toujours tenant le milieu entre l'ours et le renard, entre l'usurier et le voleur des grandes routes. Quoique jaloux et vindicatif comme un andaloux, il est plus astucieux que méchant, plus près des bagnes que de l'échafaud.

Le gitano nait maquignon, vit maquignon, meurt maquignon. C'est son état par instinct et par habitude; il ne peut pas en avoir d'autre, il n'en connait pas d'autre. Faites-moi voir un gitano qui ne soit pas maquignon, et je veux vous montrer un homme qui ne sera pas égoïste.

Jamais le gitano ne couche ou ne mange dans un appartement : il y étoufferait. Enfant fidèle de la nature, il ne saurait abandonner le sein fécond de sa mère; il lui faut, à lui homme primitif, pour lit la mousse, la terre ou le roc; pour rideaux, les épaisses branches d'un hêtre ou d'un peuplier, et pour flambeaux, la lune et les étoiles. La perspective de sa chambre, c'est l'horizon. On croirait que ses larges poumons ne peuvent respirer que le grand air; le grand air avec ses ouragans, ses tonnerres et sa pluie; le grand air avec ses rosées, son froid et sa chaleur. Le gitano brave tout, il est habitué à tout. Il mange, il boit, il dort, il s'accouple; il rit, il chante, il grogne; il achète, il vend en plein air, toujours en plein air. Les intempéries, voilà ses émotions.... les orages, voilà ses spectacles.

Le soleil se levait à peine; la petite tribu, assise en rond au bord d'un fossé et sous les rameaux d'un grand arbre, était occupée à considérer la fumée noirâtre qui s'échappait d'une grosse marmite en fer, posée sur des tisons, dont un enfant de la troupe ranimait la flamme en l'excitant avec le vent de son bonnet.

La caravane se composait d'une douzaine d'hommes et de femmes, aux visages de maure, aux cheveux

de nègre, presque tous sales et déguenillés, étendus au soleil, accroupis à l'ombre, se grattant, jurant, fumant, grimaçant; puis de cinq ou six enfans, monstres bipèdes, dont quelques haillons couvraient à peine les dégoûtantes nudités, et de sept ou huit chevaux, mulets ou ânes, tous étiques ou poussifs, affamés ou moribonds, animaux impassibles et souffrans, enveloppés sous de vieilles couvertures de laine, qui dissimulaient assez mal les saillies proéminantes de leurs os et la rare maigreur de leur croupe.

Le chef de la caravane était un homme d'une quarantaine d'années.... vrai gitano, sur ma foi!... gitano type, gitano au long bonnet de laine rouge, à la petite veste descendant de quatre doigts seulement au-dessous de l'aisselle, aux larges pantalons de velours, aux sandales espagnoles dont les attaches bleues tournaient deux ou trois fois autour d'une jambe robuste, au gilet rouge et court avec des boutons de cuivre pendans en forme de grelots. Poétiquement parlant, il était superbe, le vieux gitano!.... Deux favoris longs, larges et touffus qui se joignaient sous son menton, entouraient sa mâle figure, couleur de bouquin relié en veau. Vous eussiez dit une belle tête d'Arabe encadrée dans la crinière de son coursier. Sa taille bien prise, quoique moyenne, annonçait la vigueur et la force; son front tanné était grand et bien ouvert; et ses yeux...... grand Dieu! quels yeux! deux yeux de tigre; que sais-je, moi?... pis que tout cela peut-être.... A travers les poils de ses épais sourcils, ils scintillaient, ils pétillaient comme deux charbons ardens sous une branche sèche. Leurs jets lumineux éblouissaient comme l'éclat d'une arme à feu au milieu de la nuit, comme un rayon du soleil en passant par la fente d'une porte. Son nom était Juan, sa patrie une caverne des Pyrénées.

— Allons, dit-il tout-à-coup, en jetant par la bouche et par le nez la fumée de son cigaretto, et en frappant le sol avec le manche de son long fouet de maquignon qu'il ne quittait jamais; allons, Catrina, vide la marmite... J'ai faim, moi... Déjeunons. Tant pis pour les absens.

En disant cela, Juan analysait d'un regard acéré l'expression que prendrait la physionomie de Catrina.

Catrina, quoique à peine âgée de dix-neuf ans, était la femme du gitano, peut-être sa maîtresse, peut-être sa concubine. N'importe.

Oh! c'était une gitana bien séduisante que Catrina! Elle était belle, d'une beauté que d'aucuns contesteront sans doute, mais qui me frappa: car je l'ai vue, moi, la jeune gitana; je l'ai connue.... Ah! si vous l'aviez aperçue avec sa taille de guêpe, avec ses grands yeux qui semblaient faits d'ivoire et d'ébène, avec ses dents plus blanches que le blanc de ses yeux, avec son pied d'Andalouse, avec son petit nez lutin; si vous aviez jeté un regard sur ses deux seins saillans et arrondis, cachés à peine sous un fichu rouge et bleu qui ne se croisait pas entièrement sur sa poitrine; si vous aviez étudié avec quel charme naturel se dessinaient toutes les formes de son corps; si vous aviez vu avez quelle gracieuse négligence un simple mouchoir était posé sur sa tête, oh! ou votre imagination est une glacière, ou vous auriez dit comme moi: Elle est bien belle la gitana.

Catrina se leva et se disposait à obéir aux ordres de Juan, quand les hommes de la troupe s'écrièrent en choeur: — Ah! le voici, Benturo. — Il a l'odorat fin, le renard! — Encore, encore un peu plus tard, et tu déjeunais avec la paille de nos mulets. — Mais tu as bon nez, chien de chasse! tu viens à temps.

Le nouveau venu, sans rien dire, prit sa place au cercle qu'avaient déja formé ses compagnons.

Benturo était le mieux vêtu de tous les gitanos. Il était habillé avec soin, avec élégance même. Ses pantalons, propres et extraordinairement amples au bas de la jambe, étreignaient dans le haut sa taille svelte et élancée et fesaient ressortir admirablement les contours de ses hanches. En examinant avec quel art quelques boucles de ses cheveux crépus s'échappaient de son bonnet rouge, on soupçonnait une coquette préméditation. Son port était majestueux, sa démarche fière et assurée, et on aurait pu deviner à son menton encore imberbe que Benturo n'avait pas plus de dix-huit ans.

Alors commença le déjeuner des gitanos. Vous auriez cru, en les voyant manger, assister à un repas de bêtes fauves enfermées dans une ménagerie. Mêmes cris de joie féroce, même voracité, mêmes grognemens.... Leurs dents se plantaient avec une avidité effrayante dans les lambeaux de viande à demi-crue que pressaient leurs sales mains....

Saisissant le moment où les gitanos satisfaisaient leur faim dévorante, Catrina et Benturo échangèrent un sourire accompagné d'un doux regard. Ils croyaient, les naïfs amans, que personne ne les comprenait; mais ce sourire et ce regard furent saisis au passage par Juan, qui étudiait avec soin tous les gestes des deux jeunes gens.... Et le vieux gitano frémit, et son sang bouillonna, et ses yeux flamboyèrent. C'est qu'il était jaloux, le vieux Juan; jaloux de sa Catrina, et il n'avait pas tort d'être jaloux: car voici ce qui s'était passé la veille.

Le soir, Juan était entré en ville pour acheter des vivres, pour marauder, ou pour une affaire de maquignonage. Quand il revint au bivouac, il était nuit; la lune seule, qui se montrait grande et rougeâtre sur les toits de la petite cité, éclairait le camp silencieux et champêtre des gitanos. — Juan demanda Catrina; nul ne savait où elle était allée. Soudain un soupçon horrible fit bondir le cœur du gitano dans sa robuste poitrine. — Depuis quelque temps, il s'était aperçu que sa femme et le jeune homme se jetaient parfois à la dérobée des signes d'intelligence. Leur nocturne disparition semblait consolider dans ce moment l'échafaudage de ses conjectures. L'occasion de tout éclaircir se présentait d'elle-même, et Juan était trop gitano pour la laisser échapper.

Par un instinct incroyable, il suivit une haie qui tenait au bivouac en s'éloignant de la ville. Il avait marché seulement deux cents pas, lorsqu'il entendit

derrière les broussailles un long soupir, un soupir d'amant, un soupir de volupté. Ce soupir retentit au fond du cœur de Juan comme les derniers coups de la dernière heure retentissent à l'ame du condamné. Le vieux gitano, écumant de jalousie, regarda en se haussant sur la pointe des pieds et, à la clarté de la lune, il vit de l'autre côté de la haie sa Catrina et Benturo qui échangeaient les plus tendres caresses. Oh! alors, s'ils s'étaient retournés, les deux amans, ils auraient pu distinguer deux yeux qui luisaient dans l'ombre comme deux yeux de chat; deux yeux dont l'éclat eût banni de leur ame toute pensée de volupté. — Le gitano était assez instruit, il ne voulut pas déranger l'amoureux tête-à-tête. Sans faire le moindre bruit, il rejoignit ses autres compagnons, et quand Benturo et Catrina revinrent, chacun par un chemin opposé, Juan ne leur fit aucune demande; ils n'aperçurent, sur sa figure ni dans ses discours, aucune marque de soupçon; aussi les deux amoureux se couchèrent et s'endormirent tranquilles, persuadés que le vieux gitano ne se doutait de rien.

Le lendemain au point du jour, quand tout le monde fut éveillé, Juan se montra plus gai que jamais, plus prévenant que jamais envers Catrina et Benturo. On aurait dit qu'il était heureux, le gitano; et il l'était en vérité .. Oui, il était heureux, car il avait médité pendant la nuit une vengeance affreuse, atroce, inouïe; une vengeance de gitano. Vous verrez.

— Benturo, dit Juan en posant amicalement la main sur l'épaule de son jeune rival; tu es mon ami, mon homme de confiance, tu es fort, tu as deux bonnes jambes, Benturo; je veux te charger d'un message important.... Pablo est à huit lieues d'ici; peux-tu aller lui dire que je l'attends la semaine prochaine à Béziers, et être de retour ce soir?

— Oui, maître.

— Mais ce soir au moins, ce soir avant onze heures; car à onze heures, je veux partir. Le commerce se fait mal ici.

— Avant onze heures, vous me reverrez.

— Eh bien! pars, mon ami, mon cher Benturo.

Et le jeune gitano s'éloignait en regardant Catrina.

Et le vieux laissa échapper un sourire, un sourire fait comme une épouvantable menace.

— Attends, Benturo, attends un moment... Tu as un bon ganibet (1), dit-on? Prête, prête-le-moi ton ganibet, j'en ai besoin..... Le mien est trop vieux, trop usé pour ce que j'en veux faire... Je te le rendrai ce soir; prête-le-moi.

Benturo sortit son long couteau et le donna à Juan; celui-ci l'examinait avec des yeux avides en s'écriant:

— Oh le beau ganibet! ganibet solide, sur mon honneur..... Merci, merci, Benturo.... En échange, prends ma gourde: elle est pleine d'un vin délicieux vin de Rivesaltes, vin de moine; tu verras... Tu verras comme il est bon mon vin; il te donnera des forces..... Ne l'épargne pas, bois-le tout, jusqu'à la dernière goutte... Je te le donne avec plaisir... Adieu, adieu, Benturo, bon voyage... Mais avant onze heures, entends-tu? avant onze heures.

— Benturo prit la gourde et partit. Le vieux gitano alors lança à Catrina un regard moitié riant, moitié féroce, un regard qui la fit frisonner.

. . . .

Dans la petite ville, dix heures venaient de sonner à l'horloge de la cathédrale. L'horizon était sans nuages, et la lune, pleine et brillante, projetait dans la campagne un éclat presque pareil à l'éclat du jour. Les feuilles des arbres bruissaient, doucement agitées par une brise légère et tempérée. Tout était calme autour des gitanos, tout était tranquille, silencieux... c'était une belle nuit du mois de mai.

— Allons, alerte! amis, dit Juan; il faut partir.... vite le bagage et en route!...

Les gitanos détachèrent aussitôt leurs compagnons quadrupèdes, se mirent en devoir d'arranger sur les plus robustes d'entre eux les ustensiles qui gisaient çà et là sur le sol.

Quand ce travail fut terminé: — Allons, avancez-vous, vous autres, dit Juan; Catrina restera avec moi; nous attendrons Benturo. — Vite en route.... il se fait tard.

Quelques instans après, on n'entendait plus dans le lointain que des voix d'hommes qui excitaient la marche de leurs montures, et l'on voyait étinceler sur l'horizon le feu de plusieurs cigarettos qui scintillaient comme des étoiles ambulantes.

Alors le vieux Juan se plaça debout devant la gitana, et, croisant ses bras sur son large estomac, il lui dit en la fixant de ses flamboyantes prunelles:

— Eh bien! Catrina..., nous sommes seuls maintenant, seuls au milieu de la nuit... Hier aussi tu étais seule avec un homme, et cet homme, ce n'était pas moi.... Ah! il sera bien différent le tête-à-tête aujourd'hui!...

Le gitano était effroyable à voir; aussi Catrina comprit tout.... Elle voulut fuir, mais Juan la saisit en étreignant son poignet avec sa main de fer.

— Tu veux m'échapper, à moi, à moi, enfant!... quelle idée!... Connais-tu ce ganibet?

Et Juan montrait à Catrina la luisante lame du couteau de Benturo, sur laquelle se réfléchissaient les pâles rayons de la lune.

— Ton amant dit qu'il est bon ce ganibet! Je veux l'essayer, moi...

— Oh! pitié, pitié! criait la gitana palpitante, se tordant, se crispant, se ployant pour s'arracher des doigts de son meurtrier. Pardon, pour cette fois, pardon! et puis tu me tueras, si j'y reviens.

— Non, c'est trop d'une fois.... Un baiser de Benturo vaut bien la mort!... Regarde donc son ganibet!

Et le gitano promenait le formidable couteau devant les yeux de la gitana, et la lune frappait sur la lame comme sur un miroir, et la gitana râlait d'effroi.

— Grace! grace!... dit-elle, et elle poussa des cris

(1) C'est ainsi que les gitanos, de même que les Catalans, appellent toutes sortes de couteaux, mais particulièrement un long couteau espagnol dont la lame est très pointue et le manche pointu aussi par le bas et garni de cuivre

aigus, éclatans, terribles... Puis tout-à-coup un seul, un seul cri, mais un cri étouffé, un cri plaintif, un cri gémissant, un cri de biche blessée à mort... puis, plus rien,... rien qu'un lugubre silence... Et la lame du ganibet ne brilla plus à la clarté de la lune. . . .

. . . .

Cependant Benturo ayant rempli le message que Juan lui avait confié, s'approchait du lieu où devaient l'attendre ses compagnons. Il s'étonnait de ce que ses jambes ne paraissaient pas avoir leur vigueur accoutumée. Sa démarche, ordinairement si assurée, était lente et peu solide. Parfois même des éblouissemens obscurcissaient sa vue, et alors il distinguait avec peine les arbres de la grande route.

Tout-à-coup, à cent pas environ du terme de son voyage, il ressentit dans l'intérieur de son corps, des tiraillemens épouvantables. Sa poitrine devint brûlante; ses entrailles semblaient se briser. Néanmoins il rassembla toutes ses forces, et parvint, non sans effort, à la place où la caravane campait dans la journée. Mais quel fut son étonnement, quand il n'aperçut ni hommes, ni femmes, ni chevaux, ni mulets!..... Le misérable, hors d'état de pousser plus loin, se laissa tomber désespéré sur la terre, et tout-à-coup il vit à ses côtés un corps immobile, allongé, roide; un cadavre baigné de sang....

Oh! jugez de l'horreur du jeune homme quand il reconnut sa Catrina, sa bien-aimée; l'œil fermé et la poitrine ouverte, ouverte avec la lame de son couteau encore enfoncé dans la plaie!... Alors, oh! alors, lui aussi comprit tout, le malheureux! et l'emprunt du ganibet, et le message, et la gourde, et ses souffrances. Il comprit quelle était la main qui avait versé ce sang noir qui inondait le sol, la main qui avait fait circuler le poison dans ses entrailles.

Le misérable Benturo, en proie aux plus cuisantes douleurs, cherchait à ranimer les restes de sa maîtresse. Il s'était traîné jusqu'à elle, et là, se vautrant comme un serpent sur son corps encore chaud et sanglant, il l'appelait, il la remuait.... Soudain il entendit derrière lui un léger frémissement; il espéra...: c'était du secours sans doute. Il fit un effort pour se retourner, et il aperçut, adossé à un arbre, la figure hideuse du vieux gitano qui ricanait d'un rire horrible, d'un rire de hyène, à deux pas de sa proie.

— Ah! tu es exact, onze heures sonnent... Bravo, Benturo, tu es un excellent messager, sur ma foi.... bravo! Que me dis-tu de Pablo?... Tu peux reprendre ton ganibet maintenant, je n'en ai plus besoin... Il est d'un bon acier ton ganibet, bien trempé, bien affilé.... Merci, merci, Benturo.... Je t'ai promis de te le rendre ce soir: il est là, prends-le.

Et la gitana était étendue morte sur la terre, et le jeune gitano se roulait, se débattait, hurlant, rugissant, à côté du cadavre de la gitana; et le vieux gitano ricanait toujours.

— Et mon vin, Benturo?.... tu ne me dis rien de mon vin. N'est-ce pas qu'il est bon?... La gourde est vide. Ah! tu l'as tarie, buveur.... Mais sois tranquille, il n'est pas capiteux, mon vin de Rivesaltes! non, ce n'est pas à la tête qu'il porte.... Il a du feu pourtant, n'est-ce pas?...

Et la gitana était étendue morte sur la terre, et le jeune gitano se roulait, se débattait, hurlant, rugissant, à côté du cadavre de la gitana; et le vieux gitano ricanait toujours.

Eugène Cabanel.

UNE CHASSE A L'OURS,

DANS LES PYRÉNÉES.

C'était dans le mois de juillet. La plus belle nuit d'été déroulait son voile diaphane et légèrement ombré au-dessus de la longue chaîne des Pyrénées. Les étoiles, brillantes comme des saphirs, scintillaient innombrables sous la voûte des cieux, et leur capricieuse lumière, inondant l'espace vague et monotone des airs, se reposait sur les sommets les plus élevés des montagnes et en dessinait les contours variés par des lignes sèches et durement tranchées. La nature entière était plongée dans un calme délicieux et solennel. A cette heure de mystère qui précède les premières clartés de l'aurore, nul bruit n'avait osé troubler encore le majestueux sommeil du génie de ces monts. La rosée qui tombait humide sur le gazon, la brise espagnole qui bruissait dans la feuille du chêne, et le silence, se disputaient seulement alors la vallée *du Thou* qui dormait insoucieuse à l'ombre de ces antiques forêts. Cependant, en ce moment, on disposait, dans son sein, tous les apprêts bruyans d'une fête qui allait réveiller étrangement les échos sauvages de ces lieux.

A l'extrémité de la vallée *du Thou*, dans la direction de la frontière espagnole, s'élève *Kagire*, la montagne féerique d'Aspect et de Saint-Béat, avec sa tête aérienne, ses bois de sapin, ses pelouses ondoyantes, ses ours et ses sources *gigantesques* qui naissent, murmurent, grondent et roulent en torrens le long et sur les versans de ses flancs larges, déployés en nappes de verdure et accidentés par de riantes perspectives. A ses pieds, envahis par quelques habitations, se préparait, sous les cabanes des pâtres, un de ces spectacles rares mais dont le souvenir fait long-

temps impression sur les cœurs des véritables chasseurs. La veille de la nuit, une troupe joyeuse, armée jusqu'aux dents, s'était rendue sous ces chaumières pour donner le lendemain la chasse à l'ours le plus formidable de tous ceux qui eussent jamais habité ces quartiers. Son nom seul inspirait l'effroi dans tous les environs; aussi l'appelait-on l'ours *Brigand*. On avait vu sa taille énorme; son audace était connue par ses ravages inouis sur les animaux, dans les *bordes*; sur les hommes, dans les villages, depuis Saint-Béat jusqu'à la Bellongue. C'était donc une gloire insigne d'abattre le *Brigand;* c'était, pour les populations de ces contrées, un service de reconnaissance éternelle. Les veneurs savaient tout cela. Aussi, déja chacun apprêtait-il avec soin son arme, nettoyait son fusil ou sa carabine, disposait ses chevrotines, garnissait sa gourde ou son carnier, et suspendait à son cou et sous ses bras l'indispensable gibecière. Chacun se promettait bonne fortune.

Le jour ne commençait pas à poindre encore; néanmoins l'heure de l'affût était arrivée. Le cor a sonné la fanfare du départ; ses sons, prolongés par les mille échos des montagnes, ont à peine retenti dans la vallée, qu'à ce signal de convention, M. de Longpré, chef de la louveterie, se trouve environné sur un plateau de *Kagire*, de tous ses gens, attentifs et exacts à prendre ses ordres. C'était un spectacle digne d'arrêter l'attention la moins curieuse, que de voir, à cette heure de la nuit, dans un coin retiré des Pyrénées, cette assemblée matinale d'étrangers, de chasseurs et de chiens, venus de diverses localités pour assister au meurtre d'un animal féroce et peut-être à la mort de plusieurs d'entre eux. Néanmoins une joie indicible se traduit par tous les actes de ces êtres qui se pressent autour de M. de Longpré. Les chasseurs tressaillent à l'idée du danger qu'ils vont affronter. Le boule-dogue, le chien-loup, le mâtin, le gros chien des Pyrénées, en un mot, tous les individus de la meute bondissent d'avance, s'agitent en tout sens, flairent déja la bête, et, par leurs mouvemens vifs, lents ou rapides, témoignent à leur manière qu'ils partagent aussi avec leurs maîtres les ardeurs et les plaisirs de la chasse. Mais le mot d'ordre et le signe de ralliement font cesser toute cette impatience. On se forme promptement en section, et chaque section avec son guide se dirige, par des sentiers différens, vers le poste qui lui est destiné.

Le chef de la louveterie, M. de Longpré, en veneur qui connaît son monde et son métier, avait choisi pour lui et pour ses deux compagnons, Pierre Biros et Jean Dubois qu'il avait su distinguer du milieu de la troupe, l'endroit le plus dangereux de la chasse. Ils étaient dignes tous les trois de faire ainsi plus ample connaissance, en mettant en commun, dans cette circonstance, leurs différentes qualités en venerie. M. de Longpré, dans cette trilogie humaine, jouait le plus beau rôle. Homme maigre et sec, mais d'une taille haute et nerveuse; au teint hâlé, à la figure osseuse, il avait encore toute la verdeur du jeune âge, malgré ses cheveux gris et ses soixante années. Elevé pour ses hauts faits dans l'art de courre la bête fauve, à la charge de grand veneur, à une époque où la chasse était le partage exclusif des grands seigneurs, il en avait toutes les qualités physiques et morales. Intrépide à la marche, il possédait un jarret flexible, visait bien son but, avait l'œil fin et connaissait son *Phœbus* dans la stricte et classique application des termes. Il ne faut point s'étonner qu'avec un talent si précis, un nom nobiliaire, des souvenirs du vieux régime, M. de Longpré, quoique pauvre et ruiné depuis la révolution, n'eût quelque peu de cette morgue dédaigneuse si commune à ceux de son espèce, et qui lui donnait un air raide, un commandement bref, impérieux et une parole incisive: des bourgeois de nos jours en ont souvent à moins de titres. Aussi, M. Jacques de Longpré était-il et sera toujours, en dépit des jaloux, le type des chasseurs passés, présens et futurs. Ne lui faites donc point une gloire exclusive d'avoir su deviner pour ses tenans d'armes, dans la chasse de l'ours, les deux meilleurs braconniers des Pyrénées. Ce choix était chez lui un instinct infaillible de sa nature et de son organisation professionnelle.

En effet, Pierre Biros réunissait à son tour toutes les qualités d'un audacieux *vénéour*. Enfant des Pyrénées, il pouvait provoquer, par ses formes athlétiques, la force de ses muscles et l'audace de ses traits, le choix du grand veneur. N'eût-il que sa grande renommée de *tueur de loups*, M. de Longpré pouvait avoir sa conscience de chasseur tranquille sur le compte de son assesseur ès-turies. Au reste, Biros, depuis son enfance, s'était familiarisé par vocation avec toutes les bêtes féroces de ces contrées, et nul ne le lui disputait dans ce genre, si ce n'est Jean Dubois, l'ami de la famille et le fidèle compagnon de ses dangereux exploits. Mais ce jour qui allait resserrer plus étroitement leur renommée de chasseurs intrépides, devait faire briller d'un éclat plus vif encore le génie des trois héros de la journée de l'ours.

Tandis que le reste de la troupe allait prendre ses postes vers différens quartiers de la montagne, M. de Longpré, Biros et Dubois, suivant la direction nord-est, grimpaient aussi, silencieux, des chemins pierreux; traversaient des bois touffus, des halliers, des clairières; gravissaient des rochers à pic; franchissaient des ravins profonds; suivaient mille détours formés en labyrinthe dans les forêts, avec une connaissance admirable des localités. Cependant, arrivés dans un pli de la montagne, à un de ces angles tracés par les anfractuosités d'une roche énorme, nos chasseurs arrêtèrent tout-à-coup leur marche ascendante, incertain lequel des deux sentiers, de celui de droite ou de gauche, ils devaient prendre. Dans cette hésitation du grand veneur:

— Par ici, M. de Longpré, s'écria Jean Biros avec l'accent d'un chasseur inspiré et qui sentait déja sa bête

— Où veux-tu nous conduire, maraud, par ce boyau de chemin?

— A la retraite de *Brigand*.

— Ne sais-tu point que jamais patte d'ours n'a pu chercher à se poser sur ce roc aride, et que pour un chasseur en affût il n'est pas aisé de choisir son poste sur un plateau de trois pieds carrés.

— Je sais ce que je dis, M. le grand louvetier, répartit Biros, suivez-moi seulement. Et là-dessus, sans donner à l'interlocuteur le temps d'établir une discussion, Dubois, Biros et ses chiens gravissent le rocher dans la direction indiquée : force fut donc à M. de Longpré de les imiter.

Au bout de quelques minutes d'escalade, sur la pente d'une roche à pic, nos trois chasseurs se trouvèrent, non sans s'être aidés d'abord des pieds, des mains et des genoux, sur une esplanade qui dominait toute la partie orientale de *Kagire*. L'horizon se colorait alors des premières clartés du jour naissant; le ciel se déroulait pur et sans nuage au-dessus de leurs têtes, les sommets les plus élevés des Pyrénées se couronnaient d'une blanche lumière, tandis que leurs bases plongeaient dans l'ombre : un beau jour de chasse s'annonçait sous les plus rians auspices. M. de Longpré admirait en extase ce réveil sublime de la nature, pendant que ses deux compagnons, habitués à des scènes semblables, rôdaient çà et là pour faire la reconnaissance des lieux et prendre position. Après une inspection des plus minutieuses des localités, Biros et Dubois étaient revenus auprès de M. de Longpré qu'ils tirèrent ainsi de sa longue contemplation matinale :

— Courage! M. le grand veneur, dit Biros avec l'assurance d'un chasseur exercé dans son métier : la retraite de l'ours n'est pas loin, voici l'heure de son petit lever, il ne sera pas long-temps à venir nous présenter le salut du matin : attendez-vous bientôt à sa visite.

— Qui peut te donner ainsi cet air de conviction? répliqua M. de Longpré un peu étourdi de cette prophétie.

— Que dites-vous, M. de Longpré ? parbleu c'est pas malin; c'est moi, Pierre Biros : ce sont mes yeux, ces branches cassées de noisetiers, ces empreintes laissées sur ce terrain humide, ce sentier qui se perd dans une solitude de rochers et au milieu de l'épais fourré du bois; c'est *Pillard* lui-même, mon chien fidèle, qui flaire le sol, s'avance, s'arrête, recule épouvanté; ce sont, enfin, à tels signes, tous infaillibles pour moi, que j'ose vous assurer que nous ne sommes point à cinquante pas de la caverne du *Brigand*.

— A ce compte, répartit M. de Longpré, quelque peu déconcerté, fesons bonne contenance, préparons nos armes à feu, appelons nos gens pour la curée et que le cor les réunisse au plus tôt autour de nous, car je tiens déja la bête pour morte.

— Patience, M. le louvetier! dit avec sang-froid *le tueur de loups*; chez nous, gens de la montagne, on va moins vite en besogne et les choses n'en marchent que mieux. Ainsi, laissez-là votre cor muet et surtout point de bruit; l'ours a l'œil bon, l'odorat excellent et l'oreille meilleure encore : avec vos moyens de précaution on courrait risque de ne point voir son museau d'aujourd'hui, et j'en serais fâché. Au reste, l'heure de sa visite n'est pas encore sonnée, nous en serons avertis à temps, déjeûnons d'abord à notre aise. Appelant alors son chien : *Pillard*, dit-il, en arrêt; à nous bonne garde!

Tandis que *Pillard* s'éloignait à cet ordre et s'accroupissait modestement sur ses pattes à la distance de cinquante pas, la tête vive, alerte et fixée en sentinelle dans la direction de la forêt, nos trois joyeux convives s'asseyaient sur le gazon en face de la gourde, d'un gâteau et d'un pâté, cherchant ainsi de leur côté à raviver leurs forces engourdies par la fraîcheur de la nuit.

— Ma foi, vive un repas servi sur le sommet des Pyrénées, à quatre heures du matin! s'écria M. de Longpré, dans un moment d'enthousiasme gastronomique. Je le jure par mes quarante ans de service dans la vénerie, jamais je ne me suis senti en meilleur appétit; ce pâté, à lui seul, vaut tous nos déjeûners de Versailles.

— C'est que Versailles ne vaut pas Kagire. Tenez, M. de Longpré, ne me parlez point de vos chasses dans la plaine et dont tous les frais se font aux dépens de vos chiens et de vos chevaux; ni de vos cerfs dix-cors que le moindre lévrier force à devenir votre proie, ni moins encore de vos chasses royales; tout cela, voyez-vous, n'est que jeu de courtisans.

— Tu fais fi de nos chasses royales, morbleu! répondit le grand veneur dont la susceptibilité venait de recevoir la plus cruelle blessure. Sais-tu bien, Biros, ce que c'est qu'une chasse royale ? Tes yeux, bien sûr, n'en ont jamais vu. Une chasse royale! mais c'est le triomphe du chasseur habile; c'est l'adresse, la force et la ruse du veneur, connues, appréciées et hautement proclamées; c'est le rendez-vous sublime de toutes les nobles capacités des *Phœbus* modernes; c'est, enfin, le délire du bonheur, la gloire de la renommée, les délices du corps et le paradis de l'ame sur la terre.

En prononçant ces derniers mots, M. de Longpré, dont l'enthousiasme absorbait tous les sens, s'était levé machinalement, tenant d'une main sa carabine et de l'autre semblant indiquer un gîte de chevreuil. Mais redevenant plus calme, insensiblement il avait pris sa première position sur la pelouse; alors poursuivant avec sang-froid son idée, il interpelle ainsi son adversaire sur un ton imposant de dignité :

— Biros, as-tu étudié et médité comme moi l'ouvrage *des déduits de la chasse des bestes sauvaiges et des oyseaux de proie* du grand Gaston de Foix ?

— Je ne sais point lire.

— Mais tu as vu certainement le cerf dans de *hautes erres* ou le daim relancé dans les forêts de Saint-Germain ?

— Je ne connais que mes montagnes.

— Quoi! tu n'aurais donc jamais assisté à la *desconfiture* du cerf, quand il est pris et lorsque *le vénéour l'escorche et le desfet et fait la cuyrée ?*

— Moins encore, M. le grand veneur : de toutes



UNE CHASSE A L'OURS.

vos bêtes fauves je n'eus oncques aucun souci, et ne voudrais même vendre à leur prix mon plaisir et ma liberté de braconnier des montagnes.

— A ce compte, répartit froidement M. de Longpré, je redeviens muet devant toi.

Il s'établit alors entre eux un moment de silence grave, profond, qui n'était interrompu que par l'air d'une *bourrée* pyrénéenne que fredonnait l'insoucieux Dubois, en sifflant du bout de ses lèvres, et par les aboiemens sourds de *Pillard* qui portait avec inquiétude son nez au vent. Le soleil brillait déja sur l'horizon, que cette scène de mutisme se prolongeait encore, lorsque Biros, attentif à tous les mouvemens de son chien, se leva brusquement et s'adressant amicalement à M. de Longpré :

— Et vous, M. le grand veneur, avez-vous jamais vu l'ours ? dans tous les cas, voici le moment de faire avec lui plus intime connaissance.

A ces mots, Biros, plus prompt qu'un éclair, s'arme de son fusil, Dubois de sa carabine et de son stylet, M. de Longpré d'une espingole et de son couteau de chasse et *Pillard*, qui avait fait un bond d'une toise, se dirige vers la forêt. Nos trois chasseurs étaient ainsi en attente, lorsque le *tueur des loups*, s'adressant à demi-voix à ses deux compagnons, leur transmit, sans doute, à l'oreille, le mot d'ordre du combat, puisqu'à l'instant chacun prit sa position à la distance de trente pas, formant un triangle dont l'ouverture, qui embrassait l'entrée du bois, était occupée par le chien en arrêt. L'instant de l'attaque ne pouvait point tarder d'arriver.

En effet, ainsi que l'avait annoncé Biros, infaillible dans ses prévisions, l'ours ne se fit point attendre long-temps; car on le vit aussitôt déboucher par le sentier de la forêt qui, en cet endroit, se courbe en pente et trace un passage défendu par d'énormes rochers blancs, et couverts de mousse. Il était donc facile aux assaillans de contempler à leur aise les mouvemens singuliers de leur ennemi qui, du sommet de son poste, les dominait de la hauteur d'environ quarante pieds. Alors, à la distance de deux balles, il parut s'arrêter immobile, la tête abaissée et comme inclinant sous sa lourde masse. Néanmoins il continua sa marche et s'avança sans crainte et sans défiance. D'ailleurs sa taille haute, sa forte structure et la couleur brune de sa robe, n'annonçaient-elles point d'avance un adversaire d'une espèce à se défendre hardiment? C'est aussi ce qu'avaient compris nos trois chasseurs. Ils se laissèrent donc approcher le plus près possible.

Lorsqu'on put le mesurer des yeux et qu'il fut facile de le cerner de toutes parts en lui coupant sa retraite, Biros lance aussitôt *Pillard* qu'on retenait, à dessein, dans son impatience à engager le combat ; il se jette d'un seul bond sur *Brigand* qui, à cette attaque subite, s'arrête de nouveau et fait entendre un grognement sourd, mêlé d'un affreux cliquetis de dents, signal d'une lutte sanglante. Alors commence un assaut en forme et selon les règles de la stratégie. Tantôt le chien entoure son ennemi, le presse sur un terrain étroit afin de le prendre à l'improviste par l'un de ses côtés ; tantôt, cherchant à saisir la bête féroce sur ses flancs, il la fait tournoyer en sens divers et selon ses moyens de défense. D'abord, il semble fuir, lorsque tout-à-coup il s'élance avec plus d'énergie. Mais, dans un de ses faux mouvemens, *Pillard*, mettant à profit les évolutions lentes de l'ours, s'attache à son cou avec férocité. La fureur et la rage deviennent alors égales de part et d'autre ; mais la force et la résistance sont toutes au pouvoir de l'animal sauvage. En vain le sang coule sous la dent aiguë de *Pillard;* il doit renoncer à une victoire impossible et céder, victime encore lui-même de son courage. Car, s'affaissant tout-à-coup sous son propre poids et ne pouvant rester cramponné sur le membre qu'il torture, le chien tombe, épuisé de fatigue, sous la griffe de l'ours qui, d'un seul mouvement, l'a jeté en lambeaux, à une distance infinie.

Ce fut à ce moment que M. de Longpré, qui se trouvait le plus voisin de la scène de ce drame, voyant que l'ours, débarrassé d'un premier adversaire, se précipitait furieux sur lui, le vise d'une main tremblante et lui jette toute la charge de son espingole sur le dos. Le bruit de l'explosion, les atteintes des projectiles servirent un instant à étourdir l'animal. Mais, soit que les chevrotines n'eussent effleuré qu'une peau difficile à percer, soit que le coup eût, par précipitation, porté à faux, il s'élançait plus menaçant sur M. de Longpré, le museau au vent, les poils hérissés et les dents s'entrechoquant avec un bruit effroyable. Il allait l'atteindre lorsque celui-ci, battant en retraite, se laisse choir sur le penchant d'un ravin profond et tombe meurtri sur les rochers qui en tapissaient les bords. Malgré cet accident, le grand veneur n'aurait pas échappé aux ongles de l'ours, si Dubois, que le péril imminent de son compagnon venait de rapprocher de plus près, n'eût fait retentir aux oreilles du terrible animal un de ces sifflets aigus qui réveillent les échos des montagnes à des distances démesurées. A ce bruit magique, l'ours se lève instantanément sur ses pieds de derrière et, debout, se présente ainsi, comme un brave, à un combat singulier, lorsque deux coups de feu, dirigés simultanément par Biros et Dubois, partent en même temps et frappent l'animal au thorax, sans pourtant l'abattre. Car il se porte alors avec rage sur ses ennemis, comme s'il n'eût reçu aucune blessure, et c'en était fait des deux amis, quand Biros, ne consultant plus que son courage, se précipite sur *Brigand*, en s'écriant : *A nous, Dubois!*

A ces mots, l'homme et la bête commencent à se saisir corps à corps. La tête de Biros appuie fortement sous le cou de l'ours ; ses bras embrassent sa rotondité, tandis que l'animal avec ses deux larges pattes presse sur ses épaules le corps de son adversaire et cherche à insérer ses ongles tranchantes dans sa chair. Vains efforts ! car l'Hercule des Pyrénées rendait inflexibles tous les membres de *Brigand.* La force seule les retenait immobiles et collés l'un contre l'autre. C'était à étouffer sous leur pression athlétique. Cependant la fin de la lutte allait devenir meurtrière. Mais Dubois qui jusqu'alors était resté simple spectateur, voyant le combat sérieusement engagé, entoure avec précaution l'ours, l'aborde par derrière, et, armé de son stylet qu'il appuie à côté de l'épine dorsale, le lui plonge ainsi dans le cœur. Alors les forces l'abandonnent, le sang ruisselle, ses membres se roidissent, et renversé avec violence par Biros qui sentait déjà son triomphe, il tombe avec fracas sur le sol qu'il fait trembler sous sa lourde masse.

L'ennemi expirait, lorsque le reste de la troupe, au nombre de plus de vingt chasseurs, attirés par le bruit des armes, arrive de tous les côtés de la montagne sur le lieu sanglant de la scène. Ce fut au milieu des aboiemens de la meute qui se jetait sur l'animal terrassé et des cris d'amiration des braconniers, qu'on releva M. de Longpré, que la crainte, plus que sa chute, avait mis dans un état déplorable. Biros et Dubois reçurent de la part de leurs amis les félicitations d'usage, et toute la troupe joyeuse emporta en triomphe l'animal à la vallée. La mort de l'ours *Brigand* répandit une joie générale dans l'esprit des populations voisines de *Kagire;* elle fait encore époque aujourd'hui dans le souvenir de tous les habitans des Pyrénées. Ceci se passait en 1819.

H. Castillon (d'Aspect).



PAQUITA,

SOUVENIR DES PYRÉNÉES.

Connaissez-vous la vallée d'Aran, d'où sort la Garonne, et qui se prolonge pendant plusieurs lieues derrière Saint-Béat, entre les cimes les plus hautes des Pyrénées ? Il y fesait bien chaud un jour de septembre 182... Je le sais, moi, car ce jour-là, je la parcourais à pied avec un de mes amis. Le soleil était insupportable. Les serpens recourbaient leurs anneaux sur les pierres embrasées. Rien ne troublait la morne solitude de la vallée, rien que quelques villageois assis comme des nids d'aigles, au plus haut des rochers; le bruit léger de la Garonne que nous entendions sans la voir, et cinq ou six paysans espagnols qui se reposaient à l'ombre d'un arbre et qui se moquèrent de nous en nous voyant passer. On n'apercevait dans la campagne la trace d'aucune habitation.

Nous avions dépassé la petite ville de Lez, où sont des eaux minérales, et dont on aperçoit à peine les toits à gauche du chemin. Nous avancions sans guide dans cette contrée hospitalière. Des nuages de plomb descendirent lentement le long des hauteurs; des coups de tonnerre retentirent dans les montagnes, comme une artillerie lointaine; enfin, l'air, de plus en plus étouffant, annonçait l'approche d'un violent orage, quand nous arrivâmes à Bososte, où nous avions dessein de nous arrêter.

Ce bourg est à peine à deux lieues de la frontière : il a des rapports continuels avec Saint-Béat et Bagnères-de-Luchon; il est séparé de la Catalogne et de l'Aragon par de hautes montagnes couvertes de neige; car la vallée où il est situé appartient tout entière au versant français des Pyrénées, et cependant il y a dans cette nationalité espagnole quelque chose de si opiniâtre, que le costume, la langue et les mœurs, tout change à vue d'œil, quand on a franchi le point indivisible qui sépare les deux peuples. La différence est déja sensible à Bososte; ce lieu porte un aspect étranger qui nous frappa Il était midi. Un repos absolu y régnait : les rues étroites et irrégulières étaient désertes; seulement quelques femmes, à demi-couchées sur le seuil de leurs portes, peignaient leurs longs cheveux bruns. Les maisons silencieuses avec leurs petites fenêtres fermées avec soin, avaient cet air de mystère qui excite l'imagination. On pressentait la terre du repos, de l'amour, de la jalousie, la terre des siestes, des sérénades et des coups de poignard. Au milieu des feux dévorans qui pleuvaient du ciel, nous aurions pu nous croire en Andalousie.

Le premier objet qui frappa mes regards, quand je fus entré dans la grande salle de l'auberge ou *posada* qui nous avait été indiquée, fut une grande et belle fille, à genoux par terre, et employée à je ne sais plus quel travail de ménage. Elle se leva en nous entendant, et appela son père. Celui-ci parut; nous demandâmes des rafraîchissemens : on ne put nous servir que d'excellent vin d'Espagne qui sentait encore l'outre de peau de bouc où il avait été transporté.

Augustin, c'était le nom de notre hôte, était un Catalan magnifique. Il avait dans les traits, le port et la démarche, toute la gravité fière de sa nation. Sa taille était aussi haute que forte; il portait le bonnet et la ceinture de laine rouge, une veste et une culotte de velours bleu, des bas blancs qui dessinaient une jambe vigoureuse, et des sandales blanches que bordait un ruban bleu fané; son pas lent et solennel ébranlait le plancher. La franche rondeur de ses manières, le ton impérieux de sa voix quand il commandait, et surtout le sourire de bonhomie qui animait par momens son visage calme, tout annonçait dans cet homme une espèce de patriarche révéré dans sa maison, quoiqu'il parût à peine avoir dépassé cinquante ans. Il se tint familièrement debout auprès de nous, et parut nous considérer avec plaisir, pendant que nous essaions de tremper dans son vin quelques mouillettes de pain dur pour nous désaltérer.

Sa fille Paquita pouvait avoir une vingtaine d'années. Elle avait des formes superbes et fortement développées; de grands yeux bien ardens, de longs cheveux bien noirs, une figure d'une admirable régularité, un teint légèrement bronzé, un sein large et arrondi, et les plus beaux bras du monde, qui se mouvaient avec une grace infinie. Elle allait et venait en silence dans la salle où nous étions, occupée de mille petits soins. Je ne me lassais pas de l'admirer, soit qu'elle lançât sur nous en passant un de ces regards vifs et rapides qui étincelaient sous ses longues paupières, soit qu'en essuyant la longue table de bois ou en remettant à leur place les ustensiles épars du foyer, elle nous montrât par intervalles et comme à la dérobée, le profil harmonieux de son visage ou les beaux contours de son corps. Chacune de ses attitudes révélait une puissance et un bonheur de formes qui auraient fait envie à un statuaire.

— Eh bien, jeunes gens! nous dit Augustin d'un ton amical et dans un mauvais jargon qui tenait à-la-fois de l'espagnol et du patois des frontières françaises, comment trouvez-vous ce vin-là?

Mon compagnon répondait pour moi, car j'étais trop occupé de la belle catalane. Tout ce que je sais de

cette réponse, c'est qu'elle fut assez flatteuse pour décider notre hôte à s'asseoir gaiement à côté de nous et à demander un verre à sa fille. Je me rappelai en souriant ces aubergistes sans façon qu'on ne trouve plus qu'en Espagne, et qui venaient autrefois, en France même, aider les voyageurs à épuiser le vin de leur cave. Je fis de mon mieux à Augustin les honneurs de notre bouteille.

Je fis plus. Je portais dans mes courses à pied une petite gourde pleine d'eau-de-vie; je lui en offris, il accepta. Notre cordialité l'ayant mis de bonne humeur, il se mit à causer et à rire haut avec nous. Il nous conta les histoires de la vallée, et s'offrit à nous donner ses propres fils pour nous servir de guides dans les montagnes.

Cependant, le jour devenait de plus en plus sombre et des éclairs multipliés traversaient le ciel. En peu de momens la grande salle de l'auberge fut remplie d'étrangers : des colporteurs espagnols enveloppés de leur manteau pittoresque; des montagnards français qui revenaient de Viele à Saint-Béat, et que la crainte de l'orage avait contraints de s'arrêter. Chaque nouveau venu annonçait en entrant que la tempête serait terrible. Nous nous levâmes. L'hôtesse et ses deux filles s'empressaient de servir tout le monde; les Espagnols se promenaient dans la salle ou venaient serrer les larges mains d'Augustin; les Français causaient entre eux appuyés sur leurs bâtons; les uns et les autres jetaient de temps en temps un coup d'œil sur les nuages qui s'abattaient pesamment comme une volée d'oiseaux gigantesques.

L'orage éclata avec une violence effrayante. Un coup de vent ouvrit à l'improviste toutes les fenêtres de la maison; la pluie et la grêle le suivirent de près et inondèrent toute la salle. Les femmes se jetèrent sur les croisées en poussant de grands cris : toutes furent fermées avec rapidité jusqu'aux volets. Nous eûmes grand peine à disputer la nôtre, que l'on voulait fermer aussi; mais nous finîmes par l'emporter, et nous pûmes enfin examiner à notre aise la grande et horrible scène qui se passait au dehors.

Jamais je n'avais vu un bouleversement pareil. La pluie tombait si épaisse, qu'elle nous cachait tout l'horizon; si forte, qu'elle courbait les arbres jusqu'à terre. De temps en temps, un vent impétueux tourbillonnait dans l'air, poussant la grêle dans tous les sens, emportant au loin les branches brisées et dépouillées de leurs feuilles. La Garonne, qui n'est qu'un torrent à Bososte, mugissait déja, tant elle avait été rapidement gonflée par le déluge qui tombait des nues. Le tonnerre tournait le long des pics et s'engouffrait avec d'horribles hurlemens dans les cavités des montagnes.

Autour de nous, le jour n'entrait que par l'ouverture que nous avions conservée dans cette salle immense, pleine d'étrangers. C'était un tableau digne des plus grands peintres, que cette foule muette, bizarrement groupée, à demi-cachée dans les ténèbres, surtout quand un éclair éblouissant passait sur ces figures fortes et brunies qui semblaient alors briller d'un reflet surnaturel. Au milieu du silence des hommes, s'élevait la voix de Paquita, de sa sœur, qui invoquaient Marie et tous les saints. Ces cris se mêlaient au sifflement du vent et de la grêle.

Un prêtre parut alors dans l'auberge : c'était le curé du lieu. Ses larges vêtemens et son long chapeau dégouttaient de pluie. Il frappa sur le plancher avec son bâton; et, après quelques mots que nous n'entendîmes pas, Augustin le suivit avec tous les Espagnols dans une chambre voisine. Peu d'instans plus tard, le bruit des verres et des éclats de rire nous annonça que le bon pasteur se consolait gaîment avec ses paroissiens de la destruction qui menaçait les récoltes. C'était pour remplir ce digne ministère qu'il était ainsi accouru au milieu de l'orage: il faut avouer que nos prêtres français entendent un peu mieux la dignité de leur caractère et la grandeur de leurs devoirs.

Nous étions demeurés près de notre fenêtre, les yeux fixés sur le dehors. Peu à peu, la violence de l'orage diminua, les plus hauts sommets des pics commencèrent à se dessiner vaguement au milieu des nuages noirs qui enveloppaient la vallée. La pluie tombait toujours, mais elle était moins pressée et moins tumultueuse; elle cachait moins les objets. Tout-à-coup, une forme humaine passa à quelques pieds au dessous de nous, au travers du jardin de l'auberge, et se perdit dans l'épais brouillard. J'entendis près de moi un soupir qui me fit tressaillir, et tournant la tête, j'aperçus Paquita qui s'éloignait à pas lents et furtifs, avec une affectation d'indifférence qui trahissait son émotion. Je laissai échapper un sourire qui ne signifiait pas grand'chose, mais qu'elle trouva sans doute fort expressif, car elle rougit jusqu'au blanc des yeux, et posa un doigt sur ses lèvres avec un air suppliant qui m'amusa beaucoup.

Le soir arrivait. Il n'était plus question de poursuivre notre voyage, car il continuait à faire un temps affreux. La plupart des montagnards qui étaient venus chercher dans l'auberge un refuge momentané, déclarèrent aussi qu'ils y passeraient la nuit. Augustin paraissait en même temps satisfait et embarrassé. Il prit enfin sur lui de nous déclarer que, peu habitué à recevoir chez lui tant de monde, il n'avait pas assez de lits dans sa maison, et que si nous voulions y rester, il fallait nous résoudre à coucher deux à deux. Cette proposition fut acceptée. Nous passâmes la soirée autour du foyer, avec le curé et la famille de l'hôte. La conversation fut intéressante, quoique nous ne pussions comprendre qu'imparfaitement ce qu'on disait : on parla guerre, amour, religion, contrebande; les uns racontaient quelque nouvel exploit des révoltés de la vallée voisine; les autres, quelque bon tour d'un berger espagnol à une jeune fille des frontières. Paquita nous raconta deux ou trois légendes fort merveilleuses sur la montagne maudite et la petite chapelle de Saint-Antoine; et le plus jeune des enfans d'Augustin, beau garçon d'environ quinze ans, remarquable par sa vivacité, l'agilité de ses membres, l'éclat de ses yeux et de son teint, nous dépeignit, avec une énergie et un enthousiasme extraordinaires,



PAQUITA.

quelques combats des contrebandiers de sa nation avec les douaniers français, au fond des défilés les plus sauvages des Pyrénées. Toutes ces narrations étaient animées par l'expression mobile des physionomies et des gestes. Augustin surtout nous étonnait par la solennité et même l'emphase qu'il mettait toujours dans ses récits. Pour le curé, il fumait imperturbablement le cigarre national.

L'heure du coucher étant venue, tout le monde se sépara. Paquita me jeta en se levant un regard dont je ne pus comprendre le sens; quand son père nous prit par la main pour nous conduire, mon ami et moi, à l'appartement qui nous était destiné, je la vis encore qui nous suivait des yeux, avec une inquiétude indéfinissable.

Augustin nous fit monter par un escalier de bois, qui tremblait sous nos pas, et dont la première marche était de plein-pied avec la salle où nous avions passé une partie de la journée. Arrivé à l'étage supérieur il s'arrêta dans une petite chambre, et, déposant la lumière sur une table, il nous dit d'un ton de franche cordialité :

—Tenez, jeunes gens, vous ne serez pas les plus mal couchés de la maison. Ceci est la chambre de Paquita, et il n'y manque rien; Paquita couchera avec sa sœur cette nuit. Voici un crucifix qui vous gardera, mes enfans, des mauvais rêves et des dangers nocturnes; voici de l'eau bénite pour vous signer avant et après vos prières; n'oubliez-pas de vous recommander à Dieu et à saint Antoine. Il pleuvra peut-être toute la nuit, mais dormez tranquilles, et ne vous laisez pas étonner par le bruit de la rivière. Bonne nuit.

Il sortit et nous laissa seuls. Après avoir examiné le modeste ameublement de la chambre, et surtout les mille petits ornemens dont on avait décoré une mauvaise estampe coloriée de saint Augustin, nous pous-



sâmes les verroux de la porte ; un quart-d'heure après, nous étions au lit.

— Avez-vous remarqué, dis-je à mon compagnon, les regards singuliers que nous lançait la belle Paquita? cent fois j'ai voulu lui parler, et j'ai toujours trouvé son père entre elle et moi; devinez-vous ce qu'elle me voulait?

— Non, me dit-il; mais vous, à votre tour, avez-vous remarqué avec quel feu cette enfant nous racontait des histoires de brigands? Est-ce du courage ou de la férocité qui brillait dans ses yeux?

La conversation en resta là; j'essayai de dormir, mais je ne pus pas. J'étais inquiet et attentif: il me semblait à chaque instant voir paraître à mon chevet la jeune catalane à demi-nue, ou un assassin, le couteau levé; une bonne fortune ou un guet-à-pens, singulière incertitude. Un bruit sourd, continu, effrayant, semblable au mugissement des tempêtes, prolongeait mon insomnie. J'avais beau me dire que ce murmure était celui de la Garonne, dont les eaux débordées bouillonnaient entre les rochers; mes oreilles n'en étaient pas moins assourdies et mon imagination en mouvement. Si je m'assoupissais, un rêve soudain me montrait une tête penchée sur moi, tantôt avec sourire lascif, tantôt avec l'horrible ironie du crime, et je m'éveillais en sursaut.

Cela dura près de deux heures. Enfin, au moment où je commençais à m'endormir véritablement, un bruit étrange se fit entendre à notre croisée, qui donnait sur le jardin; j'écoutai: un pas léger effleurait le plancher et se dirigeait avec précaution vers notre lit; j'ouvre mes rideaux, je regarde.... c'était un homme!

Une exclamation lui échappa à mon aspect, et soudain, je vis briller la lame d'un poignard aux rayons de la lune qui entraient dans notre appartement par la fenêtre ouverte, car la pluie venait de cesser, et les nuages se dissipaient. Je m'élançai pour lui arracher son arme, et nous commençâmes une lutte désespérée.

J'avais affaire à un homme jeune et vigoureux. Il fut tellement ébranlé du choc, qu'il tomba, mais en m'entraînant avec lui; nous fîmes deux ou trois tours en roulant sur le plancher, attachés et entortillés l'un à l'autre comme deux serpens. Mais bientôt, se dégageant de mes étreintes par un violent effort, il me mit un genou sur la gorge, et les yeux étincelans, les dents serrées, il voulut m'enfoncer le couteau dans le cœur. Une main forte arrêta son bras: quand il aperçut derrière lui le nouveau combattant, qui n'était autre que mon camarade de lit, il s'arrêta d'un air étonné, en jetant un regard d'indécision sur notre couche abandonnée. Ce moment nous suffit pour le désarmer et nous assurer de lui, d'autant plus qu'il n'opposa aucune résistance.

J'avais armé mes pistolets, auxquels j'aurais peut-être dû songer plutôt, et je m'apprêtais à faire subir à ce jeune homme un interrogatoire, le canon tourné vers lui, quand nous entendîmes gratter à la porte.....

— Au nom de sainte Marie, ouvrez-moi, dit une voix tremblante. C'était Paquita; j'allai ouvrir.

Le coup-d'œil qu'elle échangea, dès en entrant, avec notre prisonnier, nous mit au fait sur-le-champ. Je replaçai les pistolets sur la table, et, feignant de ne rien comprendre, je me vengeai du danger que j'avais couru, en prolongeant tant que je le pus, l'embarras des deux amans.

— Hé bien, m'écriai-je, en affectant une bruyante colère, voilà donc les surprises que vous réservez aux voyageurs? Savez-vous bien que ce misérable a failli m'assassiner? Demain matin, je vous en réponds, le gouverneur de la Vallée en saura des nouvelles, et les *mozos de las escuadras* (1) rendront visite à l'auberge d'Augustin.

La pauvre fille devint pâle comme la Mort. — Mon père! dit-elle d'un ton suppliant, n'en parlez pas à mon père.....

— Qu'est-ce à dire, s'il vous plaît? Ce n'est pas moi qui lui parlerai, c'est la justice, et nous verrons s'il est permis d'attirer ainsi les gens dans un coupe-gorge.

Je fis mine de m'habiller pour sortir, car tous ces petits événemens s'étaient passés si vite, que mon ami et moi nous en étions encore au simple appareil de la nuit. Paquita elle-même, dont le bruit de notre lutte avait soudain frappé l'oreille inquiète, avait à peine pris le temps de se couvrir, et son désordre attestait assez le trouble de son ame.

Le jeune montagnard se leva, et nous regardant d'un air tranquille, il nous dit avec cette éloquence du geste et du regard que donnent toujours les mœurs simples et les fortes passions:

— N'essayez pas de me tromper, Messieurs. Vous devinez parfaitement par quel motif j'ai voulu vous tuer. J'aime Paquita; elle m'aime: de temps en temps, j'escalade cette fenêtre pour la rejoindre en secret. Cette nuit j'ai cru vous voir sortir de son lit, et je ne conçois pas bien encore comment vous y avez couché. C'est la jalousie seule qui m'a mis le couteau à la main; et quoique mon métier soit la contrebande, je ne suis, croyez-moi, ni voleur, ni assassin: je suis même Français comme vous.

A ces mots qui furent prononcés en mauvais français, et dont je n'ai pu rendre que le sens, il nous tendit les mains: nous les serrâmes, et l'explication fut achevée.

— Maintenant, dit-il en souriant, qu'il n'est plus question du gouverneur et de ses gendarmes, veux-tu me pardonner aussi, Paquita?

Elle rougit, et ne répondit rien.

Revenu du trouble des premiers momens, j'observai en silence ce couple amoureux. Les magnifiques cheveux noirs de Paquita se répandaient sur sa gorge et ses épaules; ses longues paupières étaient baissées; une piquante confusion colorait ses joues et même son cou; une de ses mains essayait de retenir sur son sein le voile léger qui ne le cachait qu'à-demi, et l'autre, qui portait une lumière, l'éloignait à dessein et la cachait comme pour laisser à sa pudeur la sauve-garde

(1) Gendarmes espagnols.

des ténèbres. Éclairée ainsi par côté, une ligne de lumière dessinait le profil gracieux de son corps. J'enviais le bonheur du jeune contrebandier, dont les bras robustes, la taille forte, les traits grossiers, mais ouverts et impreints d'une certaine noblesse mêlée de franchise, se montraient pleinement dans la partie de la chambre éclairée par la lune.

Tout-à-coup, un pas lent et grave fit gémir le plancher dans le corridor qui conduisait vers nous : c'était Augustin. Éveillé sans doute par le bruit, il s'était levé, et déja l'on apercevait, à travers des fentes de la cloison, le reflet de la lampe qu'il portait. Il n'y avait pas un moment à perdre. Le jeune homme s'élança : dans un saut, il fut près de la fenêtre, qu'il franchit avec rapidité. Paquita, effrayée, éteignait la lumière, et se blottit derrière les rideaux du lit; je ressaisis mes pistolets, et mon compagnon, retenant fortement la porte pour laisser à la coupable le temps de se cacher, demanda d'une voix retentissante : Qui est là ?

—Qu'avez-vous donc, mes enfans? dit Augustin en paraissant. Je n'avais jamais entendu tel vacarme dans ma maison à pareille heure. Pourquoi ces armes? Avez-vous été attaqués?

Je lui montrai du doigt la fenêtre ouverte, les meubles renversés, et un grand bonnet de laine brune, que, dans sa précipitation, le fugitif avait oublié par terre.

» — Ce n'est rien, dit mon ami; ce sont des voleurs des environs qui ont cru nous surprendre; mais ils nous ont trouvés sous les armes, et, malgré leur nombre, ils se sont enfuis.

Cette petite gloriole de narrateur, qui grossissait le nombre des ennemis pour augmenter d'autant l'honneur de la résistance, m'aurait beaucoup diverti dans un autre moment; mais le sort de Paquita m'inquiétait, car Augustin avait l'air d'un homme ferme, quoique bon, et, pour le dépayser un peu, je lui racontai à mon tour, sur notre aventure, une histoire de ma façon.

— Des voleurs, dit-il enfin, en ramassant le bonnet et en l'examinant avec soin, des voleurs ici ? Vous m'étonnez, Messieurs. Mais je ne puis pas douter de la vérité des indices que vous me donnez.

Il s'approcha de la fenêtre, et tous ses traits prirent une expression violente de mécontentement.

— Je n'avais jamais remarqué que cette fenêtre fût si facile à ouvrir du dehors. Voyez : ne dirait-on pas que les voleurs avaient des intelligences dans ma maison?

Je me hâtai de lui dire que nous ne doutions pas de son caractère, et que, bien certainement, de si légères preuves ne nous suffisaient pas pour le soupçonner.

— Jeune homme, répondit-il d'un ton sévère, ce n'est pas cela que j'ai voulu dire. Je ne crains rien. La réputation d'Augustin est faite depuis quarante ans. Ce n'est pas la déposition de deux enfans qui pourra la détruire. Si vous m'accusiez, toute la vallée croirait plutôt que vous n'avez pas été attaqués, et que vos voleurs n'ont existé que dans votre imagination.

Je me tus. Un mot imprudent aurait pu compromettre sans retour la malheureuse fille, qui tremblait de tous ses membres à trois pas de moi.

— Eh bien, Messieurs, reprit Augustin en refermant la fenêtre avec soin et affectant une gaîté qu'il n'avait pas, je ne vois qu'un malheur dans tout cela : c'est une alerte qui aura troublé votre sommeil; mais vous vous lèverez demain matin un peu plus tard. Recouchez-vous et ne craignez rien : je vais mettre un de mes fils en sentinelle dans le jardin. Je vous assure que votre repos ne sera plus interrompu.

Pendant qu'il laissait tomber ces mots un à un, d'un air distrait et préoccupé, ses regards soupçonneux parcouraient l'appartement. Le vent qu'il avait produit en fermant la croisée avait agité les rideaux, et ce léger mouvement continuait encore, quoique la cause en eût cessé. Il fit un pas en avant, mon sang se glaça ; mais soudain, rien ne bougea plus, et son allocution finie, il sortit.

Nous allâmes retirer de son coin Paquita, plus morte que vive ; elle nous remercia d'un coup d'œil éloquent.

Après nous être assurés que le corridor était bien solitaire, nous la laissâmes sortir, et elle regagna sa chambre sans accident. Nous entendîmes un moment après la voix mâle d'Augustin qui donnait des ordres à son fils, au bas de la fenêtre. Bientôt le silence ne fut plus troublé que par ce jeune homme qui fredonnait, pour se désennuyer, une bourrée montagnarde; et, tout en riant de l'inutilité de cette vedette, nous nous remîmes au lit. Au bout de quelques minutes, nous dormions tout de bon.

Le lendemain matin, quand nous descendîmes dans la salle, il fesait jour depuis long-temps. Un spectacle inattendu nous frappa. Augustin était assis sur un banc, à côté d'une longue table, la tête appuyée sur ses mains. En face de lui, le curé complètement déguisé occupait l'autre banc; ses larges traits avaient pris un air de gravité qui ne leur était pas habituel. Paquita debout, immobile, rouge de honte, semblait comparaître devant eux. La mère, abattue, joignait les mains dans l'attitude de la prière, et, des larmes dans les yeux, regardait tour à tour son mari et sa fille, comme dans l'attente d'un arrêt. Appuyé sur un des montans de la porte, le jeune contrebandier, dont la brusque visite avait troublé notre sommeil, se distinguait par sa tête haute, son teint animé, son regard menaçant. Des passions violentes s'agitaient tumultueusement dans son sein; ses lèvres contractées révélaient le combat intérieur qui le tourmentait, et ses bras croisés se serraient contre sa poitrine avec une force convulsive qui aurait brisé un corps moins robuste.

Etonnés de le trouver là, et devinant à peu près, par les acteurs quel pouvait être le sujet de cette scène de famille, nous ne pûmes retenir une exclamation de surprise et d'intérêt. Tous les yeux se tournèrent vers nous ; ceux de Paquita étaient supplians; ceux de son amant étaient terribles : il nous accusait, sans doute, de l'avoir trahi. Le curé ne changea ni d'attitude, ni d'expression ; mais Augustin, relevant la tête, tressaillit en nous apercevant; notre présence parut lui inspirer une résolution subite; son front

s'éclaircit tout-à-coup ; il se leva, et, prenant bien soin de ne regarder que nous, il nous dit :

— Je vous annonce, Messieurs, le mariage de ma fille Paquita avec André, le contrebandier de la vallée de Castillon. J'aurais mieux aimé pour elle un bon espagnol ; mais elle n'en veut pas : qu'y faire ? les pères sont forcés aujourd'hui d'obéir aux caprices des jeunes filles.

Ce dénouement inespéré prit tout le monde au dépourvu. Il y eut un moment de silence et d'étonnement. Le curé fut le premier à le rompre ; il serra vivement la main de son vieil ami, et reprenant son humeur joyeuse :

— A la bonne heure, Augustin ! Le Seigneur a pardonné à la femme pécheresse ; un père ne doit pas être plus sévère que le Seigneur. Mère, donnez-nous du vin, et buvons au contrat.

Paquita voulut saisir ce moment pour se jeter aux genoux de son père ; mais Augustin l'arrêta quand elle essayait de prendre sa main, et il la repoussa avec tant de violence, qu'elle alla tomber au milieu de la salle. André, qui avait fait aussi quelques pas en avant pour remercier le père de sa maîtresse, la reçut dans ses bras au moment où sa tête allait toucher le plancher. Nous l'aidâmes à la relever : elle ne s'était fait aucun mal.

— Jeunes gens, dit alors Augustin d'un ton calme ; vous voulez partir ce matin, je crois. Femme, donne-leur le chocolat ; José vous attend en bas avec des chevaux, et dans quelques heures vous serez à Bagnères-de-Luchon. Surtout, si vous continuez à courir les montagnes, ne couchez jamais dans la chambre des filles d'auberge, sans regarder si la fenêtre est bien fermée ; faites feu sans pitié sur tous ceux qui viendront vous voir par ce chemin, car ils ne peuvent pas avoir de bonnes intentions, et n'essayez pas ensuite de tromper l'expérience des hommes comme moi : vous n'y réussiriez pas aisément.

Il faut avouer que le chocolat d'Espagne est une excellente chose : épais, jaunâtre et parfumé, il se sert dans de petites tasses, où l'on trempe des mouillettes de pain grillé. Tout occupé de savourer ce mets délicieux, j'oubliai d'examiner l'effet que produisirent sur nos amans des allusions si directes ; et, de tout ce qui passa autour de nous dans ce court espace de temps, je ne me rappelle absolument rien.

Quand je levai les yeux, il n'y avait plus dans la salle que la mère et nous. Augustin, le curé, Paquita et son mari, tous avaient disparu. José, le beau jeune garçon de la veille, vint nous dire qu'il était prêt depuis long-temps. Je demandai à faire mes adieux à la nouvelle épouse : on ne me répondit rien. Il était clair que nous n'avions rien de mieux à faire que de payer notre écot et de partir : nous partîmes.

En gravissant à cheval la montagne escarpée qui sépare Bososte de la France, j'essayai de faire parler notre guide qui marchait à côté de nous. José était singulièrement réservé, malgré son âge, toutes les fois que nous lui parlions de sa sœur. Il nous répondait sèchement que tout ce qu'il savait, c'était qu'elle allait se marier avec un français de la frontière ; son père le lui avait dit peu de temps avant notre départ. Sur toutes les autres questions il se taisait. Il paraissait ignorer complètement les circonstances de ce mariage, et il le blâmait sans le comprendre ; mais rien n'ébranlait dans son jeune esprit la confiance sans réserve et le respect absolu qu'il avait pour les décisions de son père.

Nous fûmes donc forcés de ne nous occuper que du beau spectacle qui nous environnait. A mesure que nous montions, la vallée d'Aran s'alongeait sous nos pieds, avec ses nombreux bassins de verdure qui s'unissent l'un à l'autre par d'étroits défilés, comme les perles d'un collier L'orage de la veille avait rafraîchi l'air. De petits nuages blancs reposaient çà et là dans les cavités des rochers ; les uns s'éfilaient lentement comme une légère fumée, les autres se groupaient autour des noirs pitons comme un voile artistement jeté sur une statue. Le reste du ciel était pur ; et, quand nous redescendîmes dans la vallée de Bagnères, les murmures des feuilles et des eaux, les parfums sauvages de bois, les mugissemens lointains des troupeaux, les prairies, les ponts tremblans et les cascades, eurent bientôt chassé de nos esprits le dernier souvenir de Paquita.

Henry St.-M.

COMBAT DES TRENTE-NEUF.

RÈGNE DE CHARLES VI.

A cette époque, des malheurs sans nombre avaient affligé la France, et l'avenir, confié aux mains inhabiles d'un monarque enfant, se préparait au milieu des troubles et des orages. Le connétable Duguesclin avait alors effacé les désastres de la bataille de Poitiers, et reconquis à la couronne la Guienne et le Périgord ; mais, si les débris des bataillons anglais fuyaient devant son épée redoutable (1), ces éternels ennemis n'étaient pas tous vaincus, et derrière les remparts de Bordeaux (2), un homme complotait encore la ruine et l'esclavage de la patrie !.... Nourri dans les horreurs de la guerre, le deuil des batailles plaisait à son cœur. Protestation vivante de tout ce que les combats peuvent avoir de généreux, ce guerrier

(1) 1371. — (2) 1379.

s'était jeté sur le sol de France comme un de ces maux puissans qui déciment les races humaines: c'est ainsi qu'apparaissait le Prince Noir (1), dont le souvenir, vivant encore, plane sanglant et cruel au sein de nos contrées qu'il dévasta.

Sur les tourelles de la capitale de la Guienne, flottait donc l'odieux étendard des Anglais; tandis que des bandes ennemies, détachées de la métropole, répandues dans les campagnes ou abritées par les donjons de quelques châteaux-forts surpris à la conquête, rôdaient autour de Périgueux (2), toujours épiant l'occasion d'envahir nos remparts. Cependant la chose n'était pas facile; car au sein de notre antique cité se conservaient des vieillards témoins des maux récens de la patrie; ils les disaient aux jeunes gens; ils leur racontaient ces terribles combats dans lesquels les drapeaux anglais servirent de trophées à leur gloire; et ces récits, écoutés par des cœurs chauds, étaient conservés comme des traditions d'honneur! Combien de fois, en effet, les jeunes habitans, groupés autour du vénérable *Pétro de Cresmieyras* (3), vieux guerrier qui avait assisté à plus de cent batailles, n'avaient-ils pas écouté avec transport le noble vieillard, leur rappelant les luttes glorieuses des citoyens de Périgueux contre les Anglais; les malheurs de la nation héroïquement supportés; les noms des citoyens courageusement morts sur la brèche en répétant ce cri d'affranchissement : *Pour la ville, son honneur et la liberté* (4)! C'est alors, alors, que les yeux étincelaient à ces récits d'un autre âge; les poitrines haletantes se soulevaient, et la haine contre les Anglais s'amassait plus forte et plus vive au cœur des jeunes hommes dont les pères avaient été mêlés aux batailles, et dont ils héritaient à leur tour de leur dévouement à la sainte cause de la patrie!

Or, en ce temps, existait une petite ville du nom d'Auberoche (5), entourée de remparts, et naturellement défendue par sa position, située qu'elle était au sommet d'un mamelon rapide et hérissé de rochers élevés. C'était là que se tenait enfermé un de ces partis ennemis, toujours prêts à lutter contre les habitans de Périgueux, à recommencer des combats acharnés. C'était de là que la petite garnison anglaise, toute composée de gens d'armes, *portait le ravage dans la campagne, pillait, robait, prenoit prisonniers, efforçait les femmes, fesait tous les maux que ennemis pouvaient faire, voir même boutait feu* (1). A la tête de cette horde anglaise, se trouvaient deux chefs *Bocglios* et *Lobastos* (2), hommes de rapine et de sang, dont la hardiesse s'était d'autant plus accrue qu'ils savaient que bientôt main-forte leur serait prêtée par d'autres bandes anglaises qui ravagaient l'Auvergne et le Quercy, et qui s'apprêtaient à venir assiéger Périgueux.

De leur côté, les consuls de la ville, Johannes de Soillaco, Arnaldo de Casteneto, Hélias Jodonis, Guillelmo de Faussilh, Hélias Manhba, avaient, à son de trompe et de cymbales (3), convoqué les citoyens pour leur apprendre le péril dont on les menaçait. Aussitôt, à la voix des magistrats, un grand concours s'était formé, et Périgueux, naguère silencieux et paisible, s'était transformé comme par enchantement en un vaste camp où brillait le fer acéré des lances, et retentissaient les armures pesantes des hommes d'armes se rendant en foule pour visiter les portes et les remparts.

La ville, telle qu'elle se trouvait alors, était forte. Une ceinture de remparts irréguliers et sinueux l'entourait, et derrière leurs créneaux on pouvait se défendre contre une armée, fut-elle triple au nombre des habitans. Un chemin de ronde suivait toutes les sinuosités des remparts, et, de loin en loin, les tours surmontées d'un corps-de-garde, où nuit et jour veillait le guet, élevaient à plus de 60 pieds au-dessus des fossés leurs murs largement crénelés. Entre chaque tour se trouvaient d'énormes portes, enfoncées plus de six pieds dans l'épaisseur de la muraille. Pour y arriver, il fallait passer devant de nombreuses meurtrières, qui ouvraient leurs bouches de pierre prêtes à vomir des traits d'arbalètes ou des viretons empennés (4). Malgré cet appareil de mort,

(1) Edouard, prince de Galles, dit le *Prince Noir*, fut un des guerriers les plus célèbres de cette époque. Les historiens ne sont pas d'accord sur la cause qui lui fit donner l'épithète de *Prince Noir*; les uns l'attribuent à la couleur des armes dont il était toujours revêtu; d'autres à sa figure, dont les traits, empreints de cette couleur, offraient un caractère effrayant de férocité. La mort de ce prince fut un mystère pour tous ceux qui supportèrent le joug de son pouvoir.

(2) On prononçait et écrivait alors *Perréguis*, (chronique).

(3) Nos vieilles chroniques le nomment ainsi. Tous les noms que je citerai sont historiques; j'en conserverai l'orthographe : ce sont de vieux monumens que je craindrais de profaner.

(4) *Pro civitate, honore et libertate* : tel était pour Périgueux le cri de ralliement et de combat.

(5) Les ruines de cette petite ville existent encore aujourd'hui; elles sont placées sur un des coteaux qui dominent la plaine du Change, et dont les pieds sont baignés par le Haut-Vébère. J'ai parcouru bien souvent ces antiques débris, et suivi la traversée des rues qui peut facilement le reconnaître. J'ai visité bien souvent aussi l'antique chapelle qu'épargna la destruction des hommes, mais qui tombe insensiblement sous celle des années. J'ai consacré, dans le temps, un article à la description de cette chapelle, que recommandent aux regards curieux les restes des peintures religieuses et chevaleresques dont sa nef est ornée.

(1) Langage des chroniques

(2) *Lobastos, Helias de Bocglios, capitanei garnisionis Albarupis.* (Chronique).

(3) *Sono tubæ et ad sonum cymbali, ut monis est.* (Chronique.)

(4) Les tours des remparts de Périgueux étaient nombreuses; chaque porte en avait deux, et d'autres étaient placées à distance, au sein du rempart. Les portes étaient au nombre de sept : la porte Taillefer, ainsi nommée en l'honneur d'un de nos guerriers appelé Wulgrin, à qui on donna l'épithète de *Taillefer*, parce que, disent les chroni-

la ville pouvait facilement être envahie d'un autre côté : les remparts, en effet, étaient déchirés par de longues et larges crevasses dans la partie orientale, entre la tour *Bocharia* et le moulin de Saint-Front (1). D'ailleurs, dans cet endroit, la rivière, alors peu profonde, pouvait être franchie à gué. Les consuls font part de leurs craintes aux citoyens, et aussitôt les hautes murailles se trouvent environnées d'une multitude laborieuse, dont les bras en peu d'instans font disparaître le danger.

Cependant la ville toute entière était dans l'attente de l'ennemi, lorsqu'un grand bruit de chevaux qui accouraient rapidement, se fait entendre. C'était des archers anglais, couverts de leurs hoquetons et portant trompettes, qui suivaient un homme armé de toutes pièces, tenant d'une main une bannière aux armes d'Angleterre et de l'autre un parchemin roulé. Arrivée à la porte d'Occident (2), la troupe fit hale, les trompes sonnèrent, et l'homme porteur de la bannière se mit à crier aux sentinelles du rempart qu'il était envoyé des Anglais, et qu'à ce titre il demandait à conférer avec les consuls. Sur leur ordre, le messager est introduit, et il présente aux consuls le parchemin qui lui était confié. Hélias en donne lecture aux citoyens que la nouveauté du spectacle attire : ce parchemin contient un défi porté aux jeunes guerriers de la ville. « Dès le lendemain, aux premiers » rayons du soleil, trente-neuf cavaliers anglais de » la garnison d'Auberoche (3) seront dans le vallon » de Saint-Laurent, prêts à soutenir le combat contre » trente-neuf citoyens de Périgueux : on ne joûtera » pas avec arme courtoise, mais bien avec des armes » tranchantes. Ce n'est pas un divertissement guer- » rier, c'est un combat à outrance, à mort !... » (4).

A ce défi chevaleresque, il n'est qu'une réponse : on l'accepte ; et ce mot, bruissant comme un tonnerre, frappe les oreilles du messager, qui, tournan[t] brusquement son cheval, disparaît aux regards de la foule qu'il vient de provoquer.

Le choix de trente-neuf combattans n'a pas été difficile : tous les jeunes hommes sont jaloux de mesurer leurs armes contre les Anglais; tous briguent l'honneur de la victoire ou du trépas; mais les consuls ont décidé que le sort répondra à tant d'empressement, et aussitôt les noms de tous ceux en état d'accepter le sanglant défi sont déposés dans une urne, d'où sortent un instant après les noms dévoués à la gloire.

31 MARS 1390 (1).

Les consuls ont remis la bannière de la ville aux mains des combattans; il l'ont arborée devant l'hôtel du consulat (2), et, doucement agitée par la brise du matin, elle déroulait sur ses replis soyeux le brillant écusson décoré des armes de la ville (3). Autour de la bannière sont rangés les trente-neuf combattans : ils veillent avec leurs compagnons, tandis que des hommes d'armes font retentir les airs de fanfares guerrières.

Hélias Manhba et Guillelmo de Faussilh sont les deux consuls qui doivent accompagner les tenans : aussi leurs apprêts ont devancé l'aurore ; ils ont inspecté les armes, examiné le tranchant de la hache et du glaive, la pointe des lances ; et à peine le crépuscule naissant colorait le ciel de ses teintes légères, que déja le terrible hennissement des chevaux répond aux murmures impatiens des jeunes guerriers, tandis que la foule animée des habitans se presse avec enthousiasme autour de leurs fils armés pour le soutien de leur honneur et de leur vieille gloire ; car telle est l'espérance qui enflamme tous les cœurs, que pas un regret, pas une seule larme n'accompagnera ceux qui peut-être ne reverront plus le foyer paternel!...

Enfin, à un signal d'Hélias, la troupe s'ébranle et le cortège se met en marche au bruit des fanfares : les hérauts d'armes précèdent les consuls, et après eux venaient les trente-neuf combattans, la tête couverte de leur casque, armés de toutes pièces et montés sur leurs chevaux de bataille. C'était le courageux Desbarres qui portait la bannière de la ville.

Derrière cette première troupe, et à quelque distance, s'avançaient en bon ordre deux cents citoyens, à la tête desquels chevauche un vieillard accablé

ques, il pourfendit d'un seul coup de glaive un soldat ennemi bardé de fer. Une rue, à Périgueux, conserve ce nom que portait naguère M. Wulgrin de Taillefer, savant auteur de l'ouvrage intitulé *Antiquités de Vésone*, 2 vol. in-4°. La porte Saint-Roch, porte l'Eguillerie, de la Limogeanne, du Plantier, de Barbecane, du Gravier ou de la Tour-Blanche. De toutes ces tours, il n'en existe plus qu'une, récemment réparée : c'est celle de Malaguerre.

(1) Cette tour n'existe plus ; elle tenait au rempart que l'on voit encore, et qui est contigu au moulin de Saint-Front. Dans cette partie, se trouve pratiquée une ancienne poterne qui donne sur la rivière et par où l'on passe aujourd'hui pour aller puiser de l'eau. *Villam per escalamentum vel alias si possint eam capere intendebant deversus aquam in passu qui est inter quamdam Turrim dictæ villæ vocato locum de bochari et molendinum sancti Frontonis in quo passu muri erant in pravo et debili statu*. (Chronique).

(2) D'Occident ou de Taillefer.

(3) *Triginta novem homines boni cordis*. Je conserve le nombre des combattans indiqués par la chronique.

(4) Ces défis étaient fréquens ; ils tenaient aux mœurs de l'époque. La Bretagne conserve aussi dans ses annales le duel des Trente.

(1) Je rapporte religieusement la date du grand jour.

(2) La bannière de la ville était mi-partie rouge et blanche. L'hôtel du consulat existait naguère sur la place du Coderc ; il a été démoli, ainsi que le clocher qui le dominait, et remplacé par l'élégant marché couvert que l'on voit aujourd'hui.

(3) Ces armes représentaient deux tours et une … milieu ; l'écusson, entouré de deux branches de palmier et d'olivier, était surmonté d'une couronne emblème du fief de dignité de la ville. Cet écusson futadop en 1240 pour consacrer la réunion du Puy-Saint-Front et de la Cité jusqu'alors en guerre, comme je le dirai dans d'autres notices.

d'années, mais dont les yeux brillent encore d'une flamme héroïque sous la visière de son casque d'airain, à la chevelure blanche, dont quelques boucles s'échappent en flottant sur ses épaules : tous les enfans de Vésone ont reconnu le vieux Cresmieyras, leur père et leur chef à tous. Les citoyens qui marchent sous ses ordres ont été armés pour faire respecter les lois du combat, pour éviter toute fausse attaque, ou pour déjouer la trahison.

Le vallon de Saint-Laurent, vers lequel se dirigent les combattans, offrait à cette époque un aspect âpre et sévère. Un ruisseau aux eaux limpides et transparentes coulait alors, comme aujourd'hui, au travers des vastes lisières des bois, tandis que de chaque côté du vallon se déroulaient de hautes montagnes, au sommet desquelles apparaissaient, d'intervalle en intervalle, les flèches aériennes des châteaux crénelés, annonçant au loin le manoir féodal. Mais point de riantes moissons; le pampre n'étalait pas son verdoyant feuillage, et de tous côtés des bois épais, parsemés de pics arides, offraient une triste solitude que troublaient parfois les pas craintifs du pâtre superstitieux, fuyant les sombres halliers, ou dont les échos répétaient en murmurant les derniers accens des hymnes adressées à l'éternel (1)!

A peine nos jeunes héros avaient-ils franchi les détours de la haute montagne qui dérobe à la ville l'étroite vallée de Saint-Laurent, que leurs regards voient flotter les gonfalons anglais, en même temps qu'ils voient campés au milieu de la plaine ceux contre lesquels ils doivent soutenir le combat. Derrière ce premier camp s'étendait la troupe des archers anglais, aussi au nombre de deux cents. A leur tête se fesait remarquer un guerrier d'une haute stature, armé d'une énorme masse de fer hérissée de pointes aiguës : Lobastos est son nom; homme farouche et cruel, et qui avait voulu, se chargeant du commandement, compter au nombre de ceux désignés pour le combat.

La lice préparée pour la sanglante joûte avait été choisie dans l'endroit qui, à l'ouest, avoisine les coteaux, et non loin du ruisseau qui, par un long détour, servait d'un côté de barrière, tandis que l'autre côté se limitait par les pieds de la montagne même qui dominait le vallon. Au bout de cet immense carré avaient été plantées quelques palissades remises à la garde des hérauts d'armes, et que les guerriers ne devaient franchir qu'à leur commandement.

Un profond silence régnait de toutes parts, et aucune voix ne couvrit celle des hérauts, lorsque, dans chaque camp, leur voix retentissante répéta trois fois le cri du combat : *Laissez aller!*

A peine ces mots sont prononcés, que les combattans de la ville, rangés de manière à pouvoir combattre tous ensemble en un même instant et sur une même ligne, s'élancent avec ardeur sur les cavaliers anglais, et un horrible choc se fait entendre! Lobastos enflamme le courage des siens : *A la mort! à la mort!* tel est son cri de ralliement et de carnage. On ne voit plus, au milieu des tourbillons de poussière que soulèvent les pieds des chevaux, que lances et haches d'arme levées, se promenant sur les hauts cimiers! Partout scintillent les glaives resplendissans; de tous côtés retentit le bruit des armes qui brisent avec fracas les cotes de maille de fer. Le bouillant Hélias de Viga qui s'est précipité dans les rangs ennemis, les frappe de coups terribles avec son épée, et déja les lanières des casques, cédant aux efforts de son bras, laissent flotter les cheveux ensanglantés des Anglais. Dans nos rangs, cependant, la mort a vaincu Hélias de Cruce, le jeune et courageux Fortanério de Vainx, tandis que Pétro Del Luc, Hélias de Breuns, Hélias de la Carolia, tous couverts d'honorables blessures, ne sont plus que des cadavres qui roulent sur la terre avec le corps de leurs chevaux! Pétro Gilbert, d'un bras nerveux, s'attache à grands coups de sa hache d'arme à rompre les rangs anglais; il y réussit quoique blessé au même instant par douze coups de lance qui font couler son sang sans abattre ni lui ni son cheval. Thomas Desbarres promenait aussi sa hache d'arme, et la laissait tomber de ses deux mains sur les casques et les cuissards. Il se rencontre avec le chef anglais qui combattait à pied, selon son habitude : Desbarres, à sa présence, saute à bas de son cheval, et s'avance sur le fier Anglais avec la hache à la main. Mais à peine a-t-il fait quelque pas, que Lobastos lui porte un coup terrible de sa masse de fer, et les débris du casque de Desbarres volent en éclats; il chancèle sous le coup; mais, rapide comme l'éclair, il se redresse, s'élance, et avant que l'ennemi ait d'un second coup frappé sa tête sans défense, du croc aigu qui armait sa hache, il le plonge dans la visière de Lobastos, et d'un bras vigoureux, l'attirant à lui, le renverse à ses pieds, et, les lui plaçant sur la poitrine, il le frappe en disant : « Tu criais mort aux miens, eh bien! voilà ce qu'ils t'envoient (1)! »

A cette vue, les combattans de la ville poussent un long cri, présage du succès; ils se précipitent de nouveau sur les Anglais, mettent le désordre dans les rangs de ceux qui combattent encore, et les enve-

(1) Je veux parler du monastère antique dont les débris ont disparu sous les prairies qui les cachent. Cette abbaye, dont le souvenir s'est perpétué dans le pays, était situé dans le vallon de Flageat, au-dessous de Taboury. Lorsqu'on traça la route de Cahors par le Bugue, on découvrit de vastes fondations qui annonçaient l'importance du monastère. Je tiens de feu M. Roy père une clef gothique trouvée dans les fouilles, et mon honorable ami Laurière m'a donné plusieurs haches gauloises faites d'un silex remarquable par sa couleur rosée et la finesse du poli. Très fréquemment, le soc du laboureur heurte des tombeaux en pierre où reposent encore les ossemens séculaires de ceux qui habitèrent ces pieuses demeures!

(1) *Mortem quam nobis inclamas accipe, dixit, et accidit quod dicti homines villæ honorifice se habuerunt et interficierunt hominem pravum Lobastos garnisionis albæcupis, et plura alia vulnera aliis consociis suis et equis fecerunt* (Chroniq.)



MORT DE LOBASTOS.

loppant avec adresse, ils les forcent à crier merci, massacrant sans pitié tous ceux qui opposent la moindre résistance!

Pendant ce mémorable combat, tous les citoyens de la ville s'étaient portés sur les remparts que baignaient à l'orient les eaux de la rivière, dont les flots se brisaient à leurs pieds, et de là leurs yeux interrogeaient le vaste horizon qui les séparait de leurs fils, lorsque tout-à-coup s'est déployée au sommet des monts la bannière dont les vives couleurs resplendissent aux rayons du soleil. A cet aspect, les sentinelles impuissantes n'ont pu contenir la masse, qui de ses mains a arraché les herses en fer qui ferment la porte du rempart; bientôt les vainqueurs sont dans nos murs; ils s'avancent au milieu de la foule, qui les reçoit en poussant de longs cris de joie. De toutes parts on salue les combattans, leurs noms sont proclamés pendant la marche triomphale, et c'est au sein de ce noble enthousiasme que des pleurs furent versés pour la mémoire de ceux qui succombèrent dans ce jour solennel. Mais leur trépas fut beau comme la victoire: ils étaient morts pour la ville, son honneur et sa liberté!... (1)

Aug. Charrière, *avocat à Périgueux.*

(1) Ce combat mémorable eut lieu, comme nous l'avons déja dit, dans le vallon de St.-Laurent. Pour en conserver la mémoire et remercier Dieu de la protection éclatante qu'il accorda aux armes de la ville, on donna au lieu du combat le nom de *Lieu-Dieu* qu'il porte encore. Peut-être même l'antique château aux vieilles tourelles, au pont-levis qu'habite la famille Sanzillon, a-t-il été construit sur la place même ou fut versé tant de sang généreux! *Debellaverunt cum hominibus armorum, garnisionis dicta Albærupis, in eo loco dicto* Liou-Diou *territorii villæ* (Chroniq.).

GRANDES CHRONIQUES DE FRANCE.

AGNÈS SOREL.

Gentille Agnès, plus d'honneur tu mérite,
La cause étant de France recouvrer,
Que ce que peut dedans un cloître ouvrer.
Close nonain, ou bien dévot ermite.
(*Vers de François Ier sur Agnès Sorel.*)

I.

UN PÉLERINAGE AU TOMBEAU DE SAINT MARTIN DE TOURS (1431).

Dans une hôtellerie, située à quelques pas de la route de Paris à Tours, plusieurs gentilshommes s'entretenaient à haute voix, et quelques manans, accroupis auprès d'un large foyer, dévoraient en silence un mauvais souper que l'hôtelier venait de leur donner au prix de quelques *sous parisis:* ils écoutaient respectueusement la conversation des nobles chevaliers que leurs costumes fesaient reconnaître pour bretons.

— Frères, dit un des manans, après avoir vidé à son tour une large tasse d'étain, il me prend envie de couper la langue à ces loups d'outre-mer.

— Tais-toi, Malandrin, dirent à voix basse les paysans de la Touraine; veux-tu donc nous faire pendre tous...

— Vous avez beau dire, frères, reprit le manant; Henri VI d'Angleterre ne sera pas long-temps roi de Paris. Je reconnais parmi les gentilshommes indignes de chausser l'éperon, les bourreaux de *madame Jéhanne la Pucelle.*

— Madame Jéhanne! dirent les manans en se signant dévotement... Que Dieu reçoive son ame dans son saint paradis!

— Oui, frères, elle est au ciel... Par les fleurs de lys de France, nous vengerons sa mort... Ils l'ont brûlée comme une sorcière! mais tous les habitans se disaient après le supplice: *Madame Jéhanne* est morte vierge et martyre; grand mal adviendra de ce qu'on a ainsi brûlé une sainte comme aux temps des tyrans païens. Je vous annonce, frères, que le duc de Bedfort se repentira bientôt d'avoir fait condamner *dame Jéhanne.*

— Qui a parlé de *dame Jéhanne?* s'écria un des chevaliers bretons... Jéhanne était sorcière, hérétique, ribaude, et entretenait commerce avec Satan. Ne prononcez plus son nom, ou je vous pourfends en deux.

— Que disent ces *écorcheurs?* ajouta un autre gentilhomme...

— Ils parlent de *dame Jéhanne.*

— J'ai cru pendant quelque temps que cette jeune fille terrasserait le Léopard d'Angleterre, dit le bâtard de Salisbury.

— L'enfer a commencé pour elle en ce monde, ajouta un cousin du duc de Bedford. Je m'étonne que le roi de Bourges n'ait pas encore songé à venger la mort de l'héroïne.

— Charles VII passe doucement sa vie à Chinon, à Loches, à Jumiéges, devisant d'amour avec madame Agnès Sorel.

— Quelle est donc cette Agnès dont on parle tant à la cour du roi de Bourges, dit le cousin du duc de Bedfort.

— Je vais vous raconter son histoire, reprit Salisbury, telle que je l'ai apprise d'un clerc arrivé hier de Chinon.

Les chevaliers firent cercle autour du bâtard.

— Messeigneurs, dit Salisbury, la belle Agnès est fille d'un petit gentilhomme appelé le sire de Fromenteau. Dès l'âge de quinze ans, elle fut placée en qualité de fille d'honneur près d'Isabeau de Bavière, duchesse d'Anjou. Il y a six mois, elle accompagna sa noble maîtresse dans un voyage qu'elle fit à la cour de France pour solliciter la liberté de son mari, fait prisonnier à la journée de Bellegraville. La *damoiselle de Fromenteau*, par ses propos moult *doucereux*, charma le roi Charles VII, qui lui donna une place auprès de la reine, et la choisit dès ce jour pour sa tendre et douce amie. Maintenant il aime avec passion la belle Sorel, et pour elle il oubliera *Jéhanne la Pucelle* et son beau royaume des fleurs de lys.

— Il n'en sera pas ainsi, seigneur chevalier, s'écria Malandrin qui avait entendu le récit du gentilhomme breton. Le lion dort encore, mais il s'éveillera pour votre malheur.

— Mort à ce manant, crièrent les Anglais.

— Je vous répète que Charles VII reprendra son glaive pour vous chasser de ses terres de France.

— A moi ce fils de l'enfer, dit le bâtard de Salisbury en tirant son épée.

Les manans, effrayés, sortirent à l'instant de l'hôtellerie; les chevaliers bretons étaient à leur poursuite; lorsque trois pélerins entrèrent dans la salle.

— Que Dieu vous tienne en sa sainte garde, mes pères, dit le bâtard de Salisbury, en s'inclinant profondément. Venez-vous de Paris?

— Non, répondit un des pélerins : nous venons de Bourges.

— Capitale du roi Charles VII, dit le cousin du duc de Bedfort, en riant aux éclats.

— Jusqu'à ce qu'il entre triomphant dans sa bonne ville de Paris.

Les trois pélerins prirent place autour du foyer, attendant que l'hotelier eût préparé le repas.

— Mes Pères, quel sera le terme de votre pélerinage, dit Salisbury qui ne pouvait s'empêcher d'admirer la bonne mine des nouveaux venus....

— Saint Martin de Tours, chevaliers, répondit un des pélerins.

— Saint Martin de Tours est un grand saint....

— Il protégea Clovis, et il intercède maintenant au ciel pour le roi Charles VII.

— Ces pélerins sont Français et dévoués au roi de Bourges, dit Bedfort.

— Prêts à mourir pour Charles de France, s'écrièrent les pélerins.

— Vous êtes des traîtres et vous serez pendus comme *routiers* et *écorcheurs*.

— Nous sommes gentilshommes de haute-lignée.

— Vos noms, messeigneurs, et demain, au point du jour, nous saurons si les épées françaises sont plus longues que celles d'Angleterre.

— Je suis Lahire;

— Moi, Saint-Railles;

— Moi, Baudricourt;

— Et vous, beau sire, ajouta le bâtard de Salisbury en s'approchant d'un des pélerins qui se cachait au coin du foyer.

— Veux-tu savoir mon nom, petit louveteau d'Angleterre?

— Oui, beau sire, puis je romprai une lance avec vous.

— Je suis Chabannes.

— Le chef des *écorcheurs?*

— Qui voudrait tanner la peau d'Henri d'Angleterre et du duc de Bedfort, et en faire une selle pour le palefroi du roi Charles VII.

— Vous outragez l'oint du Seigneur, beau sire *écorcheur*, dit malicieusement Salisbury; je vous prédis que vous serez *occis* en ce combat singulier.

— Êtes-vous prêts, messeigneurs? dit Lahire...

— Il est nuit, répliqua le cousin de Bedfort; les chevaliers bretons ne se battent qu'à la clarté du jour.

— Allumons des torches, dit Lahire.

— Allumons des torches, répétèrent les chevaliers bretons.

— Dieu du ciel, quelle belle nuit! s'écria Saint-Railles... un combat à la lueur des flambeaux, et contre des Anglais.

Les préparatifs ne furent pas longs; l'hôtelier donna à chaque combattant une sorte de résine, et ils sortirent aussitôt : ils cheminèrent long-temps sans trouver un lieu propice. Après bien des détours, ils arrivèrent dans une prairie où paissaient quelques vaches sous la garde de leurs bergers.

— Manant, dit Lahire, en s'approchant d'un jeune paysan, y a-t-il un ruisseau près d'ici?

— Oui, là bas, seigneur chevalier.

— Je croyais que Lahire avait fait serment de n'aimer que sa belle dame, et de ne jamais boire d'eau, s'écria Saint-Railles.

— Je n'ai pas soif, mon cousin; mais c'est pour laver les cranes de ces damnés d'Anglais.

Les chevaliers bretons s'étaient déja arrêtés, et ils attendaient les trois gentilshommes français.

— Seigneur Lahire, dit le bâtard de Salisbury, c'est avec vous que je veux rompre une lance, car on dit en ce pays de F ance que vous êtes intrépide en guerre et en amour.

— On m'a vanté souvent les beaux faits-d'armes du bâtard de Salisbury, reprit Lahire, rendant ainsi au breton courtoisie pour courtoisie.

— Saint-George et Angleterre! crièrent les Anglais.

— Mont-Joie, Saint-Denis et Charles VII! répondirent les Français.

A l'instant le combat commença avec tout l'acharnement d'une haine invétérée. Les chevaliers bretons ne purent résister à leurs adversaires, leurs lances furent rompues; et c'en était fait de leur vie, si Saint-Railles n'eût demandé grace pour eux.

— Au revoir, mes seigneurs les champions d'Angleterre, dit Lahire : nous vous tuerons plus tard en bataille rangée. Allez dire au duc de Bedfort, que le roi Charles VII a encore de preux chevaliers prêts à mourir pour la France et les fleurs de ly .

Le lendemain, au point du jour, l'hôtellerie était vide; les Anglais chevauchaient *devers* Paris; et les trois chevaliers de France, toujours déguisés en pélerins, cheminaient vers la ville de Tours.

En entrant dans la ville du bienheureux saint Martin, les preux ne purent s'empêcher d'admirer la beauté majestueuse de la cathédrale, et les deux magnifiques tours que le roi Henri V d'Angleterre y avait fait bâtir depuis peu de temps (1). La basilique

(1) La cathédrale de Tours est un grand vaisseau remarquable par deux tours, qui furent construites par les ordres d'Henri V, roi d'Angleterre. Elles sont carrées, a double dôme, et surmontées de croix. Le reste de l'église, et surtout la façade, est décoré de bas-reliefs, de statues, de groupes grotesques; l'intérieur de la basilique est riche et répond à la majesté grandiose de l'extérieur : de longues fenêtres, ornées de vitraux peints, y répandent une lumière nuancée de mille couleurs. Dans une des chapelles, on remarque le mausolée de Charles VIII; le chœur est superbe et magnifiquement décoré. Il est à regretter que la façade, si belle, si large, ne se déploie pas sur une place beaucoup plus spacieuse.

CATHÉDRALE DE TOURS.

était pleine de pélerins venus de toute la France, pour prier saint Martin de sauver la patrie. Les trois chevaliers prièrent aussi et firent leurs dévotions. Puis Lahire et Saint Railles partirent pour aller faire des levées dans les terres de la Langue-d'Oc ; Baudricourt revint à Chinon, où était Charles VII, pour apprendre au roi qu'il avait échappé à la vigilance des capitaines anglais et aux *écorcheurs*.

II.

MONSEIGNEUR LE DAUPHIN DE FRANCE.

« Cependant, dit la chronique, le royaume de » France se trouvait en piteux état : tant s'étaient » augmentées et multipliées les compagnies, et tellement se gouvernaient, que le capitaine qui pouvait » avoir le plus de gens sur les champs, qui plus pillait et derrobait les pauvres gens, était le plus » craint et le plus redouté, et plutôt eut obtenu quelque chose du roi qu'aucun autre. Toujours ces capitaines se trouvaient avoir quelque aveu et appui » des seigneurs, et de la sorte détruisaient impunément le royaume.

» L'an de grâce 1438, des pluies continuelles empêchèrent la récolte de venir à maturité ; la peste » survint avec la famine.

» Et lorsque la mort se boutait en une maison, dit » Alain Chartier, elle emportait la plus grande partie » des habitans, et spécialement les plus forts et les » plus jeunes. Paris était si désert que les loups y » venaient la nuit par la rivière; ils étranglèrent et » mangèrent plusieurs personnes dans les rues dé- » tournées. »

Charles IV, pour lutter contre tant de malheurs, n'avait que l'intrépide Richemont, connétable de France. Les Anglais et les bandes connues sous le nom d'*écorcheurs* dévastaient les provinces; pour mettre le comble à tant de calamités, les routiers qui combattaient sous les ordres du connétable, se dispersèrent, et Richemont ne garda pas auprès de lui plus de huit cents lances; le roi, à cette nouvelle, se livra à de violens transports de colère :

« Que sert, s'écriait-il, de tenir sur les champs » tant de gens d'armes pour en avoir tel service! Ils » ne savent que ruiner et détruire mon royaume; il » faut à chaque combattant dix chevaux pour son » bagage et son *fretin* de pages, de femmes, de var- » lets : toute cette coquinaille n'est bonne qu'à manger » le pauvre peuple! »

On aurait dit que toutes les malédictions du ciel tombaient à la fois sur le royaume des *fleurs de lys*. Les édits de Charles VII pour la réforme des armées furent désapprouvés par la plupart des chefs; il se forma une conspiration entre les capitaines des *écorcheurs* et les princes qui avaient toujours protégé les pillards et les larrons. Messeigneurs de Bourbon, D'Alençon, de Vendôme, le bâtard d'Orléans, le bâtard de Bourbon et Antoine de Chabanne, chefs des écorcheurs, se réunirent à Blois. Le connétable, qui revenait de visiter le roi, fut arrêté en passant par cette ville, et les révoltés *l'attaquèrent par des paroles*.

— Beau sire de Richemont, s'écria le bâtard d'Orléans, vous êtes traître à la patrie, puisque vous voulez rester fidèle à un prince qui tyrannise ses anciens serviteurs.

— Le roi Charles VII veut le bonheur de la France, répondit le connétable.

— Il refuse la paie aux hommes d'armes, aux routiers, qui bien souvent n'ont viande ni pain à mettre sous la dent.

— Il dépense l'or du pauvre peuple à acheter des joyaux à madame Agnès Sorel, dit le sire de Bourbon.

— Charles VII aime mieux une ribaude que gentilshommes et chevaucheurs.

— Le roi, notre sire, ne désire rien tant que le bonheur de son peuple, répliqua Richemont, qui ne voulait pas donner prise à la colère de Dunois, bâtard d'Orléans.

Les seigneurs des *fleur de lys* tinrent un conseil secret, où quelques-uns proposèrent de retenir le connétable prisonnier.

— Y pensez-vous, messeigneurs! s'écria Antoine de Chabannes; si nous retenons le connétable, c'en est fait de Paris et de l'Ile-de-France. Les Anglais rentreront dans la capitale, et, pour ma part, j'aimerais mieux avoir le diable pour suzerain que Henri d'Angleterre pour roi.

Les paroles du chef des écorcheurs changèrent la résolution des *sires des fleurs de lys*, et le connétable eut la liberté de continuer sa route; il gagna Beaugences, et mit tout en œuvre pour étouffer la révolte. Les princes, instruits qu'il se fesait de grands préparatifs contre eux, songèrent à se donner un chef qui pût rallier autour de lui les principaux seigneurs de France et de la Langue-d'Oc : ils jetèrent les yeux sur le Dauphin.

Ce prince, à peine âgé de dix-sept ans, se livrait déja aux inspirations de son entêtement qui devait plus tard se changer en fermeté, et faire de Louis XI un des plus grands rois de France.

— Je ne veux plus, disait-il souvent, être sujet comme par le passé; je me sens en état *de faire très bien le profit du royaume*.

Les princes rebelles profitèrent si bien de cet aspect d'insubordination si favorable à leurs desseins, qu'ils gagnèrent le prince à leur parti, et le mirent à leur tête. Louis avait auprès de lui le comte de Perdriac, son gouverneur, qui tâchait par ses conseils de le détourner de la voie où il allait s'engager.

— Retirez-vous, beau sire, lui dit un jour le Dauphin, impatienté par ses sages remontrances : je n'ai plus besoin de vos conseils, et vous dis aujourd'hui que je veux être libre comme un fils de roi.

Le lendemain, le jeune prince partit pour Niort, où il fut bientôt rejoint par le duc d'Alençon et le bâtard d'Orléans, qui soulevaient la noblesse du Poitou.

Le péril était imminent; Charles et le connétable écrivirent aux bonnes villes pour leur défendre de donner obéissance et entrée à monseigneur le Dauphin, aux ducs d'Alençon, de Bourbon et aux autres *sires des fleurs de lys*. Le duc de Bourgogne promit à Charles de se ranger sous la bannière royale, et le comte de Dunois abandonna bientôt après les factieux... La noblesse resta dans le devoir; les routiers de la Langue-d'Oc et de Guyenne se mirent à la solde du connétable, et les états d'Auvergne, rassemblés à Clermont, écrivirent au roi qu'ils étaient *siens de corps et de biens*.

Les rebelles effrayés envoyèrent le duc de Bourbon devers le roi pour le prier d'oublier ce qui avait été fait.

— Où est le Dauphin, mon gentil fils? répondit le roi Charles VII.

— Rendez-vous à Cusset, gentil sire, dit le sire de Bourbon, et je m'engage sur ma tête à y emmener le Dauphin.

— Ainsi soit fait, dit le roi... Louis, Louis, gentil Dauphin de France, s'écria-t-il en se séparant du négociateur pour aller deviser avec Agnès Sorel, *dame de beauté*.

Quelques jours après, Louis, accompagné des sires de la Trémouille, de Caumont et de Brie, arriva aux portes de Cusset Charles VII défendit à ces

gentilshommes turbulans d'entrer dans la ville; et le Dauphin, cédant aux instances du duc de Bourbon et du comte d'Eu, se détermina enfin à solliciter le pardon de ses fautes.

Le roi lui fit tendre accueil et l'embrassa en pleurant.

— Mon fils, lui dit-il, vous êtes Dauphin de France; le royaume des fleurs de lys vous appartiendra après ma mort, et pourtant vous avez voulu perdre ce beau pays...

— Jamais, mon père, répondit le Dauphin; je veux que saint Louis de France, mon bienheureux patron, n'intercède plus pour moi au ciel, si ce coupable dessein est entré dans mon ame.

— Pourquoi vous êtes-vous rebellé contre moi, qui suis votre père?

— J'ai écouté de perfides conseils...

— Éloignez les traîtres et félons de votre personne; rassurez-vous, gentil Dauphin, Charles septième, votre père, vous pardonne.

— Je vous demande aussi la grace de quelques gentilshommes...

— Dis-moi leurs noms...

— Les sires de la Trémouille, de Chaumont et de Prie.

— Trois perfides intrigans qui ont mis la France à deux doigts de sa perte, répondit le roi qui ne pouvait plus maîtriser sa colère... « Qu'ils se retirent dans leurs maisons et s'y tiennent! Je ne les » veux point voir.

— » En ce cas, monseigneur, il faut que je m'en » aille, car je leur ai promis votre grace.

— » Loys, répliqua le roi irrité, les portes sont » ouvertes; si elles ne vous sont assez grandes, je » vous ferai abattre quinze ou vingt toises des murs » pour vous faire passage. S'il vous plaît vous en aller, » allez-vous-en; car, au plaisir de Dieu, nous en » trouverons assez de notre sang qui nous aideront » à maintenir notre honneur et seigneurie, mieux » que vous n'avez fait jusqu'ici. »

Ces paroles menaçantes déconcertèrent l'audace du Dauphin; son opiniâtreté céda à l'influence paternelle, et se jetant de rechef aux pieds du roi, il implora humblement son pardon.

— Que Dieu vous pardonne, comme moi, les chagrins que vous m'avez causés! s'écria Charles VII en relevant son fils et le serrant à plusieurs reprises contre son sein. Maintenant allez voir madame Agnès, elle vous donnera de bons et sages conseils.

Loys, dit Alain Chartier, détestait fort *madame de beauté*, parce qu'elle était toute puissante sur l'esprit du roi son père. Cependant il dissimula sa haine, et alla faire sa cour à la belle favorite. Agnès Sorel, qui n'usa jamais de son influence sur l'esprit et le cœur de Charles VII que pour le bien de la France, fit grand accueil à monseigneur le Dauphin.

— Soyez le bien venu, fils aîné du royaume des fleurs de lys, s'écria-t-elle en s'inclinant respectueusement devant le Dauphin.

— Dieu vous préserve de malencontre, madame Agnès! répondit Loys en prenant place au milieu des seigneurs qui étaient venus faire leur cour à la douce amie du roi.

— Charles, notre sire et votre père, a bien souffert pendant votre absence, ajouta Agnès.

— Le peuple souffre plus que lui, mademoiselle de Fromenteau, répliqua le Dauphin; si Charles VII, au lieu de vous couvrir d'or et de bijoux comme une sainte madone, *guerdonnait* dignement les braves gens d'armes, il y a long-temps que le léopard d'Angleterre ne hurlerait plus sur les terres de France.

— N'ai-je pas excité Charles, monseigneur, à déployer l'oriflamme et à chasser le duc de Bedfort, s'écria Agnès...

— Vos bons conseils coûtent trop cher à la France, madame de beauté; aussi le peuple vous déteste.

— Le peuple me déteste!!...

— Avez-vous oublié la réception que vous firent les habitans de la bonne ville de Paris, l'an de grâce 1437?

— « Les parisiens ne sont que des vilains, dit » Agnès; si j'avais su qu'ils ne m'eussent pas fait plus » d'honneur, je n'aurais jamais mis le pied dans leur » ville. »

— Grand mal n'en serait advenu, madame

— Vous venez m'insulter à la cour de Charles septième, ne savez-vous pas que je suis sa mie?

— Je le sais, et pour ce je voudrais vous voir bien trépassée.

A ces mots, le Dauphin, ne maîtrisant plus sa colère, s'approcha de la dame de beauté et lui donna un soufflet; grand fut l'étonnement des gentilshommes, qui ne purent s'empêcher de plaindre la belle Agnès quand elle sortit en pleurant pour aller requérir consolation et vengeance du roi, son sire et son doux ami.

— N'est-il pas honteux, mes cousins, s'écria le Dauphin en se tournant vers les gentilshommes et chevaliers étonnés de tant de hardiesse, de voir madame Agnès, qui n'est, après tout, qu'une *gente* ribaude assise sur le trône des fleurs de lys? Charles de France, tu te repentiras d'avoir humilié le dauphin Loys,... dit-il à voix basse.

Et, pendant toute la journée, il ne fut bruit à la cour que du soufflet donné par le Dauphin à madame de beauté. Le roi consola sa douce mie, et résolut d'éloigner Loys. Pour satisfaire le désir que le jeune prince avait depuis long-temps de prendre part à l'administration du royaume, il l'envoya en qualité de son lieutenant dans la province du Dauphiné.

III

L'ASTROLOGUE.

« J'irai trouver le roi d'Angleterre. »

Charles VII, délivré des tracasseries et des inquiétudes que lui avait suscitées le Dauphin, s'abandonna pendant quelque temps aux plaisirs et à la mollesse dans le château de Chinon. Il passait les jours et les nuits à deviser avec la dame de beauté, tandis que les bandes anglaises pillaient les provinces de France.



Agnès Sorel, dont le noble cœur ressentait l'enthousiasme du patriotisme, l'excitait sans cesse à se mettre à la tête de ses gens d'armes; le monarque indolent jurait de parfaire nombreuses et brillantes prouesses; mais il oubliait à l'instant ses sermens, ses promesses, et les fidèles gentilshommes n'avaient pas de chef qui pût les conduire à la rencontre des Anglais.

Par hasard, il advint que, pendant le séjour de Charles septième au château de Chinon, des bohémiens, des nécromanciens et des astrologues demandèrent la permission d'entrer au palais.

— Les Bohêmes sont enfans de Satan, dit l'archevêque de Rheims, grand-chancelier de France; et celui qui croit à leurs mensonges, offense Dieu, la Vierge et les saints.

— Vous nous donnerez absolution de ce péché, monseigneur de Rheims, dit Agnès Sorel en souriant.

— Laissez entrer les fils de Bohême, laissez entrer les sorciers et astrologues, s'écriait le roi, qui, ce jour-là, était de joyeuse humeur.

Au même instant un astrologue parut au milieu de la royale assemblée; son costume bizarre, sa barbe longue et blanche, son maintien hardi, tout en lui fixait l'attention des dames et des chevaliers.

— Roi des fleurs de lys, s'écria-t-il, veux-tu que je lise pour toi dans l'avenir?

— Parle-nous de la France, fils de Bohême, répondit Charles VII.

— Ton royaume sera bientôt délivré du joug des étrangers, dit l'astrologue, après avoir fait plusieurs invocations en langage cabalistique : déja le léopard d'Angleterre s'enfuit en mugissant vers son île couverte de brouillards; la *Rose blanche* et la *Rose rouge* sont sur le point d'éclore. *France et Mont-Joie Saint-Denys*, les insulaires reculeront devant les *gendarmes* du Berry et de la Langue-d'Oc comme de timides moutons. Eveille-toi, Charles VII, prends le glaive de Philippe-Auguste et de saint Louis; le dieu qui protégea Clovis dans les plaines de Tolbiac te promet la victoire.

Le Bohême parlait avec tant d'enthousiasme, que le roi, madame Agnès, les dames et damoiselles de la cour l'écoutaient avec étonnement.

— Qu'on donne dix écus d'or à ce Bohême, dit Charles VII en se tournant vers Jacques Cœur, son argentier.

— Et vous, belle dame, ajouta l'astrologue en s'inclinant devant Agnès Sorel, ne voulez-vous pas connaître vos destinées?

— Parle, fils de Bohême, répondit Agnès en fesant gracieusement la moue.

— Madame de beauté, vous posséderez long-temps le cœur d'un grand roi.

— Tu te trompes, fils de Bohême, dit Agnès.

— Je dis vrai, noble dame; ce que je vous prédis est écrit dans le livre de Dieu.

Aussitôt Agnès se leva, s'inclina respectueusement vers le roi, et lui dit d'une voix émue :

— Gentil sire, permettez à votre mie d'aller trouver le roi d'Angleterre.

— Que dites-vous, *gente* Agnès!

— Je veux remplir ma destinée; le fils de Bohême m'a dit que je fixerai long-temps le cœur d'un grand roi. J'aimerai Henri le Breton, car c'est lui sans doute que regarde la prédiction, puisque vous perdez votre couronne, et que bientôt Henri va la réunir à la sienne.

— Belle dame de mon cœur, s'écria Charles VII, voulez-vous me réduire au désespoir!

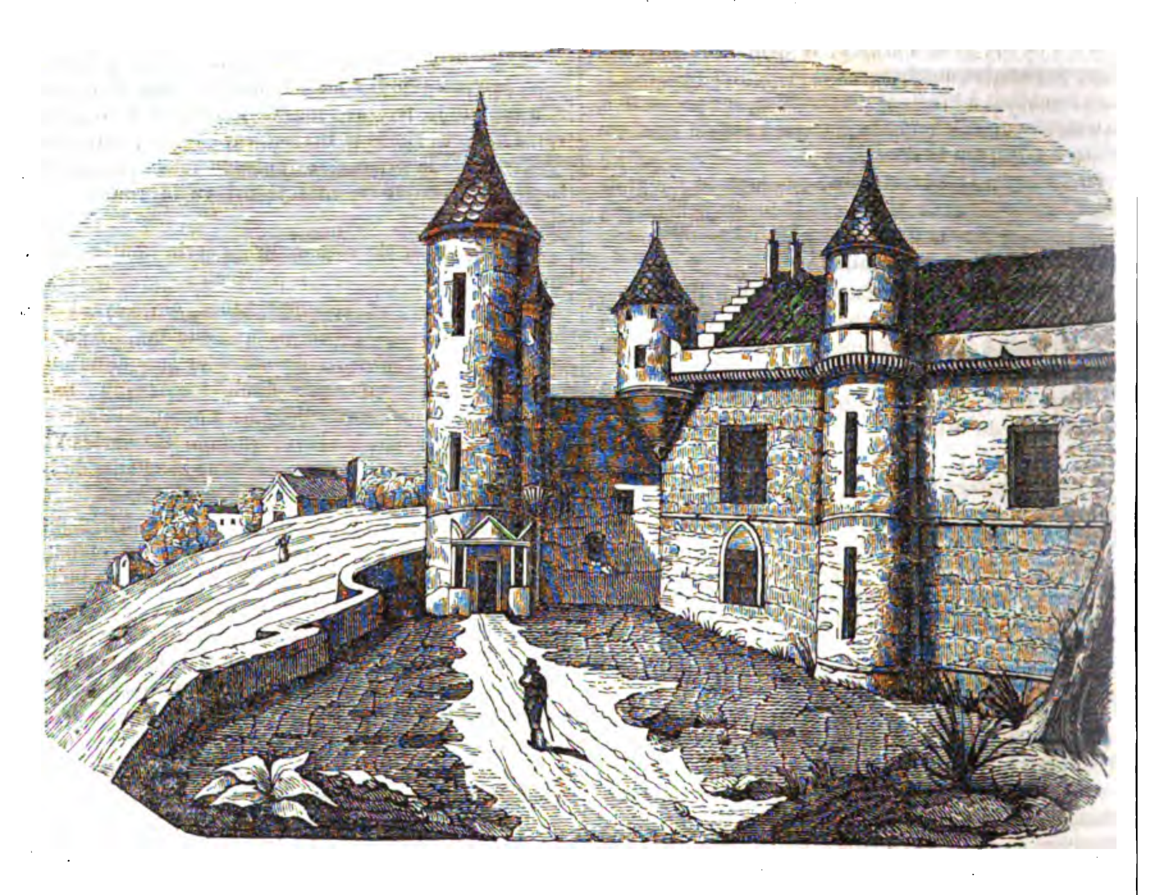
— Non, mon sire, répondit Agnès, qui, voyant que la fierté française avait encore quelque empire sur le cœur du roi, s'efforçait de stimuler son ambition; je ne veux pas vous causer douleur ni peine, mais il faut que les paroles du Bohême s'accomplissent.

— N'êtes-vous pas la plus chère amie de Charles VII, dit le roi en pleurant, et la couronne des fleurs de lys n'est-elle pas plus belle que le diadême d'Angleterre?

— Vous dites vrai, mon gentil sire, reprit Agnès Sorel; la France est le plus beau pays du monde : sous son ciel verdissent lauriers, et roses de gloire épanouissent. Reprenez donc le glaive tombé des mains de *Jéhanne la Pucelle;* hâtez-vous de reconquérir l'héritage de vos pères, puis revenez auprès d'Agnès, qui vous aimera toujours comme son sire, et posera sur votre tête guirlandes fraîches et bien fleuries.

— Mes cousins! s'écria Charles VII, dont l'enthousiasme chevaleresque n'avait pu résister aux nobles paroles d'Agnès, sachez-donc que, dès ce jour, je vais travailler sans relâche à reconquérir mon beau royaume de France, et à venger la mort de Charles VI, mon malheureux père.

Le roi tint parole; la guerre recommença contre les Anglais; les provinces du nord furent purgées des bandes d'*écorcheurs*, et Charles, après avoir séjourné quelque temps dans sa bonne ville de Paris, où il fut joyeusement reçu pour les victoires que Dieu lui avait données, se mit en route vers les provinces d'outre-Loire; pillages et *roberies* se commettaient aux pays d'Anjou, de Poitou et de Saintonge. Le sire d'Albret, qui tenait parti pour la France en Gascogne, était assiégé dans Tartas par les Anglais, et il avait promis de se rendre, s'il n'était pas secouru par Charles VII avant la fête de la Saint-Jean, 1442. Dans les premiers jours de printemps, le roi et le connétable rassemblèrent leur armée à Toulouse, et firent route vers Tartas; les Anglais ne se présentèrent pas pour *tenir la journée :* Saint-Sever, Dax, La Réole ouvrirent leurs portes; Tonneins et Marmande se rendirent à la première sommation, et le roi alla passer une partie de l'hiver à Montauban. Pendant qu'il se délassait entre les bras d'Agnès Sorel des fatigues de cette glorieuse expédition, il apprit que le fameux Etienne de Vignolles, dit Lahire, était mort à Montmorillon, des suites de ses blessures Ce gentilhomme, un des preux chevaliers qui furent les compagnons d'armes de Jeanne d'Arc, adressa, dit-on, cette singulière prièr



LE CHATEAU DE LOCHE.

à Dieu au moment d'engager un combat avec les bandes anglaises :

— « Dieu, je te prie que tu fasses aujourd'hui pour » Lahire autant que tu voudrais que Lahire fît pour » toi, s'il était Dieu et que tu fusses Lahire. »

Charles pleura beaucoup en apprenant cette piteuse nouvelle, et sortit de Montauban pour retourner dans le nord; la guerre continuait toujours; mais les premiers ministres de Henri VI d'Angleterre lui conseillaient la paix, qui fut enfin conclue par l'entremise de Winchester et de Suffolk.

« Sitôt que les armes furent suspendues, dit un » chroniqueur, on vit les marchands et gens de divers » métiers avoir grande communication les uns aux » autres. Les Normands voyagèrent en France, les » Francais en Normandie; les villages commencèrent » à se repeupler, et les terres à se mettre au labour » en divers lieux. »

IV.

LE CHATEAU DE LOCHES.

« La petite ville de Loches, si célèbre par les amours de Charles VII avec Agnès Sorel, dit le voyageur que j'ai déja cité, s'élève en amphithéâtre au confluent de deux vallées, sur la rive gauche de l'Indre, à dix lieues sud-est de Tours; elle est séparée de la ville de Beaulieu, qui a près de trois mille habitans, par une suite de ponts jetés sur les différens bras de l'Indre. Loches est agréable comme sa situation; privée de symétrie et d'édifices somptueux, elle est du moins propre, et offre de bonnes constructions. De ses anciens bâtimens, le plus remarquable est une haute et belle tour, seul reste d'une église détruite à la révolution. Un vaste plateau de roc domine la ville et porte son célèbre château; l'origine de ce château est très ancienne, et remonte probablement aux Romains. Il avait été fortifié de nouveau au XIe siècle, et nos rois le regardaient comme une de leurs principales places-fortes.

« En 1193, le château appartenait à Jean-sans-Terre, qui le céda à Philippe-Auguste, au détriment de Richard Cœur-de-Lion, le légitime possesseur; mais celui-ci, échappé de sa prison et rentré en France reprit Loches en 1194.

» En 1205, Philippe-Auguste reconquit cette ville après un siége d'un an ; Charles VII ajouta de nouvelles constructions au château, et le conserva en dépit des Anglais qui tenaient presque toute la France ; Louis XI en fit une prison d'état ; il fit construire des *oubliettes*, de nouveaux cachots, des cages de fer, où, entre autres victimes de ce farouche tyran, périt le cardinal de Milan. Le château se composait d'une masse immense de bâtimens ; la plupart ont été renversés, il en reste encore de considérables, des ruines très curieuses et très pittoresques.

» Au sud, est une forteresse carrée, fort haute, entourée de tourelles et de fossés, qui sert maintenant de prison ; l'ancienne église collégiale de Notre-Dame de Loches est remarquable par son style singulier, par ses quatre clochers alignés ; l'intérieur est dépouillé des monumens et des ornemens qui le décoraient.

» Le château dit de Charles VII, maintenant la Municipalité, est un beau et grand bâtiment oblong, situé sur le bord du val de l'Indre, et possédant de ce côté une terrasse, d'où les vues sont délicieuses ; la belle Agnès Sorel habita long-temps ce château ; il fut témoin des amours de Charles VII (1). »

Loys le Dauphin et les seigneurs de son parti, ne cessaient de calomnier *madame de beauté ;* Agnès Sorel résolut alors de ne plus paraître à la cour, espérant désarmer ainsi la colère de ses ennemis ; mais les succès du roi augmentèrent sa faveur, et le crédit dont elle jouissait rendit implacable la haine que Loys portait à la royale favorite. Plusieurs fois il se laissa aller à des promptitudes indignes de la part d'un fils de France. Sorel, ne pouvant plus tenir tête à l'orage, résolut de se séparer de Charles septième, son doux ami, vers l'an 1445.

— Gentil sire, lui dit-elle, Dieu et la Vierge me sont témoins de l'amour que j'ai pour vous et pour la gloire des fleurs de lys ; pourtant mes ennemis, et surtout monseigneur Loys le Dauphin, disent de moi choses vilaines et déshonnêtes. Aussi, après avoir fait mon oraison, j'ai résolu de quitter la cour et d'aller vivre dans la belle solitude de Loches.

— Vous n'aimez donc plus le roi de France, gente Agnès...?

— Je prierai pour vous, gentil sire.

— Pourrai-je vivre sans vous voir ?

— Vous viendrez me voir en Touraine.

Cet entretien fut interrompu par l'arrivée de la reine, qui désapprouva fort la détermination de la belle Agnès. La favorite fut inflexible, et, quelques jours après, le château de Loches devint le séjour de madame de beauté.

V.

L'ABBAYE DE JUMIÈGES.

Charles VII eut beaucoup de peine à se console de l'absence de sa douce amie. Souvent il fesait appeler Jacques Cœur de Bourges, son argentier, et lui parlait de madame Agnès.

— Messire argentier, lui disait-il souvent, depuis que Sorel, ma mie, est partie pour son château de Chinon, je ne puis dormir ni jour ni nuit. Dites-moi, Jacques Cœur, si le tout-puissant a jamais créé une femme plus *gente* et plus *accorte*.

— Agnès a mérité le glorieux surnom de *dame de beauté*, disait Jacques Cœur ; preux, ni chevalier, n'aime la France et les fleurs de lys autant que votre douce amie.

— Son ame est encore plus belle que son visage, messire argentier ; ne vous souvient-il pas du jour où elle me dit : « Gentil sire, je m'en irai devers le » roi d'Angleterre, puisqu'il sait bien défendre son » royaume et son peuple. »

— Elle a sauvé la France.

— Vous dites vrai, Jacques Cœur, elle a ranimé en moi la vaillantise des chevaliers des anciens jours ; j'ai repris l'oriflamme ; le duc de Bedfort et ses anglais n'avaient eu tant de peur depuis la mort de Jéhanne la Pucelle.

— Madame Agnès est digne de s'asseoir sur un trône, dit Jacques Cœur.

— Je la prendrais pour dame et épouse, si la reine de France venait à mourir. Vous êtes le plus cher et le plus fidèle de mes serviteurs, messire argentier ; aussi je requiers de vous un bon et signalé service : demain nous partirons pour la Touraine, et nous irons deviser ensemble avec madame Agnès.

Au point du jour, les chevaliers et les damoiselles étaient déja sur leurs palefrois et sur leurs laquenées. Grande fut la joie des bons paysans de Loches quand ils virent Charles septième, leur sire. Ces voyages se renouvelèrent souvent, et, pendant quatre ans, l'amitié que le roi portait à madame de beauté ne fit que s'accroître. Vers la fin de l'année 1449, la reine qui n'avait pas oublié les nobles conseils que la belle Agnès avait donnés à son époux, l'engagea à revenir à la cour : elle y resta jusqu'au départ du roi qui alla faire le siége de Rouen.

La fortune de la France avait changé. Depuis la mort de Jéhanne la Pucelle, dit Alain Chartier, les Anglais n'éprouvèrent qu'échecs et *déconfitures*. Dunois, bâtard d'Orléans, était déja en campagne avec quatre ou cinq mille bons combattans ; il s'empara de Verneuil, de Pont-Audemer, de Lisieux, de Vernon, de Mantes, de la Roche-Guyon et de bien d'autres places et châtellenies.

« Le duc de Sommerset, le lord Talbot et le reste » des capitaines qui se tenaient, tant à Rouen qu'aux » autres villes, voyaient bien et clairement que la

(1) Le mausolée d'Agnès était dans l'église de Loches ; en 1809, il fut transporté dans une tour que cette dame avait fait élever à l'angle du château ; on le voit au rez-de-chaussée dans une petite chapelle ; le monument a dix pieds de long et quatre de large ; il est de marbre noir ; la statue d'Agnès, les deux anges à sa tête et les deux agneaux à ses pieds, sont en pierre blanche, de bon style et bien conservés. C'est ce qu'offre de plus intéressant le château de Loches.

» plupart des bourgeois et du commun du peuple » ne désiraient rien tant que de retourner en l'obéissance du roi de France, et, pour cette crainte, ils » ne s'osaient mettre ensemble aux champs, ni dé» semparer leurs garnisons, afin de secourir leurs » gens qu'ils savaient de jour en jour être assiégés.

» Toutes les compagnies venues et assemblées, » le roi Charles septième partit de Louviers et vint » au Pont-de-l'Arche, d'où il envoya ses officiers » d'armes devers ceux de la ville et cité de Rouen, » pour les sommer de se rendre à lui : mais les » Anglais, qui avaient encore la garde de la ville » et étaient maîtres des portes, ne voulurent souf» frir que lesdits héraults entrassent dedans et par» lassent aux bourgeois.

» Enfin, le dimanche 19 octobre 1449, sur les huit » heures du matin, les habitans de Rouen qui se » tenaient sur leurs gardes, voyant les Anglais ar» més et marchant dans la ville pour les venir » opprimer, coururent sus auxdits Anglais, et les » chassèrent si durement et âprement, qu'à grand» peine purent, les uns, entrer au palais, les autres » au château : en même temps ceux de la ville ga» gnèrent par force tous les murs et *porteaux* de » leur cité, et en firent déguerpir les Anglais. Le » duc de Sommerset retourna au palais en regardant » parmi les rues tout le peuple portant la croix » blanche, de quoi il n'était guère joyeux. Enfin, » le 4 novembre, les Anglais s'en allèrent les uns » à Parfleur, les autres à Caen, et le roi Charles » septième, après avoir fait sa prière à la cathédrale, » alla prendre son logement chez monseigneur l'ar» chevêque de Rouen. »

Ce succès inespéré rendit courage et *liesse* aux bons habitans de la Normandie. Charles alla ensuite se *rafraîchir* un temps à la célèbre abbaye de Jumièges; il donna des fêtes magnifiques aux principaux seigneurs et chevaliers; il ne croyait pas qu'en quittant l'abbaye il aurait le cœur navré de la plus vive douleur.

En effet, la belle Agnès Sorel apprit que Loys le Dauphin tramait une nouvelle conspiration contre le roi son père; aussitôt elle partit du château de Loches, et, suivie de deux pages, elle se dirigea vers l'abbaye de Jumièges. Le roi ne se possédait pas de joie quand on lui dit que sa douce amie arrivait.

— *Liesse* et festins! s'écria-t-il; Agnès Sorel, ma dame de beauté, vient prendre part à notre victoire.

La belle dame fut reçue avec tous les honneurs qu'on accordait alors aux reines de France; les chevaliers et les damoiselles lui firent nombreuses courtoisies. Mais la joie ne fut pas de longue durée. Dans la nuit, madame Agnès se sentit atteinte d'une dyssenterie si violente, qu'elle trépassa au point du jour, le 9 février 1450.

« On la crut empoisonnée, dit un biographe; les » uns ne craignaient pas de dire hautement que c'était » par l'ordre de Loys le Dauphin; d'autres accusè» rent de ce crime Jacques Cœur, trésorier du roi, » désigné par Agnès pour son exécuteur testamentaire; » cette seconde accusation était l'ouvrage des ennemis » de Jacques Cœur, qui fut condamné à mort trois » ans après comme concussionnaire. Le corps d'Agnès » Sorel fut déposé dans l'église collégiale du château » de Loches qu'elle avait enrichie de ses dons. Son » tombeau se voyait encore à Loches, en 1752, et l'é» pitaphe attestait la bienfaisance de celle à qui on » l'avait érigé. Les chanoines de cette église, voulant » faire leur cour à Louis XI, supplièrent ce prince » de faire enlever de leur église ce tombeau qui était » à leurs yeux un objet de scandale. »

— J'y consens, répondit le roi, mais auparavant il faut rendre ce que vous avez reçu d'Agnès.

« Les historiens ne sont pas d'accord sur l'opinion » que l'on doit avoir d'Agnès Sorel. Les uns la traitent » avec mépris, et l'accusent d'avoir dilapidé les fi» nances; les autres lui attribuent l'honneur d'avoir » sauvé la France. Ce qu'on peut affirmer, c'est » qu'Agnès n'abusa jamais de son pouvoir, et qu'elle » se conduisit avec assez d'art pour conserver jusqu'à » sa mort l'amitié de la reine.

» Les poètes du temps ont célébré à l'envi les » charmes d'Agnès Sorel; la plupart des vers sont » tombés dans l'oubli; mais on lit encore avec plaisir » le petit poème de Baïf, adressé au seigneur Sorel, » parent d'Agnès.

» La maladie d'Agnès, dit l'historiographe de Char» les VII, fut causée par certains chagrins et dé» plaisances; la dame de beauté avait l'ame haute, » et les hommages des courtisans et des chevaliers » ne lui fermaient pas les yeux sur le mépris que » le peuple témoignait discourtoisement à la maîtresse » du roi. »

Avec ses grandes qualités et ses défauts, la belle Agnès sera toujours une figure historique représentant à elle seule le patriotisme, la beauté, l'amour de la gloire; trinité presque fabuleuse, qui nous apparaît, enveloppée de la majesté du passé, derrière un prisme de quatre cents ans!

LABORDERIE.



HISTOIRE RELIGIEUSE DE LA VILLE DE BORDEAUX.

ÉGLISE SAINT-SEURIN.

La ville de Bordeaux qui joua un rôle si brillant sous la domination romaine, qui avait vu dans ses murs l'immortel Germanicus envoyé dans les Gaules pour faire le dénombrement des diverses provinces, eut part aux bienfaits du christianisme, cinquante-six ans après la mort du Christ.

Saint Martial, l'apôtre des deux Aquitaines, prêcha à Bordeaux, et le nombre de ses disciples devint assez grand pour nécessiter la présence d'un évêque. Saint Gilbert occupa le premier ce siége épiscopal que devaient illustrer tant de vertus. Zélé pour le maintien de l'Évangile, il combattit les hérétiques venus d'Orient. Oriental, son successeur, assista au second concile d'Arles avec le diacre Flavien, et Delphin, poursuivant la glorieuse carrière qui lui avait été tracée, convoqua à son tour un concile à Bordeaux, où l'hérésiarque Priscillien fut condamné, et Urbica, son disciple, massacré par le peuple.

Le christianisme avait déja fait de rapides progrès dans la capitale de la deuxième Aquitaine, lorsque saint Amand fut choisi pour premier pasteur. Pendant le temps que dura son épiscopat, il jouit de la considération des hommes les plus éclairés de son siècle. Saint Paulin, évêque de Noles et natif de Bordeaux, entretint avec Amand une correspondance également honorable pour l'un et pour l'autre.

Il succombait à ses travaux apostoliques, lorsque Seurin abandonna le siége de Cologne, poussé par une inspiration divine, dit la légende, et vint à Bordeaux. Grande fut l'affluence du peuple qui se pressait sur les places publiques pour voir le jeune prélat déja célèbre par ses vertus. Seurin était bordelais, ajoute la légende; les seigneurs, les bourgeois et le menu peuple lui firent grands honneurs. Saint Amand, qui était déja vieux, bénit le ciel de lui avoir amené un si digne successeur, et se démit de ses fonctions épiscopales en faveur de Seurin, qui devint un des plus grands prélats de l'Aquitaine, et mérita d'être mis au rang des saints par les nombreux miracles qui s'opérèrent sur son tombeau.

Les fidèles, pour honorer la mémoire du bienheureux prélat, construisirent une église sous son invocation. Elle était située primitivement hors des murailles de la ville, dit l'auteur de la *Chronique Bordelaise.*

Saint-Seurin date des premiers siècles de l'Église, mais on ne peut affirmer à quelle époque les constructions furent commencées, interrompues et terminées. Après Sainte-Croix, elle est l'église la plus ancienne de Bordeaux, et avant la construction de Saint-André, elle était métropole.

Au commencement du deuxième siècle, elle était déja desservie par un collége de chanoines, qui jouissait de plusieurs priviléges et immunités. Les ducs de Guienne, avant de partir pour une expédition, se rendaient processionnellement à l'église Saint-Seurin, déposaient leurs épées sur le maître-autel, et fesaient bénir leurs étendards par l'évêque, et, en son absence, par le chef du collége.

Ces pratiques religieuses se perpétuèrent de siècle en siècle; plus tard, le syndic et le clerc de Bordeaux allèrent aussi à Saint-Seurin prêter serment avant de prendre le chaperon et les insignes de la *Jurade.*

Comme la basilique Saint-Sernin de Toulouse, Saint-Seurin fut enrichie des reliques de plusieurs saints. Les gentilshommes et les principaux bourgeois voulurent être ensevelis auprès du saint lieu, et, en 1081, il y avait déja autour de la vieille église un vaste cimetière consacré, dit l'auteur de la *Chronique Bordelaise*, par saint Martial, premier apôtre de l'Aquitaine. Les chanoines exigèrent bientôt des droits de sépulture, qui plus tard furent abolis. Mais il était défendu d'enterrer ailleurs, et, en l'an 1086, il s'éleva à ce sujet un différend assez grave entre l'archevêque de Bordeaux et les chanoines de Saint-Seurin. Le chapitre eut gain de cause, et l'usage primitif fut maintenu dans toute sa rigueur.

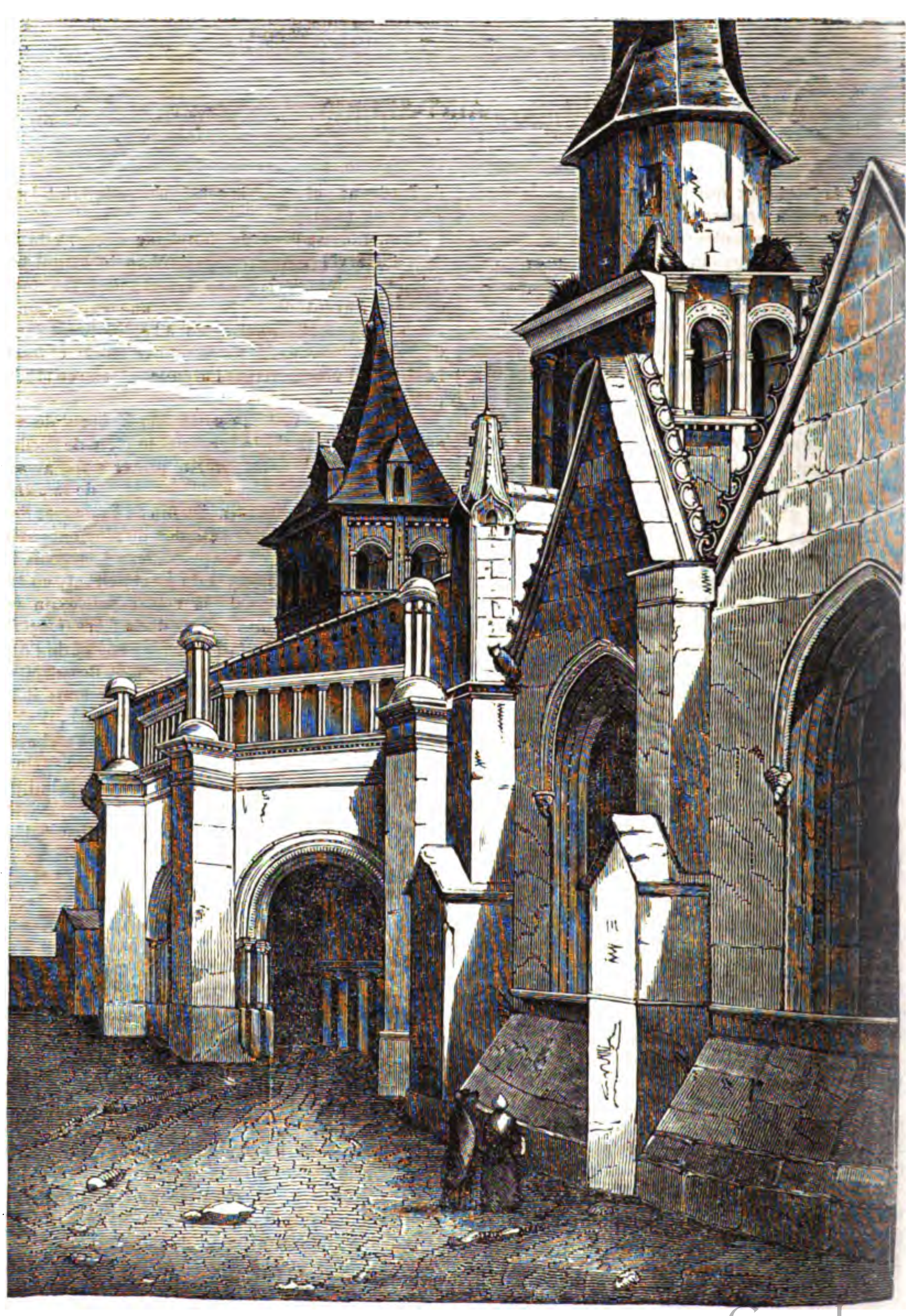
Les chanoines avaient droit de juridiction ecclésiastique sur une partie de la ville de Bordeaux; les divers priviléges qu'on accordait quelquefois arbitrairement aux communautés, aux chapitres, aux monastères, donnaient lieu à d'interminables contestations.

Vers l'an 1220, un nouveau débat s'éleva entre l'archevêque et les chanoines, au sujet de l'étendue de cette juridiction ecclésiastique; les deux parties s'efforçaient de conserver mutuellement leur suprématie; les discussions duraient depuis long-temps, lorsque l'archevêque proposa de choisir pour juges les évêques de Tarbes et de Comminges. Les deux prélats se rendirent à Bordeaux, et, après de sages délibérations, ils prononcèrent leur sentence qui fut confirmée en 1222 par le légat du saint siége.

Ils adjugèrent au chapitre de Saint-Seurin les paroisses de Saint-Rémy, de Saint-Maxens, de Saint-Christophe, de Notre-Dame de Puy-Paulin.

Ils ordonnèrent que les enfans nés dans ces parois-

ÉGLISE SAINT-SEÜRIN.



ses jusqu'au ruisseau de la *Divise* qui coulait alors dans la ville, seraient baptisés à Saint-Seurin, et qu'il ne serait fait aucun changement aux usages primitifs.

Le reste de la ville fut adjugé à Saint-André et à l'abbé de Sainte-Croix. Les chanoines conservèrent ces divers priviléges jusqu'au temps où Saint-André devint église métropolitaine et réunit tout le Bordelais sous sa juridiction.

L'église Saint-Seurin, moins ancienne que Sainte-Croix, est le plus remarquable de tous les monumens religieux de Bordeaux, qui possède peu d'édifices de ce genre, eu égard à son importance et à son étendue. Saint-André a ses flèches aériennes, son clocher bâti en 1440 par Pierre Peyberland, fils d'un paysan du Médoc et archevêque de Bordeaux; Saint-Michel, élevé au-dessus de la cité noire et gothique, où s'agitent aujourd'hui les bras infatigables du télégraphe. Les murailles de Sainte-Croix sont couvertes de peintures à fresque du célèbre Jean Vanizetti; on admire à Saint-Bruno les groupes peints au XVIIe siècle par Bérinzago. Mais toutes ces beautés réunies ne rappellent pas autant de souvenirs que la nef et le porche gothique de Saint-Seurin.

La vieille basilique, avec son architecture bizarre et ses ornemens qui décèlent le mauvais goût des premiers siècles du christianisme, nous apparaît environnée de la sombre majesté du passé. L'esprit préoccupé de pensées diverses, on s'écrie :

« Là, se réfugièrent peut-être les Bordelais, lorsque » le fier Abdérame, avant de succomber dans les » plaines de Poitiers, emporta d'assaut et pilla en » passant l'ancienne capitale de la deuxième Aquitaine. Sur ces autels, les ducs de Guienne, dans les » beaux jours de la nationalité méridionale, déposèrent leurs glaives trempés dans le sang ennemi. » Sous ces voûtes, les Bordelais venaient prier le Dieu » de saint Louis, et demander au ciel de délivrer la » patrie du léopard de l'Angleterre. Ici, peut-être, se » réunirent les gentilshommes bretons et aquitains, » lorsque Henri Plantagenet vint à Bordeaux célébrer » ses fiançailles avec Alianor d'Aquitaine. Sur ces dalles » s'agenouillèrent les héros de Poitiers et d'Azincourt, » fidèles compagnons du roi Jean, qui partagèrent son » infortune et l'accompagnèrent à la tour de Londres. » Ici tout est grand et sublime : les reliques des saints » martyrs qui reposent dans les chapelles, les noms » des prélats, des preux, portent dans l'ame une » ineffable et douce mélancolie; ici le passé donne la » main au présent, et les murailles sont un grand » livre de pierre sur lequel chaque siècle a laissé son » empreinte de gloire ou de malheur. »

On ne peut se lasser d'admirer la vieille basilique; pourtant sa construction est irrégulière; on voit au premier aspect que plusieurs générations ont travaillé à Saint-Seurin. Selon toutes les probabilités, les Sarrasins, quand ils pillèrent la ville de Bordeaux, ne respectèrent pas un temple riche déja des reliques de plusieurs martyrs. Délivrés de ces barbares, les Bordelais se hâtèrent de réparer les dégâts, et ces divers travaux ont contribué à l'irrégularité du monument.

L'intérieur renferme plusieurs objets dignes d'être remarqués sous le rapport artistique.

Un bas-relief, représentant un pape qui célèbre la messe, mérite surtout de fixer l'attention par l'originalité qui a inspiré le sculpteur.

On ne doit pas sortir de la vieille basilique sans avoir visité la chapelle souterraine consacrée à saint Fort, où l'on voit le tombeau de ce saint, ceux de saint Amand et de sainte Véronique.

« C'est une coutume fort ancienne chez les mères » et les nourrices du Bordelais, dit un voyageur, de » se rendre chaque année, au mois de mai, dans la » chapelle souterraine de l'église Saint-Seurin, où » sont enfermées les reliques de saint Fort, pour » faire baiser son tombeau à leurs nourrissons. Ce » saint a la réputation d'être favorable à la santé des » petits enfans : un nombre considérable de femmes » y viennent donc *faire dire des évangiles* sur la tête » de leurs nourrissons. L'efficacité de cette lecture » n'est pas bien démontrée; il est plus certain que » l'extrême fraîcheur de l'église, opposée à l'extrême » chaleur et à l'air étouffé du caveau où la foule » s'entasse, nuit aux faibles créatures qu'on y transporte. »

Ces vieux souvenirs de la foi de nos pères sont une preuve incontestable de la vénération que les Bordelais avaient pour les reliques de saint Seurin; aujourd'hui nous pouvons à peine comprendre le charme et la consolation que les chrétiens de la primitive Église trouvaient dans leurs croyances religieuses. Mais les basiliques sont encore debout pour attester que, dans un temps qui est déja bien loin de nous, la maison de la prière était le foyer commun.

Le porche de l'église Saint-Seurin est un beau morceau d'architecture gothique; et les ornemens du portique se font remarquer par l'originalité et la disposition des groupes.

On voit encore dans l'intérieur une vieille horloge avec un agneau qui sonne les heures; l'ensemble de l'édifice, la majesté des voûtes, l'ordre des chapelles, ont quelque chose de bizarre qui frappe le regard et porte au recueillement.

Depuis quelques années, l'église Saint-Seurin a eu besoin de plusieurs réparations. En 1820, la foudre tomba sur la tour de l'ouest et renversa une partie des murailles; mais l'autorité s'empressa de faire disparaître les moindres dégradations. En 1822, on se mit au travail : l'intérieur et l'extérieur de l'ancienne métropole de Bordeaux furent promptement réparés, et, pour mettre les tours à l'abri de la foudre, on y établit un paratonnerre.

La façade de la porte occidentale tombait presque en ruines : en 1829, on vota des fonds pour qu'elle fût entièrement reconstruite, et, d'une prompte activité, ce nouveau travail fut bientôt terminé. On décora la nouvelle façade de quatre statues en pierre, qui font honneur au talent du statuaire, et s'adaptent très bien à l'édifice.

On ne doit pas s'attendre à trouver dans Saint-Seurin l'architecture grandiose, ni les divers ornemens que les siècles ont accumulés dans nos vieilles cathédrales : mais l'église gothique, avec sa construction simple et même un peu lourde, est dans son ensemble un beau monument : d'ailleurs, Saint-Seurin perpétue le souvenir de la vieille ville de Bordeaux, de même que le vieux Paris semble se grouper encore au pied des tours de Notre-Dame.

Eugène Pontié.

AMPHITHÉATRE D'ARLES.

Que tout monument cède à l'amphithéâtre de César,
que la renommée éternise sa gloire dans l'univers.

Omnis Cæsareo cedat labor amphitheatro,
Unum pro cunctis fama loquatur opus.

Mart.

Le voyageur qui approche de cette vieille cité romaine, est frappé du spectacle magnifique que lui offrent ses riches avenues. Le Rhône, le grand fleuve poétique, l'entoure comme une large ceinture d'azur. Ici, il a perdu cette impétuosité qui l'a rendu proverbial : ce n'est plus le torrent de la Suisse ou du pont Saint-Esprit; son onde tranquille et unie réfléchit, sans en altérer les couleurs, le beau ciel de la Provence. Il traverse, et semble quitter à regret ces rives aux ombrages gigantesques, aux ormeaux centenaires qui retentissent du mugissement des taureaux sauvages, ou du hennissement des chevaux camargues paissant en liberté.

La ville s'élève en amphithéâtre sur l'un des trois mamelons qui coupent seuls l'uniformité de la plaine immense, renfermée entre la chaîne des Alpines et les bords de la Méditerranée. On s'étonne, en y entrant, du silence de ses rues : les bruits de la civilisation ne s'y font entendre que comme le roulement d'un orage éloigné, à peine reproduit par l'écho. Au premier aspect, Arles pourrait paraître une ville exceptionnelle, jetée en dehors du mouvement *progressif* du siècle; ce serait une erreur. On marche là comme ailleurs, et il se tromperait étrangement celui qui croirait qu'on y vit de souvenir, que le mouvement y est mort. Sans doute, Arles, chef-lieu d'arrondissement, est bien peu de chose, si l'on songe à la ville des Césars, à la cité-constantine. Mais elle ne s'est point voilé la tête pour rester étrangère au tourbillon qui l'entoure. L'ouragan des révolutions a bouleversé son sol; le vent brûlant des passions déchaînées y a laissé la trace de son terrible passage; des ruines en font foi. Ces vieux monumens, sur lesquels tant de siècles et de barbares étaient venus imprimer leur cachet destructeur, ont pu croire, dans nos dernières commotions politiques, que tous les vandales n'étaient pas au tombeau.

Les souvenirs sont si vivans, chaque pas nous montre tant et de si piquantes merveilles, l'histoire nous presse tellement sous les mille formes qu'elle a su prendre en se gravant sur le marbre, en se burinant sur le granit, qu'on ne sait à quoi s'arrêter d'abord; l'œil court avec l'imagination. Et puis, si l'on voulait tout décrire, si l'on voulait en même temps tracer un tableau de cette suite des siècles, pendant lesquels Arles joua tour à tour des rôles si brillans (1) et si malheureux, on se

(1) Pour donner une idée de l'importance et de la magnificence de cette ville, à l'époque de la domination des empereurs : nous citerons l'édit suivant d'Honorius :

Honorius et Théodose Augustes, a Agricola, Préfet des Gaules.

Sur le très salutaire exposé que nous a fait ta magnificence, entre autres informations évidemment avantageuses à la République, nous décrétons, pour qu'elles aient force de loi à perpétuité, les dispositions suivantes, auxquelles devront obéir les habitans de vos sept provinces, et qui sont telles qu'eux-mêmes auraient pu les souhaiter et demander. Attendu que, pour des motifs d'utilité publique ou privée, non-seulement de chacune des provinces, mais encore de chaque ville, se rendent fréquemment auprès de ta magnificence les personnes en charge ou les députés spéciaux, soit pour rendre des comptes, soit pour traiter des choses relatives à l'intérêt des propriétaires, nous avons jugé que ce serait chose opportune et grandement profitable, qu'à dater de la présente année, il y eût tous les ans, à une époque fixe, pour les habitans des sept provinces, une assemblée tenue dans la métropole, c'est-à-dire, dans la ville d'Arles. Par cette institution, nous avons en vue de pourvoir également aux intérêts généraux et particuliers. D'abord en la réunion des habitans les plus notables, en la présence illustre du préfet, si toutefois des motifs d'ordre public ne l'ont pas appelé ailleurs, on pourra obtenir, sur chaque sujet en délibération, les meilleurs avis publics. Rien de ce qui aura été traité et arrêté, après une mûre discussion, ne pourra échapper à la connaissance des provinces, et ceux qui n'auront pas assisté à l'assemblée, seront tenus de suivre les mêmes règles de justice et d'équité. De plus, en ordonnant qu'il se tienne tous les ans une assemblée dans la cité-Constantine, nous croyons faire une chose, non-seulement avantageuse au bien public, mais encore propre à multiplier les relations sociales. En effet, la ville est si avantageusement située, les étrangers y viennent en si grand nombre, elle jouit d'un commerce si étendu, qu'on y voit arriver tout ce qui naît et se

sentirait perdu dans un océan de détails; quelque chose vous avertirait que le travail est au-dessus de vos forces. Ecoutons donc cette voix qui est celle d'une sage économie, et pour ne pas laisser incomplet et inachevé ce brillant compartiment de notre *Mosaïque*, promettons-nous de tout dire en plusieurs fois.

J'ai déja dit un mot du spectacle imposant qu'offre la ville d'Arles, quand on l'aperçoit de loin. Ces murs noircis, ces maisons d'une frappante irrégularité, ce je ne sais quoi d'antique qui se révèle dans les moindres détails: tout cela remplit l'ame de cet inexplicable sentiment de respect que l'on ressent à l'approche des vieillards. Mais il est un point sur lequel involontairement se fixe le regard sur lequel il s'attache de préférence: c'est l'amphithéâtre, posé dans la partie élevée de la ville, dont il semble ceindre le front comme un glorieux diadême. Là, se sont assis les maîtres du monde, et leur place, marquée depuis tant de siècles, n'a servi qu'à faire sentir plus vivement la rapidité de leur passage et de leur domination.

C'est vers ce monument, le premier que nous ayons aperçu, que tourneront nos regards et nos études.

Le peuple romain, ce colosse imposant que les siècles avaient vu grandir sans jamais s'arrêter; ce peuple dont les progrès, les conquêtes, seraient un inexplicable mystère, si l'on refusait de voir la main providentielle qui le guidait à travers l'océan des âges, jusqu'au jour où les temps furent accomplis; jusqu'au jour où les barbares du nord se ruèrent sur la ville éternelle, affaissée sous son propre poids, puis brisèrent sous les pieds de leurs chevaux cette unité gigantesque, dont les bornes était celles du monde habité; cet empire immense, dont la tête était à Rome et dont les bras s'étendaient partout, ne conserva pas toujours son admirable simplicité. Tandis que les armes triomphaient de tout ce qui semblait une barrière à son ambition, chaque nouveau sujet, en entrant dans son sein, y apportait son génie ou son caractère; ses goûts et ses passions, et venait acquérir à Rome ce droit de cité dont la capitale du monde se montra si avare d'abord, si prodigue ensuite. Ainsi les Étrusques avaient implanté chez les Romains le goût des combats de bêtes féroces, et la Grèce vint enseigner les secrets du théâtre et ceux de l'architecture à ses conquérans. Peu à peu les palais de marbre remplacèrent les cabanes de chaume où avait siégé l'assemblée des rois qui dictait des conditions à Pyrrhus vainqueur : peu à peu le luxe énerva leurs mœurs, et, de chute en chute, les enfans de Cincinnatus et de Fabius en vinrent jusqu'à faire entendre le cri d'un peuple expirant de mollesse : *Panem et Circences.*

fabrique ailleurs. Tout ce que le riche Orient, l'Arabie parfumée, la délicate Assyrie, la fertile Afrique la belle Espagne et la Gaule courageuse produisent de renommé, abonde avec une telle profusion, que toutes les choses admirées comme magnifiques dans les diverses parties du monde, y semblent des produits du sol. D'ailleurs, la réunion du Rhône à la mer de Toscane rapproche et rend voisins les pays que le premier traverse, et que la seconde baigne dans ses limites. Ainsi, lorsque la terre entière met au service de cette ville tout ce qu'elle a de plus estimé, lorsque les productions particulières de toutes les contrées y sont transportées par terre, par mer, par le secours des fleuves, à l'aide des voiles, des rames et des charrois, comment notre Gaule ne verrait-elle pas un bienfait dans l'ordre que nous donnons, de convoquer une assemblée publique au sein de cette ville, où se trouvent réunies, en quelque sorte, par un don de Dieu, toutes les jouissances de la vie et toutes les facilités du commerce, etc., etc....

Donné, le XV des calendes de mai; reçu à Arles, le X des calendes de juillet.

(Guizot, *Cours d'Histoire moderne.*)

Cette fureur de spectacles était un des liens les plus forts qui attachaient les Romains à leur ville natale. Aussi, chaque fois que la conquête avait ajouté une province à l'empire, chaque fois qu'il devenait nécessaire d'envoyer une colonie pour combler le vide que les armes avaient fait, et pour asseoir la domination nouvelle sur de plus solides bases, l'on tâchait de consoler ceux que les décisions supérieures envoyaient hors de l'Italie. On leur donnait, dans les villes qu'ils allaient peupler, une partie au moins de ce qu'ils laissaient à Rome. Selon toutes les apparences, la plupart des monumens antiques, renfermés dans la ville d'Arles, furent construits dans de telles circonstances. Ainsi les *Thermes*, les *Aqueducs*, le *Forum*, le *Théâtre*, l'*Amphithéâtre*. Or, Pline et Mela nous apprennent que, lors de l'invasion des Romains dans les Gaules, Arles reçut une colonie de la sixième légion, d'où sans doute est venue cette dénomination d'ARLATE SEXTANORUM, conservée sur quelques monumens de numismatique. Ne pourrait-on pas inférer de là que c'est vers cette époque que doit être placée la fondation des monumens que je viens de nommer, et en particulier de l'amphithéâtre? Rien ne s'oppose en effet à ce que nous fassions honneur de ce dernier aux architectes venus avec la colonie dont je viens de parler, et qui arriva à Arles sous la conduite de Caïus Tibérius, père de l'empereur Tibère, quarante-trois ans avant l'ère chrétienne (1).

Quoi qu'il en soit de cette date qui fait partie, il faut l'avouer, du domaine des conjectures, comme tant d'autres points restés obscurs dans l'histoire et dans l'archéologie; quoique rien jusqu'ici n'ait pu faire espérer une solution positive de ce problême, puisque cette date n'est écrite ni chiffrée sur aucune pierre du monument, et que toutes les pièces faites jusqu'à ce jour n'ont rien fait découvrir qui apportât la lumière sur ce point obscur, cependant on ne peut révoquer en doute la haute antiquité de ce édifice; antiquité établie par des documens histor

(1) Suetone, *in vitâ Tiberi.*

que, confirmée par ce que nous savons des progrès et de la décadence de l'art.

Suivant Pomponius Lætus, l'an 255 de l'ère chrétienne, l'empereur Gallus fit célébrer des jeux dans les arènes d'Arles.

Ammien Marcelin rapporte aussi que des spectacles eurent lieu dans le même amphithéâtre, sous l'empereur Constance, fils du grand Constantin, l'an 353.

Le même fait est rapporté par Sidoine Apollinaire, et placé sous l'empire de Majorien, en 461 (1).

L'empereur Justinien accorda aux rois francs, d'après Procope (2), le droit de prendre part aux jeux qui se célébraient dans l'amphithéâtre d'Arles.

L'an 539, la ville d'Arles, veuve depuis long-temps des têtes couronnées qui l'avaient habitée, tressaillit encore une fois, et put croire revenus ses anciens jours de gloire. Le roi Childebert l'honora de sa présence, et, pour que rien ne manquât au prestige, les barrières de l'amphithéâtre récemment réparé furent levées; les vieilles galeries retentirent du bruit des trompettes; le pulvimar se revêtit de ses riches tentures, et le sang des gladiateurs coula dans l'arène. .

Hélas! pourquoi toujours du sang dans cette enceinte, pourquoi, tandis que l'antiquaire ou l'artiste fouillent et admirent, étudient et contemplent la magnificence de son architecture, la richesse de ses détails, la hardiesse de ses formes, le philosophe voit-il les fantômes errans des victimes qui y furent immolées aux applaudissemens d'une multitude féroce? Son imagination le reporte vers le passé; il croit entendre encore le rugissement des monstres de l'Afrique répondre au râle des mourans. Puis, comme si ce n'était point assez de tant de meurtres lâches et inutiles, la guerre vint aussi faire sa moisson dans ce lieu privilégié de la mort et des supplices.

Dans le VII[e] siècle, Charles-Martel, maire du palais, préparait la chute de ses maîtres, en les absorbant dans sa propre gloire. Comme tout conquérant qui s'élève par ses propres forces; comme tout homme supérieur à son siècle, il eut des ennemis, et à ces ennemis tous les moyens furent bons. La trahison amena dans les murs d'Arles Joussouf-Ben-ald-el-Rahmou, Vali de Narbonne, et, dès lors, Arles devint le quartier-général des Maures en Provence; l'amphithéâtre, transformé en forteresse, subit tous les outrages, toutes les mutilations. Les galeries furent comblées, les arceaux bouchés, l'Attique, ou du moins ce qui en restait encore, fut détruit. C'est alors que furent construites les quatre tours dont trois subsistent encore, et que l'administration a eu le bon esprit de conserver comme une page de l'histoire du monument. Ces tours sont élevées sur les points cardinaux ou plutôt sur les quatre parties principales de l'édifice; de leur sommet on jouit d'un point de vue magnifique. D'immenses remblais couvrirent l'arène au-dessus du Podium, et formèrent sur les gradins une sorte de colline artificielle. Puis le feu, comme dans les arènes de Nismes, imprima en plusieurs endroits d'immortelles traces de son passage.

Cependant le terrible Martel écrasait les hordes infidèles partout où elles allaient résister. L'islamisme fut chassé d'Arles, et, de nos jours encore, *la croix des Maures*, restée debout au pied de leur citadelle, atteste sa propre victoire sur le croissant.

Ici commence une longue période de douleurs pour notre monument; il fut dès cet instant livré aux destructions de toutes les époques : la scie, le marteau, l'ignorance s'escrimèrent à l'envi sur le géant désarmé. D'informes bicoques l'encombrèrent et l'enveloppèrent; les gradins et les galeries disparurent sous ce labyrinte nouveau. Des fenêtres, des cheminées furent percées dans le mur antique pour la commodité des habitans. Plusieurs voûtes fléchirent; les marbres furent enlevés, des pans de murailles démolis exprès. Et telle enfin était la détresse de cette malheureuse ruine, qu'un homme de mérite (1) ayant essayé de la décrire fait un grand éloge des consuls qui, après plusieurs siècles d'oubli, ont daigné faire faire une porte en bois pour la commodité de ceux qui veulent monter sur la partie supérieure de l'édifice. On conçoit les regrets de l'antiquaire en présence de tant de désastres et de malheurs; on conçoit son indignation en songeant que la main impitoyable de l'homme a plus fait dans cette œuvre de destruction que le temps, déja si terrible. On se prendrait presque à regretter ici les bienfaits du Vésuve, dont les cendres nous ont rendu intactes, après tant de siècles, les richesses de Pompeï.

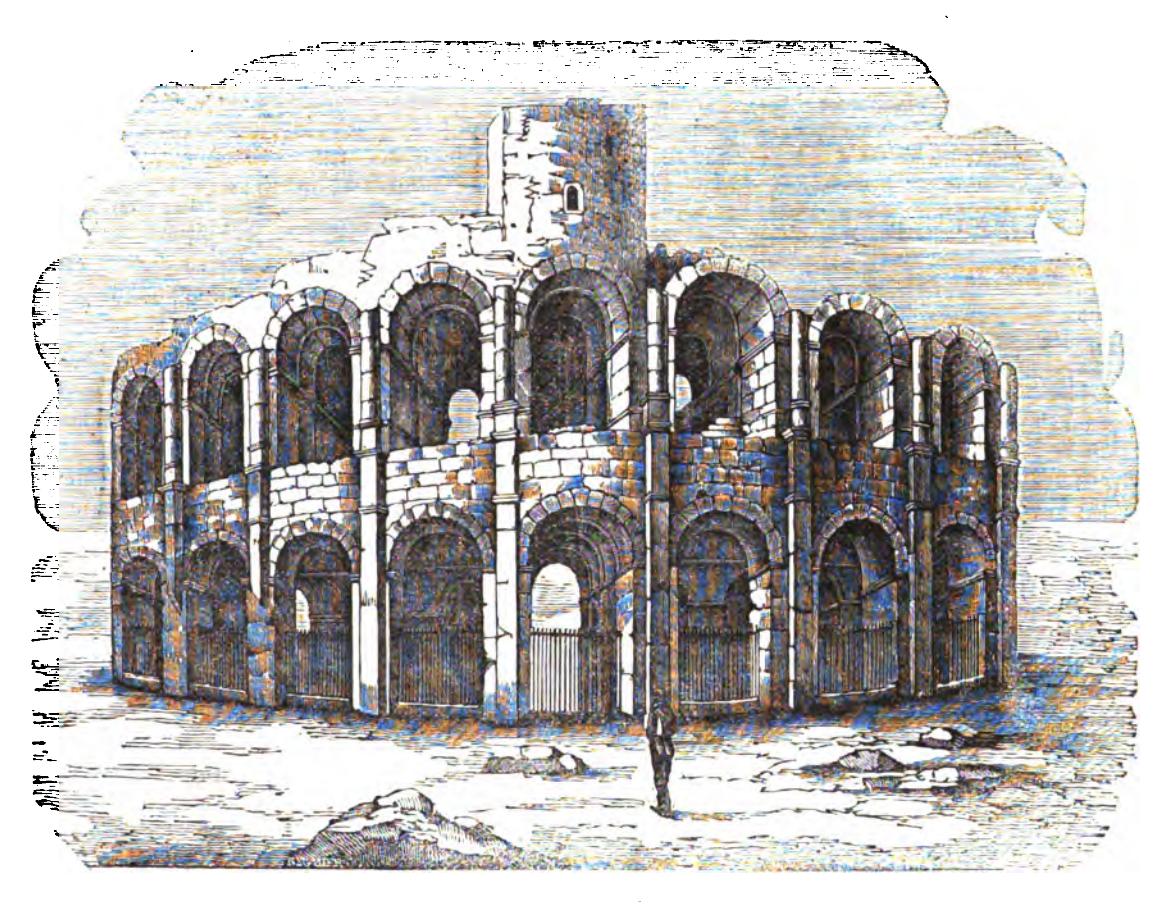
Enfin un jour plus doux a lui. Un homme plein d'amour pour son pays, plein de zèle et de moyens pour satisfaire cet amour et ce zèle, a été appelé à l'administration. Les obstacles soulevés par les passions contraires n'ont rien été pour lui; honneur lui soit rendu, au nom de tout ce qui porte un cœur d'artiste, de tous ceux qui ont le sentiment du beau! Le nom de cet administrateur peut être prononcé ici. Jamais il ne lira ces lignes, et du reste M. le baron de Chartroule et son administration sont une douce et bonne compensation en présence de tant d'incurie et d'indolence.. Encore si certaines gens avaient le mérite de ne s'en point trouver, et qu'ils voulussent bien laisser aux capables un soin qui les écrase!

L'amphithéâtre a peu à peu revécu, si je puis ainsi parler. L'innombrable quantité de vieilles masures qui remplissaient l'enceinte, et dans lesquelles s'entassait la partie la plus pauvre de la population, ont maintenant disparu. Dès 1825, les travaux furent entrepris avec vigueur, et, de nos jours, tout est fait

(1) Epist. XI.

(2) De bello gothorum, lib 1.

(1) Le P. Guis de l'oratoire. — *Description des arènes ou de l'amphithéâtre d'Arles*, 1665, in-4°.



AMPHITHÉATRE D'ARLES.

ou à peu près; l'on peut venir voir, admirer et méditer.

Malgré tout ce que j'ai dit des dégradations et des mutilations dont il a été l'objet, ce gigantesque édifice frappe encore d'admiration par sa masse, par la majesté et la hardiesse de sa construction. Partout il porte en caractères ineffaçables le cachet de ce peuple romain, dont toutes les œuvres étaient marquées au coin de l'immortalité. Ses formes architectoniques sont conservées à l'extérieur; les galeries dont les voûtes ont été relevées ou réparées sont éclairées par un demi-jour favorable à la méditation; l'accès en est partout facile: on peut en visiter toutes les parties, y lire l'histoire si vivante et si profondément imprimée.

La forme du monument est un ovale dont le grand axe court du midi au nord, dans la longueur de 137 mètres 20 cent., en y comprenant les constructions dont le massif occupe 33 mètres 90 cent. L'étendue du petit axe qui court de l'est à l'ouest est, à l'intérieur de l'arène, de 39 mètres 63 cent.

L'ovale est formé par un double rang d'arceaux superposés, au nombre de 120.

Le nombre des gradins est de 43.

Bâti sur un rocher fort dur et sur un plan incliné, l'édifice est appuyé à sa base sur des galeries destinées à régulariser les mouvemens du sol, à applanir le terrain anguleux et inégal. Ces galeries concentriques et parallèles s'arrêtent partout où le rocher les rend inutiles. On y entre par une voûte située au-dessous de l'entrée septentrionale. Les gradins inférieurs sont appuyés sur celle de ces deux galeries qui se trouve le plus rapprochée du centre commun du monument. Celle-là fait complètement le tour de l'arène, dont elle est séparée par le mur d'enceinte. Dans cette galerie et dans le mur d'enceinte se trouvent des saillies de pierres énormes qui n'ont jamais été taillées et polies, et dont l'irrégularité a donné lieu à l'opinion que les arènes n'avaient jamais été achevées, opinion que nous discuterons en son lieu. Le reste de ces substructions est voûté en moëllons sémillés. On voit, à la naissance des voûtes, un cordon en forme

de corniche, qui ne manque, ni d'élégance, ni de fini. C'est dans cette partie souteraine de l'amphithéâtre, que l'on remarque des ouvertures élevées à peu près d'un mètre au-dessus du sol. Ces ouvertures qui ont la forme d'un segment dont la corde serait tournée vers le bas, donnent entrée dans des sortes de petites chambres privées d'air et de lumière. Quelques personnes avaient cru y voir le lieu dans lequel on tenait renfermés les animaux destinés aux spectacles; opinion insoutenable quand on a vu ces réduits humides, dont il eut été, du reste, à peu près impossible de faire sortir ces animaux, en supposant qu'ils eussent pû y vivre, ce qui est fort douteux, et je partage à ce sujet l'opinion du *Guide du voyageur dans Arles*, qui croit que les animaux étaient amenés dans l'arène au moyen de cages de fer montées sur des roues.

Au-dessus de ces substructions et de ces voûtes, le monument se trouve assis et nivelé tel que l'œil l'aperçoit du dehors avec son double rangs d'arceaux separés par des colonnes engagées, dont l'une conserve encore son chapiteau corinthien d'un beau travail; avec ses voûtes inclinées, ses flancs énormes et ses moëllons sémillés; que de grace dans les détails, que d'ensemble dans le tout! Au-dessus des premiers arceaux et dans l'épaisseur des seconds, on voit les restes d'une galerie formée par d'énormes dalles, et qui embrassait toute la circonférence occupée par les portiques. Les spectateurs pouvaient, en attendant les jeux, se promener commodément dans cette galerie.

La hauteur des portiques en arcades cintrées qui forment l'enceinte extérieure de l'édifice, est de 17 mètres.

Hauteur des arcades supérieures, 7 mètres 65 centimètres.

Hauteur des premières arcades prises du sol du monument, terme moyen, 6 mètres 45 centimètres.

Largeur des arcades du rez-de-chaussée, 3 mètres 70 centimères.

Largeur des arcades supérieures, terme moyen, 3 mètres 57 centimètres.

Hauteur de la tour du couchant, y compris celle du monument, 30 mètres.

Largeur de la tour du couchant, y compris les murs, 8 mètres.

Largeur de la porte du nord, 4 mètres 70 centimètres (1).

Le second étage et le monument entier étaient couronnés par l'attique dont il ne reste plus aucun vestige; je pense qu'il se composait d'un mur, de 2 mètres environ de hauteur, percé à jour par des fenêtres cintrées destinées, tant à l'ornement de cette partie, qu'à la circulation de l'air, quand le *velarium* était tendu.

Pour se former une idée générale des constructions intérieures de l'amphithéâtre, il faut, par la pensée, établir au rez-de-chaussée, un double corridor voûté, concentrique et fesant tout le tour de l'ellipse; au-dessus de celui qui est le plus éloigné du centre. construire une galerie aussi parallèle à la ceinture de portiques extérieurs, dont elle est éloignée de quelques mètres; l'y joindre par des voûtes inclinées: continuer cette inclinaison, en s'appuyant sur les ouvrages inférieurs dont j'ai déja parlé, jusques au sommet du mur d'enceinte de l'arène proprement dite. Sur ce massif de travaux, cet amas de voûtes, d'arceaux, de corridors, de galeries, si habilement combinés, établir les quarante-trois rangs de gradins, depuis l'enceinte intérieure des portiques jusques à celle de l'arène. Par ce travail de la pensée, on arrivera, non point à connaître parfaitement l'édifice, cela n'est possible qu'après l'avoir bien et long-temps étudié, mais on concevra du moins l'ensemble de sa configuration. Quant aux détails, aux opinions diverses sur les parties qui ne s'expliquent pas d'elles mêmes, on sent que nous ne pouvons que les indiquer. La nature de ce recueil ne nous permettant pas de longues dissertations à ce sujet.

Les gradins étaient divisés en plusieurs précinctions parallèlles, destinées à établir une différence entre les divers ordres de spectateurs. Aux extrémités du petit axe de l'arène, on voit encore, d'un côté, le *pulvinar* ou place de l'empereur; de l'autre, celle des consuls et des édiles. Le premier gradin était occupé par les sénateurs, les prêtres, les vestales; les chevaliers et autres personnes de distinction, se plaçaient sur les gradins qui venaient ensuite, jusqu'à la séparation de cette précinction, d'avec celle qui était destinée au peuple, *procinctio popularis*. Cette séparation était effectuée par le *balteur* ou baudrier, qui était percé de portes et recouvert de marbre et d'ornemens. On entrait par ces portes dans les galeries de soutenement: c'était les *vomitoires* de la partie dont je viens de parler. La *procinctio popularis* s'élevait jusqu'à la hauteur du dernier portique; là se plaçaient les ouvriers, les artisans, les gens de la campagne; enfin, sur le dernier portique, venait la place des enfans, des femmes et des esclaves.

Des escaliers placés de distance en distance perpendiculairement aux gradins, les divisaient en sections à peu près égales en grandeur. Chacune de ses sections appelées *cunei*, était sous la surveillance d'un officier chargé de distribuer les places aux spectateurs. Ces places étaient du reste indiquées d'avance par le *tessere* ou billet d'entrée, en plomb, que chacun recevait à son entrée à l'amphithéâtre.

Au-dessous des dalles du Podium, il règne tout au-tour de l'arène un cordon en pierre, saillant de quelques pouces. Dans ce cordon, se trouvent des entailles d'inégale dimension, et espacées d'une manière irrégulière. On a, par conjectures diverses, tâché d'en expliquer l'usage, et l'on n'est tombé d'accord sur rien. Ont-elles servi à appuyer un plancher pour rehausser l'arène? Sont-elles l'ouvrage de l'architecte de Childebert qui aurait voulu la rétrécir? étaient-elles destinées à armer cette partie de fers recourbés

(1) J'ai adopté ici les chiffres consignés dans l'excellent ouvrage de M. J. J. Estrougin. L'exactitude ordinaire de l'auteur m'a paru une garantie suffisante de celle de ces dimensions.

pour garantir les spectateurs les plus rapprochés de l'arène, de la fureur des animaux ? — Cette dernière opinion nous paraît la plus logique, si l'on songe au danger qu'il y avait pour eux, au petit espace qui les séparait du sol, et surtout à l'absence de l'*euripe* dont on n'a découvert aucune trace (1). Nous devons cependant avouer que la première hypothèse n'est point dénuée de fondemens ; elle suppose qu'un grand plancher existait à la hauteur de cette saillie. Au-dessous de ce plancher se trouvait un espace dans lequel on entrait par les huit portes pratiquées dans l'épaisseur du mur d'enceinte de l'arène. On suppose encore que le plancher était percé de trappes par lesquelles on introduisait les machines et les décors nécessaires pour les jeux. Tout ceci paraît, en le bien examinant, plutôt un produit de l'imagination qu'un fait basé sur l'observation.

Les jeux que l'on célébrait dans les amphithéâtres étaient de différentes sortes :

Des bêtes féroces se déchiraient entre elles ;

Des hommes combattaient contre les bêtes ;

Des criminels, et plus tard des chrétiens, regardés comme criminels aux yeux du paganisme, étaient exposés aux bêtes sans aucun moyen de défense ;

D'autres fois, on y effectuait de véritables chasses (2).

Rien ne prouve que les tigres ou les lions aient combattu dans l'amphithéâtre d'Arles ; les fouilles n'ont mis à découvert que des bois de cerfs et des défenses de sangliers

Tous ces jeux, tous ces sanglans spectacles étaient consacrés à la divinité, particulièrement à Mars et à Diane (3). Il paraît que les arènes d'Arles étaient spécialement dédiées à la Diane de Tauride. Il existe sur l'une des pierres du monument, une sculpture en relief représentant cette divinité. Cette figure, située dans l'entrée méridionale de l'édifice, sert de pendant à une autre, représentant la louve de Romulus, symbole de la puissance romaine. Ces sculptures sont évidemment de l'enfance de l'art, et empêchent de confondre l'époque de la fondation du monument, avec celle de son embellissement sous Constantin.

On a généralement abandonné l'idée que des jeux *antiques* auraient eu lieu dans les arènes d'Arles. La position de l'édifice, situé dans la partie la plus élevée de la ville, semblait exclure cette opinion ; cependant elle s'appuyait de l'existence d'un acqueduc qui aurait amené les eaux des Alpines dans l'amphithéâtre. Le niveau de cet acqueduc aujourd'hui déblayé, et qui passe en effet au pied du monument, mais sans aucune dérivation, en a démontré l'erreur. Il eut été bien plus simple, ce semble, si l'on avait voulu célébrer ces sortes de jeux, de les faire, soit dans le Rhône, soit dans le *cirque* qui était très rapproché. Le Rhône, en effet, ne présentait pas la même difficulté que le Tibre dont les eaux bourbeuses courent avec une rapidité torrentueuse.

Comment expliquer d'ailleurs la présence des navires de guerre entrant par les portes de l'amphithéâtre ? et encore quelles précautions n'eussent point nécessité la présence et l'effort des eaux tendant à pénétrer dans les galeries inférieures ?

Une autre question agite tous les antiquaires, savoir si l'amphithéâtre a été achevé dans toutes ses parties.

On y répond par une distinction. Les moulures les plus délicates, les festons les plus élégans, les corniches les plus finies, attestent l'achèvement de la partie supérieure et du couronnement. Un examen attentif prouve que toutes les parties nécessaires pour les spectacles étaient dans un état de perfection incontestable ; et ce qui l'établit de plus fort, ce sont les jeux représentés en présence des empereurs. Dans cette longue période de l'an 251 à l'an 556 de l'ère chrétienne : comment croire qu'on se fût occupé avec tant de soins des simples ornemens, et que l'on eût négligé les parties essentielles ? Mais, ajoute-t-on, les inégalités et les saillies des pierres énormes des substructions paraissent des parties inachevées. Il nous semble que c'est trancher la question sur un bien faible motif ; n'est-il donc pas dans d'autres monumens romains de pareilles saillies, de pareilles imperfections ? et l'examen seul du théâtre d'Arles ne paraît-il pas indiquer que les Romains étaient dans l'usage de ne point perfectionner les parties masquées par d'autres constructions ?

Le même fait ne se remarque-t-il pas à Nîmes, dans l'amphithéâtre ? Il nous semble que les Romains ont prouvé plus d'une fois leur persévérance et leur amour pour les monumens commencés. Nous le disons donc avec conviction, l'amphithéâtre nous paraît être un monument complètement achevé.

Dans ces derniers temps, on a rendu à Arles comme à Nîmes, les arènes à leur destination primitive, en y donnant des *courses de taureaux*. Ce spectacle, chéri des Arlésiens, rappelle les jours de la splendeur du monument. Les noirs taureaux sauvages, amenés des plaines de la *Camargne*, bondissent dans l'arène, et font retentir les galeries de leurs mugissemens. D'agiles marins, de lestes Provençeaux, confians dans leur témérité, agaçent, animent, excitent l'animal furieux ; tantôt fuyant avec rapidité, ses cornes menaçantes, tantôt attendant de pied ferme, luttant corps à corps, constatant, par leurs victimes, la puissance de l'adresse et de l'intelligence sur la force brutale. On se croit transporté alors, au temps de la grandeur de la vieille cité. L'éclat des trompettes, les drapeaux et les banderolles se déployent dans les airs. Les battemens de main de la multitude qui applaudit à un trait d'audace, à un effort d'adresse, les cris d'anxiété à la vue d'un danger pressant ; le costume des arlésiennes ; jusques à ce type de figures romaines si bien conservé ici, tout contribue à l'illusion. Qu'il est beau alors, le vieux monument, cachant les rides

(1) Fossé plein d'eau qui régnait autour de l'arène.

(2) Multa et varia spectacula edidit, venatorio theatro e lignis structo quod et amphitheatrum appellatum est (Dio. Cass., lib. 43).

(3) Martem et Dianam utriusque ludi prœsidem novimus (Tertullien).

et les meurtrissures sous cette population ardente, animée, joyeuse. Oh! si les traditions du peuple-roi sont conservées quelque part, c'est dans la Rome des Gaules (1). Quelle fierté, quelle intrépidité, et surtout quel esprit d'indépendance! Mais une différence bien tranchée se fait sentir, celle-là met du baume dans le cœur; on sent que ce peuple a abjuré la férocité de ses ancêtres. Le christianisme a passé sur les générations et les a purifiées. Les souillures des sociétés antiques ont disparu sous son souffle bienfaisant. L'amphithéâtre d'Arles a été sanctifié par les souffrances et le martyre des chrétiens. La chapelle de *Saint-Michel de l'Escale* rappelle le temps des persécutions. Saint Genès y versa son sang pour la foi, l'an 307 de l'ère chrétienne; son souvenir attaché à ses ruines, les rend plus vénérées que les prodiges de l'art, que toutes les merveilles de l'architecture.

Un mot encore. Pourquoi, au milieu des efforts de l'administration pour la *restauration* du monument, a-t-il subi une injure cruelle? Pourquoi ces informes grilles qui ferment les portiques? Ne voit-on pas combien ce hors-d'œuvre ridicule choque les yeux les moins exercés. On craignait les mutilations. Fort bien; il fallait alors faire régner une rampe en fer à quelque distance des arceaux. Cette rampe aurait défendu l'entrée et empêché les dévastations, bien mieux encore que le sot arrangement que l'on a fait. — Nous le savons, la dépense a effrayé, et l'on a plus d'un souci quand on prend pour tâche d'être l'économe des deniers publics. Mais qu'on nous laisse protester encore une fois, comme nous l'avons fait souvent, comme nous ne cesserons de le faire, contre cet effroyable délaissement des richesses provinciales, comme si elles n'appartenaient pas à la France, et que la France entière n'y fût pas toute intéressée. Ah! si un pareil monument était à Paris, rien n'aurait coûté; ne sait-on pas que la France est trop heureuse de payer et de semer, pour que Paris récolte. Ayons foi cependant. Le monument que nous venons d'étudier est une grande leçon; il nous rappelle cette devise d'une vieille famille de Provence: *Post tenebras lux.*

Charles Esménard.

(1) Gallula Roma Arelas.

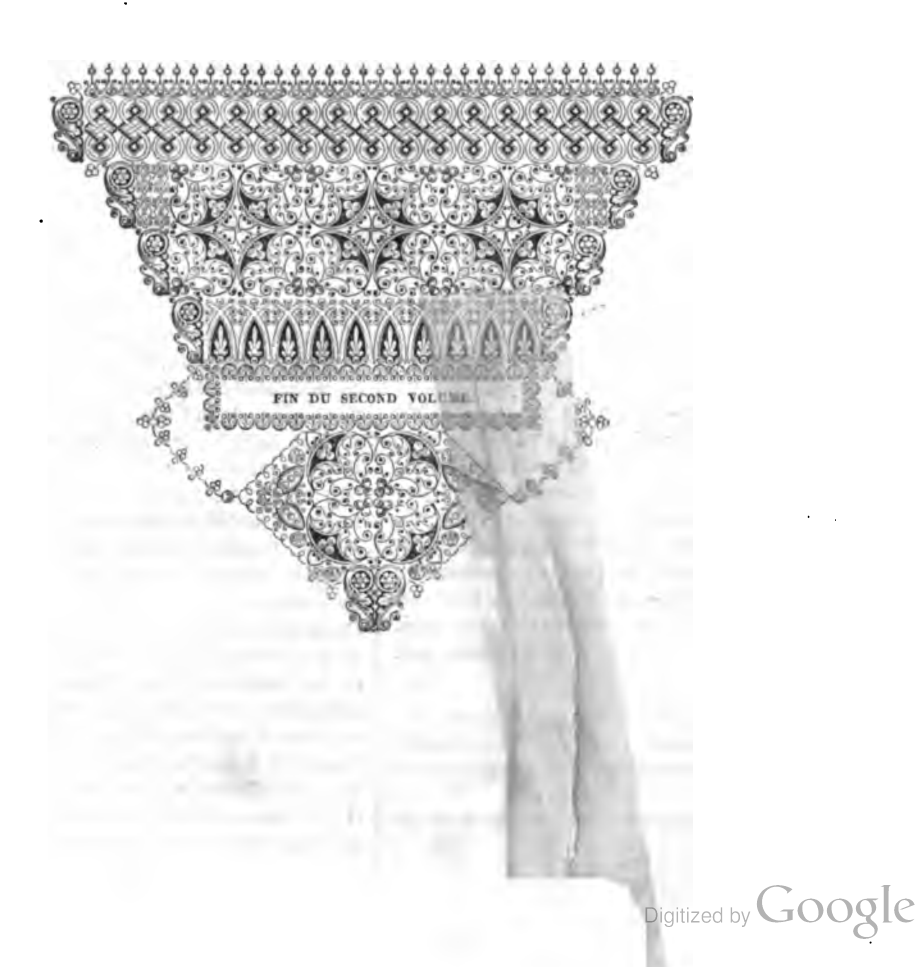


TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

LIVRAISON D'AVRIL.

LIVRAISON DE MAI.

LIVRAISONS DE JUIN ET DE JUILLET.

LIVRAISON D'AOUT.

LIVRAISON DE SEPTEMBRE.

LIVRAISON D'OCTOBRE.

LIVRAISONS DE NOVEMBRE ET DEDÉCEMBRE

TABLE DES MATIÈRES PAR ORDRE DE DÉPARTEMENS.

